

LE

TABIE DES MATIÈRES

MONITEUR DE LA MODE

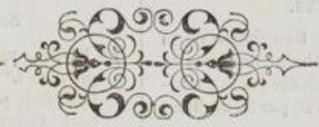
JOURNAL DU GRAND MONDE

MODES, LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES.

(1856)

FONDÉ LE 1^{er} AVRIL 1843.

DESSINS PAR JULES DAVID.



PARIS

ADOLPHE GOUBAUD ET C^{IE}

RUE RICHELIEU, 92.

87102a

Rara Z. 274 (40)

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LANDES-
UND STAAT-
BIBLIOTHEK
DUSSELDORF

Sommaire du 1^{er} n° d'avril 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la planche de manteaux. — Description des costumes de la planche d'enfants. — Patrons. — Fastes historiques : Le lion de Flandre (légende). — Jean de Weert à la cour de France (chronique). — Le Bolognese, par Constant GUÉROULT.

Sommaire du 2^e n° d'avril 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 460. — Histoire naturelle : Le Chien, par Arthur MANGIN. — Le Bolognese (suite), par Constant GUÉROULT. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 3^e n° d'avril 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 461. — Tableaux célèbres : Le Christ au tombeau, par A. VAN DYCK. — Merveilles et curiosités des temps anciens et modernes : Le palais de Cristal (Sydenham Palace). — La Pinacothèque. — Le Bolognese (fin). — La vérité sur les derniers moments de M. Waldemard. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 1^{er} n° de mai 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 462. — Planche de lingerie. — Patrons. — Un secret de médecin, par E. SOUVESTRE. — La vérité sur les derniers moments de M. Waldemard (fin). — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 2^e n° de mai 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 463. — Un secret de médecin (fin), par E. SOUVESTRE. — Histoire naturelle : Nécrie à collier roux, par Arthur MANGIN. — Les prunes de Claudine, par Georges BISSE. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 3^e n° de mai 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 464. — Origine du mois de Marie. — Le mois de Marie (poésie), par GALOPPE D'ONQUAIRE. — Légendes historiques : La mort de Roland. — Les prunes de Claudine (fin), par Georges BISSE. — Cécilie, nouvelle, par Louis FOURTOUL. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 1^{er} n° de juin 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 465. — Planche de lingerie. — Abrégé de l'histoire de la musique, par A. DE BRAGELONNE. — Cécilie (suite), nouvelle, par Louis FOURTOUL. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 2^e n° de juin 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 466. — Merveilles et curiosités des temps anciens et modernes : Le tunnel de la Tamise. — Memnon. — Cécilie (fin), nouvelle, par Louis FOURTOUL. — Pierre, nouvelle, par Ch. DESLYS. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 3^e n° de juin 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 467. — Abrégé de l'histoire de la musique (fin), par A. DE BRAGELONNE. — La vierge noire, par A. KARR. — Pierre (fin), nouvelle, par Ch. DESLYS.

Sommaire du 1^{er} n° de juillet 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 468. — Planche de lingerie. — Maximes. — Une excursion à Spa, par O. SQUARR. — La comtesse Brignole, par MÉRY. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 2^e n° de juillet 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 469. — Une excursion à Spa (suite), par O. SQUARR. — La comtesse Brignole (fin), par MÉRY. — L'Homonyme, par Hippolyte LUCAS.

Sommaire du 3^e n° de juillet 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 470. — Splendeurs de l'art : La Descente de croix de Rubens. — Pour une épinglé, légende de M. de SAINT-GERMAIN. — Un paquet de lettres, nouvelle, par Alexandre DUMAS, fils. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 1^{er} n° d'août 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 471. — Planche de lingerie. — Une excursion à Spa (suite), par O. SQUARR. — Un paquet de lettres, nouvelle, par Alexandre DUMAS, fils (suite). — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 2^e n° d'août 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 472. — Poésie : L'Âme de la maison, par Jules KERGOARD. — Littérature française : Résumé anecdotique, par Eugène WOESTYN. — Un paquet de lettres, nouvelle, par Alexandre DUMAS, fils. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 3^e n° d'août 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 473. — Pensées diverses, par AUDIBERT. — Une excursion à Spa (suite), par O. SQUARR. — Un paquet de lettres, par Alexandre DUMAS, fils (fin). — Mœurs de la vieille France : Le racoleur du quai de la Ferraille, par MARY LAFON.

Sommaire du 1^{er} n° de septembre 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 474. — Planche de lingerie. — Une excursion à Spa (fin), par O. SQUARR. — L'Écu de six livres, par Philibert AUDEBRAND. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 2^e n° de septembre 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 475. — L'Oiseleur et son canari, par PRATT. — Littérature française (suite), par Eugène WOESTYN. — Le conseil du pasteur, par Ch. DESLYS.

Sommaire du 3^e n° de septembre 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n° 476. — Le conseil du pasteur (suite), par Ch. DESLYS. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Nous voici donc bien décidément en l'an de grâce 1856, et une année de plus pèse sur nos têtes. Que de brillants cadeaux ont

été offerts à propos du retour de janvier, et combien d'heureux ils ont faits !

L'origine des étrennes remonte aux temps les plus reculés. Dans l'ancienne Rome, sous le règne de Numa Pompilius, on échangeait une branche de verveine, des figues, du

miel blanc. De nos jours, on ne se contenterait pas de si peu, et l'on regarde de travers ceux qui ne donnent que de modestes bonbons. Cependant, ils sont encore plus généreux, à ce qu'il paraît, qu'un certain bourgeois de province, sur la tombe duquel fut gravée l'épithète suivante :

CI-GÛT DESSOUS CE MARBRE BLANC,
LE PLUS AVARE HOMME DE RENNES,
QUI TRÉPASSA LE DERNIER JOUR DE L'AN,
DE PEUR DE DONNER DES ÉTRENNES.

Les réunions du soir deviennent nombreuses et les toilettes les plus brillantes s'y font remarquer.

Mademoiselle *Pauline*, qui dirige l'atelier des robes, dans la maison *Lhopiteau* (anciennement *Popelin Ducarre*), fait en ce moment des choses ravissantes. J'ai remarqué que les doubles jupes se portaient encore, car deux robes de tulle et une de crêpe étaient ainsi. Les volants et les bouillonnés auront surtout une grande vogue.

Les corsages restent longs de taille et font la pointe devant et derrière. Quant au nombre de volants dont on garnit les jupes, il varie selon le goût de chacun. On peut en mettre trois très hauts, ou bien cinq et même sept petits.

Les volants de tulle ou de crêpe se bordent souvent de petites ruches en ruban de satin très étroits. On les couvre aussi, comme on l'a déjà fait, de plusieurs rangs de petit ruban de satin n° 1, cela produit toujours un effet charmant.

Quelques robes ont des volants de deux couleurs ; c'est une fantaisie assez originale.

Les ornements du corsage et des manches doivent être en harmonie avec ceux de la jupe. Si l'on met, par exemple, sur cette dernière des volants comme ceux que je viens de désigner, il en faudra trois petits au corsage, figurant le châle, ainsi qu'aux robes d'enfants, et allant finir en diminuant au bas de la pointe. Dans le milieu, en forme de plastron, il y en aura sept ou cinq, selon leur hauteur.

Les robes de jeunes personnes permettant plus de simplicité, on pourra faire trois jupes, et au bas de chacune d'elles, former un ourlet de la largeur de quatre doigts à peu près, dans lequel on renfermera un ruban de satin n° 12. Cela soutient admirablement les jupes. On pourra retrousser la dernière jupe de chaque côté, au moyen d'une chatelaine composée de coques en ruban de satin. Il en faut un double rang bien fourni. Au bas, on laissera deux bouts flottants.

Tout le long du corsage, au pied des garnitures, on placera de même alors un rang de petites coques en ruban plus étroit.

Mademoiselle *Pauline*, m'a montré plusieurs robes fort élégamment garnies en tablier. Il s'y trouvait trois rangs de petites ruches en ruban formant le zigzag. La robe était en brocart rose, broché d'argent. Dans le milieu de la jupe, entre les ruches, il y avait de riches volants en dentelle de la maison *Violard*. Cette robe avait un cachet tout aristocratique. Le corsage et les manches étaient aussi ornés de ruches et de dentelle.

A propos de la maison *Violard* et de ses dentelles somptueuses, les petits mantelets noirs et blancs, qu'elle a créés, ont une grande vogue pour soirée et théâtre. Leur

grâce est extrême, et l'on ne saurait rien voir qui convienne mieux avec les robes décolletées.

La maison *Perrot*, dont les fleurs charmantes ont été si admirées à l'exposition universelle, fait des coiffures ravissantes de distinction et de bon goût. Avec ces coiffures, se trouvent des garnitures de robes assorties, soit sous forme de châtelaine, soit en bouquets détachés ou en simples branches, que l'on pose au-dessus des volants ou bien en travers de la jupe. J'en ai admiré une de la plus grande fraîcheur composée de roses et de myrte, on eût dit que les fleurs venaient d'être cueillies tant elles étaient une imitation parfaite de la nature.

A propos du myrte, qu'il me soit permis une petite digression. On raconte une foule de choses sur cet arbrisseau ; il se plaît dans les sables brûlants, et c'est pour cela que de tout temps il servit dans les offrandes de la Passion. Son odeur est pleine de suavité et l'on retire de ses fleurs une eau appelée *eau d'ange*, qui était autrefois fort recherchée par les femmes, parce qu'elle possédait une vertu reconnue souveraine pour nettoyer la peau, la parfumer et raffermir les chairs. Le myrte était aussi fort en usage chez les anciens. Le peuple d'Israël mêlait ses branches à celles du palmier dans la fête des Tabernacles, la plus sainte et la plus importante de toutes. Chez les Grecs, les vainqueurs dans les jeux olympiques recevaient une couronne de myrte.

Les chapeaux ne varient plus de forme ; leurs ornements seuls subissent la volonté du caprice. Madame *Plé-Horain*, dont nous avons eu souvent l'occasion de vanter les jolies modes, les garnit fréquemment de blonde. Elle pose de côté des touffes de plumes ou de marabouts, selon l'étoffe du chapeau. Ses modèles sont pleins de grâce coquette, en voici trois que j'ai particulièrement remarqués.

Le premier est en velours vert, à forme fuyante. Le fond se compose de biais de velours et de satin. Depuis le bord de cette passe, jusque sur le bavolet, tourne une haute dentelle noire, qui forme couronne. Le bavolet est très tombant. De chaque côté de la forme il y a une touffe de plumes frisées. Sous la passe, un tour de blonde, avec des fleurs en velours cerise.

Le second est en velours épinglé blanc et orné de blonde blanche. Sur un des côtés de la forme il y a des fleurs en velours grenat, et de l'autre, six coques en ruban de satin blanc, d'où s'échappent deux bouts flottants. Le bavolet est entouré d'une haute blonde blanche, qui le couvre en le dépassant. Sous la passe il y a, d'un côté, une simple branche de fleurs en velours grenat, qui est posée dans un tour de blonde très épais, car on garnit toujours beaucoup le dessous des passes.

Le troisième modèle est en satin *résille* bleu, orné de petites têtes de plumes de semblable couleur. D'un côté de la forme il y a quatre têtes et de l'autre trois, avec un nœud. Au bord de la passe se trouve une belle blonde blanche renversée. Le dessous est orné de branches de muguet bleu.

Les coiffures de madame *Plé-Horain*, pour concert ou soirée, sont composées de blonde, avec barbes et flots de

ruban ou de velours, retombant derrière. Rien n'est plus gracieux.

Le cerise étant la couleur à la mode, on met souvent des fleurs en velours de cette nuance sur les bonnets ou les coiffures de fantaisie.

La maison *Lhopiteau*, qui ne se recommande pas seulement pour les robes, les confections et les nouveautés de fantaisie, possède plusieurs modèles de lingerie, soit en cols, fichus, canezous ou manches, qui sont d'une grâce indescriptible.

Je ne puis parler de lingerie, sans songer aux mouchoirs de la maison *Chapron*. Voici l'époque où ils paraissent dans tout leur éclat. Ils vont se pavaner au bal, dans les soirées, partout où il y a de l'élégance, de la distinction. Ils ont leur entrée à la cour, on les caresse, on les admire, et le nom de *Chapron* est dans toutes les bouches. Voilà le privilège dont jouissent les œuvres exceptionnelles.

Quel joli cadeau à faire pour étrennes qu'un mouchoir de *Chapron* ! Aussi a-t-on puisé largement dans son magasin.

Je vous ai donné déjà tant de détails sur tout ce qui se fait en confections d'hiver, que je crois inutile de me répéter. Je vous dirai seulement, qu'en manteau élégant, pour grande toilette, c'est le *talma* à manches, garni de fourrure, qui est le plus riche et le plus confortable.

Le magasin *Saint-Augustin* s'est posé en maître pour les vêtements d'enfants. Chaque jour on y voit de nouveaux modèles, coquets, mignons, plus jolis les uns que les autres. Aussi est-il littéralement assiégé par toutes les mères. M. *Thorel* traite grandement cette spécialité et avec autant de goût et de tact qu'il en possède, il est tout naturel que la réussite couronne son œuvre.

Je ne puis parler de vêtements d'enfants, sans songer à M. *Desprey*, le chapelier par excellence, chez lequel on trouve pour eux les coiffures les plus nouvelles et les plus jolies. La renommée de M. *Desprey*, en ce qui concerne les coiffures d'enfants, est égale à celle qu'il s'est acquise avec les chapeaux d'amazone.

Il n'est bruit, dans les cercles féminins, que des charmants corsets de madame *Hippolyte*, qui dessinent admirablement bien la taille et lui donnent la vraie élégance, sans causer jamais la moindre gêne. Madame *Hippolyte* a l'honneur de fournir Sa Majesté l'Impératrice, cela seul doit donner la mesure de son talent.

M. *Faguer* (successeur de Laboullée), dont la maison jouit d'une si grande réputation en parfumerie, vient de faire une nouvelle pâte de toilette nommée *amandine*, dont on vante beaucoup l'excellence ; voilà pourquoi je vous la signale aujourd'hui tout particulièrement.

Cette pâte est l'extrait combiné des amandes et des pistaches, dont elle réunit toutes les propriétés onctueuses et adoucissantes ; elle blanchit la peau, lui donne de la fraîcheur, de la souplesse, et la préserve du hâle et des gerçures ; elle efface, en outre, les taches de rousseur, les éruptions du visage, et employée dans la toilette des hommes, elle enlève complètement le feu du rasoir. C'est une découverte précieuse. Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 451.

COIFFURE. — Cheveux roulés en dessous tout autour de la tête. Nœud de cheveux très bas en arrière. Sur ce nœud, en guise de *cache-peigne*, se trouve une natte torsadée en velours. Dans les brins de cette natte sont mêlés des cordons de perles d'or. Des marabouts blancs sont piqués sous les nattes et tombent sur le cou.

De chaque côté la coiffure est ornée d'une épingle, avec boules en perles d'or à la tête et une boule retombant suspendue par un cordon de perles d'or.

Sous la coiffure est une ganse élastique en caoutchouc et soie, qui, cachée sous le nœud des cheveux, la maintient solidement.

Sortie de bal RISTORI (de la maison GAGELIN), en cachemire ouaté doublé de taffetas et bordée d'un ruban de taffetas de couleur, au milieu avec un *grisé* et bordé de velours noir, effilé en chenille noire et cordonnet.

Ce vêtement a toute l'ampleur d'un burnous ; il se compose d'une partie montante en forme de mantelet à pans carrés ; cette

partie est bordée de ruban et terminée en bas par un effilé et à l'angle par un beau gland.

Une seconde partie, très ample, forme comme un très large châle arrondi derrière. Elle est aussi bordée tout autour par le ruban et dans le bas par l'effilé. Sur les épaules elle forme l'écharpe et redescend derrière fournir l'ampleur à un capuchon, qui retombe fort bas avec un beau gland.

Cette espèce de *toge* très ample se relève par le bras et forme de belles draperies. Devant, elle est courte et terminée par un beau gland.

Robe, fond gros de Tours, avec rayures en velours, ayant à chaque bord en saillie de petites croix de Malte également en velours.

TRAVESTISSEMENTS :

- 1° Jeune fille en costume de paysanne du canton de Berne.
- 2° Jeune garçon : Costume écossais (highlander).

PLANCHE DE LINGERIE.

N° 1. Chapeau en velours, avec passe coulissée en taffetas de couleur tranchant sur le velours; petite dentelle noire entre chaque coulisse. Bavolet formant un seul morceau avec le fond du chapeau. Dentelle noire sur le chapeau et au bord du bavolet; dessus et dessous, nœud de ruban assorti à la passe sur un seul côté.

N° 2. Chapeau *Louis XV*, composé d'une fanchon en velours, avec crevé de satin de couleur assortie. Le bavolet et la passe sont garnis d'une dentelle noire, rehaussée d'une blonde blanche; dessous en petite blonde blanche ruchée, avec fleurs.

N° 3. Bonnet en tulle de soie à pois, garni de bouillonnés et de bandes également en tulle à pois. Brides pareilles. Un nœud de taffetas orne le fond et quelques petits bouquets de violettes sont semés sur le devant du bonnet.

N° 4. Bonnet à barbes entièrement en guipure. Un large nœud

de ruban formant *cache-peigne* orne le fond; sur le devant sont placées quelques coques de ruban pareil à celui du *cache-peigne*.

N° 5. Col en mousseline brodée avec un semé; les grandes fleurs placées au milieu de la broderie sont en valenciennes, ainsi que la garniture.

N° 6. Col en mousseline brodée au point de *plume*, avec application de valenciennes pour former la garniture.

N° 7. Col *Marie-Antoinette*, pour robe ouverte; ce col est composé d'entre-deux de mousseline brodée, d'entre-deux de valenciennes et garni d'un rang de valenciennes.

N° 8. Manche pagode, avec bouillonnés en mousseline. La garniture est composée d'un entre-deux en mousseline brodée et d'une bande de valenciennes.

N° 9. Manche assortie au col n° 5.

HISTOIRE NATURELLE.



Vue d'une fosse aux ours.

LES OURS.

L'ours brun d'Europe est très connu, grâce aux montreurs qui descendent souvent des Alpes pour venir promener, jusque dans les plus petits villages, des individus auxquels, en les prenant jeunes, ils ont enseigné un certain nombre de tours, que l'animal cependant n'exécute jamais qu'en grognant et de fort mauvaise grâce.

A l'état de liberté, l'ours est un véritable solitaire sombre et hypocondre. Il se confine dans sa retraite hivernale. Cet asile est ordinairement un arbre creux, une cavité naturelle dans la terre, une crevasse de rocher; quelquefois l'animal le construit lui-même avec des troncs d'arbres. C'est là qu'il passe ses journées à dormir ou à se lécher les griffes, ce qui paraît être une de ses plus grandes jouissances, à en juger par l'ardeur qu'il met à cette occupation et le grognement continuel de satisfaction dont il l'accompagne. En hiver, il ne sort pas de son trou et vit de sa graisse

jusqu'au retour du printemps. La femelle est très attachée à ses petits, elle les garde avec elle jusqu'à ce qu'ils aient acquis la force de repousser toute agression étrangère. Le même sentiment n'existe pas chez le père: il fait comme Saturne, il mange ses enfants, si le hasard lui fait découvrir l'endroit où la femelle les a cachés. Cependant l'ours brun n'est pas un carnassier *quand même*. Il n'attaque un être vivant que lorsqu'il y est poussé par une faim dévorante. D'ordinaire il se nourrit de fruits, de racines et d'autres végétaux. Tout lourd qu'il paraît, l'animal grimpe sur les arbres avec une facilité égale au moins à sa précaution; quelle que soit en effet la rapidité de ses mouvements, il ne lâche son appui qu'après s'être assuré que trois au moins de ses quatre pattes ne lui manqueront pas.

Malgré ses formes grossières, sa tournure pesante, ses allures grotesques, l'ours est un animal plein de finesse, de ruse et d'intelligence. Sa vue, son toucher, son ouïe, quoique cachés sous une peau épaisse et un

poil touffu, sont excellents, et il use à merveille de ses petits yeux et de ses courtes oreilles. Le moindre objet nouveau excite son attention, ou plutôt sa défiance; il l'observe, il le flaire de loin; puis il le retourne et le retourne, et bien souvent s'en éloigne quand la chose ne lui dit rien de bon. Aussi est-ce un fait bien connu que l'animal donne rarement dans les pièges qu'on lui tend. F. Cuvier en cite un exemple bien remarquable. Le Jardin des plantes de Paris possédait trop d'ours, on résolut de se débarrasser de deux d'entre eux et de leur jeter à cet effet des gâteaux dans lesquels on avait versé quelques gouttes d'acide prussique. A la vue de ces friandises mortelles, les ours s'étaient dressés sur leurs pieds de derrière; on réussit à en faire tomber quelques-unes dans leurs gueules ouvertes, mais aussitôt les animaux les rejetèrent et se mirent à fuir. L'expérience était manquée, on pouvait croire que les bêtes n'y reviendraient plus; il n'en fut rien cependant. Bientôt on put voir les deux gaillards revenir aux gâteaux, les pousser avec leurs pattes dans le bassin de leur fosse, les agiter dans l'eau, les flairer avec prudence, et à mesure que l'acide s'évaporait, se régaler très impunément. Ajoutons que leur esprit leur valut une grâce définitive.

Rien n'est plus amusant à observer que la vie des ours entre eux, telle qu'ils la pratiquent dans la communauté imposée par la fosse. Plutarque dit quelque part qu'une bête ne s'asservit jamais à une autre. « Sy ne vit-on jamais, dit-il par la bouche d'Amvot, qu'un lion s'asservit à un autre lion, ny un cheval à un autre cheval, à faute de cœur, comme fait un homme à un autre homme, consentant facilement de vivre en servitude, proche parente de couardise. » Si Plutarque vivait de nos jours et qu'il fût actionnaire du Jardin zoologique de Bruxelles, il n'arriverait pas à une conclusion aussi désolante pour l'humanité. Une simple visite à la loge habitée par les trois ours bruns lui révélerait la plus affreuse tyrannie exercée par deux grands gaillards sur leur infortuné compagnon. Ce malheureux souffre-douleur, toujours battu par ses aînés, qui s'associent pour empoisonner son existence, en est arrivé à un tel état d'abrutissement, que, malgré l'avidité bien connue des ours pour les petits pains qu'on leur distribue fort libéralement, il n'ose plus toucher même aux quartiers de brioche que des âmes compatissantes lancent à son adresse, et que ses oppresseurs mangent à son nez en dépit de ses larmes et de sa mine piteuse. Puis, quand ses persécuteurs ont le dos tourné, qu'ils sont absorbés par l'aspect de quelque appétissante galette par lequel un visiteur irrite leur convoitise, on voit la pauvre victime de leur coalition se dresser dans un coin de la loge et tendre ses deux pattes de devant vers la galerie, comme pour invoquer sa pitié. Hélas! son manège a été aperçu, et si quelque bouchée de pain a été saisie par l'infortuné, soyez persuadé qu'il la laissera aussitôt échapper pour la céder à l'un de ses tyrans.

Des faits analogues ont été observés à Paris; seulement ici le vice a été puni, comme il convient dans toute histoire morale. On avait mis dans une même fosse trois ours, un vieux et deux jeunes. Le vieux était le plus fort, il maltraita beaucoup les deux autres. Mais ceux-ci devinrent peu à peu plus robustes, ils essayèrent de prendre une revanche; enfin comme ils

s'entendaient toujours, ils furent à leur tour les maîtres du logis et des maîtres très rudes. Le vieil ours courba le front et s'asservit au point qu'il n'osait plus ni quitter le petit espace de terrain qui semblait lui être assigné, ni toucher à rien de ce qu'on jetait dans la fosse.

Je borne là ce que j'avais à dire des ours bruns, et je passe à l'*Ours blanc*, appelé par Linné *Ursus maritimus* (vous comprendrez bien ce latin-là sans que j'aie besoin de vous l'expliquer), et par Buffon, *ours des mers glaciales*.

Si nous devons juger de la grandeur et de la férocité de l'ours blanc d'après les récits des premiers navigateurs des mers polaires qui eurent affaire à lui, nous serions tentés de le considérer comme une des plus terribles bêtes qui soient au monde. Mais des observations plus récentes ont permis de constater que la terreur avait grossi la vue ou le jugement de ces voyageurs, à moins qu'il ne faille attribuer leurs renseignements à cette propension, si naturelle à l'homme, de faire valoir sa bravoure aux dépens de la vérité. C'est ainsi que Gérard de Bur nous raconte que la peau d'un de ces animaux tués par lui et ses camarades mesurait vingt-deux pieds de longueur, de quoi faire un tapis aux salons d'un bourgmestre d'Amsterdam. Dans Heemskerk nous pouvons lire que des ours blancs s'emparaient des cadavres de ses matelots et les emportaient dans leur gueule avec la plus grande facilité. Or, toutes ces relations s'accordent peu avec la réalité. L'ours blanc ne dépasse guère en grandeur la taille des autres espèces, dont il se distingue par la couleur de son pelage et l'aplatissement de son crâne, qui se trouve sur la même ligne que le chanfrein, ce qui dénote un moindre développement des facultés intellectuelles, et donne à la tête allongée un certain air de ressemblance avec celle des loutres et autres quadrupèdes carnivores amphibies.

Ses mœurs le distinguent également. Il vit sur les glaces des mers polaires et se nourrit de préférence des carcasses flottantes des baleines et autres animaux de ces froides régions. A leur défaut, il fait avec une grande agilité la chasse aux poissons et aux phoques, qu'il tue fort dextrement quand ils apparaissent à la surface des eaux. Parfois aussi il les poursuit jusque dans le sein de la mer, car il nage avec beaucoup d'habileté. En hiver, il s'ensevelit sous des masses de neige, et sort affamé de sa retraite aux premiers dégels. A ces époques, sa rencontre peut être dangereuse. La femelle veille avec beaucoup de soin sur ses petits et les défend avec un courage héroïque, en se dressant, comme tous les ours, sur ses pattes de derrière.

Voici, de la part d'une ourse blanche, un trait d'amour et de courage maternels qui fait le plus grand honneur à l'espèce :

Un navire appartenant à l'escadre avec laquelle le capitaine Philippe fit son voyage de découverte au pôle nord, se trouvait enfermé dans les glaces. Un matin, le matelot placé en vigie au haut du grand mât signala l'approche de trois ours se dirigeant rapidement vers le navire. L'équipage avait tué la veille un phoque, l'avait dépecé, et en ce moment on faisait brûler sur la glace quelques débris de cet animal; c'était évidemment ce qui avait attiré les ours. Lorsqu'ils furent assez près, on reconnut que c'était une femelle avec ses deux nourrissons; seulement ceux-ci

étaient presque aussi grands qu'elle. Ils coururent au foyer, retirèrent du milieu des flammes, avec leurs pattes, des lambeaux à demi consumés, et les dévorèrent avidement. Les hommes de l'équipage leur jetèrent alors de grandes pièces de la chair du phoque, qu'ils avaient mise en réserve. La vieille ourse vint les chercher l'une après l'autre; elle les plaçait au fur et à mesure devant ses petits et les leur partageait, ne s'en réservant qu'une très faible portion. Comme elle emportait le dernier morceau, les matelots tirèrent sur les oursons, qui tombèrent morts tous deux; la mère fut aussi blessée dans sa retraite, mais non pas mortellement. Ce fut, dit le narrateur, un spectacle qui eût arraché des larmes à l'homme le plus insensible, que de voir les marques de regrets et de tendresse prodiguées par cette pauvre bête à ses petits. Bien qu'elle fût elle-même grièvement blessée et ne pût que se traîner jusqu'à l'endroit où ils étaient, elle leur apporta le morceau de viande qu'elle venait de prendre, comme elle avait fait des autres, le partagea et le posa devant eux. Quand elle vit qu'ils ne mangeaient pas, elle posa ses pattes de devant d'abord sur l'un, puis sur l'autre, et s'efforça de les faire lever, poussant en même temps les gémissements les plus lamentables. N'ayant point réussi à les ranimer ainsi, elle s'éloigna, puis à une certaine distance elle s'arrêta, se retourna et leur adressa un grognement. Les oursons ne répondirent point à cet appel; elle revint alors à eux, les flaira de tous côtés, et se mit à lécher leurs blessures. Puis elle s'éloigna de nouveau, se traîna à quelques pas d'eux, regarda en arrière, et s'arrêta pendant un certain temps en grognant. Mais ses petits ne se levant pas encore pour la suivre, elle se rapprocha une troisième fois, tourna autour d'eux et les toucha successivement de ses pattes, avec des marques d'une tendresse inexprimable; enfin, les voyant froids et inanimés, elle leva la tête vers le navire avec un rugissement de colère et de désespoir. Les meurtriers y répondirent par une décharge de coups de fusil. L'ourse tomba entre ses deux petits et mourut en léchant leurs blessures.

En captivité, l'ours blanc a toutes les allures de ses congénères; seulement il ne grimpe pas sur les arbres de sa fosse, exerce que ne lui permettent ni ses ongles ni la configuration générale de son corps. Il aime à se tenir dans l'eau de son bassin. A terre, sa posture favorite consiste à s'étendre dans toute sa longueur, ou bien encore à s'asseoir sur ses hanches, les pattes de derrière étendues en avant, les autres pendantes le long du corps. Dans des cages étroites, pour se donner de l'exercice, il se plante sur les quatre membres écartés et imprime à sa tête un mouvement très régulier de haut en bas ou de droite à gauche. Sa nourriture consiste en poissons ou en viandes; cependant deux individus que la ménagerie de Paris a possédés ont vécu pendant cinq et sept ans avec des substances végétales, du pain et des carottes. Le régime qui lui convient le mieux est un mélange des deux espèces de nourriture.

L'ours féroce, appelé aussi *ours gris*, *ours terrible*, est un des hôtes les plus redoutables des forêts de l'Amérique septentrionale. Joignant à la stupidité de l'ours blanc la férocité du jaguar, le courage du tigre, la force du lion, il domine en maître tous les animaux du désert, ne trouvant de vainqueur que dans

l'Indien demi-nu qui ose soutenir contre lui d'horribles combats corps à corps.



Les gros morceaux ne lui font pas peur, et il attaque souvent les Bisons avec succès. Cet ours est facilement reconnaissable à sa grande taille, à son pelage gris ou gris brun, long et fourni, à son museau un peu allongé, à son crâne aplati comme celui de l'ours blanc. Il existe des ours à peu près semblables au Japon et au Kamtschatka. Les naturels du pays les prennent dans des pièges, les engraisent et les mangent. Juste revanche, car souvent aussi les ours mangent les naturels sans les engraisser.

Le genre *ours* proprement dit est noir dans la nouvelle classification du genre *PROCHILUS*. Les animaux classés dans ce dernier sont encore des ours et ne diffèrent des autres que par leur dentition. Il n'en a pas fallu davantage pour qu'on leur infligeât la dénomination ci-dessus, dont ils se seraient bien passés, et nous aussi. Les espèces du genre *prochilus*, puisque *prochilus* il y a, sont :

L'ours jongleur; il est noir, originaire de l'Inde, très frugivore. Son nom lui vient de la facilité avec laquelle on peut le dresser et lui inculquer toutes sortes de talents de société. Son aptitude à la danse et aux tours de force est très exploitée par les bateleurs indiens.

L'ours malais, noir aussi, de très petite taille, très agile à grimper sur les arbres; il se laisse aisément apprivoiser et instruire.

Enfin, *l'ours orné*... De quoi? Je l'ignore. Son pelage est noir, lisse et brillant. Sa taille ne dépasse pas un mètre de longueur. Il habite les montagnes du Pérou, du Chili, de la Bolivie et de la Nouvelle-Grenade.

L'Europe a ses ours; l'Asie a ses ours; les deux Amériques ont leurs ours. L'Afrique seule, à ce qu'il paraît, en est exempte ou privée, comme il vous plaira. Cependant quelques voyageurs prétendent en avoir rencontré dans cette dernière partie du monde; mais ils ont négligé de les faire prisonniers, et, faute de ce document, ils ont vu leur véracité mise en doute par la plupart des savants. Un voyageur très digne de foi m'a dit avoir vu, de ses yeux vu, un *ours blanc* à Alger. Il est vrai que cet animal y avait été amené par un *Savoyard français*. Mon auteur désigne ainsi les Auvergnats.

ARTHUR MANGIN.

MERVEILLES ET CURIOSITÉS DES TEMPS ANCIENS ET MODERNES.

LE PONT DU GARD.

A trois ou quatre lieues de l'antique cité de Nîmes, au midi de la France, le voyageur étonné s'arrête dans la vallée du Gard, ou Gardon, pour admirer le gigantesque pont jeté par les Romains entre deux montagnes, par-dessus la vallée et la rivière qui lui a donné son nom. Ce pont merveilleux faisait partie d'un aqueduc construit par Agrippa, le gendre d'Auguste. C'est le plus imposant des souvenirs que le génie audacieux des Romains ait semés sur la surface du globe, pour laisser dans chaque pays des traces ineffaçables de leurs conquêtes.

Ce pont se compose d'une triple rangée d'arcades superposées. La rangée inférieure contient six arches, la seconde onze et la troisième trente-cinq. Cette dernière rangée supportait l'aqueduc ; elle est à une hauteur de cent pieds au-dessus de la rivière, et sa longueur, d'un bout du pont à l'autre, est de mille pieds environ. L'aqueduc était couvert de dalles de pierre, ayant chacune huit pieds de long, juxtaposées l'une à l'autre, et se soutenant entre elles sans l'aide d'aucun lien ni ciment.

Quand la Gaule fut envahie par les barbares, ils furent, dit-on, tellement impressionnés par la vue de cette construction sublime, qu'ils n'osèrent pas songer à la détruire. Peut-être aussi que la solidité du pont, non moins que son caractère grandiose, contribua à les détourner de leur projet de destruction, car il est certain qu'ils brisèrent l'aqueduc, dont les eaux ont cessé de couler à partir de cette époque.

En 1564, Charles IX visita le pont du Gard. Il fut reçu par le duc de Crussol, qui donna de grandes fêtes sur les bords de la rivière, en l'honneur de cet événement. Près de l'aqueduc est une sorte de grotte d'où sortirent douze jeunes filles, vêtues d'un costume de nymphes, qui offrirent au roi une collation de gâteaux et de fruits confits.

En 1747, on a construit une chaussée pour les voitures et les piétons à côté de la seconde rangée d'arches du pont. Les autorités de Nîmes furent si glorieuses de leur œuvre, qu'elles firent frapper une médaille avec cette inscription : *Nunc utilius*. Cette

addition moderne au chef-d'œuvre d'Agrippa ressemble fort à une impertinente intrusion. « Il était réservé au XVIII^e siècle, dit un écrivain français, de déshonorer un monument que les barbares du V^e siècle n'avaient pas osé détruire. »

LE KREMLIN.

Moscou, l'ancienne cité des tzars, a été fondée par Georges, fils de Vladimir, qui régnait vers l'année 1150.

Les successeurs de Georges laissèrent tomber en décadence la cité nouvelle, qui fut reconstruite vers la fin du XIII^e siècle par Daniel, fils d'Alexandre Newiki, qui, lors du partage de l'empire, reçut, pour sa part, le duché de Moscou.

L'emplacement où s'élève aujourd'hui le Kremlin était, à cette époque, un vaste marais, couvert de broussailles, au milieu duquel s'élevait une petite île boueuse et désolée. Cette île n'avait qu'un seul habitant, dont la hutte à toit de chaume se détachait au loin sur les masses sombres de la végétation sauvage qui envahissait les terrains d'alentour. Daniel acheta la hutte, fit raser les broussailles, affermit le terrain et y éleva de nombreuses constructions, notamment des églises et des monastères. Une palissade de poutrelles entourait d'une sorte de fortification cet enclos religieux. La nouvelle métropole a été agrandie par son fils Ivan et par son petit-fils Démétrius, qui remplaça la clôture palissadée par un mur de pierres et de briques. Ces fortifications, toutefois, n'empêchèrent pas Tamerlan de s'emparer de la place en 1382. L'occupation du vainqueur fut de courte durée, et le Kremlin ne tarda pas à rentrer dans la possession des Russes ; mais les Tartares n'avaient pas si complètement évacué le territoire qu'ils ne revinssent souvent inquiéter les provinces environnantes dans les incessantes incursions qui ont désolé le XIV^e et le XV^e siècle. Plus d'une fois ils reprirent et perdirent le Kremlin, et ils réussirent même à maintenir une garnison à Moscou jusqu'au jour où ils furent définitivement expulsés du territoire par Ivan Vassilivitch.

C'est à ce prince que le Kremlin doit sa splendeur sous son règne, Moscou devint la capitale de la Russie.



ES.
a resson-
était pi-
s, de die-
v^e siècle

fondée par
née 1150.
sseurs de
laissent
decalente
velle, qui
truite vers
un^e siècle
ils d'A-
wiki, qui,
rtage de
scut, pour
duché de

ement oi
jour d'oi
était, à
e, un vaste
ouvert de
s, au mi-
l s'élevait
le boueuse
Celle de
un seul
dont la
de chau-
schait au
s masses
la végi-
rage qu
les ter-
our. Du-
affermir
ions, no-
poussière
ation cet
agrandie
rius, qui
le pierres
n'empê-
place en
te dure,
ossession
à complé-
à souvent
es inces-
v^e siècle.
Kremlin,
arnison à
nent ex-
plendent
la Russie.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu 92.

Chapeaux d'Alphonsine Bonnet et Lingerie de M^{lle} Anna Solly

Imp. Lemerle, 17, de Bussan, à Paris

Deuxième 1856

Le mot de Kremlin est généralement
appliqué à tous les palais des tatars; mais
celui propre, il s'applique plus par-
ticulièrement au palais de la forteresse de la
ville, Aram ou Aram signifie et
signifie tatar. Le Kremlin, donc

est une forteresse, de forme
rectangulaire; ses
murs sont élevés à
environ 15 toises, au-
dessus de la ville. Les
portes sont au nombre
de six, et sont toutes
de forme ogivale. Le
Kremlin est entouré
de fossés et de tours
de bois, de briques
et de pierres. Les
maisons sont toutes
de bois et de briques.



Les Russes ont pour leur ville et
Moscou et le Kremlin, une vieille
apparence orientale; de nombreuses
maisons de bois et de briques
sont élevées sur des collines et
sont entourées de murs et de tours en
bois.

LE

Le site de Castel de Palatin de
Luis Janet un charmant volume
de sept. C'est dans ce recueil, en
un seul et unique, que nous
trouvons ce qui va lire.

Il n'est pas le plus petit
des

C'est à mon mari, dit Célestine, que
je suis mariée. Il est vrai que
depuis huit jours à peine
je suis mariée, pour un voyage de
deux semaines, et j'ai vu Robert
à l'étranger.

— Mais j'en suis sûr, lui dit-elle.

— Mais j'en suis sûr, lui dit-elle.

Le mot de Kremlin est généralement employé pour désigner l'ancien palais des tzars; mais, dans son acception propre, il s'applique plus particulièrement au quartier central, à la forteresse de la cité moscovite. En effet, *Krem* ou *Krim* signifie « forteresse » dans la langue tartare. Le Kremlin, donc, est, quant à la superficie, de forme triangulaire; d'épaisses murailles à machicoulis, tourelles, meurtrières, créneaux l'entourent; cinq portes y donnent accès. Le palais lui-même se compose des restes de l'ancienne résidence des tzars et du palais nouveau bâti en 1743, détruit par le grand incendie de Moscou, et reconstruit en 1816.

Pris dans son ensemble, le Kremlin offre un aspect magnifique et imposant, malgré la bizarrerie grossière de son architecture; la forêt de tours et de tourelles, de clochers et de clochetons qui surmontent ses innombrables églises lui donne une apparence orientale; de nombreux jardins mêlent leurs touffes verdoyantes et fleuries aux pointes allongées des minarets et aux dômes cuivrés des coupoles.

Les Russes ont pour leur ville et leur forteresse, Moscou et le Kremlin, une vénération profonde et

religieuse dont il serait difficile aux peuples de l'Occident de se faire une idée. Quand les habitants, et plus encore les paysans des campagnes avoisinantes parlent de la « Mère-Moscou, la ville de pierre, » c'est avec une gravité solennelle, que le peuple n'accorde qu'aux grandes et saintes choses. C'est leur palladium, le

berceau de leur nationalité, l'arche sacrée de leurs souvenirs historiques; ils sacrifieraient dix Pétersbourg — la ville de marbre, pour Moscou — la ville de pierre.

On pourrait croire que cette appellation de « ville de pierre » est une antithèse qui distingue Moscou des cités voisines bâties de bois. La supposition serait inexacte; le bois, plus que la brique, a contribué à la construction de la ville, et la plupart des quartiers n'ont d'autre maçonnerie que la muraille fortifiée qui les entoure.

Le Kremlin n'a que médiocrement souffert de la terrible conflagration de 1812; après ce désastre, comme après tant d'autres du même genre qui ont désolé Moscou, l'antique ville, semblable au Phénix, qui renaissait plus jeune de ses cendres, a pris une splendeur nouvelle en se développant.



LE MIROIR DU DIABLE.

Sous le titre de *Contes du Palais de cristal*, il a paru chez Louis Janet un charmant volume publié par madame Anaïs Ségalas. C'est dans ce recueil, œuvre d'un esprit gracieux autant que distingué, que nous puissions la piquante fantaisie qu'on va lire.

O mon ami! tu es le plus parfait de tous les hommes!

C'était à mon mari, dit Céleste, que j'adressais cette phrase peu conjugale. Il est vrai que nous n'étions mariés que depuis huit jours à peine. J'étais venue à Paris avec ma mère, pour un voyage de quelques mois, j'y étais restée, et j'avais épousé Robert, qui m'avait fait oublier l'Allemagne.

— Flatteuse! répondit-il.

— Mais je ne te flatte pas, lui dis-je; je te vois

absolument tel que tu es: d'une bonté parfaite, d'une douceur angélique; vertueux comme le prix Montyon, fidèle comme mon king's-Charles et poétique comme une ballade de Burger ou de Klopstock.

Nous échangeâmes longtemps des phrases tendres et gracieuses; mais, hélas! il faut bien l'avouer, on se lasse de toutes les douceurs; des charmantes flatteries comme des bonbons du jour de l'an. Au bout d'une heure environ, nous ne trouvâmes plus rien dans notre esprit; le sac de dragées était vide.

Robert cependant resta près de moi, d'abord parce que c'était alors sa plus douce occupation, ensuite parce que ce jour-là aucune affaire importante ne l'appelait au dehors. Mon mari est un peu docteur en droit, un peu membre du Jockey-Club, un peu flâneur; mais toutes ces professions-là lui laissent assez

de loisir. Il a du temps, de la fortune, et, Dieu merci ! il n'est pas de ces gens qui n'ont jamais un moment pour s'occuper de leurs femmes.

Quand nous ne trouvâmes plus rien à nous dire, nous nous regardâmes avec bonheur ; puis, quand nous fûmes las de nous regarder, j'allai m'asseoir devant un guéridon, et j'ouvris un volume de légendes fantastiques, allégoriques et diaboliques.

J'idolâtre les légendes, et toutes les œuvres de ma belle Allemagne. Sans doute, je ne suis pas tout à fait aussi sentimentale que la Marguerite de Goëthe ; j'ai même pris, dans mes voyages à Paris, les manières et le ton léger de vos parisiennes ; mais enfin il me reste quelque chose de mon pays ; de sorte que mon mari et moi, tout en nous adorant, nous formons une espèce d'antithèse. D'abord je suis blonde et il est brun : il prétend, qu'avec mon nom de Céleste et ma chevelure bouclée, j'ai l'air d'un blond chérubin ; moi, je trouve, qu'avec son nom de Robert, ses traits accentués et ses cheveux noirs comme la nuit, il a un faux air de Robert le Diable. J'ai l'esprit un peu rêveur, le positif m'effarouche ; j'aime la poésie, la fiction : les ballades de mon pays ont un peu déteint sur moi. Quant à mon mari, il a toujours pensé qu'un drame de Goëthe ou une ballade de Burger ne valent pas un diner à deux services ; ce sont là ses opinions littéraires. La nature l'a fait gourmand, et la civilisation parisienne, qui en eût remontré à Lucullus, l'a rendu gourmet. Je ne m'en doutais pas alors. Robert m'a dit plus tard que, me trouvant l'humeur si rêveuse et si poétique, il était toujours tenté de me demander de quel nuage je descendais, et se croyait obligé de me cacher avec soin son vilain péché de gourmandise. Mais chassez le naturel par la porte de Tortonî, il rentre par la fenêtre du café de Paris : pendant que je lisais les chefs-d'œuvre de mes poètes, Robert songeait avec chagrin aux repas sans saveur, sans érudition, qu'il faisait depuis notre mariage. J'avais choisi une assez vulgaire cuisinière, parce qu'il me suffisait de me nourrir de poésie. Mais Robert qui, sans me le dire, désirait y joindre une nourriture plus succulente, avait pris le parti d'étudier en secret l'art culinaire, afin de donner des recettes à cette ignorante Française.

Voilà pourquoi j'ouvris un volume de légendes, tandis que Robert, qui alla s'asseoir loin de moi dans un coin du salon, tira furtivement de sa poche le *Parfait cuisinier*. Il me croyait absorbée par ma lecture ; mais, au bout d'un instant, je relevai brusquement la tête.

— Que lis-tu donc là, mon ami ? lui demandai-je.

— Ce que je lis?... répondit Robert tout embarrassé et se croyant perdu s'il avouait son crime. Ce que je lis... Cette robe-là te va bien.

— Est-ce la ballade de *Léonore* de mon cher Burger ? lui dis-je, ou la *Chanson de la cloche* de Schiller, ou le *Roi des Aulnes* de Goëthe?... Est-ce un recueil de poésies ?

— C'est cela, reprit Robert étourdi, ce sont des poésies de Chevet.

— Comment de Chevet ? lui dis-je en cherchant si c'était un poète allemand.

— Je me trompe, reprit vivement Robert, c'est de Lamartine ; c'est le premier volume des *Méditations*.

— Je te reconnais bien là ! m'écriai-je. Tu choisis

les poètes inspirés dont l'âme est sœur de ton âme... Comme tu dois bien lire les vers... *le Lac*, par exemple... Il est justement dans le premier volume. Oh ! tu vas me lire *le Lac*, n'est-ce pas ?

— Je crois qu'il vaudrait mieux aller nous promener, dit Robert en se levant.

— Du tout, monsieur ; je veux, j'exige, j'ordonne.

Robert crut devoir se soumettre (nous n'étions mariés que depuis huit jours). Il feignit bien d'avoir égaré le livre ; mais je lui fis remarquer qu'il était dans sa poche. Il lui fallut donc chercher *le Lac* dans le *Parfait cuisinier*. Vous jugez bien, qu'en fait de lac, il n'y trouva que des fleuves de sauce, des rivières prises par la gelée... au rhum, et des ruisseaux formés d'un petit filet de vinaigre.

— As-tu bientôt fini de feuilleter ce volume ? lui demandai-je.

— M'y voici ! s'écria-t-il enfin.

Il avait retrouvé, non pas dans le livre, mais dans un coin de sa mémoire, *le Lac* qui coulait mélodieusement. Il lut d'une voix un peu troublée, ou plutôt il feignit de lire ces beaux vers du poète :

« Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
« Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
« Ne pourrions-nous jamais sur l'océan des âges
« Jeter l'ancre un seul jour ? »

C'était, m'a-t-il dit depuis, le chapitre du salmis de perdreaux. Il continua :

« O lac !... ô lac !... ô lac ! »

Décidément la mémoire lui faisait défaut.

— Je suis un peu enrhumé, dit-il en fermant le livre.

— Allons donc ! repris-je, sans me douter de son stratagème, ton organe est si pur, si tendre... Il y a des larmes dans ta voix.

Il lui fallut rouvrir le livre, et, tout en cherchant dans sa tête la strophe égarée, il lut étourdi, avec cette voix où je trouvais des larmes :

« Filets de soles truffés à la Connétable. »

— Que lis-tu donc là ? m'écriai-je en bondissant jusqu'à lui et en lui arrachant le livre. Dès que j'y eus jeté un coup d'œil, je m'écriai avec stupéfaction :

— *Le Parfait cuisinier* !

— Eh bien oui, répondit Robert, qui prit résolument son parti. Que veux-tu, ma petite Céleste, le mariage est la communauté des défauts : passe-moi la rhubarbe, ou plutôt les filets de soles truffés, quand il y en aura sur la table, je te passerai... des croquettes de volaille. Et puis, vois-tu, malgré tes vertus, j'ai une grande faute à te reprocher ; tu as une infâme cuisinière, une cuisinière de l'âge d'or, qui eût été digne tout au plus de préparer le plat de lentilles d'Ésau. J'ai longtemps hésité entre deux partis, celui de pendre ta Française avec le cordon bleu du cuisinier de Vefour, ou celui de l'instruire et de chercher dans le *Parfait cuisinier*, quelques recettes pour les lui transmettre. J'ai préféré ce dernier moyen, qui me semble plus dans nos mœurs... Est-ce donc un si grand mal d'être un peu gourmet ?

J'étais vraiment désolée, et j'avais peine à lui cacher mon profond désappointement.

— Mais, mon ami, lui dis-je enfin, tu pourrais peut-être te corriger ?

— Ma foi non, reprit Robert, et, puisque le masque est arraché, j'indiquerai mes recettes à ta criminelle Française, qui m'empoisonne depuis huit jours... Et puis, quand nous serons seuls, en tête-à-tête, mon blond chérubin, nous causerons...

— De bonheur, de poésie, lui dis-je vivement, du ciel bleu, du lac bleu.

— Non, en fait d'azur nous parlerons de l'azur des cordons bleus. Ce n'est pas pour dire du mal de tes poètes, mais souvent je préfère à leurs ailes d'aigle une aile de faisan. La meilleure de toutes les muses, vois-tu, c'est la *Cuisinière bourgeoise* ; je me trompe, elle est trop vulgaire, elle me rappellerait Française. L'Apollon inspirateur, c'est le *Parfait cuisinier* : au lieu d'une lyre, il tient une fourchette. Allons, ne gronde pas ; je vais commander un diner à mon goût.

Et il sortit en déclamant ce vers de Berchoux :

Et le turbot fut mis à la sauce piquante.

Mon désenchantement fut amer... Il m'avait semblé, en l'écoutant, entendre Roméo parler à Juliette de dindes truffées. Dès que je fus seule, je me laissai tomber sur un fauteuil, le coude posé sur le guéridon et le front appuyé sur la main. Mon livre de légendes était encore ouvert. Mes regards rencontrèrent ce titre : *le Miroir du diable*. Je lus machinalement les premières lignes, puis tout à coup une inspiration me vint. La sourire sur les lèvres et l'espoir dans le cœur, je lus des yeux la légende suivante :

« Belzébuth, diable sédentaire, n'avait pas encore quitté le toit paternel et infernal ; il restait renfermé dans sa maison rouge et noire. Du reste, il passait agréablement ses soirées en causant avec Voltaire, au coin du feu de l'enfer.

» Mais un jour, un banqueroutier, grand touriste de la Belgique, débarqua en enfer, et lui donna le goût des voyages. Belzébuth partit sur un chemin de fer souterrain ; ce n'étaient ni le feu ni la vapeur qui lui manquaient. Naturellement il commença par aller visiter Paris, où résidait une partie de sa famille : son père Satan, son frère Méphistophélès, revenu depuis longtemps de l'Allemagne, et Asmodée, son neveu boîteux, qui fut, comme chacun le sait, l'ami intime de Lesage.

» Dès que Belzébuth mit pied à terre, son premier soin fut de se diriger vers la rue Vivienne, pour aller rendre ses devoirs à Satan, qui demeurait dans une maison à colonnes appelée la Bourse. Mais jugez de l'étonnement du pauvre diable, tous les Parisiens lui riaient au nez. Il en fut aussi surpris qu'irrité ; Belzébuth se croyait un Adonis ; il ne s'était jamais regardé au miroir, car il n'y a pas de miroir en enfer, ce qui fait présumer que toutes les femmes sont au paradis. Astaroth, qui se promenait avec son cousin Belzébuth, le mena tout droit devant un magasin de glaces. Belzébuth se regarda dans un délicieux miroir de Venise et jeta un cri d'épouvante : le miroir reproduisait exactement toutes ses imperfections ; ses yeux aux re-

gard fauve, à l'éclat sauvage, et son affreuse barbe rouge toute roussie au feu de l'enfer.

» Belzébuth se trouva fort laid ; il adoucit ses prunelles, se fit la barbe, et devint charmant, élégant, fashionable ; car il fit disparaître les défauts que lui avait montrés son fidèle ami le Miroir du diable.

— Eh bien, moi aussi, m'écriai-je, je reproduirai exactement les défauts de mon mari, pour l'en corriger : je serai le Miroir du diable !

— Te voilà, mon ami, dis-je à Robert, quand il rentra dans le salon ; as-tu commandé un diner artistique, succulent ?

— Cela t'intéresse donc bien ? demanda Robert.

— Si cela m'intéresse !... Ne disais-tu pas tout à l'heure que le mariage est la communauté des défauts ? Eh bien, comme toi, j'ai un défaut, un tout petit : je suis un peu gourmande.

— Bah ! s'écria Robert. Sais-tu que cela se trouve très bien.

— N'est-ce pas ?

— C'est égal, c'est drôle, reprit-il ; toi qui es si gentille, si poétique... (Il était très galant dans ce temps-là, mon mari, et il faut bien que je répète ses paroles). Sans vous flatter, madame, continua-t-il, je ne pouvais choisir une plus délicieuse petite femme.

— As-tu demandé du roastbeef à la Pompadour, lui dis-je, de l'anguille ?...

— Vois-tu, ma petite Céleste, continua Robert, je t'ai voué une tendresse...

— A la tartare ?

— Laisse donc là ton diner ! reprit Robert impatienté. Je te disais donc que je t'ai voué une tendresse éternelle. Je n'oublierai jamais notre première entrevue ; c'est un souvenir plein de charme et de douceur.

— Avec de la moutarde ?

— A quoi bon, madame, mêler cette moutarde à notre tendresse ?... Sais-tu bien que tu me réponds étrangement. On croirait vraiment que tu ne m'aimes plus, et je tiens à ton affection... Mais elle est à moi pour la vie, n'est-il pas vrai ? Avec de petits soins, des prévenances, j'espère la conserver toujours.

— Comme des confitures avec beaucoup de sucre. A propos de confitures, j'ai une recette admirable pour la gelée de pomme.

— Mais c'est odieux ! reprit Robert. Il n'y a plus de conversation possible, plus de ces doux entretiens qui font le bonheur de la vie.

— Tiens, je veux renvoyer Française ! m'écriai-je tout à coup, comme saisie d'une inspiration.

— Oh oui ! par exemple, répondit Robert avec enthousiasme, renvoyons Française !

Et je m'élançai vers la cuisine, comme pour exécuter l'arrêt de proscription. Mais à la place de cette pauvre Française, que j'eus soin de ne pas trouver, je rencontrai dans l'office un pâté de foies gras, que Robert venait de faire acheter. J'en coupai une énorme tranche, et je revins dans le salon tout en mordant à belles dents, comme un jeune lévrier gourmand, avec une joie, une avidité, qui achevèrent de me dépoétiser aux yeux de mon mari.

— Tu disais donc que... lui dis-je tout en mangeant... Oh ! que ce pâté est bon !

— Tenez, madame, s'écria Robert en fureur, un mari doit la vérité à sa femme : vous êtes laide à faire

peur, quand vous parlez ainsi la bouche pleine ; cette tranche de pâté vous donne la fluxion la plus disgracieuse!...

— Voici la première chose désobligeante que tu me dis depuis notre mariage.

— C'est que voici le premier défaut que je découvre en vous.

— Que veux-tu ? j'ai un appétit féroce ; c'est une infirmité.

— Mais, madame, reprit Robert épouvanté, je n'aime que les femmes minces et aériennes ; je vous ai choisie pour cela entre toutes. Vous allez devenir bouffie.

— Après tout, monsieur, que vous importe?... si c'est mon bon plaisir.

— Mais je ne veux pas que vous engraissez, dit Robert en frappant du pied.

— J'en ai le droit, répondis-je, le Code ne s'y oppose pas ; ce n'est pas un cas de séparation.

— Voyons, Céleste, reprit Robert plus doucement, il serait cruel que le désenchantement commençât après huit jours de mariage. Si tu veux me plaire, il faut éviter d'abord cette conversation perpétuelle de cuisinière bourgeoise ; il faut te corriger de la gourmandise ; c'est un défaut vulgaire, repoussant, honteux, prosaïque, qui a chassé Adam et Ève de leur paradis terrestre, et qui me chassera aussi du mien.

— En vérité!... mais tu le cultives ce péché-là. Eh bien, mon ami, puisque je te déplais ainsi, je te promets de me corriger. Mais tu comprends que si tu me donnes l'exemple...

— Oh! répondit Robert, tu m'as fait détester la gourmandise. Je veux devenir sobre... la preuve, c'est que je garde Française. Elle nous donnera des leçons de frugalité : c'est un grand moraliste que cette fille-là.

— Et tu ne liras plus le *Parfait cuisinier* ? lui dis-je ; car si tu me parles toujours de ses merveilleuses recettes, cela me fera venir la sauce à la bouche, et dame, il y aura des rechutes.

— Le *Parfait cuisinier* ! s'écria Robert, la cause de notre première dispute!... Tiens, je le condamne au feu auquel il a condamné tant d'innocent gibier. Je cours le précipiter dans les fourneaux.

Notre petite querelle conjugale fut bien vite oubliée. Robert était parfaitement corrigé ; il lisait des élégies et des ballades toute la journée ; il poussait même la complaisance jusqu'à maigrir légèrement, et je recommençais à lui dire :

— O mon ami ! tu es le plus parfait de tous les hommes!

A la longue, cela serait devenu un peu fade. Mais une lettre d'une de mes amies vint faire diversion. Voici ce que contenait ce tendre billet :

« Es-tu consignée chez toi, très chère ? on ne te voit pas plus que si tu étais aux arrêts forcés. Ce n'est pas ton mari qui te retient, je l'espère ; il faut que dans son ménage la femme soit la commandante ; c'est mon principe. Puisque nous habitons toutes deux cette belle garnison de Paris, viens donc me voir. Apporte ton cœur et ta broderie. Surtout pas de cérémonie ; mets l'uniforme de petite tenue. Tout ce que

je te demande, c'est que l'amitié soit au grand complet quand je passerai la revue.

» A demain, ma toute belle ; viens à deux heures, heure militaire.

» CÉSARINE LORMIER. »

Madame Lormier, veuve à vingt-cinq ans d'un colonel de lanciers, avait fait près de lui son éducation militaire ; elle était brave comme notre armée d'Orient, faible sur la couture et forte sur le point d'honneur.

Le lendemain, je courais chez elle et je me jetais tendrement dans ses bras, sans même donner au domestique le temps de m'annoncer. En face de la belle veuve, j'aperçus un point de vue assez peu gracieux, qui se composait d'un frac noir, d'un visage pâle et fade, et d'une physionomie d'agneau. Tout cela s'appelait Placide de Mozerand, et très certainement n'avait pas gagné la bataille de l'Alma.

— Il est deux heures cinq minutes, chère belle, dit Césarine, tu es en retard ; je te ferai mettre à la salle de police. Mais tu me permettras, mon enfant, de continuer mon interrogatoire. Monsieur vient de m'avouer qu'il a demain une affaire d'honneur ; il sait que ces choses-là m'intéressent. Quand on a commandé le cinquième de lanciers, on ne peut épouser en secondes noces qu'un brave.

— Ainsi Monsieur...

— Est mon prétendu, que je te présente.

Césarine n'avait pas l'habitude de dissimuler ses projets ; elle ouvrait facilement son cœur : c'était du reste un bon livre, assez moral pour ne pas le cacher. Quand elle eut fait la présentation officielle, et que j'eus échangé avec M. de Mozerand quelques mots de politesse, elle continua :

— Malgré mon inquiétude, je ne suis pas fâchée de ce duel ; il me détermine, je l'avoue. J'appréciais les qualités de M. de Mozerand, mais il n'en est pas moins vrai qu'il a le tort d'être dans le civil et non dans le militaire, de s'appeler Placide au lieu de César, et de n'avoir jamais eu précédemment la moindre petite querelle.

— Mais c'est là un grand mérite ! m'écriai-je ; moi, je me félicite d'avoir épousé l'homme le plus doux et le plus pacifique du monde ; car tu sauras que j'ai un mari parfait.

— Vraiment!... eh bien, il faut le faire mettre à l'Exposition de 1855 ; on te donnera une médaille. D'après ce que vous m'avez dit, continua-t-elle, en s'adressant à Placide, votre adversaire, que je ne connais pas cependant, dont je ne sais même pas le nom, me fait l'effet d'être une sorte de spadassin ; car enfin il s'est trouvé offensé...

— Pour une misère, reprit Placide, une plaisanterie que je me suis permise sur la livrée de son groom, dont il a fini par me jeter le chapeau à la tête.

— C'est une insulte sanglante ! s'écria Césarine. Quand nous commandions le quatrième, nous avons reçu un gant au visage. Nous nous sommes battu et nous avons été blessé.

— Voilà ce qui me déplaît dans les duels, dit Placide en pâissant.

— Rassurez-vous, reprit l'amazone, j'honore le

courage malheureux; une balafre au visage ne m'effraye même pas : c'est une décoration qui change de place, voilà tout. Si je vous vois revenir balafré ou le bras en écharpe, je ne vous en dirai pas moins : Voici ma main, monsieur de Mozerand, elle est à vous pour vous consoler, et surtout pour vous soigner.

— Et cette main si jolie fait palpiter mon cœur, répondit Placide comme dans *la Dame Blanche*.

— Je ne conçois pas, dis-je enfin, que deux hommes civilisés s'égorgent comme des sauvages. Votre adversaire, monsieur, est donc un de vos ennemis acharnés ?

— C'est un de mes meilleurs amis, madame... Je ne connais rien de si orgueilleux, de si emporté... Nous nous aimions beaucoup... c'est un caractère infernal; nous l'appelions au collège : Robert le Diable.

— Robert! dis-je en devenant plus attentive, il se nomme Robert ?

— Oui, madame, Robert de Valligny.

— Grand Dieu! m'écriai-je, mon mari!

— Votre mari! dit Placide.

— Son mari! s'écria Césarine, absolument comme dans les morceaux d'ensemble.

— Oh! je vous en supplie, monsieur, dis-je toute tremblante, renoncez à ce duel!

Placide allait s'écrier sans doute : « Avec plaisir, madame! » Mais Césarine lui coupa la parole :

— Du courage, ma pauvre Céléste, dit-elle en me serrant la main. Cela est cruel, cela est affreux, j'en conviens; mais il y a le point d'honneur.

— Il y a le point d'honneur, répéta le malheureux Placide.

— Mais, monsieur, m'écriai-je, votre sanglant point d'honneur, c'est le bourreau des honnêtes gens... Quel est le jour fixé ?

— Demain, à sept heures du matin.

— Eh bien, je vous réponds, moi, que vous ne vous battrez pas. Je cours chez moi, je vais parler à Robert : il se laissera toucher par mes larmes, je l'attendrirai... Ce ne sera pas difficile, allez; il est doux comme un agneau, comme une colombe.

— Oui, dit Placide, un agneau enragé et une colombe qui a la fièvre chaude.

Je revins précipitamment chez moi.

Robert était dans son cabinet; je m'élançai vers lui, je lui pris les deux mains, puis le regardant les yeux dans les yeux, à la façon des magnétiseurs, je lui dis :

— N'est-ce pas, mon ami, que tu es d'une douceur d'ange!

— Voilà une étrange question! dit Robert en riant.

— Réponds-moi, c'est très grave... N'est-ce pas que tu es pacifique ?

— Comme Numa Pompilius.

— Alors, monsieur, pourquoi vous battez-vous demain ?

— Comment le sais-tu ? s'écria Robert.

— Que t'importe?... Mais je m'y oppose, moi, dis-je en ouvrant un tiroir et en prenant une boîte de pistolets. Je m'empare de tes armes.

— Ce sont les témoins qui apportent les armes, reprit Robert; celles-ci sont inutiles.

— Que faire? dis-je avec désespoir... Ainsi, tu

veux te battre avec ton ami de collège! L'homme qui te serrait la main ne peut te marcher sur le pied sans que tu lui coupes la gorge!

— Tais-toi, ne le défends pas! s'écria Robert le Diable, dont la colère commençait à chauffer le cerveau, comme le feu chauffe une locomotive. Je te dis que je ne me suis jamais laissé insulter... Eh bien, non, je ne suis pas calme, paisible; je ne suis pas le joueur de dominos et le pêcheur à la ligne que tu avais rêvé. Je suis un homme de cœur; j'ai eu plusieurs duels dans ma vie; j'en ai eu un... deux... trois, je n'en sais plus le compte. Tu vas m'appeler spadassin, n'est-ce pas?... Spadassin, si tu veux; mais toutes les fois qu'un mot désobligeant a sifflé à mes oreilles, moi, j'ai fait siffler une balle aux oreilles de l'insolent; j'ai répondu à un coup de coude par un coup d'épée; je ne me suis jamais laissé effleurer le visage sans châtier l'impertinent, suis-je donc spadassin pour cela? Si mon honneur est posé sur ma joue, ce n'est pas moi qui l'ai mis là, c'est le monde.

— Mon Dieu! mon Dieu! m'écriai-je effrayée, en voyant Robert devenir pourpre de colère, voilà donc l'ange que je croyais avoir choisi; mais c'est un ange exterminateur! De grâce, Robert, calme toi!... si tu es victime, j'en mourrai aussi, moi, et si tu es vainqueur, songe que celui dont tu seras le meurtrier est un ami d'enfance, un pauvre jeune homme qui m'a paru plein de bonté, de douceur.

— Eh non, morbleu! dit Robert en frappant du pied, c'est un infâme, un misérable! et je le briserai, ton Placide, aussi facilement que ce vase du Japon, orné de magots aussi disgracieux que lui.

Et il jeta par terre un magnifique vase de porcelaine du Japon, qui se brisa en morceaux.

Je vis bien que toute prière serait inutile; et je me mis à pleurer amèrement. Il fallait pourtant empêcher ce duel, il le fallait à tout prix... Tout à coup, je me rappelai le stratagème qui avait corrigé Robert de sa gourmandise; j'essayai mes larmes et je le regardai résolument.

— C'est bien, Robert, oh! c'est bien, lui dis-je, en lui serrant la main d'une manière toute virile. J'avais voulu t'éprouver, mais, si tu avais consenti, comme un homme vulgaire, à te conserver pour le bonheur de ta femme, je t'aurais méprisé, vois-tu!... Le ciel, qui nous destinait l'un à l'autre, m'a faite à ton image : je suis la Bradamante de ce Roger, la Clorinde de ce Tancrede... Oh! que j'avais peine à me contenir quand tu me parlais de ton ressentiment! On a plaisanté sur la livrée de ton groom, vive Dieu!... Du sang, il faut du sang!

Robert me regardait avec stupéfaction. Je continuai :

— Pourquoi ne suis-je qu'une femme! je te servais de témoin. Si j'avais eu le bonheur d'être homme, vois-tu bien, je serais entré dans les cafés en mettant le chapeau sur le coin de l'oreille : si l'on m'avait regardé de travers... du sang!... si l'on m'avait poussé le coude... du sang! J'aurais pourfendu les hommes de mon épée, comme des papillons avec une épingle... Oh! je suis digne de toi, Robert! Tu ne sais pas que je suis une des gloires du tir : à cent pas, j'abats la poupée... Je saurais faire sauter la cervelle d'un homme.

ANAÏS SÉGALAS.

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DE PARIS.

La dernière quinzaine de l'année a été stérile en fait de nouveautés; à peine deux ou trois vaudevilles, joués pour la plupart incognito et en l'absence de la critique. Mais en revanche nous avons joui d'un spectacle nouveau pour la génération présente, et quel spectacle! Une armée de vingt mille hommes pour personnel, les boulevards pour théâtre, et Paris entier pour spectateur. C'est samedi, 29 décembre, que les héros de l'armée de Crimée, ceux qu'une année entière de combats, de fatigue et de gloire rendait enfin à leur patrie, ont fait leur entrée triomphale au bruit de cent mille voix confondues dans la même acclamation. Braves gens! il fallait les voir, le visage bronzé par le soleil et par le hâle, les traits amaigris par les souffrances, l'œil creusé par le travail et l'insomnie, l'air martial pourtant, mais sévère, comme il convient à ceux qui ne craignent pas la mort, mais qui l'ont vue de près. Chaque général illustre, Canrobert, Mellinet, la moitié du visage fracassé par un éclat de bombe, Monet, courbé sur son cheval et souffrant encore des blessures reçues six mois avant à l'attaque du mamelon Vert; chaque corps de l'armée, la ligne, les zouaves, la garde impériale, ont eu leur part de vivats et d'applaudissements, mais où la sympathie publique éclatait avec une émotion poussée jusqu'aux larmes, c'était au passage des blessés, nobles et glorieux débris qui marchaient en avant des régiments dont ils faisaient partie.

Imposante et solennelle cérémonie qui mériterait de trouver pour chanter un poète tel que celui des *Messéniennes* ou du sacre de l'empereur, mais hélas! Delavigne est mort, Victor Hugo a brisé sa lyre héroïque, et le voilà qui embouche les pipeaux de Tibulle et le galoubet de Béranger. Un journal, initié aux secrets de cette muse transformée, vient de nous révéler une des inspirations badines destinées à faire partie du prochain volume publié par l'auteur des *Feuilles d'automne* et des *Orientales*. Elle mérite de trouver place ici, ne fût-ce que pour donner l'idée de la métamorphose accomplie dans la forme poétique de Victor Hugo.

Je ne songeais pas à Rose,
Rose au bois vint avec moi.
Nous parlions de quelque chose,
Mais je ne suis plus de quoi.

J'étais froid comme les marbres,
Je marchais à pas distraits,
Je parlais des fleurs, des arbres,
Son œil semblait dire: après?

La rosée offrait ses perles,
Le taillis ses parasols,
J'allais, j'écoutais les merles,
Et Rose les rossignols.

Moi, seize ans et l'air morose,
Elle, vingt, ses yeux brillaient;
Les rossignols chantaient Rose,
Et les merles me sifflaient.

Rose droite sur ses hanches,
Leva son beau bras tremblant
Pour prendre une mère aux branches:
Je ne vis pas son bras blanc.

Une eau courait fraîche et pure
Sur les mousses de velours,
Et l'amoureuse nature
Dormait dans les grands bois sourds.

Rose défit sa chaussure,
Et mit, d'un air ingénu,
Son petit pied dans l'eau pure:
Je ne vis pas son pied nu.

Je ne savais que lui dire.
Je la suivais dans le bois,
La voyant parfois sourire,
Et soupirer quelquefois.

Je ne vis qu'elle était belle,
Qu'en sortant des grands bois sourds.
— Soit, n'y pensons plus, dit-elle.
— Depuis, j'y pense toujours!

Voici à propos de V. Hugo une histoire qui remonte à dix années, et que j'emprunte au *Figaro*: Une affaire, qui nécessitait la présence de trois témoins, avait amené les intéressés par devant M. le maire d'une petite commune des environs de Paris.

— Votre nom? fait le fonctionnaire, en s'adressant au premier témoin.

— Victor Hugo.

Puis le poète se rassied pour mieux juger de l'effet que ce nom, ainsi jeté sans préparation, n'allait pas manquer de produire sur l'officier municipal.

— Comment écrivez-vous Hugo? reprend froidement ce dernier.

(*Le poète avec dépit.*)

— H—U—G—O.

— Votre état?

— Poète.

Le maire consigne cette qualité sans se permettre aucune réflexion; mais il est intérieurement humilié pour la commune que, pour un acte grave, un de ses administrés ait songé à se faire assister par le premier venu.

— Et vous, monsieur, comment vous appelez-vous? fait-il en interpellant le second témoin.

— Alexandre Dumas, répond le romancier que la mauvaise humeur de Hugo a mis en gaité.

— Comment écrivez-vous Dumas?

— D—U—DU, deux M—A—MA— deux SS—E—SSE.

Dumasse.

— Votre profession?

— Ecrivain public.

Le fonctionnaire réprime à grand-peine un haussement d'épaules, et se félicite tout bas de n'avoir pas ceint son écharpe.

— Et vous, là-bas... fait-il en s'adressant d'un ton rogué au troisième témoin, — ne voyez-vous pas que c'est à votre tour? Votre nom et votre état? et finissons...

— Joseph Bardouillet, marchand épicier.

A ces mots, notre maire, heureux de se retrouver en bonne compagnie, et souriant avec complaisance au débitant de denrées coloniales:

— Monsieur Bardouillet, lui dit-il, prenez donc la peine de vous asseoir!

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Les toilettes de bal et de soirée, sont celles dont on s'occupe le plus en ce moment. Quant aux mises de ville, les pluies continuelles que nous avons depuis quel-

que temps, rendant la promenade impossible, ce n'est que pour visite de cérémonie, ou diner, qu'on regarde comme indispensable de se parer. La maison *Gagelin*, ce brillant sanctuaire des élégances parisiennes, a

bien voulu me fournir des indications sur les étoffes en vogue et la façon des robes : je vais vous les transmettre fidèlement.

D'abord, voici la description de trois jolis modèles que j'y ai vus, nous passerons ensuite aux généralités.

Une robe de soirée, en taffetas rose, uni, garnie de cinq volants, formant de légères ondulations. Ces volants ont pour ornement une petite blonde blanche, haute de deux doigts environ, puis, sur le pied faiblement distancées les

unes des autres, trois rangées de velours noir très étroit. Ensuite, une blonde noire, surmontée de même, et enfin un troisième rang de blonde, mais cette dernière blanche, avec répétition des trois rangs de velours.

Le corsage était plat, très en pointe devant et derrière. On y avait posé une draperie en étoffe pareille à la robe. Cette draperie descendait en cœur sur sa poitrine et le dos, comme des bretelles. Elle était bordée, de même que les volants, en blonde blanche et noire.

Les manches, très courtes, se composaient de deux volants ondulés, et d'ornements semblables à ceux qui se trouvaient à la jupe et au corsage.

Devant, au bas de la taille, il y avait un nœud de ruban moiré rose, très large, dont les bouts flottants tombaient presque jusqu'au bas de la jupe. Ce ruban, dans toute sa longueur, était bordé d'une blonde blanche très étroite et d'un autre rang de blonde noire; sur le pied de chacune d'elles, on avait mis un rang de velours.

Une autre robe, pour bal, et devant être portée par une jeune personne, était en tarlatane blanche, avec trois hauts volants brodés. Au corsage, il y avait une berthe pareille. Devant, aux épaules et derrière, on avait posé une rangée de bouclettes en ruban blanc, avec des petits bouts flottants.

Voici maintenant une robe de ville; elle est en taffetas pensée. Il y a trois volants, bordés d'une bande de velours en biais, large de quatre doigts. Le corsage est montant; il forme la pointe devant, derrière et sous les bras. Au lieu de hasques, on a posé tout autour de la taille une haute résille en chenille noire. Devant ce corsage et derrière dans le dos une pointe de velours noir figure un petit fichu.

Les manches, longues, sont à deux bouillons et deux volants, dont l'un plus bas que l'autre, et bordées de velours.

En fait d'étoffes, à part les pékins pompador, soit à volants, soit rayés; les taffetas à losanges camaïeux; les robes *memphis*, qui restent dans le domaine de la haute aristocratie, j'ai vu, chez *Gagelin*, des robes à larges rayures de deux couleurs, tout en velours noir et gros bleu, qui sont de véritables merveilles. Ces splendides étoffes s'étaient pompeusement à côté des plus coquettes confections, des robes de bal légères et diaphanes, et des somptueux cachemires, qui se partagent la faveur avec les manteaux talma à manches, garnis de fourrure, et les modèles de fantaisie, formant châle à pans ou pèlerine ronde.

La richesse et le bon goût, qui distinguent les passementeries du magasin de la *Ville de Lyon*, ont doublé la vogue de ce genre d'ornement, et sur presque toutes les robes élégantes, comme sur les confections, on les voit figurer.

Devant la plupart des corsages, on place, outre de charmants galons à pompons nuancés ou peluchés, une foule de petits grelots chinois, ou bien des glands en chenille à plusieurs branches qui produisent un effet délicieux. Ils s'emploient aussi devant les jupes, que l'on recommence à garnir et avec raison, car lorsqu'une robe n'a point de volants, ce genre d'ornement lui donne un cachet que tout le monde n'ose point adopter et qui, par conséquent, la sort du vulgaire. M. Audoyer a bien compris cela, en nous créant ses belles passementeries, où le jais se mêle à la guipure, le velours au satin, où les plus jolies nuances se marient avec un art inimitable, afin de pouvoir s'assortir sans difficulté à toutes les couleurs d'étoffes.

Je ne parlerai pas du magasin de la *Ville de Lyon*, sans rappeler les magnifiques assortiments de ruban qu'il renferme et ses gentilles coiffures *aragonaises*, qui donnent à un joli visage un air si lutin et si coquet. Ces coiffures se portent en petites réunions du soir, ou au théâtre, lorsqu'elles sont en couleur élatante, comme cerise. En noir, elles servent pour toilette d'intérieur.

J'ai vu, ces jours-ci, chez *Alexandrine*, les modèles les plus ravissants. D'abord, un chapeau de velours épinglé rose, à forme fuyante; sur le fond il y avait des espèces de pattes retenues par des boutons en satin. Au bord de la calotte, une haute blonde blanche renversée allait tourner jusque sur le bavolet. De chaque côté de la forme, il y avait quatre petites têtes de plumes roses frisées. Sous la passe, un tour de blonde, auquel se mélangeaient aussi de très petits bouts de plumes roses. Ce chapeau, d'une fraîcheur exquise, était fait pour séduire la femme la plus indifférente en matière de coquetterie. Quant à moi, je l'ai regardé vingt fois.

Un autre chapeau, plus simple, était en satin cannelé, couleur tourterelle. Il y avait au bord de la passe une bande de peluche bleu de ciel. La calotte était ronde et plate; le bavolet très haut et bordé de peluche. A droite de la forme, se trouvait une touffe de *belles de jour* en velours bleu assorti à la nuance de la peluche. A gauche, une coque de satin tourterelle d'où s'échappaient deux pans, dont l'un plus court que l'autre et bordés de peluche. Sous la passe, dans le tour de blonde, une branche de *belles de jour*.

Qu'il me soit permis ici une petite digression au sujet de ces fleurs.

La *belle de jour* s'ouvre dès qu'un rayon de soleil la frappe. Sa sœur, la *belle de nuit*, se ferme aussitôt qu'elle en a senti l'influence. L'une se replie chaque soir, l'autre se développe doucement à mesure que baisse le crépuscule. Quelques autres plantes nous offrent le même phénomène. Voici comme un poète a expliqué cette bizarrerie curieuse :

Si l'on voit quelques fleurs d'origine étrangère
Éviter parmi nous l'éclat de la lumière,
Et, comme les beautés qui régnaient à la cour,
Veiller durant la nuit, dormir pendant le jour;
C'est qu'aux lieux où l'Europe a ravi leur enfance,
Naît le jour, quand la nuit dans nos climats s'avance.

On fait encore pour négligé quelques chapeaux en taffetas piqué; mais leur nombre est petit.

Les étoffes en soie cotelées, celles monchetées, le velours plain, le velours épinglé, sont ce que l'on emploie le plus souvent.

Le chapeau forme *paméti*, de madame *Alexandrine*, est d'une élégance dont rien n'approche.

Pour jeunes personnes, elle fait des capotes à coulisses, moitié taffetas et moitié velours, qui sont à la fois simples et pleines de grâce. Le fond est tout en velours; la passe et la forme sont seules coupées de deux étoffes différentes.

Les charmantes coiffures de bal de madame *Tilman* ont tout le succès qu'elles méritent.

Celles en corail ont une vogue extrême. Quant aux fleurs que l'on emploie ordinairement, madame *Tilman* les monte soit en guirlande, cache-peigne, ou touffe, selon la coupe de visage et la physionomie de celles qui doivent les porter. Cela est un tact qu'elle possède au suprême degré, et qui constitue encore un mérite, car il dépend du goût ainsi que d'une grande justesse d'observation.

Les garnitures de robes se font en harmonie avec les coiffures.

Les grappes tombantes et les roseaux flottants sur les épaules sont toujours de mode, et poétisent coquettement une toilette.

A l'heure où vous recevrez ces lignes, un grand bal aura eu lieu au palais des Tuileries, et madame *Tilman*, qui a l'honneur de fournir S. M. l'Impératrice, s'occupe activement en ce moment de la création d'un grand nombre de garnitures ravissantes qui doivent y figurer. Je vous en donnerai quelques détails dans un prochain numéro.

La plupart des robes de soirée se font à corsage décolleté, sur lesquels on pose les charmants fichus que madame *Colas* rend si gracieux et si coquets, en les couvrant capricieusement de dentelles et de ruches mignonnes. Il y en a avec des manches longues, cela est fort commode; d'autres sans manches, ronds derrière, à longs pans devant.

Madame *Colas*, dont le magasin est depuis longtemps en renom pour la haute lingerie, fait toujours des choses ravissantes de fraîcheur et de bon goût.

Les sous-manches restent à bouffants et volants. Il y en a avec parements à la *mousquetaire*. Les cols continuent à se porter hauts.

Les canezous en dentelle, blancs ou noirs, conservent leur vogue pour toilette du soir.

Je vous rappelle fidèlement les corsets sans goussets de madame *Sophie Dumoulin*, dont l'immense réputation me dispense de plus longs éloges.

Voici le moment où les éventails sont de rigueur, et le beau magasin de parfumerie de M. *Legrand*, parfumeur de S. M. l'Empereur, pourra vous offrir en ce genre les choses les plus merveilleuses.

N'oubliez pas que M. *Legrand* possède aussi mille trésors pour la toilette, parmi lesquels je vous recommande particulièrement : le *savon au suc de laitue*. Il a des qualités réelles pour rafraîchir et adoucir la peau.

Le *baume de Tamin* arrête la chute des cheveux. Le *savon d'avelines mousseux* est excellent dans cette saison pour préserver ou guérir les gerçures. Enfin, la maison *Legrand* renferme une foule de spécifiques, qui lui ont valu son immense renommée.

Vous y trouverez aussi, pour mouchoirs, des extraits d'odeurs super fines et des poudres à sachets, qui semblent importées des harems de l'Orient.

Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 452.

TOILETTE DE VILLE. — *Coiffure*. Cheveux en bandeaux bouffants très courts, laissant l'oreille presque découverte.

Les cheveux, derrière, sont noués très bas sur la nuque.

Deux bandelettes en velours cerise passent, l'une sur le front, l'autre entre la tête et le nœud de cheveux, et viennent se réunir de côté, former quelques coques et retomber en deux bouts.

Cette coiffure est pareille de chaque côté.

Robe en moire antique, avec un bouquet broché au camaïeux, ornée de rubans plissés.

Corsage montant, garni devant de six rangs de ruban plissé, ayant aux extrémités un petit nœud en ruban; le plissé du haut ayant 30 centimètres, celui du bas 10, d'un nœud à l'autre.

Ceinture en ruban, avec une boucle devant.

Manche presque joste du haut, découpée en dents aiguës, bor-

dées d'une ruche et garnies d'un volant formant un pli plat dans l'angle creux de chaque dent; ce volant est bordé d'un plissé.

La jupe a six lés; elle est plissée à la faille et coupée en dents aiguës; chaque dent est bordée d'une ruche chicorée assez épaisse.

Sous les dents est cousu un haut volant de neuf lés, formant un pli plat large de 7 à 8 centimètres dans chaque creux; ce volant est en droit fil.

Col et sous-manches en dentelle.

TOILETTE DE BAL. — Les cheveux, relevés en bandeaux par petites mèches ondulées, forment bouffant.

Derrière est posée en cache-peigne une coiffure de clochettes avec feuillage retombant en petites branches légères sur le cou.

Robe en taffetas et en tulle, garnie au corsage de tulle, de blondes et de clochettes, et aux jupes de branches de clochettes.

Le corsage de taffetas est très décolleté en cœur, presque sans épaulette, et avec une petite manche en tulle blanc.

Une draperie en tulle garnit le devant.

Sous cette draperie retombe une blonde.

Au milieu de la draperie se pose un bouquet de clochettes avec feuillage.

Devant, au-dessus de la pointe, à la hauteur de la taille, est un deuxième bouquet de clochettes.

Une blonde qui part de dessous ce deuxième bouquet monte de chaque côté cousue au corsage, couvre la manche et redescend derrière comme devant.

Derrière, en haut du décolleté, est aussi une draperie en tulle, garnie d'une blonde.

La première jupe est en taffetas, elle a six lés, qui donnent une ampleur de 3 mètres 60 centimètres.

Cette jupe est garnie de bouquets de clochettes se terminant en branches légères qui flottent.

La deuxième jupe est en tulle; elle a 4 mètres 50 centimètres de tour; elle se compose d'un tulle replié sur lui-même en dessous.

La troisième jupe, en taffetas blanc, a sept lés et est également ornée de bouquets de clochettes comme la première jupe.

LE MIROIR DU DIABLE.

(Suite et fin.)

— Les femmes sont faites pour brûler le cœur, et non pas la cervelle, murmura tout bas Robert.

Tout en parlant, je jouais avec un des deux pistolets que j'avais atteints, et j'ouvrais la fenêtre qui donnait sur un vaste jardin; car Robert avait eu la fantaisie de voir sous ses croisées du feuillage et des fleurs, afin d'avoir, jusqu'au milieu de Paris, des nouvelles du printemps. Il avait fait bâtir dans son jardin un charmant colombier où vivaient en commun des pigeons blancs comme la neige, ou panachés et variés comme des tulipes, et même deux tourterelles, à la belle robe grise et au collier noir.

— Réponds, ô mon lion, dis-je à Robert, es-tu content de ta lionne?

— J'aurais préféré une brebis, dit Robert. Mais, puisque tu as ton brevet de lionne, tu ne t'opposeras plus au combat, et demain...

— Demain, m'écriai-je en m'approchant de la fenêtre, je voudrais être à ta place! J'ajusterais l'insolent, et je le tuerais comme je vais tuer cet oiseau.

Et moi, qu'une goutte de sang versé aurait fait évanouir, je ne craignis pas de viser un beau pigeon que j'aperçus près du colombier. Je sentais bien que pour sauver mon mari il fallait une morale en actions une sanglante leçon. Je comptai sur le hasard, qui parfois favorise les ignorants; je tirai... puis je détournai les yeux avec effroi... le coup avait porté.

— Oh! c'est infâme! s'écria Robert, pauvre oiseau, le voilà sur l'herbe tout ensanglanté... et c'est une tourterelle, un symbole de douceur, de fidélité!

Je visais le pigeon, et j'avais abattu la tourterelle.

— Eh! que vous avait-elle donc fait, cette douce tourterelle? continua Robert. Voyez comme elle souffre, comme elle se débat contre la mort!... C'est peu de chose que l'agonie d'un oiseau, mais c'est vous qui l'avez causée. On l'attendait au colombier, comme dans la fable des *Deux Pigeons*; elle avait sa petite maison où elle était aimée, son grand ciel où elle était libre, et votre balle vient de déchirer ses ailes. Regardez-la: par un suprême effort, elle les ouvre encore, elle cherche à s'envoler, comme pour aller conter au ciel qu'on verse le sang sur la terre... Pauvre petit oiseau!... il retombe... il tourne sur

lui-même... il est sans mouvement... il est mort. Pourquoi? parce qu'une femme l'a choisi pour prouver son adresse; je me trompe, ce n'est pas une femme, c'est une lionne: la pauvre petite tourterelle avait évité la serre du vautour, mais elle n'échappe pas à la griffe de la lionne.

— Ah! vous me reprochez d'avoir tiré sur un oiseau! repris-je tout émue; vous avez une larme dans les yeux en regardant sa blessure, et vous allez verser le sang d'un ami d'enfance! Vous me demandez ce que m'avait fait ce pauvre petit être? et je vous demanderai, moi, ce que vous a fait votre ami. A-t-il insulté votre femme, votre mère? Non, il a donné un petit coup d'épingle à votre vanité, et cette vanité féroce y répond par un coup d'épée. Il le faut, dites-vous, pour mériter le titre d'homme de cœur; et moi, je vous dis qu'un homme de cœur c'est celui qui se dévoue à ses amis, et non pas celui qui les tue; car, enfin, si vous n'êtes pas victime, vous serez bourreau. Ce pauvre petit cadavre d'un oiseau sera sans doute pour moi un amer souvenir; le cadavre d'un homme se dressera dans vos nuits... Renoncez à ce duel, il le faut pour votre repos, pour votre joie, votre conscience et votre sommeil.

— Eh bien, oui, j'y renonce, dit enfin Robert, dont la colère avait fait place à l'attendrissement; oui, je te le promets, si je puis le faire sans être accusé de lâcheté.

A ce moment, un domestique annonça:

— M. Placide de Mozerand.

— Déjà! m'écriai-je. Mais ce n'est que pour demain.

— Tu le vois, répondit Robert, je ne puis reculer; cela ne dépend plus de moi.

— Monsieur, dit Placide en entrant, j'ai devancé l'heure du combat. Vous m'avez insulté, monsieur, et mon devoir...

— Est de vous battre avec moi, n'est-ce pas? dit Robert.

— O monsieur de Mozerand! je vous en supplie, m'écriai-je, avez pitié de moi!... Ne le tuez pas, monsieur, ne le tuez pas!

— J'en suis incapable, madame, répondit Placide en mettant la main sur son cœur et en prenant une

pose mélodramatique. J'ai compris que j'avais un grand devoir à remplir.

— Lequel? dit Robert.

— Un devoir d'humanité. Ce matin, j'ai rencontré votre femme; sa douleur m'a profondément touché. Je ne puis mettre le deuil dans une famille, voir une femme en pleurs, un orphelin; car vous laisseriez peut-être des orphelins?

— Pas le moindre orphelin, dit Robert.

— C'est égal, il y aurait toujours une veuve. J'ai donc soufflé sur ma colère, je l'ai éteinte comme un flambeau, et je me suis dit: Voici le moment de donner une preuve de courage: je ne me battraï pas... par sensibilité, par raison.

— Par raison de santé, murmura tout bas Robert, à qui je fis signe de se taire.

— Mon caractère bouillant l'avait d'abord emporté, continua Placide. Après votre insulte, je m'étais demandé, comme dans Corneille:

Rodrigue, as-tu du cœur?

— Et tu l'es répondu, toujours comme dans Corneille, reprit Robert, en lui tendant la main:

Soyons amis, Ginna, c'est moi qui l'en convie.

— C'est ce que j'allais te dire, répondit Placide, qui respira plus librement. C'est là ce que m'a dicté mon cœur.

— Son cœur et son médecin, murmura de nouveau Robert.

Placide n'entendit pas, et les deux adversaires se mirent à causer affectueusement. Une heure s'écoula. Placide ne pouvait se décider à partir. Il tournait son chapeau entre ses mains d'un air embarrassé; il avait évidemment quelque confiance, quelque demande à faire. Enfin il dit à Robert:

— Connais-tu madame Césarine Lormier?

— Non. Quelle espèce de femme est-ce?

— C'est une colonelle du 4^e de lanciers, une brave, non pas de la vieille garde, mais de la jeune. Mon cœur est enrôlé dans son régiment. Elle connaissait notre querelle et voulait qu'elle fût vengée à la pointe de l'épée: je te serai donc obligé de ne pas lui parler de la preuve de courage que je viens de donner.

— Je te le promets, dit Robert en souriant.

— Il est convenu, reprit Placide, que nous nous sommes battus.

— A mort! dit Robert.

— Non, pas à mort; comme nous sommes tous deux vivants, ce serait invraisemblable. Malheureusement, ou plutôt heureusement, nous sortons de la querelle parfaitement intacts; la colonelle est capable de me refuser sa vaillante main, sous prétexte que j'ai évité le combat. Ah! si je pouvais lui en donner une preuve, ne fût-ce qu'une égratignure, une caresse de l'épée, la moindre chose.

— Veux-tu que je te casse un bras? dit mon mari en riant et en prenant le pistolet.

— Pas de mauvaise plaisanterie! s'écria Placide en reculant. Mais, à propos de bras, si j'osais te demander...

— Quoi donc?

— Je ne connais rien d'intéressant comme un bras en écharpe, cela a toujours réussi aux jeunes premiers du Gymnase; si je pouvais me présenter ainsi à ma

charmante Césarine, elle me dirait, j'en suis certain: « Voici ma main pour votre bras. »

Robert et moi nous partîmes d'un grand éclat de rire. Je disparus un instant, puis je revins avec une longue cravate de soie noire qui pouvait servir d'écharpe.

— Monsieur de Mozerand, dis-je, il appartient aux femmes de soigner les blessés. Ployez votre bras, fier Sicambre... C'est bien... Il faut nouer solidement, je serre le nœud de l'hymen... Songez-y, j'ai votre secret: c'est moi qui ai lié votre écharpe; si je déliais ma langue, si Césarine savait!...

— Grand Dieu! s'écria Placide en pâissant.

— Est-ce que vous souffrez de votre blessure? lui demandai-je. Soyez tranquille, je serai discrète. Mais si jamais j'ai besoin de vous, vous êtes mon esclave?

— Je le jure, madame, dit Placide.

L'occasion de faire acte d'obéissance et de servitude ne tarda pas à se présenter.

Placide avait montré son bras et son écharpe à la colonelle de son cœur; celle-ci s'était écriée: « Honneur au courage malheureux! » Elle avait fixé le jour de son mariage avec Placide. Et voilà comment deux âmes furent enchaînées par une écharpe de soie noire.

Un soir, Placide entra triomphalement chez moi. Césarine s'appuyait sur son bras droit; son bras gauche reposait mollement sur son écharpe, dont il ne pouvait plus se séparer. Il me salua, prit la main de Robert, puis nous dit solennellement:

— J'ai l'honneur de vous annoncer mon prochain mariage: je vais m'engager...

— Dans le 4^e de lanciers? demandai-je.

— Précisément, reprit Césarine.

Pendant qu'on chantait sur tous les tons: « O hymen! ô hyménée! » on annonça M. de Lucenal.

— Je vous demande pardon, madame, me dit le nouveau venu, de vous enlever votre mari. Il m'avait donné rendez-vous à notre cercle à neuf heures précises; il en est dix, et je me permets de venir le chercher.

— Au fait, monsieur en a le droit, me dit Césarine, il faut être exact; je ne connais que l'heure militaire.

— Mais, mon Dieu messieurs, repris-je, si vous tenez absolument à vous réunir à un cercle, pourquoi ne pas choisir celui-ci? Ce n'est pas poli, vos réunions d'hommes, vos cercles d'habits noirs.

— C'est une nuit sans étoiles, dit Placide en jetant un coup d'œil tendre à Césarine. Quoi! pas une place pour la plus belle moitié du genre humain!

— Si fait, reprit M. de Lucenal, nous y admettons toujours la dame de cœur, la dame de carreau, la duchesse de trèfle et la marquise de pique.

— Ainsi, lui dis-je, vous passez vos soirées à jouer?

— Précisément, madame, répondit-il.

— Et jouez-vous gros jeu?

— Oh! des misères!... quelques milliers de francs. Robert a perdu, je crois, trente mille francs cette année.

— Est-il possible? dis-je à Robert, que je surpris faisant à M. de Lucenal des signes de télégraphe non électrique. Trente mille francs!...

— Eh bien, oui, dit Robert, en prenant son parti. Je ne sais pas pourquoi je ferais plus longtemps un

mystère d'un goût très naturel... Je suis riche, après tout.

Il en était des défauts de Robert comme de ces papiers américains qui s'emboîtent les uns dans les autres : on croit toujours en trouver la fin, mais il faut en ouvrir une douzaine avant d'arriver au dernier.

— Partons, Lucenal, dit-il en se levant ; allons au cercle ! Vivent les agitations et les fièvres du jeu !

— Oui, vive le jeu ! m'écriai-je en songeant au *Miroir du Diable*, c'est une noble passion. André, dis-je au domestique, une table, des cartes... Jouez, messieurs, non pas au cercle, mais ici. Moi, je tiens les paris.

— Toi ! dit Robert étonné.

— Oui, moi ; car j'ai aussi la fièvre du jeu. Oui, j'aime ces tapis verts étoilés de pièces jaunes, comme le gazon de boutons d'or. J'aime à passer la nuit, l'œil fixé sur une table de jeu, la respiration haletante. Décidément, mon ami, le ciel nous a créés l'un pour l'autre.

Robert me regardait avec surprise et semblait peu charmé de cette sympathie. Il proposa une partie d'écarté, donna les cartes et dit :

— Je joue un billet de cinq cents francs.

— Soit, répondit M. de Lucenal.

— Et moi, dis-je, je parie mille francs pour mon mari.

— Comment ! mille francs ! s'écria Robert, une pareille somme !

Je feignis de ne pas l'entendre et je continuai :

— Qui veut tenir le pari !

— Ce ne sera pas moi, dit Césarine ; j'abhorre le jeu, excepté les échecs pourtant : cela représente un combat. Je n'aurais jamais consenti à épouser un joueur, dit-elle à demi-voix à Placide.

Tout en donnant une leçon à mon mari, l'idée me vint de m'amuser de ce pauvre Placide.

— Vous tenez le pari, monsieur Placide ? lui dis-je.

— Moi ! madame !... s'écria-t-il, je ne parie ni ne joue jamais. Je ne sais que la bataille, et encore je ne suis pas très fort.

Robert laissa tomber les cartes, et, profitant du mouvement qui se faisait pour les ramasser, je dis furtivement à l'oreille de Placide :

— Pariez contre moi ; la perte et le gain seront nuls.

— Mais, madame, répondit l'infortuné, ma prétendue déteste le jeu. J'aurai beau lui dire que ce n'était pas sérieux, elle croira que je cherche à m'excuser.

— Pariez, ou je lui parle de l'écharpe de soie noire.

— Grand Dieu ! s'écria le pauvre Placide. Je tiens les mille francs, reprit-il tout haut.

— Se pourrait-il ? dit Césarine, dont les yeux lançaient des éclairs. Vous êtes joueur, vous !

Robert perdit plusieurs parties, Lucenal lui gagnait trois mille francs. Placide, toujours forcé de parier contre moi, semblait aussi amasser des trésors ; mais son gain était illusoire, et il aurait pu chanter comme dans l'opéra de Scribe :

L'or est une chimère.

— Je perds trois mille francs, dit Robert, qui deve-

nait de plus en plus sombre ; je veux les rattraper en une partie, je les joue.

— Monsieur Placide, dis-je sur-le-champ à mon adversaire vainqueur et désolé, je vous propose un jeu excentrique : je parie toujours pour mon mari, et je joue mon coupé contre votre tilbury ; vous devez en avoir un : qui n'a pas un tilbury ?

— Mais c'est plus qu'une passion, c'est une rage ! s'écria Robert. Vous avez donc été élevée dans un pensionnat de Bade ?

— Quoi ! mon ami, lui dis-je en feignant l'étonnement, tu n'es pas charmé de me voir partager tes goûts ?... Nous finirons par faire tourner pour nous la roue de la fortune.

— Cette roue-là deviendra une roulette, reprit Robert.

J'entendis Césarine dire à demi-voix à Placide :

— Si vous tenez ce pari extravagant, vous ne serez jamais mon mari.

— Ah ! grand Dieu ! s'écria l'infortuné. — Vous m'excuserez, madame, me dit-il ; je ne puis vous opposer aucun enjeu ; je n'ai à ma disposition qu'un fiacre, ou tout au plus un cabriolet de régie, et, comme ils ne m'appartiennent pas, vous concevez...

— Soit, lui dis-je... Comment va votre blessure, monsieur Placide ?

— Je tiens le pari ! s'écria-t-il, je me souviens que je puis mettre pour enjeu mon beau cheval de selle ; j'avais complètement oublié ce cheval gris-pommelé... je veux dire alezan brûlé... ou plutôt bai-brun.

Robert perdit encore la partie.

— Je suis ensorcelé ! dit-il. Je joue six mille francs cette fois.

— Et moi, dis-je à Placide, je joue mon château d'Allemagne.

— Je n'ai rien à parier contre vous, madame, répondit-il. Je n'ai qu'une chambre de plaisance chez Leduc, à Montmorency.

— Monsieur Placide, lui demandai-je, qui vous fournit vos écharpes de soie noire ?

— Ah ! je me souviens, reprit vivement Placide, que j'ai une petite maisonnette à Pontoise.

Robert perdit encore, et l'heureux Lucenal, en le quittant, emporta douze mille francs dans sa poche.

— Le sort nous a été contraire, mon ami, dis-je à Robert. Je perds mon coupé, mon château d'Allemagne... Mais sois tranquille, j'ai de côté une vingtaine de mille francs : je vais les jouer demain, les doubler, les quadrupler.

Robert se retourna vers moi avec fureur. Il avait été épouvanté en se regardant dans le miroir du diable.

— Madame, me dit-il, avez-vous vu Frédéric dans la *Vie d'un joueur* ?

— Oui, lui répondis-je d'un ton dramatique.

— Et vous, monsieur, l'avez-vous vu ? demanda Césarine au malheureux Placide.

— Au dernier acte, madame, me dit Robert, il est réduit à la plus affreuse misère ; sa malheureuse femme est vêtue de haillons ; tous ses diamants sont tombés comme des étoiles qui filent.

— Mais, dis-je à mon mari, vous n'êtes pas la femme du joueur, monsieur.

— Non, mais je suis le mari de la joueuse, ma-

dame ! Je vous disais donc que, dans ce terrible drame, Frédéric, votre modèle, descend jusqu'au crime : il poignarde un voyageur, il laisse assassiner son propre fils, pour le voler, pour ramasser de l'or dans son sang... Tenez, vous m'avez inspiré l'horreur du jeu ; je ne veux plus toucher une carte... Mais, comme vous me donneriez un mauvais exemple, je vous quitte pour toujours. Adieu, madame.

— Adieu, Frédéric Lemaitre ! dit Césarine au malheureux Placide, qui me suppliait par signes de le justifier.

— Une séparation ! dis-je à Robert.

— Oui..., je ne puis rester avec une pareille femme. Vous avez d'affreux défauts, madame : vous êtes gourmande, et rien ne dépoétise une femme comme la gourmandise ; vous êtes lionne, et je hais les tireuses de pistolet ; vous êtes joueuse, et je ne connais rien de plus repoussant qu'une joueuse. Pour la dernière fois, adieu.

— Allons ! m'écriai-je en courant du côté de la fenêtre, il faut prendre un grand parti.

— Grand Dieu ! dit Robert, elle va se jeter par la fenêtre.

Mais j'allai tout simplement m'asseoir à côté, devant un guéridon où était resté mon livre de légendes. Je le pris et je l'ouvris.

— Eh quoi ! me dit Robert, quand je vous quitte pour ne plus vous revoir, vous vous mettez à lire tranquillement.

Mais, pour toute réponse, je lus à haute voix ce passage de la légende :

« Belzébuth, qui ne s'était jamais vu, se regarda un jour dans un miroir de Venise et jeta un cri d'épouvante ; le miroir reproduisait exactement toutes ses imperfections : ses yeux aux regards fauves, à l'éclat sauvage, et son affreuse barbe rouge, toute roussie au feu de l'enfer.

» Belzébuth se trouva fort laid, adoucit ses prunelles, se fit la barbe, et devint charmant, élégant, fashionable ; car il fit disparaître les défauts que lui avait montrés son fidèle ami, le miroir du diable. »

— Que signifie !... me dit Robert.

— Cela signifie, lui répondis-je, que j'ai été le miroir du diable. Je ne suis ni gourmande, ni lionne, ni joueuse ; car notre jeu n'était qu'une fiction.

— Vous entendez ? dit l'heureux Placide à sa colombe, qui lui tendit la main.

— Quant à toi, mon ami, dis-je à Robert, tout joyeux, mais un peu confus, je l'ai corrigé de tes défauts, n'est-il pas vrai ? et le diable ne s'est pas trouvé beau en se regardant au miroir.

ANNAÏS SÉGALAS.

LA MAISON MURÉE.



En 1606, vers la fin de ce règne si vanté d'Henri IV, pendant que le roi était encore occupé à Sedan à étouffer les restes de la conspiration du maréchal Byron, Paris était loin de présenter ce tableau de paix et de prospérité publiques que les historiens du siècle dernier

ont retracé avec tant de complaisance. Si les maux qui avaient affligé la France sous les règnes précédents avaient disparu des provinces, il n'en était pas de même de ceux qui désolaient la capitale ; jamais, audire des historiens contemporains, elle n'avait été le théâtre d'autant de vols, de pillages, d'assassinats.

Aussitôt que la nuit était tombée, la ville était livrée, comme une proie, à une hideuse population de voleurs de toutes conditions, laquais, mendiants et gentils-hommes débauchés, basochiens vagabonds et soldats en guenilles, qui *traient la laine* aux bourgeois atardés, et souvent les égorgeaient, malgré la surveillance impuissante du guet. Pendant que les nobles étalaient une profusion insolente, une populace hâve, malade, hargneuse, rôdait, comme une troupe de loups affamés, autour des somptueux hôtels, attendant les restes de leurs tables abondantes. Les haines de religion, en apparence étouffées dans les cœurs, couvaient sourdement, et éclataient de temps en temps avec d'épouvantables violences ; et par dessus tous ces fléaux, le plus terrible de tous, la peste, étendait ses noires ailes sur la capitale de la France, comme si ce n'eût pas été assez de la famine pour

joncher ses rues de cadavres et encombrer les charniers, qui s'ouvraient comme autant de gueules béantes autour de ses murailles.

Un soir d'été de cette même année, à l'époque où la contagion était dans toute sa force, un homme jeune encore, et qu'à son équipage on pouvait prendre pour un militaire, remontait, en examinant chaque maison avec un intérêt tout particulier, le faubourg Saint-Antoine, qui, plus peut-être que tous les autres quartiers de Paris, avait eu à souffrir de la contagion. Cet étranger était vêtu d'un simple pourpoint gris tout usé par le frottement de son armure, et de chausses écarlates qui n'avaient pas cette ampleur ridicule des habits des courtisans. Son collet rabattu à l'italienne laissait voir un cou brun et vigoureux qui supportait une tête à l'expression noble et ferme à la fois. Ses bottes fortes, armées d'éperons dorés, indiquaient un homme habitué à monter à cheval, et sa toque de velours surmontée d'une plume blanche qui se balançait sur son front basané, donnait à tout son extérieur une physionomie guerrière que ne démentait pas la lourde épée suspendue à son côté par un ceinturon de cuir vernissé.

Le couvre-feu n'était pas sonné encore, et cependant la rue que suivait l'étranger était déserte et silencieuse ; quelques visages timides de femmes et d'enfants se montraient seuls aux fenêtres des masures qui bordaient le faubourg, et parfois il voyait passer près de lui quelques clercs en habits rouges, ou quelques laquais bariolés qui couraient vers la Porte-Saint-Antoine, comme si de ce côté se préparait quelque événement important.

Soit qu'il parût inutile à l'inconnu d'adresser des questions à des gens sans doute peu disposés à y répondre, soit que la recherche dont il était occupé ab-



452

Jules Ward

Paris le 17 Mars 1857

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Coiffures de la Maison R. Chopiteau (Robes de P^{re} Conter) Fleurs de Gilman
 Fournisseurs de S. M. l'Impératrice et brevetés de S. M. la Reine d'Angleterre
 Papeteries et Rubans d'Audoyer (à la Ville de Lyon) Corsets de M^{me} Hippolyte fournisseurs
 de S. M. l'Impératrice Mouchoirs de Chaprou Eventailes Gants de Parfums Bag. Laboullée.

Entered at Stationers' Hall.

LONDON at the Monitor Office 15 Brook Street Soho. NEW-YORK Pinner & Co. General Agents.

MADRID P. J. de la Pina

grand je vous que
 vous m'êtes à la
 as à haute voi
 is tu, se regarda
 jeta un cri d'esp
 actement toute
 eds fauves, à l'ité
 ge, toute roussi
 , aboucit ses ye
 charmant, égale
 les défaits que
 avoir du diable.
 rt.
 je, que j'ai de
 rucande, ni l'ou
 l'une fiction.
 Placide à sa bl
 je à Robert, tu
 corrigé de tes bl
 ne s'est pas tou
 SÉGALAS.
 romber les che
 de gueules bont
 ée, à l'époque à
 un homme juu
 sait prendre par
 et chaque maison
 faubourg Sain
 les autres que
 e la contagion.
 point gris tou
 et de chausse
 ur ridicule des
 tu à l'italienne
 qui supportait
 à la fois. Ses
 imolaient un
 sa toque de ve
 qui se balanç
 n extérieur m
 nit pas la bouc
 intaron de cuir
 eore, et cepen
 à déserte et s
 femmes et d'ou
 des masses qui
 vait passer pres
 es, ou quelques
 Porte-Saint-Be
 nit quelque ére
 d'adresse des
 disposés à y ré
 tait occupé de

17
... pour qu'il ne pût la donner
... son esprit voir
... de cet engorgement.
... point du retour-son
... son examen su
... la même ru
... devant q
... les autres
... les souvenirs
... avec le rapid
... une erreur
... quelques
... sur les lieux, des



... les gens exprime
... sa cruauté.
En deçà et au delà de la porte
... et sur
... de Charbon, se tenait
... les gens et de la
... les autres d'arques
... des au
... des groupes se
... vers la route
... d'un nom
... La g
... de plus
... se tenait so
... observant
... une mer houleuse au

sorbât assez son attention pour qu'il ne pût la donner à deux choses à la fois, soit enfin qu'il espérât voir bientôt par lui-même la cause de cet empressement, puisqu'il se dirigeait vers le point du rendez-vous commun, il continua sa promenade et son examen sans songer davantage à ceux qui suivaient la même route que lui. De temps en temps, il s'arrêtait devant quelque maison de meilleure apparence que les autres, et semblait consulter dans sa mémoire des souvenirs confus, puis il continuait sa marche avec la rapidité d'un homme qui vient de reconnaître une erreur et qui veut rattraper le temps perdu. Quelquefois aussi il promenait un regard de pitié sur les lieux désolés qu'il

parcourait, sur ces habitations délabrées et abandonnées à la porte desquelles la peste était venue frapper, sur cette herbe qui croissait librement de chaque côté de cette rue fangeuse, sur ces visages livides de malades et d'affamés qui se montraient aux fenêtres, et le signe de tête qu'il faisait à chaque nouvel épisode de cet horrible tableau semblait dire : « Ceci est affreux, et cependant il y a eu un temps où l'on voyait en cet endroit des choses plus affreuses encore. » Tout jeune qu'il était, cet étranger avait pu assister au siège de Paris.

Cependant il avançait toujours, et bientôt il lui fut possible, au détour du faubourg, d'apercevoir où se



rendaient tous les gens empressés qui avaient déjà excité sa curiosité.

En deçà et au delà de la porte Saint-Antoine, dont le pont-levis était baissé, et sur toute la longueur de la route de Charenton, se tenait une foule immense d'hommes de tous les âges et de toutes les conditions, pages, laquais, écoliers, gens du peuple, armés les uns de bâtons, les autres d'arquebuses, quelques-uns de halberdes, d'autres enfin des outils de leur profession; ils formaient des groupes animés, qui tous dirigeaient leurs regards vers la route, comme s'ils s'attendaient à voir paraître d'un moment à l'autre, de ce côté, quelque armée ennemie. La garde ordinaire du pont, qui avait été renforcée de plusieurs compagnies d'archers de la prévôté, se tenait sous les armes en avant du corps-de-garde, observant la populace qui roulait comme une mer houleuse autour d'elle.

Cependant aucun cri séditieux ne sortait de toutes ces poitrines soulevées sans doute par des émotions diverses, et l'on pouvait trouver l'explication de ce silence dans une énorme potence élevée à quelques pas de la porte, et sur laquelle était affichée une ordonnance royale ainsi conçue : « Toute personne, soit » d'une religion, soit d'une autre, qui aura attenté de » quelque manière que ce soit au repos public, sera » pendue sur-le-champ à cette potence. » Ceux qui savaient lire avaient expliqué à la foule la signification de l'écriteau en question, et l'on comprend pourquoi tout le monde était muet, bien que beaucoup de gens semblassent avoir grande envie de crier quelque chose. Mais l'entreprise était encore d'autant plus périlleuse à tenter, qu'au pied du gibet était tranquillement assis un homme vêtu de rouge, une corde neuve à la main, et qui semblait tout disposé à sanctionner immédiate-

ment l'ordonnance royale qui flamboyait en lettres gigantesques au-dessus de sa tête.

Cependant, quelque bizarre et imposant que fût ce spectacle, il ne put fixer qu'un moment l'attention du personnage inconnu; son regard se détourna bientôt de cette foule tumultueuse, de ces soldats prêts pour le combat, de ce bourreau prêt pour le supplice, et, sans s'arrêter à demander à quelqu'un des nombreux assistants l'explication qu'il paraissait désirer un moment auparavant, il se dirigea rapidement vers une maison de construction singulière qui s'élevait isolément à quelque distance du pont-levis, et il poussa une exclamation de joie, comme s'il venait de découvrir enfin ce qu'il cherchait avec tant de soin.

Cette maison, bâtie dans le goût du temps, semblait une petite forteresse, qui au besoin eût pu tenir, pendant quelques heures, contre de nombreux assaillants. Elle était solidement construite en briques et isolée de toutes les autres habitations du faubourg. Aux quatre angles s'élevaient des tourelles élégantes percées d'étage en étage, de petites fenêtres ou plutôt de meurtrières par lesquelles on pouvait voir de l'intérieur ce qui se passait au dehors; mais ce qu'il y avait de particulier à cet édifice, qui ressemblait du reste à beaucoup d'autres constructions de cette époque, c'était qu'excepté ces meurtrières, nulle autre porte ni fenêtre ne s'ouvrait sur le faubourg, et il eût été impossible de deviner comment on pouvait pénétrer dans cette solide et mystérieuse demeure. A quelques cimes jaunies de peupliers qui s'élevaient au niveau des pignons des tourelles, on comprenait qu'un jardin d'une certaine étendue servait de dépendance à cette forteresse en miniature; mais ce jardin était entouré de tous côtés de hautes murailles qui défiaient les regards indiscrets des passants et des voisins, et comme ces murailles n'offraient pas plus de traces de porte que la maison elle-même, on eût pu croire ces lieux complètement inhabités, si une légère fumée bleue qui s'échappait du toit n'eût annoncé d'une manière irréfragable l'existence de créatures humaines dans cette enceinte inhospitalière.

Le personnage inconnu dont nous avons jusqu'ici occupé nos lecteurs, avait fait ces observations sans s'inquiéter le moins du monde du rassemblement qui grossissait à une portée d'arquebuse de la maison isolée. Il avait tourné deux ou trois fois autour de cette maison, regardant les murailles de l'air d'un homme habitué à en escalader de pareilles, et cependant hochant la tête à la vue de certaines précautions prises par les habitants, pour éviter toute surprise venue de l'extérieur. Enfin, après un examen assez long, il commença à s'approcher, tout pensif, de la porte de la ville, sifflant entre ses dents un air guerrier, avec une sorte d'impatience, comme un homme qui trouve plus de difficultés qu'il ne s'y était attendu dans une entreprise concertée d'avance, et qui réfléchit au moyen de les tourner.

Tout en méditant, il était arrivé sans s'en apercevoir au milieu des groupes passionnés qui encombraient le faubourg, et il ne remarquait pas les regards soupçonneux et défiants que l'on jetait sur lui, lorsqu'on lui frappa doucement sur l'épaule, et une voix timide murmura à son oreille :

« Si vous êtes encore de la religion, prenez garde

à vous, monsieur, vous êtes déjà suspect à tous ces bons catholiques. »

L'étranger se retourna vivement pour voir le personnage à qui il devait cet avertissement. C'était un petit homme à l'air paisible et craintif, dont le costume attestait une certaine aisance, et dont tous les traits exprimaient une terreur véritable du danger qu'il annonçait. L'inconnu allait le questionner et lui demander l'explication de ses obligeantes paroles, quand le petit homme, mettant un doigt sur sa bouche comme pour lui recommander la prudence, lui dit à voix haute et avec un accent de cordialité :

« Eh! le capitaine Loudunois ne reconnaît donc pas son ancien fourrier, Didier, surnommé le Tranquille, un honnête garçon qui a servi avec lui dans le régiment du maréchal de Fervaques lors du siège d'Étampes? »

— C'est, parbleu, vrai! s'écria celui qu'on avait appelé le capitaine Loudunois, en examinant son interlocuteur avec attention, et comme enchanté de rencontrer quelqu'un de connaissance. Et que diable fais-tu ici, Tranquille? continua-t-il du même ton de bienveillance.

— Je n'étais pas fait pour la guerre, dit son timide interlocuteur, qui semblait mériter parfaitement le sobriquet qu'on lui avait donné, et j'ai quitté le service aussitôt que j'ai pu. Maintenant, si vous voulez me faire l'honneur de venir jusque chez moi, à ce cabaret que vous voyez là-bas (et Didier montrait une misérable bicoque située presque en face de la maison isolée dont nous avons parlé), votre ancien fourrier vous fera goûter du vin comme il ne vous en a jamais servi du temps de nos campagnes du Poitou. Tous les bons catholiques, ajouta-t-il en haussant la voix de manière à être entendu de ceux qui l'entouraient, pourront vous l'affirmer.

— Oui! oui! dit un des assistants d'un ton sombre; le vin est bon à l'enseigne de *la Meilleure des Religions*; seulement, il serait à désirer que la foi de l'hôtelier fût d'un aussi bon cru que son vin. »

Le pauvre Didier frissonna à ces sinistres paroles.

« Vous voulez rire, Jean-Guillaume, dit-il avec terreur; vous savez que je suis aussi bon catholique que vous, et vous ne parleriez pas ainsi, si, hier encore, je n'avais refusé de vous faire crédit. Au surplus, ajouta-t-il en prenant le bras de Loudunois autant par frayeur que pour ne pas le perdre dans la foule, le capitaine en jugera. »

En prononçant ces mots, il jeta autour de lui des regards de défiance, comme si quelqu'un des assistants eût dû trouver à redire dans ses paroles, et, sans attendre de réponse, il entraîna le capitaine qui se laissa faire, pressé qu'il était de savoir enfin la cause de tout ce qu'il voyait.

L'hôtelier ne prononça pas une parole durant le trajet; ses jambes ne semblaient pas bien affermies, quoiqu'il cherchât à prendre un air d'assurance, et les mots se fussent certainement arrêtés au passage. Enfin pourtant, lorsqu'il fut entré dans sa maison, et qu'il eut dûment fermé et verrouillé la porte derrière lui, il se laissa tomber sur un tabouret, dans la salle basse du cabaret, et poussa un gros soupir : « Je ne suis pas fait pour la guerre, queiteine, dit-il en répétant une phrase sacramentelle qu'il avait toujours à la

bouche, et pourtant, mon Dieu ! dans le temps où nous vivons, il n'y a plus de repos pour les gens paisibles. »

Le capitaine qui avait observé cette frayeur de son ancienne connaissance sans la comprendre, se débarrassa de son épée, qu'il jeta sur la table pour être plus à l'aise :

« Ah çà, mon cher Tranquille, lui dit-il, que diable signifie tout ceci ! Voilà deux heures que je me tourne les sens à deviner ce que font tous ces badauds autour de cette potence, et... »

— Parlez plus bas, au nom de Dieu ! murmura l'hôtelier en s'approchant de lui ; s'ils vous entendaient, ils raserait ma maison jusqu'aux fondements. Ah çà ! queiteine, il y a donc bien peu de temps que vous êtes à Paris pour que vous ignoriez la cause de ce rassemblement ?

— Je suis arrivé depuis deux heures seulement ; je viens de Sedan où j'avais suivi le roi et M. le maréchal. Voyant que le duc de Bouillon avait fait sa soumission et que Sedan était pris, j'ai profité d'un moment de repos pour accourir ici, où m'appelle une affaire de la plus haute importance pour moi, et dans laquelle, Didier, tu pourras m'aider peut-être ?

— Tout à votre service, queiteine, répondit le cabaretier en se servant de cette abréviation que les soldats employaient à cette époque en parlant à leur capitaine ; et pourtant vous arrivez dans un moment bien funeste dans la bonne ville de Paris. Il faut de grands motifs pour venir affronter, par le temps qui court, les fléaux qui nous désolent.

— Oui, je sais, reprit Loudunois d'un air préoccupé, que la famine et la peste font ravage parmi le populaire, mais...

— Et les hommes sont encore plus dangereux que la famine et la peste, dit Tranquille, en se rapprochant de son ancien chef d'un air de crainte ; vous ne savez donc pas, queiteine, que tous ces gens au milieu desquels je vous ai trouvé près de la Porte-Saint-Antoine, sont des catholiques renforcés venus là pour égorger les protestants à leur retour du prêche de Charenton-Saint-Maurice ? On parle d'une nouvelle Saint-Barthélemy !

— Mais on a pris des précautions pour maintenir le bon ordre ; ces archers, qui paraissent bien disposés à faire leur devoir, et cette potence toute dressée, annoncent que le roi n'entend pas que l'on trouble nos anciens co-religionnaires ; car, si je ne me trompe, Tranquille, toi aussi, tu étais un réformé, un huguenot, comme on nous appelait à l'armée du Béarnais...

— Ne parlons pas de cela, queiteine, ne parlons pas de cela, je vous en prie ; j'ai abjuré, comme vous sans doute, comme le roi, comme tant d'autres, et il est inutile de faire savoir à ces enragés que notre mère ne nous a pas baptisés le jour de notre naissance au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; il ne serait pas prudent de leur faire une pareille confidence en ce moment, car, je vous le jure, ni les archers, ni la potence, ne pourront grand'chose ce soir pour sauver les huguenots. Des pistolets et des arquebuses sont cachés sous les manteaux ; les pauvres réformés sont sans armes, et, soyez-en sûr, avant peu, il y aura bien du sang versé dans le voisinage. »

Le capitaine saisit son épée qui était restée sur la table.

« Tu l'exagères le mal, Tranquille, dit-il à l'hôtelier, et tu as raison de répéter aujourd'hui comme autrefois que tu n'es pas fait pour la guerre ; et cependant, puisque tu crois le danger si proche, serais-tu homme à te joindre à moi pour chercher à le prévenir, autant du moins que peuvent le faire deux personnes qui savent ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les deux partis ! »

Tranquille ne paraissait pas du tout disposé à démentir son surnom, et un embarras très visible se montrait sur sa douce et flegmatique physionomie. Le capitaine sourit.

« Je comprends, dit-il ; tu es du parti des *politiques*, tu donnes à boire aux deux religions, et tu ne te soucies pas de te prononcer en faveur de l'une plutôt que de l'autre. Eh bien ! Didier, ajouta-t-il en changeant de ton, pour cette fois j'imiterai ta prudence. Aussi bien, moi-même, j'ai joué assez souvent de l'épée et de l'arquebuse pour assurer à tous la liberté du culte, sans que j'aie maintenant me mêler sans ordres aux querelles de ces gens-là. S'il y a vraiment bataille, nous verrons bien en faveur de qui nous devons nous prononcer. En attendant, Tranquille, il faut que je t'adresse quelques questions qui sont pour moi du plus haut intérêt. Il s'agit de cette maison qui s'élève là en face de nous et qui, si j'en crois les renseignements qui m'ont été donnés, appartient à une noble famille que j'ai bien connue autrefois.

— Ah ! la maison murée, comme nous l'appelons ! dit l'hôtelier, enchanté de voir le capitaine renoncer si vite à ses projets belliqueux. »

Il disparut un moment pour revenir bientôt avec un pot de vin et deux gobelets d'étain, qu'il posa bruyamment sur la table.

« Ainsi donc, reprit le capitaine tout rêveur et sans toucher au vin que venait de lui verser Tranquille, c'est la famille Champgaillard tout entière qui s'est renfermée dans cette espèce de forteresse pour éviter la peste qui désole en ce moment Paris !

— Pourquoi donc m'interroger, dit l'hôte avec étonnement, si vous savez d'avance ce que je vais vous répondre ! Oui, capitaine, continua-t-il, c'est vraiment, comme vous le disiez, le vieux baron Champgaillard qui s'est emprisonné là avec ses deux fils et sa fille, depuis le commencement de ce malheureux fléau. Si vous connaissez tant soit peu cette famille, vous devez savoir que le baron est l'homme du monde le plus entiché de sa noblesse, et qui craint le plus de laisser éteindre le nom qu'il porte. Aussi, dès que la contagion a commencé à se déclarer dans Paris, il s'est trouvé, m'a-t-on dit, dans une étrange perplexité. Il craignait qu'en restant ici ses enfants ne devinssent la proie de la maladie qui désole la ville ; mais, d'un autre côté, la province offre encore si peu de sécurité aux gentilshommes qui ne peuvent entretenir une troupe convenable pour leur défense...

— Oui, oui, interrompit tristement le capitaine, le baron connaît par expérience les dangers des guerres civiles ; plusieurs de ses parents ont été massacrés dans les guerres du Poitou ; son château a été brûlé deux fois ; j'en sais quelque chose, j'y étais ; mais les temps sont changés. Continue, ajouta-t-il en passant la main sur son front, comme pour écarter des souvenirs pénibles.

— Je vous disais donc, reprit Tranquille, que le

baron s'était trouvé fort embarrassé pour préserver sa famille de cette peste brutale qui frappe sur le riche comme sur le pauvre. Ne pouvant quitter Paris, il a pris un parti bizarre que bien des gens ont blâmé, étant trop pauvres pour l'imiter. Il a rassemblé dans la maison que vous voyez du blé et des vivres pour plusieurs années, il y a fait venir sa fille, mademoiselle Jeanne et ses deux fils, deux beaux jeunes gens, queiteine, et qui aimeraient mieux chevaucher dans la campagne, une armure sur le dos, que se consumer d'ennui dans cette prison. Puis, après avoir congédié les domestiques inutiles, il a fait murer sans pitié les portes et les fenêtres qui donnent sur le faubourg, afin d'intercepter ainsi toute communication entre ceux qui pourraient être attaqués de la contagion au dehors et les précieux rejetons de la famille Champgaillard. Depuis ce temps, la maison a été aussi calme que vous la voyez aujourd'hui; rien n'en sort et surtout rien n'y entre; c'est l'arche de Noé au milieu du déluge, comme eût dit autrefois le ministre Du Menay, que vous et moi nous avons entendu prêcher si souvent à l'armée du Béarnais.

— Et Jeanne, reprit vivement le capitaine, mademoiselle de Champgaillard, veux-je dire, cette jeune fille dont tu me parlais tout à l'heure, sais-tu comment elle supporte cette captivité! Est-elle heureuse! Parle, parle, Tranquille, as-tu des nouvelles de mademoiselle de Champgaillard!

— Eh bien, oui, j'en ai, dit l'hôtelier, qui sembla prendre tout à coup son parti de quelque recommandation secrète, et puisque vous désirez si vivement savoir tout ce qui est relatif à cette famille, je vous dirai ce que je sais et ce que moi seul peux vous dire en ce moment. Dernièrement, un des domestiques employés au service de la famille s'est ennuyé si fort de sa captivité qu'il a mieux aimé affronter la peste et escalader la muraille pendant la nuit, au risque de se casser le cou, que de vivre plus longtemps dans un pareil isolement. Ce fut chez moi qu'il vint se loger d'abord, et il me conta en confidence que cette maison si calme à l'extérieure était un enfer au dedans. M. le baron et son fils aîné, le chevalier Gaston, à ce que je crois, sont, comme vous le savez sans doute, excellents catholiques; mais Henri, le cadet, s'est fait huguenot en haine de son frère, qui doit posséder tous les biens de la famille, et ce sont chaque jour de nouvelles querelles entre ces deux jeunes gens violents et impétueux tous les deux, obligés de vivre toujours ensemble. Souvent ils en sont allés jusqu'à mettre l'épée à la main à la suite de leurs disputes sur la religion, et si leur père les perdait de vue un seul instant, si mademoiselle Jeanne, qui, dit-on, est un ange de douceur et de bonté, ne se jetait à leurs pieds pour les supplier de cesser leurs querelles, peut-être le vieux Champgaillard trouverait-il dans la haine mutuelle de ses deux fils un fléau plus terrible encore à sa famille que la peste elle-même. »

Le capitaine Loudunois s'était levé et se promenait dans sa chambre avec une vive agitation.

« Oui, c'est bien là ce que je pensais, fit-il comme s'il se parlait à lui-même; pauvre Jeanne! si douce! si bonne! »

Puis s'arrêtant devant Didier qui le regardait d'un air ébahi :

« Il faut que je pénètre dans cette maison, dit-il

du ton d'un homme habitué à être obéi; peux-tu m'en fournir les moyens!

— Impossible, queiteine! le vieux baron recevait à coups d'arquebuse quiconque oserait tenter d'escalader sa demeure. On dit qu'il craint la contagion autant pour lui-même que pour ses enfants, et ce n'est pas peu dire.

— Les arquebuses ne me font pas peur! dit Loudunois, et j'ai pénétré dans des forteresses mieux gardées que la maison de ce vieux fou.

— Mais quel intérêt si puissant!...

— Quel intérêt! répéta le capitaine avec chaleur et en attachant sur Didier-le-Tranquille un regard scrutateur; eh bien! Didier, je te dirai la vérité tout entière, puisque aussi bien je suis décidé cette fois à tout braver pour faire réussir mes projets. Tu as pu t'apercevoir déjà que je connaissais parfaitement la famille Champgaillard; mais ce que tu ne sais pas, Didier, c'est que depuis longtemps j'aime mademoiselle Jeanne et que je crois en être aimé.

— Vous, capitaine! vous un pauvre soldat sans fortune, sans famille, qui n'avez pas même un nom à vous, puisque vous portez celui du pays où vous êtes né, vous aimez la demoiselle de Champgaillard, si riche et si noble! Mais savez-vous que les Champgaillard sont alliés, dit-on, aux Rohan, aux Montmorency?...

— Et c'est tout cela qui fait mon désespoir, Didier, dit Loudunois avec abattement; cependant peut-être ai-je déjà vaincu bien des difficultés: écoute-moi. »

Le capitaine Loudunois reprit :

« Tu te souviens peut-être que, lors des derniers troubles du Poitou, il y a de cela quelque cinq ou six ans, j'avais été chargé d'aller battre la campagne avec une escouade d'arquebusiers du maréchal. Je n'étais alors que sergent dans la compagnie dont je suis aujourd'hui le capitaine, lorsque le hasard me conduisit au château de Champgaillard, qui avait été pillé et brûlé par les bandits du capitaine Dauphin. Le baron venait d'être emmené prisonnier, ainsi que ses deux fils; Jeanne s'était cachée dans le parc et avait ainsi échappé aux veillaques de Dauphin. Je ne sais comment il se fit que mes hommes la trouvèrent et me l'amènèrent, espérant que je pourrais tirer d'elle bonne rançon. La pauvre fille était dans le plus profond désespoir; en me montrant les ruines encore fumantes de son château, elle me parla des mauvais traitements que les pillards avaient fait subir à son père et à ses frères, pris les armes à la main. Je fus ému. J'étais bien jeune alors, et quoique élevé au milieu des scènes sanglantes des guerres de religion, je n'étais pas endurci contre les larmes d'une jeune fille suppliante. Je me mis à la poursuite de Dauphin, et, moitié de gré, moitié de force, je parvins à lui arracher ses prisonniers. Je les délivrai et je les conduisis avec mon escorte dans un château voisin, où ils étaient en sûreté. Je te laisse à penser la reconnaissance de toute cette famille; le baron m'embrassait en pleurant, tout huguenot que j'étais alors, me disant que je lui avais sauvé plus que la vie en sauvant ses enfants. Ces deux gentilshommes me traitaient presque comme un frère, et Jeanne avait pour moi des regards si doux, des paroles si pleines de bonté, que je ne pus me défendre de l'aimer.

» Je prolongeai mon séjour au château où s'était

retirée la famille Champgaillard, sous prétexte de la défendre contre les partisans qui infestaient le pays. Ce séjour fut ce qui nous perdit ; Jeanne et moi nous nous voyions souvent en secret, nous nous aimâmes et nous espérâmes un moment que la reconnaissance du baron pour ma générosité pourrait aller jusqu'à nous unir. Un jour enfin je m'enhardis, je demandai la main de Jeanne. Le baron entra dans une colère terrible et répondit de la manière la plus méprisante. Cependant, comme il était encore mon prisonnier, lui et ses enfants, et comme après tout je commandais dans le château, il se calma un peu et me dit : « Si encore vous étiez capitaine d'une compagnie, si vous étiez noble » et catholique, peut-être une semblable proposition pourrait être écoutée ; mais un petit sergent huguenot, sans nom, sans éducation, sans fortune, épouser une Champgaillard !... »

« C'en fut assez, Tranquille ; de ce moment je songai à acquérir tous ces avantages que le baron exigeait dans le mari de sa fille. Je quittai le château avec mes hommes, et je ressentis pour la première fois de l'ambition. Avant mon départ, je vis Jeanne, et nous nous renouvelâmes l'assurance de nous aimer toujours. Au milieu du tumulte des camps, j'appris à lire pour lire les lettres qu'elle m'écrivait en secret, j'appris à écrire pour lui répondre. Je m'exposai mille fois à la mort

dans les batailles pour obtenir ce titre de capitaine que je désirais tant ; j'abjurai ma foi pour être catholique comme elle. Enfin tous mes efforts viennent d'être couronnés au siège de Sedan : le roi, notre Béarnais, notre vieux roi de Navarre que tu connais si bien, Tranquille, m'a promis de m'anoblir en récompense de mes bons et loyaux services ; les titres seront prochainement expédiés à la chancellerie. Alors, au comble de mes vœux, je suis accouru ici pour retrouver Jeanne, que j'aime depuis si longtemps, et pour dire à son père : « Je suis noble, catholique, capitaine d'une des plus belles compagnies du régiment de Fervaques ; me croyez-vous digne d'être votre gendre ? » J'ai appris il y a quelque temps, par une lettre de Jeanne, la captivité que son père allait lui faire subir par crainte de la peste, et je savais d'avance la plupart des détails que tu viens de me donner ; mais j'ignorais tous les ennemis qu'elle pouvait trouver au sein de cette famille même, entre deux frères ennemis un père qui, j'ai quelques raisons de le croire, n'a pas pour elle l'affection qu'il porte à ses fils. Tu vois donc bien, Tranquille, qu'il faut que je pénètre dans cette maison, que je parle à Jeanne cette nuit, ce soir même...

ÉLIE BERTHET.

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DE PARIS.

La chronique du monde est stérile. A l'exception du bal de la cour, dont on dit des merveilles, Paris n'a rien offert qui mérite l'honneur d'être mentionné. A défaut de nouveautés, parlons donc... — De quoi ? — D'almanachs.

L'almanach est un besoin de notre époque. Nos pères, dans leur simplicité, se contentaient de l'almanach de Mathieu-Lansberg et du double Liégeois. Les raffinés allaient jusqu'au triple Liégeois. Mais après celui-là, serviteur, il ne restait qu'à tirer l'échelle. Aujourd'hui l'almanach pulule ; on en fait pour tous les états, pour tous les sexes, pour tous les âges : *almanach des Enfants, almanach des Jeunes filles, almanach d'Agriculture, d'Horticulture, de Chimie, de Physique, etc., etc.*, et quatre pages d'*ex-cetera*, comme dit maître Figaro. A Dieu ne plaise que je veuille passer en revue l'armée entière de ces innombrables in-32, mais il y a tel almanach qui s'élève par-ci par-là au-dessus du niveau général, et qui mérite une mention honorable. Au nombre de ces volumes en miniature, il faut citer les quatre almanachs que vient de publier l'éditeur Houssiaux, l'*Almanach de la Bourse, l'Almanach religieux, l'Almanach musical* et l'*Almanach de Napoléon*. Ce sont quatre opuscules fort bien faits chacun dans leur spécialité, bien renseignés, curieux, intéressants à plus d'un titre, et qui se distinguent, autant par la rédaction que par l'exécution matérielle, de la tourbe des almanachs.

Le meilleur moyen d'en rendre compte, c'est de glaner çà et là dans la partie anecdotique, quelques traits plus ou moins inédits.

ALMANACH RELIGIEUX.

L'oraison du grenadier. — « Le bon soldat est naturellement pieux ; quand il est conserit, il se rappelle encore la prière de sa mère et les leçons du vénérable curé de son village. La religion est même le meilleur remède contre le mal du pays, cette souffrance morale qui a décimé souvent les garnisons. — Quand il a vu le feu, il s'inspire instinctivement de la grandeur de Dieu ; la mort qu'il brave devient pour lui une initiation, grâce à laquelle il anticipe la vie éternelle.

« On raconte depuis cent ans l'histoire suivante comme un modèle de piété militaire :

« Un grenadier allait à la messe avec ses camarades ; mais, comme il ne savait pas lire, il tirait un jeu de cartes de sa poche, et l'étaït sur ses genoux durant l'office divin.

— Mon garçon, lui dit son capitaine, je te fourre à la salle de police si tu t'avisés à l'avenir de jouer à la drogue, tout seul, dans la cathédrale

— Je ne joue pas, dit le grenadier, je prie Dieu.

— Avec des cartes ?

— Oui, mon capitaine, et cela vaut autant que vos gros livres.

— Explique-moi donc cela.

— L'as me représente un seul et unique Dieu. Le deux me rappelle les deux larrons morts en croix à côté du Sauveur. Le trois me remémore la sainte Trinité, et de plus les vertus théologiques. Le quatre me fait souvenir des quatre évangélistes. Le cinq m'indique les parties du monde créées par le Seigneur. Le six correspond aux six jours de la création. Le sept m'indique les sept péchés capitaux qu'il me faut éviter. Le huit m'enseigne les huit béatitudes prêchées par Notre-Seigneur. Le neuf les neuf chœurs des Anges. Le dix me remémore les dix commandements de Dieu, que tout chrétien doit connaître. Les rois me font voir Alexandre, qui plia devant le grand prêtre ; César, à qui Jésus-Christ dit qu'il faut obéir ; David, qui fut le monarque prophète, et Charlemagne, le souverain de la foi. Les dames indiquent Pallas, qui dénote la sagesse, Argine qui est une célébrité de la Bible, et Rachel, la vierge du peuple de Dieu (1).

— C'est bien, dit le capitaine, mais que fais-tu des valets Hector, Lancelot, Lahire et Ogier ?

— Mon capitaine, répliqua le grenadier avec un ineffable sentiment de fierté, je ne m'occupe jamais des domestiques...

(1) Ici le brave homme se trompe ; Rachel était femme de Jacob et mère de Joseph et de Benjamin.

» Le capitaine se prit à rire et lui dit : « Pense à tout cela si tu veux, mais en attendant mets tes cartes dans ta poche. » Ce qui fut fait. »

ALMANACH DE NAPOLEON :

Délibération tardive. — « L'Empereur, à son retour de Moscou qu'il effectua sans suite et avec la plus grande vitesse, fut sur le point d'être arrêté en Silésie : « Heureusement, disait-il à ce sujet, les Prussiens passèrent à se consulter le moment qu'ils eussent dû employer à agir. » Ils firent comme les Saxons pour Charles XII, qui disait gaïement à sa sortie de Dresde, dans une occasion semblable : Vous verrez qu'ils délibéreront demain s'ils auraient bien fait de m'arrêter aujourd'hui. »

Les denrées coloniales. — « Le blocus continental étant dans toute sa vigueur, l'Empereur passa dans un village où s'exhalait un parfum de café en torréfaction. S'étant avancé près du presbytère, il aperçut le curé tournant tout tranquillement un brûle-café. « — Ah! ah! je vous y prends, monsieur le curé, dit l'Empereur; dites-moi, s'il vous plaît, ce que vous faites-là? — Mais, vous le voyez, sire, répondit l'impassible curé, tout en continuant son café, je fais comme votre majesté, je brûle les denrées coloniales. » L'Empereur lui pardonna, grâce à la répartition, mais en lui faisant promettre à l'avenir plus d'obéissance.

Encouragement littéraire. — « M. B. L..., poète académicien, disait sous la Restauration un mal horrible de Napoléon. « — Il me semble, disait son interlocuteur, qu'il vous avait donné une pension? — Eh! sans doute, il en voulait à toutes les supériorités, il me distingua et me flétrit d'une pension de 6,000 fr. — Mais, il fallait ne pas l'accepter. — Ne pas l'accepter! Le premier de chaque mois il disait : Mollien? — Sire? — B... a-t-il touché sa pension? — Oui, sire. — A la bonne heure. Si je ne l'avais pas touchée, il m'aurait fait fusiller. Ah! vous ne le connaissiez pas. »

ALMANACH DE LA BOURSE :

« On a souvent plaisanté sur la ridicule manie qu'ont, de nos jours, quelques parvenus, d'arranger, d'allonger, de dénaturer leur nom, pour lui donner un certain air aristocratique. On cite entre autres un banquier venu d'une ville étrangère, qui a d'abord accolé le nom de cette ville à son nom vulgaire, et qui, peu à peu, tend à réduire celui-ci à une simple initiale, pour lui donner un faux air de prénom devant les consonnances sonores qui lui paraissent répondre à sa brillante position de fortune.

» On racontait ce travers l'autre soir chez un riche banquier parisien, lequel a des parents qui habitent Cologne et dont le nom commence par un O.

— Si tu adoptais ce principe, mon oncle, dit un jeune poète de sa famille, tu devrais donc signer : *O. de Cologne.*

» On en a ri tout le long du Rhin. »

« On avait dit à Napoléon, premier consul, que M. de Talleyrand se servait, pour jouer à la Bourse, des nouvelles importantes au courant desquelles il était le premier, et avait gagné par ce moyen des sommes importantes.

» Le premier consul, qui n'aimait pas l'agiotage, saisit la première occasion pour en faire des reproches au ministre.

— Vous spéculiez donc sur les rentes? monsieur, lui dit-il.

— Une seule fois, citoyen premier consul : j'ai acheté la veille du 18 brumaire, et j'ai revendu le lendemain.

» Napoléon ne put s'empêcher de sourire à cette adroite repartie, et le nuage s'éclaircit.

Quant à l'ALMANACH MUSICAL, permettez-moi d'en extraire, au lieu d'anecdotes, une ravissante mélodie, telle qu'Édouard Plouvier sait les faire et qui vaut, je vous en réponds, toutes les historiettes du monde. Elle est intitulée les *Rosiers du presbytère*.

Au village où ma blonde enfance
A fleuri comme un doux printemps,
Le pasteur a tantôt cent ans,
Cent ans d'honneur et d'innocence!
Pourtant, un amour dans son cœur
Triomphe des hivers moroses...
Il a la passion des roses,
Et les rosiers font son bonheur.

Pour rajeunir le centenaire,
Pour couronner ses seuls amours,
Brille, soleil, brille toujours
Sur les rosiers du presbytère!

Du pays la folle jeunesse
Dit tout bas que dans son jardin
Le curé, dimanche matin,
Oublia l'heure de la messe.
Pour arrêter ces bruits menteurs,
D'un bouquet il a fait hommage
Aux plus bavardes du village,
Un peu jalouses de ses fleurs..

Pour rajeunir le centenaire,
Pour couronner ses seuls amours,
Brille, soleil, brille toujours
Sur les rosiers du presbytère!

Ces fleurs cachent plus d'un mystère.
Si parfois il voit désunis
Deux époux qu'il avait bénis,
Il les emmène au presbytère.
Est-ce des fleurs le parfum doux?
Est-ce la voix du vieil apôtre?...
On peut voir au bras l'un de l'autre
S'en revenir les deux époux.

Pour rajeunir le centenaire,
Pour couronner ses seuls amours,
Brille, soleil, brille toujours
Sur les rosiers du presbytère!

Quand enfin de quitter ses roses
Il verra le moment venir,
Le pasteur, un soir, veut finir
Parmi les dernières écloses...
Jusque-là gardant sa gaité,
Il restera, pasteur fidèle,
De ceux que l'Évangile appelle :
« Hommes de bonne volonté! »

Pour rajeunir le centenaire,
Pour couronner ses seuls amours,
Brille, soleil, brille toujours
Sur les rosiers du presbytère!

Ce petit poème, si plein de grâce et de mélancolie, a inspiré à M. Abadie une musique digne des vers.

A propos de vers, j'aurais voulu vous parler avec quelques détails de l'*Orestie* de M. Alexandre Dumas, trilogie imitée de l'antique, mais je m'aperçois que l'espace me manque et je remets à notre première entrevue le compte rendu de cette tentative littéraire.

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

SI MUSICAL, permettez-moi d'écouter
 que cravasser valait: telle est l'âme
 e et qui cad, je vous en réponds
 monde. Elle est infatigable les deux

voix en bleue enlève
 comme un doux printemps,
 à tantôt est au,
 l'honneur et d'écouter!
 un amour dans un cas
 des livres mesmes...
 sion des roses,
 ers font un bonheur.

voix le centenaire,
 pour ses seuls amours,
 il, brille toujours
 sers du presbytère!

l'âme jeune
 que dans un jardin
 l'âme seule,
 être de la messe,
 ar ces livres mesmes,
 est il a fait hommage
 arades du village,
 suses de ses fleurs.

voix le centenaire,
 pour ses seuls amours,
 il, brille toujours
 sers du presbytère!

cachent plus d'un mystère
 l'âme dévot
 qu'il voit briller,
 me au presbytère,
 fleurs du jardin d'été!
 ix du vieil âge!
 e au bras l'un de l'autre
 les deux yeux.

voix le centenaire,
 pour ses seuls amours,
 il, brille toujours
 sers du presbytère!

de quitter ses roses
 amant venir,
 au soir, veut être
 croquer d'écouter...
 estant sa grâce,
 s'écouter fidèle,
 l'écouter s'écouter
 e bonne volonté!

voix le centenaire,
 pour ses seuls amours,
 il, brille toujours
 sers du presbytère!

plein de grâce et de dévotion
 e musique digne des vers
 arais vous parler vos
 l. Alexandre Dumas, trépas
 aperçus que l'esprit ne s'écouter
 être entrevue le couple

A. de Bazin



Julius David

A. Boudry

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Coiffettes de M^{me} Celeste Sadrague (Anc^{te} M^{me} Thierry) Coiffure d'Alexandrine, fleurs de
 S. Perrot Petit & C^{ie} Papeteries et Rubans d'Andoyer, (à la Ville de Lyon) Dentelles G. Violard.
 Corsage (sans goussets) de la M^{me} Sophie Dumoulin. Mouchoir de Chapron Parfums de Legrand.
 Fourneaux brevetés de M^l Dupont et des cours étrangers.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON at the Monitor Office 25 Beek Street, John NEW-YORK Pines & C^o General Agents.

MADRID P. J. de la Vina

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Nous voici à l'époque la plus bruyante de l'année, celle où l'on n'est embarrassé que d'une chose : le choix des plaisirs. Spectacles, concerts, bals, tout cela marche de compagnie et remplit la vie des heureux du monde, je veux dire la vie du soir, car le jour compte peu l'hiver, à Paris. On se lève tard, la matinée se passe en visites, ou à faire des emplettes, l'heure du diner arrive, il faut allumer les bougies et la soirée commence.

Les toilettes de ville sont simples. Elles se composent ou de robes en taffetas noir à volants, ou d'étoffes de fantaisie telles que le droguet, le velours

d'Orient épinglé laine et soie, les valenciens, les tissus à carreaux et rayés mélangés. Pour mise recherchée, devant servir dans quelque occasion importante, on prend la moire antique, les taffetas à losanges, la popeline de

Lyon, les taffetas rayés et écossais, enfin les hautes nouveautés d'apparat.

Les corsages des robes de ville continuent à rester très montants. On les orne beaucoup de grelots en soie et d'effilés.

Aux jupes d'étoffe unie, on met toujours des volants. A celles de moire antique ou de taffetas couvert de dessins, on se dispense d'ajouter des garnitures.

Les manches se font à quatre volants ou justes du haut, puis un bouffant et deux garnitures.

Quelques devants de jupes se garnissent très élégamment, soit avec des bandes de velours, soit avec des effilés ou de petites ruches en ruban, qui couvrent alors aussi le corsage.

Aux robes de ville on conserve les basques, à celles décolletées, du soir, on ne fait que des corsages à trois nervures en pointe, sur lesquels on pose des draperies ou des berthes, soit en dentelle, soit pareilles à l'étoffe de la robe.

On fait des robes en taffetas, à volants de deux couleurs : gros bleu et noir, violet et noir, ou d'autres nuances qui peuvent se marier. Cela est assez original, mais cela a besoin d'être fort bien porté pour ne point paraître ridicule.

On ne doit adopter qu'avec une grande réserve tout ce qui rentre dans le domaine des excentricités.

Les mises de bal sont d'une ravissante coquetterie ; vous pouvez en juger par nos gravures, sur lesquelles nous faisons copier fidèlement les plus jolies compositions de toilettes qui se puissent exécuter. Nous avons, du reste, toujours pour nous bien renseigner, à part ce que nous voyons dans les grandes réunions, les premières maisons de Paris, parmi lesquelles je citerai tout d'abord celle de M. Lhopiteau (anciennement Popelin-Ducarre), et là on nous laisse glaner complaisamment parmi une foule de merveilles, pour vous rapporter ensuite le produit de notre moisson en nouveautés élégantes. J'y ai pris note hier de plusieurs robes remarquables par leur cachet de grâce et de bon goût ; je vais vous les décrire le mieux possible. Elles ont été créées par mademoiselle Pauline, qui dirige l'atelier des robes dans la maison Lhopiteau.

La première est en satin blanc, recouverte de trois jupes de gaze brochée blanche, imitant la blonde. Ces jupes sont ouvertes devant et taillées en s'arrondissant. Tout autour, il y a un ourlet, large de quatre doigts, dans lequel se trouve un ruban de satin rose n° 12, posé à plat. Au-dessus du ruban, une petite ruche de tulle uni très fournie. Devant, à la tête des deux premières jupes, en commençant du bas, un nœud de ruban de satin rose à petits bouts. Entre

L'ouverture des jupes, sur la robe de satin, trois beaux volants en application de Bruxelles.

Corsage plat, en pointe, long de taille. Un gros nœud de ruban dans le milieu sur une berthe en dentelle assortie aux volants; puis, trois autres nœuds tout petits sans bouts, jusqu'à la pointe. Manches formées d'un bouffant de gaze très étroit, sur lequel retombe un volant de dentelle. Nœud à la berthe, sur les épaules, au bas des manches et derrière, au milieu du dos.

La seconde robe, en moire antique rose, est ornée de trois hauts volants en dentelle noire de Chantilly. Chacun de ces volants est surmonté d'une frange à grelots de velours mélangés de jais. Au corsage, il y a une dentelle noire, qui forme bretelles ou petit châle et descend jusqu'à la pointe. Cette dentelle tourne en berthe ronde derrière. Devant le corsage, en manière de plastron, cinq petits volants de dentelle avec grelots. Aux manches courtes, deux volants.

Troisième robe, en satin, broché de blanc sur gris-perle. La jupe est garnie en tablier. Devant, trois volants de dentelle blanche. De chaque côté, une double ruche de ruban rose, avec de gros choux de ruban semblable, entourés de dentelle plus étroite. Corsage plat. Berthe de dentelle. Deux volants aux manches. Ces dernières se font, en général, excessivement courtes.

Quelques autres robes étaient ornées de fleurs. Aux doubles jupes ordinaires, c'est-à-dire non ouvertes en tunique, devant, on met toujours des châtelaines de fleurs ou de ruban, pour retrousser la première.

Parmi ces robes de bal, il y en avait une pour la ville, en taffetas, à losanges marron, de deux nuances. La jupe était unie; le corsage montant, à basques fendues. Au-dessus de chaque fente, il y avait un nœud de velours noir à petits bouts. Cinq nœuds semblables, mais sans bouts, tout le long du corsage devant. Aux manches, deux bouffants et deux volants. Autour du second bouffant, en prenant par en haut, des petits nœuds de velours à bouts flottants.

La lingerie de la maison *Lhopiteau* n'est pas moins recherchée que ses robes et toutes ses autres nouveautés de fantaisie.

J'y ai vu des cols, fichus, sous-manches et canezous de la plus grande élégance.

Les sous-manches se composent toujours de bouffants et volants, au milieu desquels on sème des papillons en ruban, ou que l'on enjolive de velours *tom pouce* noir, cerise, violet.

Pour soirée dansante, il y a de charmantes étoffes unies, à volants bayadères, rayés de bleu, rose, ou ponceau sur blanc, ou rayés de blanc sur ces mêmes nuances. D'autres taffetas sont à larges rayures en long; souvent, entre ces rayures, il y a de légères guirlandes ou des bouquets semés. Puis viennent les robes à volants *Pompadour*, semés de fleurettes.

Les coiffures de fleurs restent volumineuses; elles forment de grosses touffes de côté; derrière s'échappent des branches qui tombent sur le cou. Rien n'est plus gracieux, plus poétique. J'ai admiré dans ce genre des choses ravissantes dans la maison *Perrot*, ce charmant sanctuaire qui renferme tant de suaves créations. *M. Perrot* unit quelquefois les fruits aux fleurs dans ses délicieuses coiffures. Du reste, *Flore* et *Pomone* peuvent bien confondre leurs trésors, puisqu'elles règnent ensemble dans les mêmes lieux.

Quelques guirlandes de fleurs sont mélangées de raisin ou de cerises. Ces dernières font un fort bon effet, d'autant plus qu'elles imitent la nature à s'y méprendre.

M. Perrot fait aussi, pour robes de bal, beaucoup de garnitures de lilas; cela est d'une suprême distinction. On se rappelle ceux qui figuraient dans sa belle vitrine au Palais de l'Industrie, ils étaient d'une vérité saisissante. La maison *Perrot* a bien mérité, on peut le dire, la haute réputation dont elle jouit.

Les épis d'or et d'argent sont très en vogue pour coiffure.

On cherche à remettre en vogue les rubans brochés d'or. J'ignore si la réussite de cette tentative sera complète.

A cette époque, où il se fait beaucoup de mariages, nous devons une mention aux magnifiques dentelles de la maison *Violard*. Nous avons vu hier une riche corbeille, destinée à une jeune et belle fiancée, dans laquelle se trouvait un assortiment prodigieux de dentelles de Chantilly et de dentelles blanches, que l'on avait choisies chez *M. Violard*, car c'est toujours dans son importante maison que l'on trouve ce qui se fait de mieux en ce genre, autant pour la somptuosité des dessins que pour l'exécution et la solidité du travail. Les dentelles de *M. Violard* ont un avantage que nous serions en droit de leur envier; elles restent belles même en vieillissant.

Pour soirée ou pour le théâtre, les petits mantelets espagnols de la maison *Violard* ont une vogue extrême.

Les robes de mariées se garnissent de trois hauts volants de dentelle; le corsage et les manches doivent aussi en être ornés.

On met encore, pour coiffure du soir, des barbes en dentelle, qui se mélangent aux fleurs.

Les chapeaux conservent leur forme. On dit qu'il est question de refaire des passes fermées; je ne crois pas que cela soit bien accueilli.

Jusqu'à ce jour, les passes sont très ouvertes.

Les calottes fuyantes et celles plates et rondes se partagent la faveur.

Comme fleurs, pour garnir le dessous des passes, le muguet en velours ponceau fait fureur.

Sur les chapeaux bleus ou roses, cette fleur est de la nuance de l'étoffe.

On ne parle en ce moment dans le monde fashionable que des nouveaux mouchoirs de poche de la maison *Chapron*. Ce sont des merveilles de richesse et d'élégance. Les plus fines broderies se mêlent à la dentelle avec tant d'art, que ces mouchoirs l'emportent sur toutes les comparaisons possibles. Le magasin de la *Sublime-Porte* restera éternellement le premier dans son genre.

Les modes d'enfants sont aujourd'hui d'une élégance qu'on ne saurait décrire. Le magasin *Saint-Augustin* fait des choses si charmantes dans la spécialité des habillements d'enfants, que toutes les jeunes mères y vont chercher les plus mignardes coquetteries. Ici ce sont de gracieuses confections, là des objets de lingerie, puis des robes faites avec un goût exquis; tout cela séduit, enchante, et *M. Thorel* n'a certes pas à regretter d'avoir joint les articles d'enfants à ses brillantes étoffes.

M. Desprey, l'un de nos chapeliers en renom, fait pour les enfants de fort jolies coiffures. Ce sont des chapeaux en feutre ou en castor, de formes gracieuses et élégantes. Les uns sont tout ronds, à larges bords; les autres relevés d'un côté à la mousquetaire; une longue plume frisée s'enroule autour de la calotte. Il y a aussi des petites casquettes, avec ou sans visière, ornées de riches passementeries; puis des modèles de fantaisie. *M. Desprey* excelle dans les coiffures d'enfants et d'amazone.

Aux femmes qui tiennent à être bien habillées, sans vouloir néanmoins supporter la moindre gêne, je recommande les jolis corsets de madame *Hippolyte*. Ils donnent à la tournure une grâce charmante, en laissant au corps toute sa liberté.

Maintenant, Mesdames, je vous rappelle de nouveau le beau magasin de parfumerie de *M. Faguer* (successeur de *Laboullée*); il renferme des recettes précieuses pour la conservation de la beauté, et ce n'est certes pas une chose de peu d'importance. Vous y trouverez une crème nommée *benzoïde*, qui fait disparaître les chaleurs et efflorescences de la peau; l'eau *dentifrice* ou *kina*, si précieuse pour arrêter la carie des dents; le *philocomme Faguer*, qui arrête la chute des cheveux, et mille autres choses, soit en pâtes, soit en vinaigres, ou en poudres, qui sont de vrais trésors pour la toilette.

Madame Juliette LORMEAU.

TOILETTE DE GRANDE SOIRÉE. — Bonnet-coiffure, en blonde, rubans et voilettes.

Cette coiffure se compose d'un fond bouillonné en tulle, dans lequel sont piquées de petites touffes de violettes et entre lesquelles court une petite blonde neige. Ce fond est rond et enferme les cheveux en guise de cache-peigne.

Un bandeau part de chaque côté et couronne le front. Ce bandeau est composé d'une petite ruche de blonde, coupée par de petites touffes de violettes.

De chaque côté du fond sont des coques de ruban vert et une bride verte qui retombe en arrière sur les épaules.

Robe en soie violette, à grands carreaux de 20 centimètres, couleur sur couleur et disposés en damier, un carreau en moire, l'autre en satiné uni, ornée de dentelles noires.

Corsage décolleté en cœur, à pointe devant et un peu busqué derrière.

Manche demi-courte, ouverte devant, bordée d'un petit plissé. Pour éviter la lourdeur, la jupe se fait en taffetas et l'on y met un haut volant de moire.

La tunique retombe sur cette jupe et la couvre en entier.

Pour une femme de taille ordinaire, la robe doit avoir derrière 125 centimètres.

La tunique en a 60, et à 2 centimètres au-dessus du bas de la tunique est montée une dentelle de 27 à 30 centimètres, qui retombe sur le volant.

Dans le petit ourlet de 2 centimètres au bas de la tunique, sous la dentelle, on pose une bande de crinoline pliée en double.

On double le bas de la grande jupe avec du *bougran*, pour la maintenir selon l'exigence de la mode actuelle.

Le corsage est garni d'un fichu en tulle noir, garni de trois dentelles : deux basses en haut, une dernière plus haute. Ce fichu croise droite sur gauche avec un nœud en ruban sur le milieu de la *croisure*. La grande dentelle s'y arrête et le fichu continue sur les côtés, bien appliqué au corsage, puis retombe sur les hanches en formant deux barbes. (A partir de dessous le nœud, les deux petites dentelles sont cousues pied à pied de manière à former *barbe*.)

Sous la manche est un grand volant de dentelle, soutenu par un bouffant de tulle qu'on ne voit pas dépasser, mais qui donne de la grâce à la manche et au bras, lorsqu'on voit le dessous par suite d'un de ses mouvements.

TOILETTE DE JEUNE FILLE. — Coiffure. Cheveux avec doubles

bandeaux, celui de dessous légèrement bouffant, celui de dessus roulé en dedans et passant de chaque côté sur le cordon de pâquerettes qui orne le devant de la tête; derrière, et sous forme de *cache-peigne*, est un groupe de marguerites blanches, avec des feuillages et de petites pâquerettes retombant sur le col.

Robe en taffetas blanc, ornée de tulle de soie, de pâquerettes et de marguerites.

Corsage décolleté en rond, garni de deux berthes plates en tulle double et bordées d'un cordon de pâquerettes et de feuillage. Au milieu est un bouquet de marguerites doubles.

Les manches sont en tulle, bouffantes et assez longues pour dépasser les berthes et laisser voir un petit bouquet de pâquerettes qui les retient de côté.

La jupe est garnie de trois jupes en tulle, composées d'un tulle replié double sur lui-même, c'est-à-dire sans ourlet ni plis marqués. Ces trois jupes sont *froncées* à la taille.

Celle de dessous retombe sans ornement; les deux autres sont relevées à gauche, toutes deux ensemble par une agrafe de marguerites qui se perd dans les plis du tulle et qui se prolonge en une branche gracieuse sur la deuxième jupe.

Si ces deux jupes ont 4 mètres de tour, celle de dessous n'en aura que 3 1/2.

TOILETTE DE BAL. — Petite fille de six à sept ans.

Une grosse rose moussue est mêlée à la chevelure rejetée en arrière en bandeaux bouffants relevés. Un velours noir maintient la coiffure, vient rejoindre la fleur et laisse retomber quelques boules de chaque côté.

Robe en taffetas rose.

Corsage carré devant, sans manches; celles-ci sont remplacées par un nœud en ruban sur le bras, qui, en guise d'épaulette, retient le corsage et le fait bien décoller sur l'épaule.

Une chemisette brodée déborde.

Ceinture ronde, nouée derrière avec un large nœud.

Trois volants forment le V sur le corsage et viennent se réunir à la pointe d'épaulette.

La jupe, très ample (garnie dans l'ourlet d'une bande de crinoline), est couverte de petits volants froncés.

On voit déborder un jupon brodé.

Un petit pantalon très court.

Bas de soie.

Petits souliers de taffetas rose, avec une bouffette.

PLANCHE DE LINGERIE.

N° 1. Chapeau de très jeune fille, en fantaisie rose, avec un seul chon de roses sur le côté. Traversé de ruban sur la passe, se terminant par un nœud sur le côté opposé au nœud.

N° 2. Chapeau de coquette, en satin blanc, velours plain grosbleu et dentelle noire formant petite demi-voilette. Grand bavolet et fleurs de velours bleu sous la passe, mélangées de dentelle blanche.

N° 3. Bonnet du matin, composé d'entre-deux de valenciennes et d'entre-deux brodés.

N° 4. Riche bonnet en guipure à jour.

N° 5. Toilette du matin, avec jupe à tablier. Sur le devant, broderie anglaise, entre-deux de valenciennes et petits plis.

N° 6. Col broche, composé d'entre-deux de valenciennes et d'entre-deux de mousseline brodée.

N° 7. Manche assortie au col précédent.

N° 8. Manche *mousquetaire*, composée d'entre-deux de guipure et de petits plis.



HISTOIRE NATURELLE.

LES CHOUETTES.

Les chouettes vivent isolément, par couples; elles chassent aussi, chacune pour son compte, mais sou-

vent elles se réunissent par troupes pour émigrer d'un lieu dans un autre. Elles sont foncièrement cosmopolites, et il est parmi elles peu d'espèces qui soient propres à telle ou telle contrée; encore peuvent-elles



être transportées dans un climat tout différent de celui où elles sont nées, sans qu'il en résulte pour elles aucun inconvénient. Leur vie nocturne est sans doute pour beaucoup dans cette indifférence; leur plumage aussi est à peu près le même sous toutes les latitudes, ce qu'il faut certainement attribuer à la même cause, car les couleurs ne se modifient que par l'action de la

lumière, action à laquelle les chouettes ne sont guère exposées.

Cependant toutes les espèces ne sont pas également nocturnes: il en est qui sortent aussi le jour, ce qui leur a fait donner le nom de chouettes *épervières*.

La nourriture des chouettes consiste en chauves-souris, petits oiseaux, rats, mulots, souris, lézards,

LLE.

issent par trop pour
re. Elles sont
t parait elles par
en telle contrée; mais

à laquelle les chapeaux
ontes les espèces se
en est qui sortent
mer le ton de chapeaux
re des chapeaux
oiseaux, rais, moles,



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Chapeaux d'Alphonsine. Modèles de Lingerie Colas.

Fevrier 1856.

Les grands labours, tels que
le labour point, de temps à autre, ou à
une plume ou quelque autre genre
sont le plus en la part des extré-
mités de l'année ou exceptionnellement.
Après les repas nocturnes agrestes,
après les jours creuxes. Ils se déclarent
par le fait le plus point; ils l'expliquent
à tout les versets, tout estiens, sans un
mot qui de lui briser les se pour l'oublier.
A l'écrite après les soirs qu'il a
un air sege, sans que quelques autres,
ou de plume proprement les usent
sont. Au rest, l'écrite les chants
de rendre cette partie, d'une coupe
de l'écrite venant à l'écrite; à
un air nutritives et digestibles les part
acceptables d'être assés; à l'



qui peut causer l'empereur. Le
que le le main de son maître un petit
qui est le plus robuste lorsque d'
d'une que passe donner une chose

de la division a été divisée en un
de l'écrite; mais cette division
de l'écrite de détail qui sont sou-
venir d'ind le permanence n'est ni
de l'écrite. Son abstrait doit seulement
de l'écrite les groupes d'écrite que
de l'écrite franches rapprochent les un
de l'écrite de l'écrite de la famille. Au
reste.

de l'écrite écrivains. — Ce sont
de l'écrite de leur latitudes,
de l'écrite de l'écrite. Leur tête
de l'écrite plus élevée, leur queue plus
de l'écrite nocturnes; leurs plumes
de l'écrite et leurs rangs plus

grenouilles, insectes. Les grands hiboux, tels que les dues, ne se refusent point, de temps à autre, un lapin, un lièvre, une gelinotte ou quelque autre grosse pièce de gibier; mais ce sont là pour eux des *extras* auxquels ils ne se livrent qu'exceptionnellement.

La façon dont les rapaces nocturnes ingèrent leurs aliments est des plus curieuses. Ils ne déchirent point leur proie; ils ne la mâchent point; ils l'engloutissent, comme font les serpents, tout entière, sans autre soin préalable que de lui briser les os pour l'amollir; toutefois la chevêche dépèce les souris qu'elle attrape, et cette même espèce, ainsi que quelques autres, se donne la peine de plumer proprement les oiseaux avant de les dévorer. Au reste, l'estomac des chouettes est, il faut lui rendre cette justice, d'une complaisance et d'une habileté vraiment extraordinaires: il sépare les substances nutritives et digestibles des parties dures et non susceptibles d'être assimilées; il transmet les pre-

mières aux organes élaborateurs, et il fait des secondes des pelotes oblongues que l'animal rejette par le bec au bout de quelques heures.

Les oiseaux dont nous parlons sont très sobres, et une abstinence de plusieurs jours ne les incommode point. M. Gérard cite une effraie qu'un aide-naturaliste du Muséum de Paris avait oubliée pendant une quinzaine au moins dans une boîte, et qui, lorsqu'on ouvrit sa prison où l'on croyait la trouver morte, se dressa et regarda tranquillement autour d'elle sans que rien dans son aspect décelât la souffrance et l'affaiblissement. Ces oiseaux peuvent encore mieux se passer de boisson; on suppose bien qu'à l'état de liberté ils doivent boire au moins de temps en temps; mais en captivité ils ne s'y décident qu'avec peine, en donnant des signes de défiance. On dirait qu'ils ont le souvenir de quelque horrible empoisonnement commis sur un des leurs à l'aide d'un liquide, ou d'un exemple frap-



pant des maux que peut causer l'ivrognerie. Le fait est qu'accepter de la main de son maître un petit verre de n'importe quoi est la plus éclatante marque d'affection et de confiance que puisse donner une chouette apprivoisée.

La famille des chouettes a été divisée en un grand nombre de genres et d'espèces; mais cette division repose sur des différences de détails qui sont souvent à peine perceptibles et dont la permanence n'est même pas très bien établie. Nous admettons donc seulement comme genres distincts les groupes d'espèces que des caractères suffisamment tranchés rapprochent les unes des autres et séparent du reste de la famille. Ainsi nous distinguerons :

1^{er} GENRE : CHOUETTES ÉPERVIÈRES. — Ce sont celles qui, par leur structure et par leurs habitudes, se rapprochent le plus des rapaces diurnes. Leur tête est plus petite, leur forme plus élancée, leur queue plus longue que celle des autres nocturnes; leurs plumes sont aussi moins moelleuses et leurs rémiges plus

fermes; leur disque facial est incomplet et leur tête est dépourvue d'aigrettes. Elles voient et chassent pendant le jour.

M. Duméril a donné à ce genre le nom de *Surnie*, qui signifie oiseau de mauvais augure. L'espèce type est la *surnie caparacoch*, ou chouette à longue queue; son plumage est brun noir rayé et taché de blanc en dessus; les parties inférieures sont mêlées de brun et de blanc; la queue, étagée, mesure de 18 à 20 centimètres; les ailes sont longues, la tête petite; la taille est de 40 centimètres. Les pieds sont enveloppés de plumes d'un blanc terne; l'iris des yeux est jaune. La chouette *caparacoch* habite les contrées septentrionales des deux continents. — Le *harfang* atteint une taille égale à celle du grand duc; mais sa tête est plus petite. Son plumage est d'une blancheur de neige et bigarré, seulement pendant la jeunesse, de taches noires. Son bec noir disparaît presque en entier sous les plumes; ses pieds aussi sont couverts jusqu'aux ongles d'un plumage épais et moelleux. Il habite les régions polaires de l'Europe, de l'Asie et d'Amérique. Quelquefois il se

met en route vers le sud à travers l'Océan ; mais la fatigue le force bientôt à se reposer sur les vergues des navires. On peut alors s'en emparer aisément. Il se nourrit de hérons, de coqs de bruyères, de rats, de lièvres, etc. Son audace et sa voracité vont jusqu'à lui faire enlever le gibier sous les yeux du chasseur qui vient de l'abattre. Cette témérité lui est souvent fatale, et les Indiens la mettent à profit pour le tuer : ils jettent en l'air un oiseau mort ; le harfang se précipite pour le saisir et tombe tout à coup frappé lui-même par le plomb du chasseur. — La *chouette de l'Oural* est brune sur le dos et sur les ailes, avec des taches blanches ; blanche en dessous avec des taches brunes. Sa queue est marquée de cinq raies transversales. — La *chouette de Laponie* est grise en dessous, blanchâtre en dessous, marquée de taches brunes tant sur le dos et les ailes que sur le ventre et la poitrine. Ses pieds sont rayés en zigzag de brun et de blanc. — La *chouette hulul* (*chouette noire*, *chouette de jour*) est une jolie espèce qui appartient à l'Amérique du Sud. Sa taille est de 40 centimètres. Son plumage est noir rayé de blanc. Son bec est jaune, ainsi que ses doigts et ses ongles.

II^e GENRE : CHOUETTES DUCS. — Les ducs ont le disque facial incomplet ; le bec court, très fort, recourbé jusqu'à la pointe ; la tête surmontée de deux aigrettes qu'on prend vulgairement pour leurs oreilles ; les ailes obtuses, la queue courte, les tarses emplumés ; ils sont tout à fait nocturnes. Leur nom, qu'il ne faut pas prendre pour un titre de noblesse, leur vient du latin *dux* (chef, conducteur), parce que, selon un préjugé fort ancien, ils auraient l'extrême complaisance de servir de guides aux cailles dans leurs migrations. La vérité est que, comme les cailles voyagent la nuit, les ducs les suivent, ou qu'ils les précèdent pour les attendre au passage, mais avec des intentions qui ne sont rien moins que bienveillantes, car ce n'est point de la sympathie, mais bien du *goût* qu'ils ont pour ce gibier. Le genre duc comprend un assez grand nombre d'espèces. A tout seigneur, tout honneur. Commençons par les grands ducs ; il y en a deux : le *grand duc d'Europe* et celui de *Virginie*.

Le premier, assez commun dans l'est de la France, en Suisse, en Sicile et en Italie, a été nommé aussi *grand hibou*. C'est en effet le plus grand de tous les rapaces de nuit. Il se nourrit de lièvres, de perdrix, de mulots ; on assure qu'il attaque quelquefois de jeunes chevreuils. Objet, comme tous les nocturnes, de l'antipathie et des agressions des diurnes, il se défend bravement contre ses plus vigoureux ennemis.

Wagner raconte, dans son *Histoire naturelle de la Suisse*, un combat auquel il assista, non loin de Zurich, entre un grand duc et un aigle. La victoire resta au premier, qui fut entraîné dans la chute de son adversaire mort, auquel il avait si profondément enfoncé ses serres dans le corps, qu'il ne put parvenir à s'en dépêtrer sans le secours des spectateurs. Ceux-ci, vous le pensez bien, en profitèrent pour le faire prisonnier ; mais il y a lieu de croire que le courage dont il avait fait preuve lui valut une captivité honorable. Le plumage du grand duc d'Europe est mélangé de fauve, de brun et de noir ; le mâle a la gorge blanche.

Le *duc de Virginie*, nommé aussi *grand duc*

barré, *grand hibou à cornes*, est presque de la taille du grand duc. Son plumage est, en dessus, brun, finement jaspé de noir et de roux ; sa poitrine et ses flancs montrent des raies brunes transversales sur un fond qui passe graduellement du jaune pâle au blanc. Le collier est blanc, ainsi que le tour des yeux ; la queue est arrondie et barrée de blanc et de brun clair. Le duc de Virginie n'est pas exclusivement confiné dans les limites de l'État dont il porte le nom ; il est



répandu par tout le nouveau continent, et se tient de préférence dans les forêts qui bordent les rivières. Faut-il mieux, il se nourrit des poissons morts que les flots déposent sur le rivage ; mais il préfère de beaucoup à cette maigre chère les faisans, les poules, les canards, les lapins, qu'il va, la nuit, au risque de sa vie, dérober dans les basses-cours des métairies. Le jour, il demeure caché dans les fourrés, à l'abri des rayons du soleil, et il ne faut pas moins qu'un danger imminent pour le forcer à s'envoler ; encore ne s'y décide-t-il qu'à grand'peine, après avoir sifflé en signe de mauvaise humeur, avoir fait claquer ses mandibules et s'être longtemps balancé d'un pied sur l'autre. Ainsi un paresseux qu'on vient réveiller, bâille, grogne, s'étend, se retourne, et ne saute à bas de son lit qu'après une pénible lutte contre la tyrannie du sommeil.

Le duc de Virginie a trois cris distincts : son cri d'appel qu'on peut représenter approximativement par *gnacourou-toutou* ; une sorte de hurlement comparé par Audubon aux appels désespérés d'un homme expirant sous les coups d'un assassin ; et enfin un *hou-hou* qui, d'après le même auteur, fait croire qu'on entend un cri lointain à plus d'un mille de distance. Cet oiseau s'apprivoise aisément, mais il a toujours le défaut d'aimer beaucoup la volaille, et d'en prendre partout où il en trouve.

Les *Scops*, dont M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire a fait un genre à part, ne diffèrent des autres ducs qu'en ce qu'ils ont les pieds dégarnis de plumes. On les appelle vulgairement *petits ducs*, à cause de l'exiguïté de leur taille. Le *scops d'Europe* est à peine gros comme un merle. Son plumage est mélangé de jaune et de gris cendré, avec des mèches longitudinales noires, des raies transversales d'un gris plus foncé que le fond, et des taches blanchâtres sur les ailes. Sa tête est ornée de deux aigrettes de huit à dix plumes chacune. Il est répandu dans toute l'Europe. Sa nourriture consiste en mulots, chenilles et insectes.

Le *scops asio* appartient à l'Amérique du Nord, et

libon à carter, est pour
 e. Son plumage est, et dans
 e noir et de roux; on trouve
 les raies brunes traversant
 raduellement du jaune pâle
 blanc, ainsi que le tour de
 ie et barre de blanc et le
 ame n'est pas exclusivement
 de l'État dont il porte le
 out le nouveau système
 as les forces qui brisent
 y, il se marie des parties
 ent sur le ruy; mais il
 elle mangy dans les bords
 es laines, qu'il y, la nuit,
 er dans les basses-voies
 mentre caché dans les creux
 vil, et il ne faut pas mépriser
 ur le bec à s'ouvrir
 la grand point, après avoir
 moment, avoir fait d'abord
 temps balance d'un pied et
 s, qu'on vient reculer, l'oiseau
 retourne, et ne s'agit à la
 visible lutte contre la terreur
 e Virginie a trois cris diffé
 a peut représenter apparemment
 tout; une sorte de balance
 aux appels desespérés l'oiseau
 s coups d'un assés; et d'
 après le même objet, lui
 à l'instinct à plus d'un mille
 apperçoit aisément, mais il
 er honorer la vallée, et il
 en trouve.
 s, dont M. Is. Godroy a fait
 part, ne diffèrent des autres
 s pous de grains de plume, de
 et petits durs, à cause de l'angle
 coups d'Europe est à parer
 plumage est mélangé de
 se des niches; les autres
 versées d'un gros plus long
 blanchâtres sur les ailes.
 rettes de haut à dix plumes
 ns toute l'Europe. Si
 chevelles et insectes.
 esto appartient à l'Europe



LE MONITEUR DE LA MODE.

Paris, Rue Richelieu 2.

Coiffette de la M^{me} R. Lhopiteau. (Robes de P^{me} Centier). Modes d'Alexandrine fleurs de Gilman fournisseur
 de S. M. L. Impératrice et breveté de S. M. la Reine d'Angleterre. Dentelles (Vraies) de Cambrai de
 Ferguson aîné. Rubans et Tullementiers d'Audoyer. (à la Ville de Lyon) Corsets de M^{me} Hyppolite fournisseur de
 S. M. L. Impératrice. Mouchoir de Chaprou. Parfums Eventails et Gants de Faguer Laboullée.

Entered at Stationers Hall

LONDON at the Monitor Office 25 Broad Street S^o NEW-YORK Printed & C^o General Agents.
 MADRID P. J. de la Pina.

...entièrement en roches
...de très les rochers
...de très grande à la m
...de très en rocher
...de très à les-les, pend
...à la même hauteur d'eau
...de très en rocher, et se se
...de très à hauteur qui lui de
...de très, après avec gran
...de très, à 13 à 18 centim
...de très et très. Sa plan
...de très et de blanc; avec des
...de très hautement disposés et
...de très sur le dos et sur les ale
...de très yeux, le fond
...de très. Il est commun en Europe;
...de très les grandes lies de la Médit

GENÈVE: Coquerres Hautes.
de très local complet; la tête à
...de très le mille seulement, et
...de très le bec court, les doigts emplis
...de très à deux espèces de lobes.
...de très caucase, en rocher de
...de très l'Europe, et particulièrement
...de très l'Europe 25 ou 30 centim
...de très les lignes brues sur le dos,
...de très. Ses aigües, placées au
...de très au-dessous de ses plumes longues
...de très le dos. Il est commun dans
...de très le temps a creusé dans les
...de très les autres en dans le fond d
...de très on n'est point à que la tête
...de très, et ne lui pas trop d'au
...de très, elle dispose ses traits dans les
...de très, des bœufs, des pères et
...de très commun se nourrit de petit
...de très de campagne; quelquefois elle
...de très dans la chasse aux chats,
...de très à l'ail de la mère Michel. Il re
...de très à peu point. Il est plus social
...de très, et se rassemble volontiers avec
...de très pour voyager; mais le nom
...de très de la queue porte sept ou huit.
...de très courtes, et grande che
...de très par ses aigües, qui sont le
...de très jeunes seulement, plusieurs
...de très, et qu'il se dressent en forme
...de très est dans les endroits sept
...de très à se rassembler dans le nuit de l'été
...de très occasion de visiter périodiquement
...de très à l'ail point de séjour. Il dispo
...de très les rochers durs, sans
...de très, et, comme avec le verre, il
...de très sur les rochers durs, et
...de très.

GENÈVE: Coquerres Hautes. —
...de très local complet.
...de très, les doigts emplis
...de très.
...de très habitée, ou chose
...de très le fond de plumes ruses
...de très le fond, et avec de l'ail
...de très. La tête est plus grande que

se trouve particulièrement au confluent de l'Ohio et du Mississipi. C'est, de tous les rapaces, le plus facile à apprivoiser. Il se laisse prendre à la main et devient tout de suite familier. Audubon en emporta un dans sa poche de Philadelphie à New-York; pendant le voyage, l'oiseau ne fit aucune tentative d'évasion, demeura blotti dans son nid improvisé, et ne se dérangea que pour prendre la nourriture qui lui était offerte.

L'*ascalaphie*, appelé aussi *grand hibou à huppées courtes*, a de 35 à 38 centimètres de long; ses ailes sont courtes et aiguës. Son plumage est nuancé de jaune, de gris et de blanc; avec des taches et des raies noires bizarrement disposées et entremêlées, principalement sur le dos et sur les ailes. Son bec est noir, l'iris de ses yeux jaune, le duvet de ses pieds blanchâtre. Il est commun en Égypte; on le rencontre aussi dans les grandes îles de la Méditerranée.

III^e GENRE : CHOUETTES HIBOUX. — Les hiboux ont le disque facial complet; la tête très grosse, surmontée, chez le mâle seulement, de deux aigrettes mobiles; le bec court, les doigts emplumés jusqu'aux ongles. Il y a deux espèces de hiboux.

Le *hibou commun*, ou *moyen duc*, est répandu dans toute l'Europe, et particulièrement en France; sa taille est d'environ 35 ou 33 centimètres. Il est fauve avec des lignes brunes sur le dos, sur les ailes et sur la queue. Ses aigrettes, placées au-dessus des yeux, sont composées de six plumes longues comme la moitié de sa tête. Il élit ordinairement domicile dans les trous que le temps a creusés dans les vieux édifices, dans les arbres ou dans le flanc des rochers escarpés; mais ce n'est point là que la femelle pond; elle préfère, ce qui ne fait pas trop d'honneur à ses sentiments, aller déposer ses œufs dans les nids abandonnés des écureuils, des buses, des pies ou des corbeaux. Le hibou commun se nourrit de petits oiseaux, de mulots et de campagnols; quelquefois aussi, il vient dans nos greniers faire la chasse aux rats, ni plus ni moins que le chat de la mère Michel. Il regagne son gîte lorsque le jour paraît. Il est plus sociable que les autres chouettes, et se réunit volontiers avec quelques-uns de ses pareils pour voyager; mais le nombre des compagnons ne dépasse guère sept ou huit.

Le *hibou à aigrettes courtes*, ou *grande chouette*, diffère du précédent par ses aigrettes, qui sont formées de deux ou trois plumes seulement, plantées sur le milieu de la tête, et qu'il ne dresse que rarement. Sa résidence habituelle est dans les contrées septentrionales, d'où il se répand dans le midi de l'Europe; cela lui donne occasion de visiter périodiquement la France, mais il n'y fait point de séjour. Il dépose ses œufs dans les nids des rapaces diurnes, sans doute pour les vexer, car, comme nous le verrons tout à l'heure, il existe une haine irréconciliable entre les diurnes et les nocturnes.

IV^e GENRE : CHOUETTES CHATS-HUANTS. — Ce genre est caractérisé par le disque facial complet, le bec court, les ailes obtuses, les doigts emplumés et l'absence d'aigrettes.

L'espèce type est le *chat-huant hulotte*, ou *chouette des bois*. Cette espèce a le fond du plumage roussâtre chez le mâle, gris chez la femelle, et semé de taches brunes et blanches. La hulotte est plus grande que le

hibou commun, dont elle a les mœurs et dont elle suit le régime.

Le *chat-huant nébuleux*, ou *chouette grise du Canada*, est brune tachetée de blanc; son ventre est blanchâtre; sa queue est courte, de même couleur au fond, mais marquée de raies brunes transversales. Son bec est jaune; sa taille est de 48 à 50 centimètres. « Son cri, dit Audubon, est un *waah, waahaha*, qu'on est tenté de comparer au rire affecté d'un *fashionable*. Combien de fois, dans mes excursions lointaines, ajoute le même voyageur, étant campé sous les arbres et me disposant à faire rôtir une tranche de venaison ou un écureuil, au moyen d'une broche de bois, n'ai-je pas été salué du rire de ce perturbateur nocturne! Il s'arrêtait à quelques pas de moi, exposant tout son corps à la lueur de mon feu, et me regardant d'une si bizarre manière que, si je n'avais pas craint de passer pour fou à mes propres yeux, je l'aurais invité poliment à partager mon souper. Il habite constamment la Louisiane; on le rencontre dans tous les bois isolés, même en plein jour, et aux approches de la nuit. S'il y a apparence de pluie, il se met à rire plus fort que jamais; son *waah, waah*, pénètre dans les retraites les plus reculées, et ses camarades lui répondent avec des tons étranges et discordants: on serait tenté de croire que la nation des hiboux célèbre une fête extraordinaire. Lorsqu'on s'approche d'un de ces oiseaux, ses gestes deviennent d'une bizarrerie inexprimable; son attitude droite change, il baisse la tête et incline son corps; les plumes de sa tête se hérissent et l'enveloppent comme d'une fraise; il roule ses yeux comme un aveugle, et exécute avec sa tête des mouvements anguleux, comme si elle était disloquée. Il suit, pendant tout ce manège, les moindres mouvements de l'étranger, et, s'il soupçonne de mauvaises intentions, il s'envole, puis s'arrête le dos tourné, fait subitement volte-face, comme un conscrit qui apprend l'exercice, et recommence à examiner l'inconnu qui s'approche de lui. Si l'on tire sur lui et qu'on le manque, il fuit au loin, et quand il a gagné le large, il fait entendre son éclat de rire avec pompe. Pendant le jour, il se laisse assaillir par les petits oiseaux, et semble saisi de frayeur; si un écureuil s'approche de lui, il prend la fuite devant ce timide animal, qu'il va manger tout à l'heure, aussitôt que le soleil sera couché. »

Ve GENRE. Les CHOUETTES CHEVÊCHES ont le disque facial incomplet, le bec court, les ailes obtuses, les tarses allongés et couverts de plumes, les doigts nus ou seulement velus, la queue courte et carrée. Leur taille est très petite et ne dépasse pas celle d'un pigeon, chez les plus grandes. Ce genre compte plusieurs espèces qu'il serait trop long de décrire. Je vous dirai seulement quelques mots de la *chevêche commune* qu'on rencontre dans toute l'Europe. Son plumage est mélangé de noir et de blanc; sa queue est marquée de bandes brun roux sur un fond plus clair; l'iris de ses yeux est jaune-citron; son bec est jaunâtre; ses pieds sont blancs. Elle habite les vieux murs plutôt que les bois, et chasse à peu près indifféremment le jour et la nuit. Les victimes ordinaires de son appétit sont les chauves-souris, les souris et les petits oiseaux; elle est obligée de les dépecer et de les déchirer en morceaux, ayant le bec trop petit et le gosier trop étroit pour les avaler tout entiers comme font ses grands

confrères. Elle mange aussi des insectes. Son appétit est formidable, si on le compare à sa taille. On assure qu'elle dévore jusqu'à cinq souris à son déjeuner. C'est un petit Gargantua emplumé.

Les autres espèces sont : la *chevêche passerine*, originaire du Nord, et qui n'est guère plus grosse qu'un moineau; — la *chevêche caburé*, qui appartient à l'Amérique méridionale; — la *chevêche à collier*, compatriote de la précédente; — enfin la *chevêche à terrier*, ou *échassière*, nommée aussi *urucuru*. Cette dernière se montre en couples isolés dans les vastes *pampas* de l'Amérique du Sud; elle s'empare des terriers des renards, des viscachés et des tatous, en forçant à la retraite les légitimes propriétaires de ces habitations par l'odeur insupportable qu'elle exhale. Malgré cet inconvenant de l'urucuru, on lui donne, dans quelques localités, la place et les fonctions du chat, qu'elle remplace sans désavantage pour la destruction des petits rongeurs.

VI^e GENRE. Les CHOUETTES EFFRAIES ont le bec allongé, le disque facial complet, les tarses emplumés, les doigts velus, point d'aigrettes. On n'en connaît qu'une espèce, l'*effraie commune*, vulgairement nommée *fresaie* ou *chouette des clochers*. Sa longueur est d'environ 36 centimètres. Elle est d'un jaune roux, glacé de brun et de gris sur le dos, sur la nuque et sur les ailes, et qui s'éclaircit sur le ventre et sous le cou. Les parties inférieures sont semées de petites taches noires qui font à l'œil le plus agréable effet. L'iris des yeux est brun noir; la queue est courte, carrée et barrée de brun. C'est, en somme, un fort joli animal, ce qui ne l'empêche pas d'être un objet d'effroi pour les esprits faibles. Aux yeux des paysans, c'est l'oiseau de mauvais augure par excellence; son sifflement ou son cri rauque les *effraie* horriblement; — d'où le nom de l'oiseau, pauvre bête qui n'en peut mais, et ne se doute guère qu'il lui suffit de se percher sur le toit d'une maison pour y appeler la mort.

VII^e, VIII^e, IX^e et X^e GENRE. Je place en dernier lieu les PHODILES, les ÉPHIALTES, les NYCTAÈTES et les KÉTUPUS, bien que leurs caractères les rapprochent des ducs et des hiboux, et seulement à cause de leur rareté. Le deuxième et le quatrième appartiennent au Sénégal, le premier et le troisième à l'île de Java. Les trois derniers ont la tête surmontée d'aigrettes, le bec long, le disque facial incomplet; mais le second seul a les ailes aiguës. Le premier a la tête dépourvue d'aigrettes. Son nom, d'après l'étymologie grecque, veut dire, *qui craint la lumière*; ÉPHIALTE, signifie *oppresseur*; NYCTAÈTE, *aigle de nuit*. Le nyctæte est de la taille du grand duc. KÉTUPU est un nom indien que je ne me charge pas de vous traduire...

Les chouettes sont parmi les oiseaux, ce que les chats sont parmi les mammifères. Comme eux elles sont carnivores et chassent la nuit; le vol des premières est silencieux et mystérieux comme la marche des seconds. L'analogie, sans doute, apparaîtrait mieux encore si l'on voulait se donner la peine d'entreprendre la domestication des chouettes. On ne le fait pas et l'on a tort, car ce qu'un examen impartial nous apprend sur la moralité des chouettes ne permet pas de douter qu'elles ne nous rendissent, pour la destruction des rats, des souris, des mulots, des rep-

tiles, etc., des services plus avantageux, plus désintéressés, je dirai même plus loyaux que ceux que nous tirons des chats, ces égoïstes dont je vous ai parlé le mois dernier. Hélas! ces pauvres chouettes sont victimes de préjugés et de superstitions absurdes. Elles sont un triste exemple de l'injustice et de l'aveuglement du vulgaire qui, pas plus qu'elles ne voyant en plein jour, ne sait pas comme elles se conduire dans les ténèbres. Les paysans, au lieu de clouer bêtement et méchamment les hiboux aux murs de leurs cabanes, feraient beaucoup mieux de les laisser vivre, de leur faire bon accueil, et de leur donner au besoin l'hospitalité; mais ces imbéciles sont cruels envers les hiboux parce qu'ils en ont peur. — Peur! et pourquoi? — Ce sont, disent-ils, des oiseaux de mauvais augure, des messagers de mort. Ils croient aux augures et aux présages, les païens! Si du moins leur superstition était, comme celle des anciens, ingénieuse et poétique! Mais non, elle n'est qu'ignare et grossière. Ils reprochent aux chouettes leurs habitudes nocturnes, leur cri, leurs yeux ronds; ils les accusent d'être laides! — mais ces habitudes sont précisément ce qui fait d'elles des amis et des auxiliaires de l'homme; quant à leur cri, il ne semble lugubre que parce qu'on l'entend la nuit, et en raison même des idées superstitieuses qu'il fait naître; enfin je m'inscris en faux contre le reproche de laideur adressé aux chouettes: elles ont plus de *physionomie* qu'aucun autre oiseau, et leur plumage n'offre à l'œil que des couleurs agréables et des teintes harmonieuses. Pour ce qui est du naturel, il n'en est pas de plus inoffensif et de plus facile que le leur. Toutes s'apprivoisent aisément, et les bienfaits ne les trouvent point ingrates. Jamais, comme les chats, elles ne se permettent de griffer ou de mordre la main qui les nourrit.

« J'ai successivement eu dans ma maison, raconte M. Gérard, un moyen duc et une chevêche. Le premier avait son plumage adulte quand il me fut donné, et on le laissa immédiatement courir dans le jardin; chaque soir seulement on l'allait chercher pour lui donner à souper. Au bout de quelques jours, il vint lui-même frapper à la porte à l'heure accoutumée, sauta sur la table, et demanda à manger par un cri sourd et peu articulé. Le repas terminé, il descendait au jardin et passait la nuit à se promener sans incommodité pour le jardinier. Dès que le jour paraissait, il se retirait dans un coin à demi éclairé, et paraissait assez offusqué par la lumière. Il ne tarda pas à être étranglé par un bouledogue, de la cabane duquel il s'était approché sans défiance. La chevêche, non moins familière, avait plus de gentillesse; elle se laissait volontiers caresser à toute heure de la journée, sans être incommodée par le grand jour, et souvent elle sortait d'elle-même pour chercher des insectes, dont elle faisait une destruction fort active. Elle continua sa chasse très avant dans la saison; et à une époque où les insectes se montrent à peine, elle en mangeait encore assez pour rejeter deux fois le jour une pelote de débris d'ailes, d'élytres, etc., grosse à peu près comme le bout du doigt. Quoiqu'elle mangeât volontiers de tous les aliments qu'on lui présentait, elle aimait surtout la viande crue, et je l'ai vue plus d'une fois rester pendue par les ongles et le bec à un morceau d'intestin, pendant plus de dix minutes sans lâcher prise. Chaque fois qu'on essayait de le lui retirer, elle poussait un cri aigu et strident, et témoignait une vive colère. La vue des petits oiseaux lui causait de

l'irritation; elle se jetait même souvent avec fureur sur des oiseaux en peau, et les frappait de ses ailes à coups redoublés. Quand ils étaient assez légers pour qu'elle pût les emporter, elle s'envolait avec et se retirait dans un coin pour les y plumer sans trouble.

» A la même époque vivait dans la maison un choucas (corbeau), qui s'était pris d'une affection singulière pour mon chien. La chevêche fuyait ce dernier, mais elle recherchait la compagnie d'un jeune chat avec lequel elle jouait, et je les ai plus d'une fois trouvés couchés ensemble dans un panier assez étroit pour qu'ils fussent obligés de se presser l'un contre l'autre afin d'y trouver place. Le choucas et la chevêche étaient ennemis mortels, et après plusieurs rencontres dans lesquelles le corbeau, malgré son bec robuste et la supériorité de sa taille, n'avait pas eu le dessus, ils s'évitaient mutuellement et s'étaient, pour ainsi dire, partagé le jardin; chacun avait son district et n'en sortait pas. La nuit arrivée, la chouette devenait maîtresse absolue du terrain, et courait partout à petits pas, mais si précipités, qu'on les eût pris pour le trottement d'un rat. Elle répondait par un petit cri : *cri-cri-cri*, au nom de Houhou qui lui avait été donné, et se plaisait fort dans notre compagnie qui lui devint funeste, car elle fut écrasée vers le commencement de l'hiver. Sans paraître chercher l'eau d'elle-même, elle buvait chaque fois qu'on lui en présentait, et plongeait dans le vase le bec tout entier sans témoigner trop de méfiance.

» Jamais je ne l'ai vue se baigner; mais chaque fois qu'il pleuvait, elle allait se coucher sur le sable, les ailes étendues, et témoignait par un frémissement général du plaisir qu'elle éprouvait. Elle paraissait également aimer à s'étendre dans la poussière, et restait quelquefois immobile dans le sable pendant un quart d'heure, les ailes ouvertes et la tête appuyée contre terre.

» Par une habitude commune à tous les oiseaux de ce groupe, lorsque quelque chose fixait son attention, elle ouvrait de grands yeux, se gonflait en hérissant ses plumes, se dressait sur ses pattes, et s'accroupissait plusieurs fois de suite en tournant la tête et en faisant des mines fort amusantes. »

Ce n'est pas une des moindres causes des persécutions auxquelles elles sont en butte, que l'embaras bien naturel des chouettes, leur gaucherie, leur timidité lorsqu'on les tire de leur retraite en plein jour et qu'on les oblige à évoluer en présence du soleil. Mais quoi! un homme est-il bien hardi et bien adroit la nuit? Les enfants ont de l'obscurité une peur instinctive; le plus brave guerrier sent son courage faiblir quand le jour lui manque. Ajax, l'émule d'Achille, dans un combat nocturne, s'écriait en s'adressant à Jupiter: « Rends-nous la lumière, et combats contre nous! » Pourquoi donc s'étonner que les oiseaux nocturnes soient mal à l'aise le jour? Que les passereaux s'acharnent après une chouette lorsqu'elle se hasarde hors de son trou après le lever du soleil, cela se conçoit: elle est pour eux un ennemi dangereux; ils prennent leur revanche, c'est leur droit, la chouette reprend la sienne une fois le soleil couché. Mais l'homme, à qui elle ne rend que des services, devrait la protéger contre ces vils agresseurs au lieu de se faire du supplice grotesque de la pauvre bête un cruel amusement. J'avoue toutefois que cet amusement est excu-

sable, sinon légitime, car on imaginerait difficilement rien de plus comique que les contorsions et les soubresauts d'un hibou poursuivi par les huées et les coups de bec des petits oiseaux, comme un ivrogne par les gamins de Paris. C'est aussi un phénomène curieux que ce *tolle* général des oiseaux diurnes, rapaces ou non rapaces, contre le nocturne qui s'aventure à la lumière. Il en résulte parfois des épisodes tragiques. L'ornithologiste Sprüngli fut témoin de la résistance héroïque d'un grand duc contre les corneilles. Accablé par le nombre, le hibou se laissa tomber à terre, et là, se couchant sur le dos, il présenta aux assaillants ses redoutables serres et les mit en fuite. Sprüngli le recueillit, le secourut, mais en vain; le pauvre duc ne survécut que quelques heures à sa victoire.

Le hibou jouait un grand rôle dans les croyances, dans les cérémonies et dans la littérature des Grecs et des Romains. Ce rôle avait son bon et son mauvais côté. Le hibou était, vous le savez, l'oiseau consacré à Minerve; il avait l'honneur de percher sur le casque de la déesse. Quelques érudits prétendent qu'il devait cet honneur à son art singulier de prévoir l'avenir, je crois plutôt que c'était à sa vigilance; mais nous n'avons sur cette question aucune donnée positive. Quoi qu'il en soit, un poste aussi éminent ne pouvait manquer de susciter au divin oiseau des envieux et des ennemis. Les autres dieux, jaloux sans doute de leur illustre sœur, prirent son oiseau en grippe, et ne négligèrent rien pour le discréditer aux yeux des mortels. Ainsi, il n'était pas pour eux de plus mauvais tour à jouer à ceux dont ils voulaient se venger, que de les métamorphoser en hibou.

Lorsque Proserpine eut été enlevée par Pluton, et que sa mère Cérès eut obtenu de Jupiter qu'elle lui serait rendue, si elle n'avait pris aucune nourriture, un certain Ascalaphe, ayant vu la nouvelle reine de l'Érèbe mordre dans une grenade, la dénonça lâchement au maître des dieux. Cet Ascalaphe était, je l'avoue, un traître digne de figurer dans le plus noir de nos mélodrames du boulevard. — Eh bien! que fit Cérès pour le châtier? Elle l'aspergea avec de l'eau du Phlégéon. Aussitôt le nez d'Ascalaphe devint un bec entouré de plumes et surmonté de deux grands yeux; deux ailes fauves se déployèrent sur ses épaules, sa tête s'arrondit, ses ongles s'allongèrent. — Bref, il devint, dit Ovide, *un oiseau hideux, un morne hibou*, messager de deuil et funeste présage pour les humains.

Une jeune fille aussi, nommée Nyctimène, fut, pour un crime plus affreux encore, changée en chouette. « Ses remords, dit le même Ovide, lui font fuir la lumière, et tous les oiseaux sont conjurés pour la chasser des plaines de l'air. »

Ainsi les dieux, les oiseaux et les hommes, se sont ligués pour accabler ces pauvres chouettes. Je me propose de fonder une société pour leur réhabilitation; on en fonde tous les jours pour des objets moins utiles ou moins sérieux. — En attendant que mon projet soit réalisé, permettez-moi de recommander mes protégés les nocturnes à votre bienveillance; ils la méritent, et je suis sûr qu'ils y seront sensibles.

ARTHUR MANGIN.

LA MAISON MURÉE.

(Voyez le numéro précédent.)



« Mes frères, au nom du ciel ! s'écria Jeanne, souvenez-vous de ce que vous avez promis tout à l'heure encore à notre père, à moi qui vous aime tous les deux. M. le baron va rentrer ; par pitié, ne l'affligez pas encore une fois du spectacle de vos querelles.

— Jeanne a raison, dit Henri en s'asseyant ; nous ne resterons pas toujours prisonniers, monsieur, et un jour peut-être...

— Soit ! reprit Gaston avec insouciance ; vous avez raison, Henri, nous ne serons pas toujours sous les yeux de notre père et de notre sœur, d'un vicillard et d'une enfant. »

Puis, changeant tout à coup de ton avec cette mobilité d'humeur qui semblait être le fond de son caractère, il dit à Jeanne, qui avait repris son ouvrage et baissait la tête pour cacher ses larmes :

« Allons, petite sœur, vous voilà redevenue triste et pensive comme vous l'êtes toujours. Voyons, me promettez-vous d'être plus gaie si je vous dis que j'ai vu aujourd'hui dans la foule, pendant que je regardais par une de ces fentes que notre père s'obstine à appeler des fenêtres !

— Qui donc, mon frère ! dit vivement Jeanne en levant la tête.

— Une ancienne connaissance ! un preux chevalier

qui dans le temps nous délivra des mains des mécréants ; par exemple, ma chère Jeanne, je ne lui ferai point compliment sur l'élégance de son pourpoint.

— De qui parlez-vous, Gaston ! reprit la jeune fille dont les yeux brillaient d'un éclat extraordinaire : est-ce Loudunois !... Est-ce le capitaine Loudunois que vous avez vu !

— Capitaine ! répéta Gaston avec étonnement ; je ne le savais pas capitaine ! Mais, ajouta-t-il avec un grand éclat de rire, du moment qu'on parle à une jeune fille de son amoureux...

Ce nom d'amoureux fit tressaillir Henri.

« Je ne souffrirai pas, dit-il d'un air hautain, que l'on suppose ma sœur capable d'avoir permis à un misérable soldat, tel que ce Loudunois, d'élever les yeux jusqu'à elle ; et mon frère, qui sait si bien garder l'honneur de la famille...

— Je le garde mieux que vous, monsieur le huguenot ! » dit Gaston avec menace.

Une nouvelle querelle commençait déjà lorsque le vieux baron de Champgaillard, qui revenait de faire sa tournée, parut dans la salle. A sa vue, les jeunes gens se turent avec une sorte de confusion. Jeanne, qui s'était animée un instant, refint sur ses lèvres les questions pressantes qu'elle allait adresser à Gaston

sur un homme qui semblait exciter au plus haut point son intérêt, et elle rougit comme si elle venait d'être surprise en faute aussi bien que ses frères. Le vieillard promena un instant ses regards perçants sur ses trois enfants, puis les arrêtant sur ses deux fils, il leur dit avec un accent de reproche :

« Mes fils, tout à l'heure vous vous êtes donné la main devant moi et vous vous êtes embrassés comme deux frères et deux amis. Je n'ai été absent qu'une minute pour notre sûreté à tous, et à mon retour je vous trouve plus acharnés et plus ennemis que jamais ! »

Les deux jeunes gens restèrent un moment immobiles et muets. Enfin, l'impétueux Gaston, que son titre d'ainé rendait le plus hardi en présence de son père, fit un geste d'impatience et répondit d'un ton d'humeur :

« C'est qu'en vérité, mon père, la vie est insupportable ici. Je ne suis pas habitué à cette existence de chartreux, moi. A quoi bon avoir vingt pourpoints et vingt manteaux de velours, si ce n'est pour les montrer dans les bals, les carrousels, les promenades, ou pour faire le galant auprès des belles ! A quoi bon avoir son escarcelle pleine d'or si ce n'est pour perdre cet or noblement aux dés avec quelque loyal gentilhomme ! A quoi bon porter une épée au côté si ce n'est pour en jouer de temps en temps au Pré-aux-Clercs avec quelque bravache insolent qui n'a pas salué assez bas ou qui a frôlé en passant le coin de mon manteau ! Songez-y, mon père, jusqu'ici j'ai mené joyeuse vie dans la bonne ville, et voilà huit grands mois que vous me tenez enfermé dans cette maison de malheur, parce que quelques pauvres hères meurent de la peste dans les bouges de Paris. Par la messe ! mon père, j'aime mieux affronter toutes les pestes de la terre que de continuer une telle vie, en la compagnie de certaines personnes que vous ne me ferez jamais aimer. »

Un regard oblique lancé sur Henri lui adressa cette injure. Le jeune Champgaillard se rapprocha de son père, et prenant ce ton grave et austère qu'affectaient les réformés :

« Monsieur, lui dit-il (car, parmi les enfants du baron, l'ainé avait seul le droit de l'appeler mon père), Gaston a raison, l'un de nous deux est de trop ici, et si l'on m'avait permis d'exécuter ce soir mon projet d'évasion, peut-être un peu de paix serait revenue dans votre foyer. Le culte que j'ai embrassé a besoin des efforts de tous ses enfants pour résister à l'oppression ; je ne puis rester là, immobile, quand à deux pas les philistins égorgent les enfants de Dieu. Il faut que j'aille porter aux opprimés le secours de ma parole, et, s'il le faut, celui de mon épée ! Monsieur, encore une fois, permettez-moi de vous quitter ; aussi bien vous préviendrez quelque malheur, car Abel et Caïn ne peuvent vivre ensemble, quoiqu'ils soient frères par le sang. Je suis las de supporter les menaces et les outrages, et souvenez-vous que le prophète Job lui-même perdit patience. »

Ces plaintes, ces reproches de ses deux fils bien-aimés déchirèrent le cœur du vieillard. Un moment la force lui manqua, et se laissant aller dans un fauteuil en sanglotant, il se couvrit le visage avec les mains en murmurant : « Les ingrats ! les ingrats ! ils veulent m'abandonner, me laisser seul comme un homme sans

enfants ! Ils m'accusent, me menacent ! Que me resterait-il donc s'ils me quittaient !... »

Une douce étreinte rappela le vieillard à lui-même : c'était Jeanne qui s'était approchée de son père et le



pressait doucement dans ses bras en répétant avec une expression de tendresse et d'amour : « Et moi ! monsieur, et moi !

— Oui, dit le baron d'un air distrait ; oui, tu ne veux pas me quitter, Jeanne, comme les deux ingrats que j'ai tant aimés. Mais tu ne peux soutenir le nom de notre famille, toi... »

Et se dégageant des bras de sa fille, il se leva et se plaça entre ses deux fils qui gardaient, à quelque distance l'un de l'autre, une contenance sombre et contrainte.

« Mes fils, leur dit-il avec un accent de noblesse et de gravité, vous m'accablez de reproches et vous vous plaignez avec amertume des ennuis de votre captivité, comme si, en vous enfermant ici, j'avais obéi à un caprice et non pas à une impérieuse nécessité. Vous oubliez que dans une noble et ancienne famille telle que la nôtre, il y a un devoir plus puissant que nos volontés, c'est le devoir de ne pas laisser éteindre le nom que nous ont transmis une longue suite d'aïeux. Mes fils, vous êtes les seuls rejetons de notre race ; vous morts (que Dieu nous préserve de ce malheur !), la famille des Champgaillard sera éteinte à jamais. Voilà pourquoi, mes enfants, moi qui comprends le prix de l'héritage que nous ont légué nos ancêtres, j'ai pris tant de précautions pour vous préserver contre tous les maux qui assaillent aujourd'hui la France. Vous m'accusez, mes enfants, des ennuis et des cha-

grins que je vous cause dans cette maison ; eh ! me suis-je épargné moi-même pour accomplir la pénible et difficile mission que je me suis imposée ! La nuit , quand vous dormez je veille , moi , je veille sur le trésor précieux que j'ai caché dans cette maison , comme l'avare veille sur son or . J'étais fort et robuste encore lorsque je suis venu ici ; voyez , en quelques mois mes cheveux gris sont devenus blancs , les insomnies ont maigri mon visage , les inquiétudes mortelles ont ridé mon front ; et cependant je ne me plaindrai pas de tout ce que j'aurai souffert si un jour je puis vous voir sains et saufs tous les deux , si je puis jamais embrasser vos enfants ! Mes fils , vous êtes ma joie , mon orgueil , mon espérance ; par pitié pour votre vieux père , supportez encore quelque temps avec patience cette captivité nécessaire ; c'est pour notre bonheur à tous , c'est pour la gloire de notre maison , c'est pour la dernière consolation des mes vieux jours ! »

Le vieillard s'arrêta comme pour juger de l'effet de ses paroles sur les deux coupables . Ils gardèrent un moment le silence ; ils étaient émus . Ils se haïssaient l'un l'autre , mais ils aimaient leur père .

« Et pas un mot d'affection pour moi ! soupira

Jeanne dans le coin où elle s'était retirée ; je suis ici une étrangère ! »

Henri prit enfin la parole .

« Monsieur , dit-il , que vous avez mis tant de soin à conserver les jours de mon frère Gaston , l'aîné de la famille , celui , ajouta-t-il d'un ton sarcastique , qui doit en soutenir l'éclat , celui à qui sont destinés tous les biens , tous les honneurs , je le comprends sans peine ; mais que moi , le cadet , moi sans fortune , sans rang , moi pour qui ce nom que je porte n'est qu'un fardeau de plus , je sois forcé de subir les mêmes exigences de famille , cela est injuste , monsieur , et j'ai droit de m'en plaindre . Je vous le répète , ne vous opposez pas à mon départ . Issac vous reste : qu'importe Ismaël ! D'ailleurs vous vous exagérez le dangereux fléau qui règne en ce moment dans la ville . Vous avez pu voir ce soir que la foule n'était ni moins pressée ni moins bruyante que dans les temps de prospérité publique . . . »

Le baron appuya la main sur le bras de son fils .

ÉLIE BERTHET .

(La suite au prochain numéro .)

COURRIER DE PARIS.

Le Vaudeville vient de tenter une pointe sur les terres de l'Opéra-Comique . L'enfant malin s'est mis à fredonner des airs nouveaux , ni plus ni moins que s'il était le théâtre savant ou le théâtre Lyrique . Quant à dire que cette excursion lui ait complètement réussi , je n'oserais . Il est certain qu'avec la meilleure volonté du monde , M. Laba et mademoiselle Bodin ne chantent pas comme Mocker et comme mademoiselle Lemercier . Mais enfin ils s'en tirent tant bien que mal , et la charmante musique de M. Montaubry , ne souffre pas trop de l'inexpérience de ses interprètes . Seulement nous aurions désiré que M. Clairville se montrât un peu moins sobre d'esprit et d'inspiration , et se donnât la peine de travailler sur une idée qui lui fût propre , au lieu de gâter à plaisir une des plus jolies fables de la Fontaine , *Le rat de ville et le rat des champs* .

Madame Bijou , qui vient de faire son apparition au théâtre des Variétés , est une seconde édition de *madame de Cérigny* , représentée naguère au Gymnase . Seulement , la pièce vise moins aux allures de la comédie et davantage à la gaieté . C'est ainsi qu'au Gymnase , une leçon de morale est infligée sous une forme badine à ces jeunes fous qui gaspillent avec des créatures plus que légères , non-seulement leur fortune et leur jeunesse , mais encore leur nom , le nom de leur famille , dont leurs épouses morgantiques s'emparent et se parent sans vergogne , pour le traîner à Mabille , au Prado , au Château-Rouge , aux bals masqués de l'Opéra , et quelquefois encore plus bas .

Mademoiselle Scrivaneck est charmante sous les traits de madame Bijou , première du nom .

Une grande nouvelle nous arrive par delà l'Atlantique : mademoiselle Rachel , nonobstant le courage dont l'anime ce besoin de gloire , que certaines gens appellent la soif de l'or , est enfin obligée de déposer sa cothurne tragique , et de s'avouer vaincue par la fatigue et par l'influence du climat américain .

En voici la preuve écrite de sa propre main , à un ami résidant à New-York :

« ... Je suis restée quelque temps à Charleston , afin de

n'être pas trop saisie par la brusquerie du changement de température . Je me suis reposée et sagement soignée en cette ville , pendant dix-neuf jours , ce qui n'a pourtant pas suffi à me rétablir , car je tousse toujours .

« J'ai voulu essayer ma force en donnant une représentation l'avant-veille de mon départ , à la sollicitation de bon nombre de charmantes dames . Cette soirée d'Adrienne (c'est *Adrienne* qu'on me pria de jouer) n'augmenta pas mon mal , mais elle me prouva qu'un plus long temps de repos m'était nécessaire , avant de pouvoir reprendre régulièrement et sans danger ma course courageuse à travers l'Amérique .

« Me voici maintenant à la Havane , bien dirigée en ce qui touche à ma santé . Ma maison est bonne , le climat est excellent , et la chaleur sans cesse tempérée par une brise fraîche et moelleuse semble me reposer et me nourrir en même temps . Voilà , je crois , le climat qu'il me faut . Néanmoins , le jour de mon départ est loin d'être fixé . Sais-je seulement si plusieurs mois de repos ne me seront pas nécessaires ? Quoi qu'il en soit , je me résigne , car je veux vivre encore , dussé-je ne plus jouer la tragédie , si cette force me manque . »

Pour nous dédommager de l'éclipse d'une étoile disparue peut-être pour longtemps , peut-être pour toujours de la scène française , on donne pour certaine l'apparition d'une comédie nouvelle , de l'auteur de *l'Honneur et l'Argent* . Voici en quels termes le *Moniteur viennois* annonce au monde ce solennel événement :

« Notre poète Ponsard part pour Paris , où il va faire représenter une nouvelle comédie en cinq actes et en vers , écrite dans sa retraite de Mont-Salomon . Tous ceux qui ont eu le bonheur d'assister à la lecture intime de cette œuvre , remarquable sous tous les rapports , sont convaincus que le succès le plus complet lui est réservé . »

Acceptons cet heureux augure , et faisons des vœux pour que M. Ponsard ne nous fasse pas languir trop longtemps .

A. DE BRAGELONNE .

Ad. GOURAUD , directeur-gérant .

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



On ne s'est préoccupé, durant cette quinzaine, que de la somptueuse layette de l'enfant Impérial, et du magnifique berceau offert à leurs Majestés par la ville de Paris. Tout cela a été publiquement exposé, et une foule immense est allée admirer ces merveilles. Aujourd'hui, le grand événement que la France attendait avec impatience vient de s'accomplir, et c'est vers des régions plus élevées que l'on tourne ses regards.

Il est encore fort peu question, quant à présent, des nouveautés que nous promet la mode, d'autant plus que l'hiver ne nous fait point encore grâce de ses rigueurs, ce

qui rend positivement impossible l'abandon des toilettes chaudes et confortables. Nous allons cependant donner quelques renseignements, que nous avons recueillis avec soin pour vous les transmettre. Le mois prochain, nous en

saurons sans doute davantage, car l'époque de Longchamp sera passée, et nous aurons eu, en outre, l'exposition annuelle de la maison *Delisle*.

Parmi les charmants modèles de lingerie de mademoiselle *Anna-Loth*, j'ai remarqué plusieurs fichus Louis XIII en mousseline, qui se mettront sur les robes légères. Ces fichus sont composés de bouillons, au milieu desquels se jouent des bouclettes de ruban. Ils forment la pèlerine ronde derrière; devant il y a de longs pans que l'on croie. Ces pans sont ornés de rubans comme le corps du fichu.

Mademoiselle *Anna-Loth* fait de nouveau des canezous en mousseline unie, ornés de rubans, ainsi que quelques autres, fort riches, en mousseline brodée.

J'ai vu aussi des mantelets de mousseline blanche, façon écharpe, avec un haut volant brodé.

Il est certain que, pour toilette élégante, on portera beaucoup de pointes en dentelle noire, soit simples, soit doubles, et à ce propos, nous rappelons les belles dentelles de Cambrai de *M. Ferguson* (ancienne maison Jourdan).

Il n'y a pas longtemps encore que ce genre de parure était interdit à bien des femmes, parce qu'il exigeait trop de sacrifices. Mais grâce à la perfection que *M. Ferguson* a su apporter aux dentelles de Cambrai, l'illusion avec celles de Chantilly est si complète qu'en dépensant moitié moins, on peut se faire les garnitures les plus splendides et posséder les châles les plus admirables. Il en est de même des voiles et de tout ce qui concerne ces articles.

Rien ne change dans la façon des robes jusqu'à ce moment. Pour la ville, tous les corsages sont montants et décolletés aux robes du soir. Mesdames *Thierry* et *Céleste Ladraque*, qui ont le privilège d'habiller une grande partie de l'aristocratie féminine parisienne, nous promettent de jolies innovations, qui paraîtront avec les premiers beaux jours. En attendant, le règne des volants s'affermir de plus en plus et l'on fait, de compagnie, des corsages unis et à basques.

Quant aux chapeaux, allez visiter, mesdames, les ravissantes créations de madame *Alphonsine*, et vous me direz ensuite si rien de plus séduisant peut l'emporter sur ces modèles frais et coquets, qui rendraient forcément jolie la physionomie la moins agréable.

Voici ce que j'ai particulièrement constaté comme nouveautés printanières.

Les chapeaux restent petits. Ils avancent un peu sur le front et sont très enroulés des joues.

Le dessous des passes doit avoir un tour de blonde épais, au milieu duquel on pose, non pas des guirlandes qui encadrent tout le visage, mais seulement des touffes séparées ou des branches, si ce sont des fleurs tombantes.

On n'abandonne pas les calottes rondes et plates, mais les fonds fuyants domineront, c'est du moins ce que j'ai vu en grand nombre. Il y en a qui sont presque collants sur la tête.

Les bavolets ont une hauteur démesurée. Ils descendent sur le cou en s'étalant en queue de pigeon. Il y a vraiment en cela excès.

Les rubans s'emploient avec profusion pour garnitures de chapeaux. Souvent ils sont de deux nuances et même de deux genres différents, c'est-à-dire que la moitié figure une bande unie, tandis que le reste est à raies transversales. Cela produit un assez joli effet.

La plupart des passes sont bordées d'un ruban froncé ou plissé, qui tranche sur la couleur du chapeau.

Autour des bavolets on pose des bouclettes à bouts flottants.

Au milieu du fond, très bas, il y a souvent un énorme nœud à deux coques et à bouts flottants, comme ceux que l'on met aux coiffures dites *pouff*.

La blonde et la dentelle noire figurent dans beaucoup de garnitures.

En général, les chapeaux sont excessivement ornés dessous et dessus.

Il y a de charmantes formes *Paméla* en paille. On voit aussi des chapeaux à damier de velours, en brodés, toujours en tissu de paille.

On reverra les capotes en dentelle noire, et j'applaudis au retour de leur règne, car rien ne sied mieux.

J'ai vu des capotes de tulle noir, brodées en jais, qui sont charmantes.

Les capotes à coulisses commencent à reparaitre.

On fait, pour chapeaux, des crêpes frappés et d'autres rayés; cela est fort joli.

En voilà bien long sur ce chapitre. C'est que, de tous les objets de notre toilette, le chapeau est, je crois, celui que l'on renouvelle le premier. Cette raison explique la prompte apparition des modèles nouveaux, aussitôt que le printemps arrive.

Passons maintenant aux généralités.

Les bonnets habillés sont toujours couverts de blonde. Ils avancent peu sur la tête et sont très ornés des joues. On y pose des touffes de fleurs et des branches tombantes. Souvent ils ont des barbes de blonde ou de longues brides flottantes en ruban fort large. Quant à leur forme positive, il serait difficile de la décrire: tout dépend du caprice de celle qui les façonne, et les ornements seuls leur donnent une physionomie quelconque.

Je vous parlerai longuement des confections la fois prochaine, tout ce que je sais, c'est que l'on portera encore

des mantelets-écharpes, puis il y en aura d'autres très courts derrière et devant sans pans.

Les ornements se composeront de ruches en ruban et de dentelle.

On fera aussi, pour la ville, des basquines en taffetas.

Je ne finirai pas sans vous parler de nouveau de la maison *Lassalle*, si anciennement et si avantageusement connue pour l'expédition de toutes sortes de marchandises. Elle prépare en ce moment un envoi considérable et qui nous procurera l'occasion de vous décrire, mesdames, des nouveautés du meilleur goût, qui auront force de loi dans les arrêts de la mode nouvelle.

Bonne nouvelle pour les amateurs de plaisirs et surtout de musique: voici Musard fils qui s'installe à l'hôtel d'Osmond, ce joli petit palais régence, qu'entoure un jardin charmant. Cette entreprise fera fureur cet été.

On se rappelle quelle vogue ont eu pendant longtemps les concerts de Musard père, rue Vivienne; ceux-ci, qui occupent un local princier, ne manqueront pas d'attirer la foule élégante, et nous pourrons y enregistrer plus d'une jolie toilette.

A propos de nouvelle, voici ce qu'on lisait ces jours-ci dans la plupart des grands journaux, voire même le *Moniteur universel*.

« Un riche collectionneur, bien connu des amateurs de bibliographie, vient de trouver, dans une vente d'autographes, une lettre authentique et très curieuse de *Fortunio Liceti*, le célèbre médecin italien du XVII^e siècle.

Cette lettre, datée de Padoue, le 4 août 1616, est adressée à la charmante Ninon de Lenclos, comme réponse à une demande qu'elle lui avait faite sans doute, car il s'agit notamment dans la lettre d'un certain onguent, qu'il appelle: *la rugiada del viso* (rosée du visage) et dont il lui indique la préparation. Il lui raconte qu'il a trouvé cette recette dans un ancien manuscrit oriental et qu'il la croit infallible contre les rides.

Ninon, qui devait connaître la réputation de Liceti comme savant médecin et surtout comme étant d'une prodigieuse érudition pour son époque, a bien pu le consulter sur un sujet aussi important pour elle, et il n'y aurait rien d'étonnant que la préparation qu'il lui indiquait eût été l'unique cause de ce miracle de conservation qui excita la surprise et l'admiration des contemporains de Ninon pendant plus d'un demi-siècle. »

Certes, voilà une heureuse découverte; mais cette recette, qui nous la donnera? Pourquoi ne pas la publier aussi dans l'intérêt de notre beauté? Il faut espérer que quelque main intelligente s'en emparera et que nous pourrons toutes essayer du secret de Ninon. Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 459.

TOILETTE D'INTÉRIEUR. — Coiffure cache-peigne en dentelle, avec rubans de taffetas.

Veste en drap pointillé, avec passementerie ombrée.

Cette veste est très ajustée à la taille, derrière et devant, par le creusé des coutures. Elle a un collet avec revers qui vient se terminer en châle devant, où elle se boutonne avec trois boutons en croisant de droite sur gauche.

La manche s'élargit du bas et forme un parement relevé.

La basque, qui se prolonge du corsage sans être rapportée, a les coins arrondis devant et se prolonge en grandissant derrière, mais sans tuyauteur.

De chaque côté, devant, il y a une petite poche fendue en biais. Le dos n'a pas de couture au milieu.

Il y a un bouton sur chaque couture des côtés, un peu plus bas que la taille, derrière.

Les bords du collet, du revers, de la basque et du parement ont un galon de 2 centimètres cousu à cheval.

Jupe en taffetas, sans ornement.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau en taffetas, orné de blonde et de roses.

Le dessus de la passe et du bandeau est couvert de petites blondes posées en fanchon et venant se réunir dans le bas.

Bavolet étendu, couvert par trois rangs de blondes. Une haute blonde sous le bavolet retombe en voilette.

De chaque côté, une rose avec branches s'étendant sur le bavolet.

Dessous, blondes, fleurs et nœud en velours noir.

Mantelet en taffetas, garni d'un ruban nouveau, velours quadrillé sur fond de gaze, de petits boutons de soie et d'un effilé.

Ce vêtement, presque montant derrière, ouvre devant. Les pans sont pointus.

Sur la couture d'épaule il y a deux rangs de boutons.

Une petite bande coupée dans le ruban cache la couture d'un effilé de soie qui forme bretelles, partant de la taille devant et redescendant derrière former la pointe sur le volant, qui est arrondi et formé par des gros plis creux.

A partir de dessous la bretelle, à chaque épaule, descend une espèce de petite manche carrée formant deux plis creux sur le bras et ayant sur chaque pli un rang de petits boutons.

Le ruban est posé à plat, à un centimètre du bord, tout autour du vêtement et de la petite manche carrée.

Robe en taffetas, garnie du même ruban.

Corsage montant boutonné; taille busquée, sans basques.

Jupe garnie de trois volants, bordés par un ruban gaze et velours.

HISTOIRE NATURELLE.

LE BAMBOU. — LA CANNE A SUCRE.

I. LE BAMBOU. — Si la royauté existe parmi les plantes, et si l'on doit la décerner à la grandeur, à

la force et à la beauté, le Bambou est assurément le roi des graminées. Sa taille gigantesque le fait l'égal des palmiers superbes; sa tige lisse, brillante, droite et flexible lui donne un air à la fois élégant et ma-



jestueux. Il se balance mollement dans l'air, comme pour rafraîchir au souffle de la brise son feuillage ondoyant, d'un beau vert clair, et comparable, pour la légèreté, à ces diadèmes de plumes qui ceignent le front des chefs sauvages de l'Amérique.

« Les Bambous, dit le savant Kunth, ne contribuent pas moins que les palmiers à donner aux paysages équinoxiaux une physionomie particulière. » Dans l'Inde, qui est leur patrie, et d'où ils ont été transportés dans toutes les colonies européennes des deux

lets-écharpes, puis il y a une...
rière et devant sans pen...
aments se composent de trois...
cousis, pour la ville, des barreaux...
n'ont pas sans vous parler de...
le, si anciennement et si...
édition de toutes sortes de...
à ce moment un état considé...
l'occasion de vos écrits, sou...
à meilleur goût, qui avant lors...
la mode nouvelle.
nouvelle pour les amateurs de...
se : voici Musard fils qui s'occu...
j'ai pu plus regardé, qu'on...
Celle entreprise les honne et...
appelle quelle vogue ait eu...
rts de Musard père, me...
un local précieusement, se...
gants, et sous pavillon y...
ste.
os de nouvelle, voici ce qu'il...
d'après des grands journaux, son...
erred.
riche collectionneur, bien connu...
phie, vient de trouver dans un...
une lettre authentique et très...
célèbre médecin italien du 17^e...
lettre, datée de Padoue, la...
charmante Nonne de Lendin, con...
qu'elle lui avait faite sans...
ent dans la lettre d'un certain...
rapidité des vus traces de...
à préparation. Il lui raconte...
dans un ancien manuscrit...
e contre les râles.
qui devait connaître la...
obéir et surtout comme...
à pour son évêque, à l'insu...
si important pour elle, et...
la préparation qu'il lui...
ce miracle de conservation...
ration des contemporains...
si-siècle.
voilà une heureuse...
la donnera? Pourquoi ne pas...
de notre beauté? Et...
s'en empresser et que...
du secret de Nonne. *Musard*

MODES N° 458.

à étendu, couvert par trois...
au le barillet remonte en...
que c'est, une rose avec...
s, blouses, fleurs et...
est en tulle, garni d'un...
fond de gaze, de petits...
amers, presque...
tis.
santure d'épave à...
elle facile...
voit qui...
dient derrière...
et fermé par...
de dessous...
en petite...
point sur...
sont et de...
en tulle...
se mouvant...
carré de...
sont par...

mondes, on les cultive en haies ou palissades immenses, autour des plantations. Ces haies sont ce qu'on appelle, dans les établissements français, des *balisages*. Au rapport du même voyageur, il est difficile de s'en former une idée lorsqu'on n'en a point vu. Comme on plante les Bambous très serrés les uns contre les autres, leurs grands chaumes creux, en se frottant et en s'entrechoquant, produisent un bruit étrange, très propre à effrayer quiconque l'entend pour la première fois : quelque chose, j'imagine, comme la mêlée de deux légions de squelettes se livrant un combat corps à corps. Des témoins dignes de foi assurent que, dans la saison des grandes chaleurs et de la sécheresse, ce frottement et ces choes continuels finissent quelquefois par échauffer les tiges au point qu'elles prennent feu, et qu'on a vu éclater ainsi d'effroyables incendies dont la cause, au premier abord, paraissait tout à fait inexplicable. Ce fut grâce à l'un de ces incendies que Kunth parvint à se procurer des fleurs de Bambou, fleurs très rares, et qui, chose remarquable, ne se montrent presque jamais sur les individus vigoureux et en pleine végétation. « Après en avoir cherché vainement pour en enrichir notre herbier, dit ce naturaliste, nous avons, en quelque sorte, renoncé à de nouvelles investigations, quand l'incendie d'un balisage ayant eu lieu dans une habitation de la rivière de l'est de l'île de Mascareigne, nous pûmes nous en procurer. Les nouvelles pousses de certains vieux troncs qui avaient résisté aux flammes, se chargèrent de fleurs, dont le nombre alla toujours en diminuant quelques années après, et, lorsque les Bambous eurent repris leur vigueur, on n'en retrouva plus. »

Les usages auxquels on emploie le Bambou sont presque innombrables, surtout en Chine et dans l'Inde où il est très commun en même temps que très beau. C'est une des principales ressources des habitants de ces contrées, puisque, avec sa tige laissée entière, ou sciée dans son diamètre, ou fendue dans sa longueur, ils trouvent moyen, non-seulement de façonner une foule de meubles et d'ustensiles, mais encore de gréer des navires, et de construire des maisons; et que, de plus, ils retirent des cavités comprises dans les entre-nœuds une liqueur douce et sucrée, qui, fermentée et aromatisée, leur fournit un aliment agréable et une boisson généreuse.

Avec les chaumes de Bambou, les Indiens et les Chinois construisent des maisons entières, y compris les planchers, les cloisons et la toiture. Cette dernière partie du bâtiment est très ingénieusement faite : les chaumes sont partagés en deux dans leur longueur; on forme une première couverture de demi-cylindres rangés parallèlement sur un plan incliné, avec la concavité en dehors, de manière à avoir une série de canelures creuses contiguës; puis on superpose une seconde couche, avec la concavité tournée en dedans, et emboitant les arêtes de la première surface. Ces toitures préservent bien, en été, des ardeurs du soleil, et, pendant la mauvaise saison, des pluies abondantes qui, dans les climats chauds, tombent sans interruption pendant plusieurs mois de suite. Les jeunes tiges de Bambou servent à confectionner des meubles à la fois légers et solides : chaises, tables, barres de palanquins, lits, etc. Avec ces mêmes tiges coupées en lanières minces, les Indiens font des nattes et des cor-

beilles. En partageant les gros Bambous en tronçons de 1 à 2 pieds de hauteur, dont on ferme un des orifices, on obtient des seaux dont la confection n'exige pas une grande habileté. Veut-on transporter au loin, sans avoir besoin de les arroser pendant le voyage, de jeunes plantes délicates, on n'a qu'à les placer dans des caisses ainsi faites avec des chaumes de Bambous verts : ces caisses conservent, pendant plusieurs semaines, une humidité qui suffit à alimenter la plante et à lui conserver sa fraîcheur. Les Bambous dont on fait des cannes à l'usage de nos *fashionables* sont les pousses en bas âge de ces graminées.

J'ai dit qu'on tirait du Bambou une substance alimentaire et une liqueur potable. Il s'agit d'une moelle spongieuse et féculente contenue dans les entre-nœuds des jeunes chaumes. Cette moelle est tout à fait analogue au *sagou*, dont nos cuisinières font de si excellents potages; seulement elle est sucrée naturellement. Les Indiens en font grand cas, et ils n'ont pas tort. En outre, une liqueur également sucrée découle spontanément de la jointure qui forme les nœuds. On la désigne aux Indes sous le nom de *tabaxir*. Soumise à la fermentation, elle devient alcoolique et capiteuse comme l'hydromel. C'est de préférence à ce dernier état qu'elle est consommée par les Indiens, grands amateurs, vous le savez, de boissons spiritueuses.

Sous le ciel et dans le terrain qui lui conviennent, le Bambou croît sans le secours d'aucune culture. C'est un de ces présents gratuits dont la nature est si prodigue envers les habitants des zones tropicales, et qui expliquent en grande partie l'état stationnaire de leur civilisation. Car c'est le besoin qui engendre l'industrie; et chez ces peuples la nécessité du travail se fait à peine sentir.

II. LA CANNE A SUCRE OU CANAMELLE. — Cette graminée a d'abord été appelée par les botanistes



Arundo saccharifera, c'est-à-dire roseau à sucre. Son nom latin actuel est *saccharum*, qui signifie

sucré. — Quoi! direz-vous, le sucre a un nom latin! — Les Romains connaissaient donc le sucre? — Entendons-nous. Ils le connaissaient un peu comme je ne sais plus quel gueux de comédie connaissait les louis d'or: pour en avoir entendu parler. Les Grecs le connaissaient avant eux, à peu près de la même manière, et c'est à leur langue que les Latins ont emprunté le nom de cette substance. Mais dans les Indes et dans l'Arabie Heureuse, le jus de la canne était connu, apprécié et consommé, au naturel, bien entendu, car ces peuples barbares ignoraient l'art de le purifier, de le faire cristalliser et de le raffiner. Ils faisaient, j'imagine, une sorte de coco avec la cannelles, comme on fait chez nous avec le bois de réglisse.

Quant aux Grecs et aux Romains, ils ne sucrèrent point leur café, par la raison qu'ils n'avaient ni sucre ni café; pour édulcorer leurs boissons, le vin par exemple, ils avaient recours au miel, dont ils faisaient grand usage, comme le prouvent de nombreux passages de nombreux auteurs que je m'abstiens de vous citer. Ce fut l'expédition d'Alexandre le Grand qui leur révéla l'existence d'un autre miel « obtenu, dit Strabon (un géographe grec), sans le secours des abeilles », et fourni par un roseau propre aux contrées les plus chaudes de l'Asie. Le poète Lucain, qui vivait et mourut sous Néron, parle, dans sa *Pharsale*, des peuples « qui boivent le doux suc d'un tendre roseau ». Cette manière de désigner les Orientaux prouve qu'aux yeux des Romains, la possession d'un semblable produit avait beaucoup d'importance, et qu'ils auraient bien voulu en goûter. Or, je suis étonné qu'ils ne se soient point passés cette fantaisie, eux qui ne se gênaient guère pour mettre à contribution les pays soumis à leur empire. Pourquoi s'en sont-ils privés?... J'attendrai, pour examiner cette question, qu'elle ait été mise au concours par une Académie quelconque.

Quoi qu'il en soit, on ne but de l'eau sucrée en Europe qu'à la suite des croisades, — d'où, comme on sait, les Occidentaux rapportèrent une foule de choses qu'ils n'étaient pas allés chercher —. Les Vénitiens en eurent l'étreinte. Ils prirent le sucre pour un médicament, et les médecins d'alors l'administrèrent avec succès à quantité de malades, qui crurent fermement lui être redevables de leur guérison, et qui l'étaient peut-être en réalité, par cela seul qu'ils y avaient foi. On s'est convaincu depuis qu'il n'est qu'agréable au goût; et loin d'y avoir rien perdu dans l'opinion, il y a beaucoup gagné auprès de personnes, fort nombreuses, pour qui toute substance médicinale est nécessairement répugnante et nauséabonde.

Venise eut bientôt pour concurrents, dans le commerce du sucre, le Portugal, puis l'Espagne. Peu à peu on transplanta la Canamelle dans la Sicile, en Égypte, dans les Canaries, et enfin en Amérique. C'est seulement depuis sa naturalisation dans les colonies du nouveau monde, où elle réussit et se multiplia merveilleusement, que la culture et l'exploitation de cette plante a pris l'importance que chacun sait; importance qui, à vrai dire, a bien diminué de nos jours, par suite de deux grands événements: la découverte du sucre de betterave, due à Achard, de Berlin, et l'émancipation des esclaves.

Le sucre est aujourd'hui pour nous une de ces superfluités dont nous ne saurions nous passer, et sans lesquelles nous ne comprenons même pas qu'on ait jamais pu vivre.

— Avec quoi nos pères sucrèrent-ils leurs tisanes, puisqu'ils n'avaient pas de sucre? demandait un écolier à son magister.

— Bête! répondit celui-ci, avec du sirop. (*Historique.*)

ARTHUR MANGIN.



Canne à sucre ou Canne
à d'abord été appelée par les

MERVEILLES ET CURIOSITÉS DES TEMPS ANCIENS ET MODERNES.

L'ALHAMBRA.

La domination des Maures en Espagne, où ils régnèrent depuis la chute de l'empire des Goths, au commencement du VIII^e siècle, jusqu'à leur expulsion définitive par Ferdinand, à la fin du XV^e siècle, est un des plus étranges et, en même temps, des plus brillants épisodes de l'histoire du moyen âge.

Foudroyés par Charles Martel dans les champs poitevins, et refoulés au delà des Pyrénées, les musulmans renoncèrent à leurs projets de conquête et d'agrandissement vers le nord; et, se dévouant exclusivement aux arts de la paix, ils fondèrent un empire dont l'éclat et la splendeur ont illuminé tout l'Occident, et dont la civilisation égalait la prospérité.

Cet empire avait pour capitale Grenade — Grenade la belle, la superbe; — Grenade aux mosquées dorées, aux palais de marbre, paradis terrestre dont le souvenir fait encore pleurer de joie et d'orgueil, après quatre cents ans, les fils du désert, dans leurs longues veillées sous les palmiers de Karnac et sur les roches granitiques de l'Hedjaz et de l'Yémen. Quel poète, dans ces contrées où tout n'est que poésie, quel barde chez ce peuple conteur, n'a pas chanté les merveilles de la reine des cités avec ses fontaines jaillissant dans chaque rue, avec ses jardins d'orangers et de myrtes, avec ses guerriers que rien ne faisait trembler, et ses vierges au teint bruni que tout faisait sourire?

Mais de toutes les magnificences que le luxe prodigieux des sultans a semées dans Grenade, la plus magnifique, à coup sûr, c'est l'Alhambra (1), bâti par Abu-Abdallah ben Nazer, ou Elgaleh Billah, c'est-à-dire vainqueur par la grâce de Dieu, qui régna de 1231 à 1275.

L'Alhambra est un des plus merveilleux souvenirs laissés sur son passage par ce peuple conquérant, qui savait unir à tant de vaillance un culte si ardent pour l'art et la beauté. C'est une tente dressée par les khalifes sur cette terre promise d'Espagne, dont leurs fautes les ont fait bannir, tente délicate et frêle, mais

(1) En arabe, *el hamra*, la forteresse.

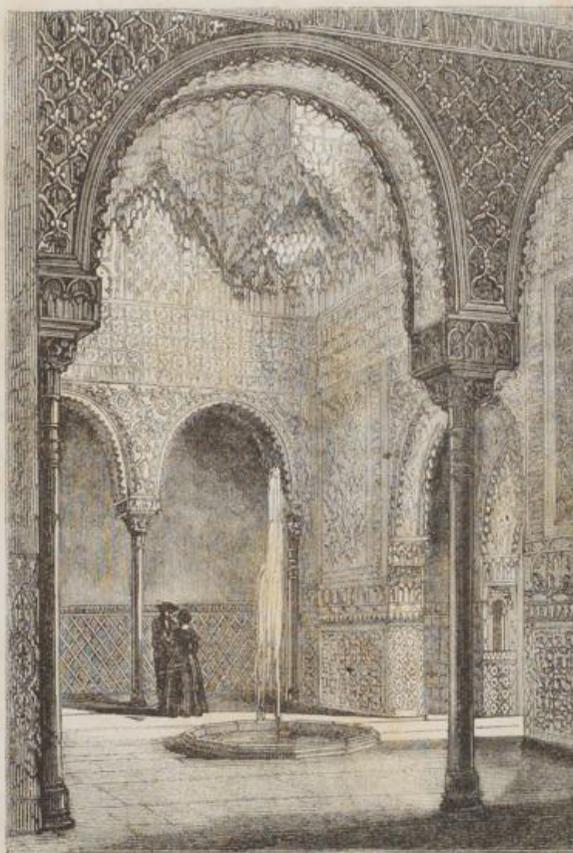
riche et gracieuse, qu'un coup de vent eût suffi à renverser, mais que le vent a respectée mieux que les hommes ne l'ont su faire. Charles-Quint, ce libéral empereur, qui se faisait une gloire de ramasser le pinceau du Titien, et qui s'honorait lui-même en honorant les artistes, ne s'est pas fait scrupule d'abattre une partie de l'Alhambra, pour s'y bâtir un palais étroit et mesquin, profanation aussi inutile qu'inexcusable.

L'Alhambra est bâti sur le sommet d'une des collines qui dominent la cité de Grenade. On y arrive par une avenue droite et roide, taillée dans une étroite ravine flanquée d'arbres séculaires, qui conduit à une tour mauresque bâtie de briques rouges. Cette tour carrée est l'entrée principale du palais. Le vestibule est une immense voûte en fer à cheval, la forme la plus communément adoptée par les architectes musulmans. A la clef de voûte est suspendue une gigantesque main de pierre sculptée, et au-dessus du portail on voit une clef d'égale proportion. La tradition affirme que le jour où cette main et cette clef se réuniront, tout l'édifice croulera et mettra au jour les trésors merveilleux enfouis dans les fondations.

Au sortir du vestibule, on débouche dans une grande cour appelée la place des Citernes, à cause des nombreux réservoirs que les Maures y avaient creusés dans le roc pour le ravitail-

lement de la forteresse en cas de siège. C'est devant cette cour que s'élève le palais inachevé de Charles-Quint. De cette esplanade on passe dans la cour des Bains, dont le vaste bassin, qui a la forme d'un parallélogramme allongé, servait de baignoire en été.

Il est entouré d'un portique de minces colonnes, dont les chapiteaux variés portent des arcades à cintre étendu, surmontées d'une galerie supérieure du même style, mais dont les colonnettes sont moins élevées. Les ornements de ces deux galeries sont, comme ceux de chacune des deux cours ou des salles du palais, d'une grâce et d'une magnificence qui rappellent les plus précieux tissus de l'Orient: ils se composent généralement d'entrelacements où l'œil s'égare comme en un labyrinthe, et dont souvent on chercherait en vain à retrouver le secret; puis d'arabesques propre-



scieuse, qu'un coup de vent de...
mais que le vent a respecté...
l'ont en vain. Charles-Édouard...
qui se faisait une place de...
Taten, et qui a dévoré les...
artistes, ne s'est pas fait...
de l'Alhambra, pour s'y livrer...
squid, production aussi noble que...

bra est bâti sur le sommet...
omment la cité de Genève...
asse droite et roide, telles...
rives...
secularis, qui...
à une tour...
l'été...
publi...
une...
for...
la...
adap...
lecte...
châ...
possi...
ma...
et...
on...
prop...
d'au...
reste...
se...
les...
ou...
voies...
ind...
Au...
ou...
grande...
place...
cette...
seu...
y...
le...

forteresse en cas de siège...
que s'élève le plus...
cette...
le...
me...
douré...
épitéux...
dont...
nts...
des...
et...
al...
rante...
ver...
le...



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Coiffures de la M^{lle} X. Shopiteau. Robes de Paulines Canter. Modes de M^{lle} Alphonsine Fleurs.
de S. Perrot Petit & C^{ie}. Supplémentaires et Robes d'Andoyer (à la Ville de Lyon) Corslets (sans gousset) de la
Maison Sophie Dumoulin. Parfums de Legrand. Brevets de S. M. L'Empereur et des cours étrangères.

Entered at Stationers' Hall.

LONDON at the Monitor Office 15, Broad Street. Sole NEW-YORK, Putnam & C^o General Agents.

MADRID, P. J. de la Pina.

Printed 459

ment dites où s'épanouissent mille fleurs idéales, et enfin d'inscriptions dont les caractères antiques ressemblent eux-mêmes à une capricieuse décoration.

En voici quelques-unes :

« Ma structure, effet d'un art exquis, a déjà passé en proverbe, et ma louange est dans toutes les bouches. »

« Toutes les pierres brutes et grossières employées à la construction de ce palais tirent leur éclat de la lumière que l'ensemble de ce palais même jette sur elles. »

Quelques-unes expriment des jeux de mots que le caractère des langues méridionales admet plus aisément que les nôtres, et qu'un poète moderne a essayé de traduire dans cet anachronisme poétique :

Grenade a plus de merveilles
Que n'a de graines vermeilles
Le beau fruit de ses vallons.
Grenade la bien nommée,
Lorsque la guerre enflammée
Déroule ses pavillons,
Cent fois plus terrible éclate
Que la grenade écarlate
Sur le front des bataillons.

De cette première cour, on passe dans la cour des Lions, au centre de laquelle jaillit une fontaine dont la double vasque de marbre noir est supportée par douze lions grossièrement taillés. Cette fontaine, dont le bassin mutilé n'est plus alimenté que par les eaux du ciel, distribuait autrefois, par les douze gueules de ses lions de marbre, l'eau nécessaire aux réservoirs des appartements particuliers. Le péristyle qui règne autour de cette cour est formé de colonnes accouplées, d'un goût bizarre et fantastique, ornées de feuillages et de chapiteaux d'un travail monstrueux, où ne se rencontre jamais l'imitation de l'homme et des créatures vivantes, proscrite par le *Coran*.

Quatre portiques en saillie donnent accès dans quatre salles symétriquement distribuées aux quatre

points cardinaux de la salle des Lions. De ce nombre est la salle des Abencerrages, où périrent trente-six des plus braves chevaliers de cette race tristement célèbre. La fontaine de marbre, dont le jet cristallin lance et fait danser si coquettement dans sa vasque sculptée ses gerbes d'opales et de diamants, a vu ses eaux fraîches et transparentes souillées de leur sang généreux; et, sur le pavement de porphyre le gardien de l'Alhambra épouvanté montre encore une large tache rougeâtre que le temps a respectée, et qui est restée là comme une protestation et un cri de vengeance.

En sortant de la salle des Abencerrages, on arrive, par la salle de Justice, à deux cabinets dont le nom mystérieux éveille tout un monde de pensées douces ou sombres, suivant l'inflexion que le cicerone met à les prononcer : le cabinet de la Reine et la salle des Deux-Sœurs. Quelle reine? quelles sœurs? Nul n'en sait rien, et le visiteur peut à son gré recomposer par le souvenir des images sinistres ou souriantes, des scènes de plaisir ou des tortures inouïes telles qu'en savait imaginer l'esprit cruellement inventif des sultans ennuyés.

On ne peut se défendre d'un pénible serrement de cœur en visitant ces ruines dévastées, dernier souvenir de tant de grandeur et de puissance, laissé sur la terre étrangère par un peuple puissant dont le nom seul a survécu. Les musulmans, alors, se riaient des efforts de la civilisation moderne qui opérait lentement, inévitablement son œuvre, comme se riaient des premiers chrétiens les philosophes de Rome et d'Athènes. Où sont-ils aujourd'hui les uns et les autres? Des mendiants et des Bohémiens hantent seuls aujourd'hui les cours désertes de l'Alhambra, et le descendant actuel du dernier sultan de Grenade est un pauvre marchand qui tient une échoppe mal achalandée dans la ville de Fez en Afrique.

LE PAUVRE DE SAINT-ROCH.

(Suite et fin.)

— Ma fille! dit M. de la Serre, la prenant en même temps par la main : Henriette, continua-t-il, je te présente le comte d'Ablon et te prie de l'aimer comme un frère, car c'est le fils du plus digne de mes amis.

L'imprévu de cette rencontre déconcerta tellement la jeune fille, qu'elle resta sans mouvement et sans parole : son père, surpris de ce trouble et de la rougeur de Louis, qui n'était guère moins ému, lui demanda tout bas si elle avait déjà rencontré le comte.

Un serrement de main fut sa réponse.

— Et où cela?

— Au coche d'eau, murmura-t-elle d'une voix éteinte.

— Ainsi, cher comte, dit alors M. de la Serre d'un ton de cordialité qui rassura ces cœurs tremblants, le hasard, plus heureux que moi, a rendu, je le vois, mes présentations inutiles. Que ce qu'il a fait soit bien fait; et puisque la glace est rompue et que vous êtes de vieilles connaissances, comte, donnez la main à ma fille, et passons, s'il vous plaît, dans la salle voisine,

où cette cloche nous annonce que mademoiselle est servie.

Après le dîner, qui fut délicieux pour les jeunes convives, bien que nul d'eux, assurément, ne sût au juste ce qu'il avait mangé, on revint au salon, et là, sur l'invitation de son père, Henriette se mit au clavecin et chanta la romance à la mode, de madame Beauharnais. Sa voix, pleine d'éclat et de fraîcheur, prit tout à coup une expression si douce, que Louis d'Ablon, déjà charmé, ne put retenir ses larmes à ce couplet :

Beau songe de l'enfance,
Quelle était ta douceur!
L'âge de l'innocence
Est celui du bonheur.
Félicité passée
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,

Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!...

Au chant succéda une partie de whist dont M. de la

Serre et la gouvernante eurent tout l'honneur, mais non tout le plaisir, car en dépit de leurs distractions continuelles, jamais leurs partners n'avaient trouvé ce jeu plus attachant. Puis, lorsque la vieille horloge du couvent des Bénédictines sonna neuf heures, deux laquais se présentèrent avec des flambeaux, et M. de la Serre, souhaitant une bonne nuit à son hôte, le fit conduire dans son appartement. Louis d'Ablon, croyait rêver : pendant huit jours il lui sembla qu'il était au pays des fées et que cette illusion merveilleuse allait finir par une catastrophe. Le neuvième il n'en douta plus en apercevant au réveil la perruque noire et le tricorne de maître Castelnau.

— Je t'attendais ! dit-il avec un douloureux soupir : tu viens m'apprendre, n'est-ce pas, que je n'ai fait qu'un rêve ?...

— Tant s'en faut, sandis ! et aux nouvelles que j'apporte, comme dit la chanson, vos yeux à moitié endormis vont pétiller de joie !

— Parle vite ! de quoi s'agit-il ?...

— D'un mariage, sambleu ! d'un parti à rendre jaloux le premier moutardier du pape !

— Je ne veux pas me marier !

— Bien vrai ?...

— Oui, c'est mon dernier mot !

— Il faut donc dire à mademoiselle Henriette que vous la refusez ?...

— Comment ?... mon ami, mon sauveur, mon brave et digne Castelnau !...

— C'est elle !... ne m'étouffez pas !...

Quand son ivresse se fut un peu calmée, une réflexion vint assombrir le front du comte. — Castelnau, dit-il avec effort, j'aime Henriette plus que la vie ; mais, tu le sais, noblesse oblige ; je ne veux pas que mes aïeux rougissent dans leurs tombes. M. de la Serre ne m'est connu que par ses bienfaits ; puis-je, sans crainte, m'allier avec lui ?

— Les yeux fermés, monsieur le comte ! Que diable ! on n'a pas depuis trente années la confiance d'une respectable famille pour laisser faire un faux pas au plus loyal de ses enfants ! J'ai pris des renseignements en haut et en bas, de près et de loin ; il n'y a qu'une voix sur M. de la Serre. Tout le monde, depuis mon confrère Renard, de la porte Saint-Michel, son procureur, jusqu'au prieur des Feuillants, le regarde comme un modèle d'honneur et de probité. Il passe de plus pour un homme immensément riche.

— J'aime mieux sa fille que sa fortune, et du moment que tu m'assures que son alliance est honorable, je l'accepte avec empressement. Mais qui t'a envoyé ?...

— Moi ! dit M. de la Serre en entrant dans l'appartement ; monsieur le comte, j'approuve et je loue vos scrupules, et si les informations prises par votre procureur vous paraissent insuffisantes.....

— Allons signer le contrat, répondit Louis d'Ablon en se jetant tout joyeux dans ses bras.

Le mariage fut béni dans l'église des religieuses de l'Assomption, qui avaient élevé Henriette. Les deux époux s'aimaient tant, le soleil de la fortune et celui de la jeunesse brillaient si doucement pour eux, que Louis d'Ablon eut pendant six mois le bonheur le plus délicieux qu'on puisse goûter en ce monde. L'homme trop heureux devient égoïste. A son insu même, le sentiment qui règne dans son cœur en chasse les idées et les souvenirs d'un passé plus sombre. Ébloui par l'éclat du bonheur présent, Louis d'Ablon, malgré sa loyauté sévère, oublia le pauvre auquel il devait tout. Ce ne fut qu'à son retour de la campagne qu'il s'en souvint enfin. Se reprochant un soir son ingratitude, et rêvant aux moyens de la réparer, il se promenait seul dans le parc de la rue de la Ville-l'Évêque, lorsque le bruit d'une clef qu'on introduisait dans la serrure d'une petite porte du jardin attira son attention. Comme cette porte ne s'ouvrait jamais, il s'effaça derrière un rideau de charmille pour attendre ceux qui voulaient entrer, et ne tarda pas à voir apparaître l'homme qui occupait en ce moment sa pensée, le pauvre de Saint-Roch. La surprise lui ôta la voix ; il le suivit pourtant jusqu'à un pavillon ruiné dont il avait aussi les clefs ; mais, en mettant le pied sur le seuil de la porte, le comte s'arrêta, pétrifié d'étonnement.

Se croyant sans témoins, parce qu'il n'avait vu personne, le pauvre quittait ses haillons à la hâte, se débarrassait de ses fausses plaies, détachait sa jambe de bois et reprenait toutes les apparences d'un homme sain et vigoureux. Lorsqu'il eut redressé sa taille et dénoué le bandeau noir qui lui cachait l'œil droit, Louis d'Ablon poussa un cri et tomba évanoui sur le sable : il venait de reconnaître dans le mendiant démasqué M. de la Serre, son beau-père !

La scène qui se passa ensuite entre eux fut violente et cruelle. Armé d'un front d'airain, le pauvre avoua tout et s'applaudit même, avec le cynisme de ses pareils, de la fortune qu'il avait faite aux dépens des âmes sensibles. A la colère de ce loyal jeune homme, qui pleurait de rage et de désespoir d'avoir été trompé, il n'opposa que le dédain ou le sarcasme ; mais cet endurcissement, cette impudeur invulnérable, disparurent bien vite quand il comprit que la haine qu'il inspirait pourrait retomber sur sa fille. Le cœur de ce misérable, qui n'aimait rien au monde que son enfant, s'émut alors avec une angoisse si vraie, il en sortit des accents si déchirants et d'une si vive éloquence, que Louis d'Ablon promit de sauver le bonheur et peut-être la vie d'Henriette, que cette révélation aurait tuée ; mais il mit à son silence deux conditions : la première, que le faux M. de la Serre brûlerait ses haillons ; la seconde, que les hôpitaux hériteraient seuls du pauvre de Saint-Roch.

MARY LAFON.



LÉGENDES IRLANDAISES⁽¹⁾.

LA TRUITE BLANCHE.

(Légende du Mayo.)

... Le lendemain matin je me dirigeai seul vers la grotte pour admirer les beautés de cette rivière souterraine que le récit entendu la veille avait revêtu d'un nouvel attrait. Laisant mon cheval à Cong, je poursuivis à pied ma route à travers champs, si toutefois on peut employer ce mot pour parler du sol de cette partie du comté de Mayo, lequel, avec ses larges dalles de pierre calcaire séparées par des touffes de verdure, représente plutôt un cimetière couvert de monuments funèbres qu'une œuvre de la nature. Je dois néanmoins faire observer, en passant, que l'herbe qui croît dans ces interstices possède de telles propriétés que le bétail qu'on y mène pâtre engraisse plus rapidement que dans les prairies du plus riche aspect. Un habitant du Leinster déclarerait, sans hésiter, que cette terre n'est que pierres; mais les fermiers du Mayo savent par expérience qu'elle est d'un bon rapport. Des abîmes se creusent fréquemment entre ces blocs de pierre : cachés par le tapis velouté qui les recouvre, ils ont souvent été funestes aux hommes et aux animaux. Le plus dangereux de ces précipices est situé devant la grotte qui attirait mes pas. Des marches grossières et inégales, tant naturelles qu'artificielles, permettent à l'admirateur passionné de ses charmes mystérieux de descendre jusqu'au fond de la caverne. Là se trouve un espace éclairé, d'une étendue de 10 à 13 mètres, à l'une des extrémités duquel s'ouvre un passage voûté où règne la plus complète obscurité. La profondeur de la grotte est à peu près égale au chiffre que je viens d'indiquer; l'entrée n'a pas plus de 4 à 5 mètres de large et disparaît presque sous les festons du lierre et des plantes parasites qui se tordent, grimpent et tombent en guirlandes capricieuses sur ses bords. C'est, en vérité, un lieu charmant et poétique, surtout pour le voyageur, en ce qu'il ne ressemble à rien de ce qu'il a pu voir, et s'est soustrait à la maligne influence qui défloré tous les sites remarquables en éveillant autour d'eux un tumulte pompeux qui vous contraint à vous écrier sans cesse : « Admirable ! »

Une vieille femme à la physionomie avenante venait de plonger sa cruche dans les flots limpides qui murmuraient doucement en glissant sur les cailloux brillants dont les nuances varient à l'infini, lorsque je posai le pied sur la terre ferme. Elle vit tout de suite que j'étais étranger, et, son vase étant plein de l'eau fraîche et délicieuse de la rivière souterraine, elle s'arrêta, — mue en partie peut-être par le désir bien excusable de faire parade de sa science, mais sans nul doute aussi par l'affabilité naturelle à ses compatriotes, — dans l'intention bien évidente d'être pour cette fois le cicérone de la grotte. Elle dit quelques mots en irlandais à un jeune garçon qu'elle pressa de se hâter, et dont elle m'apprit qu'elle était la bisaïeule.

(1) Extrait par E. Danin de *Legends of Ireland*, by Samuel Lover.

« La bisaïeule ! m'écriai-je sans cacher ma surprise.

— Oui, votre honneur, répondit-elle; et le plaisir que lui causa mon exclamation fit étinceler ses yeux, auxquels le temps n'avait pas enlevé tout leur éclat, et dont le souffle desséchant d'un monde égoïste n'avait pas altéré la douceur.

— Vous êtes, parmi toutes les femmes, la plus jeune bisaïeule que j'aie jamais vue.

— En vérité, je suis sûre que c'est bien votre pensée, monsieur.

— Ce qui ne vous empêche pas de paraître d'une bonne santé, et de vouloir vivre bien des années encore, continuai-je.

— S'il plaît à Dieu, monsieur, répliqua-t-elle humblement.

— Mais, ajoutai-je, j'ai vu, en parcourant le pays, un grand nombre de personnes âgées; ne pourriez-vous me dire quel âge on atteint le plus généralement ici ?

— A vous dire vrai, monsieur, fit-elle, employant le langage figuré et badin dont on abuse fréquemment en Irlande, nous vivons ici aussi longtemps que nous voulons.

— Ce privilège est un de ceux qu'on ne dédaigne pas; mais vous avez dû vous marier bien jeune, quoi qu'il en soit.

— Je n'avais pas beaucoup plus de seize ans, votre honneur, lorsque j'eus mon premier enfant au sein.

— C'était commencer de bonne heure.

— Libre à vous de le trouver, monsieur; mais Noreen (c'est ma fille, monsieur) — Noreen n'a pas perdu de temps non plus; elle a cru pouvoir, sans inconvénient, faire comme sa mère : — elle s'est mariée à dix-sept ans, et son mari et elle formaient un beau couple, je vous assure. Aussi je ne tardai pas à être grand'mère. Bref, voulant justifier le proverbe : « Quand le vieux coq chante, le petit oiseau gazouille, » toute la lignée, souche et progéniture, a imité la vieille femme (qui n'est autre que moi, monsieur); si bien qu'avec le temps, j'ai été non-seulement aïeule, mais bisaïeule. Et sur ce, voilà mon cher Paudeen-Bawn (1) qui m'apporte ce que je lui ai demandé. »

A ce moment, le bel enfant dont j'ai parlé se montra, secouant les longues boucles qui couvraient ses épaules, à l'entrée de la grotte; il était muni de fagots de broussailles, d'une torche de paille et d'un morceau de tourbe enflammée.

« C'est maintenant que votre honneur va voir le pigeonnier dans toute sa beauté.

Quel pigeonnier ? dis-je.

— Ceci, l'endroit où nous sommes.

— Pourquoi lui a-t-on donné ce nom ?

— Parce que, monsieur, les ramiers construisent souvent leurs nids au milieu des touffes de lierre qui

(1) Beau petit Paddy.

tapissent la grotte au dehors, et quelquefois même ici, ajouta-t-elle en indiquant du doigt la voûte obscure.

— Soufflez cette tourbe, Paudeen. »

Et Paudeen, gonflant les joues et serrant les lèvres, se mit aussitôt en devoir d'activer la flamme, à laquelle la vieille femme alluma ses fagots.

« A présent, monsieur, suivez-moi, me dit mon guide.

— Je regrette vraiment que vous preniez autant de peine pour moi.

— Oh ! votre honneur, ce n'est pas un ennui, mais bien le plus grand plaisir. »

Disant cela, elle pénétra plus avant dans la grotte, et je la suivis, choisissant avec soin, grâce à la lueur que projetait sa torche, la place où je pouvais sûrement poser mon pied le long de ce roc glissant qui s'avance au-dessus de la rivière. Arrivée à un point un peu plus élevé, elle agita son flambeau de résine aussi haut qu'elle le put et me demanda si je voyais bien la voûte.

Elle produisait elle-même un effet extraordinaire, entourée, comme elle l'était, de profondes ténèbres, éclairée par les reflets rougeâtres des branches de pin dont elle lançait les étincelles de tous côtés, drapée dans un grand manteau brun sur lequel retombaient quelques tresses de cheveux gris qui s'échappaient d'une coiffure semi-orientale; elle vous faisait songer à la sibylle s'appêtant à accomplir quelque terrible cérémonie de son culte, à évoquer ses esprits familiers, ou à faire sortir quelque démon de la rivière, dont le bruissement tumultueux, rendu plus sonore par les vibrations de la grotte, rappelait seul la présence.

Elle poussa de longs cris, et les échos de la caverne lui répondirent. « Regardez ! » me dit-elle; et allumant le brandon de paille, elle le jeta sur l'eau : je vis le courant l'entraîner rapidement; ses feux brillants dessinèrent de fantasmagoriques ondulations à la surface agitée du torrent, puis il disparut tout d'un coup. Le spectacle auquel je venais d'assister était le plus curieux, le plus saisissant, je pourrais presque dire le plus effrayant que j'eusse jamais vu. Cette scène était sublime.

Notre lumière étant près de s'éteindre, nous retournâmes sur nos pas et allâmes nous asseoir au bord de la rivière, dans l'espace éclairé que j'ai déjà décrit.

« Maintenant, monsieur, me dit ma vieille femme, il faut que vous tâchiez d'apercevoir la truite blanche, et je parie bien que vous n'en avez jamais vu de cette couleur. »

Je reconnus l'exactitude de cette assertion par un mouvement de tête.

« On prétend, votre honneur, que cette truite est une fée, et l'on raconte d'étranges histoires à son sujet.

— Quelles sont-elles ?

— A peine si j'en connais moi-même la moitié; mais essayez d'abord, et voyez-la si vous pouvez avant de partir; il y en a qui disent que ça porte malheur de venir à la grotte et de s'en aller sans avoir vu la truite blanche. Si vous étiez célibataire, monsieur, vous ne vous marierez jamais; et, vrai, ce serait grand dommage.

— Oh ! j'espère que les fées ne seraient pas assez cruelles...

— Chut ! chut ! fit-elle, promenant ses regards

effarés autour d'elle; puis, fronçant le sourcil, elle me lança un coup d'œil sévère et plaça le doigt sur sa bouche pour m'inviter au silence. Elle s'approcha de moi, et quand elle fut assez près pour que je pusse l'entendre me parler à voix basse, elle me dit : « Que votre honneur soit toujours respectueux envers ces bonnes gens, surtout en des lieux comme celui-ci, — car ce sont ceux-là qu'ils recherchent, et nul ne peut savoir qui l'écoute. Dieu nous protège ! Mais voyez, monsieur, voyez ! — et elle étendit la main vers le ruisseau : — la voici.

— Qui ? quoi ? demandai-je.

— La truite, monsieur. »

J'aperçus immédiatement le poisson qu'elle me désignait. Il avait bien, en effet, la forme d'une truite, mais il était d'un blanc de lait, et, remontant le cours de la rivière, semblait se tenir de préférence dans la région que visitait le jour.

« C'est bien elle; elle est toujours à la même place; on ne la trouve jamais ailleurs.

— Le pauvre poisson aime à nager où il fait clair, à ce qu'il paraît ?

— Oh ! que non pas, monsieur, s'écria mon interlocutrice en secouant la tête d'une manière significative; les gens du pays savent une histoire bien ancienne sur cette truite.

— Je vous serais bien reconnaissant de me la conter.

— Fi ! c'est pour rire à mes dépens ce que vous en dites, et pour m'appeler vieille folle, comme la dame du château l'a fait si souvent lorsqu'elle est arrivée parmi nous; — mais elle a bien changé depuis.

— Loin de rire de votre histoire, je serai, je vous jure, enchanté de l'entendre.

— Alors, reposez-vous ici un instant, je vais faire de mon mieux pour vous contenter. » Et, jetant son tablier sur le roc, elle m'indiqua cette place, tandis qu'elle s'asseyait à peu de distance sur une touffe d'herbe, et commença son récit :

« Dans un temps qui est bien loin, bien loin de nous, vivait une belle jeune fille qui habitait un château qu'on voyait se mirer dans les eaux du lac; on assure qu'elle était fiancée à un fils de roi et que le mariage était sur le point de se faire, lorsque l'époux infortuné, pauvre créature — Dieu nous ait en sa sainte et digne garde — fut tout à coup assassiné et jeté dans le lac qui est plus haut, là-bas. Il ne put, comme vous pensez bien, remplir les engagements qu'il avait pris envers la belle jeune fille, — et ce fut là le plus malheureux.

» Enfin, l'histoire rapporte qu'ayant perdu son fils de roi, l'esprit abandonna aussi la triste demoiselle, car elle avait le cœur sensible — Dieu la garde ainsi que nous, tant que nous sommes ! — et qu'elle ne cessa de le pleurer, jusqu'à ce qu'un beau jour nul ne la vit plus, si bien que chacun crut qu'elle avait été emportée par les fées.

» Au bout de quelque temps, on aperçut dans ce ruisseau qui coule au-dessous de nous, une truite blanche, Dieu la bénisse ! Pour le coup, les gens du pays ne surent que penser, car jamais avant cela — et jamais depuis — on n'avait entendu parler d'une truite blanche. Et, depuis des années et des années la truite est là, à cette même place où vous avez eu le bonheur de la voir; combien y a-t-il de ça ? Je ne saurais le dire, — elle y a toujours été de mon temps, et la plus

vieille du village n'en sait pas plus que moi sur ce point.

A la longue, on a fini par supposer que c'était une fée ; en vérité, ce ne pouvait être rien autre ; et l'on fit grande attention à ne la tourmenter ni à lui faire mal. Il en fut ainsi jusqu'à ce que quelques mauvais garnements de soldats vinssent à passer par ici. Ils se moquèrent de nous, nous raillèrent, nous bafouèrent de croire à des choses pareilles, et l'un d'eux, un vrai vaurien (je voudrais qu'il fût au diable ! — Dieu me pardonne ce méchant souhait !) jura qu'il mangerait la truite à son dîner, — le brigand !

Que croyez-vous que fit ce misérable ? Il n'eut pas de peine à saisir la truite, vous pensez bien, et l'ayant emportée chez lui, il mit la poêle au feu et y jeta la jolie petite créature. La truite se mit alors à pousser des cris qui semblaient sortir d'une poitrine humaine : vous en auriez frémi. Pour le soldat, il se tenait les côtes de rire, car son âme était endurcie, et quand il crut qu'elle était cuite d'un côté, il la retourna, afin qu'elle pût frirer de l'autre ; mais l'enfer s'en mêlait sans doute, elle était tout comme il l'avait prise. Il demeura lui-même étonné, disant que c'était une singulière truite, mais qu'elle finirait par se décider, et qu'avec de la patience il parviendrait à en goûter. Il ne prévoyait guère ce qui allait lui arriver.

Quand il crut qu'elle devait être à point, il la retourna de nouveau. Hélas ! que devint-il ? Le feu ne l'avait pas plus attaquée que précédemment.

« Le diable soit de moi ! s'écria le soldat, c'est à faire damner un saint ; mais j'essayerai encore, ma toute belle, et si fine que vous soyez, il faudra bien que j'aie le dernier. »

Mais il eut beau la tourner et la retourner cent fois, elle ne changea pas de couleur.

« Ah ! ah ! dit à la fin ce maudit (car bien certainement, monsieur, il fallait qu'il le fût, puisqu'il continuait malgré l'inutilité de ses efforts), c'est ainsi que vous y allez, ma charmante petite truite ; mais vous êtes frite peut-être, quoique vous n'avez pas trop bonne mine, et je ne serais pas surpris si vous étiez meilleure que vous n'en avez l'air. »

Sur ce, il prit son couteau et sa fourchette, bien résolu à entamer la truite. — Mais, bonté divine ! il ne l'eut pas plus tôt touchée de son couteau, qu'un cri terrible retentit, — si vous l'aviez entendu, vous auriez cru que la vie allait vous quitter, — et que la truite s'élança d'un bond de la poêle au milieu de la chambre. A la place même où elle était tombée se dressa tout à coup une femme ravissante, la plus belle de toutes les jeunes créatures qu'on ait vues sur terre ; elle était habillée de blanc ; un bandeau d'or paraît ses cheveux, et un flot de sang coulait le long de son bras.

« Regardez la blessure que vous m'avez faite, homme méchant, dit-elle en lui montrant son bras. » Et lui, mes chers enfants, il sentait ses yeux se gonfler, se gonfler, comme s'ils voulaient sortir de leur orbite.

« Ne pouviez-vous me laisser dans la rivière où j'étais si bien et si fraîchement, et où vous êtes venu me chercher ? Pourquoi m'avez-vous arrachée à mes occupations ? »

Le malheureux tremblait comme un chien cousu dans un sac mouillé ; il parvint cependant à bégayer quelques mots, la suppliant de lui laisser la vie, lui demandant des milliers de pardons et l'assurant que, s'il avait pu se douter qu'elle était occupée, il connaissait trop son devoir pour l'avoir troublée.

« J'étais en observation alors, reprit la dame, j'attendais le bien-aimé de mon cœur qui doit venir me rejoindre par eau ; s'il passe tandis que je suis absente et que je le manque par votre faute, je vous transformerai en épinoche, et je vous poursuivrai sans relâche tant qu'il croitra de l'herbe et qu'il coulera de l'eau. »

Cette fois le soldat crut qu'il allait mourir ; tout son corps frissonna à la seule pensée d'être changé en épinoche et il cria grâce tant qu'il put.

« Alors, reprit la belle créature, repentez-vous avant qu'il soit trop tard ; renoncez à vos habitudes coupables, soyez bon à l'avenir et rendez-vous à votre devoir (1) régulièrement. Mais d'abord, prenez-moi et reportez-moi dans la rivière ou vous m'avez trouvée.

— Oh ! ma noble dame, s'écria le soldat, comment voulez-vous que j'aie le courage de noyer une aussi belle personne que vous ?

Il n'avait pas achevé que la dame avait disparu et qu'il n'y avait plus à terre que la petite truite. Il la releva bien doucement, la posa sur un plat bien propre et courut comme il n'avait jamais couru de sa vie, poussé par la crainte que son fiancé ne fût venu pendant qu'elle était absente. Il courut, il courut toujours, sans s'arrêter pour reprendre haleine, jusqu'à ce qu'il fût dans la grotte, et aussitôt il jeta la truite dans la rivière. A peine y fut-elle, que l'eau devint toute rouge et elle resta ainsi quelque temps ; le sang coulait probablement de l'entaille faite par le couteau du soldat, mais le courant l'eut bientôt fermée. A dater de ce jour, on a remarqué une petite tache rouge au côté de la truite, à l'endroit où elle a été blessée, et on la voit encore (2).

Pour vous finir, monsieur, depuis cette époque le soldat fut un tout autre homme : il se corrigea de ses vices, il se rendit régulièrement à son devoir et fit maigre trois jours chaque semaine, — et pourtant il n'eut jamais recours au poisson pour se nourrir ces jours-là, car, — sauf votre respect, Dieu veuille avoir pitié de nous, — après la frayeur qu'il avait eue, il ne put jamais en faire entrer une parcelle dans son estomac. Quoi qu'il en soit, il changea du tout au tout, comme je l'ai déjà dit ; quelques années plus tard il quitta l'armée pour se faire ermite, et l'on assure qu'il *priaît sans cesse pour l'âme de la Truite Blanche.*

(Moniteur.)

(1) Le paysan irlandais emploie cette expression : aller à son devoir, pour dire qu'il se rend au confessionnal.

(2) Le poisson a réellement une marque rouge au côté.



COURRIER DE PARIS.

La porte Saint-Martin vient d'essayer d'un drame noir ou du moins très brun. Ce drame s'appelle *Sang-Meté*. C'est l'histoire d'un certain métis qui, chargé par son maître de gérer les plantations que celui-ci laisse aux Colonies, afin d'aller vivre à Paris, imagine d'affranchir les esclaves, d'incendier les domaines et de s'approprier les valeurs qui lui sont confiés. Il est vrai que, de son côté, le maître ruiné, déshonoré par lui (il le réduit à faire banqueroute), l'a séparé de son père pour le vendre, de sa femme pour en faire présent à un ami, de son frère pour l'expédier en France avec un chargement de boucats de sucre et de balles de coton, et qu'il l'a fait lui-même, par dessus le marché, tatouer, avec un fer rouge, du stigmate de la servitude. Que ce maître ait été, après de pareils procédés, assez inconséquent pour remettre ses plus chers intérêts entre les mains d'un homme aussi cruellement éprouvé, voilà qui témoigne de sa part bien peu de connaissance du cœur humain en général, et du cœur nègre en particulier.

Ses exploits accomplis, notre Spartacus mâtiné s'embarque pour l'Europe, fait connaissance, en parcourant la Suisse, d'un anglais bon enfant, qui lui prête, pour vingt-quatre heures, son nom et ses papiers; précipite l'anglais au fond d'un puits perdu, et se trouve, grâce à ce coup de maître, substitué aux noms, titres et qualités du susdit anglais, qui n'est ni plus ni moins que pair d'Angleterre et s'appelle lord Fakland. Tout est pour le mieux. Le faux lord vient à Paris où il mène une vie de prince, et s'amuse (car, au fond, ce mulâtre a du bon) à se faire le chevalier des femmes qu'on insulte, et le sauveur des enfants qu'on laisse rôti. Son malheur c'est d'avoir un cœur plus tendre qu'il ne convient à un nègre et surtout à un nègre aussi pervers :

Hélas ! pour être noir on n'en est pas moins homme.

Tant y a que le soi-disant Fakland tombe éperdument amoureux d'une adorable créature, qui se trouve (ô providence, qui peut sonder la profondeur de tes décrets?) être précisément la fille de son maître, l'ancien planteur des Colonies. A partir de là, l'action s'enveloppe dans un nuage tellement épais, que l'auteur lui-même n'y voit goutte et ne marche plus qu'à tâtons. Le jour ne reparait qu'au cinquième acte, qui se passe dans un jardin d'hiver dépendant de l'hôtel où Fakland a convié à une fête magnifique tous les gens de sa connaissance, et même beaucoup de gens qu'il ne connaît pas. Mais voici bien une autre affaire. Tout à coup, en face du susdit Fakland, apparaît un second Fakland, lequel sort de son puits, comme la vérité, quoiqu'un peu plus vêtu, pour venir réclamer son nom.

Vous croyez qu'à l'aspect de ce revenant, notre métis va perdre la tête ? Point du tout : il traite le nouveau venu d'imposteur et d'aventurier ; je soupçonne même qu'il le jetterait par la fenêtre si le jardin n'était de plain pied. Cependant on se groupe, on chuchote, on murmure : des deux Fakland qui sont en présence quel est le vrai ? Quel est le faux ?

Tout bien considéré, l'auditoire se prononce suivant les principes de Sosie :

Le véritable amphytrion
Est l'amphytrion où l'on dîne.

Tout est dit, et le vrai Fakland n'a plus qu'à rentrer dans son puits, quand soudain (quel coup de théâtre !) voilà le faux Fakland qui se démasque, tombe à genoux, et débite publiquement son *mea culpa*. Et la cause, s'il vous plaît, de cette conversion si peu prévue ? Le pauvre nègre vient d'apprendre que son père, au mépris des ordonnances de police qui régissent les inhumations, est enterré précisément sous le gazon de son jardin d'hiver. Cette contravention à l'avantage de mettre fin à une situation démesurément prolongée, et de nous renvoyer chez nous aux environs d'une heure du matin.

Passons à des pièces d'une autre couleur.

Le Vaudeville nous fait assister aux tribulations d'une bonne âme, de cet honnête et brave Calino, la victime des scies d'atelier, le souffre-douleur des artistes et des Cabriens de tous les âges. Pauvre homme ! on lui casse ses carreaux, on lui vole son chien, on lui met sa cave au pillage ; bien plus, on médite de lui subtiliser sa femme et de lui enlever sa sœur ; on le persécute, on le martyrise, jusqu'à ce qu'enfin un rapin, plus sensible que ses semblables, prend le patient sous sa protection, et parvient à attendrir ses bourreaux. Ce petit acte, mêlé de comique et de sensibilité, a obtenu plus de succès que telles grandes comédies de notre connaissance. Parade, sous les traits de Calino, s'est révélé comme un comédien d'avenir.

Le Gymnase nous a montré le salon du Demi-Monde. Le Palais-Royal nous introduit dans son boudoir. *L'Amant aux bouquets*, c'est l'amant qui ne passe que par l'escalier dérobé, qui s'esquive et se cache dans les armoires aussitôt que retentit le coup de sonnette annonçant l'arrivée de l'amant aux écus. Cet apologue qui, sous une apparence un peu leste, renferme une moralité très morale, a pour auteurs MM. Louis Lurine et Raymond Deslandes. C'est un succès de bon aloi, d'autant plus flatteur, que la pièce, par sa distinction, son bon goût, sa finesse, jure complètement avec le répertoire du crû.

Voulez-vous de bonnes grosses bêtises, des charges à mourir de rire, des calembredaines grosses comme des maisons, allez entendre Lassagne dans *Madelon Lescant*, la parodie du charmant opéra de MM. Scribe et Auber. Vous aurez, en outre, le plaisir de voir et d'écouter mademoiselle Serivaneck, dont le joli visage et le piquant ramage ont leur charme, même à côté de madame Marie Cabel, et vous jouirez en outre de la prose et des couplets de M. Lambert Thiboust, qui, à tout prendre, ne sont pas plus mauvais que bien d'autres.

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

MODES, LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES.

FONDÉ LE 1^{er} AVRIL 1843.

DESSINS PAR JULES DAVID.

PARIS

ADOLPHE GOUBAUD ET C^{IE}

RUE RICHELIEU, 92.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Sommaire du 1^{er} n^o d'octobre 1855.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n^o 443. — Planche de lingerie. — Le palais de l'Industrie. — Jeanne la Rousse, par O. SQUARD. — Courrier de Paris, par A. de B. — Bulletin des Théâtres, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 2^e n^o d'octobre 1855.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description des toilettes de la planche de modes. — Patrons du Moniteur de la mode. — Jeanne la Rousse (suite), par O. SQUARD. — Bulletin des théâtres, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 3^e n^o d'octobre 1855.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n^o 444. — Jeanne la Rousse (fin), par O. SQUARD. — Le vin de Johannisberg. — Exposition des fleurs, par A. de B. — La bijouterie à l'exposition universelle, par VILLAUMÉ. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 1^{er} n^o de novembre 1855.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n^o 445. — Planche de lingerie. — Patrons du Moniteur de la mode. — Le trésor de la mansarde. — Exposition des fleurs, par A. de B. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 2^e n^o de novembre 1855.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n^o 446. — Mœurs et usages des Russes jusqu'au XVII^e siècle, par BEAUVAIS, professeur. — Pensées et maximes. — Un bal à l'hôtel de Rambouillet, par la comtesse de BASSANVILLE. — Histoire naturelle : Les oiseaux-mouches. — Prières et souvenirs, par Octave DUCROS (de Sixt). — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 3^e n^o de novembre 1855.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n^o 447. — Les Germaines. — Merveilles et curiosités des temps anciens et modernes. — La pyramide de Chéops, le Sphinx. — Le pan d'habit (1^{er} article), par Alfred DES ESSARTS. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 1^{er} n^o de décembre 1855.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n^o 448. — Planche de lingerie. — Poésie : Ce que l'imitation de Jésus-Christ dit aux hommes, par André VAN-BASSELT. — La famille des chats, par Arthur MANGIN. — Le pan d'habit (fin), par Alfred DES ESSARTS. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 2^e n^o de décembre 1855.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n^o 449. — L'amant de la marquise, par le comte de PUYMAIGRE. — Voyages et récits, par le docteur YVAN. — Poésie : Reconnaissance, par madame Hermance LESGULLON. — La grande Chartreuse près Grenoble, par A. de B. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 3^e n^o de décembre 1855.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n^o 450. — Merveilles et curiosités des temps anciens et modernes : L'abbaye de Westminster. — Le château du chat. — Le château de Chenonceaux, par A. DE BRAGELONNE. — L'amant de la marquise (fin), par le comte de PUYMAIGRE. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 1^{er} n^o de janvier 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n^o 451. — Planche de lingerie. — Histoire naturelle : Les ours, par Arthur MANGIN. — Merveilles et curiosités des temps anciens et modernes : Le pont du Gard, le Kremlin. — Le miroir du diable (1^{er} article), par madame Anaïs SÉGALAS. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 2^e n^o de janvier 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n^o 452. — Le miroir du diable (fin), par madame Anaïs SÉGALAS. — La maison murée (1^{er} article), par Elie BERTHET. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 3^e n^o de janvier 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n^o 453. — Coup d'œil sur quelques mots, par le colonel AMBERT. — La maison murée (suite), par Elie BERTHET. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 1^{er} n^o de février 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n^o 454. — Planche de lingerie. — Histoire naturelle : Les chouettes, par Arthur MANGIN. — La maison murée (suite), par Elie BERTHET. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 2^e n^o de février 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n^o 455. — Eidographie (découverte nouvelle) imitation de la peinture à l'huile et à l'aquarelle. — La maison murée (suite), par Elie BERTHET. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 3^e n^o de février 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n^o 456. — La maison murée (fin), par Elie BERTHET. — Poésie : Invocation. — La fée de Biarritz, par Mary LAFON. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 1^{er} n^o de mars 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n^o 457. — Planche de lingerie. — Voyages et récits, par le docteur YVAN : Le cap de Bonne-Espérance. — Le prix de la vie, par Eugène SCRIBE. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 2^e n^o de mars 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n^o 458. — Le Louvre et les Tuileries, par A. de B. — Le pauvre de Saint-Roch (1^{er} article), par Mary LAFON. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

Sommaire du 3^e n^o de mars 1856.

La MODE, par madame Juliette LORMEAU. — Description de la gravure n^o 459. — Histoire naturelle : Le bambou, par Arthur MANGIN. — Merveilles et curiosités des temps anciens et modernes : L'Alhambra. — Légendes irlandaises : La Truite blanche (Legende du Mayo). — Le pauvre de Saint-Roch (fin), par Mary LAFON. — Courrier de Paris, par A. DE BRAGELONNE.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



En dépit de la lune rousse, qui nous lance sans pitié ses impétueuses bourrasques, les modes du printemps apparaissent successivement, comme de jeunes fleurs fraîchement écloses, et qui n'attendent plus pour s'épanouir tout à fait, qu'un rayon de soleil.

Dans la maison *Gagelin*, ce brillant sanctuaire de l'élégance parisienne, voici une foule d'étoffes splendides et de ravissantes confections. Signalons d'abord quelques-unes des premières, les autres auront leur tour ensuite.

Le *chiné marbré* est une étoffe d'une merveilleuse beauté, se composant de larges rayures, graduellement nuancées et séparées par une multitude de fleurettes, aux couleurs vives et chatoyantes, qui produisent un effet délicieux.

Il y a encore un gros de Naples à disposition, cerise et gris, d'une excessive distinction, puis le *chiné Dubarry*,

étoffe d'une grande élégance; celle nommée *fleurs du sud*, qu'émaillent les nuances les plus suaves; la *tigrine*, dont le nom désigne le genre et qui restera certainement l'une des plus privilégiées par l'aristocratie féminine. Enfin, citons aussi la *mosaïque camaïeu*, qui figure des espèces de losanges de deux nuances sur fond uni.

J'aurais bien d'autres étoffes à vous décrire, si je pouvais citer tout ce que renferme en tissus somptueux la maison *Gagelin*, mais, en vérité, cela contiendrait un volume et l'espace me manquerait. Pour me résumer, je parlerai encore des moires jaspées à larges rayures; des pékins de différents genres à branches courantes ou losanges nuancés; des robes à volants frangés et couverts de rayures ou de guirlandes de fleurs, puis des taffetas écossais à grands carreaux pour toilette habillée, et à petits dessins mignons pour mise de jeune fille. Je m'arrête forcément. Nous reparlerons une autre fois des étoffes de la maison *Gagelin*, pour dire ce qui se portera en tissus diaphanes.

Les confections sont très variées; tout subit cette année l'empire de la fantaisie, et les genres les plus opposés se rencontrent et s'adoptent selon le goût de chacun. Ainsi, on voit des mantelets-courts derrière comme devant, d'autres descendent un peu en manière de petite pointe de châle; puis il y en a de longs, dont les pans tombent plus bas que les genoux; ce modèle est pour la demi-toilette.

Je n'ai rien vu de plus gracieux, de plus élégant, que les mantelets de la maison *Gagelin*, et ceci, croyez-le, n'est point de la réclame: j'ai l'habitude d'être vraie, même quand il s'agit de chose futile. Je vais essayer de vous décrire quelques modèles, je dis *essayer*, car il est bien difficile, quand on n'a plus les objets sous les yeux, de ne rien omettre dans de semblables détails.

M. *Gagelin* a bien voulu me prendre pour marraine d'un des charmants modèles que j'admire, et je l'ai nommé *faldetta*, dénomination de la jolie mantille espagnole, dont une partie couvre la tête.

Ce mantelet est en taffetas marron, et nécessairement garni de dentelle comme, du reste, la plupart des confections de ce genre, réservées aux grandes toilettes. Au milieu du dos, partant d'une épaule à l'autre et tournant sur la poitrine en manière de pélerine, il y a une dentelle froncée haute de soixante-dix centimètres au moins, car elle recouvre presque tout le corps du mantelet. Lorsque l'on va en soirée ou au théâtre, on relève cette dentelle sur les cheveux, où elle vient alors former voile, ainsi que la mantille dont je lui ai donné le nom.

Ce modèle est d'une coquetterie pleine de séduction.

Quelques mantelets ont la forme de châle, j'en ai remarqué un en crêpe de Chine blanc, orné de larges bandes

en velours noir. C'est une excentricité, un caprice; il se nomme la *Joconde*.

Quelques autres modèles, en pointe arrondie derrière, ont devant de très longs pans. Ils sont ornés aussi de velours, de ruches et de dentelle.

Je ne dois point oublier d'adorables petits mantelets à capuchon, tout enjolivés de ruches, de dentelle et de clochettes en jais. Ils descendent aussi derrière un châle un peu arrondi. Leur coupe est toute particulière, car ils emboîtent positivement la taille et donnent à la tournure une élégance inouïe. Parmi eux, le mantelet *Desgrieux* est un vrai bijou. Les devants sont à petits pans.

Les broderies en jais sont encore très en faveur pour les confections, presque toutes en sont ornées.

Je ne dois point oublier un dernier modèle qui forme de gros plis plats sur la poitrine et dans le dos, sa forme a beaucoup de grâce.

Parlons un peu maintenant de ce qui se fait en modes, et citons quelques-uns des charmants modèles d'*Alexandrine*.

Ainsi que je l'ai dit dernièrement, les formes vont généralement en fuyant, et tous les chapeaux figurent positivement une montagne. Ils sont aussi excessivement garnis.

On fait encore la forme *Pamela*, soit en étoffe, soit en paille.

Voici un ravissant chapeau de paille de riz, cela se portera plus que jamais pour grande toilette. La passe est claire, moitié tulle, moitié bandes de paille. Au bord, d'un côté, il y a une branche d'acacia blanc. Tout le long de cette passe, dessus, on a posé des petites bouclettes de paille. Dessous, traverse en blonde et ruban; tour de blonde très fourni avec fleurs d'acacia; bavolet en tulle et paille bordé d'une blonde; fond plein uni. De chaque côté, touffes de bouclettes en ruban à longs bouts.

Un autre chapeau, aussi en paille de riz, était orné de ruban violet et de velours. Le ruban formait un plissé au bord de la passe, immédiatement au-dessus de la bande de velours qui la bordait. Le bavolet était aussi entouré de velours et d'un plissé en ruban n° 5.

Les chapeaux de paille de fantaisie sont charmants. Il y en a de brodés en couleur, d'autres présentent des dessins différents ou de petits damiers en velours noir. Quelquefois la passe et le bavolet sont à jour comme une dentelle. On les garnit fort coquettement avec des flots de ruban et des fleurs. J'en ai surtout remarqué un délicieux. Il était entouré de ruban violet n° 12, froncé au-dessus de la passe, au bord, puis venaient quatre rangées de petits velours *tom pousse*. La passe seule de ce chapeau était en paille. Sur le fond retombait une double fanchon en taffetas violet, autour de laquelle il y avait aussi quatre rangées de velours. Au bavolet, dont la hauteur était de quinze centimètres environ, on avait rajouté deux hautes pointes, une de chaque côté; ces pointes étaient retroussées. Les pointes et le bavolet avaient, comme le reste, pour ornement des petits velours noirs. Ce chapeau, quoique fort simple, se faisait admirer par sa distinction.

Beaucoup de chapeaux ont une passe de couleur tranchante, ainsi, au crêpe blanc, on mettra une passe de taffetas rose, mauve, bleu ou violet.

Il y a aussi quelques fonds en crêpe coulissés.

Sur les chapeaux de demi toilette en couleur un peu foncée, telle que vert-d'eau, mauve, gris, violet, on met souvent de la dentelle noire.

La blonde s'emploie pour les chapeaux habillés.

J'ai vu, chez madame *Alexandrine*, des bonnets en paille: ceci est une grande nouveauté. Le fond est entièrement à jour. On les orne de rubans ou de fleurs.

A propos de fleurs, madame *Tilman* a créé les choses les plus ravissantes pour chapeaux et coiffures d'été. En ce moment, on choisit beaucoup la violette, le lilas et les

fleurs mélangées. Tout cela est pour le printemps, ensuite on prendra des fleurs plus brillantes, moins ordinaires. Madame *Tilman*, qui ne dément jamais la haute réputation que sa maison a acquise, grâce à son inimitable talent, possède un immense choix de fleurs variées, et dignes d'être mises à côté de celles que l'on voit éclore dans nos jardins, tant leur ressemblance avec elles est frappante; c'est la nature, avec ses mille nuances fines et délicates, que notre habile fleuriste imite à son gré, en se jouant de toutes les difficultés qu'elle rencontre.

On dit que les châles crêpe de Chine vont redevenir en faveur. On portera encore beaucoup de cachemires carrés des Indes et Français. Le beau magasin du *Persan* renferme, en ce genre, les plus magnifiques assortiments qui se puissent voir. Rien de riche, d'éblouissant, comme ces somptueux cachemires, devant lesquels la foule élégante s'arrête avec admiration chaque jour. Nous pouvons en dire autant des dentelles, qui forment aussi une des spécialités de cette maison. Ici, ce sont de belles pointes de Chantilly; là, des robes splendides pour toilette de mariée, soit en point d'Angleterre, soit en application de Bruxelles. Plus loin, des voiles charmants, arrondis des côtés, comme on les porte en ce moment; puis des cols, des volants, enfin tout ce qu'il est possible de souhaiter en fait de dentelles simples ou riches. Le magasin du *Persan* est une maison honorable à laquelle on peut s'adresser de confiance, et qui expédie, sur demande, les cachemires les plus beaux, comme les plus merveilleuses dentelles.

Madame *Colas*, qui m'a fourni souvent de précieux renseignements en fait de lingerie, vient de créer de charmants modèles de mantelets en mousseline. Les uns ornés de hauts volants brodés, les autres avec des bouillonnés dans lesquels on passe un ruban de couleur claire. Ceux-ci sont pour jeunes personnes. J'ai remarqué en outre dans son magasin de fort jolis canezous de mousseline, composés d'entre-deux brodés et d'entre-deux de dentelle, qui se mettront sur les robes légères.

A propos de robes, on n'est pas bien certain des formes que l'on adoptera: j'espère savoir quelque chose de positif à cet égard la fois prochaine. En attendant, nous conservons les volants et les corsages montants.

A celles d'entre vous, mesdames, qui auraient besoin de garnitures de robes en passementerie, velours ou rubans, nous recommandons particulièrement le magasin de *la ville de Lyon*, qui est réellement le premier de Paris dans ce genre d'articles, et celui où, par conséquent, l'on est certain de trouver les choses les plus nouvelles et de meilleur goût.

Les toilettes légères de l'été exigent un corset bien fait, c'est le cas de rappeler ceux de la maison *Sophie Dumoulin*. Ces corsets sont irréprochables, et toutes les femmes qui comprennent bien l'intérêt de leurs grâces, choisissent ces puissants auxiliaires si habiles à les faire valoir.

Faisons maintenant une station dans le magasin de parfumerie de M. *Legrand*, là nous trouverons plus d'une chose précieuse: d'abord, la *muélosine* au quinquina, qui reçoit dans sa composition les substances les plus efficaces pour arrêter la chute des cheveux, les fortifier et provoquer leur développement. Puis le *vinaigre odzotique hygiénique*, dont l'emploi est excellent pour la toilette, et qui rafraîchit la peau d'une manière toute particulière. Son odeur est, en outre, des plus fines et des plus suaves. Je citerai encore la pâte d'amandes au miel, qui blanchit et adoucit les mains et, pour parfumer les appartements, ce qui est aujourd'hui fort en usage, le *papier Égyptien* ou *papier fumant*, dont l'arôme est délicieux. Du reste, pour tout ce qui concerne la parfumerie, la maison *Legrand* a toujours été en première ligne, et sa haute renommée nous dispense de plus longs éloges.

Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 460.

TOILETTE DE VILLE. — Cheveux sans chignon, rouleaux ronds. Peigne en écaille, cache-peigne en velours noir.

Basquine en taffetas noir, garnie de ruban gros grain et d'effilé.

Le corsage est montant, ajusté devant et derrière et se prolongeant en basque à dents d'une seule pièce avec le corsage. Les dents sont au nombre de cinq : deux devant, une sur chaque hanche et une derrière : celles de devant plus petites que celle de derrière.

Le tour de l'encolure, le devant, la couture du dos et les coutures des côtés sont garnis d'un ruban, froncé en ruche sur les coutures. Le bas des dents a pour garniture le même ruban, mais posé au bord en petit volant.

Sous la basque à pointes est cousu un volant très ample, haut de 25 à 30 centimètres, terminé par un ruban en volant retombant sur un effilé de 8 à 10 centimètres.

La manche forme trois dents garnies d'un volant en ruban et d'un ruban ruché partant de l'épaule et venant au milieu de chaque dent.

Elle est garnie d'un volant formant cinq dents et orné comme celui de la basque.

Robe en glacé vert foncé, ayant deux volants ourlés à la jupe.

Une petite ruche en dentelle garnit le col.

Sous-manches en mousseline bouillonnée, avec poignets brodés.

TOILETTE DE VISITE. — Chapeau en soie fond satiné, avec broché imitant les mailles d'un gros tulle, orné de blonde blanche et de plumes roses.

La passe forme l'avance sur le front, évase des joues et encadre bien le menton. Le bandeau de calotte et la calotte tombante sont unis. Le bavolet coupe carrément et forme des plis creux derrière.

Deux plumes sont posées ensemble au milieu du bandeau et descendent s'écartant un peu du bas en s'enroulant sur les bords de la calotte.

Une blonde de 12 à 15 centimètres, d'un travail très fin et très diaphane, est cousue en voilette sous une petite blonde ruchée au bord de la passe rejetée sur le chapeau, et elle se continue tout au bas du bavolet sous une ruche.

Un tout petit velours noir est cousu sous la passe à un centimètre du bord. Tout le dessous et les mentonnières sont en ruches de tulle. D'un côté, posé assez haut, est une fleur de laurier-rose, avec boutons et feuillage et quelques fleurettes roses avec des herbes. Brides en taffetas rose uni.

Basquine en glacé noir, garnie de rubans ruchés en rubans gros grains, d'entre-deux découpés à jours, avec dessins de taffetas sur fond de tulle, et de petits galons étroits.

Le corsage est montant et ajusté. La basque est ronde et garnie d'un volant plat ayant de distance en distance un gros pli en relief. Le haut du volant est coupé de manière à former des dents avec le pli au milieu. Ce volant est monté sous un galon très étroit (2 centimètres) qui, cachant la couture du volant, forme les ondulations.

Au bas du volant est un plissé en ruban ayant 5 centimètres ; au-dessus, un entre-deux de 5 centimètres, dont le bord supérieur est caché sous un petit galon.

Le haut du corsage est garni de deux rangs de plissé de 4 centimètres, de deux entre-deux à jours de 4 centimètres et de deux petits galons d'un centimètre. Cette garniture forme la pointe sur l'épaule et est semblable dans le dos.

La manche est longue de 18 centimètres ; elle est demi-juste ; elle a en haut un petit volant de 12 centimètres environ, diminutif de celui de la basque, ayant plissé et entre-deux de 3 centimètres chaque, avec tout petit galon formant les dents.

Le bas de la manche est aussi garni d'un même volant de 18 à 20 centimètres toujours monté de même.

Au cou est une petite ruche de dentelle noire, avec une petite ruche intérieure blanche.

Sous-manche en dentelle noire. Un gros bouffant, soutenu par une manchette de dentelle noire, relevée sous le bouffant et froncée dans un petit poignet.

Une petite dentelle blanche sur le poignet.

Robe en glacé uni mode.

Jupe à trois volants ourlés.

HISTOIRE NATURELLE.



LE CHIEN.

Charlet a dit avec raison ce mot spirituellement profond : « Ce qu'il y a de mieux dans l'homme, c'est son chien. »

Remarquez bien, je vous prie, cette connexité intime que Charlet établissait entre l'homme et le chien, et qui fait de l'un et de l'autre deux parties du même tout. Ce n'est pas là seulement une tournure de phrase originale ; c'est, sous forme de plaisanterie,

l'expression d'une grande vérité. L'homme est réellement incomplet sans le chien. Je parle tout de bon, et je considère le chien, non plus au point de vue du sentiment, mais au point de vue de l'utilité positive. Cette utilité ressortira d'une manière plus évidente à nos yeux, si nous remontons à l'origine des sociétés, car je ne fais point difficulté de l'avouer, dans l'état de civilisation où nous sommes actuellement en Europe, l'assistance du chien est devenue d'une nécessité

moins générale, et je m'attends que quelque jour cet animal sera, lui aussi, remplacé par quelque machine. Mais, je vous le dis en vérité, si nous sommes parvenus à pouvoir nous passer du chien, c'est au chien même que nous en sommes redevables. « Sans le chien, dit M. Toussenel, l'homme était condamné à végéter éternellement dans les limbes de la sauvagerie. C'est le chien qui fait passer la société de l'état sauvage à l'état patriarcal, en lui donnant le troupeau. Sans le



chien, pas de troupeau; sans le troupeau, pas de subsistance assurée, pas de gigot ni de rosbif à volonté, pas de laine, pas de burnous, pas de temps à perdre, pas d'observations astronomiques, pas de science, pas d'industrie. C'est le chien qui a fait à l'homme ces loisirs. L'Orient est le berceau de la civilisation, parce que l'Orient est la patrie du chien... Ce qui constitue toute la supériorité de l'ancien continent sur le nouveau, c'est le chien. A quoi se bornent, en effet, tous les efforts, tous les travaux du Mohican qui ne peut vivre que de chasse? à étudier le grand art de dépister et de suivre le gibier ou l'ennemi. Or, un jeune basset en sait autant et plus en cette science difficile, au bout de six mois d'étude, que le sauvage le plus habile au bout de quarante ans. Les indigènes de l'Orient, qui avaient le chien, ont donc été dispensés de se livrer aux pénibles travaux qui absorbaient tout le temps et toutes les facultés des Peaux-Rouges; ils ont eu du temps de reste, et ils ont pu l'employer à créer l'industrie. Voilà l'origine des arts et des métiers, voilà toute la différence entre l'ancien et le nouveau continent. Les historiens ont écrit des volumes sur cette grave question, sans arriver à la découverte de cette vérité si simple, et de braves anatomistes continuent à disséquer des crânes d'Américains pour y chercher la cause de l'infériorité de cette race, sans se douter qu'ils sont à cent lieues de la solution du problème (1). »

M. Toussenel va plus loin. Il affirme que c'est pour avoir possédé le chien, que les habitants de l'ancien continent ont été préservés de l'affreuse tentation de

manger leurs semblables, et que c'est pour en avoir été privés que ceux du nouveau sont tombés à cet extrême degré de barbarie et de férocité.

« La preuve, dit-il, que c'est l'absence du chien qui a livré les populations de l'Amérique au démon de l'anthropophagie ou cannibalisme, c'est que l'horrible coutume n'a jamais envahi la hutte de l'Esquimau, qui cependant habite la contrée septentrionale de l'ancien continent, c'est-à-dire celle où l'empire de la faim est le plus rude, et devait fournir à la fureur des entrailles plus d'occasions de se manifester. Je ne vois qu'une raison pour expliquer l'anomalie monstrueuse que présente la comparaison des mœurs de l'Esquimau et du Caraïbe: l'Esquimau a joui de l'assistance du chien de temps immémorial, le Caraïbe n'eut pas le bonheur de le connaître. Remarquons maintenant que les mêmes causes ont produit les mêmes résultats dans les deux continents, que l'anthropophagie s'est arrêtée sur le seuil glacé du Lapon, de l'Ostiack, du Samoïède, riches du chien, tandis qu'elle incendiait de ses fureurs sanguinaires les îles fortunées de l'Équateur, Bornéo, Célèbes, Timor, etc., où fleurit la muscade, mais où manque le chien. »

Les naturalistes sont fort divisés sur la question de savoir si les principales variétés de chiens que nous connaissons dérivent d'un type originel unique, qui se serait modifié diversement sous l'influence des climats, de l'alimentation et surtout de la domesticité; ou si chacune de ces variétés doit son origine à une souche particulière. Cette dernière opinion semble prévaloir, sans que pourtant ceux qui la soutiennent refusent de reconnaître les modifications très sensibles que les

(1) Toussenel, *L'esprit des bêtes*.

circonstances extérieures, le régime, le genre de vie, etc., ont fait et font encore subir sous nos yeux à tous les animaux domestiques et au chien plus qu'à tout autre. A la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, l'hypothèse contraire, celle de l'unité de race, était généralement admise; mais alors la paléontologie, cette science du monde qui n'est plus, n'avait pas encore écarté le voile qui enveloppe l'histoire des révolutions du globe et des populations

d'animaux qui s'y sont succédé. Or, la paléontologie nous a appris à nous autres une chose bien digne de remarque, et qui achève de donner aux paradoxes de Charlet et de Toussenel une consécration scientifique: c'est que le chien est contemporain de l'homme; que, pas plus que lui, il n'a fait partie des créations primitives, lesquelles peuvent être considérées comme des essais, comme des ébauches que Dieu a trouvées défectueuses et qu'il a détruites, de même qu'un



peintre efface une esquisse manquée. Le chien est venu avec l'homme en dernier lieu: ils ont été le couronnement de l'œuvre divine; le grand artiste, en la contemplant alors, l'a trouvée satisfaisante, et il l'a conservée ou plutôt il l'a laissée se conserver elle-même. Ce qu'elle a fait, comme vous voyez. Parmi les squelettes des animaux appelés antédiluviens, on n'en a trouvé aucun qui eût appartenu à un individu de l'espèce canine. On a donc pu en conclure que, si, dans le principe, cette espèce avait été partout identique avec elle-même, on en retrouverait la preuve quelque part dans les monuments de l'antiquité. Or, en consultant les documents les plus anciens, tels que les hiéroglyphes de l'Égypte, les médailles chaldéennes, grecques et latines, on y a retrouvé dessinés plus ou moins grossièrement la plupart des types de races qui existent actuellement: le chien-loup, le lévrier, le chien à oreilles tombantes, le dogue, — qui, par suite des croisements et des influences naturelles ou artificielles que j'ai signalées plus haut, ont donné naissance aux variétés presque innombrables qui font aujourd'hui le désespoir des classificateurs. C'est du moins ce qu'on suppose, car on en est toujours aux probabilités, et il y a lieu de croire qu'on n'arrivera jamais, sur ce problème comme sur tant d'autres, à une solution parfaitement certaine.

Le chien a, le privilège d'être sujet à une effroyable maladie qui le rend, lorsqu'il en est atteint, le plus dangereux de tous les animaux. Je veux parler de la rage ou *hydrophobie*. Mon intention n'est pas d'entrer ici dans des détails pathologiques sur les symptômes et les caractères de ce mal contre lequel la science mé-

dicale est restée jusqu'à présent tout à fait impuissante; mais, puisque l'occasion s'en présente, il est bon que je fasse justice de certaines erreurs très funestes, comme toutes les erreurs, d'autant qu'elles sont universellement admises comme des vérités, et que les autorités elles-mêmes, au lieu de les combattre, les consacrent à tout le moins une fois l'an par les mesures rigoureuses qu'elles croient devoir prendre pendant la canicule, contre les chiens coupables de vagabondage, et partant suspects de pouvoir devenir enragés. — Ceci soit dit à la honte et confusion, non desdites autorités, mais des médecins aux lumières desquels elles ont recours pour s'éclairer sur les questions d'hygiène et de salubrité publiques.

Demandez au premier docteur venu quelles sont les causes déterminantes de l'hydrophobie chez les chiens: il y a dix à parier contre un qu'il vous répondra, comme ferait un simple particulier: La chaleur, la faim et la soif, surtout la soif. Eh bien! ce docteur, si c'en est un, vous confirmera dans l'erreur que vous professez, j'en suis sûr, — et vous en êtes bien excusables, — mais que je vais de ce pas effacer de vos esprits.

Non, ce n'est point la chaleur qui rend les chiens enragés, et la preuve c'est que la rage est *inconnue* précisément dans les pays les plus chauds, — en Égypte, en Syrie, dans l'Amérique méridionale, aux îles Açores, chez les Cafres, au cap de Bonne-Espérance. Ce n'est non plus la soif ou la faim, car dans les villes de l'Orient, où les chiens se multiplient sans que personne s'y oppose, — où ils errent dans les rues, vivant de ce qu'ils trouvent, — principale-

ment des immondices que les habitants jettent sans cérémonie devant leurs portes ; dans ces villes, dis-je, la chaleur excessive, le manque d'eau et de nourriture font périr tous les étés des centaines de ces animaux, sans que jamais un seul cas de rage se produise. — Peut-être, direz-vous, en sont-ils préservés par un effet du climat de leur pays. Point : MM. Magendie, Huzard, Chabert, et d'autres physiologistes ont fait à ce sujet des expériences aussi cruelles que péremptoires : ils ont laissé mourir de faim et de soif de malheureux chiens qui n'ont jamais, pauvres bêtes, donné le moindre signe de rage.

Enfin, la rage n'est point engendrée par le froid même le plus excessif, puisqu'elle n'existe pas plus au Groënland et chez les Esquimaux que dans les régions tropicales.

Mais si la cause de la rage n'est ni le froid ni le chaud, ni la faim ni la soif, quelle est-elle donc ? — On l'ignore, et sur ce point comme sur tant d'autres, on ne peut former que des suppositions. Tout ce que les statistiques nous apprennent, c'est que l'hydrophobie se manifeste surtout aux mois de février, de mai, de septembre et d'octobre. — Nous voilà bien avancés ! — C'est pourtant quelque chose déjà que de savoir qu'on ne sait rien.

Je n'ai pas cru devoir insister sur l'intelligence et les vertus du chien. Ce sont là des lieux communs qu'il est inutile de ressasser.

Voici cependant une aventure dont je vous garantis, non-seulement l'authenticité, — c'est à moi-même qu'elle est arrivée, — mais l'exactitude aussi dans ses moindres détails.

La scène se passe à Metz en 1848, dans la rue de la Cathédrale. J'habitais dans cette rue, avec ma famille, le premier — l'unique étage de la maison qui porte, je ne sais pourquoi, le nom ambitieux de *Palais français*. Au rez-de-chaussée en face, il y

avait un magasin dont les propriétaires possédaient un joli chien épagneul noir, de moyenne taille, jouissant d'une existence fort douce, d'un embonpoint respectable et d'une parfaite santé. Comme il était souvent assis sur le seuil du magasin, ou couché au soleil sur le trottoir, et que de mon côté je me mettais assez régulièrement à la fenêtre le matin, au sortir du déjeuner, nous n'avions pas tardé à lier connaissance. J'avais fait du geste et de la voix les premières avances, et, quelques friandises aidant, nous étions devenus une paire d'excellents amis. Chaque fois qu'il me voyait paraître, il me saluait par des cris de joie et par une vive agitation de sa belle queue ; et presque toujours je lui témoignais, par quelque présent en comestibles, combien j'étais touché de sa civilité. Un jour je remarquai que mon apparition provoquait de sa part des démonstrations inaccoutumées. Non content de remuer la queue et de japper doucement comme il faisait d'ordinaire, il quitta le pas de la porte où il était assis, et s'avança jusqu'au milieu de la rue, en se tenant sur ses pattes de derrière. Je ne crus pouvoir moins faire, pour répondre à tant de politesse, que de lui offrir un biscuit tout entier, que je pris sur la table de la salle à manger, et que je lui jetai. Mais grand fut mon étonnement lorsque je vis le chien le laisser tomber par terre, puis, au lieu de le ramasser, s'éloigner de quelques pas, et donner de la voix en se retournant. Je remarquai alors seulement que quelque chose bougeait dans l'embrasure d'une porte condamnée de la maison en face. Ce quelque chose était un autre chien, — bien différent du premier, car son poil gris, terne et hérissé, son air triste et sa maigreur extrême, attestaient suffisamment une profonde misère. La pauvre bête, à l'appel de son opulent ami, se leva, s'avança en chancelant vers le biscuit demeuré à terre, le saisit dans sa gueule et l'avalait sans y donner même un coup de dent. Le chien noir se remit



aussitôt sur ses pattes de derrière. Il était clair qu'il quêtait pour son protégé. Je pris sur la table du pain, de la viande, ce qui me tomba sous la main, et je le

jetai morceau par morceau, sans que mon charitable voisin cherchât à s'en approprier la moindre parcelle et cessât de me témoigner sa joie et sa reconnaissance.



Jules David

J. Goussier

LE MONITEUR DE LA MODE.

Paris, Rue Richelieu, 92.

Attes de la M^{me} X. Lhopiteau (Robes de Pauline Conter). Modes d'Alexandrie fleurs de S. Perrot Petit & C^{ie}
 mentrices et Robans d'Audoyer (à la Ville de Lyon). Blondes de G. Violar, Corsets de M^{me} Hypolite, fournisseurs
 M^{me} Imperatrice. Accoucheur de Chaprou. Profuma de Legrand fournisseur de S. M. l'Empereur et
 leurs étrangères. Envoi de la M^{me} de Commission Laspalle & C^{ie}

LONDON at the Monitor Office 15 Greek Street Soho. NEW-YORK Putnam & C^{ie} General Agents.

MADRID P. J. de la Pina.



casin dont les propriétaires
 paient tout, le moyen de
 être fort dore, à un moment
 ne portait suite. Comme à
 seul du magasin, on craint
 et que de mon côté je ne
 ent à la fenêtre le matin, et
 nous n'avons pas tardé à
 du geste et de la voix les
 les frémissements, avec des
 d'excellents amis. Chaque
 autre, il me sautait par les
 ve agitation de sa belle que
 e lui témoignait, par quelq
 s, combien j'étais touché de
 marquis que mon appétit
 s démonstrations inattendues
 e la queue et de japper
 l'ordinaire, il quitta le pa
 s, et s'avant jusqu'à m'embr
 sur ses pattes de devant. Je
 re, pour répondre à tout de
 un biscuit tout entier, qu
 la salle à manger, et que
 t mon étonnement lorsque
 mber par terre, puis, au
 r de quelques pas, et d'arr
 at. Je remarquai alors
 se bécotaient dans l'inten
 ée de la maison en bas. Je
 autre chien. — Un d'illu
 gris, terne et hirsute, se
 trême, attestant sublim
 La pauvre bête, à l'appel de
 s'avança en chancelant vers
 le saisit dans sa queue
 même un coup de dent. Le

meccan par mesura, sans
 cherché à s'en approprier
 at de me témoigner sa

at Stationer's Hall.

Le chien pauvre fit ce jour-là un déjeuner de Balthasar. Il remua comme il put, pour me remercier, ce qui lui restait de sa queue, puis il retourna dans son coin pour y faire sa sieste. Le chien riche regagna de son côté sa place accoutumée, après m'avoir adressé une dernière salutation. Le lendemain, le pauvre se souvenant de ma libéralité, s'enhardit à m'adresser des sollicitations personnelles. Je le nourris ainsi pendant

quelques jours, à la grande satisfaction de son protecteur. Je fis plus, je m'occupai de lui trouver une condition, et je fus assez heureux pour y réussir. — Voilà, la touchante et véridique histoire du *Chien compatissant*. Je sais des cuisinières à qui on donne le prix Montyon, et qui ne l'ont pas si bien mérité.

ARTHUR MANGIN.

LE BOLOGNÈSE.

Voyez le numéro précédent.

— Vous l'entendez, Gianina, dit à son tour l'artiste, cet homme a raison, et vous ne voudrez pas que celui qui a pris votre défense sans vous connaître soit réputé lâche par votre faute.

Après un moment d'hésitation, Gianina prit son parti, et faisant un effort désespéré, elle commença à chanter sa romance.

Dès les premières notes, le capitaine, qui la couvait du regard, avança brusquement sa main large et nerveuse pour s'emparer de sa guitare et la briser comme il l'avait annoncé; mais au même instant la main blanche et délicate du Bolognèse le saisit à la gorge et l'envoya rouler sur le sol avec une vigueur dont on ne l'eût jamais cru capable. Des huées, des bravos et des éclats de rire accueillirent la chute de l'Espagnol qui, se relevant aussitôt, cramoisé de honte et de colère, attacha un instant un regard farouche sur Grimaldi, puis tira son poignard du fourreau et s'élança sur lui avec un rugissement de rage. À l'aspect de cette tête enflammée et de ces yeux sanglants, le silence et l'effroi avaient succédé à la raillerie; et en dépit de la vigueur et du courage dont il venait de faire preuve, chacun crut que c'en était fait de l'artiste, quand on vit Alvarès, le poignard à la main, s'élançer sur lui avec l'ardeur sanguinaire et l'impétuosité aveugle d'une bête fauve.

Le Bolognèse s'était attendu à cette furie; toujours calme et maître de lui-même, il tira aussi son poignard, dont le manche était orné d'une large coquille travaillée avec art; et suivant de l'œil tous les mouvements de son ennemi, il attendit son choc sans sourcilier. Le capitaine visa droit à la poitrine, mais avec une adresse merveilleuse, Grimaldi opposa de telle sorte son poignard à celui de l'Espagnol, que la lame de ce dernier rencontra sa coquille et s'enfonça dans l'une des arabesques qui s'y croisaient en tous sens. Aussitôt un bruit sec se fit entendre et la lame du capitaine tomba à terre, brisée à deux pouces du manche. Alors le Bolognèse le saisissant par le col de son pourpoint et lui frisant le visage avec la pointe de son arme :

— Ta vie m'appartient, lui dit-il, mais je te la laisse, car je n'ai pas le courage d'assassiner même un misérable de ton espèce. Tu es habile à l'épée, eh bien! nous nous reverrons demain sur la place de l'église de Piedigrotta, l'épée à la main, éclairés par la lumière du soleil et avec la ville de Naples pour témoin.

Immuable et le regard fixé à terre, l'Espagnol était écrasé sous le poids de sa honte.

— Et maintenant, Gianina, faites votre quête, personne ne s'y opposera, dit le Bolognèse à la jeune fille.

Gianina quitta le coin où elle s'était tenue blottie pendant la lutte dans laquelle elle avait tremblé de voir périr son défenseur, et après avoir baisé avec une reconnaissance passionnée la main de Grimaldi, elle tira de sa poche un beau coquillage à fond de nacre et fit le tour du casino, suivie à distance par le Bolognèse. L'enthousiasme avait dilaté les cœurs, chacun s'empressa de payer son tribut à la protégée du jeune peintre, et Gianina reçut ce jour-là plus de piastres que de carlins.

Elle allait passer tout droit devant Lorenzo, quand celui-ci l'appela avec un sourire de fouine :

— Eh bien, charmante Gianina, lui dit-il, douterais-tu de ma générosité?

Sachant qu'il y avait tout à redouter de sa méchanceté, Gianina vint à lui pour ne pas exciter sa colère, et Lorenzo lui jeta une piastre. Mais avant qu'elle fût tombée dans le coquillage de la jeune fille, Grimaldi l'avait reçue dans sa main.

— L'or d'un pareil homme ne doit pas souiller vos doigts, dit-il à Gianina.

Et se tournant du côté de la mer, il lança la piastre par-dessus le balcon.

Lorenzo devint livide et un pâle éclair s'échappa de ses yeux ternes.

— Signor Grimaldi, dit-il au Bolognèse, je parierais cent piastres contre un carlin que vous tomberez demain sous l'épée de don Inigo, et pourtant si vous me connaissiez bien, vous sauriez qu'il vaudrait mieux avoir votre vie à défendre contre dix capitaine Alvarès que de vous exposer à la haine de Lorenzo de Gonzagues.

— Signor Lorenzo de Gonzagues, riposta le peintre, si à votre tour vous me connaissiez bien, vous sauriez que j'ai toujours eu pour principe de mépriser profondément tout ce qui est lâche et cruel; vous sauriez, en outre, que ce n'est pas un motif suffisant à mes yeux, parce que vous joignez à ces deux vices la laideur la plus repoussante et la corruption la plus hideuse, pour que je fasse de vous plus de cas que je n'en ai fait de vos pareils jusqu'à ce jour.

— Oh! vous paierez cher cet affront, murmura Lorenzo d'une voix étranglée par la fureur.

Grimaldi lui jeta un regard écrasant de dédain et sortit suivi de Gianina.

Quelques heures après, le casino était désert, il n'y

restait plus que trois personnages : Alvarès et Lorenzo causant à voix basse, et la Forlina accoudée sur le balcon, le regard perdu dans la brume irisée qui flottait à l'horizon entre le ciel et la mer.

— Je cède à ton désir, Alvarès, disait Lorenzo à l'Espagnol, je t'abandonne cet exécrable Grimaldi; mais tu ne sais pas quel sacrifice je te fais là et combien il m'en coûte de ne pas assouvir moi-même l'ardeur de vengeance qui me dévore.

— Et moi, signor Lorenzo, répartit Alvarès, croyez-vous que ma haine doit être moins ardente que la vôtre? Pensez-vous que mon cœur soit demeuré insensible à l'affront sanglant que cet homme vient de m'infliger aux yeux de ces Napolitains dont les huées et les rires insultants bourdonnent encore dans ma tête? Oh! qu'il me tarde de voir arriver l'heure où je pourrai le tenir au bout de mon épée!

— Alvarès, reprit Lorenzo, tu as eu le dessous tout à l'heure, ce qui jamais ne t'était arrivé jusqu'alors, qui peut te répondre que ton étoile, qui t'a abandonné aujourd'hui, te sera favorable demain?

— Qui me répond de cela, Signor? l'excès de ma haine, l'ardent désir que j'ai de voir arriver l'heure du combat, et mon adresse enfin, qui s'est trouvée partout sans rivale.

— Comme tu voudras; mais je te le répète, tu ferais mieux de me l'abandonner, notre vengeance serait plus certaine, plus complète, et elle s'accomplirait sans danger.

— Tenez, Signor, voici précisément la Forlina; je vais la consulter, et je suis sûr qu'elle va me prédire la victoire.

— Par le Christ! je crois que tu prends au sérieux la prétendue sorcellerie de cette fille.

— A moins d'être un païen sans foi, Signor, il faut bien croire à quelque chose. D'ailleurs j'ai déjà éprouvé la science de la Forlina; la veille du jour où je devais me battre avec les trois maîtres d'armes que les Napolitains prétendaient invincibles, je consultai cette fille, et elle m'assura positivement que je serais trois fois vainqueur, ce qui s'accomplit à la lettre, ainsi que chacun put en juger.

— Consulte-la donc, dit Lorenzo en riant de la crédulité du spadassin.

Le capitaine appela la Forlina.

— Assieds-toi là, lui dit-il.

Elle s'assit en face de lui.

— Prends ces deux piastres.

Elle prit les deux pièces de monnaie et les glissa dans sa poche.

— Maintenant, regarde bien cette main, et dis-moi quelle sera l'issue de mon duel avec l'homme qui vient de m'insulter.

Tandis que la Forlina consultait les lignes de sa main, l'Espagnol la contemplait attentivement et laissait percer le trouble profond auquel il était en proie. Les traits de la sorcière exprimaient une méditation si haute et une si ardente conviction, que l'esprit consentait sans effort à lui attribuer quelque chose de surnaturel. Lorenzo lui-même, sans partager la foi aveugle du spadassin, se sentit ébranlé dans son incrédulité.

— Signor Alvarès, dit la Forlina après un long silence, avant que vingt-quatre heures soient écoulées, cette main sera teinte de sang.

L'Espagnol respira à pleine poitrine et reprit tout à coup son air d'audace et de bravade.

— A merveille, charmante Forlina, s'écria-t-il, accepte encore ces deux piastres pour l'heureuse nouvelle que tu m'annonces.

La sorcière accepta les deux piastres avec le sombre sourire qui ajoutait quelque chose de terrible à ses traits austères et réfléchis.

— Par les douze apôtres! s'écria Lorenzo d'un ton railleur, puisque tu lis si couramment dans le livre de l'avenir, Forlina mia, jette donc un coup d'œil sur la page où est écrite la vie du comte de Gonzagues.

— Votre main, Signor.

— La voilà, sorcière, tâche d'y débrouiller la vérité.

— Tenez-vous à la vie? lui demanda presque aussitôt Forlina.

— Par-dessus toute chose, sorcière.

— Tenez-vous à ce qu'on vous donne une belle sépulture?

— C'est le moindre de mes soucis.

Alors le destin semble se railler de vous, car, vous tenez à la vie et dans quelques jours le comte Lorenzo de Gonzagues s'appellera un cadavre; vous vous inquiétez peu de votre sépulture, et vous en aurez une magnifique.

Lorenzo frissonna légèrement, puis reprenant son ton de raillerie habituelle :

— Ton conte n'est pas assez gai pour que je te le paie, sorcière.

— Signor Lorenzo de Gonzagues, dit la Forlina en se levant, je vous demanderai mon salaire deux minutes avant votre mort. Au revoir, Signor.

Et elle s'éloigna lentement, laissant le comte et le capitaine tout rêveurs.

III.

En rentrant chez lui, le Bolognese fit venir son domestique Paolo dans son atelier; c'était un vieux serviteur qu'il avait retrouvé à Naples et qui était rentré la veille à son service.

Paolo, lui dit-il en lui montrant du doigt un tableau de chevalet recouvert d'un voile, je me bats demain à sept heures; si à huit heures je ne suis pas de retour ici, tu brûleras ce tableau.

— Brûler un tableau du Bolognese! Je ne le pourrai jamais, Signor.

— Il le faut, promets-le-moi, Paolo, car au prix de ma vie je ne voudrais pas que les traits qui sont retracés sur cette toile fussent exposés à d'autres regards que les miens.

— J'obéirai, Signor.

Et il s'éloigna sans bruit. Grimaldi, les yeux fixés sur la toile, était tombé dans une rêverie profonde.

Au bout de quelques instants, la porte par laquelle venait de se retirer Paolo s'ouvrit avec précaution et une femme entra. Un voile épais cachait son visage, mais à la cambrure de sa taille, au profil voluptueux de ses formes, on devinait qu'elle était jeune, on eût juré qu'elle était belle.

Elle s'avança jusqu'à Grimaldi, glissant plutôt qu'elle ne marchait, posa une main sur son cœur comme pour en comprimer les battements et laissa tomber l'autre sur l'épaule de l'artiste. Le Bolognese tressaillit comme

un homme qui sort d'un rêve, et se retournant brusquement il aperçut la jeune femme qui le regardait à travers son voile.

— Venez près de moi, Signor, lui dit l'inconnue d'une voix fraîche et limpide et veuillez m'accorder un moment d'attention.

Elle ouvrit la fenêtre et s'en fut s'appuyer sur le balcon, d'où le regard embrassait la mer qui scintillait sous les rayons de la lune comme un vaste tapis tout criblé de diamants.

— Dites-moi, signor Bolognese, dit la jeune femme, est-ce que l'aspect de cette mer ne se rattache pas à quelqu'un de vos souvenirs? Est-ce que le bruit imposant de ces vagues ne reporte pas involontairement votre imagination vers une ville enchantée, au pied d'un palais de marbre, baigné par des flots bleus comme le ciel, perdu comme un nid splendide au sein d'une forêt de roses et de lilas?

A mesure que parlait l'inconnue, une émotion profonde s'emparait de l'artiste et bouleversait ses traits.

— Est-ce que le chant de ce pêcheur dont la voile glisse là-bas dans la brume ne retrace pas à votre mémoire quelque barcarolle chantée par un amoureux pour une jeune fille qui l'écoute assise parmi ces lilas?

A ces mots Grimaldi devint tout pâle, et saisissant vivement la main de la jeune femme :

— Vous avez connu Fiorella? lui dit-il d'une voix tremblante.

— J'étais son amie, Signor.

Il se fit un long silence; Grimaldi avait plongé sa tête dans ses deux mains et la jeune femme le considérait avec une attention profonde.

— Signora, demanda l'artiste, comment avez-vous su ce que nul n'a jamais connu, ce que Fiorella elle-même a toujours ignoré?

— Parce que vous n'avez jamais adressé la parole à Fiorella, parce qu'elle ne vous a jamais vu que passant au loin sur la lagune, vous croyez qu'elle n'avait rien deviné?

— Ah! Signora, si elle eût pu comprendre à quel point je l'aimais, peut-être eût-elle été touchée de tant d'amour.

La jeune femme sembla hésiter un instant, puis elle murmura à voix basse :

— Qui vous dit qu'elle y soit demeurée insensible!

— Signora! oh! que me dites-vous là, s'écria Grimaldi bouleversé par ces paroles.

— Calmez-vous, Signor, et écoutez-moi. Quand Fiorella vous vit, quand elle comprit enfin le motif qui amenait sans cesse votre gondole devant le palais de son père, son mariage était déjà résolu avec le prince Tibaldi; mais cet obstacle n'eût-il pas existé, l'orgueil du sénateur Dolendo se fût toujours opposé à ce que sa fille devint l'épouse d'un peintre. Si donc, comme je le pense, Fiorella partageait vos sentiments, elle dut renfermer au fond de son cœur un amour qui, dans quelques jours, allait devenir un crime. C'est ce qu'elle fit, nul au monde ne le soupçonna, nul, excepté moi. La veille de son mariage, elle sut que, désespéré de cette nouvelle, vous aviez quitté Venise; alors elle m'appela près d'elle, et sans s'expliquer sur la nature du sentiment que vous lui aviez inspiré, elle me dit : Il y a dans le monde un jeune peintre du nom

de Grimaldi; si le hasard voulait qu'un jour il fût menacé de quelque danger et que tu en fusses instruite, fais tous tes efforts pour écarter les périls de sa tête et je te devrai plus que la vie.

— J'étais aimé à ce point! s'écria le peintre, aimé de Fiorella! Ah! c'est trop de bonheur, Signora, c'est plus que mon cœur n'en peut supporter.

— Je fis à la Fiorella le serment de me conformer au vœu qu'elle m'exprimait, et aujourd'hui je viens tenir la parole que je lui ai donnée.

— Je ne vous comprends pas, Signora, aucun danger ne me menace en ce moment.

— Signor Grimaldi, reprit l'inconnue d'un ton solennel, au nom de Fiorella je viens vous supplier de renoncer au duel que vous devez avoir demain avec le capitaine Alvarès.

— Vous me demandez-là une chose impossible, Signora, une chose que je refuserais à Fiorella elle-même, car je veux toujours demeurer digne de son amour; je veux qu'il n'y ait pas un homme sur terre qui puisse dire : Le Bolognese est un lâche.

Il y eut un moment de silence, puis la jeune femme reprit d'une voix altérée par l'émotion :

— Ce que vous refusez au souvenir de Fiorella, Signor, peut-être l'accorderez-vous à celle dont un voile mystérieux recouvre le portrait, car devant ce portrait je vous ai surpris mélancolique et rêveur.

Pour toute réponse, Grimaldi prit l'inconnue par la main, la conduisit dans l'atelier, puis, s'approchant du tableau, il souleva le voile qui en cachait la peinture : le sujet de ce tableau était un palais magnifique, baigné par des flots bleus et enceint d'un jardin tout étincelant de fleurs et de verdure. Sur ces flots limpides passait une gondole à l'extrémité de laquelle un jeune homme se tenait debout, une guitare à la main; au milieu du jardin une jeune fille vêtue de blanc était assise sous un lilas dont les grappes élégantes retombaient dans une confusion pleine de charme sur son front et sur ses épaules.

Aux battements précipités de son sein, on devinait que l'inconnue était en proie à une agitation violente.

— Ainsi, dit-elle à Grimaldi, depuis le jour où vous avez vu Fiorella, vous n'avez plus aimé qu'elle? Son image seule a occupé votre cœur?

— Sur mon âme! Signora, je vous le jure, jamais femme au monde n'a eu le pouvoir de l'effacer de mon cœur, fût-ce une seule minute.

— Et vous n'espérez rien de cet amour?

— Fiorella appartient maintenant à un autre; j'ai su, qu'en quittant Venise, elle était allée habiter la France : que puis-je espérer?

L'inconnue demeura un instant rêveuse; puis, d'une voix émue, elle dit à l'artiste :

— Vous avez bien voulu me dévoiler un mystère que vous tenez caché pour tous, Signor, j'imiterai l'exemple que vous m'avez donné.

Et elle releva son voile.

Grimaldi jeta un cri, et une pâleur subite se répandit sur ses traits.

— Fiorella! Fiorella! murmura-t-il d'une voix brisée.

Et il se laissa tomber anéanti sur un siège.

— Oui, dit la jeune femme en posant sa main dans celle de l'artiste, qui l'appuya sur ses lèvres, Fiorella

qui, depuis le jour où elle vous vit pour la première fois passer sur la lagune, n'a cessé de songer à vous ; Fiorella qui, reléguée en France, ne rêvait que l'Italie où vivait le Bolognese ; Fiorella, ajouta-t-elle à voix basse, de retour dans sa patrie depuis que le prince Tibaldi, son époux, a cessé de vivre...

— Libre ! vous êtes libre, Fiorella, s'écria l'artiste en couvrant sa main de baisers et de larmes arrachées par l'excès du bonheur, vous êtes libre et vous m'aimez !

Il lui prit la main, le regard noyé dans le regard, ils demeurèrent plongés tous deux dans un de ces silences extatiques dont aucune parole ne saurait rendre les ineffables délices. Ce long regard, ce silence d'une heure, leur apprirent tout ce qu'il y avait dans leur passé d'intolérables tortures, de suaves rêveries et d'ardentes aspirations, mieux que n'eussent pu le faire les plus longs récits et les plus éloquents peintures. Enfin Grimaldi attira doucement à lui Fiorella qui, le cœur brisé sous le flot de voluptés qui débordait en elle, posa sa tête sur la poitrine du jeune homme, et se mit à pleurer en frissonnant à son contact.

— Francesco, murmura Fiorella d'une voix étouffée, oh ! jurez-moi que vous ne vous battrez pas avec cet homme indigne.

— Ma Fiorella, répondit le jeune homme, je ne saurais vous dire à quel point la vie m'est devenue précieuse depuis une heure et combien la pensée de la mort m'épouvante, et pourtant, chère Fiorella je ne puis éviter ce duel, je ne puis consentir à ce qu'on dise : la plus belle, la plus adorable des femmes, Fiorella, a jugé un homme digne de son amour, et cet homme est un lâche ! Non, non, cela ne se peut.

Fiorella se releva tout à coup, et, regardant fixement l'artiste :

— Vous avez raison, lui dit-elle d'un ton déterminé, c'est une nécessité affreuse, mais inévitable, il faut la subir.

Puis, tirant du fourreau le poignard à coquille qu'il avait à sa ceinture :

— C'est un poignard de combat, n'est-ce pas ?

— C'est celui dont je me servirai demain.

— Vous en avez sans doute un plus léger et plus élégant ?

— Pourquoi cette question, Fiorella ?

— Si j'ai le courage de me résigner à ce que vous jouez votre vie contre un homme aussi redoutable que cet Alvarès, vous comprenez, Francesco, que je n'aurai pas celui de vous survivre une seconde. J'assisterai demain à votre duel, et si vous succombez, il y aura du même coup deux cadavres sur la place de Piedigrotta ; voilà pourquoi je vous demande un poignard.

Après un moment d'hésitation, Grimaldi entra dans son atelier et en revint aussitôt avec un petit poignard à manche d'acier finement ciselé.

— Tenez, Fiorella, dit-il en le lui offrant ; et maintenant que j'ai à défendre votre vie avec la mienne, je me sens invincible.

— L'heure du duel, demanda Fiorella ?

— Sept heures.

— Adieu, mon Francesco.

— A demain, Fiorella.

Quand elle fut partie, Grimaldi appela Paolo.

— Paolo, lui dit-il, connais-tu la personne qui sort d'ici ?

— Depuis longtemps, Signor.

— Comment cela ? elle arrive de France.

— J'en arrive avec elle.

— Que me dis-tu là, Paolo ?

— S'il vous en souvient, Signor, je vous ai dit hier que je venais de quitter pour vous un maître au service duquel j'étais entré immédiatement après votre départ de Venise.

— Il m'en souvient.

— Eh bien, ce maître, c'est la signora Fiorella Tibaldi qui, dès qu'elle vous sut parti, me fit proposer d'entrer dans sa maison.

— Chère Fiorella !

— C'est elle qui, vous ayant entendu déclarer à la Chiaia que vous preniez Gianina sous votre protection, et prévoyant les conséquences de cette action, m'ordonna de rentrer à votre service afin de la tenir au courant de tout ce qui se passerait, ce que j'ai fait scrupuleusement.

— Tu as bien fait, Paolo, tu es un digne serviteur.

Puis il ajouta :

— Procure-toi une barque, je veux passer cette nuit sur la mer.

IV.

Le lendemain soir, dès six heures, la place sur laquelle s'élève l'église Santa-Maria-Piedigrotta était envahie par le peuple. Le monde élégant s'était emparé des fenêtres, qui étincelaient de frais visages tout parés de fleurs et de rubans. Les conversations roulaient de toutes parts sur les deux champions et sur l'issue probable du combat, et de toutes parts on entendait exprimer à la fois et le désir de voir triompher le Bolognese et la crainte d'assister au résultat contraire. Quelques groupes seulement, composés de la plus basse populace, se déclaraient en faveur de l'Espagnol, qui les avait séduits par sa force physique et ses airs de fier-à-bras. Parmi cette tourbe se cachait Lorenzo de Gonzagues, entouré de cinq à six individus à la mine grossière et farouche ; et à deux pas de Lorenzo, on distinguait la haute taille et la tête énergique de la Forlina.

Tous les regards étaient tournés vers un seul point, et l'objet qui occupait l'attention générale était en effet de nature à piquer la curiosité. Une draperie noire, ornée de larmes d'argent, était tendue devant le portail, comme pour un trépassé ; au centre même du portail s'élevait une bière vide, devant laquelle des pistoles étaient amoncelées en tas, et, à quelques pas de la bière, trois femmes voilées priant à genoux. Chacun donnait son avis et se perdait en conjectures sur la cause de cet étrange appareil, et, selon toute probabilité, personne n'en comprenait le véritable sens.

Voyant que l'attention s'était portée de ce côté, Lorenzo se tourna vers l'un des cinq bandits groupés autour de lui, et lui montrant du doigt une femme d'une beauté admirable, en dépit de la pâleur mortelle qui couvrait ses traits :

— Vois-tu, lui dit-il, à cette fenêtre qu'elle occupe seule, cette belle créature dont le visage est si pâle, dont l'œil noir est si fixe et si ardent ?

— Je la vois, Signor comte.

— Eh bien ! mon ami Piétro, c'est elle.

— La princesse Tibaldi ?

— La princesse Fiorella Tibaldi.

— Vous êtes heureux, Signor comte, soupira le bandit en jetant un regard de feu sur Fiorella.

— Du moins je ne tarderai pas à l'être, et je le serai doublement si le Bolognese peut survivre au coup d'épée qu'il va recevoir du capitaine Alvarès, car la volupté de la vengeance vaut bien celle de l'amour.

— Ah ! cette belle princesse est la maîtresse de Grimaldi ?

— Ils s'aiment d'un amour dont il n'y a pas d'exemple depuis Pyrame et Thisbé ; nous tâcherons, mon brave Piétro, que la ressemblance soit poussée jusqu'au bout, du moins quant à Pyrame.

— Et nous y réussirons sans doute, signor comte.

Les regards tournés vers le portail de l'église, dont elle semblait exclusivement occupée, la Forlina avait écouté cette conversation, et pas un mot n'en était perdu pour elle.

L'heure arrivait bien lentement au gré de la foule ; enfin les sept coups si longtemps attendus sonnèrent à l'horloge de l'église.

La foule s'ouvrit presque au même instant sur deux points opposés, et l'on vit paraître d'un côté le capitaine Alvarès, couvert d'oripeaux comme un baladin, et de l'autre Francesco Grimaldi ; vêtu avec un goût et une simplicité extrêmes. Il y avait dans l'Espagnol une telle exubérance de force physique, ses traits respiraient en même temps une foi si profonde dans sa supériorité et un dédain si superbe pour son adversaire, que chacun se prit à désespérer du Bolognese, dont l'intrépidité sérieuse et réfléchie laissaient penser qu'il doutait de lui-même.

Le capitaine parut tout stupéfait à l'aspect du portail tendu de noir et des trois femmes agenouillées près de la bière vide. Le Bolognese s'aperçut de son étonnement, et s'approchant de lui :

— Signor Alvarès, lui dit-il d'un ton ferme et de manière à être entendu de tous, c'est pour vous que cette église est tendue de noir, cette bière vide et béante, c'est vous qu'elle attend ; voilà votre lot, si vous êtes vaincu. Si, au contraire, le sort vous favorise, voilà quinze cents pistoles pour vous dédommager de la fatigue et des tranches que vous allez éprouver.

— Eh bien, Signor, s'écria l'Espagnol d'un ton ironique, je ne saurais trop admirer votre précaution, car je vous jure que la bière et les pistoles trouveront également leur emploi. Les pistoles ont toujours été de mon goût, je les prends ; quant à la bière, je me charge de vous prouver tout à l'heure que vous avez eu tort de ne pas la faire façonner à votre taille. Mais vous m'avez tout expliqué, excepté le rôle que jouent ici ces trois aimables personnes.

— Si la bière est pour vous, les quinze cents pistoles sont pour ces trois femmes.

— Alors ce n'est pas pour moi qu'elles prient à coup sûr.

— Qui sait ? soulevez leurs voiles, peut-être vous doivent-elles quelque grand service.

— Voyons, dit le capitaine.

Toutes les têtes s'avancèrent pour voir le visage de ces trois femmes qui, depuis une heure, exerçaient toutes les imaginations.

Arrivé près d'elles, don Inigo prit le voile de la première et le releva sans hésiter. Mais, à son aspect, il tressaillit et recula involontairement ; au même instant un murmure se fit entendre dans la foule. L'Espagnol se remit promptement de son émotion, cependant ce fut d'une main moins hardie qu'il souleva les deux autres voiles. Alors on vit à découvert trois visages pâles, noyés de larmes et creusés par la douleur. Quand Alvarès se retourna vers la foule, son front était assombri et ses traits légèrement altérés.

— Eh bien ! capitaine Alvarès, lui dit le peintre, vous vous vantez, comme d'une action glorieuse, d'avoir tué les trois plus habiles maîtres d'armes de Naples, je produis aux yeux des Napolitains la preuve de votre triple victoire, les trois femmes que vous avez faites veuves ; et vous ne me remerciez pas de cette attention !

Alvarès lui jeta un regard sinistre, et tirant du fourreau son épée et son poignard :

— Au contraire, lui dit-il, je prétends vous prouver ma reconnaissance à l'instant même.

Le Bolognese l'imita, et tous deux s'avancèrent à la fois l'un sur l'autre.

Au choc des épées, Fiorella tressaillit et chancela comme si l'une des deux lames lui eût pénétré jusqu'au cœur, puis elle se mit à suivre le combat d'un œil brûlant de terreur.

— Forlina, dit tout à coup Lorenzo à la sorcière, si ta prédiction s'accomplit, je te donne vingt piastres.

— J'ai dit hier à l'Espagnol qu'avant vingt-quatre heures sa main sera teinte de sang, répondit la Forlina, dans dix minutes ma prédiction va s'accomplir.

Le combat était engagé, mais à la prudence dont usaient les deux combattants, on devinait le cas que chacun d'eux faisait de la force de son adversaire. Dès les premières passes, Grimaldi avait reconnu que la réputation de l'Espagnol n'était pas usurpée et qu'il maniait son arme avec une vigueur et une adresse merveilleuses. Quant à Alvarès, il n'avait pas perdu le souvenir de la scène qui s'était passée la veille au casino de la Chiaia ; il se tenait donc sur ses gardes, bien convaincu qu'il avait dans Grimaldi le plus rude adversaire qu'il eût encore rencontré.

Cependant, au bout de cinq minutes de combat, honteux de voir la lutte se prolonger avec un adversaire dont la force physique était si inférieure à la sienne et dont la profession toute pacifique semblait incompatible avec le métier des armes, il se mit tout à coup à l'assailir avec un emportement d'autant plus terrible qu'il ne lui ôtait rien de son adresse ni de son coup d'œil ; mais Grimaldi, loin de se laisser intimider par cette furie, se mit à l'attaquer à son tour, multipliant ses coups avec une énergie et une rapidité merveilleuses.

— Par les saints patrons de Naples ! s'écria Piétro enthousiasmé, voilà un intrépide jeune homme.

Tout à coup un cri aigu se fit entendre.

— C'est la signora Fiorella qui a poussé un cri, dit Lorenzo, le Bolognese doit être blessé.

— Le sang coule de son bras, dit Piétro.

Constant GUÉROULT.

(La fin au prochain numéro.)

COURRIER DE PARIS.

Si jamais année fut féconde en événements mémorables, c'est, à coup sûr, celle que nous venons de traverser. A peine Paris avait-il eu le temps d'éteindre ses verres de couleur et ses lanternes chinoises qu'il fallait les rallumer au plus vite. Illuminations pour la reine d'Angleterre, illuminations pour le roi de Portugal, illuminations pour la prise de Sébastopol, illuminations pour le retour de nos braves soldats de Crimée, illuminations pour la naissance du prince Impérial, illuminations pour la Paix, illuminations pour la revue, et toujours des illuminations. Qui s'en plaindra? Personne assurément. Outre que cela *fait aller le commerce*, comme on dit en langue vulgaire, outre que cela donne du pain à des milliers de braves ouvriers qui façonnent les lampions, les ballons, les transparents, les lanternes chinoises, les verres de couleur enchassés dans des guirlandes en fil de fer ou de laiton, sans parler des écussons, des chiffres, des étendards, des faisceaux, et des mille emblèmes par lesquels se traduit le sentiment public, il faut avouer que ces illuminations spontanées donnent à Paris un air de fête qui réjouit le cœur et la vue. On se croirait à Venise un jour de Carnaval, à cela près que les gondoles sont remplacées par les omnibus.

Les théâtres, bien entendu, n'ont pas manqué de faire leur partie dans ce concert de joie publique. Il y a eu d'abord les spectacles gratuits, les cantates, et puis les pièces de circonstance. Pièces et cantates ont vécu ce que vivent les roses, l'espace de... l'à-propos. La dernière heure de ces éphémères a déjà sonné depuis longtemps. Jetons une fleur sur leur tombe et que tout soit dit.

Pourquoi, puisque me voilà en train, ne ferais-je pas la fosse assez grande pour y enterrer côte à côte une demi-douzaine de vaudevilles mort-nés, dont je me borne à transmettre les titres à la postérité? *Le Lièvre et la tortue*, *Monsieur va au cercle*, *l'Homme de robe*, *Monsieur le sac et madame la braise*, et autres illustres inconnus, dont la mémoire ne survivra pas à leurs cendres.

Reste un drame en cinq actes et en vers, *Michel Cervantes*, à l'Odéon; une comédie en quatre actes et en prose, *Françoise*, au Gymnase; deux opérettes, *Geneviève* et *le Chercheur d'esprit*, le premier au théâtre Lyrique, le second à l'Opéra-Comique.

Commençons par la rive gauche. *Michel Cervantes* est l'œuvre d'un critique plein de sens et de goût, de M. Théodore Muret. Le principal objet de la pièce, est de mettre en relief le caractère fier, chevaleresque, désintéressé, de l'homme de lettres, en contact avec de grands seigneurs qui le méprisent, le persécutent, et prétendent l'écraser du poids de leur puissance et de leurs trésors. Ce type, heureusement tracé, et très artistement rendu par M. Tisserant, a obtenu un grand succès, non-seulement auprès des gens de lettres, habitués naturels des premières représentations, mais encore auprès de la jeunesse des écoles, dont l'imagination ardente et chaleureuse se passionne volontiers pour tous les sentiments nobles et généreux. Aussi a-t-elle couvert d'applaudissements la tirade suivante, dans laquelle se résume la pensée qui préside à l'ouvrage de M. Théodore Muret :

Contre les écrivains pourquoi donc tant de bile?
De cette hostile humeur quel est le vrai mobile?
Fouillons chez tel orgueil de lui-même rempli
Scrutons de certains cœurs tel intime repli:
Ah! j'entends une voix au fond du sanctuaire,
Qui dit: « Comment! voilà cet homme, un pauvre hère!
« Il n'a point de châteaux, de terres au soleil,
« Il n'a point de laquais attendant son réveil,
« Point de salons dorés qui, le soir, étincellent,
« Point de sacs entassés d'où les ducats ruissellent;
« Pour tout bien, — eh! comment ne pas se récrier? —
« Il possède une plume, avec un encrier,

« Une plume, instrument si faible et si fragile;
« Eh bien! son nom, des vents empruntant l'aile agile,
« Courra de bouche en bouche et d'échos en échos!
« Sous l'instrument chétif quelques feuillets éclos
« De cet homme, en son coin, insolemment vont faire
« L'amé que l'on chérit, la voix que l'on préfère!
« Par eux il obtiendra, cet auteur indiscret,
« Ce que le rang ou l'or en vain réclamerait!
Telle est, et je maintiens le fait incontestable,
De cette hostilité la cause véritable.
A l'écrivain parfois on aura bien recours;
On le recherche, alors, mais on le hait toujours.
L'esprit est un jardin que ferment des barrières:
N'y pouvant pénétrer, on y jette des pierres.
Ah! laissez-nous, messieurs, cet empire idéal
Qui nous compense, au moins, un partage inégal!
Vous avez les grandeurs et les biens de la terre:
Place au labeur profond du penseur solitaire,
Place au germe puissant qui, par Dieu seul conduit,
Fera jaillir du sol et la fleur et le fruit;
Place, — et ce n'est pas trop d'une telle exigence, —
Sous les rayons du ciel, place à l'intelligence!

Il serait mal aisé de raconter en détail le sujet de la *Françoise*, de madame Sand. D'intrigue il n'y en a pas trace, mais en revanche quelle puissance de style, quelle richesse de couleurs, quelle analyse du cœur humain! Tout l'intérêt repose sur l'irrésolution de Léon de Tragenece, un jeune homme à la mode, habitué au luxe, à la dépense, à l'oisiveté, et qui, ballotté entre la fortune et la misère, se décide tantôt à écouter la voix de son cœur, tantôt à céder à celle de l'ambition. A côté de ce personnage peint de main de maître, apparaît la céleste figure de Françoise, un ange qui, après avoir dévoué sa vie au bonheur de Léon, après avoir reçu ses serments, aujourd'hui l'objet de sa passion la plus ardente, demain le jouet de son oubli, finit par porter à un cœur qui le mérite davantage un amour si mal récompensé.

Malgré les défauts inhérents à la manière de madame Sand, la pièce jouée, d'ailleurs, avec une perfection qu'on ne rencontre qu'au Gymnase, et montée avec un luxe merveilleux, a remporté un éclatant succès.

Geneviève, malgré ses deux actes, n'est qu'une bluette musicale. C'est l'histoire d'une gentille fillette de village, qui, afin de conserver à son frère jumeau, dont elle est le portrait fidèle, sa fiancée prête à lui échapper s'il ne l'épouse sur l'heure même, emprunte les habits ainsi que le nom de ce frère absent, et prononce intrépidement le oui conjugal à sa place. Ce dévouement fraternel obtient sa récompense. Le frère contumace revient heureusement à temps pour se constituer mari. Ce libretto, amusant et gai, est de M. Brunswick, un vétéran du vaudeville; la musique est de M. Adolphe Adam. Ce nom là nous dispense de tout autre éloge. Meillet et sa femme, qui rentrait après une assez longue absence, ont eu les honneurs de la soirée.

Le Chercheur d'esprit, est le début d'un jeune musicien italien M. Besanzoni. Je ne dirai pas à M. Besanzoni que :

Ses pareils à deux fois ne se font pas connaître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

Mais je lui dirai que sa musique est fraîche, gracieuse, légère, et promet pour l'avenir un compositeur distingué. Puisse-t-elle tenir parole!

On fait grand bruit du triomphe que madame Ristori vient de remporter dans la *Médée*, de M. Legouvé, traduit exprès pour elle en vers italiens. Rien ne m'étonne de la part de cette admirable artiste, et je ne doute pas, pour mon compte, que la rumeur publique, si flatteuse qu'elle puisse être, ne soit encore au-dessous de la vérité.

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

ARIS.

LE
MONITEUR DE LA MODE
JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



C'est de la magnifique exposition annuelle de la maison *Delisle*, que je vous parlerai d'abord. Cela vous mettra rapidement au courant de ce qui va se porter. Je vous dirai ce que j'ai le plus admiré dans ce vaste bazar, où s'étalent journallement les merveilles de l'industrie, du bon goût et de l'élégance. Ensuite, nous jetterons un coup d'œil sur toutes les innovations printanières en général

Je commence par les étoffes.

Les dessins restent grands, ils se composent le plus souvent, de larges

rayures, de losanges camaïeux, de gros bouquets semés ou de branches courantes.

Les taffetas chinés et Pompadour redeviennent fort en faveur. J'ai vu aussi beaucoup de robes à volants, bordés d'effilés tissés dans l'étoffe même. Je citerai la robe *Médora*, qui est, dans ce genre, une véritable merveille. Celle nommée *Aurétie* est bleue, à volants couverts de rayures

graduées de tons, entre lesquelles courent des fleurettes mignonnes. On ne saurait imaginer une plus fraîche création. Une autre robe, à volants brochés, dont le fond est couleur groseille et que l'on nomme *Raphaëla*, est d'une magnificence indescriptible. Elle existe dans le même genre en toutes nuances.

Je ne dois point oublier celle que l'on désigne sous le nom de *Baptême impérial*. C'est une espèce de velours épinglé. Il s'y trouve aussi des volants, composés de gros bouquets de roses à grand effet.

Tout ce que je viens de vous désigner sont des étoffes hors ligne pour toilette riche. Il y a une foule de taffetas de fantaisie plus simples et non moins charmants.

On voit encore cette année une immense quantité de robes à volants faits exprès. Les dispositions les plus simples consistent en rayures jaspées sur fond barré, en larges bandes satinées sur fond à mille carreaux.

Pour robes de jeunes personnes, j'ai remarqué une foule de taffetas ravissants à petits dessins chinés, à carreaux, à damiers ou barrés, dont les rayures sont parfois égayées de fleurettes d'une autre couleur que le fond de la robe.

Comme robes légères, le jaconas, la mousseline imprimée, le barège, l'organdi, la toile de Chine, la mousseline de soie et la soie grenadine, seront encore de mode.

Toutes ces robes se font nécessairement à volants. Il s'en trouve le plus souvent trois.

Nous recommanderons spécialement pour toilette très habillée de fort élégantes robes, dont le fond, en mousseline de soie de couleur claire, est recouvert de rayures en travers, et dont les volants sont formés par une large bande de taffetas mousseline, parsemée de bouquets de fleurs Pompadour chinés.

Les robes blanches en mousseline, à volants brodés, avec le mantelet pareil, seront encore très bien portées. Elles conviennent surtout dans les réunions du soir qui ont lieu l'été aux villes de bains.

Les confections nouvelles sont variées de forme à l'infini. On portera des mantelets, des caracos ajustés en taffetas, des pointes de châles en dentelle de Chantilly ou de Cambrai, et même en taffetas; les unes et les autres se garnissent de deux volants. Les pointes de taffetas ont des volants de même étoffe. Viennent ensuite les châles de dentelle sans volants.

Je ne puis parler de ces objets sans rappeler la maison *Ferguson aîné*, dont la brillante vitrine a eu tant d'admirateurs au palais de l'Industrie. *M. Ferguson aîné* est le seul fabricant qui fasse la vraie dentelle de Cambrai. On a essayé de glisser dans le commerce quelques articles d'imitation de ses dentelles, mais pour peu qu'on s'y connaisse on s'aperçoit bien vite de la fraude, car ces articles sont

plats, sans grains, mous, au lieu d'avoir la forte élasticité, le poids, la souplesse soutenue que donnent les belles soies cuites employées par M. *Ferguson*. Ses dessins sont en outre d'une richesse extrême, et complètement imités de ceux de Chantilly. Quant au prix, il est de six à dix fois moindre : ainsi j'ai vu une fort belle pointe de châle, en vraie dentelle de Cambrai, qui était de soixante quinze francs ; la pareille comme dessin eut coûté en Chantilly, de six à sept cents francs. On voit que la différence est énorme, et que j'ai raison en disant que toutes les femmes peuvent aujourd'hui se faire les toilettes les plus somptueuses sans dépenser beaucoup, grâce à la perfection que M. *Ferguson* a su apporter dans la fabrication de la vraie dentelle de Cambrai.

Les caracos à manches se font encore à taille ajustée, à basques longues, très amples, de manière à retomber avec grâce sur les jupes bouffantes. C'est le taffetas noir que l'on emploie pour ces sortes de vêtements ; on les garnit avec profusion d'effilés mélangés de chenille ou de jais. Si on le préfère, on peut y mettre un haut volant de dentelle ou de guipure vénitienne.

Pour jeune personne, ce sont les effilés qui conviennent mieux.

Pour toilette habillée, on pourra encore porter des mantelets écharpes, soit en taffetas brodé, soit en tulle uni, couvert de broderies en chenille ou de velours en bande. On les garnit de deux volants de dentelle superposés, ou d'un seul très haut ; il faut qu'il ait au moins quarante centimètres.

Toutes les confections de la maison *Delisle* ont une grâce extrême. Les mantelets que j'y ai le plus remarquables sont la pointe derrière à l'imitation des petits châles, mais en s'arrondissant un peu. Je dois citer, comme modèles exceptionnels, un mantelet en velours noir, brodé en soie de couleur, sur lequel s'étalait, au milieu de fleurs aux couleurs vives et chatoyantes, un bel oiseau de paradis, brodé avec tant d'art, que l'on eût dit une peinture des plus parfaites. Puis, un autre modèle en taffetas de couleur brodé en velours noir. Enfin, comme fantaisies, de ravissants petits mantelets en taffetas rose, bleu de ciel, blanc, tout ruchés et entourés de longs effilés à boules.

Mademoiselle *Anna Loth* fait encore des fichus Louis XIII, pour mettre sur les robes décolletées, mais ils sont en mousseline, composés de bouillons et élégamment ornés de bouclettes en ruban.

Les mantelets de mousseline et les canezous blancs ne seront point abandonnés. Les cols continuent à se porter hauts. Les sous-manches se font très volumineuses, toujours à bouillonnés, avec enjolivement de papillons en ruban ou en velours.

On voit beaucoup de cols à pattes en dentelle.

Ceux en mousseline brodée ou en jaconas, sont exclusivement réservés au négligé.

Les corsages de robes sont toujours montants et presque tous à petits revers figurant bretelles.

Le règne des volants se maintient. On dit que les robes légères se feront à ceinture : le temps n'étant point assez chaud pour que l'on puisse porter des toilettes d'été, les couturières ne se pressent pas d'innover. Nous consulterons madame *Céleste Ladraque*, et son bon goût habituel fera loi pour ce qu'il conviendra d'adopter.

Madame *Alphonsine* reprend avec bonheur la forme *Paméla*, qu'elle avait donnée à quelques-uns de ses chapeaux. J'en ai vu plusieurs chez elle en paille de riz, d'une grâce et d'une élégance que l'on ne pourrait surpasser.

Les bavolets restent d'une hauteur démesurée, ils tombent sur le cou, comme des pointes de fanchon.

Beaucoup de chapeaux sont de deux couleurs : ainsi, par

exemple, la passe sera en taffetas mauve, bleu de ciel ou rose, et le reste en crêpe blanc.

On met souvent au bord des passes un large ruban froncé posé à cheval. Le côté le plus étroit se trouve dessous, l'autre recouvre presque entièrement les dessus de la passe. Le bavolet est bordé de même.

La forme fuyante paraît bien décidément devoir l'emporter sur les calottes rondes et plates.

Les fleurs et les plumes se portent en profusion sur les chapeaux habillés.

Les brides restent fort longues et larges.

Les chapeaux élégants se font clairs, c'est-à-dire qu'ils se composent de tulle et de blonde très riches. Souvent on y mélange des bandes étroites en paille de riz.

Le crêpe frappé est d'un fort joli emploi pour modes.

La belle paille d'Italie fera toujours des chapeaux distingués et vraiment aristocratiques, car ils ne seront portés que par les femmes riches.

Cette année, tous les bavolets de ces chapeaux sont en paille. Ils se garnissent le plus ordinairement avec simplicité. On met des fleurs sous la passe et dessus, quelques coques de ruban artistement posées vont se perdre sur le bavolet. Si l'on veut en faire une coiffure plus habillée, on y pose, soit en bouquets, soit en demi couronne, des plumes blanches frisées.

Le velours plain et la dentelle noire s'emploient souvent pour garniture de chapeaux de paille de fantaisie.

La maison de commission *Lassalle* est en mesure d'expédier tout ce que l'on peut souhaiter en modes nouvelles pour la saison qui commence. Elle vient de faire paraître le bulletin que nous avons déjà annoncé, et elle l'envoie franco à toutes les personnes qui le lui demandent.

Pour le choix des confections comme pour celui des robes, les personnes qui voudront bien s'en rapporter à la maison *Lassalle* sont priées d'accompagner leurs commandes de quelques détails sur leurs préférences et leur manière d'être, afin que l'on puisse positivement les satisfaire, en donnant à chacune ce qui lui convient physiquement et moralement.

La maison *Lassalle* reprend ou échange les étoffes en pièce, pourvu qu'elles soient renvoyées sans être défraîchies et tout de suite.

Si l'on préfère choisir soi-même les étoffes pour robes, on recevra, sur demande, les échantillons des étoffes à la pièce sans disposition faite exprès, dont on devra désigner la nature. Les robes de taffetas à volants, à disposition riche, seront toujours envoyées à choisir sans obligation d'achat. Cette dernière condition n'est applicable qu'aux robes de prix élevé ; il ne saurait en être de même pour celles dont la valeur trop faible ne permettrait pas de supporter les frais de port.

Nous rappelons que la maison *Lassalle*, exécute non-seulement les commandes de toilette, mais encore se charge de toutes les acquisitions que l'on peut avoir à faire à Paris en toute espèce de genre, tels que : objets d'art, bronzes, ornements d'église, services de table, équipages, ameublements, etc., et que pour ces derniers elle les fait exécuter dans ses propres ateliers, afin de mettre les acheteurs à même de les recevoir de première main, au meilleur marché possible et parfaitement conditionnés.

On peut recevoir aussi, à choisir, sans obligation d'achat, ce qui entre dans la composition d'une corbeille de mariage, comme diamants, bijoux, cachemires, dentelles, étoffes pour robes, etc.

Nous reprendrons, la fois prochaine, la revue des nouveautés du printemps.

Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 461.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau en crêpe rose, orné de ruban rose, de fleurs, de fuchsia roses et de blonde blanche.

Ce chapeau, tout en crêpe, a la passe bien creusée des côtés, avançant bien en auréole sur le front et encadrant bien le menton.

La passe est tendue, la calotte est fuyante et s'arrondit avec le bandeau de calotte; le dessus est coulé.

Le bavolet est tendu. De chaque côté, en haut sur la passe, sont des neiges de blonde blanche, d'où ressortent à droite et à gauche des rubans de gaze rose crêpés qui s'étalent en coques et en bouts carrés sur le bavolet. Ces rubans sont bordés d'une blonde légère de même que le bas du bavolet.

Sous la passe à droite est un chou en ruban de taffetas rose. A gauche une branche de fuchsia, qui retombe sur les bandeaux de cheveux qui sont rejetés en arrière et très bouffants pour remplir le vide de la passe.

Une blonde ruchée garnit le bord de la passe, mi-partie elle est dessous, mi-partie elle débordé.

Brides en taffetas rose n° 22.

Basquine en taffetas noir garnie de galons de soie et de boutons.

Cette basquine montante est très ajustée au corsage. Le devant de la basque tient au corsage. Tout le reste est réuni au corsage par une couture bien creusée, de manière à faire tuyauter amplement tout autour sur les hanches et derrière.

La manche en haut est courte et de demi-ampleur. A cette manche est un volant formant trois gros plis.

L'ornement général consiste en petits galons disposés ainsi : A partir de l'encolure jusqu'à l'épaule, à cheval sur la couture d'épaule, une série de galons. Celui d'en haut ayant de 18 à 20 centimètres et allant toujours en diminuant jusqu'à l'épaule, avec un bouton à chaque extrémité.

En haut du dos une pyramide de galons, le plus long en haut, le plus court en bas, sur une hauteur de 20 à 25 centimètres.

Sur chaque tuyau de la basque une pyramide de galons.

Sur chaque pli de la manche aussi le même ornement.

Devant, sur la poitrine, des galons posés en brandebourg formant trois losanges depuis le haut jusqu'à la taille.

Pour col une ruche en dentelle.

Pour sous-manches un bouillonné de mousseline avec deux garnitures de dentelle.

Robe en glacé mode à mille raies en travers, couleur sur couleur, avec un semé de petites fleurettes vertes.

TOILETTE DE DINER. — Robe décolletée en taffetas vert-fin. Manche courte bouffante en taffetas vert.

Jupe garnie de sept volants de taffetas, à partir de la taille, garnis chacun d'un ruché en ruban (n° 12) de taffetas mauve.

Sur chaque manche est un ornement composé de coques plates et de bouts retombant en taffetas mauve n° 16.

Bouffant en tulle blanc, retenu dans un poignet de tulle, ayant au milieu un ruban mauve, et d'où retombe une garniture en dentelle.

Par dessus ce corsage est un fichu Eugénie formant plastron montant, et se terminant en bas, derrière et devant en pointe.

Ce fichu se monte sur un tulle apprêt. Il se compose au cou d'une ruche en tulle, d'un ruban mauve (n° 12) froncé dans le milieu de manière à former une ruche légère. Puis de deux bouillons en tulle uni. Puis jusques en bas, alternativement, un ruban ruché et deux bouillons de tulle.

Cette pélerine est bordée de chaque côté d'un ruban n° 22, posé en bretelles. Le ruban est repincé étroit au bas, et il a toute sa largeur sur chaque épaule, où il passe dans une agrafe en ruban.

A chaque extrémité, devant et derrière, est un double nœud avec bouts flottants en n° 22.

BEAUX-ARTS. — TABLEAUX CÉLÈBRES.

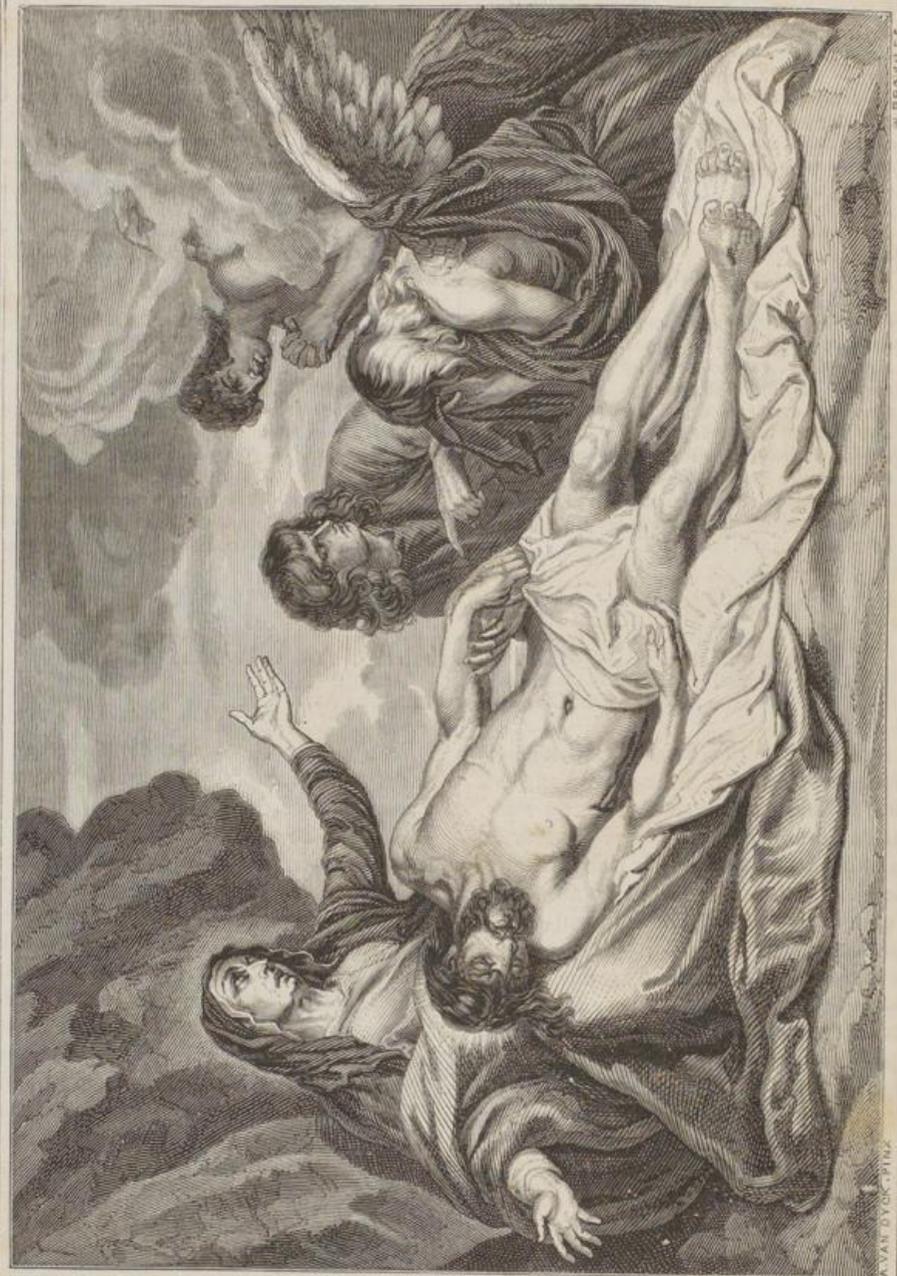
Le Christ au tombeau.

Parmi les maîtres de l'école flamande, il n'en est aucun qui puisse être comparé à Antoine Van Dyck pour l'élégance du dessin, pour la pureté du style, pour la beauté de l'exécution, pour la profondeur du sentiment, en même temps que pour le clair-obscur et l'harmonie de la couleur. Généralement connu comme un des meilleurs peintres de portraits qui aient existé, il l'est moins comme peintre d'histoire : cependant il a fourni dans ce genre un assez grand nombre de productions remarquables. A la vérité, on n'y trouve pas la fougue, nous dirions presque la violence de pinceau qui nous frappe dans les œuvres de Rubens, son contemporain et son maître. La poésie de Rubens est presque toute en dehors. Celle de Van Dyck est plus intime, plus recueillie, plus profondément sentie. Si elle se plaît à reproduire aux yeux les scènes dramatiques de l'histoire sainte, elle évite avec soin de nous effrayer en nous montrant des tableaux de sang; elle cherche, au contraire, à nous émouvoir par le spectacle des grandes douleurs intérieures et par un pathétique d'expression qui a fait dire avec raison que Van Dyck mêlait souvent des larmes à ses couleurs.

Au nombre des scènes de ce genre, il en est une qu'il a représentée onze fois, mais en la variant dans la forme avec un art qui est presque du génie : nous voulons parler du *Christ au tombeau*. Ce motif devait plaire à la nature un peu malade du peintre, plus accessible par cela même aux émotions élégiaques et plus disposé à les traduire sur la toile.

Mais de toutes les compositions diverses qu'il a produites sur ce thème, celle que nous offrons aujourd'hui à nos lectrices est sans contredit la plus complète. Elle constitue un des ornements les plus précieux du musée d'Anvers, où il est impossible de passer devant ce tableau sans éprouver l'émotion que l'artiste lui-même a dû ressentir en le peignant avec ce qu'il avait de meilleur dans son âme. Le corps du Christ est descendu de la croix et le sépulcre est prêt à le recevoir. Mais la mère du Sauveur est là, et elle ne peut se séparer de ce qui lui reste de son fils. Cette seule figure constitue en quelque sorte la partie essentielle de l'œuvre. Il serait impossible de rendre avec une vérité plus saisissante l'angoisse qui déchire le cœur de cette mère désolée, et qui est d'autant plus navrante à voir, qu'elle est exprimée d'une manière plus retenue et avec une plus sévère sobriété de mouvement passionné. Si les poètes de l'antiquité n'ont cru pouvoir exprimer que par des emportements et des fureurs la douleur maternelle d'Hécube, à coup sûr Van Dyck, le poète chrétien, est plus dramatique et plus sublime, en laissant à la mère divine ce calme extérieur à travers lequel éclate la douleur la plus grande qui fût jamais. Car il y a des moments où vous croiriez entendre des sanglots sortir de cette toile, peinture magistrale qui est une des plus accomplies que l'école flamande ait fournies et qui restera comme une des productions les plus belles de l'art chrétien.

A. VAN DYCK



Le Christ au tombeau.

MERVEILLES ET CURIOSITÉS DES TEMPS ANCIENS ET MODERNES.

LE PALAIS DE CRISTAL

(SYDENHAM PALACE).

Avant d'être transporté du lieu où elle avait pris naissance à la vaste esplanade d'Hyde-Park, cette immense construction, aussi imposante par sa masse que merveilleuse par la coquette délicatesse de sa structure, commandait déjà l'étonnement et l'admiration. Monument unique par sa nature et sa destination, il avait été le signal d'une révolution complète dans les relations commerciales et industrielles du monde. Mais aujourd'hui qu'il a été transporté sur un emplacement plus favorable, d'où il domine l'horizon environnant, le palais de Cristal, perfectionné dans son ensemble et dans ses détails par le génie magistral qui en a conçu l'idée et surveillé l'exécution, peut être rangé à bon droit parmi les premières et les plus grandes merveilles de l'art moderne. De même que la pyramide de Chéops, il est l'expression du génie, des tendances, de l'esprit et des forces vives du siècle qui l'a vu construire, et la comparaison de ces deux monuments merveilles donnerait matière à de longs développements que ne comportent pas les dimensions étroites du cadre réservé à nos articles.

Il y a entre les deux palais des différences qui frappent au premier coup d'œil. Le premier édifice, malgré ses dimensions imposantes, avait un caractère assez monotone, déterminé surtout par la longueur démesurée du vaisseau principal que ne traversait qu'un simple transept. Le palais de Sydenham a trois transsepts au lieu d'un, et la toiture cintrée qui lui sert de voûte s'entrecoupe harmonieusement de bifurcations habilement agencées, dont l'effet est parfait. Des perfectionnements ont été apportés à l'extérieur aussi bien qu'à l'intérieur. Ainsi, on a disposé des massifs de verdure, des bouquets d'arbustes autour de la façade, afin de détruire la monotonie que produisait l'aspect de cette grande muraille vitrée dont rien ne rompait l'uniformité.

On a établi en outre, toujours dans le même but, de gracieuses tourelles carrées au point de jonction du vaisseau central et des transsepts; des galeries nouvelles s'ouvrant sur les jardins, et de longues ailes qui s'étendent de chaque côté comme autant de galeries nouvelles. Toutes ces additions, judicieusement exécutées, établissent des jeux d'ombre et de lumière d'un excellent effet, et produisent une variété qui

charme et satisfait le regard, sans nuire à la grandeur de l'ensemble et sans écraser les parties accessoires qui ressortent parfaitement dans la synthèse générale.

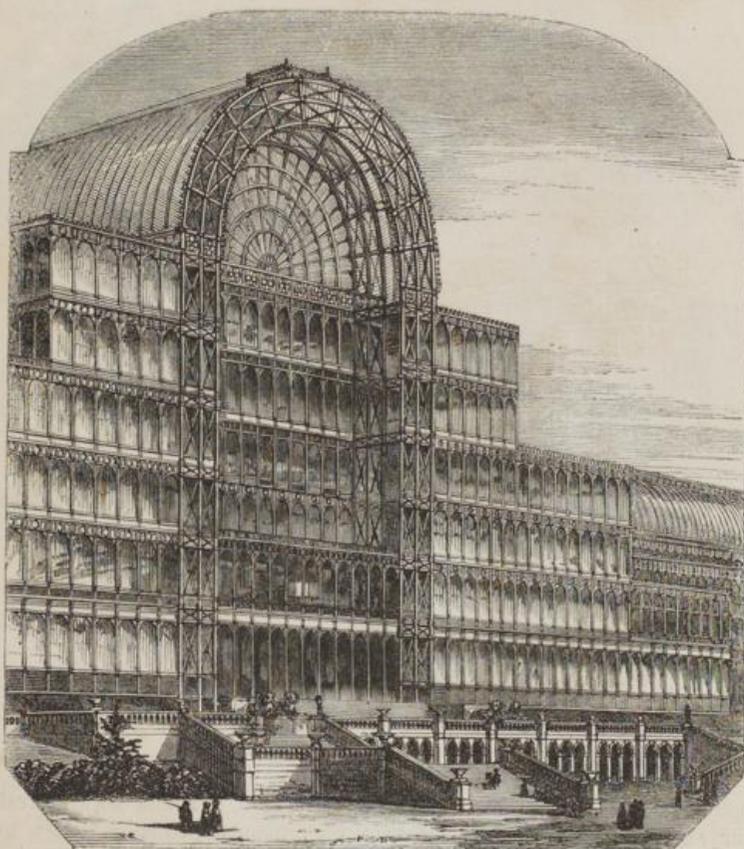
Si l'unité est une des conditions essentielles de la perfection en architecture, il n'est pas d'édifice au monde qui soit plus irréprochable que le palais de Cristal. Le plan est d'une extrême simplicité et toutes les parties s'agencent de la manière la plus harmonieuse.

Chacune des parties correspond exactement à chaque autre et à toutes ensemble, de sorte qu'on a

pu très aisément utiliser les matériaux du premier palais pour la construction du second.

Dans la distribution des terrains environnants, on a respecté les mêmes règles d'uniformité qui avaient présidé à la construction de l'édifice. La largeur des sentiers tracés dans les pelouses, les dimensions des fontaines, la hauteur de leurs jets, la longueur des terrasses, la largeur des degrés des perrons, tout a été calculé sur la base de huit pieds avec des multiples et des sous-multiples proportionnels.

On a avantageusement tiré parti de la beauté du paysage environnant, pour étendre le panorama et développer l'horizon du parc et des jardins. Du haut de la terrasse de la façade principale, le visiteur voit se dérouler sous ses yeux le plus magnifique paysage qui se puisse imaginer. Le tableau s'étend à perte de vue dans les campagnes, pittoresquement semées de modestes cottages, de jardins, de clochers villageois et de massives fabriques, dont les cheminées fumantes



donnent un caractère particulier au cadre de ce monument élevé à l'art et à l'industrie. Là, tout le charme réside dans la diversité : des bois touffus à droite, une plaine dorée à gauche ; la rivière qui serpente au loin, reluisant au soleil comme la carapace d'un gigantesque serpent ; des collines au fond, de la verdure partout ; partout aussi les traces de cette activité incessante qui caractérise entre toutes la nation anglaise, cette nation affairée et besogneuse qui a érigé en principe universel ce proverbe : *Time is money*, le temps, c'est de l'argent.

Il serait injuste de parler du palais de Cristal de Sydenham, sans rendre hommage à la Société qui a entrepris de conserver en permanence ce monument de la science et de l'art. Les vicissitudes du palais de Cristal ont été grandes et nombreuses. Après la clôture de l'Exposition universelle de 1851, il a été très sérieusement question de le démolir pièce à pièce, et d'en vendre les matériaux aux vitriers et aux marchands de ferraille. Heureusement, il s'est trouvé un homme confiant en lui-même et confiant en l'avenir, M. Leech, un simple particulier, qui a conçu l'idée de perpétuer l'exposition, et de conserver le palais pour en faire un musée universel de la science et des arts, de tous les temps et de tous les peuples. Sous son impulsion active, une compagnie se forma, et bientôt neuf autres s'y associèrent, pour acheter l'édifice, le transporter à son emplacement actuel et le reconstruire en le perfectionnant à leurs risques et périls.

L'idée était grande et audacieuse, elle a été féconde. Aussi le palais de Sydenham n'est pas seulement un musée sans pareil, c'est encore une école populaire où le plus humble artisan peut aller s'initier aux plus intimes secrets de la science mécanique, où l'archéologue, le savant, retrouvent les splendeurs oubliées de l'art antique, où le philosophe s'étonne et s'instruit au contact des vestiges des civilisations antiques oubliées aujourd'hui sous le poids de vingt siècles de barbarie.

Nous aurons occasion de revenir sur la description intérieure du palais de Sydenham.



LA PINACOTHÈQUE.

De tous les Etats de l'Europe, la Bavière est celui où les beaux-arts reçoivent le plus d'encouragements. Le feu roi y a fait construire deux grands musées, l'un consacré à la sculpture, sous le nom de Glyptothèque, l'autre consacré à la peinture, sous le nom de Pinacothèque.

Tous deux ont été bâtis sur les plans de M. le baron Klenge.

La collection de la Glyptothèque, aussi riche que nombreuse, renferme les magnifiques marbres d'Égine, restes précieux de l'âge de la sculpture qui a précédé l'époque de Phidias. Dans ces galeries, les statues sont disposées de façon à indiquer d'une manière précise et complète les progrès de l'art dans les diverses périodes qui l'ont successivement transformé depuis son origine.

La Glyptothèque est bâtie avec les marbres du pays. Sa forme est un parallélogramme avec un portique à huit colonnes d'ordre ionique de marbre rougeâtre. Les murs sont de pierre et garnis intérieurement de briques recouvertes

de stuc. Chacune des salles est d'un stuc différent ; les ornements, dans les voûtes, sont également variés, et, dans le pavement, on a incrusté des mosaïques antiques fort belles entre des dalles de marbre dont les couleurs, habilement choisies, s'harmonisent parfaitement avec les mosaïques et les dalles.

Deux salles sont ornées de peintures à fresque, exécutées par M. Cornélius. Les principales statues qu'on y remarque viennent de la célèbre collection Farnèse. Nous citerons, entre autres, le fameux Faune endormi ; une Vénus, qu'on dit être la célèbre statue de Gnide ; le Silène tenant Bacchus dans ses bras, et Jason arrangeant sa chaussure. Parmi les œuvres des sculpteurs modernes, on remarque le Pâris de Canova et l'Adonis de Thorwaldsen.

La Pinacothèque rivalise de richesse avec le musée de sculpture.

La première pierre de ce monument a été posée par le roi de Bavière, le 7 avril 1826, jour anniversaire de la naissance de Raphaël.

Les tableaux qu'on y a rassemblés sont en grande partie ceux qui ont rendu célèbres les galeries de Dus-

seldorff, de Manheim, des Deux-Ponts, d'Heidelberg, de Ratisbonne, et surtout des frères Boisserée. C'est la plus belle collection de chefs-d'œuvre de l'ancienne école allemande, des écoles italienne, espagnole, française et flamande.

La forme de la galerie est oblongue; elle est terminée à chaque extrémité par deux ailes. Le corps entier du monument est fait de brique; les balustrades, les entablements et les fenêtres sont de pierre.

Le rez-de-chaussée est destiné aux vases étrusques et aux mosaïques, aux dessins des anciens maîtres, aux gravures et à la bibliothèque, exclusivement aux livres relatifs aux beaux-arts.

Le premier étage est divisé, dans sa longueur, en trois parties distinctes. Au midi, règne un corridor d'environ 400 pieds, éclairé par vingt-cinq fenêtres, d'où l'on découvre la chaîne des Alpes tyroliennes. Il est percé de dix portes. Ces portes conduisent à sept grandes salles éclairées par en haut: c'est le centre de la galerie où sont disposés les tableaux de grande dimension et de premier ordre.

De ces salles on passe dans une suite de vingt-trois

cabinets qui règnent le long de la façade du nord, et où sont rangées les peintures de la plus petite dimension des diverses écoles.

Les murs du corridor sont peints à fresque. Au-dessus de chaque fenêtre, on a représenté des scènes tirées de la vie des peintres célèbres, en suivant l'ordre chronologique, de manière à donner une sorte d'histoire graphique de la peinture.

Les plafonds des diverses salles sont ornés de médaillons et de portraits de peintres; le fond est blanc et or. Le pavé et les dés sont de marbre bavarois de diverses couleurs. Les murs seront revêtus de riches tentures de soie, dont les nuances doivent s'harmoniser avec le coloris général des tableaux de chaque salle.

Les lanternes qui éclairent les sept salles au centre de l'édifice ont été disposées et construites avec un tel art, et la lumière qui en descend se partage avec une telle égalité, que, dans les coins, le regard ne saurait distinguer la ligne de jonction des angles.

La Glyptothèque et la Pinacothèque sont ouvertes gratuitement au public, à certains jours fixés.

LE BOLOGNÈSE.

Voyez le numéro précédent.

Cette blessure ne fit qu'accroître l'intérêt que la foule manifestait pour l'artiste; le silence devint solennel et l'anxiété se peignit sur tous les visages. Quant à Grimaldi, affaibli par la perte de son sang, il sentait que les chances allaient devenir inégales. Le capitaine, au contraire, semblait s'être retrempe dans ce premier succès.

Encore quelques minutes et l'artiste devenait incapable de parer les coups terribles et multipliés dont l'accablait l'Espagnol.

— Regarde donc la signora Fiorella, dit Lorenzo à Piéto, elle a compris que tout était fini pour son cher Bolognese.

Piéto dirigea ses regards vers la jeune femme et il ne put s'empêcher de frissonner à l'aspect de cette tête pâle et effarée de douleur.

— Il est fâcheux que le Bolognese ait autre chose en tête en ce moment, reprit Piéto, jamais ses pinces n'ont trouvé une personnification du désespoir aussi belle et aussi saisissante que cette tête.

Lorenzo s'adressant ensuite à la Forlina, qui suivait la lutte d'un œil plein d'anxiété :

— Ne t'inquiète pas, sorcière, lui dit-il, tout marche au gré de tes vœux, encore quelques secondes, et tu vas recevoir tes vingt piastres.

Tout occupée du combat, la Forlina ne parut pas l'avoir entendu.

— Il lui reste une chance de salut, une seule, murmura-t-elle, s'il ne la voit pas, c'en est fait de lui.

En ce moment une grande rumeur parcourut la foule, qui aussitôt demeura muette et consternée. Pour la première fois, depuis que les fers s'étaient croisés, le Bolognese venait de rompre, reculant insensiblement et décrivant un cercle de manière à tourner le dos à l'église.

— Il rompt, s'écria Lorenzo, ou plutôt il recule, il est perdu.

— Il est sauvé, murmura la Forlina.

Emporté par l'ardeur du combat, Alvarès avait oublié complètement le tableau dont l'aspect l'avait si vivement impressionné à son entrée sur la place. Lorsque, contraint de suivre le Bolognese dans sa manœuvre, il se retrouva face à face avec les trois veuves voilées, la bière vide et l'église tendue de noir, cette scène sinistre, s'étalant brusquement à ses regards au moment même où il jouait sa vie, lui fit l'effet d'une apparition menaçante. L'esprit frappé du tableau qui se dressait devant ses yeux comme une prophétie de la mort, l'Espagnol cessa d'attaquer, puis ne se défendit plus qu'à grand-peine, et en reculant devant le fer du Bolognese. Enfin, celui-ci écartant violemment l'épée du capitaine et jetant la sienne à terre, s'élança sur lui le poignard dans la main droite. Alvarès vit le coup, il voulut repousser l'arme qui le menaçait, mais au même instant le poignard du Bolognese lui clouait la main sur la poitrine.

L'Espagnol jeta un cri de rage et de douleur, fit quelques pas en chancelant, puis tomba de toute sa hauteur sur le pavé de la place.

— Vous me devez vingt piastres, signor comte, dit la Forlina à Lorenzo.

— Sorcière maudite! s'écria Lorenzo hors de lui, est-ce là ce que tu lui avais prédit?

— Mot pour mot, répondit la Forlina avec son sourire sauvage, j'ai dit que sa main serait teinte de sang et le sang l'inonde.

— Eh bien, soit, je te donnerai tes vingt piastres, viens demain, si tu l'oses, me les réclamer au palais de mon père.

— Non, pas demain, Signor, mais deux minutes

avant votre mort, ainsi que je m'y suis engagée.
Et elle s'éloigna à pas lents.

— Vous autres, dit Lorenzo aux cinq bandits qui étaient restés près de lui, tandis que la foule se groupait autour du Bolognese, dans trois jours, à dix heures du soir sur cette place.

— Nous y serons, Signor, comptez sur nous.

Puis ils se dispersèrent, et chacun alla de son côté.

Le Bolognese eut beaucoup de peine à se soustraire aux acclamations de la foule, qui menaçait de l'étouffer dans son enthousiasme; enfin il parvint à se glisser jusqu'à la demeure où l'attendait Fiorella, à moitié folle de joie après avoir failli mourir de terreur. Nous renonçons à décrire l'ivresse de leurs transports après l'heure d'angoisse et de désespoir qu'ils venaient de traverser.

Piétro montait vers la Camaldules, l'esprit plongé dans de profondes réflexions, lorsqu'il se sentit frapper sur l'épaule. Il tourna la tête et reconnut la Forlina.

— Que me veux-tu? lui dit-il.

— T'apprendre le sort que te réserve la fortune.

— Tu t'adresses mal, Forlina, je n'ai pas un carlin en poche.

— Qui te dit que je songe à ton argent! Suis-moi, Piétro, car un grand danger te menace, et je puis le conjurer.

Piétro se troubla tout à coup à ces mots et suivit humblement la Forlina.

V.

Le Bolognese était seul dans son atelier qu'inondaient en ce moment les rayons du soleil, lorsqu'un homme, ayant le costume et les manières d'un barcarolo, se présenta tout à coup devant lui.

— Signor, lui dit-il, je me nomme Piétro, je vous ai vu combattre hier le capitaine Alvarès, et depuis hier je vous suis tout dévoué. Vous aimez la signora Fiorella, mais vous n'êtes pas le seul à l'aimer, et celui que vous avez pour rival est le plus haut personnage de Naples. Sachant l'amour de la princesse Tibaldi pour le Bolognese, il a résolu de faire enlever l'un et l'autre la nuit prochaine, l'artiste pour le jeter au fond d'un cachot, la signora pour en faire sa maîtresse.

— Infamie! s'écria Grimaldi, et ce personnage, tu le nommes?

— Le vice-roi, Signor. Déjà la demeure de la princesse est surveillée, je suis l'un des cinq hommes choisis pour exécuter le coup de main, et je viens vous indiquer le seul moyen de salut qui vous reste.

— Parle?

— Rendez-vous à minuit au bord de la mer, en passant par la Chiaia; une barque avec trois hommes masqués vous attendra en face de la demeure de la princesse, vous y monterez et gagnerez la pleine mer. Alors votre serviteur Piétro fera remarquer aux hommes chargés de surveiller sous ses ordres la demeure de la signora, que vous êtes loin, qu'un seul de nous suffit pendant votre absence, et il consentira à veiller tandis qu'ils iront prendre quelques instants de plaisir. La signora, prévenue par un mot de vous, sortira de sa demeure pour me suivre, je la conduirai sur la grève, du côté de la porte du Midi, les trois hommes mas-

qués vous débarqueront au même endroit, et vous serez libres alors d'aller tous deux où il vous plaira.

Écoute-moi bien, dit le Bolognese après un moment de réflexion, tu ne me connais pas encore, sache à quoi tu t'exposerais en me trompant. Si tu es de bonne foi, si ton dévouement est sincère, je t'emmène avec moi et ma reconnaissance ne connaîtra pas de bornes. Si au contraire tu me tend un piège, quelle que soit la distance qui nous sépare, en quelque lieu que tu te caches aucune puissance humaine ne saurait te soustraire à ma vengeance; dût-il m'en coûter la vie, je n'aurai pas une minute de repos que je ne t'aie poignardé de ma propre main. Et maintenant réfléchis et dis-moi si tu persistes dans l'offre que tu viens de me faire.

— J'y persiste, Signor.

— Eh bien! Piétro, à minuit je serai au bord de la mer, et une heure après je compte te trouver avec Fiorella à la porte du Midi.

— Nous vous y attendrons.

Et s'inclinant devant le Bolognese, il quitta l'atelier. Dix minutes après il abordait Lorenzo dans le grand casino de la Chiaia.

— Eh bien, Piétro, lui demanda vivement celui-ci?

— Eh bien, signor comte, le succès de votre fable a été complet.

— Ainsi le Bolognese...

— Sera à minuit dans la barque, où vous l'attendrez avec Marphurio et Borelli.

— Parfait! et la signora Fiorella?

— Me suivra sans obstacle jusqu'à la porte du Midi.

— A merveille! tu es un émissaire impayable, Piétro. Je cours chez le capitaine; toi, vois tes hommes et soyez tous exacts ce soir.

— Reposez-vous sur moi, Signor, pas un ne manquera au rendez-vous.

Quand Lorenzo entra chez le capitaine, celui-ci était en train de damner Dieu et tous les saints et de maudire l'apothicaire qui pensait sa main.

— Serai-je bientôt guéri, au moins, demanda-t-il au praticien tout tremblant?

— La main est traversée d'outre en outre, Signor, répondit celui-ci, les os sont lésés, les nerfs sont déchirés, votre guérison ne peut être l'affaire d'un jour.

— Alors que Lucifer et sa bande te rendent plus tard ce que tu me fais endurer aujourd'hui. Et maintenant que tu as fini, va-t'en.

L'apothicaire salua humblement et se retira.

— Je ne te comprends pas, mon cher capitaine, dit Lorenzo à l'Espagnol, cette blessure qui t'exaspère si fort, ne devrais-tu pas la bénir? N'est-ce pas à elle que tu dois la vie? Si cette main ne se fût pas trouvée au devant du poignard comme un bouclier, la lame du Bolognese, au lieu de te faire à la poitrine une incision de deux pouces, pénétrait jusqu'au cœur et te tuait sur le coup. Mais va, je t'apporte une nouvelle qui te vaudra mieux que tous les baumes du monde. Le Bolognese a donné tête baissée dans le piège que nous lui avons tendu. Rends-toi à minuit précis à la porte du Midi, tu y trouveras la signora Fiorella avec Piétro. Moi, je me charge de Grimaldi; regarde bien au moment où la barque sera parvenue à la hauteur du château de l'Œuf, et tu verras s'accomplir ton vœu le plus ardent.

- Je comprends, Signor.
— Allons, à tantôt, à la porte du Midi.

VI.

La nuit était venue; depuis longtemps les promeneurs avaient abandonné la Chiaia et pas une lumière ne restait aux fenêtres qui bordent cette promenade. Un seul homme s'y promenait, marchant de long en large devant la maison de la signora Fiorella, dont la façade était éclairée en plein par les rayons de la lune. Tout à coup il s'arrêta, minuit sonnait à toutes les maisons de la ville.

— Minuit! murmura Piétro avec impatience, s'il allait ne pas venir! s'il allait réfléchir et se défier.

Au même instant il vit une silhouette se détacher à l'extrémité de la Chiaia et s'avancer rapidement de son côté; deux minutes après Grimaldi l'abordait.

— Voilà la lettre, dit l'artiste en remettant à Piétro un papier cacheté, va prendre la signora Fiorella et rappelle-toi que je te confie plus que ma vie.

Puis il poursuivit son chemin. Arrivé sur la grève, il aperçut la barque et les trois hommes qui devaient la conduire. Ainsi que Piétro l'en avait prévenu, ils étaient tous trois masqués et enveloppés de longs manteaux, de sorte que leurs traits ni leur tournure ne pouvaient les trahir. Après un moment d'hésitation, le Bolognese prit le parti de s'abandonner au hasard, et s'élança dans la barque, qui partit emportée avec rapidité.

Le capitaine venait d'arriver à peine au lieu du rendez-vous que lui avait indiqué Lorenzo, lorsqu'il y fut rejoint par Piétro et la signora Fiorella.

— Quel est cet homme? demanda Fiorella en se serrant contre celui-ci.

— Rassurez-vous, Signora, vous n'avez rien à redouter de lui.

— Eh quoi! dit Alvarès en ôtant le large chapeau qui lui cachait une partie du visage, deux jours de maladie m'ont-ils changé au point que la signora Fiorella ne reconnaisse pas le meilleur ami de son cher Bolognese?

— Le capitaine Alvarès! s'écria la jeune femme avec épouvante, je suis perdue! ils vont tuer Francesco!

— Vous vous effrayez à tort, Signora, dit l'Espagnol avec une bonhomie railleuse, il ne vous arrivera rien de fâcheux, je vous le jure.

— Je ne vous crois pas, dit Fiorella désespérée, puisque vous êtes là, c'est qu'il se trame quelque chose d'horrible contre lui.

— Tenez, Signora, l'on dit que l'incertitude est le plus cruel de tous les maux, je veux mettre fin à la vôtre en vous confiant le projet que nous avons imaginé, et qui, à l'heure où je vous parle, reçoit son exécution.

— Mon Dieu! mon Dieu! que se passe-t-il?

— Vous êtes admirablement belle, Signora, il n'est donc pas étrange que d'autres que le Bolognese s'en soient aperçus, et vous trouverez tout simple que, désespérant de se faire aimer, ils se soient résolus à vous enlever de vive force.

— Sainte Vierge! que m'apprenez-vous là?

— Ce que fait en ce moment le comte Lorenzo de Gonzagues.

— Oh! Francesco me vengera de cette infâme perfidie.

— Francesco, dites-vous? Tenez Signora, voyez-vous là-bas cette voile blanche qui rase la mer comme l'aile d'un oiseau?

— Je la vois.

— Dans cette barque il y a quatre personnes, le Bolognese, deux bandits capables d'assassiner le saint-père pour une piastre, et le comte Lorenzo de Gonzagues.

— Grand Dieu! ils vont le tuer!

— Ne perdez pas de vue la barque, Signora, vous pouvez remarquer qu'elle se dirige vers le château de l'Œuf et qu'elle s'en approche rapidement.

— En effet, répondit Fiorella glacée d'épouvante, mais dans quel but?

— Quand la barque sera parvenue à la hauteur du château, vous verrez tout à coup, aux rayons de la lune, l'eau rejaillir et tourner, et peut-être entendrez-vous d'ici un léger clapotement; puis la voile glissera de nouveau en redoublant de vitesse et de légèreté, car au lieu de quatre hommes elle n'en contiendra plus que trois.

— Oh! c'est affreux! c'est affreux! s'écria la jeune femme en se frappant le front avec désespoir.

— Alors, reprit l'Espagnol, le comte Lorenzo viendra vous offrir ses hommages, et personne au monde ne pourra l'empêcher de vous contraindre à les accepter.

Fiorella ne répondit pas, elle regardait la barque qui s'approchait de plus en plus du château de l'Œuf et son âme tout entière était attachée sur ce seul point.

Pendant toute cette scène, Piétro était resté à l'écart, la figure impassible.

Tout à coup Fiorella jeta un cri aigu; la barque s'était arrêtée, puis, ainsi que l'avait dit le capitaine, l'eau avait rejailli et tourné avec force, et le bruit d'un corps tombant à la mer avait frappé ses oreilles.

— Voyez, Signora, lui dit l'Espagnol dont les traits grossiers exprimaient une joie sanguinaire, voyez comme, débarrassée du poids qui la surchargeait, la barque glisse vers nous, rapide et gracieuse.

Fiorella était anéantie sous le poids de sa douleur. Enfin la barque aborda, trois hommes en descendirent et l'un d'eux s'élança aussitôt vers Fiorella.

— Francesco! s'écria la jeune femme en passant la main sur son front! Francesco Grimaldi! qu'ils viennent d'assassiner et que je revois vivant! je suis donc folle, mon Dieu!

— Non, ma Fiorella, c'est moi, moi Grimaldi, tu as bien toute la raison.

— Et Lorenzo? demanda l'Espagnol, attéré à l'aspect du Bolognese.

L'un des deux hommes qui étaient descendus de la barque avec le Bolognese s'approcha du capitaine, et ôtant son masque:

— Me reconnaissez-vous, Signor Alvarès?

— Pétruccio le baladin! s'écria le capitaine.

— J'ai renoncé à ce métier depuis que j'ai jeté à la mer l'un des deux armuriers de Mantoue qui assistaient à nos noces, Signor.

— A moi l'autre! s'écria derrière l'Espagnol la voix sauvage de la Forlina.

Alvarès, qui comprenait tout enfin, voulut tirer son épée du fourreau, mais avant qu'il eût porté la main, le poignard de la Forlina lui traversait la gorge et le jetait mort sur la grève.

Alors Grimaldi s'en fut droit à Piétro, et lui pressant la main avec force :

— Piétro, lui dit-il, je t'ai juré que ma reconnaissance serait sans bornes, que veux-tu de moi ?

— Vous suivre et vous servir en tous lieux, Signor.

— Tu ne me quitteras plus. Et vous, dit-il, à Pétruccio et à Forlina ?

— Je n'ai songé qu'à ma vengeance, répondit la Forlina, conduisez-nous loin de Naples, où nous ne pouvons plus rentrer, et nous serons quittes.

A un mois de là, le Bolognese épousait, à Rome, la signora Fiorella.

Constant GUÉROULT.

LA VÉRITÉ SUR LES DERNIERS MOMENTS DE M. WALDEMAR (1).

Que le cas extraordinaire de M. Valdemar ait excité une discussion, il n'y a certes pas lieu de s'en étonner. C'eût été un miracle qu'il n'en fût pas ainsi, — particulièrement dans de telles circonstances. Le désir de toutes les parties intéressées à tenir l'affaire secrète, au moins pour le présent, ou en attendant l'opportunité d'une nouvelle investigation, et nos efforts pour y réussir ont laissé place à un récit tronqué ou exagéré, qui s'est propagé dans le public, et qui, présentant l'affaire sous les couleurs les plus désagréablement fausses, est naturellement devenu la source d'un grand discrédit.

Il est maintenant devenu nécessaire que je donne les faits, autant du moins que je les comprends moi-même. Succinctement, les voici :

Mon attention, dans ces trois dernières années, avait été à plusieurs reprises attirée vers le magnétisme; et, il y a environ neuf mois, cette pensée frappa si presque soudainement mon esprit, que, dans la série des expériences faites jusqu'à présent, il y avait une très remarquable et très inexplicable lacune : — personne n'avait encore été magnétisé *in articulo mortis*. Restait à savoir, d'abord, si, dans un pareil état, existait chez le patient une réceptibilité quelconque de l'influx magnétique; en second lieu, si, dans le cas d'affirmative, elle était atténuée ou augmentée par la circonstance; troisièmement, jusqu'à quel point ou pour combien de temps les empiétements de la mort pouvaient être arrêtés par l'opération. Il y avait d'autres points à vérifier, mais ceux-là excitaient le plus ma curiosité, — particulièrement le dernier, à cause du caractère immensément grave de ses conséquences.

En cherchant autour de moi un sujet au moyen duquel je pusse éclaircir ces points, je fus amené à jeter les yeux sur mon ami, M. Ernest Valdemar, le compilateur bien connu de la *Bibliotheca forensica*, et auteur (sous le pseudonyme d'Issachar Marx) des traductions polonaises de *Wallenstein* et de *Gargantua*. M. Valdemar, qui résidait généralement à Harlem (New-York) depuis l'année 1839, est ou était particulièrement remarquable par l'excessive maigreur de sa personne, — ses membres inférieurs ressemblant beaucoup à ceux de John Randolph, — et aussi par la blancheur de ses favoris qui faisaient contraste avec sa chevelure noire, que chacun prenait conséquemment pour une perruque. Son tempérament était singulièrement nerveux et en faisait un excellent sujet pour les expériences magnétiques. Dans deux ou trois occasions, je l'avais amené à dormir sans grande difficulté; mais je fus désappointé quant aux autres résultats que sa

constitution particulière m'avait naturellement fait espérer. Sa volonté n'était jamais positivement ni entièrement soumise à mon influence, et relativement à la *clairvoyance*, je ne réussis à faire avec lui rien sur quoi l'on pût faire fond. J'avais toujours attribué mon insuccès sur ces points au dérangement de sa santé. Quelques mois avant l'époque où je fis sa connaissance, les médecins l'avaient déclaré atteint d'une phthisie bien caractérisée. C'était, à vrai dire, sa coutume de parler de sa fin prochaine avec beaucoup de sang-froid, comme d'une chose qui ne pouvait être ni évitée ni regrettée.

Quand ces idées, que j'exprimais tout à l'heure, me vinrent pour la première fois, il était très naturel que je pensasse à M. Valdemar. Je connaissais trop bien la solide philosophie de l'homme pour redouter quelques scrupules de sa part, et il n'avait point de parents en Amérique qui pussent plausiblement intervenir. Je lui parlai franchement de la chose; et, à ma grande surprise, il parut y prendre un intérêt très vif. Je dis, à ma grande surprise, car, quoiqu'il eût toujours gracieusement livré sa personne à mes expériences, il n'avait jamais témoigné de sympathie pour mes études. Sa maladie était de celles qui admettent un calcul exact relativement à l'époque de leur *dénouement*; et il fut finalement convenu entre nous qu'il m'enverrait chercher vingt-quatre heures avant le terme marqué par les médecins pour sa mort.

Il y a maintenant sept mois passés que je reçus de M. Valdemar le billet suivant :

« Mon cher P...,

» Vous pouvez aussi bien venir *maintenant*. D...
» et F... s'accordent à dire que je n'irai pas, demain,
» au-delà de minuit; et je crois qu'ils ont calculé juste,
» ou bien peu s'en faut.

» VALDEMAR. »

Je recevais ce billet une demi-heure après qu'il m'était écrit, et, en quinze minutes au plus, j'étais dans la chambre du mourant. Je ne l'avais pas vu depuis dix jours, et je fus effrayé de la terrible altération que ce court intervalle avait produite en lui. Sa face était d'une couleur de plomb; les yeux étaient entièrement éteints, et l'amaigrissement était si remarquable que les pommettes avaient crevé la peau. L'expectoration était excessive; le pouls à peine sensible. Il conservait néanmoins d'une manière fort singulière toutes ses facultés spirituelles et une certaine quantité de force physique. Il parlait distinctement, — prenait sans aide quelques drogues palliatives, — et, quand j'entrai dans la chambre, il était occupé à écrire quelques notes sur un agenda. Il était soutenu dans son

(1) Extrait des *Contes extraordinaires*, d'Edgar Poë, traduction de Charles Beuzelade. — 1 volume in-18, en vente chez Michel Lévy.

lit par des oreillers. Les docteurs D... et F... lui donnaient leurs soins.

Après avoir serré la main de Valdemar, je pris ces messieurs à part, et j'obtins un compte-rendu minutieux de l'état du malade. Le poulmon gauche était depuis dix-huit mois dans un état semi-osseux ou cartilagineux, et conséquemment tout à fait impropre à toute fonction vitale. Le droit, dans sa région supérieure, s'était aussi ossifié, sinon en totalité, du moins partiellement, pendant que la partie inférieure n'était plus qu'une masse de tubercules purulents, se pénétrant les uns les autres. Il existait plusieurs perforations profondes, et en un certain point il y avait adhérence permanente des côtes. Ces phénomènes du lobe droit étaient de date comparativement récente. L'ossification avait marché avec une rapidité très insolite, — un mois auparavant, on n'en découvrait encore aucun symptôme, et l'adhérence n'avait été remarquée que dans ces trois derniers jours.

Indépendamment de la phthisie, on soupçonnait un anévrisme de l'aorte, mais sur ce point les symptômes d'ossification rendaient impossible tout diagnostic exact. L'opinion des deux médecins était que M. Valdemar mourrait le lendemain dimanche vers minuit. Nous étions au samedi, et il était sept heures du soir.

En quittant le chevet du moribond pour causer avec moi, les docteurs D... et F... lui avaient dit un suprême adieu. Ils n'avaient pas l'intention de revenir,

mais à ma requête, ils consentirent à venir voir le patient vers dix heures de la nuit.

Quand ils furent partis, je causai librement avec M. Valdemar de sa mort prochaine, et plus particulièrement de l'expérience que nous nous étions proposée. Il se montra toujours plein de bon vouloir; il témoigna même un vif désir de cette expérience et me pressa de commencer tout de suite.

Deux domestiques, un homme et une femme, étaient là pour donner leurs soins; mais je ne me sentis pas tout à fait libre de m'engager dans une tâche d'une telle gravité, sans autres témoignages plus rassurants que ceux que pourraient produire ces gens-là en cas d'accident soudain.

Je renvoyais donc l'opération à huit heures, quand l'arrivée d'un étudiant en médecine, avec lequel j'étais un peu lié, M. Théodore L..., me tira définitivement d'embarras. Primitivement, j'avais résolu d'attendre les médecins; mais je fus induit à commencer tout de suite, d'abord par les sollicitations pressantes de M. Valdemar, en second lieu par la conviction que je n'avais pas un instant à perdre, car il s'en allait évidemment.

M. L... fut assez bon pour accéder au désir que j'exprimai qu'il prit des notes de tout ce qui surviendrait; et c'est d'après son procès-verbal que je décalque pour ainsi dire mon récit. Quand je n'ai pas condensé, j'ai copié mot pour mot.

(La fin au prochain numéro.)

COURRIER DE PARIS.

La dernière quinzaine dramatique s'est signalée par un immense succès et un magnifique four, comme on dit en argot de coulisses. Le succès a été pour M. Legouvé, le four pour madame Sand. Disons tout de suite que la pièce de madame Sand est une... comment dirai-je? Une fantaisie, une idylle, une pastorale, une... *Comme il vous plaira*, c'est son titre. C'est un salmigondis de gens qui vont, viennent, entrent, sortent, discutent, chantent, rêvent tout éveillés, le tout sans autre motif plausible que le caprice de l'auteur. En honneur, on se croirait dans une maison de fous. La pièce de madame Sand finit, comme toutes les pièces passées, présentes et futures, par un et même par deux mariages, mais elle a cela de particulier qu'elle commence par des coups de poing.

Au contraire, la *Médée* de M. Legouvé commence par un mariage et finit par des coups de poignard. Je ne vous raconterai pas cette vieille fable de Médée courant et par monts et par vaux, après l'infidèle Jason, brûlant Créüse, l'innocente complice de son perfide amant, au moyen d'un voile enchanté, et couronnant sa vengeance en égorgeant ses propres enfants sous les yeux de leur père épouvanté. M. Legouvé n'a rien ajouté, rien retranché à la vieille tradition de la fable. Le mérite de sa tragédie n'est nullement dans l'invention: il est tout entier dans la forme, qui se distingue par l'élévation de la pensée, l'énergie de l'expression et la rare beauté des vers. Qu'on en juge par ce passage. C'est celui où Médée, trahie, abandonnée, agite le choix de sa vengeance, et se demande à quel genre de mort elle va condamner son heureuse rivale:

Comment la frapperai-je?

Quelle arme? Le poison?... Elle peut voir le piège!

Le poignard?... C'est plus sûr: le cœur guide les coups...
Et du poison, d'ailleurs, mon bras serait jaloux!
Oh! quelle volupté, quand le long du mur sombre,
Dans sa chambre, ce soir, j'entrerai comme une ombre,
Que je la verrai là, dans son lit, sous ma main,
Cette odieuse Grecque, et que sur son beau sein
S'abattant tout à coup, l'impitoyable lame
Au fond de sa poitrine ira chercher son âme,
Qu'elle ouvrira les yeux, et qu'elle me verra;
Qu'à ses cris, le palais soudain s'éveillera,
Qu'accourront éperdus, amant, parens, famille,
Et qu'ils verront debout sur le corps de leur fille
Médée!...

Citons encore les vers touchants qu'elle prononce au moment de frapper ses enfants:

Leur main! leur douce main!... C'est elle... elle me touche!
Je sens... je sens mon cœur défaillir... et ma bouche...
Ma bouche... malgré moi... se penchant vers la leur...
Avant de les frapper... Non! c'est trop de douleur!
Loin de moi, noirs desseins! loin de moi, haine impure!
Faut-il me torturer pour punir un parjure?

L'œuvre de M. Legouvé, traduite, presque mot à mot, par un poète italien d'un rare talent, M. Montanelli, a obtenu un grand succès; mais les honneurs de la soirée ont été pour madame Ristori, qui, tour à tour, pathétique, tendre, passionnée, poétique, effrayante, terrible, a rendu avec un art inimitable les nuances multipliées de ce magnifique rôle de Médée, devant lequel a reculé mademoiselle Rachel. Fleurs, rappels, transports, cris d'enthousiasme, rien de ce qui constitue l'ovation la plus complète n'a manqué

au triomphe de madame Ristori. Jamais les échos du théâtre italien n'avaient assisté à pareille fête.

Sautons de la salle Vantadour à celle du Conservatoire. C'était fête aussi jeudi dernier dans le petit temple de la rue Bergère. Le comité des gens de lettres couronnait, avec une solennité académique, les lauréats du prix Véron. La scène, où se tenait le bureau, pouvait, à la rigueur, passer pour un petit Parnasse. On y voyait rangés sur quatre ou cinq files, une foule d'illustrations littéraires, M. Mérimée, président, MM. Legouvé, Émile Deschamps, Francis Wey, Michel Masson, Louis Lurine, Jules Lecomte, Emmanuel Gonzalès, et tout au fond, derrière ses confrères, l'amphytrion M. Véron, assistant de sa personne à la solennité dont il faisait les frais.

La séance a commencé par une cantate de circonstance, composée par M. Halévy, sur des paroles de M. Émile Deschamps. Le chant principal avait pour interprète Roger, accompagné par les chœurs du Conservatoire et par l'orchestre de l'habile chef Pasdeloup. Notre grand ténor s'est montré digne de lui-même. Il a rendu, avec une énergie merveilleuse et une admirable expression servie par une voix vibrante et sonore, ces vers harmonieux, cette magnifique musique, dont le talent du chanteur relevait encore les beautés. Ce morceau lyrique et son éloquent interprète ont été salués par trois salves d'applaudissements.

C'est alors que M. Louis Lurine, vice président de la société des gens de lettres, s'est levé, un manuscrit à la main, et a lu, au nom de la Société, un discours dans lequel il a très adroitement intercalé une étude sur Balzac, écrite avec une rare élégance, pleine d'aperçus fins, délicats, et toute parsemée de ces mots heureux, qui semblent couler de source chez l'ingénieux auteur du *Treizième arrondissement*.

Au discours de M. Louis Lurine, a succédé, contrairement à l'ordre fixé par le programme, la cantate de M. Auber, paroles de M. Camille Doucet, chantée par madame Cabel; elle n'a point reçu un accueil moins flatteur que celui fait à sa sœur jumelle.

Enfin après un rapport très bien fait, mais très mal débité, de M. Sainte-Beuve, au nom du jury chargé de décerner les récompenses, l'auditoire a vu apparaître, dans une toilette éblouissante, la charmante mademoiselle Plessy, qui de sa voix la plus douce, la plus argentine, la plus expressive, est venu lire la pièce honorée du premier prix de poésie, œuvre de M. Karl Daclin, jeune poète employé au ministère d'État. Le sujet donné était : *Les chercheurs d'or au XIX^e siècle*. L'espace nous manque pour reproduire la pièce tout entière, quoiqu'elle mérite bien un pareil honneur : nous nous bornons à en extraire le passage le plus applaudi :

Oui, dans ma coupe, hélas ! si j'ai mis trop de fiel...
Dans mes yeux trop de pleurs, trop de noir dans mon ciel,
Et si mes accents vous étonnent,
Attendez, car j'ai peint ceux qui veulent de l'or...
Qui demandent toujours et demandent encor...
Mais il nous reste ceux qui donnent !

Il reste ceux qui, tels que le Maître divin,
Sur l'aride montagne ou dans l'âpre ravin
Vont au-devant du cœur qui souffre,
Recueillent auprès d'eux les penseurs mal compris,
Abrégent les détours du sentier qu'ils ont pris
Ou les tirent vivants du gouffre !

Il reste l'homme sage, intelligent, sauveur,
Qui, laissant déclamer l'utopiste rêveur,
Comble d'abord le précipice,
Arrache l'homme au mal et l'enfant au ruisseau,
Et donne à l'un du pain, à l'autre un doux berceau,
En fondant la crèche et l'hospice !

Il reste le soldat, ferme, stoïque et beau
Qui paye avec du sang le prix de son tombeau...
Qui part, qui frappe, et que l'on tue !
... Il est mort, murmurant des mots simples, touchants :
Sa mère à sa mémoire offre une fleur des champs...
Et son pays une statue !

Il reste le martyr, humble envoyé du ciel,
Qui porte les trésors de sa coupe de miel
Aux sauvages cuivrés d'Asie :
Joyeux s'il doit ravir une âme au sombre enfer,
Il prie en se tordant sous les pinces de fer,
Et d'injures se rassasie !

Il reste le savant qui va, loin du public,
Confier au métal de son mince alambic
Le trésor douteux de ses rêves :
Il donne à l'inconnu chacun de ses instants,
Sa nuit est sans repos, sa vie est sans printemps,
Et ses labeurs sans fin ni trêves !

Il reste le marin qui, penché sur l'Atlas,
Songe au flot vert qui dort, et qui peut-être, hélas !
L'engloutira, tombe mouvante !
Il veut chercher bien loin de nouveaux bords pour nous...
Prions pour lui : sa mère est folle à ses genoux...
Il partira, qu'il tonne ou vente !

Il reste le poète, un créateur humain
Qui verse autour de nous de sa féconde main
Les parfums et les harmonies ;
Qui donne aux cœurs éteints l'amour et les chansons,
Aux arbres les fruits d'or, aux landes les moissons,
Aux captifs les heures bénies !

Tous, poètes, martyrs, savants, marins, soldats,
Qui reçoivent d'en haut leurs glorieux mandats,
Héros qu'on suit, sages qu'on aime,
Tous cherchent l'or du beau, l'or du vrai, l'or du bien,
L'or de la vie intacte et du trépas chrétien,
L'or de l'estime de soi-même !

Il était près de cinq heures au moment où mademoiselle Plessy déposait le manuscrit sur le bureau. M. Mérimée a levé la séance, et l'auditoire s'est séparé au bruit des applaudissements, en redisant, non sans orgueil, que la France est toujours la patrie des poètes et la terre classique du talent.

Puisque nous voilà sur le chapitre des fêtes, n'oublions pas celle que le préfet de la Seine a offerte aux plénipotentiaires du Congrès de la paix. Après un dîner magnifique et qui a fait, disent les connaisseurs, le plus grand honneur à l'art français, les invités ont assisté à un concert dont mesdames Alboni, Duprez, Lefèvre, MM. Faure, Mocker, Jourdan et Delaunay-Riquier ont fait les honneurs avec un merveilleux ensemble. La Russie, l'Angleterre, la Prusse, l'Autriche, la Turquie, représentées par leurs ambassadeurs, ont applaudi avec un accord du plus heureux augure pour la paix et la concorde universelles.

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Nous pouvons enfin parler sans restriction de toutes les coquetteries de la mode, car nous voici dans ce joli mois de mai qui fait éclore les fraîches fleurs du printemps et les innovations de l'élégance.

Citons d'abord, les beaux mantelets en dentelle de la maison *Violard* : leur coupe gracieuse dessine admirablement le contour de la carrure ; au bas il y a un haut volant dont le dessin, d'une

richesse extrême, produit un effet merveilleux. A côté des mantelets, je vois une robe de mariée, c'est pour la corbeille de mademoiselle de X..., il s'y trouve trois hauts volants. Le corsage est un fond semé. Les basques se composent aussi d'un volant, aux manches il y en a deux. Les volants de la jupe,

ceux des manches et les basques, sont surmontés d'une ruche en ruban. Aux manches, il y a, en outre, deux nœuds à bouts flottants.

Le dessous de la robe est en satin blanc.

Le mantelet blanc et le voile de dentelle sont en harmonie avec la robe. Vient ensuite le mantelet de dentelle noire pour les visites de noce.

Il y avait encore des barbes noires et blanches pour coiffure, puis de magnifiques volants noirs, destinés à garnir une robe gris-perle en moire antique.

Je n'ai jamais rien vu de plus somptueux que ces dentelles. La perfection du travail, le suprême bon goût des dessins, font le plus grand honneur à M. *Violard*, qui nous a prouvé, du reste, depuis longtemps, que sa maison était digne de la haute renommée dont elle jouissait, et qu'il ne redoutait aucune rivalité dans la fabrication des dentelles.

On portera beaucoup de fichus Louis XIII et de pélerines de fantaisie sur les robes d'été. Les premiers sont à longs pans, tout enjolivés de nœuds et de bouclettes en ruban.

Les uns se composent de bouillonnés seuls, les autres sont mélangés d'entre-deux. Il y en a de fort riches entièrement en dentelle.

Quant aux pélerines, je citerai celle dite *pouponette*, drôle de nom, n'est-il pas vrai ? Mais enfin c'est celui dont elle fut baptisée dans la maison *Lhopiteau*, où j'ai vu tous ces modèles et bien d'autres des plus ravissants, que je ne saurais décrire ici, tant ils sont innombrables. Or, *pouponette* est une mignarde fantaisie, qui se drape de dentelle, de ruches en ruban et de bouclettes, artistement posées. Est-ce bien une pélerine ? Est-ce un mantelet ? Cela tient plutôt du dernier. On mettra ce frais bijou sur une robe blanche ou d'étoffe légère, et chacun le saluera d'un regard d'admiration.

Les sous-manches se font toujours, soit avec un poignet et un volant brodé, soit à bouillonnés et volants. Il y en a à revers mousquetaires, parfois fendus sur le milieu, brodés et garnis d'une petite valenciennes.

La manière d'orner les chapeaux est extrêmement variée. Quelques-uns se garnissent derrière la calotte, d'autres sur les côtés. On voit des guirlandes jusqu'au bord des passes, ou bien de petites touffes, qui forment demi couronne à partir des côtés et tournent sur le bavolet.

Comme fleurs, le lilas et la violette jouent en ce moment un grand rôle sur tous les chapeaux de printemps. La nuance mauve étant fort à la mode, on fait un grand nombre de chapeaux en crêpe blanc, dont la passe et le bavolet sont bordés d'un ruban mauve. Une haute blonde couronne cette passe, en passant sur le bavolet, que borde une seconde blonde. Puis on place, à partir de l'endroit des oreilles, de petits bouquets de violettes de Parme, alterna-

tivement séparés par des touffes de violettes ordinaires.

Rien de plus frais, de plus charmant que ces chapeaux.

Il va sans dire que le dessous de la passe doit être de même orné de touffes de violettes.

C'est ici le cas de rappeler les fleurs délicieuses de la maison *Perrot*, qui ont eu tant de succès cet hiver dans les bals, et que l'on s'empresse maintenant de choisir pour garnitures de chapeaux d'été.

On se souvient du beau parterre de fleurs que *M. Perrot* a mis l'année dernière au palais de l'Industrie. Il s'y trouvait tout un bosquet de lilas, devant lequel la foule s'arrêtait sans cesse, aussi enchantée que surprise de leur ressemblance avec la nature.

Parmi les nouveautés remarquables pour les toilettes de la saison, il faut une mention toute spéciale au *châle du Ziban*, qui vient d'être mis en vente dans la maison *Gagelin*. Ce châle, fabriqué dans nos colonies d'Algérie et avec des soies indigènes, a le cachet tout particulier et tout distingué des tissus orientaux. Moins lourd qu'un châle de soie, moins léger et surtout moins de fantaisie qu'un châle de Grenadine, il en a toutes les élégances, et il est, selon nous, appelé à un grand succès.

J'ai promis quelques détails de modes d'enfants, voici ceux que m'a fourni le magasin *Saint-Augustin*.

Les robes de petites filles se garnissent toujours avec des volants comme les nôtres. Elles porteront aussi des corsages en taffetas noir à très longues basques, soit plates, soit à plis creux. Sur ces corsages, on pose des revers, espèces de bretelles, que l'on garnit de ruches ou de grelots, ainsi que les manches, qui se composent de deux volants plats en biais, ou bien se font de forme pagode, plissées du haut et larges du bas.

On leur met, en outre, des sous-manches blanches à deux garnitures brodées ou en dentelle, selon l'élégance de la toilette, ou bien encore, à la jardinière avec poignet.

Derrière la taille du corsage, il faut une ceinture ou plutôt deux pans d'étoffe pareille, sans coques et ornés comme le corsage.

Quelques jupes de robes d'enfant se garnissent d'une haute frange résille, qui forme volant; on en pose trois ou quatre rangs, selon la taille de l'enfant.

Cette frange peut être, si l'on veut, de couleur tranchante.

Avec cela on mettra un corsage de mousseline blanche brodée, à manches larges à poignet; sur ce corsage, il y aura des bretelles en étoffe semblable à la jupe et formant draperie. On les bordera d'un haut effilé résille.

La première frange, en commençant du bas de la jupe, se posera de manière à tomber juste au-dessus de l'ourlet.

Les jours où le temps sera froid, on pourra mettre aux petites filles des pardessus en taffetas doublé, avec pélerine longue carrée.

Elles porteront aussi des mantelets *Marie-Antoinette*, avec pans attachés sous les bras, d'autres se nouant derrière, puis enfin des mantelets-écharpe garnis de ruches.

Ceux en mousseline brodée à pois, garnis d'un petit volant festonné pareil, ou d'un bouillonné traversé d'un ruban, sont encore charmants pour elles.

Leurs robes se font plutôt à corsages décolletés que montants. On y met des traverses, des revers, et en général beaucoup d'ornements, soit effilés, grelots, ruches ou galons.

Il n'y a pas de nouveautés dans les modes de petits garçons. On leur fait, jusqu'à cinq ou six ans, des blouses boutonnées sur le côté, et de même fort enjolivées de galons ou de velours en bande.

Le petit habillement *matelot* ne sert que jusqu'à trois ans à peu près. On sait qu'il se compose d'une petite jupe plissée avec caraco, que l'on garnit de clochettes et de passementerie.

Il s'en fait un grand nombre en piqué blanc, piqué de fantaisie, toile écrue et nankin.

La coiffure des petites filles se compose le plus ordinairement du chapeau de paille d'Italie, à la glaneuse, avec fleurs des champs.

On en voit aussi un grand nombre qui ont des chapeaux d'étoffe ou de paille, de la forme des nôtres. Cela dépend du goût et de l'âge de l'enfant.

Pour petits garçons, on choisit les casquettes de paille à visière, ou les chapeaux ronds de fantaisie. *M. Desprey*, qui fut le chapelier de la haute fashion Parisienne, a des successeurs qui excellent dans les modèles de coiffures d'enfants, et qui sont aussi très en renom pour les chapeaux d'amazone.

Je ne puis encore vous dire rien de bien neuf sur la façon des corsages de robes d'été. On n'a vu, jusqu'à ce jour, que des corsages montants. Il faut quelques chauds rayons de soleil pour que les robes légères se montent.

Quant aux garnitures, le règne des volants est stable, jusqu'à nouvel ordre.

La maison de commission *Lassalle et Comp.* commence à faire ses expéditions de printemps. Nous avons dit déjà qu'elle exécute non-seulement les commandes de toilette, mais encore qu'elle se charge de toutes les acquisitions que nos lectrices pourraient avoir à faire à Paris, en toute espèce de genre, tels que : objets d'art, bronzes, ornements d'église, services de table, équipages, ameublements, etc., et que pour ces derniers elle les fait exécuter dans ses propres ateliers, afin de mettre ses acheteurs à même de les recevoir de première main, au meilleur marché possible et parfaitement conditionnés.

La maison *Lassalle* continue d'envoyer à choisir, sans obligation d'achat, ce qui entre dans la composition d'une corbeille de mariage, comme diamants, bijoux, cachemires, dentelles, étoffes pour robes, etc.

Si j'insiste sur la répétition de ces détails, concernant la maison *Lassalle*, c'est pour bien faire comprendre les avantages que les personnes éloignées de Paris trouveront à s'adresser à elle.

Le magasin de la *Sublime Porte* est constamment envahi par nos élégantes, car elles savent toutes ce qu'est chez *M. Chapron* que l'on trouve ce qui se fait de mieux en mouchoirs de poche. Nulle part on n'exécute les broderies avec une plus rare perfection, surtout celles qui représentent des armoiries. *M. Chapron* a, en outre, de ravissants modèles de fantaisie pour demi-toilette, et il n'est pas une maison de ce genre, dans Paris, qui puisse rivaliser avec le magasin de la *Sublime Porte*.

En parlant des mouchoirs de poche, je songe, tout naturellement, aux parfums qui sont destinés à les imprégner, et le nom de *M. Faguer* se glisse sous ma plume. Rien de plus suave que ses douces essences, mais ce que je vous recommande surtout, c'est la *Lotion sédative à la fraise*, qui donne au teint une admirable fraîcheur, et fait disparaître toutes les taches et rougeurs de la peau; puis l'*Eau de Bérénice*, pour nettoyer et lustrer la chevelure, et le *Philocombe Faguer*, dont la puissance est reconnue pour arrêter la chute des cheveux.

Je terminerai ma revue d'aujourd'hui par une mention sur les jolis corsets de la maison *Hippolyte* : ils donnent à la taille une grâce charmante, sans causer jamais la moindre gêne.

Que vous dirai-je maintenant en fait de nouvelles de la ville? Il y a encore des bals, des soirées brillantes, des concerts. Nous avons assisté dernièrement, à la salle Lyrique, à l'audition d'un opéra en un acte, dont la musique est de mademoiselle Péan de Laroche Jagu, et les paroles de *M. Émile Richebourg*. Cette musique est charmante d'un bout à l'autre, et tous les morceaux ont obtenu un franc et légitime succès. Ils ont eu pour interprètes, mademoiselle Auclair, élève du Conservatoire qui a chanté avec une grâce exquise et un véritable talent, et *MM. Margailan* et *Peytavit*, qui l'ont secondée avec bonheur.

La fille de l'onde, barcarolle, et *La belle Lavandière*,

chansonnette, musique et paroles des mêmes auteurs, sont de très jolies productions, qui méritent de trouver place sur tous les pianos.

Il serait injuste de ne point rendre aussi hommage à l'admirable talent de madame Germain Collongues, l'une de nos pianistes les plus distinguées, qui a exécuté de la manière la plus brillante, sur le piano d'abord, ensuite sur l'orgue expressif de Dehani, différents morceaux de sa composition : Le Grand galop infernal et la Polka de concert, puis les Echos du cor des Alpes.

En terminant mon courrier sur la mode par quelques nouvelles artistiques, je suis naturellement conduite à vous dire, mesdames, que si, dans Comme il vous plaira, madame Georges Sand arrangeant Shakspeare, ne l'a pas fait à la satisfaction de tout le monde, nous avons à constater

un succès tout à fait de notre ressort. Madame Arnould-Plessy et mademoiselle Favart ont des costumes d'un goût et d'une richesse inusités au théâtre, lesquels ont été arrangés par madame Céleste Ladrague. Ces costumes ont non-seulement l'aspect et l'ensemble qui suffisent pour être vus de la salle, ils sont d'un fini de détails tellement remarquable qu'ils laissent bien loin derrière eux même les costumes portés dans un salon; madame Céleste Ladrague a prouvé une fois de plus qu'elle est une artiste de premier ordre, bien que ses outils soient des ciseaux et des aiguilles. Madame Céleste Ladrague dessine correctement; elle est excellente coloriste et elle joint à ces qualités le talent de la composition. De combien d'artistes n'en peut-on dire autant.

Juliette LORNEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 462.

TOILETTE DE VISITE. — Chapeau en taffetas orné de blondes et de petits velours noirs. La passe avance sur le front, creuse beaucoup aux joues et revient serrer sous le menton.

Sur la passe est un apprêt en forme de fanchon garni de petits velours, et au bas est une blonde blanche qui retombe.

Le bavolet à plis est garni de velours et d'une blonde qui retombe sous la passe; une touffe de roses, des mentonnières en blonde ruchée, et des brides en ruban de taffetas rose.

Mantelet-châle en moire antique et en tulle point d'esprit, garni de jais et de dentelle. Ce vêtement se compose : d'une partie en moire antique disposée en flechu, d'une partie en tulle point d'esprit, et enfin d'un bas en moire antique formant la pointe comme un châle simple.

Sur tous les bords est posée une dentelle noire ruchée, ayant un cordon de tubes de jais sur la couture. Une dentelle noire de 12 à 14 centimètres forme volant au bas de la pointe du haut, et retombe sur la partie en tulle qui, en formant transparence, laisse entrevoir le corsage de la robe. Une dentelle très haute forme un volant très froncé qui retombe sur la jupe.

Robe en taffetas ornée d'entre-deux en dentelle guipure noire et d'un petit agrément en passementerie. Corsage montant avec basquine longue retombant sur le premier volant.

La basquine et les volants ont un ourlet de 2 à 3 centimètres au bas d'un entre-deux à jours haut de 8 centimètres environ.

Le haut et le bas de ces entre-deux sont cousus au taffetas sous un petit agrément de passementerie très étroit.

TOILETTE PLUS SIMPLE POUR LA PROMENADE OU LE CHEZ SOI — Robe en taffetas ornée de guipure noire.

Corsage montant à ceinture bouclée et sans basque, boutonné droit devant par de petits boutons d'acier assortis à la boucle en même métal. Sur le corsage est une garniture en guipure posée en châle et descendant de même derrière comme devant.

Le bord de cette guipure (à peine froncée) retombe sur le haut de la manche dont elle cache la couture.

La manche est taillée en pagode, d'une grande ampleur et d'une longueur totale de 60 à 65 centimètres. Elle est unie sur l'épaule. En haut, sur le gros du bras, elle forme 5 côtes bouillonnées, à l'aide de 4 petites brides en taffetas, larges chacune de 12 millimètres et longues de 10 à 12 centimètres, sous lesquelles on repince l'étoffe dans sa longueur pour former les bouillonnés. Le bas tombe dans son ampleur.

La jupe a cinq plis. Elle est unie sur un espace de 30 centimètres, puis elle a un volant qui couvre tout le bas et dont le haut retombe en tête de 20 centimètres. Ce volant et sa tête ont huit plis. L'ourlet marqué de la tête a 3 centimètres, celui du bas en a 10.

Une guipure légèrement soutenue retombe de la tête.

Sous-manche en tulle blanc, formant des bouillonnés et terminée au bas par un poignet relevé en tulle, avec entre-deux et petite dentelle au bord.

PLANCHE DE LINGERIE.

N° 1. Chapeau en taffetas blanc orné de petits velours de couleur et de blonde blanche; dessous garni de blonde et de branchages.

N° 2. Chapeau de taffetas blanc brodé avec de la paille garni de bandes en velours noir et de blonde noire, et orné de fruits. Dessous, blonde blanche avec un seul bouquet de cerises.

N° 3. Bonnet du matin en mousseline avec entre-deux brodés et garniture en valenciennes. Barbes en mousseline entourées de valenciennes, rubans en taffetas.

N° 4. Bonnet capuchon en mousseline brodée, doublé de florence de couleur.

N° 5. Fichu Ristori en tulle noir garni de dentelle noire, ruches de petites dentelles avec un velours au milieu.

N° 6. Col composé d'une bande de mousseline brodée garnie de valenciennes, et surmontée d'une natte de velours noir avec nœud.

N° 7. Col Impératrice, composé d'entre-deux de valenciennes et d'entre-deux brodés.

N° 8. Manche assortie au col n° 6; deux gros bouillous séparés par une bande de mousseline brodée garnie d'une valenciennes et poignet en velours.

N° 9. Manche assortie au col Impératrice.

P A T R O N S .

Côté N° 1.

Châle-mantelet représenté sur la gravure n° 462.

N° 1. Moitié du dos.

N° 2. Devant.

La lettre A indique la partie de moire formant le haut du mantelet, la lettre B l'entre-deux en tulle-esprit, et la lettre C, la seconde partie du moire.

N° 3. Fichu demi décollé à exécuter en mousseline brodée, ou bien avec des entre-deux et des bouillonnés. On entoure ce fichu d'un biais ou d'un bouillon dans lequel on passe un ruban de soie de couleur; puis on le garnit de deux rangs de mousseline ou de dentelle.

Côté N° 2.

Corsage d'une blouse d'enfant de quatre à cinq ans; voir la planche de mode d'enfant publiée dans le 1^{er} n° d'avril 1856.

N° 1. Devant.

N° 2. Petit côté du dos.

N° 3. Dos.

N° 4. Manche.

N° 5. Patron de chapeau: passe.

N° 6. Bavolet.

N° 7. Garniture en point de remise à exécuter en feston et au plumetis pour manche à bouillon.

N° 8. Entre-deux de la manche.

N° 9. Entre-deux, feston et broderie anglaise.

UN SECRET DE MÉDECIN⁽¹⁾.

Comme toutes les rues de Versailles, la rue des *Reservoirs* est déserte et silencieuse de bonne heure. Dès que l'ombre du soir commence à descendre, les portes se ferment, les rideaux s'abaissent, et l'on n'aperçoit plus, dans cette large voie destinée aux trains de carrosse et aux trains de chasse de la cour du grand roi, que quelques passants attardés qui regagnent à la hâte leur logis.

Un de ceux-ci venait d'atteindre un pavillon à un seul étage, situé presque à l'extrémité de la rue. Il en ouvrit lui-même la porte au moyen d'une petite clef, et l'on put bientôt apercevoir du dehors une faible lumière qui s'allumait au rez-de-chaussée, et qui se promena quelque temps à l'intérieur, comme pour la dernière inspection du soir.

Qui eût pu la suivre l'eût d'abord vue éclairer un salon meublé avec ce luxe faux et pour ainsi dire regretté qui indique le sacrifice fait aux exigences de la position; puis un cabinet dont le bureau au cuir brillant et aux cartons sans tache prouvait l'inutilité habituelle; enfin un escalier étroit conduisant à une chambre à coucher où elle s'arrêta. Ici l'élégance économique du rez-de-chaussée avait fait place à une indigence visible. Le lit, bas et sans rideaux, était

(1) Nous empruntons cette nouvelle à un charmant volume de M. Émile Souvestre, publié par les éditeurs Michel Lévy frères, sous le titre de *Au coin du feu*, et contenant ainsi quatorze récits d'un intérêt puissant et écrits avec la plus exquise simplicité.

recouvert d'une cotonnade déteinte; quelques chaises de paille, une table et un secrétaire démodé complétaient l'ameublement, dont l'insuffisance, opposée au luxe du rez-de-chaussée, prouvait la dure nécessité, imposée à tous ceux qui commencent, de retrancher sur le nécessaire afin de pouvoir se parer du superflu.

Telle était, en effet, la position de M. Auguste Fournier, alors locataire du pavillon de la rue des *Reservoirs*. Reçu docteur en médecine après de sérieuses études qui avaient absorbé la meilleure partie du petit héritage laissé par son père, il avait dû employer le reste à s'établir assez richement pour ne point repousser la confiance. Condamné à une aisance apparente qui masquait de cruelles privations, il attendait le succès sous ce déguisement de prospérité.

Mais depuis près d'une année qu'il habitait Versailles, les yeux fixés sur l'horizon comme sœur Anne, il ne voyait, comme elle, que la poussière du présent et les vertes espérances de l'avenir. Ses ressources s'épuisaient sans lui amener la clientèle toujours rêvée et toujours invisible.

Cependant les besoins de la réussite devenaient chaque mois plus pressants. Le jeune docteur, aiguillonné par l'inquiétude, avait cherché autour de lui des protections et n'avait trouvé que des préoccupations personnelles. On vantait son instruction, son zèle, sa scrupuleuse délicatesse; mais on s'arrêtait là: lui rendre justice exemptait de lui rendre service. En dernier lieu il avait sollicité avec beaucoup de persistance

EDECIN



ert d'une colomade délicate...
lle, une table et un secrétaire...
l'ameublement, ont l'aspect...
a rez-de-chaussée, paraît à...
de à tous ceux qui comment...
nécessaire afin de porter avec...
de état, en effet, la position à la...
alors locataire du palais à la...
Bien docteur en médecine...
qui avait absorbé la médecine...
ge laissé par son père. Il avait...
à s'établir avec richesses par...
er la confiance. Combien il en...
qui manquait de cranle pour...
rés sous ce déguisement le...
is depuis près d'un mois qu'il...
les yeux liés se l'attacha...
voyait, comme elle, que la...
vertes espérances de l'avenir...
suaient sans lui laisser à...
jours irrésistible...
pendant les besoins de la...
ois plus pressés. La jeune...
impétueuse, avait cherché...
es et d'avait trouvé que les...
elles. On voulait son...
souplesse délicate; sans...
re justice exempté de la...
rien il avait sollicité son...



Mai 1856

LE MONITEUR DE LA MODE .

Paris, Rue Richelieu, 92.

Chapeaux d'Alphonsine, Lingerie de la Maison Colas.

et d'effort l'emploi de médecin près d'un hospice qu'un legs philanthropique allait permettre d'élever dans le voisinage; malheureusement ceux qui auraient pu l'appuyer n'avaient pas trop de toute leur influence pour eux-mêmes : quelques promesses lui avaient été faites, quelques espérances données, puis chacun était retourné à ses propres affaires, et le jeune médecin venait d'apprendre qu'un concurrent mieux servi l'avait emporté!

Cette dernière déception redoublait la tristesse qui depuis quelque temps assombrissait ses réflexions. Après avoir jeté un coup d'œil découragé sur la nudité de sa chambre à coucher et s'être occupé lui-même de tous ces arrangements domestiques habituellement épargnés aux hommes d'étude, il s'approcha de l'une des fenêtres et appuya pensivement son front contre la vitre humide.

De ce côté s'étendait une cour commune sur laquelle s'ouvraient le pavillon du jeune docteur et une vieille masure lézardée qu'habitait un ancien huissier nommé M. Duret. Ce dernier, connu dans tout le quartier pour son avarice, était propriétaire de deux maisons ainsi que d'un jardin abandonné qu'une grille de bois vermoulu séparait de la cour. Une pauvre fille dont il était parrain, et qu'il avait recueillie tout enfant, tenait son ménage. Il s'était ainsi assuré, sous l'apparence d'une bienfaisante protection, une sorte de domestique sans gages, qui partageait avec reconnaissance sa pauvreté volontaire.

Rose ne s'était, du reste, ni hébétée, ni endurcie dans cette rude condition; loin de là: son âme, chassée du réel qui la blessait, avait, pour ainsi dire, pris sa volée vers les plus hautes régions de l'idéal. Toujours seule, elle avait fécondé cette solitude par la réflexion. Ignorante et sans moyens d'apprendre, elle s'était résignée à relire mille fois les quelques livres que le hasard avait fait tomber entre ses mains et elle en avait extrait tout le suc et tout le parfum!

Cependant, depuis l'arrivée de M. Auguste Fournier, le cercle de ses lectures s'était un peu agrandi. Le jeune homme lui avait prêté quelques classiques égarés dans sa bibliothèque médicale, et ces prêts étaient devenus l'occasion de rapports de voisinage, restreints, du reste, à de courts entretiens.

Depuis plusieurs jours, les inquiétudes personnelles du docteur l'avaient empêché de songer à Rose, lorsqu'il l'aperçut traversant vivement la cour et se dirigeant vers son pavillon. Près d'arriver à la petite porte de derrière, elle leva la tête, reconnut M. Fournier à sa fenêtre, lui fit un signe, et prononça quelques paroles qu'il n'entendit pas.

Le jeune médecin se hâta de descendre pour ouvrir.

Rose, dont les traits fatigués et sans fraîcheur semblaient contredire le nom, était encore plus pâle que d'habitude, et la pauvreté de ses vêtements devenait plus apparente par un désordre qui frappa le jeune médecin.

— Qu'est-ce donc? qu'avez-vous? demanda-t-il.

Elle paraissait émue, embarrassée, et répondit:

— Pardon... j'aurais voulu... Je venais vous demander un service... un grand service.

— Parlez, dit M. Fournier, en quoi puis-je vous être utile?

— Ce n'est pas à moi, mais à mon parrain. Depuis

huit jours il souffre, il s'affaiblit... Ce matin encore il a pu se lever; mais tout à l'heure, en se recouchant, il s'est évanoui!

— Je vais le voir, interrompit le jeune docteur, qui fit un pas en avant.

Rose le retint du geste.

— Mon Dieu! excusez-moi, dit-elle en balbutiant... mais mon parrain a toujours refusé d'appeler des médecins.

— Je me présenterai comme voisin.

— Et sous quelque prétexte, n'est-ce pas?... M. le docteur pourrait, par exemple, demander le prix de l'écurie et de la petite remise... tous deux lui deviendront nécessaires quand il aura son cabriolet.

Un sentiment d'amertume traversa le cœur du jeune homme. Autrefois, en effet, aux premiers jours d'illusion, il avait laissé voir cette espérance lointaine.

— Soit, dit-il d'un ton bref.

Et, refermant la porte du pavillon, il suivit la jeune fille jusqu'à la masure habitée par le père Duret.

Sa conductrice le pria d'attendre quelques instants à la porte et de n'entrer qu'après elle, afin que son parrain ne pût rien soupçonner.

Il s'arrêta en effet sur le seuil, entendit le malade demander à Rose si le jardin était bien fermé, si elle avait éteint le feu, si le seau n'était point resté au puits; inquiétudes d'avère auxquelles la jeune fille répondit de manière à le tranquilliser. Cependant la voix sa cadée et sifflante avait frappé le médecin. Il se décida à franchir les deux marches d'entrée, et entra bruyamment, comme un visiteur qui veut s'annoncer; mais il fut subitement arrêté par l'obscurité.

L'unique pièce qui formait le logement du vieil huissier et dans laquelle il était alors couché, n'avait d'autre lumière que celle du réverbère qui éclairait la rue, et dont la lointaine lueur transformait la nuit de la masure en ténèbres visibles auxquelles le regard avait besoin de s'habituer. Celui du malade reconnut sur-le-champ son locataire. Il se souleva sur son coude:

— Le docteur! s'écria-t-il avec effort; j'espère qu'il ne vient pas pour moi! Je ne l'ai point demandé; je me porte bien!

— Aussi n'est-ce pas une visite de médecin, mais de locataire, répondit M. Fournier qui s'approchait du lit à tâtons.

— De locataire! répéta l'ancien huissier; c'est donc pour le terme? Je ne savais pas le terme échu... Alors vous apportez de l'argent... Allume une chandelle, Rose, allume vite!

— Pardon, dit le jeune docteur qui était enfin arrivé au chevet du père Duret, mon terme commence à peine, et je viens seulement savoir si vous pourriez, au besoin, me trouver place pour une voiture et un cheval.

— Ah! il s'agit des hangars, reprit le vieillard; bien, bien. Veuillez vous asseoir, voisin... Nous n'avons pas besoin de chandelle, Rose, la lanterne suffit; on cause mieux sans lumière. Donne ma tisane seulement.

La jeune fille lui apporta une tasse grossière qu'il vida avec l'avidité haletante que donne la fièvre.

— Mon remède ordinaire, docteur, répondit le malade, un bouillon de *parelle*; c'est plus sain que toutes vos drogues, et ça ne coûte que la peine de cueillir la plante.

— Et vous buvez froid ?

— Pour ne pas garder de feu ; le feu me gêne... puis le bois est hors de prix... Quand on tient à nouer les deux bouts, il faut savoir être économe. Je ne veux pas faire comme ce scélérat de Martois avec qui j'ai tout perdu !

Martois était un débiteur de l'ancien huissier, mis autrefois en faillite. Le père Duret avait été remboursé intégralement ; mais il n'en répétait pas moins, depuis lors, que Martois l'avait ruiné : c'était pour lui un thème inépuisable, comme la petite vérole pour les vieilles femmes laides, et la révolution pour les nobles sans argent.

M. Fournier eut l'air d'abonder dans le sens du malade, et s'approcha davantage. Ses yeux, qui s'accoutumaient à l'obscurité, commençaient à distinguer le visage du vieillard, marbré de plaques rouges annonçant l'ardeur de la fièvre. Tout en continuant de lui parler, il prit une de ses mains qui était brûlante, écouta sa respiration entrecoupée, et acquit la conviction que son état était plus grave qu'il ne l'avait d'abord supposé. Il voulut y ramener l'attention du père Duret, afin de le décider à quelques remèdes ; mais celui-ci s'était engagé dans le détail des avantages que présentait le hangar à louer et ne prenait point garde à autre chose.

Cependant sa voix, qui devenait plus entrecoupée depuis quelques instants, s'arrêta tout à coup. Le jeune médecin se pencha vivement sur lui, et cria à la jeune fille d'apporter une lumière. Pendant qu'elle s'empres- sait de l'allumer, il souleva la tête du vieillard, seulement évanoui, lui fit respirer des sels qu'il portait toujours sur lui, et ne tarda pas à lui faire reprendre ses sens.

Rose accourut dans ce moment. Le père Duret, qui rouvrait les yeux, avança la main, voulut parler, et ne fit entendre que quelques sons inarticulés ; mais comme la jeune fille s'approcha pour tâcher de comprendre, il fit un effort désespéré, redressa la tête, et souffla la chandelle, qu'il éteignit !

Cependant le médecin en avait vu assez pour s'assurer que de prompts secours étaient indispensables. Il prit congé du vieil huissier, en lui recommandant le repos et promettant de venir lui reparler de l'affaire en question. Rose le suivit au delà du seuil.

— Eh bien ? demanda-t-elle avec anxiété.

— La maladie s'annonce avec des symptômes sérieux, dit Fournier ; je vais vous écrire une ordonnance que vous exécuterez rigoureusement.

— Il faudra des remèdes ? fit observer la jeune fille avec une sorte d'inquiétude.

— Quelques-uns : il suffira de présenter mon billet, le pharmacien vous les remettra.

Rose parut embarrassée ; le jeune homme en devina la cause.

— Ne vous inquiétez pas maintenant du prix, continua-t-il ; tout sera fourni en mon nom, et plus tard je réglerai avec le père Duret.

— Oh ! merci, monsieur, dit la jeune fille, dont le regard brilla de reconnaissance ; mais mon parrain comprendra que ces remèdes doivent être payés un jour, et je crains qu'il ne les refuse. Si monsieur le docteur me permettait de dire qu'ils ont été fournis par lui... gratuitement !... je trouverais plus tard moyen de tout solder sur le prix de mon travail !...

— Soit ! répliqua Fournier qui souffrait de la rougeur et de l'embarras de la pauvre fille ; faites pour le mieux, je vous aiderai.

Il voulut même, pour rendre son dire plus vraisemblable aux yeux du père Duret, la renvoyer près de son lit, tandis qu'il allait chercher lui-même les remèdes.

Il fallut, pour décider le vieil huissier à les prendre, lui répéter, à plusieurs reprises, que c'était un pur don du voisin. Persuadé enfin que sa guérison ne lui coûterait rien, il se prêta docilement à tout ce qui lui était ordonné.

Mais le mal avait déjà fait de tels progrès que les efforts de la science devaient demeurer inutiles. A travers ses alternatives de fièvre et d'anéantissement, le vieillard déclinaît chaque jour, et Fournier vit bientôt qu'il fallait abandonner tout espoir. Il renonça, en conséquence, à des remèdes devenus impuissants, et ouvrit un libre champ aux fantaisies de Duret. Celui-ci en profita pour exprimer mille désirs et former mille projets ; mais, au moment de l'exécution, l'avarice venait toujours arrêter le projet et éteindre le désir. Sentant vaguement que les sources de la vie se tarissaient en lui, il exagérait les nécessités de la prévoyance, afin de se faire illusion et de se croire un long avenir !

Quinze jours s'écoulèrent ainsi. Rose continuait à montrer la même patience et la même abnégation. Pliée depuis dix années à ce joug de la pauvreté volontaire, elle l'acceptait sans révolte : elle plaignait son parrain au lieu de l'accuser, et n'avait jamais désiré la richesse que pour l'en faire jouir. Le jeune médecin découvrait, à chaque visite, quelque nouveau trésor dans cette âme, qui tirait tout d'elle-même et ne demandait aux autres que le bonheur de se dévouer pour eux.

L'intérêt chaque jour plus grand qu'il prenait à la jeune fille se reportait sur le vieil huissier, seul ami qui lui restât dans le monde. Quelque dure qu'eût été sa protection, Rose lui avait dû l'apparence d'une famille. En ne voulant être que son maître, le père Duret avait été pour elle un appui. Mais qu'allait-elle devenir après sa mort ? Elle n'avait rien à attendre de la fortune de son parrain ; car celui-ci avait un cousin, Étienne Tricot, riche fermier établi dans les environs, et avec lequel il avait toujours été dans les meilleurs termes. Tricot, qui rendait de temps en temps visite au père Duret, afin de mesurer la distance qui le séparait de son héritage, arriva justement avec sa femme au plus fort de la maladie. C'était un de ces paysans madrés qui se font grossiers pour avoir l'air francs, et parlent bien haut pour faire croire à ce qu'ils disent.

A la vue du cousin mourant, il commença des lamentations auxquelles celui-ci coupa court en déclarant que ce n'était rien, et que dans quelques jours il n'y paraîtrait plus. Tricot le regarda de côté avec une hésitation inquiète.

— Vrai ? dit-il ; eh bien, foi d'homme ! ça me fait tout plein de plaisir... Alors, vous vous sentez mieux ?

— Beaucoup, beaucoup ! balbutia Duret.

— A la bonne heure ! reprit le paysan, qui regardait toujours le malade d'un air incertain ; faut pas que les braves gens soient malades... Le médecin est venu, peut-être ?

— Il vient tous les jours, répliqua le vieil huissier.

— Et qu'est-ce qu'il a dit ?

— Qu'il n'y avait rien à faire, que tout irait bien.

Soit! répliqua Fournier qui...
 de Tembarras de la pureté...
 je vous aiderai.
 vult même, pour rendre son...
 aux yeux du père Dant, le...
 tandis qu'il allait chercher...
 allut, pour décider le...
 pèter, à plusieurs reprises, m...
 sin. Persuade enfin que se...
 rien, il se prit d'acharner...
 né.
 is le mal avait déjà fait de...
 s de la science levient...
 ses alternatives de fièvre et...
 illardi déclinait chaque jour, et...
 fallait abandonner tout espoir. L...
 quance, à des remèdes...
 un libre champ aux tentatives...
 volta pour exprimer mille...
 ts; mais, au moment de l'exécut...
 toujours arrêter le projet et...
 regement que les sœurs de...
 i, il exagérât les besoins de...
 de se faire illusion et de se...
 onze jours s'écoulerent sans...
 rer la même patience et la m...
 es dix années à ce jeu de la...
 l'acceptait sans remède: elle...
 en de l'excuser, et il avait...
 pour l'en faire jouir. Le p...
 que visite, chaque matin...
 qui tirait tout d'elle-même et...
 es que le bonheur de se donner...
 intérêt chaque jour plus...
 e fille se reportait sur le...
 eslit dans le monde. Quelq...
 action, Rose lui avait de l'app...
 se voulant être que son...
 pour elle un appui. Mais qu...
 ort? Elle n'avait rien à...
 parrain; car c'était...
 et, riche fermier d'abord...
 el n'avait toujours été...
 et, qui renait de jours en...
 et, afin de mesurer la...
 héritage, arriva justement...
 de la maladie. C'était...
 se font grossiers pour...
 haut pour faire croire à...
 la vie de course...
 ns auxquelles elles...
 était rien, et que dans...
 plus. Trient le regard de...
 aide.
 - Vrai? dit-il, de bien...
 plein de plaisir...
 - Beaucoup, beaucoup...
 - A la bonne heure!...
 toujours le malade...
 les bras sous...
 - peut-être?
 - Il vient tous les jours...
 - Et qu'est-ce qu'il a dit?
 - Qu'il n'y avait rien à...



462

Jules Dubouche

L'illustration est de M. de Valenciennes.

à Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Coiffures et Confections de la M^{me} K. Lhopiteau, Robes de Pauline Contex, Modes Alexandrine, fleurs de S. Perrot Petit et C^{ie}, robes Dentelles de Cambrai, de Ferguson aîné, Rubans Papementeries d'Andoyer (à la Ville de Lyon) Corsets de M^{me} Hyppolite fournisseur de S. M. L'Impératrice, Soucheir, de Chapron, Parfums de Legrand fournisseur de S. M. L'Empereur et des cours étrangères, Envoi de la Maison de Commission Laffalle et C^{ie}.

London Station Hall.

LONDON at the Monitor Office 51 Great Street, Soho. NEW-YORK Finney & C^o General Agents.

MADRID. P. J. de la Pina

— Ah! ah! voyez-vous ça! reprit Tricot déconcerté; au fait, vous êtes bâti à chaux et à sable, cousin: c'est quelque froid que vous avez attrapé; mais le creux est toujours bon.

— Oui, oui, dit Duret, qui tenait à persuader les autres du peu de gravité de son mal, afin de s'en persuader lui-même; il n'y a que les forces qui manquent, mais ça reviendra.

— Et nous vous apportons de quoi pour ça, interrompit Perrine Tricot, en tirant de son panier une oie toute plumée et trois bouteilles pleines. Voici une bête qu'on a engraisée exprès pour vous, cousin... avec un échantillon de notre piqueton de l'année; faut y goûter, ça vous referra l'estomac.

Duret jeta un regard sur les bouteilles et sur l'oie. Séduit par l'idée d'un régal qui ne lui coûtait rien, il appela Rose, lui montra les provisions, et déclara qu'il voulait souper avec le fermier et Perrine. La jeune fille, accoutumée à une soumission passive, et forte d'ailleurs de la liberté entière laissée par M. Fournier, obéit à son parrain sans faire d'objections.

Bientôt le parfum de l'oie rôtie remplit la chambre du malade, dont l'estomac, appauvri par de longues privations, se sentit excité par ces succulents effluves. Il se ranima à l'espoir du festin sans frais, fit dresser la table près de son lit, et trouva dans l'arrière de ses appétits si longtemps inassouvis un reste de soif et de faim pour cette bonne chèrre inattendue. Tricot remplit son verre, qu'il vida d'une main tremblante pour le faire remplir de nouveau. Le vin et la nourriture, loin d'accroître son mal, au premier instant, semblèrent exalter ses forces brisées: il se redressa plus ferme; une demi-ivresse fit briller ses yeux; il se mit à parler tout haut de ses projets, à serrer les mains du cousin et de la cousine, en répétant que c'étaient ses vrais parents et en leur donnant des conseils sur ce qu'ils devraient faire de son *pauvre héritage*. Tricot et sa femme pleuraient d'attendrissement. Enfin, lorsqu'ils laissèrent le vieil huissier pour quelques courses indispensables dans la ville, ce fut avec promesse de venir prendre congé de lui avant de repartir.

Fournier arriva au moment où ils sortaient. Il vit le malade les suivre d'un regard narquois jusqu'au delà du seuil, achever son verre, puis faire claquer sa langue avec un rire moqueur.

— Eh bien, voisin, il paraît que nous sommes mieux? dit le médecin étonné.

— Mieux... bégaya Duret à moitié ivre; oui, oui, bien mieux, grâce à leur diner... Ah! ah! ah! ils font la cour à ma succession avec des oies... et du vin nouveau!... J'accepte tout, moi... Faut toujours accepter, c'est plus poli.

— Ainsi vous croyez que leur générosité est un calcul? demanda Fournier en souriant.

— Un placement, voisin, un placement à mille pour un... Ils croient que je suis leur dupe, parce que je bois le vin et que je mange l'oie... élevée pour moi, comme dit la femme. Ah! ah! ah! nous verrons qui rira le dernier.

— Auriez-vous donc le projet de tromper leur espérance!

— Pourquoi pas?... le peu que j'ai m'appartient, je suppose... je peux en disposer comme il me plaira; et dans le cas où je voudrais favoriser une jeune fille...

— Mademoiselle Rose! interrompit vivement le jeune homme; ah! si vous faites cela, père Duret, vous aurez pour vous tous les honnêtes gens.

Le vieil huissier haussa les épaules.

— Baste! les honnêtes gens, balbutia-t-il, que m'importe! Ce qui m'amuse, c'est de tromper le gros... et sa femme.

A cette idée, Duret éclata de rire; mais ce rire convulsif alla s'éteindre dans une suffocation subite qui le fit retomber en arrière. Fournier s'empressa de lui donner tous les soins que réclamait un pareil accident. Il revint à lui, recommença à parler, et retomba bientôt dans un nouveau spasme plus inquiétant que le premier. La surexcitation à laquelle il venait de s'exposer avait usé chez lui les derniers ressorts de la vie, et, par suite, hâta la crise suprême. Le jeune médecin vit avec effroi que ces suffocations de plus en plus rapprochées, se transformaient en agonie. Duret, dégrisé par le mystérieux pressentiment de la mort, commençait à s'effrayer.

— Ah! monsieur Fournier, je suis mal... bien mal, dit-il d'une voix entrecoupée... Est-ce qu'il y a du danger? avertissez-moi, s'il y a du danger... Avant de mourir... j'ai un secret à dire...

— Dites-le toujours, répliqua le jeune homme.

— C'est donc vrai! reprit Duret égaré... Il n'y a plus d'espoir... plus aucun... Mon Dieu! il faut renoncer à tout ce que j'ai amassé... avec tant de peine... tout laisser aux autres... tout... tout!

L'avare se tordait les mains avec une rage désespérée.

Fournier s'efforça de le calmer en lui parlant de Rose, alors sortie, mais qui allait rentrer.

— Oui, je veux la voir, murmura Duret (se rattachant, comme tous les agonisants, à ceux qui leur survivent, afin de se reprendre par leur moyen à la vie); pauvre fille!... Ils voudront la dépouiller; mais j'ai fait sa part... elle n'a qu'à chercher...

Il s'arrêta.

— Où cela? demanda Fournier, penché sur le lit.

— Ah! il y a... encore... de l'espoir... soupira Duret... Dites... ce n'est... qu'une faiblesse...

— Où votre filleule doit-elle chercher? répéta le jeune homme, qui voyait les yeux du moribond se vitrer.

— Ouvrez... la fenêtre... bégaya l'huissier; je veux voir... le jour... — Allez au jardin... là-bas... derrière le puits... le chapiteau...

La voix s'éteignit... Le jeune médecin vit les lèvres remuer encore quelque temps, comme si elles eussent essayé des paroles qu'on ne pouvait plus entendre; un frémissement convulsif agita la face, puis tout resta immobile. Maître Duret avait rendu le dernier soupir.

Rose rentra peu après. Sa douleur, en apprenant la mort de son parrain, fut silencieuse, mais sincère. C'était le seul homme qui eût pris garde à son existence; et, ne connaissant encore la pitié humaine que par ce dur bienfaiteur, sa tendresse s'était reportée sur lui, faute d'un plus digne.

Le cousin Tricot et sa femme la trouvèrent agenouillée près du mort, le visage appuyé sur une de ses mains qu'elle baignait de larmes. Ils venaient d'apprendre que la succession de l'huissier était ouverte, et ils accouraient, bien moins pour rendre leurs devoirs au défunt que pour assurer leurs droits sur ses dé-

pouilles. Tous deux commencèrent par prendre possession de la maison en s'emparant des clefs cachées sous le traversin du mort ; puis Tricot laissa sa femme à la garde de l'héritage, et courut remplir les formalités nécessaires pour les funérailles. Rose attendit vainement de la paysanne un mot de sympathie ou d'encouragement : on la laissa désolée près du mort, jusqu'au moment où l'on vint enlever sa bière.

La jeune fille eut le courage de suivre le convoi au cimetière ; mais lorsqu'elle revint, ses forces étaient brisées et son courage à bout. Arrivée près du seuil, elle hésita à le franchir. Tricot et sa femme, qui étaient déjà rentrés, avaient commencé l'inventaire de ce qui allait leur appartenir : les armoires étaient ouvertes, les meubles en désordre... Rose sentit son cœur se serrer et s'assit sur le banc de pierre dressé près de la porte.

Les mains jointes sur ses genoux et la tête baissée, elle laissait couler ses pleurs silencieusement. Une voix qui la nommait lui fit relever les yeux ; elle reconnut M. Fournier.

Celui-ci l'avait aperçue en rentrant, et, touché de son abandon, il venait lui adresser quelques consolations.

Rose ne put d'abord répondre que par des larmes. Le jeune homme lui demanda doucement pourquoi elle restait ainsi dehors, et l'engagea à braver l'impression douloureuse qu'elle devait éprouver en rentrant.

— L'affliction ressemble à nos amers breuvages, dit-il : le mieux est de la boire d'un seul trait ; les pauses et les retards multiplient la douleur en la divisant.

— Pardon, monsieur, dit Rose à demi-voix, ce n'est point par ménagement pour mon ebagrin que je reste ici : mais si j'entraîs, j'aurais peur de gêner les parents.

- Ils sont donc venus ? demanda le jeune homme.
- Avec M. Leblanc.
- L'ancien notaire condamné pour escroquerie ?
- Prenez garde, il peut vous entendre !

Fournier jeta un regard dans l'intérieur, et vit le cousin Tricot et sa femme occupés à vider les armoires.

- Dieu me pardonne ! ils prennent tout ! s'écria-t-il.
- Ils en ont le droit, répliqua Rose doucement.
- C'est ce qu'il faut savoir, reprit Fournier en franchissant le seuil.

L'ex-notaire, qui triait les papiers d'un grand portefeuille trouvé dans l'armoire du défunt, se retourna.

— Arrêtez, monsieur ! s'écria le jeune homme ; ce n'est point à vous d'examiner ces titres !

- Pourquoi cela ? demanda M. Leblanc.
- Parce qu'ils peuvent intéresser la succession du mort.

— Eh bien, pardieu ! la succession, c'est-il pas à nous qu'elle revient ? s'écria Tricot.

— Qu'en savez-vous ? répliqua Fournier ; le père Duret peut avoir laissé un testament.

— Un testament ! répétèrent le paysan et sa femme, en se regardant avec effroi.

— Monsieur en serait-il dépositaire ? demanda Leblanc d'un ton doux.

— Je ne dis point cela, reprit le médecin ; mais le défunt m'a positivement déclaré à cet égard son intention.

— Et monsieur devait sans doute être son légataire ?

demanda Leblanc avec la même politesse ironique. Le médecin rougit.

— Il ne s'agit point de moi, monsieur, répliqua-t-il avec impatience, mais de la filleule du père Duret.

— Ah ! c'est pour Rose ? interrompit Perrine Tricot d'une voix criarde ; le bourgeois est donc son parent, pour prendre comme ça ses intérêts ?

— Je suis son ami, madame.

Les deux Tricot l'interrompirent par un grossier éclat de rire.

— Alors monsieur a sans doute une procuration ? objecta Leblanc.

— J'ai la résolution arrêtée de faire respecter ses droits par tous les moyens en mon pouvoir, dit Fournier, qui évita de répondre directement ; bien qu'étranger à l'étude des lois, je sais, monsieur, qu'elles ordonnent, dans le cas où vous vous trouvez, certaines formalités protectrices dont nul ne peut s'affranchir. Avant d'entrer en possession de l'héritage du mort, il faut savoir à qui il appartient.

— Et si nous le prenons provisoirement ? fit observer M. Leblanc, qui continuait à parcourir les papiers du portefeuille.

— Alors on pourra vous demander compte de la violation de la loi.

— Au moyen d'un procès, n'est-ce pas ? mais un procès coûte cher, monsieur le docteur, et votre protégée aurait, je crois, quelque peine à payer les frais de timbre, de procédure, d'enregistrement !

— C'est-à-dire que vous abusez de sa pauvreté pour attenter à ses droits ! s'écria Fournier indigné.

— Nous en usons seulement pour sauvegarder les nôtres, répondit tranquillement M. Leblanc.

— Eh bien, alors, c'est moi qui exige l'exécution de la loi ! reprit le jeune homme avec énergie. Le défunt a reçu de moi des soins, des remèdes, des secours de tous genres ; comme créancier de la succession, je demande que le paiement de la dette soit garanti, et je réclame pour cela l'apposition des scellés.

Ici les époux Tricot, qui déjà vingt fois avaient voulu s'entremettre, poussèrent les hauts cris... M. Leblanc les apaisa d'un geste.

— Soit, dit-il, en se tournant, avec un sourire, vers le jeune homme ; monsieur le docteur est alors en mesure de nous prouver la légitimité de sa créance ? Il peut nous présenter ses livres pour les visites, des reçus pour les secours, une preuve écrite pour les remèdes ?

— Monsieur, dit Fournier embarrassé, un médecin ne prend point de telles précautions avec ses malades ; mais vous pouvez interroger mademoiselle Rose...

— Vous avez raison, reprit Leblanc en souriant, vous témoignez pour elle, elle témoignera pour vous ; ce n'est qu'une juste réciprocité. Malheureusement les tribunaux ne se laissent point conduire par les élans de sympathie ou de reconnaissance, et jusqu'à ce que monsieur le docteur ait régulièrement établi ses droits, il voudra bien nous permettre d'exercer ceux que nous tenons de la parenté.

— Oui, s'écria Tricot, dont la colère jusqu'alors réprimée n'avait fait que grossir ; et puisque le bourgeois aime les procès, on lui fournira l'étoffe de quelques petits !

— A lui et à sa protégée ! ajouta Perrine.

— On leur demandera, par exemple, à tous deux, où le cousin Duret a placé ses économies...

— Ce qu'il a fait de son argenterie; car il en avait je l'ai vue.

— Et comme ils étaient seuls à la maison quand le cousin a tourné l'œil....

— Faudra bien qu'ils rendent ce qui manque.

— Misérables! s'écria Fournier hors de lui à ce soupçon infâme, et voulant s'élançer sur Tricot, la main levée.

Rose, qui venait d'entrer, se jeta à sa rencontre.

— Laisse-le, laisse-le! cria Tricot, qui s'était armé d'une pelle rencontrée par le hasard; ça fait plaisir de passer au bleu les peaux de bourgeois et d'épousseter la doublure des draps fins; faut pas le contrarier.

— Et prends garde à toi-même, intrigante! ajouta Perrine en menaçant du poing la jeune fille; si tu tombes jamais sous ma coupe, tu en auras les marques!

— Oh! venez, au nom de Dieu! murmura Rose, qui s'efforçait d'entraîner le médecin.

Celui-ci hésita un instant; mais redevenant enfin maître de lui-même, il jeta un regard de mépris à ses insulteurs, et suivit la jeune fille hors de la mesure.

Ce fut seulement à la porte du pavillon que tous deux s'arrêtèrent. Rose joignit les mains, et levant vers Fournier ses yeux rougis par les larmes:

— Oh! pardon, monsieur, dit-elle, de ce que vous avez enduré pour moi; pardon et merci! Une pauvre fille comme je suis n'a jamais chance de reconnaître les services qu'on lui rend; mais du moins soyez sûr que je me les rappellerai aussi longtemps que je dois vivre.

— Et qu'allez-vous devenir maintenant, Rose? demanda le jeune homme attendri.

— Je ne sais pas encore, monsieur, répondit-elle: aujourd'hui je suis triste, je ne puis penser à rien. Je veux me donner jusqu'à demain pour reprendre courage. La mercière me recevra bien pour cette nuit... et après... eh bien! après... Dieu me restera!

Fournier lui prit la main en silence; elle répondit faiblement à son étreinte, lui dit adieu d'une voix basse, et sortit.

Le cœur du jeune homme était gros d'indignation. Remonté chez lui, il se mit à parcourir sa chambre d'un pas agité. Il se demandait en vain par quel moyen il pourrait secourir cette pauvre abandonnée qui venait de le quitter. Si le père Duret avait véritablement laissé un testament, nul doute que M. Leblanc et les Tricot ne l'eussent supprimé; mais comment prouver cette suppression? D'un autre côté, le testament pouvait avoir échappé jusqu'à lors aux recherches des intéressés; car les paroles du mourant permettaient de croire qu'il l'avait caché. Il s'était vanté d'avoir fait la part de Rose, il avait recommandé de chercher... Mais là s'étaient arrêtées ses révélations; la mort ne lui avait point permis d'en dire davantage.

Le jeune homme, échauffé par une sorte de fièvre, se perdait en suppositions. Le soir était venu, et, le front appuyé sur la vitre, comme au commencement de ce récit, il avait vu les cousins du mort et leur conseiller sortir avec les papiers et les objets les plus pré-

cieux. Il promenait les yeux, au hasard, sur la mesure abandonnée, la cour déserte et le jardin en friche, lorsqu'ils s'arrêtèrent tout à coup, sur un puits en ruine placé à l'extrémité de ce dernier et adossé à un mur qu'ornaient encore les débris d'une corniche. Cette vue lui rappela subitement les derniers mots prononcés par le père Duret: *Au jardin... derrière le puits... le chapiteau...* Ce fut pour lui comme un trait de lumière! Là devait être le secret du mort!

Animé d'une de ces confiances subites qui ressemblent à l'inspiration, il descendit vivement, traversa la cour, ouvrit, après quelques efforts, la porte du jardin, et arriva près du puits.

La margelle à demi écroulée laissait voir, de loin en loin, de larges crevasses remplies de plâtras brisés, qu'il examina d'abord et s'efforça de sonder; mais il ne put rien découvrir. L'arrière du puits, sous le fragment de chapiteau qui avait autrefois soutenu la corniche, était précisément le seul endroit qui ne présentât aucun vide; la pierre de taille, solidement calée, avait gardé tout son aplomb. Après avoir tourné deux ou trois fois autour de l'orifice, s'être penché pour examiner le dedans et le dehors, Fournier eut honte de sa crédulité. Comment avait-il pu s'arrêter à cette idée romanesque de dépôt caché dans un vieux mur, et prendre pour une indication les derniers mots balbutiés par un mourant? Il haussa les épaules, jeta vers le puits un dernier regard de désappointement, et reprit le chemin du pavillon.

Cependant, malgré tout, son esprit conservait un doute involontaire. Près de quitter le jardin, il se retourna, et aperçut de nouveau le puits, le mur, le chapiteau!

— C'est pourtant bien le lieu désigné par le père Duret, se dit-il; mais près du mur il n'y a rien; la pierre de la margelle est à sa place.

Ici il s'arrêta brusquement.

— Au fait, pensa-t-il, pourquoi est-elle la seule qui soit restée solidement scellée?

Cette simple réflexion lui fit rebrousser chemin. Il examina de nouveau avec plus d'attention la pierre taillée, s'aperçut qu'elle avait été récemment consolidée par de moindres cailloux, et que l'on avait rempli de terre les interstices. Il s'efforça de l'ébranler en arrachant ces légers points d'appui, réussit à lui faire perdre son aplomb, et enfin à la déplacer. Un vide apparut alors dans la maçonnerie, et il en retira avec de grands efforts un coffret cerclé de fer.

Après l'avoir dégagé, comme il le retirait à lui, le coffret glissa à terre et fit entendre un tintement qui en révélait suffisamment le contenu. Fournier, saisi d'une sorte de vertige, rempli de terre et de cailloux la crevasse qui avait servi de cachette, replaça le mieux possible la pierre de la margelle, et réunissant toutes ses forces, transporta chez lui la précieuse cassette.

Arrivé à sa chambre, il la déposa à terre et essaya de l'ouvrir; mais elle était fermée d'une serrure solide dont il n'avait point la clef. Après plusieurs tentatives inutiles, il s'assit, les regards fixés sur le coffret, et se mit à réfléchir.

(La fin au prochain numéro.)

LA VÉRITÉ SUR LES DERNIERS MOMENTS DE M. VALDEMAR ⁽¹⁾.

(Suite et fin.)

Il était environ huit heures moins cinq, quand, prenant la main du patient, je le priai de confirmer à M. L..., aussi distinctement qu'il le pourrait, que c'était son formel désir, à lui, Valdemar, que je fisse une expérience magnétique sur lui, dans de telles conditions.

Il répéta faiblement, mais très distinctement : — Oui, je désire être magnétisé ; — ajoutant immédiatement après : — Je crains bien que vous n'ayez différé trop longtemps.

Pendant qu'il parlait, j'avais commencé les passes que j'avais déjà reconnues les plus efficaces pour l'endormir. Il fut évidemment influencé par le premier mouvement de ma main qui traversa son front ; mais, quoique je déployasse toute ma puissance, aucun effet sensible ne se manifesta jusqu'à dix heures dix minutes, quand les médecins D... et F... arrivèrent au rendez-vous. Je leur expliquai en peu de mots mon dessein ; et comme ils n'y faisaient aucune objection, disant que le patient était déjà dans sa période d'agonie, je continuai sans hésitation, changeant toutefois les passes latérales en passes longitudinales, et concentrant tout mon regard juste dans l'œil du moribond.

Pendant ce temps, son pouls devint imperceptible, et sa respiration obstruée et marquant un intervalle d'une demi-minute.

Cet état dura un quart-d'heure, presque sans changement. A l'expiration de cette période, néanmoins, un soupir naturel, quoique horriblement profond, s'échappa du sein du moribond, et la respiration ronflante cessa, c'est-à-dire que son roulement ne fut plus sensible ; les intervalles n'étaient pas diminués. Les extrémités du patient étaient d'un froid de glace.

A onze heures moins cinq minutes, j'aperçus des symptômes non équivoques de l'influence magnétique. Le vacillement vitreux de l'œil s'était changé en cette expression pénible de regard *en dedans* qui ne se voit jamais que dans les cas de somnambulisme, et à laquelle il est impossible de se méprendre ; avec quelques passes latérales rapides, je fis palpiter les paupières, comme quand le sommeil nous prend, et en insistant un peu, je les fermai tout à fait. Cependant, ce n'était pas assez pour moi, et je continuai mes exercices vigoureusement et avec la plus intense projection de volonté, jusqu'à ce que j'eusse complètement paralysé les membres du dormeur, après les avoir placés dans une position en apparence commode. Les jambes étaient tout à fait allongées, les bras à peu près étendus, et reposant sur le lit à une distance médiocre des reins. La tête était très légèrement élevée.

Quand j'eus fait tout cela, il était minuit sonné, et je priai ces messieurs d'examiner la situation de M. Valdemar. Après quelques expériences, ils reconnurent qu'il était dans un état de catalepsie magnétique extraordinairement parfaite. La curiosité des deux médecins était grandement excitée. Le docteur D... résolut tout à coup de passer toute la nuit auprès du patient, pendant que le docteur F... prit congé de nous, en promettant de revenir au petit jour, M. L... et les gardes-malades restèrent.

(1) Extrait des *Histoires extraordinaires*. Un vol. chez Michel Lévy frères.

Nous laissâmes M. Valdemar absolument tranquille jusqu'à trois heures du matin ; alors je m'approchai de lui et le trouvai exactement dans le même état que quand le docteur F... était parti, — c'est-à-dire qu'il était étendu dans la même position : que le pouls était imperceptible, la respiration douce, à peine sensible, — excepté par l'application d'un miroir aux lèvres ; les yeux fermés naturellement, et les membres aussi rigides et aussi froids que du marbre. Toutefois l'apparence générale n'était pas celle de la mort. En approchant de M. Valdemar, je fis une espèce de demi-effort pour déterminer son bras droit à suivre le mien dans les mouvements que je décrivais doucement çà et là au-dessus de sa personne. Autrefois, quand j'avais tenté ces expériences avec le patient, elles n'avaient jamais pleinement réussi, et assurément, je n'espérais guère mieux réussir cette fois ; mais à mon grand étonnement, son bras suivit très doucement, quoique les indiquant faiblement, toutes les directions que le mien lui assigna. Je me déterminai à essayer quelques mots de conversation.

— Monsieur Valdemar, — dis-je, — dormez-vous ?

Il ne répondit pas, mais j'aperçus un tremblement sur ses lèvres, et je fus obligé de répéter ma question une seconde et une troisième fois. A la troisième, tout son être fut agité d'un léger frémissement ; les paupières se soulevèrent d'elles-mêmes comme pour dévoiler une ligne blanche du globe ; les lèvres remuèrent paresseusement et laissèrent échapper ces mots dans un murmure à peine intelligible :

— Oui ; je dors maintenant. Ne m'éveillez pas ! — Laissez-moi mourir ainsi !

Je tâtai les membres et les trouvai toujours aussi rigides. Le bras droit, comme tout à l'heure, obéissait à la direction de ma main. Je questionnai de nouveau le somnambule :

— Vous sentez-vous toujours mal à la poitrine, monsieur Valdemar ?

La réponse ne fut pas immédiate ; elle fut encore moins accentuée que la première.

— Mal ? — non, — je meurs.

Je ne jugeai pas convenable de le tourmenter davantage pour le moment, et il ne se dit, il ne se fit rien de nouveau jusqu'à l'arrivée du docteur F..., qui précéda un peu le lever du soleil, et exprima un étonnement sans bornes en trouvant le patient encore vivant. Après avoir tâté le pouls du somnambule et lui avoir appliqué un miroir sur les lèvres, il me pria de lui parler encore. — J'obéis, et je lui dis :

— Monsieur Valdemar, dormez-vous toujours ?

Comme précédemment, quelques minutes s'écoulèrent avant la réponse ; et, durant l'intervalle, le moribond sembla rallier toute son énergie pour parler. A ma question répétée pour la quatrième fois, il répondit très faiblement, presque inintelligiblement :

— Oui, toujours ; — je dors, — je meurs.

C'était alors l'opinion, ou plutôt le désir des médecins, qu'on permit à M. Valdemar de rester sans être troublé dans cet état actuel de calme apparent, jusqu'à ce que la mort survint ; et cela devait avoir lieu, — on fut unanime là-dessus, dans un délai de cinq mi-

nutes. Je résolus cependant de lui parler encore une fois, et je répétai simplement ma question précédente.

Pendant que je parlais, il se fit un changement marqué dans la physionomie du somnambule. Les yeux roulèrent dans leurs orbites, lentement découverts par les paupières qui remontaient; la peau prit un ton général cadavéreux, ressemblant moins à du parchemin qu'à du papier blanc; et les deux taches hectiques circulaires, qui jusque-là étaient vigoureusement fixées dans le centre de chaque joue, s'éteignirent tout d'un coup. Je me sers de cette expression, parce que la soudaineté de leur disparition me fait penser à une bougie soufflée plutôt qu'à toute autre chose.

Je présume que tous les témoins étaient familiarisés avec les horreurs d'un lit de mort; mais l'aspect de M. Valdemar en ce moment était tellement hideux, que ce fut une reculade générale loin de la région du lit.

Je sens maintenant que je suis arrivé à un point de mon récit où le lecteur révolté me refusera toute croyance. Cependant, mon devoir est de continuer.

Il n'y avait plus dans M. Valdemar le plus faible symptôme de vitalité; et, concluant qu'il était mort, nous le laissons aux soins des gardes-malades, quand un fort mouvement de vibration se manifesta dans la langue. Cela dura pendant une minute peut-être. A l'expiration de cette période, des mâchoires distendues et immobiles jaillit une voix, — une voix telle que ce serait folie d'essayer de la décrire. Il y a cependant deux ou trois épithètes qui pourraient lui être appliquées comme des à peu près: ainsi, je puis dire que le son était âpre, déchiré, caverneux; mais le hideux total n'est pas définissable, par la raison que de pareils sons n'ont jamais hurlé dans l'oreille de l'humanité.

J'ai parlé à la fois de son et de voix. Je veux dire que le son était d'une syllabisation distincte, et même terriblement, effroyablement distincte. M. Valdemar *parlait*, évidemment pour répondre à la question que je lui avais adressée quelques minutes auparavant. Je lui avais demandé, on s'en souvient, s'il dormait toujours. Il disait maintenant: — Oui, — non, — *j'ai dormi*; — et maintenant, — maintenant *je suis mort*.

Aucune des personnes présentes n'essaya de nier ni même de réprimer l'indescriptible, la frissonnante horreur que ces quelques mots, ainsi prononcés, étaient si bien faits pour créer. M. L..., l'étudiant, s'évanouit. Les gardes-malades s'enfuirent immédiatement de la chambre, et il fut impossible de les y ramener. Quant à mes propres impressions, je ne prétends pas les rendre intelligibles pour le lecteur. Pendant près d'une heure, nous nous occupâmes en silence (pas un mot ne fut prononcé) à rappeler M. L... à la vie. Quand il fut revenu à lui, nous reprîmes nos investigations sur l'état de M. Valdemar.

Il était resté à tous égards tel que je l'ai décrit en dernier lieu, à l'exception que le miroir ne donnait plus aucun vestige de respiration. Une tentative de saignée au bras resta sans succès; je dois mentionner aussi que ce membre n'était plus soumis à ma volonté. Je m'efforçai en vain de lui faire suivre la direction de ma main.

La seule indication réelle de l'influence magnétique se manifestait maintenant dans le mouvement vibratoire de la langue. Chaque fois que j'adressais une question

à M. Valdemar, il semblait qu'il fit un effort pour répondre, mais que sa volition ne fût pas suffisamment durable.

Aux questions faites par une autre personne que moi, il paraissait absolument insensible, — quoique j'eusse tenté de mettre chaque membre de la société en rapport magnétique avec lui.

Je crois que j'ai maintenant relaté tout ce qui est nécessaire pour faire comprendre l'état du somnambule dans cette période.

Nous nous procurâmes d'autres infirmiers, et, à dix heures, je sortis de la maison, en compagnie des deux médecins et de M. L...

Dans l'après-midi, nous revînmes tous voir le patient. Son état était absolument le même. Nous eûmes alors une discussion sur l'opportunité et la possibilité de l'éveiller; mais nous fûmes bientôt d'accord en ceci qu'il n'en pouvait résulter aucune utilité. Il était évident que jusque-là, la mort, ou ce que l'on définit habituellement par le mot *mort*, avait été arrêté par l'opération magnétique. Il nous semblait clair à tous qu'éveiller M. Valdemar, c'eût été simplement assurer sa minute suprême, ou au moins accélérer sa désorganisation.

Depuis lors, jusqu'à la fin de la semaine dernière, — un intervalle de sept mois à peu près, — nous nous réunîmes journellement dans la maison de M. Valdemar, accompagnés de médecins et d'autres amis. Pendant tout ce temps, le somnambule resta *exactement* tel que je l'ai décrit. La surveillance des infirmiers était continuelle.

Ce fut vendredi dernier que nous résolûmes finalement de faire l'expérience du réveil, ou du moins d'essayer de l'éveiller; et c'est peut-être le déplorable résultat de cette dernière tentative qui a donné naissance à tant de discussions dans les cercles privés, à tant de bruits dans lesquels je ne puis m'empêcher de voir le résultat d'une crédulité populaire injustifiable.

Pour arracher M. Valdemar à la catalepsie magnétique, je fis usage des passes accoutumées. Pendant quelque temps, elles furent sans résultat. Le premier symptôme de retour à la vie fut un abaissement partiel de l'iris.

On me suggéra alors d'essayer d'influencer le bras du patient, comme par le passé. J'essayai, je ne pus. Le docteur F... exprima le désir que je lui adressasse une question. Je le fis de la manière suivante:

— Monsieur Valdemar, pouvez-vous nous expliquer quels sont maintenant vos sensations ou vos désirs?

Il y eut un retour immédiat des cercles hectiques sur les joues; la langue trembla ou plutôt roula violemment dans la bouche (quoique les mâchoires et les lèvres demeurassent toujours immobiles), et à la longue la même horrible voix que j'ai déjà décrite fit éruption:

— Pour l'amour de Dieu! — vite! — vite! faites-moi dormir, — ou bien, vite! éveillez-moi! — vite! — *Je vous dis que je suis mort!*

J'étais totalement énérvé, et pendant une minute je restai indécis sur ce que j'avais à faire. Je fis d'abord un effort pour calmer le patient; mais cette totale vacance de ma volonté ne me permettant pas d'y réussir, je fis l'inverse et m'efforçai aussi vivement que possible de le réveiller. Je vis bientôt que cette tentative aurait un plein succès, — ou du moins je me

figurai bientôt que mon succès serait complet, — et je suis sûr que chacun, dans la chambre, s'attendait au réveil du somnambule.

Quant à ce qui arriva en réalité, aucun être humain n'aurait jamais pu s'y attendre; c'est au delà de toute possibilité.

Comme je faisais rapidement les passes magnétiques à travers les cris de : — Mort! mort! — qui faisaient littéralement explosion sur la langue et non sur les lèvres du sujet, — tout son corps, — dans l'espace d'une minute, et même moins, — se cadavérisa sous mes mains.

COURRIER DE PARIS.

Après l'abondance la disette : le théâtre a presque chômé depuis une quinzaine, et sauf l'immense four de *Comme il vous plaira* et le succès d'estime de la comédie de M. Béchard : *les Déclassés*, le feuilleton dramatique n'a rien trouvé à mettre sous la dent. En revanche, quelle bonne aubaine pour le feuilleton musical! L'Opéra-Comique a donné *Valentine d'Aubigny*, heureux fruit de la collaboration de deux poètes de talent et d'un musicien de génie, de MM. Michel Carré, Barbier et Halévy.

Vous raconter par quelles épreuves passe cette malheureuse Valentine, orpheline, sans amis, sans fortune, et même sans abri; comment une comédienne, une aventurière, s'empare de son unique bien : de son nom, afin de lui escamoter son prétendu; comment ce prétendu, qui ne l'a plus revue depuis l'enfance, lui devient infidèle par excès de fidélité; comment enfin le ciel lui rend, après un nombre raisonnable de solos, de duos, de trios et de morceaux d'ensemble, son rang, son nom et son futur, ce serait une épopée qui excéderait les bornes imposées à ce Courrier de Paris. Contentez-vous donc, s'il vous plaît, de cette analyse sommaire, à laquelle j'ajouterai que le poème, qui ne languit pas un seul instant, emprunte une notable partie de son charme et de son succès à la musique exquise de M. Halévy et au rare talent de ses interprètes, Bataille, Mocker, mesdemoiselles Lefèvre et Duprez.

Si l'Opéra-Comique ne tient pas là cent recettes à salle comble, il faut désespérer du goût parisien.

La musique et la poésie sont sœurs : il n'est donc pas besoin d'autre transition pour passer du chef-d'œuvre de M. Halévy à un autre chef-d'œuvre qui vient d'éclorre sous la plume de Victor Hugo. Oui, le chantre des *Orientales*, des *Feuilles d'automne*, des *Voix intérieures*, vient de donner à ses sœurs aînées une fille en tout point digne d'elles et qui a nom les *Contemplations*. Faire l'éloge d'un pareil livre à quoi bon? N'est-il pas déjà dans toutes les mains, dans toutes les bibliothèques? A peine sa naissance était-elle annoncée que déjà l'édition toute entière disparaissait, comme par magie, des magasins de MM. Michel Lévy frères. C'est donc pour satisfaire à l'avidité impatience de ceux de nos lecteurs qui n'auraient pas eu la bonne fortune d'arriver à temps, que nous empruntons à ce riche écrivain poétique la perle suivante, qu'aucune tache ne dépare et qui semble formée de la larme d'un ange tombée dans le calice d'une fleur.

LA NICHÉE SOUS LE PORTAIL.

Où, va prier à l'église,
Va; mais regarde en passant,
Sous la vieille voûte grise,
Ce petit nid innocent! *

Aux grands temples où l'on prie,
Le martinet, frais et pur,
Suspend la maçonnerie
Qui contient le plus d'azur.

La couvée est dans la mousse
Du portail qui s'attendrit;
Elle sent la chaleur douce
Des ailes de Jésus-Christ.

L'église, où l'ombre flamboie,
Vibre, émue à ce doux bruit;
Les oiseaux sont pleins de joie,
La pierre est pleine de nuit.

Les saints, graves personnages
Sous les porches palpitants,
Aiment ces doux voisinages
Du baiser et du printemps.

Les vierges et les prophètes
Se penchent, dans l'âtre tour,
Sur ces ruches d'oiseaux faites
Pour le divin miel amour.

L'oiseau se perche sur l'ange;
L'apôtre rit sous l'arceau.
« Bonjour, saint! » dit la mésangé.
Le saint dit : « Bonjour, oiseau! »

Les cathédrales sont belles
Et hautes sous le ciel bleu;
Mais le nid des hirondelles
Est l'édifice de Dieu.

Cette divine inspiration me mène presque sans détour à l'admirable édition de l'*Imitation de Jésus-Christ*, que publie la librairie Curmer. M. Curmer n'est point un commerçant, c'est un artiste : on lui doit déjà de magnifiques paroisiens, de merveilleux missels, chefs-d'œuvre d'impression, d'illustration et de reliure, et dignes de ce que le moyen âge a produit de plus rare et de plus beau en fait de livres saints. Sa nouvelle édition de l'*Imitation de Jésus-Christ* met le comble à une réputation si laborieusement acquise, si légitimement méritée. Jamais plus précieux produit calligraphique ne sera sorti des presses françaises. L'*Imitation de Jésus-Christ* se compose de quatre cents pages, entourées de quatre cents encadrements différents recueillis pendant dix-huit mois de patientes recherches dans les plus riches bibliothèques publiques ou particulières de la France et de l'étranger. Copiés par les plus habiles artistes, reproduits dans leurs plus minutieux détails avec un respect religieux, enluminés avec une sollicitude et une fidélité scrupuleuse, ces quatre cents entourages forment autant de véritables objets d'art sans prix aux yeux des véritables amateurs. On s'étonne, en pensant qu'un pareil trésor typographique ne reviendra pas, pour les souscripteurs, à plus de 175 francs (1).

A. DE BRAGELONNE.

(1) 50 livraisons de 8 pages de texte, paraissant tous les quinze jours, au prix de 3 fr. 50 c. pour Paris, et 4 fr. par la poste. Curmer, éditeur, rue Richelieu, 47.

Ad GOUBAUD, directeur-gérant.

...faisant rapidement les yeux
 ...crie de : — Mort! mort! —
 ...à explosion sur la langue
 ...sujet, — tout son corps —
 ...de, et même un... —

PARIS.

La coiffe est dans le monde
 Du point qui s'élève;
 Elle est la chaise dans
 Des ailes de l'été-été.

L'église, où l'ombre habite
 Vibre, comme à ce point de vue,
 Les saints sont pleins de vie,
 La pierre est pleine de vie.

Les saints, gros péchés
 Sous les portes palpables,
 Amant ces deux ouvrages
 De baiser et de peigner.

Les vierges et les prophètes
 Se penchent, dans l'air sec,
 Sur ces ruelles d'innocence
 Pour le divin miel amer.

L'oiseau ne pense nul
 L'apître ni son linceul,
 « Bonjour, salut! » dit-il à son
 Le vent dit : « Bonjour, salut!

Les cathédrales ont belle
 Et lentes vers le ciel,
 Mais le nid des innombrables
 Est l'édifice de Dieu.

...me inspiration me venant
 ...édition de l'Imprimerie de
 ...Curmer. M. Curmer est par
 ...tiste : on lui doit déjà de
 ...excellents ouvrages, chef-d'œuvre
 ...et de valeur, et il est à
 ...il de plus rare et de plus
 ...nouvelle édition de l'Imprimerie
 ...de à une réputation si bien
 ...ment méritée. Aucun plus
 ...se sera servi des presses
 ...brut se compose de quatre
 ...entre ces deux ouvrages
 ...selon nous de quatre-vingt
 ...autres ouvrages de grande
 ...ger. C'est par les plus
 ...leurs plus nombreuses
 ...entraînées avec une
 ...e, ces quatre cents ouvrages
 ...es objets d'art sans que
 ...cha d'écrire, en pensant
 ...ne reviennent pas, pour
 ...mes (1).



Jules David

463

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Coiffures de M^{me} Celeste Ladraque (Anc^{te} M^{me} Thierry) Etiffes de la M^{me} Gagelina Modes de M^{me}
 Bouvine fleur de Vilman, fournisseur de S. M. L'Impératrice et breveté de S. M. la Reine d'Angleterre
 dans les Papeteries et d'Andoyer (à la Ville de Lyon) Dentelles de G. Violard, Mouchoirs de Chapron
 parfums, Gants éventails de Faguer Laboullée, Envoi de la M^{me} de Commission Lafoalle et C^{ie}

2. RUE BONNE

at Pallmall

LONDON at the Monitor Office, 15, Great Street, Soho NEW-YORK, Parson & C^o General Agents.
 MADRID, P. J. de la Pina

INTE

JOVE



DK

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



L'hiver continue et nos élégantes commencent à se désoler sérieusement de ne pouvoir étaler dans les promenades les brillantes toilettes qu'elles avaient disposées. Néanmoins elles se préparent toujours, afin d'être prêtes à se montrer avec éclat, quand le moment en sera venu.

Nos magasins rivalisent de luxe; la maison *Delisle* nous offre toutes les séductions possibles en riches étoffes et en confections. Nous

y avons admiré des mantelets d'une grâce ravissante, la plupart formant la pointe derrière. On les garnit d'un haut volant de taffetas, plissé à gros plis creux. Les volants sont ornés de galons faits exprès, de velours, parfois de broderies ou de jais.

Ces mantelets sont pour demi-toilette : ceux plus élégants se garnissent de volants en dentelle.

Il y a aussi des mantelets entièrement composés d'entre-deux en guipure, et de bandes en taffetas. Chaque bande est surmontée d'une de ruban étroit. Le bas du mantelet est garni d'un volant en guipure de Venise.

Malgré l'adoption du nouveau modèle de mantelet-châle, ceux façon écharpe ne sont point totalement abandonnés. Leur forme dégagée convient surtout aux jeunes personnes.

Les mantelets ne se font pas seulement en taffetas, il y en a aussi en moire antique. Ce genre est très riche et fort élégant.

Les mantelets négligés, sans volants, se garnissent encore avec de hauts effilés.

Les basquines en taffetas noir sont très bien portées.

Comme étoffes pour robes, les beaux taffetas chinés, que l'on a tant admirés à l'exposition de la maison *Delisle*, ont une vogue extrême, et se choisissent journallement pour toilettes habillées.

Les volants gaufrés, grande nouveauté de la saison, sont appelés à un succès fou. Rien n'est plus joli.

Voici la description d'une robe d'orléans grise, qui était garnie ainsi :

Jupe à sept volants hauts de 15 centimètres, gaufrés à tuyaux étroits, comme ceux des jupes blanches de dessous.

Manches plates jusqu'au coude avec deux volants, dont le dernier s'étale bien en éventail.

Corsage plat en pointe arrondie devant, sans basques, le dernier volant du haut de la robe étant posé très près de la taille, les remplace.

Sur le corsage un volant gaufré, figurant une berthe ronde derrière et devant, produit un effet charmant.

Le haut de la jupe est plissé à gros plis creux.

Une petite femme prendra dix-neuf mètres d'étoffe dite orléans, pour faire exécuter ce modèle.

Un grand nombre de robes légères seront garnies de la sorte, on gaufre aussi les volants en taffetas.

C'est chez madame *Céleste Ladrague*, à laquelle nous devons une foule d'innovations pleines de grâce, que j'ai vu cette robe.

Les petits mantelets de dentelle noire à volants et les pointes de châles, de la maison *Ferguson*, sont consacrés aux mises tout à fait aristocratiques.

La beauté des dessins et la solidité des dentelles de *M. Ferguson*, les rendent aujourd'hui rivales des dentelles de Chantilly, et elles ont sur ces dernières un immense avantage, celui de coûter de six à dix fois moins, ainsi que je l'ai dit déjà. Cela explique pourquoi toutes les femmes peuvent maintenant se donner ce genre de parure. *M. Fer-*

guson est le seul fabricant qui fasse la vraie dentelle de Cambrai. C'est vainement que quelques imitations ont essayé de se faire jour. Aucune d'elles n'a la souplesse, la régularité de travail, enfin la perfection que *M. Ferguson* a atteinte dans la fabrication de ces dentelles.

Que vous dirai-je en fait de lingerie ?

Quand les beaux jours nous souriront, allez admirer, mes chères lectrices, les coquettes fantaisies écloses chez mademoiselle *Anna Loth*. Là vous verrez de délicieux fichus, puis des manches, des bonnets, des négligés, dont beaucoup de femmes feraient leurs toilettes les plus élégantes. J'ai surtout remarqué parmi ces merveilles, un négligé de mousseline blanche, que je vais vous décrire.

La jupe est ornée de bouillonnés larges de quatre doigts et coupés, de place en place, par de petits velours noirs en bande. Le haut et le bas des bouillonnés sont encadrés de même.

Le corsage est nécessairement en harmonie avec la jupe. Aux manches, il y a quatre bouillons avec semblables ornements.

Ce modèle est nouveau, original et du meilleur effet.

Je sors à l'instant du beau magasin de modes de madame *Alphonsine*, et je suis encore tout émerveillée des suaves créations que j'y ai admirées. Les modes de madame *Alphonsine* ont une fraîcheur et une distinction qui les feraient reconnaître entre mille. Voici les modèles que j'ai surtout remarqués.

Un chapeau François 1^{er}, en paille de riz, sans fleurs ni plumes. Le fond est formé de bandelettes en velours mauve, dont les bords sont coquillés de petite blonde. Derrière, un nœud en paille, puis une haute blonde se jouant dans tout cela et retombant très bas sur le bavolet.

Un autre chapeau, nommé à la Coquette, avec bandelettes de paille et entre-deux de tulle. Un vrai bijou avec lequel il faudra être jolie quand même !

Quelques modèles, non moins jolis, étaient en taffetas blanc moucheté; puis en tulle brodé de paille; en crêpe vert clair brodé de perles de jais.

Un chapeau, fond damiers, vert et blanc, pour jeune fille, était d'une délicieuse simplicité.

Je ne dois pas oublier un joli modèle en crêpe, orné

d'une haute blonde, aussi à damiers, et sur lequel est posé une branche de citronnier.

Il y avait encore un chapeau de paille d'Italie, avec bavolet en tulle, couvert d'une multitude de petits velours en bande. Sur la forme, retombant derrière, se trouvait un double rang de blonde, mais posée d'une manière indescrivable. Ce chapeau avait un cachet à lui, sa simplicité était un raffinement de véritable élégance.

Comme fantaisie, j'ai vu, au milieu d'une grande quantité de petits bonnets charmants, une coiffure dite fanchon *Marie Antoinette*. C'est le *ne plus ultra* du caprice et de la grâce. Pourtant, cette fanchon n'est qu'un composé de tulle noir, de petits velours *Tom-Pouce*, de blonde noire et blanche, et de bouclettes en ruban. Mais tout cela se mélange si artistement ! Il est impossible, pour coiffure de négligé d'intérieur, de voir une plus mignarde invention. Décidément, madame *Alphonsine* tient le haut rang parmi nos marchandes de modes les plus en renom.

La maison *Lassalle* vient de fournir un ameublement, un trousseau et une corbeille de mariage, d'une beauté inouïe, qu'un grand nombre de personnes ont été admirer avant leur expédition. Les cachemires, les diamants, les garnitures de dentelles, ne laissaient rien à désirer.

Ces dernières se composaient de trois et quatre volants, car il est tout à fait passé de mode de n'en mettre que deux.

La plupart des dentelles étaient à dessins très fins, sur fond semé, et les contours arrondis mais sans exagération.

On avait monté les diamants d'une façon toute nouvelle, qui les fait infiniment mieux valoir.

La montre et le crochet de la chaîne, étaient enrichis de chiffres incrustés dans du jaspé.

Nous engageons de nouveau nos abonnées, qui sont loin de la capitale, à adresser leurs demandes d'envois à la maison *Lassalle et Comp.* Le grand avantage qu'offre à ses clients *M. Lassalle*, c'est que par son intermédiaire, on peut recevoir à choisir (sans obligation d'achat), tout ce qui se fait de mieux et de plus nouveau en étoffes, dessins de meubles, articles de lingerie, chapeaux, objets de toilette, albums, buvards, bronzes, ameublements, cachemires, bijoux, dentelles, diamants, etc. Madame Juliette LORNEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 464.

TOILETTE DE DINER. — Coiffure en cheveux garnie derrière d'une petite coiffure composée de coques en tulle blanc avec bouts-écharpe tombants à gauche, et d'une rose bengale avec feuillage et quelques coques en tulle à droite. Cette petite coiffure est montée sur un ressort et se pose en *cache-peigne*.

Robe en mousseline garnie de dentelle et de ruban mauve.

Corsage de dessous, en taffetas, décolleté rond.

Le corsage en mousseline est demi-décolleté, un peu carré sur la poitrine. La taille est busquée, mais sans ceinture ni basquine.

Trois nœuds en ruban mauve garnissent le devant du corsage. Celui d'en bas a deux bouts, qui retombent de 35 centimètres.

Au bord du décolleté il y a un bouillonné de mousseline entre deux dentelles un peu froncées, l'une montant, l'autre retombant.

Un second rang de bouillonné part du deuxième nœud, et remonte en s'arrondissant sur l'épaulette, et se continue derrière en berthe. Une petite dentelle remonte du bouillonné par le corsage. Une dentelle retombe en berthe.

La manche est plate du haut, sur une longueur de 10 centimètres, et garnie de petits rubans mauve retombant en anneaux. Puis il y a un bouillonné en mousseline; un poignet plat sur lequel sont piqués de petits nœuds mauve. Un bouillonné plus gros et deux volants; l'un, le plus long, droit et bordé d'une petite dentelle; l'autre, plus court, taillé à dents bordées d'une dentelle. Du bouillonné sur le volant retombent de petits rubans mauve.

La jupe, qui a 3 mètres et demi de tour, est garnie de six volants ayant 1 mètre de plus que la jupe. Le premier partant de la taille est découpé à dents et garni d'une petite dentelle de 4 centimètres; le second est droit et garni d'une dentelle de 5 centimètres, et ainsi de suite.

TOILETTE DE PROMENADE. — Chapeau en paille belge garni de ruban de taffetas écossais bleu et blanc n° 80, de bluets et de blonde.

Le bord est un peu évasé; le devant avance sur le front; les joues sont écartées, et le bas de la passe encadre le menton.

La forme est fuyante, le fond plat et petit.

A cheval sur la passe, sont piqués des bluets qui descendent sur le côté, forment une touffe, au milieu de laquelle est une fleur à duvet que les enfants nomment une *chandelle* et qu'ils font périr sous leur souffle; puis les bluets se continuent côte à côte sous la calotte, en cachant la naissance du bavolet.

Une petite blonde serpente dans la touffe.

Les deux côtés sont semblables.

Le bavolet est composé de ruban écossais n° 80, et il se continue pour former les brides; ce ruban, ainsi prolongé, produit un effet nouveau et gracieux.

Sous la passe est un bandeau en tulle ruché. Les mentonnières sont pareilles.

Robe montante en taffetas blanc à mille carreaux noirs.

Le corsage boutonne devant avec de petits boutons de soie noire.

La taille est busquée sans basques.

Les manches sont bouillonnées.

Châle-pointe en taffetas noir brodé de soie noire d'un dessin plein et courant sur toute l'étoffe. Les bords sont festonnés à petites écailles.

Cette pointe, très petite, a 35 centimètres de longueur sur la couture d'épaule, et 42 centimètres de longueur depuis le cou au bas, derrière. Elle est garnie d'une dentelle noire de 35 à 40 centimètres.

Ce vêtement est tout à fait parisien.

ORIGINE DU MOIS DE MARIE.



Il y a dans cette seule appellation quelque chose d'indiciblement suave qui rappelle tout ce que le cœur aime, honore et vénère : le mois de Marie, comme si Dieu eût permis que l'homme en fit le résumé de toutes ses joies religieuses, est le plus beau, le plus doux

mois de l'année; c'est l'enfance des saisons, c'est la fête de la nature, et ce fut une pensée aussi pieuse qu'aimable que celle qui inspira la célébration des joies de la gracieuse Vierge en ce temps de parfums et de soleil.

hand, ainsi à l'instar, et que
de couronner.
encore un chapeau de paille
le, couvert d'une multitude
r la forme, semblant être
og de blonde, mais avec
Le chapeau avait un certain
relâchement de sensibilité
maître, j'ai vu, en milieu de
bonnets charnus, sur lequel
ete. C'est le ser-pour-venir
ant, cette fonction d'être
petits valises Joo-Pier de
bouillottes en main. Mais
nement! Il est impossible, par
neur, de voir une jupe
madame diplomatique tout à
les de modes les plus en vogue.
L'année vient de finir en un
ne corbeille de mariage, à un
nombre de personnes en de
a. Les circonvolutions, les
elles, ne laissent rien à désirer
se composent de trois ou
à fait partie de tout le

des dentelles étaient à dessin
les coutures ornées de
onté les diamants d'un
laissent mieux valoir
et le crochet de la robe, que
aris dans du jupon.
pous de nuances aux dentelles
à admettre leur dessin de
le et Comp. Le grand avantage
sérieux, c'est que par sa
à choisir (sans obligation d'au
ux et de plus souvent en celle
des de la langue, d'après
rés, braves, amoureusement
dumants, etc. Bientôt

N° 44.
PROMISE — C'est un petit
un dessin libre et libre et libre

un peu exotique; le dessin
ter, et le bas de la robe
dequante, le bas est plus
et la pose, une pose de
ment une jupe, en milieu de
à enfants comme un
suffire; puis les bords à
en excluant la mesure à
monde serpente dans la
es sont sentimentales
et composé de robes
er les brèles, en main, en
et gracieux.
est un dessin en robe

ne en raffine liste à
monnaie dessin avec
desquels sans
tout brillamment.
en l'effort sur le
et sur tout l'effort. Les

très petite, à 27
de, et 22
e. Elle est
est tout à fait

Le mois de Marie fut fondé en Italie par un saint prêtre, et il était doublement juste que ce fût cette nation qui donnât un tel exemple à l'univers chrétien. Rome, Naples et toute la Sicile, contrée riante où il semble que la main du Créateur ait prodigué toutes ses faveurs, n'étaient-elles pas encore la réunion de ces peuples fidèles que la parole de saint Pierre avait convertis et confirmés dans la foi?.... Aussi rien de touchant et de majestueux tout à la fois comme la tendre ferveur de tous ces chrétiens de la Rome nouvelle pendant tout ce mois, qui n'est qu'un cri de joie envoyé jusqu'au trône de la mère du Sauveur.

Cette dévotion, si empreinte de sainte poésie, se répandit naturellement en France, vers la fin du xviii^e siècle, et fut bientôt accueillie avec les marques de la plus vive ferveur par cette jeunesse française, accessible surtout aux idées pleines de charmes que réveille le doux nom de Marie.

Bien des pécheurs dont l'endurcissement avait opiniâtrément résisté à toutes les exhortations ont vu leur cœur s'attendrir et leur âme s'ouvrir à de meilleures inspirations, pendant ce doux mois spécialement placé sous la sainte protection de la Vierge. On a vu, dans les crises difficiles de la vie, des hommes repousser l'appui des saints, écarter l'ange gardien dont la voix parlait vainement à leur conscience; Dieu lui-même fut parfois oublié; mais jamais ce nom consolateur de la mère de Jésus ne résonna au cœur de ces hommes, sans que tôt ou tard il y ramenât le calme de l'espérance et le courage de la foi. C'est qu'en effet le nom de Marie est comme l'écho de tous nos plus candides souvenirs d'enfance, et que tous nous puisons dans ces souvenirs nos plus réels bonheurs et nos joies les plus durables. C'est que l'enfance est la fleur qui produit les fruits de l'âge mûr, et que les reflets du passé finissent toujours par jeter la lumière sur l'avenir.

LE MOIS DE MARIE.

C'est le mois des roses,
Le réveil des fleurs;
Où sur toutes choses
Dieu mit ses splendeurs.
C'est la tiède haleine
Passant dans l'air pur,
Inondant la plaine
De ses flots d'azur!

C'est l'oiseau qui chante
Aux bois parfumés,
Dans la douce attente
De ses œufs aimés;
C'est l'herbe qui pousse
Partout sous les pas;
C'est le nid de mousse
Au pied des lilas!

C'est l'eau des fontaines
Qui creuse le sol,
Chantant sous les frênes
Comme un rossignol;
C'est le frais rivage
Où le lis penché
Mire son visage
Au soleil caché.

C'est, dans les prairies,
Les papillons d'or,
Aux tiges fleuries
Prenant leur essor.
C'est, avec leurs mères,
Les petits moutons
Paissant, aux fougères,
Les premiers boutons.

Mai!... c'est de l'année
Le joyeux berceau;
C'est la matinée
Du printemps nouveau.
C'est la frêle enfance
Qu'on verra grandir;
Mai!... c'est l'espérance!
Mai!... c'est l'avenir!

Au front des montagnes
Fleurit le raisin,
Et dans les campagnes
Germe notre pain.

Partout la nature
Accomplit son vœu,
S'éveille et murmure
Le saint nom de Dieu.

C'est, au sanctuaire,
Les enfants, le soir,
Disant leur prière
Près du reposoir;
C'est le saint cantique
Du prêtre à l'autel,
Concert angélique
Que redit le ciel.

C'est l'orgue d'église
Qui, dans le saint lieu,
Chante avec la brise
Et parle de Dieu;
C'est l'encens qui fume
A travers les fleurs,
Qui monte et parfume
Nos fronts et nos cœurs!

Ainsi donc, sur terre,
Dans ce mois béni,
Dieu fait qu'on espère
Et qu'on croie aussi;
Sa toute-puissance
Voulut, à nos yeux,
Étaler d'avance
Les grandeurs des cieus.

Pour rendre complètes
Toutes ces faveurs,
Pour que tout fût fêtes,
Et joie et douceurs,
Le ciel et la terre,
Charmés de ses lois,
Du nom de sa mère
Ont nommé ce mois.

O Vierge chérie,
Dont il prit le nom,
Pourquoi donc, Marie,
Le lui donna-t-on?...
C'est que ton visage,
Ainsi que ton cœur,
Sont la douce image
De tout ce bonheur.

GALOPPE D'ONQUAIRE.



LÉGENDES HISTORIQUES.

LA MORT DE ROLAND.

Il n'y a peut-être dans l'histoire du monde aucun personnage dont la vie et les actes aient été poétisés et altérés par l'imagination populaire autant que les actes et la vie de Charlemagne. Tout ce que le moyen âge a produit de grand, institutions politiques, croisades, lois et monuments, tout a été attribué à cet homme illustre. On n'a reculé devant aucun anachronisme pour faire de lui le promoteur de toutes les entreprises héroïques de cette époque et le héros des aventures les plus merveilleuses. Il serait difficile de faire la liste des romans qui ont été brodés autour de son histoire; car elle constitue à elle seule une littérature immense.

Mais cette littérature embrasse aussi la vie et les exploits des paladins et des compagnons réels ou fabuleux de Charlemagne. Parmi ceux-là le célèbre Roland, comte de Blaye, duc de Mans et préfet des côtes de la Bretagne, est un de ceux qui ont le plus occupé l'imagination des anciens poètes et chroniqueurs français, allemands, italiens, flamands et espagnols. D'après la tradition, il était fils de Milo, comte d'Aglant, et de Berthe, sœur de Charlemagne, et il devint un des guerriers les plus renommés de son époque. Son nom même, — qui, dans les monuments littéraires du VIII^e siècle, tels que les *Annales* d'Eginhard, s'écrivait *Hruotland* ou *Chrodoland*, — signifiait, selon l'interprétation que les linguistes allemands lui ont donnée, *défenseur du pays*.

Nous n'entrerons pas dans tous les détails des actes de bravoure et des aventures vraies ou fausses qui lui ont été attribués par les légendes et par les chroniques. Nous voulons seulement raconter les derniers moments de sa vie; car c'est particulièrement sa fin héroïque qui a été pour la poésie du moyen âge un texte aussi varié qu'inépuisable.

En l'an 777, Charlemagne, alors simple roi des Francs, tenait une diète à Paderborn, en Westphalie, pour recevoir la soumission des Saxons. Là parurent deux émirs sarrasins d'Espagne, dont l'un commandait la place de Saragosse, l'autre celle de Huesca. Ils offrirent de secourir l'autorité du calife de Cordoue, leur maître, de se déclarer les vassaux de Charlemagne et de lui livrer les quatre clefs des Pyrénées, c'est-à-dire les passages de Barcelone, de Puycerda, de Tolosa et de Pampelune. Rien ne pouvait sourire autant au prince chrétien que l'idée d'essayer son épée sur les infidèles sur lesquels son aïeul Charles-Martel avait remporté en 732 une si éclatante victoire dans les plaines de Poitiers. Aussi s'empressa-t-il d'accepter le serment des émirs, et il s'occupa immédiatement des préparatifs d'une grande guerre en Espagne.

L'année suivante, deux armées traversèrent les Pyrénées, l'une par le défilé de Perpignan, l'autre par celui de Pampelune. Le roi en personne commandait cette dernière, où se trouvait l'élite de ses hommes d'armes, et où Roland avait sa place marquée d'avance. Elle força Pampelune à capituler, réduisit les places de Jacca et d'Huesca, s'avance rapidement vers l'Èbre, et rejoint l'autre corps, qui vient d'enlever les forteresses de Gironne et de Barcelone. Les deux armées réunies

entreprennent aussitôt le siège de Saragosse, et forcent cette ville à se rendre.

Dès ce moment, l'Èbre forma la ligne avancée qui défendait l'accès des Pyrénées contre les invasions sarrasines, et le territoire compris entre ce fleuve, la chaîne pyrénéenne et la Tet, fut connu, depuis cette époque, sous le nom de marche (ou frontière) d'Espagne. Charlemagne le divisa en quatre circonscriptions militaires, le Roussillon, la Catalogne, la Navarre et l'Aragon, et le plaça sous le commandement supérieur d'un marquis (ou garde-frontière), qui avait son siège à Barcelone. Il investit du gouvernement de Saragosse et d'Huesca les émirs qui l'avaient engagé à la guerre, reçut de ces chefs le serment de fidélité et des otages, mit des garnisons dans les autres places fortes, et songea à repasser les Pyrénées pour marcher de nouveau contre les Saxons qui avaient recommencé à s'agiter.

Le passage s'opéra par le défilé de Roncevaux, devenu si célèbre, depuis, dans l'histoire et dans la poésie. Le roi lui-même conduisait l'avant-garde; et l'arrière-garde était placée sous les ordres de Roland. L'armée s'engagea résolument dans les gorges des montagnes, sans se douter du danger qui la menaçait; car une foule de Navarrais, de Gascons, et même une troupe d'Arabes s'étaient embusqués sur les hauteurs qui dominaient le val de Roncevaux. Ils laissèrent passer tranquillement l'avant-garde et le corps de l'armée qui défilait en une longue ligne. Mais au moment où l'arrière-garde parut avec les bagages et le butin qu'elle conduisait, ils se démasquèrent tout à coup et l'accablèrent de flèches, de javalots et de fragments de rochers qu'ils roulaient du haut des montagnes.

Le désastre que les Francs essayèrent dans cette terrible circonstance fut le plus mémorable que les guerriers de Charlemagne eussent jamais subi. Aussi la poésie du moyen âge en a-t-elle fait un de ses thèmes favoris, et l'a-t-elle célébré dans une foule de cantilènes et de romans qui ne constituent pas la partie la moins importante de la littérature de cette époque.

S'il faut en croire les légendes, la tête de l'armée, où se trouvait Charlemagne, avait franchi depuis longtemps le dangereux passage et cheminait à une distance de sept lieues en avant de l'arrière-garde. Tout à coup le roi entendit résonner dans les montagnes le bruit d'un cor.

— C'est mon neveu Roland qui m'appelle à son secours, dit-il.

Et il voulut retourner sur ses pas. Mais l'un de ses compagnons, Ganelon, qui avait été secrètement gagné par les Sarrasins, lui répondit :

— Ne retournez pas en arrière, beau sire, car Roland a coutume de corner pour petites choses.

Charlemagne poursuivit donc sa route, bien que le cor continuât à faire retentir tous les échos des Pyrénées.

En effet, Roland, après avoir soutenu le dernier la lutte inégale dans laquelle il se trouvait engagé avec les siens, avait été blessé à mort. Dans cette extrémité, il emboucha ce cor d'ivoire, Olifant, dont lui seul était

pecheurs dont l'existence
résisté à toutes les épreuves
malgré et leur leur d'œuvre
s, pendant ce long séjour
de protection de la Terre
difficultés de la vie, de
saints, écarté l'usage
à leur conscience; les
oublié; mais jamais en
e Jésus ne résista au
et on tard il y renoua le
courage de la foi. Cet
est comme l'écho de son
l'enfance, et que son
nirs nos plus réels
ables. C'est que l'histoire
rulte de l'âge noir, et que
toujours par jeter la lumière

RIE.

Pour la suite
Accompagné de son
S'occupe de son
Le suit avec de
C'est, au moment
Les enfants, le
Même leur père
Pris du moment
C'est la suite
Du premier à l'
Comment après
que peut le
C'est l'œuvre d'
que, dans le
Crainte avec le
Et parle de
C'est l'œuvre
à travers les
que monde et
Son être et son
L'ami d'un, son
Pour ce monde
Même fait de
Et qu'il en
Sa toute-puissance
Vérité, à son
Faire d'un
Les grandes
Pour rendre
Toutes ces
Pour que
Et j'ai de
Le vrai de la
Chaque de son
De son de
Notre monde

«Vierge d'un
Dont il est le
Pourquoi d'un
La loi d'un
C'est que
L'âme que
Sont la d'un
De son de

capable de tirer un son, et les éclats de l'instrument merveilleux firent trembler les cimes sauvages des Pyrénées et parvinrent jusqu'aux oreilles de Charlemagne. Comme il ne lui arrivait point de secours et qu'il sentait approcher sa dernière heure, il voulut du moins sauver son épée du déshonneur de tomber au pouvoir de l'ennemi. Il la dressa contre un rocher pour la briser et frappa trois coups, mais il ne parvint pas à la rompre; seulement il fit dans la montagne cette entaille gigantesque qu'on appelle encore aujourd'hui *Brèche de Roland*, puis il mourut.

Rien n'est touchant comme le récit que nous ont laissé des derniers moments de ce héros la chronique de Turpin, celle de Saint-Denis, et surtout celle de Philippe Mouskés, ce curieux trouvère du XIII^e siècle.

Si flasque et si délayée que soit généralement la poésie de ce dernier, elle s'élève cependant à une certaine hauteur de sentiment dans la description de l'agonie du célèbre paladin. Elle nous le montre pleurant sur son beau cheval Viosantis, qui est frappé de six coups de lance, et sur lequel il avait toujours été mieux en sûreté que sur une tour à triple muraille; puis faisant ses adieux à son cornet de bataille, plein de mélodies guerrières et qui peut-être va tomber entre les mains d'un traître ou d'un infidèle; puis donnant une dernière pensée à Charlemagne, ce roi magnifique, preux et vaillant comme on n'en avait jamais vu; puis serrant sur son cœur son épée Durandal, longue, solide, merveilleusement trempée, émoulee comme nulle autre ne l'était et garnie d'une poignée d'or dans laquelle se trouvaient enchâssées de précieuses reliques; puis regrettant sa belle terre de France et les héroïques compagnons dont il a partagé les exploits et les périls; puis embouchant une dernière fois le cor Olifant que la violence du son fait éclater dans sa main; puis, enfin, recommandant son âme à Dieu et rendant le dernier soupir.

S'il faut en croire les légendes, l'écuyer de Roland, après avoir vainement cherché à rassembler quelques preux pour venir au secours de son maître, rencontra Baudouin, frère du héros. Ce furent eux qui sauvèrent les restes mortels du paladin et qui rapportèrent à

Charlemagne le cor merveilleux et l'épée de Roland, avec le cheval qui ne devait plus lui servir.

La renommée de ce guerrier, augmentée par les poètes, fut si grande pendant tout le moyen âge, qu'il resta pour cette époque chevaleresque le type le plus complet de l'homme d'armes. Si bien qu'au début de la bataille d'Hastings, dont la perte entraîna, en 1066, la chute de la puissance anglo-saxonne en Angleterre, un des chevaliers de l'armée de Guillaume le Conquérant, un Normand, appelé Taillefer, poussa son cheval en avant du front de bataille et entonna, pour exciter ses compagnons, un chant où étaient célébrés les grands actes de courage du paladin carlovingien. Son nom devint populaire dans toute l'Europe et même en

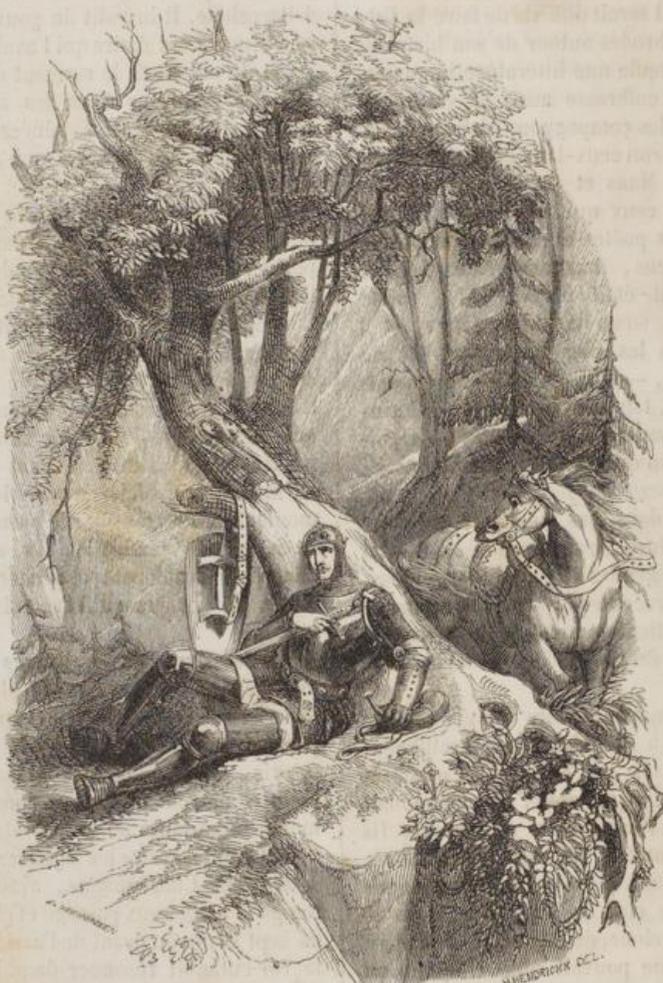
Asie. Au XVI^e siècle,

le savant Busbecq l'entendit encore mentionner en Géorgie comme celui d'un héros incomparable.

Les villes se disputaient autrefois la possession de quelque partie de son équipement militaire. D'après une croyance vulgaire, il fut enterré à Blaye sur Gironde, où se conservaient aussi les armes qu'il avait portées. Cependant la cathédrale de Liège et l'abbaye de Saint-Denis se vantaient l'une et l'autre d'avoir dans leur trésor l'épée Durandal. La ville de Brouse, dans l'Asie Mineure, prétendait aussi posséder cette lame merveilleuse. Les Lombards assuraient que la lance du héros se trouvait dans la cathédrale de Pavie. Enfin, les habitants de Lucerne se servaient jadis à la guerre de cors d'honneur don-

nés par Charlemagne, disaient-ils, en récompense de la bravoure qu'ils avaient déployée à Roncevaux.

Cependant c'est plus particulièrement sur les bords du Rhin que la mémoire du paladin est restée vivante. En effet, le voyageur qui va de Cologne à Coblenz ne saurait passer au pied du Rolandseck et du Drachenfels sans qu'un batelier ou un pâtre lui raconte quelque épisode de l'histoire des ruines qui couronnent ces deux rochers, et dont l'une fut la tour seigneuriale de Roland, l'autre le manoir de la belle Hildegonde, sa fiancée. Mais mieux encore que dans ces ruines poétiques, le héros de Roncevaux vit dans la grande épopée de Charlemagne, au nom duquel le sien restera associé à tout jamais par l'admiration des peuples.





Jules David

Paris

LE MONITEUR DE LA MODE .

Paris, Rue Richelieu, 92.

Coiffures de la M^{me} X. Lhopiteau (Robes de Pauline COUNTER), Modes des M^{mes} Alphonine, fleurs de S.
 Perrot Petit & C^{ie} maîtres dentelles de Cambrai, de Ferguson aîné, Rubans et papeteries de Cludoyer (à la Ville de Lyon)
 Corsets de M^{me} Hippolyte fournisseur de S. M^t l'Impératrice, Mouchoirs de Chapron, Parfums de Legrand fournisseur
 breveté de S. M^t l'Empereur et des cours étrangères. Envoi de la Maison de Commission Espalle & C^{ie}

Entered at Stationers' Hall.

LONDON at the Monitor Office 15 Greek Street Soho. NEW-YORK Platts & C^o General Agents.

MADRID P. J. de la Pena.

LES PRUNES DE CLAUDINE.

Voyez le numéro précédent.

Mais, à ce mot encore, Claudine m'ayant regardé de ce regard pur et bleu, aussi profond souvent qu'il est limpide, feignit d'aller remplir son arrosoir et me quitta une seconde fois avec moins de malice, mais tout aussi brusquement que la première.

... Le jour suivant, c'était à cette heure tiède du soir, où les folles brises rentrent sous la feuillée pour y passer la nuit, où la nature fatiguée se fait ainsi qu'une belle dormeuse qui se recueille. Les derniers feux du soleil couchant empourpraient l'horizon de leurs rouges lucurs.

Je rentrais libre au gîte. On venait de sonner la retraite.

Je trouvai par hasard Claudine seule encore, assise sur un petit banc de construction grossière adossé au mur de la maisonnette partout tapissée de vigne jusque sur son toit de chaume.

Un dernier rayon éclairait sa jolie tête nue dont le reflet teinté d'or ressemblait à quelque chose de vaporeux comme l'atmosphère elle-même.

— Vous m'échappez toujours, dis-je en essayant de m'asseoir auprès d'elle, et cependant il est une chose que j'aurais à cœur de vous avouer...

— Quand partez-vous? me demanda vivement Claudine avec un petit mouvement d'impatience qui paraissait provenir d'une cause plutôt irritante qu'importune.

— Demain matin, répliquai-je; on vient de nous en avertir à l'ordre.

Elle parut réfléchir, abaissa ses longs cils sur ses beaux yeux ainsi voilés, courba doucement la tête comme pour mieux écouter et reprit avec la même vivacité étrange :

— Eh bien ! dites...

Accompagné de ce geste gracieux, accentué de cette gentille manière, après la réflexion qui en avait été pour ainsi dire le prélude, ce simple mot me parut charmant de résolution ingénue et curieuse. Aussi, heureux de tout ce qu'il exprimait, j'ouvris la bouche pour répondre... — Quoi? — Inutile de le dire, puisqu'au même instant une grosse voix, celle de mon hôte, sortant comme un brusque tonnerre des profondeurs de la maison, s'écria tout à coup :

— Hé ! Claudine, ton souper qui brûle !

Et plus rapide, plus légère qu'une biche effrayée, ma docile écouteuse disparut aussitôt, me laissant encore mon âme sur les lèvres.

Cette fois, ce n'était plus de l'intention, mais de la fatalité.

Cependant, nous partions en effet le lendemain.

Au point du jour j'étais sur pied, réveillé par la *diane*.

Au moment où tout mon bataclan empaqueté, ma *musette* sur l'épaule et mon portemanteau sous le bras, j'étais descendu pour adresser un cordial adieu à mon hôte, non moins matinal que moi, je vis arriver sa fille un petit panier d'osier à la main, mystérieusement recouvert de larges feuilles de vigne encore tout humides de rosée.

— Tenez, me dit timidement Claudine en me tendant son léger panier par l'anse, avec un sourire moitié triste et moitié plaisant, vous aimez les prunes... Voici une petite provision de route que j'ai cueillie exprès pour vous. — Emportez-la; elle ne sera pas longtemps lourde.

Machinalement je pris d'abord le panier, et, en soulevant le vert couvercle, j'aperçus sur leur lit de feuilles fraîches une belle couche de grosses prunes magnifiquement jaunes et dorées, dont le galbe, d'un blond d'ambre, eût fait venir l'eau à la bouche d'un amateur de dessert.

Ce témoignage délicat d'attention m'avait ému, c'était visible. Claudine s'amusait de ma surprise, tandis que le vieux soldat, lui, riait dans son menton, en se souvenant peut-être de quelque ancienne mairade beaucoup moins légitime.

Lorsqu'il me vint heureusement un scrupule.

— J'accepte, répondis-je alors à ma jolie pourvoyeuse, j'accepte de grand cœur. Et cependant, comprenez mon regret. Si j'emporte votre offrande, il va probablement me falloir partager avec quelque gourmand jaloux. La fraternité, au régiment, a ses exigences. — Faites mieux, faites-moi plutôt le plaisir de partager ceci vous-même avec moi; cette fois, c'est moi qui vous invite.

— Eh bien ! c'est ça, reprit gaillardement mon hôte. Je vais chercher de quoi boire, ce sera le coup de l'étrier.

Le bonhomme avait disparu.

Le sort m'offrait donc enfin une tardive revanche.

— Claudine, m'écriai-je, aussitôt que nous nous trouvâmes seuls, hier... vous m'aviez permis de parler...

— A quoi bon, me répondit-elle en rougissant, mais sans gaucherie, puisque nous ne devons plus nous revoir ?

— C'est vrai, répliquai-je d'un ton sincère, et c'est pour cela que je me résigne à garder mon secret. Mais moi parti, croyez-le, mon souvenir reviendra bien souvent se promener à l'ombre de ce cher verger; et lorsqu'il vous y rencontrera comme je vous y ai rencontrée moi-même, je voudrais être sûr au moins que vous l'accueillerez toujours en ami. — Puis-je emporter aussi cette bonne pensée ?

Elle rougit davantage; hésita avant de me répondre, puis redressant sa blonde tête, me dit avec un regard de rapide confiance :

— Oui !...

Un entraînement bien excusable me fit saisir une petite main que je serrai tendrement dans la mienne.

Ce fut ma seule licence.

Alerte ! — mon hôte revenait déjà avec du pain, du beurre frais, des verres et un *pichet*.

Je dissimulai mon trouble en me rapprochant du panier, et en portant une dent furieuse sur la première victime qui me tomba sous la main.

Prétendre que l'amour est une passion dépourvue d'appétit, me semble encore un de ces proverbes jéu-

neurs que la sagesse des nations fera bien de repasser au creuset de l'expérience.

Ai-je besoin d'affirmer, au contraire, que de ma vie je n'ai fait un aussi délicieux repas; — et que j'ai rencontré depuis bien des espèces de plaisirs qui, sous leur apparence trompeuse, cachaient plus de noyau et moins de fruit?

Cependant, l'heure pressait. Toute notre provende d'ailleurs était croquée.

Prenant donc, non sans regret, un congé bien définitif, j'adressai un dernier adieu au bonhomme, un dernier regard à Claudine, et je m'éloignai, emportant seulement le petit panier comme trophée, et l'agitant au-dessus de ma tête aussi longtemps que je pus apercevoir mes hôtes de la rue qui conduisait à la place où devait avoir lieu l'inspection du départ.

Quant à notre expédition, il paraît qu'elle était terminée; car — à droite, par deux, — escadron... marche! — Une demi-heure après nous reprenions la route de Moulins.

Et c'est là tout? dira-t-on. — Mon Dieu oui, ce fut tout. Mais ce qui ferait trop peu pour une histoire, suffira peut-être pour un simple souvenir.

Inutile d'ajouter que je n'ai jamais revu Claudine, mais que ma pensée est retournée bien des fois, avec un aussi jeune plaisir, au petit village sur la route de Clermont, à sa maisonnette isolée, et aux charmantes visions de son verger plein de fruits mûrs; — quoique le cours de la vie apporte à notre imagination des impressions bien changeantes, et qu'aujourd'hui mes dix-huit ans doivent être loin, si, depuis qu'ils m'ont quitté, les ingrats courent toujours.

D'ailleurs, trois mois après, j'avais quitté le régiment. Je rentrais au bercail, l'épreuve ayant été jugée suffisante.

Au reste, une remarque que je puis consigner pour finir, c'est que tous les souvenirs un peu notables pour moi de mon noviciat militaire, se rattachent plus ou moins à des équipées *frugivores*.

Ainsi, la seule visite que j'aie faite, en dix mois, à la salle de police, cette sibérie disciplinaire, me fut infligée précisément pour *délit* de fruit.

Un jour que, par allègement de corvée, je travaillais à copier des états dans la cabine de notre colonel absent, mon jeune compagnon d'écritures, un de ces aimables espions, ordinairement désignés dans les régiments sous le nom de *Parisien*, n'eut de cesse qu'il ne m'eût entraîné dans une complicité d'escapade contre certains abricots d'un espalier voisin.

Je sais bien que la trop tendre sollicitude du colonel pour ses chers abricots menaçait de les laisser périr par un excès de maturité véritablement regrettable; je sais bien que la surveillance d'un planton posté juste à dix pas du maudit espalier, rendait l'espionnerie encore plus tentante... Mais ce qu'il y a de certain, c'est que le méchant tour eut lieu, et que la rafle fut complète, mon insatiable *gamin* ayant trouvé plus drôle de gaspiller jusqu'au dernier brugno.

Et il n'y avait pas à s'excuser sur les bêtes; elles se fussent montrées plus prudentes.

Bref, pour cela, j'endossai quatre jours de chambre obscure; et tandis que mon complice en fut quitte pour une indigestion.

Caprice aveugle de la justice!

Aujourd'hui, que notre colonel d'alors, un fort aimable homme d'ailleurs, devenu depuis, si je ne me trompe, le général Lantoney, pourrait par hasard me lire, je ne voudrais rappeler ici rien de capable de lui susciter des remords. Mais si par l'accident d'une sentence arbitraire, je fus, au résumé, le seul puni, qu'il sache au moins que je n'étais pas le seul coupable.

Je suis bien sûr qu'en pareil cas, Salomon, dans sa proverbiale sagesse, eût partagé la peine, et coffré logiquement ses deux jeunes maraudeurs.

Georges BISSÉ.

CÉCILIE,

NOUVELLE AYANT RÉMPORTÉ LE PREMIER PRIX DÉCERNÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES.

Quas decoris solas semper habebis opes.
MARTIAL.

C'était un banc fort ordinaire, celui dont nous voulons parler, et, en réalité, rien ne le distinguait des autres bancs de la place; cependant à l'exclusion de ceux-ci, il avait reçu un nom. On l'appelait: « Le banc des deux avars. »

Cette dénomination remontait à deux ans environ. Un accident était arrivé sur la place. Le fils d'une pauvre femme, petit garçon de six ans, renversé par un cheval, avait eu la jambe cassée. La douleur de la mère était poignante. Accroupie auprès de l'enfant étendu par terre, elle sanglotait, et les paroles dans lesquelles s'épanchait son désespoir faisaient venir les larmes aux yeux des passants arrêtés. — Elle était veuve quoique jeune encore, et il fallait que son travail suffît à elle et à son enfant. Or, qu'allait-elle devenir? Si elle gardait le pauvre petit blessé, elle ne

pourrait plus travailler; si elle ne le gardait pas, il faudrait le mettre dans un hôpital, se séparer de lui, alors qu'il avait tant besoin de sa mère. Ce qu'elle disait était à fendre l'âme. Aussi, tandis qu'un médecin qui passait par là examinait la blessure de l'enfant, le silence régnait dans la foule autour de cette lamentable douleur. Comment faire?

Comment faire? — Ce fut la marchande de pommes du coin de la place qui répondit. — Ce n'était pas une femme riche, non certes; elle avait un simple mouchoir à carreaux sur la tête et une robe d'indienne bien fanée. Elle ne faisait pas un gros commerce: des pommes, des groseilles ou des noisettes, selon la saison, c'était tout. Les enfants qui jouaient sur la place formaient toute sa clientèle. — Au premier bruit de l'accident, elle était accourue. Donc ce fut elle qui

répondit, et sa réponse, pour n'être pas en beau langage, n'en fit pas moins honneur à la bonne femme.

— Eh bien! quoi? il n'y a pas trente-six moyens. Nous sommes ici un tas de braves gens; il faut qu'un chacun mette quelque chose là-dedans (elle tenait la casquette de l'enfant). Ça fera un petit magot pour la pauvre mère, qui pourra garder son chéri jusqu'à ce que la santé lui-z-y soit rendue.

C'était certainement là une liaison intempesive. Eh bien! fussiez-vous membre de l'Institut, membre de toutes les sociétés savantes d'Europe, cette triviale éloquence du cœur vous eût plus touché que n'importe quel morceau de la plus correcte littérature.

La marchande de pommes, joignant le geste à la parole, tira de sa poche une poignée de sous, tout son avoir, en fit deux parts égales, et en mit une dans la petite casquette.

— Fort bien! — dit un monsieur qui se trouvait derrière elle. — Il pouvait avoir cinquante ans, était parfaitement mis et avait la plus heureuse physionomie. Il avança la main par-dessus l'épaule de la bonne femme et laissa tomber une pièce de vingt francs dans la casquette. Chacun applaudit. Les paroles de la marchande avaient trouvé de nombreux échos dans la foule.

— Alors, dit-elle, je vas quêter, moi. Ce n'est pas que peut-être... au milieu de tout ce monde... un homme vaudrait mieux... ajouta-t-elle en regardant le monsieur qui avait donné les vingt francs.

— Qu'à cela ne tienne! dit-il; et, tout simplement, avec une grâce parfaite, il ôta son chapeau et offrit son bras à la pauvre marchande. Celle-ci accepta l'offre comme elle était faite et leurs deux bras se croisèrent aussi naturellement que la pièce d'or s'était mêlée aux gros sous dans le fond de la petite casquette. Alors les offrandes arrivèrent de tous côtés. Il y avait cependant de pauvres gens dans cette foule, plus de pauvres que de riches, — eh bien, il n'y en eut pas un... erreur! il y en eut deux qui refusèrent leur obole.

C'étaient deux messieurs d'un certain âge, habitués de la place; on les y voyait presque tous les jours dans l'après-midi. Ils affectionnaient le banc dont nous avons parlé. Maigres, raides, l'œil dur, les lèvres pincées, leur physionomie repoussait la sympathie, leur voix était aigre et sèche.

Ils se trouvaient là quand l'accident arriva. La marchande et son cavalier s'arrêtèrent devant eux en quêtant.

— Quoi? dit le plus âgé.

— Comment... quoi? reprit la marchande.

Le monsieur qui l'accompagnait intervint:

— Nous quêtons pour la pauvre femme dont l'enfant vient d'être grièvement blessé, et nous faisons appel à votre générosité, dit-il en regardant l'un, — et à vos sentiments de charité, ajouta-t-il en regardant l'autre.

La générosité de l'un valait certainement la charité de l'autre, et tous deux avaient de ces sentiments-là autant que la pierre dure et froide du banc sur lequel ils étaient assis.

— Pas de monnaie! dit le premier.

— Ni moi, ajouta le second en se boutonnant jusqu'au menton.

Pendant ce temps l'enfant avait été porté dans une boutique voisine où le produit de la collecte fut remis à la mère.

Dès ce jour, le banc des avarés était baptisé. Quand ils s'y trouvaient, personne n'allait s'asseoir auprès d'eux; les petits enfants eux-mêmes s'écartaient. Le sentiment qu'ils inspiraient ne leur échappait pas; cependant, quoiqu'ils en fussent blessés, ils ne laissaient passer aucune occasion de le justifier d'avantage.

C'était le 26 octobre, belle journée, vraiment! air vif, mais pur, et pas un nuage au ciel. A la veille des brumes de novembre, le soleil semblait vouloir dire ce jour-là un éclatant adieu à l'année sur son déclin. Les deux avarés étaient venus sur le banc accoutumé, et, les deux mains sur la pomme de leur canne, ils savouraient ces généreux rayons.

L'un des deux paraissait avoir soixante ans; l'autre moins, cinquante ans peut-être. — Ce dernier, à l'occasion sans doute de quelque supputation mentale, tira un petit almanach de sa poche, promena un moment son index le long des dates mensuelles et l'arrêta à celle du lendemain.

— C'est bien le 26 aujourd'hui, Robert? — dit-il.

— Le 26, oui.

— Demain, Saint-Frumence... ma fête, reprit le premier avec une sorte de grimace. C'était sa façon de sourire. Il en avait si peu l'habitude!

— Ah! c'est votre fête... Est-ce que vous comptiez que je vous la souhaiterais?...

— Point! vous ne l'avez jamais fait, et je vous ai toujours entendu critiquer cet usage. Au surplus, vous avez raison... Niaiserie!

Frumence remit l'almanach dans sa poche. Un moment après il ajouta en forme de réflexion: Il y a vingt et un ans qu'on ne m'a souhaité ma fête.

— Oui, dit Robert..., ce fut Cécilie...

— C'est le mois d'après qu'elle est morte... Frumence toussa. Je crois que je m'enrhume, dit-il, Il y a du brouillard ce soir.

En effet, les rayons obliques du soleil couchant faisaient ressortir un léger brouillard qui s'élevait de terre et courait sur les toits.

— Oui, je me le rappelle, reprit Robert après un silence, en touchant du doigt son front penché, Cécilie, à cette occasion, vous donna une bourse qu'elle avait tressée elle-même.

— Et qui disparut le jour de la mort de Cécilie.

— Avec les deux cents francs qu'elle contenait.

— Il paraît que c'était leur destinée à ces deux cents francs d'être perdus.

— C'est vrai! Cécilie les eût perdus d'une autre façon, voilà tout, et nous étions exposés à en perdre autant chaque année... et à l'heure qu'il est, Frumence, cela ferait 4,200 fr. de perdus.

— 4,200 francs! grand Dieu, quelle somme!

— Je vous l'ai toujours dit, l'influence des femmes est mauvaise; — elle énerve l'homme.

Ah! M. Robert n'était pas un homme énervé, certes!... — L'humanité tout entière fût morte de faim à sa porte sans lui arracher un centime... — Quelle fermeté! quelle énergie!

Après un court silence, Frumence reprit: — Véritablement elle nous dominait, elle nous menait comme de petits enfants, vous son père, moi son mari. Vous rappelez-vous quand elle nous regardait fixement de ses grands yeux? Ils avaient une étrange couleur, ses yeux; je n'en ai jamais vu de semblables: c'était

comme la nuance verte d'une eau profonde. Franchement, je l'ai aimée, Robert ; sa mort si inattendue, si subite, m'avait rendu presque fou. J'ai dépensé six cents francs pour son enterrement !

— Six cents francs !... dit Robert.

— Il y eut beaucoup de monde à son convoi, surtout de pauvres gens... vous le rappelez-vous ? Elle était très aimée... elle donnait beaucoup.

— Ah ! les fripons ne manquent jamais pour exploiter le faible des gens. Donner, c'est favoriser la paresse et tous les vices.

La nuit se faisait, les boutiques s'éclairaient et l'on voyait les becs de gaz s'allumer au loin dans les rues. M. Robert prit ses gants dans sa poche et les déplia méthodiquement. Comme il mettait le premier, il s'arrêta et toucha le bras de Frumence :

— Que disiez-vous donc tantôt, que depuis vingt et un ans on ne vous avait plus souhaité votre fête ? Erreur, Frumence, on vous l'a souhaitée.

— Qui donc ?

— La petite..., votre fille. — Pendant qu'elle était en pension, elle vous envoya une lettre avec un bouquet et une paire de pantoufles brodées par elle.

— En effet ; mais cela ne s'est plus renouvelé.

— Je me souviens que vous le lui fîtes défendre. En seriez-vous fâché ?

— Non pas, non pas ; il me semble que j'ai rempli suffisamment mon devoir de père vis-à-vis d'elle : j'ai payé toutes ses dépenses, je lui ai donné mon consentement pour se marier.

Le fait est que M. Frumence entendait noblement les obligations de la paternité. Quel père paya jamais plus exactement les mois de nourrice et les trimestres de la pension de son enfant ? Il n'y eut jamais un jour de retard. — Quel père opposa moins d'obstacles au mariage de sa fille ? — Il est vrai qu'il ne s'inquiéta jamais d'elle, qu'elle passa de chez sa nourrice à la pension, et de la pension sous le toit conjugal sans qu'il témoignât seulement le désir de l'embrasser. Il est vrai qu'il se soucia à peine de connaître celui à qui le sort de sa fille était confié. Mais qu'importait cela ? La nourrice ni la pension n'avaient jamais pu réclamer un centime. — C'était l'essentiel ! — Là était le beau idéal de la tendresse paternelle.

M. Frumence se glorifiait donc à juste titre de la façon dont il avait accompli sa mission de père. M. Robert n'eut rien à dire, lui qui avait rempli non moins convenablement ses devoirs d'aïeul. Il finit de mettre son gant.

Une petite voix enfantine se fit entendre auprès d'eux en ce moment. — Maman, j'ai faim, — disait-elle.

Robert et Frumence tournèrent la tête et virent une femme à l'autre extrémité du banc. Elle tenait debout sur ses genoux et serrée contre sa poitrine une petite fille, dont on voyait indistinctement la figure penchée sur l'épaule de sa mère.

Ceci n'intéressait en rien nos avarés. L'un remit son menton sur sa canne, l'autre prit son second gant. — Voilà qu'un petit bonhomme d'une douzaine d'années s'arrêta devant eux. Il vendait des allumettes et portait sa marchandise dans une boîte.

— Parbleu ! dit Robert, c'est fort à propos : j'allais oublier que nous n'avions plus d'allumettes. Vous les avez payées la dernière fois ; à mon tour. — Et s'a-

dressant au petit marchand : Voyons tes allumettes. Les paquets sont bien petits. Et sont-elles bonnes seulement ?

— Oui, monsieur.

— Si elles ne le sont pas, et que je te rencontre jamais, je te tirerai les oreilles, dit-il en choisissant un paquet. — Il te faut ton sou à présent, n'est-ce pas ?

Il chercha sa bourse dans son gilet.

En ce moment, la voix de la petite fille se fit encore entendre :

— Oh ! maman, que j'ai faim ! achète-moi du pain.

Elle était par terre cette fois, appuyée sur les genoux de sa mère. Celle-ci se pencha vers l'enfant et lui dit quelques mots à voix basse. Sa tête tremblait comme celle de quelqu'un qui étouffe des sanglots. — Peut-être que si M. Robert, qui était le plus rapproché, avait prêté attentivement l'oreille, il eût entendu la mère murmurer : — Ah ! ma pauvre petite, je n'ai pas un sou pour acheter du pain.

Mais il était occupé à feuilleter dans sa bourse. Il en retira plusieurs sous parmi lesquels il chercha pendant un long moment, comme s'il eût espéré en trouver un qui ne valût que quatre centimes. Le petit bonhomme payé s'éloigna.

Le banc et ceux qui y étaient assis se trouvèrent alors subitement éclairés. L'allumeur venait de mettre le feu à un candélabre voisin. Le gaz fit reluire la monnaie que l'avare tenait dans sa main. La petite fille vit les sous ; elle avait faim. Les sous pour elle c'étaient des morceaux de pain ; et, dans sa naïveté, dans son ignorance des lois de notre société, elle crut que ceux qui avaient de quoi manger en devaient tout naturellement donner un peu à ceux qui n'en avaient pas. Alors la pauvre enfant vint tout droit à M. Robert et lui dit d'une charmante petite voix un peu tremblante :

— Monsieur, donnez-moi un sou pour avoir du pain.

— Une mendiante ! murmura Frumence avançant la tête.

— Il y a des gens qui élèvent leurs enfants à mendier le soir, observa Robert en cherchant à faire glisser les sous dans la bourse. Mais l'un d'eux s'échappa, il était plus gros que les autres. C'était un de ces bons vieux deux sous presque argentés, portant d'un côté l'effigie du roi Louis XVI, et de l'autre le faisceau couronné du bonnet de la liberté. Son poids le sépara des autres, il tomba et alla rouler aux pieds de l'enfant. Elle le ramassa pensant qu'il lui était donné.

Non, pauvre enfant, M. Robert ne donne pas si facilement sa monnaie ; il craint trop de favoriser la paresse et tous les vices.

— Rends-moi mon sou, petite voleuse, cria-t-il.

— Il faut faire arrêter la mère et l'enfant, dit Frumence.

La mère s'était subitement dressée. D'un coup d'œil elle comprit la scène, et, sans dire un mot, prenant le sou des mains de sa fille, le rendit à l'avare, qui le reçut en murmurant ; — oui, il eut le courage de le reprendre.

Cependant la mère se trouvait éclairée de face par le candélabre voisin. Elle était jeune encore, vingt ans peut-être ; son visage d'un ovale parfait, pâle en ce

moment, était couronné par deux bandeaux de cheveux admirablement noirs. Ses grands yeux avaient un étrange regard et deux larmes suspendues à ses cils brillaient comme des diamants. Un petit signe noir, de la grandeur d'une lentille, ornait sa lèvre supérieure un peu au-dessus du coin gauche de la bouche. Voilà ce que virent d'abord Frumence et Robert; mais ils virent autre chose encore, autre chose qui fit monter un frisson de la pointe de leurs pieds à la racine de leurs cheveux.

La jeune femme prit l'enfant dans ses bras et s'éloigna rapidement. Tant qu'on put la voir, les yeux des deux avarés la suivirent. Il y eut ensuite un long silence entre eux.

— C'est étrange comme il fait froid... froid ! dit Robert, dont les dents se choquaient.

— Oui, très froid ! reprit son gendre; effet du brouillard !

— Non, monsieur Frumence, ce n'est pas l'effet du brouillard.

— Nous nous sommes engourdis, dit Robert, dont les jambes tremblaient quand il se dressa.

— Non, monsieur Robert, ce n'est pas de l'engourdissement.

Ils s'éloignèrent en s'appuyant sur leurs cannes.

Quelques mots sont ici nécessaires sur le passé des deux avarés.

Robert s'était marié fort jeune et avait épousé la fille d'un commerçant chez qui il travaillait. La maison de commerce lui fut cédée comme dot. Dès la première année de son mariage, il avait eu une fille, Cécilie. La petite n'avait pas dix ans quand sa mère mourut. Robert mit l'enfant en pension. Peu après, il associa à son commerce Frumence, pour lequel une grande similitude de goûts et de caractère lui inspirait du penchant. La communauté d'intérêts ne fit que cimenter davantage la liaison des deux avarés. A treize ans, Cécilie montrait déjà une intelligence supérieure, une maturité d'esprit rare à cet âge. Robert la retira de pension, lui mit ses registres en mains et congédia son teneur de livres. Quinze cents francs d'économie par an, excellente opération !

En grandissant, Cécilie devenait remarquablement belle; ses grands yeux avaient la nuance verte d'une eau profonde, selon l'expression de Frumence, et, surcroît de beauté, elle avait un petit signe noir, grand comme une lentille, au-dessus du coin gauche. Ce signe faisait ressortir la blancheur encore mate de son teint. Cette beauté n'était rien pourtant auprès de celle de son âme. Elle avait de la générosité autant que son père avait d'égoïsme; et ce n'était pas peu dire. Elle s'imposa la tâche d'équilibrer aux yeux de Dieu la somme de bien et de mal que produisait le foyer domestique; et M. Robert lui donna fort à faire. Néanmoins, elle parvint à prendre un empire réel sur lui. Il craignait le regard profond et cependant si caressant de Cécilie.

Frumence, qui avait dix ans de moins que Robert, ne put voir impunément tous les jours Cécilie, il s'éprit d'elle. L'amour, quand il entre quelque part, y veut régner seul; il commença donc une rude guerre contre l'avarice dans le cœur de Frumence. Robert vit cela. Cet état de choses tendait à compromettre les intérêts de l'association commerciale. Il fallait prendre

un prompt parti. Cécilie épousera Frumence, dit-il; un mois après, il sera guéri.

Cécilie refusa d'abord. Robert revint à la charge une fois, deux fois, dix fois. La résistance l'irritait; il devint dur et méchant. Sa fille sentit qu'un long refus compromettrait les fruits de ses efforts passés et le bien qu'elle en espérait. Enfin, un jour qu'il s'agissait de la ruine d'une honnête famille de commerçants, dont le sort se trouvait entre les mains de son père, celui-ci répondit aux instances de Cécilie : — Épouse Frumence, et je ferai ce que tu veux; sinon, non. — Soit ! dit-elle. — Elle épousa Frumence. Pauvre Cécilie ! sa tâche était doublée : il fallait faire contre-poids à ces deux égoïsmes... Son cœur ne faillit pas.

Huit mois après son mariage, Cécilie était enceinte et très avancée dans sa grossesse, quand vint la fête de son mari. Nous savons qu'à cette occasion elle lui avait tressé une bourse. Dessus était brodé en perles d'or le mot : générosité. — Frumence mit la bourse dans un coin.

Peu de temps après, Cécilie lui dit : — Frumence, le jour de ma délivrance approche. J'ai de tristes pressentiments. Faisons quelque chose qui plaise à Dieu pour que sa bonté me vienne en aide.

— Si c'est possible...

— Très facile ! Apportez-moi, je vous prie, la bourse que je vous ai donnée, et priez mon père de monter avec vous. Il doit être au magasin.

Un instant après, Frumence rentra suivi de son beau-père.

— Mon père, dit Cécilie, il est temps de mettre à exécution la promesse que vous m'avez faite plusieurs fois; vous aussi, Frumence.

— Quelle promesse ?

Cécilie étala la bourse et fit luire au regard des avarés le mot générosité. Ils détournèrent les yeux.

— Vous m'avez promis de la remplir un jour et de vous laisser guider par moi pour la vider.

— La remplir?... dit Frumence.

— Oui; et si vous m'aimez, si vous tenez à ma santé, à mon bonheur, vous accomplirez votre promesse aujourd'hui même.

Cécilie amena les deux avarés à s'exécuter. Après des efforts inouïs, elle leur arracha à chacun cent francs. Ils suaièrent à grosses gouttes.

— Merci, dit-elle, et, à votre tour, vous me remerciez ce soir. C'est entendu. Après dîner, nous sortirons tous trois ensemble, pour dépenser nos 200 francs à mon gré. Et comme ils se retiraient, elle ajouta sur le seuil avec un divin sourire : Vous savez que vous m'avez promis d'en faire autant chaque année.

Le soir, Cécilie parut à table en toilette. Elle était radieuse; elle combla son père et son mari de mots doux et charmants. Tandis qu'ils finissaient leur dîner, qu'ils semblaient prolonger à plaisir, elle passa dans le salon et toucha sur le piano un morceau plein d'une suave mélodie, un morceau dans lequel elle mit toute son âme. C'était le chant du cygne.

— Me voilà prête, dit-elle ensuite apparaissant soudain le sourire sur les lèvres. Elle tenait la bourse dans sa main.

Louis FORTOUL.

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DE PARIS.

Le Vaudeville vient de flageller, avec beaucoup de sens et d'esprit, un travers trop commun de nos jours : je veux parler de ce scepticisme qu'affecte, à l'heure qu'il est, la jeune génération en matière d'amour et d'hymen. Cet ingénieux et touchant plaidoyer a pour titre : le *Chemin le plus long*. C'est l'histoire d'un jeune beau qui, après avoir pris le roman par la fin, refuse de rendre l'honneur à celle qu'il a perdue ou du moins ne consent à cette légitime réparation qu'avec une répugnance trop évidente pour ne pas offenser celle qui en est l'objet. Repoussé par elle au moment même de la signature du contrat, voilà notre sceptique qui, par un retour assez commun, tombe amoureux fou de sa victime dès qu'il la voit ou qu'il la croit liée à un autre, et revient au bonheur, comme le dit le titre, en prenant le chemin le plus long.

Cette comédie, premier début d'un jeune auteur qui promet de continuer un nom déjà illustre au théâtre, M. Charles de Coucy, a obtenu un brillant succès. Lagrange est plein d'élégance et de passion dans le personnage peu sympathique de l'amant ingrat et repentant, et Lafont a conquis tous les suffrages sous les traits d'un père à cheveux blancs, type chevaleresque de l'honneur et de la probité. Mademoiselle Dinah Félix, sœur de mademoiselle Rachel, qui abordait pour la première fois les rôles d'amoureuses, a prouvé qu'elle était digne d'être de la famille, et Parade, qui se place de plus en plus au rang de nos meilleurs comiques, a rempli, avec une rare intelligence, un rôle dans lequel la gaieté côtoie à chaque instant le sentiment.

La pièce du Gymnase, les *Fanfarons de vices*, est cousine germaine de celle du Vaudeville. Là aussi ce sont des sceptiques qui s'efforcent, par une vanité singulière et pourtant à la mode, de se parer des travers qu'ils n'ont pas : l'un, se targuant d'une indifférence de commande, affecte de rire et de festoyer en apprenant la perte d'une tante chérie, reste froid en face de son vieux père, qu'il aime, et joue, sur un coup de dés, la clef de la chambre d'une honnête fille qu'il aime, contre le cheval d'un mauvais sujet qui veut la séduire ; l'autre affecte, en public, de rudoyer et de battre les femmes, de se gorger de schnick et de fumer des pipes culottées, qui, le dos tourné, se laisse malmener et cravacher par sa maîtresse, prend du thé et recule devant une cigarette ; un troisième, qui ne respire que sang et carnage, pâlit et s'attendrit à l'aspect d'une égratignure qu'il a eu le chagrin de faire à un ami. Jetez au milieu de ces agneaux revêtus de la peau du loup, un véritable che-napan doué, sans s'en vanter, de tous les vices et de tous les travers qu'affichent ces vauriens pour rire, et vous aurez, en peu de mots, l'esquisse du petit tableau de mœurs qui viennent de tracer, pour la plus grande joie des habitués du Gymnase, MM. Dumanoir et de Biéville. La pièce est jouée dans la perfection par Berton, Dupuis, Lesueur, Ferville et mademoiselle Désirée.

Le Palais-Royal nous a fait assister aux tribulations matrimoniales d'un pauvre époux qui, surpris par sa vindicative moitié en flagrant délit d'infidélité conjugale, se voit menacé de subir le supplice du talion. De là une longue série de mines et de contremines, d'où résulte que le mari coupable et la femme outragée finissent par signer la paix sur l'autel de la clémence et du pardon. Imbroglie d'une gaieté folle jouée avec un entrain étourdissant par Ravel et

mademoiselle Aline Duval : auteurs, MM. Labiche et Marc Michel, les enfants gâtés du succès.

Que si, après avoir bien ri aux ébouriffantes folies de : *Si jamais je t'y pince*, vous éprouvez le besoin de frissonner un peu, je vous conseille d'aller vous repaître à la Gaîté, des *Aventures de Mandrin*. Trappes, oubliettes, cachots, assassinats, fantômes, coups de fusil, tout l'attirail du mélodrame du bon vieux temps, vous le retrouverez dans cette formidable histoire, qui fait frémir et pleurer tous les soirs, de sept heures à minuit, les nombreux partisans de MM. Arnaut et Judicis.

A propos, n'allais-je pas oublier la reprise triomphale de *Richard Cœur-de-Lion*, que l'Opéra-Comique vient de remettre à la scène pour la seconde fois depuis quinze ans ? C'est à peine si l'on s'aperçoit que ces mélodies vieilles de près d'un siècle aient quelques rides au front. L'orchestration nouvelle d'Adolphe Adam a rajeuni ce que l'accompagnement avait de mesquin et de suranné, et Grétry, l'immortel Grétry, revit encore une fois dans la plénitude de sa gloire. La pièce est montée avec le soin et la prodigalité dont la mise en scène est l'objet de la part de M. Perrin. Les principaux rôles sont confiés à Barbot, à Jourdan et à mademoiselle Boulart : c'est dire que l'exécution est irréprochable.

Pendant que nous voilà sur le chapitre de la musique, parlons en passant des deux magnifiques concerts offerts par M. Stamaty, l'éminent professeur de piano, à la haute société parisienne, dans laquelle il compte encore plus d'admirateurs que d'élèves. Bien qu'il eût cru devoir s'entourer de plusieurs artistes de talent, Franco Mendez, Godefroid, madame Lauters, M. Stamaty était lui-même l'étoile et le principal attrait de ces deux soirées. Rien ne peut rendre l'ampleur, la grâce, la distinction, l'élégance, en un mot le charme exquis sous lequel l'illustre pianiste a tenu son auditoire captivé. Ajoutons que M. Stamaty n'est pas seulement un exécutant de premier ordre, mais qu'il est encore un compositeur distingué. On en a eu la preuve en écoutant *Mules et muletiers*, *Nuit étoilée*, la *Danse au sérail*, la *Chanson du hamac*, *Plaisir d'amour*, ravissantes créations interprétées par le maître lui-même, et qui ont été couvertes d'applaudissements.

Deux mots aussi sur le beau concert de madame Boulanger Kunzé, cette fauvette des salons, qui avait rassemblé, dans la belle salle de Herz, l'élite de la meilleure compagnie. Le concert de madame Boulanger réunissait une pléiade d'illustrations artistiques toutes également chères au monde dilettante ; mais, en dépit de ce périlleux voisinage, la bénéficiaire elle-même a eu les honneurs de la soirée.

La musique et la littérature sont sœurs. Profitons de leur parenté pour payer un juste tribut d'éloges au charmant petit volume que vient de publier, sous le titre de *Pour une épingle*, M. J.-T. de Saint-Germain. Intérêt, esprit, sensibilité, style séduisant et facile, tout s'unit pour faire de cette jolie nouvelle une lecture d'autant plus attrayante, que le cœur peut s'y abandonner sans le moindre danger pour la morale.

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE
MONITEUR DE LA MODE
 JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Nous dansons pendant que la pluie fouette nos vitres. Il faut bien narguer le mauvais temps et faire contre fortune bon cœur. La résignation est, du reste, le meilleur parti à prendre, quand le choix d'un autre est impossible.

On donne une foule de soirées, où l'on voit de fort jolies toilettes d'été, qui resplendissent au feu des bougies faute de pouvoir se montrer sous les rayons d'un soleil brillant.

J'ai remarqué beaucoup de robes de barège, de mousseline de soie et de grenadine. Elles étaient toutes à

volants. Les unes en avaient cinq, d'autres trois. Les corsages étaient décolletés, faits carrément à la *Raphael*, comme on en a porté déjà, avec une ceinture et sans basques.

Quelques manches étaient à trois bouillons et un volant.

D'autres avaient trois volants superposés, qui seuls formaient la manche.

Les canezous, soit en mousseline blanche, soit en tulle noir, zébrés de velours et ornés de dentelle, sont très en faveur. Rien n'est plus charmant avec une jupe de couleur, en soie ou en étoffe diaphane.

Une jeune dame avait une robe blanche en mousseline, à trois volants brodés. Chacun de ces volants était surmonté d'un bouillonné, haut de 8 centimètres environ, dans lequel se trouvait un ruban bleu de ciel. Les bouillonnés avaient une ouverture de chaque côté de la jupe, et, à l'endroit de l'ouverture, il y avait un gros nœud de ruban rose, ce qui en faisait trois graduellement posés. Un fichu Louis XIII, à pans et en harmonie avec la robe, était placé sur un corsage décolleté sans basques. Le fichu était aussi enjolivé de nœuds de ruban.

Cette toilette, d'une exquise fraîcheur, sortait de la maison *Lhopiteau*, et était créée par mademoiselle *Pauline*, dont le bon goût ne se dément jamais.

Avec les bals, nous revoions les charmantes coiffures de la maison *Perrot*, qui jouissent, par cette raison, d'un double règne, car elles servent à la fois à orner les chapeaux d'été et à compléter les toilettes du soir.

Pour chapeaux, les fleurs à la mode, en ce moment, sont le lilas, les violettes et les fleurs des champs. Le coquelicot surtout, parce que la couleur ponceau est tout à fait en faveur; elle sied admirablement aux femmes brunes.

Quant aux coiffures de bal, à part celles en corail, la maison *Perrot* fait de délicieuses guirlandes mêlées, les unes avec fleurs et roseaux, d'autres dans lesquelles il se trouve des fruits, tels que raisins, groseilles ou cerises. Ceci est de la fantaisie, par-dessus tout je préfère les fleurs.

Les mantelets de dentelle, façon écharpe, garnis d'un haut volant semblable, sont excessivement bien portés, ainsi que les pointes de châle. Ils se mettent non-seulement à la ville, en grande toilette, mais ils servent aussi pour soirée.

Une femme qui ne danse pas et veut cependant une robe décolletée, jette sur ses épaules un de ces délicieux mantelets de la maison *Violard*, si remarquables par leur grâce, la beauté du travail de la dentelle, et la richesse incomparable des dessins. La maison *Violard* a toujours occupé le premier rang pour la fabrication des dentelles de Chantilly, et toutes les fois que l'on veut faire quelque importante acquisition dans ce genre d'article, soit pour corbeille de mariage ou autre circonstance, c'est à M. *Violard* que l'on s'empresse de s'adresser.

Le luxe de la lingerie reste poussé à un point extrême, surtout celui qui concerne les mouchoirs de poche. Ils sont

littéralement envahis par les broderies et la dentelle. Il suffit, pour s'en convaincre, de visiter les merveilles étalées au magasin de la *Sublime Porte*. M. Chapron vient encore de créer plusieurs nouveaux modèles, qui sont d'une élégance indescriptible.

Les uns, qui appartiendront à d'aristocratiques châtelaines, ont les coins enrichis d'armoiries, exécutées avec un art inimitable. D'autres présentent de gracieuses guirlandes ou de magnifiques applications, puis viennent, pour la demi-toilette, les mouchoirs semés de fleurettes printanières; tout cela est ravissant.

Les modes d'enfants sont toujours un diminutif des nôtres, et l'on voit pour eux, en ce moment, les plus coquettes fantaisies, au magasin *Saint-Augustin*. On sait que cette maison, depuis longtemps en renom pour sa belle vente d'étoffes et de nouveautés, a fait établir une galerie spéciale consacrée aux habillements d'enfants. J'y ai vu une foule de jolis modèles d'une grâce toute particulière.

Les robes des petites filles se couvrent de volants. Leurs corsages sont le plus souvent à basques. On y pose soit des traverses en ruban ou en velours, soit un petit châle renversé figurant bretelles, ou une berthe ronde, derrière et devant. Les effilés, les grélots, les galons de fantaisie, le velours en bande, s'emploient constamment dans les ornements.

Les petits garçons portent encore la blouse paletot, en soie, laine, popeline, coutil ou nankin, selon l'usage qu'ils en doivent faire. Les unes sont pour toilette, alors on les orne très élégamment. Les autres servent pour le négligé, on n'y emploie guère que des passementeries en coton.

Pour coiffure, les petites filles continuent à mettre des chapeaux de paille d'Italie ou de fantaisie, à la *glumense*, avec une touffe de fleurs des champs placée devant. Autour de la forme, on pose un ruban très large, qui se termine derrière par un nœud à longs bouts flottants.

Quelques-unes portent des petits chapeaux en paille ou en étoffe, faits comme les nôtres; c'est encore une affaire de goût.

Les petits garçons ont la casquette de paille, de crin ou d'étoffe de fantaisie. Puis les chapeaux ronds, soit en paille d'Italie, soit en castor. Du reste, pour ceci, nous vous engageons à visiter la maison *Desprey*, que nous vous avons déjà signalée souvent, comme possédant les plus jolies coiffures d'enfants, ainsi que celles d'amazone.

Je veux mentionner de nouveau les corsets de madame *Hippolyte*, qui est depuis longtemps brevetée de Sa Majesté l'Impératrice. Ses corsets dessinent admirablement

la taille et lui donnent une grâce parfaite. Nous ne devons pas négliger de vous les signaler, car le corset est une chose fort importante dans la toilette, et c'est souvent à lui seul, plutôt encore qu'à la robe, que l'on doit d'être véritablement bien habillée.

La maison de madame *Hippolyte* jouit du reste d'un assez grand renom, pour que l'on ne puisse suspecter la sincérité de nos éloges.

Nous croyons rendre service à nos lectrices, en leur rappelant les avantages qu'elles trouveront à se servir de l'intermédiaire de la maison *Lassalle et comp.*, dans tous les achats qu'elles pourraient vouloir faire à Paris, en objets de toilette, bijoux, cachemires, dentelles, étoffes, diamants, ameublements, objets d'art, bronzes, pendules, etc. La maison *Lassalle* se charge, ainsi que nous l'avons dit déjà, de la confection et de l'expédition, sur commande, dans les départements et à l'étranger, de tout ce que l'on peut désirer.

Elle fait les devis nécessaires, soit pour ornements et décorations d'églises ou de châteaux, soit pour corbeilles de mariage, trousseaux et layettes.

Elle envoie à choisir conditionnellement, tous les objets non confectionnés et sans que les demandeurs soient obligés de rien garder. Enfin, nulle maison ne peut offrir les conditions que présente celle de M. *Lassalle et comp.*

Pour finir ce bulletin, je vous recommande la *Lotion sédative à la fraise* et l'*Eau de Bérénice*, de la maison *Fauger* (successeur de *Laboullée*). La première donne au teint la plus séduisante fraîcheur, et enlève complètement les taches de rousseur, dont la présence dépare le plus joli visage. La seconde sert à nettoyer et lustrer la chevelure; rien ne lui donne autant d'éclat.

Je vous citerais bien d'autres choses encore dans l'intérêt de votre beauté, mais je vous engage tout simplement à vous adresser à M. *Fauger* lui-même. Son élégant magasin de parfumerie renferme tous les trésors imaginables pour la conservation de nos traits; et, comme hygiène, on ne saurait mieux faire que de choisir les produits de sa maison, car la mauvaise parfumerie peut être très nuisible à la santé, en imprégnant dans la peau des substances perfides. Il est donc d'utilité réelle de ne se fournir jamais de ces objets que dans les premières maisons.

Rien de plus à vous dire aujourd'hui, prions que le ciel s'éclaircisse et permette aux fraîches toilettes d'été de faire solennellement leur gracieuse apparition.

Madame Juliette LORNEAU.

Nous croyons toujours être utiles à nos charmantes lectrices en leur indiquant sommairement les morceaux de musique en vogue pour le moment. Nous nous empressons donc de signaler à leur attention deux compositions charmantes pour le piano: *Sympathie*, nocturne, et une *Réverie tyrolienne* de DURAND DE GRACE. — FR. BURGMULLER a aussi enrichi son répertoire par une étude de genre intitulée *L'Ange de la nuit*. — LÉON PASCAL GERVILLE vient d'écrire une ravissante fantaisie sur *Jaguarita l'Indienne*, dans laquelle il a brodé d'une manière délicieuse sur le motif du chant du colibri; ce passage est un doux gazouillement d'oiseau qui dispose à la rêverie. — A. CROISEZ a traité ces mêmes motifs en un *Duetto à quatre mains* facile, et a bien réussi à faire un joli morceau pour les jeunes pianistes.

Voulez-vous maintenant connaître ce qu'il y a de plus nouveau et de plus joli en musique de danse? Rappelez-vous alors la polka-mazurka *Rivoli* de Decourcelle, la polka *Pontchartrain* du comte d'Osmond, qui s'est fait compositeur, la schottisch *Rosange* de Mathieu, la valse *les Cent-gardes* de Recum, et celle *Nuages d'or* de Strauss, et enfin les quadrilles *Venant de Pontoise*, et le *Palais de l'industrie* de A. Croisez. *Venant de Pontoise* est un charmant opérette de salon en un acte de M. ALF. DUFRESNE; il est

joué aux Bouffes parisiens et obtient beaucoup de succès.

Nos lectrices ont appris à connaître par notre Journal une découverte nouvelle, dont elles ont été les premières. C'est de l'imitation des peintures à l'huile et à l'aquarelle que nous voulons parler; mais toutes ne savent pas que ce travail, dénommé *Eidographie* (qui, dérivant du grec, signifie *j'imité la peinture*), a pris un grand et rapide développement.

L'*Eidographie* a déjà produit un assez grand nombre de tableaux d'après des maîtres modernes, tels que Ch. Jacqué, Couturier, E. de Beaumont, Devedeux, Popelin, etc., et des aquarelles ravissantes d'après Marronn, Marny, Houvier, etc.

Les familles pourront désormais et progressivement se composer une petite galerie et à très peu de frais.

L'*Eidographie* a donné naissance à une *Société pour la vulgarisation des arts*, dont le dépôt est rue de la Victoire, 45. Nous annonçons à nos lectrices qu'avant peu paraîtront des reproductions ravissantes des deux plus beaux tableaux de Murillo, qui sont au Musée de Paris.

Déjà les meilleures maisons de province et de l'étranger ont fait des achats des produits *eidographiques*.

A. G.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 465.

TOILETTE DE CHAMBRE. — Peignoir en jaconas, orné de petits plis, d'entre-deux et de bandes brodés, et de rubans de taffetas écossais rose, rose de Chine et blanc.

Sur le corsage est une espèce de basquine à demi ajustée dans le dos.

Ce pardessus est retenu au cou par un gros nœud à bouts, d'où part une garniture qui borde tout le devant et le bas de la basque. Cette garniture est surmontée de trois petits plis.

Une autre garniture est posée en berthe, également surmontée de plis.

La manche, droite en haut, est ornée de trois plis et d'un entre-deux, sous lequel se développe une manche large, terminée au bas par un parement relevé, garni d'une bande brodée et d'un nœud.

La jupe est disposée, devant, en tablier, dont le milieu est marqué par un entre-deux à jour, qui part du haut en bas et contre lequel viennent aboutir en biais des entre-deux et des petits plis. De chaque côté il y a une garniture brodée. Le reste de la jupe se termine par un ourlet de 10 centimètres, au-dessus duquel sont disposés des zigzags.

Sous-manche en mousseline claire.

TOILETTE DE VILLE POUR JEUNE PERSONNE. — Chapeau en paille belge fine, garni de fanchons et de bavolet de taffetas vert, de dentelles noires et de petits velours.

Ce chapeau est doublé de taffetas vert clair, garni d'une den-

telle noire, d'un bandeau vert couvert de petits velours et bordé d'une blonde blanche et de deux touffes de violettes, une claire, l'autre foncée.

Sur le bord de la passe il y a trois petits velours noirs et une petite dentelle noire.

Deux *pointes* sont superposées en fanchons, l'une claire, l'autre foncée; chacune, bordée de petits velours, est garnie d'une petite dentelle.

Le bavolet en taffetas foncé se développe carrément, et de chaque côté part du dessous une pointe claire, qui remonte en l'enveloppant; le tout garni de velours et de dentelle.

Brides posées en dedans de la passe en taffetas n° 22 de deux tons.

Basquine en taffetas noir, garnie de grelots.

Ce vêtement, très ajusté, se termine par une hasque longue et ample, mais tenant au corsage.

Tous les bords et chaque couture sont garnis de petits boutons-grelots.

La manche est taillée en pagode, formant bien la pointe dans le bas et bordée de grelots; sur le devant il y a, du haut en bas, une partie composée de plis couchés l'un sur l'autre, encadrés entre deux rangs de grelots.

Jupe en taffetas vert clair, à rayures *bayadères* d'un vert plus foncé.

Col et sous-manches en batiste, avec un ourlet à *point turc*.

La manche est bouffante et terminée par un haut poignet uni.

PLANCHE DE LINGERIE.

N° 1. Chapeau en paille de riz. Une haute blonde entoure toutes les parties en paille. Une branche de fleurs de citronnier est posée sur la passe, et une autre plus petite dessous.

N° 2. Capote de crêpe, entièrement coulissée et ornée de petite blonde blanche. Un chou de crêpe est posé sur chaque côté de la passe; sur un seul côté il y a un second chou en blonde blanche, qui accompagne celui de crêpe. Une branche de fuchsias garnit le dessous.

N° 3. Bonnet du matin en mousseline unie, garnie de valenciennes. La passe est entourée d'une ruche en ruban, rehaussée d'une petite valenciennes. Un nœud de ruban est posé sur le milieu du fond.

N° 4. Bonnet composé entièrement d'entre-deux en mousseline brodée et d'entre-deux en valenciennes, garni de valenciennes et orné de ruban.

N° 5. Bonnet de tulle, semé de petits pois en chenille, garni d'un tulle de soie semé également de petits pois et orné de taffetas n° 16.

N° 6. Bonnet très habillé en blonde blanche; sur chaque pli de la blonde est fixée une petite fleur rouge et paille. Une branche de grenade est posée de chaque côté. Le bavolet, très haut, est garni d'une haute dentelle noire, retenue par des nœuds rouges.

N° 7. Corsage en mousseline brodée, avec berthe arrondie, garnie d'un volant de mousseline brodée, pareille au corsage, avec petite valenciennes au bord; deux nœuds de ruban de taffetas n° 16 sont sur le devant du corsage; il y en a un sur chaque manche. La jupe est unie; le devant est garni de deux bouillons de mousseline, qui sont posés en tablier. Ces bouillons doivent avoir 7 centimètres de largeur vers le haut de la jupe et 20 centimètres vers le bas. Un volant de mousseline, rehaussée de valenciennes, accompagne chaque bouillon.



ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DE LA MUSIQUE.

Sans être, à proprement parler, contemporaine des premiers âges, il est indubitable que la musique remonte à la plus haute antiquité. Orphée et Amphion, les plus anciens musiciens dont les noms soient venus jusqu'à nous, vivaient dans les temps fabuleux. Le culte dont ils furent l'objet prouve que le dilettantisme n'est pas né de nos jours, car la Mythologie païenne en a presque fait des demi-dieux. Personne n'ignore que, suivant la Fable, Orphée attendrit jusqu'au roi des enfers, et qu'Amphion éleva les murs de Thèbes aux sons de sa lyre. Jéricho dont les remparts s'éroulaient au bruit des trompettes d'Israël, Saül dont les transports s'apaisaient aux accents de la harpe de David, et plusieurs autres faits conservés par la Bible témoignent que la musique n'était point ignorée des Hébreux. Les anciens monuments de l'Égypte et de l'Assyrie nous offrent la figure de divers instruments qui ne permettent pas de douter que ces peuples antiques ne connussent au moins les premiers éléments de la musique.

Mais tout porte à croire que la Grèce fut le berceau de l'art musical. Les Grecs, dont l'oreille délicate saisissait avec une rare aptitude les plus légères nuances des sons, furent probablement les premiers qui eurent l'idée de soumettre les accords de la voix et des instruments à certaines combinaisons, à certaines règles générales, et qui créèrent les lois de l'harmonie. La musique entra dans l'éducation des Grecs comme un élément essentiel, et elle avait sa place, une place d'honneur, dans les cérémonies publiques, dans les solennités politiques et religieuses, dans les jeux, dans les plaisirs, dans les affaires et jusque dans la vie privée. En un mot, la musique ne se séparait point des mœurs, et Platon, le sévère Platon, ne croyait pas pouvoir se dispenser de l'admettre dans sa république modèle.

L'histoire nous a gardé les noms d'un grand nombre de musiciens grecs, dont les plus anciens sont Terpandre, qui rétablit par ses accords harmonieux la concorde au sein des Lacédémoniens divisés, et Solon qui entraîna par la puissance de ses chants les Athéniens à la conquête de Salamine, au mépris de la loi qui défendait à tout orateur de provoquer le peuple à cette entreprise. Hésiode, Homère, Archiloque, Pindare, Anacréon, étaient musiciens en même temps que poètes, et chantaient leurs vers en s'accompagnant de la lyre.

Plus tard, la musique, renonçant à sa simplicité primitive, chercha les succès dans des combinaisons nouvelles, et créa des modes et des rythmes inconnus jusqu'alors. Mélanippide, Cynésias, Phrynis, Polydès, et surtout Timothée de Milet, furent les coryphées de cette nouvelle école. Ce fut le triomphe de l'art, mais en même temps la perte des mœurs. La musique, jusque-là destinée à élever l'âme et à fortifier le cœur, ne servit plus qu'à énerver l'une et à amollir l'autre. Pour répondre aux besoins nés des combinaisons à la mode, d'ingénieux novateurs s'étudièrent à créer des instruments nouveaux et à perfectionner les anciens. La lyre et la cithare reçurent successive-

ment un plus grand nombre de cordes. On inventa le magadis, composé de vingt cordes, et l'épigonium, ainsi appelé du nom de son auteur, Epigonus d'Ambracie, le premier qui imagina de pincer les cordes au lieu de les agiter avec un archet, ainsi qu'il était d'usage de le faire avant lui. L'épigonium n'avait pas moins de quarante cordes. La flûte et la trompette étaient également familières aux Grecs, et figuraient l'une et l'autre parmi les instruments usités à la guerre.

Les Romains, peuple né pour les combats plus que pour les arts, restèrent pendant longtemps étrangers à l'art musical. Ils connaissaient pourtant, même avant leur contact avec la Grèce, le clairon, qui les conduisait à la gloire, et la flûte, qui charmait les loisirs de la paix. L'histoire rapporte que le consul Drusus, pour prix des services rendus à la république, ne marchait que précédé d'un joueur de flûte (*tibicinus*) qui l'annonçait par ses accords.

L'institution de l'empire et l'amollissement des mœurs romaines furent le signal de l'invasion des arts et des artistes. Rome appela du sein de la Grèce des comédiens, des danseurs, des musiciens; il y eut de grands personnages et même jusqu'à des empereurs, qui se firent gloire de rivaliser avec des musiciens de profession: Néron ne rougit pas de chanter et de jouer de la lyre en plein théâtre, et l'on rapporte qu'il s'écria au moment de s'arracher la vie: « Quel grand artiste le monde va perdre en me perdant! »

La Gaule, plus arriérée encore que Rome dans la civilisation, ne connut, jusqu'au moment de la conquête de ses provinces par Jules César, d'autre instrument que la lyre de ses bardes. Chantres et poètes à la fois, comme l'étaient Homère et Pindare, les premiers bardes célébraient en vers héroïques les exploits des guerriers illustres, et remplissaient d'enthousiasme l'âme belliqueuse de leurs auditeurs. Leurs chants de gloire entretenaient le feu sacré chez ces peuples barbares où le dieu de la guerre était le seul dieu en honneur.

L'invasion romaine mit fin au règne exclusif de la lyre. Les flûtes de diverses formes, les trompettes, la cithare, les cymbales, les crotales, cortège habituel des légions romaines, détrônèrent peu à peu l'instrument primitif avec lequel le barde accompagnait ses chants. Le barde lui-même, descendu pas à pas des hauteurs de son empyrée, ne fut plus qu'une sorte de bateleur, de bohémien, dégradé jusqu'au rôle de chanteur ambulancier, gagnant misérablement sa vie à divertir le peuple sur les places publiques.

Une révolution non moins puissante, mais qui fut le fruit d'une conquête toute pacifique, vint à son tour, au bout de plusieurs siècles, modifier profondément chez les Gaulois le caractère de la musique nationale. Je veux parler de l'avènement du christianisme et des chants religieux que la nouvelle Église introduisit à sa suite sur ce sol récemment converti. Charlemagne, et après lui Louis le Débonnaire, tinrent à honneur de retremper aux sources les plus pures le chant dit *grégorien*, altéré par le temps et par l'ignorance.

nèrent un chant mélodieux dans lequel chacun des deux fit sa partie.

Aux fêtes du mariage de Charles le Téméraire, il y eut un concert d'animaux jouant de divers instruments et chantant chacun suivant le caractère de son espèce, sangliers, chevreaux, loups, ânes, etc. Inutile d'ajouter que ces bêtes savantes n'avaient d'un animal que la figure : sous la peau de chacune d'entre elles était caché un musicien.

C'est de cette époque que date la création d'une nouvelle forme harmonique, usitée encore de nos jours, et dont la mode fut, durant plusieurs siècles, poussée jusqu'à l'engouement. Nous voulons parler du *canon*. Le canon est une pièce de musique dans laquelle la mélodie s'accompagne par elle-même, étant prise successivement par un certain nombre de voix ou d'instruments à la distance de quelques mesures. Citons comme exemple le canon si connu de *Frère Jacques*, dor-

mez-vous ? et celui de *Grenadier*, que tu m'affliges, qui fit fureur il y a quelque trente ans.

Le musicien auquel on fait honneur de l'invention du *canon*, s'appelait Ockeghem. Il était Belge et occupait l'emploi de premier chapelain du roi Charles VII.

Ce fut encore un Belge, du nom de Tinctoris, qui donna l'élan aux études musicales, en rédigeant un corps de doctrines et en créant une méthode de chant de sa composition, claire, simple et facile à suivre. Théoricien distingué pour son temps, il fonda à Naples une école de musique, qui fut le berceau des grandes écoles de l'Italie. Il eut pour rival un Italien, Gafori, dont la méthode rivalisait avec la sienne et qui ne laissa pas de partager ses succès et sa gloire. Mais l'un et l'autre ne tardèrent pas à se voir éclipsés par Josquin Deprés, le plus illustre maître du xv^e siècle. Josquin ne fut point un compositeur exclusif : il excella dans tous les genres, la musique religieuse, le motet,



les chansons, et l'on a de lui des morceaux vraiment remarquables pour le temps. Ils témoignent d'une abondance et d'une facilité extrêmes unies à un véritable talent.

Josquin n'était pas seulement un musicien de premier ordre, c'était encore un homme de beaucoup d'esprit. On rapporte que, durant son séjour à Paris, ayant eu occasion de solliciter les bons offices d'un courtisan italien qu'il avait connu à Ferrare, celui-ci lui donna longtemps de l'eau bénite de cour et ne cessait de lui répondre chaque fois qu'il revenait à la charge : *Lasciate fare mi* (laissez-moi faire).

Jaloux de jouer un bon tour à cet éternel promoteur, Josquin composa une messe dont le thème obligé était : *la, sol, fa, re, mi*. Le retour continu de cette phrase frappa certains auditeurs, qui s'enquirent auprès de Josquin du motif de cette répétition continue. Josquin, enchanté de trouver l'occasion d'ébruiter sa vengeance, n'hésita pas à révéler le mot de l'énigme.

L'anecdote vint jusqu'au roi Louis XII, et valut à l'ingénieux musicien le bénéfice qu'il ambitionnait depuis si longtemps.

Cette générosité fut, de la part de Louis XII, la preuve d'une estime bien rare, car le roi n'était pas prodigue, c'était là son moindre défaut, et plus d'un de ses serviteurs mourut avant d'avoir vu s'accomplir les promesses dont il était moins avare que de son argent.

En revanche, plusieurs souverains étrangers, le pape, la plupart des princes d'Italie, Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien, prodiguaient l'or pour soutenir et pour encourager les beaux-arts. La musique, bien entendu, n'était point oubliée dans leurs bienveillantes largesses.

On trouve, dans les détails des comptes de la maison de Marguerite d'Autriche, six florins d'or payés le 1^{er} juillet 1521 à quatre compagnons joueurs de tambourins, d'orgues et de sifres ; à quelque temps de là, dix philippus d'or à quatre joueurs de saquebute ;



Ap. Boudry 56

Jules David

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Modes d'Alexandrine, Coiffettes de la M^{me} Delisle, fleurs de Silman, fournisseur de S. M. l'Impératrice.
 Brevets de S. M. la Reine d'Angleterre. Dentelles de G. Violard, Papementours et Rubans d'Audoyer.
 La Ville de Lyon, Corsets de M^{me} Hyppolite, fournisseur breveté de S. M. l'Impératrice. Mouchoirs de Chapron, Parfums.
 éventails & Gants de Vagner Laboullée, Envoi de la Maison de Commission Laspalle & C^{ie}.

LONDON at the Monitor Office 35, Greek Street Soho NEW-YORK Pinneo & C^o General Agents.
 MADRID P. J. de la Pina.

ous ? et celui de Carondelet
 qui fit fureur à y a malade
 musicien accablé de louanges
 on, s'appela Chiquier. Il fut
 empion de premier chapitre
 at encore un belgo. Le son de
 l'elan aux états romains. Et
 le docteur et sa cravate
 composition, claire, simple et
 cien distingué pour son
 ble de musique, qui fut le
 de l'Italie. Il est pour
 méthode rivalisait avec la
 pes de partager ses secrets
 tre ne tardent pas à se voir
 Degrés, le plus d'écrit mille
 n ne fut point un compositeur
 ces les genres, le compositeur

elote vint jusqu'en ce lieu
 minen soutient le buste
 s si longtemps.
 te générale fut, de la part
 e d'une estime bien rare, et
 que, c'était à son caractère
 s serviteurs même pour
 s promesses d'ici à deux

revanche, plusieurs
 la plupart des princes d'Al
 fille de l'empereur Maximilien
 soutenir et pour encourager
 que, bien en cela, à l'égard
 villoantes l'argent

à trouve, dans les bibliothèques
 l'empereur d'Autriche, en
 l'été 1821 à Paris
 mas, l'orgue et de l'église
 Philippe d'ici à quatre

puis soixante-seize sols à deux femmes allemandes, lesquelles, ainsi que les précédentes, avaient eu l'honneur de divertir par leur musique la princesse à l'heure de son dîner.

La fin du xv^e siècle vit éclore une découverte dont les conséquences furent incalculables. Un nommé Octave Patrucci, de Fombronne, imagina de reproduire, au moyen de caractères mobiles, les compositions des grands maîtres. De l'Italie, où elle prit naissance, la typographie musicale ne tarda pas à se propager dans toute l'Europe et à répandre, avec la connaissance des chefs-d'œuvre, le goût de l'art musical. L'apparition presque simultanée d'un grand nombre de compositeurs d'un vrai mérite, Crespel, Willaert, Verdelot, Canis, Hollander, Clemens, Gomoert, Créquillon, etc., ne contribua pas médiocrement à ce résultat. Charles-Quint, et après lui Philippe II, traitèrent magnifiquement les artistes et n'épargnèrent rien pour donner à la musique de leurs chapelles un éclat digne d'un royaume dans lequel le soleil ne se couchait jamais.

Quand Philippe II voulut visiter ses provinces flamandes, Bruxelles, où le goût de la musique n'était ni moins vif ni moins répandu qu'aujourd'hui, tint à honneur de donner à son souverain un concert tout à fait excentrique. On fit passer sous les yeux du roi, au milieu d'un cortège des plus pittoresques, un char sur lequel se tenait un ours promenant gravement ses pattes sur un clavier dont les touches correspondaient à des chats attachés par la queue. Chaque mouvement que faisait l'exécutant arrachait aux patients un miaulement plaintif qui, grâce au soin qu'on avait eu de choisir des voix de timbres différents, formait un ensemble aussi singulier que burlesque. L'histoire assure que le sérieux inaltérable de Philippe II ne tint pas contre un pareil charivari.

Le xvi^e siècle fut l'aurore de la grande musique. Il vit naître deux génies rivaux, destinés l'un et l'autre à laisser une trace profonde dans les annales de l'art, Palestrina en Italie, et Orland de Lassus en Belgique. On s'accorde presque unanimement à reconnaître que Palestrina fut supérieur à son émule dans la composition de la musique religieuse de grand style. Il l'emportait surtout par la science et par l'entente parfaite du sentiment religieux; mais il faut reconnaître que, sous le rapport de l'imagination et de la mélodie, Orland de Lassus n'a rien à lui envier, au contraire. Sans égaler d'ailleurs Palestrina dans le style sacré, ce maître a laissé, indépendamment de ses œuvres

profanes, des œuvres religieuses d'une exquise suavité, et qui firent les délices et l'admiration de ses contemporains. Les *Psaumes de la pénitence*, un de ses ouvrages les plus estimés, avaient le privilège de calmer les agitations auxquelles Charles IX était fréquemment en proie après les massacres de la Saint-Barthélemy. Ce prince exigea plusieurs fois que Lassus, qu'il avait appelé à Paris, les fit exécuter en sa présence.

Tout à tour attaché à l'un des plus illustres généraux de Charles-Quint, Ferdinand de Gonzague; maître de chapelle à l'église de Saint-Jean de Latran, à Rome; chef de la musique du duc de Bavière, alors la première de l'Europe, Orland de Lassus fut le premier artiste qui eut l'honneur de se voir

anobli et décoré de l'ordre de l'Éperon d'or. Ces faveurs sans exemple, qui lui furent décernées, l'une par l'empereur Maximilien, l'autre par le pape Grégoire XII, témoignent hautement de l'estime qu'inspiraient ses talents et son caractère.

A. DE BRAGFLONNE.

(La suite au prochain numéro.)



CÉCILIE,

(Suite.)

NOUVELLE AYANT REMPORTÉ LE PREMIER PRIX DÉCERNÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES.

Quas decoris solas semper habebis opes.
MARTIAL.

Robert et Frumence prirent leur chapeau ; mais comme Cécilie mettait la main sur le bouton de la porte, elle tressaillit et pâlit. Elle venait de ressentir les premières douleurs de l'enfantement. Impossible de sortir.

Le lendemain, Cécilie mourut après avoir mis au monde une fille ; elle mourut en tenant les mains de son père et de son mari, qui venaient de lui jurer qu'ils tiendraient scrupuleusement leur promesse.

Frumence, désespéré d'abord, ne vit dans sa fille que la cause de la mort de Cécilie. Il ne voulut pas seulement la regarder, et la fit emporter immédiatement chez une nourrice à la campagne. Nous savons comment il remplit par la suite ses devoirs de père. Cécilie morte, son heureuse influence alla chaque jour s'effaçant. Le mauvais esprit rentra au logis plus fort que jamais. Ce devint une maison froide, triste, morne. La poussière envahit tout et couvrit de sa couche grise le piano désormais silencieux.

Quelques années après, nos avarés cessèrent leur commerce et s'enfermèrent dans un cercle d'habitudes monotones et sordides. Leur existence s'y traîna jusqu'au 26 octobre, où nous avons commencé notre récit.

Comprenez-vous maintenant le tressaillement, le frisson, le trouble des deux avarés ? Ils venaient de revoir Cécilie, — Cécilie morte. — Cette pauvre femme qui s'était assise à l'extrémité de leur banc... C'était elle. Comment en douter ? Le gaz éclairait en plein sa figure ; et ce n'étaient pas Robert et Frumence qui pouvaient méconnaître ce beau visage pâle, ces grands yeux verts comme une eau profonde, et ce petit signe noir du coin de la bouche. — Ils s'en revinrent frissonnant sous cette impression, ils n'avaient pas l'habitude de rentrer d'aussi bonne heure.

Les ténèbres de l'impasse déserte au fond de laquelle ils demeuraient leur firent peur ce soir-là. Ils se hâtèrent de rentrer et de fermer la porte derrière eux, comme si quelqu'un les eût suivis. Le bruit qu'elle fit leur parut sinistre. Ils se trouvaient dans un long corridor contigu à l'ancien magasin de la maison Robert et compagnie. Ce magasin était actuellement vide et à louer.

L'obscurité la plus profonde régnait dans ce corridor ; le brouillard, en y pénétrant, y avait pris une odeur de moisissure particulièrement désagréable. Robert alluma une petite bougie, et tandis qu'ils marchaient, leurs silhouettes gigantesques tremblaient sur les murs aux mouvements de la flamme. Ce corridor aboutissait à une cour au fond de laquelle s'élevait le bâtiment, demeure de nos avarés, dominée par les hautes murailles des maisons voisines.

Cette cour, du temps de Cécilie, formait un petit jardin, avec une pelouse au milieu et quatre massifs de rosiers. Depuis, les rosiers étaient morts et tout le sol avait été foulé. Il ne restait de cette époque que

deux lierres que Cécilie avait fait planter au pied des murailles. Ils étaient étalés et couvraient le mur à une grande hauteur. Ces lierres formaient un fond sombre sur lequel un objet moins foncé devait saillir facilement ; aussi, du premier coup d'œil, en traversant la cour, nos avarés aperçurent une grande forme immobile adossée à la muraille et encadrée par le lierre. Robert plaça sa main gauche en forme de réflecteur entre lui et la lumière, et il vit, Frumence vit aussi, le spectre de Cécilie tel qu'il venait de leur apparaître auprès du banc, sur la place. Aussitôt, un coup de vent éteignit la bougie.

Ils gravirent les trois marches extérieures de la maison avec une terreur impétueuse. La porte était entr'ouverte, circonstance inusitée ; ils entrèrent rapidement, et, dans l'obscurité, Robert alla se heurter contre la rampe.

— Pierre ! idiot ! sot animal ! cria-t-il, comme si la violence dût lui tenir lieu de bravoure.

Pierre, tout troublé, sortit d'une pièce du rez-de-chaussée, une lumière à la main. Frumence la lui arracha et monta précédant son beau-père.

Pierre était un garçon d'une vingtaine d'années, mais petit, maigre et si chétif, qu'on ne lui eût pas donné quinze ans. C'était le frère de lait de la fille de Frumence. — Impropre au travail des champs, ses parents s'étaient estimés très heureux que Robert et Frumence voulussent bien le prendre à leur service. Il ne recevait point de gages et n'avait que sa nourriture et son entretien. Quelle nourriture ! Quel entretien ! — Depuis sept ans qu'il était dans cette maison, il n'avait pas entendu une parole douce, pas vu un sourire ; — il vivait dans cette contrainte perpétuelle, souffrant de corps et d'esprit, maltraité, invectivé à tous propos ; — ce qui n'empêchait pas MM. Robert et Frumence d'exprimer chaque jour leur étonnement du peu d'intelligence de sa misérable cervelle. — Idiot ! — C'était leur mot favori contre la pauvre créature.

En entrant dans la salle à manger, ils se jetèrent dans leurs fauteuils accoutumés, vieux fauteuils en cuir à clous dorés. Les mêmes sentiments les agitaient ; aucun n'osait communiquer ses pensées à l'autre.

M. Robert se raisonnait à part lui : J'ai pris froid. Le brouillard est très malsain ; cela m'a donné un peu de fièvre, je sens bien que mon pouls est très agité. L'état fiévreux trouble toujours plus ou moins le cerveau... chacun sait cela ; et alors on s'imagine voir une foule de choses... Je gage bien que Frumence n'a rien vu.

Frumence, qui avait quitté son fauteuil, se promenait à grands pas. Il s'arrêta devant Robert.

— Croyez-vous aux revenants ? lui dit-il.

La réponse expira sur les lèvres de Robert, et toute son assurance s'évanouit. Il comprit que Frumence avait vu aussi.

Au tour suivant, Frumence s'arrêta encore et dit :
— Je suis fâché que vous n'ayez pas donné le sou à la petite.

— Moi aussi, j'en suis fâché.

— Nous serions peut-être moins tourmentés à l'heure qu'il est.

Et Frumence reprit sa marche.

— Le fait est, dit Robert un moment après, que ce sou me pèse autant qu'un saumon de plomb. — Oui, je voudrais l'avoir donné à cette enfant.

En parlant ainsi, il sortit le sou de sa bourse et le posa sur le bord de la table.

— Ouf! fit-il en essayant son front, ceci est bien étrange! Regardez, Frumence, regardez-le... il reluit comme du feu...

— Allons donc, dit celui-ci sans oser regarder; ces sous-là ont un certain éclat tout simplement parce qu'ils sont en métal de cloche.

— C'est vrai... oui, il y a un alliage tout particulier... c'est du métal de cloche.

Ceci plongea Robert dans un nouvel ordre d'idées. Il lui sembla que le sou commençait à se balancer lentement sur la table comme jadis il s'était balancé sous une autre forme dans quelque haut clocher. Il lui sembla entendre un bruit d'airain à peine saisissable d'abord, grandir, grandir petit à petit, et ce bruit était une voix qui chantait : Cloche, je sonnais dans les airs; je sonnais la prière; la prière pour les vivants et les morts... les pauvres morts! Sou, je cours le monde, du riche au pauvre. Je suis la monnaie du pauvre; j'aime payer son pain. Les bourses des avarés sont mes prisons... délivrez-moi.

Le bruit devenait étourdissant. Il remplissait les oreilles de Robert, qui serrait son front dans ses mains.

— L'entendez-vous, Frumence, l'entendez-vous, il parle de prières, de pauvres gens!... Il sonne à me fendre le crâne, ce sou de cloche! Débarrassez-m'en... jetez-le dehors... je vous en supplie.

Frumence ouvrit rapidement la fenêtre qui donnait sur une rue étroite et vint prendre le sou. Pressé de s'en débarrasser, — on eût dit qu'il lui brûlait les mains, — il le lança du milieu de la salle. Mais le sou rencontra la barre de fer qui servait d'appui, et, au lieu de tomber dans la rue, rebondit avec bruit dans la chambre. Il roula en décrivant un demi-cercle, et, au moment où le pied de Frumence allait l'atteindre, il disparut dans une fente du parquet, entre deux planches. C'était un vieux parquet tout disjoint, et Frumence, en appuyant fortement pour arrêter le sou, ne fit que le mieux enfoncer dans la fente. Il était pourpre de colère, Robert était blême. Il prit la lampe et vint regarder par terre. Les ongles n'y pouvaient rien. Robert prit un canif dans sa poche; au premier effort qu'il fit, la lame se brisa. Frumence, à son tour, essaya avec un couteau; mais, ayant serré imprudemment la lame, il se fit une entaille au doigt.

— Au diable! s'écria-t-il en jetant le couteau et se redressant.

Pierre parut en ce moment pour mettre la table. On lui dit de fermer la fenêtre, et Frumence se fit donner un verre plein d'eau pour tremper son doigt.

— Robert, dit-il plus calme en faisant saigner la blessure, nous nous conduisons comme de vrais enfants, car, en raisonnant, tout ceci s'explique. Nous

avons causé de Cécilie, cette après-midi... Notre esprit s'est préoccupé de certains souvenirs... Ajoutez à cela un hasard de ressemblance, le jeu de l'imagination, l'influence du temps, un peu de fièvre peut-être.

— Oui, j'en ai certainement de la fièvre.

— Il n'en faut pas davantage pour troubler une tête et mettre des bourdonnements dans les oreilles. Maintenant, que ce sou ait rencontré la traverse de la fenêtre et soit venu rouler dans cette fente; que vous ayez cassé votre canif, et que je me sois coupé le doigt..., quoi de surnaturel en cela?

— Rien, sans doute... Ainsi, vous ne croyez pas...?

— Je crois une chose... c'est que le souvenir de Cécilie nous préoccupe trop; à tort ou à raison, c'est un fait. Il faut bien admettre ce qui est.

— Faible machine que la cervelle humaine!

— Enfin, reprit Frumence, puisque nous avons l'esprit malade, traitons-le en malade. — Quel est notre mal? Vous et moi, nous sommes inquiets de n'avoir pas, comme le voulait Cécilie, donné chaque année quelques sous aux pauvres. — Une faiblesse! une archifaiblesse! Mais, que voulez-vous? c'est ainsi... voilà le mal. Le remède est simple... Nous n'avons qu'à donner de temps à autre, çà et là, quelques sous à de pauvres diables estropiés; et nous serons désormais parfaitement en paix avec nous-mêmes.

— Je crois que vous avez raison, dit Robert.

Vous le voyez, M. Frumence savait parfaitement tenir un raisonnement dans l'occasion. Ils pensaient en être quittes pour quelques sous, les avarés! quelques sous jetés de loin en loin à un pauvre... et cependant, voyez l'influence d'un atome de charité: cette simple résolution les réconforta, leur fit du bien.

— Il faut encore remarquer, ajouta Frumence en entortillant son doigt avec un coin de son mouchoir, que nous avons l'estomac creux, et que rien ne produit des hallucinations comme le besoin de manger.

Ils se mirent à table.

— Il me vient une idée, dit Robert un moment après: si, à l'occasion de votre fête, nous buvions une vieille bouteille à votre santé... hein? cela ne nous arrive pas souvent.

Certes non, cela ne leur arrivait pas souvent.

— Je vais la chercher, ajouta-t-il en allumant son bougeoir à la lampe; pendant ce temps, Frumence, vous assaisonnez la salade et vous prenez dans le buffet le morceau de fromage de Hollande et le pot de confitures.

Décidément, c'était une débauche. Le fromage durait depuis six mois; quant au pot de confitures, il datait de quatre ans; on l'avait acheté à une époque où Robert était malade.

Dire qu'il descendit à la cave sans inquiétude ne serait pas exact; cependant il avait une certaine assurance. Il fredonna en descendant, fredonna en choisissant la bouteille; puis il songea qu'on n'avait plus touché à ce bordeaux depuis la mort de Cécilie. Alors il ne fredonna plus et remonta lentement. Il vit la porte d'une salle du rez-de-chaussée entre-bâillée; il avança la lumière et la tête. — Es-tu là, Pierre? — dit-il.

Pierre n'y était pas; mais ce que Robert vit encore, ce fut l'image de Cécilie, assise dans un angle, au

fond, sur des débris de bois entassés. Il se retira vivement, comme s'il n'eût rien vu, et remonta rapidement au premier. Il posa la bouteille sur la table et tomba essoufflé dans son fauteuil.

— Frumence! elle est dans la maison... je vous dis. Je viens de la voir encore dans la salle au bois.

— Bah! vous avez cette figure-là dans le cerveau; effet du sang, vous dis-je. Je vous ai démontré cela clair comme le jour. Un bon doigt de ce vin-là va vous remettre. Savez-vous, Robert, qu'il a vingt-deux ans de bouteille?

Frumence versa.

— A votre santé donc, puisque c'est votre fête! — dit Robert. — Et il avala son verre d'un trait. — Quel parfum! quelle chaleur! Vraiment, si nous en buvions un peu chaque jour, je crois qu'il nous vaudrait quelques bonnes années d'existence de plus...

Ah! c'était un vin généreux, en vérité, si généreux qu'il battait déjà en brèche la stupide parcimonie de l'avare.

— Attendrons-nous donc que nous soyons morts pour le boire? reprit Frumence. C'est pourtant ainsi: on se prive, on économise, on se délabre la santé, on garde, on entasse, on ne jouit de rien, on est en haine à tous...

— Vrai! vrai! dix fois vrai, ce que vous dites là! s'écria Robert, dont les yeux s'animaient. On est malheureux, personne ne vous aime... et puis un beau jour, on meurt seul dans un coin, et on laisse à d'autres...

Ah! le bon vin! l'excellent, le glorieux vin! Ils en burent un troisième verre, les deux avares, et ils allaient continuer sur ce ton, quand une note forte et plaintive s'exhala du piano, dans le salon voisin. Ce piano n'avait plus été touché par une main humaine depuis la mort de Cécilie.

Robert et Frumence tressaillirent et prêtèrent l'oreille. Plus rien.

— Morbleu! dit ce dernier, nous ne sommes pas des enfants. Encore un verre, Robert, et allons voir. Gageons que c'est tout simplement une corde du piano qui s'est cassée.

— Eh! parbleu! c'est vrai!

Frumence prit la lampe, et, suivi de Robert, entra dans le salon. A peine entrés, ils s'arrêtèrent subitement; le piano était ouvert.

— Cécilie est dans la maison, murmura Robert.

Frumence, peu rassuré, alla pour poser la lampe sur la cheminée. Soudain, il recula en apercevant un objet qui brillait sur le marbre.

— Qu'est-ce cela? Robert, dites-moi... J'ai les yeux troubles. N'est-ce pas la bourse, la bourse perdue, la bourse de Cécilie?... Oui... Robert, sortons d'ici...

Ils sortirent à reculons, se soutenant à peine. Après un court moment d'anéantissement, Frumence se redressa soudain et s'écria avec animation:

— Eh bien! savez-vous ce que nous ferons, Robert?

— Dites, Frumence.

— Nous tiendrons notre promesse à Cécilie, notre promesse tout entière. Nous prendrons la bourse, et, chaque année, nous y mettrons 200 francs pour les pauvres...

— Oui, oui...

— Et nous les distribuerons nous-mêmes.

— Oui, oui.

— Et alors pourquoi craindrions-nous le spectre de Cécilie?

Frumence alla tout droit et sans lumière chercher la bourse sur la cheminée du salon, et la posa avec respect sur la table. Elle était telle que Cécilie l'avait tenue dans ses mains la veille de sa mort. Les 200 fr. y étaient encore, Frumence remplit les verres.

— Au souvenir de Cécilie, de notre chère Cécilie!

— A son souvenir! dit Robert.

Ils burent, s'assirent et demeurèrent un long moment silencieux en regardant la bourse qui brillait au milieu de la table.

Alors il leur sembla que le vieux sou en métal de cloche sonnait tristement. — Donnez, oui, donnez, disait-il, donnez surtout aux mères qui ont de petits enfants. Pauvres mères! pauvres petits enfants! Cécilie, elle aussi a eu un petit enfant, — elle a grandi, la fille de Cécilie... Où est-elle? Quelqu'un le sait-il? Le savez-vous?

Robert et Frumence sentirent leurs cœurs se tordre et se gonfler; les larmes se mirent à couler de leurs yeux. Et ils ne pouvaient rien dire.

Voilà que soudain le sou se tut, et le piano entonna la mélodie qu'avait jouée Cécilie la veille de sa mort; et à ce chant suave succéda un morceau étrange et terrible. Toutes les touches du clavier avaient pris des voix humaines. Les notes gémissaient, criaient, grondaient, pleuraient. C'était un concert de toutes les expressions de la souffrance humaine. On entendait le cri de l'enfant qui a faim, le sanglot de la mère désespérée, le gémissement du pauvre malade sur son grabat, les malédictions de l'homme tombé que pas une main n'assiste.

Robert et Frumence étouffaient. La sueur tombait en larges gouttes de leurs tempes.

Par un effort suprême, ils parvinrent à crier:

— Grâce! Cécilie, grâce! oh! cessez, cessez, cessez!

Alors Cécilie apparut sur la porte du salon, vêtue cette fois comme la veille de sa mort. Son visage était triste et ses grands yeux verts jetaient une lueur sombre.

— Que je cesse, dit-elle, que je cesse? Mais est-ce donc moi qui ai fait ce concert lamentable? C'est vous, mon père, vous, Frumence; vous qui n'avez pas fait le bien que vous pouviez, que vous deviez faire! que vous aviez promis de faire!... Les misères que vous n'avez pas soulagées crient et pleurent... A qui la faute?... Quand je suis partie d'auprès de vous, quand je suis allée là-haut, j'ai promis à Dieu que vous seriez bons... Je l'espérais... l'avez-vous été?

Robert et Frumence étaient tombés accroupis sur le parquet, anéantis, ayant à peine le souffle; mais toutes les paroles de Cécilie leur entraient dans la cervelle comme si elles eussent été du plomb fondu. Cécilie les toucha et les entraîna dans la chambre où était leur coffre-fort; d'un geste elle l'ouvrit. Elle y prit des poignées d'argent et d'or qu'au fur et à mesure elle jetait en l'air; et les pièces de monnaie, au lieu de tomber, s'envolaient dans toutes les directions. Les yeux des deux avares les suivaient au loin malgré la nuit, et ils les voyaient s'abattre dans les pauvres réduits. Alors Frumence trouva assez de force dans la pensée de sa ruine pour se précipiter au-devant des

pièces d'or et d'argent que jetai Cécilie. Le brusque mouvement qu'il fit le réveilla... Il faisait jour.

Il se retrouva avec étonnement dans son fauteuil, en face de Robert, qui se réveillait aussi. Ils se regardèrent un moment sans rien dire. La bourse de Cécilie était sur la table.

— C'est bien vous, Robert?... Je ne sais. Il paraît que ce vin nous a endormis... Oh! quelle nuit!

— Et Cécilie? dit Robert.

Il leur fallut un long moment pour mettre un peu d'ordre dans leurs idées. Était-ce songe? était-ce réalité?

— Peu importe, Robert, s'écria Frumence secouant ses jambes engourdies, si c'est un songe, béni soit-il! si c'est la réalité, bénie soit-elle! Une chose presse avant tout.

— Oui, je sais, Frumence: il faut trouver Cécile.

— Oui, trouver ma fille... ma Cécile... c'est presque Cécilie... Oh! quand je songe que nous n'avons pas vu notre enfant depuis qu'elle est venue au monde!

Une nouvelle pensée jaillit soudain au cerveau de Frumence. Ses deux mains se crispèrent sur ses cheveux, ses yeux devinrent hagards; sa voix était sourde.

— Robert... cette femme d'hier sur le banc, cette femme avec la petite fille... ce portrait vivant de Cécilie... c'était Cécile... Cécile, entendez-vous! notre fille... ma fille avec son enfant!

Ils allaient et venaient comme deux fous, pleurant et se meurtrissant la tête.

Quand ils furent plus calmes:

— Robert, dit Frumence, il faut se hâter... Cécile souffre...

Ils mirent dans la bourse de Cécilie autant d'argent qu'elle en put contenir, prirent leurs chapeaux et descendirent.

— Faut-il réveiller Pierre?

— Inutile, dit Frumence; laissons-le dormir, le pauvre enfant! En voilà encore un, Robert, que nous n'avons pas rendu heureux!... C'est pourtant le frère de lait de Cécile.

En parlant, il avait ouvert doucement la porte de la salle où couchait Pierre. Le jour y pénétrait par une lucarne percée dans le volet. Ils virent le pauvre garçon dormant sur une paille, avec une couverture en lambeaux sur laquelle il avait mis ses effets pour se garantir du froid.

— Robert, dit Frumence, Pierre ne doit plus coucher ici, c'est humide et glacial...

— Un instant, dit Robert, et il sortit sans bruit, remonta l'escalier aussi vite que possible, alla à son propre lit, y prit sa propre couverture, une bonne couverture de laine bien chaude, et la descendit.

— Frumence, aidez-moi à le couvrir de ceci.

Ils y mirent la précaution d'une mère qui craint de réveiller son enfant. Puis ils sortirent sur la pointe des pieds et fermèrent les portes sans bruit.

Ils n'hésitèrent pas un instant à prendre une voiture, dépense qui les eût fait frémir la veille, et se rendirent à la pension où Cécile avait été élevée. La pension avait changé de main. Ils n'y recueillirent que des indications vagues qui servirent cependant de point de départ à leurs recherches. Ils allèrent d'un endroit à l'autre, coururent tout le jour, visitèrent cent maisons.

Quand vint la nuit, ils rentrèrent harassés de fatigue, brisés de douleur, ne sachant rien de ce qui les intéressait.

Pierre, une lampe à la main et tout ému, vint les recevoir à la porte. Il avait passé une journée pleine d'inquiétude. Comment! ses maîtres partis avant qu'il se levât!... Ils n'avaient pas déjeuné, n'avaient pas donné signe de vie... Et puis cette couverture de M. Robert que Pierre avait trouvée sur lui en se réveillant... Profond mystère!... Il fut encore bien plus surpris quand il les vit, qu'il ne l'avait été de ne les point voir.

— Rien! rien! mon pauvre Pierre, s'écria Frumence en entrant, nous n'avons rien trouvé!...

Mais Pierre n'était nullement au courant, et les façons amicales de ces messieurs étaient si inusitées! Aussi, il était là ébahi, la lampe à la main, et répétant machinalement: Rien, rien!

— Ah! pourtant, reprit Frumence, si tu savais à combien de portes nous avons frappé! si tu savais tous les pauvres logements, toutes les misères que nous avons vues en cherchant notre fille!... Mon pauvre garçon, nous y avons laissé tout notre argent... tout... Mais rien, pas le moindre indice sur Cécile... Et, pendant ce temps, elle souffre.

Si jamais Pierre avait paru justifier sa réputation d'idiot, c'était dans ce moment. Le jeu de sa physionomie exprimait d'une saisissante façon les sentiments qui agitaient son âme. Il ne comprenait pas bien, mais il lui parut qu'un grand changement s'était opéré dans ses maîtres, et reconnu, à n'en pas douter, que c'était Cécile qu'ils cherchaient.

— Cécile! Cécile! ah! — Il faillit laisser choir la lampe et la posa bien vite sur une marche. La scène se passait au pied de l'escalier. — Cécile! et en répétant ce nom, Pierre sanglotait.

— Tu l'as vue peut-être, toi? dit Robert.

— C'est ma sœur... ma sœur de lait. Oui, je l'ai vue hier encore, ici... là. Pauvre Cécile! oh! monsieur, ne me battez pas pour l'avoir fait entrer par la petite porte...

— Te battre, Pierre, te battre pour cela?... Oh! grand Dieu!

— Sa petite avait faim, monsieur, et Cécile s'était dit: Pierre lui donnera bien un morceau de pain!... Voilà pourquoi elle est venue. Je lui ai donné mon diner; mais c'était si peu...

Robert prit une main de Pierre qu'il garda dans les siennes. Pierre poursuivit:

— Elle était déjà venue plusieurs fois. Nous nous connaissions si jeunes, monsieur... vous savez, et puis, le même lait. Jamais je ne l'ai vue triste comme hier; et cependant elle m'a dit qu'elle ne souffrirait plus bientôt, qu'elle allait partir pour un meilleur monde. Elle a voulu monter là-haut voir encore une fois la chambre où était morte sa mère, voir tout ce qui lui avait appartenu. Et, monsieur, jugez si elle est honnête et pure: une bourse est tombée d'un vieux manchon de sa mère qu'elle a voulu toucher, une bourse pleine d'argent; moi, je lui ai tout de suite dit de la prendre. J'avais tort, je le sais... mais vous comprenez, le premier mouvement... Elle l'a repoussée de la main sans rien dire, et elle est allée au piano qu'elle a ouvert... et, monsieur, à la première note, nous nous sommes mis à pleurer tous deux. Ah! c'était

trop triste ! Nous sommes descendus , et nous étions dans la petite cour quand vous nous avez surpris en rentrant sitôt. Elle s'est vite jetée contre le lierre. Ensuite je l'ai cachée dans ma chambre jusqu'au moment où j'ai pu la faire sortir par la petite rue. Oh !

monsieur Frumence, aimez Cécile, elle est si bonne... et la petite si gentille!

LOUIS FORTOUL.

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DE PARIS.

Mon cœur se serre et les larmes me viennent aux yeux en prenant la plume. Qui m'eût dit, il y a huit jours, moins de huit jours ! à l'heure où j'assistais à son triomphe, où j'applaudissais avec une salle enthousiasmée, aux puissantes émotions de son beau drame, *la Comtesse de Novailles*, qui m'eût dit que mon pauvre ami Molé-Gentilhomme dormirait aujourd'hui de son dernier sommeil, et que j'aurais ici à tracer son oraison funèbre ? Gloire, fortune, affections, projets d'avenir, qu'êtes-vous ? un peu de fumée que le souffle de la mort fait évanouir en un clin d'œil ! Voilà un homme riche, heureux, applaudi, aimé, considéré, un cœur d'or, une nature d'élite ; un jour, une heure, une minute suffit pour tout anéantir. La veille nous lui serrions la main ; le lendemain nous pleurions sur sa tombe. Pauvre et fragile humanité, incline-toi devant les décrets mystérieux de la Providence !

Lundi nous déjeunions ensemble : nous étions trois, lui, Constant Guérout et moi, achevant en commun les derniers plans d'une combinaison nouvelle qu'il se proposait d'appliquer au journal *le Voleur*, dont il était, depuis six mois, propriétaire et rédacteur en chef. Affranchi des préoccupations que lui avait causées sa pièce, de l'embaras des répétitions, de l'ennui des remaniements, de l'anxiété du résultat, tranquille sur un succès établi par trois représentations de plus en plus brillantes, il se donnait tout entier aux détails de l'affaire que nous médions. Il écrivait de sa main l'affiche, l'annonce, l'avis aux abonnés, il esquissait l'ensemble du nouveau numéro projeté pour le 5 juin, il s'applaudissait à l'avance d'une réussite qu'il regardait comme infaillible et dont les fruits devaient rejaillir sur Guérout et sur moi, deux de ses plus intimes, de ses meilleurs amis. A midi et demi nous nous quittons en nous donnant rendez-vous pour cinq heures au bureau du journal. C'est là que je le vis pour la dernière fois : il était plein de vie, de santé, d'espérance... Le lendemain, à huit heures du matin, j'achevais de m'habiller pour me rendre chez lui. Ma porte s'ouvre ; Guérout m'apparaît pâle, abattu, les traits bouleversés :

— Mon ami, je viens vous annoncer une étrange nouvelle...

— Parlez !

— Gentilhomme est mort cette nuit !

— Ah ! mon Dieu ! quel malheur !

Je tombe sur un siège, foudroyé, les mains jointes, sans haleine et sans voix !

Mort Gentilhomme ! Morte, une amitié de vingt ans ! nous nous étions connus en 1835. Il faisait son stage littéraire dans les colonnes de *l'Essor*, un recueil juvénile qui n'a point menti à son titre : c'est de son sein que sont sorties nombre d'illustrations qui planent, à l'heure qu'il est, dans les hautes régions de la presse et du théâtre : Édouard Thierry, Paulin Lymairac, Gonzalès, Eugène Labiche, Marc-Michel, Albéric Second, et lui-même, Paul Gentilhomme, devenu plus tard Molé-Gentilhomme, par l'adoption de M. Molé, un des plus célèbres fondateurs de la typographie.

La poésie fut ses premiers amours. Mais bientôt désertant la rime pour l'humble prose, il composa, en société avec Emmanuel Gonzalès, alors débutant comme lui, plusieurs romans dont les auteurs ne tardèrent point à être distingués.

Peu à peu les liens de la collaboration se détendirent entre ces deux jumeaux littéraires ; Gentilhomme, demeuré seul, écrivit dans le feuilleton du *Siccle* et d'autres grands journaux, divers ouvrages, parmi lesquels il faut citer au premier rang, *A quoi tient l'honneur ?* création très remarquée qu'il transforma plus tard en comédie, sous le titre de *la Femme compromise*, jouée au théâtre du Vaudeville avec la participation de MM. Ancelot et Auguste Lefranc.

L'isolement dans le travail était pénible à sa nature essentiellement aimante et sociable. Sa pensée éprouvait en quelque sorte le besoin de se compléter par la collaboration. Ce fut vers 1840 que naquit cette fraternité littéraire à laquelle Molé-Gentilhomme et Guérout durent de si nombreux et de si éclatants succès. *Roquevert*, *le Routier de Normandie*, *Blanche de Savenières*, furent les fruits les plus brillants de cette association féconde. On peut dire que jamais talents ne s'assortirent et ne s'harmonisèrent mieux ensemble. Tel était l'accord parfait de leurs qualités réciproques qu'ils étaient, pour ainsi dire, l'un à l'autre leur conseiller et leur censeur, et que le critique le plus pénétrant n'aurait pu distinguer dans l'œuvre commune la part qui revenait à chacun d'entre eux.

Parvenu à la maturité de l'âge et du talent, jouissant d'une existence heureuse et tranquille, à l'abri des soucis, des inquiétudes et des besoins qui gênent trop souvent l'essor de l'intelligence et du travail, — Molé-Gentilhomme promettait à la littérature un écrivain de plus en plus distingué. Une imagination riche et fertile, un esprit fin et délicat, une observation pénétrante, un style vif et coloré, lui ouvraient l'accès de tous les genres : le roman, la critique théâtrale, le drame, le vaudeville, lui étaient également familiers. Bien que sa santé ne laissât pas que de causer de temps en temps quelques préoccupations à ses amis, cependant ils étaient loin de s'attendre à un résultat aussi funeste et aussi subit. Il semblait même depuis quelques mois qu'il eût repris son bien-être et sa bonne humeur un moment altérés, quand le coup fatal est venu le frapper sous les lauriers de son dernier succès.

Il faut l'avoir connu, il faut s'être trouvé à même d'apprécier son cœur loyal et généreux, sa bonté infinie, son inépuisable obligeance, sa franche et cordiale amitié, pour se faire une idée du deuil qui a suivi sa dépouille mortelle et des larmes qu'a fait verser sa mort. Ce n'était point une douleur de parade que celle qui accompagnait son cercueil ; c'était le désespoir, l'abattement d'amis véritables qui conduisent un frère au tombeau. Guérout, Lefranc, Gonzalès, Marie Aycard, ses vieux camarades ; Godefroy, l'agent général de la Société des gens de lettres ; la plupart des membres du comité, dont il avait longtemps fait partie ; M. Camille Doucet, chef de la division des théâtres ; MM. Alphonse Royer, directeur de l'Odéon, Charles Desnoyers, directeur de l'Ambigu-Comique, Salvador, régisseur général, et la troupe tout entière de ce dernier théâtre, s'étaient fait un devoir d'assister à cette triste cérémonie : tous ont escorté jusqu'au cimetière les restes du meilleur des hommes et du plus dévoué des amis. Aucun discours n'a été prononcé sur sa fosse : la douleur sincère est muette et ne se drape pas au bord d'un tombeau.

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Allons-nous enfin
jour des beaux jours ?
C'est ce que nous es-
pérons, après les dés-
astreuses calamités,
dont les pluies torren-
tielles ont été la cause.

En vérité, la mode
était aux abois et notre
tâche devenait presque
impossible à remplir.
Certes, nos premiers
magasins brillaient
toujours du plus vif
éclat. Les somptueuses
étoffes de la maison
Gagelin s'étaient
splendiblement en dé-
pit d'un ciel brumeux
et triste. Les coquets
objets de lingerie de
madame *Colas* appe-
laient quelques rayons

de soleil, pour se pava-
ner fièrement dans les rues de Paris. On voyait, chez madame
Alexandrine, des chapeaux ravissants de fraîcheur et de
grâce, qui semblaient attendre impatiemment la venue des
jolis visages qu'ils étaient destinés à abriter. Enfin, par-
tout apparaissaient les nouveautés printanières, le prin-
temps seul nous manquait ! Si l'été nous dédommage,

comme nous profiterons avec empressement de ses lar-
gesses pour nous consoler du temps perdu !

Depuis quelques jours que le ciel paraît vouloir sérieuse-
ment s'éclaircir, toutes nos couturières sont encombrées
d'ouvrage. Les robes arrivent par monceaux dans leurs
ateliers. Cela se conçoit, aucune de nous ne pouvait sortir
pour faire les emplettes de la saison pendant ces pluies
désolantes, et maintenant les toilettes nécessaires si les
chaleurs viennent ne sont pas prêtes. Hâtez-vous donc, mes
belles lectrices, de choisir quelques-unes de ces jolies
robes diaphanes en mousseline de soie, que l'on voit dans
la maison *Gagelin*, à côté des riches taffetas chinés, à rayures
mêlées de fleurettes; ces robes à volants pompadour, si
dignes d'être portées par les plus aristocratiques grandes
dames; enfin de ces confections pleines de grâce, que
toutes nos élégantes admirent d'un œil d'envie.

Pour coiffure, vous demanderez à madame *Alexandrine*
un chapeau de paille de riz, ou de crêpe, orné de quelques
branches de fleurs, écloses sous la main délicate de madame
Tilman, qui possède en ce genre, on le sait, le talent de
créer des merveilles.

Parlons un peu des robes.

Les jupes sont toujours très amples, ce qui rend la cri-
noline indispensable.

Le règne des volants continue. Quant à la façon des
corsages, les uns se font busqués, sans basques, beaucoup
d'autres en ont encore. On n'a pas l'intention de les rejeter
complètement, mais seulement de varier les formes.

Les manches se font assez courtes. Celles à deux bouillons
et un volant ont le privilège d'être souvent adoptées.
Quelques-unes sont justes du haut, formant de gros plis
creux et s'élargissent en éventail du bas.

Le nombre des volants aux jupes des robes varie de trois
à cinq. Deux ont fort mauvaise grâce, cela ne se fait plus.

Un volant très haut, à tête retombante bordée de guipure
ou d'efilé, serait préférable comme nouveauté et produit
un meilleur effet.

On fait de charmantes garnitures de fantaisie sur le devant
des jupes. Cette mode est à la fois élégante et distinguée ;
car le vulgaire ne peut pas s'en emparer. C'est une de ces
choses qui portent en elles un cachet particulier de grand
ton, que certaines femmes n'oseraient adopter.

Les corsages des robes légères, pour jeunes femmes, se
font parfois décolletés un peu carrément. Dessus, on pose
un de ces gracieux fichus *Louis XIII* ou *Marie-Antoinette*,
dont nous avons remarqué plusieurs modèles chez madame
Colas. Les uns sont en tulle moucheté et garnis de dentelle,
quelques autres en mousseline unie. Autour de ceux-ci, on
met un simple bouillonné à double tête, dans lequel passe
un ruban. Cela est peu dispendieux et d'une grande
fraîcheur.

On fait de charmants négligés du matin et de campagne en coutil blanc, ou de fantaisie, soit à rayures, soit à carreaux, fond blanc.

Le corsage doit être à basquine, très orné de passementerie. On en met souvent aussi tout du long de la jupe, devant, en échelle.

A propos de passementerie, je rappelle à votre mémoire le magasin de M. Audoyer, ayant pour enseigne : *A la ville de Lyon*. On y trouve un choix complet en rubans, passementerie, guipures avec effilés riches, enfin tout ce qui se fabrique de plus élégant et de plus nouveau pour garnitures de robes et de confections.

J'ai encore à désigner les somptueux cachemires des Indes et français, ainsi que les magnifiques dentelles que renferme le magasin du *Persan*. Cette importante maison, où les affaires se traitent de la manière la plus franche et la plus loyale, expédie sur demande, soit en cachemires, soit en dentelles, ce qui convient pour corbeille de mariage.

Le magasin du *Persan* a eu l'honneur d'être breveté comme fournisseur de Sa Majesté la Reine d'Angleterre.

Les propriétaires de cet établissement font fabriquer eux-mêmes leurs dentelles : cela leur permet d'offrir dans les prix des réductions particulières.

Quant au choix, on ne saurait en trouver nulle part un plus brillant.

En fait de fantaisies nouvelles, je dois vous signaler les voiles à *l'Impératrice*, qui se font en dentelle et en blonde. Leur forme est demi-ovale. Le bord droit se coud à l'extrémité de la passe du chapeau, et la partie du voile qui est arrondie s'étale sur le bavolet.

On en fait de même forme en tulle à pois de couleur et dont le bord est garni d'une ruche de tulle, en harmonie avec le fond du voile.

Les ombrelles subissent la loi du caprice, comme le reste. La mode, cette année, est de les porter en moire grise ou noire, recouverte de dentelle de Chantilly, dont les bords dépassent l'ombrelle et forment draperie flottante. Ce genre a infiniment d'élégance.

On recouvre aussi quelques ombrelles en dentelle blanche et même en mousseline brodée à fond semé. Alors, le dessous doit être en moire de couleur claire : rose, bleu de ciel, jonquille, lilas, ou vert-pomme.

Nous avons visité les magasins de la maison *Lépine*, dont la spécialité est celle des vêtements d'enfants en piqué blanc, depuis le premier âge.

Parmi les objets que nous avons remarqués, nous cite-

rons surtout un petit pardessus : le *comte Orloff*, orné de boutons et de galon à bords froncés, du meilleur effet.

Un autre, *lord Raglan*, d'une forme différente, mais ayant les mêmes ornements.

Une petite casaque *Dartagnan*, garnie de bandes brodées à l'anglaise et au plumetis.

Une *veste américaine*, ornée de galon et de gros boutons en nacre.

La *robe impériale*, pour enfant d'un an environ. Cette robe, à manches courtes, est recouverte d'une écharpe garnie d'effilés et retenue par un nœud sur l'épaule. Un autre nœud est placé au bas de la taille, du côté opposé.

Pour petite fille de quatre à cinq ans, il y avait une robe avec pèlerine à pattes, garnie de galon froncé.

Comme pardessus, la *basquine impériale*, boutonnée devant, avec col carré et revers, nous a paru charmante.

Dans la maison *Lépine*, on confectionne cette même basquine pour femme; elle est aussi d'un effet ravissant.

Rien de plus frais et de plus élégant que ces vêtements, consacrés aux Bébés du grand monde.

Chacune de nos lectrices sait combien il est préjudiciable à la chevelure d'avoir sans cesse à la même place la raie de séparation. Soit sur le milieu de la tête, soit sur les côtés, il en résulte pour elles de graves inconvénients. Les cheveux constamment tirailés sur un même point, finissent par se casser et s'arracher. De là ces calvities précoces et partielles, qui sont ou ne peut plus gênantes pour une femme du monde, que cela prive souvent d'adopter les coiffures nouvelles, faute de pouvoir changer à volonté la division de ses cheveux. Celles qui ont toujours à leur disposition un coiffeur, ou une femme de chambre habile dans l'art de coiffer, peuvent, il est vrai, réunir chaque soir en une seule masse toute leur chevelure, et procurer ainsi à ce qu'on appelle la *raie de chair* un repos salutaire; mais les personnes qui ne peuvent point ainsi recourir chaque jour à l'aide d'autrui, seront bien aises d'apprendre qu'il existe un petit appareil *séparateur des cheveux*, aussi ingénieux que simple, avec lequel chacun, homme ou femme, peut exécuter, sans secours étranger, avec aisance et une régularité parfaite, toutes sortes de raies ou divisions des cheveux, en quelque sens que ce soit.

C'est à M. *Croizat*, coiffeur, dont la réputation est européenne, que l'on doit cette heureuse et utile invention, pour laquelle il a été admis à l'Exposition universelle. Le jury lui a, en outre, accordé une mention honorable.

Mme Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 466.

TOILETTE D'AMAZONE. — Casquette.

Corsage basquine en bazin blanc, garni de petits boutons ronds en coton blanc.

Ce corsage montant forme un col à brisure, et un revers comme à un vêtement d'homme.

Vers le milieu du devant il boutonne droit.

Sur les coutures de la pince est posé un petit biais qui forme bretelle et enveloppe le haut de la manche sous laquelle, derrière, il vient *mourir à rien*. Ce biais se prolonge sur la basque. Il n'a sur la basque et au bas du corsage qu'à peine 1 centimètre de relief. Il grandit en montant sur l'épaule, où il a 3 centimètres.

La basque est rapportée au corsage, devant jusqu'à la couture des côtés du dos. Le corsage est taillé un peu en pointe devant, ce qui donne de la grâce à la taille.

Sur les hanches et derrière la basque a de l'ampleur et forme des plis crevés.

Les devants de la basque sont garnis de petits boutons.

La manche est demi-large et à coude. Elle est terminée par un panneau boutonné sur le côté. Col rond plissé relevé.

Chemisette en batiste à petits plis.

Sous-manches en batiste, bouffantes, serrées au poignet.

Cravate de soie noire. Gants à parements vernis.

Jupe en drap amazone gros vert foncé.

TOILETTE DE CAMPAGNE. — Chapeau rond en paille d'Italie, forme basse, entourée d'une garniture en coques et touffes de ruban de soie rose, et de velours noir mélangés.

Sur la passe est posée une dentelle qui débordé la passe tout autour de 3 à 4 centimètres.

Sous la passe, de chaque côté, deux touffes de pavots roses, brides flottantes en ruban n° 40, à damiers soie roses et velouté noir. Une ganse en caoutchouc remplace la mentonnière.

Robe et fichu en tarlatane fond blanc, à pois roses en semé partout. Garniture en dentelle noire.

La robe est décolletée ronde, à la Vierge, froncée sur toute la poitrine et dans le dos. Sous le *poignet* qui borde le corsage, les fronces viennent se réunir serrées à la taille, devant et derrière.

Sur le poignet du haut est une ruche en dentelle noire.

Les manches sont plates et droites sous le fichu, depuis l'emmanchure jusque au-dessus du coude, et elles se terminent par deux rangs de volants bordés d'une petite dentelle noire.

La jupe est garnie de trois volants.

Sur le premier du haut, il y a quatre rangs de petite dentelle noire. Sur le deuxième, cinq rangs. Sur le troisième, six rangs.

Le fichu forme pèlerine derrière. Il ouvre devant et croise à la taille. Il est bordé d'une ruche noire qui se continue sur les pans au milieu.

Il est garni de quatre volants, garnis chacun d'une dentelle noire. Le dernier volant entoure les pans.

Un gros nœud en ruban est posé devant sur la croisure.

Sur la poitrine débordé une chemisette garnie.

Un volant brodé, garni d'une dentelle blanche, forme sous-manche.

MERVEILLES ET CURIOSITÉS DES TEMPS ANCIENS ET MODERNES.

LE TUNNEL DE LA TAMISE.

Le tunnel de la Tamise, descendu aujourd'hui au rang des merveilles banales qu'on exhibe pour un sou à la curiosité des voyageurs, — déchéance dont peut-être il ne se relèvera plus, — a été pourtant, pendant bien des années, le sujet de l'intérêt universel en Angleterre, comme il est encore l'objet de l'admiration des étrangers. La nouveauté de l'idée a été rendue plus étonnante et plus audacieuse encore par les difficultés inattendues qu'il a fallu vaincre pour la réaliser et dont l'architecte n'a triomphé que par des miracles de patience, de prudence et de génie. Il n'était question alors encore ni de railways, ni de tunnels, et quand ces exemples de percement de montagnes eussent été donnés déjà, ils eussent été d'un médiocre concours pour assurer le succès de cette tentative si heureusement réussie.

Dès l'année 1802, un projet avait été conçu et une compagnie s'était formée pour l'ouverture d'un passage pour les piétons sous le lit de la Tamise. Un puits de soixante-seize pieds de profondeur fut creusé près de Rotherhithe, non loin du tunnel actuel, et un passage souterrain fut percé sur un prolongement de mille pieds environ sous la rivière; mais, lorsqu'on était près d'atteindre la rive opposée, il fallut abandonner les travaux, à cause des éboulements de sable et des fuites d'eau qui, perçant la voûte, faisaient irruption dans le tunnel.

En 1823, M. Brunel, ingénieur français, fut invité à reprendre le projet; il se chargea de construire une galerie qui devait avoir une longueur de 1300 pieds, une largeur de 38 et une hauteur de 22. Les travaux commencèrent le 1^{er} avril 1825, par le percement d'un puits de descente que l'on prolongea jusqu'à la profondeur de 84 pieds, bien que le percement souterrain horizontal ne dût commencer qu'à une profondeur de 64 pieds. Pour pratiquer l'excavation du tunnel, à mesure qu'on construisait les voûtes destinées à supporter le poids énorme de terre et d'eau situées au-

dessus, on se servit d'une grande armature de fonte appelée *bouclier*, qui consistait en douze grands châssis juxtaposés que l'on pouvait faire avancer alternativement et indépendamment les uns des autres, au moyen de vis horizontales placées en haut et en bas du bouclier et appuyées contre la maçonnerie. Ces châssis avaient chacun 22 pieds de haut, 3 pieds de large; ils étaient divisés en trois étages, en sorte que leur ensemble présentait trente-six cellules pour les ouvriers, savoir: les mineurs qui faisaient les déblais et assuraient le terrain en avant, et les maçons, qui, sur le derrière des cellules, bâtissaient simultanément.

On avait poussé les travaux, sans éprouver de trop grandes difficultés, jusqu'au commencement du mois de septembre 1826; à cette époque 200 pieds de tunnel étaient achevés; mais, à dater de là, on commença à rencontrer les plus grands obstacles. Les couches de terrain dans lesquelles on pénétra devinrent molles et peu capables de supporter le poids de l'eau située au-dessus de l'excavation dans les grandes marées; les ingénieurs se préparèrent à lutter contre les irrptions de la rivière, tout en redoublant d'ardeur pour avancer le percement.

Vers le milieu du mois de septembre, un ruisseau noir, mélangé d'eau et de terre, se fit jour vers le sommet du bouclier, et bientôt l'eau coula avec violence; mais on avait pris des précautions qui permirent de l'arrêter sans que les travaux fussent interrompus.

Le 18 octobre, nouvelle irruption de la rivière, nouvelle victoire des mineurs.

Le 2 janvier de l'année suivante, 350 pieds du tunnel étaient achevés; ce jour-là une marée extraordinaire eut lieu, le terrain qu'on traversait était fortement détrempé, et lorsqu'on voulut enlever les planches appliquées contre le devant de l'excavation, la terre céda sous la pression de l'eau augmentée par la marée, se fit passage à travers les cellules du bouclier, et l'irruption de la rivière menaça de devenir



MOIS 1866

passage est percé une distance de 1300 à 1400 mètres. On pense, de chaque côté, deux millions de mètres cubes de sable et de terre ont été enlevés en creusant ce passage en souterrain. Les travaux ont duré en totalité huit ans. On a travaillé en double file, et on est débarrassé, non, à la fin de la galerie, mais à l'entrée de la Tamise. Sous le pont qui se trouve au-dessus du tunnel, on a percé un puits de descente de 84 pieds de profondeur. Les travaux ont commencé le 1^{er} avril 1825, par le percement d'un puits de descente que l'on prolongea jusqu'à la profondeur de 84 pieds, bien que le percement souterrain horizontal ne dût commencer qu'à une profondeur de 64 pieds. Pour pratiquer l'excavation du tunnel, à mesure qu'on construisait les voûtes destinées à supporter le poids énorme de terre et d'eau situées au-

terrible; mais, cette fois encore, on parvint à la repousser.

Du 14 janvier au 14 mars 1827, on fit des progrès rapides, bien qu'on se trouvât alors sous la partie la plus profonde de la rivière, bien que des courants de terre fluide et d'eau nécessitassent l'emploi permanent de vingt machines d'épuisement.

A partir de cette époque, les difficultés augmentèrent sans cesse et les travaux devinrent de plus en plus pénibles; néanmoins le bouclier avançait, et les galeries continuaient de se prolonger derrière lui. Le 18 mai, elles avaient atteint déjà une longueur de 550 pieds; mais ce jour même, plusieurs vaisseaux étant venus jeter l'ancre précisément au-dessus du tunnel, les chocs violents qui en résultèrent firent pénétrer l'eau avec abondance dans le souterrain.

Cette fois, toute résistance fut vaine; l'intrépidité persévérante des ingénieurs et des ouvriers ne put maîtriser l'impétuosité du courant; force fut aux mineurs de se retirer devant l'inondation qui submergea tout le tunnel.

Les machines, pourtant, ne tardèrent pas à recouvrer leur avantage; on parvint à épuiser entièrement l'eau, et le 21 juin on rentra dans le tunnel. Il était presque rempli de terre, et il fallut deux mois pour le débayer; mais, après ce travail,

on eut la satisfaction de constater que la machine était restée en bon état.

A partir de ce moment, pourtant, le service était devenu extrêmement pénible, et le bouclier se rompit fréquemment, avec des détonations semblables à des décharges d'artillerie.

Malgré ces obstacles, on avançait toujours, lorsque, le 12 janvier, au point du jour, la voûte s'effondra de nouveau avec un fracas épouvantable, renversant et brisant tous les travaux et tuant six ouvriers. M. Brunel échappa comme par miracle.

Cette irruption, quoique plus impétueuse et plus désastreuse que les premières, fut vaincue par les mêmes moyens et avec le même succès. On combla le trou avec quatre mille tonnes de terre glaise et de gravier. L'eau étant épuisée, on rentra dans le tunnel, et les travaux furent repris.

Mais les ressources financières de la compagnie

étaient épuisées, et il fallut suspendre l'entreprise jusqu'en 1835, époque à laquelle le gouvernement fit voter par les Communes les fonds nécessaires à l'achèvement du passage.

Depuis lors, les travaux continuèrent avec lenteur, mais avec persistance, et, malgré trois nouvelles irruptions de la rivière, le tunnel fut percé complètement en 1842. Le bouclier avait ouvert sous la Tamise une double galerie de 1200 pieds de longueur.

MEMNON.

Dans la grande plaine thébaine, sur la rive occidentale du Nil, se trouvent deux colosses qui, bien que assis, ont une hauteur de plus de cinquante pieds. Celui qui se trouve dans la direction du nord est de granit, et passe pour être cette fameuse statue de Memnon dont il est parlé si fréquemment dans les écrits des anciens poètes, et qui passait pour rendre des sons mélodieux au contact des rayons du soleil levant.

On a longuement discuté sur l'origine de la statue, et les opinions les plus diverses ont été émises à ce sujet: les uns prétendent que Memnon est un personnage qui a réellement existé; d'autres soutiennent que ce fut un être purement mythologique. On a donné

aussi à son nom les plus différentes étymologies; aujourd'hui, pourtant, on est généralement d'accord pour reconnaître que Memnon est une corruption grecque du nom d'Amenophis II, de la dix-huitième dynastie égyptienne.

Le fait de la propriété musicale de la statue peut être difficilement révoqué en doute. Strabon, qui a visité l'Égypte en compagnie d'Élius Gallus, affirme avoir entendu ses accords matinières; Pline et Lucien mentionnent aussi le fait comme étant de notoriété publique de leur temps. Les jambes du colosse sont, d'ailleurs, couvertes d'inscriptions latines et grecques qui constatent le fait, avec les noms des témoins auriculaires. Une de ces inscriptions rappelle la visite faite à Memnon par Adrien et la reine Sabine.

Quant à l'explication du phénomène, nous n'avons que des suppositions et des conjectures plus ou moins vraisemblables. Kircher émet l'avis qu'il y avait une



sorte de harpe à six cordes cachée dans l'intérieur de la statue, et que ces cordes se brisaient ou se tendaient en vibrant sous l'action de la chaleur des rayons solaires.

Alexandre Humboldt, dans ses voyages dans l'Amérique du Sud, parle de certains rochers qui se trouvent sur les bords de l'Orénoque, et qui, au lever du soleil, font entendre des notes musicales produites par l'air comprimé qui s'échappe de leurs nombreuses crevasses. Des savants français ont constaté le même phénomène à Carnac, sur la rive orientale du Nil. Mais ces bruits divers ne peuvent offrir aucune analogie avec ceux dont parlent les auteurs anciens à propos de Memnon, et qu'ils comparent au frémissement harmonieux d'un instrument à cordes. Certains savants tranchent la difficulté en attribuant simplement le fait aux artifices des prêtres, qui, paraît-il, tentèrent d'opposer ce prétendu miracle aux prodiges qui marquèrent la naissance et les progrès du christianisme. Cette interprétation paraît assez péremptoire, mais il est certain qu'à partir du IV^e siècle, époque de l'établissement du

christianisme en Egypte, les sons merveilleux de la statue musicale ont cessé de se faire entendre.

Il ne serait pas bien difficile peut-être de trouver une théorie plus plausible et plus vraisemblable. Il est certain que des sons analogues à ceux qu'on attribue à la statue de Memnon pouvaient très bien être produits par une combinaison de petits leviers correspondant avec une série de langues métalliques vibrantes, que l'expansion des leviers causée par la chaleur ardente du soleil africain faisait mouvoir et résonner. Un mécanisme très simple devait ramener pendant la nuit les leviers dans leur position primitive.

Aujourd'hui, cette statue, qui a inspiré tant de prosateurs et de poètes, n'est qu'un bloc informe, imposant par ses dimensions gigantesques, mais inerte et mutilé, espèce de fantôme qui n'est plus que le souvenir de siècles endormis dans la poussière des temps et de l'oubli.

La statue a été brisée en l'an 70 avant Jésus-Christ, mais elle a été rétablie plus tard dans sa forme et ses dimensions primitives.

CÉCILIE,

(Flu.)

NOUVELLE AYANT REMPORTÉ LE PREMIER PRIX DÉCERNÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES.

Quas decoris solas semper habebis opes.
MARTIAL.

Frumence et Robert n'y tenaient plus.

— Tu sais sa demeure, Pierre ?

— Oui, monsieur, oui. — Et, fouillant dans sa poche, il en tira un papier.

Ah ! qui donc avait pu dire que ce garçon-là était idiot ?

— Vite, partons ! cria Frumence. Pierre, tu viendras avec nous.

— Merci, monsieur, merci.

— Mais tu es si peu couvert ; il fait froid.

— Mon manteau, dit Robert, prends mon manteau.

Un instant après ils roulaient tous les trois dans une voiture.

Cécile était donc réellement venue, la veille au soir, dans la maison paternelle si inhospitalière pour elle. En sortant, elle avait repris le chemin de son pauvre logis. Il était au dernier étage d'une maison de misérable apparence. Là ne demeuraient que des gens vivant péniblement de leur travail, et de ces tristes réduits le plus triste était celui de Cécile. Elle monta lentement les cinq étages et s'aventura à tâtons dans un obscur corridor. Une porte, la plus voisine de la sienne, était entr'ouverte et laissait glisser un rayon de lumière. Au bruit des pas de Cécile, elle s'ouvrit tout à fait, et un grand garçon de vingt-cinq à trente ans parut sur le seuil ; il était en costume d'ouvrier. L'expression inquiète de sa physionomie s'effaça dès qu'il aperçut Cécile.

— C'est vous, enfin ? dit-il, entrez, entrez. Ah ! que vous nous avez donné de souci !

En ce moment, la mère de celui qui parlait parut. C'était une bonne vieille femme. Au fait, c'était la marchande de pommes du coin de la place.

— Seigneur Dieu ! s'écria-t-elle, que vous êtes pâle : s'il y a du bon sens à rester dehors si tard... par ce brouillard-là... et pour la petite, croyez-vous que ce soit raisonnable ? Pauvre chérie ! Elle dort... donnez, que je la pose sur mon lit. Dors, dors, mon bijou.

— Asseyez-vous un moment, madame Cécile, dit l'ouvrier ; vrai, nous étions inquiets.

— Richard est descendu vingt fois sur la porte, dit la mère.

— Vous êtes bien trop bons pour moi.

— Allons donc... Enfin, vous voilà. — Vous avez peut-être besoin de quelque chose ?

— Merci, madame, je n'ai besoin que de repos... voilà tout ! — Il est bien tard, et je vous retiens là.

— Elle voulait se lever.

— Non, dit la mère l'obligeant à se rasseoir ; d'abord, je n'ai pas sommeil, Richard non plus ; aussi bien, nous avons à causer un peu. C'est une occasion. Voilà deux heures que nous parlons de vous, et, ma foi, nous en parlerions jusqu'à l'éternité que ça n'avancerait pas les choses d'un brin, tant que vous n'aurez pas dit votre mot dans cette affaire-là.

— Mère ! dit Richard d'un ton suppliant.

Tais-toi, toi. Laisse-moi ; c'est le moment... Cécile, ajouta-t-elle en tenant une main de la jeune femme, vous savez que je vous aime ; vous le savez, n'est-ce pas ? et c'est la vérité. Je vas vous parler tout rondement. Après ça, vous devez bien vous douter...

Cécile regarda Richard et sa mère. Une légère rougeur couvrit ses joues.

— Enfin, voilà le fin mot : Richard vous aime ; il vous aime comme un fou.



taient épuisés, et il fallut...
qu'en 1855, époque à laquelle...
inter par les Communes les...
nement du passage.
Depuis lors, les travaux...
anis avec persistance, et...
ruptions de la rivière, le...
ment en 1812. Le boulevard...
me double galerie de 1200...
Dans la grande plaine...
de la Nil, se trouvent des...

Cécile était pourpre, et de ses beaux yeux baissés coulaient de grosses larmes.

— Mère, dit Richard, vous voyez bien que vous lui faites de la peine.

— Tais-toi, je te dis.

Elle serra la tête de Cécile contre sa poitrine.

— Laissez-les couler ces larmes, Cécile, cela vous soulage. Aussi bien, je crois que vous avez des peines; mais, si ça dépend de nous, on y mettra fin. Nous ne sommes pas riches, mais nous partagerons volontiers avec vous et la petite, et ce que nous mangerons de moins, nous l'aurons de plus en contentement. Vous ferez de mon garçon le plus heureux des maris, et de moi la plus heureuse des mères. Dame! je sais qu'autrefois vous avez été habituée à mieux; mais l'argent, ça va, ça vient... Donc, il ne faut pas compter sur lui pour le bonheur, mais seulement sur les cœurs de ceux qui vous aiment. Je ne veux pas vous presser, ma chère fille, il faut réfléchir en toutes choses et prendre son temps; mais, enfin, il fallait bien vous en parler, puisque la chose dépend de vous.

La vieille femme mêlait ses larmes à celles de Cécile dont Richard, à genoux, serrait une main dans les siennes.

— Cécile, dit-il, laissez-vous dire une fois que je vous aime, que le bonheur ou le malheur de ma vie dépendent du mot qui sortira de vos lèvres. Je ne vous offre pas un sort brillant, ma mère vous l'a dit; mais vous ne trouverez jamais un cœur plus dévoué.

— Je vous crois, dit Cécile lisant dans les yeux de Richard la sincérité de ses paroles, et je sais que votre femme sera heureuse. Je vous répondrai demain; vous m'accorderez bien un jour, Richard.

Ce fut chose convenue.

Le lendemain, la vieille marchande rentra comme à l'ordinaire à la tombée de la nuit. Elle frappa chez Cécile. Personne ne répondit.

En préparant le dîner de son fils, elle crut entendre quelqu'un passer légèrement dans le corridor. Elle ouvrit. — Je me suis trompée, dit-elle.

Richard à son tour revint de son atelier. Un quart d'heure se passa. Point de Cécile encore.

Voilà qu'un bruit de pas multipliés retentit dans l'obscur corridor. Richard accourut avec la lampe, et suivi par sa mère, ils se trouvèrent en face de trois personnes, Robert, Frumence et Pierre.

— Cécile! dit Frumence essoufflé, où est-ce?

— Voilà sa porte, mais elle n'y est pas, répondit Richard.

La vieille marchande avait reconnu les avares.

— Oh! dit-elle, quoi? qu'est-ce qu'ils veulent?

Ils s'étaient précipités contre la porte indiquée. Robert tourna le bouton, la porte s'ouvrit; ils entrèrent.

— C'était ouvert! s'écria Richard surpris.

Il entra aussi avec sa mère.

Et tout ce monde parcourut la chambre des yeux. Frumence, le premier, vit un papier plié en quatre sur une petite table. Sur ce papier, il y avait deux mots: *Pour Richard*. Sans regarder à cela, Frumence ouvrit le papier et lut.

C'était la réponse de Cécile au jeune homme. Elle avouait qu'elle l'aimait; mais elle ne voulait pas lui donner la lourde charge d'une femme et d'un enfant, alors qu'il avait déjà tant de peine à vivre. Elle par-

lait de peine secrètes et profondes; de sa vie vouée au désespoir; du repos de la tombe. C'était un mélange d'amour, de douleur et d'égarement. — Quand vous lirez ceci, Richard, disait-elle en finissant, ma fille et moi nous dormirons à jamais dans les eaux de la Seine.

Non, il est impossible de rendre l'explosion du désespoir des personnes réunies dans cette pauvre chambre. Pierre tomba à genoux et ses doigts se crispèrent sur le bord de la petite table. Le hasard fit qu'il toucha la plume avec laquelle Cécile avait écrit. Il la trouva encore humide. Une idée jaillit dans son cerveau. L'encre n'est pas encore sèche, donc il n'y a pas longtemps que Cécile a écrit... et... peut-être, en allant vite, serait-il temps encore... Espoir bien faible... mais...

Grand Dieu! qui donc avait pu dire que ce garçon-là était idiot!

Quand Pierre eut parlé, chacun bondit; il n'y eut qu'une voix: A la Seine! à la Seine!

En quatre mots on convint qu'il fallait gagner le quai le plus promptement possible; là, se diviser et surveiller les issues des rues qui y aboutissaient. Le chemin était long; Cécile chargée de son enfant pouvait ne pas être arrivée encore. Tout le monde partit, même la vieille mère de Richard.

Arrivé sur le quai chacun courut au débouché d'une rue. Tous les cœurs battaient fort. Il y avait peu de monde dehors, le ciel était sombre, un vent glacial soufflait.

— Mon Dieu, pensa Richard, nous ne sommes pas assez nombreux... il faudrait quelqu'un encore.

Il avisa un monsieur d'un certain âge qui passait non loin de lui. Il lui expliqua en deux mots ce dont il s'agissait.

— Bien! bien! fit ce monsieur, une jeune femme pauvre avec une petite fille de trois ans. Son nom est Cécile! Je cours. Et, en effet, il courut de toutes jambes à l'endroit où il pouvait être utile.

Précieuse idée qu'avait eue Richard. Ce fut ce monsieur qui vit Cécile, l'accosta, la prit par le bras et la conduisit à ses amis. — Quel délire de joie! les caresses, les étreintes, les explications, les larmes se croisaient, se mêlaient. — Enfin on se calma un peu. Cécile et son enfant prirent le chemin de cette maison paternelle si longtemps fermée. On n'oublia pas de prendre le nom et l'adresse de l'obligeant monsieur dont le concours avait été si heureux.

Richard et sa mère de leur côté regagnèrent leur logis.

— Enfin elle est sauvée, dit le jeune homme; mais pour moi, elle est perdue!

— Qui aurait pu penser, murmurait sa mère, que ces deux avares étaient le père et le grand-père de Cécile!

Comment dire les scènes d'extase et de tendresse, les joies et les ravissements dont fut témoin la vieille maison du fond de l'impasse?

Alors Robert et Frumence apprirent ce qu'ils avaient ignoré jusqu'à ce jour, que Cécile s'était trouvée veuve un an après son mariage. La mauvaise conduite de son mari ne lui avait laissé que la misère pour héritage. — Notre faute! notre faute! dirent-ils. Nous réparons tout, chère enfant.

Cette nuit-là, Richard dormit peu. Le lendemain,

il de peine secrets et p...
 à désespoir; du repos de la
 ange d'amour, le docteur et l'op...
 us lirez ceci, Richard, d...
 le et mon vous donnerai à p...
 Seine.
 Non, il est impossible de...
 espoir des personnes c...
 re. Pierre lomba à g...
 ar le bord de la p...
 la plume avec laquelle...
 vous encore b...
 enu. L'encre n'est pas...
 as longtemps que...
 faut vite, serait-...
 le... mais...
 Grand Dieu! qui...
 était idiot!
 Quand Pierre fut...
 d'une voix: A la Seine! à la...
 En quatre mots...
 nai le plus promptement...
 urveiller les issues des...
 benna était long;...
 ait ne pas être...
 eue la vieille mère...
 Arrivé sur le qui...
 une rue. Tous les...
 eu de moule...
 local soufflait.
 — Mon Dieu, p...
 suez vouloir...
 Il avisa un...
 on loin de lui. Il...
 s'agissait.
 — Bien! bien!...
 ouvre avec une...
 écrite! Je cours. Et...
 l'endroit où il...
 Précise s...
 leur qui vit...
 onduisit à ses...
 esses, les...
 roisient, se...
 zèle et son...
 alternelle si...
 contre le nom...
 ont le...
 Richard et sa...
 agis.
 — Enfin elle...
 our moi, elle...
 — Qui aurait...
 es deux...
 écrite!
 Comment dire...
 s junes et les...
 maison du...
 Alors Robert...
 core jusqu'à...
 an après son...
 mari ne lui...
 — Notre...
 us tout, chère...
 Cette nuit-là,...



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu 92.

Modistes de M^{me} Celeste Ladraque (Anc^{te} M^{me} Thierry), Modes d'Alphonse Casquette d'Amazone de M^{me} Desprey, Vraie Dentelle de Cambrai de Ferguson aîné, Papeterie et Rubans d'Audoyer (de Lyon), Mouchoir de Chapron, Corsets de M^{me} Hippolyte, fournisseur de S. M. l'Impératrice, Bonneterie de Legrand, fournisseur de S. M. l'Empereur et des cours étrangers, Envoi de la M^{me} de Commissionnaire de la Vallée & C^{ie}

LONDON at the Monitor Office 13 Brook Street Joho NEW-YORK Pinner & C^o General Agents. MADRID T. J. de la Vina

Il e deux corps
sur son lit. Ve
Il s'ennuie en
— Bonjour, ma
Sire Grise va le
faire-encore par
les doigts! — je n
peut pas d'avoir la
même avec ses
autres enfants.
— Je suis chargé
d'encre. Vous-vo
le fait?
L'homme balbutie: le
fait. Sa mère tortill
en silence; elle ne se
fait.
L'homme regarda son
— Si l'on l'a man
ou non.
L'homme tamba à ses g
— La condition
de la surcharge, non
l'homme, veut voir
l'homme.
Il descendait l'escal
à vide marchand.
Il avait deux sacs.
Ils se sont arrêtés.

NOTICE SUR

Il est un petit coin de
sur son lit, d'où je ne
peux l'arrêter ou servir l
homme!
Il est sur la rive de No
ville, à Villers-sur-
l'Yonne ce charmant vi
llet s'élevait par ses
côtés, qu'il couvre et s
cette page au plus la
cette.
Il est petit, habillé la
de son temps, tantôt e
cette délicate les gran
cette et rétro, pour
ce sont.
Il est le droit, le ferme,
cette page se promettait
celui, et qui, sans cesse
cette de l'homme de ses
cette... le propriétaire ce
cette autre sacre et où la
la face, à la fois l'homme
cette table, ses places et se

il se trouva incapable d'aller à son travail, et sa mère resta avec lui. Vers midi, on frappa à la porte, et M. Frumence entra.

— Bonjour, madame, bonjour, monsieur Richard. Notre Cécile va bien et la petite aussi... très bien. Voulez-vous me permettre de m'asseoir un moment?... Cinq étages!... je suis tout essoufflé. Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir la figure rayonnante.

Richard avait rougi, puis pâli. Il était sur des charbons ardents.

— Je suis chargé d'une réponse pour vous, lui dit Frumence. N'aviez-vous pas demandé quelque chose à Cécile?

Richard balbutia; le fait est qu'il ne savait ce qu'il disait. Sa mère tortillait dans ses doigts un coin de son tablier; elle ne savait pas davantage ce qu'elle faisait.

Frumence voyait tout cet embarras et souriait.

— Eh bien! madame, dit-il enfin, Cécile consent, et moi aussi.

Richard tomba à ses genoux, sa mère lui sauta au cou.

— A une condition! cria Frumence, c'est qu'à dater du mariage, nous demeurerons tous ensemble. Maintenant, venez voir Cécile et la petite. Elles vous attendent.

En descendant l'escalier, Frumence donnait le bras à la vieille marchande. Il lui dit tout bas: — Vous avez connu deux avarés... là-bas... sur la place? Oubliez-les; ils sont morts, bien morts.

Ensuite, M. Frumence se fit conduire chez le monsieur dont il avait pris l'adresse la veille au soir, sur le quai. En entrant, il reconnut celui qui, deux ans auparavant, avait quêté sur la place avec la marchande de pommes pour le petit garçon blessé. Celui-ci reconnut aussi Frumence et fut bien surpris de la façon dont il l'entendit parler; il fut bien plus surpris encore quand Frumence l'invita à la nocé de sa fille avec le fils de la marchande de pommes. Il promit bien de n'y pas manquer, et, comme il reconduisait Frumence en lui serrant la main, celui-ci lui dit à l'oreille: — Vous avez pu connaître deux avarés, là-bas, sur la place?... Oubliez-les. Ils sont morts... bien morts!

— Je le vois bien, répondit le monsieur.

Cependant, le bon gros sou en métal de cloche était toujours entre ses deux planches. On avait été trop occupé toute la matinée pour songer à lui. Quand il fut question de la retirer de son trou, la petite Cécilie n'eut qu'à le soulever un peu avec une épingle, et, — voyez le capricieux! — il sortit aussitôt. Bien entendu que ce sou est une relique de famille.

Enfin, le banc de pierre est toujours à sa place sur ses trois supports. Nombre de gens vont journallement s'y asseoir; mais plus jamais les deux avarés d'autrefois; ils sont morts... bien morts...

LOUIS FOURTOUL.

PIERRE.

NOUVELLE AYANT OBTENU LE SECOND ACCESSIT DÉCERNÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES.

Υυχι.

I

Il est un petit coin de la France où je ne me suis jamais arrêté, d'où je ne suis jamais reparti sans me dire: Combien on serait heureux de pouvoir rester là toujours!

C'est sur la côte de Normandie, entre Honfleur et Trouville, à Villerville-sur-mer.

Derrière ce charmant village, des collines richement boisées s'abaissent par replis harmonieux vers la baie de Seine, qui s'ouvre et s'agrandit précisément en cet endroit jusqu'aux plus lointains horizons de l'immensité.

A vos pieds, tantôt la falaise rocheuse, tantôt la dune verdoyante, tantôt enfin les prairies salines, au milieu desquelles les grands bœufs s'arrêtent parfois, immobiles et rêveurs, pour écouter la voix de l'Océan qui monte.

Sur la droite, le fleuve, qui va toujours en se rétrécissant jusqu'au promontoire à peine entrevu de Quillebœuf, et qui, sans cesse chargé de brumes, semble charrier au-dessus de ses eaux... qui ont vu tant de choses... le mystérieux courant intellectuel de Paris, cette autre source d'où lui afflue l'idée!

En face, à trois lieues de distance, le Havre... avec ses mâts, ses phares et ses fumées. Au-dessus du Ha-

vre, cette charmante côte d'Ingouville, si coquettement parée de blanches villas enfouies dans les arbres, et que Casimir Delavigne a chantée comme le premier point de vue du monde. Vers la gauche enfin, la rade... puis la mer.

Il y a dix années environ, mis en fuite par l'existence beaucoup trop parisienne de Trouville, je vins m'installer à Villerville; pour la première fois j'eus la paisible félicité d'y vivre durant tout un mois en véritable paysan, en véritable pêcheur.

Ma chambre, ou plutôt mon ermitage, avait des murailles blanchies à la chaux, de grosses solives noires au plafond, le plus rustique ameublement qui se puisse imaginer; pour unique ornementation, un petit saint Jean de cire sous un globe de verre, et quelques-unes de ces bonnes gravures, outrageusement enluminées d'indigo et de vermillon, qui décorent invariablement toutes nos chaumières françaises: le *Juif-Errant*, encadré dans sa complainte en trente-six couplets; les *Amours de Pyrame et Thisbé*, le *Jeune et beau Damon*, etc., etc.

Mais la fenêtre s'ouvrait précisément au-dessus de la falaise; mais, outre le ravissant panorama de la baie, chaque marée basse découvrait à mes yeux le vaudeville babillard de la pêche aux moules quotidiennement pratiquée par mes trois ou quatre cents

Villervilloises en bonnet de coton, tandis que les maris, les pères et les frères croisent au large durant toute la semaine sur leurs barques de pêcheurs qu'ils appellent des *plates*, et dont ils reviennent, chaque samedi soir, échouer sur la grève du village l'humble et pacifique escadrille.

Tout cela était plein de mouvement, de couleur, de bruit, de gaieté.

Mon hôtesse jurait quelque peu cependant avec le reste de l'entourage. C'était une grande et maigre commère d'une quarantaine d'années, âpre au gain, prompte à la dispute, sans cesse veillant d'un air rogue à ses chers intérêts, par-dessus tout despotique en diable, en un mot, une vilaine femme.

Mais, payant grassement et d'avance, j'étais une sorte de dieu pour la Césarine. Elle adoucissait pour moi ses aigres accents et ses fauves regards. Sitôt que mon pas retentissait dans la maison sonore, elle accourait au-devant de moi, elle redressait et sa haute taille et son sourcil froncé, elle attirait avec une sorte de coquetterie et sa guimpe écarlate, et son inévitable bonnet de coton, elle me souriait... comme l'avare sourit à son trésor. Que demander de plus? Et puis, elle avait deux enfants charmants : un jeune gars de treize ans à peine, une fillette d'une année tout au plus la cadette de son frère, blonds l'un et l'autre de cette douce nuance particulière à la Normandie, avec de grands yeux bleus tout pleins de tendresse et parfois d'une fière volonté. A coup sûr, par là seulement, ils tenaient de madame leur mère.

Quant au maître de la maison, il me restait encore à faire sa connaissance; car c'était un pêcheur, et je l'ai déjà dit, les pêcheurs de Villerville ne sont présents au village que le samedi soir, et retournent à la mer dès la marée du lendemain. Or, je n'étais installé chez la Césarine que depuis le jeudi. Mais le dimanche arriva bientôt, et avec lui Pierre Aubert.

II.

C'était un matelot de trente-cinq ans environ, petit, replet, brun, aux cheveux coupés carrément autour du front, sauf deux longues boucles retombantes dans lesquelles brillait l'or des anneaux qui pendaient à ses oreilles avec une ancre de marine au milieu. Son sourire rêveur, ses yeux généralement attristés, son caractère silencieux, ses allures presque timides, surtout au vis-à-vis de la terrible madame Aubert, sa douce et franche physionomie, firent tout d'abord ma conquête. Et cependant, lors de notre première entrevue, les circonstances ne me prédisposèrent nullement en sa faveur, — bien au contraire!

Assis sous la haute cheminée de la salle basse, je causais avec la Césarine, qui préparait en ce moment le repas du soir.

Tout à coup les deux enfants arrivèrent de l'école, au-grandissime galop, leurs livres sous le bras.

— Le voilà! s'écrient-ils d'une voix tout essoufflée! Voilà Pierre! Nous avons aperçu sa plate du haut de la dune. Il débarque maintenant. Nous allons courir au devant de lui. N'est-ce pas..... mère..... n'est-ce pas?

— A quoi bon? refusa plus aigrement que jamais la Césarine. Il est bien assez grand pour venir tout seul, je pense. D'ailleurs, j'ai besoin de vous. Allez

tous les deux au jardin, me cueillir de la fourniture pour ma salade. Allez donc!

A ces trois dernières syllabes, plus qu'impératives, les deux pauvres petits disparurent tout à coup, semblables à deux oiseaux effarouchés.

— Diable!... pensai-je à part moi. Monsieur mon hôte serait-il par hasard un mauvais père... un mauvais mari?...

Quelques minutes après, il arriva.

Comme pour corroborer cette impression fâcheuse, la Césarine n'alla pas à lui; elle ne lui présenta ni le front ni la main; elle ne daigna pas même accueillir son retour d'un sourire.

Non... Elle se contenta de décrocher une ardoise de la muraille, et le crayon déjà dans la main:

— Combien? dit-elle sèchement.

Pierre Aubert tira de sa vareuse une grosse bourse de cuir, et, jour par jour de la semaine, il énuméra le produit de sa part de pêche, dont il déposait au fur et à mesure l'argent sur le coin du buffet.

Pendant ce temps-là, la rapace ménagère alignait sur l'ardoise ses chiffres grossiers. Puis elle les additionna longuement; plus longuement encore, elle vérifia les pièces blanches, et jusqu'au moindre sou.

Par bonheur, le compte se trouva juste.

Césarine en encaissa le montant dans un tiroir, referma ce tiroir à double tour, et remit magistralement la clef dans sa poche.

Dans la sienne, Pierre Aubert resserra silencieusement sa bourse de cuir, dont il venait de livrer tout le contenu, sans une hésitation, sans un regret, avec la plus indifférente et la plus bonasse docilité du monde.

— J'allais mal le juger, pensai-je, à la vue de cette petite scène d'intérieur. Pierre est assurément un bon mari.

Au même instant, les deux blondins firent une seconde irruption plus impétueuse peut-être que la première dans la salle basse. Déjà de retour (les deux pauvres petits avaient du courir bien fort), ils se jetèrent au cou de Pierre Aubert avec une telle spontanéité, une telle joie, une telle tendresse, que bien vite j'ajoutai tout bas:

— Et c'est un excellent père!

Mais quel ne fut pas mon étonnement, lorsque les deux voix enfantines, pouvant enfin remonter du cœur aux lèvres, s'écrièrent à la fois:

— Bonjour, bonjour, mon oncle Pierre!

Ce n'était que l'oncle des deux enfants?... Ce n'était pas le mari de Césarine? De la part d'un frère, ou même simplement d'un beau-frère, tant de soumission, tant de résignation, tant d'abnégation devenait bien plus remarquable encore?

Mais ce qui me sembla surtout étrange, ce fut la passion toute paternelle de Pierre Aubert pour les deux enfants.

Il les avait pris sur ses genoux, il leur souriait, il les embrassait, il les caressait avec un si touchant amour que moi-même, qui considérais à l'écart ce tableau, je m'en sentis tout ému.

Un instant ainsi se passa.

Puis, tout à coup, et comme si quelque ancienne blessure eût ressaigné en lui, quelque douloureux souvenir, Pierre Aubert pâlit affreusement... une larme roula dans ses yeux... il se leva... et, bien que d'une

voix toujours pleine de douceur, écartant sa nièce et son neveu :

— Allez jouer sur la grève, dit-il, allez, *mes enfants!*

Dire ce qu'il y eut de poignante tristesse, et néanmoins de singulièrement affectueux dans ces deux derniers mots : Non... non... ce serait impossible.

Les deux pauvres blondins, tout contristés l'un et l'autre, hésitèrent un instant. Puis, éloignés par un nouveau geste presque suppliant de leur oncle, surtout par une plus concluante rebuffade de la part de madame leur mère, ils disparurent, mais non plus en courant, dans la direction du rivage.

— On sait bien que vous ne les aimez pas!... fit alors la Césarine d'un air sec, mais il est inutile de tant le montrer à ces pauvres petits!

Pierre ne répondit pas. Il ferma les yeux et porta la main à son cœur, comme pour y comprimer une trop juste révolte ou une plus cruelle souffrance.

Puis, allant prendre une bêche dans un coin :

— Je vais travailler à notre jardin, dit-il simplement.

Et il sortit.

III.

En regardant le pauvre pêcheur s'éloigner, Césarine avait eu un mouvement d'épaules, une grimace...

Déjà je presentais un drame villageois... Je suivis Pierre, et de loin, caché derrière un buisson, j'observai.

Pierre arriva effectivement à un petit enclos de légumes situé sur les confins du village; effectivement, il planta sa bêche; mais presque aussitôt, se redressant, bien que la main toujours appuyée sur l'extrémité du manche, il se prit à regarder étrangement certaine maisonnette dont le toit fumait à quelques pas au-dessous de lui, dont l'une des fenêtres était entièrement tapissée par les rameaux fleuris d'un rosier grim pant.

C'était à cette fenêtre uniquement que semblaient rivés les regards du matelot.

A travers le tremblotant rideau de verdure, j'entrevis une ombre de femme.

Immuable comme une statue, Pierre Aubert resta là jusqu'à la nuit close, jusqu'à ce que la dernière étoile se fût allumée dans le ciel.

Puis, la bêche sur l'épaule, il reprit à pas lents le chemin du village.

Mais au moment où, pour ainsi dire, il s'était arraché du milieu du champ, j'avais distinctement entendu le soupir désolé d'un cœur sans espérance!

IV.

Le lendemain matin, au sortir de la messe, j'aperçus Pierre Aubert sur le seuil de l'église.

D'une main, il tenait les deux enfants; l'autre, humide d'eau bénite, était silencieusement tendue vers une jeune femme qui, prête à sortir, allait passer devant lui.

Une bien douce et bien belle créature, je vous le jure... au teint d'une mate blancheur, bien que ce fût une simple paysanne... aux longs yeux noirs pudiquement baissés... à l'angélique sourire... et qui, bien

qu'elle parût trente ans, conservait encore au front le chaste cachet de la virginité première.

Lorsque les doigts se rencontrèrent, il y eut chez tous les deux un frémissement, une pâleur, un éclair...

N'était-ce pas là cette ombre que j'avais entrevue, la veille au soir, à travers les roses?...

V.

Quelques instants plus tard, le doute ne m'était plus permis.

La mer remontait de bonne heure ce jour-là, les pêcheurs s'apprêtaient à regagner leurs plates.

Pierre Aubert partit le premier; mais, prenant le plus long, il passa devant la maisonnette au rosier.

A ses pieds une fleur tomba.

Il la ramassa vivement, la cacha de même dans sa vareuse, et, comme un voleur qui vient de dérober un trésor, il s'enfuit.

VI.

Vers le soir, au moment où les plates quittaient leur mouillage, je vis encore... car j'observais toujours, un mouchoir blanc qui flottait à la fenêtre que vous savez.

Pierre Aubert était debout à l'arrière de sa barque, les yeux plus que jamais fixés vers la maisonnette.

Évidemment il y avait une histoire.

J'eusse pu la connaître tout de suite en interrogeant un des Villervillois, une des Villervilloises surtout, surtout peut-être la Césarine.

Mais, quelle que fût l'impatience de ma curiosité, je me dis :

— Attendons... je ne veux rien apprendre que de Pierre lui-même!

Quinze jours plus tard, j'étais un soir avec mon hôte à bord de sa plate. La nuit s'avancait, splendidement étoilée. Le calme était profond, la mer immobile. Le mousse et le matelot dormaient dans la cabine, en attendant que le réveil de la prise permit de jeter les filets. Pierre, dont j'étais devenu l'ami, vint s'asseoir à mes côtés sur une voile, et prit la parole en ces termes... ou du moins à peu près, car peut-être ne parviendrai-je pas à conserver à son récit la fine fleur de sa simplicité touchante :

VII.

Vous désirez savoir pourquoi je ne suis pas gai... C'est bien simple, et cela vous fera peut-être sourire. N'importe... voici...

J'aime Marie! Avais-je besoin de vous le dire? Comment cet amour-là nous est-il venu à tous les deux? C'est que le bon Dieu nous l'avait mis au cœur dès notre naissance, voyez-vous bien? Car nous étions tout petits enfants encore que nous nous chérissions déjà. En grandissant, ça n'a fait que croître. On nous rencontrait toujours ensemble, dans le même sillon, dans le même buisson, dans le même rayon, dans la même vague!... Premiers mots, premiers jeux, premières larmes, premiers sourires, tout nous fut commun. Quand nous étions restés longtemps rêveurs, et que l'un des deux reprenait tout à coup la parole,

l'autre ne manquait jamais de s'écrier : « Tiens, je le pensais ! » Je croirais presque que nous avons le même esprit, la même âme ; il y a des vieux dans le village qui l'ont dit souvent. Nous avons fait notre première communion le même jour, en même temps, côte à côte ; ces choses-là vous lient encore, voyez-vous ! Lorsque j'ai commencé à aller à la mer, jamais je ne suis parti sans qu'elle priât à la croix de la dune, jamais je ne suis revenu sans qu'elle entrât dans le flot jusqu'à la ceinture pour accourir plus vite au-devant de moi. Puis, je la prenais sur mes épaules pour la reporter à terre, où l'on s'embrassait en riant. Oh ! oui, nous avons été bien heureux comme enfants ! Mon bon Dieu, pourquoi ne reste-t-on pas toujours petits ?

Notre jeunesse fut bonne encore cependant : l'hiver, toujours côte à côte à la veillée, le printemps aux fraises, à la moisson l'été, l'automne aux noisettes ! Et les jours d'assemblée donc ! Que de joyeuses rondes nous avons dansées, Mariette et moi ! Que de doux retours le soir, à travers les champs éclairés par la lune ! Quelles riantes promesses d'avenir, que d'espérances du paradis ! Quels beaux rêves !

Puis, l'âge vint où l'on se marie... Nous n'y aurions songé ni l'un ni l'autre... Oh ! ma foi ! non ; ça ne nous pressait pas... nous étions si heureux comme ça ! Mais les autres y pensèrent pour nous, en tête M. le curé.

— Allons ! que nous dites donc, Marie et moi... Mais qu'est-ce que ça nous fait à nous deux?... nous ne pouvons pas nous en aimer davantage !

La chose, néanmoins, présentait quelques difficultés. La mère de Marie était riche. Moi pas. De plus, orphelin. C'était mon grand frère Césaire qui m'avait élevé. En voilà un cœur, celui-là !... Brave frère !... Ce fut lui qui, avec M. le curé, alla franchement aborder la question de mariage au vis-à-vis de la mère de Marie.

— J'avais bien juré que ma fille épouserait quelqu'un d'aussi *possédant* que nous, répondit-elle. Mais, comment voulez-vous que je tienne parole à mes écus?... Marie et Pierre s'aiment tant !...

Elle avait bien raison, la vieille !

VIII.

A cette dernière phrase, il y eut dans la gorge de Pierre un sanglot, dans ses yeux une larme.

Mais il était fort, mon matelot ! A peine avais-je eu le temps de lui serrer la main, qu'il reprenait déjà son empire sur lui-même et le cours de son récit.

— Jugez si nous fûmes contents, Mariette et moi... puis le grand frère Césaire... puis M. le curé... puis tout le village... car nous y étions généralement aimés... Dame, on est si bon quand on aime !...

Il y eut donc comme une fête. Bientôt après, les accordailles. Un beau jour encore que celui-là ! Hélas ! ce devait être le dernier !

C'était dans la semaine. Naturellement, je n'étais pas allé en mer. Césaire aussi voulait rester. Césarine exigea qu'il partit. Il y en a qui l'ont accusée de cela, prétendant que le travail, en un jour de fête, porte malheur... Mais c'était un tort de leur part. La Césarine était mère... Elle avait ses deux enfants encore

tout petits... Fallait songer, avant tout, au pain de la maison !

La journée se passa bien cependant. Sur le soir, le ciel se couvrit de nuages. Il y avait de l'orage dans l'air. Mais nous ne pensions pas à ceux qui étaient au large, nous autres ! Le bonheur rend égoïste... On dansait ! Tout à coup... un éclair... un grand coup de tonnerre... puis des cris :

— Une barque à la côte... en danger de perdition... La *plate* à Césaire !

Déjà j'étais sur la grève.

Quelle tempête !... Jamais... non jamais de mémoire d'homme on n'avait vu la pareille !

Je fis tout ce qui est possible à un homme, monsieur. A trois reprises, je me précipitai dans la mer en fureur. La dernière fois je faillis y rester aussi. On m'en retira brisé, sans connaissance, comme mort. Mais non... non... Hélas ! ce n'était pas moi qui devais mourir !

C'était Césaire !

Quand je revins à moi, il était là, couché tout sanglant parmi les roches, et conservant juste assez de forces pour me dire :

— Pierre, sois le frère de ma femme, sois le père de mes enfants !

— Césaire, répondis-je, je te le jure !

Et, du moins, il mourut tranquille.

IX.

Vous comprenez bien, monsieur, que cet événement-là suspendit les apprêts de la noce.

Marie et moi, l'un à l'autre, nous nous étions dit : A bientôt !

En rentrant à la maison, j'avais embrassé les enfants de mon frère... *mes enfants*.

J'avais donné la main à Césarine.

C'était comme si tous les notaires du monde y avaient passé.

Six mois s'écoulèrent ainsi.

On commençait autour de nous à reparler du mariage.

Mais... je ne sais pourquoi... sans doute par un secret pressentiment... je n'osais pas en ouvrir la bouche... ni à la Césarine ni à la mère de Marie.

Ce fut celle-ci qui me fit demander la première.

— Pierre, dit-elle, vous avez adopté les enfants de votre frère ?

— Oui, mère Jeanne.

— Et sa femme aussi ?

— Oui... mère Jeanne... aussi sa femme.

— Adopté tout à fait ?

— Tout à fait.

— Votre dessein est donc de ne point les quitter ?

— Mère Jeanne... je l'ai juré à mon frère mourant !

Il y eut un silence. J'avais le cœur bien serré.

— Écoute, Pierre ? reprit la vieille. Je suis loin de m'opposer à ce que tu abandonnes à la veuve, aux orphelins, une part dans ta pêche... une aussi large part que le voudra ton bon cœur... Tu vois que ce n'est pas l'intérêt qui me met martel en tête... Mais je connais la Césarine, vois-tu bien ? Laisser aller ma fille *chez elle*, ou voir la Césarine s'installer ici... jamais !...

Ce dernier mot venait tout à coup sous mes pas d'entr'ouvrir un abîme. Moi aussi, je connaissais la Césarine... Moi aussi, je comprenais maintenant que c'était impossible!

— Mère Jeanne... que je balbutiai cependant.

— Je ne m'oppose point à votre mariage, reprit avec une lente solennité la vieille paysanne. Je te dis la condition que j'y mets... voilà tout. Tu sais que je n'ai qu'une parole, mais aussi qu'une volonté!

Pour ce qui est de ça, monsieur, c'est connu de tous... Une vraie femme antique... quoi... la mère Jeanne!

— A toi donc de décider de ton sort, conclut-elle, et de celui de ma fille!

Je relevai la tête... Marie était là qui me regardait fixement, les yeux dans les yeux.

Il fallait ou me parjurer ou la perdre à jamais!

Oh! monsieur, je ne conçois pas que l'on puisse survivre à des moments comme celui-là. Mes oreilles bourdonnaient comme dans une forte fièvre... j'avais devant les paupières des flammes rouges et bleues... j'étouffais... ma tête, mon cœur, mon âme, tout me semblait prêt à éclater à la fois.

— Pierre, dit encore la mère Jeanne, il faut répondre. Veux-tu rester *seul* avec la Césarine?... veux-tu venir *seul* ici?... Choisis.

J'ouvris d'abord la bouche pour crier:

— Je reste... Me voilà!

Mais ces paroles me rentrèrent comme d'elles-mêmes dans la gorge... Mais au moment même où je me disais: Après tout, je donnerai de l'argent aux pauvres petits, à la Césarine, beaucoup d'argent... Il me sembla, tout à coup, que je voyais se dresser devant moi mon frère, pâle, ensanglanté, comme dans la nuit de la tempête, mais triste maintenant, mal satisfait, et d'un air de reproche murmurant: Ce n'est pas cela seulement que tu m'avais promis, Pierre... Non, non... ce n'est pas cela!

Aussitôt, je fis un effort sur moi-même... un effort qui aurait dû me tuer cent fois... et d'une voix brisée, mais ferme, je répondis:

— Mère Jeanne... j'ai juré!

Puis, comme un homme ivre, comme un fou, je me sauvai à toutes jambes.

X.

Dans mon délire cependant, j'avais senti la main de Marie serrer ma main, j'avais entendu la voix de Marie murmurer à mon oreille:

— Bien, Pierre... bien... tu es un honnête homme!

Durant toute une année, je me répétais ce mot, qui m'avait semblé l'espérance, sinon la promesse que Marie attendrait un jour sa mère, qu'elle trouverait peut-être un moyen de nous remettre tous les deux d'accord?

Je me disais cela... oui... mais j'évitais de rencontrer Marie. A cette époque-là, nous étions jeunes encore... et je souffrais tant!

Pour me redonner du courage, je regardais mes enfants, je les embrassais, je les aimais!

Hélas! je n'avais plus qu'eux à aimer maintenant!

Parfois, néanmoins, il y avait des moments... des

moments où je me sentais la folle rage de les repousser, comme la cause vivante de mes chagrins, comme l'insurmontable obstacle à mon bonheur!

Pauvres petits! Je reprenais bien vite le dessus, je me roidissais dans mon devoir.

Oh! monsieur, j'ai la conscience de l'avoir religieusement rempli, et mon frère Césaire, qui est là-haut, doit être content de moi!

N'est-ce pas... monsieur... n'est-ce pas?... Vous m'avez vu à l'œuvre... Pour la Césarine, je suis un frère comme il n'y en a pas... Pour les orphelins, je suis un véritable père!

Je les aime doublement, je crois... et parce qu'ils sont les enfants de Césaire... et parce qu'ils sont le souvenir, sans cesse caressé, de mon éternelle douleur!

Mais revenons à ces premiers jours... aux jours qui suivirent celui où je m'étais enfui de la chaumière de la mère Jeanne... au temps où, Marie et moi, nous ne nous étions pas encore reparlé.

Combien se passa-t-il de mois ainsi? Je n'aurais su le dire alors; je n'avais plus le sentiment de rien; j'étais devenu comme une espèce d'idiot.

Mon pauvre cœur, cependant, commençait à se calmer, à s'endormir avec le temps.

Mais voilà qu'un bruit tout à coup m'arrive: Marie va se marier!

Oh! comme je sentis bien alors que je l'aimais toujours!

Je la cherchai cette fois. Peut-être de son côté me cherchait-elle aussi? Ce double besoin de se revoir ne tarda pas à nous faire nous rencontrer, face à face, un soir, dans le chemin creux qui mène à Trouville.

Oh! je n'eus même pas besoin de parler. Elle avait lu ma question dans mes yeux. D'elle-même elle y répondit.

C'était la vérité!

— Pierre! ajouta-t-elle vivement, Pierre, je suis ta fiancée, ta fiancée toujours... Et tant que de toi-même tu ne m'auras pas dit: Épouse Jacques!... je resterai fille. Mais ma mère me supplie... ma mère est bien vieille... bien malade... Mais j'ai peut-être aussi à remplir un devoir!...

Un cri de désespoir m'échappa.

— Pierre! s'écria Marie tout en pleurs... je t'aime! Pierre... tu n'en peux douter... je t'aimerais toujours... Mais je ne puis pas, cependant, pour toi, laisser mourir ma mère!

A ce cri de son dévouement, non moins douloureux que le mien, j'aurais dû tomber à ses pieds, consentir à ce qu'elle implorait, moi-même lui crier: Résignation et courage!

Mais non... non... je n'avais plus la tête à moi... j'éclatai en durs reproches, en odieuses menaces, en emportements insensés.

— C'est mal!... murmura doucement Marie... C'est bien mal... mais je ne saurais t'en vouloir... mon pauvre Pierre... car c'est l'excès de ton amour qui parle en ce moment... La raison te reviendra bientôt... bientôt, je l'espère... et, avec elle, une meilleure réponse... Je l'attendrai!...

Et elle me laissa, sanglotant et brisé, sur le bord du chemin.

Ch. DE SLVS.

(La fin au prochain numéro.)

COURRIER DE PARIS.

Au milieu du deuil universel qui nous entoure, en présence du spectacle des maux causés par les inondations, la première idée qui se présente à l'esprit, c'est celle de remercier le ciel d'appartenir à un pays où l'infortune trouve de l'écho dans tous les cœurs, où depuis le premier jusqu'au dernier degré de l'échelle sociale, tout le monde s'associe dans une seule et même pensée, la charité; où la conspiration de la bienfaisance se recrute, pour ainsi dire, d'autant de complices qu'il y a de citoyens. Du plus grand au plus petit, toutes les bourses se sont ouvertes; il n'est pas un humble artisan, pas une modeste ouvrière, qui ne dépose son obole dans l'aumônière du malheur. Touchante solidarité, qui fait que le pauvre épargné par la main de l'adversité se prive d'un peu du nécessaire pour soulager le pauvre plus à plaindre que lui! Voilà la véritable fraternité humaine, celle qui ne s'affiche ni sur le papier ni sur la pierre, mais dont la source est au fond des cœurs!

Les théâtres, comme d'usage, n'ont point été les derniers à payer leur tribut aux victimes du terrible fléau. Dans les calamités publiques, le théâtre ne se fait jamais attendre. Directeurs, acteurs, auteurs, employés, tout le personnel dramatique abandonne à l'envi ses droits, ses feux, ses honoraires, pour venir en aide à des misères aussi vastes qu'elles sont profondes. Ne serait-il pas de l'honneur de l'administration des hospices de faire le sacrifice de la dime qu'elle prélève sur l'ensemble de la recette? Toutes les douleurs ne se doivent-elles pas une mutuelle sympathie? Il y a deux mille ans que Virgile a mis dans la bouche de Didon, ce vers digne de servir de devise à tous ceux qui souffrent :

Non ignora mali, miseris succurrere disco.
Connaissant le malheur, je sais y compatir.

Ce détour me ramène tout doucement aux nouveautés de la quinzaine, et je me hâte de profiter de la transition.

S'il faut en croire MM. Grangé et de La Rounat, c'est un pays bien primitif que la Bretagne. Filles et garçons y poussent la candeur jusqu'à l'ingénuité la plus fabuleuse, et telle qu'elle stupéfierait d'étonnement les rosières de Nanterre et de Salency. Cette remarque s'applique plus particulièrement à mademoiselle Paquerette et à M. Banalec, deux fiancés qui, à la veille d'entrer en ménage, en sont encore, l'un comme l'autre, à l'a b c d de l'amour. Cependant survient dans le village un jeune et fringant officier sorti du service à la chute de l'Empire (j'oubliais de vous prévenir que la scène se passe dans les premières années de la Restauration.) Cet officier, qui répond au nom de Gaston de Beaupré, est une manière de misanthrope, assez enclin à chanter comme ce personnage d'un vaudeville autrefois célèbre :

Heureux habitants des beaux vallons de l'Helvétie,
Pays enchanté,
Séjour de l'hospitalité!
Au milieu de vous, oui, je viens pour passer ma vie,
Loin des intrigants
Des coquettes et des méchants.

Seulement il le chante sur un autre air.

Quoi qu'il en soit, notre officier qui, en matière d'amour, n'en est plus à faire son stage, imagine pour passer le temps, de se charger de l'éducation de l'ingénue, en tout bien tout honneur s'entend et dans l'intérêt du futur. Mais comme dit certain proverbe : « A jouer avec le feu on se brûle. » En essayant de fondre ce petit cœur de glace,

voilà notre jeune guerrier qui prend flamme et s'enamoure pour tout de bon. Si bien que la leçon se termine par un baiser, et que le professeur épouse l'écolière, ce qu'il était facile de prévoir.

Cette idylle en sabots est égayée par une musique très fraîche et très spirituelle de la façon de M. Duprato, l'heureux auteur des *Trovatelles*. Le livret est de MM. Grangé et de La Rounat, deux vétérans du vaudeville. Livret et partition se sont partagé les honneurs de la soirée.

Aux Français encore une églogue, mais sans musique. Cela s'appelle le *Village*. Ce n'est pas précisément du fruit nouveau. Le *Village* a déjà vu le jour il y a quelques années sous la couverture saumon de la *Revue des Deux-Mondes*, et c'est là que le Théâtre-Français est allé la chercher pour lui faire les honneurs de la rampe. Rarement une pièce écrite en vue de la lecture résiste à l'épreuve de la représentation théâtrale. La plupart de ces œuvres, faites pour le coin du feu, périclitent dans ces essais d'acclimatation.

Il n'en est point ainsi des proverbes de M. Octave Feuillet. Plusieurs d'entre eux ont passé du livre au théâtre, sans que cette espèce de météorologie leur ait rien fait perdre dans l'estime des connaisseurs. Au contraire, ils y ont gagné ce qui manquait à ces petits chefs-d'œuvre de grâce, d'esprit et de bon goût, la popularité du succès.

Dans l'espèce, il s'agit tout simplement, tout uniment, tout bonnement, de deux amis séparés presque depuis l'enfance et réunis au bout de trente-cinq ans. L'un d'eux, voyageur acharné, a passé ces sept lustres à courir après l'inconnu; l'autre, marié, père de famille, goûte paisiblement le bonheur domestique, et oublie le reste du monde au coin de son humble foyer. Ce fortuné tableau d'intérieur attendrit et enchaîne notre touriste, qui, abjurant son larmeur vagabonde, fait vœu de vivre et de mourir dans les bras de l'amitié.

La perfection avec laquelle cette bluette est jouée par MM. Samson, Régnier, mesdames Nathalie et Jouassain double le prix de cet opuscule, auquel le public d'élite habitué des premières représentations a fait l'accueil le plus flatteur.

Le Vaudeville, de son côté, a obtenu un fort joli succès avec la piquante esquisse de mœurs exposée par MM. Louis Lurine et Raymond Deslandes, sous le titre de : *les Femmes peintes par elles-mêmes*; et le Palais-Royal a dansé, non sans agrément, une certaine *Sarabande*, composée par M. Meilhae. Ajoutons que les Bouffes-Parisiens viennent d'enrichir leur répertoire d'une charge mythologique, intitulée : *Vénus au moulin d'Ampiphros*, dû à l'association de MM. Brésil et Paul d'Estribaud. C'est un fleuron de plus à ajouter à la couronne de cet heureux petit théâtre.

Encore deux mots.

Les Folies-Dramatiques doivent à l'heureuse collaboration de MM. Mélesville et Carmouche, un certain *Voyage d'Anacharsis*, qui fera faire à tout Paris le voyage du boulevard du Temple; et M. Hamilton, le rival, que dis-je, le maître de tous les magiciens passés, présents et futurs, vient d'ouvrir, dans la charmante bonbonnière du boulevard des Italiens, un *Salon des prestiges*, dont les merveilles n'eussent pas manqué de le faire rôti tout vivant il y a quatre ou cinq cents ans. A l'heure qu'il est, ce petit palais enchanté ferait tout simplement sa fortune si sa fortune était à faire; mais il y a longtemps que sa fortune est faite. Ah! c'est que c'est un grand alchimiste que ce M. Hamilton: il a trouvé le secret de faire de l'or!

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE
MONITEUR DE LA MODE
JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Que dirons-nous des fêtes somptueuses que nous venons d'avoir et qui nous ont tant émerveillés ? Comment décrire l'effet de ce magnifique cortège, au milieu duquel s'avançaient majestueusement, au pas mesuré de leurs fiers coursiers, ces carrosses étincelants de dorures, qui semblaient être de véritables corbeilles de gazes et de fleurs, par les fraîches et délicieuses toilettes qu'ils renfermaient ?

Notre jeune Impératrice, belle et gracieuse comme un ange, était revêtue d'une robe et d'un manteau de cour

en dentelle. Sa coiffure se composait de la couronne Impériale en diamants, à laquelle se trouve le fameux *Régent* de France.

Ma mission n'étant point ici de faire un courrier de Paris, je ne donnerai pas un compte détaillé des réjouissances publiques ; je vais seulement consigner ce que j'ai vu de

plus remarquable en toilettes élégantes, parmi cette foule immense qu'attiraient les splendeurs inouïes qui se déployaient à nos regards.

À l'église *Notre-Dame*, pour la cérémonie du baptême du prince Impérial, toutes les dames du palais étaient en riches toilettes de cour avec le manteau. Les autres étaient mises aussi très élégamment, et avaient pour coiffure des fleurs et des dentelles, quelques-unes des voiles. Au bal de l'Hôtel de ville, la plupart des femmes qui ne dansaient pas avaient des robes de soie en étoffes brochées, en moire antique, en taffetas chiné, à larges rayures, de couleur claire ; en taffetas à volants *Pompadour*, et quelques fantaisies à dispositions diverses.

Quant aux danseuses, les robes de crêpe et de tulle, avec volants ou bouillonnés, dominaient. Il y en avait encore à double jupe, retroussées par des châtelaines de fleurs. Beaucoup de corsages étaient drapés derrière et devant. Sur d'autres se trouvaient des berthes, soit en dentelle, soit pareilles à l'étoffe de la robe.

Un grand nombre de toilettes charmantes, et que l'on remarquait particulièrement, avaient été exécutées chez madame *Céleste Ladraque*, à laquelle nous devons tant de jolis modèles de robes et de garnitures, que nous nous empressons de vous offrir souvent.

On pense bien que la maison *Delisle*, ce brillant sanctuaire où la mode étale constamment ses plus éclatantes merveilles, n'a pas été la moins favorisée dans cette circonstance, et qu'elle a fourni un vaste contingent en étoffes de cour et de ville, en robes de bal, confections et toilettes de toutes sortes. Quelques jours avant la fête, la maison *Delisle* était assiégée d'équipages, comme toutes les couturières ne savaient à qui répondre. La mode vient de se dédommager amplement, on peut le dire, de tout ce que les mauvais jours lui ont fait endurer de privations dans ses coquettes habitudes.

Les pointes en dentelle noire, ainsi que les petits mantelets semblables à volants, jouissent d'une vogue toujours croissante. Ils peuvent servir à deux fins. Rien n'est plus élégant pour toilette de ville d'abord ; puis, dans une soirée ou un bal, lorsque l'on ne danse pas et que, par conséquent, on ne veut point rester décolletée, on jette l'un ou l'autre sur ses épaules, et cela est à la fois riche et fort distingué.

À ce propos, nous rappelons les belles dentelles de Cambrai de la maison *Ferguson* aîné, à laquelle nous devons de pouvoir toutes aborder ce genre de parure, par la raison bien simple que ces dentelles imitent à s'y méprendre celles de Chantilly, et qu'elles coûtent de six à dix fois moins.

M. *Ferguson* est le seul qui fabrique la vraie dentelle de Cambrai, dont le travail est d'une perfection irréprochable, autant que les dessins sont variés et splendides. N'employant

E PARIS.

à notre jeune guerrier qui peut
à tout de bon. Si bien que le
er, et que le premier regard
le de prévoir.
Jette l'habit en sautoir est
che et très spirituelle de la
à l'autour des Trosses. La
La Rosat, deux volants de
se sont partagés les honneurs
aux Français encore une ag
s'appelle le Village. Le r
eau. Le Village a déjà vu
la couverture même de la
est là que le Théâtre-Français
faire les honneurs de la r
de en vue de la lecture r
tation théâtrale. La p
ain du feu, pendant dans
il n'en est point sans des
illet. Plusieurs d'entre eux
que cette espèce de m
dre dans l'estime des con
gagné ce qui manquait à
re, l'aspect et de bon goût,
dans l'espèce. Il s'agit bon
à bonnement, de leur
ce et rions au bout de
regard adonné, à peine
connu ; l'autre, après le
al le bonheur des
soin de son timide
entier et exécuter
vague, fait
de l'habit.
La perfection avec laquelle
Sanson, Digner, m
able le prix de ces
ité des premières
deur.
Le *Vanderbilt*, de son côté, a
e la papante espèce de
me et Raymond des
par elle-même, et le
s'agit, une certaine
Meilhan. Ajoutons que les
richer leur réputation d'
e : *Tomas* ou *ouïe* d'
L. *Brissot* et *Paul d'Escou*.
ter à la couronne de
Encore deux mots.
Les *Folies-Bernardines*
M. *Méville* et *Carman*,
vis, qui sera fier à tout
Temple ; et M. *Rambaud*,
sous les magiciens
e, dans la charman
bons, un *Solo* des
à pas manqué de
y cents ans. À l'
qui tout simplement
s'il y a longtemps
e c'est un grand
arrivé le secret de

1856, 2. RUE MICH.

pour la fabrication de ses dentelles que les plus belles soies cuites, elles ont autant de solidité que de souplesse moelleuse. Vainement quelques industriels ont cherché à les imiter, aucun n'a réussi, et la maison *Ferguson* aîné restera sans rivale en ce genre.

Nous avons remarqué, ces jours-ci, de ravissants petits mantelets blancs en organdi, pour jeunes personnes, ainsi que des fichus Louis XIII à pans. Les premiers, pleins de grâce par leur forme, étaient entourés d'un simple bouillonné, dans lequel, à volonté, on peut ou non passer un ruban. La garniture se composait, en outre, d'un volant ourlé. Quant aux fichus, les uns étaient garnis de dentelle et de ruches en ruban, au milieu desquels se jouaient de légères bouclettes de ruban étroit posées en travers, tout du long de la pèlerine et de l'échancrure, et suivant aussi le contour des pans. Il y en avait quelques autres avec bouillonnés et bouclettes en velours. Puis en tulle fond moucheté, enfin en simple mousseline unie. Ces frais modèles sortaient du magasin de mademoiselle *Anna Loth*, où l'on admire toujours les plus charmants objets de lingerie qui se puissent faire.

Les robes sont presque toutes à corsage montant, même celles en étoffes diaphanes, telles que la mousseline peinte et le barége. Seulement on ne double que le bas du corsage, pour laisser en haut la transparence de la chair, ce qui est d'un joli effet et plus habillé.

Quelques autres corsages se font décolletés, carrément; ceci est pour jeunes femmes ou jeunes filles. On pose alors dessus les petits fichus de fantaisie dont nous parlons plus loin.

Ce que l'on nomme *matinée* est une jupe avec un corsage basquine demi-ajusté.

Sur les robes dites *peignoir*, on met une grande pèlerine carrée. Cela est fort commode pour négligé d'intérieur du matin.

Pour négligé à la campagne, on fait beaucoup de robes en coutil fond blanc. Le corsage est montant, à basques très descendantes et boutonné tout du long. Souvent les boutons sont en nacre. On peut y ajouter deux rangées de grelots assortis, des filés *Tom-Pouce* ou des galons.

Les manches se feront à gros plis du haut, et de forme pagode ordinaire du bas, s'étalant bien en éventail. On mettra des manches en batiste empesée à revers mousquetaires, et un col uni aussi empesé.

Sur un grand nombre de corsages, on pose des berthes en étoffe semblable à la robe, soit rondes derrière et devant, soit rondes derrière seulement, et descendant en châle devant en allant mourir à la taille.

Les basques règnent de concert avec les corsages ronds. Quant aux modes, disons d'abord que madame *Alphon-*

sine vient de créer des modèles d'une ravissante distinction. Les uns, pour grande toilette, en crêpe et étoffes de fantaisie, d'autres en paille de riz, tout enjolivés de blonde et de fleurs, quelquefois ornés de plumes ou de marabouts.

Ces chapeaux sont très garnis sous la passe, toujours enroulés des joues, avec bavolet haut et forme fuyante.

Pour négligé, il y a de fort jolis chapeaux en grosse paille de riz, que l'on imite souvent en sparterie, par raison d'économie, car ces derniers coûtent peu cher.

La paille d'Italie reste dans le domaine des femmes riches; on l'imite aussi en paille fine cousue.

Le velours en bande continue à s'employer dans les garnitures de chapeaux, surtout pour ceux de demi-toilette en paille.

Le ponceau est pour cela la couleur à la mode. On met une ou deux traverses de velours de cette nuance sur la passe. Elle doit aussi en être bordée. Sur la calotte, on peut jeter une dentelle noire. Le bavolet sera en taffetas ponceau recouvert d'une haute dentelle.

On ajoutera, sur un côté de la forme et sous la passe, des touffes de coquelicots.

A cette époque de pérégrinations, où beaucoup de personnes partent pour les villes de bains, nous recommandons de nouveau tout spécialement la maison de commission *Lassalle et comp.* Elle expédie dans le plus bref délai de délicieuses toilettes de bal et de ville, des costumes d'amazonne et des pardessus de bains de mer.

Nous rappelons qu'il est essentiel d'envoyer un corsage de modèle, plat, montant, accompagné de l'indication de la longueur de la jupe, lorsqu'on veut recevoir une toilette toute faite.

Nous prions de ne point oublier que la maison *Lassalle* se charge aussi de tout ce qui est relatif aux ameublements, et que la plupart des objets dont ils se composent se confectionnent dans ses ateliers, sous la direction d'un habile tapissier, dont le goût est irréprochable. Par cet arrangement, la maison *Lassalle* peut offrir des avantages de prix réels, et répondre de la parfaite qualité des fournitures employées.

Elle se charge également de tout ce qui est nécessaire au service du culte, tels qu'ornements d'église, chemins de croix, tableaux, bannières, ostensoirs, calices, chandeliers, etc.

Avant l'exécution d'une commande, lorsqu'on le désire, on peut recevoir tous les renseignements ou dessins propres à déterminer l'achat qu'on veut faire.

Nous devons ajouter que la loyauté, la complaisance, et surtout le savoir expérimenté de *M. Lassalle* peuvent inspirer toute confiance dans les affaires qu'il traite.

Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 467.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau en crêpe, garni dessus de blondes, dessous de ruches, de grappe de groseilles blanches et de mûres.

Passe baissant devant, écartant beaucoup des joues. Forme fuyante à fond mou et arrondi, bavolet à plis.

Sur la passe sont étagés trois volants de blonde très légère, qui retombent jusqu'au bas du bavolet.

Brides en ruban n° 22.

Mantelet-écharpe en tulle de Lyon, garni de bandelettes en velours, de boutons et de dentelle de Chantilly.

Ce mantelet se fait en tulle de Lyon (en double), il se taille sur un patron ayant 1 mètre 70 de longueur totale, 35 centimètres de hauteur au milieu du dos, et se diminuant aux extrémités. Il est bien décolleté et forme derrière, dans le bas, un contour bien arrondi.

Le bord est garni tout autour d'une ruche en dentelle noire.

Les barrettes en velours sont larges de 2 centimètres et garnies tout autour d'une petite dentelle de Chantilly.

Sur chaque velours sont cousus de petits boutons pompons en velours.

Deux volants de Chantilly garnissent le bas.

Robe en barége à fond uni, avec volants à disposition.

Corsage montant froncé, taille ronde un peu busquée avec ceinture.

Quatre volants à la jupe.

TOILETTE DE CHEZ SOI DEMI-HABILLÉE. — Robe en taffetas à rayures.

Corsage décolleté carré.

Basquine en taffetas garnie de ruches en taffetas et de dentelles de Chantilly.

Le corsage de cette basquine est montant derrière, ouvert en cœur devant.

La basque est rapportée sous les côtés. Elle a de l'ampleur et elle est longue de 35 à 40 centimètres.

La manche, plate et courte du haut, est garnie de trois volants.

Une ruche borde toute la basquine. Un second rang de ruche est posé à 8 centimètres au-dessus.

Une ruche garnit le bas de la manche courte, ainsi que chaque volant.

Un double rang de garniture en dentelle orne le corsage venant se réduire à rien à la taille.

Un volant en dentelle couvre le haut de la basque et chaque volant de la manche.

Un grand volant tombe du bas.

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DE LA MUSIQUE.

(Fin.)

Comblé d'honneurs, admiré de ses contemporains, riche ou du moins en possession d'une aisance qui lui permettait d'envisager l'avenir sans inquiétude, Lassus ne devait pas goûter jusqu'à la fin de ses jours le tranquille bonheur qu'il devait à ses travaux et à ses talents. La nature lui avait départi une fécondité prodigieuse ; mais l'abus de cette brillante faculté finit par en altérer la source.

Un jour qu'il venait de visiter une maison de campagne située près de Munich, qu'il devait à la munificence de son maître, Guillaume le Pieux, duc de Bavière, et au sein de laquelle il se flattait de finir ses jours, sa femme crut démêler quelque chose d'étrange dans ses regards et dans ses paroles. Elle se hâta d'aller chercher des secours. Un médecin, qui accourut en toute hâte, reconnut que Lassus venait d'être frappé d'un transport au cerveau. Les soins qu'on s'empressa de lui prodiguer réussirent à le conserver à la vie, mais non à lui rendre la raison. Il languit quelque temps encore dans une folie douce et tranquille, qui se traduisait seulement par une mélancolie continuelle et un incurable abattement.

Orland de Lassus fit souche d'artistes. Ses deux fils et son petit-fils se firent tous les trois un nom dans l'art musical ; mais le plus célèbre fut son fils cadet, Rodolphe, qui fut maître de chant de la chapelle du duc de Bavière, et tint honorablement sa place parmi les premiers musiciens de son temps.

C'est du vivant d'Orland de Lassus et de Palestrina qu'on vit poindre les premiers essais de drame lyrique. La musique s'était jusqu'alors circonscrite dans les chants d'église et les chansons profanes ; l'Italie était destinée à la faire entrer dans la voie nouvelle qu'elle a suivie avec un si brillant éclat. C'est aux fêtes du mariage de Cosme I^{er} avec Éléonore de Tolède, que Florencé donna pour la première fois le spectacle

d'une représentation théâtrale avec accompagnement de voix et d'instruments. Ce fut d'abord une cantate chantée en l'honneur des nouveaux époux par Apollon,

les Muses et les principales villes de l'Italie, tous revêtus de costumes symboliques, et parés de leurs divers attributs. Puis on joua une comédie en cinq actes, coupés par un pareil nombre d'intermèdes. Ces intermèdes, ornés de chants soutenus par les sons d'un orchestre, formaient une action suivie, complètement distincte de celle de la comédie. C'était, suivant l'usage, une allégorie mythologique : L'Aurore éveillant la nature endormie, puis le Soleil évoquant tour à tour chaque heure de la journée, et la Nuit enfin ramenant le Sommeil que l'Aurore avait banni au début. Il est à remarquer que la Nuit était escortée de quatre trombones, ce qui ne me semble pas tout à fait d'accord avec le caractère de cette silencieuse divinité.

Le spectacle fut terminé par un chœur chantant et dansant de satyres et de bacchantes.

La musique théâtrale

ne joua pas un rôle moins important aux fêtes du mariage du grand-duc François avec Bianca Capello.

L'arrivée d'Albert et d'Isabelle dans les Pays-Bas fut également l'occasion de fêtes dramatiques des plus brillantes. Anvers se distingua particulièrement par l'originalité du spectacle qu'elle offrit à Leurs Majestés et dont nous empruntons la description à l'ingénieur et savant auteur de *l'Histoire des musiciens belges* :

« Un théâtre rustique avait été dressé sur la grande place de la ville. Vis-à-vis s'élevait une estrade couverte de velours et destinée aux archiducs. Ceux-ci vinrent en prendre possession, précédés d'un corps de musique qui faisait retentir l'air de fanfares stridentes, et suivis de tous les dignitaires de la ville. Des milliers de spectateurs étaient aux fenêtres et couvraient la place... Le théâtre était double. L'action principale,



Fêtes offertes à Albert et à Isabelle pendant leur voyage à Bruxelles.

...vent de créer des nobles d'armes
...ous, pour grande tenue, certains
...autres en paille de riz, sur des
...urs, quelques-uns en paille de riz.
...Les chapeaux sont très gros et
...roulés des jupes, avec les robes
...Pour négiger, il y a de très jolis
...riz, que l'on trouve souvent en
...nomie, sur ces canons, on voit
...La paille d'Italie n'est pas à
...ches; on l'aime aussi en paille de
...Le retour en grande tenue, à
...ritaires de chapeaux, n'est pas
...paille.
...Le genre est pour cela la même
...e ou deux traverses de velours de
...isse. Elle doit aussi en être faite
...ter une dentelle noire. La dentelle
...couvert d'une dentelle
...On ajoute, sur un côté de la
...s tresses de corail.
...A cette époque, de prophètes, et
...autres partent pour les villes de
...es de nouveaux tout agités à
...sauter et comp. Elle éprouve
...ficiennes tantes de lui et de
...ne et des paraboles de l'air de
...Nous rappeller qu'il est aussi
...modèle, plat, moult, accou
...quer de la jupe. Jusqu'à
...te faite.
...Nous prions de ne point aller
...charge sans le voir et qu'il n'y
...que la plupart des choses de ce
...arrangé dans ses lettres, sur à
...posier, dont le goût est très
...ent, la maison Lassus peut être
...és, et répéter de la partie
...employés.
...Elle se charge également de
...service du culte, tels qu'organ
...ix, tableaux, lanternes, etc.
...rs, etc.
...Avant l'entrée d'un com
...peut recevoir dans les res
...determiner l'objet qu'on
...Nous devons ajouter que le
...est le savoir expérimenté de
...sper toute confiance dans
...ainsi.

DE MODES 47.
Cesage moult jupon, taille
...ature.
Quatre valants à la jupe.
L'entaille de cuir se
...vres.
Cesage desolant sans
Bouquine en tulle pour
...Chantilly.
Le corsage de cette
...sur devant.
La jupe est
...longue de 35 à 40
...La manche, plate
...Une robe bordée
...pou à 8 cordons
...Une robe garnie
...ent.
Ce double rang de
...se rebrousse à
...En volant en
...ant de la
...En grand volant

dont le sujet était emprunté à l'Écriture sainte, selon les idées du temps, se jouait sur la scène proprement dite. Au-dessus régnait une espèce de galerie, où l'on exécutait des intermèdes pour distraire l'attention des spectateurs, tandis que les acteurs du drame biblique prenaient quelque repos. On commença par une pastorale composée par un poète et par un musicien du lieu en l'honneur des archiducs. Des jeunes gens et des jeunes filles choisies parmi les plus belles de la ville, tous vêtus en bergers et en bergères, ou *pastoraleaux* et *pastorelles*, pour nous servir de l'expression d'un chroniqueur, tenaient en laisse des moutons et des chiens soigneusement lavés et brossés ; à l'arrivée des archiducs, ils se mirent à danser *sous le chant mélodieux des chansons accommodées à la musique*. Albert et Isabelle parurent charmés de ce spectacle, et la foule mêla ses acclamations aux marques d'approbation qu'ils donnèrent aux exécutants. »

L'entrée de Ferdinand de Bavière, à Liège, donna lieu à des réjouissances publiques du même genre. Il faut même croire que le goût des divertissements lyriques commençait à devenir fort à la mode, car le chroniqueur qui nous a transmis la description de ces fêtes populaires nous apprend que quatre théâtres étaient érigés sur la place du marché ; de ces quatre théâtres, deux étaient affectés au chant et à la musique.

Cela se passait en 1613, époque où le drame lyrique, inauguré quelques années auparavant à Florence et à Rome, prenait, en Italie, des développements de plus en plus sérieux. Cette innovation, connue sous le nom d'*opéra*, procédait à la fois de la chanson populaire et de ce que l'on appelait la *musique de chambre*, liées par une sorte de mélodie que l'on supposait analogue aux psalmodies antiques, et à laquelle on donna le nom de *récitatif*.

De l'Italie, où il avait pris naissance, l'opéra ne tarda pas à se répandre, comme nous venons de le voir, en Belgique, puis en Allemagne, et un peu plus tard en France. L'an 1645, Mazarin fit venir à grands frais d'Italie une troupe de musiciens et de chanteurs, qui représenta, sur le théâtre dit du *Petit-Bourbon*, une pièce alors très en vogue de Strozzi, la *Festa teatrale della finta Pazzo*. Deux ans plus tard, cette même troupe représenta *Orfeo e Euridice*, et en 1650, *Andromeda*, sorte de tragédie lyrique du grand Corneille.

C'est seulement en 1672, que l'opéra français, après quelques tentatives plus ou moins heureuses, s'assit sur un terrain solide. Lulli, qui s'éleva, par ses talents, des cuisines de mademoiselle de Montpensier, où il était marmiteux, au rang de chef de la musique de Louis XIV, et Viganoni, machiniste du roi, furent les fondateurs de ce genre de spectacle, qui, sous leur direction, favorisée par la haute protection du roi et le patronage de la cour, acquit en peu de temps une vogue jusqu'alors sans exemple. Le théâtre de l'Opéra était établi rue de Vaugirard, près du Luxembourg, dans l'enceinte d'un ancien jeu de paume, et plus tard dans la salle du Palais-Royal, dont le roi lui fit don après la mort de Molière, qui l'occupait avec sa troupe jusqu'en 1673 ; mais la plupart des grands ouvrages de Lulli furent d'abord représentés sur la grande scène du palais de Versailles.

Lulli fut le véritable chef ou plutôt le créateur de l'école française. Jusqu'alors le public en général, sans même en excepter l'aristocratie, prenait peu de plaisir aux divertissements lyriques. Mais le génie du compositeur, la beauté des poèmes de Quinault, sur lesquels il travaillait, la pompe et la magnificence déployées dans la mise en scène, et par-dessus tout le patronage du souverain, contribuèrent à faire de l'opéra le spectacle à la mode. Par malheur, la mort de Lulli replongea la musique française dans sa médiocrité précédente. Les défauts de sa manière, effacés chez le maître par de brillantes qualités, devinrent entre les mains de ses successeurs l'essence même de la musique. Une déclamation emphatique et monotone, un chant plein d'affectation, des ornements faux et ridicules, en un mot le mauvais goût le plus déplorable opposa, durant de longues années, d'insurmontables obstacles aux progrès de l'art musical.

L'Italie, au contraire, sous l'influence du chef de l'école napolitaine, Scarlatti, secondé par une pléiade de musiciens et d'instrumentistes d'un grand mérite, Porpora, Pergolèse, Leo, Vinci, Hasse, Frescobaldi, Coralli, Tartini, Viotti, etc., voyait la musique dramatique grandir et se perfectionner de jour en jour.

En même temps l'Allemagne, grâce à Reinhard Keiser, qui fut chez elle le créateur de la musique instrumentale, ouvrait à l'art lyrique de nouveaux horizons, et faisait faire des pas immenses à la science de l'harmonie et de l'orchestration. Les ouvrages immortels de Sébastien Bach, de Haendel, fixèrent le style allemand, et préparèrent l'avènement des chefs-d'œuvre de Haydn et de Mozart.

Si la Belgique, premier berceau de la composition musicale, se laissa, faute de grands hommes, éclipser durant assez longtemps par l'Allemagne et par l'Italie, elle prenait du moins sa revanche du côté mécanique de l'art. La Flandre passait dès lors, et à bon droit, pour produire les meilleurs facteurs d'instruments qu'il y eût au monde. Elle triomphait dans la fabrication des orgues, des clavecins, des instruments à vent et à cordes, ainsi que dans celle des carillons. Le carillon était, au temps jadis, il est même encore, dans la plus grande partie de la Belgique, une musique nationale : il exerçait alors sur l'oreille et le cœur d'un enfant du pays la même influence qu'exerce la cornemuse sur les Écossais, l'air du *Ranz des vaches* sur les Suisses. Témoin l'anecdote suivante, empruntée aux mémoires du temps :

« Deux artistes d'Anvers étaient partis pour l'Italie, à l'époque où cette heureuse contrée était l'objet des aspirations des peintres, des statuaires, des musiciens de tous les pays. Ils voyageaient à pied, le sac sur la dos, le bâton à la main, comme faisaient ceux dont le bourse était médiocrement garnie à une époque où il n'existait pas de moyens de transport économiques. Ils parcoururent ainsi une partie de l'Allemagne, s'arrêtant dans toutes les villes où se trouvait quelque objet qui les intéressât. L'émotion bien naturelle qu'ils avaient ressentie en quittant leurs parents, leurs amis, s'était dissipée peu à peu. Ils portaient leurs regards en avant, et jouissaient par anticipation du spectacle des monuments de cette Italie dont on leur avait dit tant de merveilles. Ils arrivèrent un soir dans une petite ville au pied des Alpes ; au moment où ils y entraient, les sons d'un carillon vinrent frapper leurs

oreilles. C'était la première fois qu'ils entendaient, depuis le premier jour de leur pèlerinage, cette musique aérienne aux sons de laquelle ils avaient été bercés. Le cœur leur battait; à peine furent-ils dans une chambre modeste de l'auberge où ils s'étaient fait conduire, qu'ils se jetèrent, en pleurant, dans les bras l'un de l'autre. Le mal du pays les avait saisis subitement; le carillon avait réveillé en eux mille souvenirs de leur ville natale. Ils n'eurent pas le courage d'aller plus loin; dès le lendemain ils reprirent le chemin d'Anvers, où ils contèrent naïvement leur aventure, pour expliquer un retour inattendu. »

Puisque nous voilà en Flandre, ne quittons pas ce pays sans mentionner une particularité qui lui était propre, et qui témoigne du culte des Flamands pour la musique et de l'importance qu'elle avait à leurs yeux. Il existait au XVII^e siècle, dans les provinces flamandes,

une corporation des musiciens et des maîtres de danse, sorte de franc-maçonnerie artistique, où l'admission n'avait lieu qu'avec une certaine solennité. Les chroniqueurs du temps nous ont laissé la description d'une de ces fêtes, qui mérite, ce nous semble, de trouver place dans une histoire de la musique.

Le banquet (c'était un banquet) se célébrait dans une des maisons qui formaient l'enceinte de la grande place de Bruxelles. Au milieu de la salle se dressaient deux tables monumentales couvertes de pots, de bouteilles et de toutes sortes d'accessoires bachiques et gastronomiques. A l'extrémité s'élevait une espèce de théâtre dont un grand rideau dissimulait l'intérieur. A un signal donné par le récipiendaire, l'assemblée tout entière prit place au festin, servi avec plus d'abondance que de recherche. Le premier appétit une fois satisfait, on se mit à chanter. Chacun des con-



Le banquet des maîtres de musique et de danse à Bruxelles.

vives paya tour à tour son écot en chansons. Quand ce fut au tour du néophyte, un vieux maître de musique de Saint-Nicolas déroula gravement une feuille de papier sur laquelle il s'était appliqué à copier un psaume de sa façon et de son meilleur style, et vint la placer sous les yeux du jeune artiste. Légèrement ému à son début, le récipiendaire hésita aux premières mesures, mais il ne tarda pas à se remettre et dit tout couramment la fin du psaume. Cette épreuve achevée, le jeune maestro prit son téorbe et se mit à jouer un air assez difficile pour le temps. A peine eut-il fini que les vivats éclatèrent de toutes parts : il fut, par acclamation, proclamé *dignus intrare in isto docto corpore*. On profita de l'enthousiasme général pour faire circuler autour de la table une large coupe d'argent pleine d'un vin généreux; et chacun des assistants y trempa ses lèvres à la ronde en portant la santé du héros.

A ce moment le théâtre, jusqu'alors muet, s'ouvrit et laissa voir des groupes de danseurs et de mimes qui s'agitaient aux sons de la musique. C'étaient les maîtres

de ballet qui apportaient leur concours à la cérémonie et couronnaient à leur façon les divertissements de la journée.

Retournons en France où Rameau, rompant brusquement avec la vieille routine de l'école de Lulli, venait de produire une salutaire révolution dans la méthode de chant et plus encore dans l'orchestration. Vers le même temps, l'établissement des Bouffes italiens qui importèrent avec eux les chefs-d'œuvre des Vinci et des Pergolèse, les développements que prit rapidement l'opéra-comique, né de la comédie à ariettes, contribuèrent à ramener le chant français vers la nature et la simplicité, sans lui rien faire perdre, d'ailleurs, du côté de l'expression dramatique.

Toutefois cette révolution ne s'accomplit pas sans de graves résistances ni sans de sérieux conflits, auxquels prirent part les plus hauts personnages de l'État, ainsi qu'on peut s'en assurer par ce passage des œuvres de J.-J. Rousseau :

« Quelque temps avant qu'on donnât le *Devin du village* (c'était un opéra de Rousseau lui-même, dont

nous reparlerons tout à l'heure), il était arrivé à Paris des bouffons italiens qu'on fit jouer sur le théâtre de l'Opéra, sans prévoir l'effet qu'ils y allaient faire. Quoiqu'ils fussent détestables, et que l'orchestre, alors très ignorant, estropiât à plaisir les pièces qu'ils donnaient, elles ne laissèrent pas de faire à l'Opéra français un tort qu'il n'a jamais réparé. La comparaison de ces deux musiques entendues le même jour sur le même théâtre déboucha les oreilles françaises. Il n'y en eut point qui pût endurer la trainerie de leur musique, après l'accent vif et marqué de l'italienne. Sitôt que les bouffons avaient fini, tous s'en allaient.

» Les bouffons firent à la musique italienne des sectateurs très ardents. Tout Paris se divisa en deux partis plus échauffés que s'il se fût agi d'une affaire d'État. L'un, plus puissant, plus nombreux, composé des grands, des riches et des femmes, soutenait la musique française; l'autre, plus vif, plus fier, plus enthousiaste, était composé des vrais connaisseurs, des gens à talents, des hommes de génie. Son petit peloton se rassemblait à l'Opéra, sous la loge de la reine. L'autre parti remplissait tout le reste du parterre et de la salle; mais son foyer principal était sous la loge du roi. Voilà d'où vinrent ces noms de partis célèbres dans ce temps-là, de *coin du roi* et de *coin de la reine*. »

Le *Devin du village*, dont nous venons de parler, ne fut pas non plus étranger au travail qui s'opérait au sein de la musique française, et qui tendait surtout à réformer l'affectation et le faux goût dont elle était entachée. Tel fut, même avant son apparition, l'effet produit par cette tentative audacieuse, que le roi voulut jouir de la primeur de cet opéra, et exigea que la première représentation eût lieu sur le théâtre de Fontainebleau, que la cour habitait alors. Voici quelle fut, suivant Rousseau, l'impression causée sur l'auguste auditoire par le *Devin du village*.

« La pièce fut très mal jouée quant aux acteurs, mais bien chantée et bien exécutée quant à la musique. Dès la première scène, qui, véritablement, est d'une naïveté touchante, j'entendis s'élever dans les loges un murmure de surprise et d'applaudissements jusqu'alors inouï dans ce genre de pièces. La fermentation croissante alla bientôt au point d'être sensible dans toute

l'assemblée, et, pour parler à la Montesquieu, d'augmenter son effet par son effet même. J'entendais autour de moi un chuchotement de femmes qui s'entredisaient à mi-voix : « Cela est charmant, cela est ravissant; il n'y a pas un son là qui ne parle au cœur... » J'ai vu des pièces exciter de plus vifs transports d'admiration, mais jamais une ivresse aussi pleine, aussi douce, aussi touchante, régner dans tout un spectacle, et surtout à la cour, un jour de première représentation. »

Si l'œuvre de Rousseau eut sa part dans la révolution musicale qui s'accomplit à cette époque, d'autres compositeurs tels que Monsigny, Dreux, Philidor et surtout Grétry, concoururent à rehausser la gloire et

l'éclat de l'école française. Grétry, qui fut un des chefs de cette école, n'était cependant point né en France. Sa patrie était la Belgique. Il était fils d'un musicien attaché à la chapelle de l'église Saint-Martin à Liège. Ses premières études musicales l'éloignaient singulièrement du théâtre, où il devait triompher un jour. Il fit son éducation sous la direction du maître de chapelle de l'église de Saint-Denis, dans laquelle il fut admis comme enfant de chœur. Mais l'arrivée d'une troupe de chanteurs italiens qui vinrent s'établir à Liège pendant une année développa ses aptitudes musicales et lui révéla sa vocation. Admis par faveur dans la salle où avaient lieu les représentations, il eut l'insigne bonheur de faire connaissance avec les opéras de Pergolèse et des maîtres de cette époque. Bientôt, en-

flammé par le désir d'apprendre et de se former à la source même de l'harmonie, il part pour l'Italie, à pied, un bâton à la main, s'arrête à Rome, où il prend des leçons de Casali et du père Martini, les plus célèbres professeurs du temps, fait représenter sur le théâtre d'Alberti un intermède, les *Vendangeuses*, que le public romain accueille avec une faveur marquée; enfin il vient à Paris, qui devait, un jour, retentir de sa gloire, et où il débuta timidement en faisant entendre chez l'ambassadeur de Suède, le comte de Creutz, Mécène éclairé des beaux-arts, son premier opéra, qui lui valut les éloges des lettrés et des gens du monde.

Cet opéra, qui fut assez froidement goûté au théâtre, eut pour successeur le *Huron*, paroles de Marmontel,



Grétry chez le comte de Crantz.

embles, et, pour pe...
 ter son -flut par son...
 un étanchement de...
 -vix: « Cela est charma...
 a pas un son li qui se...
 piéces exciter de plus...
 jamais une ivresse...
 touchante, réper dans...
 à la cour, un jour de...
 l'œuvre de Rossini est...
 musicale qui s'accompl...
 positifs tels que Rossini...
 out Grétry, couronné...



LE MONITEUR DE LA MODE.

Paris Rue Richelieu. 92.

Modes d'Alexandrine, Coiffures de la M^{lle} X. Lhopiteau, Robes de Pauline Couder, Etuffs de
 la M^{lle} Gagelin, Fleurs de S. Berrot Petit & C^{ie}, Rubans et Papementeries d'Audoyer (à la Ville de Lyon)
 Dentelles des Magasins du Sextant, Mouchoir de Chapron, Parfums, Gants, éventails de S. Laboullée.
 Envoi de la Maison de Commission Lafalle & C^{ie}

Entered at Stationers' Hall.

LONDON at the Monitor Office, 15 Greek Street Soho. NEW-YORK, Finney & C^o General Agents.
 MADRID, P. J. de la Pina.

... à la suite de ces braves
... à la suite de ces braves
... à la suite de ces braves



... en plus importante, on le
... en plus importante, on le
... en plus importante, on le

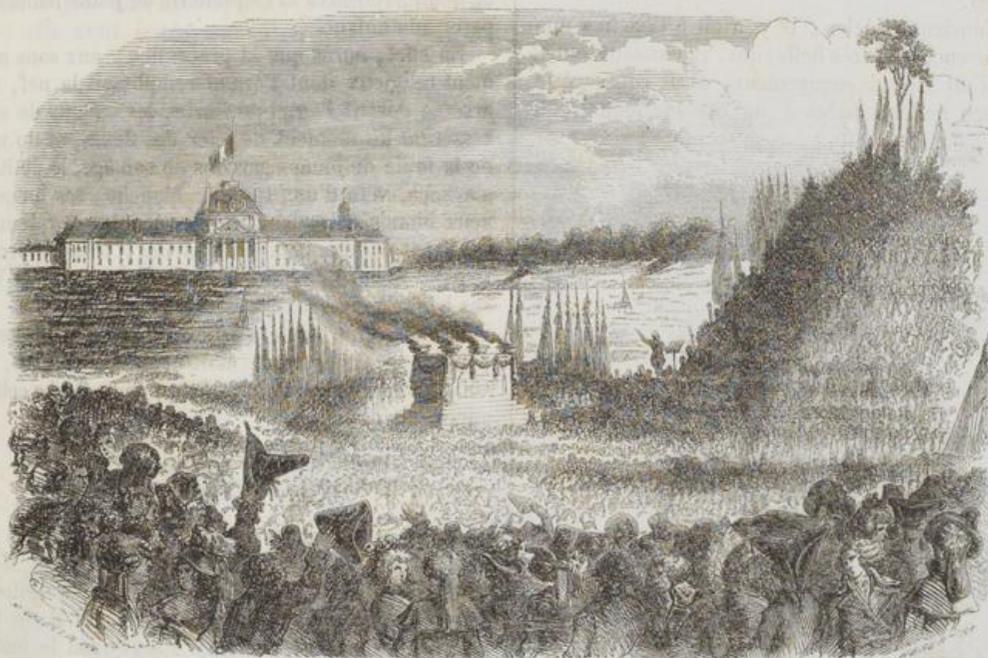
LA
... LA
... LA

dont le succès fut sans bornes et fixa désormais l'attention publique sur Grétry. De ce jour le jeune Liégeois devint l'idole du dilettantisme, idolâtrie qu'il justifia par vingt chefs-d'œuvre encore populaires aujourd'hui, le *Tableau parlant*, *Zémire et Azor*, la *Fausse Magie*, *Richard Cœur-de-Lion*, etc.

Pendant que l'opéra-comique, à peine au sortir du berceau, croissait et florissait à l'ombre du génie de Grétry et de ses émules, le grand opéra, abandonnant les sentiers frayés par Rameau et par Mondonville, s'élançait vers les routes nouvelles ouvertes par Gluck et par son rival Piccini. C'est alors qu'on voit apparaître et

se succéder sans intervalle, dans toutes les contrées où règne le sentiment musical, en France, en Italie, en Allemagne, en Belgique, une série de grands hommes dont les efforts, les découvertes et les rivalités même, aboutissent à un but commun, la gloire et le progrès de l'art, Haydn, Mozart, Beethoven, Cimarosa, Paisiello, Sacchini, Cherubini, Méhul, Lesueur, Gossec, etc.

Gossec, dont le nom presque oublié aujourd'hui, rayonna d'un éclat merveilleux à la fin du siècle qui précéda le nôtre, fut l'initiateur d'un genre de musique à peu près inconnu jusqu'à lui, de ce que j'appellerai la *musique patriotique*. A l'époque où la vie publique, la vie du forum, occupait dans nos



Exécution de l'hymne de Gossec au Champ de Mars.

mœurs une place importante, au temps de la révolution française, Gossec fut chargé par le gouvernement de composer la plupart des chants nationaux exécutés dans les cérémonies officielles, et notamment l'hymne de l'Être suprême, chanté le 8 mai 1794, à la grande fête du Champ de Mars. Ce morceau, dont le grandiose était vraiment à la hauteur de la circonstance, fut interprété par un chœur immense, auquel prit part le peuple tout entier, et par seize cents instruments à vent disposés sur d'immenses gradins couronnés par des trophées guerriers. Tous les mémoires du temps rendent hommage au prodigieux effet qu'il produisit.

A partir du XIX^e siècle, la musique en général, et particulièrement la musique dramatique, prit un essor secondé tout à la fois par le goût public et par l'abondance des musiciens de talent et même de génie : Spontini, Weber, Rossini, Meyerbeer, Bellini, Donizetti, Böfældieu, Hérold, Auber, le regrettable Adolphe Adam, enlevé tout récemment à un art dont il était l'honneur. Mais ici nous croyons devoir nous arrêter, car ceci appartient à l'histoire contemporaine, et nous laissons à nos neveux l'appréciation de ces gloires trop rapprochées de nous pour qu'il nous soit permis de les juger avec impartialité.

A DE BRAGELONNE.

LA VIERGE NOIRE.

Quand on va à Chartres, ou plutôt quand on passe par cette ville, après avoir traversé les vastes et monotones plaines de la Beauce, il vous arrive, pour vous récréer l'esprit, d'avoir à attendre pendant trois heures la voiture qui doit succéder à celle qui vous a amené de Paris. Si, au milieu de la mauvaise humeur que vous donne nécessairement cette annonce, que vous fait froidement le directeur des messageries, il vous

advient d'apercevoir par-dessus les arbres de la promenade les deux clochers de l'église, je vous en félicite.

Je ne vous ferai pas la description de l'édifice. Si, malgré la belle architecture de la cathédrale de Chartres, malgré l'étendue de sa nef, il est de plus belles églises, je n'en ai pas vu qui soit aussi pleine de recueillement et de mysticisme. Le bâtiment, presque

coupe à jour comme une dentelle, est remarquable par le nombre, la beauté et l'éclat de ses vitraux, par les sculptures qui entourent la nef, par son pavé de mosaïque, dont les sinuosités, suivies souvent par la piété des fidèles, leur permettent de faire, sans sortir de l'église, un pèlerinage de plusieurs lieues, auquel sont attachées de pieuses indulgences. Mais ce dont j'ai à vous parler aujourd'hui, c'est un coin de l'église où brûlent perpétuellement des cierges bénits devant une madone noire, richement vêtue et étincelante de pierres. On la nomme Notre-Dame des Miracles, et chacun des ornements qui la parent est un gage de la reconnaissance de ceux qui ont eu recours à sa puissante intercession.

Il y a plusieurs siècles, il y avait à Chartres une veuve jeune encore et très belle, qui, repoussant toutes les offres d'un second engagement, avait consacré le reste de ses belles années à un fils sur lequel elle



avait rejeté toute l'affection qu'elle avait portée à son mari. La nature et ses soins avaient fait de ce fils l'objet de l'envie de toutes les mères et de l'orgueil de la sienne; en effet, il était beau et bien fait, d'une physionomie noble et douce à la fois, et tout montrait en lui le présage du plus heureux naturel.

Entre autres faveurs, il avait été doué de la voix la plus pure et la plus angélique que l'on eût jamais entendue; et comme sa mère ne lui faisait chanter que de la musique sacrée, dont les paroles ne respiraient que l'amour filial le plus pur et le plus saint et ne dépassaient pas la portée de sa jeune intelligence, il mettait à son chant une expression vraie et naturelle qui arrachait quelquefois des larmes aux quelques amis qu'avait conservés la jeune veuve.

Arriva le mois d'août, et l'évêque de Chartres lui-même vint prier la veuve de permettre que son fils chantât le jour de la plus grande fête de la Vierge. Son âge, la candeur et la beauté de sa figure, la douceur et la sainteté de son naturel, la suave pureté de sa voix, lui donnaient tant de ressemblance avec les anges, que son hommage ne pouvait manquer d'être agréable à la Mère du Christ, et de toucher à la fois les enfants et les mères qui assisteraient à cette belle cérémonie.

Le jour de l'Assomption, la mère, qui, en mettant son mari dans la tombe, avait enseveli avec lui tout désir de plaire, et n'avait jamais quitté ses vêtements de deuil, retrouva sa coquetterie de jeune femme pour parer son enfant.

En effet, après que la procession, aux sons noblement religieux dont l'orgue remplissait la nef, se fut arrêtée devant l'autel de Marie, les enfants de chœur cessèrent un moment de jeter des fleurs, et du milieu de la foule de jeunes garçons de son âge, le petit Jean s'avança, vêtu d'une tunique blanche, ses longs cheveux blonds ruisselants sur les épaules et retenus sur son front par une bandelette bleue. Il baisa respectueusement le pavé de l'autel, puis il leva vers la Vierge ses beaux yeux brillants d'attendrissement.

Alors, dans toute l'église on n'entendit respirer personne, tout le monde était oppressé, et Jean, d'une voix pure, expressive, et telle qu'on se figure celle des anges, chanta :

*Regina cœli, lætare, alleluia,
Quia quem meruisti portare, alleluia, etc.*

Sa mère pleurait de bonheur. Quand arriva la fin de l'hymne *Gaudere, et lætare, o Virgo Maria!* les enfants de chœur jetèrent sur lui les roses effeuillées qui restaient dans leurs corbeilles, et il se trouva couvert d'un nuage parfumé. Mais quand le nuage fut dissipé, il n'y avait plus rien sous les fleurs, et Jean était disparu. Quelques efforts qu'on fit, il fut impossible de le retrouver. Sa mère et ses amis coururent toute la ville, les magistrats le firent chercher partout, mais tant de soins restèrent infructueux. La pauvre veuve alors refusa de voir personne; elle passait les journées à prier sur la dalle où elle avait vu son fils pour la dernière fois, et les nuits à pleurer et à songer, quand la fatigue appesantissait ses yeux et la forçait à dormir, qu'elle voyait son petit Jean au ciel, chantant sur des nuages roses au milieu des concerts des anges.

Mais les malheurs viennent fondre sur les malheureux avec la même constance que les sources descendent dans les fleuves. La famille de son mari, qui n'avait jamais consenti à son mariage, lui réclama par voie judiciaire tout le bien de son époux, qu'elle n'avait conservé qu'en qualité de tutrice de son fils, et, après un long procès, elle fut complètement ruinée. La pauvre femme y fit peu d'attention: son mari et son enfant avaient emporté son cœur et son âme, et n'avaient rien laissé en elle qui pût sentir sur la terre. Elle vécut misérablement de la vente de quelques bijoux que l'on n'avait pu lui enlever, et ne manqua pas un seul jour de venir prier dans l'église devant l'autel de la Vierge.

Il arriva que tous ses bijoux furent vendus, et qu'il ne lui resta plus rien au monde dont elle pût vivre. Elle

eut recours aux parents de son mari, mais pas un d'eux ne daigna seulement l'entendre.

Il ne lui restait plus que le portrait du défunt et celui de son petit Jean; mais elle serait morte cent fois avant de consentir à les vendre.

Elle n'avait pas mangé depuis deux jours. Elle se traîna péniblement à l'église, s'agenouilla sur la dalle, et se mit à prier la Vierge de la faire mourir là, et de la réunir à son fils.

Malgré elle, elle fut distraite par un grand mouvement qui se faisait dans l'église; on couvrait tout de branchages verts et de fleurs, on paraît surtout l'autel de la Vierge.

C'était le jour de l'Assomption, l'anniversaire du jour où elle avait perdu son fils. Elle remercia la

Vierge, en songeant qu'elle allait mourir ce jour-là; puis elle se mit dans un coin et se couvrit la tête de son voile de veuve.

Quelques personnes la reconnurent, et n'osèrent la troubler dans son pieux recueillement. Seulement on s'entretenait tout bas de son malheur, et, d'après le bruit public, on accusait les parents de son mari d'avoir fait disparaître l'enfant pour s'emparer de sa fortune.

La cérémonie commença.

La mère ne pleurait pas; seulement, avec une joie indicible, elle se sentait affaiblir à mesure que la cérémonie s'avavançait.

La procession se fit comme de coutume, puis s'arrêta devant la chapelle de la Vierge. Alors l'orgue



remplit l'église d'une céleste harmonie, l'encens et les fleurs couvrirent les dalles de l'église.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel on n'entendit plus rien que lessanglots de la pauvre veuve.

Tous les yeux se tournèrent vers elle, et on la vit mourante, pâle et déguenillée, elle qu'on avait vue si heureuse et si belle un an auparavant. Tout à coup, au milieu du silence, s'éleva, pure et suave comme la voix des anges, une voix qui chanta :

*Regina cæli, lætare, alleluia,
Quia quem meruisti portare, alleluia,
Resurrexit, sicut dixit, alleluia.*

La mère tomba à la renverse, et toute l'assistance se mit à genoux en pleurant, car l'ange qui chantait, c'était le petit Jean, sur la même dalle, vêtu de sa tunique blanche, ses longs cheveux blonds encore ruisselants sur ses épaules et retenus sur son front par une bandelette bleue.

La mère rampa sur ses genoux jusqu'à lui, et le saisissant avec force, semblait craindre qu'on vint le lui arracher.

Alors les enfants de chœur couvrirent la mère et l'enfant d'une pluie de roses; et, du milieu de l'assemblée, l'évêque, appliquant à la veuve les paroles

de l'hymne à la Vierge, prononça d'une voix noble et imposante :

..... Réjouis-toi ;
Car celui que tu as porté dans ton sein
Est ressuscité...

L'orgue reprit alors ses mélodies, et jamais plus nombreuse assemblée ne pria avec tant d'onction et de foi.

Le petit Jean raconta son enlèvement comme un

songe qui avait laissé peu de traces dans son souvenir. Il se rappelait seulement qu'une femme, plus belle encore que sa mère, quoique son visage fût noir, l'avait nourri d'un miel délicieux, et qu'il avait mêlé sa voix à des concerts plus harmonieux que ceux de la terre.

On fouilla la dalle sur laquelle avait reparu l'enfant de chœur, et l'on trouva cette statue de la Vierge noire.

A. KARR.

PIERRE.

NOUVELLE AYANT OBTENU LE SECOND ACCESSIT DÉCERNÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES.

(Fin.)

ΥΟΥΧ.

XI.

En effet, les jours suivants, je réfléchis.

Ne pouvant plus épouser Marie, avais-je bien le droit d'empêcher son mariage avec un autre, de condamner ainsi du même coup la fille à l'isolement, la mère à la tombe ?

D'un autre côté, je voyais bien qu'autour de moi chacun connaissait ma conduite et la jugeait mal. On m'évitait maintenant dans le village, on m'y regardait d'un air de reproche général ; les mains, comme autrefois, ne se tendaient plus vers ma main.

Il y en eut même qui parlèrent hautement : ceux-ci d'un ton de commisération et d'encouragement, ceux-là par simple penchant à critique moqueuse.

— C'est dur, Pierre... je le comprends, me dit un jour le doyen des pêcheurs. Mais, enfin, que veux-tu, faut en passer par là... faut être un homme !

Une autre fois, comme je halais ma barque sur le rivage, plusieurs femmes murmurèrent à l'entour d'une voix significative :

— La mère Jeanne va mal, ce soir... bien plus mal !

Il n'y eut pas jusqu'à mon matelot qui, le lendemain, se trouvant un peu gris, osa ricaner sous cape :

— Vous êtes comme le chien du jardinier..., patron... Parce que vous ne mangez pas, c'est point une raison pourtant de ne pas laisser manger les autres !

Vint enfin le tour de M. le curé, qui m'exhorta paternellement avec la sainte autorité de la religion.

Je n'osais pas, je ne voulais pas, je ne pouvais pas encore ! Mais la Césarine aussi s'en mêla :

— Tu n'auras complètement tenu ta parole envers ton frère, me dit-elle, tu ne seras vraiment le père de mes enfants, que lorsque toi-même tu auras contraint Marie à devenir la femme d'un autre !...

— Oh ! pour le coup, monsieur... cela me décida... cela sourit à ma douleur... Il y a des moments comme ça dans la vie, où l'on fait saigner comme à plaisir son pauvre cœur déjà si saignant... où, à force d'avoir souffert, on accueille avec une folle joie tout ce qui peut vous faire souffrir davantage. On ne l'espérait pas !

Je me résolus donc aussitôt à rendre à Marie sa liberté.

Mais comment faire connaître ma résolution. La voir, lui parler... c'était au-dessus de mes forces.

— Écrivons ! que je me dis.

XII.

Dans cette intention, j'achetai tout un cahier de papier à lettres, je me renfermai à double tour dans ma chambre, je me mis à l'œuvre.

Bien que sachant à peine écrire, il y avait tant de choses qui bouillonnaient confusément dans mon cerveau, que ma main se mit à couvrir rapidement de caractères grossiers les quatre pages.

— Bien ! bien ! que je murmurais à part moi. C'est moins difficile que je te le croyais. Ça va tout seul.

Mais lorsque je relus mon griffonnage, je m'aperçus avec stupéfaction que ce n'était pas cela que j'avais voulu, que j'aurais dû mettre sur le papier... oh ! mais, pas cela du tout.

Je recommençai.

Quatre pages encore... mais qui, pas plus que les quatre premières, n'étaient l'expression de ma pensée, de mon devoir.

— Effaçons ce qu'il y a de trop, me dis-je, ensuite nous verrons ce qui restera.

Et relisant une seconde fois, après chaque phrase relue, je m'arrêtai un moment, puis je la faisais disparaître sous une grosse barre.

En fin de compte, je barrai tellement... tellement... que des quatre pages il ne resta plus que ces deux mots :

« Épouse Jacques. »

Hélas ! n'était-ce pas tout ce que j'avais à lui dire ?

XIII.

Je transcrivis donc ce suprême adieu sur une troisième feuille de papier.

Que de temps je mis à le plier, à le cacheter ! Puis, la lettre à la main, je redescendis.

Elle était écrite, mais non point remise encore... C'était là le plus terrible !

Par qui la faire porter maintenant ?

Justement, un moussé passa.

— Holà !... moussaillon !... voilà deux sous pour toi... va remettre cette lettre à la fille de la mère Jeanne.

Prompt comme l'hirondelle de mer qui fond sur un éperlan, le moussé agrippa les deux sous d'une main, de l'autre il voulut en même temps saisir la lettre.

Je retirai vivement la main qui la tenait encore...

qui l'eût voulu retenir toujours... puis, je l'avançai de nouveau... de nouveau je la ramenai vers le mousse.

Oh ! tenez, monsieur, je crois que je ne la lui eusse jamais donnée. Dame ! n'était-ce pas mon dernier espoir?... n'était-ce pas tout mon bonheur, toute ma vie, toute mon âme qu'il allait emporter en riant... le méchant enfant ?

Mais il était sans doute pressé de jouir de ses deux sous. Mais, dans l'un de mes mouvements incertains, par un adroit élan, il trouva moyen de s'emparer de la lettre ; avec la lettre il s'enfuit !

D'abord je voulus m'élançer, courir après lui...

Mais non, non... c'était décidé... bien décidé... Je me rejetai courageusement en arrière, je me cramponnai à ma résolution... je demeurai debout, immobile, mais tremblant, tout d'une pièce, sur le sol, ainsi qu'une flèche qui vient de s'y implanter tout à coup.

D'une main, me retenant à la muraille voisine, de l'autre comprimant mon pauvre cœur, qui toujours me poussait en avant, des yeux je suivis le mousse, la lettre...

Il arriva rapidement à l'autre bout du village... Il s'arrêta devant la maison de la mère Jeanne. Il entra. C'était fini !

Je me retournai vivement de l'autre côté.... A grands pas je m'en fus vers la campagne, vers la forêt, en murmurant d'une voix éperdue :

— Elle a ma lettre maintenant... elle l'ouvre... elle la lit... elle appelle la mère Jeanne... et puis... et puis...

Et puis jusqu'au matin, marchant toujours pour m'étourdir, fiévreusement, follement, incessamment, je me répétais les deux mots que je voyais courir en caractères de feu tout autour de moi dans les ténèbres : « Épouse Jacques ! épouse Jacques ! »

XIV.

Le jour des accordailles enfin arriva.

Dès la veille, j'avais pris la mer.

J'errai tout le jour à l'aventure.

Mais, vers le soir, il y eut dans le flot comme une infernale cruauté qui me ramenait forcément devant la grève de Villerville, qui me contraignait à louvoyer toujours... toujours... en face des lumières allumées pour la fête !

Monsieur, j'ai entendu parler d'épouvantables supplices qui existaient autrefois... de la question, de la torture, de la roue... de malheureux auxquels on arrachait la langue et les ongles, dont on broyait les os, qu'on écorchait et brûlait tout vivants. Eh bien, monsieur, je vous le jure, tous ces martyrs ont encore moins souffert que, durant cette nuit-là, celui qui vous parle !

Enfin, je n'y pus tenir davantage... ; je jetai l'ancre... j'abordai au rivage... je me glissai derrière les haies... j'arrivai dans le pré où se tenaient les accordailles... (où s'étaient aussi tenues les nôtres !...) ; je me tapis dans l'herbe... je regardai...

Pauvre Marie !

Ils l'avaient forcée à conduire la ronde, et c'était elle par conséquent qui la chantait !

La ronde précisément du rosier... vous savez ?

Chante, rossignol, chante
Toi qui as le cœur gai,
Le mien n'est pas de même
Il est bien affligé.
Tra la la.

De c'que mon ami Pierre,
Tout en pleurs m'a quittée
Pour un bouton de rose
Qu'à un autre j'ai donné.
Tra la la.

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier,
Et que mon ami Pierre
Fût encore à mes pieds.
Tra la la.

Au moment même où Marie termina ce dernier couplet, un matelot allumait sa pipe derrière moi... la lumière me tomba en pleine figure... Marie m'aperçut... et, jetant un grand cri, tomba sur le gazon.

Je bondis vers elle.

Jacques arriva presque aussitôt que moi.

Mais, bien loin de montrer de la jalousie, de la colère, il me serra la main avec une sorte d'amitié, et regardant longuement Marie qui commençait à revenir à elle :

— Ayez pas peur ! dit-il d'un air étrange.

XV.

C'était un brave garçon que Jacques... allez, monsieur !

Vous ne devinez pas encore ce qu'il fit ? Oh ! qui le devinerait !

Lui, si paisible d'ordinaire, si bon, si sobre, on eût dit qu'il venait tout à coup de devenir un autre homme. Il s'écriait à grands éclats de voix qu'il fallait réveiller la gaieté des accordailles ; il faisait apporter du cidre, du vin, de l'eau-de-vie... beaucoup d'eau-de-vie.

Une heure plus tard, il était affreusement ivre... ou du moins il semblait l'être.

Vers le milieu de la nuit, Jacques avait tout mis en révolution... querellé tous les garçons... effarouché toutes les filles.

En ramenant au matin Marie chez sa mère, il fit une scène épouvantable... On eût quasiment juré qu'il allait les battre toutes les deux.

— Sainte Vierge ! s'écriait après son départ la mère Jeanne, quel abominable mauvais sujet ! C'est vous, bonne sainte Vierge, qui me l'avez fait connaître assez à temps encore pour empêcher un malheur. Qui jamais aurait soupçonné cela ! Jamais ma fille ne sera sa femme !

Le mariage effectivement venait d'être rompu... Le nouveau fiancé de Marie avait été mis à la porte à tout jamais de la maison de la mère Jeanne, et cela aux applaudissements unanimes de tout le village, qui se retirait en répétant avec elle :

— Quel mauvais sujet !... Qui s'en serait douté, cependant ?... Quel vilain homme !

Oh !... non... non !

Si Jacques nous avait compris, à notre tour nous allions comprendre Jacques.

Un peu plus tard, il était de retour dans la prairie déjà redevenue solitaire.

J'y étais encore, cependant, moi.

Marie ne tarda pas à y arriver, curieuse et furtive.

Jacques vint se placer entre nous deux... Jacques, dégrisé comme par enchantement, Jacques redevenu le vrai Jacques.

Il n'eut besoin que de nous regarder en souriant,

que de tendre vers nous ses deux mains, dans lesquelles étaient son bouquet et son ruban de fiancé...

Oh! avec quelle reconnaissance de joie nous les saisimes, ces deux bonnes et généreuses mains!... Comme nous les embrassâmes, Marie et moi!... Oh! comme tous les deux nous lui avions crié du fond du cœur :

— Merci, mon ami!... merci, Jacques!...

XVI.

A partir de cette dernière épreuve, il ne fut plus question de mariage pour Marie.

Dernière douleur cent fois bénie, elle nous avait rapprochés!

Si nous ne nous cherchons plus maintenant, du moins nous ne nous évitons pas.

Chaque dimanche, ainsi qu'aux jours heureux de notre jeunesse, la bonne habitude a pour moi recommencé de lui offrir l'eau bénite à la sortie de l'église.

Durant le service divin, j'ai repris également ma place héréditaire dans le même banc qu'elle... Par une étrange ironie du destin, la Césarine et ses enfants se trouvent entre nous... à l'église comme dans la vie!

Cela ne nous empêche pas d'échanger chaque dimanche nos livres de messe, qui sont pareils... car ce sont toujours ceux de nos accordailles... de sorte que, durant toute la semaine, Marie prie pour moi dans mon livre, tandis que dans le sien je prie pour elle!

Puis, jusqu'au retour du flot, je vais dans notre jardin... vous savez... en face de sa fenêtre!

Jamais je ne me rembarque sans passer devant la maison de la mère Jeanne, sans qu'il en tombe sur mon chemin une fleur, un ruban, une relique qui, toute la semaine durant, me portera bonheur en mer!

Au large, parfois, j'aperçois flotter un mouchoir blanc, qui semble me dire de loin: Ami, du courage!

Tous les soirs, quand il n'y a pas de brume, je fixe les yeux, en rêvant, sur la lumière qui s'allume à sa fenêtre: c'est là mon phare à moi... c'est mon étoile!

Ne dirait-on pas, vraiment, que nous sommes femme et mari?

Mais non... non... jamais... jamais!

Quelques mots en passant, parfois un serrement de main à la dérobee, des regards, des sourires, des enfantillages, des rêves!

Voilà toute notre union ici-bas, jusqu'à ce que nous soyons rappelés tous les deux là-haut... où, comme dit M. le curé, le bon Dieu marie les âmes!

Mais voilà bien des années déjà qui passent ainsi sur nos têtes... Mais, durant ce temps-là, si le ciel l'avait voulu, nous aurions été si heureux!

XVII.

Et le pauvre Pierre, laissant retomber sa tête dans ses mains, sans doute pleurerait en silence.

En silence aussi, je le laissai pleurer.

Que lui aurais-je dit? Son chagrin n'était pas de ceux qu'on console! D'ailleurs, j'en eus pas le temps.

Le vent venait tout à coup de gonfler les voiles.

Pierre aussitôt se redressa, triste, mais calme, comme toujours.

— Holà! mousse et matelot! holà! réveillez-vous... Voici la brise!

XVIII.

C'était l'été dernier, c'était hier. En arrivant à Villerville, je trouvai le village tout en fête.

— Qu'y a-t-il donc là-haut? demandai-je au bon vieux pasteur, que, le premier de tous, j'avais rencontré sur la grève.

— Ce qu'il y a? me répondit-il d'un air tout joyeux lui-même. Eh quoi! vous ne savez pas?

— Non.

— Voilà bientôt six mois que la Césarine n'est plus de ce monde.

— Ah! et c'est à cause de cela que...

— Non. Mais il y a six mois... Ses enfants eux-mêmes commencent à ne plus la pleurer. Et cependant ce sont de braves cœurs!

— Qu'ont-ils donc fait?

— Le mariage de Pierre et de Marie!

— Et c'est ce matin...

— Dans une heure.

Déjà je n'écoutais plus monsieur le curé, déjà j'étais en haut de la falaise. Deux minutes à peine me suffirent pour arriver au seuil de la maison.

Pierre, tout à neuf habillé de drap, Pierre si joyeusement transformé, si bien rajeuni par le bonheur qu'à peine je l'eusse reconnu, Pierre recevait les félicitations empressées de tous les pêcheurs qui l'aimaient.

Dame!... ne me l'avait-il pas dit lui-même, un soir, dans sa barque. . Dame, on est si bon quand on aime!

Une porte au fond de la salle s'ouvrit.

La mariée parut... jeune encore... allez... toujours belle!

Son futur neveu lui donnait la main... un beau gars de vingt ans.

Derrière elle, tout en rajustant le voile blanc, marchait sa future nièce... une jolie fille.

Lorsque Marie fut auprès de Pierre, les deux jeunes gens s'agenouillèrent devant elle, et lui dirent:

— Ma mère!

Il n'y avait pas jusqu'à la vieille mère Jeanne qui ne pleurât d'attendrissement, et qui, dans le grand fauteuil assise, marmottait:

— Votre mère... oui... maintenant... oui... oui, mes enfants!

Peut-être ajoutait-elle tout bas, et avec quelque raison:

— Maintenant qu'il n'y a plus ici la Césarine!

A mon tour, je m'approchai.

J'embrassai madame la mariée, je serrai cordialement la main de mon hôte, et, d'une voix émue, je leur dis:

— Brave Pierre... douce Marie... le bonheur semble ne venir pour vous qu'à l'automne... Mais le cœur ne vieillit pas, lui... et pour des amours telles que les vôtres, il est un éternel printemps!

CH. DESLYS.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Le signal du départ est donné et, comme les hirondelles voyageuses, toutes nos belles dames se disposent à prendre leur vol, les unes pour les villes de bains, les autres pour le doux ciel de Naples, les poétiques campagnes de la Suisse, ou leurs maisons des champs.

Que de caisses gigantesques se remplissent en ce moment des plus délicieuses fantaisies de

la mode! J'ai assisté, chez plusieurs de mes amies, à la grande affaire des emballages, et je vais vous détailler toutes les magnificences qui ont frappé mes regards, durant ces heures frivoles consacrées à la coquetterie.

D'abord, voici plusieurs robes charmantes sortant de la maison Lhopiteau, et faites sous les ordres de mademoiselle Pauline, qui imprime, sur tous les modèles qu'elle exécute, son cachet particulier de bon goût et d'élégance.

La première robe est en mousseline blanche unie. Trois volants brodés, dont le dessin se compose de grappes de raisins, forment sa garniture. Le corsage est une basquine fort longue, garnie d'un volant semblable à ceux de la jupe. Aux manches, en haut, il y a un bouillonné un peu large, au bas deux garnitures. Le corps de chaque manche est, en outre, traversé en long par plusieurs rangées d'entre-deux de mousseline brodée à petites grappes, qui sont posés sur la mousseline unie formant la manche même. Dans le corps de la basquine, de pareils entre-deux sont aussi mis à plat en façon de bretelles devant et derrière. Un mantelet-écharpe en mousseline, entouré d'une galerie de grappes de raisins qui se termine par un feston mat et bordé d'un haut volant en harmonie avec le reste, complète cette toilette d'une richesse et d'une fraîcheur indescriptible.

Plusieurs fichus *Louis XIII*, *Marie-Antoinette* et autres modèles, les uns ornés de dentelles et de ruches de ruban, les autres simples en mousseline unie, entourés de bouillonnés, étaient aussi destinés à partir avec la robe blanche.

En fait de robes de soie, j'en ai remarqué deux en taffetas chiné, avec rayures et fleurettes pompadour; une en taffetas vert à volants rayés de noir; une autre en gros de Naples, bleu impérial, qui était à trois volants unis et simplement ourlés; une en taffetas gris-perle, avec un haut volant à double tête. Cette dernière était bordée d'une guipure noire. Puis venait une robe de barège noir, dont tout le corsage était fait à plis plats larges d'un doigt. Ce corsage produisait un effet charmant. Il était rond, sans basques, ouvert devant. Les autres corsages, hors celui d'une des robes en taffetas chiné, étaient tous à basques et même fort descendantes, montants boutonnés tout du long. Les boutons étaient en soie et non pas en pierres de fantaisie comme on en portait dernièrement.

Une robe de tarlatane rose et blanche avait pour garniture trois volants séparés alternativement par trois petits bouillonnés larges de deux doigts environ. Le corsage était à la vierge, un fichu *Louis XIII* de semblable étoffe, entouré d'un bouillonné et d'une garniture comme les volants, était destiné à le couvrir au besoin.

Pour toilette négligée, il y avait une robe de mousseline peinte, à sept volants bordés d'une très petite valenciennes.

Les négligés d'intérieur du matin se composaient de robes à basquine, soit en coutil de couleur, soit en piqué blanc.

Sur ces dernières, on met une basquine demi-ajustée et festonnée tout autour.

Les belles dentelles de la maison *Violard* font partie de toutes les riches toilettes que nos grandes dames emportent, car la mode des mantelets de Chantilly à volants et des pointes de châle est plus que jamais en faveur; c'est un cachet de suprême distinction.

Nous signalons particulièrement les dentelles de la maison

Violard, parce que l'on ne saurait trouver ailleurs plus de perfection dans le travail, et plus de somptuosité dans les dessins.

A propos de somptuosité, je dois rappeler les nouveaux modèles de mouchoirs de poche, du magasin de la *Sublime Porte*. M. *Chapron* vient de créer des choses ravissantes; voyez cela, mes belles lectrices, et vous serez émerveillées.

Les chapeaux de paille de riz sont ceux que l'on préfère pour toilette habillée. Il se font le plus souvent à passe claire. On les compose alternativement de bandelettes en paille et en tulle. Voici, en fait de modes, ce que j'ai vu dans une des caisses qui allaient partir.

Deux chapeaux en paille de riz, sur l'un une magnifique rose blanche moussue. Sur l'autre, une branche de chèvre-feuille avec quelques cerises.

Un chapeau de crêpe bleu de ciel, couronné de marguerites blanches. Ce mot couronné demande ici explication, car c'est un nouveau genre de garniture. Or, on pose une couronne de fleurs mignonnes sur la passe presque au bord. Cette couronne diminue de volume, en tournant au-dessus du bavolet.

Un chapeau de paille cousue, pour négligé du matin ou demi-toilette, avait une couronne semblable en boutons d'or. Cela était d'une extrême distinction.

Sur les chapeaux vraiment jolis, on ne porte cette année que des fleurs extrêmement fines; toutes celles-ci sortaient de la maison *Perrot*, qui fait, on le sait, des choses ravissantes.

J'ai constaté qu'un grand nombre de robes, même en étoffes légères, se font à corsage montant. On les double à moitié seulement, soit en taffetas, soit en percaline. Cette doublure figure un corsage décolleté, coupé à peu près carrément devant et derrière.

On double aussi le haut des manches pour plus de solidité.

Avec ces robes, et surtout celles en mousseline blanche, il faut un corset irréprochable. Nous rappelons à cette occasion ceux de la maison *Hippolyte*, qui, sans causer aucune espèce de gêne, habillent d'une manière parfaite et donnent à la taille une grâce extrême.

Les toilettes d'enfants sont toujours très recherchées et, pour s'en convaincre, il suffira de visiter la galerie des vêtements d'enfants du magasin *Saint-Augustin*. On y voit, pour petites filles, de ravissantes fantaisies en confections, robes, et objets de lingerie.

Il y a des robes de mousseline et de jaconas à disposition et volants d'une élégance toute mignarde, d'autres en soie, puis de ravissants petits mantelets, les uns blancs, les autres noirs. Tout cela est fait et enjolivé avec un art remarquable.

Les petits garçons ne sont pas moins bien traités que les petites filles, et l'on voit aussi pour eux de charmants modèles d'habillements.

La coiffure des petites filles se compose, le plus souvent, du chapeau de paille d'Italie à la *glaneuse*, seulement aujourd'hui, au lieu d'être plate, la forme de ces chapeaux est ronde et bombée. Ils se garnissent toujours de touffes en fleurs des champs, ou d'une longue plume blanche enroulée en couronne.

Pour coiffure de petits garçons, nous recommandons la

maison *Desprey*, qui est une des plus renommées dans la chapellerie. On y trouve aussi de charmantes coiffures d'amazone.

Si vous avez quelques emplettes à faire en parfumerie, visitez la maison *Faguer*, là vous verrez un innombrable assortiment de choses excellentes pour la toilette et la conservation de votre beauté. Je vous recommande en particulier, la *Lotion sédative à la fraise*, qui donne au teint une fraîcheur éblouissante. L'*eau Benzôide*, pour la toilette des bains. Le *Philocombe Faguer*, auquel on a reconnu la propriété d'arrêter la chute des cheveux et d'en favoriser l'accroissement. Enfin, la fameuse *eau de Cologne* perfectionnée, dont l'arome est si agréable, qu'on la trouve sur toutes les toilettes de nos élégantes pour se parfumer les mains.

Je termine en vous désignant de nouveau la maison de commission *Lassalle et comp.* J'ai assisté ces jours-ci à des envois considérables qu'elle faisait en province et à l'étranger. Ici, c'étaient des étoffes ravissantes, là des bijoux, puis un grand nombre d'objets d'art, des étoffes pour ameublements, des meubles magnifiques, une riche corbeille de mariage, dans laquelle on voyait surtout des dentelles et des cachemires de la plus grande beauté. Tout cela portait le cachet de bon goût exquis, dont M. *Lassalle* a toujours fait preuve.

La maison *Lassalle* continue d'envoyer, à choisir, sans obligation d'achat, tous les objets de toilette ou autres, non confectionnés, que l'on peut désirer, ainsi que diamants, bijoux, cachemires, dentelles, etc.

Et maintenant, mesdames, à celles d'entre vous qui partent, je souhaite bon voyage. Allez à *Vichy*, à *Baden*, à *Biarritz*, et surtout, près de ce dernier endroit, sur les bords de la mer, visitez la grotte poétique, appelée depuis deux cents ans : *La chambre d'amour*, voici à quelle occasion. C'est M. le baron Taylor qui nous raconte cela dans son beau livre sur les Pyrénées.

« Le soleil allait se poser sur l'Océan pour s'y plonger doucement, des nuages l'entouraient et s'empourpraient de ses feux. Heureux de leur amour et de leur âge, deux beaux enfants de ces montagnes, cherchant la solitude, se dirigeaient quelquefois de *Biarritz* vers une des grottes que l'on rencontre sur cette côte. Dans de pareils instants, les amants oubliant le ciel et la terre, et déjà cependant le vent commençait à faire entendre des murmures et de longues plaintes, dans les bouquets de sapins qui couvraient ces rochers. La mer s'avancait, ses vagues venaient se briser au pied de cette caverne. Au dehors, tout annonçait la tempête; dans cette grotte, ces pauvres enfants ne songeaient qu'à leur bonheur; mais la mer s'élevait toujours. Elle entre enfin sous ces voûtes de granit en éclatant comme le tonnerre, et le lendemain, par une belle matinée d'été, tout embaumée, ces ondes devenues calmes, caressant mollement le sable d'or de cette rive, on trouva étroitement unis, comme étaient leurs âmes, deux corps inanimés. Dans la demeure éternelle ils ne furent point séparés, et le peuple, qui suivit douloureusement leurs dépouilles, donna depuis à ce sombre rocher le nom de *Chambre d'amour*. »

Madame Juliette LORMEAU.



DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 468.

TOILETTE HABILLÉE DE JEUNE PERSONNE. — Cheveux relevés en bandeaux bouffants à l'antique et séparés en deux rouleaux sur la tête, venant se réunir derrière aux bandeaux sous un nœud cache-peigne en ruban rose.

Fichu en mousseline, avec entre-deux et garniture brodés.

Ce fichu, décolleté, se croise devant à la taille et forme derrière une pélerine arrondie. Le bord de l'encolure est garni d'une ruche en dentelle; le bas est bordé d'un entre-deux brodé, auquel est ajouté une garniture festonnée et brodée de pois sur la moitié de la hauteur.

La garniture vient, en diminuant jusqu'à la taille, sous un nœud de ruban rose n° 40, large, à longs bouts. A partir de la *croisure*, sous ce nœud, sont deux pans composés d'une petite bande de mousseline unie, garnie de deux bandes festonnées et à pois, posées à plat.

Le *corps* du fichu est composé de parties mates, qui s'obtiennent en faisant un gros pli avec la mousseline et aplati, puis d'intervalles en mousseline simple, ayant au milieu un entre-deux brodé.

Robe en mousseline blanche, garnie de cinq volants gradués, festonnés à dents et brodés de pois sur la moitié de la hauteur.

Manche composée de deux bouillons de mousseline, avec une *cloche* en mousseline festonnée et à pois comme le reste.

Le corsage est décolleté, carré devant, terminé par un entre-deux de petites dentelles; il est froncé en haut et en bas.

TOILETTE DE PROMENADE. — Chapeau en paille beige, ayant un large velours écarlate formant la passe, bordant le bavolet qui est en paille, et un velours posé sur le bord de la forme près la calotte, qui vient en biaisant se terminer sous un nœud de velours à longs bouts d'un côté et sous une touffe de lierre de l'autre. Dessous garni de blondes ruchées.

Robe en mousseline de soie fond blanc, imprimée d'un dessin de fleurs, avec un grand ramage de feuilles de roseaux.

Cette robe est à deux jupes, ayant six lés; celle qui forme tunique a 75 à 80 centimètres de longueur, avec un ourlet de 10 centimètres; l'autre a un ourlet de 13 centimètres. Ces jupes sont *montées froncées* à la taille.

Le corsage est montant sur une robe de dessous décolletée; il est froncé devant en gerbes qui viennent se perdre de chaque côté sur l'épaule, dans la couture d'épaulettes au-dessus de l'entournure.

La manche, unie du haut, mais un peu large, est terminée par deux rangs en *cloches*, soutenus par un tulle qui les double. On met un ruban noué de côté, au milieu de la manche courte.

Une dentelle sort de dessous la manche.

Une ruche en tulle garnit le corsage et remplace le col.

Les rubans de la manche sont en n° 12. Un nœud avec deux longs bouts en ruban n° 30, moins large, forme ceinture; il est fond blanc, chiné de fleurs et de vert assortis à la robe. Les bords sont blancs et satinés.

PLANCHE DE LINGERIE.

N° 1. Chapeau en paille d'Italie, garni de haute dentelle noire et de petite blonde blanche, avec petits velours noirs. Dessous, guirlande de bleuets, et brides bleues très larges en ruban n° 80.

N° 2. Chapeau de paille belge, avec bord à jour; d'un côté est une branche de noisetier, et de l'autre une barbe de dentelle noire; sous la passe, branche de noisetier.

N° 3. Bonnet négligé, composé d'entre-deux de valenciennes et de petits plis; haut bavolet; garniture avec petits plis et valenciennes.

N° 4. Bonnet du matin, avec entre-deux de mousseline brodée et petits plis; garniture en mousseline brodée.

N° 5. Bonnet du matin, avec entre-deux de jaconas en broderie guipure. Double bavolet garniture guipure.

N° 6. Bonnet du matin, à *porte*, avec bandes piquées, formant losanges sur la passe et une valenciennes au milieu; garniture avec petits plis piqués et valenciennes.

N° 7. Corsage de piqué, avec berthe, orné de galon, avec effilé et boutons.

N° 8. Col en broderie guipure.

N° 9. Col broché, avec semé de feuilles brodées à jour et bord en guipure très claire.

N° 10. Manche de nansouck, à doubles garnitures relevées, avec petits plis et valenciennes.

N° 11. Manche assortie au col n° 8.

PENSÉES ET MAXIMES.

« Songez à faire un usage utile des années de votre jeunesse; pendant que les caractères s'impriment aisément, ornez votre mémoire de choses précieuses; pensez que vous faites la *vision* de toute votre vie. »

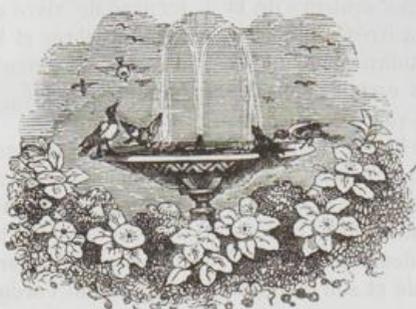
« Le véritable esprit doit avoir les qualités du diamant: il doit être brillant et solide. »

« L'école la plus nécessaire pour les enfants est celle de la patience. La volonté doit être brisée dans la jeunesse, ou elle brisera le cœur dans l'âge mûr. »

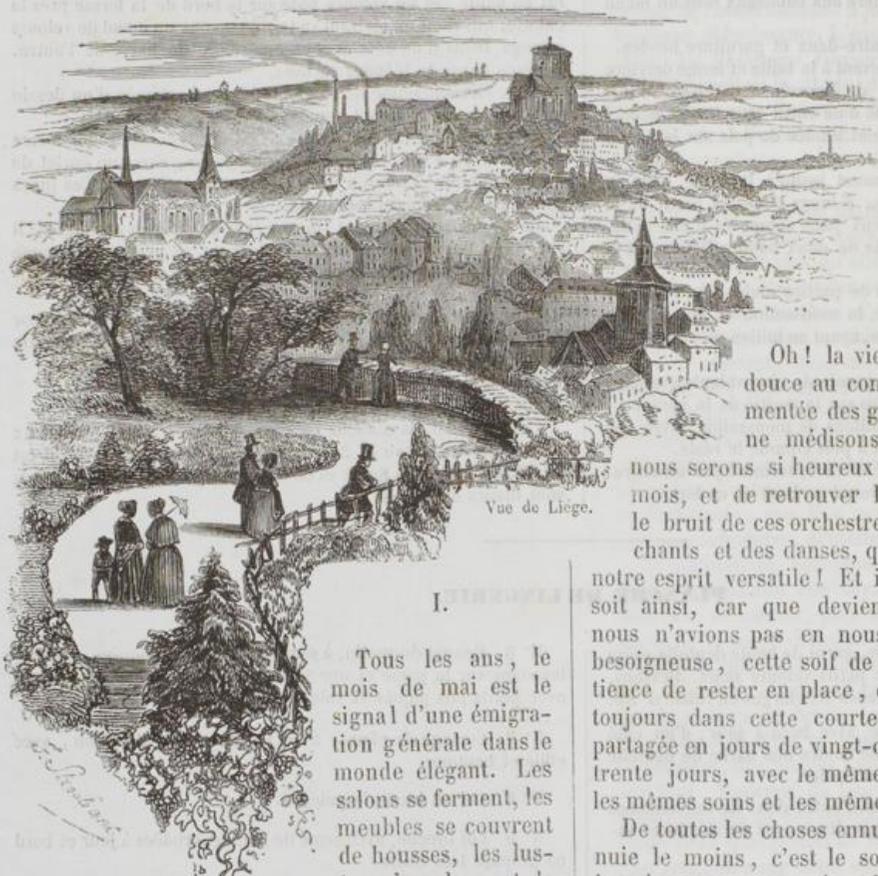
« Heureuse celle qui peut rendre à son père et à sa mère tous les soins qu'elle en a reçus dans son enfance! Plus heureuse encore celle qui leur rend leur sourire, leurs caresses et leur joie. »

« La beauté d'une femme plaît beaucoup, mais passe vite; un bon caractère en elle plaît moins, mais dure toujours. »

« Voulez-vous prendre part à la joie la plus pure? ne regardez pas celle des enfants, mais contemplez celle de leur mère qui jouit de leurs plaisirs. »



UNE EXCURSION A SPA.



Vue de Liege.

I.

Tous les ans, le mois de mai est le signal d'une émigration générale dans le monde élégant. Les salons se ferment, les meubles se couvrent de housses, les lustres s'enveloppent de gaze, les parquets se dépouillent de leurs moelleux tapis foulés pendant l'hiver par tant de pieds légers et mignons. C'est l'époque où les violettes en fleurs et les fauvelles en couvée appellent aux champs les châtelaines ; où la fraîche brise de mer convoque aux bords de l'Océan les riches désœuvrés, avides de plaisir et de santé ; où les sites pittoresques des Alpes et des Pyrénées invitent le touriste.

Quand les mystérieux cantiques de la nature en réveil ont sonné la diane du printemps, la vie des grandes villes pèse à quiconque n'y est point enchaîné, esclave du travail et des affaires ; on étouffe dans l'enceinte étroite de ces murs tout à l'heure si pleins de joie, de jeunesse et d'harmonie ; on sent le besoin de respirer un air plus libre, plus pur ; on éprouve je ne sais quelle nostalgie printanière, qui donne soif de soleil, de verdure et fait aspirer après les âcres senteurs de la mer ou des montagnes ; on sent un irrésistible désir de briser le cercle social où l'on a tourné pendant six mois d'hi ver, et l'on part, sans but certain, sans désir arrêté, poussé par le besoin de voir des horizons nouveaux, et de retremper son âme blasée du monde au contact des grands spectacles de la nature.

Quelle joie que de se sentir débarrassée de la contrainte des salons, charmants supplices qui cachent tant d'ennuis sous les joies de leurs fleurs artificielles ! Quel bonheur que d'oublier le monde et son étiquette

qui fatigue, et ses ambitions qui dévorent, et ses désirs qui brisent, pour s'abandonner sans réserve à cette douce flânerie de l'esprit et du cœur, où l'on n'écoute que la voix de ces chants suprêmes qu'exhale l'âme humaine en présence du grand œuvre de la création !

Oh ! la vie des champs, qu'elle est douce au contraste de l'existence tourmentée des grandes villes !... Pourtant ne médisons point trop des salons ; nous serons si heureux d'y revenir dans quelques mois, et de retrouver le tourbillon de ces fêtes, le bruit de ces orchestres, le gai tohu-bohu de ces chants et des danses, qui sont aussi un besoin de notre esprit versatile ! Et il est fort heureux qu'il en soit ainsi, car que deviendrions-nous, bon Dieu, si nous n'avions pas en nous cette fièvre remuante et besoigneuse, cette soif de changement, cette impatience de rester en place, ce besoin d'aller et d'aller toujours dans cette courte vie si mathématiquement partagée en jours de vingt-quatre heures et en mois de trente jours, avec le même soleil, les mêmes neiges, les mêmes soins et les mêmes passions ?

De toutes les choses ennuyeuses, celle dont on s'ennuie le moins, c'est le soleil, le soleil qui ramène le printemps, cette saison bénie où tout se renouvelle et se rajeunit, et que l'on court saluer aux champs, parce que c'est là qu'elle se manifeste avec plus de puissance.

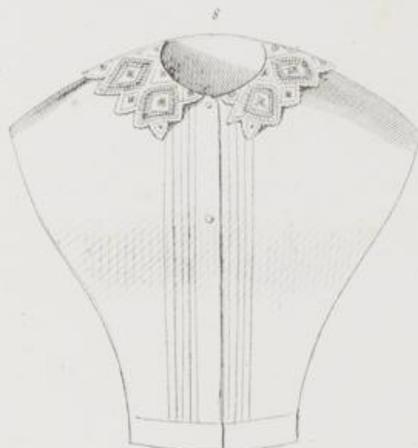
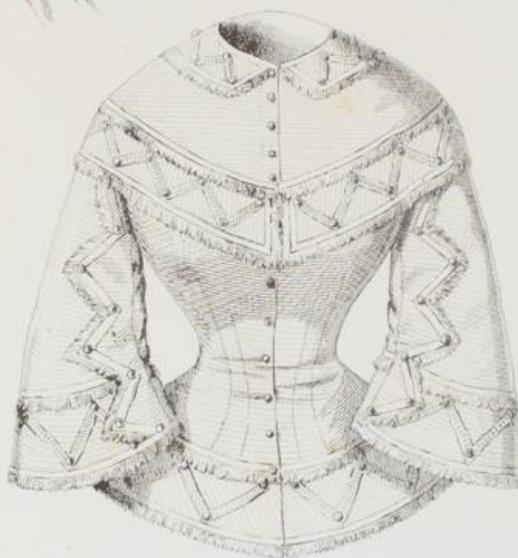
Et l'on part pour la campagne, on va revoir ses terres, ses arbres, ses cultures ; on va saluer les plates-bandes vitrées qui ont fourni les belles fleurs dont on parait l'hiver ses cheveux ou son corsage ; on court mouiller ses petits pieds dans l'herbe fraîche où a pleuré la rosée du matin ; on va cueillir la fraise sous l'arbre où elle cache timidement son fruit savoureux ; on s'enivre de verdure, on se bronze de coups de soleil... Mais un mois se passe, et les rares visiteurs des premiers jours s'en sont allés ; et la châtelaine solitaire commence à trouver ses fraises maussades, ses fleurs et ses arbres d'une monotonie désespérante. Et l'on n'est encore qu'au mois de juin ! Et l'on est menacé de vivre quatre mois en tête à tête avec les mêmes arbres et les mêmes visages ! Ce serait à périr d'ennui, et mieux vaudrait la ville, si la ville était habitable en été.

Que faire ?

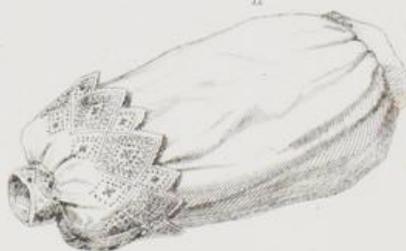
A ce cri d'angoisse répété dans tous les châteaux pendant la dernière quinzaine du mois de mai, l'écho n'apporte qu'une réponse possible :

Allez prendre les eaux.

Les eaux ! charmant prétexte qui permet de faire prier devant l'ordonnance du médecin les obstacles qui



Paris, chez G. L. & Co.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Chapeaux de M^{lle} Alphonsine. Modèles de Lingerie de M^{lle} Anna Loth

Juillet, 1856.

auraient la prétention d'arrêter une émigration nécessaire.

Les eaux!... Qui n'est pas un peu malade au printemps, ne fût-ce que pour se conformer à la mode?

Allons donc aux eaux, mesdames, mais quelles eaux choisirons-nous?

Elles sont nombreuses celles qui se disputent la clientèle des élégantes transfuges des salons et des châteaux. Je ne vous les citerai point, vous les connaissez toutes. La mode en a illustré quelques-unes, la médecine quelques autres. Bade, Hombourg, Bagnères, sont des noms familiers à tout ce qui tient à l'aristocratie depuis Saint-Petersbourg jusqu'à Lisbonne.

Mais la mode serait-elle elle-même, si ses arrêts étaient immuables et sa prédilection permanente?

A côté de ces trois villes d'eaux, objet de ses préférences capricieuses, une rivale s'est élevée, dont la vogue ne date point d'hier, et qui joint à l'excellence de ses eaux, à la splendeur de ses plaisirs, à la variété de ses fêtes, des avantages plus commodes et plus brillants. Placée au centre du mouvement aristocratique de l'Europe, à deux pas de l'Allemagne, de la France, de la Suisse et de l'Angleterre, elle est le rendez-vous choisi par toutes les illustrations des arts, des lettres et de la science, — des guides sûrs ceux-là, dont la préférence peut servir de modèle.

Cette rivale, c'est Spa. C'est donc à Spa que je me propose de vous conduire.

II.

C'est une chose étrange que ce soient presque toujours les plus intéressantes provinces d'un État, les plus curieuses villes d'une province, qui restent les dernières visitées, les dernières connues. Les explorateurs se jettent inmanquablement sur les chemins tracés, séduits par la réputation que leurs prédécesseurs n'ont pas oublié de faire aux lieux parcourus dans l'intérêt de leur amour-propre; mais les orniers finissent par devenir tellement larges et profondes, que les voyageurs dirigent leur route à travers champs et se surprennent à découvrir ce qu'ils ne cherchaient pas.

Il n'est pas de touriste qui n'ait visité Naples et les Alpes, la Suisse et Bigorre; et fort peu connaissent la Bretagne, qui est pourtant le berceau du caractère national de la France.

En Belgique, pendant longtemps, on ne visitait que Bruxelles qui est la capitale; Waterloo, à cause de la bataille; Anvers, à cause de Rubens; et Ostende, à cause des huîtres. Mais ces objets de curiosité actuelle rapidement dévorés, le touriste retournait en toute hâte à Paris ou à Londres, en faisant d'agréables plaisanteries sur les mœurs et les usages belges.

Il a fallu du temps avant qu'on s'aperçût que, dans ce pays, si voisin de la France qu'il en semble presque la continuation, il y avait, modestement enfouie au cœur de l'immense forêt des Ardennes, encaissée dans des murailles escarpées qui la protègent contre les ouragans, une ville digne de lutter avec les thermes de Bade, et de l'emporter dans la lutte.

Un jour peut-être découvrira-t-on qu'Ostende vaut bien Dieppe ou Boulogne, et déjà l'on commence à s'en apercevoir, car les baigneurs parisiens et londonnais y affluent chaque année à tel point, qu'Ostende,

trop encombrée, trouve le moyen d'entretenir de ses miettes un joli petit port ouvert à une couple de lieues en amont, et qui a nom Blankenbergh. Ce dernier, je le crains, ne fera jamais fortune, à moins de changer son nom, et l'on prétend qu'il y tient.

Rien de plus accidenté, rien de plus pittoresque que ces Ardennes, à la lisière desquelles la nature a planté comme une sentinelle avancée, comme une enseigne tentatrice, la délicieuse oasis de Spa. Quel plus frais ensemble de montagnes, de collines, de plaines, de vallées, de ruines, de maisons riantes, de jardins, de forêts, que les environs de ce grand village bâti avec tant d'art et de goût! Tout autour c'est un cadre féerique où l'histoire a buriné de gigantesques épopées sur les pages de granit des châteaux écroulés. Ici de calmes solitudes qui invitent à la rêverie et aux doux entretiens; — là des vallons sauvages, abrupts, heurtés, au-dessus desquels planent comme des fantômes, des pics ébréchés par les tempêtes, sculptés par la foudre ou creusés par les torrents; — au loin, la forêt silencieuse, tour à tour charmante ou sombre, égayée par le chant du coucou ou attristée par la plainte des loups, toute semée de donjons dont le canon a éventré l'armure, et où les lézards et les couleuvres se jouent à l'ombre des églantiers, toute sillonnée de gorges profondes, aux ombres bleuâtres, qui semblent aboutir au pays des rêves; — et pour animer ce tableau digne de Ruysdael et d'Everdingen, une population loyale, désintéressée, obligeante, honnête, et qui n'a pas encore réduit en science l'art de dévaliser les étrangers en restant en deçà des limites fixées par le Code pénal.

Quels tableaux pour le peintre que ces horizons magiques, ces lignes harmonieuses du paysage passant par toutes les teintes de la palette, depuis l'âpre relief des rochers moussus jusqu'à la zone dorée qui flotte comme un nimbe sur la forêt lointaine!

Quelle mine pour le poète que les légendes naïves ou merveilleuses, les traditions terribles ou charmantes, les superstitions étranges ou touchantes dont le pays abonde, et qui laissent loin derrière elles les légendes tant vantées du Rhin et de la forêt Noire!

Allons à Spa donc, et que le bon génie des voyageurs nous protège!

Aller à Spa est chose facile de nos jours, surtout depuis qu'un chemin de fer, ouvert à Pepinster, vous prend au passage de Liège à Verviers, pour vous déposer tout à l'entrée de la ville; cependant il s'en fallait bien qu'il en fût de même autrefois.

Spa, dans son origine, était inaccessible, si bien que la reine Margot, femme de Henri IV, ne put arriver jusque-là, quelque envie qu'elle en eût, « vu la difficulté du chemin qui était très mauvais, pour ne pas dire impraticable. »

Il y a cent ans, cet état de choses ne s'était point amélioré, si nous en croyons le passage suivant des impressions de voyage du docteur Limbourg, qui écrivait en 1740: « Les chemins qui y conduisent n'ont rien de fort réjouissant. Soit que l'on y vienne du côté de Liège, soit que l'on y arrive du côté d'Aix-la-Chapelle, il faut traverser des déserts incultes pour la plupart, et presque tous pierreux. Ce ne sont que montagnes de toutes parts, qui se succèdent les unes aux autres, et à travers lesquelles on a tracé des routes imparfaites. Les pluies et les orages, qui y sont fréquents, les rendent même incertains par l'écroulement

des pierres qu'ils y font rouler. Les cochers du pays y sont souvent trompés eux-mêmes après l'hiver, parce que quelquefois ces chemins se détraquent d'une saison à l'autre. C'est du moins ce qui arriva à celui que j'avais pris à Liège, et il m'apporta cette excuse, qui me parut assez plausible. »

C'était un voyage alors que d'aller de Paris à Spa, et bien avisé était celui qui, avant de se mettre en route, prenait la précaution de faire son testament.

Aujourd'hui, grâce à nos chemins de fer qui font qu'on ne voyage plus, mais qu'on arrive, rien n'empêche de dîner à Spa le soir, après avoir déjeuné à Paris le matin, et encore peut-on s'arrêter quelques heures en route pour visiter au passage la ville de Liège, qui en vaut bien la peine.

III.

Liège, l'une des villes les plus pittoresques de la Belgique, a beaucoup d'analogie avec Lyon, comme la reine Margot en fait la remarque dans ses Mémoires, auxquels nous aurons l'occasion de revenir tout à l'heure. Comme Lyon, Liège est environné de hauteurs qui la divisent en ville haute et en ville basse, au confluent de deux rivières, la Meuse et l'Ourthe, qui rappellent assez bien le Rhône et la Saône, toutes proportions gardées. Dans l'une et l'autre ville, les rues sont étroites, mal alignées, boueuses; les maisons hautes, noircies de houille et de fumée; les habitants affairés, industriels, remuants. Enfin, pour comble d'analogie, toutes deux ont à leurs portes un village industriel formant faubourg, baigné qui par la Meuse, qui par la Saône, et portant le même nom — Seraing à Liège, Serin à Lyon.

Si c'est un hasard, il faut avouer qu'il a bien fait les choses et que jamais parallèle ne fut mieux justifié.

« Liège, a dit l'auteur du *Rhin*, est une de ces vieilles villes qui sont en train de devenir neuves, — transformation déplorable, mais fatale, — une de ces villes où partout les antiques devantures, peintes et ciselées, s'écaillent et tombent, et laissent voir en leur lieu des façades blanches enrichies de statues de plâtre; où les bons vieux grands toits d'ardoises chargés de lucarnes, de carillons, de clochetons et de girouettes, s'effondrent tristement, regardés avec horreur par quelque bourgeois hébété assis sur une terrasse plate pavée de zinc; où l'octroi, temple grec orné d'un douanier, succède à la porte-donjon flanquée de tours et hérissée de pertuisanes; où le long tuyau rouge des hauts fourneaux remplace la flèche sonore des églises. »

Liège est encore au XIX^e siècle comme au XVI^e, la ville des armuriers. C'est aujourd'hui une grosse ruche industrielle. Liège s'est transformée en un riche centre commercial. La vallée de la Meuse lui met un bras en France et l'autre en Hollande, et, grâce à ces deux grands bras, sans cesse elle prend de l'une et reçoit de l'autre.

Du reste, il faut le dire, la cité de Grétry a encore assez de tourelles, assez de façades à pignons volutés ou taillés, assez de clochers romans, assez de portes-donjons comme celles de Saint-Martin et d'Amercœur, pour émerveiller le poète et l'antiquaire même le plus hérissé devant les manufactures, les mécaniques et les usines.

C'est une histoire passablement accidentée que celle de cette bonne ville de Liège; et, si le temps nous permettait d'en tracer l'esquisse à grands traits, j'aurais d'étranges choses à dire, de sinistres figures à crayonner. Du XIII^e au XVIII^e siècle, l'histoire de Liège ne fut qu'une suite de contestations, de troubles et de guerres entre les Liégeois et les princes temporels et spirituels, soit la maison de Bourgogne, soit les évêques qui les tenaient sous leur domination, et avec lesquels ils avaient sans cesse maille à partir. Un jour, et d'une seule bouchée, Charles le Téméraire en fit massacrer cinquante mille, et le farouche sanglier des Ardennes, Guillaume de la Marck, fit de son mieux, sa vie durant, pour achever la tuerie; mais toujours les Liégeois se relevaient plus forts et plus fiers qu'auparavant, prêts à la lutte, impatients du joug et dédaigneux du danger.

Le caractère de ce peuple a je ne sais quoi de prompt, d'ouvert, de facile, de vif, de spirituel, de malignement plaisant, de résolu, d'aventureux, dont on retrouve encore l'empreinte à travers l'exquise politesse et les formes bienveillantes de la bonne société. Il a en lui quelque chose de méridional, des yeux noirs, des cheveux noirs, un teint quelque peu basané, de la chaleur à la tête, de l'imagination, de la gaieté, et cette irrégularité de traits qui annonce une race passionnée. Les Liégeois sont peut-être de tous les Belges ceux qui prendraient le mieux leur parti de devenir français. Ils ne pardonnent pas à Walter Scott de leur avoir fait parler flamand dans son roman si célèbre de *Quentin Durward*.

Le nom de Liège en rappelle un autre tellement fameux, tellement populaire, et en même temps tellement ignoré, que je me ferais scrupule de ne pas en dire deux mots en passant. Ce nom, c'est celui de Mathieu Lansberg. Qui ne connaît le grand Mathieu de Liège? Et qui sait pourtant ce qu'était cet homme qu'on se représente généralement sous les traits d'un vieillard, habillé d'une soutane noire rapiécée en plusieurs endroits, avec de gros yeux saillants, un regard hébété, un nez en forme de coquille, des joues sillonnées de rides affreuses, de longues oreilles perçant sous une toque crasseuse, et une bouche large et béante? Vous le voyez d'ici, il est sur tous les almanachs liégeois, — lesquels s'impriment à peu près partout, excepté à Liège; — il est assis dans un fauteuil, la main gauche appuyée sur une sphère, la main droite armée d'un télescope. C'est un portrait à faire peur.

Eh bien, ce même Mathieu Lansberg était, de son vivant, un pieux et paisible chanoine de l'église Saint-Barthélemy, à Liège. Il mourut au commencement du XVII^e siècle, fort retiré des choses de ce monde, et fort étranger aux études astrologiques et mathématiques qui lui ont fait, depuis sa mort, une si étrange renommée. Ce chanoine avait laissé derrière lui une grande réputation de sainteté, et c'est peut-être ce qui a engagé un libraire intelligent à publier, quelques années après sa mort, sous son nom, un almanach avec de prétendues prédictions. L'astrologie judiciaire étant fort à la mode alors dans une grande partie de l'Europe, l'almanach de Mathieu Lansberg obtint une vogue énorme qui se perpétua d'année en année jusqu'à nos jours.

Il serait assez difficile de fixer la date précise de la publication du premier de ces almanachs; mais il est probable qu'il ne circulait point encore en 1610, et la



-468

LE MONITEUR DE LA MODE .
 Paris, Rue Richelieu, 92.

*Modas d'Alexandrine, Coillettes de la M^{me} R Lhopiteau (Robes de Pauline Center) Etoffes de la M^{me} Delisle.
 Fleurs de Gilman fournisseur de S. M. l'Impératrice et Breveté de S. M. la Reine d'Angleterre. Dentelles
 de G. Violard. Rubans et Paspementories d'Andoyer (à la Ville de Lyon) Corsets de M^{me} Hippolyte fournisseur
 de S. M. l'Impératrice. Parfums de Segraud, fournisseur breveté de S. M. l'Empereur et des cours étrangères
 Envoi de la Maison de Commission Laspalle et C^{ie}*

Sold at Stationers Hall.

LONDON at the Monitor Office, 15, Grook Street Soho, NEW-YORK, Putnam & C^o General Agents.

MADRID, P. J. de la Pina.

preuve qu'on en a donnée paraît assez concluante. En cette année 1610, le poignard de Ravailac enleva à la France un des meilleurs rois qui aient monté sur le trône. Le *Mercurius français*, rendant compte de ce funeste événement, rapporte les recherches faites par les curieux dans les écrits astrologiques de Nostradamus, et dans les almanachs de Morgar, de Billy, de Florent de Crox, pour voir si la mort du roi n'y avait point été prophétisée. Comme il ne cite point, dans sa longue énumération des faiseurs d'almanachs, celui de Mathieu Lansberg, il est permis d'augurer qu'il n'en était pas encore question alors.

Le plus ancien almanach que l'on possède est celui de 1636. Il porte pour titre : *Almanach pour l'an bissextile de nostre Seigneur, 1636, supputé par M. Mathieu Lansbert, mathématicien.*

Vous remarquez l'orthographe du nom *Lansbert*. Ce ne fut que onze ans après, en 1647, que l'orthographe du nom fut changée, dans le décret du prince Ferdinand de Bavière, qui autorisait l'imprimeur Léonard Streel, à imprimer l'almanach de *Mathieu Laensbergh*, « avec grâce et privilège de son Altesse. »

C'est à ce décret que fait allusion le poète Gresset, dans ces vers ingénieux du poème de la *Chartreuse* :

L'auteur de l'Almanach de Liège
Lorgne l'histoire du beau temps,
Et fabrique avec privilège
Ses astronomiques romans.

Il était interdit à tous autres imprimeurs de contre-faire les almanachs de Léonard Streel, et plus d'un paya chèrement les infractions commises à cette ordonnance. C'est ce qui explique ces deux vers singuliers de l'auteur de la *Henriade*, dans son épître au roi de Danemark :

Et quand vous écrirez sur l'Almanach de Liège,
Ne parlez des saisons qu'avec un privilège.

IV.

De Liège à Spa, nous traversons la délicieuse vallée de la Vesdre, tout émaillée de coquettes villas semblables à des oasis semées au milieu de la verdure agreste qui tapisse les déclivités de hautes et sombres montagnes à travers lesquelles le convoi passe à toute vapeur par l'échancrure de sept tunnels. La Vesdre promène tout autour de ces montagnes ses méandres capricieux, revenant dix fois sur la route du convoi qui l'enjambe à l'aide de dix ponts, — œuvres d'art audacieuses qui se renouvellent — ponts et tunnels — jusqu'à la frontière prussienne.

On passe devant Chièvremont, petit village fameux par l'histoire d'un certain Idriel, grand mécréant, malgré sa devise : « Ami seulement de Dieu, ennemi de tout le monde, » dont le château fut détruit au x^e siècle par l'évêque Notger. « Idriel, dit la légende, pour ne pas être occis, se jeta du haut de son donjon dans la Vesdre, où roulant de rocher en rocher, il tomba fracassé à tel point, qu'on n'en retrouva plus que des éclaboussures. »

Plus loin, à droite, est Chaudfontaine, dont les antécédents sont moins sinistres. Là aussi se trouvent

des sources d'eaux thermales connues déjà dès le xiii^e siècle, mais exploitées seulement depuis 1676, époque à laquelle un nommé Simon Sauveur obtint la permission d'y construire un petit bâtiment pour les bains publics. On prétend que la chaleur de ces eaux (chaud fontaine) provient d'un feu souterrain alimenté par les grandes minières de soufre qui sont dans le voisinage.

Et la route ferrée continue, trouant les collines et coupant les vallées, traversant de paisibles villages entassés sous les arbres ou suspendus au flanc de la montagne, côtoyant de vieux châteaux aux tours carrées, aux toits pointus, jusqu'à Pepinster, où nous la quittons pour suivre l'embranchement ouvert l'année dernière et qui conduit directement à Spa.

V.

Cette route nouvelle, moins riante que celle de la Vesdre, n'est pas moins pittoresque. C'est toujours le même enchevêtrement de montagnes tranchées, de vallons aplanis, et de ponts jetés sur de petites rivières barboteuses, fort occupées matin et soir à faire tourner les grosses roues moussues d'innombrables moulins à eau.

Au sortir de Pepinster (terre de Pepin), on se trouve en présence d'un phénomène géologique assez remarquable. C'est une crête de rochers, de l'espèce qu'on nomme *poudingue*, qui se dresse sur le haut et le versant de la montagne à gauche, — semble avoir barré autrefois toute la vallée — et se montre de nouveau sur le versant opposé. Son aspect est celui d'un énorme mur de cailloutis dont le temps aurait ébréché les créneaux. On dirait un débris d'une de ces gigantesques constructions que les peuples civilisés de l'antiquité opposaient comme des digues aux irrutions des peuples barbares, telles que la grande muraille de la Chine, le mur de Septime-Sévère entre la Bretagne et la Calédonie, ou celui qui fermait l'Égypte du côté de l'isthme de Suez. Les fissures horizontales et verticales qui divisent cette roche en gros blocs presque cubiques la font ressembler à une œuvre humaine, et éloignent, à la première vue, l'idée d'un phénomène naturel.

Rien de moins naturel d'ailleurs que cette construction bizarre, au dire des habitants du pays qui en font honneur à l'ennemi de notre salut, et l'appellent le *mur du diable*.

Voici ce qu'ils racontent :

« Saint Remacle, vingt-septième évêque de Tongres, qui vivait en 650, était parvenu à extirper le paganisme dans cette contrée sauvage. Le diable en conçut tant de dépit, qu'une belle nuit il se mit à l'ouvrage et construisit avec les cailloux de la rivière un mur qui, en arrêtant le cours des eaux, devait noyer en partie le marquisat de Franchimont. Les habitants, alarmés, prièrent saint Hermès, l'un des patrons du chef-lieu, de venir à leur aide. Le saint les exauça, et d'un seul mot culbuta le mur, mais dans son centre seulement. »

(La suite au prochain numéro.)

O. SQUARR.

LA COMTESSE BRIGNOLE.

La ville de Gènes s'était levée avec le soleil de ses plus beaux jours pour assister au mariage du comte Brignole. La darse faisait silence, le môle était désert devant la fontaine de Saint-Christophe; les galères dormaient dans les eaux calmes et bleues qui reflètent, en le brisant, le péristyle du palais Doria. Tout le bruit s'était réfugié dans la via San-Luca; toute la foule amoncelée dans le voisinage *dei Banchi* se dirigeait vers *San-Lorenzo*, la cathédrale, en inondant les rues étroites et tortueuses qui étouffent cette magnificence gothique, écartelée de marbre noir et blanc.

Les Génoises sont belles, mais la comtesse était plus belle qu'une Génoise, elle avait dix-huit ans; on n'a jamais vu de plus beaux cheveux noirs que les siens sur un front aussi pur, un plus beau teint sur un visage plus angélique: elle était citée en Italie, à une époque où l'Italie avait tant de femmes à donner en modèles aux artistes ses enfants. Le comte Brignole, l'allié des Durazzo et des Doria-Tursi, avait fait bâtir dans la strada Balbi un palais digne de l'adorable femme qu'il épousait.

L'église de Saint-Laurent resplendissait de lumières; toute la noblesse, sortie de ses palais de marbre, inondait la grande nef et le sanctuaire; la bourgeoisie opulente s'entassait dans les nefs latérales; la populace curieuse se pressait sur l'étroit parvis, sous le porche et à toutes les issues. Personne n'était venu là pour prier; la reine de la fête religieuse se nommait la comtesse Brignole; il était difficile de l'entrevoir agenouillée devant l'autel; mais quand elle se levait, et que, rejetant son voile en arrière, elle se retournait un seul instant vers les nefs, alors un murmure d'admiration montait aux voûtes avec les notes du chant grégorien, et l'on ne savait plus si la foule adressait une hymne de louanges à la comtesse ou à la Vierge de l'Assomption. C'était le quinze du mois d'août.

On remarquait aussi, à quelques pas devant la rampe du sanctuaire, un jeune homme d'une figure, d'un regard et d'une pose de corps extraordinaires; il n'était habillé ni comme un seigneur, ni comme un bourgeois, ni comme un marchand. Il avait inventé son costume tout d'une pièce, soie et velours noir; son visage était pâle; une moustache déliée noircissait sa lèvre; une barbe pointue tombait de son menton. Il ne s'agenouillait pas, il ne priait pas, il ne s'asseyait jamais. Il regardait la belle comtesse avec des yeux d'une mystérieuse expression. Il la regardait toujours. Il était immobile, appuyé contre un pilier, et si quelques vives émotions tourmentaient son âme, rien ne transpirait au dehors: à le voir ainsi posé, on l'aurait pris pour un portrait en pied tombé de son cadre et incrusté sur un pilier de Saint-Laurent. Ce jeune homme était le peintre Antoine Van Dyck.

Il ne parut s'animer qu'au moment où les bannières et les guidons des confréries descendirent du sanctuaire dans la grande nef, et que la statue d'argent de la Vierge, portée par quatre marins de la galère Doria, traversa la foule, comme si elle eût glissé sur les têtes. Après la cérémonie du mariage, la procession com-

mença. La comtesse Brignole marchait après la Vierge; son époux la suivait d'un air singulièrement orgueilleux. Le noble comte était dépourvu de cette spirituelle intelligence que la nature donne à tous les Italiens. Quand il passa devant le peintre Van Dyck, le grand artiste dit au comte Pallavicini: « *Ma vie pour un quart-d'heure de cet homme!* » Personne n'entendit ces paroles; elles se perdirent dans un énergique *Salve regina* que le peuple entonnait avec furie, en brûlant de ses regards la comtesse Brignole, qui faisait des largesses aux bassins de tous les couvents.

Van Dyck se mêla au noble cortège et descendit avec la procession vers le faubourg de Saint-Pierre-d'Arena. C'était au tomber du jour, le soleil s'inclinait sur les belles eaux du golfe Ligurien; les collines resplendissaient d'une douce lumière; les cloches sonnaient à toute volée; les vaisseaux saluaient de leur artillerie les deux vierges triomphantes; les banderoles flottaient à la brise; le genêt et l'encens parfumaient l'air, et lorsque de tous ces bruits joyeux, de tous ces parfums de mer et de collines, de tout ce frémissement de bannières, s'élançait en chœur l'*Ave maris stella*, Van Dyck sentait des larmes sur ses joues et des frissons partout. Le palais Doria ouvrit ses portes au clergé de Saint-Laurent. L'*Ave maris stella* éclata sous les colonnades qui s'avancent sur l'eau; l'hymne virginale fut répétée à bord de toutes les galères voisines; il semblait que le ciel, la terre, la mer saluaient d'un chœur immense la jeune épouse qui étincelait comme un astre sous le portique de marbre du beau palais Doria.

Van Dyck sortit des rangs et monta aux jardins solitaires qui s'élèvent en amphithéâtre derrière le palais, du côté de la statue du Géant. Là, il se recueillit pour penser à ce qu'il avait à faire. Il aimait la comtesse, non d'un amour vulgaire, mais d'une passion d'artiste; il l'aimait depuis deux ans; il avait vu éclore cette belle fleur dans les nymphées du palais Tursi, au milieu des fontaines et des citronniers. Le peintre n'avait rien à offrir à ces familles génoises, plus opulentes que des rois; il n'avait ni palais de marbre, ni galions dans le port; il s'était donc tenu à l'écart, avec le secret de son amour. Un seul homme avait reçu ses confidences, le comte Pallavicini, noble et généreux seigneur; il aurait donné sa fortune à Van Dyck; mais son palais et sa villa magnifique l'avaient ruiné complètement.

La fête, le chant, les cloches, la foule avaient pu distraire Van Dyck. Maintenant, isolé dans la vigne des Doria, il supportait tout le poids brûlant de sa passion. Il regardait la mer, spectacle sublime qui attriste souvent et ne console jamais; il regardait la superbe Gènes, assise au soleil sur ses montagnes, chantant sa joie avec les cloches aériennes, associant, sur la même colline, le couvent austère et la villa pleine de profanes voluptés. Van Dyck fermait ses yeux et frappait son front. Alors une brise lui apportait la mélodie lointaine de la procession; refrain expirant; léger, purifié dans l'espace, et doux à son oreille comme une parole italienne exhalée des lèvres de

l'adorable comtesse Brignole. Van Dyck, la poitrine brisée, se leva vivement et saisit son épée, qu'il avait suspendue à la feuille d'un aloès.

Il descendit du sommet de ce magnifique jardin escarpé comme une pyramide, il traversa le pont jeté sur la rue, de la treille au palais, et entra dans la galerie où il avait laissé le comte de Pallavicini. La galerie était déserte. Van Dyck ne daigna regarder ni les fresques nationales de Perino del Vaga, ni les statues de Philippe Carlone; il suivit les traces de la procession sur une route de fleurs. Le clergé de Saint-Laurent était depuis longtemps rentré à la cathédrale; la foule était remontée aux maisons; des groupes encore nombreux s'entretenaient du mariage du jour sur la place de l'Annonciade. Van Dyck, en la traversant, entendit prononcer le nom de la comtesse, et exalter sa beauté avec cet enthousiasme bruyant et contagieux qui éclate dans toutes les conversations en plein air chez les peuples du Midi. Il ne s'arrêta pas: la nuit tombait; il se glissa timidement dans la strada Balbi, et une dernière et terrible émotion faillit l'étouffer, lorsqu'il aperçut le palais Durazzo illuminé, pavoisé, bordé de belles dames à toutes ses terrasses et au balcon de ses deux pavillons aériens. Le bal avait commencé après la procession, le délire de la danse ébranlait déjà ce magnifique palais, montagne de marbre toute brodée à jour, toute festonnée, toute pleine d'escaliers agiles et de sublimes colonnades. Van Dyck s'appuya sur le mur du palais Serra, et demeura comme anéanti dans la contemplation. Il souffrait de cette douleur d'artiste, qu'aucun signe, aucun mot, aucune langue ne peuvent exprimer; de cette douleur si cruellement inventée par la nature, afin de punir les hommes d'élite des dons supérieurs qu'ils en ont reçus, et qui leur sont si follement enviés par la foule stupide qui ne souffre pas.

Il sortit de sa cuisante rêverie en apercevant, à la lueur des torches, le comte Pallavicini qui descendait le grand escalier; il prit vivement son bras et l'entraîna dans la petite rue de San-Ciro. Parle-moi de cette femme; dis-moi, l'as-tu vue?

— Je viens de danser avec elle, dit froidement Pallavicini.

— Donne-moi ta main que je la baise; elle a touché sa main.

— Artiste, tu es fou.

— Je suis au désespoir.

— Le temps te guérira.

— Jamais.

— Il m'a bien guéri, moi! j'ai perdu bien plus qu'une femme; j'ai perdu deux palais...

— Oh! je donnerais toute la strada Balbi pour un baiser de cet ange!

— Si la strada Balbi t'appartenait, tu ferais tes réflexions.

— Je donnerais ma vie.

— C'est plus aisé. Mais voyons, que veux-tu faire? cette femme est mariée...

— Pas encore.

— Comment, pas encore? J'ai signé son contrat de mariage.

— Pas encore, te dis-je!

— Ah! j'entends!... Eh bien! voilà dix heures qui sonnent à Saint-Charles; dans deux heures elle sera mariée...

— Ah! oui! malédiction à ce comte stupide! Eh! que fait-il, lui?

— Lui! il fait le mari; il suit sa femme dans tous les quadrilles; il la dévore des yeux; il lui dit des mots à l'oreille; il regarde à sa montre à chaque minute: il a fait avancer d'une demi-heure la pendule du grand salon du bal; il est heureux, il est fou.

— Et la femme?

— La femme danse; elle est ravie de danser; elle sort du couvent; elle danserait toute la nuit et tout le lendemain...

— Paraît-elle avoir de l'amour pour son...?

— Elle danse, te dis-je; quand une jeune femme danse, elle ne pense qu'à elle, à sa toilette et à son danseur.

— Folle!... Et c'est pour ces êtres-là que nous nous consumons, que nous incendions nos poitrines, que nous perdons nos âmes, que nous brisons nos corps!... Et puis elles viennent nous dire qu'elles aiment mieux que nous!... Atroce dérision!... Leur amour d'amante n'est que de l'amour-propre; leur amour d'épouse, qu'une conspiration de toilette; leur amour de mère, qu'un instinct commun de la nature... Oh! je déraisonne; ma tête brûle; soutiens-moi, ou je me brise le front sur ce pavé.

— Mon pauvre ami!

— Oh! j'ai là clouée au front une idée intolérable! une idée qui est un tison; une idée que je ne puis éteindre!... Dans deux heures!...

— Écoute, parlons d'autre chose... As-tu vu la marine d'Arazzi qu'on vient de recevoir à la villa Scoglietto!...

— Non... Arazzi fait des marines?... Dans deux heures! un homme...

— Il n'excelle pas dans les marines...

— Il n'excelle dans rien...

— Ah! voilà de l'injustice d'artiste! Sa *Bataille du palais Doria* est un chef-d'œuvre.

— Son coloris est faux... Entends-tu? entends-tu? la musique ne joue plus; le bal est fini... Viens, rentrons à la strada Balbi...

— C'est un intermède! on ne peut pas toujours danser, en ce moment on se repose; on dansera jusqu'au jour...

— Oui, les autres; mais elle?...

— Elle... elle aussi, peut-être... Comment trouves-tu les fresques de *Perino del Vaga*?... Aimes-tu ce talent?...

— Non... c'est commun, c'est grossier d'exécution... Eh bien! la musique ne reprend pas... C'est fini! c'est fini!...

— Cela va recommencer... Je veux te faire un cadeau... le dernier tableau qui me reste... c'est une Vierge de Giordano...

— Viens, allons au palais Durazzo.

— Que dis-tu de Giordano?

— Un barbouilleur... un peintre de galères... Garde ton tableau... Mon Dieu! quelle horrible journée!... L'église, l'encens, les fleurs! l'*Ave maris stella*, la mer, la prière, les folies, le bal, l'amour, l'amour inexorable! C'est un jour chauffé avec les flammes de l'enfer pour moi; pour les autres, embaumé par les roses du paradis... Allons chez Durazzo... Viens.

Ils remontèrent la petite rue escarpée de San-Ciro,

et ils s'assirent sur un bloc de marbre qu'on travaillait pour le palais Serra. La musique du bal retentissait de nouveau ; mais il y avait sur les terrasses moins de bruit, moins de foule, moins de joie.

— C'est l'agonie du bal, dit Van Dyck d'une voix sourde ; c'est la mienne aussi...

Il se leva vivement.

— Tiens, regarde là... regarde ces quatre croisées que l'on ferme... Sais-tu quelle est cette chambre?... Je le sais, moi ! C'est la chambre du maître !... Comte Pallavicini, êtes-vous mon ami ?

— Ton amitié, c'est tout ce qui me reste de ma fortune ; j'y tiens.

— Eh bien ! écoute : la nuit court, l'heure brûle, le sang gonfle mon cœur ; je vais mourir, si tu ne m'assistes. Monte au palais de Durazzo, demande à parler au comte en secret, qu'il soit au salon ou dans sa chambre, debout ou levé. Tu lui diras que l'ennemi de son père, le marquis de Gippino, l'attend au puits de la vallée du Berbino, avec son épée et son poignard ; que Gippino se rend en toute hâte à Florence et ne s'arrête qu'un instant sous les remparts de Gènes pour ce duel à mort ; qu'un refus sera une infamie pour lui ; un retard, une lâcheté. Va, va ! les lumières s'éteignent, les femmes accompagnent la comtesse au lit nuptial ; point de réponse, va.

— J'y vais, dit froidement Pallavicini.

Le comte Brignole recevait les adieux de quelques jeunes seigneurs, ses intimes, lorsqu'il vit entrer mystérieusement Pallavicini, qui lui fit un signe du doigt. Ils se retirèrent à l'écart dans un de ces pavillons qui dominant la rue. Pallavicini prit un air grave et dit au comte :

— Connaissez-vous le marquis Gippino ?

— Je ne le connais pas, dit le comte ; mais je sais qu'une haine mortelle a régné entre mon père et lui.

— Son fils vous attend au puits de la vallée du Berbino ; il m'a pris pour son second ; avant que vos amis ne s'éloignent, choisissez le vôtre.

Le comte Brignole demeura muet.

— Comte Brignole, ma parole est-elle assez claire ?

— Je ne refuse pas satisfaction à un Gippino, je la lui donnerai demain.

— Demain votre ennemi sera sur la route de Florence, et il la publiera partout votre déshonneur.

— Voilà un singulier moment pour un cartel ! Eh bien ! soit ; je lui demande une heure...

Et il se dirigeait vers sa chambre ; la camériste de la comtesse venait d'en sortir, le sourire aux lèvres.

— Une heure ! dit Pallavicini en l'arrêtant ; je n'ai pas le pouvoir de vous donner une minute de répit, nous avons déjà même perdu beaucoup de temps...

— Mais au moins le temps d'embrasser ma femme...

— Rien, le temps de prendre vos armes, voilà tout ; chaque minute qui s'écoule ôte un grain d'or à votre blason.

— Voilà une tyrannie inconcevable ! Je reconnais bien là les Gippino, tels que mon père me les a dépeints cent fois. Voici mon épée : allons !

Il se retourna vers le groupe d'amis qu'il venait de quitter, et dit :

— San-Gallo, je vous prie de m'accompagner jusqu'à l'église de la Consolation.

— Vous allez faire votre prière bien loin avant de vous coucher, dit San-Gallo en riant.

— C'est ainsi, répliqua froidement le comte ; voulez-vous m'accompagner ?

Les trois acteurs de cette scène descendirent à la rue et marchèrent silencieusement jusqu'à la poterne ; là, ils trouvèrent un homme enveloppé d'un manteau qui paraissait les attendre.

— C'est notre champion, sans doute, dit le comte Brignole.

— C'est lui, répondit Pallavicini.

— Vous connaissiez donc Gippino ?

— Nullement ; il m'a rencontré dans la strada Balbi ; il m'a demandé si j'étais noble ; il m'a expliqué son affaire, j'ai accepté.

— Vous avez bien fait ; au moins, avec vous, nous n'aurons point à craindre de guet-apens.

— C'est ce que j'ai pensé.

— Merci.

On entra dans la campagne ; Van Dyck marchait le premier, en avant d'une vingtaine de pas ; il s'arrêta dans un petit bois de tamarins, dont les sombres rameaux augmentaient encore l'obscurité de la nuit.

— C'est donc ici, comte Gippino, que vous inaugurez votre champ-clos avec ceux de ma noble maison ?

Van Dyck mit l'épée à la main et ne répondit pas.

— Je vous prévient, continua Brignole, que je vais me défendre vigoureusement, car je ne veux pas faire une veuve la première nuit de mes noces.

Van Dyck bondit sur le terrain et se mit en garde. Les deux adversaires croisèrent aussitôt le fer. Le combat ne fut pas long ; Van Dyck reçut un violent coup d'épée dans le bras droit ; faible de constitution, et déjà prédisposé aux atteintes de la phthisie qui le consuma jeune encore, épuisé d'ailleurs par toutes les angoisses de ce terrible jour, il tomba de faiblesse sur le gazon.

— Je vais vous envoyer un chirurgien, dit froidement le comte Brignole.

Et il partit avec San-Gallo.

Pallavicini prodiguait ses soins au malheureux artiste blessé.

— Mon ami, lui dit Van Dyck, j'ai assez d'argent pour racheter ton palais et ta villa, je te le donne. Cours après cet homme, et bats-toi avec lui ; tu seras plus heureux que moi, tu le tueras.

— Ton sang coule, il faut que j'arrête ton sang : calme-toi !

— Laisse-le couler, mon sang ; laisse-moi mourir... Sais-tu bien qu'il va rentrer en triomphe dans son palais ; que des pleurs de joie, que des caresses de feu l'attendent là-bas ; que le paradis va s'ouvrir pour lui, l'enfer pour moi ? Va, te dis-je, atteins cet homme avant qu'il soit aux remparts !

— Calme-toi, calme-toi ! te dis-je : demain nous recommencerons. Laisse-moi te panser.

— Ah ! tu as peur !

— Allons ! voilà qu'il m'insulte maintenant !

— Eh bien ! je vais courir après lui, moi... laisse... laisse... je vais... Malédiction !

Il s'évanouit.

Lorsqu'il revint à lui, le jour commençait à poindre sur la crête des Apennins. — Quel horrible songe ! Ce furent ses premiers mots.

Il promena dans la campagne des regards effarés, et baisa les mains de Pallavicini en les arrosant de larmes ;

puis, désignant du doigt le gazon ensanglanté, il sourit avec amertume, et leva les yeux au ciel avec une expression que les grandes âmes seules peuvent donner à leur visage dans les heures de désespoir consommé.

— Te sens-tu assez fort pour rentrer en ville ? dit Pallavicini.

— Oui... mais que faire en ville maintenant ?... Tout est perdu... regarde comme le soleil se lève riant ! comme la nature est joyeuse ! J'ai entendu chanter l'alouette ce matin dans un rêve... Dieu nous fait toujours de ces ironies-là... Que lui importe mon malheur à la nature ?... Si elle prenait son crêpe noir à chaque être qui souffre, ce serait un deuil éternel... C'est bien ! c'est bien ! habille-toi d'azur et d'or, beau ciel d'Italie ; cela réjouit la misère de tes enfants.

— Je crois que nous pourrions rentrer, observa tranquillement Pallavicini.

— Oh ! toi, tu es de marbre, comme la villa que tu as fait bâtir... As-tu aimé quelquefois ?

— Cent fois ; mais de ta force, jamais.

— As-tu aimé des femmes qui t'ont montré de l'amour et se sont mariées avec d'autres ?

— Certainement.

— Eh bien ! qu'as-tu fait alors ?

— Je me suis consolé.

— Tiens, c'est singulier, ta parole me calme. Donne-moi ta main que je la serre, tu me fais du bien.

— Vive Dieu ! te voilà en convalescence ! Prends mon bras, et gagnons la ville en nous promenant. Écoute : la comtesse Bri...

— Oh ! ne prononce pas son nom !

— Soit ; la comtesse est belle, belle à ravir, c'est vrai ; elle a un teint rose transparent, des yeux lumineux et azurés comme le golfe de Gênes, des lèvres de corail, des dents de perles, un cou d'ivoire, des épaules sculptées avec amour, une taille, oh ! une taille ! Je ne connais qu'une femme qui ait une taille comme celle-là : c'est la Vénus de ton ami Titien de Venise. Quant à son esprit, à ses qualités du cœur et de l'âme, tu ne m'en as jamais parlé ; je vois que tu t'en soucies fort peu... Ainsi, donne-moi vingt-quatre heures, je te donne une autre comtesse Brignole.

— Oh ! tais-toi ! tais-toi ! impossible !

— Impossible ! je veux te donner mieux que la comtesse Brignole... Moi, j'ai perdu mon palais ; qu'on m'en donne un plus beau, et je me console tout de suite, foi de grand seigneur !... Bon !... tu souris ; nous allons mieux. Laisse de côté ces alouettes qui chantent et la nature qui se moque de toi ; parle raison. Mon ami toutes les comtesses d'Italie ne valent pas le sang qui vient de sortir de tes veines d'artiste...

— Mais voyons, de quelle autre femme veux-tu parler ?

— Bénie soit *Notre-Dame-du-Remède*, qui demeure dans la rue où nous allons entrer ! nous sommes guéris ! Ah ! tu t'intéresses déjà à une autre femme !...

— C'est curiosité pure...

— J'entends... Eh ! mon Dieu ! l'amour d'un artiste n'est, je crois, qu'une curiosité délirante. Si la Vénus de la villa Adriani était enfouie à mille pieds sous terre, tu te ferais fossoyeur au grand soleil pour l'exhumer, la voir et l'embrasser le premier...

— C'est vrai.

— Vous êtes des hommes maîtrisés par vos sens ; aussi votre inconstance est passée en proverbe ; vous vous faites un musée de maîtresses comme un cabinet de tableaux ; c'est votre métier, vous étudiez la nature ; vous ne voyez qu'un beau modèle là où un autre homme verrait l'objet idéal et rêvé d'une platonique et immortelle passion. Eh bien ! je veux te donner un modèle qui ferait se draper de jalousie la Vénus Aphrodite dans son bain.

— Son nom ?

— Tu le sauras demain ; aujourd'hui, guéris ta fièvre et dors.

En causant ainsi, les deux amis étaient arrivés à la porte de leur maison, sur la place de l'Annonciade, par des rues détournées. La ville était encore plongée dans le sommeil. Un chirurgien fut appelé, il trouva la blessure fort légère malgré la grande abondance de sang répandu. Il ne conseilla pour régime que vingt-quatre heures de repos.

Le lendemain, à midi, un domestique à la livrée de Brignole, porteur d'une missive, entra dans l'appartement de Van Dyck. Pallavicini habillait l'artiste, qui était encore faible et bien pâle. Le comte Brignole pria Van Dyck de se rendre à son palais.

— Voilà un étrange incident, dit le peintre, que me veut le comte ?... il ne me connaît pas ; il ne m'a jamais vu.

— Il faut aller voir, dit Pallavicini. Veux-tu que je t'accompagne ?

— Certainement, je n'irai pas seul ;... c'est quelque piège infernal. Le comte s'est douté de quelque chose... Oh ! vite, vite, au palais Durazzo.

— C'est bien fâcheux ; je crains une rechute pour toi : tu vas la revoir, et...

— Elle, la revoir ? Jamais ! jamais ! je verrai le comte ; je n'ai besoin de voir que le comte... Oh ! la revoir ! J'expirerais devant elle de honte, de jalousie, de désespoir... Viens...

— Tu n'es pas assez calme pour brusquer ainsi cette visite... Nous devrions attendre demain ou ce soir...

— Pas une minute de plus...

— Hélas ! nous voilà retombés.

— Oh ! tu ne me connais pas ! C'est fini, te dis-je ; ce n'est plus qu'un souvenir, un rêve pénible... Allons à Durazzo.

— Allons !

Van Dyck s'était habillé magnifiquement ; mais l'éclat de son costume ne pouvait dissimuler sur sa figure sa souffrance et son agitation ; il était horriblement pâle et sa démarche, qu'il s'efforçait de rendre hardie, était chancelante comme celle d'un convalescent. Il avait enfoncé la main de son bras blessé dans un crevé du pourpoint, comme par contenance ! il s'appuyait de l'autre sur la rampe de marbre de l'escalier du palais. Pallavicini le suivait en soupirant.

Il fut introduit dans la galerie, où le comte ne se fit pas attendre.

(La fin au prochain numéro.)

MÉRY.

COURRIER DE PARIS.

Tout a été dit sur les pompes de la cérémonie du baptême et des fêtes qui l'ont suivie. L'édilité parisienne s'est distinguée par la magnificence d'une hospitalité royale. On ne saurait se faire une idée des splendeurs des salons municipaux, et moins encore des merveilles qu'offraient aux regards des heureux élus le grand escalier et la cour dite de Louis XIV, transformée en jardin d'Armide, avec des bosquets verdoyants, des guirlandes de fleurs, des bassins, des jets d'eau, des cascades, des tableaux dioramaux, destinés à évoquer, pour ainsi dire, sous les yeux de l'impératrice les plus doux souvenirs de sa vie. Cette ingénieuse galanterie a paru produire une vive impression sur le cœur et les sens de l'auguste héroïne de ces fêtes.

J'ai parlé de jardin d'Armide : saisissons bien vite cet heureux à-propos pour entonner, sur le mode pastoral et dithyrambique, les louanges du *Pré Catelan*, un véritable Éden en miniature que vient d'ouvrir, au sein de cet Eldorado qu'on appelle le bois de Boulogne, un industriel aussi audacieux qu'intelligent, qui répond au nom de M. Ber. Le pré Catelan est un abrégé de tous les plaisirs susceptibles d'être goûtés en plein air : Musique délicieuse au milieu de bosquets enchanteurs, spectacle de fantocchini, scènes de prestidigitation, jeux d'adresse, expériences de télégraphie électrique, le tout secondé par un buffet, dont la présence n'est pas le moindre attrait de ces lieux capables de consoler l'humanité de la perte du paradis terrestre.

Il va sans dire que M. Ber n'a pas été guidé, en fondant ce palais de verdure et de fleurs, par l'unique plaisir de charmer l'existence de ses concitoyens. Il y a bien, au bout de son entreprise, un certain intérêt pécuniaire, mais on s'étonne, en vérité, de la modicité du tribut dont il frappe le droit de visite. Vingt centimes, ni plus ni moins, vingt centimes pour un simple piéton (les voitures et les cavaliers sont soumis à un impôt somptuaire). Il est vrai que chacun des jeux, chacune des curiosités que renferme ce magique rendez-vous de la flânerie parisienne a son tarif particulier, mais, somme toute, l'amateur jaloux de goûter tour à tour les délices auxquelles le convie le séduisant programme de l'affiche, peut, avec un franc dans sa poche, se passer l'innocente fantaisie de céder à toutes les tentations.

L'inauguration officielle du pré Catelan a eu lieu le dimanche 29 juin, mais la veille on avait pendu la crémaillère, en petit comité, pour le monde littéraire, le monde artiste, et ce qu'on nomme les illustrations de la société parisienne. Ce jour-là, tout était gratuit, le jardin, les théâtres, les curiosités, jusqu'au buffet *inclusivement*. Par malheur, il s'est trouvé que les spectacles ont fait relâche faute de local habitable. Les maçons, charpentiers, couvreurs, zingueurs, peintres, décorateurs, etc., étaient encore à l'œuvre au moment où l'on ouvrait le jardin. Quant au buffet, il a tenu toutes ses promesses; mais, hélas! l'administration, nonobstant l'énergique appui de la police et de la gendarmerie, n'a pu réussir à préserver les provisions solides et liquides d'une razzia qui fait peu d'honneur au savoir-vivre non plus qu'à la sobriété des *illustrations de la société parisienne*. Le buffet envahi, débordé, dévasté, mis à sec par une bande de *bachi-bouzouks* mâles et femelles, n'offrait plus, à partir de quatre heures, qu'un

spectacle presque aussi lamentable que Sébastopol après la prise de Malakoff. Les timides et les trainards, réduits à contempler le désastre, les bouteilles estropiées, les petits fours mutilés, les pâtés éventrés, les jambons, les galantines mitraillés, sans pouvoir, au milieu du pillage, obtenir, pour or ni pour argent, la faculté de relever les blessés, se sont vus contraints, nouveaux Tentales, de se restaurer en resserrant d'un cran la boucle de leurs pantalons. J'ose dire que, pour ma part :

Il m'en souviendra,
Larira

de l'hospitalité gastronomique du pré Catelan.

A propos du pré Catelan, il me semble m'apercevoir que ce titre insolite intrigue votre curiosité. Voici, si j'en crois la chronique, l'étymologie de ce substantif singulier.

Un roi de France (lequel, je l'ignore? mais l'histoire se passe du temps des troubadours) eut la fantaisie de mander à sa cour un ménestrel célèbre au pays de Provence : il répondait au nom de Catelan. Le ménestrel s'empressa de se rendre au désir du maître. A peine eut-il paru qu'il charma le prince et les grands, non-seulement par le charme de son chant et de sa poésie, mais plus encore par la grâce et les séductions de sa personne, toujours vêtue à la plus riche mode du temps et respirant les plus suaves senteurs de sa patrie, dès lors célèbre pour la fabrication des parfums. A peu de temps de là Catelan disparut tout à coup; en vain on se livra à mille recherches : onques on n'entendit plus parler de lui. Déjà l'on commençait à l'oublier lorsqu'un jour un courtisan, suivant la chasse de Sa Majesté, fut frappé d'une odeur singulière qui réveilla dans sa mémoire un souvenir vague et confus. En remontant le cours de sa pensée d'abord indécise et flottante, il se rappela que cette odeur était celle d'un aromate dont Catelan faisait seul usage. D'où cette émanation provenait-elle? Il s'assura qu'elle avait pour foyer l'habit que portait un des piqueurs qui conduisaient la chasse. L'homme fut arrêté incontinent : interrogé, mis à la torture, il avoua que, d'accord avec d'autres valets, ses complices, il avait surpris Catelan seul au milieu du bois de Boulogne, qu'il l'avait dévalisé et enterré dans une éclaircie de la forêt qu'il désigna. On fit des fouilles, et au bout de quelques coups de pioche on retrouva le corps percé de coups de l'infortuné ménestrel. On lui fit de magnifiques funérailles, et le théâtre de la catastrophe prit, du nom même de la victime, la dénomination de pré Catelan. Quant aux meurtriers, on les accrocha aux fourches patibulaires de Montfaucon : c'était le moins qui leur pendit à l'oreille.

Et sur cette légende, bien noire pour servir de patronne à un rendez-vous de plaisir, permettez-moi de vous tirer ma révérence; car, aussi bien, les théâtres chôment depuis quinze grands jours, et ce long jeûne n'a guère été interrompu que par une comédie en trois actes, qui n'a pas même vécu ce que vivent les roses, et auquel son hereau a servi de tombe. Cela s'est joué au Théâtre-Français, sous le titre du *Pied d'argile*; jamais titre ne fut mieux choisi. Avec ce pied-là, c'est surtout le premier pas qui coûte.

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE
MONITEUR DE LA MODE
 JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



En dépit des nombreuses émigrations qui ont lieu chaque jour, Paris est brillant, animé, et ceux que des obligations diverses contraignent à y rester, s'arrangent de manière à ne point engendrer l'ennui. D'ailleurs, si les uns s'en vont, d'autres viennent, car l'époque où les Parisiens quittent leurs pénates, dans le but de chercher ailleurs des plaisirs nouveaux, est celle que choisissent à leur tour les étrangers pour visiter la capitale. Or, le vide ne se fait pas autour de nous et les absents sont oubliés.

Nos promenades fourmillent d'élégantes. Les concerts Mosard fond fureur.

Le *pré Catelan*, qui jouit du privilège attaché à toutes les innovations, est constamment envahi par une foule d'équipages, et nos belles dames vont y étaler leurs plus riches toilettes.

Il est aussi de bon ton en ce moment, de se faire conduire le soir au bois de Boulogne, où l'on se promène poétiquement au clair de la lune jusqu'à minuit. Rien n'est d'un effet magique comme le lac avec les lumières qui l'entourent, et sillonné de légères gondoles aux lanternes de couleur. Cela fait rêver à la ville des doges, au *pont des soupirs*, à ces aventures mystérieuses que l'on nous a raconté cent fois. Il faudrait, pour ajouter à l'illusion, quelque gondolier chantant les vers du Tasse.

Que devient la *mode* au milieu de nos plaisirs ? Toujours cequette et capricieuse, elle crée mille fantaisies nouvelles, dont nous allons vous donner le détail.

Parlons d'abord des garnitures de robes.

Les volants restent en vogue, et l'on a raison de les adopter lorsqu'il s'agit de toilette habillée. Pour le négligé, quelques femmes préfèrent les jupes unies. Alors il faut les faire très amples et très longues. Quant aux corsages, ils doivent toujours être ornés. On y met de hauts effilés, des galons ou des glands. Voici ce qui se voit de plus nouveau en ce moment chez M. *Audoyer*, au magasin de la *ville de Lyon*. Cette maison, qui est sans contredit la première de la capitale en ce qui concerne les objets de passementerie, peut se permettre de faire la loi à la *mode*, car c'est là que l'on trouve les plus charmantes innovations.

L'effilé *Maquets*, qui se fait en toutes hauteurs, est un composé de brins unis et d'espèces de petites gerbes posées en travers. On s'en sert à la fois pour robes et confections. Aux robes, il se place sur les corsages, soit sous forme de bretelles, soit comme berthe, ce dernier genre étant fort en faveur.

L'effilé *Colibri*, au pied duquel sont attachées de petites boules rondes, se met au-dessus des dentelles et devant les corsages, que l'on garnit souvent à la *hussarde*, c'est-à-dire avec des ornements en travers qui couvrent toute la poitrine.

Le même modèle se fait en coton, avec addition de clochettes, pour les robes en piqué ou en jaconas.

Il y a un charmant effilé *mouches*, pour garnir à plat les volants de robes et les corsages.

Le bouton *princesse*, est une petite olive bien mignonne accompagnée de deux boules et surmontant un joli bouton. Cela se met beaucoup aussi sur le devant des corsages.

Sur les volants, on pose souvent cinq ou six rangs d'effilés *Tom-Pouce*, soit unis, soit aux nuances de la robe ; ceci est affaire de fantaisie.

J'ai vu, en outre, au magasin de la *ville de Lyon*, un

immense choix d'effilés à glands à dispositions, pour robes ou confections d'un goût parfait.

Les basquines en taffetas noir se portent beaucoup. On les garnit d'effilés très hauts ou de dentelles, qui recouvrent une partie de la jupe.

A propos de dentelles, je dois dire que toutes les magnificences en ce genre sont étalées au beau magasin du *Persan*, où l'on admire des jupes, des volants, des mantelets-écharpe, des pointes, d'une somptuosité inouïe. Tout cela s'encadre merveilleusement au milieu des cachemires de l'Inde et Français, que l'on voit aussi figurer si brillamment dans cette importante maison.

Les propriétaires de ce magasin font fabriquer eux-mêmes leurs dentelles, ce qui leur permet d'offrir dans les prix de grands avantages aux consommateurs. Ils se chargent d'expédier sur demande, tout ce que l'on peut désirer dans ces articles, aussi bien qu'en cachemires. C'est une de ces maisons de confiance avec lesquelles on peut traiter franchement et sans crainte.

Madame *Colas* fait de ravissants peignoirs en mousseline brodée, pour toilette de réception et d'intérieur. Nous en avons vu un chez elle à fond semé. Devant la jupe, en façon tablier, il y avait deux rangs de bouillons, dans lesquels passait un ruban bleu de ciel. La basquine était ornée comme la jupe avec bouillons tout autour. Au corsage, ils étaient posés en pointe devant et derrière.

Nous avons remarqué aussi de jolies *matinées* en piqué blanc; une foule de petits bonnets de fantaisie en couleur, pour la nuit ou le matin, d'une exquise coquetterie. D'autres, moins simples, pour négligé élégant. Puis des canezous en mousseline brodée de nouvelle forme, avec berthe, formant pointe devant et derrière. Cette façon sied à ravir.

Je dois citer aussi un canezou, en tulle noir point d'esprit, entièrement recouvert de velours Tom-Pouce, et garni de dentelle. Ce modèle est à la fois simple et fort élégant.

Les mantelets en mousseline blanche sont tout à fait redevenus en faveur. Madame *Colas* en a de charmants en mousseline brodée avec un haut volant semblable. Quelques-uns se font en organdis et s'entourent de bouillonnés. Ceux-ci les choisissent pour jeunes filles.

Sur les robes légères en jaconas, on met des petits fichus d'étoffe pareille à la robe, à pans, façon Louis XIII. Cela est plein de fraîcheur et d'élégance. Ils se garnissent tout autour d'une bande froncée, à laquelle on forme ensuite des plis ronds.

Ces fichus se portent indistinctement sur les corsages décolletés et ceux basquines.

Quelques robes ont des volants festonnés; c'est le petit nombre. D'autres sont simplement ourlés. Il y en a bordés de plusieurs rangs de velours noir, de galons de fantaisie ou d'effilés *Tom-Pouce*, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Beaucoup de robes de jeunes filles ont des bretelles en ruban, auxquelles on laisse derrière de longs bouts flottants. Cette fantaisie est gracieuse et convient à la jeunesse, elle serait ridicule pour une personne âgée.

Tout doit être grave en nous, même la toilette, lorsque nous ne sommes plus au printemps de la vie.

On fait quelques peignoirs à grande pèlerine. Cela peut être commode, mais en général, les pèlerines ne sont pas favorables à la tournure.

Malgré tout ce que l'on dit pour détruire leur vogue, les corsages basquine restent en faveur, et c'est par caprice, seulement, que quelques femmes portent des corsages ronds.

Voyez les jolis modèles de la maison *Gagelin*, la plupart sont à basques, c'est que là on comprend la grâce et ce qui sied le mieux.

En nommant M. *Gagelin*, je dois parler de ses beaux châles d'Alger ou *biscara*, comme on voudra les nommer.

Toutes les femmes élégantes en portent. Ils ont un cachet plein d'originalité et de vraie distinction.

Quant aux étoffes pour robes, M. *Gagelin* possède des merveilles. Ici, ce sont des tissus légers en barège, grenadine, mousseline soie. Là, d'adorables taffetas chinés. Les uns à rayures, les autres avec volants bordés de fleurettes-Pompadour, aux couleurs fines et brillantes, si fraîches, que le printemps lui-même semble les avoir semées sur ces riches tissus. Puis viennent les robes à losanges camaïeux; celles à volants et effilés, écossaises, de moire antique, que sais-je? Est-ce que le magasin de M. *Gagelin* n'est pas depuis longtemps reconnu pour être le sanctuaire des plus merveilleuses créations de la mode? Je le demande à toutes les femmes, un écho retentissant me répondra: *Oui*.

Que dirons-nous des chapeaux? Passons en revue les jolis modèles de madame *Alexandrine*. Toujours de la paille de riz ou de crêpe pour grande toilette. Des pailles de fantaisie élégamment ornées pour négligé.

Les couronnes entières ont une vogue immense; rien n'est plus charmant.

Les chapeaux de paille de riz se composent assez ordinairement de tulle uni et de bandelettes en paille; cela leur donne plus de légèreté.

Le velours cerise, mélangé de dentelle noire, est très en vogue comme ornement. Avec cela on met aussi des fleurs ponceau.

J'ai remarqué un chapeau de crêpe rose, dont la calotte était entourée d'une petite couronne en fleurs d'accacia. Comme couronnes, celles qui se posent presque au bord de la passe en tournant sur le bavolet, ont bien plus de grâce que les autres.

Sur les passes, on continue à mettre des tours de blonde et de fleurs très fournis.

J'ai vu un chapeau de crêpe blanc mélangé de taffetas mauve. Sur la passe il y avait une couronne de violettes, et dessous, au milieu, une demi-guirlande semblable surmontant le front. Une haute blonde blanche se renversait sous la couronne et allait couvrir aussi le bavolet.

Il ne peut être question de fleurs, sans rappeler que la maison de madame *Tilman* est une de celles auxquelles nous devons les plus suaves créations en ce genre.

Madame *Tilman* fait en ce moment une foule de ravissantes coiffures de bal, destinées aux belles dames qui se rendent dans les villes de bains, car on sait que la santé sert de prétexte à ces sortes d'excursions, mais que le plaisir en est le but réel. Or, on y emporte les plus merveilleuses toilettes de ville et de soirée; ce qui veut dire, que les fleurs de madame *Tilman* ne peuvent manquer d'être de la partie.

Notre *Moniteur* sera aussi de ces fêtes, croyez-le bien, est-ce qu'il ne faut pas qu'on le rencontre partout où il y a des réunions élégantes, lui le plus charmant conseiller de la mode? Si vraiment donc, nous partirons pour les eaux, nous volerons par terre et par mer, annoncer les décrets de la grande souveraine. Nous avons le privilège d'être reçu par les plus jolies mains, et cela sans jamais faire anti-chambre, car, disons-le tout bas, les femmes sont toujours pressées de connaître ce qui doit aider à les embellir.

Je termine en vous rappelant les délicieux parfums de la maison *Legrand*, parmi lesquels je citerai les extraits triples de *Violettes des bois*; *Violettes de Parme*, *Volkaméria*, *Passiflore de Chine*, et bien d'autres qu'il me serait impossible d'énumérer ici. Puis, la *Muëlosine* au quinquina, précieuse pour arrêter la chute des cheveux et en favoriser le développement; l'*Eau des Alpes*, employée dans la toilette de préférence à l'eau de Cologne; enfin le *savon au suc de laitue*, dont la propriété est de rafraîchir et d'adoucir la peau, en lui donnant l'éclat le plus séduisant.

Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 469.

TOILETTE HABILÉE. — Cheveux roulés sur la tête. Bandeaux bouffants relevés. Une demi-couronne de bluets avec un nœud de velours noir garnissant le derrière de la tête.

Robe et fichu en tarlatane bleue de ciel, semée d'étoiles noires en velours, garnies de petits velours noirs zéro et de petite blonde blanche.

Corsage décolleté terminé en pointe devant. Manches formant en haut deux bouffants retombant sur le bras et garnies d'un volant ouvert devant avec un nœud en velours en haut de l'ouverture.

Jupe couverte par onze volants.

Fichu décolleté en cœur derrière, croisé devant sur le corsage, composé de trois volants francs légèrement et venant mourir sous un gros nœud en velours noir à partir duquel descendent deux barbes composées d'un petit velours noir pour milieu et d'un petit volant tout autour. Sur le bord du haut de ce fichu il y a un petit velours noir qui sépare deux petites blondes richées.

Tous les autres volants sont terminés par un petit velours qui couvre le pied d'une petite blonde à dents qui garnit les volants.

TOILETTE DE PROMENADE. — Chapeau en paille, orné de petits velours rouges, de dentelles noires et de coquelicots.

Le dessous du chapeau est doublé de crêpe paille garni d'un bandeau-traverse en velours avec ruches de blonde et d'une touffe de petits coquelicots.

Un petit velours rouge borde la passe à cheval entre deux petites dentelles noires. Sur la forme et sur le bandeau il y a deux ornements en dentelle noire avec un velours au milieu.

Le bavolet en tulle est garni de biais en ruban paille ayant un intervalle sur lequel est posée une garniture en dentelle et en velours.

D'un côté est une touffe de coquelicots posée très bas, de l'autre un nœud en dentelle noire mêlée de petits velours rouges.

Robe et basquine haïtienne (éttoffe de soie gros grain) couleur mode, ornées de galons avec effilé Tom Pouce et de petits boutons de soie.

La basquine a le corsage montant. La manche, demi-plate et courte en haut, est terminée par une cloche.

La basque est longue et rapportée à la taille, de manière à fournir de l'ampleur sur les côtés et derrière.

Sur le devant du corsage, le galon effilé est posé de manière à former trois dents d'inégales dimensions. Le même ornement garnit la cloche de la manche et le bas de la basque. L'effilé du galon est à l'intérieur des dents.

De chaque côté de la jupe descendent devant, en s'écartant un peu dans le bas, deux rangs de galons effilés.

Dans chaque dent, et entre les galons sur le devant de la jupe, sont placés par groupe de trois et symétriquement posés des petits boutons dont l'effet en relief sur la soie est fort joli.

Col en dentelle. Manches à bouffants en tulle avec volant très ample en dentelle.

UNE EXCURSION A SPA.

(Suite.)

Lorsque l'on est parvenu sur le point élevé qui domine les murs du diable, on se trouve de niveau avec la crête d'une petite chaîne de montagnes appelées le *Nid des Aguesses*; sur le flanc de l'une d'elles, on distingue une place nue, grisâtre et rougeâtre.

Suivant la chronique du lieu, c'est l'endroit où le cheval de Pepin s'est abattu; suivant d'autres, c'est l'empreinte des pieds de Bayart, ce fameux cheval des quatre fils Aymon.

Je vous ai dit que les légendes abondaient dans ce pays; nous n'en finirions pas si je me mettais à vous les raconter toutes.

Après avoir parcouru un quart de lieue, voici, à droite, le château et le parc de Jusleville où tout enchante et sourit; où tout, jardins, promenades, chapelle, est soigné avec une recherche merveilleuse et un goût exquis.

C'est là qu'en 1620 habitait un riche Anglais, le plus original des trois royaumes, et dont le souvenir s'est perpétué à Spa.

La façon de vivre de ce seigneur était des plus étranges.

Pendant les dix premiers jours du mois il ne buvait ni ne mangeait; un seul domestique pouvait le voir et lui adresser la parole; il restait seul dans sa chambre et gardait le plus profond silence, même avec sa femme, qui n'avait que seize ans et était d'une grande beauté. Les dix jours suivants, il se levait avant l'aurore, allait boire les eaux de Pouthon, puis, accompagné d'une suite nombreuse, il partait pour la chasse. Rentré chez lui, épuisé de fatigue, il dévorait et buvait comme quatre; après quoi, il repartait en chasse et revenait

souper le soir comme il avait diné, bien qu'il eût mangé toute la journée des confitures et des pruneaux qu'un domestique portait derrière lui dans un grand panier. Il finissait le mois en se livrant exclusivement à la musique et à d'immenses et bizarres prodigalités: ainsi il donnait aux gens qu'il rencontrait par les chemins des bas de soie, des chapeaux et des gants, dont il traînait toujours derrière lui trois coffres pleins; il jetait les ducats d'or par poignées aux musiciens ambulants qui venaient gratter leurs violes sous ses fenêtres, et forçait les seigneurs de ses amis à accepter des chevaux de prix ou des chiens courants de bonne race.

Le convoi s'arrête: c'est Theux, dans la vallée de la Hoigne, petit ruisseau alimenté par les pluies qui l'élève parfois au rang de rivière et parfois le laissent à sec. Theux, l'ancien chef-lieu du marquisat de Franchimont, commença par être une ferme; ce fut un palais sous Louis le Débonnaire, c'est aujourd'hui une carrière de pierres à paver.

A peu de distance de Theux, dans la direction de Spa, on aperçoit, à gauche, les ruines de l'ancien château de Franchimont, ruines à jamais illustrées par le dévouement des six cents braves qui, dans la nuit du 29 octobre 1467, s'élançèrent de ce château pour sauver Liège des fureurs de Charles le Téméraire. Tous périrent en Spartiates, après avoir fait une trouée terrible dans les bataillons du Xercès bourguignon.

On pénètre dans le château par une seule porte, haute, large, solide comme la porte d'une église. Au-dessus de la clef de voûte s'étalent les écussons de Franchimont et de Liège-Bavière. Entre le corps du château et le rempart extérieur, règne tout autour un

espace vide, communiquant avec l'intérieur par une seconde porte dont le cintre est écroulé. De l'entrée de cette porte, et encadré de ses contours ébréchés, l'ensemble des ruines offre un aspect extraordinaire. De hauts pans de murailles, dentelés par les frisures les plus fantastiques, paraissent ne se soutenir qu'en dépit des lois de l'équilibre. Un escalier en hélice dresse dans un coin sa spirale de pierre bleue, fréquemment interrompue par des lacunes qu'aucune

enjambée ne saurait franchir, et où seul pourrait monter et descendre le démon familier commis à la garde des trésors enfouis, d'après la tradition, sous les voûtes profondes de Franchimont.

La légende de ces trésors est assez populaire pour que Walter Scott ait cru devoir la rappeler. La voici dans toute sa superstitieuse naïveté :

« Un immense trésor, amassé à force de rapines et de brigandages par le dernier sire de Franchimont,



Château de Jusleville.

est enseveli sous les voûtes profondes et mystérieuses du château. Le coffre-fort qui le renferme est solidement verrouillé; un archer veille constamment auprès, un cor d'airain pendu au cou, une dague effilée passée à la ceinture et deux ardents limiers étendus à ses pieds. N'était la fixité étrange de son œil cadavéreux, dont aucun charme ne pourrait dilater la prunelle, on le prendrait pour un chasseur revenu de la plaine où il a sonné l'hallali, pour monter sa garde à l'entrée de l'oratoire de son seigneur. Mais cette garde est éter-

nelle, et cet archer a cessé depuis un siècle d'avoir un nom parmi les vivants.

» Dans ce même cachot, un vieux nécromancien livre à l'archer une guerre incessante pour s'emparer de son trésor. Il y a cent ans au moins que cette lutte commença entre eux, et depuis ni l'un ni l'autre n'a réussi à l'emporter sur son adversaire. Souvent les paroles magiques du nécromancien font tressaillir et rugir le cerbère inflexible qu'il attaque. Souvent les barres de fer qui entourent le coffre-fort se brisent ;

souvent vole en éclats une serrure qui se referme violemment presque aussitôt qu'elle a été ouverte.

» Le combat que se livrent ces deux cadavres durera jusqu'au jour du jugement dernier, à moins que le nécromancien ne devine le mot cabalistique qui a rivé l'enchantement lorsque le sire de Franchimont enferma son trésor sous ces voûtes épaisses. Plus d'un siècle s'est écoulé, et il n'a deviné encore que les trois premières lettres. »

Mais le château est plus fameux dans l'histoire que dans la légende, et l'héroïque fait d'armes des six cents Franchimontois laisse loin derrière lui les plus émouvantes fictions des conteurs et des romanciers. Rappelons brièvement cette belle page historique, digne pendant des Thermopyles.

VI.

C'était, avons-nous dit, en 1467.

Tous les historiens racontent ce fait, mais il faut en lire le récit dans Philippe de Comines, témoin oculaire.

Charles le Téméraire et Louis XI assiégeaient Liège que l'exemple de la destruction récente de Dinant frappait d'épouvante. « En toute cette cité, dit Comines, il n'y avoit un seul homme de guerre, sinon de leur territoire. Ils n'avoient plus ni chevaliers, ni gentilshommes avec eux, car si petit qu'ils en avoient, auparavant deux ou trois jours, avoient estés tués ou blessés. Ils n'avoient ni portes, ni murailles, ni fossés, ni une seule pièce d'artillerie qui rien vauisist; et il



Vue du château de Franchimont.

n'y avoit rien que le peuple de la ville et sept ou huit cents hommes de pied, qui sont d'une petite montagne derrière Liège, appelée le pays de Franchemont; et, à la vérité, ont toujours estés très renommés et très vaillants ceux de ce quartier.

» Dans cette situation moult désespérée, les assiégés tinrent conseil, et leur conclusion fut que, par les trous de leurs murailles, qui estoient sur le derrière du logis du duc de Bourgogne, ils sailliroient, tous les meilleurs qu'ils eussent, qui estoient six cents hommes du pays de Franchemont, et avoient pour guide l'hoste de la maison où estoit logé le roy, et aussi l'hoste où estoit logé le duc de Bourgogne; et pouvoient venir par un grand creux de rocher assez près de la maison de ces deux princes avant qu'on les aperçust, moyennant qu'ils ne fissent pas de bruit... ils ordonnèrent en outre que tout le peuple de la ville sailliroit par la porte, laquelle respondoit du long de la grande rue de nostre fauxbourg, avec un gran heu (huée, bruit),

espérant desconfire tout ce qui estoit logé en ce dit fauxbourg; et n'estoient point hors d'espérance d'avoir une bien grande victoire, ou à tout le moins, et au pis aller, une bien glorieuse fin. Quand ils eussent eu mille hommes d'armes avec eux, de bonne estoffe, n'estoit leur entreprise bien grande; toutesfois il s'en fallut bien peu qu'ils vissent à leur intention. Et, comme ils avoient conçu, saillirent ces six cents hommes de Franchemont (commandés par George Strayle du ban de Jalhay) par les brèches de leurs murailles, et croy qu'il n'estoit point encore dix heures du soir, et attrapèrent la plupart des escoutes (sentinelles) et les tuèrent, et entre les autres y moururent trois gentilshommes de la maison du duc de Bourgogne. Et s'ils eussent tiré tout droit, sans eux faire ouyr, jusqu'à ce qu'ils eussent été là où ils vouloient aller, sans nulle difficulté ils eussent tué ces deux princes couchés sur leur lic. »

Malheureusement, pour eux et pour la ville de Liège,

il leur arriva ce qui était arrivé dans une situation analogue au romain Scévola, se rendant dans le camp des Etrusques pour poignarder Porsenna qui menaçait Rome; ils se trompèrent de route et, au lieu de marcher sur la tente du roi, ils attaquèrent la tente où étaient logés les ducs d'Alençon et de Craon; une autre partie de la troupe s'arrêta à l'attaque d'une grange occupée par la garde du duc de Bourgogne.

L'alarme commença à se répandre; cependant il s'en fallut de bien peu que le duc de Bourgogne ne fût surpris. Laissons parler Comines :

« J'estoye couché, dit-il, en la chambre du duc de Bourgogne (qui estoit bien petite), et deux gentils-hommes qui estoient de sa chambre, et au-dessus il y avait douze archiers seulement qui faisoient le guet; et estoient en habillement et jouoient aux dez. Son

grand guet estoit loin de lui, et vers la porte de la ville. En effet, l'hoste de la maison attira une bande de ces Liégeois, et vint assaillir sa maison, où le dict duc étoit dedans; et fut ceci tant soudain qu'à grande peine pusmes nous mettre au dict duc sa cuirasse sur lui et une salade en teste, et incontinent descendimes le degré pour aider saillir en la rue. Nous trouvâmes nos archiers empeschés à deffendre l'huys et les fenestres contre les Liégeois, et y avoit un merveilleux cri en la rue. Les uns : Vive le roi! les autres : Vive Bourgogne! et les autres : Vive le roy, et tuez! Et fusmes l'espace de plus de deux patenostres avant que ces archiers pussent saillir de la maison et nous avec eux. »

Louis XI, dont le logis était attaqué en même temps, ne dut son salut qu'à la fidélité de sa garde écossaise,



Vue générale de Spa.

plus heureux que Charles Stuart que ses Écossais livrèrent aux soldats de Cromwell.

« Ces braves archiers, continue Comines, ne bougèrent pas du pied de leur maître et tirèrent largement leurs flèches, desquelles ils blessèrent plus de Bourguignons que de Liégeois. »

Écrasés par le nombre, les Franchimontois vendirent chèrement leur vie. Ils succombèrent en combattant, et « ils furent tous morts ou peu s'en faut. Et n'en faut point douté que s'ils ne se fussent amusés en ces deux lieux dont j'ai parlé, et spécialement à la grange où ils trouvèrent résistance, et eussent suivi ces deux hostes, qui estoient leurs guides, ils eussent tué le roi et le duc de Bourgogne et croy qu'ils eussent aussi desconfit le demourant de l'ost (le reste de l'armée). »

Qui peut dire les changements qu'eût apportés dans l'histoire la réussite de ce hardi coup de main ?

Liège succomba quelques jours plus tard. Le féroce duc de Bourgogne, ivre de vengeance, s'y vautra dans le

sang à corps perdu. Quand le bras de ses soldats se lassa de tuerie, il ordonna de lier deux à deux tous ceux que le glaive avait épargnés et les fit précipiter dans la Meuse. Quarante mille Liégeois périrent dans cet odieux massacre. Et quand l'opulente et fière cité ne fut plus qu'un morne et silencieux cadavre, le Téméraire y promena la flamme et acheva par l'incendie ce que n'avaient pu faire le sabre et les noyades.

C'est alors qu'il fit enlever de la place du Marché le Perron, le palladium, l'orgueil de la cité liégeoise, et qu'il le transporta à Bruges, pour le placer comme au pilori, au lieu le plus apparent de la ville, avec cette inscription :

Je suis le Perron de Liège,
Que le Duc Charles a conquis.
J'estoy signe que Liège
Étoit lige et le país.
Or, ne soit homme ebbahys
Si je suis chy par mémoire;
Le puissant Duc m'y a mis
En signe de sa victoire.



469

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92

Modis de M^{me} Alphonsine, Coiffures de M^{me} Celeste Ladraque (Anc^{me} M^{me} Thierry.)

Fleurs de S. Perrot Petit & C^{ie} Dentelles de G. Violard, Rubans et Papeteries de Audoyer (à la Ville de Lyon)

Manchons de Chaprou, Parfums écossais et Gants de Faguer Laboullee, Cuirs de la M^{me} de Comtesse Lafoalle & C^{ie}

Entered at Stationers' Hall.

LONDON at the Monitor Office 15 Brook Street Soho. NEW-YORK Putnam & C^{ie} General Agents.

MADRID, P. J. de la Peña.

Et il rendit l'arrêt suivant : « Que le Peron qui estoit au marchiet de la dicte cité estant oesté, les dits de la cité ne pourront jamais le refaire, ne en remettre aucun autre au dit marchiet, ne ailleurs en la dicte cité, ne aussi faire porter le dit Peron ès armes de la dicte cité. »

Ce qui n'a pas empêché le Perron d'être rendu aux Liégeois par la fille du Téméraire, Marie de Bourgogne, et de figurer encore aujourd'hui dans les armoiries de la ville et du pays entre les initiales L. G., lesquelles ne signifient point *Liège*, comme on l'a cru souvent, mais *Libertas gentis*, liberté du peuple.

Le désastre de Liège consommé, Charles se ressouvint des six cents héros qui étaient venus si généreusement s'immoler pour le salut de leur patrie. Ne pouvant se venger sur eux, qui n'étaient plus, il eut la monstrueuse pensée d'assouvir sa vengeance sur leurs mères, leurs femmes et leurs enfants ! Et il s'avança dans le marquisat de Franchimont, — qui n'avait plus un seul homme pour le défendre, — et il promena dans tout le pays une de ces dévastations épouvantables, prodigieuses, inouïes, dont les temps barbares offrent à peine de rares exemples.

« Huit jours suffirent à peine, dit un historien, pour arracher le château du centre de la terre où ses racines étaient ancrées. Tout fut brûlé, tout fut saccagé jusqu'aux forêts mêmes. Le feu du ciel, qui

serait tombé partout sans laisser d'intervalles, n'aurait pas fait plus de ravages. »

Aujourd'hui encore, après quatre siècles, cette terre porte au front la cicatrice de cette effroyable meurtrissure. Partout, le long de ses rivières, des monceaux de scories et de pierres calcinées indiquent la place de ses forges et de ses usines ; sur les croupes pelées de ses montagnes, jadis couvertes de chênes druidiques, on ne voit que des terres ocreuses couvertes de maigres bruyères ; et le sol partout aride et ingrat reste en friche, comme si la vue des horreurs dont il a été témoin l'avait pétrifié d'épouvante !

De Franchimont à Spa, la vallée devient de plus en plus étroite, boisée et pittoresque. On côtoie le Wayai et la Hoigne, obscure et sauvage rivière qui descend en grommelant des hautes fanges à l'orient de Spa, baignant d'abord de pauvres hameaux de pâtres et de bûcherons, arrosant ensuite de populeux villages, et cherchant par zigzags capricieux la pente qui doit la réunir à la Vesdre, entre les bras de laquelle elle expire en lui léguant toutes ses eaux.

Enfin, après avoir laissé à droite le village de Mar-teau qui n'a rien de bien remarquable, on voit se dessiner devant soi une superbe avenue montrant Spa à l'extrémité.

O. SQUARR.

(La suite au prochain numéro.)

LA COMTESSE BRIGNOLE.

(Fin.)

— Seigneur Van Dyck, dit-il en courant vers lui, veuillez bien excuser mon indiscretion : j'ai appris que vous étiez de retour dans notre ville ; je n'avais pas eu l'honneur de vous y connaître à votre premier séjour ; aussi me suis-je empressé de vous offrir cette fois mon amitié et mon palais. Durazzo est l'hôtellerie des grands artistes, n'est-ce pas, comte Pallavicini ?

Van Dyck s'inclina et ne répondit rien : il était bouleversé.

— Je vous prie de prendre un fauteuil, messieurs, continua le maître du palais ; j'ai à vous parler d'une petite affaire, à vous, seigneur Van Dyck. Je me suis marié avant-hier : sans fatuité, je puis dire que c'est un mariage d'inclination ; je veux que notre intimité se forme sous des auspices dignes de votre talent et de ma fortune ; je veux que vous fassiez le portrait de ma femme. Quand même je couvrirais votre toile de sequins, je serais toujours votre obligé.

Van Dyck s'inclina de nouveau. Ce silence fut interprété comme timidité d'artiste en face d'un grand seigneur.

— Quel jour le modèle pourra-t-il se mettre à votre disposition ?

— Aujourd'hui, je suis prêt, répondit Van Dyck d'une voix éteinte.

— Vous êtes charmant, seigneur artiste ; vous allez au-devant de mes vœux. Vous trouverez dans mon atelier des toiles toutes prêtes, je veux un portrait en pied, comme celui de la marquise de Villetti, que vous avez peint et qui est un chef-d'œuvre, comme tout ce que vous faites... Ah ! dites-moi, comte Palla-

vicini, comment avez-vous laissé notre champion de Lerbino ? Donnez-moi de ses nouvelles ?

— Il est parti ce matin pour Florence.

— C'est un spadassin payé par les Gippini ; j'ai su cela. Mes ennemis ont voulu me faire assassiner le jour de mes noces ; c'était bien imaginé. Messeigneurs, soyez assez bons pour m'attendre ici un *momentino* ; je vais vous amener ma femme.

Et il rentra dans ses appartements.

Van Dyck et Pallavicini se regardèrent quelque temps sans se parler.

— Un bon conseil, Van Dyck, le veux-tu ?

— Oui.

— Pars.

— Impossible ! que dirait le comte ?

— Que t'importe ?

— Il me croira fou.

— Dans un quart d'heure, tu le seras tout à fait.

— Je m'abandonne à mon destin.

— Mais songe que tu es blessé, que ta main ne peut manier le pinceau.

— Je peindrai de la main gauche.

— Tu es pâle, tu souffres, tu es agonisant ; tu vas périr à l'œuvre.

— Tant mieux.

La porte s'ouvrit, et la comtesse entra.

On aurait dit qu'elle illuminait la galerie des rayons de son éblouissante beauté. Pallavicini lui-même respira une exclamation de surprise qui lui était arrachée, car il ne l'avait jamais vue si belle. Elle portait une robe de soie noire brochée ; ses épaules et ses

bras étaient à découvert, et l'étoffe faisait merveilleusement ressortir leur blancheur lumineuse. Elle salua d'un sourire céleste les deux étrangers, et, s'adressant à Van Dyck, elle lui dit avec une grâce incomparable :

— Maître, je suis à vos ordres; c'est bien de l'honneur pour moi de poser devant vous.

— Passons à l'atelier, dit le comte Brignole; le seigneur Van Dyck choisira ses palettes, ses toiles et ses pinceaux.

Les quatre acteurs de cette scène entrèrent dans l'atelier, qui était contigu à la galerie.

— Maintenant, poursuit le comte, vous êtes chez vous; nous permettez-vous de rester?

Van Dyck n'appartenait plus à la terre, il ne répondit pas; mais Pallavicini, prenant en pitié l'amour de son ami, dit avec le plus grand sang-froid au comte :

— Je connais Van Dyck : il faut le mettre à l'aise : il n'aime pas peindre devant témoins; sortons.

La comtesse et Van Dyck restèrent seuls dans l'atelier.

— Je ne connais rien de beau comme votre portrait de la marquise de Velletri, dit la comtesse d'un ton familier, comme pour engager lestement la conversation.

— Je ferai tous mes efforts pour mériter votre approbation, répondit timidement le peintre.

— Elle vous est acquise d'avance. Je ne la connais pas, la marquise de Velletri; est-elle bien?

— Je ne l'ai jamais vue, madame...

— Comment! vous avez fait son portrait!

— Ah! la marquise... Excusez-moi, madame; je suis tout à ma palette, à mes couleurs... Elle est assez bien, je crois.

— Il paraît que vous oubliez facilement vos modèles... Oh! vous allez me peindre assise! je n'aime pas cette pose; je veux être debout riante et une fleur à la main. Cette robe vous plaît-elle?

— Non, madame.

— Ah! vous la trouvez trop sombre peut-être?

— J'aime mieux celle que vous portiez l'an dernier, à la fête du palais Doria.

— Vous étiez au palais Doria le jour des Rogations? Ah! je ne vous ai pas vu.

— J'ai eu l'honneur de danser avec vous, de vous parler... Il paraît que vous oubliez aussi facilement vos danseurs que moi mes modèles...

— C'est charmant! j'ai eu tant de danseurs, moi!

— Et moi tant de modèles!

— Vous êtes piqué, seigneur Van Dyck; excusez une plaisanterie... Mais si nous causons toujours, mon portrait n'avancera pas.

— Votre portrait est fini, madame.

— Fini! vous n'avez pas donné un seul coup de pinceau.

— Fini depuis un an. Nous pouvons sortir.

Van Dyck se leva, salua la comtesse et marcha vers la porte.

— Sérieusement, vous sortez? dit la comtesse.

— Je sors, et vous me permettrez d'emporter la clef de l'atelier; je veux rentrer ce soir pour mettre la dernière main à votre portrait?

— Faudra-t-il que je pose?

— C'est inutile, le portrait est fait.

— Quand me donnerez-vous le mot de cette énigme?

— Demain.

— Dois-je en parler à mon mari?

— Comme vous voudrez.

— Je n'en dirai rien.

— Ce sera mieux.

Van Dyck ferma la porte de l'atelier à double tour, et alla rejoindre, sur la terrasse, le comte et Pallavicini.

— Voilà une première séance bien courte! dit Brignole.

— Je viendrai ce soir faire la dernière, répondit le peintre.

— C'est vraiment d'une merveilleuse facilité!

Van Dyck et Pallavicini sortirent du palais, et, quand ils eurent dépassé l'église Saint-Charles, Pallavicini interrogea brusquement son ami.

— Voyons, comment te trouves-tu?

— Guéri.

— Complètement?

— Il ne me manque plus que le remède dont tu m'as parlé.

— Tu l'auras!

— Une folle échappée du couvent! une étourdie qui vous tue à chaque mot! deux jours de mariage, et les allures d'une coquette de quarante ans!

— Bien, bien! mais il faut persister dans cette conversion...

— Oh! sois tranquille... Comment nommes-tu cette personne dont tu m'as tant parlé?

— Ce soir, nous la verrons, je te le promets...

— A ce soir, donc! attends-moi devant Saint-Charles à sept heures; j'ai une affaire à terminer.

Van Dyck courut chez lui, et détacha du mur de son alcôve un tableau sans cadre et voilé : c'était le portrait en pied de la comtesse Brignole qu'il avait peint de souvenir, magnifique chef-d'œuvre, exécuté dans le délire d'une ardente passion; seulement on s'apercevait que la main si ferme de l'artiste avait tremblé sur le sein de l'adorable femme, et que l'émotion de l'amant avait trahi la vigueur ordinaire de son pinceau.

Van Dyck s'enveloppa de cette toile comme d'un vêtement, jeta son manteau par-dessus et retourna au palais Durazzo. Il traversa hardiment la galerie sans se faire annoncer, ouvrit l'atelier, et plaça dans un cadre le portrait de la comtesse; puis, appelant un domestique, il lui dit :

— Annoncez à monsieur le comte que le portrait de sa femme est terminé. Et il sortit.

Quelques jours après, il épousait la fille de lord Rutwen, comte de Gorée; mariage qu'il improvisa, grâce aux actives et intelligentes négociations de Pallavicini. Mais le pauvre artiste avait été blessé au cœur : il mourut de phthisie à l'âge de quarante ans. Les femmes ont tué beaucoup d'artistes, et les artistes n'ont jamais tué de femmes.

Telle est l'histoire qui m'a été contée un jour au palais Durazzo, à Gènes, devant le portrait de la comtesse Brignole, peint par Van Dyck.

MÉRY.

L'HOMONYME.

Dans un modeste appartement d'homme de lettres, où pour tous ornements on ne voyait que des livres et quelques tableaux, Jules Bernard, assis devant une petite table ronde, écrivait un chapitre de roman, attendu par un grand journal. La vogue commençait pour Jules Bernard, auteur dramatique, romancier, journaliste, comme la plupart de nos écrivains modernes. Déjà Dantan avait fait sa charge; Lepaulle avait exposé son portrait, et sa réputation était parvenue jusqu'au fond de la province où il était né. Un de ses oncles, qui jusque-là s'était montré très hostile à sa vocation, et l'avait regardé comme un enfant perdu de la bohème littéraire, venait de partir pour le voir avec sa fille, la charmante Emma, qui ne partageait pas sur son cousin toutes les opinions de son père. Jules Bernard avait trouvé dans sa propre maison un logement convenable pour le recevoir, et les attendait d'un jour à l'autre; il se faisait une joie de mettre à leur disposition tous les plaisirs de la capitale, et de renouer avec Emma un roman d'amour à peine ébauché autrefois, et qui lui paraissait plus intéressant que tous les siens. Jules aimait sa cousine Emma, il en était aimé; mais son oncle, M. Honoré Bernard, ancien notaire, était loin d'encourager leurs espérances; les jeunes gens comptaient un peu sur ce voyage à Paris pour dissiper d'injustes préventions.

La ménagère de Jules Bernard, brave femme qu'il avait amenée de son pays, vint l'avertir joyeusement de l'arrivée de son oncle et de sa cousine. Il se précipita aussitôt à leur rencontre; M. Bernard et sa fille entrèrent d'abord chez lui, avant de monter à l'appartement qu'il leur avait fait préparer au-dessus du sien. Des livres hors de leurs rayons, épars çà et là sur le tapis, ne témoignèrent guère, aux yeux de M. Honoré Bernard, en faveur de l'ordre de son neveu, car sa bibliothèque, à lui, composée de volumes parfaitement reliés et renfermés dans une armoire vitrée qu'on n'ouvrait jamais, revenait naturellement à sa pensée. Il se heurta tour à tour au *Dictionnaire de l'Académie* ou à quelques gros in-folio; il faillit même tomber; heureusement les bras de son neveu le reçurent et lui firent oublier, dans une tendre étreinte, cette entrée dont sa dignité ne s'accommodait pas. Quant à Emma, vive et légère comme Mignon exécutant la danse des œufs, elle effleurait à peine de son pied agile ces monuments de la sagesse des âges, elle ne se sentait pas d'aise de se trouver dans la chambre de son cousin, elle examinait toute chose avec la plus vive curiosité, jusqu'aux pages du roman que son cousin était en train d'écrire.

Après la première effusion, Jules Bernard développa à son oncle et à sa cousine le plan qu'il avait formé pour leur rendre agréable le séjour de Paris; il passa en revue tous les théâtres dans lesquels sa position de journaliste lui permettait de faire entrer son oncle et sa cousine sans que M. Honoré Bernard eût à délier les cordons toujours très serrés de sa bourse.

— Aujourd'hui, que ferons-nous? dit Emma.

— Mais, vous dinerez avec moi, et vous vous reposerez sans doute ensuite. Soixante lieues...

— En chemin de fer ne fatiguent pas, répondit Emma.

— Eh bien! si vous voulez aller voir ma dernière pièce au Théâtre-Français...

— Certainement! s'écria Emma, et elle sauta au cou de son père, qui allait présenter une objection d'un air magistral, selon son habitude. Il consentit, quoiqu'il eût assurément préféré se reposer.

Pendant ce temps, la ménagère empressée avait rangé les livres autant qu'elle avait pu le faire, débarrassé la table des papiers qui la couvraient, et mis trois couverts à leur place. M. Honoré Bernard, qui se sentait beaucoup d'appétit, s'assit dans le fauteuil à la Voltaire de son neveu et fit honneur au repas modeste qu'on lui servit. Quoiqu'il aimât la bonne chère, cette frugalité ne lui déplut pas. Il était persuadé que les littérateurs ne vivaient que de purée d'ananas, et se livraient à des orgies continuelles lorsqu'un filon d'or se rencontrait par hasard sous leur prodigieuse main.

Au milieu du dîner, la ménagère avertit Jules Bernard que quelqu'un demandait à lui parler.

— Eh bien! faites entrer, dit l'heureux jeune homme, qui ne se serait pas dérangé pour tout au monde, car sa cousine avait posé ses petits pieds sur les siens, croyant sans doute s'appuyer sur un vieux bouquin oublié sous la table.

— Monsieur, c'est une facture, dit un petit monsieur fluet en entrant le chapeau à la main.

— Une facture? Et de la part de qui? s'écria Jules Bernard.

— De votre tailleur. Six cents francs à recevoir.

Il remit la note à Jules Bernard.

— Six cents francs! s'écria-t-il; qu'est-ce que cela veut dire? Il y a erreur. Je ne dois rien à votre patron; je ne le connais même pas. J'ai l'habitude de payer comptant.

— Mais, monsieur, vous êtes bien monsieur Jules Bernard, l'auteur?

— Oui, monsieur.

— Regardez.

— C'est mon nom, en effet, mais ce n'est pas moi.

— C'est ce que nous verrons, dit le petit monsieur en reprenant sa facture, et il se couvrit fièrement. Sa sortie fut des plus impertinentes.

M. Honoré Bernard hocha de la tête, et la gentille Emma devint toute rouge, comme si son cousin venait de faire un mensonge. Jules Bernard était irrité de la sortie du petit monsieur. Il lança quelques déclamations furibondes contre son patron et lui.

M. Honoré Bernard ne répondit rien. Il y eut un moment de silence. Enfin la conversation allait reprendre son cours si désagréablement interrompu, lorsque la ménagère vint avertir Jules Bernard qu'on le demandait de nouveau.

— Qu'est-ce qu'on me veut encore? Qui est là?

— Une femme, haute en couleurs, et qui a l'air d'une dame de la halle.

— Est-ce qu'elle m'apporterait les bouquets à payer de mon dernier succès?

— Pas précisément, répondit la ménagère; elle réclame...

— Quoi?

— Je n'ose pas le dire à monsieur.

— Parlez.

— Le prix de cinquante poulardes qui ont dû être fournies à monsieur.

— Cinquante poulardes à moi!

Jules Bernard s'élança dans l'antichambre, et des éclats de voix ne tardèrent pas à faire comprendre à M. Honoré Bernard et à sa fille qu'une querelle s'était engagée entre la commère et son prétendu débiteur.

— Je n'en reviens pas, s'écria le malheureux amphitryon en rentrant tout pâle et un peu débraillé, car la commère, mise par lui à la porte, s'était vengée en sortant sur le nœud de sa cravate. Je n'en reviens pas; c'est quelque tour qu'on aura voulu me jouer. On me traite en vérité, comme M. de Pourceaugnac.

M. Honoré Bernard se leva gravement, en murmurant à l'oreille de sa fille cet axiome bien connu :

— Il n'y a pas de feu sans fumée.

Emma fit la moue et regarda son cousin avec un petit air courroucé.

Le père et la fille s'apprêtèrent à monter dans leur appartement pour faire un peu de toilette, afin d'aller au Théâtre-Français.

— Vous venez avec nous, mon cousin? dit Emma à Jules Bernard.

— Hélas! non, répondit celui-ci; vous voyez ce travail commencé; j'ai quelques pages à finir ce soir...

Emma parut fort mécontente, et Jules Bernard, après avoir conduit le père et la fille jusqu'à leurs chambres, redescendit pour se remettre au travail; il était d'assez mauvaise humeur.

A peine était-il rentré chez lui, que son concierge apporta une lettre à son adresse, en disant qu'elle avait été remise par un monsieur très agité.

Il ouvrit la lettre et lut : « Monsieur, vous êtes un misérable! »

Jules Bernard bondit comme un lion blessé. Il tourna la page pour voir la signature de l'insolent. Nom inconnu. Il reprit la lecture avec une crispation nerveuse.

« Vous êtes un misérable! vous m'avez enlevé ma femme et mon enfant! »

— Moi, j'ai enlevé à ce monsieur sa femme et son enfant! s'écria Jules Bernard en s'interrompant encore; c'est un fou. Continuons.

« Vous m'avez enlevé ma femme et mon enfant. Ma femme, que vous avez séduite, est digne de vous, et je vous la laisse; mais rendez-moi mon enfant, monsieur, ou je vous tuerai comme un chien. Si je ne suis pas entré chez vous, c'est de peur de vous brûler la cervelle avant de savoir où est mon enfant. Répondez sur-le-champ, ou vous serez cause d'un scandale et d'un malheur. Je me présenterai chez vous avec un commissaire de police, et justice se fera de toute façon.

» GRÉLUCHON,
» Marchand de nouveauté. »

« *Post-scriptum.* Je me tiens au bout de votre rue; remettez votre réponse à votre concierge; il me reconnaîtra; je paierai la course, monsieur. »

Jules Bernard regarda par la fenêtre qui donnait sur la rue, et vit en effet un homme qui semblait vouloir creuser un sillon dans l'asphalte du trottoir.

— C'est donc sérieux? dit-il, et, se mettant à son bureau, il répondit ces mots :

« Monsieur, je n'ai pas l'honneur de connaître madame Gréluchon, et je n'ai enlevé ni elle ni votre cher enfant. Donnez-vous la peine de vous présenter chez moi sans déranger M. le commissaire de police, et vous vous convaincrez aisément de votre erreur. »

Il envoya son concierge porter cette lettre au mari malheureux.

Quelques minutes après, M. Gréluchon était chez lui.

Jules Bernard croyait qu'à sa vue M. Gréluchon serait détrompé, mais l'époux infortuné ne connaissait pas le séducteur de sa femme; il cherchait des yeux dans l'appartement quelque indice qui pût justifier ses soupçons. Il aperçut la charge de Dantan.

— Ah! voilà la preuve de votre imposture, s'écria-t-il; voilà l'atroce figure que j'ai vue, à mon retour de voyage, sur la cheminée de ma femme, c'est bien vous. Rendez-moi mon enfant, monsieur; rendez-moi mon enfant! Et il chercha sur sa poitrine les pistolets annoncés dans sa lettre.

Jules Bernard était vif et assez vigoureux. Il vit l'intention de M. Gréluchon : lui saisir le bras, le désarmer, fut l'affaire d'un instant.

— Brigand! s'écria M. Gréluchon en écumant de rage.

— Je vous trouve plaisant, répondit Jules Bernard avec sang-froid, de me donner les noms que vous méritez. N'est-ce pas vous qui voulez me tuer? Encore une fois, je ne suis pas l'homme que vous croyez.

— Mais ce plâtre, lui dit Gréluchon, ce plâtre accusateur, ce plâtre aussi laid que vous, avec son affreux calembour!

— Permettez, répondit Jules Bernard; je n'admets pas d'abord que je sois aussi laid que cela; c'est une caricature et non pas un portrait. La colère vous aveugle, mon cher monsieur, et ensuite ce n'est pas moi qui ai fait cadeau à madame votre épouse de l'œuvre de M. Dantan. Quelqu'un qui peut me ressembler un peu se sera joué d'elle, et de vous, et de moi!

— Et ce livre, monsieur, ne le reconnaissez-vous pas? Ce sont des vers, des vers d'amour, les *Cris de l'âme!*

— Ce livre est en effet de moi, monsieur.

— Eh bien! monsieur, c'est vous qui l'avez donné à ma femme; voyez votre signature.

Jules Bernard ouvrit le livre et lut en tête du volume :

A madame Gréluchon, hommage de l'auteur,
JULES BERNARD.

— Ce n'est pas mon écriture, s'écria-t-il.

— C'est que vous en avez plusieurs, faussaire!

— Pas d'injures, monsieur Gréluchon; voici des pages qui n'ont pas été écrites pour le besoin de la circonstance; comparez.

M. Gréluchon compara les écritures comme M. Prudhomme aurait pu le faire, et ne reconnut effectivement aucune identité entre les écritures.

— Mais qui donc m'a enlevé ma femme et mon enfant ?

— Quelque audacieux aventurier, comme il y en a beaucoup sur le pavé de Paris ! Racontez-moi votre histoire, je suis aussi intéressé que vous à démasquer ce personnage.

M. Gréluchon lui raconta qu'ayant été obligé de s'absenter pour les affaires de sa maison, son commis lui avait écrit que sa femme avait fait la connaissance du célèbre Jules Bernard, un élégant cavalier, toujours mis à la dernière mode (Jules Bernard sourit) ; qu'il la comblait de billets de spectacle et de poulardes qu'elle aimait beaucoup ; qu'il lui avait donné ses œuvres et sa charge faite par M. Dantan ; enfin, que les choses prenaient un caractère très alarmant pour lui ; qu'elle sortait avec M. Jules Bernard, sans autre compagnie que l'enfant, en laissant à la maison son commis dévoué, pour lequel elle avait autrefois les plus délicates prévenances. Là-dessus, M. Gréluchon avait écrit à sa femme une lettre foudroyante, en lui annonçant son retour, et madame Gréluchon s'était enfuie de la maison conjugale. M. Gréluchon, d'après les rapports de son commis, avait pensé que sa femme s'était retirée chez son séducteur, et comme M. Jules Bernard n'avait jamais fait connaître sa demeure, M. Gréluchon, toujours d'après les inspirations de son commis, avait eu recours à l'*Almanach des vingt-cinq mille adresses*. Telle était l'histoire de M. Gréluchon.

Jules Bernard eut quelque peine à calmer l'époux infortuné, mais il parvint enfin à lui faire entendre raison, en lui promettant de chercher avec lui le logis de l'imposteur. Ils se séparèrent bons amis.

M. Honoré Bernard et sa fille ne tardèrent pas à descendre pour se rendre au Théâtre-Français. Jules Bernard ne jugea pas à propos de les instruire de la nouvelle visite qu'il avait reçue ; il avait vu le mauvais effet produit sur son oncle et sur Emma par les deux premières. Il eut beau faire compliment à sa cousine de sa jolie toilette, elle fut très froide à son égard.

Le père et la fille partirent. Comme ils montaient en voiture, une femme voilée entraînait dans l'allée de la maison, et, jetant vivement au concierge le nom de M. Jules Bernard, s'élançait rapidement dans l'escalier. Emma la vit et l'entendit, et son cœur se serra douloureusement. M. Honoré Bernard avait remarqué également cette dame et soupçonné quelque intrigue, mais il se garda de faire part à sa fille de ses réflexions.

Jules Bernard s'était mis à sa fenêtre pour voir partir sa cousine ; il ne prit pas garde à la dame voilée. Ce ne fut qu'après le départ de la voiture qu'il entendit frapper à sa porte et qu'il alla ouvrir.

— Monsieur, lui dit la dame voilée avec une voix tremblante, est-ce bien vous qui vous appelez M. Jules Bernard et qui êtes l'auteur des *Cris de l'âme* ?

— Oui, madame, c'est moi.

— Ah ! monsieur, c'est vous qui m'avez perdue !...

— Moi, madame ?...

— Oui, monsieur, c'est votre talent que j'aimais, ce sont vos beaux vers qui m'ont séduite et qui m'ont fait commettre des imprudences.

— Eh quoi ! madame, seriez-vous madame Gréluchon ?

— Oui, monsieur, c'est moi-même ; mais d'où avez-vous mon nom ?

— Votre mari sort de chez moi.

— Mon mari ! On m'avait bien dit qu'il avait cherché votre nom dans l'*Almanach des 25 mille adresses*, et qu'il se proposait de vous tuer. Je venais pour vous avertir, pour vous sauver...

— Je vous remercie, madame, de cette générosité ; mais donnez-moi, je vous prie, quelques détails sur cette aventure. Asseyez-vous.

La nuit était venue, et Jules Bernard alluma deux bougies. Madame Gréluchon avait rejeté son voile en arrière, et Jules Bernard vit une charmante blonde, aux yeux langoureux, à l'air sentimental, une femme qui devait savoir Balzac par cœur.

— Monsieur, dit-elle en s'asseyant sur un canapé, j'ai été indignement trompée. Un monsieur qui se nomme comme vous, ayant appris que je professais la plus grande estime pour votre talent, a osé s'introduire chez moi, les *Cris de l'âme* à la main. J'ai été flattée de l'hommage d'un écrivain distingué. Je n'ai pas eu la force de l'éconduire. Il m'a menée à vos pièces, monsieur, en me disant que c'étaient les siennes ; il m'a fait lire comme de lui tous vos romans, et, voyez la prévention où j'étais, j'ai cru reconnaître ses traits dans la charge que M. Dantan a faite de vous, et même dans celle de M. Nadar, charge effroyable ! Que vous dirai-je, monsieur ? J'ai été étourdie d'une telle conquête, et j'ai donné lieu au commis de mon mari, un garçon qui me faisait la cour et qui était jaloux de ma préférence, j'ai donné lieu d'écrire sur mon compte...

— Je sais ce qu'il a écrit, madame, dit Jules Bernard ; mais comment avez-vous découvert la fausseté...

— Hier, monsieur, hier seulement, un homme, près de qui j'étais à l'Opéra avec votre homonyme, a dit à un autre, en vous montrant dans le fond d'une loge : « Voilà Jules Bernard ! » J'ai souri en regardant votre homonyme, qui m'a répondu par un sourire un peu forcé. J'ai voulu m'amuser de mes voisins.

— Êtes-vous bien sûr, ai-je dit, que ce soit là M. Jules Bernard ?

— Si j'en suis sûr ! a répondu mon voisin ; c'est un de mes amis. Et au même instant, il vous a fait un signe de la main, et vous lui avez répondu.

— Je me le rappelle, dit Jules Bernard, c'était un de mes amis.

— Votre homonyme s'est penché à mon oreille et m'a dit : « C'est quelque autre Jules Bernard ! »

Un soupçon est entré dans mon esprit.

J'ai de nouveau interrogé mon voisin, et je me suis convaincue que vous, vous seul, étiez l'auteur des ouvrages que l'autre prétendait avoir composés.

En revenant du spectacle, je lui ai fait honte de sa conduite, s'il est capable de connaître la honte ; il s'est excusé sur l'amour qu'il avait pour moi ; il m'a répondu que cela se faisait ; qu'il y avait à Paris un certain nombre d'Alexandre Dumas, d'Alfred de Musset, etc., et qu'il ne fallait pas lui en vouloir de cette petite supercherie. Je me suis fâchée, monsieur, et je lui ai défendu de me revoir. Ce matin, j'ai reçu une lettre de mon mari, une lettre pleine de reproches ; j'ai perdu la tête et je me suis retirée avec mon enfant chez une tante que j'ai au Marais, pour laisser passer l'orage. Une vieille bonne qui m'a élevée et qui me porte un grand intérêt était chargée de me tenir au courant des démarches de M. Gréluchon.

— J'espère que la fureur de votre mari s'apaisera, madame, et nous allons chercher ensemble le moyen...

Dans ce moment, une voiture s'arrêta à la porte de la maison, et Jules Bernard courut à la fenêtre. Il vit descendre de la voiture Emma et son père, et fut vivement contrarié.

— Quelqu'un vient chez vous, dit madame Gréluchon. Oh! monsieur, n'ouvrez pas, je vous en prie.

— Je ne puis m'empêcher d'ouvrir; veuillez vous cacher un instant...

Et en parlant ainsi, il la fit entrer dans un cabinet voisin.

— Qu'avez-vous donc oublié? dit Jules Bernard à Emma et à son oncle, au-devant desquels il alla. Qu'est-ce qui vous fait revenir?

— Mon cousin, dit Emma, j'ai fait revenir la voiture parce que je voulais vous prier de me prêter votre lorgnette de spectacle.

— Ma lorgnette!... dit Jules Bernard, avec grand plaisir; mais vous êtes toute suffoquée.

— C'est que j'ai monté vite, dit Emma. Je suis essoufflée.

La cause de son émotion, c'était un petit gant de femme qu'elle avait aperçu sur le canapé.

— Elle est encore là, se dit-elle, et elle est cachée!

Elle faillit tomber à la renverse, et son cousin s'approcha pour la soutenir; mais elle le repoussa avec vivacité, comme si c'eût été un serpent à sonnettes. Elle reprit ses sens.

— Venez, mon père, dit-elle à M. Honoré qui jetait également les yeux d'un œil suspect dans l'appartement.

A l'instant où ils allaient partir, M. Gréluchon se précipitait furieux dans la chambre.

— Ma femme est ici! s'écria-t-il. Mon commis, qui faisait le guet autour de ce logis, l'a reconnue et l'a vue entrer. J'avais bien raison de vous écrire que vous êtes un misérable, monsieur Jules Bernard!

Jules Bernard, outré de colère, allait s'élancer sur son adversaire, lorsque madame Gréluchon ouvrit la porte du cabinet et se jeta entre son mari et Jules Bernard, à genoux et les deux mains jointes, comme cela se pratique ordinairement au Théâtre-Italien lorsque la prima donna supplie deux rivaux de ne pas se battre pour elle.

— Arrêtez, dit-elle, arrêtez!

— Ma fille! s'écria M. Honoré Bernard, en saisissant Emma dans ses bras, sortons de ce lieu de perdition, et il emporta la pauvre enfant presque évanouie.

— Jules Bernard ne se possédait pas de fureur, et M. Gréluchon n'était pas moins irrité.

— Mon mari, dit madame Gréluchon toujours à genoux, respectez M. Jules Bernard, il est innocent. Je viens chez lui pour la première fois.

— A d'autres! dit le mari exaspéré; vous vous êtes réfugiée ici.

— Mais non, mais non, j'étais chez ma tante, où j'ai laissé notre petit Auguste. La vieille Marthe est venue me raconter que vous vouliez tuer M. Jules Ber-

nard, et je suis accourue le prévenir du danger qui le menaçait. Je ne le connaissais pas.

— Vous ne le connaissiez pas? dit le mari. Me croyez-vous le plus sot des hommes?

Ici madame Gréluchon entra dans des explications qu'il est inutile d'énumérer puisque le lecteur les connaît déjà, et dans lesquelles elle sut avec beaucoup d'adresse prouver son innocence, en rejetant tout le mal sur le perfide commis, qui avait osé porter sur elle un regard téméraire et dont elle avait dédaigné l'amour.

— Se peut-il! s'écria M. Gréluchon, tu ne serais pas aussi coupable que je l'ai cru?...

— Non, non, ingrat! lui dit-elle en s'élançant dans ses bras.

Elle sanglotait; il sanglota.

La réconciliation étant faite entre les deux époux, Gréluchon adressa des excuses à Jules Bernard, et partit en emmenant sa femme et en lui promettant de renvoyer son commis, qui devait payer les frais de la guerre.

Un autre devait aussi payer une bonne part de ces frais: c'était Jules Bernard, qui, au moment où les Gréluchon le quittaient, vit s'éloigner la voiture où remontaient son oncle et Emma. Il crut que le père et la fille reprenaient la route du Théâtre-Français, mais sa ménagère accourut et lui dit avec une mine effarée:

— Monsieur, ils sont repartis.

— Pour le Théâtre-Français?

— Non, monsieur, pour le chemin de fer de l'Ouest; ils retournent au pays. Ils n'ont pas voulu en voir davantage dans la capitale.

— O ciel! s'écria Jules Bernard désespéré, et il prit son chapeau pour courir au chemin de fer.

Comme il allait sortir, un de ces petits gamins de Paris que Bouffé a si bien représentés, et qui vont chercher la copie chez les auteurs ou leur porter les épreuves, se présenta chez Jules Bernard.

— Voilà le coup de grâce! dit le malheureux auteur. Mon chapitre n'est pas fini... O devoir!... Assieds-toi là, dit-il au gamin, et, sur le bout de la table, il brocha la fin du chapitre attendu, tout en murmurant de temps à autre: « Mon homonyme me le paiera!... Il y a un article dans le code (Jules Bernard avait fait son droit), il y a un article dans le code concernant ceux qui prennent des qualités qu'ils n'ont pas. Je signalerai ce monsieur à la justice; et, si la justice ne trouve pas les preuves suffisantes, eh bien! je ferai un feuilleton sur lui. » Ce fut au milieu de ces préoccupations qu'il termina le chapitre de son roman. Je doute que ses lecteurs en aient été contents. Puissent les nôtres l'être de son aventure qu'il m'a autorisé à raconter! Il compte sur l'influence de ce journal, auquel M. Honoré Bernard est abonné, pour rentrer en grâce auprès de son oncle et de sa charmante cousine. J'en ai l'espoir, et que le ciel confonde son homonyme... et les miens!

Hippolyte LUCAS.

(Siècle.)

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Tout est vapoureux dans les toilettes que l'on rencontre, et nos élégantes ressemblent à de gracieuses sylphides. Les dentelles, les barèges, les mousselines diaphanes se montrent en quantité. La mode se hâte de profiter des beaux jours pour faire briller ses merveilles, et jamais la mise des femmes, en général, n'offrit à la fois plus de recherche dans ses détails et de richesse dans son ensemble.

Les étoffes de soie qui ont la vogue, sont toujours les taffetas chinés; ceux à larges rayures de couleur, sur fond blanc pour toilette habillée, ou sur fond de couleur pour mise plus simple de ville; les taffetas écossais à grands carreaux; les fonds à losanges camaïeux; les moires anti-

ques gris-perle, mauve, vert Impérial ou bleu Impératrice, puis ces mille et une fantaisies aux dessins somptueux et charmants, que l'on trouve réunies en si grand nombre dans les vastes galeries de la maison *Delisle*, à côté des plus ravissantes confections qui se puissent voir, d'un choix immense de splendides cachemires des Indes, enfin de tout ce qui se crée de plus élégant et de plus distingué, en haute lingerie et nouveautés.

La façon des robes ne varie point en ce moment. On voit quelques corsages ronds, mais ceux en forme de basquine dominent encore.

Le règne des volants continue. On remarque aussi beaucoup de jupes unies; c'est que l'on ne peut pas être continuellement en grande tenue, et pour demi-toilette, une jupe simple, ample et longue, est fort convenable.

Les volants se bordent comme d'habitude, de velours en bande, d'effilés, de galons faits exprès, de dentelle noire, souvent de plusieurs rangées d'effilés *Tom-Pouce*. Le genre de garniture dépend du reste de celui de l'étoffe, ainsi que de la destination réservée à la robe.

Rien de joli encore comme des volants bordés de petites ruches, semblables à celles qui s'emploient pour les confections.

Si l'on veut une robe remarquable par la grâce de sa façon, le bon goût et l'élégance de ses ornements, c'est à madame *Céleste Ladraque* qu'il faut s'adresser. J'ai vu chez elle des fantaisies ravissantes.

Madame *Ladraque* n'imité pas, elle crée, ce qui fait que ses modèles n'ont jamais rien de vulgaire; c'est un avantage inappréciable.

Les basquines en taffetas noir, garnies d'effilés ou de dentelle, restent très en faveur.

Il n'y a aucun changement dans les formes des mantelets et nous les avons déjà toutes désignées. Ceux pointus derrière ont, nous l'avons dit, plus de nouveauté que les autres. Le mantelet-écharpe conserve cependant sa vogue. Il convient surtout aux jeunes femmes.

Les mantelets de dentelle noire à un ou deux volants; les pointes de châle unies semblables, jouissent d'une vogue immense pour grande toilette.

Il se fait de même des pointes doubles entièrement entourées d'un haut volant; cela est d'une extrême élégance.

Depuis que la dentelle de Cambrai a atteint un degré de perfection tel que les yeux peuvent aisément la confondre avec celle de Chantilly, nulle femme ne se prive de ce genre de parure, auquel, il y a quelque temps, si peu d'entre nous pouvaient prétendre.

Il faut mettre douze ou quinze cents francs à un beau châle de dentelle de Chantilly, on peut en avoir un magni-

fique en dentelle de Cambrai pour cent francs, et moins si la pointe est simple.

Certes la dentelle de Chantilly ne sera point détronée pour cela, parce qu'il y aura toujours des femmes assez riches pour se donner des objets de grand prix, mais la généralité doit véritablement de la reconnaissance à M. Ferguson aîné, seul fabricant la vraie dentelle de Cambrai, qui puisse remplacer dignement celle de Chantilly, autant par la solidité du tissu que par la beauté des dessins.

Ayant parlé plus loin de mantelets, je dois dire aussi qu'il s'en porte beaucoup de blancs en mousseline brodée et en organdi. J'en ai vu de charmants dans le magasin de mademoiselle *Anna Loth*, dont je vous ai souvent signalé les jolis objets de lingerie. Les premiers sont garnis de hauts volants brodés, les autres appartiennent à la fantaisie, à la grâce coquette, au bon goût, et l'on sait que mademoiselle *Anna Loth* a, depuis longtemps, fait ses preuves en ce genre.

Les canezous blancs et les basquines de tulle noire plaisent constamment. Il en est de même des petits fichus Louis XIII, que l'on met sur les robes décolletées.

Quelques jupes de mousseline brodée au crochet se garnissent d'un bouillonné posé aux genoux, dans lequel passe un ruban de couleur. Sur un des côtés, il se trouve un gros nœud à longs bouts.

Le même ornement entoure la basquine, et tout du long, devant, on place aussi des nœuds de ruban, ainsi qu'aux manches, qui sont le plus ordinairement à deux volants.

Les chapeaux de madame *Alphonsine* se font remarquer sans cesse par la grâce et la distinction de leur forme. Ceux pour grande toilette se font invariablement en paille de riz ou en crêpe. Quant aux ornements, rien ne varie davantage.

Les guirlandes, soit entières, soit entourant le rond de la calotte seulement, ont une grande vogue. Les premières surtout sont très gracieuses.

En ce moment, nous avons peu de nouveautés importantes; tout est caprice et fantaisie.

Parmi les jolies modes de madame *Alphonsine*, j'ai admiré aussi de ravissantes petites coiffures d'intérieur, et une foule de bonnets de soirée d'une excessive élégance.

Les bonnets sont toujours très garnis de blonde et de fleurs.

Comme coiffure de campagne, nous devons citer les capelines en taffetas ornées de fleurs des champs, et les chapeaux en paille d'Italie *glaneuse*, à calotte ronde, que l'on borde de dentelle noire ou blanche, et qui se garnissent, soit d'une couronne formée de coques en ruban, soit d'une touffe de boutons de roses, posée au milieu de la forme. Souvent la calotte est couverte d'une espèce de résille en petits velours noirs ou ponceau. Dans ce dernier cas, on ajoutera, comme ornement, une touffe de coquelicot dessus et deux petites semblables dessous.

Une couronne de coquelicots est aussi fort jolie au bas de la calotte.

Jusqu'à ce jour, on a fait les bavolets démesurément longs, maintenant on parle de les supprimer. C'est le cas de dire que les extrêmes se touchent.

Nous rappelons la maison *Lassalle et Comp.*, avec laquelle les relations sont si commodes pour les personnes éloignées de Paris. Sur une simple demande, M. *Lassalle* envoie à choisir, sans obligation d'achat, tout ce qu'il est possible de désirer en objets de toilette, bijoux, diamants, étoffes, dentelles, cachemires, etc.

Qu'il s'agisse d'un objet isolé ou de plusieurs, le même zèle, le même soin, président à l'expédition.

A chaque renouvellement de saison, de nombreux échantillons des étoffes les plus nouvelles sont tenus à la disposition de tous les commettants auxquels on les adresse, autant que possible, sans frais avec un bulletin détaillé des modes adoptées.

La maison *Lassalle* fait, en outre, tous les devis nécessaires, soit pour ornements et décoration d'églises, soit pour équipages, ameublements, corbeilles de mariage, trousseaux, layettes, etc. Enfin, par son entremise, il n'est rien que l'on ne puisse se procurer directement de notre capitale, et l'on peut être assuré que la loyauté la plus irréprochable dirige toutes les affaires qui se font par l'entremise de M. *Lassalle et Comp.*

On répond, dans le plus bref délai, à toutes les demandes qui sont adressées.

Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 470.

TOILETTE PARÉE DES EAUX. — Coiffure ornée de touffes de roses garnissant bien le derrière de la tête et de la nuque.

Robe de mousseline blanche brodée garnie de rubans de taffetas rose et de dentelles noires.

Robe de dessous en taffetas blanc.

Corsage décolleté sur lequel est posée une berthe très décolletée en cœur devant et derrière.

Sur le haut du corsage, au-dessus de la berthe, il y a des rangées de petites ruches en tulle qui garnissent le vide que laisse la berthe. Sur le milieu de ces ruches, en devant, on pose une rose avec deux branches courant l'une à droite, l'autre à gauche sur les ruches de tulle.

La berthe se compose d'un volant en mousseline brodée avec bords à écailles, sur lequel dans le haut retombe une berthe *crénelée* en taffetas rose, recouverte de mousseline blanche unie. Une petite dentelle noire très légère borde les dents crénelées.

La manche est formée de trois bouillons en tulle blanc, séparés par une petite dentelle noire.

Une manche en mousseline brodée et ouverte devant retombe sur les bouillons que l'on aperçoit par l'ouverture de la manche.

Sur la manche de mousseline, et de façon à soutenir gracieusement la berthe, on pose un petit jockey en tulle garni de petites ruches.

Sur la jupe de mousseline ornée, il y a quatre volants brodés en mousseline brodée.

Ces volants sont maintenus par deux rangs de rubans roses posés à plat en dessous, dont le rang du bas déborde un peu la dent du volant, et sur ce ruban est posée, légèrement froncée, une dentelle noire dont le bord dépasse un peu le ruban. Sous le bas de la berthe se trouve le même ornement.

La manche jockey et toutes les grandes manches sont coupées en plein biais.

Les galons qui bordent les pattes et forment bretelles ne sont cousus au corsage que d'un bord (celui supérieur) : les autres sont cousus à plat sur les deux bords.

Les bouillons des manches ne sont pas rapportés, ils sont pris dans l'étoffe et comme coulissés.

Col en mousseline brodée, formant pointe devant, et garni tout autour d'une dentelle.

Sous-manches en mousseline brodée formant des dents et bordées d'une dentelle.

TOILETTE DE PROMENADE. — Chapeau en crêpe rose garni de fleurs sur les côtés, dans le creux entre les joues et le bavolet. Au bord de la passe est cousue une voilette en tulle blanc semée de petits pois roses et bordée d'une ruche double en tulle semée des mêmes pois.

Sous la passe, des ruches en blonde blanche avec un nœud de petits velours épinglé rose en haut sur le bandeau de cheveux.

Robe en taffetas gris mode chiné d'un tout petit dessin

brouillé en même ton plus foncé, et ornée de petits galons noirs brochés de couleur.

Corsage-basquine, à pattes, montant et très ajusté sans que la basque soit rapportée à la taille, c'est-à-dire qu'elle est des mêmes morceaux. Le corsage boutonne droit devant jusqu'à la naissance des deux pattes arrondies qui descendent sur la jupe. La basque part carrément sur la hanche et vient s'arrondir et s'allonger derrière.

Un galon, posé à plat, commence à border les pattes, à partir du dernier bouton, et remonte sur le corsage et sur l'épaule pour redescendre derrière en forme de bretelle. Un second galon part de dessous cette première bretelle et vient sur la couture de la manche pour aller mourir aussi sous la bretelle derrière.

La manche formée dans le haut une partie unie et deux bouillons et se termine en bas par une cloche. Sur l'épaule, il y a

une seconde manche courte qui forme cloche ou jockey plus derrière.

Le dos forme, au bas, deux pattes comme devant, qui retombent sur la basque.

La jupe est double. Celle de dessous est garnie de chaque côté, tout à fait de côté et se rejetant en arrière, de petits galons posés en échelon. Le premier a 6 centimètres, le dernier qui s'arrête sur le bord de l'ourlet en a 25. Les extrémités des galons sont repliées en dessous de manière à former la pointe.

Au bas de cette jupe de dessus il y a trois rangs de galons qui contournent la jupe, mais qui laissent un intervalle de 4 à 5 centimètres entre eux et les galons qui forment les côtés. L'ourlet est uni et a 8 centimètres.

La deuxième jupe a un ourlet uni de 13 centimètres surmonté par trois rangs de galons sans interruption.

SPLENDEURS DE L'ART.

La Descente de croix de Rubens.

La *Descente de croix* a été exécutée en 1612 pour l'église de Notre-Dame à Anvers, et offre dans sa composition le triomphe du génie sur l'art lui-même. Le corps de l'homme-Dieu saisi par la mort, déjà réduit à cet état de faiblesse suprême qui est le dernier témoignage des souffrances de l'être divin, tel est l'élément à la fois religieux et poétique qui captive le regard et la pensée : l'action et la lumière, tout se concentre sur ce cadavre où restent imprimées les tortures de l'agonie. Il n'est plus fixé à l'instrument du supplice ; mais vous apercevez encore, au sommet du cadre et sur la branche transversale de la croix, les deux ouvriers mercenaires qui viennent de le détacher et qui le retiennent dans sa chute. Assez vivement éclairés, ils déploient de larges épaules et des bras musculeux, sans appeler sur eux l'attention qui retombe tout entière sur leur tâche, car aucun sentiment d'émotion ne se mêle à leurs efforts. Deux disciples, placés au-dessous, Nicodème et Joseph d'Arimathie, viennent en aide aux travailleurs, et leurs figures plus nobles expriment déjà leur pieuse sympathie pour le maître dont ils ont voulu recueillir les restes ; mais, occupés de lui seul, ils remplissent un rôle purement accessoire. Plus bas apparaissent l'apôtre saint Jean et la Vierge, animés tous deux de la douleur la plus vive, sans pouvoir cependant détourner leurs regards de celui qu'ils pleurent. En effet, l'apôtre qui reçoit dans ses bras ce corps divin, et qui semble près de plier sous son fardeau, ne laisse apercevoir qu'à demi ses traits désolés que le mouvement de sa tête détourne dans l'ombre. Pour la Vierge, dont le désespoir maternel ne pouvait être voilé, l'artiste l'a rejetée un peu en arrière et l'a enveloppée dans les plis

sombres d'une large robe bleue sur laquelle son visage pâle et glacé se détache seul comme une figure de marbre. Reste la Madeleine, agenouillée sur le premier plan, et qui semble vouloir soutenir de ses bras d'albâtre les pieds du mort ; Rubens a laissé tomber sur sa chevelure blonde et sur ses épaules blanches un rayon de soleil qui les fait ressortir. Il savait qu'au milieu de ce drame auguste la jeunesse et la beauté elles-mêmes ne feraient qu'une impression légère, sans la noblesse de la pensée ou la profondeur de l'émotion : il n'a donné à la pécheresse repentie qu'un abandon naïf et une grâce presque enfantine.

En ménageant ainsi avec une extrême habileté le degré d'intérêt et la part d'action propres à chaque personnage, le peintre se réservait le moyen de faire ressortir avec une vigueur véritable cette grande image du mort divin qui devait occuper le centre du groupe et en former pour ainsi dire le foyer lumineux. La perfection qu'il lui donna en fit un chef-d'œuvre. Étendu sur un linceul qui le supporte à demi, le Christ se trouve incliné en travers du tableau et offre tous les caractères de l'anéantissement physique le plus complet. Le torse plie, la tête retombe, tandis que les membres, inégalement ployés, s'allongent dans le sens des mains qui les retiennent, ou s'affaissent sous leur propre poids. L'effet de la couleur n'est pas moins saisissant que celui de la pose. La blancheur de ce corps inanimé semble mate et terne auprès du linceul qui l'enveloppe : ce sont les nuances froides du cadavre qui ont remplacé les tons saillants de la vie. Jamais illusion ne fut portée plus loin, et l'art que Rubens a déployé dans cette conception peut suffire à sa gloire.

POUR UNE ÉPINGLE.

Légende par J.-T. DE SAINT-GERMAIN.

Monsieur J. Tardieu, éditeur, vient de publier un charmant petit livre éclo dans un cœur aimable et bon, et formulé par un esprit d'élite. L'auteur modeste de ce petit chef-d'œuvre se cache sous le pseudonyme de J.-T. de Saint-Germain. Mais il est impossible, en lisant ce bijou littéraire, de ne pas reconnaître le causeur gracieux, l'homme bon, le cœur généreux, dont le nom véritable se traduit sous les initiales J.-T.

Tout éloge serait pâle; il faut lire cette légende pour l'apprécier, et malgré la loi sur la propriété littéraire, nous allons commettre un larcin. Nos lectrices y trouveront du plaisir, et si l'éditeur nous incrimine, nous aurons tant et de si aimables complices, que nous sommes à peu près sûr de l'impunité. Nous donnons donc ici les premiers chapitres de : *Pour une épingle.*

De tous les objets inanimés, une épingle est peut-être celui qui assiste de plus près aux événements qui composent la vie humaine; et si une épingle pouvait parler, elle raconterait sans doute des choses curieuses. Pour moi, il m'est arrivé quelques aventures assez singulières, j'allais dire assez piquantes, pour que j'aie prié un intime confident d'en transmettre le souvenir.

UNE ÉPINGLE.

I.

LA NAISSANCE.

Dieu dit : Que la lumière soit faite, et la lumière éclaira le monde. Pauvres humains ! si fiers de la parcelle du souffle divin qui vous anime et enfla votre orgueil, combien d'entre vous vont combiner leurs efforts pour créer... UNE ÉPINGLE !

Comptons bien : 1° Dans une vaste usine, des machines compliquées, animées par la force de la vapeur, produisent, avec le concours d'un peuple d'ouvriers, le *fil de laiton* qui deviendra l'épingle; 2° le *dresseur* fait perdre au fil sa courbure et le coupe en morceaux; 3° l'*empointeur* taille sur la meule l'extrémité du fil; 4° le *découpeur* donne à l'épingle la longueur voulue; 5° le *tortilleur* dispose le fil en spirale pour faire les têtes; 6° le *coupeur de têtes* arrête et fixe la tête; 7° le *cuisinier* fait *recuire les têtes* pour leur donner de la souplesse au frappe; 8° le *façonneur* de têtes leur donne une tournure élégante; 9° le *décapeur* leur donne un premier débarbouillage; 10° le *blanchisseur* est chargé de les étamer; 11° le *fêteigneur* leur fait prendre un bain d'eau froide; 12° le *polisseur* les fait tourner rapidement dans un tonneau rempli de son; 13° le *vanneur* sépare les épingles du son; 14° le *piqueur* aligne des trous sur du papier; 15° le *bouteur* enfle les épingles dans les trous. — Un grand nombre de personnes concourent à chacune de ces opérations, et j'ai bien

(1) Joli volume gr. in-18 avec vignettes. Prix : 1 franc. Chez Jules Tardieu, libraire, rue de Tournai, 13.

passé par plus de cent mains avant d'être un *article pour la vente* !

II.

L'ENTRÉE DANS LE MONDE.

Je fus chargée avec quelques millions de mes compagnes sur une voiture rapide, et nous fûmes vendues comme des esclaves discrètes au service des civilisés. La caisse qui nous servait de prison fut ouverte dans un élégant magasin, et nous fûmes disposées avec art dans de vastes coupes de cristal. On vendait aux belles dames des parfums, des gants, des rubans et des épingles pour en relever les nœuds. Une femme de chambre, après une longue conversation avec l'irréprochable commis préposé aux épingles, me prit en riant dans la coupe de cristal, m'attacha sur son sein, et c'est ainsi que je fus transportée dans un hôtel brillant du quartier de la Chaussée-d'Antin.

III.

GRANDEUR ET DÉCADENCE.

Quel luxe et quel faste ! En traversant cette cour d'honneur, en examinant l'éclat de ces peintures, de cet or, de ces riches tentures qui décorent l'hôtel, la splendeur de ces salons, de ce mobilier de prince, je me souviens de ces cent misérables artisans qui ont réuni leurs efforts et leurs veilles pour que je fasse cette entrée triomphale, sur le sein d'une chambrière, dans les salons dorés.

— Vite, Louise ! cria une voix perçante du fond d'un boudoir tendu de soie. Et ce ruban, vous l'avez donc fait faire ?

— Le voici, madame; si vous saviez combien on a de peine à *rassortir*.

— Taisez-vous, mademoiselle, et donnez-moi une épingle.

Louise, en toute hâte, me détacha de son fichu et me passa à sa maîtresse, tournée vers la glace avec la plus grande application.

Je fus placée avec art pour soutenir le plus charmant nœud de rubans sur le cou de ma belle maîtresse. Elle partait à l'instant, la voiture attendait. Quelle charmante destinée pour une nouvelle débarquée ! que de choses curieuses j'allais voir et entendre ! Le valet de pied ouvre la portière, et nous partons.

Mais, au milieu de la cour, ma maîtresse se penche pour donner un ordre, et me voilà tombée, oui, tombée entre deux pavés de la vaste cour. Il y avait là un grand mouvement d'allants et venants, et, autant que je pus le deviner, de vastes bureaux où travaillaient de nombreux commis recevant et payant de l'argent,

car tous ceux qui entraient portaient de grands sacs d'écus ou des portefeuilles qui paraissaient bien garnis.

Ma tête était restée sur le bord du pavé et je pus voir et observer un jeune homme au maintien modeste, à l'air doux et grave, qui venait d'entrer dans la cour, puis parut réfléchir, puis fit quelques pas en arrière, puis enfin reprit son courage et s'avança résolument, mais tristement, du côté d'une grande porte vitrée qui portait l'inscription : *Bureaux et caisse*. Sa contenance m'intéressait, j'aurais voulu être plus près de lui et le mieux connaître, car j'avais remarqué que je possédais ce don étrange de deviner par le contact l'esprit et le caractère de ceux qui me portaient. S'il pouvait me ramasser, me disais-je, j'aimerais à m'attacher à lui ; mais sa pensée était ailleurs, l'ingrat ne m'aperçut pas.

Je le vis bientôt sortir de cette porte vitrée, et la personne qui le reconduisait exprimait par ses gestes qu'on ne pouvait lui accorder ce qu'il paraissait si vivement désirer. Cependant, sur de nouvelles instances, le chef du bureau lui montra les fenêtres de l'appartement principal d'où je venais de descendre en si brillante compagnie, et consentit même à lui donner un garçon de bureau pour le conduire vers le maître de la maison. Je les vis bientôt tous deux en très brève conversation, derrière les glaces de la fenêtre du milieu.

— Essayez, paraissait dire le jeune homme, avec une contenance modeste et convaincue.

— Je ne le puis véritablement pas, semblait répondre par des gestes non moins expressifs le souverain du logis, et il s'inclinait lentement du ton d'un homme occupé qui donne congé à son interlocuteur.

Je vis le jeune homme porter son mouchoir sur ses yeux et s'éloigner en saluant avec un triste sourire.

Ce fut bien lentement qu'il descendit les trois marches de marbre du péristyle ; ce fut bien lentement qu'il traversa la vaste cour, les yeux fixés sur le sol. Un rayon de soleil vint éclairer ma petite tête au moment où il passait. Ses yeux s'arrêtèrent sur moi, et je n'avais pas encore éprouvé un tel plaisir. Je le vis se baisser, me prendre, m'essayer avec soin et me placer sur la manche de son habit un peu étroit et déjà assez usé.

A cet instant même, nous entendîmes ouvrir la grande fenêtre du premier, et une voix forte cria :

— Baptiste ! dites à ce jeune homme de monter tout de suite me parler.

Un suisse en livrée vint nous prier poliment de remonter à ce premier étage d'où nous venions de descendre, lui si triste, moi si joyeuse.

Le maître avait une figure fine et intelligente, le front haut et découvert, les sourcils et la barbe noirs, les cheveux déjà gris, les yeux pénétrants et vifs ; il regarda en silence le nouvel arrivant et lui dit d'une voix brève et précise :

— Monsieur, vous vous êtes arrêté dans cette cour, vous vous êtes baissé, vous avez paru trouver un objet précieux, vous l'avez, je crois, ramassé ; pourriez-vous me dire quelle était l'importance de cet objet qui a fixé vos regards ?

Le pauvre jeune homme était interdit. Il ne se souvenait peut-être plus de moi, ou bien n'osait-il dire qu'un motif si futile l'avait arrêté ; cependant ses yeux

s'étant baissés sur sa manche, il me vit levant bravement la tête ; et me détachant, me montrant pitoyablement au riche banquier :

— Je vous prie, monsieur, d'excuser une habitude bien puérite, lui dit-il ; mon pauvre père, que j'ai perdu, m'a appris à ramasser une épingle, et je l'ai fait en mémoire de lui, comme une obéissance aux habitudes d'ordre qu'il voulait me donner. Et il me remit sur sa manche.

— Mon enfant, dit le banquier, il ne faut pas rougir et il ne faut pas croire que ce soit rien de savoir se baisser pour ramasser une épingle. C'est si bien quelque chose, que moi, qui n'avais pas besoin de vos services, comme j'avais le regret de vous le dire tout à l'heure, à présent je veux les mettre à l'épreuve.

Il écrivit quelques mots, sonna un garçon de bureau :

— Conduisez monsieur au chef de la correspondance. Et il congédia le nouvel initié d'un salut de la main.

Le banquier se nommait M. le baron Wolff. C'était un homme que son intelligence avait placé au premier rang des affaires de finances ; il avait des relations innombrables dans les deux mondes, une probité irréprochable, une grande prétention à connaître les hommes et à distinguer leurs aptitudes. Une bonne partie de son immense fortune servait à encourager les arts et les entreprises utiles, à secourir les malheureux. La belle chose que la fortune, la belle puissance que l'or, quand il tombe en des mains si libérales et si pures ! Aussi le baron, en suivant des yeux jusqu'à la porte son jeune protégé, fit-il des vœux pour que l'horoscope, qui ne reposait encore que sur ma tête d'épingle, fût justifié par la première épreuve.

IV.

L'ÉPREUVE.

Nous ouvrons de nouveau la grande porte vitrée qui donne entrée aux bureaux. On nous conduit au chef de la correspondance, qui lit les ordres du maître, regarde avec surprise le nouvel arrivant, comme si la tâche qu'on voulait lui faire essayer était évidemment au-dessus de ses forces. Il le conduit lui-même dans la grande salle des bureaux. Des compartiments en grillage partageaient cette vaste pièce, comme une carte géographique partage le monde en divers États. On passa devant l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, les Indes orientales ; on arriva à un bureau spécial qui portait cette inscription : *Canada*.

Le chef de bureau présenta un fauteuil au candidat et dit à un commis :

— Apportez à monsieur le courrier du Canada. Vous avez deux heures, monsieur, pour en faire le dépouillement, en extraire tous les ordres, et vous les porterez à une heure précise à M. Wolff.

Je ressentais, par le contact, les impressions de mon digne jeune homme. Je fus contente de lui. Il prit place avec simplicité et assurance, en faisant un remerciement. Son premier regard fut pour la pauvre petite épingle qui lui avait servi de laisser-passer. Son souvenir se porta ensuite vers son père et vers les sages



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Coiffures et Stoffs de la M^{me} Gagelin, Chapeau d'Alexandrie, Fleurs de Gilman,
 Fournisseur de S. M. l'Impératrice abbesse de S. M. la Reine d'Angleterre, Supplémentaires et
 Rubans d'Audoyer (à la Ville de Lyon) Corsets de M^{me} Hippolyte, Fournisseur de S. M. l'Impératrice, Dentelles de
 P. Roland, Mouchoir de Chaprou, Evénails, Gants et Parfums de Legrand, Fournisseur de S. M. l'Empereur et des
 Cours étrangères, Cuvée de la Maison de Commission Lafalle et C^{ie}.

Printed at Habington's Hall.

LONDON at the Monitor Office, 47, Beak Street, Soho. NEW-YORK Tinnes & C^o General Agents

MADRID T. J. de la Plaza.

conseils qu'il en avait reçus, puis vers sa mère encore si inquiète de son avenir; puis sa pensée s'éleva vers la Providence, qui lui offrait peut-être l'occasion d'être utile à ceux qui avaient tant besoin de son secours. Après s'être recueilli et réconforté dans ces réflexions salutaires, il ouvrit bravement le dossier du Canada.

Le Canada, comme je l'ai appris d'une épingle de ce pays-là, est un pays plein de vie et de sève, où la civilisation se propage avec une grande rapidité, où tous les yeux se portent vers la France, l'aïeule respectée et aimée; un pays où les plus riches produits de la nature abondent. Là des villes se forment, se développent sur l'ancien territoire des Iroquois, avant même que la géographie de notre pays ait le temps de leur donner acte de naissance. On m'a cité le doyen d'âge d'une ville de quarante mille âmes; ce vénérable est âgé de seize ans et demi. Une telle activité suppose de grands besoins, un appel sans cesse renouvelé aux créations d'une civilisation plus avancée, un échange des produits naturels du sol contre les produits de l'industrie raffinée du vieux monde; de là un immense commerce, une correspondance multipliée et fébrile. On est si pressé de vivre, on est si pressé de jouir! Les ordres doivent être remplis aussi vite que le vent qui souffle sur les voiles, que la vapeur qui entraîne le paquebot à toute vitesse.

Le nouveau commis en sut quelque chose quand il ouvrit l'immense dossier de la correspondance du jour. Il tâcha d'apporter beaucoup d'ordre dans le classement de ces lettres si diverses. Il mit d'un côté les traites et valeurs, d'un autre le contentieux, d'un autre les ordres et commandes, car la maison Wolff joignait aux affaires de banque une maison de commission et d'expédition qui employait un nombreux personnel. Il fit un résumé de tous les ordres, une analyse du contentieux, un bordereau des valeurs, et se hâta de se présenter chez M. Wolff.

— Déjà? dit le banquier en souriant.

Et il jeta un rapide coup d'œil sur la magnifique écriture du débutant et sur ses chiffres alignés.

— *You speak english?*

Et la conversation continua en anglais.

Bien que le Canada ait appartenu autrefois à la France, et que les habitudes françaises se conservent encore dans le bas Canada, l'anglais est la langue du pays, la correspondance se fait en anglais, et la connaissance de cette langue était indispensable pour se tirer avec honneur de cette besogne.

— Vous avez été en Angleterre? dit M. Wolff, étonné de la pureté de l'accent de son jeune commis.

— *No, sir*; mais ma mère, fort instruite et parlant anglais avec perfection, nous a transmis les premiers éléments; j'ai recherché les occasions de parler anglais, et je n'ai pas cru manquer aux devoirs d'un bon catholique en allant, après la messe, au prêche anglais, où j'avais le plaisir d'entendre une excellente prononciation et une bonne morale.

— *Shake hand!* dit vivement le banquier, vous êtes des nôtres. — Maintenant, mon cher enfant, dites-moi comment vous vous appelez, et d'où me vient un si aimable garçon qu'il n'a tenu qu'à une épingle que je laisse échapper, malgré ma prétention de ne pas me tromper sur les physionomies.

V.

D'OU NOUS VENONS.

Le jeune homme avait, comme nous l'avons dit, une tournure avenante et un aspect qui prévenait en sa faveur. Il paraissait avoir vingt-deux ou vingt-trois ans. Ses yeux étaient grands et veloutés; de longs cils et de beaux sourcils leur donnaient autant de douceur que d'éclat; son front était large, découvert, blanc, pur comme celui d'une jeune fille; aucune mauvaise pensée n'avait encore terni la pureté de la créature de Dieu; une chevelure noire, riche et abondante, accompagnait l'ovale d'une figure qui exprimait la simplicité, le calme et une certaine assurance. Une légère moustache ombrageait des lèvres un peu fortes, et une barbe naissante errait sur un menton de vingt ans. Sa taille était élancée et bien prise, son costume un peu négligé, il faut le dire, sa contenance naturelle et sans embarras. Très encouragé par l'aimable accueil du baron, il continua la conversation en anglais, voyant tout le plaisir que son nouveau patron avait à s'entretenir en cette langue, qui est, en Europe, la langue des affaires, comme le français est la langue universelle de la littérature et du bien dire.

— Je me nomme Georges, j'ai vingt-deux ans, j'appartiens à une famille d'artistes. Mon père a succombé à l'excès de travail; ma mère, restée veuve avec plusieurs enfants, habite en province; elle a pourvu avec courage, et sans autres ressources que ce courage, à notre éducation. Elle m'a détourné, avec raison, de la carrière difficile des arts, et j'aspire au moment où je pourrai lui être utile et soutenir à mon tour ma famille. Après avoir terminé mes études, j'ai appris les langues étrangères et le commerce chez un de nos parents en Allemagne; depuis mon retour j'ai cherché inutilement à employer ma bonne volonté, toutes les portes m'étaient fermées, faute de recommandation; et, sans cette épingle que je veux garder toujours comme un précieux talisman, je...

Le banquier l'avait écouté avec la plus grande attention, observant avec une pénétration qui aurait pu embarrasser une nature moins candide l'expression charmante de cette physionomie. C'est si beau une nature choisie, telle qu'elle est sortie de la main de Dieu, alors que la flamme de la vie n'est ni voilée, ni éteinte par les mauvaises passions! M. Wolff, après avoir feuilleté d'un coup d'œil rapide le travail qui lui était soumis, prenait plaisir à relever les yeux sur Georges et à *calculer*, comme disent les Américains, tout ce que ce bon regard promettait de franchise et de probité.

— *Very well*, dit-il, je ne vous demande pas d'autres répondeurs que vous-même; vous serez chef du service du Canada, vous ferez la correspondance, votre écriture me plaît et j'y tiens expressément. Les étrangers doivent mesurer le soin que nous prenons de leurs affaires sur la précision et la clarté que nous apportons dans nos rapports. J'ai perdu un de nos meilleurs correspondants parce que votre prédécesseur n'avait pas une écriture assez *tondue* et renversait ses *d* comme des saules pleureurs. Parlez peu, écoutez beaucoup, ne répondez que sur ce que vous savez d'une manière précise; gardez-vous des mauvaises relations, ne formez ici amitié pour personne sans me prévenir. Pensez souvent à votre mère, cette idée

vous soutiendra dans vos rudes travaux, car la vie ici est un enfer, et nous sommes infatigables. Comme vous êtes ici sans parents, vous aurez votre chambre dans l'hôtel et deux mille francs; nous verrons plus tard. Allez, cher enfant.

Tout cela fut dit en anglais, du ton bref et précis qui était dans les habitudes de M. Wolff. Mais il n'avait pas dit tout ce qu'il pensait de la manière heureuse dont Georges avait su se tirer, en si peu de temps, du travail effrayant qui lui était confié.

— C'est l'homme qu'il me faut, se dit-il: de l'ardeur et du calme, de l'instruction et de la modestie, de la simplicité et de l'assurance. Combien en voyons-nous passer avant de trouver une telle nature! Ce garçon fera son chemin.

VI.

LE PROGRÈS.

M. Wolff l'avait bien dit: la maison était un enfer pour le travail. Cet homme charmant, qui recevait beaucoup, qui allait tous les jours dans le monde, qui s'occupait avec amour des beaux-arts, avec zèle des affaires publiques, avec cœur des devoirs de la charité, par un problème qu'on ne pouvait résoudre, était toujours là, toujours! Bien avant le jour, il avait écrit plusieurs lettres, avait fait le tour de ses bureaux, donnant un coup d'œil à chaque département de sa maison, jugeant les absents par la disposition de leurs papiers et l'état de leur plume, ne pouvant supporter une irrégularité, encore moins une minute de retard.

Dans une de ses tournées matinales, M. Wolff trouva Georges à son bureau éclairé par une lampe dont la lumière paraissait épuisée. Georges était tellement absorbé par son travail, qu'il n'entendit même pas celui qui entra.

— Voilà une maison bien gardée! dit le banquier; comment êtes-vous entré ici, puisque je viens d'ouvrir le double tour de la serrure de sûreté?

— Je vous prie de m'excuser, dit Georges, mais une affaire très grave avec Montréal devait être à jour pour ce matin, et je n'ai pas trouvé d'autre moyen d'être en mesure. Grâce au ciel, ce travail est terminé, et je crois qu'en écrivant ce matin au Havre, vos intérêts seront à couvert.

Et il présenta au banquier le dossier d'une créance importante, avec toutes les pièces nécessaires pour en obtenir en temps utile le recouvrement.

— Georges, je devrais vous gronder, dit M. Wolff; ce que vous avez fait est d'un mauvais exemple, et votre responsabilité est compromise. Vous êtes donc le maître ici? Encore fallait-il me consulter! Comme vos yeux sont fatigués! allez vous reposer quelques heures, et ne péchez plus.

Puis, le rappelant avec bonté, après avoir examiné rapidement le dossier:

— Georges, lui dit-il, vous êtes un brave enfant; votre mère est heureuse d'avoir un tel fils. Conservez-vous pour elle. Je tenais beaucoup à terminer cette affaire avec Montréal, car ces débiteurs sont inquiétants et l'affaire est grave; je venais voir précisément où vous en étiez, et tout retard eût été funeste. Vous avez donc très bien fait pour moi, et peut-être pour vous.

Malgré ces recommandations, il arriva encore quelquefois à Georges de se faire gronder pour son travail à des heures indues, et toujours il s'excusait sur l'urgence et demandait grâce si simplement, que M. Wolff était chaque jour plus charmé de la capacité et de la modestie de son collaborateur.

VII.

LE GRAND MONDE.

M. Wolff remarquait que Georges était toujours vêtu avec la même simplicité et quelquefois avec négligence.

— Georges, lui dit-il un jour, un homme soigneux comme vous doit prendre souci de ses deniers; auriez-vous quelque objection à me communiquer votre livre de recettes et dépenses? ne vous formalisez pas, c'est dans votre intérêt que je vous fais cette demande. Je crains que vos appointements ne vous paraissent insuffisants.

— Bien au contraire, cher monsieur, dit Georges; je puis, grâce à votre libéralité, faire des économies.

Et il présenta à M. Wolff un carnet relié en toile. M. Wolff le parcourut en s'excusant et le rendit sans rien dire, car il ne voulait pas laisser paraître l'émotion qui le dominait.

Georges avait envoyé à sa pauvre mère plus de la moitié de ses appointements et avait disposé de quelques écus en libéralités et secours.

Le lendemain, M. Wolff dit à Georges:

— Il faut que vous fassiez honneur à ma maison; je reçois souvent des Américains qui ne savent pas le français, votre secours peut nous être utile au salon: nous vous attendons pour dîner, mais les frais de représentation sont à ma charge, vous toucherez trois mille francs d'appointements, et le premier trimestre est échu.

Ce fut sans le moindre embarras que le pauvre Georges se trouva, à sept heures, assis à une table somptueuse, entourée de gens du grand monde, dont la position de fortune différait tellement de l'état de gêne dans lequel il avait vécu. Il n'appartient certes pas à un si jeune homme de prendre la parole dans un cercle. Un jeune homme doit être comme la harpe sonore, qui ne donne des sons harmonieux que lorsqu'elle est interrogée par des doigts habiles.

Je pus être témoin de son succès; car, par une attention à laquelle je fus bien sensible, Georges n'avait pas oublié sa fidèle compagne; il avait pris soin de me détacher de son habit de travail et de m'attacher solidement sur la manche de l'habit neuf qui, dans sa simplicité de bon goût, relevait l'élégance de sa taille et les agréments de sa personne.

M. Wolff, le travailleur austère et impassible dans son cabinet, devenait à table un charmant convive, et, au salon, un brillant causeur. Il avait surtout ce mérite si rare de faire jaillir l'esprit ou les connaissances de ses interlocuteurs comme la verge de Moïse tirait l'eau du rocher, comme la chaîne électrique produit au loin l'étincelle. Dans les discussions relatives aux courses de chevaux, aux représentations à la mode, aux élégances du jour, Georges sut garder le silence qui convenait, et parut écouter avec intérêt. Mais il fut interrogé bientôt sur des particularités de son

voyage en Allemagne ; il avait beaucoup observé ; les arts, les monuments et les antiquités lui étaient connus, et il put soutenir ses opinions avec une fermeté modeste qui resta sans contradiction.

Madame Wolff était une personne élégante, très gracieuse et très frivole ; elle regardait comme une curiosité ce grave personnage de vingt ans qui discutait en toute conscience des questions d'archéologie tudesque, et qui laissait dans son verre le vin doré des bords du Rhin que n'oubliaient pas les autres convives.

— Dites-nous donc, monsieur Georges, lui dit-elle d'une voix élevée et traînante, comme l'affectent quelques dames à la mode, dites-nous donc l'histoire de cette épingle merveilleuse dont on nous a tant parlé et que vous portez, je crois, encore sur votre manche. C'est donc un talisman bien précieux ?

L'attention de tout le monde se porta sur le pauvre jeune homme et sur sa petite tête, qui brillait en effet sur le parement neuf.

Georges, qui était plein d'assurance quand il s'agissait de ses études, de ses devoirs et de ses affaires, devenait fort timide quand il était question de sa personne, et surtout quand une jeune femme, qu'il ne pouvait s'empêcher de trouver charmante, l'interpellait ainsi devant une assemblée.

— Madame, lui dit-il d'une voix douce et émue, qu'il me soit permis de regarder comme un talisman cette petite épingle qui m'a fait sortir d'une position bien inquiétante pour les êtres qui me sont chers, et qui, grâce à la bienveillance de M. Wolff, m'a donné accès dans votre maison. Je sais les obligations que m'impose une telle faveur. Je veux garder toujours cette précieuse épingle pour qu'elle m'en fasse souvenir, si jamais il m'arrive de l'oublier.

Un murmure d'approbation suivit cette réponse mesurée. L'histoire de l'épingle fut alors racontée et commentée par un comité de femmes curieuses, qui regardaient, en parlant à demi-voix, le héros de l'aventure. Georges, pour se soustraire à cet examen, continua avec ses voisins une conversation sur l'école de peinture de Dusseldorff, dont il avait connu les principaux maîtres.

On passa au salon ; une dame se mit au piano ; c'était un de ces talents sympathiques qui s'emparent aussitôt de l'attention et qui touchent les cœurs. Il n'y avait pas là de ces difficultés vaincues qui font ressembler la musique à une bataille, et l'exécutant à saint Georges combattant le dragon. C'étaient des flots d'harmonie, des rêveries si douces et si vagues que l'âme se sentait entraînée et charmée.

— Encore, encore ! dit l'assemblée.

— Et ce délicieux nocturne de Schubert, dit

M. Wolff, avec lequel vous nous avez presque fait pleurer, ne l'aurons-nous pas ce soir ?

— Je n'ai pas quatre mains, dit la dame ; voulez-vous m'aider ?

Il se fit un silence.

— Quel malheur ! dit madame Wolff ; n'avons-nous personne ici pour vous seconder ?

— Si j'osais, madame, dit Georges, je vous proposerais de vous accompagner : j'ai entendu souvent cette mélodie aimée des Allemands, et je crois m'en souvenir.

On applaudit l'homme de bonne volonté, et ce morceau admirable fit une sensation profonde. On redemanda la dernière partie, qui fut exécutée avec un sentiment encore plus expressif, et la dame parut bien étonnée de trouver une méthode si sûre dans l'exécution de son jeune accompagnateur. M. Wolff, qui était un dilettante passionné, était aux anges.

— Vous savez donc faire autre chose que des chiffres, monsieur le sournois ? lui dit-il en lui prenant familièrement l'oreille.

— Est-ce aussi votre épingle, lui dit madame Wolff, qui vous a appris à nous charmer tous ? Vous me la prêterez, au moins.

Georges salua, rempli d'une confusion qui le rendait plus intéressant, et s'effaça dans un groupe de causeurs.

J.-T. DE SAINT-GERMAIN.

Mais le remords nous gagne, restons-en là, mesdames, et pardonnez-nous de trahir ainsi votre espoir. Vous venez de faire connaissance avec l'introduction d'un de ces livres qu'on est heureux de lire et de relire. Vous avez retrouvé dans ce prologue l'épisode de l'Épingle ramassée, qui valut, dit-on, à M. J. Laffitte, son admission chez le grand financier Perregaux, et qui fut l'origine d'un nom illustre dans la banque et dans la politique. Ici l'allusion entre J. Laffitte et notre héros s'arrête. Lisez le beau petit volume de M. J. Tardieu, et vous voudrez le relire. Vous le donnerez à vos fils, à vos frères ; ils y trouveront, sous une forme attrayante, une grande moralité, qui n'a pas eu besoin de recourir aux dramatiques émotions du roman moderne pour se faire lire jusqu'à la fin, et vous voterez des remerciements à l'auteur, à qui vous devrez quelques délicieuses soirées.

A. G.



UN PAQUET DE LETTRES.

(NOUVELLE PAR M. ALEXANDRE DUMAS FILS.)

I.

Julien à Lydie.

Lyon, le... 18...

« Il est six heures du soir. Je viens d'arriver à Lyon. Vous devinez avec quelles pensées, n'est-ce pas ? Tandis que mes compagnons de route dînent à la table d'hôte, moi, enfermé dans une des chambres de l'hôtel, dans une de ces chambres sombres et froides, sur les murs desquelles on dirait que chaque voyageur a laissé en passant une partie de sa tristesse et de son isolement, je pense à vous et je vous écris.

« J'ai voyagé souvent, laissant comme tout le monde derrière moi une personne aimée, un parent, un ami, une habitude, quelqu'un ou quelque chose enfin dont le cœur ne saurait se séparer sans un déchirement ; mais presque toujours le but du voyage devait me faire oublier l'émotion du départ et la tristesse de la route. Ce n'était jamais, comme cette fois, mon cœur tout entier que je laissais en arrière.

« Pauvre chère amie, est-ce bien moi qui vous écris de pareilles choses, et tout ce que je vous écris est-il bien réel ? Est-il bien réel que nous soyons séparés éternellement, nous qui avions juré de ne nous quitter jamais, nous qui nous aimons encore comme au premier jour, et ne dois-je pas douter de mes yeux, de mes oreilles, de ma mémoire, de ma raison, de tous mes sens, quand je me rappelle que c'est vous qui m'avez ordonné ce voyage, sachant le résultat qu'il doit avoir ?

« Je me demande si je vis, et pourquoi, vivant, je me condamne volontairement à un malheur certain.

« Quand je songe que la vie est si courte, que je puis mourir dans un an, dans un mois, demain, je me dis : A quoi bon raisonner ma vie ! à quoi bon m'occuper de l'avenir ! qu'en restera-t-il un jour ? que d'hommes sont à cette heure couchés à tout jamais sous la terre et dans la pose ridicule du tombeau, qui eux aussi ont sacrifié leur cœur à une nécessité de leur vie, et, à l'heure de la mort, en face du néant de toutes choses, se sont assurément repentis du sacrifice qu'ils avaient fait !

« Et c'est vous, vous que j'aime le plus au monde, vous qui emplissez à ce point ma pensée que fussiez-vous, comme vous l'êtes en ce moment, à cent lieues de moi, il me semble que vous répondriez à ma parole, si je vous parlais ; c'est vous qui m'aimez, qui me l'avez dit, qui me l'avez prouvé ; c'est vous qui faites de notre séparation une preuve de notre amour !

« Dites-moi par quelle effroyable logique l'esprit peut faire passer le cœur pour qu'il en arrive à dire : « C'est vrai, » devant une si douloureuse invraisemblance !

« Eh bien ! chose étrange ! il y a une volupté dans cette douleur même. Si l'on me disait : — « Veux-tu oublier ? » — je ne le voudrais pas. — Pourquoi ? — C'est que la douleur est encore la preuve de la vie et de l'intelligence.

« Et puis, vous oublier ! ne plus souffrir en pensant que je suis loin de vous ! vous revoir un jour sans courir la chance d'en mourir ! ce serait d'une ingratitude infâme, ce serait l'anéantissement de tout ce qu'il y a d'honorable et de bon en moi. La consolation de ma douleur est dans sa durée, dans sa perpétuité même. Je veux qu'à chaque heure du jour nous puissions, dans quelque lieu que nous soyons, nous dire chacun de notre côté que nous souffrons l'un pour l'autre.

« Et quand on pense que cette douleur si vraie, si intense, si durable, n'est qu'une chose volontaire ! Rien n'est changé dans ce qui nous entoure ; le monde marche comme auparavant, vous vivez, je vis ; vous m'aimez, je vous aime ; nous avons de longues années à nous donner encore. D'où vient que nous souffrons l'un par l'autre ? D'où vient même que nous souffrons ? Des paroles ont été dites par vous, et voilà deux âmes dans le désespoir par suite de ces paroles, c'est-à-dire de sons vides de sens, si elles eussent été prononcées devant un homme d'un autre pays, ou même devant un indifférent. Où sont-elles, ces paroles ? Que sont-elles devenues ? Qui les prouve ? Ont-elles été dites ? Qui en a gardé la trace, excepté ma pensée ? avaient-elles bien le sens que je leur ai donné ? Comment se fait-il qu'une chose immatérielle, que l'air emporte, qu'un mot, enfin, prononcé d'une certaine façon, puisse plus sûrement briser une âme, qu'un boulet de canon ne brise un corps, et les mêmes lettres de ce mot, placées dans un sens différent, donneraient peut-être la joie à un autre individu.

« Tenez, je suis à peine à moitié de ma route et me voilà déjà au bout de mes forces. Au nom du ciel ! rappelez-moi. Écrivez-moi que tout ce qui se passe n'est qu'un rêve, que vous voulez me revoir, que vous avez voulu m'éprouver ; car j'en suis à me demander comment il se fait que je vous ai obéi. Que m'importe l'avenir ! mon avenir n'est-ce pas vous ? Souvenez-vous de nos bonnes soirées et de nos gais entretiens, quand vous arriviez chez moi, que vous allongiez vos petits pieds devant le feu et que je me couchais par terre, les prenant tous les deux dans ma main comme des oiseaux frileux qu'on réchauffe. Alors il n'était pas question de se séparer ; alors, éclairés seulement par la flamme du foyer, nous restions des heures entières à nous regarder et à nous sourire sans avoir besoin de nous dire ce que nous pensions, tant nous le savions à l'avance. Et votre présence emplissait à ce point ma vie, que le lendemain, quand je vous revoyais, il me semblait que vous ne m'aviez pas quitté un instant.

« Hélas ! je ne vous entendrai plus me conter votre beau rêve de la veille ! je ne vous verrai plus lisser vos cheveux devant ma glace ! je ne vous sentirai plus vous appuyer sur mon épaule, et trouver encore, après l'adieu, une heure de causerie sur le seuil de ma porte !

« Non, un pareil amour ne s'efface pas en un instant du passé d'un homme. D'ailleurs, est-ce moi qui vous ai parlé des volontés de mon père ? N'est-ce pas vous

qui les avez surprises dans cette lettre que je vous cachais? Qu'est-ce que je fais ici, je vous le demande? Vous m'avez menacé de partir et de ne plus me revoir si je ne parlais pas et si je vous revoyais. Vous m'avez promis votre amitié éternelle si je vous obéissais. Eh bien! j'ai fait ce que j'ai vu, mais je tombe brisé au début même du chemin, et je vous demande grâce. N'est-ce pas qu'à l'heure où vous recevrez cette lettre, vous aussi vous vous serez aperçue que le sacrifice est au-dessus de vos forces? N'est-ce pas que de votre côté vous m'écrirez de revenir? Comprenez-vous cette joie de se revoir quand on s'est cru séparé pour jamais? Comme nous rirons de notre folie! comme nous nous aimerons! Un mot, un seul mot, et j'accours! Je vous ai obéi, je vous obéis encore; mais le reste est au-dessus de mes forces. Oh! dites-moi que vous m'aimez toujours et que vous m'attendez. Moi, je vous aime plus que tout au monde, et j'attends.

» Ma vie est à vous.

» JULIEN. »

II.

Lydie à Julien.

Paris, le...

« Le mot que vous me demandez, mon ami, je ne vous l'écrirai pas. Le premier pas de cette épreuve difficile est fait: il faut aller jusqu'au bout. Croyez-vous que je ne souffre pas autant que vous de cette séparation? Mais soyons forts, et un jour, si nous nous retrouvons, vous me remercerez. Oui, tout ce qui s'est passé est bien réel. Oui, nous aimant, nous nous séparons. Mais la vie a ses exigences terribles, et les mots que je vous ai dits, tout vides qu'ils sont, renferment de sérieuses réalités. Il m'a fallu bien du courage pour vous le dire, car c'était mon bonheur que j'allais sacrifier au vôtre. Mais raisonnons, écoutez-moi, et relisez cette lettre quand votre courage se heurtera contre de nouvelles hésitations.

» Vous avez vingt-cinq ans, j'en ai trente, c'est-à-dire que j'ai le double de votre âge; car dans dix ans vous serez encore un homme jeune, et moi j'aurai atteint l'époque où pour une femme l'amour est un ridicule, un malheur ou un vice. Je ne suis pas libre, j'appartiens à ma famille, au monde, à l'opinion, et, dois-je le dire? à mon mari. Tout en vous aimant, je le respecte, car nous autres femmes, combattues trop souvent par des sentiments que nous ne pouvons vaincre, et par le devoir que nous avons accepté légèrement ou qu'on nous a imposé, il nous arrive, je l'avoue à regret, de passer des transactions trop subtiles avec notre conscience, et quelquefois nous nous abusons jusqu'à nous trouver quittes, quand en aimant un autre homme que notre époux, nous gardons pour lui des sentiments sérieux, dont nous ne distrayons rien, tels que le dévouement, l'affection et l'estime.

» Je n'aurais donc jamais quitté mon mari pour vous suivre, quoique mon amour pour vous soit immense. Jamais je n'aurais payé par le scandale et la honte publique la tendresse qu'il a pour moi. Il ne m'aime pas comme vous m'aimez; il n'y a en lui ni votre jeunesse, ni votre enthousiasme, ni votre jalousie; mais si je le quittais, il mourrait lentement, tristement, comme ces arbres qu'un ver ronge à leur racine. Si

demain il fallait ma vie pour sauver la sienne, je la donnerais pour lui, en pensant à vous.

» Il aurait mon dévouement jusqu'à sa dernière expression; vous auriez mon souvenir jusqu'au dernier battement de mon cœur.

» Quant aux remords, si j'en ai, le long martyre dans lequel j'entre en me condamnant à ne plus vous voir, les expiera peut-être. La vie matérielle continuée dans la mort morale est évidemment, n'est-ce pas, la plus flagrante preuve de repentir qu'on puisse donner à Dieu?

» Nous étions donc séparés en ce monde, et jamais notre amour n'aurait pu se manifester à la face de tous, car mon mari est encore jeune, car, grâce au ciel, il a de longues années devant lui, et jamais le souhait de ma liberté ne m'est venu, même aux heures où je regrettais le plus de n'être pas entièrement à vous. Je suis riche et vous êtes pauvre, ou du moins vous avez besoin de vous faire une position indépendante. Je ne suis pas de ces femmes qui disent à l'homme qu'elles aiment: « Vous pouvez accepter de moi. » Vous n'êtes pas non plus homme à accepter d'une femme autre chose que son amour.

» Or, cette irrégularité de position n'est rien quand on est jeune, et la chambre, si modeste qu'elle soit, où elle voit l'homme qu'elle aime est le plus somptueux palais où une femme puisse entrer. Mais avec les années augmentent les besoins de la vie.

» Vous avez un beau talent, mais qui a besoin de calme et de bien-être pour se développer. Il ne faut pas que vous soyez forcé de produire vite, si vous voulez produire bien. Je veux que vous vous fassiez un nom. Je veux être fière de vous dans la solitude de ma vie, et je veux que vous deviez tout à des moyens honorables.

» Vous avez une famille à laquelle vous devez bien quelque chose, en échange des sacrifices qu'elle a faits pour vous.

» Enfin, mon ami, vous auriez été étonné un jour du changement de vos idées, et vous vous seriez demandé d'où vous venait un besoin tout nouveau de choses inconnues, que je ne pouvais vous donner, le besoin d'affections légitimes, le besoin du repos domestique et du travail indépendant. Alors nous aurions souffert tous deux de mon insuffisance à combler le vide de votre âme. Dieu sait ce qui fût advenu! Des reproches de votre part, des regrets de la mienne.

« La femme qui aime ne raisonne pas ainsi, » me direz-vous. Au contraire, mon ami, c'est ainsi que raisonne la femme quand son amour n'est pas de l'égoïsme, quand elle n'aime pas pour elle seule. Dieu a mis en nous, créatures faibles, une force invincible d'abnégation, un besoin insatiable de dévouement. Il n'en est pas une qui n'ait dû sacrifier une de ses affections les plus chères, un de ses rêves les plus doux.

» Voilà ce que je me disais souvent en pensant à vous; voilà ce qui me faisait ces heures si tristes, dont vous me demandiez la raison, sans que je pusse vous la donner. C'est au milieu de tout cela qu'est arrivée la lettre de votre père. Vous aussi, vous êtes devenu rêveur et soucieux pendant quelques jours, comme il arrive à l'homme qui voit surgir la réalité de la vie au milieu de ses illusions. J'ai remarqué votre tristesse comme vous aviez remarqué la mienne, et pas un

ombre ne pouvait passer sur un amour comme le nôtre sans qu'il la reflût à l'instant même. Vous n'avez pas voulu me dire la vérité, c'était tout naturel, et moi, me trompant à votre rêverie, comme vous vous êtes sans doute trompé à la mienne, je me suis mise à croire que vous ne m'aimiez plus ; j'ai été jalouse, j'ai fait une chose excusable seulement chez la femme qui aime : j'ai violé le secret de vos papiers, et j'ai trouvé la lettre de votre père, cette lettre où il vous disait d'aller le rejoindre à Marseille, où il vous parlait d'un mariage projeté pour vous ; mariage qui devait faire votre bonheur et celui de votre famille, assurer votre avenir et vous donner enfin tout ce que vous ne pouviez trouver en moi. Votre refus, c'eût été le désespoir de votre père et la ruine de votre avenir. Voyons, une fois initiée, que devais-je faire ? Ce que j'ai fait : vous montrer toute la vérité que vous n'aviez fait qu'entrevoir, vous faire un courage avec le mien, et vous aimer jusqu'à vous laisser croire que je ne vous aimais pas.

» Par quelle effroyable logique êtes-vous arrivée à ce résultat ? » me demanderez-vous. Eh, mon Dieu ! par la simple logique des choses. Le sacrifice était si nécessaire, qu'il n'y avait qu'à l'indiquer pour le rendre indispensable. Je vous ai dit : « Mon ami, il faut obéir à votre père, il faut avoir une famille, une femme qui vous aime, en ayant le droit de vous aimer, et que vous aimerez un jour, car, quoi qu'on en dise, le cœur n'aime pas qu'une fois. »

» Je vous ai promis de rester votre amie si vous

m'obéissiez. Je vous ai menacé de partir si vous ne partiez pas. Nous avons bien longtemps pleuré ensemble, mais il paraît que j'avais raison, puisque vous êtes parti.

» Maintenant, vous voilà en route, et vous demandez à revenir. Non. Continuez votre chemin. Vous vous repentiriez un jour d'être revenu plus que vous ne vous repentez à cette heure d'être parti. Faisons noblement, franchement et loyalement les choses, comme deux cœurs élevés, comme deux âmes supérieures. Nous ne nous séparons pas comme d'ordinaire les amants se séparent ; il n'y a entre nous ni reproches ni amertumes. Nous ne pouvons faire autrement que de continuer à nous aimer longtemps, à nous aimer toujours. Nous obéissons à une nécessité qui à une chose heureuse donne un dénouement honorable. Deux ans nous sommes aimés, sans qu'un seul nuage obscurcît notre amour. A quelque distance que nous soyons désormais l'un de l'autre, une chaîne invisible, une chaîne indissoluble nous lie : c'est le souvenir mutuel de notre amour, c'est notre estime réciproque, c'est la satisfaction commune d'un devoir accompli.

» Adieu donc, mon ami. Courage. Écrivez-moi souvent ; dites-moi toutes vos pensées, toutes vos impressions. Vous verrez que le bonheur vous sera facile.

» Quoi qu'il arrive, vous le savez, vous n'avez pas de meilleur ami que moi. » LYDIE. »

Alexandre DUMAS, fils.

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DE PARIS.

Le rêve du Parisien est réalisé : la mer est à Paris, que dis-je ? elle est au cœur du boulevard. Depuis la Porte-Saint-Martin jusqu'au Cirque-Olympique (inclusivement). On ne voit que mâts, cordages, voiles, canons, caronades, frégates, bâtiments de ligne ; on ne parle que par tribord, babord, petit foc, grand foc, huniers, bonnettes, beaupré et perroquet ; on ne jure que par la Sainte-Barbe, on ne respire que l'odeur du goudron mêlée de la fumée de la poudre à canon. Tant y a que si le Parisien, qui est né canotier, comme le prouvent ses voyages de circumnavigation depuis la Râpée jusqu'à Asnières, ne devient pas marin dans l'âme, ce ne sera certainement pas la faute de MM. les directeurs de spectacle.

La mer partout, partout la mer ; au théâtre Franconi, avec les *Frères de la Côte*, de MM. Gonzalès et Henri de Kock ; à l'Ambigu-Comique, avec le *Fleau des mers*, de MM. Léonce et Eugène Nus ; à la Porte-Saint-Martin, avec le *Fils de la Nuit* de M. Victor Séjour. Et quelle mer, s'il vous plaît ! ce n'est pas au moins un Océan pour rire ; ce sont des flots furieux, bondissants, mugissants, des flots au sein desquels s'engouffrent des vaisseaux tout armés, des navires de cinquante canons et chargés de tout leur équipage. En honneur, il faut aller voir ces merveilles, il faut s'embarquer au boulevard Saint-Martin, toucher à la pointe de l'Ambigu et entrer à pleines voiles au boulevard du Temple, moyennant quoi vous aurez établi une croisière digne de figurer à côté des plus belles pages maritimes, et vous pourrez, sans trop de scrupule, inscrire vos campagnes à côté de celles de Jean-Bart et de Duguay-Trouin.

Vous pensez bien qu'à côté de ces grandes machines navales, les vaudevilles, avec ou sans couplets, doivent faire pauvre figure. Aussi ne parlerai-je que pour mémoire des *Amours forcés* de M. Adrien de Courcelles, sous les

auspices de qui le Vaudeville rajourni vient de pendre très heureusement sa crémaillère ; des *Trois bourgeois* de Pontoise ou d'ailleurs, avec lesquels le Palais-Royal, sur le point de partir pour Piombières, où l'appelaient les ordres de l'Empereur, nous a fait galamment ses adieux ; du *Camp des révoltés*, que MM. Louis Lurine et Raymond Deslandes viennent d'installer avec succès aux Variétés ; enfin de l'*Oiseau de paradis*, qui voltige très gracieusement sur la scène de la Gaieté, grâce au rôle de madame Guy Sthéphan. Mais ce que je ne saurais passer sous silence, ce sont les révolutions de palais qui viennent de s'accomplir dans le grand empire lyrique et dramatique. Ainsi M. Crosnier, de l'Opéra, abdique en faveur de M. Royer, ex-directeur de l'Odéon, qui lui-même résigne ses pouvoirs entre les mains de M. Larouat, journaliste et auteur dramatique, autour duquel se groupent de nombreuses et légitimes sympathies ; M. Royer, du Vaudeville, se retire dans son fromage, et cède son entreprise en pleine prospérité à M. de Beaufort, ci-devant président du comité d'examen, assisté de M. Goudchaux, précédemment directeur-général dudit Vaudeville. En même temps on annonce la nomination au poste de chef de la division des théâtres de M. Camille Doucet, que le caractère bienveillant et les manières pleines d'aménité qu'il déploie dans l'exercice de ses difficiles fonctions ont rendu depuis longtemps déjà cher aux écrivains et aux artistes.

Hâtons-nous, car je m'aperçois que le sol va me manquer sous nos pieds. Hâtons-nous d'annoncer le grand succès qu'obtient dans le monde parisien l'ouverture du PRÉ CATELAN et de la fête vraiment féerique qui se prépare dans les bosquets de ce jardin d'Armide pour un des premiers jours ou plutôt pour une des premières nuits du mois prochain. A. DE BRACELONNE.

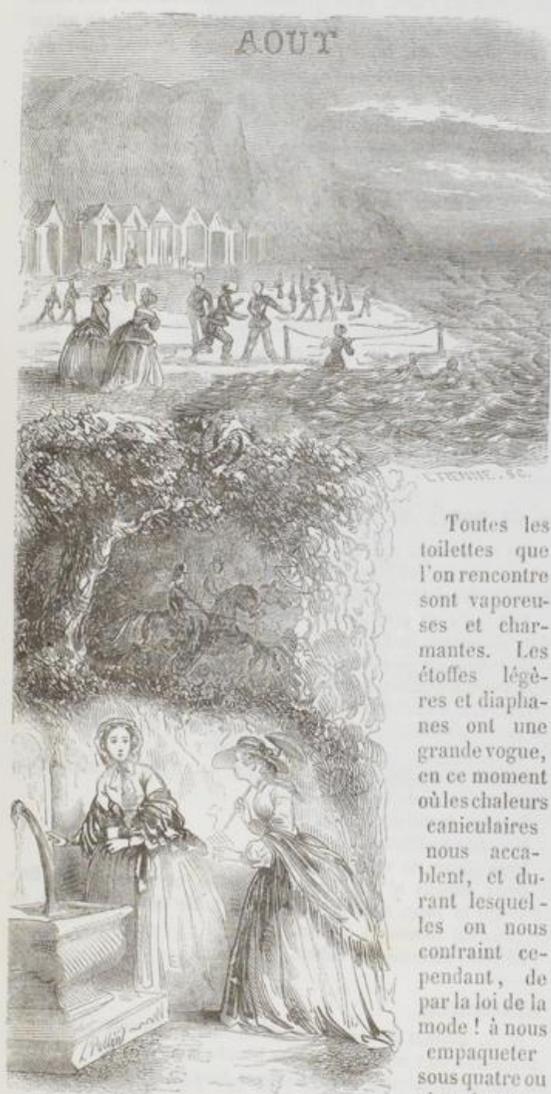
Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Toutes les toilettes que l'on rencontre sont vaporeuses et charmantes. Les étoffes légères et diaphanes ont une grande vogue, en ce moment où les chaleurs caniculaires nous accablent, et durant lesquelles on nous contraint cependant, de par la loi de la mode ! à nous emballer sous quatre ou cinq jupons,

plus ou moins lourds d'empois, sans compter la crinoline, le caoutchouc, les tissus baleinés, et enfin les cercles de fer !

Vous riez, mes belles lectrices ? Je ne plaisante pourtant pas, et vous pourriez vous assurer de la véracité de mes paroles, en vous arrêtant devant certains étalages où figu-

rent ces nouvelles espèces de cuirasses, destinées à nous renfermer, à faire de nous, grand Dieu ! Faut-il le dire ? des sortes de futailles en chair et en os ! Et la grâce, les formes, que deviennent-elles ? Tout cela se dissimule, s'efface, s'anéantit, sous un tonneau ambulant, car ces cercles sont posés depuis l'endroit de la ceinture jusqu'au bas de la jupe, c'est-à-dire que c'est une mécanique à jour, sans étoffe, pour soutenir toutes les autres jupes.

Je proteste ! et demande une haute cour de justice, qui mette des limites raisonnables à ce ballonnage progressif et effréné.

Je n'ai point aujourd'hui un grand nombre de nouveautés à vous signaler. Nous sommes à une époque de la saison où toutes les modes sont bien arrêtées ; donc, en fait d'innovations, il n'y a que des fantaisies accessoires.

Dans la maison *Lhopiteau*, qui se signale toujours par un irréprochable bon goût, j'ai remarqué à côté de gracieuses confections, les objets les plus séduisants en lingerie. C'étaient des fichus pour mettre sur les robes décolletées, les uns composés d'entre-deux et de dentelle, les autres avec des bouillonnés, des bouclettes en ruban, tout cela posé d'une manière admirable. Puis venaient des sous-manches élégantes, formées de bouillonnés et de volants, au milieu desquels se trouvaient des nœuds ou de petites bouclettes en velours. Il y avait aussi des canezous et des mantelets blancs, ravissants de grâce et de fraîcheur ; ces derniers restent très en vogue. Quant aux robes, la maison *Lhopiteau* a fait des toilettes fort élégantes, pour emporter dans les villes de bains. Mademoiselle *Pauline*, qui en est la créatrice, m'en a montré trois, dont voici la description.

La première robe, en tarlatane rose, était à dix petits volants, bordés chacun de quatre rangs d'effilés *Tom-Pouce* assortis à la nuance de l'étoffe. Le corsage avait la forme d'une basquine, mais il était ouvert devant, et dessus on devait poser un charmant fichu Louis XIII en dentelle blanche.

Aux manches courtes, il y avait deux bouffants et une garniture pendue à la saignée du bras.

La seconde robe était en soie grenadine bleue et blanche aussi à volants. Au corsage, point de basques. Il est plat, en pointe ; on y pose à volonté des draperies semblables, ou un petit fichu de dentelle à pans un peu courts, au milieu duquel, devant, on met un gros nœud de ruban bleu et blanc. Les manches sont justes du haut, deux volants presque plats, surmontés d'un nœud, retombent gracieusement sur le bras en formant bien le cercle. Les sous-manches se composaient d'une dentelle en application de Bruxelles.

La dernière robe était un délicieux taffetas chiné à larges rayures, une mauve et une blanche, successivement ; celle-ci

couverte de fleurettes aux couleurs vives et chatoyantes, qui produisaient le plus charmant effet. Cette robe était à deux jupes unies. Le corsage, à basquine, orné de petits grelots en soie sur la poitrine, et entouré de ruches très étroites en ruban mauve et blanc.

Pour cela il n'est pas besoin de ruban particulier. On fait une ruche mauve à plis simples, et une autre semblable en ruban blanc que l'on coud dans la première.

Les manches étaient plates du haut à une petite distance, puis venaient trois garnitures en biais, plates, bordées de ruches.

Quelques robes légères sans basques se font montantes, avec un corsage froncé en gerbes qui vont se perdre sur les épaules.

On porte avec cela de longues ceintures en ruban.

L'échancrure du cou est ornée d'une petite ruche de tulle blanc ou d'étoffe pareille, si la robe est en barège ou en mousseline. Cela sied infiniment mieux et est plus jeune qu'un col.

Les robes façon peignoir en jaconas se garnissent toutes devant, soit d'un bouillonné à deux têtes, soit d'une bande froncée et bordée d'une petite valenciennes.

Le même genre d'ornement se fait aux manches.

Avec les toilettes légères, nous recommandons les charmants corsets de la maison *Hippolyte*, qui dessinent admirablement la taille, et lui donnent une grâce toute particulière.

Nous devons, à ce propos, rappeler les magnificences de la maison *Violard*, dans laquelle on voit, en ce genre, des choses vraiment merveilleuses et tout à fait hors ligne. J'y ai admiré dernièrement, avec un véritable ravissement, des mantelets dont la somptuosité de dessins et la perfection de travail sont inimitables.

M. *Violard* a toujours été en première ligne pour la fabrication des dentelles de Chantilly; aussi est-ce chez lui que se font constamment les plus brillants achats, pour corbeilles de mariage ou mise recherchée de grande cérémonie. La réputation de sa maison est une de celles qui ne s'effaceront jamais, parce qu'elle est réellement méritée.

Le luxe des mouchoirs de poche ne diminue pas. Ils se

couvrent de broderies, s'entourent de dentelles, s'enrichissent d'armoiries, enfin M. *Chapron* en fait des merveilles d'élégance coquette et aristocratique.

Je dois signaler aux jeunes mères les jolis vêtements d'enfants du magasin *Saint-Augustin*. M. *Thorel* a consacré une galerie entière de sa maison à ce genre de spécialité, et l'on y trouve les modèles les plus gracieux qui se puissent imaginer pour l'embellissement de tous ces petits anges du bon Dieu.

Quant à ce qui concerne leur coiffure, c'est toujours M. *Desprey*, le chapelier de la haute fashion parisienne, qui obtient pour cela la préférence. Il est bien entendu que ceci regarde les petits garçons. Les petites filles ont leurs marchandes de modes, ou plutôt celles de leurs mères.

Nous devons dire encore que M. *Desprey* vend aussi de charmantes coiffures d'amazonne.

Avec les toilettes de bal qu'on emporte il faut aussi des fleurs, et j'en ai vu de ravissantes qui sortaient de la maison *Perrot*, dont la renommée s'étend chaque jour davantage. C'étaient des guirlandes de roses moussues, d'acacias et même de fruits, tels que cerises, groseilles, raisin, tout cela d'une fraîcheur et d'un naturel admirables. Les roses surtout semblaient vivre. Je suis restée longtemps en extase devant elles, en donnant à la maison *Perrot* bien des louanges qui lui reviennent de droit.

Je rappelle de nouveau les immenses avantages que trouveront les personnes étrangères à la capitale, à se servir de l'intermédiaire de la maison *Lassalle et Comp.*, pour l'expédition de toutes les marchandises qu'elles pourraient désirer, soit en meubles, objets d'art ou de toilette. Sur une simple demande, la maison *Lassalle* envoie, à choisir, des étoffes, cachemires bijoux, dentelles, etc.

Parmi les provisions que les absences à la campagne rendent indispensables, il faut songer à la parfumerie; n'oubliez donc point l'*amandine-Faquer*, excellente pour préserver la peau du hâle et des gerçures; le *philocom*, qui arrête la chute des cheveux comme par enchantement; enfin les savons, pommades et extraits des plus fines odeurs, que l'on trouve en si grand choix dans la maison *Faquer*.

Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 471.

TOILETTES DE CAMPAGNE.

Chapeau en paille, garni de fleurs des champs et de velours.

Basquine en piqué, garnie de galons et de boutons.

Corsage montant. Basque très longue et très ample.

Manches larges, à parements relevés.

Un galon borde toute la basquine et le parement à un centimètre du bord. Tout le devant est orné de galons gradués de longueur dont l'extrémité forme la pointe, et de boutons ronds posés en regard de la pointe du galon.

Deux boutons marquent la taille derrière.

Robe en barège à rayures satinées.

Col et sous-manches en blanc uni.

Robe en mousseline blanche unie, garnie de ruban écossais n° 80 et de dentelle noire.

Corsage décolleté, carré, froncé en haut sous un poignet brodé, bordé d'une petite dentelle, et froncé aussi dans la taille, derrière et devant.

Manches bouffantes, relevées sur le côté par un petit nœud en velours, bordé d'une petite dentelle noire.

Sur le corsage il y a, en forme de bretelles, devant, deux rubans partant étroits de la taille et dans toute leur largeur sur l'épaule, puis descendant derrière en pointe de fichu.

A la taille un gros nœud, et sur la jupe deux rubans cousus à plat, s'écartant tout à fait sur les côtés.

Ce ruban écossais est bordé de chaque côté par une petite dentelle noire légèrement soutenue.

Ombrelle en taffetas gris, recouverte de dentelles noires, dont les écailles retombent en dépassant les bords de l'ombrelle.

PETITE FILLE DE NEUF A DIX ANS. — Robe en mousseline blanche, à volants festonnés.

Corsage décolleté, carré, froncé.

Manches bouffantes.

Jupe garnie de volants festonnés.

Deux rubans n° 22 forment bretelles et redescendent flottants sur la jupe, avec un nœud à la taille sur chaque côté. Le derrière est comme le devant.

Bottines assorties au ruban.

PLANCHE DE LINGERIE.

N° 1. Chapeau en paille de riz, avec entre-deux de velours épinglé de couleur et dentelle. Derrière, un ruban en paille de riz forme fanchon et retient une haute blonde qui recouvre le bavolet.

N° 2. Chapeau en tulle, avec fanchon composée de petits rubans et de blonde. Dessus orné de fleurs de fuchsia.

N° 3. Bonnet du matin en mousseline brodée à pois, garni d'un rang de valenciennes et dessus d'une bande de mousseline brodée toujours à pois. Bavolet pareil à cette bande.

N° 4. Bonnet de chez soi, avec fanchon en dentelle noire et petits velours noir. Devant, deux touffes de taffetas.

N° 5. Bonnet de blonde, orné de taffetas découpé; les barbes en taffetas sont entourées d'une blonde dans laquelle est passé un tout petit velours noir, ainsi que dans chaque rang de blonde composant le fond.

N° 6. Bonnet de chez soi en tulle. Le fond, le devant et les barbes sont garnis d'un point d'Angleterre formant ruche, accompagné de taffetas grenadine de couleur et de petit velours noir.

N° 7. Corsage de piqué blanc, garni d'une bande de jaconas brodée au plumetis et à l'anglaise. Ornaments en galon, avec petits boutons.

UNE EXCURSION A SPA.

Suite. — Voir page 123.)



Promenade de Sept heures, à Spa.

VII.

L'origine de Spa est fort ancienne, tellement ancienne, qu'on a voulu la faire remonter jusqu'à l'époque de l'invasion des Gaules par César. Plusieurs écrivains, le docteur Limbourg entre autres, ont écrit force volumes pour démontrer que Pline le naturaliste, — le même qui périt en l'an 79 après Jésus-Christ, pour avoir voulu étudier de trop près les

phénomènes d'une éruption du Vésuve, — a fait l'éloge des eaux spadoises.

Pline, en effet, a parlé d'une fontaine minérale qui existait dans le pays de Tongres, et dont les eaux offraient un remède salutaire contre la fièvre et la gravelle; il est vrai aussi qu'on a découvert récemment près du puits du Pouhon une médaille de l'empereur Nerva, lequel régnait en l'an 96 après Jésus-Christ; mais, ce qui ne paraît pas moins vrai, c'est qu'au

xiv^e siècle le bourg de Spa n'existait pas encore. Il y a bien une tradition d'après laquelle saint Remacle, apôtre des Ardennes, aurait été prêcher le christianisme aux habitants de Spa; mais, cette tradition ne reposant sur aucune donnée historique, il est permis de la considérer comme une pure hypothèse. Saint Remacle a pu prêcher dans le pays où le bourg de Spa s'éleva ensuite, et la preuve, c'est qu'il jeta dans le voisinage les fondements de la ville de Stavelot; mais Spa n'existait pas encore en 1326, et deux siècles plus tard, quand Marguerite de Valois visita le pays, il n'y avait encore « à cet endroit, que trois ou quatre méchantes petites maisons, où l'on estoit très mal accommodé et logé, » comme elle le dit dans ses Mémoires.

Donc l'origine de Spa, pour ne se perdre pas tout à fait dans la nuit des temps, est entourée des plus grandes incertitudes historiques. Ce qui paraît établi, c'est qu'un maître de forges de Breda, du nom de Collin Wolf, acheta en 1327, du prince de Liège, Adolphe de la Marck, douze bonniers de bois qui environnaient la fontaine du Pouthon, laquelle jaillissait alors au milieu d'une verte prairie. Autour de cette fontaine, Wolf aurait construit, sur l'emplacement du bois défriché, un petit groupe d'habitations, qui serait devenu le noyau de Spa, et plus tard la face principale de la place du marché.

Au siècle dernier, la maison bâtie par Wolf était debout encore; c'était une auberge à l'enseigne du *Roi de France*.

Peu à peu ce premier noyau se grossit de constructions nouvelles, si bien qu'en 1573, le bourg de Spa fut érigé en paroisse et commune distincte par le prince Gérard de Groesbeek, dont nous aurons à reparler tout à l'heure.

A cette époque, deux des fontaines minérales étaient connues seulement : le Pouthon et la Sauvenière; les autres n'ont été découvertes que plus tard.

Du jour où Spa, séparé de la commune de Sart, dont il faisait partie, fut devenu commune distincte, on l'appela « le nouveau Spa, » appellation qui tendrait à prouver qu'il y avait un autre Spa plus ancien, — « le vieux Spa »; mais les témoignages historiques manquent complètement à ce sujet. Il paraît que tous les papiers et les archives de ces temps-là ont péri au xv^e siècle dans un incendie, avec les registres du greffe; cette explication toute naturelle vient toujours fort à propos aux gens dont la généalogie est obscure ou l'ancienneté douteuse. Si c'est un prétexte, il est fort bien trouvé.

Toujours est-il qu'avant le xv^e siècle, les eaux de Spa n'étaient guère connues en dehors du cercle des localités voisines, dont les habitants, quand les soins de leur santé les obligeaient à recourir à la source du Pouthon, étaient forcés de se loger, faute de place, sous des tentes dressées dans la prairie.

C'est en 1577 que nous voyons le premier livre composé en faveur des eaux de Spa. Ce livre, imprimé à Liège, cite comme la première personne de qualité qui ait visité le bourg, Louis de Gonzague, duc de Nevers, vaillant capitaine qui vint s'y rétablir des suites d'une blessure reçue au service de la France.

C'est de la France que sont venus les premiers étrangers. Et pourtant, si Spa jouissait alors de quelque réputation en France, cette réputation n'était pas

des plus favorables, si nous en croyons les vers suivants d'un poète de l'époque :

O bains de Spa! source impure et funeste!
Puissent les vents et la flamme céleste
Vous engloutir dans vos marbres rompus!

Ceci nous prouve, en passant, qu'au xvi^e siècle on ne connaissait Spa que par ses bains, pour lesquels cette ville n'a jamais eu une bien grande renommée pourtant; et le même fait appert d'un passage de Montaigne, qui dit dans ses *Essais*, avec sa naïveté piquante : « Ceux de Liège font grande fête des bains de Lueques, et les Toscans s'émerveillent de ceux de Spa. » Plus tard, le chevalier de Bertin écrivait encore : « Dans ce bourg il n'y a qu'un bain, à une demi-lieue, qu'on nomme le Tonnelet. »

Après M. de Nevers, la liste des malades célèbres porte un nommé Augustin, Vénitien, médecin du roi Henri VIII d'Angleterre; ensuite Alexandre Farnèse, duc de Parme. En 1592, ce duc, voulant reconnaître les fortifications de la ville de Caudebec qu'il assiégeait, reçut un coup de mousquet qui lui fracassa le bras droit sous la jointure du coude. Les médecins lui prescrivirent les bains de Spa pour se guérir, et il s'en trouva bien. Vinrent ensuite la princesse Henriette de Rohan, en 1614, qui laissa, en signe de reconnaissance, un tableau attaché à la Sauvenière; et la princesse d'Orange, qui s'y rendit pour voir le roi Charles II, son frère, le premier souverain qui ait visité Spa.

C'était le 20 juillet 1654. Cromwell dominait alors, et Charles II était fugitif et errant loin de ses États. Le duc de la Trémouille, prince de Tarente, exilé comme le roi d'Angleterre, pour la part qu'il avait prise aux guerres de la Fronde, se trouvait aussi à Spa en ce moment. Ce fut dans cet endroit même que Cromwell fit faire au duc de la Trémouille des propositions pour l'engager à se mettre à la tête des protestants en France. C'est encore là qu'il reçut la nouvelle de la brillante bataille gagnée par le maréchal de Turenne devant Arras, sur les Espagnols qui en faisaient le siège.

Avant Charles II, la reine de Navarre, Marguerite de Valois, plus connue sous le nom de Margot, femme de Henri IV, était venue prendre les eaux de Spa, mais elle n'avait pu arriver jusqu'au bourg, et elle s'était arrêtée à Liège, à cause de la difficulté des chemins qui rendait Spa inabordable.

VIII.

Mais le souvenir de la reine Margot s'efface devant celui du czar Pierre le Grand, qui vint redemander aux eaux de Spa, en 1717, le retour d'une santé débilitée par les travaux et plus encore par les excès. Il y guérit, ainsi que l'atteste le certificat suivant, qui nous indique aussi quel était son genre de maladie :

« Je soussigné, Conseiller privé et premier médecin de Sa Majesté l'empereur de Russie, atteste que Sa Majesté, ayant une grande perte d'appétit par la relaxation des fibres de l'estomac, avec des enflures aux jambes, le visage fort décoloré, et de temps en temps des coliques bilieuses, s'est rendue à Spa pour y boire les eaux minérales. Je suis



Chapeau de M^{lle} Alphonsine. Modèles de Lingerie de la M^{lle} Colas.

LE MONITEUR DE LA MODE.

Paris, Rue Richelieu, 92.

Chapeau de M^{lle} Alphonsine. Modèles de Lingerie de la M^{lle} Colas.

Aout 1856.

témoin des avantages qu'elle en a retirés, se portant mieux de jour à autre, ayant pris la peine de se transporter elle-même à la source de Géronstère, éloignée de trois quarts de lieue de la ville; sachant fort bien que ces eaux profitent incomparablement plus que quand elles sont transportées; et enfin que, quoique Sa Majesté ait bu d'autres eaux en différents endroits, elle n'en a pas trouvée de meilleures, ni qui aient eu un si grand effet pour sa maladie, que celles de Spa. — En foi de quoi, etc. — Signé : R. ARESKIN. »

Ce n'était pas le czar Pierre qui se préoccupait de la difficulté des chemins lorsqu'il voulait se rendre à la fontaine de Géronstère. « Il y alloit, dit le chanoine de la Nuye, tant en carrosse et berline qu'à cheval, et souvent il s'en retournoit à pied en se promenant. » Ce chanoine nous apprend aussi que Pierre prenait vingt et un verres d'eau chaque matin, après quoi il mangeait douze figues et près de six livres de cerises. Le moyen de ne pas guérir après cela!

Durant son séjour à Spa, Pierre prenait plaisir à voir travailler aux ouvrages de vernis, et tel était le génie d'imitation de cet inimitable homme, qu'il y travaillait lui-même.

Là, comme partout, Pierre aimait à se livrer incognito à certaines extravagances qui parfois lui attiraient d'assez méchantes affaires. On montre encore aujourd'hui à Spa, sur les bords d'une petite rivière renommée pour ses truites, l'endroit où il se fit arrêter en flagrant délit par un nommé Xtoffet, dans le vivier duquel il avait pris l'habitude d'aller pêcher des truites chaque matin. Xtoffet fut largement indemnisé et fit rapidement sa fortune, en vendant comme ayant été pêchées par le czar toutes les truites qu'il envoyait aux marchés environnants.

Nous parlerons, à propos de la fontaine du Pouhon, de l'inscription qu'il y fit placer, en reconnaissance de la cure que ses eaux avaient produite en lui.

Nous n'en finirions pas si nous voulions épuiser la liste des malades de distinction qui honorèrent les eaux de Spa de leur visite. Citons parmi les plus illustres : la reine Christine, le roi Gustave III de Suède, l'empereur Joseph II, le czar Paul I^{er}, le comte d'Artois, qui fut depuis Charles X, le czar Alexandre, la reine Hortense, mère de l'empereur Napoléon III, la duchesse d'Orléans, mère de Louis-Philippe, le duc de Wellington; et, dans un autre ordre d'illustrations, Juste-Lipse, Saumaise, qui y est mort, l'abbé Raynal, Alfieri, Monge et de Candolle.

Le roi Louis-Philippe y vint très jeune avec sa mère, et, en souvenir de la guérison de la duchesse d'Orléans, il fit planter près de la fontaine de la Sauvinière une belle promenade aboutissant à une colonne de marbre noir avec cette inscription : « A LA RECONNAISSANCE. » Ce pieux monument, détruit en 1792, a été rétabli au mois de juillet 1841.

Parmi les illustres modernes qu'attirent chaque année les eaux de Spa, on cite particulièrement Jules Janin et Meyerbeer. L'auteur de *Robert le Diable* a adopté, dans cette villégiature minérale, des habitudes excentriques à force de simplicité. En voici un exemple. L'été dernier il se présente chez son ami Janin, à un moment où le prince des critiques était à la Redoute. Janin rentre un instant après, et, informé qu'on est venu le visiter en son absence, demande qui, naturellement. Le domestique répond :

« Monsieur, c'est ce vieux, vous savez, qui monte toujours à âne avec un parapluie! »

Faites donc des chefs-d'œuvre pour être signalé de cette façon : Un âne avec un parapluie! — O néant de la gloire!

O. SQUARR.

(La suite prochainement.)



UN PAQUET DE LETTRES.

NOUVELLE PAR M. ALEXANDRE DUMAS FILS.

(Voyez le numéro précédent.)

III.

Julien à Lydie.

Lyon, huit heures du soir.

« Vous ne m'aimez pas, Lydie, vous ne m'avez jamais aimé; sans quoi vous n'eussiez pas écrit une pareille lettre. Il est impossible de raisonner plus froidement, plus utilement les nécessités de la vie et les exigences du monde. Où avez-vous pris cette cendre froide que vous jetez si tranquillement sur le feu de votre âme? Vous dites que c'est un service que vous me rendez? Merci donc, et que votre volonté soit faite! Je pars.

» Quoi que vous en disiez, j'ignore si je vais être heureux; j'en doute même. Pour vous, je n'ai pas à vous souhaiter le bonheur: quand vous ne l'aurez plus dans votre cœur, vous le retrouverez dans votre raison.

» Adieu!

» JULIEN. »

IV.

Le même à la même.

Sur le bateau à vapeur, 5 heures du matin.

« Pardon, mille fois pardon de la lettre que je vous ai écrite hier. Je vous aime tant qu'il y a des moments où je ne sais plus ce que je fais, et où je suis capable de vous faire du mal. Vous m'avez déjà pardonné, n'est-ce pas? N'aurais-je pas dû comprendre ce que vous aviez souffert, en écrivant ce que vous m'avez écrit! Comment, moi qui vous connais, n'ai-je pas lu, à côté des mots tracés par vous, toute votre douleur en les traçant! Je n'abuserai pas de cet aveu. Mais au nom du ciel, avouez-moi que vous vous imposez un dur sacrifice; dites-moi que vous m'aimez toujours, que vous souffrez, que votre cœur n'a aucune complication avec la logique de vos paroles, et qu'il vous crie à chaque instant de me rappeler. Je n'abuserai pas de ces aveux, je vous obéirai jusqu'au bout!

» Oh! je suis bien malheureux!

» Ainsi, je ne vous reverrai plus! Ainsi je vais arriver à Marseille, on va me présenter à une famille que je ne connais pas, à une jeune fille que je n'ai jamais vue, qui ne peut m'aimer, qui aime peut-être un autre homme, et qu'on va unir à moi pour l'éternité! Mais n'est-ce pas une mauvaise action que je vais commettre là? De quel droit vais-je faire cette double infamie de me séparer de vous et de m'unir à elle? Ses parents en ont décidé ainsi, mais son cœur a-t-il accepté cette décision étrange? Cet inconnu que vous aimez ne va-t-il pas être pour elle ce que votre mari est pour vous? Je ne l'aime pas, cette jeune fille; je ne l'aimerai jamais, je le sais à l'avance. Je la plains, voilà tout. Si elle pouvait me traiter comme un frère, me prendre la main et me dire: « Je vous en

prie, ne m'épousez pas! » Que je serais heureux! Alors il n'y aurait pas de ma faute, alors vous me laisseriez revenir à vous, n'est-ce pas? Oh! si cela pouvait arriver! C'est là ma dernière espérance.

» Mais au contraire, si elle accepte, ce serait pis encore. Je deviens un sot ou un malhonnête homme aux yeux du monde. Que m'a-t-elle fait, cette pauvre créature, pour qu'on la condamne à un être tout plein d'une autre? Elle aura ma vieillesse, si j'y arrive, quand mon cœur se sera usé lui-même dans le souvenir et le regret, quand aux déceptions morales qui auront fatigué mon esprit se joindront les infirmités physiques. Alors il lui sera permis de soigner cet homme qui aura dédaigné sa jeunesse.

» Et cependant, à l'heure qu'il est, ignorante du sort qui l'attend, elle s'entretient curieusement peut-être, avec une compagne, de ce fiancé qui lui arrive de Paris. Qui sait les rêves qu'elle fait et que je vais tromper! Vous le voyez bien, Lydie, sinon pour nous, sinon pour moi, du moins pour cette pauvre enfant, vous eussiez dû me rappeler.

» Et j'entends autour de moi, sur le bateau à vapeur, des gens qui jouent aux dominos, qui ronflent ou qui parlent de l'impôt du sel.

» Voilà les gens véritablement heureux, si le bonheur est dans l'insensibilité.

» Ces gens-là ont peut-être souffert comme moi, et leur insensibilité n'est peut-être qu'une conséquence du passé. Puissé-je arriver un jour à cette mort vivante, à cette vie morte!

» JULIEN. »

V.

Lydie à Julien.

Paris, le...

« Mon ami, je vous avais pardonné votre lettre avant que vous m'en demandassiez pardon, avant même de l'avoir reçue, pour ainsi dire. En effet, croyez-vous que lorsque j'ai pris la résolution du conseil que je vous ai donné, je n'ai pas été préparée d'avance à toutes les réactions, à toutes les injustices, à toutes les aigreurs d'un amour blessé? Que serait votre amour sans la colère? Que serait le mien sans le pardon?

» Votre seconde lettre m'a fait du bien, cependant. Courage, ami! courage pendant quelque temps encore, et vous verrez que l'épreuve est plus facile que vous ne le croyez. Le cœur de l'homme est destiné à des métamorphoses nécessaires, inévitables. Le monde est plein de douleurs semblables à notre douleur.

» Certes, il y a dans une situation comme la nôtre une heure de découragement. Quand on reporte sa pensée sur la quantité de gens qui ont souffert comme nous, et qui sont morts comme nous mourrons, tandis que le monde continuera sa marche sans se souvenir de nous, on se dit, comme nous l'avons fait: « A



Jules David

Body

LE MONITEUR DE LA MODE.

Paris, Rue Richelieu, 92.

Chapeau d'Alexandrine, Coiffettes de M^{me} Celeste Sadrague (Ancienne M^{me} Thierry)
 Etoffes de la M^{me} Delisle, fleurs de M^{me} de Saëre, Rubans et Passermenteries d'Audoyer
 à la Ville de Lyon.) Mouchoir de Chapron, Parfums éventaills et Gants de Faucher, Saboullée, Envoi de la
 M^{me} de Commission Lafalle et C^{ie}

Entered at Stationers' Hall.

LONDON at the Monitor Office, 5, Broad Street, John. NEW-YORK Finney & Co. General Agents.
 MADRID P. J. de la Peña.

« quoi bon ? » Mot lâche et terrible, qui mènerait au crime ou au suicide, si l'on écoutait la fausse philosophie derrière laquelle il se cache, car rien ne serait plus sacré ici bas, et l'on ne se soucierait pas plus de la vie d'autrui que de la sienne propre. Le moins dangereux résultat qu'il puisse avoir, c'est l'insensibilité personnelle, et celui-là, vous devez l'éviter encore. Non, c'est dans un autre sens qu'il faut prendre son parti de la vie. C'est dans le sens de la résignation. Il faut voir, non pas le dénouement uniforme et fatal vers lequel nous marchons, mais les joies que Dieu nous donne pour nous y mener, et les franches illusions dont il le voile.

» La vie est courte ! raison de plus pour profiter de ce qu'elle a de vrai pour la bien employer. Voyez autour de vous vos parents, c'est-à-dire le passé ; votre femme, c'est-à-dire le présent ; vos enfants, c'est-à-dire l'avenir. Croyez-moi, ne vous préoccupez que d'une pensée, celle de faire heureux et honnêtes ceux qui vous entourent. Vous comprendrez alors que votre vie est bonne à quelque chose. Vous ne soupçonnez pas encore les joies et les consolations, je puis le dire, qu'il y a dans la famille.

» Oui, je vous aimais, et il a fallu que je vous aimasse bien, pour ne pas me retenir sur la pente qui m'entraînait vers vous, ayant à mon service cette raison dont vous m'avez fait un crime et dont je vous donne une nouvelle preuve aujourd'hui.

» Oui, mon amour vous a rendu bien heureux, je le crois.

» Eh bien, mon ami, ce souvenir sera peut-être bien peu de chose pour vous, à côté de celui que vous laissera le premier aveu de cette jeune fille que vous ne connaissez pas et que vous ne voudriez pas connaître. Quand cette belle enfant, car je sais qu'elle est belle, dont le cœur n'a encore battu à la vue d'aucun homme, vous dira qu'elle vous aime, vous, parmi tous les autres hommes, vous éprouverez assurément la plus douce, la plus sainte joie de ce monde. Votre cœur s'emplira d'une noble extase, d'un juste orgueil, et vous oublierez tout ce que vous aviez appelé le bonheur. Ce sera à vous à faire de ce moment la source de vos félicités à venir, d'en ménager les émotions, de les enfermer précieusement dans votre cœur, d'en tirer une protection sûre pour votre compagne, un appui définitif pour vous. Puis, quand cet amour légitime vous aura rendu père, que d'émotions suprêmes dont vous ne sauriez vous douter !

» La vérité est là, mon ami. J'en ai une preuve par moi-même. Depuis que vous êtes parti, je ne vis qu'avec mon fils, et c'est en lui que je puise la force que je vous envoie. Pauvre cher enfant ! Vous rappelez-vous comme vous étiez jaloux de lui ! J'avais quelquefois de la peine à empêcher vos deux affections de se blesser, en cherchant à s'envahir l'une l'autre. La sienne était rebelle par instinct, car cet enfant devinait en vous un rival. Votre amour s'inquiétait, de son côté, de cette tendresse naturelle, antérieure à la vôtre, inhérente à moi, inséparable de ma vie. Vous ne voyiez dans ce cher petit être que le fils d'un autre homme. J'étais forcée de séparer mon cœur en deux et de vous faire à chacun votre part, quand j'aurais voulu vous associer dans un sentiment commun. Telle est la première punition des amours illégitimes. Heureux ceux qui peuvent trouver l'amour dans le devoir !

Il faut que vous soyez de ces heureux-là, mon ami

» Cher petit ange ! il dort maintenant. C'est à côté de son lit que je vous écris. J'ai besoin de sa présence pour m'entretenir de loin avec vous, pour y puiser le courage que je m'efforce de vous communiquer.

» Et puis, j'ai à combler un arriéré de cœur avec lui, car, hélas ! l'amour que je ne pouvais avoir pour le père, c'est sur le fils seul que j'aurais dû le reverser.

» Maintenant, mon ami, laissez-moi vous dire une chose que ma nouvelle position vis-à-vis de vous, que le rôle quasi-maternel que je prends me permet de vous dire. Quand vous recevrez cette lettre vous serez déjà arrivé à Marseille, vous aurez déjà vu votre fiancée. Sa famille et la vôtre ont hâte de conclure le mariage. Prouvez-moi que vous me gardez une petite place dans votre bonheur en me permettant de m'en mêler, en m'abandonnant les détails que l'amitié a le droit de se réserver. Me comprenez-vous ? Utilisez-moi. Je serais si heureuse que vous puissiez retrouver dans votre ménage un peu de ce que je pourrai y mettre. Tous les petits présents que vous allez avoir à faire à votre femme, voulez-vous bien que je me charge de vous les envoyer ? Je suis femme, vous me faisiez quelquefois compliment de ce que vous appeliez mon goût : il me sera doux de penser que vous retrouverez à chaque instant, autour de vous, une chose inanimée qui vous parlera chastement de moi.

» Hier, je suis sortie un peu. J'avais besoin de communiquer avec la vie des autres, quand ce n'eût été que pour me prouver que je n'étais pas tout à fait morte. Il faisait un beau temps d'automne ; j'ai visité avec intention nos plus élégants magasins ; j'ai revu tous ces objets inutiles pour moi, mais pleins de charme, de nouveauté, de tentation pour la jeune fille qui entre dans la vie, et j'ai composé d'avance vos cadeaux de noce, cadeaux plus importants que vous ne croyez. Ne me refusez pas ce que je vous demande ; vous me feriez beaucoup de peine, et vous n'avez aucune raison de m'en faire.

» LYDIE. »

VI.

Julien à Lydie.

Marseille, 6...

« Il n'y a pas à discuter avec un cœur comme le vôtre. L'abnégation y est si prompte et si facile, le raisonnement si fort, le dévouement si brutal, qu'il faut se soumettre et ne pas laisser voir ce qu'on souffre. Je n'ai même plus la consolation de verser en vous la confiance de la douleur que j'emporte. Soit ! chargez-vous de mon bonheur, dans le sens étrange où vous entendez ce mot, et faites de ma vie ce que bon vous semblera.

» Mais vous me permettrez bien de ne pas vous donner avec enthousiasme le récit des événements dans lesquels vous me jetez. Je suis arrivé avant-hier soir à Marseille. La joie qu'en toute autre circonstance j'eusse éprouvée à revoir mes parents, n'a pas plus diminué ma tristesse, que celles qu'ils ont manifestée en me revoyant.

» Hier ils m'ont présenté chez la mère de ma femme, comme vous appelez déjà cette jeune fille. J'ai

trouvé dans cette maison le mauvais goût s'épanouissant en liberté, au sein de cette atmosphère de nullité qui nous est si antipathique, à nous autres artistes. La mère a quarante-cinq ans; elle est grande, maniérée, et s'écoute parler avec satisfaction. Le père, mort depuis quatre ans, revit dans un portrait à l'huile, qui a dû coûter cent francs avec le cadre, et qui à ce prix était trop cher encore. Il sourit; il a un jabot, et tient la main dans son gilet. La fille a dix-sept ans, baisse les yeux quand on lui parle, répond par monosyllabes et chante faux des romances de mademoiselle Loïsa Puget. Voilà, madame, le portrait du bonheur que vous m'avez ordonné! Puisse-t-il vous être agréable, et vous convaincre de plus en plus que je suis destiné à être l'homme le plus heureux du monde!

» Cependant, je dois vous avertir qu'en sortant de cette maison, où j'avais étouffé pendant trois heures sous les niaiseries qu'on y débite gravement, entre une mère qui dit: « Ma fille, tiens-toi plus droite! » et une demoiselle qui répond, toujours sur le même ton: « Oui, maman; » je dois vous avertir qu'en sortant de cette maison, d'où j'avais eu vingt fois pendant la soirée l'envie de me sauver à toutes jambes, j'ai déclaré à mon père que je n'épouserais pas mademoiselle Euphémie. L'obéissance a ses bornes. Soyez tranquille: je ne retournerai pas à Paris pour cela; je n'irai pas vous ennuyer de nouveau d'un amour dont vous devez déjà être déshabituée. Je vivrai ici, je travaillerai, je ferai je ne sais quoi, mais bien certainement je n'associerai pas ma vie d'artiste à cette vie de crustacés; je ne commettrai pas ce suicide moral, d'ensevelir vivante et jeune mon intelligence sous des piles d'écus. J'ai poussé l'obéissance à vos ordres jusqu'au bout; j'ai vu et je refuse, non pour revenir à vous, mais pour revenir à moi-même. J'en aurai le droit désormais. Vous aurez fait votre devoir d'amie, et vous n'aurez pas de reproches à vous faire. C'est tout ce que vous pouvez exiger de moi. Je suis curieux de voir ce que, cette fois, vous trouverez à me répondre.

» JULIEN. »

VII.

Lydie à Julien.

Paris, le...

» J'aurais trouvé à vous répondre une chose bien simple, mon ami: c'est qu'arrivant avec un parti pris comme vous l'avez fait, vous avez dû être un bien mauvais juge des qualités de mademoiselle Euphémie. Sans compter qu'en présence de sa mère et d'un homme qu'elle voit pour la première fois, et qui doit devenir son mari, une jeune fille ne peut être que timide à l'excès. Mais le hasard veut que j'aie une meilleure réponse à vous faire, et cette réponse est une lettre de mademoiselle Euphémie elle-même, qui raconte, elle aussi, à une amie d'enfance, les impressions de sa première entrevue avec vous.

» Ne vous ai-je pas écrit, en effet, que je savais que cette jeune fille était jolie?

» Je le savais par madame de *** , mon amie la plus chère, la plus véritable, que vous connaissez pour l'avoir vue chez moi, qui sait depuis longtemps mes sentiments pour vous, et dont la fille, mademoiselle Camille, a été en pension avec votre future. Ces deux

jeunes filles ont contracté cette douce habitude de correspondance qui est le grand bonheur à cet âge, car c'est là que deux cœurs naïfs versent l'intimité de leurs premières émotions.

» Madame de *** est venue me voir. Elle m'a parlé de vous dans les termes que vous méritez; elle m'a annoncé que vous étiez arrivé à Marseille et m'a donné la lettre que sa fille avait reçue de mademoiselle Euphémie, en me disant que je pouvais vous l'envoyer, car elle vous serait agréable.

» J'ai lu cette lettre, et je vous l'envoie. Quand vous l'aurez lue à votre tour, vous considérerez mademoiselle Euphémie sous un tout autre aspect, et vous verrez en elle ce qu'il y a: une femme de cœur et d'esprit. Vous serez heureux, mon ami, je vous le promets de nouveau, et ma consolation sera de vous avoir imposé ce bonheur.

» Voici la copie textuelle de la lettre de votre future, mademoiselle Euphémie:

Euphémie à Camille.

Marseille, le...

« Ma chère Camille,

» Il y a déjà bien longtemps que tu aurais dû recevoir une réponse de moi, mais j'attendais pour cela un événement assez grave dont je tenais à t'entretenir. Cet événement, c'était l'arrivée d'un jeune homme qui s'est fait attendre beaucoup plus qu'on ne croyait. Or, ce jeune homme n'était autre que mon futur mari.

» Tu vois que le motif de mon silence était sérieux.

» Je vais tout te conter.

» Voilà huit jours à peu près que ma mère me prit à part et me dit:

« Demain ou après-demain, M. Julien, le fils de M..., va arriver à Marseille. Tu sais qu'un des désirs de ton père est que tu épouses ce jeune homme, avec le père duquel il était très lié. Depuis ce temps, sa famille s'est à peu près ruinée; mais peu importe! Il a du talent, et je puis te donner une dot suffisante. Je pense que tu te trouveras bien du choix que nous avons fait. Du reste, je ne veux forcer en rien ta volonté. Tu verras ce jeune homme, et je suis sûre qu'il te plaira. Je ne t'impose pas ce mariage; je te le conseille, au nom de l'amour que j'ai pour toi, amour vigilant, amour de mère enfin, qui veut avant tout le bonheur de sa fille, et qui est convaincue que le bonheur est dans cette alliance. Je connais les exigences de ton caractère, de ton esprit, et j'aime mieux te donner à un homme moins riche que ceux qui se présentent, mais plus en rapport avec les goûts que tu as contractés dans ton éducation parisienne. »

» Tu vois, chère Camille, que ma mère, toute bourgeoise qu'elle est, ou qu'elle semble être, par suite de cette vie de province à laquelle la condamnaient les affaires de mon père, les habitudes prises, les relations établies et le souvenir du bonheur qu'en somme elle y a trouvé, tu vois que ma mère ne raisonne pas trop bourgeoisement. Je lui ai répondu que je ferais tout au monde pour lui plaire, que j'avais toujours compté sur un mari de son choix, et que j'étais dans les meilleures dispositions pour celui qu'elle m'annonçait.

» Je ne suis pas très romanesque, tu le sais, mais,

tout compte fait, j'aime mieux un artiste et Paris qu'un négociant et Marseille.

» J'attendis !

» Or, on annonçait mon prétendu tous les jours, et il n'arrivait pas. Il y avait plus de curiosité de ma part qu'il n'y avait d'empressement de la sienne. Ce retard n'était pas flatteur, mais enfin il ne me connaissait pas; j'avais donc le droit de croire que le hasard seul était dans son tort.

» Enfin, avant-hier, le bel inconnu arriva, et ma mère m'annonça qu'il dînerait le lendemain avec nous.

» Il y a toujours pour une jeune fille un battement de cœur à pareille nouvelle. C'est assez grave de penser qu'on va voir pour la première fois un homme à qui l'on appartiendra bientôt pour toujours. Comment sera-t-il? Répondra-t-il à l'idéal que nous nous faisons de l'homme à qui nous devons donner notre avenir?

» Sais-tu bien que notre condition de femme n'est pas la plus heureuse des conditions. Si cet homme est laid, s'il est vieux, s'il est brutal, à qui demander secours? sur quoi s'appuyer? où s'enfuir?

» Il y a de quoi frissonner, quand on pense à cela; sans compter qu'on peut se tromper soi-même, et s'apercevoir trop tard qu'on appartient volontairement à un homme indigne de votre affection.

» Cependant, comme je te l'ai dit, ma mère, tout en désirant mon mariage avec ce jeune homme que je n'avais jamais vu, ma mère me laissait libre d'accepter ou de refuser.

» Maîtresse de ma destinée, je n'étais donc que plus inquiète.

» Quand M. Julien fut arrivé, pour me conserver tous mes moyens d'observation, je me fis aussi petite fille, aussi insignifiante, aussi naïve que possible.

» Ah! chère amie, quelle rapidité, quelle sûreté il y a dans le coup d'œil d'une femme! Comme, dans ce temps incalculable qu'il lui faut pour lever et rabaisser la paupière, comme elle voit et devine tout ce qu'elle a intérêt à voir et à deviner!

» M. Julien n'était pas encore au milieu du salon, c'est-à-dire qu'il n'était pas entré depuis une demi-minute, que je savais déjà qu'il était grand, brun, élégant, sans affectation; qu'il avait l'air triste, et qu'il ne faisait pas attention à moi.

» Ma mère m'a présentée à lui. Alors, il a daigné me regarder, mais comme une petite fille. Il m'a fait un compliment, dicté plutôt par l'habitude du monde que par un sentiment quelconque, et il a trouvé moyen de s'isoler et de ne plus causer avec personne jusqu'à l'heure du dîner.

» De la part de tout autre homme dans cette situation, ce silence eût pu être une preuve d'orgueil ou de sottise, mais chez M. Julien il était certainement le résultat d'une grande préoccupation. Il y avait de la tristesse dans ce silence, et souvent je surprénais son regard presque humide, comme si une image douloureuse lui apparaissait tout à coup.

» Quel peut être ce chagrin? Je l'ignore. Mais veux-tu que je te dise? Je crois, et le retard qu'il a mis à venir ne contribue pas peu à cette conjecture, je crois que c'est contre son gré qu'il vient, et que ce mariage ne lui sourit en aucune façon. Pour tout dire, il a l'air d'un homme qui laisserait derrière lui un

regret, comme celui d'un amour. Je ne puis pas m'y connaître beaucoup, mais, nous autres femmes, nous avons l'instinct à défaut de l'expérience, et cet instinct nous trompe rarement.

» Mais si effectivement il aime une femme, pourquoi vient-il ici? Quelle puissance humaine peut contraindre un homme à épouser une femme qu'il n'aime pas, quand il en aime une autre? Si j'aimais quelqu'un, moi, j'aimerais mieux mourir, si je ne lui appartenais pas, que d'appartenir à qui que ce fût, et un homme a bien plus la liberté de vouloir qu'une jeune fille.

» Mais il se peut aussi que le souvenir de M. Julien s'adresse à une personne morte, ou que sa tristesse lui vienne d'un amour non partagé, et que, pensée de mort ou de douleur, il veuille enfouir tout dans le mariage. Pauvre jeune homme! Alors il serait bien à plaindre! Ce doit être bien triste d'être éternellement séparé de ce qu'on aime, ou d'aimer sans espoir.

» Je ne vois pourtant pas de raison pour qu'on ne l'aime pas. Il est jeune, il a de l'élégance et de l'esprit. (Il a bien fallu qu'il causât le soir.) Il a du talent, il a du cœur. Pourquoi ne pas l'aimer?

» Quoi qu'il en soit, il y a quelque chose qui le préoccupe, et ce n'est certainement pas son amour pour moi. On m'a fait chanter devant lui des romances dont je me suis assez mal tirée, et qui, malgré les éloges qu'il m'a faits, n'ont dû lui donner de moi qu'une assez pauvre opinion. Je sentais bien que je ne pouvais me montrer telle que je suis, et que je n'avais à ses yeux que l'aspect d'une pensionnaire assez maladroite.

» J'aurais pourtant voulu être tout de suite à mon aise avec M. Julien, car il me semble que ma nature sympathiserait avec la sienne.

» S'il a un chagrin, qu'il me le dise: j'essaierai de le consoler. Puisque je dois être sa femme, ne serait-ce pas là ce que j'aurais de mieux à faire?

» Tu l'étonnes de ce langage. Avec ton caractère, tu ne le comprends pas. Tu serais jalouse, toi, même du passé de l'homme que tu épouserais. Je crois, moi, que c'est un tort, plus qu'un tort, une maladresse, une injustice, qu'une pareille jalousie. De quel droit demander compte, à un homme familiarisé avec la vie depuis longtemps, de quel droit lui demander compte de ses impressions passées?

» Le plus que nous puissions exiger de lui, c'est qu'il veuille bien nous en faire la confidence. S'il a aimé, tant mieux! il n'aimera plus, et comme l'amour qu'une femme demande à son mari n'est sans doute pas de la même nature que ceux qu'il a pu ressentir avant son mariage; comme en l'épousant il lui fait tacitement le sacrifice de toutes ses autres affections, elle n'a plus rien à craindre du passé, et c'est à elle de lui procurer tout ce qu'il peut attendre de l'avenir. Je n'aimerais pas un mari qui serait en homme ce que je serais en femme, et en qui je trouverais la naïveté d'impressions qu'il peut trouver en moi. Ce ne serait pas là un homme, ce serait une jeune fille. L'union de ces deux innocents et de ces deux timidités ne serait bonne, ce me semble, qu'à faire un prologue de roman et tomberait bientôt dans la banalité. Si l'homme n'a pas subi certaines passions, incompatibles avec les affections régulières, il doit être toujours prêt à faillir par l'attraction de l'inconnu.

» Voilà ce que je me suis dit bien des fois; car nul

ne peut savoir ce qu'il y a de pensées profondes dans nos petites têtes de jeunes filles penchées silencieusement sur une broderie. Voilà pourquoi M. Julien m'a fait tout de suite une impression que son empressement à me plaire ou une mine contente ne m'eût pas faite.

» Et puis, il est, par son art, en dehors des conditions vulgaires. En rapport continu avec les belles choses, avec les chefs-d'œuvre, son âme a dû s'exalter et contracter des besoins que ma petite nature eût été incapable de combler.

» J'aime donc mieux que d'autres aient pris ce soin et m'aient laissé à réparer leur mal ou à continuer leur bien. Oui, je suis heureuse d'avoir vu M. Julien, ou plutôt de l'avoir surpris dans l'état où il était. Peu à peu je m'emparerai de cette âme blessée et je la disposerai doucement dans le travail et le repos domestique. J'ai idée que cette cure me sera facile. En attendant, je ne me sens pas d'autres exigences.

» Vois comme mon imagination de jeune fille a déjà fait du chemin! C'est aujourd'hui que j'ai vu M. Julien pour la première fois. Il doit revenir demain. Demain déjà il ne retrouvera plus en moi la même femme. S'il y a du nouveau, je t'en informerai.

» Toute à toi,

» EUPHÉMIE. »

VIII.

Julien à Lydie.

Marseille, le...

« Vous entrez si franchement, si brutalement, dans votre rôle d'amie, que je ne sais si je dois déjà vous accorder ce titre. Il y a tant de cruauté dans votre calme, dans vos conseils, dans vos espérances pour moi, que le sentiment qui vous dicte vos lettres ressemble bien plus à de la haine qu'à tout autre chose. Aussi ne me permettrai-je plus de vous parler du genre d'affection que je vous porte, et que j'espère vaincre aussi facilement que vous avez fait du vôtre. Cependant cette volonté, si peu commune chez les femmes, surtout dans ce sens-là, doit avoir, en outre de ce que vous appelez mon bonheur, une raison que vous cachez. Il y a dans votre langage une expérience de la vie que vous avez dû faire avant de me connaître. Vous avez dû souffrir par quelqu'un, et vous utilisez aujourd'hui votre douleur d'autrefois. Il est impossible que vous n'ayez jamais aimé, sans quoi vous ne consentiriez pas à vous faire ainsi l'auxiliaire d'une autre femme. Peut-être même mon amour vous était-il à charge; que ne l'avez-vous dit tout de suite! C'eût été beaucoup plus simple que les périphrases de dévouement dont vous vous servez. Tenez, si vous m'en croyiez, nous cesserions notre correspondance. A quoi bon la continuer? Vos froids conseils me font mal! Je n'aurais, moi, que des choses pénibles à vous dire. Mieux vaut que nous laissions faire au temps ce que vous avez la volonté de vouloir faire toute seule. Vous vous êtes chargée de la douleur. Mademoiselle Euphémie se charge de la consolation. Nous verrons bien qui l'emportera. En toute hypothèse, vous n'aurez rien à vous reprocher. Calmez votre conscience et attendons.

» JULIEN. »

IX.

Euphémie à Camille.

Marseille, le...

» Ma chère Camille, je t'ai promis de t'écrire quand il y aurait du nouveau. Il y en a, mais depuis peu.

» Le lendemain de ma première lettre, M. Julien est revenu, puis le surlendemain, puis tous les jours. Une semaine s'écoula ainsi. C'était presque toujours le même personnage. Cependant nous nous familiarisions, et grâce à quelques aperçus assez fins que j'eus le bonheur d'exposer dans une question d'art, et qui l'étonnèrent, il commença à ne plus me considérer comme une enfant. Il commença même, je crois, à me regarder.

» Mais ce n'était rien encore à côté du brusque changement qui s'est opéré hier. C'est à n'y rien comprendre! Il est arrivé chez ma mère, ferme comme un homme qui a adopté une grande résolution, et lui prenant les mains, il lui a dit avec une voix pleine de tendresse et d'émotion, tandis que j'étais là :

— « Madame, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille. Je ferai tout au monde pour la rendre heureuse. »

» Après quoi, sans même attendre la réponse de ma mère, il s'approcha vivement de moi, s'empara de ma main, la baisa et me dit en me regardant avec des yeux humides :

— « Ne me refusez pas, mademoiselle, je serais trop malheureux! »

» Je rougis malgré moi sous cette brusque déclaration.

— « Allons, tout va bien! s'écria ma mère. Eh! mes enfants, ce mariage n'est-il pas convenu? »

» Et elle nous embrassa tous les deux en joignant nos mains, puis elle nous laissa en ajoutant :

— « Dites-vous maintenant tout ce que vous avez le droit de vous dire. »

» Resté seul avec moi, Julien (je puis l'appeler ainsi depuis hier), Julien parut tomber du haut de cette exaltation factice dans un abattement profond. Malgré ses efforts, il ne parvint pas à me cacher l'émotion qui le dominait, et un instant il me tourna le dos pour m'empêcher de voir qu'il pleurait. Cependant sa main restait dans la mienne. Je compris tout, vois-tu. Pauvre garçon! il avait un grand chagrin, et pour mettre, s'il était possible, une barrière entre ce chagrin et lui, il s'accrochait à ce mariage, et voilà que peut-être, maintenant qu'il ne pouvait plus revenir sur ce qu'il avait fait, il se repentait d'avoir suivi le premier conseil de sa douleur.

» Mais pour la consoler, cette douleur, il fallait que je la connusse. Dans les termes où nous étions, ce n'était plus une simple curiosité : c'était un intérêt bien réel qui me poussait à réclamer une entière confiance. Il sentit le premier qu'il me la devait, car cette tristesse ne pouvait avoir, à mes yeux, rien de logique avec la demande qu'il venait de faire.

— « Pardonnez-moi, mademoiselle, me dit-il en essuyant ses yeux, si je n'ai pu retenir mes larmes. Je souffrais beaucoup. Mais je vous jure que ce sont les dernières que je verserai. Je sais tout ce qu'il y a en vous de générosité. Voilà pourquoi je laisse mon cœur déborder à vos yeux. »

— « Pleurez, monsieur Julien, » lui dis-je alors, comme si j'eusse été sa sœur. « A compter d'aujourd'hui, tout ne doit-il pas être commun entre nous : joie et tristesse? Aujourd'hui, soyons tristes, puis-que vous l'êtes. Un autre jour nous serons joyeux.

— « Ainsi vous me pardonnez? » reprit-il en attachant sur moi un regard plein de reconnaissance.

— « Je n'ai rien à vous pardonner.

— « Vous avez tout deviné, cependant.

— « Que voulez-vous dire? »

» A ces mots il tira de sa poche un papier qu'il me donna. Ce papier renfermait la copie de la première lettre que je l'avais écrite. Comment cette copie se trouvait-elle entre ses mains? Je ne pouvais le deviner.

» Je devins toute rouge.

— « Et vous croyez, » reprit-il, « qu'après avoir lu cela, mon devoir n'est pas de tomber à vos pieds et de vous admirer comme une sainte !

— « Le devoir ! l'admiration ! Pauvres sentiments à notre âge ! » lui répondis-je. « Non, monsieur Julien, il faut mieux que cela. Abandonnez-vous à moi ; dites-moi tous vos chagrins, tous vos souvenirs ; moi, je vous dirai mes rêves et mes espérances, et vous remplacerez, je l'espère, les mots : « Devoir » et admiration » par des mots plus affectueux. Dans votre brusque consentement à m'épouser, dans la résolution qui vous a amené ici, dans l'émotion où vous êtes encore, il y a plus de dépit pour une autre que d'entraînement vers moi. Qu'importe ! J'accepte le sentiment qui nous unit, tout mélangé qu'il est. C'est à moi d'en ôter ce qui nuirait à notre bonheur. Je m'en charge. »

» Ce n'était pas trop mal tourné, n'est-ce pas, pour une petite fille de dix-huit ans? Mais c'est extraordinaire comme certaines situations élèvent les pensées et facilitent la parole ! Je me sentais éloquente. J'aurais pu, en ce moment, dire de très bonnes et très belles choses, et, depuis cette expérience faite sur moi-même, j'admire beaucoup moins les grands orateurs. L'éloquence pourrait bien n'être que de la conviction.

» Alors, il s'assit à côté de moi et me dit tout, excepté le nom de cette femme, que je n'aurais pas voulu savoir ; il l'aime encore, j'en suis sûre, et beaucoup !

» Il m'a montré ses lettres. Elle ne l'aime pas, elle, ou bien alors, c'est qu'il est pour les femmes des sen-

timents qu'elles ne connaissent que dans une période plus avancée de la vie ; car le sacrifice qu'elle lui fait, je serais, moi, incapable de le faire à mon âge.

» Un jour, je te conterai cette histoire, que je ne puis confier à une lettre, surtout depuis que je sais que mes lettres glissent de tes doigts dans ceux de ta mère, et qu'elles reviennent ensuite à M. Julien, je ne sais par quelle voie. Il paraît que ta mère a une amie, madame de***, qui connaît Julien, et que c'est cette dame qui lui a envoyé la copie de ma lettre, afin qu'il fût prévenu de mes sentiments pour lui.

» Quoi qu'il en soit, tout ira bien. Ainsi, me voilà une femme, me voilà initiée aux émotions de la vie, me voilà confidente et consolatrice, et voilà que je suis bonne à autre chose encore qu'à chanter des romances. J'en suis fière et heureuse. Le commencement de mon mariage est sans banalité du moins, et je suis sûre maintenant que le jour où mon mari me dira : « Je t'aime ! » c'est que réellement il m'aimera.

» Quant à moi, je lui prouverai qu'il est de plus sincères amours dans le monde que celles qu'il a rencontrées jusqu'à présent. La femme qu'il aime aimait en dehors de lui. Elle a un enfant, un mari, des amies et une réputation à conserver. Moi, je pourrai être tout à mon amour, et toute affection nouvelle me viendra de celle-là. Il faudra donc qu'il soit bien inconsolable, si je ne le console pas.

» Quel noble et pur triomphe que le mien, si je remplis cette difficile mission ! J'aurai conquis mon bonheur, je ne l'aurai pas tout bonnement trouvé par un caprice du hasard. Enfin, je ne sais pourquoi, mais je suis ravie de ce qui épouvanterait une autre femme. Écris-moi. A bientôt.

» Toute à toi.

EUPHÉMIE. »

X.

Julien à Lydie.

Marseille, 1e...

« Soyez heureuse, madame.

» J'ai fait tout ce que vous vouliez.

» Dans quinze jours je me marie.

» Adieu.

JULIEN. »

Alexandre DUMAS, fils.

(La suite au prochain numéro.)



COURRIER DE PARIS.

Le théâtre est au calme plat et le monde est comme le théâtre. Paris voit chaque jour, suivant l'usage, s'enfuir à tire-d'aile les hirondelles voyageuses que la villégiature, les bains de mer, les eaux, le tourisme et les séductions du tapis vert entraînent loin de ses murs déshérités. A l'heure qu'il est, Paris est une thébaïde, ou plutôt un Botany-bay où l'on ne rencontre guère que des prisonniers, prisonniers de par leur emploi, prisonniers de par leur commerce, prisonniers de par la fortune, de par l'amour, de par la faculté. Les salons sont fermés, les théâtres ne sont ouverts que pour la forme, la société est en vacances, et la chronique parisienne est muette faute d'aliments.

La seule chose dont on ait parlé dans ces derniers temps c'est la double éclipse de deux hommes dont les noms ont eu, en même temps et au même titre, un grand retentissement dans la presse. Le premier était M. Dutacq, esprit d'initiative et d'audace, dont le souvenir est attaché à la création du journalisme à quarante francs. Tour à tour fondateur du *Droit*, du *Siècle*, du *Soleil* (un soleil qui n'a jamais lui), directeur du Vaudeville, administrateur du *Constitutionnel* et du *Pays*, spéculateur, libraire, que sais-je, il est mort à la peine, à l'âge de quarante-six ans, après avoir remué des millions, dont les rognures ont à peine suffi aux dépenses de son enterrement.

L'autre est M. Bohain, auquel M. Jules Lecomte vient de consacrer, dans son courrier de l'*Indépendance belge*, une oraison funèbre à laquelle nous empruntons les lignes qui suivent :

« Victor Bohain qui flairait l'essor qu'allaient prendre les entreprises, les affaires, et qui espérait trouver celle qui ferait sa fortune, se jeta dans les tentatives les plus diverses et souvent les plus singulières. Celle qui lui valut le plus de prestige fut la fondation, en société avec M. Alphonse Royer (aujourd'hui directeur du Grand-Opéra) de l'*Europe littéraire*, feuille d'un luxe inusité, qui payait cent francs la grande colonne, la rédaction des meilleures plumes du temps. Ne pouvant trouver une main assez opulente ou assez osée pour fournir les capitaux nécessaires à la fondation de ce journal de haute littérature, Bohain s'adressa à deux cents personnes à mille francs par tête.

» L'argent ainsi trouvé, l'*Europe littéraire* fut somptueusement installée au premier étage d'un hôtel qui a disparu depuis quelques années, et qui formait l'angle de la rue de la Chaussée-d'Antin et du boulevard. L'*Europe littéraire*, presque humiliée d'avoir ses salons au-dessus de la pharmacie Planche (le successeur de M. Planche est encore là, dans l'immeuble nouveau!), l'*Europe littéraire*, enfin, qui avait des huissiers en chaînettes d'acier et en culottes courtes, ne trouva pas le public à 80 francs par an, qui devait se presser dans les bureaux d'abonnement, et ce furent, en peu de mois, d'autres huissiers qui vinrent s'accouder sur le beau tapis de velours rouge du grand salon de la rédaction ! Le brillant journal changea de logis et de format ; de quotidien se fit hebdomadaire ; d'in-folio, in-octavo, et il finit par s'éteindre plutôt faute d'abonnés que de rédacteurs. La collection de l'*Europe littéraire* in-folio, sur papier satin, imprimé par Éverat, est aujourd'hui une curiosité de bibliothèque ; un exemplaire qui est apparu dans une vente, l'hiver dernier, a atteint 560 francs !

» Victor Bohain passa franchement du journalisme dans la librairie. Il inventa un *Dictionnaire des Dictionnaires*... On peut dire qu'il en inventa aussi l'auteur ! M. Landais (Auguste ou Adolphe) était un obscur romancier vivant mal de sa plume. M. Victor Bohain en fit un philologue et le baptisa pompeusement NAPOLÉON... nom hardi et sonore pour le temps. Tous les murs de Paris et tous ceux des

moindres recoins de la province portèrent bientôt en lettres énormes l'affiche où le *Dictionnaire et Napoléon Landais* s'imposaient à des populations encore peu familiarisées avec les tapages de l'annonce. Voici le titre pompeux de l'œuvre : *Dictionnaire général et grammatical des Dictionnaires français, extrait et complément de tous les Dictionnaires anciens et modernes les plus célèbres*, par NAPOLÉON LANDAIS ; revu par d'anciens inspecteurs de l'Université, des professeurs des collèges royaux et par les sommités spéciales dans les sciences, arts et métiers. L'œuvre se publiait par livraisons, mode nouveau, hardiesse du temps, et finissait par coûter trente francs !

» L'affaire réussit beaucoup d'abord. M. Bohain s'en déchargea en faveur de M. Didier, quand elle fut lancée. M. Napoléon Landais publia ensuite des *Grammaires des Grammaires*, et une foule d'ouvrages dans ce genre, où il se fit un nom de celui que M. Bohain lui avait arrangé. Revenons à ce dernier.

» Énumérer les nombreuses entreprises qu'il conçut ou qu'il lança excéderait les bornes qu'il faut à cette mention. Une de ses meilleures idées a fait beaucoup de chemin depuis, soit dit sans jeu de mot ; nous voulons parler des *trains de plaisir* de chemins de fer, qu'il conçut et fit exécuter sur diverses lignes, dans les circonstances où la curiosité publique est le plus excitée. Cette idée, généralement adoptée depuis, est aujourd'hui un des grands rapports des chemins de fer. Plus tard, il conçut le plan du journal la *Semaine*, conséquemment hebdomadaire, et qui s'annonça comme le plus grand des journaux connus... On pouvait demander si, comme en fait d'iles sur l'Océan ou de gisements de produits fossiles, il pouvait se trouver quelque part, sur le globe, un journal inconnu... Certes, ce n'est pas pour dire qu'il n'y ait pas de journaux inconnus ; mais ceux-là sont parfois en plein Paris. La *Semaine*, le plus grand des journaux connus... dans l'état actuel des découvertes, eut un certain succès. Mais Bohain ne s'arrêta point là. Il voulut un grand journal quotidien conçu sur un plan nouveau : il créa l'*Époque*. Il s'y associa MM. Solar et Granier de Cassagnac, qui tous deux ont amplement fait leur chemin depuis, l'un dans la finance, l'autre dans la politique et tout ce qu'elle procure. Après l'*Époque*, qui fut un peu pour la politique ce qu'avait été pour la littérature l'*Époque littéraire*, Victor Bohain, tracassé par celles de ses entreprises qui avaient le moins réussi, alla en Angleterre et s'occupa encore de la fondation d'un journal, le *Courrier de l'Europe*, grande publication hebdomadaire qui paraît toujours et qui fut fondée par une société dont M. Bohain resta, pendant quelques années, le rédacteur en chef...

» L'*Époque* brillante de sa vie fut celle de ses entreprises de librairie. Il avait alors, à Palaiseau, une charmante habitation d'été, où se sont attablés tous les hommes d'esprit de ce temps. C'était cette génération active et intelligente qui date du commencement de ce siècle, et qui est déjà bien largement décimée. Parmi les morts qui furent, si l'on peut dire, les bons vivants de son entourage, il suffira de citer Royer-Collard, Cavé, Maurice Alhoj, Loëve Weymar, Étienne Béquet, Frédéric Soulié, Camille Roqueplan, Romieu, Lesourd, de Balzac et Adolphe Adam. Les autres, qui ont le mieux résisté, ont en quelque façon assuré leur vieillesse par leur triomphe des plaisirs ou des fatigues auxquels ont succombé les premiers ! »

M. Bohain n'est pas mort plus riche que Dutacq, son émule. Triste destinée que celle de ces hommes qui ont dépensé des trésors d'intelligence, d'activité, presque de génie, pour ne rien laisser après eux !

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUP, directeur-gérant.

LE
MONITEUR DE LA MODE
 JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



La lingerie a déployé tout son luxe par ces chaudes journées que nous venons d'avoir, et les frais étalages de la maison Colas offraient en ce genre, aux regards de nos élégantes, tout ce qui pouvait les séduire et ajouter à leur beauté un attrait de plus. Ici, c'étaient de délicieux petits fichus de fantaisie

pour mettre sur les robes décolletées; plus loin des peignoirs légers coquettement garnis; puis de blanches matines en mousseline brodée, dont la jupe était ornée de bouillonnés dans lesquels passait un ruban, et d'où sortaient des nœuds de place en place. La basquine était en harmonie avec la jupe par les ornements.

Il y avait aussi quelques-uns de ces charmants négligés d'intérieur du matin, ou pour la campagne en piqué blanc.

La jupe est à volants, unie ou couverte de galons de coton du haut en bas, figurant l'échelle. Le caraco peut se faire libre ou demi-ajusté. Il se festonne tout autour dans le premier cas et si la jupe est unie. On l'orne de galons et même de clochettes sur la poitrine, lorsque au contraire la jupe a des ornements de ce genre.

En parlant d'ornements de passementerie, je songe nécessairement au magasin de la ville de Lyon, et je rappelle de nouveau que cette importante maison renferme tout ce qui se fait de plus riche et de meilleur goût en ce genre d'article.

J'ai cité, dans un de nos derniers numéros, plusieurs modèles qui s'emploient en ce moment; je vous dirai prochainement ce qui se fera pour les robes et les confections d'hiver. L'hiver! heureusement nous n'y sommes point encore. L'hirondelle gazouille sur nos fenêtres, les fleurs embaument nos jardins, le soleil, un soleil splendide! mûrit nos moissons. Oh! ne parlons pas de l'hiver, les mauvais jours viendront assez vite.

A côté de ses somptueuses étoffes de soie, et de ses coquettes confections, la maison Gagelin, ce brillant sanctuaire de la mode, étale de ravissantes robes d'été diaphanes et légères, destinées aux toilettes du jour et du soir, car toutes les belles émigrantes parties pour les villes de bains savent que les réunions dansantes y sont nombreuses, et ont fait à la fois ample provision de robes pour la promenade, et de robes de bal.

Ces robes sont toutes à volants, c'est toujours le genre de garniture le plus élégant.

On garnit les volants d'effilés Tom-Pouce assortis ou de couleur tranchante selon son goût, de plusieurs rangées de petits velours, ou de ruches mignonnes.

Les véritables robes de bal se font en tulle ou en crêpe.

Madame Tilman, notre fleuriste en renom, a fait des coiffures ravissantes pour toilettes du soir aux eaux. Les fantaisies telles que les grappes d'or, le corail, sont peu en vogue pour les bals d'été, madame Tilman choisit de préférence des fleurs naturelles. Les roses, les camélias, les coquelicots, mêlés d'épis, sont surtout en faveur. J'ai vu chez elle, pour jeune personne, toute une garniture en paquerettes; on met aussi beaucoup de guirlandes d'acacias ou de violettes de deux nuances.

A propos de violettes, je me souviens d'une petite anecdote que voici:

Mademoiselle Clairon aimait passionnément ces fleurs, un de ses amis en cultivait exprès pour elle et lui en donnait un bouquet chaque matin dans toutes les saisons! Cette

petite offrande quotidienne dura trente ans. Mais pour ne rien perdre d'un don que l'amitié et la constance rendaient si précieux à celle qui le recevait, la célèbre actrice en effeuillait les fleurs chaque soir, et les prenait en infusion comme du thé.

On ne peut montrer d'une manière plus ingénieusement délicate, tout le cas que l'on fait d'une attention.

Les chapeaux ne subissent en ce moment aucune transformation. Ils restent petits, les passes sont enroulées sur les côtés, les brides fort larges, les bavolets très descendants et figurant toujours un peu la queue de fanchon arrondie.

Madame *Alexandrine* ne donne un libre cours à ses gracieuses fantaisies, qu'en ce qui concerne les garnitures.

Sur les chapeaux de grande toilette, des bouquets de plumes frisées se mêlent coquettement à la blonde, ou bien ce sont des fleurs qui retombent en grappe au milieu de bouclettes en ruban. Les modes de madame *Alexandrine* échappent à la description, tout y est vaporeux, insaisissable, charmant.

Les chapeaux de paille de riz conservent leur vogue et se partagent la faveur de nos belles dames avec ceux en crêpe.

Pour négligé et demi-toilette, ce sont les pailles de fantaisie qui restent les préférées.

J'ai remarqué quelques chapeaux brodés en jais blanc. Cela est joli, excessivement élégant, mais ne peut servir que pour très grande toilette.

Rien de neuf en fait de confections. On porte beaucoup de basquines en taffetas noir; quant aux mantelets, les modèles que j'ai vus dans la maison *Gagelin* sont, la plupart, faits en pointe de châle arrondie derrière, très enjolivés de ruches, de dentelle, d'effilés, de grelots en jais, et en somme infiniment gracieux.

Les mantelets-écharpe ne sont point abandonnés, ils conviennent surtout aux jeunes femmes par leur allure légère et dégagée, et la façon dont ils dessinent la taille.

En parlant de mantelets, je songe au beau magasin du *Persan*, où l'on en voit de si magnifiques en dentelle ainsi que des pointes de châle.

Cette maison, qui a ajouté la spécialité des dentelles à celle des cachemires, est aujourd'hui une des plus renommées de la capitale pour la vente de ces deux genres d'articles. Et l'on n'en saurait trouver nulle part un choix plus brillant. J'y ai admiré des volants de robes, des jupes entières, des mantelets, dont la richesse de dessins est indescriptible.

Dans les immenses assortiments de dentelles de la maison du *Persan*, on trouve à la fois des objets de prix et des choses simples, car la plus modeste valenciennaise prend place à côté du somptueux point d'Alençon, des dentelles d'Angleterre et de Bruxelles.

Le *Persan* expédie sur demande tout ce que l'on peut désirer, soit en dentelles, soit en cachemires, pour cadeaux ou corbeilles de mariage.

La mode des parfums est redevenue en vigueur et tend à se propager chaque jour davantage. Dans les tiroirs qui recèlent le linge, on place les sachets les plus odorants. Tous les mouchoirs de poche sont imprégnés des *extraits triples d'odeurs à la mode*, de la maison *Legrand*. On parfume ses cheveux, ses appartements. Enfin nous arriverons, je crois, bientôt en cela, au luxe déployé dans l'ancienne Rome, où les femmes avaient, à ce qu'il paraît, encore plus de coquetterie que nous, à en juger seulement par ce qui suit.

A son réveil, une dame romaine se faisait enlever délicatement avec une éponge une croûte épaisse, formée par une sorte de pâte, composée de chaux, de fèves et de riz, qu'elle s'était fait appliquer la veille pour conserver ou faire renaître les lis et les roses de son visage. Si l'émail de ses dents s'était terni, elle s'en faisait poser d'ivoire qu'un fil d'or retenait à ses gencives.

Ensuite, la coiffeuse démêlait les cheveux de sa maîtresse, les frisait avec un fer chaud, les séparait en plusieurs parties et les ornait de bandelettes et de longues épingles d'or, d'argent ou d'ivoire, souvent d'un travail exquis.

La *cineraria* succédait à la coiffeuse, et poudrait sa maîtresse de cendres de bois précieux, d'aromates et de poudre d'or. Avant tout, la *tondeuse* avait donné ses soins aux cheveux et aux ongles, dont la surveillance lui était spécialement confiée. Les cils et les sourcils recevaient à leur tour un ornement étranger: on les teignait avec une couleur noire, composée de galène de plomb délayé.

La *cosmète* succédait à ses compagnes. Elle étendait légèrement avec ses doigts le rouge et le blanc sur des joues que le temps ou le long usage des cosmétiques avaient flétries.

Le *fleuriste* mettait la dernière main à la coiffure, et couronnait sa maîtresse de fleurs artificielles, qui rivalisaient de fraîcheur et de parfum avec les fleurs naturelles, et les surpassaient de beaucoup pour la valeur, car les branches et les feuilles étaient d'or teint.

On voit, par cet aperçu, quel soin les dames romaines prenaient de leur beauté.

M. *Legrand*, dont la parfumerie a acquis depuis longtemps une juste renommée, possède aussi des recettes merveilleuses pour la conservation de nos attraits, et je vous engage, mes belles lectrices, à lui en demander quelques-unes.

La beauté n'est pas tout ce qui peut seulement charmer çaus une femme assurément, mais c'est déjà beaucoup, croyez-le bien, et si elle ne forme point la base de la séduction, elle en est du moins à coup sûr le complément.

Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 472.

TOILETTE DE PROMENADE. — Chapeau en crêpe, orné de blonde et garni d'une *voilette Impératrice*, c'est-à-dire droite au bord et formant le rond derrière.

Sous la passe, il y a un bandeau en blonde ruchée, avec un bouquet de grenades. Menlonnières en blonde.

Brides en ruban n° 22.

Robe et basquine en taffetas, ornées de boutons et de passementerie à glands en soie, assortie à l'étoffe.

La basquine est montante et ajustée; le corsage est taillé en droit fil, et les basques en font partie sans avoir aucune couture à la ceinture; l'ampleur de la basque s'obtient par les *biais* de la coupe.

Il y a une couture au milieu du dos, et la couture du devant tient lieu de pinces.

La manche se compose de deux cloches.

A partir de l'épaulette, il y a sur les devants un rang de boutons cousus sur la couture jusqu'au bas de la basque. Deux boutons marquent la taille derrière.

Au bas de la basque est cousue sur l'étoffe une *passementerie résille* dont la tête se compose de petits ronds d'où partent des cordonnets qui forment la résille en passant dans des boules. De petits glands en cordonnets retombent tout autour.

La même passementerie en diminutif se trouve sur chaque rang des manches.

Jupe unie.

Col en dentelle.

Sous-manche bouffante en tulle, avec volant de dentelle.

TOILETTE DE CHEZ SOI. — Coiffure en cheveux, ornée d'un cache-peigne en velours noir.

Les cheveux séparés au milieu forment de larges bandeaux bouffants, qui se terminent chacun par une grosse natte bien lâche qui se rejette en arrière en s'arrondissant sur le cou.

Robe à double jupe, en organdi fond blanc à larges rayures de couleurs.

Corsage montant (en droit fil), froncé en gerbe.

Manche droit fil, demi-plate du haut et formant trois plis en

long, puis deux bouffants francés et terminés par un volant (les bouffants et le volant étant du même morceau). Sous le volant sont posés des ruches en tulle pour donner du soutien et garnir le vide.

Jupe tunique ayant quatre lés et un ourlet de 12 centimètres.

Jupe longue, ayant quatre lés et demi et un ourlet de 15 centimètres.

Ceinture en ruban No. 80, à rayures des couleurs de la robe sur fond blanc.

Ruche en tulle au cou.

Robe de dessous en taffetas blanc, très décolletée.

POÉSIE.

L'ÂME DE LA MAISON.

A MON FRÈRE.

C'était presque une sœur pour nous... pour notre mère
C'était la fille en vain tant demandée à Dieu ;
C'était l'ange gardant sa solitude amère,
Quand pour nous, fils ingrats, venait l'heure d'adieu.

Pour le chêne penché c'était le chèvrefeuille
Qui s'enlace au vieux tronc, afin de remplacer
Par un rejeton vert et joyeux chaque feuille
Que dans le ciel le vent d'orage doit chasser.

Cette enfant de Bretagne, au gracieux visage
Rayonnant de jeunesse et de sérénité,
Était pour la maison comme le bon présage
Que l'hirondelle apporte, à son aile abrité.

Aussi, quand parmi nous elle venait s'abattre,
C'était un de ces jours dont le cœur se souvient.
Les serviteurs, le soir, disaient autour de l'âtre :
Dieu nous protège encor, puisque l'ange revient.

Combien elle était vive et franche en son allure,
En la voyant passer chacun se retournait :
Sur son front, qu'encadrait sa blonde chevelure,
Ainsi qu'en un miroir, son cœur se devinait.

Lorsqu'à l'air du matin elle ouvrait sa fenêtre,
Aspirant les premiers sourires d'un beau jour,
Nous aimions au balcon à la voir apparaître,
Nous envoyant du geste un gracieux bonjour.

Quand au salon, penchée à sa tapisserie,
Elle levait les yeux vers nous de son métier,
Son chaste et doux regard, ainsi qu'une féerie,
Dissipait le souci de nos fronts tout entier.

Elle seule égayait le repas de famille ;
A table pour causer on restait plus longtemps,
Pour l'entendre conter son cœur de jeune fille,
Dans ses propos naïfs, rêves d'or du printemps.

Aussi, comme on l'aimait ! — Sa voix sonore et tendre
Savait si bien trouver l'écho de notre cœur,
Que charmés tour à tour de la voir, de l'entendre,
Nous avions tous en elle une fille, une sœur.

Un jour, en revenant après huit jours d'absence,
Nous trouvâmes à table un convive de moins ;
Aucun des chers objets qui marquaient sa présence
Ne frappa plus nos yeux, explorant tous les coins.

Sa chambre était déserte : — une tristesse égale
Montait à tous les fronts quand on passait auprès ;
Et morne ainsi que nous, son rosier de Bengale
Semblait pencher au vent comme un pâle cyprès.

Elle partit quand vint l'hiver : — notre demeure
Depuis est froide et vide ainsi que la saison ;
Nos yeux autour de nous la cherchent à toute heure...
— Oh ! reviens-nous bien vite, âme de la maison !

Jules KERGMARD.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

RÉSUMÉ ANECDOTIQUE.

Il me souvient d'une image affectionnée par mon vieux professeur d'histoire, lors de chaque inauguration de son cours, image que je reproduis ici comme le meilleur préambule à l'étude sur l'histoire de notre littérature qui m'est demandé par l'éditeur de ce recueil.

« Un paysan monte au clocher de son village, et, jetant les yeux en bas, il contemple du haut du premier étage sa ferme, son jardin et son verger. — Monte plus haut, lui dit-on. Il gravit le second étage et il voit sa commune entière avec les champs qui l'environnent. — Monte encore, bon paysan ! Et, parvenu au sommet du clocher, sa vue embrasse un horizon immense devant lequel son village et sa ferme ont semblé disparaître tout à coup.

» L'édifice du paysan figure un autre édifice, celui de l'étude qu'on peut appeler le clocher de l'intelligence. Du premier étage, nous ne voyons que notre entourage ; quelques marches de plus nous offrent notre époque tout entière ; une dernière ascension nous livre le passé et ses aspects infinis. »

Donc, escaladons jusqu'à la plate-forme notre vieille

tour, et cherchons au lointain les premiers éléments de la littérature française.

Les peuples ont, comme les hommes, leur enfance, leur virilité, leur décrépitude. Il semble à première vue que la pensée ait dû précéder le langage destiné à l'exprimer ; il n'en est rien ! L'enfant parle d'abord par imitation, mémoire, habitude ; plus tard, il devient capable de penser. Ainsi les peuples forment d'abord leur langue et leur littérature. Ce n'est que par une seconde opération de l'esprit que ce langage, désormais acquis, doit servir à la culture et à l'enseignement des sciences et de la vérité.

Quand les Francs envahirent la Gaule, ils y trouvèrent le latin en usage, conséquence naturelle de la domination de cinq siècles exercée par Rome sur cette contrée. Cette langue ondoiyante et variable à l'infini ne fut point proscrite par les vainqueurs ; mais de même que leur sonore idiome d'origine orientale s'était assourdi durant leur séjour dans le nord de l'Europe, les rouages délicats, la prosodie savante de la langue virgilienne s'altérèrent, des idiotismes germaniques se confondirent avec les expressions latines, et de ce mé-

lange naquit un patois qu'on appela le *roman*. Il ne faudrait pas prendre en mauvaise part cette qualification de patois ; le latin étant alors la seule langue de communication entre les savants, tous les autres dialectes n'étaient regardés que comme des corruptions plus ou moins heureuses, y compris l'italien lui-même. Et voyez les caprices du hasard : Pétrarque, dans son ermitage de la fontaine de Vaucluse, écrit des livres de science, par conséquent des livres latins ; à ses moments perdus, pour se distraire, il griffonne quelques poésies fugitives, quelques *canzone* italiennes ; puis, le temps marche, les nationalités s'éveillent, et Pétrarque demeure un grand et admirable poète, non à cause de ses in-folio latins qu'on ne lit plus, mais bien de ses délicieux sonnets qu'on lira toujours.

Au commencement du IX^e siècle, le concile de Reims décida qu'à l'avenir le clergé emploierait l'idiome roman pour l'instruction religieuse des populations ; deux cents ans après, la Coutume de Normandie était écrite dans ce dialecte ; mais, avant que l'Église et l'État lui eussent donné ses lettres de naturalisation, la poésie l'avait adopté et popularisé.

La poésie, ce pur rayonnement de l'âme nous vient de l'Orient comme le soleil ; en effet, avant Homère, avant Orphée, Moïse, sur le rivage de la mer Rouge qui s'était refermée sur les troupes de Pharaon, avait dicté aux Hébreux un hymne sublime de reconnaissance en l'honneur de l'Éternel. Ce furent aussi des thèmes religieux que brodèrent les premières chansons romanes, comme l'histoire du martyr de saint Étienne, un cantique sur sainte Eulalie et des noëls sur la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les provinces du Midi conservaient à ces compositions le rythme latin fondé sur la différence des syllabes longues et brèves ; les contrées du Nord, dénuées de sentiment musical, négligeaient la cadence de la versification romaine, et se bornaient à marquer la fin des vers par des rimes.

Après Dieu, ce qu'admirent le plus les peuples primitifs, c'est la force, — et la guerre, qui en est le déploiement ; aussi la chanson de guerre succède-t-elle à l'hymne sacré. Charlemagne est le premier preux qu'aient célébré les troubadours ; de ce temps date la chanson de Roland à Roncevaux, le modèle du genre. Le dialecte roman, dans le Midi, prit le nom de langue d'oc, et, dans le Nord, celui de langue d'oïl, la première plus sonore, la seconde assourdie par l'emploi de l'e muet à la fin de certains mots. Les poésies de

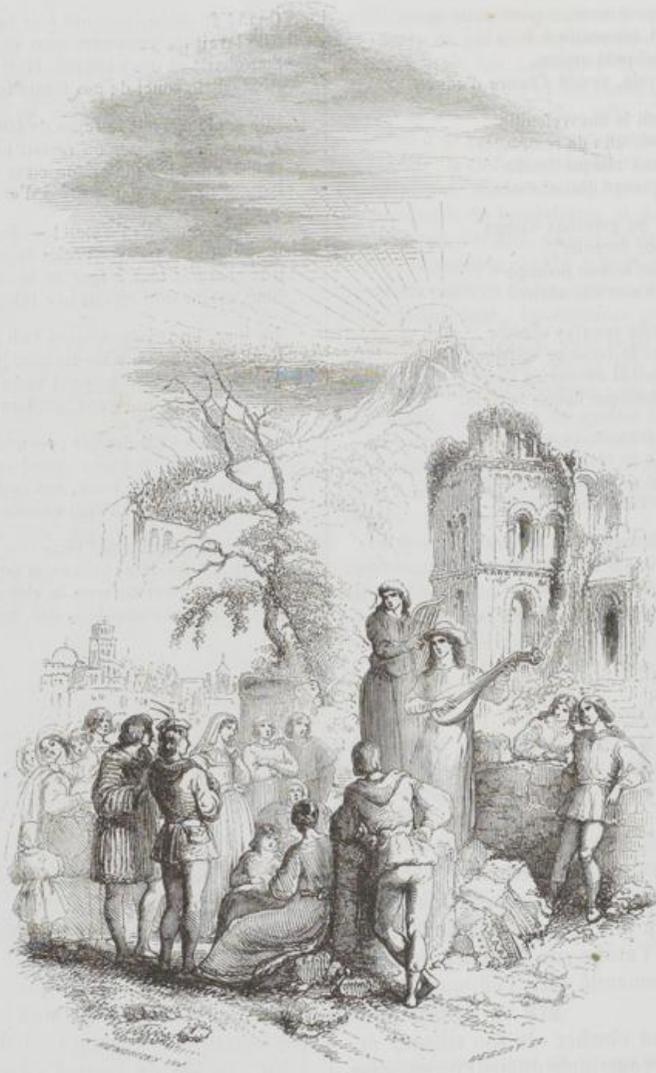
l'une et l'autre langue, à cette époque où l'imprimerie n'existait pas, étaient popularisées par les jongleurs et les trouvères ou *trobadors*, dont on a fait troubadours et trouvères. Insensiblement le rythme s'enrichit, et l'on trouve un véritable progrès dans les sirventes de Bertrand de Born, chevalier poète que Dante nous peint, dans son *Enfer*, errant sa tête à la main en guise de lanterne, aussi bien que dans les tensons de Guillaume IX, comte de Poitou, celui-là même dont la conversion fut aussi subite que celle de saint Paul sur le chemin de Damas. Il soutenait la lutte impie engagée par l'antipape Anaclet II, contre Sa Sainteté le souverain pontife Innocent II ; vainement saint Bernard était venu à Parthenay pour le rappeler aux lois du devoir, lorsqu'un jour, inspiré du Très-Haut, l'illustre serviteur de l'Église, au milieu de la cé-

lébration de l'office divin, se tourna vers Guillaume, en brandissant la sainte hostie, et lui dit :

« Voici votre Dieu et votre juge, osez-vous le mépriser ? »

Guillaume, attendri, s'agenouilla devant le pieux abbé, abjura ses erreurs, et partit le soir même pour la terre sainte, où les croisés l'avaient devancé.

Citons encore les stances de Rambaud de Vaqueiras, qui fut gouverneur de Salonique, et de Pierre Cardinal, professeur de belles-lettres à Tarascon. Le talent de ce dernier était en si grand honneur, que Charles II,



Jongleurs et troubadours au XII^e siècle.

roi de Naples et de Sicile, exempta pour dix ans de toutes contributions la ville qu'il habitait, à la condition qu'elle subviendrait dignement aux besoins du poète.

Mais, au dire de Dante et de Pétrarque, le premier des troubadours de cette période fut Arnaud Daniel, qui recherchait les rimes riches (*caras rimas*), inventa la sixtine, et auquel doit remonter l'origine des bouts rimés, si l'on s'en rapporte à la tradition suivante :

Arnaud Daniel charmait par ses chansons la cour d'Angleterre, lorsqu'un autre jongleur célèbre y vint le défier. La lutte étant acceptée, le roi donna aux deux champions un certain nombre de rimes, en leur accordant douze jours pour composer les paroles et y adapter un air. Arnaud avait une chambre voisine de celle de son compétiteur; à travers la cloison, il entendait celui-ci répéter ses vers, si bien qu'il put les apprendre, et, à l'heure désignée, devant toute la cour, il chanta les strophes du jongleur qui, son tour venu, ne trouva rien à dire et fut honteusement éconduit.

Au siècle suivant, on applaudit Girault de Bornieilh, le maître des troubadours, qui, l'hiver, ne quittait pas les écoles et y fortifiait par l'étude ses gracieuses inspirations.

La langue d'oïl ne fut pas moins favorisée que le re-

tentissant idiome de la Provence et du comté de Toulouse. Ainsi, à la bataille d'Hastings, qui livra l'Angleterre aux Normands, Taillefer, jongleur de Guillaume le Conquérant, précédait les chevaliers en chantant :

De Carlemane et de Rolant,
Et d'Olivier et des vassaux
Qui moururent à Rainscevaux, etc.

A cette même affaire, l'honneur de porter le premier coup lui avait été accordé; usant d'une adresse qu'on retrouve chez certains tambours-majors de nos régiments, il commença par jeter en l'air sa lance qu'il

rattrapa dextrement par la pointe, et put frapper trois Anglais avant de recevoir le coup mortel.

A la suite de la conquête de l'Angleterre, les Normands puisèrent dans les chroniques bretonnes les légendes chevaleresques d'Artus et des chevaliers de la Table-Ronde, qui, pendant longtemps, exercèrent la verve et l'imagination de leurs trouvères. Les plus célèbres furent Chrestien de Troyes et Alexandre de Paris, qui baptisa le vers alexandrin.

Un peu plus tard, il convient de citer Thibaut de Champagne, roi de Navarre, qui mélangea le premier les rimes masculines et féminines, Guillaume de Lorris et Jehan de Meung.

Après Philippe le Bel, lorsque s'engagèrent nos longues guerres avec l'Angleterre, la poésie, qui avait pris un véritable essor avec les romans emblématiques du *Renard* et de la *Rose*, replia ses ailes, et les chroniqueurs remplacèrent les nourrissons de la gaie science. Geoffroi de Villehardouin ouvrit la lice à ces nouveaux venus, et certes, aujourd'hui encore, on ne peut lire sans une émotion réelle le chapitre dans lequel les barons latins imposent aux princes grecs, s'ils veulent leur secours, de se soumettre à l'Église romaine. Joinville vint après, le preux sire de Joinville qui rendait la justice pour saint Louis aux plaids de la porte, et qu'honorait de même la confiance

de la reine Marguerite de Provence. Craignant de tomber au pouvoir des Sarrasins, cette dernière lui disait un jour :

« Une reine outragée, cela ne se faut! S'ils arrivent, tuez-moi!

— J'y songeais, madame! » répondit l'héroïque serviteur.

Dans sa Chronique de saint Louis, Joinville raconte que son chapelain, officiant auprès du lit où le clouait la maladie, pâlit soudain et chancela.

« N'allez pas tomber, mon père, s'écria le pieux capitaine; il m'est faut le divin sacrement, je ne vous tiens quitte d'ici là. »

Le prêtre se redressa par un vigoureux effort de



Arnaud Daniel à la cour d'Angleterre.

volonté, acheva la messe, et depuis n'en dit plus d'autres, ajoute en finissant Joinville.

Le trait a du caractère, mais combien il pâlit devant cet épisode de la vie de saint Basile :

L'illustre évêque de Césarée allait mourir; parmi les amis qui recevaient ses derniers adieux, il en était un qu'il avait toujours aimé pour sa science et sa probité; c'était son médecin, et ce médecin était juif.

« Je meurs, lui dit Basile, avec le regret de ne pas vous voir chrétien, et je n'attends plus de vous qu'un service. Vous connaissez ma résignation; dites-moi franchement combien de temps j'ai à vivre encore.

— Hélas! lui répondit le docteur, je vous le dis en gémissant, mais il faut vous préparer à la mort, car, au coucher du soleil, vous n'existerez plus.

— Êtes-vous bien certain de l'infaillibilité de votre science?

— Que trop en cette circonstance! Des symptômes positifs m'annoncent que vous ne pouvez pas vivre plus longtemps.

— De sorte, reprit saint Basile, après un moment de recueillement, que si je vivais jusqu'à demain, ce serait un miracle?

— Un miracle véritable.

— Et si je l'obtenais de Dieu, n'y verriez-vous pas l'effet évident de mes prières, et refuseriez-vous alors de vous faire chrétien?

— Ne vous bercez pas de cet espoir, mon ami, mais je vous promets cette consolation; si demain vous existez encore, je me ferai chrétien. »

Le lendemain, le médecin reçut un message qui l'invitait à se rendre à l'église. Il y va en effet, tenant de chaque main un de ses enfants. La porte du lieu saint s'ouvre, un prêtre s'avance: c'est saint Basile lui-même, revêtu de ses habits sacerdotaux, et qui s'est rendu à pied à l'église.

« A genoux! s'écrie-t-il. A genoux, mon ami! soyez chrétien, vous êtes digne de l'être. Dieu exauce mes prières, il me donne ce bonheur à ma dernière heure. Que son saint nom soit béni! »

Le docteur et ses enfants s'inclinent, ils ont reçu le baptême avec respect.

La cérémonie terminée, saint Basile se sent faible.

« Je meurs, dit-il, mais je meurs content. »

On le rapporte dans sa maison, on le replace sur son lit, et il expire dans les bras du nouveau chrétien, le visage mouillé des pleurs que répandent sur lui la reconnaissance et l'amitié.

Bien qu'entre Joinville et Froissart il n'y ait qu'un demi-siècle d'intervalle, les progrès de la chronique, sous la main de ce dernier, sont incontestables. Le livre s'est senti de la conscience apportée par Froissart à toutes ses œuvres, conscience dont on peut augurer par

ce fait qu'il raconte lui-même. Au milieu d'une tempête violente, tandis que chacun sur le navire se précipitait sur les cordages pour conjurer le danger, Froissart, occupé d'une ballade, acheva paisiblement ses vers. Ses fréquents voyages en Écosse, en Angleterre, en

Italie, prouvent mieux encore la minutieuse fidélité de son exécution. Avait-il un site à décrire, il allait l'étudier sur place, et par les ruines qui tapissaient le sol arrivait à réédifier les forteresses ruinées par la guerre, comme plus tard Cuvier, avec une arête, reconstruisit les gigantesques poissons antédiluviens. Aussi chez lui, point de ces erreurs grossières comme chez ses devanciers, et même ses successeurs. Walter Scott n'a-t-il pas placé sur une hauteur le château de Plessis-lez-

Tours, qui est bâti dans un bas-fond?

En laissant de côté Monstrelet, Châtelain et Christine de Pisan, on arrive à Philippe de Comines, l'historien de Louis XI. On est en droit de reprocher au Tacite français, — ainsi fut-il désigné pendant longtemps, — son injustice à l'égard de son ancien seigneur, le duc de Bourgogne. La haine dont il l'a poursuivi remonte à une aventure de jeunesse que racontent ainsi les chroniques de Flandre:

Comines vivait dans l'intimité du fils de Philippe le Bon, et partageait tous ses divertissements. Un soir, au retour de la chasse, en présence des gentilshommes du comte de Charolais, il poussa le manque de respect jusqu'à dire à ce dernier :



Ronsart et son école fêtent Jodelle à Arcueil.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Chapeau de M^{lle} Alphonsine, Coiffettes de la M^{lle} R. Chopiteau (Robes de P^{de} Conter)
 Etoffes de la M^{lle} Gagelin, fleurs de S. Perrot Petit et C^{ie}, Dentelles de G. Violard, Passementeries
 et Rubans d'Audoyer (à la Ville de Lyon), Mouchoirs de Chapron, Bonnets de M^{lle} Hippolyte, fournisseur de S.
 M^{te} l'Impératrice, Eventails, Gants et Parfums de Segraud, fournisseur breveté de S. M^{te} l'Empereur et des Cours
 Étrangères, Envoi de la Maison de Commission Laspalle et C^{ie}.

Sold at Pallmall Hall.

LONDON at the Monitor Office 15, Broad Street, John, NEW-YORK Finney & C^{ie} General Agents.
 MADRID, P. J. de la Peña.

« Charles, tirez-moi mes bottes. »

Le prince obéit en riant, mais quand il eut déchaussé Comines, il le souffleta si vigoureusement avec ses bottes, qu'à dater de ce jour l'impudent courtisan fut la risée de toute la noblesse bourguignonne.

Parmi les poètes de cette époque, il faut distinguer Charles d'Orléans, François Villon et Alain Chartier. Du premier nous citerons un rondeau, dont l'afféterie mignarde a, de nos jours, été heureusement imitée par M. Théophile Gautier, dans plus d'une page de ses *Émaux et camées* :

Les fourriers d'été sont venus
Pour appareiller son logis,
Et ont fait tendre ses tapis
De fleurs et verdure tissus.
En étendant tapis velus
De verte herbe par le pays,
Les fourriers d'été sont venus
Pour appareiller son logis.

Cœurs d'ennui longtemps morfondus,
Dieu merci, sont sains et jolis.
Allez-vous-en, prenez pays,
Hiver, vous ne demeurez plus,
Les fourriers d'été sont venus.

A la suite apparurent des poètes d'un goût frivole, comme Guillaume Crestin, le père du calembour; Octavien de Saint-Ge-lais; Lemaire de Bavai, qui attribuait toutes les infortunes de Marguerite d'Autriche à la lettre M qui commence son nom et aussi les mots : *malheur, misère, mal, martyre, malédiction, maléfice, mort*, etc.

Le théâtre, jusqu'alors, n'avait représenté que des *mystères* empruntés à l'ancien et au nouveau Testament; il commença vers le xv^e siècle à exhiber, sous le nom de farces, moralités, soties, des scènes empruntées à la vie commune: ainsi l'*Avocat Patelin*, qui, rajeuni, est resté au répertoire de la Comédie-Française. Parmi les pères de ce genre nouveau, on dis-

tingue Pierre Gringore, auquel on doit ce quatrain :

Qui bien se mire, bien se voit;
Qui bien se voit, bien se connoit;
Qui bien se connoit, peu se prise;
Et qui peu se prise, sage est.

Mais l'invention de l'imprimerie allait révolutionner le monde des lettres. Budée, le premier, s'éleva contre la littérature de son temps et prêcha la restauration des maîtres grecs et latins. Toute sa vie fut consacrée à cette œuvre de rénovation; il en négligeait le soin de ses affaires les plus pressantes, au point de répondre un jour à ceux qui lui signalaient un incendie dans sa maison :

« Avertissez ma femme, je ne me mêle point des soins du ménage. »

Docile à ses avis, Marguerite de Navarre, la dixième Muse et la quatrième Grâce; Clément Marot, le poète des princes et le prince des poètes; Bonaventure Des-périers, Rabelais et Amyot, régénérèrent la poésie et la prose françaises, en les retremplant aux sources vives de l'antiquité.

Au nombre des écrivains qui perfectionnèrent leurs essais, enregistrons Ronsard, qui prétendait qu'en le

faisant naître l'année de la bataille de Pavie, le ciel avait voulu consoler la France de ses revers; Jean Baïf, qui introduisit à Paris les concerts, ballets et mascarades; Remi Belleau, dont la chanson d'avril est un petit chef-d'œuvre de grâce et de description; Joachim du Bellay, l'Ovide français; et Jean Daurat, le père de l'anagramme.

Grâce à cette pléiade, la tragédie se développa sur le modèle des chefs-d'œuvre grecs, et ouvrit la route que devaient si brillamment parcourir Corneille, Rotrou et Racine. Après le *Plutus* de Ronsard, Étienne Jodelle donna successivement sa *Cléopâtre* et sa *Didon*.

La *Cléopâtre*, raconte Pasquier, fut jouée à l'hôtel de Reims, devant Henri II; toutes



Froissart visitant les ruines d'un ancien château en Écosse.

les fenêtres étaient garnies de personnages éminents ; les acteurs étaient des poètes amis de l'auteur, Remi Belleau, Jean de la Péruse, etc. Le succès fut si grand, qu'à la suite de la représentation, Ronsard et son école reconduisirent Jodelle à Arcueil, promenant, comme dans les solennités païennes de la Grèce, un bouc couronné de lierre, et répétant à tue-tête le cri des bacchantes : *Évohé, évohé!*

Jodelle eut pour successeurs Jacques Grévin et Robert Garnier. Le premier a laissé un *Jules César*

où Voltaire a puisé quelques traits de son *Brutus*. Garnier est surtout célèbre par ces deux vers :

Voici donc le poignard qui, du sang de son maître,
S'est souillé lâchement : il en rougit, le traître !

Niaise exagération que les préceptes de Malherbe vont tout à l'heure justement flétrir.

Eugène WOESTYN.

(La suite prochainement.)

UN PAQUET DE LETTRES.

NOUVELLE PAR M. ALEXANDRE DUMAS FILS.

(Voyez le numéro précédent.)

XI.

Camille à Euphémie.

Paris, l.e...

« C'est moi, ma chère Euphémie, qui ai du nouveau à te conter !

» N'arrive-t-il pas que je suis de moitié dans un grand secret, qui t'intéresse fort !

» Je connais la dame en question, je l'ai vue, je lui ai parlé ; mais écoute le récit des choses telles qu'elles ont eu lieu. Ce sera bien plus simple.

» Figure-toi que la veille ou l'avant-veille du jour où j'ai reçu ta dernière lettre, j'étais à travailler avec ma mère, quand on annonça madame de *** ; cette même dame à qui ma mère avait communiqué la première lettre que j'ai reçue de toi. Je ne la connaissais pas, puisque je suis sortie tout récemment de pension, et je fus bien aise de la voir, puisqu'elle joue un rôle dans ton histoire. Mais j'étais loin de me douter du rôle véritable qu'elle y joue.

» Madame de *** entra toute vêtue de noir, tout agitée, toute pâle. Elle parut fâchée de me trouver là. Cette femme est belle ; elle n'est plus toute jeune, elle a bien une trentaine d'années, mais il y a dans toute sa personne un cachet de distinction qui frappe, qui attire et qui charme. On voit tout de suite qu'on n'a pas affaire à une personne ordinaire.

» Son voile était baissé. Elle le releva en entrant et je pus détailler ses traits, c'est-à-dire des cheveux noirs, en bandeaux, luisants comme l'ébène ; un front haut, d'une pâleur d'ivoire ; des yeux grands, bleus, surmontés de sourcils d'un arc admirable, et légèrement cernés de nacre, ce qui ajoute à leur brillant ; un nez aristocratique, dans le genre de celui de Marie-Antoinette, un peu moins prononcé ; une bouche gracieuse, ni trop grande ni trop petite ; de belles dents ; enfin une tournure, un goût et un parfum de véritable femme du monde. On devine, en voyant cette femme, une naissance élevée, une éducation parfaite, une élégance facile, en un mot tout ce qui caractérise ces femmes familiarisées dès l'enfance avec la vie, si longue à apprendre, des salons parisiens. Elle était gantée à merveille, et l'on voyait jouer, sous les plis de son gant, la souplesse de sa main. De petits pieds. Un

cachemire comme j'en ai peu vu, à fond noir. Une robe de soie brune, longue, aux plis amples, dans une jupe étroite, ce qui est bien plus gracieux, quoi qu'on dise, que les jupes larges. Une démarche rapide, ferme, assurée. Une taille mince, haute, avantagée par un corsage plat, boutonné par devant. Je te recommande ces façons de robe, quand tu seras mariée. C'est négligé, mais c'est charmant. Voilà ce que je remarquai dans madame de *** ; et tu avoueras que c'était assez remarquable.

» Cependant il était évident, rien qu'à voir son agitation, qu'elle n'avait dû s'occuper que médiocrement de sa toilette, et qu'elle s'était habillée au hasard.

» Mais le hasard n'est jamais dangereux pour une pareille femme. Elle l'a depuis longtemps asservi à son goût.

» Madame de *** me fit un petit salut de tête, et ne s'occupa de moi que pour paraître contrariée de me trouver là.

« — Qu'avez-vous donc, chère Lydie ? » lui dit ma mère. « Vous paraissez tout émue. »

» — En effet, j'aurais à vous parler.

» — Camille, laisse-nous. »

» J'allai me rasseoir. Quel contre-temps ! Je pris mon ouvrage et je passai dans la chambre voisine, mais en me promettant bien d'écouter ce qui allait se dire. J'étais curieuse de savoir ce qui pouvait ainsi émouvoir cette charmante personne, et de connaître quelque chose du cœur qui battait sous un corsage si bien fait. J'entendis à peu près le dialogue suivant :

« — Votre fille, chère baronne, a-t-elle reçu de nouvelles lettres de Marseille ? »

» — Non.

» — Dès qu'elle en recevra, je vous en prie, communiquez-les-moi.

» — Que se passe-t-il donc ?

» — Écoutez, chère baronne. Nous n'avons jamais eu de secrets l'une pour l'autre. Ce n'est pas aujourd'hui que je voudrais qu'il en fût autrement. »

» Je te laisse à penser si je redoublai d'attention.

» Madame de *** continua :

« — J'ai fait tout ce que j'ai pu pour le bonheur de Julien. Si vous saviez ce que j'ai répandu de larmes intérieures, ce qu'il m'a fallu de force et de

» courage pour lui tenir les froids raisonnements que
 » je lui ai tenus, pour lui écrire les lettres que je lui
 » ai écrites! J'ai cru que j'en mourrais! J'y ai perdu
 » le sommeil et la santé. J'ai prié Dieu. Je me suis
 » rattachée à mon fils. Tout ce que la famille, la reli-
 » gion, le devoir, peuvent opposer aux tentations du
 » souvenir, aux besoins du cœur, je l'ai appelé à moi;
 » mais l'abnégation humaine a ses limites. A force
 » de se heurter contre ma poitrine pour s'élançer vers
 » lui, mon cœur s'est brisé. Mon énergie est à bout.
 » Aujourd'hui, Julien croit que j'ai aimé autrefois, et
 » que c'est dans une ancienne douleur que je puis
 » ma résistance à celle-ci. Il me défend de lui écrire!
 » Il ne m'aime plus! Il me méprise peut-être! Que
 » devenir, mon Dieu! Il faut que j'aie un cœur où
 » verser cette douloureuse confession. Elle m'étouffe!
 » Vous, mon amie, conseillez-moi, soutenez-moi!
 » Depuis que j'ai lu la lettre de cette jeune fille, lettre
 » dont, par un effort suprême, j'ai envoyé une copie
 » à Julien, j'ai peur d'être jalouse de cette enfant, si
 » noble, si généreuse. Il va l'aimer! Je comprends
 » maintenant que j'acceptais le sacrifice tant que je
 » pouvais croire que ce mariage ne serait pour Julien
 » que le repos d'une âme malade; mais cette femme
 » m'est supérieure, et elle sera sa femme; elle aura
 » pour elle la jeunesse, le droit, l'avenir. Et moi, moi,
 » je l'aime plus que jamais! J'ai cru que j'allais de-
 » venir folle. Je prenais les résolutions les plus insen-
 » sées. Hier, je voulais partir, abandonner mon mari,
 » mon fils; aller retrouver Julien, qui doit m'aimer
 » encore, qui me sacrifiera tout quand je reviendrai à
 » lui. Puis, heureusement, j'ai pu attendre, je suis
 » sortie, j'ai pensé à vous, j'ai voulu savoir s'il y avait
 » ici une lettre qui parlât de lui. Que faire? Que de-
 » venir? Je vous en prie, mon amie, protégez-moi
 » contre moi-même!

» Et la pauvre femme sanglotait.

» Il paraît que c'est sérieux, la vie!

» Je croyais rêver, moi. Quel homme que ton futur
 mari, et comme il est aimé!

» Ma mère essaya de calmer madame de ***. Elle lui
 dit tout ce qu'elle devait lui dire en pareille circon-
 stance. Mais cela me parut bien peu de chose, en
 opposition à ce que je venais d'entendre. Si madame
 de *** n'eût été dans un état d'épuisement physique
 complet, elle n'eût même pas écouté ma mère. Mais
 c'est à peine si elle pouvait se soutenir.

» Que lui a donc écrit M. Julien?

» Il paraît que décidément il commence à t'aimer.

» En tout cas, il te sacrifie là une bien adorable
 personne! Oh! le cœur! quelle terrible chose! Dieu
 veuille que je n'aime jamais!

» Bref, ma mère, après avoir promis à madame de ***
 de lui montrer la première lettre que je recevrais et
 d'être la première à lui conseiller de faire revenir
 M. Julien, s'il y avait lieu, a fini par s'emparer d'elle,
 par la calmer un peu, et par la ramener chez son mari,
 qui, à ce qu'il paraît, ne se doute de rien. Les maris
 mettent donc leurs yeux dans la corbeille de noces? A
 en juger par ce que je vois, ce ne serait pas le plus
 vilain cadeau à faire à leur femme.

» J'ai l'air de plaisanter, mais je t'assure que j'ai
 le cœur tout gros de cette aventure.

» Quand j'ai reçu ta dernière lettre, j'ai eu l'air,
 bien entendu, de ne rien savoir de ce qui s'était passé,

et, comme toutes celles que je reçois, je l'ai donnée à
 lire à ma mère.

» J'ignore quelle décision madame de *** prendra
 après l'avoir lue. Je ne doute pas, moi, du sens
 qu'elle peut renfermer pour elle. Il n'y a que dans
 certaines situations qu'on peut comprendre certaines
 choses, et heureusement je suis loin de toutes ces
 grandes émotions.

» Voilà, chère amie, le nouveau que j'avais à te
 conter. Fais-en ton profit selon ton sentiment, car je
 serais aussi embarrassée de te donner un conseil à toi
 qu'à madame de ***.

» Tiens-moi au courant, mais adresse ta prochaine
 lettre à ma femme de chambre, car, comme tu me
 parleras de toute cette histoire que j'ai surprise en
 écoutant aux portes, je ne veux pas l'avouer à ma
 mère, ce que je serais forcé de faire si tu m'écrivais
 directement.

» Ton amie,

CAMILLE. »

XII.

Camille à Euphémie.

Paris, le...

» Il y a une heure à peine que j'ai mis à la poste
 une lettre pour toi, chère Euphémie, et je me hâte
 de t'en écrire une seconde par le même courrier.

» Que de choses pendant cette heure!

» Je t'écris ces quelques mots à la hâte.

» Madame de *** vient de renvoyer ta dernière lettre
 à ma mère, qui la lui avait remise.

» Madame de *** n'y a joint que cette seule ligne :

» Je pars! C'est un crime! Priez Dieu pour moi!

» À la réception de ce billet, ma mère a couru tout
 de suite chez madame de ***.

» Elle était déjà partie.

» Personne ne savait qu'elle ne reviendrait pas.

» Ma mère n'a rien dit.

» M. de *** est absent pour quelques jours.

» Que d'affaires, ma pauvre amie! Que vas-tu de-
 venir dans tout cela?

» Écris-moi tout.

» Je t'embrasse du fond du cœur.

» CAMILLE. »

XIII.

Euphémie à Camille.

Marseille, le...

» Tout est fini: ma vie est brisée, ma bonne Ca-
 mille!

» A peine avais-je fini de lire ta lettre, que M. Ju-
 lien est entré dans le salon. Il était pâle comme un
 mort.

« — Mademoiselle, » m'a-t-il dit d'une voix trem-
 blante, « il faut que je vous parle. »

» J'étais au moins aussi émue que lui.

« — Je sais tout, » lui ai-je répondu. « Adieu,
 monsieur Julien! »

» En même temps je lui tendais ta lettre. Il a jeté
 les yeux dessus.

« — C'est la vérité, » m'a-t-il dit, en me la ren-
 dant et en baissant la tête, comme accablé.

» Et il a ajouté après un silence :
 « — Ainsi, vous m'ordonnez de partir ?
 » — Je n'ai le droit ni de vous donner un ordre ni de vous faire une défense.
 » — Cependant nous sommes fiancés...
 » — Je n'ai que le droit de vous rendre votre parole, et je vous la rends. Vous ne vous apparteniez pas quand vous me l'avez donnée. Madame de *** vous aime. Elle vous donne la plus grande preuve d'amour qu'elle puisse vous donner. Je ne vois pour vous qu'une manière d'y répondre, c'est de partir à l'instant même. C'est plus que votre devoir, c'est votre bonheur qui vous l'ordonne. Votre mariage n'était qu'une convention de famille, à laquelle votre estime, votre raisonnement et votre dépit vous faisaient consentir, mais en dehors de laquelle votre cœur fût resté longtemps, sinon toujours. Ce qui arrive est ce qui pouvait arriver de plus heureux. Je garderai de vous le souvenir qu'on garde d'un ami, d'un frère, et prierai Dieu pour vous et pour cette femme, car je sais combien elle a souffert. Ne voyez même pas ma mère, ne lui écrivez pas. Je me charge de tout arranger. Partez ; chaque minute de retard est un vol que vous faites à un cœur qui attend. Soyez heureux ! »

» Je me sentais étouffer, car réellement, depuis trois jours, je commençais à espérer. Cette attention avide, que la femme prête aux moindres incidents, aux moindres paroles de l'homme dont elle veut gagner l'affection, m'avait, je le croyais du moins, révélé quelque chose, comme un commencement d'habitude de la part de Julien.

» Nous étions allés nous promener, ce jour-là même, avec ma mère, du côté de Montredon, sur le rivage. Au milieu de cette solitude, entre ces rochers impassibles et cette mer harmonieuse, il avait paru se détacher de sa pensée continue. Une cloche tintait au loin. Ma mère nous suivait à quelques pas, heureuse de nous laisser à nous-mêmes. Le temps était admirable. Il nous semblait ne plus y avoir que nous dans le monde. Nous étions silencieux, mais je surprénais de temps en temps Julien qui me regardait, qui m'étudiait. On eût dit qu'il cherchait une raison de m'aimer un peu. Deux ou trois fois, je crus sentir son bras tressaillir sous le mien, comme si une pensée inattendue eût agité malgré lui son corps en entrant dans son esprit. Rien ne nous disait de ne pas nous aimer. Tout semblait nous y inviter au contraire. L'avenir me paraissait bleu et infini, comme l'horizon transparent dans la limpidité duquel les flots se confondaient. Nous passâmes par un petit sentier taillé dans le roc. J'aperçus une petite fleur bleue qui avait poussé, toute seule, tout étonnée, au milieu de cette sécheresse.

« — Voyez, dis-je à Julien, il n'y a pierre si dure qu'elle ne produise une fleur. »

» Il me regarda avec une sorte de tendresse et s'approcha de cette fleur pour la cueillir et me la donner.

« — Oh ! ne la cueillez pas, lui dis-je : elle a dû avoir tant de peine à pousser là ! »

» Il me serra la main.

« — Vous êtes bonne, » me dit-il.

» Et je crus voir une larme dans ses yeux.

» Demain, je retournerai voir si cette fleur est morte. Je pourrai la cueillir, car elle aura vécu plus longtemps

que mon espérance, et elle aura déjà pour moi le parfum du souvenir.

» Quant à lui, il est parti en me disant ces seuls mots :

« — Gardez cette lettre comme mon excuse, et Dieu veuille que je sois aussi heureux que vous le souhaitez ! mais j'en doute. Jugez-en vous-même. »

» Il devait à la situation où nous étions de me dire ces paroles ; il pouvait dire moins, il ne pouvait dire plus.

» Ah ! il aime bien profondément cette femme !

» Pourquoi me la sacrifierait-il, à moi, qu'il ne connaît que depuis quelques jours, et comment résister à une lettre comme celle qu'il venait de recevoir d'elle et qu'il m'a remise pour se justifier à mes yeux, disait-il ? En voici la copie :

Lydie à Julien.

Paris, de...

» Pardonne-moi, Julien, ce que je t'ai fait souffrir depuis un mois, mais je t'aime plus que je ne t'ai jamais aimé ! Je veux être à toi pour toujours ! Tu m'aimes trop pour que je ne te sacrifie pas tout. Je pars pour Lyon. Quitte Marseille aussitôt que tu auras reçu ma lettre. Tu me trouveras à Lyon, dans l'hôtel même où tu m'as écrit pour la première fois après notre séparation, et où tu as été si malheureux. De là, nous fuirons n'importe où. Pourvu que nous soyons ensemble, nous serons heureux. L'avenir est à nous ! Qu'importe le reste ! Encore huit jours d'absence, et je serais devenue folle. Viens vite me dire que tu m'aimes. A toi éternellement !

» LYDIE. »

» Et moi, Camille, moi, que vais-je devenir ? Je ne fais que pleurer, et il me semble qu'en un jour mon cœur a vieilli de soixante années !

» EUPHÉMIE. »

XIV.

*Un touriste, au mari de madame ***.*

Lyon, le...

« Mon cher ami,

» Je suis arrivé hier à Lyon, mais il était trop tard pour m'occuper des commissions dont tu m'as chargé par ta dernière lettre, que j'ai trouvée poste restante à Avignon. Toutes les fabriques, tu le penses bien, sont fermées à huit heures du soir. Je me suis donc décidé à séjourner dans cette ville pendant le temps nécessaire.

» Les dessins que tu m'as envoyés sont charmants, et comme tu me donnes carte blanche pour le prix des étoffes, je puis te promettre d'avance l'appartement le plus riche, le plus coquet et le plus élégant de Paris. Je ne connais pas ta femme, car, depuis que tu es marié, j'ai passé ma vie à courir la pretantaine, à visiter les cinq parties du globe, à faire trois ou quatre fois le tour de la terre, uniquement peut-être, je l'avoue, pour jouer au billard avec les plus habiles virtuoses du monde entier. Durant les courts séjours que j'ai faits à Paris, mon malheur a voulu que ta

femme en fût absente. Je ne la connais donc que par le portrait que tu m'en as fait. Or, si ce portrait n'est pas flatté, ce dont je doute, elle a infiniment de goût. Elle devra donc être enchantée de la surprise que tu lui prépares pour sa fête. Son boudoir surtout sera une des merveilles du genre. Rien de plus pimpant, de plus original ni de plus gai; et s'il est vrai, comme tu me le dis avec inquiétude dans tes dernières lettres, qu'elle soit devenue triste depuis quelque temps et qu'elle tourne au spleen, sa guérison est certaine. Rien n'exerce plus d'influence sur notre humeur, que l'aspect sombre ou riant des objets qui nous entourent. On peut donc espérer de voir les idées couleur de rose remplacer bientôt les idées noires dans son esprit.

» Quoi qu'il en soit, ne pouvant m'occuper de toi au débarqué, je me suis occupé de moi; j'ai soupé, puis, pour faire digestion, je me suis enquis d'un joueur de billard qui fût digne de moi. On m'a indiqué justement un des garçons de l'hôtel. Tu comprends que toute hiérarchie sociale s'arrête devant le tapis vert. J'ai accepté l'adversaire qu'on m'offrait. Dois-je le dire? ce n'est pas sa condition sociale qui fait mon humiliation: c'est sa force incroyable à ce noble jeu. Ce gaillard-là m'a rendu dix-neuf points sur vingt, en ne comptant pour lui que les carambolages. Lorsqu'une fois il tient la queue, il ne la dépose qu'après avoir gagné. Faites donc vingt ou trente mille lieues en vainqueur, pour venir vous faire battre si honteusement par un pareil adversaire! Après cette déroute, je me suis couché, et j'ai rêvé toute la nuit que je tombais dans quelque blouse.

» Or, ce matin, comme j'allais me mettre en route pour ton affaire, une chaise de poste s'est arrêtée devant l'hôtel, et une femme, toute en noir, toute voilée, sans bagage, et ayant un peu l'air d'une folle, ayant surtout l'air de ne pas vouloir être vue, est descendue de cette voiture, et, passant devant moi, a couru au bureau de l'hôtel en disant:

« — Donnez-moi une chambre.

» — Où, madame?

» — Où vous voudrez. »

» J'étais assez intrigué. Je fis un signe à mon vainqueur de la veille, qui l'avait conduite dans une chambre voisine de la mienne.

« — Meilleure chance qu'hier, monsieur! me dit ce héros. C'est du fruit de Paris, ça. »

« La dame était entrée dans sa chambre sans même la regarder, ajouta mon homme: elle avait demandé qu'on la laissât, disant qu'elle n'avait besoin de rien, mais qu'elle attendait quelqu'un, un simple nom de baptême.

» La curiosité me fit oublier ton affaire. C'est assez naturel, n'est-ce pas? Je montai aussitôt dans ma chambre, qui n'était séparée de la sienne que par une cloison, au milieu de laquelle il y avait une porte condamnée. J'entendais tous ses mouvements et je pouvais voir tout ce qu'elle faisait par une lézarde de la porte. Je tenais à connaître sa figure. Ce ne fut pas long. Elle ôta son chapeau, qu'elle jeta à la volée sur le lit, et, avec une grande agitation, se mit à compter des billets de banque, qu'elle resserra ensuite dans son sein en disant: « Cela suffit pour le moment. »

» Elle était très bien, ma foi: brune, un peu maigre, mais de beaux yeux et des cheveux magnifiques.

» Pendant ce temps, la chaise de poste était partie.

Mon inconnue allait de la porte à la fenêtre, et elle regardait, et elle marmottait des mots auxquels je ne comprenais rien, et elle piétinait dans cette chambre avec de jolis petits pieds.

» La situation se prolongea ainsi pendant une bonne heure sans autre incident, et véritablement la place commençait à n'être pas pour moi d'une gaieté folle.

» L'arrivée de cette femme devait intriguer un peu les gens de la maison. Je descendis, en attendant mieux, pour savoir ce qu'on en disait, me promettant d'avoir l'œil au guet et de monter derrière celui qui était si impatiemment attendu. Tu comprends qu'un touriste est nécessairement curieux, et que, lorsqu'on voyage pour s'instruire, il ne faut négliger aucune occasion.

» On avait fait causer le postillon. J'appris qu'elle venait de Paris tout d'une traite; qu'elle avait payé les guides triples, et qu'elle avait un peu l'air d'une femme qui se sauve.

» Je demandai à voir son passe-port: il portait le nom de mademoiselle Pauline Durand, dame de compagnie.

» Elle n'avait pourtant guère l'air d'une dame de compagnie, surtout avec cinquante mille francs en billets de banque dans son corset.

» C'était peut-être une voleuse, cette belle inconnue!

» Quand je dis belle, c'est pour ceux qui aiment les femmes maigres; moi, je ne les aime pas depuis que je suis allé en Turquie.

» Bref, de réflexion en réflexion, j'en arrivai à supposer qu'il y avait là-dessous une histoire d'amour, et comme j'adore ce genre de littérature, je résolus de voir le dénouement de celle-là.

» Je ne me trompais pas. Il y avait à peu près quatre heures que je rôdais dans l'hôtel, tantôt en bas, tantôt en haut, quand un jeune homme y arriva pédestrement. Rien qu'en l'apercevant, je devinai que c'était le quelqu'un en question. C'est un beau garçon. Il avait l'air ému, embarrassé même, et dès que je l'eus vu paraître, je m'esquivai et je grimpai chez moi quatre à quatre pour être tout de suite à mon poste d'observation. Il avait demandé s'il n'était pas arrivé une dame de Paris; on lui avait indiqué le numéro à côté du mien. Mais au lieu d'escalader les deux étages, comme c'est le devoir d'un amoureux qui vient rejoindre sa Dulcinée, il s'arrêta à la première marche, s'essuya le front, et monta comme un homme qui réfléchit. Penché sur la rampe, je voyais tout. Je ne comprenais pas très bien cette hésitation. Enfin, il arriva à la porte comme je venais de refermer doucement la mienne, et il frappa.

« — Entrez! » lui dit une voix, et presque aussitôt j'entendis un cri, mais un cri qui m'émut, car il y avait dedans autant de bonheur qu'il est possible d'en mettre dans un son.

» Ah! cela ne doit pas être désagréable d'être aimé de cette femme-là. Quelle énergie! elle sauta au cou du jeune homme et l'embrassa à l'étouffer.

« — Te voilà! s'écriait-elle. Est-ce bien toi! Tu vois, je suis venue! Dis-moi que tu es heureux! dis-moi que tu m'aimes! dis-moi que nous ne nous quitterons plus! Oh! laisse-moi pleurer! c'est trop de bonheur! »

» Et la pauvre femme tremblante, fiévreuse, sanglotait et riait.

» Elle étouffait tout bonnement; elle essayait de parler et ne le pouvait pas; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne voulait pas lâcher son amant, et que jamais naufragé ne s'est cramponné à une planche comme elle se cramponnait à lui.

» Mais je ne trouvais pas dans le jeune homme la même expansion qu'en elle. Il est vrai que dans le bonheur qu'elle avait, il pouvait bien y en avoir pour deux.

» Il la dominait de toute la tête, et son regard, qui passait par-dessus elle, avait quelque chose de triste et de contraint.

» Je l'assure que j'avais peur que cette femme s'en aperçût. Elle ne m'était déjà plus indifférente. On ne peut pas voir une créature aimer ainsi, sans prendre intérêt à elle.

Alexandre DUMAS fils.

(La fin au prochain numéro.)

COURRIER DE PARIS.

La chaleur fait le vide dans les salles de spectacle. Les théâtres restent ouverts seulement pour mémoire, et l'on en a vu trois, le Gymnase, le Vaudeville et les Variétés, fermer le même soir *in extremis*, faute de spectateurs autres que les ouvreuses et les gardes municipaux. Le plus heureux de tous était le joyeux théâtre du Palais-Royal, qui s'en est allé planter sa tente dans les montagnes et prendre confortablement les eaux de Plombières sous le patronage de l'empereur.

Quant aux autres ils ont fait contre fortune bon cœur, et se sont amusés, nonobstant les ardeurs féroces du thermomètre, à représenter, pour l'acquit de leur conscience, quelques petits actes un peu vexés de se voir joués dans le désert.

Et cependant, on ne saurait dire que ces nouveautés écloses sous les rayons de la canicule manquent de talent et d'esprit. Nous avons vu, par exemple, aux Français une charmante comédie de MM. Léon Guillard et Achille Bézier, la *Statuette d'un grand homme*, qui n'eût pas manqué de faire fureur par une autre température. Mais comment faire pour s'enthousiasmer par trente-cinq degrés de chaleur? En deux mots c'est l'histoire d'une petite personne un peu rêveuse, un peu romanesque, qui s'énamoure de confiance pour un poète inconnu dont elle n'a jamais vu que le plâtre en miniature. Mais ne voilà-t-il pas que ce nouveau Byron n'est autre qu'un simple et prosaïque contre-maître de fabrique qui fait de la poésie pour se distraire et de l'industrie pour subsister? Le dénouement se devine, et je vous crois, lecteurs, trop pénétrant pour vous l'expliquer.

Leroux, Monrose et mademoiselle Fix ont fait assaut d'esprit et de talent.

Au Gymnase, autre succès de M. Léon Guillard. Encore un acte intitulé le *Mariage à l'arquebuse*, qui nous montre un jeune et audacieux marquis épousant à main armée une belle châtelaine, dont il se fait aimer ensuite à

force de dévouement et de soumission. Le sujet est scabreux, mais il est traité à merveille et joué à ravir par Dupuis et une jolie débutante du nom de Victoria. Un nom d'heureux augure, mademoiselle, et auquel vous n'avez pas dérogé!

Citons encore une pièce à tiroir de MM. Lefranc et Siraudin, les *Métamorphoses de Chamoiseau*, créée aux Variétés par Henry Monnier, avec le talent caricatural qui fit sa renommée au temps de ses débuts dans la *Famille improvisée*; puis la reprise de *Manon Lescaut*, jouée devant une salle mieux garnie qu'on n'oserait le supposer; enfin la réapparition du fameux *Juif-Errant*, joué dans l'origine à l'Ambigu, et pour lequel M. Hostein a fait des folies de mise en scène, et nous serons quitte avec les théâtres.

Il ne nous restera plus qu'à nous incliner devant les magnificences de la fête de nuit offerte par M. Ber à l'élite de la société parisienne dans les jardins féériques du pré Catelan. A tous les enchantements semés à chaque pas dans ce nouveau paradis terrestre, on avait eu l'idée d'ajouter une surprise indescriptible, un théâtre de fleurs, d'arbustes et d'arbres naturels, éclairé par des lieux magiques, et qui laisse loin derrière lui les décorations les plus vantées. Rien ne saurait donner une idée de l'aspect ravissant de cet Eden improvisé, où des houris ennuagées dans des voiles de gaze, semblaient danser des rondes imitées des Mille et une nuits. Il suffirait de ce spectacle unique pour faire courir Paris entier aux soirées du pré Catelan.

La réouverture des fastes historiques a eu lieu dimanche au jardin d'Hiver, en présence d'une société nombreuse et choisie.

Nous félicitons la nouvelle administration de la bonne composition de spectacle, qui ne peut manquer d'attirer la foule.

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUD, directeur-général.



LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



On disait, il y a quelque temps, que le globe terrestre tendait à se refroidir, et que nous arriverions bientôt à être sous la température glaciale des pays du nord. En vérité, l'été dans lequel nous sommes semble donner un démenti formel à ces fâcheuses prévisions et le soleil nous darde de ses chauds

rayons avec une intensité si grande, que l'on serait plutôt tenté de partager les craintes de ce fameux astronome allemand, qui vient de découvrir deux planètes nouvelles marchant l'une vers l'autre, et dont la rencontre, si elle avait lieu, amènerait infailliblement la fin du monde, soit par le feu, soit par l'eau, choses fort peu agréables toutes deux

et dont le choix me jetterait dans une cruelle perplexité ! Certes, un bain a bien des charmes, surtout dans ces jours de suffocation, mais une immersion complète jusqu'à extinction m'en offrirait beaucoup moins. La chaleur dilate les organes et n'est pas non plus dénuée d'action bienfaisante, pourvu qu'elle n'aille point jusqu'à la grillade, l'embrassement général.

Espérons que les astres en question prendront chacun une route différente, et nous sauveront ainsi d'une épouvantable catastrophe.

Que font, par ces chaleurs caniculaires, les Parisiens restés à Paris ? Ils vont prendre le frais dans les bois, au pré Catelan, ce nouveau jardin d'*Armide*, où tous les enchantements se trouvent réunis, pour faire dire avec un de nos plus spirituels feuilletonistes, Jules de Prémarmay : « Il faut avouer que l'existence est parfois une assez bonne drôlerie. » Quant à nos belles dames, enveloppées de gaze et de dentelle, elles donnent à leur mise le cachet le plus vapoureux et le plus poétique.

Les robes blanches, à volants brodés, restent en grande vogue pour toilettes habillées, et se partagent la faveur avec les jolies tarlatanes, les soies grenadines, et les mousselines de soie de la maison *Delisle*, où l'on voit aussi une foule de fantaisies nouvelles, en tissus diaphanes avec volants et dispositions diverses, qui conviennent admirablement pour demi-toilette.

En parlant plus haut de dentelles, je me suis souvenue d'une nouveauté ravissante, que nous devons au génie inventif de M. *Ferguson* aîné. Ce sont les pointes et mantelets en dentelle *Lama*. Cette dentelle, à la fois légère et forte, est on ne peut pas plus agréable à porter. Elle brave tout froissement, toute humidité, on mettrait sous son bras en chiffon, un mantelet de dentelle *Lama*, que sa fraîcheur n'en ressentirait aucune atteinte. Elle conserve l'éternelle beauté ; cela est vraiment merveilleux, aussi a-t-elle été adoptée dès son apparition, et pour les toilettes d'hiver comme pour celles d'été, on en portera certainement beaucoup.

Comme richesse de dessins ; il faut dire aussi qu'elle ne laisse rien à désirer.

Les premiers magasins de Paris, se sont empressés de comprendre dans leurs assortiments cette nouvelle dentelle de M. *Ferguson* aîné, et déjà toutes les dames les enlèvent avec tant de rapidité, que l'on ne suffit qu'avec peine aux nombreuses commandes qui surviennent.

Nombres objets de ce genre figurèrent brillamment à l'Exposition de 1855, où messieurs les jurés internationaux les ont spécialement examinés, en rendant hommage à la perfection de ce nouvel article, qui enrichit encore l'industrie dentellière, et permet aux femmes d'établir des

gradations dans les dépenses qu'elles font pour leur toilette, car la dentelle *Lama* est d'un prix fort raisonnable. Elle aura un grand succès et sans nuire en aucune façon aux autres dentelles, ajoutera une variété de plus dans nos parures.

Que vous dirai-je de neuf en ce qui concerne la lingerie? Peu de chose. Nous admirons constamment les gracieux modèles de mademoiselle *Anna Loth*, soit sous forme de fichus de fantaisie, soit en *matinées* élégantes, bonnets, manches ou canezous.

Comme fichus, ce sont toujours de jolies pèlerines avec ou sans pans, enjolivées de bouillonnés, d'entre-deux, de dentelles et de flots de rubans.

Les *matinées* se font fréquemment en mousseline brodée. La basquine se garnit, ainsi que la jupe, de bouillonnés ou de volants. On y pose parfois une espèce de berthe de semblable étoffe, soit ronde derrière et descendant en petit châle devant, soit ronde devant et derrière.

Mademoiselle *Anna Loth*, fait aussi d'admirables robes en mousseline blanche à volants brodés.

Quant aux bonnets, comment décrire leurs formes diverses? Ce sont les créations du caprice. C'est une dentelle, un ruban, un rien! qui, artistement mélangés, composent un tout ravissant.

Les canezous sont en mousseline brodée à fond semé ou en mousseline unie.

Les sous-manches conservent leur aristocratique élégance. Elles restent volumineuses, se font encore à gros bouillonnés ou à hauts volants.

Les toilettes de campagne sont d'une grande coquetterie. Les mousselines peintes, les jaconas à dispositions, le nankin, sont, pour cet usage, des mises délicieuses.

La coupe des robes varie peu. Madame *Céleste Ladraque*, si en renom pour la grâce des garnitures qu'elle y met et leur façon en général, continue à faire la plupart des corsages montants, et ornés de berthes ou de bretelles.

Pour jeunes personnes, ils sont souvent à la vierge, froncés en gerbe. Aux robes légères, on en voit quelques-uns en cœur très prolongé et descendant fort bas des épaules.

Les basques ne se sont pas laissé détronner, et se font toujours en grand nombre.

Les volants restent aussi jusqu'à ce jour la garniture invariable de toutes les jupes. La saison prochaine, en nous faisant revenir aux étoffes de soie, amènera peut-être quelques changements, nous verrons ce que la *mode* décidera.

Les châles orientaux se partagent la faveur de nos élégantes, avec les gracieuses confections de la maison *Detisle*, au milieu desquelles ils s'étalent pompeusement. Ils ont un certain cachet de distinction et d'originalité qui séduit, puis ils forment variété avec le reste et le changement a toujours un attrait puissant, surtout en fait d'objets de toilette.

On porte aussi beaucoup de mantelets en mousseline blanche brodée. Cela est excessivement léger, et donne à une mise un air de fraîcheur qui charme les regards.

Jamais les chapeaux n'ont eu plus d'élégance et de coquetterie, et pour s'en convaincre, il suffit de visiter le magasin de madame *Alphonsine*. Là, tout est grâce et séduction. Les modes de madame *Alphonsine* sont légères,

vaporeuses, charmantes. On se demande comment une main humaine a pu les orner si habilement de fleurs, de blonde et de rubans, sans laisser la moindre trace de son passage sur ces choses fragiles qui semblent nées d'un souffle, et l'on cesse d'en être surpris, quand on se rappelle tout ce que madame *Alphonsine* a déjà créé de délicieux.

J'ai remarqué chez elle, dans ma dernière visite, encore un grand nombre de chapeaux de paille de riz. Les uns pleins, c'est-à-dire tout en paille, d'autres composés seulement de bandelettes de paille et de tulle blanc. Plusieurs avaient la forme *Paméla*.

Quant aux chapeaux de crêpe, Madame *Alphonsine* y mêle des coquilles de blonde, des bouclettes en ruban, des fleurs mignonnes, tout cela disposé avec l'art et le tact le plus exquis.

Les formes restent fuyantes, les bavolets très hauts.

Sur les chapeaux de paille, pour demi toilette, il y aura un assemblage de petits quadrilles en velours, de dentelle ou de blonde noire. Puis, sur le côté, une touffe de fleurs. Parfois une couronne autour de la calotte, ou bien encore une guirlande entourant presque le bord de la passe et allant rejoindre le milieu du bavolet; tout cela est de la fantaisie.

Au-dessus des bavolets on pose beaucoup de bouclettes, soit en ruban, soit en velours, selon l'ornement du chapeau, dont les pans retombent en flottant sur les épaules.

A nous autres femmes, il faut de la poésie dans tout ce qui nous entoure, et madame *Alphonsine* comprend cela mieux que personne. Voilà pourquoi elle donne à ses modes ce cachet de jeunesse et de fraîcheur qui les distingue particulièrement.

Les belles dames moscovites sont enchantées de la paix, d'abord parce qu'elles ne craignent plus pour les jours si précieux de leurs maris et de leurs frères, ensuite pour jouir de l'avantage d'avoir toutes les modes parisiennes, et de s'embellir avec les charmantes toilettes qu'elles font venir de notre capitale.

Le couronnement prochain de S. M. l'Empereur de Russie, est surtout pour elles une occasion de vouloir se montrer brillantes, aussi la maison *Lassalle et Comp.*, que je vous recommande souvent, vient-elle de faire les plus magnifiques envois de robes et de bijoux, à plusieurs dames russes. Ainsi la *mode*, cette souveraine absolue dont l'empire est universel, aura, comme les autres puissances, ses représentants à l'auguste cérémonie, et cela sous les formes les plus gracieusement séduisantes. Les étrangers pourront dire que, si la France est féconde en braves, on y possède en outre le bon goût et la grâce.

Nous rappelons que la maison *Lassalle*, qui se charge de toute espèce d'expédition, soit en objets de toilette, soit même en meubles, objets d'art et corbeilles de mariage, fait des envois d'échantillons ou de marchandises non confectionnées, sans obligation d'achat.

N'ayant aucune nouveauté particulière à vous signaler, je termine ce bulletin, me réservant de glaner çà et là d'ici au mois prochain, tout ce que je pourrai découvrir concernant les modes d'automne.

Madame Juliette LORMEAU.



DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 473.

TOILETTE DE PROMENADE. — Chapeau en paille d'Italie, orné d'épis et de grappes de cassis.

La passe forme un peu la Marie-Stuart sur le devant. La forme est fuyante; le fond plat.

Sur le côté se trouve une touffe d'épis et des grappes de cassis, montées très légèrement sur de longues tiges.

Le bavolet en paille d'Italie a 5 centimètres de hauteur, puis il se complète par un apprêt en tulle, sur lequel il y a de distance en distance quatre rouleaux de taffetas paille, et il est garni d'une blonde légèrement froncée au bord.

Sous la passe il y a des ruches de blonde et, d'un côté seulement, en haut, des épis et des cassis.

Brides en ruban n° 22 écossais blanc, paille, noir et gris (le gris est chiné).

Robe en mousseline blanche claire, ornée de valenciennes aux manches.

Corsage montant, froncé légèrement dans le bas.

Grand col carré formant petite pélerine en mousseline, avec entre-deux de valenciennes et avec une garniture de valenciennes de 5 à 6 centimètres, dont le bord retombe sur la couture de l'emmanchure.

Double jupe, toutes les deux unies, avec un haut ourlet qui fait mat.

La manche se compose de trois volants en mousseline, dont le premier de dessus se monte froncé ou plissé à l'épaulette. Chaque volant a un ourlet et une valenciennes pareille à celle du col.

Ceinture en ruban de taffetas violet n° 80.

Corsage de dessous très décolleté.

Broche en bijou au col.

TOILETTE DE CHEZ SOI. — Coiffure en cheveux.

Corsage fichu en tulle et en dentelle noire, avec petits velours noirs très étroits.

Ce fichu montant est bordé devant et au cou d'une ruche en petite dentelle noire, avec un petit velours noir au milieu.

Le corps du fichu est en tulle noir froncé horizontalement et coupé par des entre-deux qui partent de l'encolure à la garniture, qui se compose de deux volants en dentelle surmontés par un entre-deux. Sur le devant, à partir de la taille, il y a deux pattes en petit velours noir entouré de deux volants.

Le fichu est semblable derrière au devant, à l'exception du bas qui forme pointe sur la jupe.

Dans les bords des entre-deux il y a une engrêlure, dans les jours de laquelle passe de distance en distance un petit velours.

Robe en taffetas vert clair.

Corsage décolleté.

Manche très large, bouffante, relevée devant par un nœud en velours noir.

On aperçoit sous le relevé une petite manche courte blanche, garnie d'une dentelle.

Double jupe, avec un ourlet à chaque.

PENSÉES DIVERSES.

∴ Fais du bien et jette-le dans la mer; si les poissons l'ignorent, Dieu s'en souviendra.

∴ Il faut rougir de faire une faute, non de la réparer.

∴ Il y a quelque chose de plus haut que l'orgueil et de plus noble que la vanité, c'est la modestie; et quelque chose de plus rare que la modestie, c'est la simplicité.

∴ Une jeune personne demandait à un homme d'esprit quelle est la différence qui existe entre les classiques et les romantiques. — Les classiques, répondit-il, sont ceux qui ont fait leurs classes, les romantiques ceux qui ont besoin de les faire.

∴ C'est une grande richesse que de se contenter de ce qu'on a.

∴ Les grâces les plus séduisantes sont celles de la beauté, les plus piquantes celles de l'esprit, les plus touchantes celles du cœur.

∴ N'ayez aucun méchant détour; pensez avec innocence et justice; parlez comme vous pensez.

Voici un phénomène! Un petit morceau de métal passe sous le balancier de la monnaie et devient une pièce de cent sous. Rien de plus muet, de plus inepte que cette pièce, n'est-ce pas? Vous êtes dans l'erreur; elle a toutes les facultés intellectuelles: prudence, prévoyance, mémoire. Quand l'orage gronde, elle se cache; quand il se dissipe, elle se montre. Qui la consulte peut apprendre, à l'instar d'un baromètre, s'il doit craindre ou espérer. Elle est même le signe le plus certain de la confiance que mérite un gouvernement. Elle dit s'il chancelle ou s'il est affermi, s'il médite la paix ou la guerre. Elle ne se borne pas à être baromètre, elle est aussi boussole. Enfin, pour dernier prodige, la pièce de cent sous possède tous ces avantages, même quand elle est dans les mains d'un imbécile hors d'état de combiner deux idées, qui même n'en a jamais eu une seule.

AUDIBERT.



UNE EXCURSION A SPA.

(Suite. — Voir page 147.)



Fontaine Gévonsière.

XI.

Quand on se rend à Spa, il est convenu que c'est pour les eaux. C'est là, sinon le but réel, du moins le prétexte dont on se sert comme de passeport auprès des autres ou de soi-même. Nulle de vous n'oserait s'avouer, n'est-il pas vrai, mesdames ? que c'est le jeu qui l'attire, — le jeu qui n'est pas un plaisir, mais un

vice, et qui peut devenir pis que cela. Le jeu, c'est-à-dire la soif de gagner vite et beaucoup, sans travail, sans talent, sans mérite, n'est pas une passion féminine, et la vue d'une femme assise au tapis vert, engagée dans ce terrible duel du hasard, l'œil fiévreux, la main crispée, le teint pâle, est un spectacle qui fait souffrir, qui choque comme une invraisemblance, qui révolte comme une absurdité. Jouer, pour une femme.

c'est une profanation inexcusable des grandes et belles qualités, des purs sentiments que le ciel n'a pas mis en elle pour les faire servir d'instrument à la moins noble des passions.

Voyez-vous cette femme, jeune et belle, au doux regard d'azur, au sympathique visage, aux mains blanches et fines? On ne peut la voir sans se sentir attiré vers elle par un charme secret, par cette irrésistible influence qu'exerce tout ce qui est beau et pur. Mais cette femme s'approche d'une table de jeu. — Quel changement! quelle métamorphose! La femme disparaît pour faire place à un être à part qui n'est plus d'aucun sexe; l'ange s'est fait démon. Ce regard, si calme tout à l'heure dans sa mélancolique rêverie, s'illumine de fauves éclairs de cupidité; la bouche se crispe, le teint devient bilieux, tous les traits du visage se contractent, la main devient osseuse et crochue; et dans tout cet être ne vit qu'une pensée, qu'un désir: de l'or! de l'or!

C'est un malheur que l'établissement des jeux au milieu des réunions élégantes; et plus d'un, venu aux eaux, le cœur tranquille et l'esprit joyeux, s'en retourne désespéré pour avoir succombé à une séduction trop voisine. Othello n'avait pas tout à fait tort quand il accusait les eaux d'être trompeuses et mensongères: — *False as water!*

Et pourtant, il faut le dire, à Spa, comme partout, le démon du jeu est mieux logé que la bienfaitante nymphe des eaux. Celle-ci n'a pour tout palais que des salles blanches à la chaux, peu meublées et nullement ornées; celui-là trône dans de luxueux hôtels pleins de splendeurs, de lumière et d'harmonie. Les salles de jeux sont les plus beaux édifices de Spa, qui n'offre guère aux étrangers, en fait de curiosité architecturale, qu'une fort modeste église dédiée à saint Remacle, et une affreuse fontaine dédiée à Pierre le Grand.

Les salles de jeu sont au nombre de trois. Entrons-y, mais par simple curiosité, comme on va visiter le Vésuve, avec l'intention bien arrêtée de ne pas se jeter dans le gouffre.

Ces trois salles sont la Redoute, le Vaux-Hall et la salle Levoz.

XII.

La Redoute (de l'italien *ridotti*, qui veut dire cercle, réunion, assemblée) se trouve dans la rue principale de Spa, au centre de la ville. C'est un vaste édifice, construit dans le style Louis XV, par l'architecte Digneffe, de Liège, qui y travailla de 1764 à 1769. Le prix de la construction s'éleva à 800,000 fr. On l'appelait alors *Maison d'assemblées*, et le privilège d'y tenir des tables de jeu et d'y donner des bals et des concerts fut accordé pour un terme de cinquante années à la société propriétaire, par le prince Charles d'Oultremont, évêque de Liège.

Au rez-de-chaussée est un élégant café-restaurant. Un escalier monumental mène à deux beaux salons, dont l'un, éclairé sur la rue et sur une cour assez vaste, sert de salle de bal.

Une belle cour, ornée d'arbustes et de fleurs, conduit au théâtre, dont la salle, quoique simple, est d'un goût excellent. Elle est surtout merveilleusement disposée pour l'ouïe et la vue.

Une galerie, décorée de fleurs, de tableaux et des bustes des membres de la famille royale, relie le théâtre aux salons du premier étage, par un plancher mobile qu'on y établit les jours de bal. L'aspect de ces salons illuminés, vus ainsi d'un seul coup d'œil, a quelque chose de remarquablement beau.

Les jeux ont lieu sans désenchanter depuis dix heures du matin jusqu'à minuit. On y joue exclusivement au *trente-et-quarante* et à la *roulette*.

Entrons, et comme dit de Musset:

..... Mettez bas le chapeau,
Vous qui venez ici, mettez bas l'espérance!...

Là, du soir au matin, et du matin au soir, roule sur le tapis vert la boule ronde du hasard; là se font et se défont les rapides fortunes. C'est là qu'on entre le cœur tremblant, l'esprit fiévreux, le regard inquiet, pour en sortir anéanti ou triomphant. Le grand *peut-être* y règne, et tient haletants sous son doute fatal ses innombrables victimes. Le riche et le pauvre s'y coudoient — car le pauvre aussi vient jouer là le pain de ses enfants, le salaire de sa semaine. J'y ai vu des paysans qui avaient quitté l'honnête et sainte charrue pour venir se joindre à cette sarabande insensée dansée autour du veau d'or.

Je les ai vus debout, sous la lampe enfumée,
Avec leur veste rouge et leurs souliers boueux,
Tournant leurs grands chapeaux entre leurs doigts calleux,
Poser sous les râteliers la sueur d'une année,
Et là, muets d'horreur devant la Destinée,
Suivre des yeux leur pain qui courait devant eux!

Après la Redoute, la salle de jeu la plus en vogue est le *Vaux-Hall*. Nous avons donné l'étymologie du mot *Redoute*, donnons aussi celle de *Vaux-Hall*. Le mot est anglais et signifie simplement « salle de Vaux ». Ce Vaux était un entrepreneur qui ouvrit à Londres, vers la fin du siècle dernier, une salle de danses et de concerts à laquelle il donna son nom, et qui servit bientôt à désigner, grâce à sa vogue, toutes les salles du même genre qui s'ouvrirent avec la même destination.

Le Vaux-Hall, construit en 1770, se trouva, dès son inauguration, en lutte ouverte avec la société propriétaire de la Redoute. Celle-ci jouissait du privilège de tenir des tables de jeux, en vertu de l'ordonnance du prince évêque de Liège. Mais on contesta au prince le droit de conférer ces monopoles. Il s'ensuivit un grand procès devant les *Vingt-deux* de Liège, et ce procès dura encore quand éclata la révolution française. Plus tard, les trois maisons s'associèrent.

Le Vaux-Hall est situé dans la rue de ce nom qui conduit à la fontaine de Géronstère. C'est un beau bâtiment, assez élevé, d'où la vue peut s'étendre au loin sur la campagne et découvrir de charmants paysages. Tout autour règne un charmant jardin; l'entrée principale est par une vaste cour au milieu de laquelle jaillit un superbe jet d'eau. Au premier étage sont les salons décorés avec un goût médiocre, que ne justifie pas la profusion des dorures et des tapis. On en compte trois. Le plus grand est un carré long, arrondi par les angles, et qui n'a de remarquable que ses quatre cheminées entre lesquelles on a placé des por-

traits des principaux souverains de l'Europe. Cette galerie n'est plus, à beaucoup près, au courant du mouvement dynastique:

Les deux autres salles sont contiguës à celle-là, et y correspondent dans toute sa longueur.

Il nous reste à visiter la troisième et dernière maison

de jeu de Spa. C'est la *salle Levoz*. Elle fut bâtie en 1784 par une société qui voulait, comme celle du Vaux-Hall, faire concurrence à la Redoute, et qui finit aussi par s'associer avec elle. Cette salle, plus simple par le dehors, est plus vaste et mieux ornée à l'intérieur que celles que nous avons décrites précé-



Fontaine de la Sauvenière.

demment. Elle n'offre cependant rien de bien remarquable. Notons seulement qu'il y a dans les jardins un gymnase pour les enfants.

Pour corollaire à ce que nous venons de dire sur ces trois maisons de jeu, nous ajouterons que les jeux de Spa produisent, bon an mal an, à ceux qui les exploitent, 300,000 francs de bénéfice, — chiffre énorme qui démontre avec une irréfutable éloquence

qu'à ce jeu-là, ce n'est pas le public qui s'enrichit.

Mieux vaut prendre les eaux sans courir la chance aléatoire de ce hasard perfide qui s'enrichit à vos dépens.

XIII.

Les sources de Spa sont au nombre de six ou sept,



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Chapeau d'Alexandrie, Toilettes de la M^{me} X. Ghopiteau (Robes de P^{re} Conter)
 Fleurs de Silman, fournisseur de S. M. l'Impératrice et breveté de S. M. la Reine d'Angleterre.
 Rubans et Papementeries d'Andoyer (à la Ville de Lyon), vraies dentelles de Cambrai de Ferguson aîné.
 Ceraets de M^{me} Cyppolite fournisseur de S. M. l'Impératrice, Parfums, Eventails et Gants de Laguer Laboullée.
 Envoi de la M^{me} de Commission Lafalle et C^{ie}

Entered at Stationers' Hall.

LONDON at the Monitor Office, 25 Greek Street Soho NEW-YORK Pierce & C^o General Agents.

MADRID P. J. de la Plata.

diffère peu de comp
est le Poulon, la G
souches, le Tournel
les eaux minérales d
sues et salines. Elles
de Vauz et de Vialy. L
même dont la prop
de seulement au-
de l'eau, d'humine et de
de sable, de mêm
sèches, pétilantes, cou
sues et souvent auss
sues est agréable en
sues ont une odeur fit
sues à elle des goûtés
sues, par exemple.
Les langues plines altér
sues, la pluie le
sues de leur car.
sues se langue peu aujo
sues de boire les eaux à l
sues apprennent à une sou
sues ont effacés surtout
sues par des cas de
sues, de langue
sues se trouve aussi pour
sues et d'apparv
sues pond de trois à dou
sues l'intensité de l'all
sues la durée ordinaire
sues à six semaines. Cert
sues altérées avec du vin
sues, on Puits et
sues qui se trouve dans l'
sues ou vient du mot poto
sues poser.
sues, de forme qu
sues la source, est paré d
sues et les interstices desq
sues et se renouvelle c
sues environ quinze cen
sues une sorte de portique d
sues de pierre de taille. C
sues couchant, est entouré d
sues sur laquelle se ragent
sues diverses inscriptions
sues dont je ne dispenserai de v
sues contentant de les traduire.
sues hauteur de cinq puits du s

En 1674, le lendemain
d'arriv), l'eau a monté ju

L'avalanche du Bourg a
ne même avait péri. Dis
sues, qu'elle fut étrangère à
sues par le débordement
sues, transformés en
sues du printemps.
sues autre inscription porte qu

sues de cette source lisez les
sues sources, deinde l'h
sues, — sources qui en es

différant peu de composition et de température. Ce sont le *Pouhon*, la *Géronstère*, la *Sauvenière*, le *Groesbeek*, le *Tonnelet*, le *Barisart* et le *Watroz*.

Les eaux minérales de Spa sont gazeuses, ferrugineuses et salines. Elles participent à la fois de celles de Forges et de Vichy. Elles renferment du gaz acide carbonique dont la proportion varie selon la source; elles renferment aussi des carbonates de fer, de soude, de chaux, d'alumine et de magnésie; du muriate et du sulfate de soude, de même que de la silice. Elles sont limpides, pétillantes, couvertes de bulles de gaz carbonique et souvent aussi d'une pellicule irisée. La saveur en est aigrelette ou astringente, et plusieurs des sources ont une odeur fétide, qui ne ressemble pas mal à celle des œufs gâtés. Telles sont les eaux de la *Géronstère*, par exemple.

Les longues pluies altèrent ces eaux, qui deviennent alors insipides, la pluie leur faisant perdre une grande partie de leur gaz.

On se baigne peu aujourd'hui à Spa; on se contente de boire les eaux à la source, et chaque espèce de tempérament a une source appropriée à sa nature. Elles sont efficaces surtout contre les affections qui se traduisent par des cas de relâchement, de faiblesse, d'insensibilité, de langueur et d'inaction des fibres. On les ordonne aussi pour des cas d'épuisement, de ralentissement et d'appauvrissement des humeurs.

On prend de trois à douze verres par jour, suivant le degré d'intensité de l'affection qu'il s'agit de combattre. La durée ordinaire du traitement varie d'un mois à six semaines. Certains malades prennent les eaux mélangées avec du vin ou du lait.

Le *Pouhon*, ou *Puits carré*, est la seule des fontaines qui se trouve dans l'enceinte même de la ville. Son nom vient du mot patois *Pouhir*, qui signifie en liégeois *puiser*.

Le puits, de forme quadrangulaire, dans lequel jaillit la source, est pavé de petites pierres, par les fentes et les interstices desquelles l'eau surgit en petits bouillons et se renouvelle continuellement. Ce bassin contient environ quinze cents litres d'eau. Au-dessus est une sorte de portique d'ordre toscan avec un chapiteau de pierre de taille. Ce portique, ouvert du côté du couchant, est entouré d'une margelle de pierre de taille sur laquelle se rangent les buveurs. Ce chapiteau porte diverses inscriptions en chronogrammes latins, dont je me dispenserai de vous donner le texte, en me contentant de les traduire. La première, élevée à une hauteur de cinq pieds du sol, est ainsi conçue :

« En 1674, le lendemain de la fête de saint Marc (26 avril), l'eau a monté jusqu'à cet endroit. »

L'inondation du bourg avait été générale, et une femme même avait péri. Disons, pour l'honneur de la source, qu'elle fut étrangère à ce méfait. L'inondation fut causée par le débordement des ruisseaux des collines voisines, transformés en torrents par les pluies abondantes du printemps.

Une autre inscription porte que :

« L'eau de cette source lève les obstructions, divise les matières endurcies, dessèche l'humidité, fortifie les parties affaiblies, — pourvu qu'on en boive avec règle et mesure. »

D'après l'arrangement des grandes et des petites lettres du chronogramme, cette inscription remonte à l'année 1656.

Enfin, au-dessous des deux premiers distiques, un troisième annonce que :

« Le tremblement de terre de 1692 a rendu l'eau de cette source plus claire, plus abondante et plus minérale. »

Ceci avait pour objet de répondre aux calomnies de certains concurrents qui avaient prétendu que le tremblement de terre du 18 septembre 1692 avait enlevé aux eaux de Spa toutes les propriétés bienfaisantes qui en faisaient la vogue et le succès.

Derrière le *Pouhon* se trouve une petite salle froide, humide, triste et fort peu fréquentée, dans laquelle les buveurs sont censés trouver un abri en cas de mauvais temps. Sur le portail de cette petite salle, dont l'étage supérieur est occupé par une école, on lit une quatrième inscription, non moins en latin que les trois premières, mais beaucoup plus longue et nullement chronogrammatique. Les armes de Pierre le Grand sont sculptées au-dessus de cette inscription dont voici la traduction littérale :

PIERRE I^{er}, par la grâce de Dieu, Empereur de toutes les Russies,
pieux, heureux, invaincu,
le restaurateur de la discipline militaire,
et le créateur de toutes les sciences et des arts dans ses États,
ayant par son propre génie
établi une marine formidable,
augmenté considérablement ses armées,
et mis en sûreté, au milieu même du feu de la guerre,
ses États tant héréditaires que conquis,
a entrepris un voyage dans les pays étrangers,
et, ayant étudié les mœurs des différents peuples de l'Europe,
il s'est rendu par la France, Namur et Liège, aux eaux de Spa,
comme au port de salut;
où ayant bu avec succès ses eaux salutaires,
principalement celles de la fontaine de la *Géronstère*,
il a recouvré ses forces et une santé parfaite
l'an 1717, le 23^e jour de juillet.
Ayant repassé ensuite par la Hollande,
et de retour dans son Empire,
il a fait placer ici
ce monument éternel de sa reconnaissance,
l'an 1718.

A côté de ce monument érigé par Pierre lui-même à son propre souvenir, la ville de Spa vient d'en placer un autre. Le 19 juillet dernier, on a inauguré à Spa le buste de l'immortel empereur. Cette œuvre d'art, fort habilement traitée et remarquable surtout par la ressemblance du portrait, avait été donnée à la ville de Spa par le prince Demidoff. Le buste est placé sur un piédestal de marbre, en face de la fontaine.

Le *Pouhon* n'est pas la source la plus gazeuse de Spa, mais c'est la plus saturée de principes salins, la plus ferrugineuse. Elle est froide comme les autres sources et ne convient qu'aux constitutions robustes, aux personnes peu impressionnables et aux tempéraments sanguins. Les eaux du *Pouhon* sont les seules qui, de Spa, puissent se transporter au loin sans altération sensible.

La *Géronstère*, ou *Puits rond*, est située à trois quarts de lieue au sud de Spa, sur une hauteur qui forme la lisière d'un bois. On s'y rend par une belle route bordée, comme toutes celles de Spa, d'une double rangée de tilleuls. Les voitures s'arrêtent devant

la barrière, à vingt pas d'un petit jardin anglais, orné de beaux massifs de fleurs et de verdure. C'est là qu'est la source. Elle jaillit dans un petit bassin surmonté d'une niche de marbre, au-dessus de laquelle il y a un dôme de pierre de taille soutenu par quatre piliers de marbre rouge. Cette niche a été construite en 1651, aux frais du comte Conrad de Bourgsdoff, conseiller intime d'État de l'électeur de Brandebourg. Ses armes sont à côté, avec deux inscriptions, l'une en allemand, l'autre en français, sur de grandes plaques de pierre de taille. (Voir la gravure en tête de cet article.)

La Géronstère a été découverte en 1580, mais elle n'a commencé à avoir quelque vogue que vers 1612. Elle se trouvait alors dans un endroit peu accessible. A la suite du tremblement de terre de 1692, elle changea de place. Au siècle dernier elle était beaucoup plus fréquentée qu'aujourd'hui. On en vient boire l'eau à la source; elle ne se transporte pas. La vogue de la Géronstère a été due à l'empereur Pierre le Grand, qui y trouva la santé, comme le constate le certificat du docteur Areskin, que nous avons reproduit dans un précédent article.

L'eau de la Géronstère est moins saturée de sels et encore moins gazeuse que celle du Pouhon; elle est

froide comme cette dernière; l'odeur en est fétide. On la prescrit aux constitutions affaiblies et aux estomacs délicats.

C'est, après le Pouhon, la source la plus célèbre de Spa.

Une allée tirée au cordeau et bordée de tilleuls mène de la Géronstère à la *Sauvenière*, située à l'est de la ville, dont elle est éloignée d'une petite demi-lieue.

Cette fontaine sort des fentes d'un rocher; elle est contenue dans un bassin fort petit, surmonté également d'une niche et d'un dôme de pierre de taille. Elle se trouve dans un enfoncement où l'on descend par quelques marches. Le tout est couvert d'un toit, en forme de dais, soutenu par quatre piliers. Connue de temps immémorial, la *Sauvenière* a joui à une certaine époque d'une vogue extraordinaire. L'affluence des buveurs était telle qu'il fallait se faire inscrire la veille pour être servi. C'était surtout la source préférée des prêtres et des religieux, ce qui lui avait fait donner le nom de « Fontaine ecclésiastique ». Dans la galerie joignante, il y avait autrefois un autel, dédié à saint Remacle, où l'on disait la messe tous les jours.

O. SQUARR.

(La fin au prochain numéro.)

UN PAQUET DE LETTRES.

NOUVELLE PAR M. ALEXANDRE DUMAS FILS.

(Voyez le numéro précédent.)

« Le jeune homme se détacha des bras de cette femme, d'une voix calme, il lui dit en la regardant :

» — Et votre mari ?

» — Il saura tout.

» — Et s'il en meurt?... »

» Elle ne répondit rien; elle secoua la tête, comme pour empêcher la signification de cette phrase d'arriver jusqu'à elle.

» — Et votre enfant, » reprit le jeune homme sur le même ton.

» — Ah! ne me parlez pas de mon enfant!

» — S'il vous maudit et vous méprise?... »

» — J'aurai ton amour! Mais pourquoi me regardes-tu ainsi? Il y a comme de la colère, comme de la haine dans tes yeux!

» — Non. Seulement je raisonne en face d'une situation comme la nôtre. J'ai peur pour toi.

» — Oh! ne t'inquiète pas de moi: je suis homme!

» — Alors, c'est que moi j'ai peur.

» — Que veux-tu dire?

» — Nous allons fuir, n'est-ce pas?

» — Oui, et sans regarder derrière nous!

» — Je n'ai pas de fortune. Comment vivrai-je?

» — J'ai tout prévu, mon ami. La société est morte pour nous, et avec elle ses exigences.

» — Ce qui veut dire que je partagerai votre fortune. Pour qui donc me prenez-vous! » dit le jeune homme en rougissant.

« — Comment! voilà tout ce que tu trouves à me dire en me revoyant ?

» — Ce que je vous dis, je l'ai appris dans vos lettres.

» — Oh! j'étais folle, alors. Est-ce que notre amour ne nous met pas au-dessus de tous les préjugés humains ?

» — Vous, peut-être; moi, non.

» — Je ne comprends pas! » s'écria cette femme, en reculant devant la crainte de comprendre.

« — C'est pourtant bien simple. Depuis un mois vous m'écrivez tous les jours au nom de votre mari, au nom de votre enfant, au nom du monde; vous me parlez de mon avenir, vous me dites de me marier. Je suis incapable, dites-vous dans votre première lettre, d'accepter de la femme que j'aime autre chose que son amour; et aujourd'hui vous quittez enfant, mari, monde; vous brisez mon avenir, vous me séparez de ma fiancée, et vous m'offrez de l'argent! C'est moi qui ai le droit de ne pas comprendre.

» — Tout ce que je t'écrivais, tu le sais bien, je me faisais violence pour te l'écrire. Chaque mot me coûtait une nuit de larmes. Vois comme je suis changée! Je n'ai pas dormi deux heures depuis ton départ. Tu as le droit de me dire ce que tu me dis, car tu as le droit de me punir du mal que je t'ai fait en essayant de faire le bien. Mais j'ai tes lettres aussi, ces lettres dans lesquelles tu me rappelles, et me voici! Ne crois qu'à ce que je te dis aujourd'hui. Notre situation nous place momentanément en dehors des conditions ordinaires. Nous irons vivre en Suisse, en Italie. Partout il y aura du travail pour

» ton talent; tu ne dépendras pas de moi. Quelle folie
 » viens-tu donc me dire? Non, tu plaisantes, tu me
 » railles un peu. Est-ce que tu serais là, si tu pensais
 » tout ce que tu viens de me dire? et si tu es là, c'est
 » que tu es prêt à partir avec moi, c'est que tu m'aimes
 » toujours. Est-ce qu'un amour comme le nôtre
 » n'est pas éternel? Est-ce que notre séparation était
 » possible? Est-ce que tu ne m'attendais pas tous les
 » jours?

» — Non, je ne vous attendais pas.

» — Tu ne m'aimes donc plus?

» Le ton dont cette phrase fut dite, tu comprends
 que je ne saurais te l'expliquer. J'attendais impatiem-
 ment la réponse.

« — Je ne dis pas cela; je dis seulement que je
 » suis ici parce que c'est mon devoir d'y être.

» — Votre devoir!... quel est ce mot?

» — Oui. Mon devoir d'honnête homme, du moment
 » que vous sacrifiez tout pour moi, est de sacrifier tout
 » pour vous: mon avenir, mon talent, mon honneur
 » même. Que faut-il faire? Je suis prêt.

» — Oh! vous ne m'aimez plus! et vous aimez
 » cette femme!

» — Je ne sais qu'une chose, c'est que je vous avais
 » dévoué ma vie, que je vous ai suppliée de ne pas me
 » laisser partir, et que vous m'avez ordonné de vous
 » quitter; que dans cet hôtel, dans cette chambre
 » même où nous sommes, car il y a d'étranges hasards
 » dans la vie, je vous ai écrit pour vous demander de
 » me rappeler, et que vous m'avez froidement répondu
 » de continuer ma route; je sais enfin que votre calme
 » logique m'est tombée goutte à goutte sur le cœur,
 » et que je suis arrivé à Marseille navré, désespéré,
 » mourant. Je ne vous ai obéi qu'à la dernière extré-
 » mité, et j'ai vu cette femme, comme vous l'appellez,
 » cette pauvre enfant (je l'appellerai ainsi, moi) que
 » vous condamniez, au nom de l'honneur et de l'amour
 » même, à cette espèce de cadavre que vous lui
 » envoyiez. A cette époque, vous me faisiez l'éloge de
 » cette jeune fille, vous me vantiez les joies de mon
 » mariage, et, comme vous venez de le dire, je ne
 » croyais pas à vos paroles. Dieu a voulu que je trou-
 » vasse dans cette enfant une nature exceptionnelle,
 » qu'elle apprit toute la vérité et qu'elle acceptât naï-
 » vement et simplement le seul droit auquel elle pou-
 » vait prétendre, celui de me consoler. N'était-ce pas
 » là un bonheur dans mon infortune? Vous m'aviez
 » ordonné d'oublier, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour
 » cela, et j'avoue que je n'ai pu voir sans attendrisse-
 » ment la sollicitude tendre et désintéressée de made-
 » moiselle Euphémie pour une douleur dont elle avait
 » le droit d'être jalouse, et à laquelle elle consentait à
 » s'unir. Aujourd'hui, il vous plaît de penser autre-
 » ment. Soit que vous n'ayez voulu que faire une
 » épreuve, soit que la jalousie vous soit venue tout à
 » coup, vous me dites de revenir, je reviens. Il con-
 » vient à l'exaltation de votre esprit, au raffinement
 » de votre exigeante passion de jouer avec la position
 » et la vie de ceux que vous aimez ou qui ne vous ont
 » jamais fait de mal, soit! C'est là un caprice comme
 » un autre; je m'y soumetts, partons!

» — C'est bien. Nous ne m'aimez plus! D'ailleurs,
 » si vous m'aviez aimée, vous ne seriez pas parti, quoi
 » que j'eusse pu vous dire.

» — Madame...

» — Pas un mot de plus, monsieur, je vous mépri-
 » serais! Vous êtes libre. »

» Et cette femme, bien belle à voir en cette émo-
 tion, remit son chapeau, son châle et son voile, et
 passa, haute et fière, devant son amant.

» Quant à lui, il resta un moment dans la chambre,
 muet et anéanti, puis il releva la tête, passa la main
 sur son front, et appelant le domestique.

« — A quelle heure part le bateau pour Marseille? »
 lui demanda-t-il.

» — Dans une heure.

» — C'est bien. » Et il quitta l'hôtel.

« Voilà l'histoire que je t'ai promise, mon cher ami.
 Si ta femme avait été là, elle se serait amusée, elle
 qui aime tant les romans, à ce que tu m'as dit.

» Cela me ramène au sujet qui t'intéresse. Le dé-
 nouement que j'attendais ayant eu lieu, j'ai pu m'oc-
 cuper enfin de ta commission. L'affaire est terminée
 au moment où je t'écris. Tentures, tapis, couvertures
 de meubles, tout est commandé. Tu recevras le tout
 pour l'époque de ton retour à Paris, conformément à
 ton désir. Tu éloigneras alors ta belle moitié pendant
 quelques jours, et, quand elle reviendra pour sa fête,
 ce sera pour faire son entrée dans le plus délicieux
 palais de fées. Quelque chose de bien mieux, ma foi,
 que le paradis terrestre lui-même, dont on m'a montré
 la place dans mes voyages. Ce n'est vraiment pas beau.
 On n'y trouve pas même un billard.

» Et sur ce, je prie le dieu d'hymen de te tenir en
 sa sainte et digne garde, et je t'embrasse de tout cœur,
 ô le phénix des époux de ces bois!

» Ton ami pour la vie.

ALPHONSE. »

XV.

Madame veuve Ramel, à ses amis et connais-
sances.

Marseille, le...

» Madame veuve Ramel, à l'honneur de vous faire
 part du mariage de mademoiselle Euphémie Ramel,
 sa fille, avec monsieur Julien Mévil, et vous prie
 d'assister à la bénédiction nuptiale qui lui sera donnée
 en l'église de..., le 21 décembre prochain, à midi
 précis. »

ÉPILOGUE.

Paris, le 15 mai 18...

Deux jeunes gens descendent, bras dessus, bras
 dessous, l'escalier du salon de l'Exposition, au Louvre.

Le plus âgé (il a vingt-huit ans):

« — Eh bien! qu'en dis-tu?

» — Mon cher, c'est une belle chose. Tu n'as jamais
 rien fait d'aussi complet.

» — Alors tu vas venir chez moi; je te montrerai
 une grande esquisse dont tu seras content.

» — Tu travailles donc beaucoup?

» — Je n'ai que cela à faire. Et puis j'ai l'esprit
 si tranquille!

» — Et ta femme?

» — Elle est à la campagne chez sa mère.

» — Avec les enfants?

» — Oui.

» — Vous vous aimez toujours?

» — Comme deux tourtereaux.

» — Alors tu es heureux ?
 » — Tu le demandes ! Viens donc passer quelques jours à la campagne avec nous. Tu ne comptes pas repartir encore ?
 » — Non, j'ai assez de voyages. A propos de voyages, devine qui j'ai rencontré à Florence.
 » — Qui donc ?
 » — Madame de ***.
 » — Bah ! Qu'y faisait-elle ?
 » — Elle y demeure.
 » — Vraiment ?
 » — Oui, nous avons beaucoup parlé de toi. Ah ! comme elle est changée, mon cher ! tu ne la reconnaîtrais pas. Elle a l'air d'avoir quarante ans. Elle se meurt tout bonnement d'une maladie de langueur. Son médecin m'a dit qu'elle n'en avait pas pour un an.

» — Pauvre femme !
 » — Dis donc, entre nous, tu as été son amant ?
 » — Deux ans ; mais elle était charmante alors. C'est même une histoire assez curieuse. Je te conterai cela. Elle est seule à Florence ?
 » — Non ; elle est avec son fils et son mari.
 » — Avec son mari ? Oh ! les femmes ! Elles savent se tirer des plus mauvaises positions. Elles sont comme les chats, qui retombent toujours sur leurs pattes. Mais comment aurait-on le courage de les blâmer de cette adresse ? Ne fait-elle pas, en pareil cas, l'illusion et le bonheur des autres, en même temps que leur propre sécurité. »
 Les deux amis s'éloignèrent en causant, mais je n'en entendis pas davantage.

Alexandre DUMAS fils.

MOEURS DE LA VIEILLE FRANCE.

Le Racoleur du quai de la Ferraille.

Malgré la bataille
 Qu'on livre demain,
 Ça faisons ripaille
 Le verre à la main !...
 Attendant la gloire,
 Goûtons le plaisir,
 Sans lire au grimoire
 Du sombre avenir !

« Entendez-vous, voisin ? disait, un jour de marché, le syndic des marchands d'oiseaux à son compère, marchand de chaudrons et de clous sur le quai de la Ferraille ; depuis les premiers carillons de la Samaritaine on chante et l'on boit là dedans. Il paraît que la recrue abonde et que la pipée sera bonne, car le four (1) chauffe diantrement !

— Tant mieux, voisin, tant mieux !

— Par saint Leufroy ! mon bon patron, vous m'étonnez, compère ! Auriez-vous donc, pour vous en réjouir, quelque intérêt à ce négoce ?...

— Je le crois bien, cap de saint Flour ! Premièrement, le tambour attire du monde, et, comme dit le proverbe, où est la foule est le chaland ; ensuite, La Fierté, le racoleur que vous allez voir tout à l'heure, est un de mes pays ; si la recrue est suffisante, il aura son congé et mille écus de bénéfice, et alors, ma foi !...

— Alors, père Martel ?...

— Eh bien, alors, je crois que je consentirai à lui donner ma fille.

— Ah ! c'est de ce côté que vient la grue ! Ils ont donc fait leurs accordailles ?

— Oui, oui, tout en ayant l'air de n'y voir que d'un œil, pour ne m'engager à rien, je sais que le sergent a porté à ma Marteline un bouquet de petites fleurs et un panier de salade.

— Des sensitives et du cerfeuil d'Espagne. A-t-elle accepté ces deux présents ?

— Elle ne les a pas refusés.

— Alors, c'est clair, compère ; ils sont d'accord !

— Je n'en serai qu'à moitié fâché, outre la considération des mille écus, qui font une somme par le temps qui court, pourvu que La Fierté réussisse.

— Il réussira, compère ; ces racoleurs sont des maîtres et savent poser leurs gluaux.

(1) Cabarets où se faisait la traite des blancs.

— Si l'affaire va par adresse, le sergent a des chances, n'étant pas, que je crois, manchot. Mais vous allez juger par vous-même de son savoir-faire, car le voici qui descend avec son escouade du côté du port au charbon. »

Aux roulements d'un tambour battant la *fricassée*, on vit déboucher, en effet, à ce moment, du coin de l'abreuvoir Popin, le racoleur et son cortège. La Fierté, beau sergent de cinq pieds quatre pouces, portait avec une aisance tout à fait conforme à son nom de guerre l'uniforme gris-blanc à parements bleus et à boutons de cuivre, et le chapeau bordé d'or du régiment d'Anjou. Coquettement poudré comme un jour de parade, il avait les cheveux bien rattachés et renfermés dans le *capeau* de taffetas noir qui retombait sur ses épaules. Son justaucorps artistement boutonné, son ceinturon bouclé au point, son épée sur l'habit à l'ordonnance, eussent fait sourire de satisfaction le maréchal de Saxe. Il portait des gants et une hallebarde, dont le fer étincelant et la hampe brunie attestaient son exactitude dans les soins du service et complétaient brillamment sa tenue.

Après avoir lancé un coup d'œil triomphant à la brune Marteline, qui, parée du chapeau de feutre des montagnes et d'un tablier à volants de dentelles, le contemplait avec bonheur à travers les ferrailles de son père, La Fierté posa sa hallebarde, se campa sur la hanche, et, retroussant galamment sa moustache, fit un signe au tambour. Celui-ci se hâta de battre aux champs ; puis, quand une foule de curieux, quittant les fleurs, les graines, les oiseaux et les arbrisseaux, se fut rangée en cercle autour de lui, il porta la main au chapeau, et dit d'une voix claire et saccadée :

« De par le Roy !

» On fait savoir à tout homme, de quelque qualité et condition qu'il soit, âgé de seize ans, qui désirerait prendre parti dans le régiment d'Anjou infanterie, qu'on lui donnera quinze francs, vingt francs, suivant l'homme qu'il sera, et un bon congé au bout de trois ans, argent comptant sur la caisse. On ne demande pas de crédit : ceux qui seront portés de bonne volonté s'ont qu'à venir. »

A ces mots, La Fierté éleva aux yeux des spectateurs et fit sonner à grand bruit une longue bourse de soie, à mailles grillées, pleine d'or et d'argent; plusieurs soldats du régiment d'Anjou apparurent en même temps, comme par un coup de théâtre, en brandissant leur épée nue, à laquelle étaient embrochés des pains blancs, des gâteaux et des perdrix rôties.

« Messieurs, dit alors La Fierté, que ceux qui aiment le gibier et le vin de Surène veuillent bien nous faire l'honneur de venir manger un morceau et boire aux *Deux-Gardes-Françaises* à la santé du capitaine. Il n'en coûte rien aujourd'hui; profitez donc de l'occasion, et, comme dit la chanson :

Vive le régiment d'Anjou !
Le capitaine payera tout !

A cette gracieuse invitation, les habitués du quai de la Ferraille, tels que les marchands ou amateurs d'oiseaux, jardiniers, grênetiers, charbonniers et pépiniéristes reculèrent d'instinct, comme s'ils eussent entendu la voix d'un crocodile. Les bons bourgeois eux-mêmes, bien que mis par l'âge à l'abri d'une telle frayeur, regagnèrent prudemment le seuil de leurs portes, et il ne resta sur la chaussée que l'élément cosmopolite ou peu recommandable qui forme les deux tiers des foules de Paris. Ces derniers, nouveaux débarqués pour la plupart, provinciaux, écoliers, ouvriers sans ouvrage, gascons émérites ou vagabonds, ne virent aucun inconvénient à faire un bon repas gratis, et se précipitèrent à l'envi sur les pas du sergent.

Précédé du tambour qui battait triomphalement la marche, La Fierté les conduisit tous au four ou cabaret dit des *Gardes-Françaises*, parce que les effigies de deux soldats de ce corps étaient peintes, tant bien que mal, au-dessus de la porte avec leur uniforme bleu relevé de rouge et leurs boutonnières de galon de fil blanc; mais, arrivé au milieu du corridor, au fond duquel s'ouvrait la salle basse, théâtre de ses exploits, il s'arrêta, et barrant le passage avec sa hallebarde : « Êtes-vous de Paris? dit-il à ceux qui venaient les premiers.

- Non!
- Ni du Bourbonnais ou de l'île de Ré?
- Non!
- Vous n'êtes pas clercs tonsurés?
- Non! répondirent-ils avec de longs éclats de rire.
- Ni fils de conseillers du roi?
- Non!
- Ni domestiques de clerc, de noble, ou de président?
- Non!
- Ni fils aînés d'avocat, de fermier, de laboureurs?
- Non!
- Ni collecteurs, ni maîtres d'école, ni matelots classés?...
- Non! non!
- Passez. »

Après ce formulaire, qu'il répéta mot à mot à tous les survenants, repoussant sans pitié, sinon sans regret, tous ceux qui avaient un des motifs d'exemption énoncés, le racoleur amphitryon entra dans la salle à la tête de ses convives. La nappe était mise, et l'on pouvait s'apercevoir, au grand nombre de bouteilles coiffées de cire verte et rouge et rangées sur deux files, quel hôte attendait à recevoir des visiteurs fort altérés. Un anspezzade (sous-caporal) à mine résolue, trois ou

quatre fusiliers d'Anjou, deux hommes maigres et vêtus de noir, cousins germains de ceux qui jurèrent pour Chicaneau lorsqu'il en avait besoin, un vieillard en uniforme d'invalides et une jeune vivandière, occupaient déjà le haut bout de la table. La Fierté, la main au chapeau, les présenta tous militairement à ses nouvelles connaissances. Puis, sur son invitation, que personne ne se fit répéter, on s'assit, et le Vatel du four des *Deux-Gardes-Françaises* servit un festin moins délicat certainement que ceux du *Panier-Fleuri*, mais dont l'abondance rappelait les noces de Gamache et les lippées de Gargantua.

Il fut goûté en conséquence. Les convives du racoleur, gens des mieux endentés, n'en perdirent pas une miette. Ils vidèrent toutes les bouteilles avec le même soin, et bientôt, grâce à la chaleur du surène et aux fumées de l'argenteuil, les cerveaux les plus paresseux se mirent en campagne. Les invités riaient de joie et parlaient haut, les fusiliers d'Anjou fumaient, la vivandière, parée, comme un jour de combat, d'un chapeau de paille orné de rubans bleus et jaunes, d'une robe à raies bleues et rouges et d'un court tablier blanc, distribuait à droite et à gauche de coquettes œillades, et l'invalides, la regardant d'un air narquois, chantait, le verre en main, de sa voix chevrotante :

Si la hallebarde
Je peux mériter,
Près du corps de garde
Je te veux planter,
Avec la dentelle,
Le soulier brodé,
La boucle à l'oreille,
Le chignon cardé.

C'est à ce moment de jubilation générale que le racoleur entama la tranchée de l'enrôlement. « Messieurs, dit-il en guise d'exorde, on prétend que la vie du soldat est courte; vous allez voir ce qu'il faut penser de ce mensonge. Quel âge avez-vous, père Annibal?

- Cent vingt-deux ans aux vendanges, enfant.
- Il n'y a que la guerre pour conserver un homme aussi longtemps! s'écria l'anspezzade.
- Et pour trouver sur son chemin les perdreaux tout rôtis! dit un des hommes noirs.
- Et pour mener joyeuse vie, cria le tambour à moitié ivre du fond de la salle.
- Et pour avoir l'agrément d'une aimable société! dit en minaudant la vivandière.
- Et surtout pour y rencontrer des beautés de votre calibre! madame La Tulipe, ajouta galamment l'invalides avec son rire tremblotant.
- Vive la guerre! exclamèrent en chœur soldats et recrues.

— Voyons, mes amis, reprit chaleureusement le racoleur en saisissant la balle au bond, qui veut y venir à la guerre? qui veut gagner l'argent du roi? qui veut porter l'uniforme d'Anjou, régiment qui passe partout?...

— Je vous suivrais, dit avec feu un jeune homme de famille, fasciné par les œillades de madame La Tulipe; mais je suis forcé de rester à Paris pour y achever mon éducation.

— N'est-ce que cela? signez! répondit le sergent, nous avons au corps des maîtres de toute espèce qui la perfectionneront, votre éducation, en un tour de main,

et vous rendront aussi savant que M. Cassini, et tout aussi aimable qu'un marquis de Versailles!

— Moi, par malheur, s'écria un autre étourdi de vingt ans, je ne peux vous accompagner!

— Ni moi, murmura son compagnon avec une expression de regret.

— Et pourquoi cela, mes mignons?

— Je suis élève en chirurgie, dit l'un.

— Et moi séminariste, dit l'autre.

— Quel bonheur pour vous, mes enfants! il nous manque justement un aumônier et un chirurgien-major!

— Et nous pourrions obtenir ces deux postes?...

— Signez, je vous le garantis. Demain le frère de Saint-Côme aura son coffret d'onguents et d'instruments, et M. l'aumônier l'âne portant clochette au col et le parapluie de taffetas rose que doit fournir le roi. »

A partir de ce moment, l'opération se continua sans le moindre obstacle, au bruit des chansons et des verres, que les soldats ne laissaient jamais vides. Ceux qui savaient écrire signaient l'engagement de servir six années, et recevaient de quinze à vingt francs sur la caisse; les autres faisaient une croix, ou mettaient le chapeau du régiment, ou buvaient à la santé du roi en présence des deux hommes noirs, témoins de cet engagement symbolique. En peu d'instants tout fut fini. Le sergent s'adressant alors à la vivandière :

« Madame La Tulipe, lui dit-il avec courtoisie, il s'agit à cette heure de marquer le linge du régiment. »

Madame La Tulipe, tirant prestement le dé et les aiguilles de la pochette de son tablier à fleurs, se mit à coudre avec rapidité, sur le côté gauche de la poitrine de chaque recrue, le grand R d'étoffe bleue qu'aux termes de l'ordonnance l'engagé devait conserver jusqu'à son admission dans la compagnie. Sachant combien il importait de se hâter dans ces occasions, elle s'acquitta si lestement de son office, qu'au bout de dix minutes il ne resta plus qu'un R à poser. Mais, à sa grande surprise, car tous avaient fait assaut jusque-là de docilité et de galanterie, lorsqu'elle s'approcha, l'aiguille haute, du dernier enrôlé, celui-ci s'écria, en reculant d'un pas et lui saisissant la main :

« Halte-là! cap de bious!

— Un gascon! dit le vieil Annibal d'un ton goguenard; il y aura de la fraude! »

Mais le sergent tenait déjà l'homme au collet, et le secouant rudement: « Que signifie cette rébellion? »

— Par les tours de mon père! elle signifie que, n'étant point engagé, je ne veux pas de cette marque.

— A-t-il signé?

— Non, répondirent les deux témoins jurés; mais il a porté le plumet et bu à la santé du roi, nous l'affirmerons par serment.

— En convenez-vous, monsieur de cap de bious?

— Sans la moindre difficulté, brave sergent.

— Alors vous irez à la guerre.

— Eh! bride en main, de grâce, une minute, nom d'un diable! J'ai laissé mettre le plumet sur ma tête, parce qu'on entend assez bien la plaisanterie au pays; j'ai bu à la santé du roi et suis prêt à recommencer, surtout si le vin est meilleur; mais rien de tout cela ne prouve que je sois engagé.

— Tu l'es très légitimement.

— Hélas! non, vaillant racoleur! l'ordonnance ne le veut pas!

— On a énuméré toutes les exemptions; tant pis pour toi si tu cachais la tienne.

— Du tout! vous avez oublié l'île d'Oléron!

— Pourquoi n'as-tu pas déclaré que tu en étais?

— Personne ne l'a demandé.

— Qu'auriez-vous fait de votre temps, père Annibal? dit le sergent au centenaire.

— Je lui aurais appliqué l'ordonnance du 10 juillet 1643, qui recommande d'enrôler par préférence et de force les vagabonds, gens sans aveu et fainéants.

— Elle lui convient à coup sûr, et je la lui appliquerais sur-le-champ, mais, par bonheur pour lui, ma recrue est au grand complet; c'est pourquoi, baron d'Oléron, tu vas battre en retraite, et vous, camarades, en marche! Allez vous présenter au commandant et prendre votre route. »

Le gascon disparut à ces mots; l'anspessade rangea ses hommes, et la recrue, flanquée par les fusiliers d'Anjou, sortit tambour battant. Laisant le père Annibal achever sa chanson et sa bouteille, La Fierté n'eut rien de plus pressé que de courir chez l'auvergnat Martel. Mais, au lieu du bon accueil qu'il espérait, il se vit charger par le marchand de fer, par Marteline elle-même et tous les voisins réunis, d'imprécations et d'invectives. L'explication ne se fit pas attendre. Le syndic des marchands d'oiseaux la lui donna spontanément avec le plus grand plaisir. Dans son grand coup de filet, La Fierté avait pris, sans le savoir, le plus jeune fils de Martel. Arrivé d'Auvergne le matin, entraîné dans le four par sa curiosité provinciale, et cédant à l'influence du surène, il avait signé des premiers.

Un moment, malgré son courage, le racoleur fut étourdi de ce coup imprévu; mais se remettant promptement :

« Tiendrez-vous votre promesse, dit-il au marchand de chaudrons, si je ramène votre fils?.. »

— Oui, répondit l'auvergnat en sanglotant, et ajoutant néanmoins, à travers ses larmes, pourvu que tu me montres les mille écus. »

Une heure plus tard, madame La Tulipe, poudrée et costumée comme une opératrice, arrivait sur le quai de la Ferraille en chaise à porteurs, et faisait un si grand nombre d'achats dans la boutique du syndic des marchands d'oiseaux, qu'il fallut lui donner un apprenti pour tout emporter à son hôtel. L'apprenti ne revint pas, mais comme midi sonnait à l'horloge de la Samaritaine, La Fierté reparut avec son jeune beau-frère, et, déposant la hallebarde, mit ses mille écus et son cœur aux pieds de Marteline, malgré les efforts du père Annibal, qui, ne pouvant le persuader, lui tourna le dos en chantonnant :

Déjà de nos bandes
J'entends les tambours;
Gloire, tu commandes,
Adieu mes amours!

MARY LAFON.

(Moniteur.)

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE
MONITEUR DE LA MODE
 JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Les jours sont beaux, l'herbe est fraîche, ce qui veut dire que nous courons encore les bois et les champs, sans songer le moins du monde à abandonner les toilettes d'été.

La maison *Lhopiteau* continue d'étaler à nos regards les plus ravissantes confections, ainsi qu'une foule de gracieux objets de lingerie. Mademoiselle *Pauline* y multiplie ses créations charmantes en fait de robes élégantes et légères. Donc nous ne voulons point nous occuper déjà des modes de l'automne, et frissonner d'avance à la perspective de son ciel nébuleux et triste.

Vive le soleil ! Vive les fleurs ! Allons cueillir la noisette ; revêtons les riches mantelets de dentelle de la maison *Vio-*

ard. Quelle magnificence de dessins ! Comme ils sont coquettement encadrés de volants ! A propos de volants, en voici en dentelle blanche, d'une somptuosité sans pareille, que *M. Viotard* destine à une corbeille de mariage, ainsi que deux voilettes mignonnes arrondies des coins, et dont le fond est si légèrement semé d'une fine pluie de fleurettes, qu'il ne dérobera aucun des traits du visage de la belle fiancée.

M. Viotard est passé maître dans l'art de la fabrication de la dentelle de Chantilly, aussi est-ce de son importante maison que sortent la plupart des objets de ce genre que nous admirons le plus.

En parlant dernièrement des diverses expéditions faites par la maison *Lassalle*, à l'occasion du couronnement de l'Empereur de Russie, l'espace m'a manqué pour citer trois manteaux de cour d'une beauté inouïe.

Le premier était en belle moire antique blanche, garni tout autour de bouillonnés de tulle, mélangés de blonde, avec bouquets de fleurs en velours rouge à longs feuillages verts parsemés de distance en distance.

Le second manteau était en velours épinglé bleu de ciel, garni d'une bordure de plumes assorties, mélangées d'application d'Angleterre.

Quant au troisième manteau, il était en velours plain, de couleur groseille, avec de riches broderies d'or fin.

La maison *Lassalle* se charge, on le sait, de toute espèce d'acquisitions, mais il est essentiel, lorsqu'on s'adresse à elle une première fois pour quelques objets de toilette, de donner un aperçu de l'âge, de la taille, enfin de la manière d'être des personnes pour lesquelles les choix doivent être faits. Cela est d'une grande importance, car souvent ce qui convient à une femme jeune ne peut point être porté par une autre.

Lorsque les commandes viennent de la province, il est facile à la maison *Lassalle* de se procurer les renseignements qui lui manquent, mais lorsqu'elles arrivent de l'étranger, cela occasionne souvent de longs retards dans l'expédition.

Un grand nombre de riches mouchoirs armoriés ont été expédiés en Russie par la maison *Chapron*. J'ai assisté à leur emballage, et je puis dire que rien de plus admirable dans ce genre n'a été encore exécuté. On ne peut se figurer comment, en simple broderie, on arrive à atteindre un tel degré de perfection. Le pinceau le plus habile ne ferait pas mieux assurément, et *M. Chapron* met un art inimitable dans ces charmantes futilités, qui sont devenues, grâce à lui, le cachet de la plus aristocratique élégance.

Rien de changé encore dans la forme des chapeaux. Ils sont petits de passe, les calottes restent rondes et plates,

les bavolets très hauts, les brides longues et larges. On les orne beaucoup de bouclettes en ruban n° 4, ou de velours de même largeur, dont les pans flottent fort bas sur le cou et les épaules.

La paille de riz, le crêpe, continuent à se porter, les pailles de fantaisie conservent leur vogue pour demi-toilette.

Les chapeaux d'étoffe et de crêpe foncé vont sans doute reparaître: nous saurons cela prochainement.

A propos des chapeaux, je songe tout naturellement aux fleurs charmantes de la maison *Perrot*, qui leur servent si souvent d'ornement. Je me souviens aussi des guirlandes ravissantes qu'ont emportées toutes nos belles dames, pour se parer aux fêtes qui se donnent dans les villes de bains, et je proclame bien haut que rien ne saurait surpasser en fraîcheur, en naturel et en grâce, ces suaves créations.

Parmi les nombreuses coiffures de fleurs que j'ai admirées dernièrement chez madame *Perrot*, il y avait surtout une guirlande de roses moussues d'une perfection tellement saisissante, qu'il fallait être sûr à l'avance qu'elles étaient artificielles pour ne pas supposer qu'on venait de les cueillir. Croyez bien, mesdames, que je ne fais point ici de la réclame, je rends un juste hommage au talent et à la vérité. Vous pouvez, du reste, vous en assurer vous-mêmes en visitant la maison *Perrot*.

Les habillements d'enfants du magasin *Saint-Augustin* sont toujours d'une extrême coquetterie. Voici quelques modèles que j'ai particulièrement remarqués parmi une foule de gracieuses fantaisies qui échappent à l'analyse.

Pour petite fille, j'ai vu une charmante robe de mousseline mouchetée rose à trois volants, hauts de quinze centimètres et bordés d'effilés *Tom-Pouce* en coton rose. Le corsage était sans basques, décolleté, orné d'un volant qui formait berthe. Aux manches, il y avait un gros bouffant du haut, terminé par une garniture en harmonie avec les volants de la jupe.

Une autre robe était en taffetas écossais bleu de ciel et blanc. A la hauteur des genoux, la jupe se trouvait garnie d'un effilé haut de dix centimètres, assorti aux nuances de la robe. Le corsage était à basques, avec effilés et grelots. Les manches formaient des plis creux retenus de place en place par des grelots de soie bleus et blancs. Au bas, qui faisait bien l'éventail, il y avait deux rangs d'effilés.

Une troisième robe, en taffetas pensée, était à corsage carré décolleté avec basques. A la jupe, il y avait aussi trois volants ornés, comme le corsage, de galons noir et pensée. Manches justes jusqu'au coude, puis un haut volant.

Avec ces robes, il faut de jolies guimpes, ou des fichus à longs pans, qui se rattachent derrière la taille. Le magasin *Saint-Augustin* met dans toute sa lingerie le même soin que pour les habillements qui consistent en robes ou confections.

Les petits garçons, à partir de six ans, portent des petites vestes élégantes arrondies; des pantalons de fantaisie; le gilet de piqué blanc, et une petite cravate de soie. De deux à cinq ans, on leur met le vêtement dit *matelot*, consistant en une jupe à gros plis creux, et une jaquette très ornée de passementerie et de grelots.

Les jupons et les pantalons richement brodés sont de rigueur pour les petites filles et les jeunes enfants.

En général, dans tous ses détails, leur toilette atteint véritablement le luxe de la nôtre.

Quant aux coiffures d'enfants, je continue à vous recommander particulièrement la maison *Desprey*. C'est toujours elle qui donne le ton en ce genre, comme pour les chapeaux d'amazone.

Rien ne change, jusqu'à ce jour, dans la façon des corsages de robes, ni dans les garnitures. On fait encore un grand nombre de basquines; elles sont même fort descendantes, et les volants restent en faveur. L'hiver, en nous forçant de reprendre les étoffes épaisses, amènera sans doute quelques variations dans les ornements; ainsi déjà on voit une tendance à enjoliver le devant des jupes. Le genre des tissus entre pour beaucoup dans les décisions à prendre concernant cela.

Laissons aller le temps, qui court, hélas! bien assez vite et nous en saurons davantage.

Nous tournons décidément au colossal, au monstrueux, au grotesque. Les sous-manches prennent un tel volume qu'en se fourrant le bras dans le plus gigantesque des cantaloups, on aura une faible idée de la grosseur des bouffants que la mode nous fait porter. De plus, on a imaginé pour les robes une nouvelle façon de manches que j'allais vraiment oublier de vous désigner, et que l'on a gracieusement surnommées manches *éléphant*. Le nom seul n'est-il pas bien mignon? Ces manches sont fendues, longues et pendantes. Est-ce aux oreilles de l'élégant quadrupède que l'on a emprunté ce patron? Je ne sais, toujours est-il qu'on les désigne de la sorte et qu'elles pendent en effet en pointe, derrière le coude, comme une large oreille. Et moi qui vous disais en commençant qu'il n'y avait pas d'innovations! Heureusement que le souvenir de ce chef-d'œuvre m'est revenu.

Si nos hanches sont tenues à des proportions exagérées; au moyen de la crinoline et des cerceaux, il n'en est pas de même de notre taille, qui doit rester fine, ronde et bien prise, voilà pourquoi je vais vous rappeler de nouveau les jolis corsets de la maison *Hippolyte*. Leur vogue va toujours *crescendo* , parce qu'ils ont le mérite reconnu de nous donner une tournure charmante, sans nous causer la moindre gêne.

Maintenant, pour ce qui concerne la parfumerie super-fine et élégante, je vous signale fidèlement la maison *Fauger*. On y trouve tout ce qu'il est possible d'imaginer en recettes utiles à la conservation de la beauté. Je ne pourrais certainement vous les énumérer toutes, mais voici quelques objets sur lesquels je crois bon de fixer votre attention.

L'*acétine* est un vinaigre rafraîchissant excellent pour la toilette. L'*amandine*, que l'on emploie avec succès depuis douze ans, fait disparaître les rougeurs de la peau, la préserve des gerçures et lui donne une grande souplesse. Le *Philocomé* arrête la chute des cheveux et favorise leur accroissement. La *poudre* et l'*Eau dentifrice* au *kina*, fortifient les gencives et empêchent la carie des dents. Il me semble que tout cela mérite d'être apprécié, sans compter mille autres choses qu'il serait trop long de décrire, et que M. *Fauger* se chargera de vous faire connaître.

Madame Juliette LORMEAU.



DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 474.

TOILETTE DE PROMENADE. — Chapeau de paille d'Italie, garni de velours noir et de fleurs des champs, variées avec des herbes. Brides écossaises.

Ce chapeau est de forme *Paméla*, ayant un velours noir de 4 centimètres à cheval sur le bord de la passe et du bavolet, ledit velours rabattu de 1 centimètre en dessous. Un velours noir de 3 centimètres est posé à cheval au pied de la passe, sur le bandeau de la calotte. Une touffe de fleurs des champs et d'herbes garnit chaque côté, elle est posée bas, et les herbes retombent pour masquer le vide qu'il y a entre la passe du *paméla* et la *fausse passe* qui encadre le bas du visage. Cette *fausse passe* se compose d'un velours accompagné d'une mentonnière en blonde blanche. Le dessous de la passe est garni d'une ruche en blonde blanche, avec un petit bouquet de chaque côté.

Robe montante en taffetas à larges rayures unies et à rayures écossaises.

Col en dentelle blanche.

Petit châle écharpe en tulle noir double, avec petites fleurettes trèfles en velours noir appliquées sur le tulle.

Ce petit vêtement est bordé d'une ruche en dentelle noire et garni de deux hautes dentelles noires, dont la seconde est relevée par un tulle et retombe presque aussi longue que la jupe.

PETITE FILLE DE SIX A SEPT ANS. — Chapeau rond en taffetas écaru, garni de rubans roses et de marguerites roses dessus; la tête est ronde; sur le devant il y a un nœud de coques roses avec deux longs bouts qui suivent la passe et retombent en arrière. De chaque côté, couchées sur la forme et sur la passe, il y a des touffes de marguerites doubles. Sur le bord de la passe il y a une grosse ruche chicorée en taffetas pareil. Sous la passe se trouvent plusieurs ruches de tulle neige blanc, et des mentonnières pareilles dans lesquelles sont piquées des pâquerettes roses; cette mentonnière se noue avec un petit ruban rose étroit. Deux longs rubans roses n° 12 partent de dessous la passe et se rejettent en arrière.

Robe en taffetas, à deux jupes, avec garnitures en ruban plissé à la vieille.

Corsage de dessous en mousseline blanche.

Le corsage est demi-montant sur l'épaule et coupé carrément devant et derrière par des rubans plissés à la vieille. Le derrière est semblable au devant et laisse voir le corsage de dessous, qui est plissé en long.

La manche de taffetas est ouverte devant et derrière et retenue par deux petites traverses en ruban plissé.

La manche de mousseline est courte et bouffante.

La jupe de dessus est garnie au-dessus de l'ourlet d'un plissé à la vieille en ruban n° 12; celle de dessous est unie.

PLANCHE DE LINGERIE.

N° 1. Chapeau paysanne en taffetas et blonde; ayant derrière un gros nœud de ruban n° 22; bavolet haut garni de blonde. Guirlande de fuchsia sous la passe.

N° 2. Chapeau avec apprêt coulissé en crêpe vert garni de dentelle noire. Fleurs en crêpe dessus et dessous.

N° 3. Bonnet négligé en tulle à petits pois, garniture pareille bordée de petit tulle neige.

N° 4. Bonnet négligé en tulle anglais, fond coulissé; bandes pareilles à bord festonné.

N° 5. Fichu-berthe à revers, broderie au plumetis et point de plume avec bord en points d'échelle.

N° 6. Col Louis XV, composé d'entre-deux en mousseline brodée au plumetis, et d'entre-deux de valenciennes; garniture de guipure.

N° 7. Col avec bouillonnés en mousseline, entre-deux brodés au plumetis, et garniture de valenciennes.

N° 8. Manche composée de deux bouillonnés en mousseline et de deux garnitures pareilles au fichu n° 5.

N° 9. Manche assortie au col n° 7, composée d'un gros bouillonné en mousseline unie avec entre-deux brodés.

N° 10. Manche pareille au col n° 6.

N° 11. Manche fantaisie en tulle uni orné de petits velours noirs.



UNE EXCURSION A SPA.

(Suite et fin.)

L'eau de la Sauvenière est peu saturée de sels, peu ferrugineuse, mais presque aussi gazeuse que celle du Pouthon. Elle convient surtout aux femmes.

Elle est claire, fraîche et pétillante. L'odeur un peu sulfureuse n'en est pas désagréable. Prise en grande quantité, le dégagement intérieur du gaz acide carbonique produit un léger vertige, que la marche et le grand air ont bientôt dissipé; sa saveur est acidule et piquante. On ne la boit qu'à la source.

La Sauvenière est reliée à la Géronstère par une belle avenue de bouleaux et d'arbres verts, tracée en ligne directe dans le bois de Raihons. Tout à côté est la *Promenade des artistes*, ainsi nommée parce que les peintres la choisissent de préférence pour esquisser les magnifiques paysages des environs de Spa.

La *Groesbeck*, diffère peu des sources précédentes. Seulement elle contient moins de fer et plus de gaz que la Sauvenière. On en prescrit l'usage pour les maladies du foie et de l'estomac.

Elle est située dans l'épaisseur d'une muraille adossée à la montagne, à quelques pas de la Sauvenière.

L'eau de la Groesbeck a un goût piquant et aigrelet, et son odeur est forte et désagréable; au fond des parois de son bassin, elle dépose une poussière jaunâtre d'un goût légèrement sucré.

La Groesbeck doit son nom à un baron de Groesbeck, qui, s'en étant bien trouvé en 1651, y fit construire une niche, au haut de laquelle on a gravé ses armes. Cette première niche a été remplacée depuis par une autre aux frais du marquis de Croix, dont la femme était de la famille de Groesbeck.

Le *Tonnelet*, ou plutôt les *Tonnelets* (car il y en a deux), est éloigné de Spa d'une petite demi-lieue à l'est. Ce n'est que depuis 1753 que cette fontaine est devenue publique; elle appartenait, avant cette époque, à une particulière qui était aussi propriétaire de la prairie au milieu de laquelle elle jaillit. Son bassin est en forme de tonneau, de là son nom.

Une dernière visite nous reste à faire à la fontaine

de *Watroz*, dont je suis fort incliné à attribuer l'étymologie au mot flamand *Water*, qui veut dire « eau ». Comme toutes les autres fontaines, celle-ci est surmontée d'une niche très simple, mais elle manque complètement d'inscriptions et de souvenirs de guérisons merveilleuses opérées par ses eaux.

Indépendamment de ses eaux et de ses jeux, Spa offre aux étrangers des plaisirs multiples et variés. Deux fois par an on y donne des courses de chevaux. Ces courses, pour lesquelles le gouvernement belge, la ville de Liège et la ville de Spa ont fondé des prix, sont ordinairement très brillantes. Elles se terminent par une joute entre les bidets du pays. Ces bidets sont des animaux fort intéressants. Ce sont des petits chevaux de race ardennaise, à la taille un peu lourde, à l'encolure un peu épaisse, à la tête un peu large; mais ils ont une qualité inappréciable pour ce pays montueux: ils ont en général le pied sûr comme les mulets des Pyrénées, et sont à peu près infatigables.

Malgré le caractère spécialement aléatoire des eaux de Spa, c'est à peine si l'on s'aperçoit en cette ville de l'existence des jeux de hasard. C'est dire qu'ils n'y sont point effrénés.

En hiver il y a des chasses à Spa et aux environs, et même il y existe un *Club de vénerie* permanent, dont les plus fervents adeptes sont des gentlemen d'outre-Manche qui passent tout l'hiver à Spa, où l'hiver est assez long.

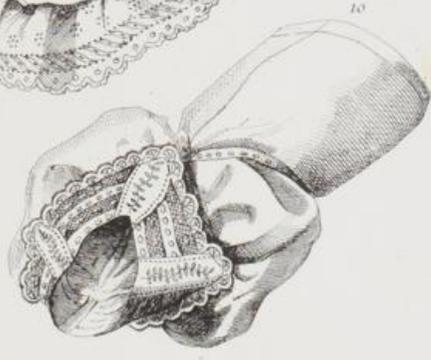
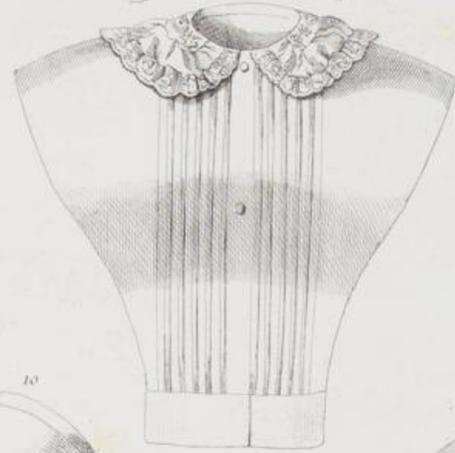
Spa abonde en jolies promenades. On peut même dire, avec Jules Janin, que la ville n'est qu'une promenade. Les principales sont la *Promenade de sept heures*, la *Place royale* et le *Marteau*.

La *Promenade de sept heures* n'était autrefois qu'une prairie; on en a fait une promenade publique en 1758.

C'est une triple allée longue de douze cents pieds, et bordée alternativement d'ormes et de tilleuls qui y répandent une ombre pleine de fraîcheur et d'âpres parfums. Les côtés sont bordés de haies de charmilles,



Fontaine du Tonnelet.



Imp. Cottier & Fontaine au roi 56. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE .

Paris, Rue Richelieu, 92.

Chapeaux de M^{lle} Alphonsine. Modèles de Lingerie de M^{lle} Alphonsine

Septembre 1856

assez basses pour ne point dérober à la vue les beaux paysages des environs et les jardins qui s'étendent entre la promenade et la montagne, à laquelle ils paraissent servir de piédestal.

Un salon de verdure termine la promenade et la relie à celle de *Communication*, ainsi nommée parce qu'elle sert de trait d'union entre la promenade et la chaussée. Plus loin, s'ouvrent en éventail de petites allées qui montent vers la montagne, à travers des bouquets de chêneaux disposés avec beaucoup d'art. L'une de ces allées, celle du nord-est, conduit, en tournant un rocher fort escarpé, au *pavillon du Belvédère*, reposoir établi en 1769 par S. A. S. le landgrave de Hesse-Rhinfels. C'est un petit bâtiment supporté par quatre belles colonnes de pierre de taille, avec une balustrade de fer. Il domine la montagne et est visible de toutes les rues de Spa. Réciproquement, on y jouit d'une vue fort agréable, tant sur la montagne que sur la ville et sur le pays d'alentour.

La *Place royale*, sur laquelle se trouve l'établissement des bains, est la promenade favorite du soir.

La *chaussée du Marteau*, prolongée sur une longueur d'une demi-lieue, tire son attrait principal de la perspective riante des montagnes, qui la

bordent des deux côtés d'un tapis de verdure. Elle traverse aussi des prairies, longe la rivière qui serpente capricieusement dans la vallée, avec des cascades et des aqueducs de l'effet le plus pittoresque.

Les étrangers qui visitent Spa se gardent bien de quitter cette ville avant d'avoir fait une excursion à la fameuse cascade de Coo, qui, en effet, en vaut bien la peine. Poussons aussi jusque-là notre promenade.

Deux chemins y conduisent : l'un, pour les voitures, passe par Stavelot ; l'autre, pour les piétons, se faufile par la Fagne-aux-Poteaux, entre la Géronstère et la Gleize.

Cette cascade est formée par l'Amblève qui, après un circuit d'une lieue, vient passer du côté opposé au pied du rocher devant lequel elle s'était détournée, tandis qu'une partie de ses eaux, passant par une

coupure du roc, franchissent d'un seul bond la différence de niveau des deux rivières.

La cascade, sans être comparable à celle du Niagara, est fort belle et très haute, en ce sens qu'elle descend très bas. Le grand volume de ses eaux, la rapidité de leur chute, leurs répercussions violentes sur le roc qui les brise et les rejette en gerbes d'écume ; la force prodigieuse avec laquelle elle tombe, blanche et mugissante au fond du gouffre, en soulevant un tourbillon d'étincelles liquides où le soleil répand les myriades de diamants du prisme : — ce spectacle si plein de mouvement et de bruit, toujours le même et toujours varié dans sa monotonie, excite l'étonnement, et l'on ne peut s'en détacher sans effort.

De malheureuses femmes guettent toujours, aux approches de la cataracte, l'arrivée des voyageurs pour leur offrir le spectacle de non moins malheureux chiens qu'elles jettent dans les flots écumeux de la cascade, et qui, ballotés de roche en roche, atteignent enfin — quand ils l'atteignent — le plan inférieur.

De temps en temps, une de ces pauvres bêtes trouve la mort dans cet exercice périlleux, qu'elles n'acceptent qu'avec une répugnance très légitime et dont on aurait tort de s'offenser.

Il n'en coûte qu'un sou pour jouir de ce spectacle peu attrayant. Mais ne croyez pas, en donnant le sou, épargner à ces pauvres chiens le supplice qui fait le gain-pain de leurs maîtres. Non point. Ces femmes y mettent de la conscience, et malgré vous, malgré les chiens surtout, elles lancent leurs pensionnaires dans le gouffre. J'en ai vu un faire ainsi le plongeon, malgré mes instances, malgré ses muettes prières. Il roula dans des flots d'écume et disparut. Je le crus mort ; mais après quelques minutes je le vis apparaître au fond du gouffre, où il alla doucement échouer sur un lit de cailloux pointus. Il éternua, se secoua, et partit en trotinant, la queue en trompette. — Ce qui prouve que tout n'est qu'habitude ici-bas.

O. SQUARR.



Cascade de Coo.



MERVEILLES ET CURIOSITÉS DES TEMPS ANCIENS ET MODERNES.

PÉTRA.

Au milieu d'une aride vallée qu'entourent de toutes parts les gigantesques arceaux granitiques d'inaccessibles montagnes, formant une sorte d'immense amphithéâtre, à l'intérieur duquel on ne pénètre que par l'étroite issue d'une gorge encaissée entre deux murailles de rochers, se trouve l'antique cité de Pétra, aujourd'hui déserte et ruinée, peuplée et riche jadis, au temps du fameux royaume d'Édom, dont on prétend qu'elle fut la capitale. Taillés dans le roc et inébranlables comme le globe lui-même, ses énormes remparts, demeurés debout après trente siècles de révolutions physiques, semblent défier la science des ingénieurs dont le temps ravage impitoyablement les plus formidables constructions. La vallée qui sert d'assiette à cette ville extraordinaire présente une circonférence d'une lieue environ; les versants des montagnes qui l'entourent sont taillés en pentes douces et semés de longues rangées de maisons, de temples et de tombeaux creusés dans le roc solide. Limités dans leur développement par l'espace retréci de l'enceinte de la cité, les habitants furent en quelque sorte forcés de recourir à cet expédient; et, dans la suite des temps, ces excavations se multiplièrent tellement, que la montagne a fini par présenter cet aspect de ruche à miel qu'elle a conservé jusqu'aujourd'hui.

L'origine de Pétra remonte à la plus haute antiquité; mais il est peu probable que ses temples et ses monuments aient reçu tout d'abord cette profusion de détails d'ornementation intérieure et extérieure qui frappe et émerveille le voyageur. Le caractère même de son architecture — si toutefois on peut ranger cette sorte de constructions dans un ordre architectural quelconque — éloigne cette supposition; ces additions sont dues sans doute au goût plus raffiné et plus luxueux des âges qui suivirent la première période d'établissement.

Pétra a été autrefois une capitale d'une grande importance. Tout le commerce de l'Orient passait par l'Arabie Pétrée, pour les marchés de Phénicie, de Tyr et d'Égypte; et Strabon nous apprend que, sous le règne du dernier des Ptolémées, il fallait d'immenses convois de chameaux pour le transport des marchandises qui allaient à Pétra ou qui en venaient.

Le temple, dont notre gravure représente la façade, est taillé dans un énorme bloc de grès, légèrement coloré d'oxyde de fer. Il s'est admirablement conservé, grâce à la protection des rochers environnants qui forment autour de lui une sorte d'abri naturel. Les statues de la base de l'entre-colonnement offrent seules quelques traces de délabrement; leurs parties saillantes ont été endommagées par l'humidité du sol. Une des sept grandes colonnes du portail est tombée, mais sans détruire d'une manière sensible l'effet général de l'ensemble. Si l'édifice avait été bâti au lieu d'avoir été taillé par excavation, la chute de cette colonne aurait inévitablement entraîné la destruction du temple tout entier.



Vue des ruines d'un temple à Pétra.

Il serait difficile d'imaginer une situation plus belle et plus pittoresque. La richesse et le fini exquis des décorations présentent un contraste frappant avec l'aspect sauvage du paysage environnant. Le temple s'élève sur une sorte de monticule, dans le carrefour produit par le croisement de deux ravines. L'ensemble est complètement isolé du reste de la cité et entouré de toutes parts d'infranchissables rochers, sauf dans la direction de la ravine, qui continue de serpenter en descendant entre les collines, suivant les méandres capricieux d'un torrent auquel elle sert de lit et dont les bords sont tapissés de buissons d'oléandres sauvages et des mille touffes multicolores de la flore inculte des lieux agrestes.

Les Arabes désignent cette excavation sous le nom de *Elkhusue* (le trésor). Ils supposent que d'immenses richesses sont renfermées dans le vase sphérique qui surmonte la lanterne du centre, et souvent ils en font le

... de leurs bulles
... attribué à leur
... supposent que le
... rédigées par les Ar
... venant visiter le t
... obtenu par des
... complète de s'emp
... est paré dans
... l'époque de
... l'ancien la
... l'Église Moysi, la
... les Indes), jusq
... et l'empire
... cultes.
... phénix qui se
... au mont
... pendant le
... à l'ouest
... de leur
... à tra
... l'Inde, la
... était
... obliquement
... et yelles-
... à l'empire
... au lieu
... de son lieu,
... comme en
... des
... isolées
... se sup
... que en
... qui
... les
... c'était
... capitale
... prophètes
... annonce
... destruction.
... le voyageur
... Burkhard
... premier, a
... des renou
... précis sur
... si long-
... Vito de
... premier qui en v
... de courte
... caractère
... érudit
... est dé
... 1853, malgré l'ho
... à rassembler l
... qui a le premier

CATHÉDRALE

... temple archéolog
... et l'archéolog
... qui s'élè
... premiers ont é
... 1140 et en 1218, p
... en ces
... grand

but de leurs balles dans l'espoir de briser l'enveloppe, qui dérobe à leur convoitise ces trésors imaginaires. Ils supposent que les Francs (tous les Européens sont désignés par les Arabes sous le nom de Francs) qui viennent visiter le temple, y sont attirés dans l'espoir de détruire par des formules magiques le charme qui les empêche de s'emparer du contenu du fameux vase dont il est parlé dans toutes leurs légendes.

Depuis l'époque des croisades, où l'on voit mentionner fréquemment la cité rocheuse sous la désignation de *Vallis Moysi*, la vallée de Moïse (Wady Mousa, chez les Arabes), jusqu'au commencement de ce siècle, le nom et l'emplacement de Pétra semblent avoir été absolument oubliés.

Les pèlerins qui se rendaient au mont Sinaï pendant le moyen âge n'osaient pas dévier de leur route directe à travers le désert, laquelle route était déjà suffisamment difficile et périlleuse; et le voyageur qui apercevait au loin le pic du mont Hor, surgissant comme un phare au-dessus des montagnes désolées d'Edom, ne soupçonnait guère qu'au pied de ce pic, qui semblait défier les orages, se cachait l'ancienne capitale dont les prophètes juifs avaient annoncé l'entière destruction.

C'est le voyageur anglais Burckhardt qui, le premier, a publié des renseignements précis sur cette cité si longtemps perdue. Vêtu de la robe d'un pauvre Arabe, il fut le premier qui en visita les merveilleux arcanes; son séjour fut de courte durée, et pourtant ses révélations portent le caractère d'une science profonde et d'une prodigieuse érudition. Les détails les plus complets nous ont été donnés par M. Léon de Laborde, qui, en 1828, malgré l'hostilité implacable des Arabes, a réussi à rassembler les éléments de l'admirable ouvrage qui a le premier révélé Pétra au public européen.

CATHÉDRALE D'AMIENS.

Ce temple magnifique, devant lequel le voyageur s'étonne et l'archéologue s'émerveille, est le troisième édifice religieux qui s'élève sur le même emplacement. Les deux premiers ont été successivement détruits, en 1019 et en 1218, par le feu, ce redoutable niveau qui, surtout en ces temps d'agitations et de batailles, jouait un grand rôle dans la dévastation des cités.

A l'époque du second sinistre, l'évêque Evrard était à la tête du diocèse d'Amiens. Homme d'action et d'énergie autant que prélat zélé et pieux, Evrard s'occupait, sans perdre de temps, à chercher les moyens de relever de ses ruines son église détruite. C'était une œuvre rude que celle-là pour laquelle tout manquait à l'ouvrier, la matière et le travail, et ce grand levier sans lequel il n'y a ni travail ni matière, l'argent. Mais en ces temps de foi et d'espérance, on jetait sans hésiter les fondements d'un temple, sans se préoccuper de l'avenir, comptant que Dieu donnerait aux générations futures le moyen d'achever l'œuvre commencée. Et chacun apportait sa peine, et l'édifice

grandissait lentement, sûrement, tant qu'un jour la croix en surmontait le dôme et que l'évêque la consacrait.

Ainsi fit-on en 1218. Des quêtes furent ouvertes dans tout le diocèse, et, la dime aidant, on se trouva en mesure de commencer deux ans après, en 1220. Les travaux furent activement poursuivis par Evrard et ses successeurs, si bien que, quarante-neuf ans plus tard, les parties principales se trouvant achevées, le temple fut béni et livré au culte par l'évêque Bertrand d'Abbeville, qui était le cinquième prélat depuis Evrard.

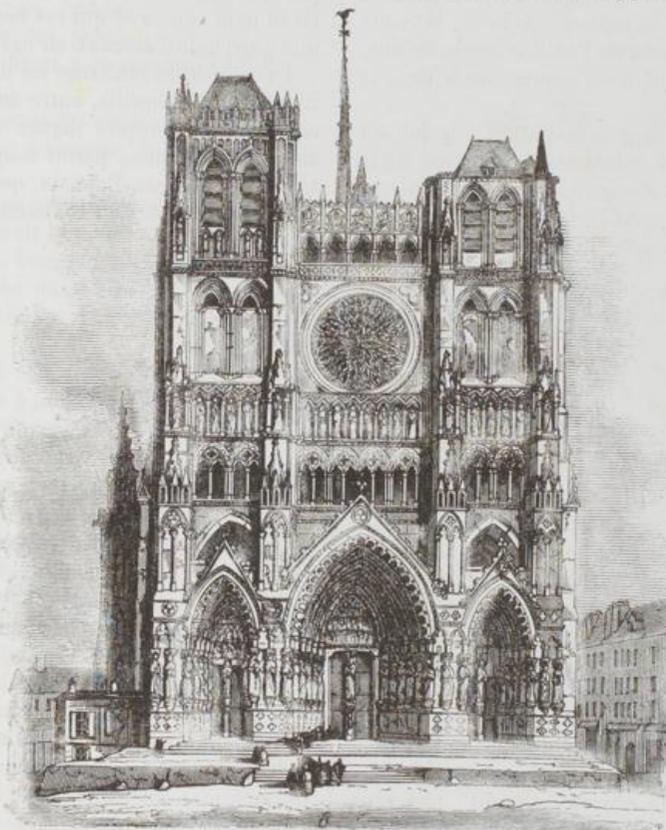
La nef était faite : restait à compléter la décoration lapi-

daire, à ciseler le bloc brut, à le fouiller, à le sculpter sur toutes ses facettes; restait à édifier les deux tours massives et à orner la façade de la magnifique rosace, complément indispensable et caractère distinctif des églises gothiques.

La décoration demanda vingt années; les deux tours, près d'un siècle.

Une inscription en vieux français, gravée dans une dalle de la nef principale, semble destinée à rappeler que la cathédrale a été bâtie par trois architectes : maistre Hobert de Lusarche, maistre Thomas de Cormont et maistre Regnault.

Le XIII^e siècle paraît avoir été l'âge d'or de l'art gothique en France. Presque tous les édifices les plus remarquables construits dans ce style datent d'alors. Sans parler de l'église d'Amiens, la cathédrale de Paris, celle de Reims, celle de Lyon, l'église de Saint-Nicaise à Reims et de Notre-Dame à Nantes, la sainte Chapelle à Paris, etc., sont des preuves frappantes de cette vérité.



Vue de la cathédrale d'Amiens.

La cathédrale d'Amiens, comme toutes les cathédrales, a été bâtie en forme de croix : une nef principale avec son chœur d'une part, un transept de l'autre. Nef et transept ont des ailes latérales, et les ailes sont doubles de chaque côté du chœur.

Les verrières, disposées sur deux rangs, sont de dimensions énormes; elles sont séparées par des arcs-boutants si étroits, qu'à peine sont-ils visibles de l'intérieur, quand on les regarde en sens oblique. Cette disposition répand dans l'édifice des flots d'air et de lumière dont l'effet frappe et impressionne la première fois qu'on le visite.

Les arcs-boutants se continuent en tourelles et s'élèvent au-dessus de la toiture. A l'œil, la seule partie massive et maçonnée de l'édifice est la façade, tournée vers l'ouest, que nous représentons dans la gravure.

Elle se divise en trois grands portails; celui du milieu est de dimension colossale. Les parois de la muraille sont tellement épaisses, qu'on a pu placer huit rangées de statues parallèles dans chaque portail.

La façade tout entière est d'une richesse architec-

ture prodigieuse; la pierre a été fouillée dans tous les sens avec un art magistral. Ce sont des armées de saints, d'anges, de martyrs, qui courent de la base au pinacle, comme une féerique tapisserie. La plupart de ces statues se distinguent par une correction de dessin et un fini de travail qu'on trouve rarement dans les sculptures gothiques, et par une beauté simple et sévère qui ferait honneur à une meilleure école.

Au-dessus du porche central, et à chaque extrémité du transept, sont des rosaces en vitraux qui suffiraient, partout ailleurs, pour attirer l'admiration.

L'intérieur n'est pas moins magnifique. Le détail le plus remarquable est peut-être la belle colonnade qui termine le chœur et qui est réunie à son sommet par une guirlande d'arceaux en ogive.

La cathédrale renferme les tombes des deux évêques Evrard et d'Abbeville, entre autres monuments historiques ou artistiques dignes d'intérêt. On y montre aussi des reliques, parmi lesquelles nous citerons la tête de saint Jean-Baptiste, qui aurait été apportée là de Constantinople, au commencement du XIII^e siècle.

L'ÉCU DE SIX LIVRES.

Depuis quelque temps, les histoires merveilleuses de mendiants sont devenues fort à la mode. C'est à qui contera la sienne. On les insère dans les petits journaux, on les met au théâtre; on les crayonne sur ces albums que les châtelains emportent avec eux à la campagne pour se distraire. Les esprits graves, qui ne sont jamais contents de rien, demandent à quoi riment ces légendes. Eh, mon Dieu! elles servent tout uniment à faire voir qu'il ne faut pas s'en rapporter à l'étiquette du sac, et qu'en dépit du temps qui marche toujours, le monde ne change jamais.

Je sais bien ce qu'on objecte. On dit, non sans raison, que toutes ces chroniques de la rue ressemblent à la vieille histoire de ce fameux donneur d'eau bénite de Notre-Dame, qui, à force de demander un sou à tout le monde, avait fini par amasser douze mille livres de rente. Mais en cela pas plus qu'en toute autre chose, nul n'a la prétention de faire du neuf. Le neuf qui n'a jamais servi n'existe pas sous le soleil, personne ne l'ignore. Je commets déjà une redite en répétant ce vieux mot de Salomon.

Aussi je commence mon récit sans plus de préambule.

Cela se passait en 1834, dans cette partie de la Normandie qui se nomme la vallée d'Auge.

Un soir, sur la fin de l'été, à la nuit tombante, on était en train de fermer les portes charretières de la jolie ferme de Roquefeuil, quand une voix lamentable se fit entendre.

— Ouvrez, disait-on; ouvrez, pour l'amour de Dieu! Voilà la nuit venue; l'orage s'avance, et ne tardera pas à nous atteindre. Donnez-nous l'hospitalité pour une nuit.

— Qui êtes-vous? demanda un valet de charrie.

— Des voyageurs attardés.

En ce moment, les portes s'étant entr'ouvertes, le

garçon de charrie jeta un rapide coup d'œil sur les étrangers. Un homme, couvert de vêtements en haillons, soutenait une pauvre femme qui n'était pas en meilleur équipage que lui. Il faut croire que ce spectacle n'était pas du goût du paysan, puisqu'il s'efforçait de refermer les deux portes au plus vite.

— Des voyageurs! reprit-il d'un ton cruellement ironique, dites donc des vagabonds ou des mendiants, à la bonne heure! Mais, grâce au ciel, la ferme de Roquefeuil n'a pas d'abri pour une pareille engeance. Poursuivez votre chemin comme il vous plaira, sinon je lance mes chiens de garde sur vous.

Il n'avait pas plutôt prononcé ces paroles menaçantes, qu'une autre voix, partant de l'intérieur, celle du maître de la maison, prevait soudain le dessus et se faisait entendre.

— Pierre, tu es un mauvais drôle, à qui, je le vois, il devient de plus en plus urgent de frotter les côtes avec une branche de pommier! disait le fermier. Personne ne t'a jamais donné l'ordre de traiter même un mendiant d'une manière inhumaine. Hâte-toi d'ouvrir, et fais entrer.

Pour la seconde fois, les portes s'entre-baillèrent, mais assez pour livrer passage aux deux étrangers.

En même temps le fermier accourait au-devant des nouveaux venus.

— Ne faites pas attention à ce que vient de dire ce garçon de charrie, reprit-il. Entrez en toute assurance, vous êtes ici chez vous. On tendra pour vous de la paille fraîche dans la grange, et comme il faut songer à souper avant de dormir, Georgine va vous servir du pain, une tranche de lard et du cidre.

— C'est trop de bonté pour nous, monsieur, répondit l'homme, mais soyez sûr qu'un jour ou l'autre Dieu vous le rendra.

Les ordres de maître Robin, c'était le nom du fermier de Roquefeuil, furent exécutés ponctuellement. Il vit ses hôtes s'attabler à la cuisine devant une grande table de bois. Pendant qu'ils mangeaient (il est superflu de noter qu'ils avaient bon appétit), le fermier les contempla; l'homme avait l'air d'être robuste, mais la femme, pâle et chancelante, paraissait souffrante.

Après avoir vidé chacun un verre de cidre, ce qui paraissait leur faire grand plaisir, ils expliquèrent qu'ils étaient de pauvres diables toujours trahis par le sort et poursuivis par la misère. Tout le long de la route, avant de gagner Paris, la femme jouait d'une vielle qu'elle portait en bandoulière, tandis que l'homme faisait danser des pantins au bout d'un fil. En réalité, ils s'adressaient à la compassion des passants et ils mendiaient.

— Nous vous exposons les choses naïvement, afin de ne pas vous tromper, monsieur, disaient-ils au fermier.

— Cette franchise me plaît, répondit maître Robin. Vous mendiez! Il vaudrait sans doute mieux travailler, mais cela vous regarde. Vous êtes malheureux. N'est-ce pas le lot du tiers et du quart ici-bas? Qui peut être sûr de n'avoir pas un lendemain pareil à votre aujourd'hui?

La nuit était tout à fait tombée; c'était l'heure à laquelle tout le monde à la ferme avait coutume de se coucher. Les deux étrangers s'en allèrent dormir à la grange, sur la paille qui avait été préparée pour eux.

— Une bonne action est toujours un bon oreiller, se disait maître Robin: je suis très content d'avoir bien accueilli ces malheureux.

Tout en faisant cette réflexion il s'endormit, mais ce ne devait pas être pour longtemps.

Vers le milieu de la nuit, au moment où sa pensée s'échappait sans doute dans quelque doux rêve, quelqu'un frappait assez rudement à la porte de sa chambre.

— Maître Robin! maître Robin! réveillez-vous vite! Au troisième coup, il s'était levé sur son séant.

— Qui frappe ainsi? demanda-t-il.

— Pierre.

— Pardieu! j'aurais dû m'en douter. Eh bien! que me veux-tu, butor?

— Ah! c'est trop juste, il faut traiter Pierre de butor, absolument comme tantôt lorsque Pierre ne voulait pas laisser entrer ces vagabonds. Avec ça qu'ils sont dignes de secours, vos protégés!

— Eh bien! rustre, voyons, que veux-tu dire avec mes protégés? Qu'y a-t-il donc?

— Il y a, maître Robin, qu'il se passe quelque chose de beau en bas, dans la grange, allez!

— Mais que se passe-t-il? T'expliqueras-tu, à la fin!

— Il y a, maître, que l'homme va et vient comme un possédé, réveillant tout le monde. Quant à la femme, elle pousse des cris à fendre les murs, et cela se conçoit sans peine, elle est en mal d'enfant.

Ici le fermier vint à se rappeler la figure souffreteuse de la pauvre.

— N'importe! je dois être hospitalier jusqu'à la fin. Pierre, ajouta-t-il vivement, selle la grise et va-t-en, bride abattue, chercher la sage-femme de la Rosage, que tu ramèneras avec toi en croupe.

— Comment, notre maître, est-ce bien sérieux ce que vous me commandez-là? demanda le garçon de charrie. Quoi! cela ne vous fait rien que ces gens-là accouchent dans la ferme de Roquefeuil, sur laquelle il n'y a pas à dire l'ombre d'un mot?

— Garde tes sottises réflexions pour toi, et fais ce que je t'ordonne, reprit maître Robin en sautant à bas du lit.

Pierre se disposa dès lors à obéir, et il se dirigeait du côté de l'écurie, mais non sans grommeler entre ses dents:

— A-t-on jamais vu chose pareille? Une femme de rien! une mendiante! Et maître Robin qui me tance parce que je trouve cela mauvais! Ah ça! qu'est-ce qui prend donc les maîtres d'à-présent?

Cependant le fermier, dès qu'il avait été sur pied, s'était empressé d'aller trouver ses hôtes.

— Rassurez-vous, braves gens, disait-il, on aura pour vous tous les égards que votre situation mérite.

En effet, Pierre ne tarda pas à ramener une sage-femme. Tout alla bien. Au bout de quelques jours, la mère était en état de reprendre sa route.

— Un instant, dit le fermier, je n'entends pas que vous partiez ainsi. Vous venez de donner le jour à une jolie petite fille. Si vous l'avez pour agréable, elle n'aura pas d'autre parrain que moi.

Les pauvres gens étaient confondus.

— Nous n'aurions jamais osé prétendre à un pareil honneur, dit le mari.

Le baptême se fit sans grande cérémonie, mais dignement.

Sur la fin du repas, un peu avant la chute du jour, les deux étrangers témoignèrent à maître Robin toute leur gratitude pour l'accueil qu'il leur avait fait; mais lui, tirant d'une grosse bourse de cuir un écus de six livres à l'effigie de Louis XVI, qui étaient encore très nombreux dans les campagnes, il y a vingt-cinq ans:

— Tenez, je ne suis pas riche, dit-il, mais je ne veux pas que ma filleule s'éloigne sans emporter ce souvenir de son parrain.

Nouvelle émotion des pauvres gens, nouveaux remerciements.

— Laissez-nous partir maintenant, lui dirent-ils; laissez-nous aussi vous dire que tout le bien que vous venez de faire pour nous vous sera compté par le Père céleste. Que dès à présent toutes les faveurs d'en haut pleuvent sur cette ferme!

A six mois de là, Pierre, tout en rentrant à la maison, après avoir *servé* les bœufs, se rappelait cette dernière scène.

— Quand je le disais, s'écriait-il, que ces vagabonds porteraient malheur à la ferme! En prenant congé de notre maître, ils faisaient bien semblant, je le sais, de lui souhaiter toutes sortes de prospérités; c'est là l'habitude des diseurs de bonne aventure et de tous les comédiens. Mais la preuve qu'ils n'ont pu être entendus que du diable, c'est que, depuis le jour où ils ont mis le pied ici, tout y va de mal en pis. La récolte de cette année n'a déjà pas été si belle: trois vaches laitières sont mortes, nos moutons ont la clavelée. Que cela continue, et nous serons comme logés à la belle étoile.

Au bout d'une année, presque jour pour jour depuis l'arrivée des deux mendiants, le garçon de charrie,

voyant s'approcher de nouveaux pauvres des portes de la ferme.

— Ah! pour le coup, comme maître Robin n'est pas à la maison, disait-il, c'est moi que ça regarde, mais on peut être tranquille, je n'exposerai pas Roquefeuil à recevoir de nouveaux jeteurs de sort.

Il les avait repoussés, en effet.

Cette précaution n'avait pas empêché maître Robin de n'être plus aussi heureux que par le passé. Dans le temps dont nous parlons, il lui était survenu quelque chose de plus triste qu'une mauvaise récolte, un incident plus déplorable qu'une épizootie : il lui était arrivé un procès, et le plus redoutable de tous, le procès de voisin à voisin, chose toujours mortelle entre campagnards.

Pour les procès, par malheur, toutes les prédictions seront éternellement dépensées en pure perte. On a beau les déplorer sur tous les tons; on gémit en prose grave, on persifle à l'aide de pièce de théâtre ou de chansons moqueuses; rien n'y fait. Les procès sont, à ce qu'il paraît, inhérents à la nature humaine, en Normandie surtout. Pour une vétille, pour moins que rien, pour une frivole question de bornage, pour un demi-mètre de terrain sablonneux, maître Robin était en lutte judiciaire avec un richard, son limitrophe. Comme le fermier n'était qu'un homme dans l'aisance, c'était donc la lutte du pot de terre contre le pot de fer, j'aurais pu dire contre le pot d'or.

Ces batailles-là, nous le savons tous, durent aussi longtemps que les plus belliqueuses campagnes dont l'histoire fasse mention. Que de soins! que de sueurs! que de démarches! que d'écus déboursés! Maître Robin avait à payer le papier timbré sous toutes ses figures, non moins changeantes que celles d'un dieu indien : huissiers, avoués, greffiers, avocats, rapports d'expert, ports de lettres, extraits d'enregistrement, etc. Pour soutenir une pareille lutte, l'exactitude qu'on met à bien solder ne suffit pas : il faut souvent, en outre, vendre un champ ou un pré, car les ressources s'épuisent vite. A ce que nous venons d'énumérer, il convient donc d'ajouter les frais d'affiche, d'insertion dans les feuilles spéciales, de publication au tambour, et les visites fréquentes chez le notaire. Quand on a trouvé acquéreur, il est indispensable de diner quatre ou cinq fois avec lui avant de s'entendre, et l'on paye toujours. Au moment de conclure, comme il connaît votre situation pénible, il dit : « Je ne veux plus payer comptant, ou bien, si je paye comptant, je dois payer moins; car enfin l'argent a son prix, et il est juste qu'il rapporte toujours. » Et vous en passez par où il veut, selon l'usage.

Telle était justement la situation du fermier.

Je me trompe, elle était plus critique encore. On s'entête en plaidant comme quand on est amoureux, comme quand on est en train de boire, comme quand on joue, comme dans toutes les choses où le cœur, l'intérêt et l'amour-propre sont en jeu. Maître Robin subissait un procès de la part de son voisin pour un demi-mètre de sable; il lui en intentait un, à son tour, pour un vieux pommier stérile, arbre valant bien en tout dix francs, et qu'ils se mirent dès lors à se disputer l'un à l'autre comme s'il eût porté des diamants à toutes ses branches.

Pour le richard, c'était une amusette; il avait de quoi nourrir même deux procès; mais maître Robin

ayant à vendre ou à hypothéquer ses terres, à servir des intérêts ou à payer des notaires, maître Robin devait s'y ruiner de fond en comble.

Le jour où les deux procès furent terminés, on vendait la ferme de Roquefeuil par voie d'expropriation forcée, et, pour comble d'humiliation et d'infortune, maître Robin pouvait voir que c'était son terrible voisin, le richard, qui l'achetait. Enfin, comme dernière ironie du sort, le pauvre fermier était témoin d'un incident qui achevait de confondre son orgueil d'ancien propriétaire. Pierre, son garçon de charrie de la veille, entra au service du nouveau maître, et se moquait tout haut de lui-même.

— Va donc, lui disait-il, va donc, vieille buse, faire le seigneur hospitalier! Où dormiras-tu maintenant, toi qui donnais un gîte aux autres! sur la pierre du chemin sans doute? Cela l'apprendra à ouvrir ta grange à des bohémiens, à des gens sans aveu.

Désormais dépouillé de tout ce qu'il avait possédé, le fermier dut quitter la vallée d'Auge avec un fils de vingt ans, qu'il avait; il venait à Paris.

Hélas! il faut bien se résoudre à le dire, dans nos mœurs, Paris est la dernière ressource et le suprême refuge de ceux que la fortune a maltraités en province, et qui souvent sont plus malmenés encore dans la grande ville que dans leur village.

— Que vais-je devenir? se demandait maître Robin.

Un matin qu'il se promenait tout rêveur dans les Champs-Élysées, il ne fut pas peu surpris d'entendre prononcer son nom à voix haute.

— Maître Robin! par ici, par ici! venez donc! c'est un ancien ami qui vous appelle!

Il tourna la tête, et ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'il réussit à apercevoir derrière un arbre un aveugle qui montrait des souris blanches dans une cage de fer. Surpris au dernier point d'être connu de cet homme, l'ancien fermier lui dit assez rudement :

— Qui êtes-vous? que me voulez-vous?

— Mon cher monsieur, répondit le mendiant avec un étrange sourire, je suis le pauvre diable à qui vous avez accordé, il y a dix-huit ans, dans la vallée d'Auge, une hospitalité si bienveillante, et, en outre, l'honneur d'être le parrain de sa fille. Ce que je veux, c'est que vous ne vous en rapportiez pas pour moi aux apparences, et que vous veuillez bien venir me voir aujourd'hui même.

En parlant ainsi, l'aveugle tirait de sa poche une carte de visite en porcelaine sur laquelle se lisaient ces mots très artistement gravés en lettres anglaises, selon la mode : « Nadinier, rue Saint-Lazare, 65. »

— Puis-je compter que vous me ferez l'honneur d'accepter à diner sans façon chez moi? ajouta le mendiant. Ma femme sera enchantée de vous voir. Venez, je vous en prie, et vous verrez qu'on peut bien recevoir un ancien ami.

— Soit! répondit machinalement maître Robin. J'irai, je vous le promets.

Il s'éloignait, en regardant toujours la carte de visite que l'aveugle aux souris blanches venait de lui remettre.

— Surtout, mon cher monsieur, lui criait ce dernier, n'oubliez pas de venir à cinq heures précises. La maison est réglée comme une pendule. A cinq heures cinq minutes, nous nous mettons à table.

Assez décontenancé, n'ayant rien qui l'empêchât d'être exact, pressé d'ailleurs de voir l'aveugle dans son intérieur, l'ancien fermier se présentait ponctuellement à l'heure dite.

Il y avait cependant dans tout cela un air de mystère qui lui faisait l'effet d'une énigme à débrouiller.

— Mais, se demandait-il chemin faisant, comment donc se fait-il qu'un pauvre homme qui tend la main aux passants puisse demeurer dans la rue Saint-Lazare, quartier élégant, au cœur d'un des arrondissements les plus fastueux de Paris ?

En donnant cours à ces réflexions, il arrivait au numéro indiqué. La maison était une des mieux tenues de la rue. Au nom que le Normand prononça, le concierge répondit avec un empressement plein de politesse.

— M. Nadinier, monsieur ? c'est au second. Je vous engage à sonner fort, au cas où il n'y aurait personne dans l'antichambre.

Sonner fort ! antichambre ! ces mots produisaient un étrange bourdonnement aux oreilles de maître Robin.

Bien d'autres sujets d'étonnement attendaient le naïf visiteur.

Quand il eut sonné, mais d'une manière timide, malgré la recommandation du concierge, un domestique mâle en habit noir vint lui ouvrir.

— Veuillez, monsieur, vous donner la peine de passer au salon, dit-il à maître Robin ; monsieur va venir vous recevoir.

Le pauvre Normand était de plus en plus émerveillé de tout ce qu'il voyait.

Une fois au salon, sa surprise redoublait encore.

— Est-ce que je rêve ? se demandait-il ; ne suis-je pas en plein conte des *Mille et une nuits* ?

Devant lui se trouvaient les meubles les plus somptueux, des consoles, des bronzes, des tableaux de genre richement encadrés, des livres magnifiquement reliés, des fleurs de prix baignant dans des aiguères de cristal et d'agate.

— Qu'est-ce que tout cela signifie ? poursuivait-il.

Le pauvre homme s'était laissé tomber sur un sofa, mode Louis XV, n'ayant trouvé rien de plus modeste pour s'y asseoir.

— Est-ce que les souris blanches sont des fées et l'aveugle un enchanteur ?

Au moment où il s'adressait cette question, la porte du salon s'ouvrait, livrant passage à un homme assez grand, fort ingambe, très clairvoyant, singulièrement rajeuni ; c'était justement M. Nadinier.

M. Nadinier se présentait en homme qui reçoit familièrement chez lui un intime ; il avait une calotte grecque, une robe de chambre de cachemire à torsade d'or, et des pantoufles de Perse.

Comprenant bien que son visiteur craignait d'être le jouet d'une illusion ou d'un rêve, l'homme prit tout de suite la parole.

— Mon cher monsieur, vous êtes fort étonné, je le vois, de retrouver dans une situation brillante le pauvre diable d'il y a dix-huit ans et l'aveugle de ce matin.

— Entre nous, mon cher monsieur, j'avoue que je ne comprends rien à tout ce que je vois.

— Deux mots vont vous faire tout comprendre. En nous congédiant, ma femme, ma fille et moi, vous m'avez mis dans la main un écu de six livres.

— Une bagatelle, mon cher monsieur.

— Un inépuisable trésor. Oui, c'est cet écu qui

depuis dix-huit ans a fructifié à l'infini et a produit toutes les merveilles que vous voyez. Grâce à lui, j'ai acheté d'abord une petite pacotille de porte-balle. Le métier est bon. C'était celui de l'aïeul des Rothschild. J'y ai gagné de l'or. Mais courir toujours sur les grandes routes de province ne me convenait plus. Revenu à Paris, j'ai fait et fait faire, sous mes ordres, mille petits commerces qui tiennent le milieu entre la mendicité et le négoce. Voilà pourquoi ce matin vous m'avez rencontré aux Champs-Élysées en costume de mendiant, eh aveugle : j'y inspectais mes dépositaires, petits marchands de riens qui sont répandus dans Paris comme une armée industrielle et me rapportent chaque soir un beau sac d'argent.

Maître Robin ne cessait pas d'ouvrir de grands yeux.

— Il y a dix ans que cela dure, reprit le mendiant, il y a dix ans que je fais vendre aux passants, à l'étranger, au flâneur, au provincial, au désœuvré et au cœur compatissant des paquets d'allumettes chimiques, des faisceaux de cure-dents, des sucres d'orge, des gousses d'ail, du pain d'épice, et l'interminable variété des jouets d'enfant à un sou pièce. Or, le ciel a béni mes efforts. Je serai bientôt à même de me retirer du tracé des affaires.

Pour donner plus de force encore à ce qu'il venait de dire, M. Nadinier ouvrit un secrétaire de palissandre et fit voir à son bienfaiteur une grosse liasse de billets de banque et d'actions de chemins de fer.

— Voilà 300,000 francs, ajouta-t-il ; c'est la dot d'Euphrasie, vous savez, votre filleule, une très jolie fille, comme vous allez être à même de le voir, et qui est aussi bien élevée qu'une princesse, je ne crains pas de le dire.

Euphrasie et madame Nadinier, sa mère, se tenaient dans une pièce voisine, près d'un piano, où la jeune fille était occupée à faire des gammes.

— Permettez-moi de vous les présenter, mon cher monsieur, dit le mendiant à l'ancien fermier.

— Nous vous devons tout ce que nous sommes, monsieur, dit la femme en cédant à une émotion qu'elle n'essayait pas de maîtriser. Tiens, ma fille, tu serais née sur la dure, à la belle étoile ou même en plein orage, sans le bon cœur de cet excellent homme ; c'est lui aussi qui, en nous donnant un écu de six livres pour toi, est cause que nous sommes devenus riches.

L'heure était venue de se mettre à table.

Au dessert, quand le domestique qui servait se fut retiré, maître Robin, pressé de questions, conta à son tour son histoire. Celle-là n'était pas merveilleuse, comme nous le savons.

— Je n'ai plus rien au monde qu'un fils, sans fortune comme moi, dit l'ancien fermier.

— Nous avons de la fortune pour vous et pour lui, répondit la mère.

On a déjà pressenti la fin de cette aventure, de tout point véridique.

Maître Robin vient de marier, il y a quinze jours, son fils avec Euphrasie, la fille de M. Nadinier.

Ce dernier, en guise de cadeau de nocces, a donné à l'ancien fermier une jolie petite maison de campagne située aux environs de Bougival, et qui est connue sous le nom de l'*Écu de six livres*.

Philibert AUDEBRAND

(Siècle.)

COURRIER DE PARIS.

L'Opéra vient de quitter la mer pour la terre ferme. Après une longue et glorieuse campagne, le vaisseau du *Corsaire* est rentré au mouillage pour se faire radouber. Les fils de l'Océan ont cédé la place aux filles des forêts et des montagnes, aux *Elfes*, puisqu'il faut les appeler par leur nom tant soit peu barbare. Ces *Elfes*, qui sont des génies, des fées, de purs esprits, comme ce fameux démon de Socrate, si à propos ressuscité par M. Granier de Cassagnac; ces *Elfes*, dis-je, ont une reine, laquelle, dans le but d'obliger un particulier de ses amis, donne le mouvement et la vie à une froide statue de marbre. Seulement elle omet un petit détail : elle néglige de lui donner un cœur. Or, ce n'est point là l'affaire du particulier en question, dont le plan est justement de se procurer, par les bons offices de la reine, un cœur tout neuf et qui n'ait pas encore palpité. Ses souhaits sont comblés, mais à quel prix ? Au prix de sa propre jeunesse, et quand la nouvelle Galatée se trouve enfin dotée de ce cœur qui fait d'elle une femme complète, elle en profite, en vraie fille de marbre qu'elle est, pour faire faillite à son bienfaiteur et en donner l'étréne à un autre.

Ce ballet pris un peu partout, dans *Giselle*, dans *Pygmalion*, et surtout dans la *Fille de marbre*, n'a d'autre raison d'être que de servir de pièce de début à mademoiselle Ferraris, une danseuse qui nous arrive précédée d'une auréole de gloire acquise à l'étranger. Paris a ratifié les bravos de l'Angleterre et de l'Italie. D'aujourd'hui mademoiselle Ferraris est naturalisée Parisienne.

Après les fées, les revenants. Voici venir *Guillaume Tell*, le *Guillaume Tell* popularisé par Duprez, et que la direction nouvelle a remonté avec un religieux respect. Malheureusement, il faut le dire, l'exécution n'a pas répondu à la pensée qui a inspiré cette reprise. Tous les artistes, à commencer par Guaynard, sont restés au-dessous de leur tâche et de leurs devanciers.

Au contraire, *Manon Lescaut* a été revue à l'Opéra-Comique avec plus de plaisir encore qu'à sa première apparition. Faure, madame Cabel, mademoiselle Lemercier, se sont fait applaudir comme de vieilles connaissances dans les rôles qu'ils ont créés. Desgrieux seul avait changé d'interprète : M. Puget était remplacé par M. Delaunay-Ricquier : nous y avons gagné un Desgrieux gras pour un maigre. Quant au chanteur, l'un vaut bien l'autre : c'est toujours jus vert et verjus.

Parlons aussi de *Fanchonnette*, qui va faire une rentrée triomphale sous les traits de madame Miolan-Carvalho. La pièce est remontée avec un soin exquis, nul doute que la musique ne soit toujours divinement chantée ; car la charmante bouquetière s'est retremée dans son repos comme dans la fontaine de Jouvence ; la voilà plus fraîche et plus vivace que jamais.

Le Vaudeville a suivi, — et il a bien fait, — l'exemple du Théâtre-Français et du Gymnase. Comme eux il a mis au pillage les deux volumes de proverbes de M. Octave Feuillet : c'est à cette riche mine d'or qu'il vient d'emprunter un petit acte pétillant d'esprit et de finesse, et qui a pour titre la *Fée*. Cette fée-là c'est la fée aux louis : demandez plutôt au caissier du Vaudeville.

Il y a loin de la fée de M. Feuillet à celle qui tient la *Queue de la poêle* de MM. Siraudin et Delacour. Autant l'une est chaste et délicate, autant l'autre aime le gros sel et la gaudriole : il lui faut des calembours, des coq-à-l'âne, des lazzi, des calembredaines, des balançoires ; pourvu qu'elle y trouve le mot pour rire, elle ne marchande pas sur la qualité. A parler sans détour, je ne conseillerais pas à une mère d'y conduire sa fille, mais en dehors des filles et des mères, il y a un public qui ne dédaigne pas les *saïsons*

de cette espèce et qui fera longtemps, j'en suis sûr, la queue à la *Queue de la poêle*.

Les Variétés ont la *tocade* du zouave. Après les zouaves pour rire, représentés par Ambroise, Lassagne et Christian, voici venir les zouaves pour tout de bon, les zouaves *retour de Crimée*. A ne vous rien céler, ils ne valent pas leurs devanciers, mais dame ! ce sont des zouaves *nature*, c'est du réalisme, comme on dit, et le réalisme est à la mode.

Ce qui n'est pas moins à la mode, c'est la marine, la marine de carton s'entend. Les exploits maritimes de MM. Crosnier, Fournier et Desnoyers, empêchaient M. Billion de dormir. L'Opéra, la Porte Saint-Martin, l'Ambigu, avaient un vaisseau, Franconi avait voulu avoir une escadre. Du premier coup il a mis en mer deux galères : Dieu veuille qu'elles arrivent à bon port ! Pourquoi deux galères, me direz-vous, dans un drame intitulé *Marie Stuart*, et que diantre la pauvre reine va-t-elle faire sur ces deux galères ? Ceci n'est pas de ma compétence : adressez-vous, s'il vous plaît, aux armateurs MM. Devicque et Crisafulli.

Le drame équestre, décidément exilé du Cirque, sa patrie, s'est réfugié à l'Hippodrome. C'est là qu'il faut aller assister aux émouvantes péripéties de la fameuse légende du sire de Franc-Boisy, mise en scène par M. Arnault aîné. C'est d'un tragique à fendre l'âme, et d'un fantastique à faire frissonner. L'auteur a suivi pas à pas le programme tracé par la chronique : procession des nourrices, amenant la fiancée à son noble époux, départ pour la croisade, inconscience de la châtelaine qui s'avise de faire la noce à Montmorency, en compagnie d'une bande d'étudiants, retour du sire de Franc-Boisy, sa colère en retrouvant sa légitime en pareille compagnie, poursuite acharnée, capture de la fugitive, exécution,

Lui tranch' la tête
D'un 'hall' de son fusil,

course furieuse du terrible châtelain et de son escorte aux troussees de la victime décapitée, qui s'enfuit sa tête sous le bras. Cette scène finale, due à l'imagination fantaisiste de l'auteur, couronne dignement cette épopée chevaleresque et drôlatique.

Le cheval n'est pas le seul quadrupède qui triomphe sur le turf de l'Hippodrome. Nous avons assisté ces jours derniers aux débuts d'une troupe de chiens savants, que l'affiche qualifie avec raison de *quadrumanes*. Figurez-vous de véritables jongleurs, qui dansent, valsent, *crampent*, font le saut périlleux, marchent sur un tonneau, sur une boule qu'ils dirigent à leur fantaisie, bref de petits Auriol à quatre pattes. Ces artistes d'un nouveau genre ont été accueillis avec une faveur qui a paru les flatter plutôt que les enorgueillir : leur tâche une fois accomplie, ils se sont retirés en frétilant de la queue, mais sans en avoir l'air plus fier. Noble modestie, trop rare, hélas ! chez leurs confrères à deux pieds !

L'été, qui fait la joie et la fortune des spectacles à ciel ouvert, tels, par exemple, que l'Hippodrome et les concerts de l'hôtel d'Osmond, où Musard fils rappelle et renouvelle les exploits de son père, fait le désespoir et la ruine des théâtres à huis clos. L'Académie elle-même, *proh pudor !* la grande Académie, l'Académie française, n'a pu lutter contre l'influence maligne du thermomètre, et la fameuse séance Montyon s'est jouée dans l'intimité entre une douzaine d'académiciens et une égale quantité d'auditeurs. O douleur ! ô néant de la gloire et de l'Académie ! est-ce la peine d'être vertueux pour se voir couronner devant des banquettes ?

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



L'automne commence à s'annoncer sérieusement. Lessoirées sont fraîches, le ciel prend une teinte grisâtre et un voile brumeux s'étend à l'horizon ; adieu les beaux jours ! C'est ainsi que s'use la vie, nous tournons éternellement dans le même cercle, n'ayant pour faire diversion à cette uniformité que quelques rares éclairs de bonheur, au milieu d'une foule de douloureuses péripéties !

Ces réflexions m'en rappellent d'autres de Chateaubriand, dans lesquelles règne une mélancolie si douce, une vérité si profonde, que je ne puis résister au désir de vous les citer.

« Un caractère moral s'attache aux scènes de l'automne, » disait-il. Ces feuilles qui tombent comme nos ans, ces

» fleurs qui se fanent comme nos heures, ces nuages qui
» fuient comme nos illusions, cette lumière qui s'affaiblit
» comme notre intelligence, ce soleil qui se refroidit comme
» nos amours, ces fleurs qui se glacent comme notre vie,
» ont des rapports secrets avec nos destinées. »

La plus grande partie du beau monde parisien est toujours bien loin de nous et ne songe nullement encore à revenir. Quant aux modes, on ne se hâte pas de faire paraître les nouveautés, et tout reste à l'état de projet. La maison *Gagelin* nous offrira incessamment ses merveilles en étoffes et confections, car je sais qu'elle a reçu déjà un grand nombre de choses ravissantes pour robes d'automne et d'hiver, mais tout cela reste mystérieusement caché, jusqu'à ce que l'on abandonne complètement les toilettes d'été, et il n'y a que les personnes privilégiées qui obtiennent de voir à l'avance ce que *M. Gagelin* nous réserve. En attendant que je puisse vous en donner le détail exact, je vous dirai que l'on commence à reprendre les taffetas à dispositions, ceux écossais et à dessins camaïeux ; les popelines unies et écossaises ; puis toutes les fantaisies qui se font en étoffes de soie, et dont la maison *Gagelin* possède un si beau choix.

En ce qui concerne les confections, on affirme que les talmas à manches se porteront encore, et que l'on fera, en outre, beaucoup de grandes basquines ajustées.

Les caracos d'intérieur, en étoffe de soie ou en velours, auront plus de vogue que jamais. Ce petit vêtement est chaud, confortable, élégant même dans sa simplicité, lorsqu'il est orné avec goût, d'une excessive commodité ; c'est justice que de ne pas l'abandonner.

On voit quelques chapeaux d'automne en crêpe de couleur foncée mélangé de velours. J'en ai même remarqué en crêpe blanc avec velours grenat. Quand un caprice est gracieux, on lui pardonne sa bizarrerie, et comme ce modèle sortait de chez madame *Alexandrine*, on ne peut douter de sa séduction.

Un grand nombre de chapeaux se font en taffetas mauve ou pensée recouvert de tulle noir point d'esprit ou à pois brodés. Parfois ce sont des perles de jais. Rien n'est plus joli et ne sied davantage. On les orne d'une couronne de violettes de deux tons.

Les chapeaux de velours plein se feront, dit-on, tous à passe claire.

Comme ornement, pour remplacer les fleurs ou plutôt établir avec elles une variété, on mettra souvent des guirlandes de plumes frisées. Du reste, madame *Alexandrine* compose en ce moment les plus ravissantes innovations, et tout cela paraîtra quand il faudra rejeter sérieusement les modes d'été.

Madame *Tilman*, dont le génie inventif ne se repose

Jamais, prépare aussi ses fleurs d'hiver et des coiffures charmantes, dont toutes nos belles dames voudront se parer. Les somptueux magasins de madame *Tilman* sont devenus le lieu de rendez-vous de l'aristocratie féminine, et la réputation de ses fleurs est maintenant européenne.

Les corsages des robes se font en ce moment très montants. On voit toujours des volants, mais aussi quelques jupes garnies en tablier. J'ai consulté M. *Audoyer*, au magasin de la ville de *Lyon*, pour savoir quels seraient, en passenterie, les ornements le plus en vogue. En général, ce sont tous ceux composés de boules, qui semblent devoir obtenir la préférence. Il y aura aussi des galons brochés, panachés, de nuances diverses, puis des effilés de fantaisie.

Comme nouveauté élégante, j'ai vu au magasin de la ville de *Lyon*, des agrafes d'argent pour manteaux de voyage, qui ont un cachet d'excessive distinction, autant par la richesse du travail que par la grâce des modèles. Cette innovation coquette est, je crois, appelée à un grand succès.

On dit que les volants gaufrés seront fort à la mode, ainsi que les ruches au bas des grands volants.

Quelques corsages de robes se garnissent, dans le dos comme sur le devant, en échelle, soit avec des galons, soit avec des bandes de velours. Parfois, dans le dos, ces bandes se posent en long autour de l'échanerure du cou, et figurent alors une espèce de pèlerine. Cela produit un assez bon effet avec les galons *pompons* de deux couleurs.

Quant à la façon des manches, rien de neuf jusqu'à ce jour. Il se fait quelques modèles de manches chevalières, c'est-à-dire à grands revers du bas, descendant à environ dix centimètres au-dessus du poignet, carrées et d'une largeur raisonnable.

Ces manches seront plus chaudes que les autres, mais moins habillées. Elles conviendront bien pour robes de demi-toilette.

La fraîcheur des soirées fait que l'on reprend les châles longs, qui sont, dans ce cas, mille fois préférables aux légères confections. Toutes les élégantes qui nous restent emportent dans leur équipage, pour aller en promenade au bois ou à la campagne, un de ces magnifiques cachemires si justement vantés que renferme le magasin du *Persan*, et lorsqu'elles reviennent le soir, elles s'enveloppent de ce moelleux tissu pour se préserver du froid qui pourrait être fatal à leur santé délicate.

En parlant des beaux cachemires du *Persan*, je crois utile de rappeler les immenses assortiments de dentelles que l'on y trouve, et d'ajouter que cette importante maison fait toutes les expéditions que l'on peut désirer en dentelles, ou cachemires des Indes et Français, pour corbeilles de mariage ou cadeaux.

Voici venir l'époque où l'on adopte, le matin, les coquets petits bonnets de lingerie, aussi madame *Colas*, dont nous admirons constamment les gracieuses innovations, vient-elle de créer des fantaisies délicieuses. Quelques-uns de ses bonnets sont entièrement brodés et à grandes barbes sem-

blables. D'autres figurent une fanchon, sur laquelle des coques de ruban se mêlent à la dentelle. Il y en a tout en tulle pour le négligé d'intérieur, durant la matinée, enfin, pour la nuit, ce sont de capricieux modèles, soit en jaconas brodé, soit en mousseline imprimée, qui tous ont un cachet de bon goût digne de la maison *Colas*.

Parmi les jolies toilettes d'automne qui se montrent, en voici deux que j'ai particulièrement remarquées, et dont je veux vous donner la description.

La première se composait d'une robe charmante en taffetas de couleur mauve uni. A la jupe, il y avait trois volants simplement ourlés. Le corsage était plat, très montant, à basques, boutonné tout du long. Aux manches se trouvaient trois bouillonnés terminés par un haut volant en biais et peu froncé. Au moment de sortir, la jeune dame qui portait cette toilette mit une basquine en taffetas noir ajustée et garnie d'un double volant de dentelle *Lama*. Au-dessus des volants, il y avait une petite ruche en ruban. Le corsage de la basquine était orné d'une semblable dentelle, formant berthe ronde devant et derrière. Un chapeau de gros de Naples mauve, recouvert de tulle noir brodé et orné de violettes de deux nuances, complétait cette mise à la fois simple et élégante.

Une autre personne avait une robe à larges rayures, vertes et noires, sur lesquelles serpentaient des guirlandes brochées. Cette robe sortait de la maison *Gagelin*, sa splendide beauté fait qu'il serait injuste de ne pas le dire. La jupe était unie, le corsage très long de taille en forme de basquine, mais devant coupé carrément à la *Raphaël*, et entouré d'un haut effilé vert et noir surmonté d'un galon assorti. Les manches étaient assez peu descendantes, plates jusqu'au coude, avec un poignet formé par une bande de galon, puis deux volants entièrement plats et en biais. Une grande pointe de dentelle noire, entourée d'un volant, ajoutait beaucoup de richesse à cette toilette. Pour coiffure, la dame avait un chapeau de crêpe rose orné de marabouts blancs et de blonde.

Je ne terminerai pas cette causerie, sans vous rappeler les excellents produits en parfumerie de la maison *Legend*, et, parmi eux, je vous engagerai à choisir dans les *extraits triples d'odeur à la mode*, pour mouchoirs, ceux à la *violette des bois* et à la *violette de Parme*, dont l'odeur est des plus enivrantes. Vous trouverez aussi chez M. *Legend* des poudres à sachets super fines; un grand nombre de cosmétiques pour le teint; la fameuse *muélosine* au quinquina, qui arrête la chute des cheveux, et une foule d'autres choses qu'il serait trop long d'énumérer. Pourtant, je citerai encore de riches éventails, ainsi que des gants de première qualité, sortant des meilleures fabriques de Paris.

Maintenant, que vous dirai-je? La chasse est ouverte, bien des gens sont à l'affût du gibier, moi je vais me mettre à celui des nouveaux caprices de la mode, mon butin sera plus léger, mais du moins il ne coûtera pas une goutte de sang!

Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 475.

TOILETTE DES EAUX. — Chapeau rond en paille, garni de rubans de taffetas.

Robe en taffetas, à trois volants.

Pelisse en mousseline claire.

Le haut forme *pièce*, froncée en travers et coupée de coulisses en mousseline, dans lesquelles sont passés des rubans de soie de couleur.

Le bas est garni d'un bouillon, à deux têtes, en mousseline,

avec une coulisse doublée de ruban comme celles du haut.

TOILETTE DE PROMENADE. — Chapeau en paille d'Italie, orné de plumes noires. Brides en ruban de taffetas écossais.

Redingote en *gros d'Orient*, garnie devant, tout au long, de *boutons aiguillettes* en passenterie.

Manches à bouffants, se terminant par un volant cachemire du *Persan*.

L'OISELEUR ET SON CANARI.

Arrivé à Clèves, j'avais pris, pour toute la durée de la foire, mon logement dans la maison d'une famille prussienne très respectable.

Pendant les jours consacrés à la fête foraine, des troupes de musiciens ambulants ont coutume d'aller de maison en maison, et elles sont partout hospitalièrement admises à se faire entendre. Une après-dînée, au moment où le dessert venait d'être servi, une de ces compagnies d'artistes se présenta et fut introduite dans la salle à manger. Le petit concert étant fini, les musiciens, qui avaient fait leur collecte, saluèrent la société et se disposèrent à partir, lorsqu'un oiseleur, renommé pour l'art qu'il mettait à faire l'éducation de la race emplumée, se présenta à son tour. On comprend qu'il fut accueilli avec faveur par notre réunion, qui était nombreuse et surtout désireuse de voir de quoi le célèbre professeur d'oiseaux était capable. Les musiciens, qui n'ignoraient pas la réputation dont il jouissait, demandèrent et obtinrent sans peine la permission de rester. D'ailleurs, chacun de nous partageait leur curiosité. Car tous les prodiges, tous les tours d'adresse qu'on avait vu exécuter par des ânes, des chiens, des chevaux ou d'autres animaux savants, étaient, disait-on, merveilleusement dépassés par l'intelligence étonnante dont le canari de cet oiseleur faisait preuve.

Le charmant oiseau apparut. Il était perché sur le doigt de son maître qui lui parla en ces termes :

— Bijou, te voici en présence d'une société très honorable. Songe à faire de ton mieux pour répondre à l'attente de ces messieurs et de ces dames; car renommée oblige. Tu as acquis une gloire incontestée jusqu'à ce jour; tâche de la soutenir. En un mot, montrons que nous sommes le véritable bijou des canaris.

Pendant cette allocution, l'oiseau eut l'air d'écouter le plus sérieusement du monde, prenant réellement l'attitude de l'attention, s'inclinant vers la bouche de son maître, et faisant de la tête un signe intelligent d'assentiment chaque fois que l'oiseleur terminait une de ses périodes : jamais pantomime ne fut plus expressive.

— Voilà qui est très bien, dit l'homme en levant son chapeau pour saluer le canari. Voyons maintenant si tu es digne de ta réputation. Commence par nous donner un petit air.

Aussitôt l'oiseau se mit à chanter. Mais le maître l'interrompit au même instant en s'écriant :

— Fi donc! qu'est-ce que c'est que ce chant-là? On dirait du croassement d'un corbeau enrôlé. Allons, fais-nous entendre quelque chose de plus pathétique.

Alors le canari se mit à gazouiller comme si son petit gosier se fût changé en un luth de fée.

— Plus vite, dit l'oiseleur... Doucement... Très bien. Mais que faisons-nous de cette petite tête et de cette petite patte? Ma foi, je ne m'étonne pas de l'entendre ralentir et presser tour à tour ta musique; car tu oublies de battre la mesure... Ah! maintenant voilà un vrai bijou! Bravo! bravo, mon petit ami!

L'oiseau exécutait admirablement tous ces ordres et ces conseils. Il battait la mesure de la patte et de la tête, animait sa mélodie par l'accent et par le mou-

vement. En un mot, il y mettait une expression qui semblait l'écho fidèle des sentiments qu'il éprouvait, et il observait les règles les plus délicates de l'art du chanteur. Aussi des applaudissements répétés éclatèrent dans toutes les parties de la salle, et les musiciens eux-mêmes s'avouèrent vaincus par leur émule ailé.

— Comment! s'écria l'oiseleur d'un ton irrité, est-ce avec une pareille insouciance que tu reçois les éloges que ces messieurs et ces dames t'adressent?

À l'instant même le canari s'inclina respectueusement, à la vive satisfaction de l'assemblée.

Ensuite il fit l'exercice militaire avec un petit fusil de paille. Après quoi son maître lui dit :

— Mon pauvre Bijou, tu as rudement travaillé, et tu dois être un peu fatigué. Pourtant quelques petites gentillesses encore, et tu pourras te reposer. Montre à ces dames comment on fait la révérence.

Ici l'oiseau, croisant ses pattes effilées, se baissa et se releva gracieusement et avec une aisance qui eût fait honte à la plupart de nos belles dames.

— Fort bien, mon chéri. Maintenant un salut de la tête et des pieds.

Et, ma foi, ce fut un salut que les élégants de dix lieues à la ronde auraient eu de la peine à exécuter.

— Finissons par une polka, mon brave petit camarade. C'est cela! tiens-toi bien, la tête haute.

La vivacité joyeuse et l'empressement avec lesquels l'oiseau exécuta le dernier commandement de son maître provoquèrent une nouvelle explosion d'applaudissements enthousiastes, auxquels les musiciens joignirent une ritournelle triomphale. Bijou lui-même semblait éprouver la noble soif de la gloire : il agitait ses petites ailes et gazouillait d'un air vainqueur.

— Mon ami, tu as parfaitement répondu à mon attente, lui dit alors l'oiseleur en caressant doucement son élève emplumé. Aussi tu peux maintenant faire un petit somme, tandis que je vais prendre ta place.

Aussitôt le canari se mit à faire semblant de s'endormir, fermant d'abord un œil, puis l'autre, abaissant ensuite la tête et se penchant tellement d'un côté que les mains de plusieurs personnes s'avancèrent pour l'empêcher de tomber. Mais, au premier contact d'une de ces mains empressées, il parut se réveiller tout à coup, et il se pencha de l'autre côté. Enfin, le sommeil parut l'avoir rendu entièrement immobile.

Alors le maître l'enleva de son doigt et le coucha sur la table, où cet homme nous assura que l'oiseau resterait profondément endormi, pendant qu'il allait avoir l'honneur de s'escrimer lui-même de son mieux pour remplir l'intermède. A ce moment un des convives offrit un verre de vin à l'oiseleur. Mais, comme celui-ci avançait la main pour le prendre, l'oiseau se releva brusquement, sembla réclamer sa part de la noble liqueur, et plongea son petit bec dans le verre, après quoi il se recoucha et reprit son sommeil, tandis que son maître, après l'avoir traité de petit gourmand, commença l'exhibition de ses talents personnels. Son principal exercice consistait à faire des tours d'équilibre avec une pipe pendant qu'il en fumait une autre. Parmi les poses qu'il prenait successivement, il y en avait de si difficiles, et il les exécutait avec tant d'adresse, qu'il eut bientôt absorbé l'attention géné-

rale. Or, comme il s'escrimait de la sorte, un énorme chat noir, qui sans doute faisait le guet dans quelque coin où l'on ne soupçonnait pas sa présence, s'élança d'un seul bond sur la table, saisit le pauvre canari et partit comme une flèche par la fenêtre sans que personne eût pu l'arrêter.

En un clin d'œil toute l'assistance vint dans la salle pour courir après le chat. Cependant, quelque empressement qu'on y mit, on ne put sauver l'oiseau. Il était mort. Quand l'oiseleur rentra, tenant à la main le corps déchiré de son élève, et le regardant tout consterné et avec une expression d'angoisse impossible à décrire, chacun de nous fut saisi d'une compassion profonde. Il le coucha sur la table et se prit à pleurer à chaudes larmes.

— Ah! pauvre petit, s'écria-t-il, quelle perte! quelle perte irréparable! Pendant quatre ans tu as mangé dans ma main, tu as bu sur mes lèvres, tu as dormi sur mon cœur. Tu as été ma joie, mon gagne-pain, ma santé, ma force. Maintenant que tu n'es plus, que vais-je devenir? Grâce à toi j'étais le bienvenu partout. Mais ta mort n'est-elle pas la juste punition de ma vanité? Si je m'étais contenté de tes heureux talents, je ne serais pas réduit au désespoir qui me navre, tu serais encore penché sur mon doigt ou couché sur ma poitrine. Ma vanité m'a perdu. J'ai voulu tirer gloire de mes propres talents, et mon orgueil a reçu le châtement qu'il méritait; car te voilà étendu mort et mutilé. Maudit soit le moment où je suis entré dans cette maison! Plus maudit encore soit l'horrible monstre qui t'a tué! Maudit sois-je moi-même qui suis la cause de ta perte! Je n'aurais pas dû te quitter des yeux, pendant que tu tenais les tiens fermés par plaisanterie. O Bijou, mon chéri, mon unique trésor! que ne suis-je mort puisque tu n'es plus!

Les lamentations du pauvre oiseleur étaient si déchirantes, sa désolation et son désespoir si navrants, que l'expression me manque pour les traduire. Enfin il tira de sa poche un petit sac de velours vert tout fané, et en sortit quelques flocons de laine et de coton qui enveloppaient ses sifflets d'appel et d'autres instruments de son métier. Ceux-ci il les jeta avec mépris sur la table, et il forma de la laine et du coton un petit lit sur lequel il posa les membres mutilés, les plumes brisées et ensanglantées du canari. Pendant ce temps il ne cessait de se lamenter. Mais l'expression de son désespoir s'était radoucie par degrés, comme il arrive toujours quand la première violence de la douleur a émoussé dans une certaine mesure les fibres de la sensibilité, et que l'âme, trop accablée par l'effet, n'est plus capable d'en considérer complètement la cause. Il est inutile de dire qu'il n'y avait personne dans toute la salle qui ne sympathisât avec lui. Les musiciens surtout, que l'exercice lui-même de leur art rend plus accessibles à l'attendrissement, partageaient vivement l'angoisse du pauvre oiseleur. Ce ne fut pas sans une émotion profonde que nous vîmes ces braves gens se grouper en cercle, et, après avoir échangé quelques paroles à voix basse et s'être essuyé les yeux, détacher l'un d'eux pour glisser dans la poche de l'homme une petite bourse de toile contenant le produit de la quête qu'ils avaient faite parmi les convives après leur concert. Cependant cette opération ne put se faire sans que l'oiseleur s'en aperçût. Il retira vivement de sa poche la bourse que le musicien y avait

lâchée couler. Malheureusement il en fit sortir en même temps, par mégarde, un autre petit sac, dont la vue renouvela toute sa douleur. En effet, c'était la provision de graine du canari, la nourriture de ce compagnon chéri qu'il venait de perdre. Rien ne saurait exprimer l'effet produit sur l'infortuné par cette circonstance fortuite. Il jeta au loin l'argent, non pas avec un sentiment d'ingratitude, mais avec un véritable sentiment de désespoir. Il ouvrit le sac, qui était lié par un ruban rouge; puis, prenant quelques graines, il les mit dans le bec de l'oiseau mort, et s'écria :

— Hélas! pauvre Bijou, tu ne picoteras plus rien dans ma main qui t'a nourri pendant un si grand nombre d'années! Souviens-toi quelle fut notre joie à tous deux quand j'achetai pour toi ce sac tout plein de graine. Fût-il plein d'or, il serait à toi, et, certes, tu l'aurais mérité.

— Eh bien! il sera rempli, et rempli d'or si cela m'est possible, dit en ce moment le maître de la maison.

Cet homme bienfaisant se leva aussitôt, et, prenant le petit sac, il y mit quelques pièces d'argent. Ensuite il le passa à son plus proche voisin en disant :

— Qui pourrait refuser de suivre mon exemple? Car, s'il fut jamais un cœur aimant et reconnaissant, c'est certainement celui de cet infortuné.

— En effet, quel que soit l'objet qui inspire de tels sentiments, c'est toujours une vertu rare et qui mérite d'être récompensée, ajouta le voisin qui, à son tour, glissa son contingent dans le sac, dont il fit tomber la graine si adroitement que l'oiseleur ne s'en aperçut point.

On comprend l'empressement que chacun mit à contribuer pour sa part à une œuvre de générosité dont le but était de réparer, autant que cela est possible à l'argent, la perte que l'oiseleur avait subie. Aussi le sac ne tarda pas à se trouver garni d'une somme assez ronde. La dernière personne à laquelle il parvint était une très belle jeune fille, qui, après y avoir déposé son offrande, le ferma aussitôt, et dont le visage se couvrit au même instant d'une vive rougeur. Un esprit soupçonneux aurait pu croire que cette jeune personne, si empressée de déguiser sa libéralité, ne donnait que peu de chose ou que peut-être même elle ne donnait rien du tout. Mais la bienveillance, qui ne présuppose pas si facilement le mal, pouvait conjecturer, avec plus de raison que cette rougeur, loin de trahir la crainte de voir découvrir un acte d'avarice ou d'hypocrisie, annonçait la bienfaisance embellie par la modestie. Aussi bien la vérité ne tarda pas à s'éclaircir. Une main curieuse ayant pris le sac, en vida le contenu sur la table, et parmi les pièces qui en étaient sorties, on vit briller un ducat d'or. Au même instant tous les regards se portèrent sur la jeune personne comme pour lui dire :

— Cette pièce est la vôtre.

Il lui était difficile de nier le fait, trop lisiblement écrit sur sa charmante figure. Cependant elle mit en œuvre tous ses efforts pour repousser la flatteuse accusation qui venait de se produire, et les larmes involontaires qui, pendant cette espèce de lutte, roulaient de ses yeux, ne firent que donner contre elle un témoignage de plus.

— Eh bien! si personne ne veut reconnaître ce

ducat intrus, je le reconnais comme mien, dit le maître de la maison, qui était l'oncle de la jeune fille.

En disant ces mots, il prit la pièce d'or, et la remplaça par deux autres qui allèrent grossir la quête.

Au milieu de ces manifestations de cordiale sympathie, le pauvre oiseleur, qui en était l'objet, sembla hésiter d'abord entre la douleur et la joie, et ses yeux se fixaient tour à tour sur l'oiseau inanimé et sur la bienfaisante compagnie.

Cependant le sentiment de la reconnaissance finit par prendre le dessus, et la douleur du malheureux parut se calmer. S'il avait perdu un oiseau, n'avait-il pas gagné en retour la bienveillance de plusieurs personnes charitables ? A la vérité, dans cet oiseau il avait mis son orgueil et il y avait eu son gagne-pain. Mais avait-il encore le droit de s'occuper uniquement de ses regrets et de ne songer qu'à déplorer la perte qu'il venait de faire ?

Il accepta donc la bourse généreusement remplie jusqu'au bord, comme le sac de Benjamin, et il salua la compagnie sans pouvoir proférer une seule parole.

Puis, enveloppant le corps du canari dans son linceul de laine et de coton, il se retira en nous jetant un de ces regards qui vont jusqu'au fond du cœur, mais dont le langage le plus éloquent ne saurait traduire l'expression.

En sortant, il fit signe aux musiciens de le suivre. Ils se rendirent à cette muette invitation, et firent entendre des accords qui n'eussent pas été déplacés aux funérailles de Juliette. Sous l'empire de l'émotion que j'éprouvais, je ne pus m'empêcher de les accompagner jusqu'à la porte de la maison. M'étant arrêté sur le seuil, je vis l'oiseleur insister, mais en vain, pour faire reprendre leur argent aux généreux compagnons qui avaient pris l'initiative de la collecte.

PRATT.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Suite. — Voir page 123.)

A côté des poètes de la Renaissance, il serait injuste de ne pas mentionner les écrivains plus sérieux,

comme les historiens et les philosophes. Ceux-ci abandonnent les vaines disputes de la scolastique et abordent le domaine de la pensée ; ceux-là, distançant les naïfs chroniqueurs du moyen âge creusent les faits, étudient les analogies, déduisent les conséquences et posent en un mot les premières assises de la science historique, dont les Guizot, les Thierry, les Monteil ont, de nos jours, parachevé le couronnement.

Les *Mémoires historiques* de Guillaume du Bellay, en oubliant leur partialité, nous initient merveilleusement au règne de François I^{er}, et leur style exhale une saveur toute gauloise ; c'est ainsi que, pour nous dépeindre le faste et la profusion du camp du Drap d'or, entre Ardres et Guines, lors de l'entrevue du vainqueur de Marignan et de Henri VIII d'Angleterre, il dit :

« Plusieurs y portèrent leurs moulins, leurs forêts et leurs prés sur les épaules. »

Son frère, Martin du Bellay, historien comme lui, était devenu roi d'Yvetot, par son mariage avec Élisabeth Chenu, héritière de cette principauté.

Henri IV avait raison d'appeler les *Commentaires* de Blaise de Montluc : *le Bréviaire des soldats* !

Nul livre ne respire et n'inspire mieux le sentiment du devoir, et certes il est digne du capitaine qui adressait ce discours à sa compagnie, lors de l'attaque de Boulogne-sur-Mer :

« Amis, il faut prendre cette enseigne anglaise plantée sur la courtine ! Si, en y allant, quelqu'un d'entre vous recule, je lui coupe les jarrets. Coupez les miens, si je ne vous donne l'exemple. »

L'éloge des *Discours politiques et militaires* de Lanoué est tout entier dans cette phrase qu'on y lit :

« Tant que j'aurai une goutte de sang et un arpent de terre, je l'emploierai pour

la défense de l'État où Dieu m'a fait naître. »

A côté de ces noms, il suffit de citer Castelnau, Brantôme, de Thou, et nous aurons passé en revue



Molière et sa servante Laforêt.

tous les historiens de l'époque. Parmi les ouvrages philosophiques, on remarque le *Contr'un* de la Boétie, la *République* de Bodin, où Montesquieu a puisé la théorie de l'influence du climat sur le gouvernement des peuples, les *Trois vérités* de Charron, et les *Essais* de Montaigne, génie bizarre et primesautier qui réalisa ce mot si juste, si profond : « Qu'un peu de science nous éloigne de la religion, et que beaucoup de science nous y ramène ! » et mourut en adorant la sainte hostie au moment de l'élévation. A la suite de ces penseurs, s'y rattachant par l'idée, s'ion par la forme, il faut mentionner les auteurs de la *Satine Ménippée*, Pithou, Rapin, Leroi, Chrestien, Jean de la Taille, qui se battit si bravement au combat d'Arnay-le-Duc, qu'Henri IV courut l'embrasser et lui dépêcha son chirurgien pour panser ses blessures, et Passerat dont l'épithaphe latine peut se traduire ainsi :

Mon passé, voyageur ! hélas ! problème sombre...
Mais veux-tu l'avenir ? par moi, tu le sauras.
Ainsi que je le suis, quelque jour tu seras
Une poussière, une ombre et le rêve d'une ombre.

Les derniers représentants de l'école poétique de Ronsard, avant Malherbe, furent le cardinal Duperron, le même dont sa sainteté le pape Paul V disait à son conseil : « Prions Dieu qu'il inspire le cardinal Duperron, car il nous persuadera tout ce qu'il voudra, » et Desportes, toujours préoccupé de ses élégies comme un mathématicien de ses théorèmes, au point d'en oublier les soins de son extérieur; si bien qu'un jour Henri III, le voyant crotté, râpé, dépenaillé, augmenta de cinq cents livres la pension qu'il lui faisait, afin qu'il ne se présentât plus devant lui qu'avec des habits convenables.

La langue française s'altérait avec tous ces poètes, par l'imitation et l'emprunt des formes grecques et latines poussés jusqu'à l'abus, lorsque Malherbe vint, précurseur de Boileau, imposer à la poésie des règles, des limites trop inflexibles, trop resserrées à coup sûr; mais l'exagération du mal entraînait fatalement celle de la répression. Si Malherbe n'est pas un poète de premier ordre, s'il doit à une distraction typographique son plus beau vers :

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses !

qu'il avait écrit :

Et Rosette a vécu ce que vivent les roses !

on ne saurait lui contester une étude constante de l'harmonie, établie par la suppression de l'hiatus, la proscription des enjambements, et un profond respect de la langue. Ainsi, à son lit de mort, il reprit sa servante pour un tour de phrase vicieux : c'était pousser bien loin l'héroïsme de la grammaire.

Mathurin Regnier n'accepta pas la réforme de ce *tyran des mots et des syllabes*, comme parlait Balzac; et non plus Théophile Viaud, dont nous citerons cette cuisante épigramme sur une dame qui demandait un parallèle entre elle et le soleil :

Que me veut donc cette importune ?
Que je la compare au soleil.
Il est commun, elle est commune,
Voilà ce qu'ils ont de pareil.

Mais leur résistance fut sans écho, et les autres poètes contemporains suivirent la nouvelle législation.

de Malherbe, *dura lex sed lex!* loi rigoureuse, mais, c'était la loi.

Ainsi Maynard qui, demandant une faveur au cardinal de Richelieu, finissait ainsi sa harangue :

« Quand au séjour des ombres je rencontrerai François I^{er}, ce protecteur des lettres, s'il s'informe de ce que vous avez fait pour moi, que voulez-vous que je réponde? Un mot, Eminence, un seul mot ?

« Rien ! » répliqua le cardinal-ministre. » Et il tourna le dos au solliciteur ébahi.

Ainsi Racan, Malleville, Gomberville, tout fier de n'avoir pas employé une seule fois le mot *car* dans son roman de *Polexandre*, et Sarrasin, l'auteur de la *Pompe funèbre de Voiture* et de tant d'ingénieux badinages. Chez lui, le rimeur n'était que la doublure de l'homme d'esprit, mais l'homme d'esprit était de race : qu'on en juge.

Le prince de Conti le conduisait à Chantilly, lorsqu'à l'entrée d'un village leur carrosse est arrêté par l'échevinage du lieu réuni pour haranguer le prince; l'orateur commence pompeusement, et l'exorde touche à sa fin quand, soudain, le pauvre diable demeure bouche béante, ruminant son dernier morceau de phrase, demandant vainement à sa mémoire rebelle le reste du discours... Sarrasin saute à bas du carrosse, repousse le rustique Cicéron, prend sa place, et, dans une brillante improvisation, achève le thème de son prédécesseur, non sans railler finement les bonnes gens de l'endroit qui n'y entendent malice, bien au contraire, puisqu'en reconnaissance ils lui envoient le vin d'honneur à Chantilly.

La tragédie à son tour allait recevoir des lois, et vraiment elle en avait besoin pour se relever du discrédit qu'avait jeté sur elle la prolifique fécondité de Hardy. Richelieu songeait à fonder l'Académie française, et encourageait les efforts des gens de lettres. La *Sophonisbe* de Mairet fut alors le chef-d'œuvre du moment et rapporta bon nombre de gratifications à son auteur qui, à l'encens des louanges, avouait préférer des hécatombes de Poissy, avec une large effusion de vins d'Arbois, de Beaune et de Condrieux, et ne voulait, disait-il, de lauriers que sur les jambons de Mayence. Gombaud, le père des *Danaïdes*, avait le caractère plus fier, si la chronique est vraie.

Après une lecture d'une de ses pièces, son auditeur, le cardinal de Richelieu, lui dit :

« Voilà des choses que je n'entends point.

— Ce n'est pas ma faute ! » répliqua Gombaud.

Bientôt le tout-puissant ministre réunit autour de lui cinq auteurs et leur accorda l'honneur de sa collaboration. *Mirame* est le meilleur produit de cette association.

Il n'en faut parler davantage, sinon pour signaler la royauté d'Aristote proclamée par ce quinquemvirat. Parmi les tragiques de ce temps, on trouve encore à citer quelques noms :

Duryer, auquel Sommanville payait la feuille de traduction un petit écu, quatre francs le cent de grands vers et quarante sous le cent de petits; Duryer qui a inspiré à Colletet l'un des mots les plus poignants de la misère littéraire :

« Duryer est mort pauvre, et moi je vis comme il est mort ! »

La Calprénède dont le *Mithridate*, représenté le jour de l'Épiphanie, tomba parce qu'un mauvais plai-



2

Jules David

Lithographie Imp. et Sculp. de Brunet et Cie.

475

J. Goussier

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

*Modes de M^{lle} Alphonsine. Corollets de la M^{me} R. Shopiteau. Robes de Pauline Couter. Fleurs de
 Vilmanjeun. de L^{re} M^{lle} Imperatrice et R^{de} de S. M. la Reine d'Angleterre. Châles des M^{mes} du Versau.
 Dentelles de G. Diolard. Rubans et Passementeries d'Andoyer (à la Ville delyon) Corslets de M^{me} Myppolite. Fourne de S. M^{te}
 L'Imperatrice. Parfums. Gants. Eventails de Vagner. Saboullée. Envoi de la M^{me} de Commission L'Esjalle & C^{ie}*

Sold at Stationers' Hall.

LONDON at the Reading Office at Greek Street, John NEW-YORK, Finney & Co. General Agents.

MADRID, F. J. de la V^{ta}.

... du portier, e
... la coupe en
... le roi boit »
... qui, vis
... de la destin
...
« C'est un escor
— Ah! c'est vra
... »
... il ar
... des pites. Le
... de si d'ro
... un peu
« C'est, il n'y
... »



— Il fut l'assesi
— C'est juste, la
... qu'ils s'en d
... de leurs vo
... bonds, courru
... furent condu
... le lendemain à
... victimes, et à
... que d'en fin
... mentionner la
... roman que Dou
... mais qui a po
... montage d
... et des che
...-Loyal y est; l
... quinquessenc
... de Julie d'An
... château de Vi
... , s'y trou
... de la littér
... la jeune reine
... ces romans,

sant du parterre, en voyant le roi de Pont porter à ses lèvres la coupe empoisonnée, s'était écrié : « Le roi boit ! le roi boit ! » Au reste homme d'esprit, ce La Calprénède qui, visitant l'hôtel d'un financier, s'informait de la destination d'un escalier dissimulé dans la muraille :

« C'est un escalier dérobé, lui dit-on.

— Ah ! c'est vrai, dérobé comme le reste de la maison. »

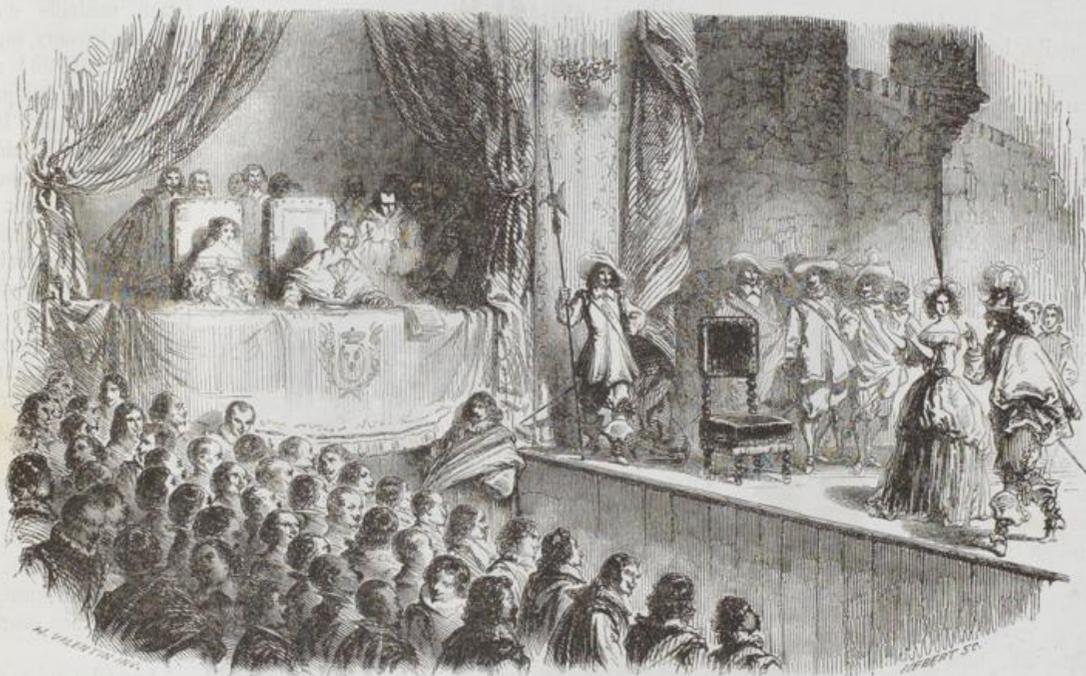
Seulement il avait au plus haut degré l'irritable vanité des poètes. Le cardinal de Richelieu, après une lecture de sa *Bradamante*, trouvait la pièce bonne, mais les vers un peu lâches.

« Cadédis, il n'y a rien de lâche dans la maison de La Calprénède ! » riposta le rimeur gascon.

Scudéry, gouverneur de Notre-Dame-de-la-Garde, forteresse de Provence, dont toute la garnison consistait dans un suisse peint avec sa hallebarde sur la porte. On raconte de cet auteur une anecdote assez plaisante, qui a fourni à M. Scribe l'un de ses plus jolis vaudevilles : *L'Auberge, ou les Brigands sans le savoir*.

Scudéry voyageait avec sa sœur en Provence ; ils occupaient dans une hôtellerie une chambre contiguë à la salle commune où buvaient quelques porteballes. A cette époque, le frère et la sœur travaillaient en collaboration au roman de *Cyrus*, et, avant que de souper, discutaient le plan d'un chapitre :

« Voyons, que ferons-nous du prince Mazare ? demandait l'un.



Première représentation de *Mirame* au Palais-Cardinal.

— Il faut l'assassiner, répondait l'autre.

— C'est juste, la mort doit nous en débarrasser. »

Sans qu'ils s'en doutassent, leur conversation était entendue de leurs voisins, qui, croyant avoir affaire à des bandits, coururent prévenir la justice. Scudéry et sa sœur furent conduits en prison, et eurent quelque peine le lendemain à expliquer le quiproquo dont ils étaient victimes, et à recouvrer leur liberté.

Avant que d'en finir avec ce nom de Scudéry, nous devons mentionner la *Clélie* de mademoiselle de Scudéry, roman que Boileau appelait une boutique à verbiage, mais qui a pour nous — la postérité — l'appréciable avantage d'offrir la reproduction fidèle des hommes et des choses de l'époque où il parut. Tout Port-Royal y est ; le langage qu'on y parle est le phœbus quintessencié qu'on distillait dans le salon bleu de Julie d'Angennes, à l'hôtel Rambouillet ; et le château de Villars, propriété de la famille de Praslin, s'y trouve minutieusement décrit. L'influence de la littérature espagnole, mise à la mode par la jeune reine Anne d'Autriche, se fait sentir dans ces romans, sortes d'épopées en prose qu'écri-

vent successivement d'Urfé, La Calprénède et les deux Scudéry.

Le poème épique essaie vainement de lutter contre ces romanesques productions, et le public n'accueille ni le *Moïse sauvé* du pauvre Saint-Amand, avec ses poissons aux fenêtres de la mer Rouge regardant passer les Hébreux, ni le *Saint Louis* de Lemoine, que Boileau déclare trop fou pour en dire du bien, trop poète pour en dire du mal, ni le *Clovis* de Desmarests, un des cinq auteurs de Richelieu, ni la *Pharsale* de Brébeuf, ni l'épopée de Chapelain. Le ridicule jeté sur ce dernier par sa perruque métamorphosée en comète — bien que les comètes aient des cheveux, et la perruque n'en avait pas, — nuisit injustement à son œuvre, car, en dépit de Boileau, voici de beaux vers sur le Tout-Puissant :

Loin des murs flamboyants qui renferment le monde,
 Dans le centre caché d'une clarté profonde,
 Dieu repose en lui-même, et vêtu de splendeur,
 Sans bornes, est rempli de sa propre grandeur.
 Une triple personne en une seule essence,
 Le suprême pouvoir, la suprême science
 Et le suprême amour, unis en trinité,

Dans son règne éternel forment sa majesté...
 Sous son trône étoilé, patriarches, prophètes,
 Apôtres, confesseurs, vierges, anachorètes,
 Et ceux qui, par leur sang, ont cimenté la foi,
 L'adorent à genoux, saint peuple du Saint Roi...
 De son être incréé tout est la créature,
 Il voit rouler sous lui l'ordre de la nature,
 Des éléments divers est l'unique lien,
 Le père de la vie et la source du bien !

Le chef-d'œuvre que n'enfantait pas l'épopée, la tragédie allait le donner à la France. Corneille abordait, en l'anoblissant, le théâtre ; Corneille, le père de la comédie avec le *Menteur*, de la tragédie antique avec les *Horaces*, de la tragédie chrétienne avec *Polyeucte*, de la tragédie chevaleresque avec le *Cid*, Corneille, le bréviaire des rois, et auquel il aurait fallu un parlement de ministres d'État pour le bien juger, — l'opinion est du maréchal de Grammont et de Louvois. Et pourtant l'Académie condamna le *Cid* ; il est vrai qu'un peu plus tard elle devait laisser mourir Molière en dehors d'elle...

Le *Venceslas* et le *Saint-Genest* de Rotrou sont des œuvres cornéliennes où se peint en traits magnifiques le magistrat qui, sollicité d'abandonner Dreux ravagé par la peste, fit, huit jours avant sa mort, cette sublime réponse :

« Le salut des citoyens m'est confié, j'en répons à la patrie ; je ne trahirai point l'honneur et ma conscience ; je périrai à mon poste : au moment où je vous écris, les cloches sonnent

pour la vingt-deuxième personne qui est morte aujourd'hui ; ce sera pour moi quand il plaira à Dieu. »

L'*Achille* et la *Cléopâtre* de Benserade ne valent guère, mais en revanche on retrouve dans ses poésies légères l'enjouement et la saillie de l'enfant qui, lors de sa confirmation, interrogé par l'évêque de Bayeux sur le point de savoir s'il voulait changer son prénom juif d'Isaac contre un de ceux du calendrier catholique, répondit qu'il y consentait à la condition de recevoir du retour.

« Garde-le donc, reprit en souriant le prélat, tu le rendras illustre. »

Le nom de Benserade amène sous notre plume celui de Voiture. Tout le Paris lettré d'alors prit fait et cause

dans leur querelle de sonnets, l'un sur Job, l'autre sur Uranie, et les ruelles se partagèrent en Jobistes et en Uraniens. Voiture était un bel esprit dans toute l'acceptation du mot. Voici un trait qui le peint à merveille. Introduceur des ambassadeurs et interprète de la reine mère, il prêta un jour dans sa traduction à l'envoyé d'une cour étrangère de très belles choses qu'il n'avait pas dites. Quelqu'un le lui fit observer :

« S'il ne le dit pas, il doit le dire, » répliqua-t-il.

Cependant, pour être juste, nous devons reconnaître l'infériorité de Voiture vis-à-vis de Balzac. Celui-ci fut un grand prosateur et mérite de vivre dans la

mémoire des lettrés, quand bien même la fondation d'un prix à l'Académie française (une médaille d'or pour un discours, supprimée en 1793) ne le recommanderait pas à leur souvenir. Un peu plus tard, l'humble prose compta de nouvelles illustrations :

L'auteur des *Maximes*, Larocheffoucauld, le héros de la Fronde, timide au point de ne vouloir siéger parmi les Quarante, pour ne pas parler en public.

Descartes, le grand philosophe auquel on doit cette belle pensée : « Quand on me fait offense, je tâche d'élever mon âme si haut, que l'offense ne parvienne pas jusqu'à elle. »

Lancelot qui se délassait de ses graves travaux en apprêtant les modestes repas des solitaires de Port-Royal.

Nicole, naïf jusqu'à l'enfantillage, habitant les rues lointaines du quartier Saint-Marceau, parce que, di-

sait-il, « les ennemis, qui ravagent tout en Flandre et menacent Paris, entreront par la porte Saint-Martin avant que de venir chez moi. »

Pascal, grand génie égaré par le doute et reconquis par la religion, qui, entre deux chefs-d'œuvre, confectionnait des sabots au phalanstère de Port-Royal.

La muse de Corneille avait montré à la France l'énergie, la grandeur d'âme, l'héroïsme ; il était réservé à Racine de lui révéler la grâce et les délicatesses du sentiment. Comme son illustre modèle avait écrit le *Menteur*, il improvisa les *Plaideurs*, cette charmante comédie qui suffit à prouver la vérité de cette parole de Boileau :

« On me dit malin, mais Racine l'est bien plus que moi. »



La critique du *Cid* présentée au cardinal de Richelieu.

Dans ce dernier genre on avait remarqué Poisson, le créateur des Crispins; Saint-Évremond, dont les productions étaient si goûtées, que le libraire Barbin n'avait qu'un mot pour tous les auteurs: «Faites-moi du Saint-Évremond!» Scarron, *malade indigne de la reine*, et Quinault, auquel remonte l'origine du droit proportionnel touché par les auteurs sur les représentations théâtrales.

Sa comédie des *Muses rivales* avait été présentée par Tristan l'Hermite aux acteurs de l'hôtel de Bourgogne, qui en offrirent cent écus; mais apprenant qu'elle était de Quinault, débutant littéraire, ils n'en voulurent plus donner que cinquante, et, après quelques pourparlers, on convint que l'auteur recevrait le neuvième de la recette pendant la nouveauté de son ouvrage.

Mais Molière arriva, et toutes ces réputations s'éteignirent comme les étoiles au lever du soleil. C'est qu'il avait parlé vrai, ce spectateur de la première représentation des *Précieuses ridicules*, en s'écriant:

«Bravo, Molière, voilà la véritable comédie!»

Et la postérité devait, éternel et formidable écho,

répéter le bon rire qu'arrachaient à la vieille Laforêt les saillies de son maître.

Nous avons commencé ce second article avec Malherbe, nous le finirons avec Boileau, le piquant satirique qui avait le droit de régenter les littérateurs, car nul mieux que lui ne sut garder la dignité des lettres et le parler franc de l'homme de cœur. A Louis XIV, qui lui soumettait quelques strophes, il répondit:

«Rien n'est impossible à Votre Majesté: elle a voulu faire de méchants vers, et y a réussi.»

A ce même Louis XIV, il dit dans une épître que ses vers le cautionneront près de la postérité:

Et comme tes exploits, étonnant les lecteurs,
Seront à peine crus sur la foi des auteurs,
Si quel'esprit malin veut les traiter de fables,
On dira quelque jour pour les rendre croyables:
Boileau qui, dans ses vers, plein de sincérité,
Jadis à tout son siècle a dit la vérité,
Qui mit à tout blâmer son bonheur et sa gloire,
A pourtant de ce roi parlé comme l'histoire.

Eugène WOESTYN.

(La suite prochainement.)

LE CONSEIL DU PASTEUR.

I.

— Gretchen, dit ce matin-là le pasteur Muller à sa gouvernante, ne m'attendez que ce soir; je dîne chez la veuve de mon ami le docteur Benzel.

Là-dessus, prenant sa canne et son chapeau, le digne homme commença sa tournée pastorale.

Le village, qu'il traversa d'abord dans toute son étendue, était un de ces jolis villages allemands, aux maisonnettes bleues, aux maisonnettes vertes, aux maisonnettes roses, petites fenêtres, petites vitres, petits balcons fleuris, petits jardinets devant chaque petite porte hospitalière, tout cela était propre, coquet, guilleret à faire envie: un décor d'opéra-comique, une perspective de conte des fées, un joujou de Nuremberg tout frais sorti de son écrin de sapin blanc.

Partout le pasteur entrait, partout il laissait une consolation, un encouragement, un bon avis, une riante promesse, une aumône chez quelques-uns, chez tous, avec l'empreinte de ses pas que semblait pieusement conserver le beau sable jaune dont chaque maisonnette était semée, comme une trace de divine lumière, comme une bénédiction du ciel.

Puis, tournant le dos au village, il disparaît sous les saules qui bordent le ruisseau; il allait au loin porter la parole de Dieu dans la vallée, dans la forêt, dans la montagne; car ceci se passe au milieu de cette pittoresque partie du duché de Bade, qui a tous les aspects, toutes les magnificences, tous les enchantements de la Suisse, sa voisine et sa sœur.

Après avoir cause avec le laboureur dans son sillon, avec les charbonniers et les bûcherons dans les clairières, avec les chevriers et les chasseurs de chamois parmi les roches presque inaccessibles qu'ils habitent, l'évangélique promeneur s'en revint par le revers du coteau vers la plaine, dont il n'oublia ni les métai-

ries, ni les usines; ne fallait-il pas que chacun eût sa part?

Cette activité, du reste, cette existence au grand air, conservaient au saint vieillard toute la verdure et tout l'entrain de la jeunesse. A le voir partir ainsi presque chaque matin, et gaillardement marcher jusqu'au soir, jamais vous ne lui auriez donné ses soixante ans. Son esprit et son cœur étaient plus jeunes encore que ses jambes. Il avait les cheveux entièrement blancs, mais longs et bouclés comme des cheveux d'enfant. Rien d'intelligent comme son front, rien de doux comme son regard, rien de charmant et de bon comme son sourire. Avec lui, dans chaque demeure, entraient la concorde et la joie. Les vieillards se sentaient ragailardis comme par un rayon de soleil, les petits enfants battaient des mains, les animaux eux-mêmes semblaient prendre part à l'allégresse générale. La vache, le chien, les volatiles de la basse-cour entonnaient une fanfare de bien-venue chacun dans son idiome particulier. Il n'y avait pas jusqu'à l'âne qui ne se mit de la partie, parfois même il joignait à sa note symphonique un folâtre ébattement sur le dos, les quatre fers en l'air. Le pasteur avait une caresse pour chacune de ces pauvres bêtes, il avait grand soin de défendre qu'elles ne fussent battues; peut-être le savaient-elles bien, peut-être s'efforçaient-elles de lui en témoigner ainsi leur reconnaissance.

Mais revenons aux gens. S'était-on querellé entre amis ou parents, la brouille attristait-elle un ménage? Il fallait bien vite qu'on se raccommodât. Par une sorte de seconde vue magnétique, le saint homme devinait les mauvaises intentions et les arrachait des cœurs avant même qu'elles n'y eussent poussé leurs premières racines. De cette façon, ni la haine ni l'envie n'osaient approcher de la paroisse; il en était de même des gens de loi; jamais un procès ne parve-

nait à pousser sa première feuille sur les domaines du docteur ; les gendarmes en avaient désappris le chemin, et le garde-champêtre lui-même s'y croisait les jambes et les bras, faute d'avoir à constater un délit. Si la vie du bon pasteur eût été éternelle, nul doute qu'il n'en fût arrivé à faire de sa petite paroisse allemande un véritable paradis.

Gardez-vous de croire cependant que ce digne ministre du Christ fût un bonhomme purement débonnaire. Bien qu'il procédât habituellement par la douceur, il savait se fâcher au besoin : il avait alors un courage, une volonté qui le rendaient doublement irrésistible. On citait de lui des traits vraiment surprenants. Il avait mis en fuite deux ou trois mauvais garnements qui eussent fini par gêner tout le reste du troupeau, et qui jusqu'alors avaient passé pour indomptables ; il avait fait une peur de tous les diables à l'intendant du seigneur, qui voulait se permettre de rançonner les fermiers de son maître ; on allait même jusqu'à prétendre qu'il avait attendri un huissier... C'était, comme on le voit, réaliser l'impossible !

Aussi considérait-on le pasteur comme une sorte de Providence faite homme. On s'empressait d'exécuter ses ordres ; on venait de dix lieues à la ronde lui demander des conseils, et l'on se trouvait toujours à merveille de les avoir suivis. Du reste, ainsi que notre début a dû le prouver, il n'attendait pas qu'on vint à lui, il allait de lui-même à tous. C'était une sorte de contre-partie du Juif-Errant ; c'était, dans son cercle étroit, un autre marcheur éternel ; il avait également toujours des gros sous dans sa poche, mais sans cesse renouvelés par ses privations personnelles ; ils étaient uniquement consacrés à la charité : c'était l'inépuisable trésor des pauvres.

Ce matin-là, cependant, M. Muller avait fait une tournée si longue et la chaleur était si grande, que, vers le midi, force lui fut de prendre quelque peu de repos à l'ombre d'un bouquet de chênes au feuillage tellement épais qu'à peine il laissait pleuvoir à leurs pieds des gouttes de soleil.

Là, déposant son chapeau sur le gazon, l'évangélique bonhomme essuya d'abord son front emperlé de sueur, puis il chassa la poussière qui recouvrait ses souliers à boucles d'argent, ses bas gris, ses culottes noires, son gilet et son habit marron, modeste uniforme que complétait invariablement une cravate d'une blancheur immaculée. Enfin, il regarda autour de lui pour voir si la Providence ne lui enverrait pas quelque passant avec lequel il pût reprendre, tout en achevant de se reposer, son œuvre de vivant Évangile.

Le hasard, ou plutôt la divinité qu'invoquait M. Muller, amena précisément sur le chemin un jeune couple des environs, un couple de fiancés ; c'était le dimanche suivant que devait avoir lieu la bénédiction nuptiale. Or, pas plus tard que la veille au soir, le fiancé..., gros gars au gilet écarlate, avait abusé quelque peu de la choppe. Le pasteur le savait déjà, le pasteur savait tout. On affirmait même à ce sujet qu'il avait à ses ordres un génie familier, gnome, ondine ou farfadet..., la qualité n'importe guère à cette histoire. Bref, M. Muller réprimanda vertement d'abord le fiancé ; l'ivrognerie était sa bête noire. Puis, il se tourna vers la fiancée, douce fillette aux longues tresses d'or, et, n'ayant que des félicitations à donner de ce côté-là, il reprit son plus adorable sourire. La scènette se

continua durant quelque temps ainsi. La jeune fille, à son tour, grondait. Fi, le vilain amoureux, qui prend le cabaret pour l'antichambre de l'église ! D'un air tout confus, le coupable demandait grâce. Le pasteur, gravement assis sur son fauteuil de gazon vert, en arrivait au troisième point de son sermon sur l'intempérance, mais dans sa péroraison toute paternelle, il jouait malicieusement avec le pardon. Et c'eût été pour un peintre de genre un admirable sujet de tableau que le groupe de ces deux pittoresques jeunes gens et de ce bon vieillard sous les grandes ombres de ce vieux chêne !

Mais voici que tout à coup un bruit de galop arrive du lointain. Un nuage de poussière traverse d'abord le chemin, précédant le cheval, qui s'arrête subitement en face du pasteur étonné.

— Frantz?... demande-t-il au cavalier qui vient de sauter à terre, et qui s'avance précipitamment vers lui. Frantz, qu'y a-t-il donc de nouveau chez vous ?

— Ma maîtresse vous prie de venir causer avec elle en toute hâte, monsieur le pasteur, répond d'une voix essoufflée le vieux domestique.

— Mais nous devons dîner ensemble tantôt, l'aurait-elle oublié ?

— Je ne pense pas, monsieur le pasteur, mais probablement qu'elle ne pourrait pas attendre jusque-là.

— Quel motif si pressant...

— Je ne sais pas au juste, monsieur le pasteur. Voici tout ce que je puis vous dire : madame Benzel a reçu une lettre d'Heidelberg. Après l'avoir lue, elle paraissait toute troublée, tout inquiète. Frantz, m'a-t-elle commandé, va bien vite me chercher M. Muller, n'importe où il sera. Cinq minutes après, j'étais à cheval, et je galopais vers le presbytère. Malheureusement, vous étiez déjà sorti. Mais Gretchen m'a montré le chemin qu'elle vous avait vu prendre, et depuis ce matin je suis à votre piste, m'arrêtant partout où vous vous êtes arrêté, repartant aussitôt dans la direction que m'indique la dernière personne à qui vous avez parlé ! Enfin vous voilà ! Ne perdez pas de temps, je vous en supplie, monsieur le pasteur ! Ma pauvre maîtresse était aussi pâle que le jour de la mort du défunt M. le docteur, votre ami. M'est sentiment qu'il s'agit pour elle d'un nouveau malheur !

Déjà M. Muller était debout, le chapeau sur la tête et la canne à la main.

— Je cours à l'instant ! dit-il...

Et sa fatigue semblait complètement oubliée.

Mais Frantz l'arrêta dès les premiers pas.

— Si monsieur le pasteur voulait... dit-il en montrant son cheval, il serait bien plus promptement arrivé ?

M. Muller eut d'abord une légère grimace d'hésitation.

Puis, prenant bravement son parti :

— Je ne suis guère cavalier, fit-il. N'importe, hisse-moi là-dessus.

Et le cheval, emportant désormais le pasteur, reprit de lui-même au galop le chemin du village.

II.

Muller et Benzel avaient été condisciples à l'université d'Heidelberg. A cette époque déjà, une fraternelle amitié les unissait tous les deux.

Plus tard, les éventualités ordinaires de la vie les avaient momentanément séparés.

Le théologien, de quelques années plus âgé que son camarade, avait dû partir pour prendre possession de la paroisse qui lui avait été dévolue en partage.

Cette paroisse, par bonheur, n'était pas trop éloignée d'Heidelberg.

A chaque vacance, l'étudiant en médecine venait rendre visite à son ami le pasteur.

Dès la première de ces visites, Benzel avait remarqué avec une certaine joie qu'il n'y avait pas de médecin dans ce village, ni même dans les hameaux avoisinants.

Il était reparti sans faire part de son observation à Muller. Seulement, sitôt de retour à l'université, il s'était mis au travail avec un redoublement d'ardeur ; il avait son plan.

Deux années plus tard, en effet, Benzel arriva comme de coutume aux vacances.

— Bravo ! s'écria le pasteur en lui sautant au cou. Nous allons passer encore un bon mois ensemble !

— S'il plaît à Dieu, répondit en souriant Benzel, ensemble nous passerons ici notre vie tout entière.

— Comment cela ?

— Je suis reçu docteur, et je viens cette fois, mon ami, pour m'établir médecin dans ta paroisse.

Je laisse à penser la joie de Muller.

Cependant, comme ce n'était point un égoïste, il voulut combattre ce projet dans l'intérêt de l'avenir de Benzel.

— Médecin dans une grande ville, lui dit-il, tu arriverais à la fortune.

— C'est possible, répliqua le nouveau docteur, mais je me crois plus utile ici.

Quelque en rapport que fût cet argument avec son propre cœur, Muller eut cependant le courage de résister encore.

— A la cour d'un de nos petits souverains allemands, reprit-il, les honneurs seraient ta récompense. Tu es ambitieux, je le sais.

— J'ai l'ambition d'être médecin de campagne !

— Au moins, réfléchis, Benzel.

— C'est tout réfléchi, Muller, et c'est tout décidé. Où trouverais-je un pays plus charmant, une existence plus tranquille ? Où trouverai-je surtout, un meilleur ami ?

Cette fois le pasteur ne put répondre autrement qu'en serrant dans les siennes la main que lui tendait Benzel, et qu'en se laissant aller dans ses bras.

Dès le lendemain, le docteur était officiellement installé dans la maison du pasteur, et visitant avec lui son premier malade.

L'un et l'autre ils étaient orphelins, l'un et l'autre célibataires, ils vécurent ensemble durant quelques années, chacun pratiquant sa mission de la même manière évangélique, celui-là médecin des corps, celui-ci médecin des âmes.

— Jamais nous ne nous marierons ! s'étaient-ils répété bien souvent, avec la sincère croyance de pouvoir toujours vivre ainsi, l'amitié pour eux remplaçant l'amour.

Un soir, cependant, Benzel rentra au logis avec une certaine hésitation, et tourna longuement autour de Muller avec un évident embarras.

— Allons donc !... s'écria joyeusement enfin le

malicieux pasteur. Pourquoi tant craindre de m'avouer que je vais avoir à bénir bientôt ton mariage ?

— Comment... tu sais ?

A cette époque déjà, le pasteur avait sans doute son lulin familial.

— Je sais tout... N'est-ce pas mon état ? répondit-il.

— Et tu ne m'en voudras pas un peu ?

— Bien au contraire, je te remercie beaucoup. Nous n'étions que deux, nous voilà trois... Qui sait même, bientôt peut-être davantage ! Ta femme sera ma sœur, et tes enfants... si le ciel toutefois vous en donne, ce que j'espère... tes enfants seront un peu mes enfants aussi !

— Muller !

— Benzel !

Et les deux amis ne s'en aimèrent pas moins que par le passé.

Il est vrai que le docteur avait merveilleusement choisi sa compagne. C'était une douce et belle jeune fille, au teint délicieusement rosé, à l'ample chevelure blonde, aux grands yeux bleus rêveurs. Rien de simple comme ses goûts, de sensé comme son jugement, d'honnête et de bon comme son âme. Benzel estimait que toutes ces qualités et toutes ces vertus constituaient une dot magnifique, et l'épousa sans se soucier le moins du monde de sa pauvreté d'argent. M'est avis que ce Benzel était non-seulement un grand savant, mais encore un grand sage.

Une blanche maisonnette s'éleva pour les jeunes époux à l'autre extrémité du village. Le presbytère s'était trouvé malheureusement trop petit pour que les deux amis continuassent à vivre sous le même toit. Mais on se vit aussi fréquemment que par le passé. Deux jours sur trois, Muller dînait chez les époux Benzel, le troisième jour les époux Benzel chez Muller. L'aimable caractère de la jeune femme entretenait entre les deux amis un perpétuel enjouement. Jamais trio de gens heureux ne présenta plus parfait accord. Tant d'harmonie, tant de félicité n'existent ordinairement qu'en rêve !

Il y avait, cependant, une ombre à ce tableau, un nuage à ce ciel.

Pas d'enfant !

Mais le ciel devait évidemment un fils, c'est-à-dire un successeur à celui que dans tout le district on nommait le médecin des pauvres.

Le grand jour du paiement de cette dette enfin arriva... Ce fut un garçon... quelle joie !

Le pasteur Muller, bien entendu, fut le parrain.

Et il se prit à aimer le fils, comme il aimait la mère, c'est-à-dire, presque autant que Benzel lui-même.

L'enfance tout entière s'écoula comme sous une bénédiction céleste. Le jeune Karl grandissait, embellissait à miracle. Il n'avait pas deux ans, que c'était à qui déjà lui trouverait de l'esprit. Son père et son parrain furent tour à tour ses professeurs, de sorte qu'il n'eut pas à quitter la maison, au grand contentement de la mère, qui eût voulu que l'éducation de son fils se complétât ainsi. Par malheur, ce n'était pas possible.

Karl Benzel allait avoir vingt ans, c'était l'âge d'entrer à l'Université d'Heidelberg ; il partit.

Ce jour-là, madame Benzel versa sa première larme.

Durant toute la semaine suivante, elle resta muette et songeuse. Un sinistre pressentiment lui serra le cœur : avec l'enfant, il lui avait semblé que le bonheur s'en-voyait du nid.

Rien ne justifia d'abord cette folle appréhension ; la prospérité ne paraissait nullement devoir rompre son bail avec la famille du docteur. Karl, étudiant, continua de se montrer aussi studieux que Karl écolier ; tout en prenant sa part des traditionnels divertissements d'Heidelberg, il resta surtout un bon fils. Chaque semaine il écrivait régulièrement à sa mère ; chaque mois il s'en venait pédestrement à travers les montagnes pour passer un joyeux dimanche à la maison. Puis vinrent les vacances, qui furent un long enchantement pour madame Benzel. Évidemment, on ne lui avait pas changé le cœur de son Karl !

Le mois de septembre écoulé, il fallut se séparer de nouveau. De nouveau, mais plus fortement encore que la première fois, madame Benzel se sentit l'âme frappée du même sinistre pressentiment.

Quelque temps après, l'un des premiers soirs de l'hiver, le pasteur et le médecin jouaient au tric-trac vers le milieu du salon. Assise au coin de l'âtre où flambaient avec de résineuses crépitations les sapins de la montagne, madame Benzel s'occupait à quelque ouvrage de couture, tout en caressant de ses yeux rêveurs le portrait de son mari, qui se trouvait suspendu presque en face d'elle à la muraille. Tout à coup, le portrait se détacha de lui-même, et vint rouler avec fracas à ses pieds.

Vainement les deux amis accoururent, vainement ils s'efforcèrent de la rassurer, de la consoler.

Superstitieuse comme une Allemande, elle s'obstina à voir dans ce simple fait un avertissement du ciel.

La nuit suivante, la même nuit, une chouette vint s'établir aux environs de la maisonnette du docteur, et désormais l'attrista chaque soir de ses gémissements funèbres.

Benzel et Muller plaisantaient à qui mieux mieux de ce nouveau présage de malheur. Parfois même, leur franche gaieté gagnait madame Benzel, qui s'efforçait alors de sourire. Un mois, d'ailleurs, s'était déjà passé. La pauvre femme, cependant, la pauvre mère se sentait l'âme toute pleine d'angoisse et d'effroi.

Hélas ! cet instinct de deuil ne devait plus tarder à avoir raison !

Une épidémie terrible se déclara dans le district. Pour la combattre, l'évangélique médecin redoubla de dévouement et d'activité. Nuit et jour constamment en course, il se multipliait au point de sembler être partout à la fois. C'est un homme de Dieu, disait-on. Le mal à son tour le gagna. Il voulut lutter encore. C'était l'hiver, un rude hiver. Le vent faisait rage dans la forêt, la montagne ne semblait plus être qu'un gigantesque glacier, la neige recouvrait tous les chemins. Un dernier soir, l'héroïque docteur sortit encore malgré la violence de la tourmente. Le lendemain matin, on le rapportait évanoui, méconnaissable, mourant.

Ce fut inutilement que les princes de la science accoururent d'Heidelberg pour le sauver.

Il était déjà trop tard !

Six semaines à peine après la chute du portrait, après le premier chant de la chouette, le docteur Benzel rendit le dernier soupir entre les bras de sa femme et de son ami.

Nous renonçons à peindre leur désespoir à tous deux.

Peu s'en fallut qu'on n'ensevelit dans le même lin-cueil et le médecin et sa compagne.

Mais le pasteur restait, lui. Il était là, sans cesse près de la pauvre veuve désespérée, sans cesse l'exhortant au courage avec la double autorité de la religion et de l'amitié.

Madame Benzel était chrétienne, était mère... elle vécut.

Au violent désespoir, à la morne douleur, succédèrent peu à peu la patiente résignation, la mélancolique espérance d'être de nouveau réunie à celui qu'elle regrettait dans un monde meilleur. N'était-il pas mort de façon à garantir du moins à sa veuve qu'elle pouvait le retrouver un jour au ciel !

Quelques jours après la cérémonie funèbre, elle redescendit donc au bras du pasteur l'escalier sonore de la maison déserte ; elle put revoir, sans que son cœur se brisât, la place vide au coin du foyer, entendre sonner à la pendule l'heure sans échos désormais à laquelle rentrait ordinairement le docteur, passer l'amère revue de ces mille objets, de ces mille souvenirs auxquelles l'âme des veuves de nouveau se déchire, auxquelles se rouvre tout à coup la source des larmes qui semblerait devoir être tarie à force d'avoir pleuré déjà.

Le lendemain, ce fut le tour du jardin ; chaque allée, chaque massif, chaque arbre, chaque plante, chaque brin d'herbe parlait de celui qui n'était plus là. C'était sur ce banc qu'elle s'était pour la première fois assise à ses côtés, le jour de son mariage, au retour du temple ! c'était sous ces marronniers, alors fleuris, en ce moment recouverts de givre, qu'elle s'était un soir penchée, toute rougissante, à son oreille afin d'y murmurer bien bas : Je vais être mère ! c'est là qu'elle avait reçu son dernier sourire ; c'est ici qu'elle avait recueilli sa dernière parole, son dernier sourire d'homme heureux !

Oh ! les êtres aimés ne meurent pas qu'une fois ! Longtemps, bien longtemps après que les rosiers ont refléuri sur leurs tombes, il reste mille choses dans la maison qui gardaient encore quelque parcelle de leur âme, et qui tout à coup s'éteignent à leur tour ou se brisent !

Madame Benzel enfin se rendit au cimetière. Tout un soir elle y pleura, elle y pria ; elle en revint plus forte et plus calme.

M. Muller, précisément, l'attendait au coin du feu.

— Causons de l'avenir, lui dit-elle en s'asseyant sur le fauteuil qui occupait l'autre coin de la cheminée : c'était le fauteuil du docteur, c'était le fauteuil du maître.

CH. DESLYS.

(La suite au prochain numéro.)

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Les nouveautés apparaissent fraîches et brillantes. Jamais on ne vit d'étoffes d'une plus somptueuse beauté que celles qui s'étalent en ce moment dans les vastes galeries de la maison *Delisle*.

Voici d'abord la robe nommée *fleur d'Orient*. C'est un magnifique taffetas fond uni, enrichi de volants, sur lesquels se trouvent des bouquets délicieux, aux couleurs vives et chatoyantes, dont l'effet est d'une séduction

indescriptible. Ces bouquets sont, en outre, encadrés dans de jolies bordures, d'où jaillissent des reflets dorés qui rehaussent encore l'éclat des fleurs.

Il y a beaucoup de robes à volants de velours. Quelques-uns de ces volants figurent des petits damiers et se terminent par un bel effilé dépendant de l'étoffe.

Les robes *médailles* à trois volants méritent aussi d'être particulièrement désignées.

Il faut citer de même l'*oracle de Delphes*. C'est un tissu de deux nuances couvert de guirlandes brochées qui s'enlacent gracieusement. Cette étoffe a un cachet vraiment royal.

La *reine des fleurs* est une robe à quatre volants chinés sur fond uni; elle a beaucoup d'élégance. Vient ensuite celle *Diane de Lys*, qui se fait en toutes nuances: moi je la choisis pensée. Le fond est uni. Les volants sont couverts de plusieurs rouleaux de velours noir, gros comme un doigt, et qui sont bombés en relief. A chaque rouleau se trouve un rang d'effilé. Il y en a cinq successivement.

On ne saurait se faire une idée exacte de la beauté incomparable de ces robes. Toute description est pâle à côté de la réalité, ce sont de véritables merveilles d'industrie, et les femmes qui les porteront seront cent fois admirées pour leur toilette avant de l'être à cause de leurs attraits.

Je ne viens de vous citer qu'une faible partie des étoffes de haute nouveauté que j'ai vues dans la maison *Delisle*, c'est que je compte bien y revenir une autre fois, d'autant plus qu'il faudra parler bientôt des robes de soirée et de bal.

A côté de ces spécialités hors ligne, il y a une foule d'étoffes plus simples et d'un bon goût remarquable, pour toilettes de ville ordinaires.

Les grands dessins sont toujours fort à la mode, c'est ce que j'ai généralement constaté.

Quant aux confections, la maison *Delisle* possède une si grande variété de modèles, que je ne pourrais vous les désigner tous, mais voici ses plus nouveaux, et en même temps ceux qui l'emportent par la richesse et l'élégance.

Ce sont des *mantelets-châles* en velours noir ou en reps moucheté de velours.

La grâce de leur coupe est extrême. Ils nous enveloppent presque comme un cachemire long, tout en dessinant admirablement la taille. Leurs ornements consistent en hauts volants de dentelle, effilés très riches et splendides broderies de jais. On y voit aussi de hautes franges en chenille mélangées de grelots ou de perles noires. Ces *mantelets-châles* sont aussi somptueux dans leur genre que les robes désignées plus haut. Ils resteront, par leur richesse, en dehors du vulgaire, et les femmes de haute distinction auront un modèle à elles, que la première venue ne pourra, n'oserait même point adopter. Ce sera un succès tout aristocratique.

Comme choses simples et qui rentrent dans le domaine de tout le monde, il y a de délicieuses créations qui feront fureur. Ce sont des mantelets en velours ou en soie capricieusement garnis d'effilés, de galons de fantaisie, de ruches

ou de dentelle, descendant assez bas derrière en formant la pointe arrondie, et un peu longs aussi devant.

Pour négligé, on portera beaucoup de confections en drap. Voici ce que j'ai le plus remarqué en ce genre dans ma visite chez *Delisle*.

Le manteau *moscovite*, qui forme la casaque ajustée derrière et reste libre devant.

Le *talma polonais*, à manches larges, avec ou sans revers, dont la coupe est charmante.

Le manteau *andalou* gris et celui *Sylva*, à rayures mouchetées de blanc et noir, fond marron, d'un cachet distingué et fort original.

Toutes ces confections sont en draps de fantaisie faits exprès. Les uns mélangés de couleur, les autres de nuance pure.

J'ai pris quelques informations chez madame *Céleste Ladrage* sur la façon des robes. Elles seront très montantes pour la ville, boutonnées au corsage et couvertes d'ornements en passementerie.

Les volants resteront la garniture obligée des robes élégantes. On ornara parfois le devant des jupes, mais comme nouveauté on portera beaucoup de robes à *penne*, c'est-à-dire enjolivées des côtés, soit avec des velours en bande posés en long, en s'écartant du bas comme les tabliers, soit placés en échelle.

Ces garnitures pourront, du reste, être d'une grande variété. Nous les décrirons successivement à mesure que les toilettes de la saison nouvelle se montreront.

On veut entreprendre de faire des manches plates, mais seulement comme variété et sans abandonner les autres, qui sont, sans contredit, plus élégantes et permettent à la lingerie, de déployer son luxe princier. Ces manches se feraient l'hiver aux robes négligées. Ceci n'est qu'un projet.

En parlant de lingerie, je songe aux délicieuses créations de mademoiselle *Anna Loth*. On ne peut rien voir de plus joli que ses fichus de fantaisie, ses peignoirs coquets et légers, puis cette multitude de bonnets gracieux et élégants devant lesquels toutes les femmes s'arrêtent.

Les sous-manches sont toujours très volumineuses, et, lorsqu'on les fait en tulle, elles se composent le plus souvent d'un bouffant entouré de velours *Tom-Pouce* noir, et placé entre deux volants, ou bien de deux bouillonnés étroits et de deux volants de dentelle alternativement posés.

Les cols restent assez hauts.

On voit déjà quelques chapeaux de velours, mais seulement dans les étalages des marchandes de modes. Mademoiselle *Alphonsine*, dont nous connaissons l'irréprochable bon goût, fait en ce moment de ravissants chapeaux d'automne en étoffes mouchetées de nuance un peu foncée; en crêpe foncé mélangé de velours, et moitié gros de Naples moitié velours. Elle se propose aussi de reprendre la forme *Paméla* en velours.

Tous ses modèles sont encore petits et de forme fuyante.

Les chapeaux me font penser aux voilettes redevenues si en faveur, surtout celles arrondies, et je me souviens de la magnifique collection que possède en ce genre d'article la maison *Ferguson* aîné, où l'on trouve, en vraie dentelle de Cambrai, le plus beau choix qui se puisse imaginer.

M. *Ferguson* a aussi un grand nombre de coiffures en dentelle pour les soirées et réunions d'hiver, dont les

riches dessins font le plus grand honneur à sa fabrication. Grâce à lui, toutes les femmes peuvent se donner aujourd'hui le luxe de la dentelle, et même les plus grandes dames ont adopté celle de Cambrai, que M. *Ferguson* fabrique d'après les plus beaux dessins de Chantilly, et qui ne laisse rien à désirer comme solidité et perfection de travail. Tous nos premiers magasins de nouveautés tirent leurs dentelles de la maison *Ferguson* aîné, et ses succès à l'Exposition universelle de 1855 lui ont acquis une réputation de premier ordre et justement méritée. En parlant des produits de la fabrique de M. *Ferguson*, je dois rappeler la dentelle *Lama*, cette charmante nouveauté qui s'emploiera cet hiver pour garnir les confections, puis comme volants de robes et sous forme de pointes ou de mantelets.

Ceci est tout à fait un autre genre que la dentelle de Cambrai, et ces deux spécialités ne peuvent nullement se nuire.

Qui de nous, habitantes de Paris, ne s'est pas arrêtée cent fois devant le joli magasin de fleurs de madame de *Laere*, dans lequel semble régner un printemps éternel? aucune assurément. Eh bien! au milieu de coiffures de fleurs charmantes que dispose en ce moment madame de *Laere*, pour les bals de la saison prochaine, on en trouvera désormais d'autres de fantaisie, comme celles qui se font chez nos marchandes de modes les plus en renom, avec plumes, blonde, résille d'or ou velours. Ainsi, la jeune fille choisira sa couronne sans mélange, et la jeune mère, qui peut se permettre le caprice, prendra pour théâtre, concert ou autre réunion du soir, quelque gracieuse invention éclosée dans ce frais sanctuaire de la mode, où les roses, les dahlia et tout le cortège poétique de Flore ont pris droit de domicile. Cette annonce est une bonne fortune et il faut en prendre note.

J'ai déjà vu quelques modèles de coiffures chez madame de *Laere*, les uns avec barbes de blonde et roses, d'autres formant calotte, quadrillée de velours blanc, avec plumes et groseilles d'or, tout cela seyant à ravir. Je reviendrai prochainement sur ces descriptions, et je ne manquerai pas de les donner très étendues quand le moment en sera venu.

La maison *Lassalle et Comp.* nous transmettra sous peu de jours toutes les indications relatives aux modes d'automne et d'hiver qu'elle se charge d'expédier. En attendant, je vous rappelle qu'elle fait les envois de marchandises, soit en objets de toilette, soit en bijoux, pour les plus brillantes corbeilles de mariage, qu'elle offre la facilité de choisir ce que l'on veut et même n'impose jamais obligation d'achat.

On peut lui demander à l'avance tous les renseignements possibles, elle répond aussitôt aux demandes qui sont adressées des départements ou de l'étranger, et les expéditions elles-mêmes ne subissent aucun retard.

Tout ce qui concerne la toilette des femmes et l'ameublement des maisons ou châteaux est confectionné sous la surveillance directe et la responsabilité de MM. *Lassalle et Comp.*, dans les ateliers dépendants de leur maison, ou dans d'autres fabriques spéciales. Du reste, lorsque les commentants jugent à propos de leur indiquer, pour les achats qui les concernent, des magasins préférés par eux, la maison *Lassalle* s'y adresse toujours scrupuleusement.

Au revoir, mes belles lectrices, et à bientôt pour de nouveaux renseignements.

Madame Juliette LORNEAU.



DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 476.

TOILETTES D'AUTOMNE.

Première figure. — Robe en taffetas à petits dessins sur fond mode, garnie de bandes de taffetas uni et de petits boutons grelots.

Le corsage montant forme la pointe devant. La basque prend sur le côté à 2 ou 3 centimètres d'écart de chaque côté de la pointe.

Un biais en taffetas borde à plat toute la basquine et remonte sur le corsage en forme de bretelles, suivant la couture d'épaulette et redescendant derrière à la taille.

La basque est plate devant ; derrière elle forme trois plis crevés creux et un de chaque côté sur la hanche ; en tout cinq plis se développant bien en éventail.

Le devant se garnit de petits boutons grelots, et il y a aussi de ces mêmes boutons qui pendent à la pointe du corsage de chaque côté jusqu'à la basque.

La manche se compose, en haut, de bouillonnés en taffetas uni, séparés par de petits volants en pareil à la robe, et se termine, en bas, par deux volants étagés, bordés d'un ruban de taffetas.

Deuxième figure. — TOILETTE DE PROMENADE.

Chapeau en étoffe de soie, garni de blondes et de plumes ; dessous en fleurs et blonde.

Pardessus (dit *l'Incrovable*), de chez *Gagelin*, en moire antique, orné de galons et d'effilés en soie et doublé de taffetas à petits carreaux.

Corsage montant, à pattes croisées devant et boutonnées ; ces pattes sont bordées à cheval d'un petit galon.

Poches de chaque côté, bordées d'un effilé Tom-Pouce.

Un effilé borde la basque à partir de la dernière patte, à la taille et dans tout le bas. L'ouverture des manches est garnie de même.

La jupe de ce pardessus est en biais devant ; l'ampleur est

fournie par les biais, mais elle est reportée très en arrière ; elle forme un pli crevé en arrière de chaque hanche, et trois plis crevés à la jupe sous la taille.

La manche en droit fil a une longueur totale de 56 centimètres. Elle a au bas 60 à 70 centimètres de tour, et elle est fendue devant sur une hauteur de 35. L'emmanchure est haute sur l'épaule et bien ouverte pour laisser place à la manche de la robe.

Robe en taffetas écossais, garni de bandes en velours noir et de petits boutons.

Sur le devant de la jupe, il y a deux bandes posées bord à bord, partant de la taille, large chacune de 6 centimètres et descendant tout le long de la jupe, ayant chacune 12 centimètres au bas.

Des boutons, posés de 3 en 3 centimètres, garnissent le milieu et les deux côtés extérieurs de ce montant de velours.

Une bande de velours noir de 12 centimètres termine le bas de la jupe et, avec 12 centimètres d'intervalle, il y a une seconde bande de velours large de 10 centimètres.

COSTUME DE PETIT GARÇON DE SIX À SEPT ANS.

Veste en velours, arrondie du bas. Gilet en popeline. Ceinture très haute (6 à 8 centimètres) en moire antique, repliée sur elle-même, c'est-à-dire qu'on prend un ruban 60 ou 80 qu'on replie de manière à n'avoir que la hauteur indiquée. Boucle en argent.

Fustanelle en popeline, très ample et à plis ronds très serrés.

Petit pantalon très court.

Jambières en velours pareil à la veste. Cette partie du vêtement se fait comme des guêtres hautes, très ajustées à la jambe, mais ne descendant pas sur la cheville et ne montant pas au-dessus du genou.

AVIS A NOS ABONNÉS.

Nos abonnés peuvent être assurés que nous sommes en mesure de leur fournir, pour l'entrée de la saison nouvelle, une série de jolis modèles et d'excellents patrons. Nous publierons donc en octobre prochain :

Dans le premier numéro, une toilette de mariée et une toilette de ville.

Dans le deuxième numéro, une planche de confections d'hiver, et une planche de costumes d'enfants, avec d'excellents patrons variés.

Dans le troisième numéro, une planche avec un

modèle de manteau en draps à la mode, et une basquine de ville en velours.

On le voit, la composition de ces trois numéros servira de guide certain pour les modes nouvelles de la saison d'hiver.

Nous avons préféré reporter au deuxième numéro la série des grandes confections, afin d'être bien certains de ne donner que des choses sérieusement et réellement adoptées.

A. G.



BEAUX-ARTS.—TABLEAUX CÉLÈBRES.

DAVID TENIERS LE JEUNE.



BEDONCKERT DEL.

TENIERS PINXIT.

W. BROWN. SC.

La Gazette.

Parmi les peintres de l'école flamande dont la gloire a acquis le plus de popularité, il faut mettre en première ligne l'artiste éminent dont nous venons d'écrire le nom. Cette renommée n'est pas due exclusivement à l'art étonnant avec lequel il a su traduire sur la toile ou sur le bois les scènes si pittoresques de la vie champêtre dans sa patrie, les fêtes de village, les noces rustiques, les intérieurs de tavernes avec leurs buveurs atablés, leurs joueurs de cartes, ou leurs fumeurs en extase, les cabinets de médecins ou d'empiriques, les laboratoires d'alchimistes et les retraites de philosophes en méditation; elle est due plus encore à l'extrême harmonie de sa couleur, à l'esprit de son pinceau et à la beauté de sa touche, qu'aucun peintre n'a atteint au même degré.

Né à Anvers en 1610, il reçut ses premières leçons de son père, qui était peintre aussi et dont il adopta le genre. Mais il se développa plus tard sous la discipline de l'illustre Rubens, et plus particulièrement par l'étude des productions si fines et si spirituelles d'Adrien Brouwer. Bientôt il prit place parmi les maîtres les plus distingués de son époque. Il devint l'objet de la faveur particulière du prince don Juan d'Autriche, qui gouverna les Pays-Bas depuis l'an 1642; et qui, non content de recevoir lui-même de Teniers des leçons de peinture, le fit connaître aux principales cours de l'Europe. Grâce à cette intelligente

protection, notre artiste ne tarda pas à se trouver accablé de commandes, et à voir ses ouvrages accueillis dans les collections les plus importantes qu'il y eût à cette époque.

Ainsi, il fut appelé à peindre plusieurs tableaux pour la reine Christine de Suède, qui lui envoya une médaille avec son portrait attachée à une chaîne d'or; pour l'électeur palatin, qui était un si magnifique protecteur des artistes, et qui forma cette merveilleuse galerie de Dusseldorf dont les trésors font aujourd'hui la principale richesse du musée de Munich; et pour le roi d'Espagne Philippe IV, qui, dit-on, prit tant de plaisir aux productions de Teniers, qu'il fit construire exprès une galerie destinée à recevoir les ouvrages de ce maître qu'il pouvait se procurer. Grâce à cette haute protection, et grâce à son activité prodigieuse, le peintre flamand fut bientôt compté parmi les plus opulents qu'il y eût de son temps. Le château qu'il habitait au village de Perck, situé entre Vilvorde et Malines, était le constant rendez-vous de la haute société, et il ne venait en Belgique aucun étranger de distinction qui n'allât faire une visite au propriétaire de ce manoir, grand seigneur lui-même par son esprit élevé autant que par ses manières élégantes et aristocratiques. C'est là aussi que le prince don Juan, déposant les entraves de l'étiquette, aimait à passer, dans la familiarité de notre artiste, les moments qu'il pou-

vait dérober aux soins de son gouvernement. Teniers mourut à Bruxelles en 1694, honoré de l'estime universelle.

Les productions de ce maître sont tellement nombreuses, qu'en les plaçant les unes à la suite des autres on formerait une ligne de deux lieues de développement. Cette fécondité extraordinaire s'explique aisément, quand on réfléchit que notre peintre travaillait sans relâche, même en présence des visiteurs qui affluaient dans ses ateliers; que sa carrière fut très longue, et que son habileté était si grande, qu'il lui suffisait d'une seule après-dînée pour commencer et terminer un de ces petits tableaux à une ou à deux figures, qui sont vulgairement appelés les *après-dînées de Teniers*.

Il n'est personne qui ignore le mépris que Louis XIV professait pour les ouvrages de ce maître, à ce point qu'il dit un jour, lorsqu'on lui en montra quelques-uns: « *Qu'on m'enlève tous ces magots.* » Ce jugement serait sévère dans la bouche d'un prince meilleur appréciateur en matière de beaux-arts que ne l'était le grand roi, prince uniquement préoccupé de ce qui pouvait servir à flatter sa vanité et son orgueil. Mais, heureusement pour Teniers, la postérité a été plus juste à son égard. Car il n'y a pas une galerie en Europe qui ne se fasse honneur de posséder l'une ou l'autre de ses productions, et dans les ventes publiques ses tableaux s'adjugent à un prix tel, que ce prix suffirait pour les couvrir de deux et même de trois couches de pièces d'or. C'est dans le musée royal d'Espagne que l'on trouve les œuvres les plus capitales du maître.

Le tableau dont nous reproduisons ici le dessin fait partie de la riche collection du duc d'Artemberg, à Bruxelles. Il provient de l'ancienne galerie des ducs d'Orléans, et il a été gravé plusieurs fois, sous le titre de *la Gazette*; il représente un intérieur de taverne, où se présente à un groupe de buveurs un marchand d'une de ces petites feuilles volantes du XVII^e siècle, qui ont fait place aux énormes journaux in-folio dont notre curiosité ne se trouve pas encore

satisfaite. Il se distingue par l'extrême finesse de la couleur, et il appartient à la belle période du maître, c'est-à-dire à celle qu'on appelle sa *période argentine*. Car il y a dans le talent du peintre flamand trois phases bien distinctes. La première fut celle où les tons argentins dominaient dans ses ouvrages. Plus tard, il adopta des tons plus dorés, etc.; à mesure qu'il avança vers la vieillesse, il tourna vers le rouge de brique.

Teniers ne déposa le pinceau qu'avec la vie. En effet, d'après une anecdote qui s'est maintenue traditionnellement à Perck, au moment où il s'occupait de son dernier tableau, il vint à manquer de noir d'ivoire et s'en plaignait à une personne qui était auprès de lui. Comme il parlait, la dernière dent qui lui restait se détacha et lui tomba de la bouche.

« Ma foi, s'écria-t-il en riant; je manque de noir d'ivoire, et voilà précisément de quoi en faire. »

David Teniers a formé un assez grand nombre d'élèves, parmi lesquels il en est plusieurs qui occupent une place distinguée dans l'histoire de l'art flamand. Ce sont notamment: Michel Abshoven, d'Anvers; dont les productions approchent le plus de celles de son maître; David Ryckaert, de la même ville, qui peignit les étoffes avec un art si merveilleux; Mathieu Van Helmont, de Bruxelles, dont les marchés italiens, les laboratoires de chimistes et les intérieurs de boutiques sont si estimés des amateurs; Henri de Hondt, dont les fêtes de village offrent tant de charme et de finesse; Arnold Maas, de Gouda, dont les noces villageoises et les réunions champêtres sont si avidement recherchées; Vincent Malo, de Cambrai, qui fut un si remarquable coloriste; François Duchâtel, de Bruxelles, dont les conversations, les bals et les assemblées de personnes de distinction, sont traités avec tant d'art et d'esprit; enfin, Henri-Martin Rokes, surnommé Sorg, de Rotterdam, dont les intérieurs et les scènes champêtres sont vus avec tant de plaisir dans les musées et dans les collections des amateurs.

A.-V. H.

LE CONSEIL DU PASTEUR.

(Suite. — Voir page 203.)

Par cet acte si simple en apparence, elle semblait résolument accepter l'héritage de son mari; elle prenait en main les rênes du gouvernement de la maison.

— Mon ami, ajouta-t-elle en lui tendant la main, conseillez-moi... Que faut-il faire?

— C'est bien simple, répondit le pasteur. Dans dix-huit mois, deux années tout au plus, Karl aura terminé ses études et pourra revenir définitivement ici pour recueillir la succession paternelle. En attendant, personne ne la lui disputera, soyez sans inquiétude sur ce point.

— Mais les malades du district, qui les soignera d'ici là?

— Moi, parbleu! Avant de me consacrer uniquement à la théologie, j'avais fait un peu de médecine aussi. Je mettrai mes souvenirs en pratique, et pour les cas ordinaires cela suffira.

— S'il survenait cependant quelque grave maladie?

— Nous aurions recours à l'obligeance confraternelle de quelque médecin des environs... Soyez tranquille, vous dis-je; je répons de tout!

La situation se résuma donc dans un seul mot: attendre!

Vers la fin du mois, Karl Benzel vint comme d'habitude passer quelques jours au village. On lui apprit ce qui avait été convenu. Il embrassa sa mère en jurant de se montrer digne d'elle. — Je comprends comme toi l'héritage de mon pauvre père, s'écria-t-il en pleurant; c'est la santé, c'est la vie de tous les habitants du canton. J'en répons désormais à Dieu, et je vais travailler deux fois davantage encore, afin qu'on m'attende ici moins longtemps!

Le lendemain matin, il repartit pour Heidelberg.

Et les jours succédèrent aux jours, les mois aux

mois, comme si rien d'extraordinaire absolument ne se fût passé dans la vallée.

Les choses s'étaient arrangées comme l'avait prévu M. Muller; Karl tenait religieusement sa parole, et le grand jour de l'examen définitif approchait rapidement pour lui. L'inconsolable chagrin de madame Benzel s'était peu à peu transformé en une mélancolie patiente et douce, qui n'est pas sans charme pour les cœurs profondément blessés. On n'est jamais complètement seule, lorsqu'on a pour compagnes ces trois divines fées chrétiennes qui s'appellent la foi, l'espérance et la charité! La noble veuve commençait à comprendre que son fils une fois revenu près d'elle, son fils médecin du village, il lui restait peut-être encore d'heureux jours!

Aussi la stupéfaction du pasteur fut-elle grande, son inquiétude des plus vives, lorsque la scène que nous avons racontée à la fin du chapitre précédent vint le surprendre tout à coup au milieu du calme profond, au milieu de la sérénité triste, mais complète, dans lesquels on était retombé quelque temps après la mort du pauvre Benzel.

Emporté par le cheval que lui avait cédé le vieux Frantz, il arriva rapidement à la maisonnette du docteur.

Immuable et pâle sur le seuil, madame Benzel attendait.

Trop impatiente sans doute pour attendre qu'on fût arrivé dans la maison, trop émue pour expliquer elle-même la cause de son trouble étrange, elle entraîna rapidement le pasteur vers un bosquet de chèvrefeuille qui se trouvait non loin de là, et lui tendant la lettre d'une main tremblante :

— Lisez, dit-elle, mon vieil ami... lisez haut ?

III.

« Ma bonne mère, écrivait Karl Benzel, figurez-vous que nous sommes renfermés tous les deux dans la chambre où mon père est mort, que je m'agenouille solennellement devant son grand fauteuil où vous êtes assise, et que vos mains dans mes mains, mes regards attachés sur vos regards, je m'appête à vous dévoiler mon âme avec autant de confiance que de respect, avec autant de tendresse que d'espérance : ceci est une confession.

» J'aime, ma mère! j'aime comme mon père vous a aimée! j'aime d'un de ces amours qui sont toute la vie, car ils la rendent heureuse ou la flétrissent à jamais.

» Comment cet amour-là m'est-il venu? je vais vous le dire, ma mère. Je vais tout vous dire... Écoutez-moi, je vous le répète, comme si j'étais à vos genoux.

» Il y a six mois de cela. Mon Dieu, oui, six mois déjà... Comme le temps passe vite quand on aime!

» C'était à la maison des étudiants. Vous savez, ma mère, que je me suis rarement mêlé à leurs fêtes et à leurs querelles. Depuis la mort de mon père surtout, depuis que je me suis imposé le devoir de travailler deux fois plus encore qu'auparavant, je me tenais presque constamment à l'écart. De temps en temps, néanmoins... excusez-moi, ma bonne mère... mais on n'a pas à vingt ans le droit d'être tout à fait sage; mais lorsqu'on est étudiant à Heidelberg, il faut prouver

par-ci par-là qu'on n'a ni mépris orgueilleux ni sauvage antipathie pour ses camarades.

» Bref, ce jour-là j'étais avec les autres, et je faisais, en apparence, comme les autres.

» Aux approches de la nuit, comme j'allais reprendre le chemin de ma mansarde, un *renard doré* entra tout à coup.

» C'est le nom qu'on donne, vous le savez, aux étudiants de dernière année; c'est le titre que j'aurai le droit de porter moi-même.

» — La ruse a pleinement réussi, s'écria-t-il, la petite sera ici dans un quart d'heure!

» Ces quelques mots excitant ma curiosité, je m'informai.

» O ma mère! il s'agissait d'une pauvre jeune fille qu'on appelle la perle d'Heidelberg à cause de sa beauté, à cause de sa pudeur la sensitive. Ne pouvant triompher de sa sagesse, on avait tendu un piège à son innocence. Un étudiant, déguisé en domestique anglais, s'était présenté chez elle. Sa maîtresse, avait-il dit, désirait faire réparer de précieuses dentelles (telle est la profession de cette jeune fille). On lui avait laissé un faux nom, une fausse adresse. Elle allait venir avec confiance, et, croyant arriver chez une dame respectable, elle allait se trouver tout à coup au milieu de ses adorateurs repoussés, au milieu des plus dangereux étudiants de l'université.

» Était-ce un pressentiment, ma mère? je n'oserais l'affirmer. Mais cette révélation m'indigna. Je le déclarai hautement. On essaya de tourner autour de moi la chose en plaisanterie. Je m'écriai que c'était infâme. On me répondit en riant. Cela ne sera pas, dis-je avec une colère croissante; je vous en empêcherai, je vous le défends! On me riposta cette fois avec violence; la querelle commençait à s'échauffer.

» Tout à coup elle parut.

» Qu'est-il besoin de vous tracer son portrait, ô ma mère! dès le premier regard, j'avais senti que mon âme tout entière s'envolait vers elle!

» M'élançant à sa rencontre, placer son bras sur le mien, lui crier qu'on l'avait trompée, la faire sortir de cette maison fatale, et respectueusement la reconduire jusqu'au seuil de sa demeure, tout cela fut pour moi comme une inspiration, comme un rêve.

» Ce rêve devait avoir, hélas! un réveil sanglant!

» A peine la porte de la maison de la jeune fille se fut-elle refermée sur elle, à peine fus-je revenu de quelques pas dans la nuit, que je me trouvai entouré d'un cercle d'hommes silencieux et menaçants.

» C'étaient les étudiants dont je venais de déjouer les mauvais desseins.

» Un d'entre eux tenait à la main des épées nues.

» Deux autres allumèrent des torches.

» C'était un duel.

» Un duel inévitable... ma mère... un duel que je ne pouvais refuser sous peine de déshonneur!

» Les justes causes ne sont pas celles toujours qui triomphent, je fus vaincu.

» Gardez-vous bien d'accuser le ciel, ô ma mère! Les vues de Dieu sont impénétrables; peut-être a-t-il voulu par cette blessure même assurer mon bonheur et le vôtre!

» Lorsque je revins à moi, la jeune fille que j'avais défendue était debout à mon chevet.

» Elle m'avait ramassé tout sanglant dans la rue,



476

LE MONITEUR DE LA MODE .

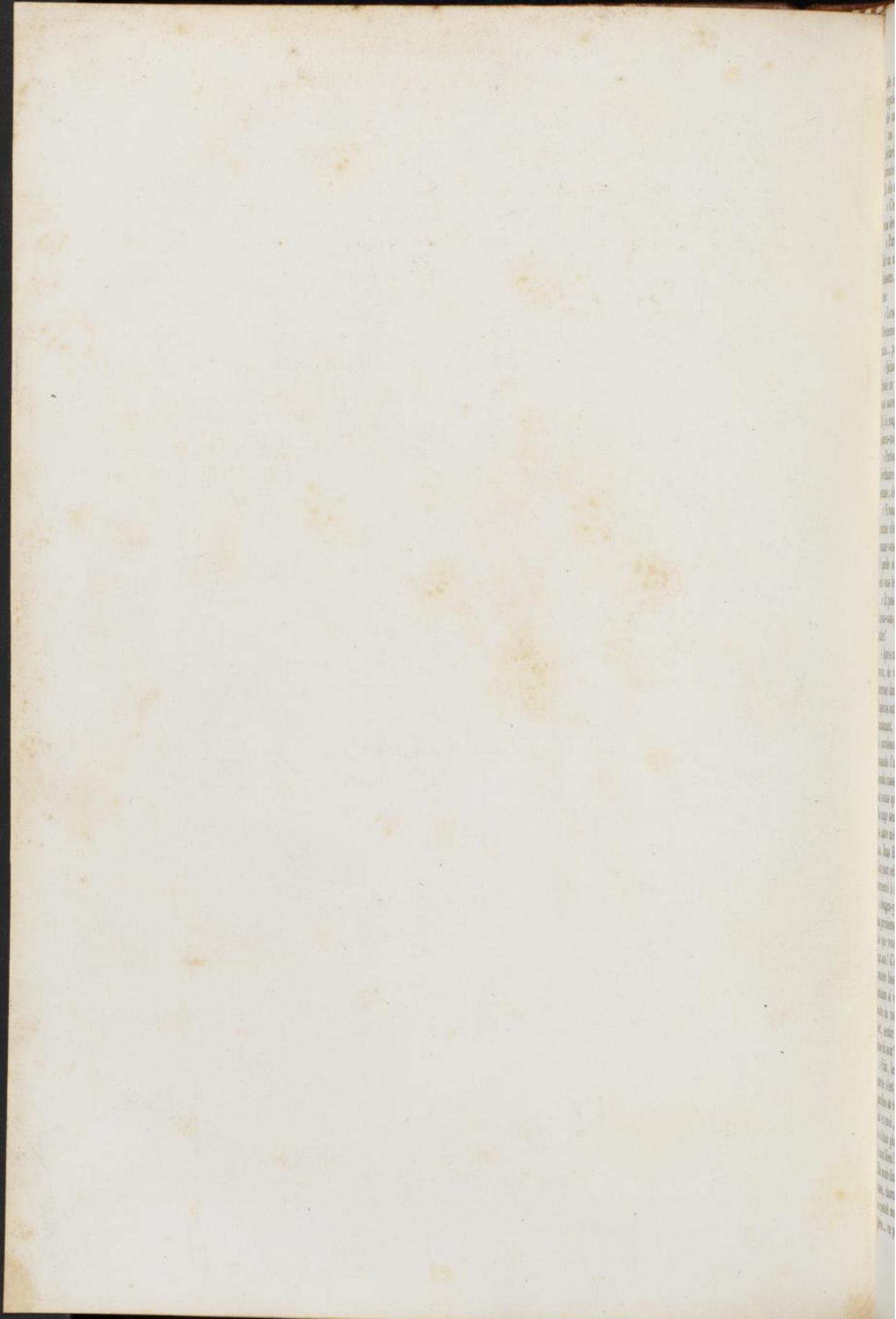
Paris, Rue Richelieu, 92.

Chapeaux de M^{me} Alphonsine, Coiffures et Ciffes de la M^{me} Gagelin, Costumes d'enfant,
 de la M^{me} Ghorel (à St-Augustin) fleurs de la M^{me} de Laere, Robes et Papeteries d'Audoyer (à la Ville de Gen)
 Professeurs de Legrand, Fourneuseur de S. M^t l'Empereur, Cours étrangers, Envoi de la M^{me} Lasalle & C^{ie}

Entered at Stationer's Hall.

LONDON at the Monitor Office, 53, Great Street, St. John NEW-YORK Putnam & C^o General Agents.

MADRID: T. J. de la Pina.



elle m'avait fait porter dans sa pauvre mansarde ; depuis une semaine déjà, jour et nuit, elle me veillait, elle me soignait comme vous seul auriez pu le faire, ô ma mère !... Les médecins avaient tout d'abord déclaré que je n'en reviendrais pas, à moins d'un miracle. Ce miracle, s'était écrié Henriette, je le ferai. Et elle avait tenu parole, ma mère ; elle m'avait sauvé.

» C'est donc à elle, à elle seule, à Henriette, que vous devez votre fils.

» Pardon, ma bonne mère, pardon de vous avoir fait un mystère de ce danger, de ce duel, de cette blessure. Vous seriez morte d'effroi, voilà mon excuse.

» Lorsque je vous écrivis pour la première fois après l'événement, ce fut la main d'Henriette qui guida ma main... pardon !...

» Quinze jours plus tard, lorsque je fus comme d'habitude au village, vous m'avez trouvé un peu pâle, vous souvenez-vous ? C'est le travail, ai-je répondu. Et j'ai rougi, ce qui vous a rassuré. Je mentais ; pardonnez-moi, ma mère !

» Pardonnez-moi encore d'être reparti plus tôt que d'ordinaire, à cette visite-là. La cause vous en est connue ; déjà j'aimais Henriette !

» Si vous saviez comme elle est jolie, ma mère ! comme elle est bonne et douce... douce et bonne comme vous... comme l'enveloppe et l'âme d'un ange ! Ô quelle aimable compagne... quelle charmante fille cela vous ferait là-bas !

» Et puis, songez-y donc, que de motifs, vous, n'avez-vous pas pour la chérir déjà, même sans la connaître !

» Après m'avoir rendu possible le bonheur de vous revoir, de vous embrasser encore, de vous rendre heureuse dans un prochain et long avenir comme je l'espérais autrefois, comme je l'espère plus que jamais maintenant, Henriette a soutenu, reconforté, charmé la convalescence de votre enfant. Pour quiconque ressuscite d'une maladie mortelle, il est comme une seconde naissance au seuil de cette nouvelle vie qui, non moins que la première, suppose une maternité. Mon ange sauveur fut donc pour moi d'abord comme une autre mère. Ne soyez pas jalouse de cette expression. Dans Henriette je croyais vous voir revivre... C'est pour cela sans doute, c'est comme cela que j'ai commencé à l'aimer !

» Songez-y donc, ma mère, c'est elle qui a guidé mes premiers pas, avec non moins de tendre sollicitude que vous les guidiez vous-même il y a quelque vingt ans ! C'est à son bras que je suis ressorti pour la première fois au grand soleil, que j'ai pu revoir les alentours si verdoyants de mon cher Heidelberg, entendre de nouveau la chanson des oiseaux dans la forêt, sentir les parfums des fleurs apportés par la brise du soir !

» Puis, les forces me revenant peu à peu, notre marche s'est précipitée, nos sensations sont devenues pareilles et communes. A mesure que la vie grandissait en moi, Henriette de son côté semblait rajeunir. Je n'étais plus un enfant, ce n'était plus une mère ? Ô mon Dieu ! comment avais-je pu la considérer ainsi. Elle avait dix-sept ans à peine, elle était blonde, svelte, rosée, charmante comme... Tenez, ma mère, regardez ce pastel suspendu dans le cabinet de travail de mon père... ce portrait délicieux... votre portrait de jeune

filles... Eh bien, Henriette, c'est cela ! C'est vous telle que le jour où le docteur Benzel vous a pour la première fois rencontrée. C'est bien votre ressemblance, ma mère. Pouvez-vous m'en vouloir encore de l'aimer !

» A franchement parler, ni l'un ni l'autre, nous ne songeâmes guère d'abord à cela. J'étais tout entier au bonheur de me sentir renaître au milieu de ce beau printemps ; Henriette, qui jusqu'alors était à peine sortie de la chambre où elle travaillait, se trouvait comme enivrée par le grand air, par la libre nature. Nous allions, nous courions au hasard dans la campagne ou dans les bois, ainsi que deux écoliers faisant l'école buissonnière ; nous étions simplement heureux comme deux chevreaux bondissants, comme deux moineaux de la dernière couvée, comme Adam et Eve aux premiers jours innocents du paradis !

» Puis, vint le temps où l'on va plus lentement, où les regards se cherchent et s'évitent tour à tour, où l'on reste assis l'un auprès de l'autre durant de longues heures sans rien dire, où les mains se serrent en se rencontrant, sans même s'en apercevoir, où le moindre contact, le moindre coup d'œil, le moindre sourire vous troublent délicieusement et vous émeuvent !

» Malgré ces indices, de jour en jour plus significatifs, nous ne comprenions pas, ou plutôt nous ne pouvions pas comprendre encore, endormis et bercés que nous étions tous les deux par notre beau rêve.

» Les plaisanteries de mes camarades de l'université me réveillèrent enfin ; mes amis eux-mêmes vinrent me dire : — Ce n'était pas la peine de te battre pour Henriette, si toi-même tu devais la perdre le lendemain.

» Elle devait sommeiller encore, elle, dans son innocente pureté de colombe. L'honneur m'ordonnait de l'avertir à son lever, ou du moins de lui conseiller un peu plus de prudence.

» Dans cette intention, je courus loyalement à la mansarde.

» Elle avait tout appris de son côté ! ma mère ! Elle venait de partir sans même laisser une trace ! Pour unique adieu, je ne trouvai que ces mots : — J'ai toujours passé pour une honnête fille, et je veux qu'il en soit toujours ainsi. Au nom de ma réputation, que vous avez compromise sans le vouloir à Heidelberg, et que vous achèveriez de perdre aussi facilement ailleurs, Karl... ne cherchez pas même à savoir ce qu'est devenue celle qui doit vous fuir, mais qui ne vous oubliera jamais !

» Malgré cette défense, malgré cette prière, dès le soir même, je me mettais follement à sa recherche.

» Huit jours après, je l'avais retrouvée.

» A Manheim, où déjà depuis longtemps on la demandait à cause de son habileté de dentelière... A Manheim, où triste, mais courageuse, elle croyait fermement s'être exilée pour jamais ! — Karl !... s'écria la pauvre enfant à ma vue, ô Karl ! pourquoi donc ne voulez-vous consentir à m'oublier !

» — Henriette ! avais-je dit en même temps, pourquoi m'avez-vous donc fui !

» En même temps aussi, tous les deux, nous nous répondîmes avec ces mots !

» — Parce que je t'aime !

» Et nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre.

» Il y a quatre mois de cela, ma mère.

» Durant ces quatre mois, j'ai passé chacun de mes dimanches à Manheim, avec Henriette!...

» Mais il n'était plus question de plaisirs entre nous, pas même d'amour; ce qui nous réunissait ainsi, ce qui nous protégeait contre nous-mêmes, c'était le travail.

» Il s'agissait de l'éducation d'Henriette.

» Qu'importe que tu sois orpheline, que tu sois artisanne et pauvre, lui avais-je dit. Ma mère est au-dessus des injustes préjugés, des vulgaires intérêts de ce monde. C'est le désintéressement et la bonté même. Le seul défaut qu'elle te trouverait, défaut dont tu peux fort heureusement te corriger, c'est ton ignorance. Veux-tu que je sois ton professeur?... A ce titre, il t'est permis de me recevoir. Au nom de notre bonheur à venir, Henriette, le veux-tu?

» Elle voulut refuser encore, mais la pauvre enfant était à bout de forces. Et puis il s'agissait de rétablir entre nous l'égalité, cette source de toute espérance!... Je repartis avec son consentement.

» Depuis cette époque, mon Henriette a travaillé avec tant d'ardeur, a déployé tellement d'intelligence, a si bien profité des leçons de son maître, qu'elle est digne aujourd'hui, ma mère, de porter votre nom, de devenir votre compagne?

» De mon côté, ma mère, je n'ai pas négligé mes dernières études. Loin de là, l'espoir du bonheur m'a fait redoubler d'efforts. C'est dans quinze jours que je passe mon examen définitif, j'espère réussir. Cependant il me faudrait donner encore un vigoureux coup de collier? Ah! si vous le vouliez, ma mère, je serais certain du succès!

» Voulez-vous avoir confiance en votre fils, qui sacrifierait sans murmure son bonheur à votre volonté? Voulez-vous me permettre d'engager mon avenir d'après l'instinct de mon cœur? Voulez-vous me répondre ces quelques mots que je couvrirais de baisers reconnaissants et de folles larmes de joie: sitôt que tu seras reçu docteur, ramène-nous bien vite avec toi ma bien-aimée fille Henriette? ...»

Suivaient encore bien d'autres raisonnements, bien d'autres supplications, bien d'autres rêves d'avenir également inspirés par le plus enthousiaste amour.

Après avoir terminé cette lecture qui respirait comme un parfum de jeunesse et de sincérité, le pasteur Muller releva ses yeux attendris vers madame Benzel.

Avec un attendrissement égal pour le moins, mais que tempérant un anxieux effroi, madame Benzel regardait aussi le pasteur Muller.

— Eh bien! fit-elle.

Plongé dans une vague méditation, qui n'était pas exempte d'un certain charme, car le bon vieillard revoyait peut-être en ce moment le mirage de ses jeunes amours, il resta durant quelques secondes sans répondre.

— Eh bien! mon ami, n'avez-vous donc pas un conseil à me donner?

— Si fait, répondit enfin M. Muller. Mais ce conseil, il faut me promettre de le suivre sans le discuter avec moi, sans vous effrayer de rien, sans hésitation aucune.

— Cependant...

— C'est ainsi. Donnez-moi donc d'avance votre parole.

Une dernière fois, la pauvre veuve étonnée regarda l'évangélique vieillard.

Il y avait tant de solennelle autorité dans sa parole, tant d'amicales promesses dans son sourire, dans toute sa personne tant de véritable inspiration émanant de Dieu, que madame Benzel n'hésita plus.

— Eh bien! dit alors le pasteur.

Mais il me semble qu'il serait temps de quitter un peu le village, et de conduire le lecteur à Manheim, afin qu'il puisse faire connaissance, avant d'aller plus loin, avec l'étudiant Karl et avec la dentelière Henriette.

IV.

Voyez-vous d'ici cette petite mansarde guillerette et fraîche? Le splendide panorama des bords du Rhin se déroule devant son unique fenêtre, gracieusement encadrée par les folles branches de la clématite et du chèvrefeuille. Au-dessous de cette marquise odorante, une cage légère est suspendue. Dans cette cage des fauvelles; sur l'appui de la fenêtre, un rosier, des vergiss-mein-nicht. Non loin de là, un métier de dentelière, une chaise basse. Sur la cheminée deux bouquets de fleurs des champs, quelques porcelaines noires; un peu plus haut, un miroir des plus modestes; plus haut encore, une petite statuette de la Vierge, qui semble la protectrice naturelle de cet humble réduit. Le parquet est toujours fraîchement lavé; les moindres meubles, sur lesquels jamais rien ne traîne, brillent de cet éclat touchant que donne la sainte propreté, le coquet amour du peu qu'on a. Rien ne saurait être plus blanc que les rideaux qui décorent la fenêtre et voilent la pudique couchette au chevet de laquelle, pour tout ornement, on aperçoit un rameau de buis bénit. Cette pauvre mansarde sent l'innocence, la sérénité, le travail et la douce joie qui s'ensuit. Les mauvais sentiments, pas plus que les araignées, n'y tissent leur toile; la dissimulation n'y est pas moins inconnue que la poussière. Il y a de la chanson dans l'air qu'on respire là, du franc rire, de la vraie tendresse, tout cela se mêle délicieusement aux parfums de la fenêtre entr'ouverte. Assurément, nous sommes chez une Rigolette allemande; disons-le tout de suite, nous sommes chez la dentelière Henriette.

Karl Benzel n'a pas flatté son portrait; Karl Benzel a, pardieu, bien raison d'en être amoureux! Jugez plutôt?

Dix-sept printemps dans toute leur fleur... un mois de mai vivant. Des cheveux blonds où le soleil semble se complaire à allumer au moindre rayon des reflets d'or et de feu... Une finesse de peau blanche, une fraîcheur de carnation comme il ne s'en rencontre qu'aux rives rhénanes; de grands yeux bleus, tour à tour rêveurs ou pétillants comme des yeux d'enfants. Des dents de jeune chien, des lèvres qui font penser aux cerises. Rien de parfait comme l'ovale un peu allongé de son visage, rien de gracieux comme l'attache et les mouvements de son cou. Elle est un peu petite peut-être, mais d'une adorable mignonerie dans toutes ses proportions. Pour la taille, c'est une sylphide; pour la main, c'est une duchesse; pour le pied, c'est une Cendrillon.

Et puis ce qui surtout est adorable en elle, c'est

l'esprit, c'est l'âme, c'est le cœur qui animent toutes ces perfections ingénues, toutes ces petites violettes à demi-cachées sous cet autre gazon qui s'appelle une robe d'indienne et un petit bonnet de grisette !

En ce moment elle est assise auprès d'une table couverte de ses livres et de ses cahiers d'écolière. La leçon vient de se terminer, sans aucun doute, et Karl par conséquent est à ses pieds.

Le fils du docteur Benzel ne fait nullement disparate à côté d'Henriette, je vous le jure. Loin de là. C'est un bel et bon jeune homme, à la chevelure et à l'œil noirs, à l'air fier et doux en même temps, et qui porte avec une rare élégance son pittoresque costume de *renard doré*. La sincérité, la pureté, la poésie de son amour donnent à son visage, à son regard, à sa voix quelque chose qui semble l'élever au-dessus de la terre avec son Henriette et les rapprocher tous les deux du ciel. Oh ! personne ne s'étonnerait, soyez certain, en entendant ces deux beaux et tendres enfants s'entre-appeler mon ange !

Mais une horloge tinta tout à coup dans le lointain.

— Karl, dit en se relevant Henriette, voici l'heure de retourner à Heidelberg.

— Adieu donc, fit à regret le jeune homme, adieu ! mais que ce soit le dernier.

— Le dernier !

— Dimanche prochain, ce ne sera plus l'étudiant qui viendra, ce sera le docteur Benzel... ; ce ne sera plus le fiancé, ce sera le mari !

— Moi votre femme, Karl ?

— N'en es-tu pas digne par l'éducation maintenant, comme tu l'étais déjà par le cœur et par la beauté ! Oh ! quand ma mère t'aura vue, quand vous aurez causé dix minutes seulement ensemble, elle t'ouvrira ses bras, elle sera fière de te nommer sa fille !

— Oh ! s'il était vrai, Karl, si notre beau rêve se réalisait !... Comme je l'aimerais, mon Dieu ! comme je la rendrais heureuse !...

— Espère, Henriette ! Aie même mieux que l'espérance, aie la foi. J'ai tout écrit à ma mère. Elle m'aime trop, elle est trop bonne pour refuser de faire de tous nos projets d'avenir une réalité !

— Cependant, Karl, elle ne t'a pas encore répondu.

— Elle attend sans doute que mon doctorat soit passé. Dimanche prochain, je t'apporterai tout à la fois mon diplôme et son consentement.

— A dimanche donc ! conclut Henriette ; car le quart venait de sonner, et la vapeur n'attend pas, même les amoureux.

Puis, légère comme sa fauvette favorite, elle bondit jusqu'à la fenêtre, cueillit la plus belle rose de son rosier, l'entoura d'une auréole de *vergiss-mein-nicht*, et, déposant le plus gracieux baiser sur ce symbolique bouquet, elle le tendit pudiquement au jeune homme, en lui disant :

— Voilà ta semaine, mon Karl bien-aimé !

— Voici la tienne, répondit le jeune homme en lui rendant en échange un pareil bouquet, reçu le dimanche précédent, précieusement gardé depuis ce temps-là sur son cœur.

— Je vais travailler pour toi, dit encore Karl.

— Pour toi je vais prier ! dit encore Henriette.

Enfin, après s'être tenu longtemps les mains, après

s'être souvent répété : A dimanche... qui sait même, peut-être bien aussi, mais des yeux surtout : Je t'aime ! après un dernier regard, après un dernier sourire... pourquoi ne le dirais-je pas ? après un dernier baiser, Karl s'était enfui.

Il le fallait bien... le dernier convoi partait à la demie !

Henriette, cependant, courut à la fenêtre... Déjà Karl courait à toutes jambes dans la rue... Il se retourna, et releva la tête... Il y eut encore un signe échangé, encore un élan de l'âme à l'âme, — encore une félicité du paradis.

Mais ce fut tout.

Une demi-heure après, néanmoins, Henriette était encore à la fenêtre, immobile, pensive, et du regard suivant une petite fumée blanche qui courait légèrement au-dessus des arbres de la forêt.

C'était la fumée de la locomotive qui emportait Karl Benzel.

Mais voilà que la porte de la mansarde se rouvrit tout à coup.

Une femme paraît, qui semble hésiter :

— Entrez, madame Lisbeth, dit mélancoliquement Henriette. Entrez donc, il n'est plus là !

V.

Madame Lisbeth est une voisine, une amie.

Il n'y a pas plus de huit jours, cependant, qu'elle est venue habiter la mansarde contiguë à celle d'Henriette.

Dès le soir même on s'est rencontrées sur le carré.

Henriette est de celles qu'on aime à première vue.

Madame Lisbeth semble une personne également sympathique. Son visage annonce quarante années pour le moins, beaucoup de douceur, un secret chagrin, une grande beauté évanouie. Henriette n'a jamais connu sa mère, mais souvent elle l'a rêvée ainsi.

Le lendemain, un petit service à demander ou à rendre, un prétexte peut-être cherché de part et d'autre, ont tout naturellement rapproché les deux nouvelles voisines.

Le troisième jour, celle-ci est venue travailler le matin chez celle-là, celle-là le soir chez celle-ci.

On s'est fait de mutuelles confidences dès le quatrième jour.

Madame Lisbeth est une femme de chambre de grande maison. Ses maîtres, auxquels elle était fort attachée, viennent de mourir tout récemment, en lui laissant bien juste de quoi vivre. Elle a été mariée autrefois, mais veuve presque aussitôt. Elle n'a pas d'enfants. Elle est absolument seule au monde.

L'histoire d'Henriette a été un peu plus longue ; n'est-ce pas l'histoire de ses amours !

La voisine l'a écoutée avec beaucoup d'attention ; plusieurs fois, elle a semblé vivement émue.

— Prenez garde ! a-t-elle dit enfin. Prenez garde, mon enfant, si ce jeune homme n'était pas sincère ?

— Vous ne me répétiez pas cela quand vous l'avez vu, se contenta de répondre ingénument la dentelière.

— Le voir !... se récria madame Lisbeth avec une certaine vivacité. Non... non, mademoiselle.

— Pourquoi donc cela ?

— Parce que... quelque purs que soient vos amours... il ne serait pas convenable à moi de les encourager par ma présence.

— Oh! madame, quand nous sommes ensemble avec Karl, les saintes elles-mêmes du paradis pourraient nous contempler sans qu'elles aient à rougir!

Et la jeune fille ne se formalisa pas autrement de cette susceptibilité, qui devait lui paraître d'autant plus étrange qu'en toute autre chose l'ex-femme de chambre paraissait l'indulgence et la bonté mêmes.

Ainsi, vers la fin de la semaine, ayant remarqué que madame Lisbeth avait une instruction vraiment au-dessus de son état, Henriette lui dit un soir.

— Karl assure que je suis devenue aussi savante qu'il pourrait le désirer, mais je crois que sa tendresse l'aveugle ou me flatte. Interrogez-moi donc, ma bonne amie, jetez un coup d'œil sur ce qu'il me fait écrire, et dites-moi franchement la vérité.

Madame Lisbeth se prêta de fort bonne grâce à cet examen, elle y mit même une sorte d'empressement, et resta vraiment émerveillée. Avoir appris tant de choses en si peu de temps, c'était presque un miracle.

— Un miracle de l'amour... Ne dit-on pas qu'il en fait! répliqua la grisette avec le plus candide et le plus charmant des sourires.

Une autre fois, des dames de la ville rendirent visite à la dentelière à propos d'une petite commande relative à son état. Madame Lisbeth se trouvait présente. Henriette les reçut avec un tact si parfait, avec une si gracieuse courtoisie, voire même avec tant de naturelle élégance, que l'ex-femme de chambre, qui sans aucun doute se connaissait aux belles manières, ne put s'empêcher de lui dire :

— Il est des choses qui ne s'apprennent pas, mon enfant, et je commence à croire que M. Karl songe sincèrement à vous prendre pour femme. Avec la beauté, Dieu vous a donné la distinction; dans aucun monde, Henriette, vous ne seriez déplacée.

Qui fut contente et fière, ce fut Henriette.

Vint le dimanche. Avant l'arrivée de son amoureux, l'artisan allait au temple. Madame Lisbeth l'accompagna. Les pauvres accouraient au-devant de la jeune fille avec autant de confiance que les fauvettes de sa cage, et les kreutzer tombaient de sa blanche main non moins généreusement que les grains de mil.

— Dame? s'écria angéliquement Henriette. J'ai travaillé jour et nuit cette semaine... Je suis presque riche aujourd'hui dimanche... et l'argent du travail est comme le gâteau des rois, il en faut toujours réserver la part des pauvres.

— Ah! tenez! s'écria madame Lisbeth avec une émotion difficilement contenue, tenez, Henriette, si la mère de votre Karl pouvait se trouver à ma place, assurément elle ne refuserait pas son consentement au mariage.

Sitôt de retour à la maison, l'ex-femme de chambre se renferma nonobstant chez elle, ainsi qu'elle l'avait annoncé, et ne voulut pas à toute force être vue par Karl Benzel.

En revanche, à peine eut-elle entendu s'éloigner l'amoureux, qu'elle s'était empressée de reparaître, ainsi qu'on a dû le voir chez sa voisine de mansarde.

VI.

Ce jour-là, la jeune fille était folle d'espérance et de joie. Elle avait encore le dernier regard de Karl dans l'âme!

La voisine fut obligée d'en convenir tout haut, il était impossible d'imaginer quelque chose de plus éblouissant, de plus séraphique qu'Henriette.

Le lundi, cette rayonnante efflorescence de l'amour se soutint encore. Mais elle baissa sensiblement le mardi. Pas de lettres de Karl, qui sans doute était tout à son examen. Dame, c'était la terrible semaine! Le mercredi, une lettre arrive; mais dans cette lettre Karl ne pouvait dissimuler son inquiétude, il n'avait pas reçu de réponse encore de sa mère?

— O mon Dieu! murmura la pauvre jeune fille toute tremblante. O mon Dieu!... Si elle allait refuser!

— Il ne faudrait pas lui en vouloir, répondit madame Lisbeth avec une gravité tendre. Qui sait si elle n'avait pas rêvé pour son fils un mariage brillant? Il est dans le monde des préjugés, des intérêts que doivent respecter les mères. Peut-être est-elle plus inquiète à cette heure? peut-être frémit-elle à la pensée qu'abusant de l'avenir de son fils, vous allez vous placer fatalement entre elle et lui!

— Jamais! s'écria spontanément l'artisanne révoltée. Jamais!

— Elle peut le craindre?

— Croyez-vous? Oh! je ne veux pas qu'il en soit ainsi! Je veux qu'elle sache bien que je suis prête à me sacrifier, s'il le faut, à l'avenir de Karl! J'en mourrai, peut-être... mais qu'importe, pourvu que je ne trouble pas le repos, pourvu que je ne détruise pas le bonheur de madame Benzel! Pauvre mère de mon Karl. Oh!... tenez, Lisbeth, tenez... il faut que je lui écrive cela tout de suite, tout de suite.

Et, courant à la table, elle écrivit rapidement quelques paroles fiévreuses.

Puis, les soumettant à madame Lisbeth :

— Je sors pour réparer de l'ouvrage. Lisez cette lettre, je vous en prie, et si vous la trouvez convenable, jetez-la vous-même à la poste... Quant à moi, je le sens, je n'en aurai jamais le courage!

Et l'œil humide, le sein palpitant, elle s'enfuit.

VII.

Restée seule, madame Lisbeth s'empressa de lire la lettre d'Henriette à madame Benzel.

« Votre fils m'aime, lui écrivait-elle, et j'aime votre fils. Il désire que je sois sa femme; plus encore peut-être que lui je le désire; mais si cet amour devait vous causer un chagrin, si ce projet de mariage n'obtenait pas votre agrément, si même vous deviez y consentir à regret, dites un mot, madame, un seul mot, et je m'éloigne à l'instant, et je m'enfuis si loin, que Karl ne me retrouvera jamais, que Karl jamais ne saura ni pourquoi ni comment j'ai disparu tout à coup.

» La seule grâce que j'implore de votre bonté, madame, ce serait dans ce cas-là d'aller bien vite trouver votre fils à Heidelberg, de le consoler, de faire en sorte qu'il m'oublie. Rien n'est impossible à une mère aimée et respectée, surtout comme vous l'êtes, madame.

Oh ! je vous en supplie, qu'il ne soit pas malheureux. »
Après cette touchante lecture, madame Lisbeth pleura beaucoup, et resta longtemps pensive.

VIII.

Nous sommes au vendredi.

Plus de nouvelles de Karl, pas de réponse de madame Benzel.

Henriette est bien triste.

Vainement madame Lisbeth s'efforce de la rassurer.

— J'en ai le pressentiment... tout est fini ! murmure la jeune fille abattue.

— Quand bien même, dit enfin l'ex-femme de chambre, vous oublieriez aussi ?

— Jamais !

— On dit toujours cela... et puis ensuite... Il y a tant de consolations pour une jeune fille de votre âge !

— Que voulez-vous dire ?

— La fortune d'abord...

— La fortune ?

— Je connais quelqu'un de très riche qui vous aime... notre vieux propriétaire Bethman... qui, pas plus tard que ce matin, me suppliait de vous faire entendre...

— Ah ! madame Lisbeth, est-ce bien vous qui me parlez ainsi ?

— Loin de moi l'idée de vous offenser Henriette... Le millionnaire Bethman ne parle de rien moins que de vous épouser...

La pauvre jeune fille contemplait madame Lisbeth avec une douloureuse stupeur. Tout à coup enfin elle éclata en sanglots.

— Pardon, mon enfant, pardon ! s'écria madame Lisbeth, qui déjà la serrait sur son cœur avec une incomparable exaltation de tendresse.

— A la bonne heure, je vous retrouve, sourit Henriette à travers ses larmes. Vous avez voulu m'éprouver sans doute ; et, quoique vous m'avez fait bien mal, je vous en remercie, car cette épreuve m'amène tout naturellement à une proposition que je n'osais pas vous faire encore...

— Parlez sans crainte, Henriette... Oh ! parlez...

— Bien que je ne vous connaisse que depuis peu de temps, je ne sais pas comment cela s'est fait si vite... mais je vous aime bien, madame Lisbeth !

— Et moi aussi, Henriette... Allez... je vous aime !

— Tant mieux... car vous consentirez alors...

— A quoi donc ?

— Si je dois partir, vous partirez avec moi... nous irons nous établir ensemble dans quelque ville éloignée... Vous êtes veuve, je suis orpheline, nous mettrons en commun nos deux isolements, nos deux chagrins, nos deux misères... Vous protégerez ma jeunesse, je soignerai vos vieux jours. Nous parlerons

de Karl... En un mot, je n'ai jamais eu de mère, vous serez la mienne !

— Oh ! oui... répond madame Lisbeth avec une expression étrange. Oh ! oui... Je te le jure... tu seras ma fille !

IX.

Nous sommes au samedi.

C'est le grand jour.

— Il est à cette heure devant ses juges ! se répète-t-on incessamment dans la mansarde de Mannheim.

Et madame Lisbeth ne semble pas moins émue qu'Henriette.

Le soir arrive enfin.

Tout à coup un pas retentit dans l'escalier.

— C'est lui ! s'écrie Henriette en portant la main à son cœur.

Quant à madame Lisbeth, elle s'est vivement rejetée dans l'ombre.

La porte s'ouvre bruyamment, le jeune homme se précipite dans la mansarde.

— Karl, c'est donc une victoire que tu viens m'annoncer si vite ?

— Oui, mais il s'agit bien de cela.

— Oh ! mon Dieu, qu'y a-t-il donc ?

— Une lettre de ma mère, et dans cette lettre ces quelques mots : « Dès que tu seras docteur, cours à Mannheim, et tu y trouveras tout à la fois ta femme et ta mère ! »

Stupéfaits, ne comprenant pas encore, les deux amoureux se regardent en silence.

Mais une troisième voix s'élève tout à coup entre eux.

— Eh bien ! me voici, mes enfants... J'ai tenu parole !

— Madame Lisbeth ! murmura Henriette.

— Ma mère ! a déjà crié Karl, en tombant aux pieds de madame Benzel.

Car madame Benzel et madame Lisbeth ne font qu'un.

— J'ai voulu étudier par moi-même celle que tu m'avais choisie pour fille, conclut-elle. Je suis venue, j'ai vu... j'ai été vaincue !

Et maintenant, dans le cas où vous n'auriez pas deviné déjà de qui venait l'idée de ce travestissement, qu'il vous suffise de savoir que le lendemain matin on vit arriver sur la place du village de... une petite carriole allemande, que trois personnes en descendirent, qu'un leste et souriant vieillard accourut au-devant d'eux, et que madame Benzel dit en le montrant à Henriette et à Karl :

— Embrassez M. Muller, mes enfants... Aimons-le bien tous, car si nous sommes heureux aujourd'hui, c'est grâce au conseil du pasteur.

CH. DESLYE.

COURRIER DE PARIS.

Le soleil fuit, les feuilles jaunissent, le thermomètre commence à se rapprocher de zéro. Voici la saison des vendanges et des nouveautés dramatiques. Les théâtres se préparent pour la saison d'hiver. Toutefois il faut dire que c'est plutôt, jusqu'à présent, la quantité que la qualité qui domine. Le Théâtre-Français a exhibé, sous le titre de *Fais ce que dois*, certain François I^{er} qui a retrouvé rue Richelieu une nouvelle journée de Pavie. La défaite a été complète, et MM. Decourcelle et Henri de Lacretelle ont pu se dire à l'instar du roi chevalier : « Tout est perdu fors l'honneur. »

Heureusement que ces messieurs sont jeunes. Ils ont le temps de prendre leur revanche : c'est toujours une consolation.

Sur un autre champ de bataille, les *Zouaves* ont vaillamment soutenu l'honneur du drapeau. Toutefois il faut reconnaître que le succès de ces héros pâlit à côté de celui de leurs aînés messieurs les *Cosaques*, quoique tous ces guerriers soient fils des mêmes pères, MM. Arnault et Judicis, et citoyens de la même patrie, la Gaïeté.

L'Ambigu vient de trouver enfin cette mine d'or qu'il cherchait depuis si longtemps. Ou je me trompe fort, ou les *Pauvres de Paris* feront sa fortune. Ce n'est point un mélodrame vulgaire que la pièce de MM. Brisebarre et Eugène Nus, et il y a dans ces cinq actes ingénieusement construits, habilement, parfois même éloquemment dialogués, une idée vraiment philosophique et faite pour navrer le cœur : A savoir que Paris recèle bien des misères en habit noir, des misères honteuses, mille fois plus à plaindre que celles qui relèvent des bureaux de bienfaisance et s'étalent en haillons au coin des carrefours.

Je réserve pour une autre fois le bulletin de la victoire des *Dragons de Villars*, opéra-comique en trois actes, que le théâtre Lyrique vient de représenter avec un succès égal à celui de la bienheureuse *Fanchonnette*. Je n'en pourrais parler que par oui-dire, et l'ouvrage mérite, m'a-t-on dit, qu'on se donne la peine de faire le voyage du boulevard du Temple.

Quant au *Médecin de l'âme*, comédie en cinq actes de M. Léon Guillard, jouée dans les parages de l'Odéon, ne troublons pas ses cendres, il est mort : prions pour son âme et ne regrettons pas le médecin.

D'ailleurs que parlé-je de théâtres, de comédies, d'opéras, de drames ou de mélodrames ? La grande pièce, la pièce à spectacle est ailleurs : elle est à six cents lieues d'ici, à Moscou, d'où la renommée et le télégraphe électrique nous renvoient des récits féériques dignes des *Mille et une nuits* et des âges fabuleux. Qu'est-ce, je vous le demande, que ces temps pronés par les burgraves, où l'on servait sur la table des grands

Un bœuf entier porté sur un plat d'or.

Qu'est-ce que cela, de grâce, auprès de ces monceaux de vaisselle d'or et de vermeil, ciselée avec l'art

magique de Benvenuto Cellini, et rehaussée de pierres précieuses que, de tous les coins de l'empire, des populations idolâtres viennent déposer aux pieds du souverain ? Que ces festins homériques où s'assoit un peuple tout entier, monstrueux Gargantua, capable d'engloutir dans ses cinq cent mille estomacs 240 moutons rôtis, 480 tartes, 28,800 litres de bouillon, 480 plats de gelée, 7,200 poules, 4,000 dindes, 1,000 canards, 24,000 pains blancs, 9,600 pains bis, 9,600 jambons, 46,000 pommes, 46,000 poires, 46,000 prunes, 4,000 seaux de bière, 4,000 seaux de meth, 2,800 seaux de vin blanc et rouge. Figurez-vous Moscou, le Kremlin, une capitale immense illuminée, que dis-je, incendiée trois jours durant de pied en cap, à ce point que deux cent mille ouvriers suffisaient à peine pour mettre le feu à ce vaste brasier. Et puis imaginez-vous ce cortège où toutes les puissances du globe s'étaient donné rendez-vous par leurs ambassadeurs, luttant entre eux de luxe, de richesse et de bon goût ; où lady Granville, par exemple, ambassadrice d'Angleterre, ruissselant de diamants et de pierreries, laisse, sans daigner s'arrêter, sans donner même le moindre signe d'émotion, se dénouer et se perdre sous les pieds des assistants un collier de perles fines estimé plus d'un million ; où les dames de la cour de Russie, les boyards, les grands seigneurs russes et polonais, étalent à l'envi un faste sans exemple, écrasés cependant, tous tant qu'ils sont, par ce fameux prince Esterhazy, ce magnat hongrois, dont les bottes, chargées de diamants, représentent seules une valeur de plus de cinq cent mille francs chacune, un million la paire ! jugez du reste du costume. C'est ce célèbre Esterhazy dont le père répondait à lord Stuart de Rethsay, qui se glorifiait de pouvoir faire défiler devant lui un corps d'armée de sept à huit mille moutons :

« Milord, vous avez à peu près autant de moutons que j'ai de bergers. »

Quelle mise en scène ! et ce n'est là que le petit côté de la cérémonie. Le côté grandiose c'est l'entrée de l'empereur lui-même dans la cathédrale de l'Assomption, décorée avec une pompe asiatique, c'est le mot, et regorgeant d'uniformes, de costumes de cour et de toilettes de gala d'une richesse indescriptible ; c'est l'apparition d'Alexandre II et de l'impératrice Marie, s'avancant sous un dais de drap d'or porté par trente-deux généraux et précédés d'un archiprêtre aspergeant le sol avec de l'eau bénite qu'il puise dans un bassin d'or ; c'est le moment où l'auguste héritier de Nicolas I^{er}, revêtu du manteau de brocart d'or, la tête chargée du diadème impérial, prend sur un carreau de drap d'or une autre couronne qu'il pose sur la tête de la Czarine agenouillée, aux cris mille fois répétés de : Vive notre empereur ! Vive notre impératrice ! au bruit du canon qui annonce au peuple moscovite, que le souverain appelé à régner sur ses destinées a reçu la consécration du Très-Haut.

A. DE BRAGELONNE.

AJ. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Quelques tièdes journées nous sont revenues et l'on a été obligé de reprendre les toilettes légères, mais comme ce n'est qu'un caprice du temps et qu'il ne peut avoir une longue durée, on ne s'occupe pas moins sérieusement de disposer les mises confortables, que la saison nouvelle va nous imposer l'obligation d'adopter.

La maison *Gagelin* étale une foule d'étoffes splendides, parmi lesquelles voici ce que

nous avons surtout remarqué : Des robes à volants chenillés en relief, à fond uni, qui sont d'une extrême magnificence.

D'autres, composées de deux hauts volants dont l'un est plus bas que le premier. Ils se froncent à la taille et figurent

ainsi une double jupe. Cela est une innovation toute gracieuse.

Le velours *Crimée* est une étoffe sans volants, qui se fait en toutes nuances. On ne saurait rien voir de plus beau. Elle se compose de rayures transversales en velours noir, dans l'intérieur desquelles il semble qu'il y ait une guipure. Ces rayures sont bombées en relief et de la largeur d'un doigt.

Quelques robes ont des volants à bandes de velours, larges et plates. La même garniture existe pour orner le corsage et les manches.

Les bandes de velours couvrant presque chaque volant, on peut se figurer quelle doit être la somptuosité de ces robes.

Il y en a aussi à volants, couverts de rayures en velours noir peluché, bosselées, surmontant de beaux effilés tissés dans l'étoffe. Leur richesse est indescriptible.

Il ne faut point oublier les robes à *pente*. Celles-ci se font sans volants. Le fond est uni, en nuance quelconque : gros bleu, vert impérial, marron ou gris. Puis il y a deux lés réservés à chaque côté de la jupe, sur lesquels sont des bandes de velours tissées dans l'étoffe et capricieusement posées comme ornement.

Tout cela est de la haute nouveauté et digne de la maison *Gagelin*, qui a toujours été particulièrement renommée pour l'élégance et la distinction de ses étoffes en général.

À côté de ces spécialités hors ligne, on trouve mille fantaisies plus simples et non moins ravissantes. Les unes à dessins gigantesques soit brochés, soit en velours, les autres à petites dispositions, telles que : semés mignons, losanges, carreaux ou rayures transversales. Ce dernier genre jouit d'une vogue immense. On le fait en étoffe de laine aussi bien qu'en soie.

Les moires antiques sont du nombre des étoffes préférées. La maison *Gagelin* possède aussi en ce genre des assortiments magnifiques.

Viennent ensuite une foule de capricieux tissus tout laine et laine et soie, pour toilette négligée du matin ou d'intérieur. Parmi eux nous citerons : les popelines laine et soie ; le velours d'Afrique ; les droguets ; le velours épinglé ; les veloutinés ; les fonds pointillés ; puis des rayures transversales satinées sur fond mat, qui sont fort jolies.

Vous voilà bien renseignées pour aujourd'hui sur les étoffes, parlons un peu des confections.

La maison *Gagelin* nous offrira aussi en ce genre les choses les plus merveilleuses. Ce qu'il y a d'admirable, ce sont les châles en velours, avec broderies de jais, guipures et effilés en chenille ; c'est le *nee plus ultra* de l'élégance. L'élevation de leur prix empêchera d'ailleurs qu'ils tombent dans le domaine du vulgaire. Maintenant, comme toutes

les femmes ne sont point également favorisées par la fortune, il y a des modèles pleins de grâce et moins chers que les premiers. Ce sont de jolis mantelets en velours brodé, peu grands, bien dégagés des épaules, avec un haut volant de dentelle. Puis des talmas à manches, en soie, ou en draps de fantaisie faits exprès. Des basquines longues ajustées, que l'on nomme souvent *pince-taille*, ce qui veut dire qu'elles la dessinent parfaitement. Enfin, des modèles de pur caprice et très variés de coupe, ornés d'effilés, de dentelle ou de ruches. Il ne faut point omettre les pardessus en velours, garnis de fourrure. Ceux-ci font encore classe à part.

Nous doutons que les basquines en drap, ajustées à la taille, soient fort bien portées, du moins à Paris. Les talmas amples auront la préférence.

On voit quelques grands manteaux anglais à capuchon. Cela est assez distingué en drap gris, ou belle flanelle pour négligé.

En visitant le beau magasin de passementerie de la *Ville de Lyon*, j'y ai vu des agrafes en argent pour manteaux de voyage qui sont une véritable nouveauté.

M. *Audoyer* nous offre en même temps de ravissants ornements pour robes et confections, en effilés guipure, galons assortis aux étoffes, velours, rubans, grelots. Ce dernier genre a plus de vogue que jamais, on en sème jusque sur les confections. Pour les basquines et les corsages de robes, ils sont surtout généralement adoptés.

Les corsages de robes restent très montants; les basquines longues. Les manches à trois bouillons et un volant ont la vogue, ainsi que celles à quatre volants.

Les bretelles en velours, les petits châles renversés, les berthes en étoffe pareille, bordées d'effilés, se portent toujours.

Madame *Alexandrine*, dont les créations féeriques sont vantées partout, a dans ce moment un choix de chapeaux et de coiffures à faire envie à toutes les femmes. Essayer la description de tout cela serait une tâche impossible, mais je vais vous signaler quelques modèles pour vous donner une idée de ce que l'on portera.

Voici d'abord un chapeau de velours pensée. Il a pour ornement des plumes frisées, dont le bout est panaché de noir. Ces plumes sont posées à plat, presque au bord de la passe, où se trouve une dentelle noire tombant en voilette. Le bavolet est très long et garni d'une semblable dentelle.

Le chapeau *Clarisse-Harlowe* est en satin blanc, orné de franges, de boutons et de glands.

Il y en a un autre de forme Louis XVI, avec plumes blanches de côté et blonde pendante au bord de la passe. Ce chapeau est rond. C'est une innovation que l'on cherche à faire adopter et qui sera fort élégante en toilette du soir.

Ces chapeaux se feront aussi en couleur avec dentelle noire.

J'ai vu un autre modèle à peu près semblable, si ce n'est qu'il fait la pointe au bord, devant et derrière, ce qui est assez original.

Je citerai encore, mais dans une forme moins excentrique, une ravissante capote mauve de cinq tons : celle nommée *Pauline*, bleue et tourterelle. Quelques autres, pour jeunes personnes, en taffetas, à coulisses, froncées

en long et figurant une espèce de pointe sur le fond. Des chapeaux en velours épinglé, bleu de ciel, rose, ornés de fleurs ou de plumes, avec des coquillages de blonde, ou des bandes de velours, capricieusement enlacées. Quelques autres, en velours pointillé, d'une extrême distinction. Enfin, des coiffures délicieuses pour théâtre, soirée, ou concert, parmi lesquelles je vous recommande celle nommée *Napolitaine*, avec guipure noire, grelots et fleurs ponceau. Puis un certain petit buisson de boutons de roses, entremêlés de blonde, avec de longues barbes en tulle, qui respire la jeunesse et le printemps. J'aurais encore bien des choses à citer, s'il fallait prendre une à une toutes les modes de madame *Alexandrine*, mais l'espace me manquera et je m'arrête forcément.

Nous pouvons affirmer à l'avance, que les canezous de tulle noir ou blanc et ceux en mousseline se porteront encore en soirée cet hiver. Nous en avons remarqué plusieurs chez madame *Colas*, ainsi que de charmants fichus de fantaisie, ornés de bouillonnés et de dentelle. Quant aux bonnets de lingerie, madame *Colas* a le talent de créer des modèles d'une grâce inouïe. On est presque en toilette avec des négligés comme cela, et ses petits bonnets de nuit en mousseline de couleur, ruchés de tulle et de rubans, ne sont-ils pas aussi de vrais bijoux? Avec ces bonnets-là on est toujours jolie, soit qu'on dorme ou qu'on veille.

Nous mentionnons de nouveau les magnifiques dentelles du *Persan*. On ne saurait rien voir de plus splendide que les étalages de ce magasin. La foule s'arrête constamment avec une véritable admiration devant ces robes superbes, ces beaux volants, ces riches voilettes, qui figurent fièrement au milieu des cachemires que tient cette importante maison.

Le magasin du *Persan* fait fabriquer lui-même ses dentelles, ce qui lui permet d'offrir de grands avantages dans les prix. Ses assortiments sont aussi complets qu'on peut le souhaiter et l'on y trouve tout ce qui se fait de mieux, depuis la simple valenciennes jusqu'aux plus somptueuses applications de Bruxelles et autres.

Les coiffures de fleurs se porteront assez volumineuses, mais elles garniront davantage le devant de la tête, ce qui ira infiniment mieux. Ainsi plus de *pouff*. Madame *Tilman*, notre habile fleuriste, prend l'initiative de ce changement. Elle nous prépare des choses suaves et charmantes pour la saison des bals et nous pouvons nous en rapporter à son goût exquis. Madame *Tilman* est brevetée de S. M. la reine d'Angleterre; il y a longtemps que l'impératrice Eugénie se fournit chez elle, je crois que ce sont là des recommandations en faveur du talent que nous lui connaissons et qui vaut à sa maison l'immense réputation dont elle jouit.

Je termine en vous rappelant la maison *Legrand*, dont la parfumerie est renommée depuis nombre d'années. M. *Legrand* est fournisseur de S. M. l'Empereur et de plusieurs cours étrangères. Outre ses pommades super fines, ses parfums exquis pour sachets ou mouchoirs, je vous signale tout particulièrement encore le *savon au suc de laitue*, dont les propriétés rafraîchissantes sont incontestables; l'*eau des Alpes*, qui remplace avantageusement l'eau de Cologne et possède un parfum beaucoup plus agréable; enfin, la *muélosine* au quinquina, qui arrête la chute des cheveux comme par enchantement.

Madame Juliette LORMEAU.

PLANCHE DE MANTEAUX.

MÈDEE. — Manteau en drap noir garni de galons de velours uni de différentes largeurs, bordé tout autour d'une frange unie de 6 à 8 centimètres de haut. Sur les épaules, et pour retenir les manches, il y a des attaches en passementerie.

La robe est en *pou-de-soie* bleu avec disposition de velours sur les côtés.

PENTHIEVRE. — Manteau en étoffe de soie bosselée, garni tout autour de frange en boules passementeries.

La robe est en pou-de-soie uni avec deux jupes garnies d'une disposition en chenille.

FAVELLI. — Manteau en velours uni garni de guipure, sur la tête de laquelle est posée un agrément en passementerie.

La robe, en taffetas uni, est garnie de deux volants en un tissu imitant une fourrure de fantaisie.

PHÉBUS. — Manteau en *édredon* noir avec pièce d'épaules en velours garnie de petites attaches en passementerie, il est bordé d'un large velours uni, et terminé par une frange unie.

La robe est en moire antique à boules noires, disposées de façon à faire rayure.

PRINCESSE. — Manteau en velours garni de guipure surmontée

d'un large entre-deux de guipure posée à plat. La guipure peut être remplacée par une dentelle de Chantilly.

La robe est en pou-de-soie uni à deux jupes bordées d'une disposition en velours *bosselé*.

ADALBERT. — Manteau en drap *édredon* noir tout uni, garni de frangés avec perles de jais.

La robe est en brocard rayé en travers sur fond uni.

PLANCHE D'ENFANTS.

Description des costumes de la planche d'enfants, modèles de la maison Saint-Augustin.

PARISIEN, pour petit garçon de cinq ans. — Blouse à pattes, ouverte sur le côté. Chapeau en feutre, orné d'une plume avec ruban écossais.

IMPÉRIAL, pour petit garçon de six ans. — Jupe et veste détachée en velours, avec ceinture en taffetas; le tout orné de boutons à grelots en jais. Toque de velours, avec plume frisée.

BÉBÉ. — Pardessus avec grande pèlerine en sibérine blanche. Capote à fond *bonne femme* en taffetas et velours épinglé.

ELEGANTE pour petite fille de dix à onze ans. — Jupe de taffetas, avec larges bandes de velours noir. Basquine en velours noir, garnie à l'intérieur d'une ruche de ruban en taffetas. Capote de taffetas, avec bouillonné et nœuds.

RAPHAËL, pour petit garçon de sept ans. — Blouse ajustée, avec biais en taffetas. Chemisette garnie d'une bande brodée à l'anglaise.

ESPAGNOL pour petite fille de sept à huit ans. — Pardessus en taffetas noir, avec grande pèlerine piquée à très petits carreaux, garni tout autour d'une bande de velours noir. Jupe de velours épinglé. Chapeau avec nœud de ruban et dentelle noire autour.

TYROLIENNE, petite fille de huit à neuf ans. — Robe de popeline unie, avec bande de taffetas sur chaque côté; cette bande est ornée dans toute sa longueur de petits grelots. Nœud de taffetas au bas du corsage, devant, derrière et sur les épaules. Guimpe avec poignet brodé.

PATRONS.

CÔTÉ N° 1.

Patron du manteau *don José* dessiné sur la feuille et dont la gravure paraîtra dans le prochain numéro du journal. Ce vêtement se compose de *drap velours*, la garniture est en *drap peluche* imitant la fourrure. Les ornements fort simples sont en velours.

N° 1. Devant du manteau.

N° 2. Garniture du devant.

N° 3. Haut du dos (moitié), il faut le tailler double n'ayant pas de couture au milieu.

N° 4. Bas du dos (moitié).

N° 5. Garniture du bas de la jupe (moitié) en *drap peluche*.

N° 6. Garniture en *drap peluche* formant le châle.

Ce patron n° 6, formant le châle, doit se placer sur les patrons 1 et 3, en suivant la ligne ponctuée de A à A. (Voir pour la manche le côté n° 2.)

CÔTÉ N° 2. — Suite du manteau DON JOSÉ.

N° 7. Première partie de la manche.

N° 8. Deuxième partie de la manche.

Ce patron doit se rapporter au patron n° 7. Dans l'espace marqué de E à E, puis ensuite pour joindre cette manche au manteau il faut la coudre sur l'échancrure de l'épaule de E à F, et sur le dos de F à C. Et enfin la partie de cette manche marquée de C à C, sera rapportée dans la couture du manteau depuis C jusqu'à la *coche* indiquée sur le patron.

N° 9. Garniture en *drap peluche* de la manche.

CHAPEAU.

N° 10. Passe.

N° 11. Bavolet.

CORSAGE DE ROBE TUNIQUE POUR ROBE A DEUX JUPES.

N° 12. Devant du corsage et de la *jupe tunique* tenant d'un seul patron.

Nos abonnées remarqueront que nous n'avons pas indiqué le bas du devant dans toute sa longueur: on lui donnera la longueur voulue par la grâce, généralement jusqu'au-dessous du genou.

N° 13. Petit côté du devant, les *croix* et les *ronds* doivent se rapporter aux mêmes signes qui sont sur le patron n° 12.

N° 14. Petit côté du dos.

N° 15. Dos.

Ces deux derniers patrons forment une petite basque qui recouvre la couture de la jupe à la taille, qui est indiquée par une ligne de points sur chacun de ces patrons.

La manche se compose d'un patron carré ayant 42 centimètres de longueur sur 71 de largeur, elle est fermée dans le haut par une couture de 19 centimètres seulement. Le reste est ouvert droit tout le long. L'ampleur de la manche en haut est employée à former trois plis creux, qui sont marqués sur une longueur de 15 centimètres.

Avis. Nos abonnées s'occupant spécialement de lingerie ont en remplacement des patrons de corsage, un patron de *gilet-fichu* à exécuter avec des entre-deux et des bouillonnés. Voir le n° 12.

Un petit col parisien avec boutons doubles n° 13.

Les manchettes assorties avec boutons doubles n° 14.

Un bonnet n° 15, 16 et 17.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

(RÉSUMÉ ANECDOTIQUE.)

Le siècle qui voyait Louis XIV, en Apollon, danser des ballets avec les seigneurs et les dames de sa cour déguisés en bergers et en bergères, devait être favorable à la poésie pastorale; aussi ne faut-il pas s'étonner du succès qu'obtinent les églogues de Segrais, si oubliées aujourd'hui. Pour notre compte, nous avouons que de tous les vers de ce traducteur de Virgile, le meilleur est celui-ci, — imité du Tasse, — qu'il avait écrit au bas d'un cadran solaire :

Tout le temps qui n'est pas au ciel est temps perdu!

Madame Deshoulières fut aussi célèbre en ce genre; par malheur, si de sa couronne on arrachait toutes les roses dérobées à autrui, il ne lui resterait guère que le foin qui retient les fleurs. Ainsi sa fameuse idylle des *Moutons* :

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine, etc.

est mot à mot empruntée aux *Promenades* d'Antoine Coutel. La seule différence qui existe entre les deux pièces, c'est que l'idylle de Coutel est en alexandrins et que l'autre est en vers libres.

Au reste, n'incriminons point trop les pastorales, puisque leurs gracieuses fadeurs ont développé le génie de La Fontaine, dont les fables éclipsent celles d'Ésope, celles de Phèdre, et tous les apologues orientaux. Dans ce monde d'animaux qu'avait créé sa pensée, le sublime fablier s'abimait volontiers au point d'oublier le monde réel, et madame de Bouillon raconte que, l'ayant un matin aperçu sous un arbre du Cours-la-Reine, elle l'y retrouva le soir, bien qu'il eût plu toute la journée. Mais la plus charmante de ses distractions est incontestablement celle-ci :

Rencontrant dans un salon un jeune homme de bonne façon et de bel esprit, La Fontaine, après l'avoir écouté, se prit à dire :

« — Ce jeune homme devise à merveille et me plaît fort.

» — Hé! bonhomme, lui fit observer un voisin, ce jeune homme est votre fils.

» — Vrai? eh bien, j'en suis très aise. »

Parmi les petits poètes, *poete minores*, qui suivirent, on compte Lafare, dont la muse ne s'éveilla qu'à soixante ans et qui eut l'insigne honneur de collaborer,

pour les paroles, à l'opéra de *Panthée*, mis en musique par le duc d'Orléans; Chaulieu, l'Anacréon du temps; Chapelles, l'un des tenants des joyeux soupers d'Auteuil, qui, d'un seigneur de la cour fort bavard, voyant louer le portrait auquel il ne manquait, disait-on, que la parole, répliqua :

« — Il n'en est que meilleur! »

Bachaumont, son ami et son collaborateur, qui, rachetant par la pénitence les dérèglements de sa jeunesse, prononça ces paroles :

« — Un honnête homme doit vivre à la porte de l'église et mourir dans la sacristie. »

Et enfin Jean-Baptiste Rousseau, auquel le Franc de Pompignan a consacré une de ses meilleures poésies, dont les odes et les malheurs sont parfaitement appréciés dans cette épithaphe proposée par Piron pour la tombe de ce lyrique :

Ci-gît l'illustre et malheureux Rousseau!
Le Brabant fut sa tombe, et Paris son berceau.
Voici l'abrégé de sa vie
Qui fut trop longue de moitié :
Il fut vingt ans digne d'envie
Et trente ans digne de pitié.



La Fontaine au Cours-la-Reine pendant l'orage.

Bien que les successeurs de Racine soient restés bien inférieurs à ce grand poète, il serait injuste de ne pas mentionner :

Duché, choisi par madame de Maintenon pour continuer l'éducation littéraire de Saint-Cyr, après la mort de l'auteur d'*Athalie*, et à qui cette haute protection valut la plus belle peur qu'il ait eue en sa vie. Madame de Maintenon l'avait si chaudement recommandé au ministre Pontchartrain, que celui-ci, le croyant un homme d'importance, alla le visiter en personne. En voyant entrer chez lui un secrétaire d'État, le pauvre poète crut qu'on venait le chercher pour le conduire à la Bastille, et il ne fallut rien moins que les obligeantes protestations de Pontchartrain pour calmer et le tremblement de ses membres et le bégaiement de sa voix.

Pradon qui eut l'insigne malheur, aux yeux de ses contemporains et aussi à ceux de la postérité, de traiter un sujet choisi déjà par Racine, celui de *Phèdre*. Au fond, Pradon avait quelques qualités poétiques, et, chose bien rare chez un homme de lettres, il savait s'apprécier.

Ainsi la première représentation de son *Antigone* fut très mal accueillie, et Pradon au parterre sifflait plus fort que personne. Un mousquetaire, qui ne le connaissait point, l'invita au silence; Pradon resiffla de plus belle. Alors le mousquetaire furieux arracha le chapeau et la perruque du poète, les jeta sur le théâtre, et, pour venger Pradon, s'apprêta à percer Pradon lui-même de son épée, lorsque des officieux le lui tirèrent des mains.



Ah! monsieur, vous allez être bien fâché de votre emportement; je suis aveugle!

Thomas Corneille, dont le *Timocrate*, joué quatre-vingts fois de suite et redemandé par le public, donna lieu à cette annonce bizarre des comédiens :

« Messieurs, si vous ne vous laissez point d'entendre la tragédie de M. Thomas Corneille, nous sommes las, nous, de la jouer, et le spectacle de demain sera nouveau. »

Campistron qui, secrétaire du duc de Vendôme, trouvait plus court de brûler les lettres que d'y répondre. Le duc, le surprenant au moment où il jetait au feu le volumineux paquet de la journée, s'écria :

« — Bravo, Campistron, nul ne s'entend mieux que toi à mettre à jour une correspondance. »

Lafosse dont le discours de réception à l'Académie des Apatistes de Florence roulait sur ce singulier sujet :

« Quels yeux sont les plus beaux, des yeux bleus ou des noirs? »

Lagrange-Chancel, enfant sublime bien avant Victor Hugo. En effet, à neuf ans, il fit jouer chez les jésuites

de Bordeaux une comédie en trois actes, et il n'avait que seize ans lorsque Paris applaudit son *Jugurtha*.

Crébillon, qui s'est autobiographié dans ce vers de son discours de réception à l'Académie française :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume!

Et Lamotte-Houdard, le poète d'*Inès de Castro* et le traducteur d'Homère. Il était, comme le père de l'*Iliade*, atteint de cécité. Un soir, à la sortie du spectacle, un jeune homme sur le pied duquel il avait marché par mégarde lui donna un soufflet :

« — Ah! monsieur, lui dit Lamotte avec une extrême douceur, vous allez être bien fâché de votre emportement; je suis aveugle! »

Les continuateurs de Molière, sans rivaliser avec ce génie sublime, furent plus heureux cependant que les tragiques. On compte successivement dans leurs rangs :

Boursault, l'auteur du *Mercurie Galant*, qui, averti d'une cabale préparée contre son *Esopé à la ville*,

fit précéder de cet apologue adressé au parterre la première représentation de sa comédie :

A tant d'honnêtes gens qui sont devant vos yeux
Laissez la liberté d'applaudir sans mélange,
Et ne ressemblez pas à ce dogue envieux
Qui ne veut pas manger, ni souffrir que l'on mange.

Brueys auquel le désir d'aller gratis à la comédie inspira l'idée de rajeunir l'*Avocat Patelin* de Blanchet.

Palaprat, son collaborateur, qui s'est peint dans ce joli quatrain :

J'ai vécu l'homme le moins fin
Qui fût dans la machine ronde ;
Et je suis mort la dupe enfin
De la dupe de tout le monde.

Regnard, que Boileau ne trouvait pas médiocrement plaisant, et à propos duquel Voltaire écrivait :

« Qui ne se plaît pas aux comédies de Regnard n'est pas digne d'admirer Molière. »

La paternité du *Joueur*, son chef-d'œuvre, lui fut contestée par Dufresny ; mais le public donna gain de cause à Regnard, en disant que, si tous deux étaient un peu voleurs, Regnard, à coup sûr, était le bon larron.

Ce même Dufresny qui n'aurait plus occasion de répéter aujourd'hui son apostrophe à Louis XIV :

« Sire, je ne regarde jamais le Louvre sans m'écrier : Superbe monument de la magnificence d'un de nos plus grands rois, vous seriez achevé, si l'on vous avait donné à un des ordres mendians pour tenir son chapitre et loger son général. »

Dufresny auquel on doit la création pittoresque des jardins dits *anglais*, et qui, sans l'énormité de son devis, eût été chargé de décorer ceux de Versailles, était si dissipateur, que Louis XIV disait de lui :

« — Il y a deux hommes que je n'enrichirai jamais, Dufresny et Bontemps. »

Sur la fin de sa carrière, il adressa à Philippe d'Orléans cette étrange requête :

« Monseigneur, il importe à la gloire de votre Altesse Royale qu'il reste dans le monde un homme assez pauvre pour retracer à la nation la misère dont vous l'avez tirée ; je vous supplie donc de me laisser dans mon état. »

Le régent mit NÉANT au bas du placet, et ordonna à Law de compter deux cent mille livres à Dufresny.

Et enfin Le Sage qui excella dans le roman comme dans la comédie. Deux seigneurs se disputèrent, l'épée à la main, le dernier exemplaire de la deuxième édition du *Diable boiteux*, honneur qui, malgré l'outrage de certains de nos romanciers modernes, ne s'est guère renouvelé depuis.

A ces écrivains dramatiques nous rattacherons encore Fontenelle, non que ses tragédies soient ses meilleurs ouvrages, mais parce que son *Histoire du théâtre français jusqu'à Corneille*, et ses *Réflexions sur la poétique du théâtre*, lui assignent cette place. La devise de Fontenelle était : *Justice et justesse !* Il y fut fidèle, non qu'il se montrât censeur austère et pédant ennuyeux, c'était au contraire un esprit aimable, fin et d'un goût délicat, dont une réponse à la duchesse du Maine donnera l'idée. Cette

princesse lui demandait la différence d'une femme et d'une horloge.

« — L'une marque les heures, répondit Fontenelle, l'autre les fait oublier. »

La loi salique régit en France la monarchie, mais non la république des lettres, et le XVII^e siècle compta d'illustres bas-bleus :

Madame de Maintenon dont les lettres révèlent plus d'une fois les misères du faste de Louis XIV.

Madame de Sévigné, la reine des épistolières, qui a jeté au passage cet arrêt plus raisonnable qu'il ne le semble, dans la fameuse dispute du parallèle des anciens et des modernes :

« Les anciens sont beaux, mais nous sommes plus jolis. »

Madame de Lafayette qui comparait les sots traducteurs à des laquais changeant en sottises les compliments dont on les charge. Elle répétait volontiers :

« — Celui qui se met au-dessus des autres, quelque esprit qu'il ait, se met au-dessous de son esprit. »

Les détracteurs de cette femme aimable ne lui reprochent qu'un défaut, d'avoir dissimulé son âge. A vingt-neuf ans elle disait :

« — Je compte encore par vingt. »

Hélas ! que, de nos jours, celle qui est exempte de cette petite faiblesse lui jette la première pierre !

Et madame Dacier qui écrivit sur l'album du baron de Koenigsmarck cette pensée, que les médisants qualifieront de peu féminine :

« Le silence est l'ornement d'une femme. »

Les travaux historiques de cette partie du XVII^e siècle sont excessivement remarquables. Il nous suffira de nommer :

Le cardinal de Retz qui, après avoir été l'instigateur de la Fronde, en consigna les événements dans ses Mémoires.

Le duc de Saint-Simon, le Tacite du règne de Louis XIV et de la Régence.

Le marquis de Dangeau qui nous montre le grand roi en déshabillé.

Mézerai qui n'écrivait qu'à la lumière et reconduisait, en plein midi, les visiteurs, un flambeau à la main.

Saint-Réal, l'historien de la *Conjuration de Venise*.

Hardouin de Péréfixe, archevêque de Paris et précepteur de Louis XIV. Le jeune roi était fort inappliqué et son maître s'en plaignait au cardinal Mazarin :

« — Bon ! répondit le ministre, il n'en saura que trop. Quand il vient au conseil, il me fait cent questions sur la chose dont il s'agit. »

On a beaucoup parlé de l'intolérance de ce digne prélat, mais voici qui prouve l'injustice des jansénistes à son égard :

Ayant appris qu'un jeune savant, Pierre Pelhestre, lisait à la bibliothèque toutes sortes de livres, même ceux que la Sorbonne avait mis à l'index, il le fit venir et lui dit :

« — J'apprends que vous lisez des ouvrages hérétiques ; êtes-vous assez docte pour cela ? »

« — Monseigneur, répondit l'interpellé, votre question m'embarrasse : si je dis que je suis assez savant, vous me prendrez pour un orgueilleux ; si je dis que non, vous me défendrez de les lire. »

« — Allez, mon fils, répliqua l'archevêque, votre

MAISON GAGELIN



Medée

Leuthicore

Faelli

LE MONITEUR

Paris, Rue

Stoffes de soie, Robes et Manteaux
Chapeaux d'Alexandrie, Fleurs de Co

L'éditeur, Imp. de la Presse de la République, Paris.



MAISON GAGELIN



Stasius

Princesse

Adalbert

MODE LA MODE

publ. hebdom. gr.

MAISON GAGELIN (Hiver 1856-57)

Fournisseur de S. M. l'Impératrice

Octobre 1856

es es page. Un es pr
cité par l'erreur. »
lille de Vertet qui,
de des détails authentiqu
qu'il se poquet au len,
— Tout pas, mon sieg
blisson, le vertueux pu
non pour la religion
carterie, lorsque, le
sont le vil se disposer
— L'onger-vous ? lui
e espere que de
de la pied dehors
vieux qu'il fut.
— L'importe, ré-
blisson : c'est
de de ma courer-
je n'ai célébré
qui tous les ans
essence, je n'y
quandque cette
e »
l'été, à alla à
le, y commin
sont reboli dans
se, ouvert quatre
e puis, heureux
de l'été le reste
e plus en espa-
e ses pieds.
l'été, auquel le
l'été écritait :
de hommes tels
e ou marchent à
de souverains. »
e les dominat
e Bossat, l'im-
e auteur du Dis-
e de l'histoire
e parole. Ce grand
e multumait tou-
e, e e peut que
e primer lui disait
e tout :
e — Si je plaitis
e de lui Inquestin et
e de lui Chrystiane,
e de lui venir voir ;
e de par ses autres,
e de serment soucier
e de »
e l'histoire prêt nous me
e de par penser des histo
e de lui mes grand dans
e de lui à la main.
e de lui à l'âge de seize an
e de lui l'écritement pr
e de lui serment dans le s
e de lui »
e — Je n'ai jamais, d
e de lui plecher si si lit o
e de lui à dit que Louis XIV
e de lui pour ne pas de
e de lui même nouvelle. ?
e de lui, une ambrière pen

cause est gagnée. Un esprit aussi sage ne saurait être entraîné par l'erreur. »

L'abbé de Vertot qui, recevant du grand prieur de Malte des détails authentiques sur la défense de cette île, jeta le paquet au feu, en disant :

« — Tant pis, mon siège est fait ! »

Pellisson, le vertueux panégyriste de Fouquet. Son affection pour la religion hâta sa mort. Il souffrait d'un catarrhe, lorsque, le jour de la Purification, son médecin le vit se disposer à sortir :

« — Y songez-vous ? lui dit-il. C'est grandement vous exposer que de mettre le pied dehors par le froid qu'il fait. »

« — N'importe, répliqua Pellisson : c'est le jour de ma conversion ; j'en ai célébré jusqu'ici tous les ans l'anniversaire, je n'y veux pas manquer cette année. »

En effet, il alla à l'église, y communia, et s'étant refroidi dans le trajet, mourut quatre jours après, heureux d'offrir à Dieu le reste de ses jours en expiation de ses péchés.

Rollin, auquel le roi de Prusse écrivait :

« Des hommes tels que vous marchent à côté des souverains. »

Et, les dominant tous, Bossuet, l'immortel auteur du *Discours sur l'histoire universelle*. Ce grand écrivain travaillait toujours, à ce point que son jardinier lui disait naïvement :

« — Si je plantais des saint Augustin et des saint Chrysostôme, vous les viendriez voir ; mais pour vos arbres, vous ne vous en souciez guère. »

L'illustre prélat nous ménage une transition naturelle pour passer des historiens aux écrivains sacrés, car il fut aussi grand dans la chaire que le burin de l'histoire à la main.

C'est à l'âge de seize ans et à onze heures du soir, sans y être aucunement préparé, qu'il improvisa son premier sermon dans le salon bleu de l'hôtel Rambouillet :

« — Je n'ai jamais, disait à ce propos Voiture, entendu prêcher ni si tôt ni si tard. »

On a dit que Louis XIV lui avait refusé l'évêché de Beauvais, pour ne pas donner la pairie à un homme d'une noblesse nouvelle. Nous croyons le fait apocryphe, une ambitieuse pensée s'alliant mal avec l'humilité

de celui qui n'aspirait qu'à faire le catéchisme aux petits enfants de son diocèse.

Au-dessous de lui, l'éloquence de la chaire compte les illustrations suivantes :

Bourdaloue, le roi des prédicateurs et le prédicateur des rois, que Louis XIV voulut entendre tous les deux ans, préférant ses redites aux choses nouvelles débitées par un autre.

Mascaron qui, prêchant à la cour dix-neuf ans après y avoir prononcé les oraisons funèbres d'Henriette d'Angleterre et du duc de Beaufort, reçut du grand roi ce délicat éloge :

« — Mon père, il n'y a que votre éloquence qui ne vieillisse point. »

Massillon, auquel Louis XIV dit, après l'audition de son premier avent à Versailles :

« — Mon père, quand j'ai entendu les autres prédicateurs, j'ai été très content d'eux. Pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très mécontent de moi-même. »

Fléchier qui, refusant d'employer à la construction d'une église des fonds destinés à des aumônes, s'écriait :

« — Quels cantiques valent les bénédictions du pauvre ! et quel spectacle plus digne des regards de Dieu que les larmes des indigents essuyées par ses ministres ! »

A côté des orateurs de la chaire, il convient de citer les avocats qui ont marqué dans l'éloquence de la tribune. Ce sont

Antoine Lemaistre et Olivier Patru.

Antoine Lemaistre qui refusa la charge d'avocat général au parlement de Metz, pour aller partager son temps à Port-Royal entre l'étude et la confection des sabots. Un de ses beaux-frères, ayant été le voir et ne le reconnaissant pas, lui demanda :

« — Êtes-vous le Lemaistre d'autrefois ? »

« — Non, répondit le solitaire, celui-là est mort au monde et ne cherche plus qu'à mourir à lui-même. J'ai assez parlé aux hommes en public, je ne veux plus que parler à Dieu dans le silence de ce désert. Après m'être tourmenté inutilement à plaider la cause des autres, je me borne à plaider la mienne. »

Patru auquel on doit l'origine des discours de récep-



Bossuet chez Louis XIV.

tion à l'Académie française. Il était un oracle pour ce docte corps, et son fauteuil nous paraît aujourd'hui rempli, mais non occupé, si l'anecdote suivante est vraie :

A la mort de Conrart, un grand seigneur ignorant brigait sa succession. Patru, pour détourner l'Académie d'un pareil choix, lui récita cet apologue :

« Un ancien Grec avait une lyre admirable à laquelle il se rompit une corde ; au lieu d'en remettre une de boyau, il en voulut une d'argent, et la lyre n'eut plus d'harmonie. »

Le nom de Patru amène naturellement sous notre plume celui de Vaugelas, l'excellent grammairien qui, dans ses travaux du Dictionnaire de l'Académie, con-

sultait souvent l'illustre avocat. A propos de ce dictionnaire et du lexicographe, on rapporte un trait charmant.

Le cardinal de Richelieu, en engageant Vaugelas à ce travail, lui avait remis le brevet d'une pension de deux mille livres.

« — Vous n'oublierez pas du moins dans le dictionnaire le mot de *pension*, dit-il en souriant.

« — Non ! monseigneur, répondit Vaugelas, et encore moins celui de *reconnaissance*. »

Il ne nous reste plus qu'à citer les philosophes, et nous aurons fini avec le XVII^e siècle.

A leur tête marche Fénelon, le digne archevêque



Bienfaisance de Fénelon.

de Cambrai, l'immortel écrivain du *Télémaque* ; la même main qui avait écrit ce chef-d'œuvre reconduisait à de pauvres métayers une vache égarée, et certes la reine de Pologne avait bien raison de dire, que si Bossuet prouvait la religion, Fénelon la faisait aimer. Toute sa philosophie était dans cette magnifique maxime :

« Il faut plus aimer sa famille que soi-même, sa patrie que sa famille, et le genre humain que sa patrie. »

Viennent ensuite Malebranche et La Bruyère.

Malebranche, mauvais poète ; ce distique, le seul qu'il ait commis d'ailleurs, le prouve :

Il fait en ce beau jour le plus beau temps du monde
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

mais remarquable penseur dans tous ses ouvrages en prose.

La Bruyère, avec lequel nous clôturons ce troisième article, a fait l'histoire de l'homme en quelques mots ; ajoutons, à la gloire de notre religion, que ce n'est pas celle du chrétien :

« Il n'y a pour l'homme que trois événements : naître, vivre et mourir ; il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre. »

Eugène WOESTYN.

(La fin au prochain numéro.)

L'ONCLE ET LE NEVEU.

(Suite.— Voir page 9.)

L'homme est un étrange animal : je ne suis pas le premier qui l'aie dit. Cet excellent M. Morlot, dont l'honnêteté méticuleuse amusait tout le faubourg, sentit au fond du cœur comme un chatouillement agréable lorsqu'on vint lui annoncer la maladie de son neveu. Il entendit une petite voix insinuante qui lui disait tout bas : « Si François est fou, tu deviens son tuteur. » La prohibé se hâta de répondre : « Nous n'en serons pas plus riches. — Comment ! reprit la voix ; mais la pension d'un aliéné n'a jamais coûté trente mille francs par an. D'ailleurs, nous prendrons de la peine ; nous négligerons nos affaires ; nous méritons une compensation ; nous ne faisons tort à personne. — Mais, répliqua le désintéressé, on se doit gratis à sa famille. — Vraiment ! murmurait la voix. Alors pourquoi notre famille n'a-t-elle jamais rien fait pour nous ? Nous avons eu des moments de gêne, des échéances difficiles : ni le neveu François, ni feu son père, n'ont jamais songé à nous. — Bah ! s'écria la bonté d'âme, cela ne sera rien ; c'est une fausse alerte ; François guérira en deux jours. — Peut-être aussi, poursuivit la voix obstinée, la maladie tuera son malade, et nous hériterons, sans faire tort à personne. Nous avons travaillé trente ans pour le souverain qui règne à Potsdam ; qui sait si un coup de marteau sur la tête d'un étourdi ne fera pas notre fortune ? »

Le bonhomme se boucha l'oreille ; mais cette oreille était si large, si ample, si noblement évasée en forme de conque marine, que la petite voix subtile et persévérante s'y glissait toujours malgré lui. La maison de la rue de Charonne fut confiée aux soins du contre-maître ; l'oncle prit ses quartiers d'hiver dans le bel appartement de son neveu. Il dormit dans un bon lit, et s'en trouva bien. Il s'assit à une table excellente, et les crampes d'estomac dont il se plaignait depuis nombre d'années furent guéries par enchantement. Il fut servi, coiffé, rasé par Germain, et il en prit l'habitude. Peu à peu il se consola de voir son neveu malade ; il se fit à l'idée que François ne guérirait peut-être jamais. Tout au plus s'il se répétait de temps en temps, par acquit de conscience : « Je ne fais tort à personne ! »

Au bout de trois mois, il s'ennuya d'avoir un fou au logis ; car il croyait être chez lui. Le perpétuel radotage de François et sa manie de demander Claire en mariage lui parurent un fléau intolérable : il résolut de faire maison nette et d'enfermer le malade chez M. Auvray. Après tout, se disait-il, mon neveu sera mieux soigné et je serai plus tranquille. La science a reconnu qu'il était bon de dépayser les fous pour les distraire : je fais mon devoir. »

C'est dans ces pensées qu'il s'était endormi lorsque François s'avisait de lui lier les mains : quel réveil !

III.

Le docteur entra en s'excusant. François se leva, remit son livre sur le bureau, et exposa l'affaire avec

une extrême volubilité, en se promenant à grands pas.

« Monsieur, dit-il, c'est mon oncle maternel que je viens confier à vos soins. Vous voyez un homme de quarante-cinq à cinquante ans, endurci au travail manuel et aux privations d'une vie laborieuse ; du reste, né de parents sains, dans une famille où l'on n'a jamais vu un cas d'aliénation mentale. Vous n'aurez donc pas à lutter contre une folie héréditaire. Son mal est une des monomanies les plus curieuses que vous ayez eu l'occasion d'observer ; il passe, avec une incroyable rapidité, de l'extrême gaieté à l'extrême tristesse ; c'est un mélange singulier de monomanie proprement dite et de mélancolie.

— Il n'a pas complètement perdu la raison ?

— Non, monsieur, il n'est pas en démence, il ne déraisonne que sur un point, et il appartient bien à votre spécialité.

— Quel est le caractère de sa maladie ?

— Hélas ! monsieur, le caractère de notre siècle, la cupidité ! Le pauvre malade est bien de son temps. Après avoir travaillé depuis l'enfance, il se trouve sans fortune. Mon père, parti du même point que lui, m'a laissé un bien considérable. Le cher oncle a commencé par être jaloux ; puis il a songé qu'étant mon seul parent, il deviendrait mon héritier en cas de mort, et mon tuteur en cas de folie ; et comme un esprit faible croit aisément ce qu'il désire, le malheureux s'est persuadé que j'avais perdu la tête. Il l'a dit à tout le monde, il vous le dira à vous-même. Dans la voiture, quoiqu'il eût les mains liées, il croyait que c'était lui qui m'amenait chez vous.

— A quelle époque remonte le premier accès ?

— A trois mois environ. Il est descendu chez mon concierge et lui a dit d'un air effaré : « Monsieur Emmanuel, vous avez une fille... laissez-la dans votre loge et venez m'aider à lier mon neveu. »

— Juge-t-il bien de son état ? sait-il qu'il est malade ?

— Non, monsieur, et je crois que c'est bon signe. Je vous dirai, de plus, qu'il y a des dérangements notables dans les fonctions de la vie de nutrition. Il a perdu complètement l'appétit, et il est sujet à de longues insomnies.

— Tant mieux ! un aliéné qui dort et qui mange régulièrement est à peu près incurable. Permettez-moi de le réveiller. »

M. Auvray secoua doucement l'épaule du dormeur, qui se dressa sur ses pieds. Son premier mouvement fut de se frotter les yeux. Lorsqu'il vit ses mains liées, il devina ce qui s'était passé durant son sommeil, et il partit d'un grand éclat de rire. « La bonne plaisanterie ! » dit-il.

François tira le docteur à part :

« Vous voyez ! Eh bien, dans cinq minutes, il sera furieux. »

— Laissez-moi faire. Je sais comment il faut les prendre. » Il sourit au malade comme à un enfant qu'on veut amuser. « Mon ami, lui dit-il, vous vous

éveillez de bonne heure ; avez-vous fait de bons rêves ?

— Moi ! je n'ai pas rêvé. Je ris de me voir lié comme un fagot. On dirait que c'est moi qui suis le fou.

— Là ! dit François.

— Ayez la bonté de me débarrasser, docteur ; je m'expliquerai mieux quand je serai à mon aise.

— Mon enfant, je vais vous délier ; mais vous promettez d'être bien sage ?

— Ah çà, monsieur, est-ce qu'en bonne foi vous me prenez pour un fou ?

— Non, mon ami, mais vous êtes malade. Nous vous soignerons, nous vous guérirons. Tenez ! vos mains sont libres, n'en abusez pas.

— Que diable voulez-vous que j'en fasse ? Je vous amenais mon neveu...

— Bien ! dit M. Auvray ; nous parlerons de cela tout à l'heure. Je vous ai trouvé endormi ; vous arrive-t-il souvent de dormir le jour ?

— Jamais ! c'est ce bête de livre...

— Oh ! oh ! fit l'auteur, le cas est grave. Ainsi, vous croyez que votre neveu est fou ?

— A lier, monsieur ; et la preuve, c'est que j'ai dû lui attacher les mains avec cette corde.

— Mais c'est vous qui aviez les mains attachées. Vous ne vous souvenez pas que je viens de vous déli-vrer ?

— C'était moi, c'était lui. Laissez-moi donc vous expliquer toute l'affaire !

— Chut ! mon ami, vous vous exaltez, vous êtes très rouge ; je ne veux pas que vous vous fatigiez. Contentez-vous de répondre à mes questions. Vous dites que votre neveu est malade ?

— Fou ! fou ! fou !

— Et vous êtes content de le voir fou ?

— Moi ?

— Répondez-moi franchement. Vous ne voulez point qu'il guérisse, n'est-ce pas ?

— Pourquoi ?

— Pour que sa fortune reste entre vos mains. Vous voulez être riche ? Il vous fâche d'avoir travaillé si longtemps sans faire fortune ? Vous pensez que votre tour est venu ? »

M. Morlot ne répondait pas. Il avait les yeux fichés en terre. Il se demandait s'il ne faisait pas un mauvais rêve, et il cherchait à démêler ce qu'il y avait de réel dans cette histoire de mains liées, cet interrogatoire, et les questions de cet inconnu qui lisait à livre ouvert dans sa conscience.

« Entend-il des voix ? » demanda M. Auvray.

Le pauvre oncle sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Il se souvint de cette voix acharnée qui lui parlait à l'oreille, et il répondit machinalement : « Quelquefois. »

— Ah ! il est halluciné.

— Mais non ! je ne suis pas malade ! Laissez-moi sortir ! je perdrais la tête ici. Demandez à tous mes amis, ils vous diront que j'ai tout mon bon sens. Tâtez-moi le pouls, vous verrez que je n'ai pas la fièvre.

— Pauvre oncle ! dit François. Il ne sait pas que la folie est un délire sans fièvre.

— Monsieur, ajouta le docteur, si nous pouvions donner la fièvre à nos malades, nous les guéririons tous. »

M. Morlot se jeta sur son fauteuil. Son neveu continuait à arpenter vivement le cabinet du docteur.

« Monsieur, dit François, je suis profondément affligé du malheur de mon oncle, mais c'est une grande consolation pour moi de pouvoir le confier à un homme tel que vous. J'ai lu votre admirable livre de la *Monomanie raisonnante* : c'est ce qu'on a écrit de plus remarquable en ce genre depuis le *Traité des maladies mentales* du grand Esquirol. Il y a quelques jours, j'ai déjeuné à la salle de garde de la Salpêtrière avec les internes. J'ai là un ami de collège que vous connaissez peut-être, M. Ravin.

— J'en ai entendu parler comme d'un jeune médecin de grand avenir.

— Tous ces messieurs m'ont assuré que si mon oncle pouvait être guéri, c'était par vous. Je sais, du reste, que vous êtes un père pour vos malades, je ne vous ferai donc pas l'injure de vous recommander M. Morlot. Quant au prix de sa pension, je m'en rapporte absolument à vous. » Il tira de son portefeuille un billet de mille francs qu'il posa lestement sur la cheminée. « J'aurai l'honneur de me présenter ici dans le courant de la semaine prochaine. A quelle heure est-il permis de visiter les malades ?

— De midi à deux heures. Quant à moi, je suis toujours à la maison. Adieu, monsieur.

— Arrêtez-le ! cria l'oncle Morlot, ne le laissez pas partir ! C'est lui qui est fou ; je vais vous expliquer sa folie.

— Du calme, mon cher oncle ! dit François en se retirant. Je vous laisse aux mains de M. Auvray ; il aura bien soin de vous. »

M. Morlot voulut courir après son neveu, le docteur le retint :

« Quelle fatalité ! criait le pauvre oncle ; il ne dira pas une sottise ! S'il pouvait seulement déraisonner un peu, vous verriez bien que ce n'est pas moi qui suis fou. »

François tenait déjà le bouton de la porte. Il revint sur ses pas comme s'il avait oublié quelque chose, marcha droit au docteur et lui dit :

« Monsieur, la maladie de mon oncle n'est pas le seul motif qui m'amène.

— Ah ! ah ! » murmura M. Morlot, qui vit luire un rayon d'espérance.

Le jeune homme poursuivit :

« Vous avez une fille.

— Enfin ! cria le pauvre oncle. Vous êtes témoin qu'il a dit : Vous avez une fille ! »

Le docteur répondit à François : « Oui, monsieur. Expliquez-moi... »

— Vous avez une fille, mademoiselle Claire Auvray.

— L'y voilà ! l'y voilà ! Je vous l'avais bien dit.

— Oui, monsieur, dit le docteur.

— Elle était, il y a trois mois, aux eaux d'Ems avec sa mère.

— Bravo ! bravo ! hurla M. Morlot.

— Oui, monsieur, » répondit M. Auvray.

M. Morlot courut au docteur et lui dit : « Vous n'êtes pas le médecin ; vous êtes un pensionnaire de la maison !

— Mon ami, répondit le docteur, si vous n'êtes pas sage, nous vous donnerons une douche. »

M. Morlot recula d'épouvante. Son neveu poursuivit :

« Monsieur, j'aime mademoiselle votre fille, j'ai quelque espoir d'en être aimé, et pourvu que ses sentiments n'aient pas changé depuis le mois de septembre, j'ai l'honneur de vous demander sa main. »

Le docteur répondit : « C'est donc à monsieur François Thomas que j'ai l'honneur de parler ? »

— A lui-même, monsieur, et j'aurais dû commencer par vous apprendre mon nom.

— Monsieur, permettez-moi de vous dire que vous vous êtes bien fait attendre. »

A ce moment, l'attention du docteur fut attirée par M. Morlot, qui se frottait les mains avec une sorte de rage. « Qu'avez-vous, mon ami ! lui demanda-t-il de sa voix douce et paternelle.

— Rien, rien ; je me frotte les mains

— Et pourquoi ?

— J'ai quelque chose qui me gêne.

— Montrez : je ne vois rien.

— Vous ne voyez pas ? là, là, entre les doigts. Je le vois bien moi !

— Que voyez-vous ?

— La fortune de mon neveu. Otez-la, docteur ! Je suis un honnête homme ; je ne veux rien à personne. »

Tandis que le docteur écoutait attentivement les premières divagations de M. Morlot, une étrange révolution s'opérait dans la personne de François. Il pâlisait, il avait froid, ses dents claquaient avec violence. M. Auvray se retourna vers lui pour lui demander ce qu'il éprouvait.

« Rien, répondit-il ; elle vient, je l'entends ; c'est la joie... mais j'en suis accablé. Le bonheur tombe sur moi comme de la neige. L'hiver sera rigoureux pour les amants. Docteur, regardez donc ce que j'ai dans la tête. »

M. Morlot courut à lui en criant : « Assez ! ne déraisonne plus ! Je ne veux plus que tu sois fou. On dirait que c'est moi qui t'ai volé ta raison. Je suis honnête. Docteur, voyez mes mains, fouillez dans mes poches ; envoyez chez moi, rue de Charonne, au faubourg Saint-Antoine, ouvrez tous les tiroirs ; vous verrez que je n'ai rien à personne ! »

Le docteur était fort embarrassé entre ses deux malades, lorsqu'une porte s'ouvrit, et Claire vint annoncer à son père que le déjeuner était sur la table.

François se leva comme par ressort ; mais sa volonté seule courut au-devant de mademoiselle Auvray. Son corps retomba lourdement sur le fauteuil. A peine s'il put balbutier quelques mots.

« Claire ! c'est moi. Je vous aime. Voulez-vous ?... »

Il passa la main sur son front. Sa face pâle se colora d'un rouge vif. Ses tempes battaient avec force ; il sentait au-dessus des sourcils une compression violente. Claire, aussi morte que vive, s'empara de ses deux mains : il avait la peau sèche et le pouls si dur que la pauvre fille en fut épouvantée. Ce n'est pas ainsi qu'elle espérait le revoir. En quelques minutes, une teinte orangée se répandit autour des ailes du nez ; les nausées vinrent ensuite, et M. Auvray reconnut tous les symptômes d'une fièvre bilieuse. « Quel malheur, dit-il, que cette fièvre ne soit pas échue à son oncle ; elle l'aurait guéri ! »

Il sonna ; la servante accourut ; puis madame Auvray, que François reconnut à peine, tant il était accablé. Il fallut coucher le malade, et sans retard.

Claire offrit sa chambre et son lit. C'était un charmant petit lit de pensionnaire avec des rideaux blancs ; une chambre mignonne et chastement coquette, tendue de percale rose, et fleurie de grandes bruyères dans des vases de porcelaine bleuâtre. On voyait sur la cheminée une grande coupe d'onyx : c'était le seul présent que Claire eût reçu de son amant. Si vous prenez la fièvre, ami lecteur, je vous souhaite une pareille infirmerie.

Pendant qu'on donnait les premiers soins à François, son oncle exaspéré s'agitait dans la chambre, arrêtant le docteur, embrassant le malade, saisissant la main de madame Auvray, et criant à tue-tête : « Sauvez-le vite, vite ! Je ne veux pas qu'il meure ; je mettrai opposition à sa mort, c'est mon droit : je suis son oncle et son tuteur ! Si vous ne le guérissez pas, on dira que c'est moi qui l'ai tué. Vous êtes témoins que je ne demande pas sa succession. Je donne tous ses biens aux pauvres. Un verre d'eau, s'il vous plaît, pour laver mes mains ! »

On le transféra dans la maison de santé. Là, il s'agita tellement, qu'il fallut lui mettre une veste de forte toile qui se lace par derrière et dont les manches sont cousues à l'extrémité : c'est ce qu'on appelle la camisole de force. Les infirmiers prirent soin de lui.

Madame Auvray et sa fille soignèrent François avec amour, quoique les détails du traitement ne fussent pas toujours agréables ; mais le sexe le plus délicat se complait dans l'héroïsme. Vous me direz que ces deux femmes voyaient dans leur malade un gendre et un mari, mais je crois que s'il eût été un étranger il n'y aurait presque rien perdu. Saint Vincent de Paul n'a inventé qu'un uniforme, car il y a dans la femme de tout rang et de tout âge l'étoffe d'une sœur de charité.

Assises nuit et jour dans cette chambre pleine de fièvre, la mère et la fille employaient leurs moments de repos à deviser ensemble de leurs souvenirs et de leurs espérances. Elles ne s'expliquaient ni le long silence de François, ni son brusque retour, ni l'occasion qui l'avait conduit à l'avenue Montaigne. S'il aimait Claire, pourquoi s'être fait attendre pendant trois mois ? Avait-il donc besoin, pour s'introduire chez M. Auvray, de la maladie de son oncle ? S'il avait oublié son amour, pourquoi n'avait-il pas conduit son oncle chez un autre médecin ? On en trouve assez dans Paris. Peut-être avait-il cru sa passion guérie, jusqu'au moment où la présence de Claire l'avait détrompé ? Mais non, puisque, avant de la revoir, il l'avait demandée en mariage.

A toutes ces questions, ce fut François qui répondit dans son délire. Claire, penchée sur ses lèvres, recueillait avidement ses moindres paroles ; elle les commentait avec sa mère et le docteur, qui ne tarda pas à entrevoir la vérité. Pour un homme exercé à démêler les idées les plus confuses et à lire dans l'âme des fous comme dans un livre à demi effacé, les rêveries d'un fiévreux sont un langage intelligible, et le délire le plus confus n'est pas sans lumières. On sut bientôt qu'il avait perdu la raison et dans quelles circonstances ; on s'expliqua même comment il avait été la cause innocente de la maladie de son oncle.

Alors commença pour mademoiselle Auvray une nouvelle série de craintes. François avait été fou. La

crise terrible qu'elle avait provoquée sans le savoir guérirait-elle le malade ? Le docteur assurait que la fièvre avait le privilège de juger, c'est-à-dire de terminer la folie : cependant il n'y a pas de règle sans exception, en médecine surtout. Supposé qu'il guérit, n'aurait-on pas à craindre les rechutes ? M. Auvray consentirait-il à donner sa fille à un de ses malades ? « Pour moi, disait Claire en souriant tristement, je n'ai peur de rien : je me risquerais. C'est moi qui ai causé tous ses maux ; ne dois-je pas le consoler ? Après tout, sa folie se réduisait à demander ma main : il n'aura plus rien à demander le jour où je serai sa femme ; nous n'aurons donc rien à craindre. Le pauvre enfant n'était malade que par un excès d'amour ; guéris-le bien, cher père, mais pas trop. Qu'il reste assez fou pour m'aimer comme je l'aime ! »

— Nous verrons, répondit M. Auvray. Attends que la fièvre soit passée. S'il est honteux ou chagrin d'avoir été malade, si je le vois triste ou mélancolique après sa guérison, je ne réponds de rien. Si, au contraire, il se souvient de sa maladie sans honte et sans regrets, s'il en parle avec résignation, s'il revoit sans répugnance les personnes qui l'ont soigné, je me moque des rechutes !

— Eh ! mon père, pourquoi serait-il honteux d'avoir aimé jusqu'à l'excès ? C'est une noble et généreuse folie, qui n'entrera jamais dans les petites âmes. Et comment aurait-il de la répugnance à revoir ceux qui l'ont soigné ? c'est nous ! »

Après six jours de délire, une sueur abondante emporta la fièvre, et le malade entra en convalescence. Lorsqu'il se vit dans une chambre inconnue, entre madame et mademoiselle Auvray, sa première idée fut qu'il était encore à l'hôtel des Quatre-Saisons, dans la grande rue d'Ems. Sa faiblesse, sa maigreur et la présence du médecin le ramenèrent à d'autres pensées : il se souvint, mais vaguement. Le docteur lui vint en aide. Il lui versa la vérité avec prudence, comme on mesure les aliments à un corps affaibli par la diète. François commença par écouter son histoire comme un roman où il ne jouait aucun rôle : il était un autre homme, un homme tout neuf, et il sortait de fièvre comme d'un tombeau. Peu à peu les lacunes de sa mémoire se comblèrent. Son cerveau était plein de cases vides qui se remplirent une à une, sans secousse. Bientôt il fut maître de son esprit ; il rentra en possession du passé. Cette cure fut une œuvre de science et surtout de patience. C'est là qu'on admira les ménagements paternels de M. Auvray. L'excellent homme avait le génie de la douceur. Le 25 décembre, François, assis sur son lit, lesté d'un bouillon de poulet et de la moitié d'un jaune d'œuf, raconta sans interruption, sans trouble, sans divagation, sans honte, sans regret, et sans autre émotion qu'une joie tranquille, l'histoire des trois mois qui venaient de s'écouler. Claire et madame Auvray pleuraient en l'écoutant. Le docteur avait l'air de prendre des notes ou d'écrire sous la dictée, mais il tombait autre chose que de l'encre sur son papier.

Quand le récit fut achevé, le convalescent ajouta en forme de conclusion :

« Aujourd'hui, 25 décembre, à trois heures de relevée, j'ai dit à mon excellent docteur, à mon bien-aimé père, M. Auvray, dont je n'oublierai plus ni la rue, ni le numéro : « Monsieur, vous avez une fille, » mademoiselle Claire Auvray ; je l'ai vue cet été aux » eaux d'Ems, avec sa mère ; je l'aime ; elle m'a bien » assez prouvé qu'elle m'aimait, et, si vous ne crai- » gnez pas que je retombe malade, j'ai l'honneur de » vous demander sa main. »

Le docteur ne fit qu'un petit signe de tête, mais Claire passa ses bras autour du cou du malade et le baisa sur le front. Je ne désire pas une autre réponse lorsque je ferai pareille demande.

Le même jour, M. Morlot, plus calme et délivré de la camisole, se leva à huit heures du matin. En sortant du lit, il prit ses pantoufles, les tourna, les retourna, les sonda soigneusement, et les passa à l'infirmier en le suppliant de voir si elles ne contenaient pas trente mille livres de rente. C'est alors seulement qu'il se décida à se chausser. Il se peigna pendant une bonne demi-heure en répétant : Je ne veux pas qu'on dise que la fortune de mon neveu est passée sur ma tête. » Il secoua chacun de ses vêtements par la fenêtre, après les avoir fouillés jusque dans leurs derniers replis. Habillé, il demanda un crayon et écrivit sur les murs de sa chambre :

BIEN D'AUTRUI NE DÉSIRERAS.

Puis il commença à se frotter les mains avec une incroyable vivacité, pour se convaincre que la fortune de François n'y était pas attachée.

Il se gratta les doigts avec son crayon, en les comptant depuis le premier jusqu'au dixième, tant il avait peur d'en oublier un. M. Auvray lui fit sa visite quotidienne : il se crut en présence d'un juge d'instruction, et demanda instamment à être fouillé. Le docteur se fit reconnaître et lui apprit que François était guéri. Le pauvre homme demanda si l'argent était retrouvé. « Puisque mon neveu va sortir d'ici, disait-il, il lui faut son argent : où est-il ? Je ne l'ai pas. A moins qu'il ne soit dans mon lit ! » Et il culbuta son lit si lestement qu'on n'eut pas le temps de l'en empêcher. Le docteur sortit en lui serrant la main. Il frotta cette main avec un soin scrupuleux. On lui apporta son déjeuner. Il commença par explorer sa serviette, son verre, son couteau, son assiette, en répétant qu'il ne voulait pas manger la fortune de son neveu. Le repas fini, il se lava les mains à grande eau. « La fourchette est en argent, disait-il ; s'il m'était resté de l'argent après les mains ! »

M. Auvray ne désespère pas de le guérir, mais il faudra du temps. C'est surtout en été et en automne que les médecins guérissent la folie.

EDMOND ABOUD.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Une grande activité règne en ce moment dans nos premiers magasins et chez les couturières; tout se transforme. Les robes légères et les confections d'été rentrent dans les armoires pour faire place aux étoffes d'hiver et aux manteaux épais. On songe enfin à se garantir des atteintes du froid qui approche, et les modes confortables se montrent dans tout leur luxe.

Il y a, dans les confections, une grande variété de modèles. Nous avons

déjà parlé des manteaux-châles, soit en velours plain uni, soit en velours moucheté, de la maison *Delisle*. Ceci est une exception, une chose hors ligne; c'est le roi des manteaux, et il sera certainement le manteau des reines. Qu'on se figure une femme gracieusement enveloppée dans une

immense pointe de velours, enrichie de guipure, de broderies en jais et de splendides effilés en chenille ou à boules, certes on pensera qu'elle doit avoir ainsi un cachet singulièrement aristocratique, et l'on aura raison. Or, ce magnifique manteau ne sera pas celui de tout le monde, ce qui fait que je vais vous décrire quelques autres modèles, afin que chaque personne puisse choisir ce qui lui convient. Du reste, on le sait, en confections comme en étoffes, la maison *Delisle* renferme toujours les assortiments les plus complets.

Je citerai donc un grand nombre de talmas très amples à manches; des petits manteaux figurant une pointe de châle, entourée d'un haut volant en droit fil ou en biais formant de gros plis creux, et garni d'une guipure ou d'un haut effilé. Ce modèle se fait aussi en drap. Alors on l'orne de larges galons faits exprès, et de grelots posés tout le long du contour de la pointe du châle, quelquefois même ces grelots se placent aussi sur le volant, car ce genre d'enjolivement a une grande vogue. Il s'emploie sur tout indistinctement: manteaux, robes, chapeaux, coiffures et basquines. Cela est, du reste, coquet et fort joli.

Toutes les confections habillées, en velours ou en soie, se garnissent de dentelles ou d'effilés riches. Celles en drap ont pour ornement de très larges bandes de velours, parfois de couleur différente. Ainsi, par exemple, j'ai vu un manteau *talma* gris orné de velours grenat. La bande était en biais, coupée à la pièce et haute de 12 centimètres. Il y en avait une semblable aux manches, qui étaient très larges du bas, taillées en pagode, mais bien tombantes derrière le bras. Ce modèle était à col carré, entouré aussi d'une bande de velours.

Sur les modèles très simples on met de larges galons de fantaisie.

On voit encore des petits mantelets, façon écharpe, en velours brodé et entourés d'une haute dentelle qui couvre la moitié de la jupe.

Il y a aussi de grands manteaux-pelisse à capuchon; c'est une mode anglaise. Ces manteaux ne sont pas sans grâce quand on sait les bien porter. Ils se font en drap.

Les pardessus garnis de fourrure resteront en faveur.

Il ne faut point oublier dans tout ceci les basquines ajustées, les petits paletots de fantaisie, les talmas courts, que l'on voyait déjà l'hiver dernier. Mais ce qui l'emportera sur tout cela, ce sont les modèles grands et amples avec manches, ou les manteaux-châles ornés de hauts volants, que j'ai désignés plus haut.

Sur les basquines ajustées on met beaucoup d'enjolivements. Aux unes ce sont des berthes en effilé, aux autres des revers formant bretelles. Celles en drap restent seules sans garnitures, à moins que l'on ne mette plusieurs rangs

de grelots tout le long du corsage. Comme bordure, on pose ordinairement tout autour un galon à cheval. La taille doit être très pincée, à trois coutures derrière à partir du dos jusqu'aux basques, qui sont un peu flottantes sur les hanches.

Ces longs détails, relatifs aux confections, m'ont paru indispensables à cette époque. Parlons maintenant des étoffes.

La maison *Delisle* obtient un brillant succès avec ses robes à volants de velours rayés en relief bordés d'effilés. Ces robes peuvent aller de pair avec les manteaux-châles que j'ai cités; rien n'est plus magnifique. Viennent ensuite une foule d'autres dispositions que nous vous avons déjà signalées, soit à volants, soit à larges rayures ou à fond couvert de guirlandes, dont on ne saurait décrire la magnificence.

Les dessins des étoffes riches sont généralement fort grands. A côté d'eux, il y a des dispositions ravissantes et mignonnes pour les toilettes simples.

Les dentelles étant l'ornement obligé de toutes les mises élégantes, nous devons rappeler les merveilles qui s'exécutent en ce genre chez *M. Ferguson* aîné. Il est le seul, fabricant la vraie dentelle de Cambrai, que toutes les femmes, même de la haute aristocratie, ont adoptée aujourd'hui. Faites avec les plus belles soies cuites, ces dentelles ont à la fois la solidité et la souplesse. Quant aux dessins, ce sont les plus parfaites imitations de ceux de Chantilly, c'est assez dire qu'on ne saurait rien voir de plus magnifique. Nous avons admiré avec ravissement ces jours derniers, chez *M. Ferguson*, un immense assortiment de coiffures et voilettes charmantes, aux dessins coquets et capricieux, qui séduisent tout d'abord.

Les nouvelles dentelles *Lama*, dont nous devons la création au même fabricant, s'emploient beaucoup aujourd'hui comme garnitures de confections. Nous prédisons un succès non moins grand aux petits mantelets semblables, destinés aux toilettes du soir.

A propos de soirée, je songe aux délicieuses coiffures de madame de *Laere*. Vous savez, mesdames, que son magasin de fleurs est du nombre de ceux les plus renommés de Paris. Mais ce que vous ignoriez encore peut-être, c'est qu'avec ces fleurs charmantes, qu'on croirait enlevées aux plus riants jardins, madame de *Laere* nous compose non-seulement des parures de bal, mais aussi des coiffures de fantaisie pour soirée, avec mélange de plumes, de blonde et de rubans. Tout cela est coquet à ravir, et je vous engage à aller faire une station chez madame de *Laere* pour vous en convaincre.

Décidément, et en dépit de toutes les conspirations ourdies contre elles, les basques restent de mode et elles sont même fort descendantes. Les corsages des robes de ville se font toujours montants. Les volants conservent leur vogue.

Madame *Céleste Ladraque*, qui tient le premier rang parmi nos grandes couturières, fait quelques robes à double jupe, formées de deux volants montés à la taille. Alors le corsage est rond. C'est une variété à tout ce que l'on voit.

Comme garnitures de fantaisie, on pose des ornements devant les jupes, en tablier, souvent encore sur les lés de côté; c'est ce que l'on nomme les robes à *pentés*.

Il paraît que cela sera généralement adopté cet hiver. Ces garnitures se composent de velours en bande, de galons, de ruches ou de dentelle, pour les robes du soir. On fait aussi des espèces de treillages en ruban ou en velours, au bord desquels, de chaque côté, on pose des nœuds de place en place. On dit que sur les robes de bal ces garnitures se feront en fleurs.

Il y a, en lingerie, de ravissantes coquetteries. J'ai vu chez mademoiselle *Anna Loth*, à côté des plus jolis petits bonnets qui se puissent imaginer, des cols piqués avec valenciennes, qui sont de véritables chef-d'œuvre de bon goût et d'élégance. Les fichus Louis XIII et les canezous se porteront encore.

Il me reste maintenant une tâche difficile à bien remplir. C'est de vous détailler avec exactitude les modes charmantes de madame *Alphonsine*. Certes, ma plume ne vous décrira jamais la grâce de ces suaves créations. C'est de la poésie enrubanée, entourée de blonde et de fleurs; la fantaisie coquette déployant avec art toutes ses séductions. Je vais vous désigner quelques-uns des modèles que j'ai le plus remarquables, laissant à vos beaux yeux, mes chères lectrices, le plaisir d'analyser de près ces merveilles de distinction et de bon goût, qui n'ajoutent au talent bien connu de madame *Alphonsine*, qu'un témoignage d'admiration de plus.

D'abord, je crois vous l'avoir dit déjà, les chapeaux restent petits, de forme fuyante, avançant un peu sur le front, renversés des côtés. Les bavolets se taillent en demicercle et sont excessivement longs. Les brides doivent être en ruban fort large.

Comme innovation, nous vous avons parlé des chapeaux Louis XIII, à bord large et rond, retroussé des côtés et ornés de longues plumes flottantes. Il faut ajouter à cette nouveauté les chaînes de grosses perles, blanches ou de couleur, que madame *Alphonsine* place sur le bord des passes aux modèles ordinaires. Cela est fort élégant.

Maintenant, je cite un chapeau de velours royal gris-perle, avec blonde et marabouts.

Un autre, en velours épinglé rose, orné de blonde, ayant un rang de grosses perles noires posé au bord de la passe.

Un chapeau de velours marron, orné d'une longue voilette ruchée tout autour et arrondie des bords. Au-dessus du bavolet, il y a une grosse ruche de tulle uni.

Un autre modèle était en velours blanc et orange, orné de plumes frisées. A droite, au bord de la passe, se trouve une jolie grappe de glands en velours orange. Ce chapeau est d'une suprême distinction.

Un chapeau en velours bleu de ciel à fond chiffonné, c'est-à-dire inexplicable, était aussi un vrai bijou de grâce. C'est que madame *Alphonsine* ne chiffonne pas comme tout le monde.

Voici un autre modèle en crêpe blanc gaufré. La passe est en velours groseille. Deux traverses de velours se croisent sur le fond. Le bavolet est bordé de velours et de blonde, il descend très bas en formant un peu la pointe. Une dentelle noire le surmonte et va se renverser sur le fond. Au côté droit de la passe, dessus, il y a une touffe de dentelle noire mélangée de coques en velours; à gauche, dessous, on a posé une grappe de mûres aussi en velours groseille. Je m'arrête, car je n'aurais pas assez d'espace pour désigner tous les modèles que renferme l'élégant magasin de madame *Alphonsine*.

Je termine ce long bulletin, en vous rappelant de nouveau la maison *Lassalle et comp.* Voici l'époque où elle réunit toutes ses modes d'hiver, et elle est en état de fournir aux nombreuses commandes qu'on a l'habitude de lui adresser, soit de province, soit même des pays étrangers.

On voudra bien ne point oublier que la maison *Lassalle* continue d'envoyer à choisir (sans obligation d'achat), tous les objets de toilette ou autres non confectionnés, ainsi que diamants, bijoux, cachemires, dentelles, etc.

Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 478.

TOILETTES DE PROMENADE. — Chapeau en satin pensée avec apprêt en velours noir. Dentelle noire et ruban pensée.

L'apprêt en velours noir, posé en fanchon, forme cinq pattes qui viennent jusqu'au bord de la passe, et se termine en fichu derrière. Une petite dentelle noire de 15 millimètres borde tout cet ornement. Entre les pattes de velours on voit des crevés en satin pensée. Sous l'apprêt il y a le bas du chapeau et le bavolet en satin pensée; un velours noir de 3 centimètres forme le bavolet. Une haute dentelle froncée garnit le bas du velours noir et forme voilette au bas de la passe, puis elle retourne garnir le bavolet, sur lequel est posé un nœud en ruban pensée, avec deux bouts en n° 22.

Basquine en velours noir dont chaque patron débordé sur l'autre en bords festonnés, avec un bouton dans chaque feston et un à chaque pointe.

Le devant se boutonne droit avec trois rangées de boutons jusqu'à la taille. Les bords de la basque et de la manche sont garnis d'un galon à cheval. La manche est en deux parties: le haut, presque juste, forme manche courte au bas de laquelle s'adapte la manche longue et très large du bas. Le dos est comme le devant et figure un peu comme une redingote d'homme, mais avec de l'ampleur.

Robe en taffetas pensée avec côtés en velours noir. Le devant se compose d'un lé entier et d'un demi-lé de chaque côté. Le bord de ce demi-lé est festonné et vient se boutonner sur une bande de velours noir qui a 16 à 18 centimètres en haut et

22 en bas et dont le bord festonné vient aussi se coucher sur la jupe.

2° FIGURE. — Chapeau en velours vert de deux tons. La passe forme l'auréole, elle est bordée d'un rouleau vert clair. Le fond est mou, en velours vert foncé. Le bavolet est en velours foncé, terminé par un bavolet de tulle, avec trois rouleaux en velours vert clair. Il y a de chaque côté une plume de deux verts; elles partent ensemble en pointe sur le chapeau et redescendent dans la cassure en se couchant bien de chaque côté. Une haute blonde est posée en voilette, mais sans fronces, elle retombe sur le front jusqu'à la naissance des cheveux.

Une blonde garnit derrière le chapeau en recouvrant un peu le bavolet. Une autre blonde cousue sous le deuxième rouleau du bavolet le complète. Brides en n° 22, taffetas vert, ayant dans la fabrication un bord d'esillé blanc d'un côté et l'autre noir.

Manteau EVA en drap-velours marron, garni de bandes en drap Astracan (marron un peu plus foncé) et orné de bandes de velours noir.

Ce manteau est droit devant, le haut forme la pèlerine en pointe derrière: la jupe a de l'ampleur qui tuyaute un peu, la manche est très ample et très large.

Ce vêtement s'arrondit légèrement derrière.

Robe à volants en taffetas vert foncé broché de très petits dessins en velouté noir.



LA DERNIÈRE ÉLÈVE DE VESTRIS.



I.

— Ainsi, mon frère, vous refusez d'abandonner le vieux donjon à mes petites protégées ?

— Il m'est pénible de ne pouvoir vous être agréable, ma sœur, mais, en vérité, je ne saurais, moi, Louis Adhémar de la Roche-Aiguë, marquis de Val-Travers et seigneur de Launoy, laisser déshonorer ainsi le manoir de mes ancêtres. Des mendiants reposeraient leurs têtes là où dorment du sommeil éternel les chefs de notre famille !... Vous n'y pensez pas ; ce serait une tache à nos armoiries et de quoi nous rendre la risée de la noblesse des alentours.

— J'ignore ce que diraient nos voisins et n'en ai guère souci, mais vous oubliez, mon frère, que ces mendiants si dédaigneusement traités par vous sont les enfants de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le prince du ciel, et qu'au jour du jeudi saint, notre Saint-Père les reçoit dans son palais, les fait asseoir à la place d'honneur et leur lave les pieds, lui dont les mains consacrées ont le pouvoir de bénir le monde.

— Peste, Herminie, je ne vous connaissais pas ce talent, mais d'honneur vous prêchez comme Sa Grandeur monseigneur Fléchier.

— Ne raillez point, Adhémar, c'est un sujet douloureux que celui que nous traitons. L'hospice de la ville voisine fait, depuis un temps immémorial, élever ici, dans ce pauvre village, les orphelines abandonnées qui n'ont plus que la Providence pour mère. La maison de cette œuvre de secours tombe en ruine ; l'hospice, dont les ressources sont épuisées par le nombre toujours croissant des malheureux, est impuissant à y porter remède, et, les bonnes sœurs qui dirigent l'établissement me l'ont encore répété hier, il pleut dans les dortoirs, le froid se glisse par les portes et les fenêtres mal jointes, et leurs chères pensionnaires en souffrent cruellement. C'est alors que j'ai pensé à l'ancien château depuis longtemps inhabité ; les murailles en sont solides et épaisses, les salles à l'abri des intempéries, nos orphelines y seraient à merveille, et les hiboux, les lézards dépossédés ne se plaindraient pas, je vous le jure.

Adhémar semblait attendri, Herminie continua avec une chaleur croissante :

— Allons, mon frère, un bon mouvement, cette fondation ne vous coûte qu'un acquiescement, et peut-être vous ramènera-t-elle la faveur du roi.

Cette dernière phrase fit perdre à la gracieuse sup-

pliante tout le terrain que lui avait gagné sa précédente requête. Le marquis avait froncé les sourcils au souvenir de sa disgrâce, et, se levant de table, il se prit à arpenter de long en large la salle à manger, marmottant entre ses dents, un peu pour son interlocutrice et beaucoup pour lui, les récriminations suivantes :

— Oui, palsambleu, notre bien-aimé monarque serait édifié de ma conversion et jugerait que l'air des champs est éminemment salutaire à ma santé... morale... Au lieu d'un exil déterminé, ce serait un bannissement perpétuel... Jamais ! Ma bonne petite sœur, reprit-il en s'adressant directement à la jeune fille, ne parlons plus de ce projet. J'ai Val-Travers en horreur depuis que je l'habite par ordre, et je ne veux faire quoi que ce soit pour ce maudit village.

Avant que de voir si mademoiselle Herminie de la Roche-Aiguë se tint pour battue, il est bienséant que nous présentions nos personnalités au lecteur ; peut-être même ce dernier trouvera-t-il que la formalité est bien tardive, mais une atteinte aux convenances est bien peu de chose à côté du péché d'écouter aux portes, et ce péché-là, à son insu, il l'a partagé avec nous.

M. le marquis Adhémar de la Roche-Aiguë était un jeune gentilhomme de province qui, aussitôt l'heure de sa majorité sonnée, avait quitté le manoir paternel et était accouru à Paris où, à l'aide de quelques amis aussi jeunes, aussi évaporés que lui, il s'était mis à dépenser ses revenus, sinon en bonne, du moins en nombreuse et folle compagnie. Le bruit de ces désordres parvint jusqu'au roi ; il était par hasard de méchante humeur à ce moment, et, deux heures après, le marquis de la Roche-Aiguë était invité, par lettre de cachet, à aller respirer le frais sous les ombrages de son château du Val-Travers, ombrages un peu chauves pour l'instant, vu que janvier poudrait à frimas la nature entière. L'ordre était formel et, tout en maugréant, Adhémar, accompagné du baron d'Espinelle, l'un de ses plus chers compagnons de folies, avait pris la route du manoir où vivait sa sœur, sous la tutelle d'une vieille tante sourde et goutteuse.

Les premiers jours furent tristes, puis la chasse apporta quelque diversion aux ennuis des deux amis ; mais ce n'était pas assez pour combler le vide d'interminables journées et de soirées plus interminables encore. Alors Adhémar chercha des distractions dans le voisinage. Hélas ! les hobereaux des alentours lui prouvèrent bientôt le néant de cette ressource, et, à l'exception du fameux Vestris, le grand danseur de l'Opéra, qui possédait une terre à quelques portées de fusil de Val-Travers, il ne reçut personne, après quelques réunions plus fastidieuses que son isolement. En revanche, Vestris devint le commensal du château, et il ne se passait guère de jour qu'on ne l'y vit arriver, poudré à la maréchale, paré de son habit de gala et de ses plus magnifiques dentelles, tout comme s'il s'agissait de danser à Trianon devant le roi, ou à Paris devant le public, cet autre souverain.

Le matin où cette histoire commence, il était là, gobant des mauviettes en compagnie d'Herminie, du marquis et du baron d'Espinelle. Le printemps épanouissait les parterres et un gai rayon de soleil traversait les petits carreaux de la fenêtre et se jouait sur

les pièces d'argenterie dont la table était couverte. Dès l'arrivée de son frère, et cela remontait à quatre mois, Herminie l'avait sollicité en faveur de la maison d'orphelins, mais toutes ses tentatives étaient restées vaines, à son grand désespoir, car elle avait un cœur d'or ouvert à la pitié, comme sa main l'était à l'aumône.

— Ce maudit village, comme vous l'appellez, reprit-elle après un silence, ne mérite cependant pas tant d'exécration. Voyez... Et elle ouvrit la fenêtre, d'où l'œil plongeait au loin dans la vallée. N'est-il pas charmant avec ses toits moussus sous l'ombre naissante des vieux ormes, la flèche aiguë de son clocher qui monte dans le ciel comme un appel à Dieu, et sa petite rivière sinuusement déroulée à travers les prairies ?

— Bon, voilà que vous pastoralisez à l'instar de d'Urfé et de madame Deshoulières ! Pourquoi ne nous conseillez-vous pas, à d'Espinelle et à moi, de prendre la panetière et la houlette enrubannées, et d'aller dialoguer sous les hêtres comme les bergers de Virgile dont je traduisais si mal les inspirations, au dire de feu mon précepteur. Tout cela peut vous sembler du dernier joli à vous qui n'avez jamais quitté Val-Travers, mais le gentilhomme n'a qu'une patrie, et c'est Paris ; c'est là son vrai centre, partout ailleurs il est dépaycé.

— Pardon, mon frère, n'est-ce pas vous qui faites à votre tour du roman ? Cette mode qui pousse aujourd'hui toute la noblesse vers un même point n'était pas dans nos vieilles coutumes. Le noble autrefois vivait et mourait au lieu de sa naissance. Investi par Dieu de la tutelle de toute une famille de vassaux, il veillait sur elle et il s'en faisait aimer. L'indifférence qu'il lui témoigne aujourd'hui vaut-elle mieux ? J'en doute.

— Vraiment, petite sœur, la jolie existence qu'on se ferait, si l'on suivait vos conseils. A quoi bon être riche, puissant et gentilhomme, si ce n'est pour porter au grand jour sa fortune, sa force et sa noblesse ?

— Votre richesse est le patrimoine des pauvres, votre puissance l'espérance des faibles, et votre noblesse vous fait un devoir de ne manquer aux uns ni aux autres.

— Sornettes et billevesées !

— Enfin quel attrait a donc ce Paris, que vous ne trouviez aucun charme à ce beau soleil, à ces riches campagnes ?

— Quel attrait ! mais Paris n'est pas une ville, c'est un monde, un monde féerique, éblouissant, où de radieux tableaux se déroulent à chaque instant sous le coup de baguette du plaisir. Pour ne vous citer qu'un des enchantements de cette fée capricieuse, il y a l'Opéra, l'Opéra que je pleure tous les jours, et qui, sans forfanterie, doit me pleurer un peu tous les soirs. Vous parliez tout à l'heure de votre soleil et de vos campagnes : mais le vrai soleil, c'est le lustre de l'Opéra ; les vraies campagnes, ce sont les toiles de ses décorations ; le génie les peuple de rossignols près desquels les vôtres ne sont que des roitelets.... Ah ! l'Opéra, l'Opéra !...

— Ce doit être splendide, en effet ; car, depuis quatre mois, il ne s'est guère passé de jour sans que vous en exaltiez complaisamment les merveilles.

— Je l'avoue, je raffole de ce spectacle, pour la danse surtout. D'autres aiment la musique, la peinture ; le premier des arts pour moi, c'est la danse.

— Je suis tout à fait de l'avis de monsieur le marquis, dit Vestris, la bouche pleine.

— Sans doute, continua Adhémard, la première loi de la nature c'est le mouvement, et la danse en est la plus magnifique expression.

— C'est toujours l'avis du dieu de la danse, dit en souriant d'Espinel dont le regard interrogeait Vestris.

— Plus que jamais, plus que jamais.

— Il y avait surtout un ballet, *la Naissance de Flore*...

— Je connais, s'écria le vieux danseur; c'est moi qui ai créé Vertumne.

— Je me serais battu contre mon meilleur ami plutôt que de manquer une représentation.

— C'est donc bien beau? demanda Herminie avec une naïveté calculée.

— Oh! figurez-vous, petite sœur, une salle immense, éblouissante de lumières et de dorures. Aux premières loges, les plus jolies femmes de la cour, radieuses de beauté, rayonnantes de diamants. Parfois, dans sa loge, le roi entouré des plus grands seigneurs de sa cour...

— J'ai vu cela, j'ai vu cela, interrompit de nouveau Vestris, et je me disais que, si je n'étais Vestris, je voudrais être Louis XV, tant nous nous partageons l'admiration des spectateurs; mais, ajouta-t-il comme en confidence, je puis bien vous le dire, j'avais la meilleure part.

— Et vous voudriez, reprit avec un soupir le marquis de la Roche-Aiguë, que je pardonne à cette contrée de me déshériter de toutes ces joies? Vous avez pu le croire, n'ayant jamais vu *la Naissance de Flore* dont je vous ai parlé si souvent; mais si, comme moi, vous aviez assisté à l'entrée de la déesse les mains pleines de fleurs nouvelles comme une matinée de printemps, et glissant à travers ses bocages de toiles peintes sur cette ritournelle: *la la tra la-la-la-la la-tra-lire*, vous ne l'espéreriez point.

— Aussi j'y renonce, mon frère. Seulement je vous propose un marché.

— Et lequel?

— Si, par mon intercession, vous retrouviez ici la Flore que vous regrettez si amèrement...

— Comment? auriez-vous la folie d'amener l'Opéra à Val-Travers?

— Dieu nous en préserve, je ne parle que de la déesse des jardins qui, par cette fraîche et souriante matinée, doit préférer nos bosquets embaumés à vos bocages de toile peinte.

— Je ne comprends plus.

— Il n'est pas nécessaire que vous compreniez. Si Flore déroule à vos yeux les mystères de sa naissance tout comme à l'Opéra, ouvrirez-vous à mes protégées les portes du vieux château?

— De grand cœur, et je voudrais que cela fût.

— Ma foi, si pareil miracle s'opérait, dit d'Espinel, je serais de moitié dans la perte de la gageure et je meublerais volontiers le vieux donjon.

— Accepté, monsieur le baron. Ainsi, messieurs, c'est dit sur votre honneur de gentilhomme.

— Et sur notre passion pour l'Opéra! reprirent les deux jeunes gens qui ne virent pas un rapide coup d'œil échangé à la dérobée entre Herminie et le vieux danseur.

— Sur ce, messieurs, reprit le marquis, le cerf doit être détourné, partons.

Quelques minutes après, leurs chevaux les emportaient à travers les allées du parc.

II.

Le repas du soir avait été triste au château du Val-Travers; c'est que saint Hubert n'avait pas béni nos trois Nemrods qui étaient rentrés harassés, exténués, après avoir fait buisson creux. Laissant Herminie et Vestris gravement plongés dans une partie d'échecs, le marquis de la Roche-Aiguë et son ami d'Espinel descendirent au jardin où la soirée s'annonçait pleine de balsamiques aromes et de brises rafraîchissantes. Marchant l'un près de l'autre, absorbés chacun de son côté, ils contournaient machinalement les pelouses, longeaient les allées, et peu à peu s'éloignaient du château pour entrer dans les profondeurs du parc, sans s'apercevoir que Toinon, jeune paysanne élevée par Herminie au rang de camériste, les suivait pas à pas, se dissimulant de son mieux derrière les arbres ou les buissons.

Ils arrivèrent ainsi à un endroit écarté que le marquis avait surnommé le berceau de Flore, en raison d'une vague ressemblance entre ce lieu et l'une des décorations de son ballet favori. C'était une sorte de terrasse bordée de balustres élégamment évidés, et sur laquelle des massifs de lilas et d'aubépine versaient leurs parfums printaniers; des bancs de gazon complétaient ce champêtre asile. Adhémard et d'Espinel se laissèrent tomber chacun sur un de ces sièges avec un abattement où la résignation avait moins de part que l'ennui.

— Ça, dit le premier, n'es-tu pas charmé des innombrables distractions que va nous offrir cette soirée?

— Si fait, d'honneur, j'en suis à l'avance épouvanté, murmura le baron en bâillant d'une façon démesurée.

— Et dire que c'est le moment où le rideau se lève à l'Opéra.

— Tous nos amis sont à leur poste.

— Les paysans emmitouffés de fourrures dépeignent les dernières rigueurs de l'hiver sur une lugubre ritournelle; tout à coup voici qu'une allègre mélodie est envoyée par la flûte, c'est le chant du rossignol.

— En vérité... on croirait y être! balbutia d'Espinel.

— Un silence interrompu par des salves de mousqueterie; la jeunesse du village, ainsi que cela se pratique dans nos campagnes, salue les premières feuilles et festonne de rubans le premier amandier fleuri... Te souvient-il de cette entrée triomphale, et comme ces paysans de l'Opéra ne ressemblaient guère aux patauds de ce village?

Le marquis attendait une réponse, mais elle ne vint pas. Son interlocuteur, pour ne dormir que sur une oreille, sommeillait à merveille. Adhémard continua seul l'entretien, puis, cédant à la vertu soporifique qui avait soumis le baron, il ferma les yeux et s'endormit à son tour.

Alors, la maligne Toinon, écartant les branches qui la dissimulaient, s'approcha en tapinois, examina de près le couple au repos, et s'élança, vive et preste comme une bergeronnette, dans la direction du château.



Madame
 Comtesse
 Mademoiselle
 Mademoiselle
 Mademoiselle
 Comtesse

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

et Modèles nouveaux

des Tailleurs d'Étoffes françaises et étrangères dans les ateliers spéciaux
 DES MAGASINS DE NOUVEAUTES DE STAUGUSTIN.

... et voici la déesse
... dans une éclaircie
... l'a légué la peine
... expassait un pas
... leur du pécher, et
... et sa main souleva
... d'un pied léger, et
... d'une abeille, et sa
... figuraient mille y
... elle chantait :

Je vis à maison nouvel
Jege comme en pes d'i
La nature se révèle
Soudain sous le printe

... main égrens les feuilles
... et sa corbeille.

-Bouge! prodige! s'écria
-C'est Hermine qui da
... contonde.

-Sûr n'est à côté d'ell
... invisible avait
... et à sa jupe mignons de
... nouvelle viracité, ta
... d'homme :

Fil, sans de glands hale
... partout le sol,
... les fentes de terre
... balle le rousqui.

LE

... MELLE HANT REPORT

... passer qu'ainsi que le
... cartes sont au desm
... ombres colle-ci volentier
... l'opération: ce n'est qu'un

... vous l'éloquence
... ornés et noussus,
... des vieilles vitres, les
... cartes? Pour ma part,
... que charme qui m'attire, si j
... mes. Mais, vous qui me li
... d'indesque!

... que ou à tel autre qu'il
... comme moi, fit une b
... que main portait le

III.

Pif, paf, pan, pan, pan, pan! un feu de peloton éveilla les échos du parc et aussi nos dormeurs, qui roulèrent de leur couche gazonnée sur le sable.

— Est-ce qu'il y a des voleurs à Val-Travers? s'écria d'Espinel en se frottant les yeux.

— Es-tu blessé? lui demanda Adhémar qui secouait son jabot et défripait ses manchettes.

— Je ne crois pas... mais qu'est cela et d'où nous vient cette musique?

— Dieu me pardonne, c'est la ritournelle de l'entrée de Flore.

— Oui... et voici la déesse elle-même.

En effet, dans une éclaircie des massifs, Flore, telle que nous l'a léguée la peinture mythologique du XVIII^e siècle, esquissait un pas gracieux. Sa robe rose, comme la fleur du pêcher, était étoilée de blanches pâquerettes et sa main soutenait une corbeille pleine de verdure. D'un pied léger, elle effleurait le sol avec la vivacité d'une abeille, et ses bras, enroulés pardessus sa tête, figuraient mille poses charmantes. Tout en dansant, elle chantait :

Je suis la saison nouvelle!
Voyez comme en peu d'instant
La nature se révèle
Splendide sous le printemps.

Et sa main égrena les feuilles qui recouvraient les fleurs de sa corbeille.

— Prodige! prodige! s'écria d'Espinel.

— Et c'est Herminie qui danse ainsi, murmurait le marquis confondu.

— La Sallé n'est à côté d'elle qu'une maritorne.

La musique invisible avait pris une allure plus rapide, et les pieds mignons de Flore rasaient le sable avec une nouvelle vivacité, tandis qu'elle continuait ainsi sa chanson :

J'ai, sous de tièdes haleines,
Réchauffé partout le sol,
Dans les forêts de fleurs pleines
Éveillé le rossignol.

Je mets des clartés joyeuses
Sur la nudité des murs,
Et laisse pour les glaneuses
Dans les champs des épis mûrs.

Et les fleurs jonchaient le sol, et de blonds épis de la précédente récolte suivaient les fleurs.

— En vérité, j'en suis abasourdi, dit le marquis qui suivait avec enthousiasme les passes élégantes de la danseuse.

Je console la souffrance,
Car, rêve et réalité,
Mon prénom est l'espérance,
Et mon nom la charité.

Sur ce dernier mot, Flore, ou plutôt Herminie, qui s'était rapprochée des deux amis, termina son pas par une pirouette et un salut qui leur arrachèrent une triple salve d'applaudissements.

— Ai-je gagné la gageure? leur dit-elle alors en leur tendant sa corbeille vide.

— Oh! certes, et plutôt deux fois qu'une; mais donnez-nous, petite sœur, la clef de ce mystère.

— Voici la clef! dit tout à coup Vestris qui avait quitté l'orchestre invisible composé de quelques amis venus tout exprès de Paris, et se montrait épanoui d'orgueil. C'est le dieu de la danse qui a fait ce miracle. Ah! ma dernière élève me fera honneur.

— Je ne crois pas, monsieur Vestris; j'ai dansé aujourd'hui pour Dieu et je ne danserai plus de ma vie, que je veux consacrer tout entière à mes petites protégées.

Le donjon de Val-Travers est encore debout; la révolution et la bande noire ont détruit le château moderne, mais la maison des orphelins subsiste toujours et garde le nom de sa bienfaitrice.

Eugène WOESTYN.

LES DEUX TRANSFUGES.

NOUVELLE AYANT REMPORTÉ LE PREMIER ACCESSIT DÉCERNÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES.

Si vous pensez qu'ainsi que les folies, les histoires les plus courtes sont au demeurant les meilleures, vous entendrez celle-ci volontiers, bien qu'elle pêche contre l'invention: ce n'est qu'un récit fidèle écrit en voyage.

Connaissez-vous l'éloquence des vieux murs, des espaliers croulants et moussus, et ce que raconte le hâle irisé des vieilles vitres, touchant les étés des années mortes? Pour ma part, je m'expliquerais mieux ce charme qui m'attire, si j'aimais un peu plus les hommes. Mais, vous qui me lisez, vous êtes peut-être philanthropes!

A ce titre ou à tel autre qu'il vous plaira, vous auriez, comme moi, fait une halte sous le porche cintré d'une maison portant le millésime de 1536,

que j'ai rencontré ces jours passés dans une paroisse d'un pays de montagnes.

La plupart de mes croquis portent la date du Bourbonnais et des confins de la robuste et sauvage Auvergne, il en sera de celui-ci comme de ses aînés.

Le lieu me parut avoir été fortifié.

Un ancien fossé de rempart, converti en potagers, formait encore au pied de la cité un vallon sensible. Des bastions éventrés, couverts en tuiles, étaient devenus des pigeonniers. Quelques pans de murailles montraient leurs pierres taillées en diamant, par les trous d'un épais manteau de lambrusche et de lierre. Enfin, la maison que j'ai dite faisait face au soleil sur un préau moucheté de vaches en pâture, jadis quelque place d'armes!... Achille Allier, pourquoi donc êtes-

...ort? Vous auriez en quelques mots restauré ces
porche obscur et frais de cette maison encadrait
horizon lumineux formé des plans d'une contrée
accidentée noyée sur les bords dans une teinte saphi-
rine, et des archipels de petits nuages dorés dormant
dans l'éther immobile.

Plus bas et plus près, c'étaient des haricots, forêt
vierge pavoisant de ses feuillages touffus des que-
nouilles de bois sec, et puis, jusqu'au revers du fossé
de la ville, à demi comblé, un plantureux champ de
carottes.

Déniguez les carottes, peintres et poètes, qui les
mangez! un champ de carottes est pour moi un taillis
de mélèzes en miniature. Mon imagination se plaît à
y abriter tout un monde. J'y lâche, en pensée, par un
beau jour de la canicule, un bataillon de lapins!...
les voyez-vous s'y ébattre?...

Ce jour-là donc, ô rencontre des pensées! un lapin
fugitif, un *clapier* plein d'esprit, avait trouvé le
défaut de sa porte grillée, et ravageait gaiement le
champ de carottes.

Une vieille, qui chevauchait à demi sur un pare-
ment de fagot, servant à sa caducité de béquille ou de
canne, allait et venait, se penchant, regardant de
droite et de gauche, et elle appelait tour à tour son
déserteur des noms les plus outrageants et les plus
tendres: joli mignon, vilain, gourmand, mon chéru-
bin, gibier de prison.

Je lui offris mes services; ils furent agréés, mais
inutiles. Le lapin doit courir encore.

La sueur inondait mon front. Moins lasse que moi,
l'octogénaire renonça cependant la première à sa
chasse.

— Allez, monsieur, me dit-elle, en se redressant
d'un air à la fois doux et triste, ce qui est parti ne
revient pas; ce qui est perdu est perdu!

— C'est comme la jeunesse, pensai-je tout haut en
gagnant un coin d'ombre.

— Et, comme les enfants! on les élève, on les
nourrit, et puis crac! ils filent par un trou, le pre-
mier qui s'ouvre... ni vu ni connu!...

Il n'y avait rien à objecter. J'ignorais à quel fait
la vieille femme faisait allusion. Je gardai le silence.

— Venez voir, monsieur, reprit-elle, par où mon
lapin s'est enfui.

J'obéis.

— Heureusement, lui dis-je, à l'inspection de la
cage aux rongeurs, heureusement pour vous, il vous
en reste encore quelques-uns.

— Ah! c'est que, voyez-vous, c'était le dernier
petit-neveu du lapin d'Aglacé!

— De votre fille, peut-être!

— De la *demoiselle*.

Lei la solitaire essuya une larme échappée à ce mot
de ses vieux yeux.

— Votre *demoiselle* n'est plus avec vous?

— Venez, reprit brusquement la mère, venez voir
par où not' enfant s'est enfui.

Je la suivis encore, et, après quelques secondes, au
bout d'une allée mal tenue qui longeait la clôture,
elle écarta de sa béquille improvisée les touffes para-
sites d'une giroflée venue à graine, et me montrant
une petite meurtrière pratiquée dans le mur à hauteur
de l'épaule:

— Voilà, me dit-elle en souriant, comme pour
jeter un défi à mon étonnement et à sa propre tristesse,
voilà par où notre Aglaé s'est envolée!...

Or, l'ouverture était grande comme les deux mains,
et à peine si un enfant de dix-huit mois aurait pu,
sans se blesser, y passer la tête.

Pour peu que vous ayez vécu aux champs, vous
savez qu'on y vit avec ses pensées.

La vieillesse est partout songeuse, mais, dans le
bruit des villes, son recueillement est plus volontaire.
La veuve du paysan vit en commerce intime et con-
stant avec sa douleur; rien ne l'en distraît; tout la lui
retrace.

Et quand, d'aventure, il arrive un étranger dans
la maison de la recluse, peu lui importe le nom, les
qualités, l'origine, la préoccupation de cet interlocu-
teur de passage: la veuve se lève, marche à lui, et
lui montre, comme un monument cher au souvenir
de l'humanité tout entière, le chapeau que portait le
défunt les jours de fête, et le dernier poirier qu'il a
planté.

Ainsi faisait la bonne femme avec le souvenir de
son enfant.

Je parle ici des vieux paysans, de ceux qui n'ont
d'autre lecture que leur livre d'heures, quand ils
savent lire.

Génération à la fois rustique et majestueuse, que je
connais et qui s'en va!

Ma nouvelle amie était de ce nombre. Après ces
courts préliminaires, elle me devait ses confidences,
et, moi, je lui devais de les écouter.

Nous avions regagné le porche. Je m'y installai sur
un banc à planer; elle, à mes côtés, sur un billot de
pierre, au seuil de la cuisine. Je pris mes broches,
elle son tricot et ses lunettes. Le chapitre de la *de-
moiselle* prit son cours étrange, tantôt en ruisseau,
tantôt en cascade, comme l'eau d'une pluie d'orage
versée par la rigole du toit dans un pré:

— Not' époux était un fier homme. Mais il a vécu
dans un temps dont les journaux ne parlent plus.
C'est pourtant sur un journal que j'ai lu qu'il était
passé de vie à mort à la guerre. On a jassé sur not' ma-
riage, parce qu'il fut conclu dans le moment où les
églises étaient fermées. Il n'a pas dépendu de moi
que le sacrement y passât!... Bref, j'adorais not'
époux, monsieur; et s'il y a eu péché, mon confes-
seur y a mis bon ordre.

Il n'y aurait guère eu moyen, au surplus, de ne
pas aimer un pareil homme. Ce n'était pas un paysan
comme nous autres. C'était un monsieur. Il était plus
haut que vous et il a fait les guerres du premier em-
pire. J'étais sa sœur de lait, et, à ce qu'il m'a dit
souvent, jolie comme un cœur. Si j'ose parler de ça
au jour d'aujourd'hui, bien entendu, ce n'est plus par
gloriole; mais quand on a vécu une si longue exis-
tence, qu'on a comme à peu près couché toute une
vie sur une autre, on peut se vanter de ces choses-là
sans que ça tire à conséquence. Une pomme ridée a
bien le droit de dire qu'elle a été fleur!...

Not' époux parti pour ne plus revenir, je restai
avec une fille sur les bras. C'était la *demoiselle*. Je
la nourris de mon lait, comme ma mère avait nourri
le père de ce cher enfant. Elle vint bien; mais elle eut,
pour la campagne, un inconvénient dès le berceau:
nos lainages la blessaient, nos sabots lui coupaient les

pieds. C'était une peau comme du satin, et il lui aurait fallu, comme à la bonne vierge de cire que voilà sur ce bahut, une petite cage de verre.

Par bonheur que, pour soigner un enfant pareil, je n'étais pas à la mendicité. La maison est à moi, le jardin aussi, et, de plus, il y a des champs de terre; c'est grand tout juste, mais enfin assez de quoi tourner.

J'étais forte, je me défendais bien contre la charge du travail, et l'enfant put avoir du bouillon de viande. Rien qu'à ça, on l'eût connue pour une demoiselle; dame! c'était la fille d'un père à qui il fallait le pot-au-feu tous les jours!

Tout de même, à force de pousser, not' Aglaé devint grande. Un nom pas commun de nos côtés, n'est-il pas vrai, monsieur? Encore une idée du père!

Quel malheur, quel malheur! elle devenait grande, et je ne pouvais pas la cacher! Vous me direz: Pourquoi la cacher? Eh! monsieur, croyez-vous que ce ne soit pas un crève-cœur pour une pauvre femme de voir clair comme le jour, que son enfant ne pourra lui rester? Or, elle était belle comme un amour!... Je m'en tirai encore pour sa première communion: elle avait un voile.

Mais M. le curé me fit déjà grand'peur en me disant: — Mère Derbouis, faudra veiller à ce que cette petite soit sage! — Pourquoi qu'elle ne serait pas sage? que je fis toute marrie, comme s'il y avait déjà quelque chose à reprendre. — Pour ce, repartit M. le curé, que la petite Aglaé est trop belle pour sa condition! — Oh! doux Jésus! que je fis en moi, pour le coup, exaucez donc la pauvre femme que je suis: puisque la *demoiselle* menace d'être trop belle, rendez-lui son père!...

Le mur était déjà bon, mais pas assez haut. Je laissai pousser les espaliers plus haut que les faitières; je fermai le portail, et je ne répondis plus que par la fenêtre aux gens qui nous en voulaient.

Il n'y a pas grand monde ici; mais la *demoiselle* avait des camarades. Je leur dis peu à peu que l'Aglaé était malade, et je leur fermai la porte au nez. La pauvre enfant s'ennuyait un peu. Je n'avais pas le moyen de la mettre en pension à la ville; j'aurais pu la faire religieuse, mais je craignais que monsieur son père, s'il revenait, ne me grondât. Les couvents, ce n'était pas dans ses idées. Les soldats de ce temps-là n'aimaient pas les moines. Que faire? qu'inventer? Chèvre, lapins, pigeons, elle avait tout pour se distraire; mais c'étaient des compagnies qui ne disaient pas grand' chose. Par bonheur, monsieur, not' vénérable curé vint à acheter le terrain qui nous jouxte au couchant.

Il y avait un éboulis dans le mur de ce côté-là, et faute d'argent, je ne l'avais pas fait réparer; mais j'avais planté un fagotis, et comme le voisin d'aparavant était vieux, sournois, et qu'il haïssait les enfants, il ne prenait pas garde à la *demoiselle*.

Voilà M. le curé installé tout de même. Bon, que je me dis, sans sortir de l'enclos, l'Aglaé aura à qui parler. Ce saint prêtre était savant comme un livre; il me grondait de ne pas envoyer la demoiselle aux offices, bien qu'elle fit ses dévotions en son particulier comme une nonne; aussi je me cachais quand je l'entendais. — Mais il avait apprivoisé l'enfant, et, chaque

matin, après avoir fait le tour de la maison avec l'Aglaé d'un

Je ne sais s'il était... mais le fait est qu'il domine la demoiselle.

J'écoutais ça du coin du rucher, admirant combien l'enfant avait l'esprit subtil que celui de sa mère. Elle connaissait le nom des fleurs, des oiseaux, des bêtes à quatre pieds, depuis les plus grandes jusqu'aux moindres, le pourquoi du temps, l'histoire du bourg; elle défilait un chapelet où l'on trouvait tout, jusqu'aux étoiles. Elle s'ennuya moins et ne parla plus de sortir. Elle devint sciencée comme l'était son maître; car, sans parler d'un herbier que j'ai là et dont on jurerait que les fleurs sont encore fraîches, elle était parvenue... Mais vous ne me croirez pas, monsieur; car, de ça, il n'y a pas de preuves; elle était parvenue à apprivoiser des hirondelles! Il y en avait plus de trente nids sous ce portail, et elles venaient, petites et grandes, quand Aglaé les appelait. Mais...

Ah! monsieur, qu'il y a donc des chrétiens malfaisants dans ce bas-monde!

Je sentis à cette exclamation que mon poète épique touchait à la catastrophe, et je redoublai d'attention.

La vieille reprit:

— On a beau se faire petit, on est toujours trop gros quand le malheur nous en veut. J'avais beau laisser à l'Aglaé des robes d'enfant, elle n'y tenait plus. Je les rallongeais, mais sa jolie taille les faisait sauter. La pauvre enfant était tout en guenilles, et avec cela si belle de figure et de santé, qu'il n'y avait pas moyen de la regarder sans être ébloui.

Me voilà bien avancée, pauvre folle que j'étais; comme si l'on peut empêcher les roses de s'ouvrir et les jeunes filles d'avoir une fois seize ans! Au résumé, ma condition était pire que si j'avais continué à la laisser courir et vivre comme tout le monde. On se serait accoutumé à la voir; elle, à se montrer. On avait, comme de juste, fini par ne pas croire qu'elle fût toujours malade. On parlait même de sa beauté sans que j'en eusse ouvert la bouche, ni certainement M. le curé non plus.

Lui comprit mon embarras et me vint trouver un beau soir, tandis que la demoiselle dormait déjà dans son petit lit, les mains croisées comme un amour qu'elle était, et d'une haleine si douce qu'on aurait dit une brise de juin passant sur des fleurs de pommes de terre.

Je m'attendais à être grondée, je ne me sentais pas tout à mon aise.

— Mère Desbouis, qu'il me dit, vous êtes décidément un peu folle. Où voulez-vous en venir, avec votre enfant? Avez-vous la prétention de la tenir en charte privée jusqu'à la vie éternelle? Élève-t-on ses enfants pour soi ou pour eux-mêmes? Personne ne comprend à quelle fin vous vous obstinez à vivre en loupes toutes deux dans votre carré de plantage, sans jamais y laisser pénétrer personne. Je ne vous blâme pas absolument de l'intention, si vous n'avez eu que la bonne vie de votre fille en vue, mais la curiosité qu'elle excite est le pire des services que vous pourriez lui rendre. Vous vous abusez, mère Desbouis, si vous croyez que les langues ne se vengent pas de l'occupa-

— Votre Aglaé a-t-elle une armoire. On ne peut pas aller dans ce cul-de-sac par le chanvre, quand la porte est faite votre merveille des dames, les murs ont beau être épais et comme des maisons, il y a partout des échelles, et la curiosité, à défaut d'échelle dans le bourg, serait capable d'en aller quérir tout exprès à La Palisse ou à Clermont. On jase donc de la beauté de la demoiselle, et on ajoute quelque chose de très laid, que vous devinez si vous voulez, sur la facilité qu'auraient certaines gens d'entrer ici, pendant que les autres restent dehors. On va jusqu'à dire quel est le personnage qui sait le moyen de pénétrer chez vous!

Ce que M. le curé me disait là me fit l'effet d'un coup de tonnerre.

— Eh! monsieur le curé, que je repartis, quand je pus parler, n'êtes-vous pas là pour faire taire ces mauvaises langues? Et l'Aglaé que vous voyez et à qui vous parlez tous les jours, a-t-elle rien de secret pour vous?

— Vous vous méprenez, mère Desbouis, je n'ai pas les bras assez forts pour tenir les langues en brides, ni surtout des langues de femme. Je suis venu pour vous donner un bon conseil, la seule chose dont je dispose en votre faveur. Annoncez que votre fille est guérie, ou sur le point de l'être. Cousez-lui des habits décents, faites-la sortir avec vous. Conduisez-la dès dimanche prochain à la messe.

Et puis... et puis, mariez-la le plus tôt possible. Vous avez quelque chose, les épouseurs ne manqueront point à une jolie fille sage et bien nippée.

— Ma foi, dis-je à la mère Desbouis, en l'interrompant, le conseil de M. le curé était tout à fait raisonnable; à votre place je l'aurais suivi de point en point.

— Je pensai comme vous, monsieur, bien que ce fût pour moi un crève-cœur que l'idée de mettre comme à l'enchère mon doux trésor et tout ce qu'il me restait de feu not' époux, dont l'Aglaé était le vivant portrait. Je fis donc part de mes intentions à la demoiselle dès le lendemain, et je lui parlai de contracter, si Dieu le permettait, un honnête et bon mariage.

— Un mariage! Et avec qui? me demanda la petite. Est-ce qu'il y a ici des épouseurs?

— On en trouvera, ma fille, le bon Dieu et M. le curé aidant.

A cela elle ne répliqua rien et baissa la tête, je crus qu'elle se disposait comme toujours à l'obéissance; car c'était la douceur même que cette enfant-là.

Un épouseur! savait-elle bien elle-même ce que ce pouvait être? Mais enfin, quand on a appris son catéchisme et qu'on est femme, on n'est pas sans avoir jamais réfléchi au plus souhaité des sacrements. On n'est bien curieux ici-bas que de ce qu'on ignore. A la place de la demoiselle, il me semble que j'aurais eu comme une impatience de tirer du jeu ma carte! Ce fut au rebours. L'Aglaé se mit à pleurer par avance le jardin et la mesure que vous voyez. Tant et si bien que je finis par lui dire: Il ne faut pas te désoler

comme ça, mon enfant. Et, si c'est décidément pour ton bonheur, il faudra coiffer sainte Catherine.

— Et la meurtrière? dis-je tout à coup à la mère Desbouis.

— Laissez-moi faire, monsieur, la meurtrière ne paraîtra que trop tôt, car je soupçonne qu'au point où me voilà arrivée, elle était déjà percée dans la muraille. Elle donne sur un sentier qui n'est guère de passage; mais enfin on gagne par là cette forêt que vous voyez à droite du ruisseau et le château dont les girouettes y pointent.

Je ne sais ni quand ni comment se fit l'ouverture, ni de quelle couleur étaient les mains du maçon; mais toujours est-il qu'un soir de cette même année-là je trouvai la demoiselle, que je croyais endormie depuis longtemps, occupée à regarder par là l'effet du clair de lune.

Je ne fis semblant de rien, et je ne me montrai pas. Elle, de son côté, me dit le lendemain tout naturellement:

— Je crois que j'ai trouvé mon affaire.

— Quelle affaire? un épouseur? Mais c'est dimanche prochain que nous sortons pour la première fois. Ta robe neuve n'est qu'aux deux tiers cousue, et nous sommes à vendredi! Il faut même que nous nous dépêchions si nous voulons arriver à temps...

— Je crois, répéta Aglaé en reprenant sa couture à mon côté, que j'ai trouvé mon affaire.

Je la questionnai encore. Elle secoua la tête d'un air de mystère, et fit un petit rire en changeant de couleur.

— Voyons; si c'est un mari, explique-moi un peu qui il est et comment il est fait.

— C'est pas facile ça, maman; d'abord, je lui ai promis de ne pas le trahir, et puis...

— Et puis?

— Et puis rien du tout.

— Voilà un rien du tout qui ne me va pas? que je dis à la demoiselle. Si c'est pour le bon motif, ton épouseur n'a pas de raison pour se cacher.

— Vous m'avez bien cachée, moi, maman, pendant des années, et c'était pour le bon motif?

— Ah! fine mouche, tu veux me prendre dans ma propre nasse? Mais ne crains rien, va! Si ton épouseur est pour de bon, il n'a qu'à se montrer, on lui fera bon accueil. A-t-il du bien? Est-il de notre bourg?

— Du bien, il n'en a que trop, mais il n'est pas de notre bourg.

— Trop de bien, voilà qui est louche.

— Je vous assure, maman, qu'il n'est pas louche du tout, lui!

— Enfin, c'est un cultivateur?

— Nenni! nenni!

— Un marchand?

— Pas davantage!

— Un militaire? je n'aimerais pas beaucoup ça, un militaire!

— Papa n'en était donc pas un?

Je me mordis la langue.

— Mais ce n'est pas un militaire, maman, reprit l'Aglaé.

— C'est donc un monsieur?

La demoiselle ne dit rien, et son aiguille marcha plus vite.

Tout à coup je songeai que nous étions à trois quarts de lieue d'un château.

— Ça sort du château ! que je fis tout à coup, en prenant la demoiselle par le bras.

Elle tressauta sur le banc de pierre.

— Pas de ça, ma fille, pas de ça, au moins ! que je lui fis. Jamais, jamais. C'est des tromperies, des sauterelles pour prendre les oisillons de ton espèce !... Les gens de château n'ont rien à voir ici.

— Pourquoi donc m'avez-vous gardée ? reprit alors Aglaé d'une voix qui me mit l'âme à l'envers. Pas pour un paysan comme nous ? Pas pour un monsieur comme mon père ? Pourquoi donc, alors ?

— Eh ! doux Jésus, pour moi, ma pauvre chevette, pour te voir cabrioler toujours, dans notre clos !... Mais je sens bien que cela ne te suffit plus. Que faire, mon Dieu ! que faire ?

Ici la mère Desbouis posa son tricot sur ses genoux et demeura muette ; elle regardait dans le vide et semblait chercher encore la solution du problème maternel auquel sa raison avait succombé autrefois.

Je vous ai promis, en commençant, une courte histoire, je remplis ma promesse en prenant la parole à mon tour, afin de tenir la corde de l'arc décrit par la narration de la veille, et de faire en moins de temps qu'elle le même chemin.

Les récits entrepris par les gens d'âge, et surtout par les Baucis, ont des longueurs. C'est un point de ressemblance avec Homère !...

La robe neuve d'Aglaé se trouva finie le samedi soir, et elle servit dès le lendemain. La belle fille alla à la messe avec sa mère. A en croire cette dernière, cette apparition fit époque dans la paroisse, qui n'était peut-être pas la patrie des Dianes et des Vénus.

Par un hasard inexplicable de bien des manières, les châtelaines du voisinage se trouvèrent en calèche découverte sur la place du bourg, à l'heure même où les paysans sortaient de l'église ; et si court que fût ce passage, la mère Desbouis put remarquer l'échange d'un regard menaçant à force de tendresse entre sa fille et un jeune homme qui escortait la voiture à cheval.

C'était la première fois, sans doute, qu'Aglaé voyait son amant dans le milieu d'une vie de luxe et d'éclat. Si le chasseur piéton, en guêtres souillées de terre et suivi d'un chien, lui avait paru dans les ombres du soir, un être à peu près semblable à elle, le bon sens, ce grand maître de perspective, venait de restituer le cavalier fringant et sa famille opulente à leur véritable distance et à leur habituelle hauteur.

Mais cette claire vue frappa si soudainement les yeux de la jeune recluse qu'elle leur arracha des larmes. Aglaé venait de rentrer dans la vie pour y trouver une croix à ramasser.

Quand les agonies sont cruelles, la pitié céleste éclate peut-être dans leur brièveté. Il faut savoir gré au chirurgien des amputations promptes.

Le curé ne savait pas sans doute jusqu'à quel point il était le ministre de la Providence, quand il aborda le jour même, après vêpres, la maison Desbouis, avec un jeune homme des environs, venu, disait le pasteur, tout exprès ce jour-là pour parler d'affaires.

Aglaé, qui lisait dans un coin sur une chaise, à demi renversée, son livre de prières, leva, au bruit, les yeux sur les deux arrivants. Elle vit l'air naïvement

embarrassé, les mains rudés, les grosses bottes à clous du demi-bourgeois de trente ans qui suivait le curé, et elle comprit.

On s'assit autour d'une bouteille, et le directeur des âmes prit la parole.

Il donna à son protégé les éloges qu'il méritait ; il parla de sa condition et de ses chances d'avancement. Le prétendant était maître-valet dans une propriété très vaste.

La mère Desbouis considérait tour à tour sa fille et le nouveau venu.

Celui-ci était comme attéré à l'aspect de cette vierge de cire vivante. Elle parut disposée à tout quand elle eut dit avec une certaine hardiesse que le mari qu'elle aurait ne saurait jamais être un ivrogne ni le devenir avec le temps, et surtout quand elle se fut assurée que le prétendant demeurerait à six grandes lieues de sa paroisse.

On se sépara pour réfléchir, et l'on s'ajourna à quinzaine ; mais un consentement mutuel était déjà donné de toutes parts.

— Mon enfant, dit la mère Desbouis, autrefois tu pleurais à l'idée de quitter notre maison, tu te réjouis à penser que ton mari t'emmènera de l'autre côté des montagnes ?

— Oui, ma mère ! répondit Aglaé en fondant en larmes.

Ce oui fut désormais la seule parole que l'on put obtenir de la jeune fille. Elle cessa bientôt de pleurer, mais la gaieté était bannie de son visage comme de son cœur.

Elle dit oui, quand la quinzaine fut écoulée et que le jeune homme vint chercher une réponse.

Elle dit oui quand il lui demanda devant sa mère le baiser des fiancailles.

Elle dit oui quand on lui proposa pour la fin du mois la célébration de ses noces.

Mais elle fut un peu malade, et l'on fut contraint d'ajourner le mariage au mois suivant.

On ne s'attendait guère à ce que ce mariage fût comme le point de rencontre de ces lignes géométriques qui se rapprochent à l'infini sans jamais parvenir à se rencontrer.

L'indisposition d'Aglaé devint une maladie réelle ; la science consultée avoua son impuissance. Plus pâle que jamais, plus faible qu'au berceau, la jeune fille, un beau matin, déclara qu'elle se sentait mieux et qu'on achèverait de la guérir en la portant au jardin, à une place qu'elle désigna. Le curé et la mère Desbouis s'empressèrent de la contenter.

La voilà sur un matelas, étendue à demi vers la lisière du champ de carottes, la tête abritée par le grand et traditionnel parapluie rouge de la famille, effeuillant des roses et jetant à la dérobée quelques regards ardents vers la petite meurtrière ; car elle était juste au pied du mur où la mère Desbouis avait montré l'ouverture, derrière une touffe de giroflées sauvages.

Elle demanda ensuite qu'on la laissât seule. La mère lui couvrit le visage d'un mouchoir de mousseline, pour empêcher les mouches de l'incommoder.

— Vous vous trouvez bien, ma fille ? dit encore le prêtre, en ramenant les mains d'Aglaé sur son estomac, au moment de prendre congé d'elle.

— Oui, répondit sous son masque blanc la jeune

filles en serrant imperceptiblement les mains du vieillard.

Quand sa mère, inquiète de son long silence, revint auprès d'elle et souleva le mouchoir quelques heures plus tard, la demoiselle était froide, et ses yeux s'étaient fermés pour ne plus se rouvrir.

La vieille sanglotait en terminant cette histoire; elle leva les deux bras vers le mur comme pour s'écrier, mais la voix expira sur ses lèvres creuses. Ce geste, ce cri étouffé, c'était le symbole de l'impuissance humaine en face des catastrophes qu'il plaît au maître de toutes choses de nous envoyer.

Peu après l'octogénaire se leva, et, ayant éteint ses larmes avec un vieux mouchoir de coton à carreaux, confidant de son deuil, éponge sacrée des eaux amères

que là douleur humaine fait jaillir et que les anges du ciel recueillent, dit-on, dans des urnes impérissables, la mère Desbouis vint à moi, et rentrée soudain en possession d'elle-même, elle me dit en considérant ma toile :

— Est-ce là tout ce que vous avez fait ?

La vérité est que je n'avais pas encore pris un seul ton sur ma palette.

J'avais laissé la rusticité et la douleur peindre pour moi un plus aimable et plus touchant tableau.

Le jour déclinait, je songeai à partir. J'inscrivis une date au beau milieu de ma toile, et c'est en face d'elle que je viens de transcrire ce souvenir d'une tournée d'artiste, et de quelques heures passées en Auyergne, sous le porche d'une vieille maison.

OSCAR HONORÉ.

COURRIER DE PARIS.

Le théâtre ne s'est point montré, depuis quelque temps, très prodigue de nouveautés. Cinq ou six vaudevilles plus ou moins importants, un grand mélodrame en cinq actes, c'est à peu près, autant qu'il m'en souviennent, tout le bagage de la quinzaine. Le Gymnase, qui travaille, pour le moment, comme s'il avait sa fortune et sa réputation à faire, compte à lui seul pour deux succès dans cette nomenclature dramatique. Le premier est un piquant tableaux de mœurs contemporaines, qui a pour titre les *Toilettes tapageuses*. C'est une fine et mordante satire des grands jupons et des petits chapeaux. Toute la pièce se résume dans ce couplet chaudement applaudi :

Plus de robes formant enceinte,
Vastes ballons, souvent inhabités !
Organisons une croisade sainte
Contre l'abus des jupons frelatés !
En vain chez nous son règne se prolonge,
La crinoline un jour s'écroulera.
Sur les ruines du mensonge,
La vérité réparaitra.

Auteurs : MM. Dumanoir et Barrière.

L'autre ouvrage est un souvenir posthume, un legs de cette infortunée madame Émile de Girardin, qu'une mort cruelle à prématurément enlevée aux lettres, qui pleureront longtemps son talent original et ingénieux.

La *Femme qui déteste son mari* est, comme vous le devinez sans doute, une autre Éponine, qui feint une haine conjugale dont l'objet est de dépister les recherches et de dérouter les soupçons des terroristes de 93 à l'endroit de son époux proscrit et caché dans la propre demeure de sa femme.

Peut-être, si l'auteur eût encore appartenu à ce monde, se fût-on montré moins indulgent pour quelques détails hasardés, mais madame de Girardin est morte : le public reconnaissant n'a pas voulu lui marchander la dernière fleur que la gloire ait posée sur sa tombe.

Les Variétés nous ont servi les *Néfles*, assez froide

parodie d'un assez froid ballet, les *Elfes*, qui doit le peu qu'il est au talent de mademoiselle Ferraris.

Au Palais-Royal on a joué *Satania*, un honnête vaudeville en deux actes, qui n'a de diabolique que son titre, et qui prouve très décidément que M. Meilhac (lisez Talin), sur l'avenir duquel on avait fondé de si brillantes espérances, agira sagement en cherchant une vocation ailleurs qu'au théâtre.

Le grand succès du jour est à la Gaieté, où l'*Avocat des pauvres* plaide avec un rare bonheur la cause de ses clients. Mélingue est fort beau dans le rôle que M. Paul Maurice a taillé tout exprès pour son comédien favori. C'est un fait à remarquer que les pauvres, en ce moment, font fortune au boulevard du Temple : exemples, les *Pauvres de Paris* et l'*Avocat des pauvres*. *Beati pauperes*, — c'est l'Évangile qui l'a dit.

Rien autre chose de nouveau en fait d'événements dramatiques, si ce n'est la réouverture du théâtre Italien, qui s'est inaugurée avec un grand éclat par la *Cenerentola*, sous les traits de mademoiselle Alboni, et la reprise de *Claudio*, de madame Sand, émigrée de la rive droite à la rive gauche. Le parterre de l'Odéon a reçu à bras ouverts cette intéressante transfuge de la Porte Saint-Martin. Une jeune débutante, mademoiselle Essler, déjà vivement applaudie dans le personnage d'Andromaque, a quitté le costume antique pour chausser les simples sabots de l'idylle villageoise. Le drame ne lui a pas été moins favorable que la tragédie.

Malheureuse tragédie ! que va-t-elle devenir aujourd'hui que sa dernière étoile s'éclipse pour longtemps, peut-être pour jamais, aujourd'hui que mademoiselle Rachel, flottante entre la vie et la mort, en est réduite à aller demander au ciel généreux de l'Orient, une santé détruite par le climat ingrat de l'Amérique du nord. Puisse l'Égypte nous rendre Hermione, Phèdre, Roxane, Pauline, Camille, toutes ces héroïnes dont mademoiselle Rachel emporte avec elle la sublime tradition !

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.



LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Les absents sont lents à revenir, aussi Paris n'a pas encore repris son train d'hiver. Nos salons restent fermés. Les théâtres vivent presque tous sur des vieilleries, ou des œuvres sans importance. On attend que la Cour revienne, ainsi que les retardataires, qui ont tant de peine à s'arracher aux charmes de la villégiature, et des sites étrangers qu'ils parcourent. Alors, tout changera de face, nous aurons les bals, les concerts, les réunions brillantes, et l'on se dédommagera au milieu des plaisirs de l'ennui

inséparable des mauvais jours. La mode dispose des merveilles et nous n'aurons que l'embarras du choix.

Madame Perrot a créé les plus délicieuses coiffures que l'on puisse voir. Parmi elles, c'est la guirlande ronde que l'on adoptera particulièrement. Elle doit être très touffue des côtés, mais avec une chaîne de fleurs plus petites sur le front.

Les branches tombantes se verront moins, dit-on, que l'hiver dernier. Cependant, on ne les exclut pas tout à fait, car quelques-unes des coiffures de madame Perrot en ont parfois une ou deux. Cette mode est si gracieusement poétique que je crois qu'elle sera conservée.

Malgré le désir du changement, on est souvent forcé de rester fidèle à ce qui plaît. Du reste, on pourra s'en rapporter à la maison Perrot, pour ce qu'il faudra prendre ou rejeter, car son bon goût est aussi connu que la ravissante beauté de ses fleurs.

Les confections et la lingerie de la maison Lhopiteau se font toujours remarquer par leur suprême élégance et la nouveauté des modèles. J'y ai vu de fort jolis manteaux, des basquines de forme charmante, des canezous, sous-manches, fichus de fantaisie, pour mettre avec les toilettes du soir, admirables de fraîcheur et de grâce. Quant aux robes, mademoiselle Pauline leur donne un cachet de distinction qu'on ne saurait surpasser. Elle prépare déjà des mises de bal que nous verrons paraître incessamment avec éclat. Nous ne manquerons pas d'en donner le détail.

Les robes ne perdent rien de leur ampleur et, par conséquent, la crinoline rien de sa vogue.

Les volants sont la garniture obligée des étoffes qui n'ont pas de grandes dispositions.

Les robes à doubles jupes, composées de deux volants francés à la taille, commencent à se faire voir. Celles dites à pentes, garnies des côtés, soit avec des petits velours posés en échelle, soit de larges bandes mises en long, étroites du haut, évasées du bas, se voient aussi.

Les corsages restent très montants pour la ville et boutonnés tout du long.

A part les basquines ajustées en drap ou en étoffes de soie, telles que la moire antique, le velours, le taffetas, le satin, on en fait beaucoup en étoffe pareille à la robe. Toutes doivent être plus ou moins enjolivées de velours, d'effilés, et surtout de petits grelots en soie ou en jais, si la basquine est en velours. On peut aussi, dans ce cas, la garnir de fourrure ou d'une haute dentelle.

Je ne puis parler de dentelle, sans rappeler la maison Violard, qui fabrique ce qui se fait de plus beau en dentelle de Chantilly. On ne peut voir sans une véritable admiration ces pointes de châles, ces mantelets, ces volants et même jusqu'aux plus mignonnes voilettes, que renferme la splendide magasin de M. Violard. C'est un assemblage d'arabesques, de fleurs délicieuses, de dessins capricieusement tracés, et avec tant d'art, que rien ne saurait leur être comparé. Ajoutez à cela des tissus souples, réguliers, et un travail si parfait que les dentelles de la maison Violard sont belles jusque dans leur vétusté. Du reste, la répu-

ation de sa fabrique est européenne, et quand on veut des dentelles vraiment somptueuses, soit pour grande toilette, soit pour remplir une corbeille de mariage, la maison *Violdard* est une de celles que l'on nomme en première ligne.

Le magasin de la *Sublime Porte* ne se laisse point surpasser par d'autres, pour la richesse élégante de ses mouchoirs. M. *Chapron* fait éclore en ce moment ses créations d'hiver, et nos dames trouveront à leur retour les merveilles les plus coquettes et les plus charmantes, pour compléter leurs toilettes.

Le mouchoir élégant est aujourd'hui une chose tellement indispensable que toutes les femmes qui ne veulent point avoir un cachet de vulgarité, soignent beaucoup cet accessoire, devenu un véritable objet de luxe.

Un gros mouchoir de poche, une main mal gantée, des pieds mal chaussés, feront envoyer une femme aux Docks Parisiens, avec un cabas au bras.

Je dois vous signaler les jolis vêtements d'enfants qui paraissent en ce moment au magasin *Saint-Augustin*. Ces modes sont toujours un diminutif des nôtres. Vous avez eu des modèles de cette maison sur une des gravures de notre avant-dernier numéro, ce qui me dispense de vous les décrire encore. Tout cela est d'un bon goût exquis et digne de l'angélique clientèle que vient de s'attacher le magasin *Saint-Augustin*.

Il ne faut pas que j'oublie de donner une mention aux jolis corsets de la maison *Hippolyte*. Multiplier les grâces de la tournure, effacer les défauts de la taille, s'il s'en trouve, sans causer la moindre gêne, telles sont leurs incontestables qualités, et certes elles valent bien la peine qu'on les apprécie.

Ainsi que nous le dit la maison *Lassalle*, dans son bulletin de modes d'automne et d'hiver, une grande transformation s'est opérée dans la forme des vêtements nouveaux en ce qui concerne les confections. Jusqu'ici ils descendaient seulement au-dessus des genoux, aujourd'hui ils se portent à jupe longue et très ample.

Les deux formes dominantes sont la pointe de châle, et surtout la casaque à longue jupe et à taille ajustée. Pour vêtement plus négligé, il y a la rotonde à grandes manches qui convient à peu près à tout âge.

Nous avons déjà donné de grands détails sur les pointes de châles en drap ou en velours. Nous ne les répéterons donc pas. Qu'il suffise de savoir que les plus élégantes s'ornent toujours d'un grand volant d'étoffe pareille, bien garni de grelots, avec ou sans mélange de jais.

La casaque polonaise mérite d'être recommandée d'une manière toute particulière aux jeunes femmes et aux jeunes personnes. C'est elle qui domine en ce moment, et qui a plus de genre et de nouveauté. Elle se fait, ainsi que nous l'avons dit plus haut, à taille ajustée et à jupe ample et longue. Elle peut être bordée d'un simple galon, ou enrichie d'une multitude de petits grelots. Lorsqu'on veut la rendre tout à fait élégante, on la garnit d'une belle fourrure ou d'un volant de dentelle Lama, de guipure ou de dentelle de Chantilly.

Dans le premier cas on la tient moins ample, et dans le second moins longue.

Le drap sera très convenable et très recherché pour casaque de jeunes personnes et d'intérieur de maison, en demi-toilette pour femme.

Les draps désignés sous les noms de drap édreon, drap zibeline, drap velours, sont chauds et assez épais pour se passer de doublure.

On fait quelques *burnous* à capuchon en drap de couleur,

avec bordure de nuance tranchante, mais c'est une fantaisie. Bien portée, elle a un cachet qui ne déplaît pas.

Les petits mantelets-écharpes en velours brodé, garnis de hauts volants de dentelle, continuent à être de mode à tous les âges. Cependant ils sont moins chauds que les vêtements amples et longs; c'est naturel.

Les garnitures de fourrure sont appelées à un grand succès. Rien n'est plus confortable, plus aristocratique. Elles s'emploieront pour les jeunes femmes autour de casaques ajustées en velours, et pour celles d'un certain âge à des pardessus à manches, sans taille ajustée.

Parmi les fourrures bon marché et pourtant convenables, nous recommandons le *vison* d'Amérique comme produisant beaucoup d'effet; puis en fourrures plus belles, la *martre* du Nord, le *vison* du Canada, la *martre* du Canada et la *martre zibeline*.

La maison *Lassalle et comp.* se met à la disposition des personnes qui auraient le désir de faire ces sortes d'acquisitions. Elle leur donnera tous les renseignements qu'elles souhaiteront sur le prix de ces diverses espèces de fourrures, et enverrait même, au besoin, des peaux à choisir.

Elle expédiera aussi, en cas de demande, les différents modèles que nous venons de désigner en confections. On peut encore, on le sait, recevoir par son entremise des étoffes à choisir sans obligation d'achat. Enfin, tout ce qui concerne la toilette d'une femme élégante: cachemires, dentelles, bijoux, diamants, lingerie riche, voire même tout un mobilier de château, ainsi que les objets d'art les plus splendides.

Pour les casaques, on enverra à M. *Lassalle* un corsage modèle, accompagné de l'indication, par centimètres, de la longueur d'une jupe. A défaut de ce modèle, il sera nécessaire de donner la mesure totale du tour des épaules, prise à l'endroit le plus large, la longueur de la taille derrière, depuis l'encolure de la robe jusqu'au bas de la taille, et la grosseur du tour de taille.

Pour éviter tout malentendu, ces mesures seront indiquées par centimètres.

Pour les chapeaux ou coiffures de soirée, on joindra à la demande la mesure du tour de tête, prise au-dessus des oreilles, avec quelques détails sur l'âge, la taille, le genre de coiffure en cheveux de la personne et sa manière d'être.

Je ne terminerai pas ce bulletin sans vous parler des charmantes coiffures d'enfants de la maison *Desprey*. Voici quelques modèles que j'ai particulièrement remarqués.

Un ravissant petit chapeau retroussé des côtés, ayant une cocarde de velours bleu et noir placée devant, et au milieu de laquelle se trouve une agrafe d'acier. De côté est posée coquettement une petite plume de héron. Ce chapeau se fait en velours noir ou en peluche, parfois on le double de bleu dessous.

Il convient de trois à sept ans.

Ensuite, viennent le chapeau Henri III, blanc, avec plume flottante et nœud à gauche; la toque écossaise; la casquette en popeline marron, ornée d'une plume de coq, ravissante petite fantaisie; le chapeau noir à forme plate, qui précède le chapeau d'homme et plusieurs autres coiffures de différents genres, et non moins gentilles, que nous ne pourrions toutes désigner ici.

Il ne faut point oublier le ravissant chapeau d'amazone, forme Louis XIII, qui vaut à M. *Desprey* la visite de toutes nos plus élégantes écuyères.

Mes notes étant épuisées, je dis à ma plume: arrête-toi, et à vous, mes gracieuses lectrices: à bientôt.

Madame Juliette LORMEAU.

PLANCHE DE MANTEAUX DE LA MAISON DELISLE.

SYLVA. — Manteau en tissu écossais laine et soie ; garni de velours façonné, formant brandebourgs, frange de soie en chenille.

ALEXANDROWNA. — Manteau de velours noir flottant, à manches très larges garni de martre zibeline.

FLORA. — Manteau en reptz de soie et velours, avec effilé-boule en chenille mélangée de perles de jais.

BORDELAIS. — Manteau en bazin de laine orné de petits galons^s veloutés, effilé en chenille et soie pour entourer la pélerine.

CLOVIS. — Velours noir garni de dentelle avec grelots en soie et jais.

SORTIE DE BAL. — En cachemire blanc garnie d'une bande de peluche mouchetée, blanc sur blanc, glands en chenille et soie.

PLANCHE DE LINGERIE.

N° 1. Chapeau en velours et blonde blanche. Sur le devant une dentelle noire couvre la passe. Le bavolet est garni d'une blonde blanche très haute. Un nœud de ruban est placé sur le côté de la passe. Dessous, branche de mûres en velours cerise.

N° 2. Chapeau en velours épinglé, avec entre-deux et garniture de blonde. Dessous, fleurs en velours.

N° 3. Bonnet du matin, composé d'entre-deux de mousseline brodée et d'entre-deux de valencienne. Garniture en mousseline brodée et valencienne. Bavolet de tulle, terminé par un entre-deux de mousseline brodée et une valencienne.

N° 4. Bonnet fanchon en mousseline unie, avec bande festonnée. Rubans de taffetas.

N° 5. Corsage en mousseline unie, orné d'une berthe, se con-

tinuant derrière en s'arrondissant ; cette berthe est composée de bouillonnés de mousseline unie, d'entre-deux de mousseline brodée et de valencienne, et d'une garniture en mousseline brodée. La manche et le corsage sont terminés par un bouillonné de mousseline, entre-deux de valencienne, entre-deux et garniture en mousseline brodée.

N° 6. Petit col *Parisien* en mousseline brodée, avec bande brodée, terminée par une petite valencienne.

N° 7. Manche bouillonnée en mousseline unie ; un entre-deux de mousseline brodée ferme la couture et forme le poignet.

N° 8. Manche de mousseline, avec deux bouillonnés séparés par un entre-deux de mousseline brodée. Haute garniture de mousseline brodée et valencienne relevée par un nœud.

P A T R O N S .

CÔTÉ N° 1.

Patron d'un manteau formant basquine derrière et tombant droit devant, ainsi que l'indique le dessin sur la feuille. Ce modèle tout nouveau et très recherché paraîtra dans une des prochaines gravures du *Moniteur de la Mode*.

Comme il est impossible de trouver du papier et des presses d'assez grande dimension pour reproduire ce patron dans son entier, nous en avons fait une réduction très exacte à demi-grandeur. Nous engageons donc nos abonnées à tailler les trois pièces qui composent ce vêtement et à les assembler, elles auront immédiatement le modèle parfait, réduit de moitié ; rien ne sera plus facile que de le reproduire en grand sur toutes les mesures qui se présenteront.

N° 1. Devant.

N° 2. Dos.

N° 3. Partie qui figure une manche.

Une fois les trois patrons taillés, on assemblera le devant et le dos par la couture d'épaule ; on fixera ensuite le bas de la manche au bas du dos, dans les espaces marqués par des 0000, à partir de la lettre B.

Puis on formera des gros plis creux pour réunir toute l'ampleur de la manche entre les lettres C et D, que l'on ajustera à l'épaule dans le haut de l'emmanchure ; puis le reste, qui forme petite manche sur le bras, se coudra au devant depuis la lettre A, en suivant les deux places marquées de + + + +.

Il suffira donc d'un moment d'attention pour tirer un bon parti de cet excellent patron.

Ce vêtement se fait en drap uni, en drap velours, en drap molleton, en tissu russe ou gros drap pointillé. On le fait aussi en velours, mais alors il devient d'un grand luxe.

N° 4. Passe d'un chapeau.

N° 5. Bavolet.

CÔTÉ N° 2.

MATINÉE, vêtement de chambre, pour remplacer la camisole de nuit. Il se fait en jaconas, garni de mousseline brodée et de petits plis. On peut mettre entre les plis des entre-deux brodés.

Le patron n° 1 forme le devant ; mais avant de le couper, on aura soin de former et fixer tous les plis du haut, de manière à avoir toute l'ampleur voulue dans le bas du devant.

De A à A, on pose en biais un poignet qui cache le bas des plis et d'où descendent les garnitures brodées.

N° 2. Petit poignet à poser sur le devant entre deux garnitures brodées.

N° 3. Dos.

N° 4. Manche.

N° 5. Bas de la manche, ou poignet à petits plis et à rangs de garniture comme au corsage.

N° 6. Col.

N° 7. Bonnet.

Le B indique la pointe sur le devant.

On rapproche les parties C, D et E de manière à les réunir par des entre-deux de 15 millimètres au plus.

On pose un chou de ruban de chaque côté et un gros nœud-genev à bouts derrière.

Ce bonnet peut se faire en dentelle ou en mousseline brodée.

N° 8. Entre-deux à broder au plumetis.

N° 9. Entre-deux à exécuter en feston.

N° 10. Garniture à broder au plumetis, à l'anglaise et en feston.

N° 11. Semé plumetis.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

RÉSUMÉ ANECDOTIQUE (Suite et fin. — Voir page 336.)

Les poètes lyriques du XVIII^e siècle sont nombreux, mais inférieurs à leurs aînés du XVII^e, et surtout aux poètes de la pléiade, prédécesseurs de ces derniers.

Ainsi, Voltaire avec sa *Henriade* n'est pas plus heureux que Chapelain avec Jeanne d'Arc, et le père Lemoine avec saint Louis. Cette épopée offre un étrange amalgame de paganisme et de christianisme au milieu duquel le lecteur regrette les beautés d'Homère, de Virgile, du Tasse et de Milton.

Voici de Voltaire quelques vers qui n'ont été imprimés dans aucune édition des œuvres de cet écrivain; ils méritent pourtant mieux que bien d'autres d'être conservés, et l'ostentation injurieuse dont ils ont été frappés ne s'explique que par l'intolérance encyclopédique. Avant que de rapporter cette petite composition, il est bon d'en écrire l'histoire.

En 1747, les jeunes pensionnaires d'un couvent de religieuses, à Beaume, projetèrent de jouer la tragédie de la *Mort de César*, pour la fête de la prieure. Désirant que cette représentation fût précédée d'un prologue adapté à la circonstance, elles s'adressèrent naïvement à l'auteur même de la pièce. Celui-ci leur envoya courrier par courrier les vers suivants qu'il supposait adressés aux religieuses par leurs élèves :

Osons-nous retracer de féroces vertus
Devant des vertus si paisibles ?
Osons-nous présenter ces spectacles terribles
A des regards si doux, à nous plaire assidus ?
César, ce roi de Rome, et si digne de l'être,
Tout héros qu'il était, fut un injuste maître;
Et vous réglez sur nous par le plus saint des droits !
On détestait son joug, nous adorons vos lois.
Pour nous, et pour ces lieux, quelle scène étrangère
Que ces troubles, ces cris, ce sénat sanguinaire,
Ce vainqueur de Pharsale au temple assassiné,
Ces meurtriers sanglants, ce peuple forcené !
Toutefois des Romains on aime encor l'histoire :
Leur grandeur, leurs forfaits vivent dans la mémoire.
La jeunesse s'instruit dans ces faits éclatants.
Dieu lui-même a conduit ces grands événements :
Adorons de sa main ces coups épouvantables,
Et jouissons en paix de ces jours favorables
Qu'il fait luire aujourd'hui sur des peuples soumis,
Éclairés par sa grâce et sauvés par son Fils.

Quand on lit la *Religion* et la *Grâce* de Racine fils, on est presque tenté, en dépit de quelques belles tirades, de ratifier le jugement sévère qu'il avait porté sur lui-même en se faisant peindre, les œuvres de son père à la main et le regard fixé sur ce vers de Phèdre :

Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père...

Les odes sacrées de Lefranc de Pompignan sont d'un ordre plus élevé; on y sent davantage le souffle de l'inspiration et l'énergie de la foi. Voltaire, à qui tout talent faisait ombre, a pu dire de ces poèmes :

« Sacrés ils sont, car personne n'y touche ! » Un bon mot n'est pas toujours une bonne raison.

On ne lit plus guère les poésies de Gentil-Bernard qui, après avoir vécu comme Horace et Tibulle, mourut fou comme le Tasse, sans autre ressemblance d'ailleurs avec l'ami de Mécène et le captif de Ferrare; il serait plus sage de ne les point lire du tout. Mortes avec le faux goût qui les avait fait éclore, elles ne méritent pas même un souvenir.

Nous en dirons autant des petits vers de l'abbé de Bernis, Babet la bouquetière, comme l'appelait Voltaire. Et pourtant, si médiocres qu'ils fussent, ces madrigaux eurent une influence sur les destinées de l'Europe. Frédéric de Prusse avait osé écrire :

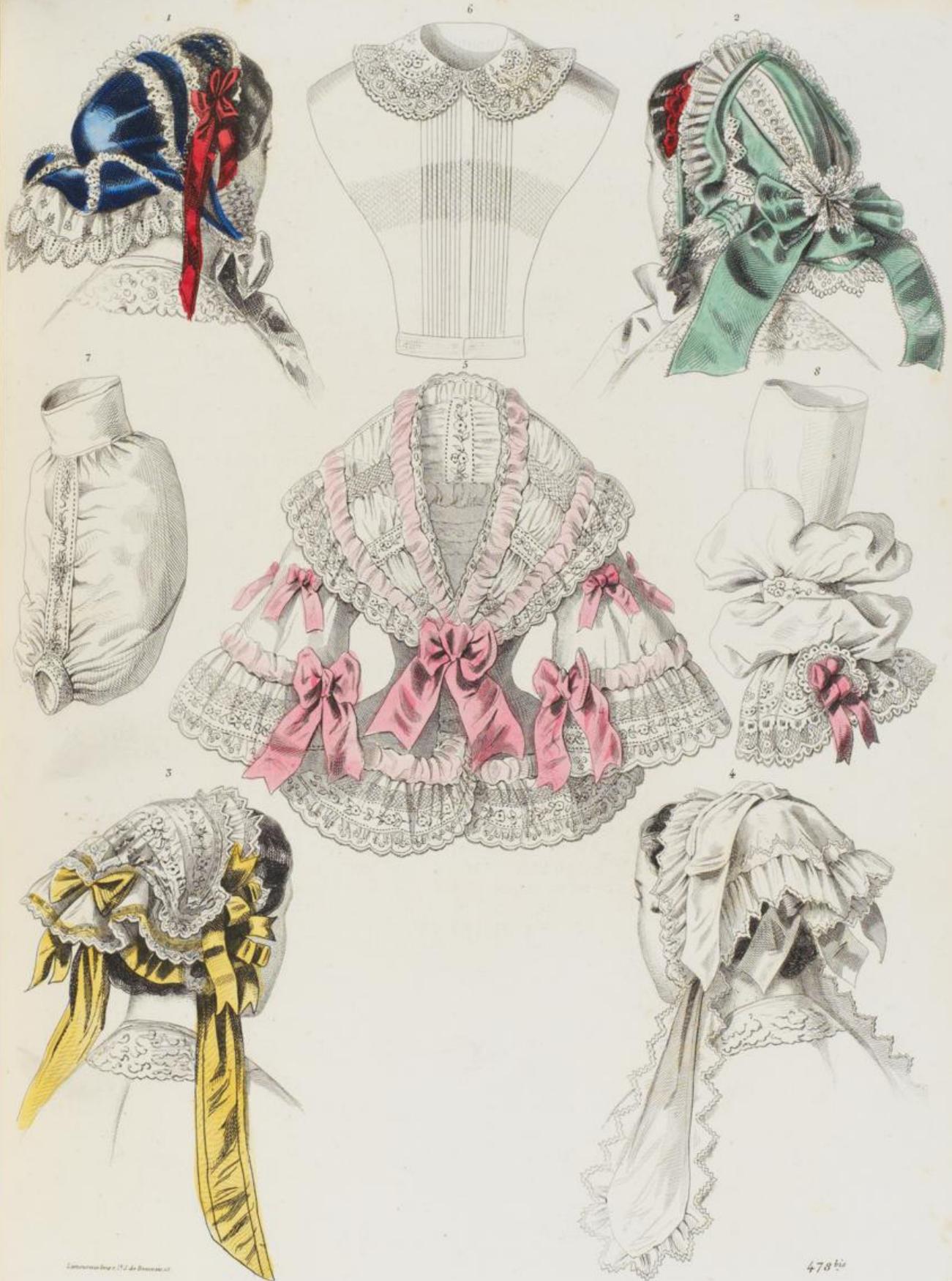
Évitez de Bernis la stérile abondance !

Et pour s'en venger, ce dernier, alors ministre des affaires étrangères, conclut avec l'Autriche le traité de 1756, qui nous valut de Berlin une déclaration de guerre, — et par suite, la défaite de Rosbach. On ne peut nier cependant que Bernis n'eût de l'esprit, — quand sa vanité de poète n'était pas en jeu; sa réponse à S. E. le cardinal Fleury en est la preuve. Celui-ci, sollicité par le jeune abbé, au sujet d'un bénéfice vacant, lui avait dit :

« Non, monsieur ! et tant que je vivrai, vous n'obtiendrez rien de pareil.



Gilbert mourant à l'hôpital.



L'Imprimerie de la Rue de la Harpe n. 172

478 bis

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Chapeaux d'Alphonsine Lingeries de la Maison Colas.

Novembre, 1856.

...d'abord, monseigneur, j'ai
...qui se font respectueuse
...et de beaucoup supérieu
...mes hommes, et son Ver
...un chef-d'œuvre de ver
...de motifs à propos
...sente avec curieuse : Un
...l'aurait voulu à lui lire. Va
...plus seraient seuls ou p
...est et tant et commence
...à la cinquante page qu
...un autre un rôle : Gresse
...et se trouve en la
...qui le prie de cont
...en prose libérale.
...parmi ces poète n
...de la Fontaine; Colar
...mourut avant sa
...Gilles qui un vers de Gilles

...qui nous venons de nom
...pour son talent éten
...à Voltaire. Dans ce te
...l'opinion devant le
...ce règle prohibé et
...du vrai, de
...seul contre la
...La folie était un
...heureusement,
...à son point d'hôpital, d
...à obtenir son pardon.
...à la pastorale compta
...Florian dont le l
...sur le flanc de l'é
...Saint-La
...à Gilbert un se
...un mauvais sermo; Et
...des deux prem
...surtout, car il n
...comme : on dirait qu
...de Voltaire, de Bou
...il se borne
...de Virgile, p
...à tout jusqu'au ridicul

...à la sentiment vrai de
...en prose, en forme poétique
...que celle de ses
...de hautes rep
...de loucher un des
...moderne. Malheureuse
...il ait y
...à l'écrit ses derri
...à sa femme et

...à la chute de Robespier
...des exécution qui d

— J'attendrai, monseigneur, répondit le futur cardinal en s'inclinant respectueusement. »

Gresset est de beaucoup supérieur à tous ceux que nous venons de nommer, et son *Vert-Vert* passe à bon droit pour un chef-d'œuvre de verve enjouée et de poésie facile. On raconte à propos de ce petit poème une anecdote assez curieuse : Une religieuse Visandine l'avait décidé à lui lire *Vert-Vert*, sous la condition qu'ils seraient seuls au parloir. A l'heure fixée, Gresset est exact et commence sa lecture, mais il n'est pas à la cinquième page qu'un éclat de rire résonne derrière un rideau : Gresset se lève, écarte l'indiscrette clôture et se trouve en face de la communauté tout entière, qui le prie de continuer et lui paie sa complaisance en joyeuse hilarité.

Citons encore parmi ces *poètes mineurs* Lebrun, pâle imitateur de la Fontaine ; Colardeau qui, élu à l'Académie française, mourut avant sa réception solennelle, et Malfilâtre qu'un vers de Gilbert immortalise :

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré !

Gilbert, que nous venons de nommer, mérite une place à part tant pour son talent énergique que pour son opposition à Voltaire. Dans ce temps où la littérature entière s'agenouillait devant le grand Lama de Ferney, il fallait une rigide probité et un vrai courage à celui qui, dans l'intérêt du vrai, du beau, du bien et du juste, protestait seul contre le mensonge des louanges universelles. La folie était au bout avec une tentative de suicide qui, heureusement, laissa le temps au poète, sur son grabat d'hôpital, de se réconcilier avec Dieu et d'en obtenir son pardon.

Le genre de la pastorale compta à cette époque plusieurs illustrations : Florian dont le buste de marbre s'élève modestement sur le flanc de l'église de Sceaux, en face de l'embarcadère ; Saint-Lambert dont les *Saisons* semblaient à Gilbert un sermon en quatre points — et un mauvais sermon ; l'abbé Delille et Roucher. Mais chez les deux premiers, la nature apparaît pomponnée, fardée, enrubannée comme une bergère d'opéra comique : on dirait qu'ils l'ont étudiée dans les tableaux de Watteau, de Boucher et de Lancret. Quant à l'abbé Delille, il se borne à paraphraser l'élégante versification de Virgile, poussant parfois l'amour du mot à mot jusqu'au ridicule ; ce vers en est la preuve :

La vache pâit en paix dans d'épais pâturages.

Roucher seul a le sentiment vrai des beautés de la nature ; en outre, sa forme poétique est d'une harmonie plus variée que celle de ses contemporains ; d'heureux enjambements, de hardis rejets, des césures multipliées font de Roucher un des précurseurs de l'école poétique moderne. Malheureusement, une mort prématurée l'a enlevé avant qu'il ait pu dire son dernier mot, et c'est à trente-sept ans que, dans son cachot de la Force, il écrivit ses derniers vers au bas de son portrait destiné à sa femme et à ses enfants :

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage ;
Quand un savant crayon dessinait cette image,
J'attendais l'échafaud et je pensais à vous.

La veille de la chute de Robespierre, le peuple de Paris, fatigué des exécutions qui déshonoraient la

Grève et la place de la Révolution, avait voulu faire rétrograder aux environs de la Force une charrette pleine de condamnés ; mais les satellites d'Henriot avaient dissipé les groupes menaçants et conduit à la guillotine les malheureuses victimes. Roucher était du nombre, aussi bien qu'André Chénier ! André Chénier, le grand poète, le maître de Lamartine et de Victor Hugo, de Sainte-Beuve et de Brizeux !

Même stagnation, même affaiblissement dans la tragédie que dans la poésie lyrique. Voltaire, auquel la variété de son talent a fait décerner un brevet de génie, mais dont le premier prix n'est en réalité que la grosse pièce d'une monnaie d'accessits, Voltaire marche dans les vieux souliers de Corneille et de Racine, sans avoir d'ailleurs leur allure magistrale et leur pas de géant. On lui doit pourtant une heureuse innovation, c'est la suppression du récit final, tirade malencontreuse accolée au dénouement, le plus souvent pour le gêner. Ainsi est-il de celui de la mort d'Hippolyte, dans *Phèdre*, récit très beau pris à part, mais qui ne peut être sans effort admis en présence de Thésée. Ce malheureux père a perdu son fils innocent, il l'a perdu par sa faute ; qu'importe à sa douleur, à ses remords, le monstre *aux cornes menaçantes, aux écailles jaunissantes, à la croupe recourbée en replis tortueux* ? Le Brutus de Voltaire est plus vrai. Proculus a accompagné Titus sur la place publique. On le sait, on attend les détails de la mort de la victime. Proculus paraît :

« Seigneur!...

— Mon fils n'est plus ?

— C'en est fait, et mes yeux...

— Rome est libre, il suffit... Rendons grâces aux dieux ! »

La hardiesse de cette tentative fut peu goûtée par le public, on en trouve la preuve dans la correspondance de Voltaire. En même temps qu'on jouait au théâtre sa tragédie, il apprenait l'entrée dans le port de Marseille d'un vaisseau nommé également le *Brutus* qu'il avait frété pour le commerce des blés de Barbarie, et, le lendemain, il écrivait à son facteur Dumoulin :

« Puisque le *Brutus* de Barbarie est retrouvé, consolons-nous du peu d'accueil qu'on fait au *Brutus* de l'ancienne Rome. On lui rendra peut-être justice un jour. »

Ce qui nuit au théâtre de Voltaire, c'est la préoccupation politique sous l'empire de laquelle il est écrit. L'art n'a rien à démêler avec les allusions contemporaines ; aussi *Mahomet*, *Alzire* et *Mérope* sont-ils dénués de tout intérêt aujourd'hui.

Le *Spartacus* de Saurin offre quelques vers frappés à l'empreinte cornélienne, mais c'est un Spartacus couvé par l'Encyclopédie, et qui ne ressemble en rien au sublime révolté de la vieille Rome.

Lemierre fut aussi bon fils que mauvais poète, et nous faisons un grand éloge de son cœur. Il vivait de privations pour porter chaque mois ses économies à sa vieille mère, à Villiers-le-Bel. En face de ce dévouement filial, on ne peut que regretter doublement l'insuccès mérité d'*Hypermnestre*, d'*Artaxerce*, de *Térée*, etc., etc.

Du Belloi, profondément oublié aujourd'hui, eut cependant une idée grande, glorieuse et féconde, celle d'exploiter nos chroniques nationales. Le *Siège*

de Calais fut le précurseur des *Templiers*, de *Philippe-Auguste*, de *Louis XI* et du *Roi s'amuse*. Quant à la pièce en elle-même, le duc d'Ayen l'a caractérisée d'un mot; il en critiquait les détails lorsque Louis XV lui dit :

« Vous n'aimez pas le *Siège de Calais*; je vous croyais meilleur Français.

— Plût à Dieu, sire, répondit le spirituel courtisan, que cet ouvrage fût aussi bon Français que moi. »

À l'imitation de l'*Andrienne* antique, les novateurs importèrent alors la *comédie attendrissante*, aujourd'hui appelée *drame*. Le nouveau genre réussit en

dépît des vieux classiques. À la tête de ces derniers, brillait Piron qui nommait le chef du camp opposé : *le révérend père la Chaussée*.

C'est en effet à Nivelles de la Chaussée qu'on doit chez nous l'essai des tragédies bourgeoises, mine intarissable où Shakspeare, Lope de Vega, Schiller et Victor Hugo ont trouvé de si glorieux filons. Diderot et Laharpe réussirent dans ce genre : mais pour eux l'art n'était que le prétexte; ce qu'ils voulaient, c'était préconiser leur système philosophique. Si le premier de ces écrivains mourut dans l'impénitence finale, le second eut le temps de se repentir et racheta ses erreurs passées par ce vœu suprême qui termine son testament :

« Puissent les saintes maximes de l'Évangile être généralement suivies pour le bonheur de la société ! »

Ducis est le dernier nom que nous ayons à citer parmi les tragiques du XVIII^e siècle, non qu'il ait une supériorité marquée sur ses contemporains, mais on lui doit la révélation de Shakspeare, et quand nous admirons ce génie sublime et fier, n'oublions pas le modeste héraut qui, le premier, nous a parlé de sa gloire.

Si de la tragédie nous passons dans le domaine de la comédie, notre moisson sera meilleure. À côté de la *Métromanie* de Piron et du *Turcaret* de le Sage, dont nous avons déjà parlé, on applaudit le *Méchant* de Gresset, et le *Glorieux* de Destouches, qui, sollicité d'accepter une ambassade en Russie, répondit :

« Les Russes sont comme des plantes sauvages entre

les mains d'un cultivateur habile; mais, arbres pour arbres, j'aime mieux émonder ceux de ma campagne. »

Dorat fut moins favorisé; ayant donné le même soir sa tragédie de *Régulus* et sa comédie de la *Feinte*, un plaisant lui décocha cette épigramme :

Dorat qui veut tout effleurer,
Transporté d'un double délire,
Voulut faire rire et pleurer;
Il ne fit ni pleurer ni rire.

En revanche, Marivaux est resté au théâtre avec ses mille petits chefs-d'œuvre de grâce et de sentiment, en dépît de cet arrêt porté par une de ses contemporaines :

« C'est un homme qui se fatigue et me fatigue moi-même en me faisant faire cent lieues sur une feuille de parquet. »

Citons encore Collé qui, sentant se refroidir sa verve, eut le rare bon esprit de se condamner au silence en disant :

« Il faut déteiler avant la nuit. »

Boissy qui, pour vivre, versifiait la prose des autres.

Barthe dont l'*Homme personnel* rappelle ce mot de Colardeau mourant. Barthe venait de lui lire sa comédie :

« Vous avez oublié, lui dit-il, un trait d'égoïste. C'est un auteur qui force un ami à l'agonie à entendre une comédie de sa façon. »

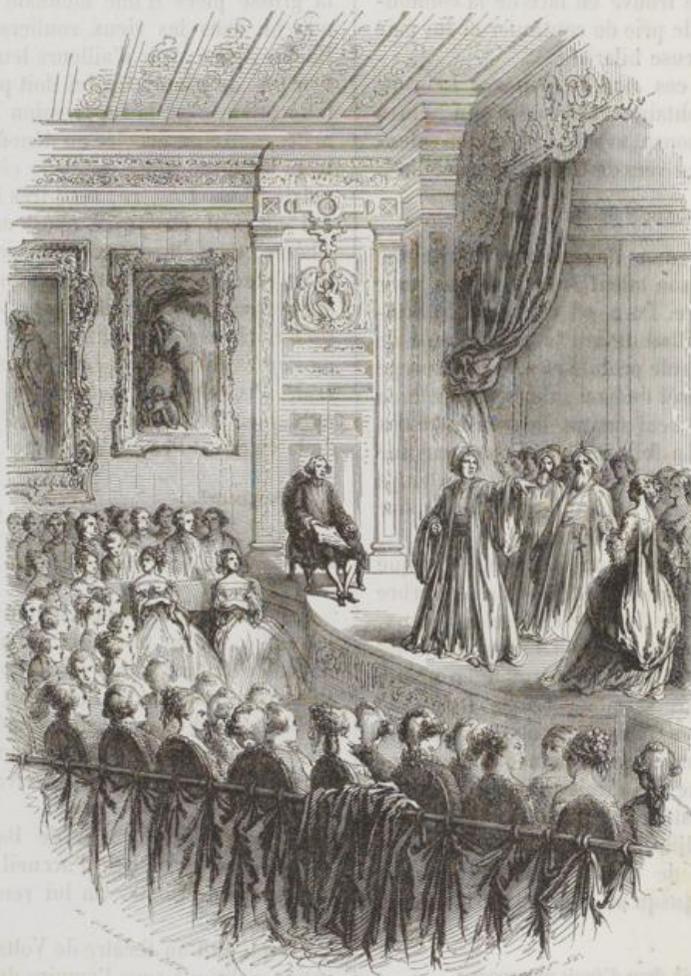
Palissot, le père de la comédie des

Philosophes. Beaumarchais qui, avec sa trilogie de Figaro, appela de ce mot naïf d'un spectateur, au sortir de la première représentation des *Deux amis* :

« Il n'est question dans toute cette pièce que d'une banqueroute : j'y suis, moi, pour mes vingt sous. »

Colin d'Harleville et Fabre d'Églantine, l'honnête homme et l'un des esprits misérables de la révolution française.

L'art oratoire compte plusieurs illustrations, mais de beaucoup inférieures aux grandes figures du XVIII^e siècle. Ainsi, dans la chaire, le père Neuville, l'abbé Poulle dont le silence, après qu'il eut obtenu son abbaye, fit dire que la poule ne chantait plus depuis qu'on l'avait engraisée; le père Bridaine, l'abbé de Boismont, monseigneur de Beauvais, évêque de Senez,



Voltaire assistant à une représentation de *Mahomet*, à Potsdam.



Syba

Alexandrovna

Flora

LE MONITEUR

Paris, Rue

Robes de Nouveaux de la
 Plumes et Fleurs de Gilman, Fournisseurs des

Engraver par M. J. de Bussière à Paris



Bordelais

Cloris

Soiree de Bal

REVUE DE LA MODE

Paris, chez M. Delisle, 92, rue de la Harpe.

Maison **DELISLE** Propriété exclusive.

Imprimée chez M. de La Motte, à Paris, et chez M. de La Motte, à Londres.

Novembre 1856

et l'abbé Maury, si célèbre par son magnifique sang-froid au milieu des orages révolutionnaires.

Sommé par une bande de tricoteuses et d'égorgeurs de s'arrêter sur le pont Royal et de leur servir la messe, l'abbé Maury leur répondit en tirant deux pistolets de ses poches :

« Volontiers, mes enfants, et voici mes burettes. »

Au barreau, il convient d'énumérer Loyseau de Mauléon, le défenseur de Calas; Lally-Tollendal, dont les mémoires, dans sa propre cause, ne valurent pas sa lettre à M. de Choiseul, d'une concision si digne et si éloquente :

« J'apporte ici ma tête et mon innocence; j'attends vos ordres. »

Le président Dupaty dont Voltaire disait que, sur les fleurs de lis, c'était un bon littérateur, et, dans le monde des lettres, un excellent magistrat; Élie de Beaumont qui, à sa terre de Canon en Normandie, institua l'intéressante fête des Bonnes-Gens.

Et, dominant toutes ces réputations, nommons Thomas, auquel on doit cet admirable jugement sur Voltaire :

« Ce Voltaire est un mauvais génie qui est venu rire d'un rire de démon aux malheurs de l'espèce humaine. »

N'y a-t-il pas dans cette définition l'esprit du beau vers de Victor Hugo :

Ce singe de génie,
Chez nous, en mission, par le diable envoyé.

En tête des historiens de cette époque, nous ne saurions mieux faire que de nommer le président de Montesquieu, dont deux livres sont immortels : *Grandeur et décadence des Romains* et *l'Esprit des lois*. Ce profond penseur était dans les relations sociales un spirituel deviseur; c'est lui qui répondait à l'offre qu'un sot lui faisait de sa tête en témoignage de sa véracité :

« Donnez, les petits cadeaux entretiennent l'amitié. »

Pénétré de cette grande vérité que Dieu se mani-

festé aussi bien dans un brin d'herbe que dans le chêne séculaire, il aimait à s'entretenir avec les paysans de son château de la Brède, et profitait des naïves réflexions de ces agrestes discoureurs.

Après lui, viennent :

Raynal que ses immenses travaux ne garantirent pas de la misère. Lorsqu'il mourut à quatre-vingt-

quatre ans, on ne trouva chez lui qu'un assignat de cinquante livres représentant cinq sous en monnaie.

Crevier, le continuateur de Rollin; Lebeau qui, dans sa modestie, disait en savoir assez pour être humilié de ce qu'il ne savait pas; le président Desbrosses; Rulhières; Duclos, le Tacite de Louis XI, dont ce mot peut faire apprécier la forme hardie et franche. Il s'agissait d'un mauvais auteur de l'époque :

« C'est un sot, dit Duclos : c'est moi qui l'avance, c'est lui qui le prouve. »

Le comte de Boullainvilliers; son critique, l'abbé Dubos, qui eut la gloire de prédire, soixante-dix ans à l'avance, la séparation des colonies anglaises de leur métropole; et l'abbé Mably qui écrivait sous l'inspiration de cette maxime de Leibnitz :

« Le temps présent est gros de l'avenir. »

L'école philosophique est représentée au XVIII^e siècle par deux hommes : Voltaire et Rousseau; le premier à la tête du bataillon des encyclopédistes, le second seul ou à peu près. Occupons-nous d'abord de ceux-là.

A la suite de Voltaire et de Diderot, dont il a déjà été question, se présentent :

D'Alembert dont la reconnaissance pour la vitrière du pont Notre-Dame n'était que de la haine contre les classes supérieures.

Helvétius qui, se voyant reprocher des bienfaits accordés à des gens indignes, répondit :

« Si j'étais roi, je les corrigerais; mais je ne suis que riche et ils sont pauvres; je dois les secourir. »

Condorcet, savant illustre qui, pendant la révolution, s'étant caché chez une vieille femme, lui dit un jour :

« Il faut que je vous quitte, je suis hors la loi!

— Si vous êtes hors la loi, vous n'êtes pas hors



Montesquieu instruisant des paysans.

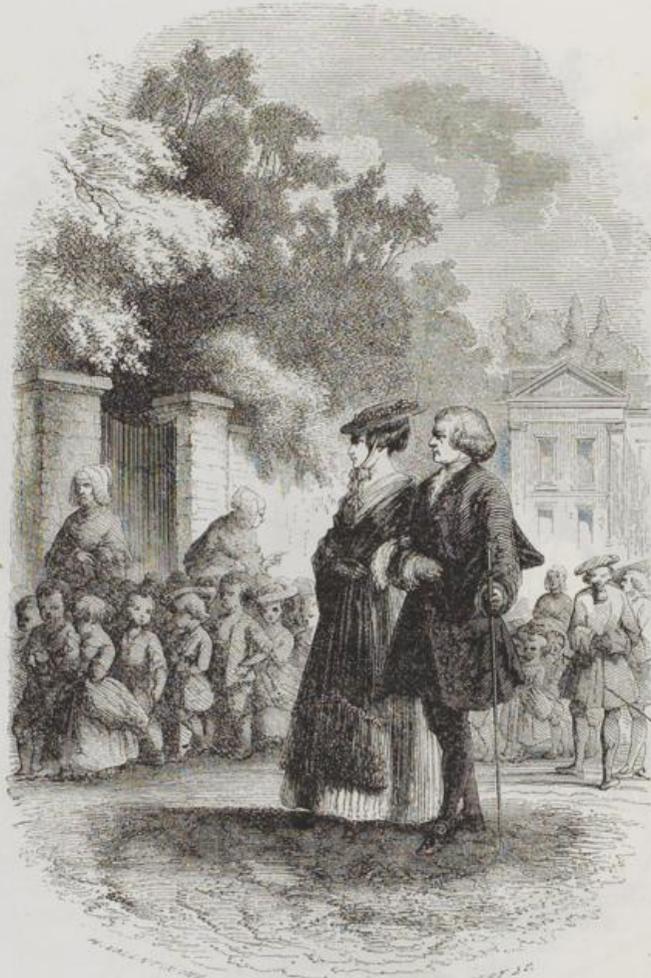
l'humanité; restez donc ! » répliqua la courageuse protectrice.

Isolés les uns des autres, il faut encore citer parmi les philosophes :

Condillac ; Vauvenargues auquel on doit cette belle pensée : « Le courage est la lumière de l'adversité. » Buffon qui peignait son style avec le même soin que

ses perruques ; Chamfort dont ces beaux vers sur la religion méritent d'être répétés :

Sainte religion, dont le regard descend
Du Créateur à l'homme, et de l'Être au néant,
Montre-nous cette chaîne adorable et cachée
Par la main de Dieu même à son trône attachée,
Qui, pour notre bonheur, unit la terre au ciel,
Et balance le monde aux pieds de l'Éternel.



Rousseau regardant jouer des enfants.

C'est le même Chamfort qui, lisant sur les murailles l'inscription des Jacobins : *Fraternité ou la mort!* disait :

« La fraternité de ces gens-là ressemble à celle de Caïn et d'Abel. »

Nous clorons cette liste par le nom de Jean-Jacques Rousseau. Sa naissance fut le premier de ses malheurs, comme il l'écrivait en 1753, dans une lettre où l'on remarque encore ce douloureux passage :

« Tout est cher à Paris, et surtout le pain ! »

Aigri par la misère, on comprend qu'il ait fui la société des hommes ; mais ce qui prouve que son cœur n'était point né méchant, c'est sa sympathie pour les enfants. Quand il en rencontrait dans ses promenades, il aimait à les suivre et à contempler leurs jeux. De ces rêveuses contemplations un chef-d'œuvre est sorti, *l'Émile*.

L'époque qui nous occupe compte encore des prosateurs remarquables à divers titres :

Rivarol dont la manie était d'appartenir à la noblesse : « Nous autres ! disait-il dans un cercle d'émigrés. » Et comme un duc hochait la tête : « Que trouvez-vous donc de singulier dans mes paroles ? » ajouta-t-il.

« Ce que j'y trouve de singulier, c'est votre pluriel, » lui fut-il répondu.

Champenetz que Rivarol appelait son clair de lune. Barthélemy qui mourut en émettant ce vœu :

« Que n'est-il permis à un mortel de léguer le bonheur ? »

Marmontel ainsi daguerréotypé par l'abbé Arnaud :

Certain conteur d'amour-propre gonflé,
Quoiqu'aux *Incas* tout lecteur ait ronflé,
Se croit pétri d'une divine pâte.
Ce monsieur-là dont, pour peu que l'on tâte,
On a bientôt plus que satiété,
Dont, les mardis, De Vaine nous embête,
Refait Quinault, joint le mort au vivant,
Le lit partout, et puis tout bonnement
Croît qu'il a fait les opéras qu'il gâte.

Marmontel sur les *Contes moraux* duquel le censeur d'Éon formula ainsi son approbation :

« J'ai lu par ordre de monseigneur le chancelier les *Contes moraux* du sieur de Marmontel, et *je n'ai rien trouvé.* »

Le malin censeur avait oublié d'achever la phrase

traditionnelle : *qui pût en empêcher l'impression.*

Et enfin Bernardin de Saint-Pierre, l'immortel auteur de *Paul et Virginie*, qui marque la transition entre le XVIII^e et le XIX^e siècle.

Eugène WOESTYN.

LA MORT DE DUPUYTREN.

Dupuytren, dans une science de faits, fut un homme d'action. On eut à admirer chez lui moins le génie de l'invention théorique qu'une prodigieuse faculté d'application. Ses découvertes scientifiques, malgré leur nombre et leur importance, ne permettent pas de le placer même à côté des J.-L. Petit, des Pott, des Desault ; tandis que cette merveilleuse facilité avec laquelle il se jouait des cas les plus graves, cette fécondité de ressources au milieu des complications désespérées, cette admirable promptitude de coup d'œil, cette infaillibilité de jugement et de main, firent de lui le premier praticien dans une science où la pratique marche sur la même ligne que la théorie.

On peut croire que son caractère dut se ressentir de la nature spéciale des travaux auxquels son génie l'avait destiné. L'homme qui avait chaque jour entre ses mains puissantes la vie de tant d'hommes, celui dont les arrêts étaient sans appel, ne pouvait faire grand cas de cette pauvre et pitoyable humanité qu'il voyait de si près être si peu de chose. Le cœur s'habitue d'ailleurs à voir souffrir. Pour ces hommes d'élite qui prennent leur art de si haut, pour ces maréchaux de la science, les existences isolées ne peuvent être que comme des soldats qu'il faut, dans l'occasion, sacrifier pour gagner quelque grande bataille.

Plus qu'aucun autre peut-être, il faut le dire malgré le respect dû à un si grand nom et à une pareille tombe, Dupuytren se laissa aller à considérer la vie et les choses humaines avec un profond et triste dédain. Son caractère était dur, froid, despotique. Il reportait dans le monde, dans ses relations extérieures, cette rigoureuse et impitoyable inflexibilité qui faisait trembler à son hôpital ses élèves et ses subordonnés. Des exagérations populaires racontent des actes sanglants de ce mépris souverain qu'il avait pour l'humanité, et il nous en coûterait à nous-même de rapporter ici des faits dont notre mémoire fidèle n'est que trop remplie. Ses confrères étaient blessés de son orgueil et de ses prétentions à une domination exclusive. La retraite de Pelletan, auquel il devait peut-être plus que des égards, retraite qui fut provoquée par lui, raviva et spécialisa ces antipathies. Au reste, Lorsque MM. Orfila, Larrey, Pariset, Bouillaud, Royer-Collard, etc., prononcèrent sur sa tombe encore ouverte le plus magnifique éloge du père de la chirurgie moderne, aucun d'eux n'osa aller plus loin et accorder même un de ces éloges banaux, tout formulés d'avance, aux sentiments privés, — vertus du foyer, douces et affectueuses, — de l'homme que la mort venait de frapper. On regretta Dupuytren : personne ne le pleura.

Poussant jusqu'aux dernières limites ses doctrines

absolues de positivisme, Dupuytren s'acharna avec la plus excessive ténacité contre ce qu'il appelait les utopies spéculatives, chaque fois qu'il trouva à les combattre, sous quelque forme que ce fût. Par degrés son antipathie devint de l'exécration. Sa haute position à la cour de la Restauration lui arracha bien pourtant quelques concessions à ces principes si irrévocablement arrêtés. On connaît le mot du duc de Maillé. A une messe célébrée à la chapelle du château de Saint-Cloud, Dupuytren laissa tomber avec fracas, au moment de l'élévation, son volumineux livre d'Heures, garni d'épais fermoirs. Madame la duchesse d'Angoulême dit en levant les yeux :

« — Voici M. Dupuytren qui perd ses Heures. — Mais qui ne perd pas son temps, » répondit le duc de Maillé.

Mais cette dissimulation à laquelle Dupuytren se résignait, sans qu'il parût d'ailleurs beaucoup lui en coûter, ne fit qu'irriter et accroître encore sa haine vigoureuse contre des idées qui n'étaient pas les siennes et contre ceux qui défendaient ces idées.

Dupuytren travaillait presque constamment, et peu d'hommes ont eu une existence aussi remplie que la sienne. Été comme hiver, il était levé à cinq heures. A sept heures, il était à l'Hôtel-Dieu, d'où il sortait à onze heures. Il faisait alors ses visites, et rentrait chez lui pour recevoir les malades en consultation. Bien qu'il les expédiât avec une célérité presque brutale, ils étaient chaque jour tellement nombreux, que souvent la consultation durait longtemps après la nuit venue.

Un jour que la consultation s'était prolongée encore plus tard que de coutume, Dupuytren, épuisé de fatigue, allait prendre quelque repos, lorsqu'un dernier visiteur en retard se présenta à la porte de son cabinet.

C'était un vieillard de très petite taille, dont il eût été difficile de deviner l'âge. Sa figure pleine et rosée, sur laquelle bien évidemment le rasoir n'avait jamais eu besoin de passer, avait quelque chose de potelé et de mignon. Plus jeune, il avait dû rappeler longtemps le type des chérubins bouffis, cravatés de blanches ailes, qui planent autour de la gloire de Marie. Sous un réseau serré de rides nombreuses, mais légèrement incisées, il avait une petite bouche, un petit nez aquilin finement dessiné : ses pieds et ses mains étaient, comme tout le reste, de la miniature. Dans ses yeux bleus, dans sa physionomie, dans ses gestes, il y avait une timidité, une douceur, une bonté exquises. — Il est de ces physionomies heureuses sur lesquelles le regard se pose avec satisfaction. En considérant le visage calme et paisible du petit vieillard, on se serait

presque senti meilleur : on était invinciblement attiré vers lui, on éprouvait le besoin de l'aimer.

Il tenait dans sa main droite une canne à corbin, et son petit corps était couvert d'un costume rigoureusement noir. En saluant, il mit à nu une large tonsure : c'était un prêtre.

Le regard de Dupuytren s'attachait sur lui, morne et glacé.

— Qu'avez-vous ? lui dit-il durement.

— Monsieur le docteur, répondit doucement le prêtre, je vous demanderai la permission de m'asseoir ; mes pauvres jambes sont déjà un peu vieilles... Il y a deux ans, il m'est venu une grosseur au cou. L'officier de santé de mon village, — je suis curé de..., près de Nemours, — m'a dit d'abord que ce n'était pas grand'chose ; mais le mal a augmenté, et, au bout de cinq mois, l'abcès s'est ouvert tout seul. J'ai gardé le lit longtemps sans que cela allât mieux. Et puis, j'étais forcé de me lever, parce que je suis seul pour desservir quatre villages, et...

— Montrez-moi votre cou.

— ... Ce n'est pas, continua le vieillard en obéissant, ce n'est pas que ces braves gens ne m'aient offert de se réunir tous les dimanches à... pour entendre la messe, mais ils ont beaucoup de mal pendant la semaine, et ils n'ont que ce jour-là pour se reposer. Je me suis dit : Il n'est pas juste que tout le monde se dérange pour toi. Et puis, vous savez, il y a les premières communions, le catéchisme... Monseigneur voulait attendre encore pour m'envoyer un confrère qui m'aidât. Alors mes paroissiens m'ont dit de venir à Paris vous consulter. J'ai été quelque temps à me décider, parce que les voyages coûtent beaucoup d'argent, et j'ai bien des pauvres gens dans ma commune ; mais il a fallu faire ce qu'ils ont voulu, et j'ai pris la voiture... Voilà mon mal, monsieur le docteur, dit-il en tendant son cou.

Dupuytren l'examina longtemps. Le cou du malade présentait un trou de près d'un pouce de diamètre et très profond. C'était un abcès de la glande sous-maxillaire, compliqué d'un anévrysme de l'artère carotide. La plaie était gangrenée en plusieurs endroits. Le cas était tellement grave, que Dupuytren s'étonna que le malade pût se tenir debout devant lui.

Il écarta largement les lèvres de la plaie et en scruta les environs par une pression douloureuse à faire évanouir. Le patient ne tressaillit même pas. Quand son examen fut terminé, Dupuytren lui retourna brusquement la tête, qu'il tenait entre ses deux mains, et, le regardant fixement, il lui dit dans la figure, avec un sinistre éclat de voix :

— Eh bien ! monsieur l'abbé, avec cela il faut mourir !

L'abbé prit ses linges et enveloppa son cou sans mot dire. Dupuytren avait toujours les yeux fixés sur lui. Quand il eut achevé son pansement, le prêtre tira de sa poche une pièce de cinq francs enveloppée dans du papier, et la déposa sur la cheminée.

— Je ne suis pas riche, et mes pauvres sont bien pauvres, monsieur le docteur, dit-il avec un adorable sourire : pardonnez-moi si je ne puis payer plus cher une consultation du docteur Dupuytren... Je suis heureux d'être venu vous trouver ; au moins je serai préparé à ce qui m'attend. — Peut-être auriez-vous pu, ajouta-t-il avec une extrême douceur, m'annoncer

cette grande nouvelle avec plus de précaution. J'ai soixante-cinq ans, et à mon âge on tient quelquefois beaucoup à la vie. Mais je ne vous en veux pas ; vous ne m'avez pas surpris, j'attendais depuis bien longtemps ce moment-là. — Adieu, monsieur le docteur, je vais mourir à mon presbytère.

Et il sortit.

Dupuytren resta pensif. Cette âme de fer, ce génie puissant se brisaient comme un verre fragile contre quelques simples paroles d'un pauvre vieillard qu'il avait tenu chétif et malade entre ses larges mains, et dont il avait cru pouvoir se jouer. Dans ce corps faible et souffreteux il avait rencontré un cœur plus ferme que le sien, une volonté plus énergique que la sienne : il avait trouvé plus fort que lui.

Il s'élança tout à coup vers l'escalier ; peut-être ne voulait-il pas encore s'avouer vaincu. Le petit prêtre descendait lentement les marches en s'épaulant de la rampe.

— Monsieur l'abbé ! cria-t-il, voulez-vous remonter ?

L'abbé remonta.

— Il y a peut-être moyen de vous sauver, si vous voulez que je vous opère.

— Eh ! bon Dieu, monsieur le docteur, dit l'abbé en se débarrassant avec quelque vivacité de sa canne et de son chapeau, mais je ne suis venu à Paris que pour cela. Opérez, opérez tout ce que vous voudrez !

— Mais peut-être ferons-nous une tentative inutile et ce sera long et douloureux.

— Opérez, opérez ! monsieur le docteur. J'endurerai tout ce qu'il faudra. Mes pauvres paroissiens seraient si contents !...

— Eh bien ! vous allez vous rendre à l'Hôtel-Dieu, salle Sainte-Agnès. Vous serez là parfaitement, et les sœurs ne vous laisseront manquer de rien. Vous vous reposerez bien ce soir et demain, et après-demain matin...

— C'est dit, monsieur le docteur, je vous remercie.

Dupuytren traça sur un papier quelques mots qu'il remit au prêtre. Celui-ci se rendit à l'hospice, où la communauté presque tout entière vint l'installer dans une petite couchette garnie de draps bien blancs. Chacun le comblait d'oreillers, de sirops. Le petit prêtre ne savait comment les remercier.

Le surlendemain, les cinq à six cents élèves qui suivaient chaque jour la leçon du maître étaient à peine rassemblés que Dupuytren arriva. Il se dirigea vers le lit du prêtre, suivi de cet imposant cortège, et l'opération commença.

Dupuytren taillait et tranchait avec le couteau et les ciseaux. Ses pinces d'acier sondaient le fond de la plaie et ramenaient des fibres qu'il tordait et qu'il attachait ensuite. Puis la scie enleva en grinçant des fragments cariés du maxillaire inférieur. Les éponges, pressées à chaque instant, rendaient le sang qui coulait à flots. L'opération dura vingt-cinq minutes. L'abbé ne fronça pas le sourcil. Seulement, quand les poitrines qui l'entouraient se dégagèrent toutes ensemble, haletantes d'attention et de crainte, et que Dupuytren lui dit : C'est fini ! l'abbé était un peu pâle.

Dupuytren le pensa lui-même.

— Je crois que tout ira bien, lui dit-il amicalement. Avez-vous beaucoup souffert ?

— J'ai tâché de penser à autre chose, répondit le prêtre.

Et il s'assoupit. Dupuytren l'examina un instant dans un profond silence... puis il fit glisser les rideaux blancs de la couchette sur leurs tringles de fer, et la visite continua.

Le prêtre était sauvé.

Chaque matin, lorsque Dupuytren arrivait, par une étrange infraction à ses habitudes, il passait les premiers lits, et commençait la visite par son malade favori. Plus tard, lorsque celui-ci put se lever et faire quelques pas, Dupuytren, la clinique achevée, allait à lui, prenait son bras sous le sien, et, harmonisant son pas avec celui du convalescent, faisait avec lui un tour de salle.

Pour qui connaissait l'insouciance dureté avec laquelle Dupuytren traitait habituellement ses malades, ce changement de conduite était inexplicable.

Lorsque l'abbé fut en état de supporter le voyage, il prit congé des sœurs et du docteur, et alla retrouver ses paroissiens.

Quelques mois après, Dupuytren, en arrivant à l'Hôtel-Dieu, vit s'avancer vers lui l'abbé, qui l'attendait dans la salle Sainte-Agnès. L'abbé portait toujours son petit costume noir, mais il était plein de poussière, et ses souliers à boucles étaient tout blancs : on eût dit qu'il venait de faire un long chemin à pied. Il avait au bras un grand panier d'osier, bien attaché avec des ficelles et d'où s'échappaient des brins de paille. Dupuytren lui fit le meilleur accueil, et, après s'être assuré que l'opération n'avait eu aucune suite fâcheuse, il lui demanda ce qu'il venait faire à Paris.

— Monsieur le docteur, répondit le prêtre, c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où vous m'avez opéré; je n'ai pas voulu laisser passer le 6 mai sans venir vous voir, et j'ai eu l'idée de vous apporter un petit cadeau. J'ai mis dans mon panier deux beaux poulets de mon poulailler et des poires de mon jardin, comme vous n'en mangez guère à Paris. Il faut que vous me promettiez, — mais là, bien sûr, — de goûter un peu de tout cela.

Dupuytren lui serra affectueusement la main. Il voulut engager le bon vieillard à dîner avec lui; mais celui-ci refusa, bien qu'avec peine. Ses instants étaient comptés, et il lui fallait retourner aussitôt à...

Deux années encore, au 6 mai, Dupuytren vit arriver le petit prêtre avec son inévitable panier et ses inévitables poulets. Le docteur recevait ces visites avec une sorte d'émotion.

Ce fut alors que Dupuytren ressentit les premières atteintes de la maladie devant laquelle sa science, tout immense qu'elle fût, devait céder. Il partit pour l'Italie, mais sans espoir d'être sauvé par ce voyage que la Faculté réunie l'avait engagé à entreprendre. Lorsqu'il revint en France, au mois de mars 1834,

son état semblait s'être amélioré; mais cette amélioration n'était qu'apparente, et Dupuytren le sentait bien. Il se voyait mourir; il avait compté ses instants.

Son caractère devint plus inexpressif encore et plus sombre à mesure qu'il approchait du terme fatal.

Peut-être à ces dernières et tristes heures, cette solitude morale, cet isolement qu'il s'était d'avance si cruellement préparés lui-même, et qui le mettaient face à face avec la mort, lui donnèrent-ils un solennel avertissement.

Tout à coup il appelle M..., son fils adoptif, qui veillait dans un cabinet voisin.

— M..., lui dit-il, écrivez :

« A monsieur..., curé de la paroisse de..., près Nemours.

(Seine-et-Marne).

» Mon cher abbé,

» Le docteur a besoin de vous à son tour. Venez vite : peut-être arriverez-vous trop tard.

» Votre ami,

» DUPUYTREN. »

Le petit curé accourut aussitôt. Il resta longtemps enfermé avec Dupuytren. Nul ne sait ce que tous deux se dirent; mais quand l'abbé sortit de la chambre du mourant, ses yeux étaient humides, et sa physionomie rayonnait d'une douce exaltation.

Le lendemain, Dupuytren appelait auprès de lui l'archevêque de Paris...

C'était le 8 février 1835.

Dupuytren venait de mourir.

Le jour de l'enterrement, le ciel, dès le matin, fut tristement couvert de nuages gris. Une pluie fine et continue, mêlée de neige, glaçait la foule immense et silencieuse qui encombrait la place Saint-Germain-l'Auxerrois et la vaste cour de la maison mortuaire.

L'église Saint-Eustache eut peine à contenir le cortège.

Après le service, les élèves portèrent à bras le cercueil jusqu'au cimetière.

Le petit prêtre suivait le convoi en pleurant.

Que ceux qui viennent de lire ces lignes n'y veuillent pas voir une intention dogmatique, et ne s'occupent pas d'y rechercher la pensée de celui qui les a écrites. Il raconte cette histoire tout simplement comme on la lui a racontée, sans autre dessein de persuader ou d'instruire, parce que c'est une histoire vraie et qu'elle se rattache à un grand nom.

NADAR,

Extrait de *Quand j'étais étudiant*, 4 vol. in-18, chez Michel Lévy frères, éditeurs. Prix, 4 fr.



COURRIER DE PARIS.

Il faut croire que les théâtres vivent au mieux sur leurs vieilles affiches, car les nouveautés ne se font guère remarquer que par leur absence. Deux ou trois maigres vaudevilles de troisième catégorie, c'est tout ce que le feuilleton dramatique a eu, depuis quinze grands jours, à mettre sous la dent. Sans la rentrée triomphale de la Rosati, qui s'est effectuée sous une pluie de fleurs et au milieu d'une tempête de bravos, je ne sais trop sur quoi la critique aurait vécu lundi dernier.

Par bonheur la fin de la disette approche, et le jour n'est pas loin où l'abondance va succéder aux jours de jeûne. On voit de loin poindre à l'horizon une nuée de pièces nouvelles, prêtes à s'abattre sur tous les théâtres : A l'Odéon, un drame en cinq actes et en vers, *Madame de Montarcy*, par un débutant dont on dit merveille ; aux Français les *Pauvres d'esprit*, une grande comédie de M. Léon Laya ; à l'Opéra-Comique, le *Sylphe*, de M. Clapissou, l'heureux père de *Fanchonnette* ; au Gymnase, un ouvrage de M. Dumas père ; aux Variétés, *Je cherche un appartement*, vaudeville en deux actes de deux auteurs habitués aux succès ; au Palais-Royal, la pièce de début d'Arnal, par MM. Labiche et Marc Michel ; à l'Ambigu-Comique, *Jane Gray*, etc., etc. ; il ne s'agit que de prendre patience, tout vient à point à qui sait attendre.

A défaut de pièces nouvelles, parlons donc de livres nouveaux. Il se fait depuis longtemps déjà un grand bruit autour des in-32 de M. Eugène de Mirecourt. Nous ne surprendrons donc personne en disant que les biographies de ce spirituel écrivain ont non-seulement le privilège d'être lues avec avidité, mais encore celui d'être déchirées avec furie. L'envie s'attache toujours aux succès. Le grand crime de M. de Mirecourt, aux yeux de ces censeurs rigoristes, c'est le tort d'avoir réussi. Suivant eux, la plume de l'auteur des *Contemporains* est trempée dans le fiel et dans le poison. La calomnie et la diffamation sont ses armes les plus familières. Eh bien ! lisez les biographies de Pierre Dupont, de M. de Falloux, de Dumas fils, de Déjazet, et de tant d'autres : qu'y trouvez-vous ? le panégyrique du talent, de l'esprit, de la droiture et de l'honnêteté égayé par quelques anecdotes finement racontées et vivement mises en scène. L'écrivain peut se tromper, c'est possible, mais à coup sûr il est de bonne foi. Je n'en veux pour preuve que le plaisir qu'il éprouve à faire l'éloge de ses héros. Tenez, j'ai sous la main la notice de mademoiselle Rosa Bonheur, et voici les pages que j'y trouve :

« Au physique, Rosa Bonheur est de taille moyenne. Elle a les traits un peu durs, mais réguliers. Son front est beau. L'inspiration y règne en maîtresse absolue. Toutes les lignes de son profil, accusées franchement, expriment sa force de caractère. Ses yeux bruns ont de l'éclat ; ses mains sont fines et nerveuses ; elle a le pied très mignon, bien que les bottes dont elle se chausse puissent faire croire le contraire.

» Les bottes ! vont s'écrier nos lecteurs. Est-ce que, par hasard, votre héroïne serait *bloomériste* ? A-t-elle donc la fantaisie de s'habiller en homme, à l'instar de madame George Sand ?

» Oui. Mais rassurez-vous, lecteurs, c'est pour un motif tout contraire. En vertu même du genre de peinture dont elle a fait choix, mademoiselle Bonheur est obligée de courir les campagnes, de pénétrer dans les fermes, de voir les marchés. Elle fréquente nécessairement les pâtres, les valets de labour, les maquignons.

» Sous la robe, elle aurait eu à craindre mille grossièretés, au lieu que, sous les habits d'un jeune homme, elle rencontre chez ce peuple rustique bienveillance, admira-

tion naïve, et, pour tout danger parfois, l'œil en coulisse d'une jeune fermière.

» Rosa ne dépasse jamais les fortifications de Paris sans ce déguisement masculin. A la ville seulement elle prend le costume de son sexe. Tout dans sa parure est d'une simplicité rare. Elle fait tailler son corsage en veste et ne l'orne d'aucune dentelle ni d'aucune broderie. Ces chiffons délicats et futiles dont les autres femmes sont avides ne tentent pas sa coquetterie. La sévère artiste ne les admet en aucune circonstance. Presque toujours elle porte un chapeau dépourvu de garniture et trop grand pour sa tête. Il retombe sur son cou, faute de cheveux pour le retenir.

» Avare de son temps, Rosa Bonheur se dispense des soins méticuleux qu'exige la chevelure des femmes ; elle se fait tondre à la Titus, et trouve cela beaucoup plus commode lorsqu'il s'agit d'endosser la redingote et de coiffer la casquette ou le chapeau rond.

» Dans la rue, elle a complètement les allures d'un homme. Impossible de deviner son sexe. Elle marche très vite et d'un pas ferme, baissant la tête, ne regardant personne, et toujours sous l'empire de quelque préoccupation. Deux gros chiens, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, l'escortent dans chacune de ses sorties.

» Le déguisement masculin de Rosa lui rend des services ; mais il lui amène aussi de temps à autre quelques aventures bizarres.

» Un jour qu'elle rentrait d'une excursion champêtre, on lui annonce qu'une de ses amies est tombée malade. Inquiète, et ne voulant pas même perdre cinq minutes à passer une robe, elle court chez la jeune personne et se dispose à lui prodiguer tous les soins qu'exige son état de souffrance. Sur ces entrefaites arrive le médecin, qu'on avait fait appeler.

» C'était un Esculape d'une discrétion rare. Trouvant mademoiselle Bonheur, qu'il prend naturellement pour un homme, assise au bord du lit de sa camarade, et les voyant en train de s'embrasser avec tendresse, il se retire au plus vite, laissant paraître sur ses lèvres le sourire mystérieux d'un visiteur délicat qui ne veut en aucune façon troubler la joie d'un tête à tête.

» — Ah ! mon Dieu ! s'écrie la malade, qu'a donc le docteur, et pourquoi se sauve-t-il ainsi ?

» — Je n'en sais rien, dit Rosa, fort surprise elle-même. Est-ce que je lui ai fait peur ? Je n'ai pourtant point de moustaches.

» — Non, mais tu as un habit d'homme, et il t'a vue m'embrasser. Cours après lui, ma chère, et ramène-le bien vite. Miséricorde ! il va croire que je reçois des amoureux !

» Rosa descendit précipitamment quatre étages et put rejoindre le trop discret médecin sous la porte cochère. Elle le ramena dans la chambre de la malade.

» — Mais, dit celle-ci, pourquoi donc avez-vous pris la fuite, docteur ? Pensez-vous que la présence de mademoiselle rende inutile vos prescriptions et me guérisse de la fièvre ?

» — Ah ! balbutia notre Esculape étonné, monsieur...

» — N'est pas un homme ! interrompit en riant la malade. J'en suis désolée pour vos soupçons. Permettez-moi de vous présenter, en paletot, ma plus chère camarade d'enfance, mademoiselle Rosa Bonheur, dont vous aimez tant les tableaux.

Est-ce là, je le demande, le tour d'un méchant homme et monsieur de Mirecourt doit-il être impitoyablement condamné, parce qu'il ne croit pas devoir dire de monsieur tel ou tel tout le bien qu'il n'en pense pas ? A. DE B.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Clique! claque! entendez-vous ce bruit de fouets et de voitures? Ce sont nos retardataires que le froid chasse de la campagne et qui reviennent en toute hâte à leurs bons foyers Parisiens. C'est que le vent souffle là-bas plus fort qu'à la ville, et rien n'est triste comme sa plainte monotone, en face des arbres qu'il dépouille de leurs feuillages.

Nous allons donc être bientôt au grand complet et reprendre nos habitudes d'hiver. On donne déjà quelques petites soirées où l'on se compte, il est vrai, mais

c'est une espèce d'appel, et dans peu elles seront plus nombreuses. Il faut bien se mettre en train, d'ailleurs tous les commencements sont difficiles.

Je viens de visiter quelques-uns de nos premiers magasins, afin de me tenir, comme d'habitude, au courant de tout ce qui se fait, pour vous en transmettre ensuite exactement le détail. J'ai commencé mes stations par la maison

Gagelin, et j'écris ces lignes sous l'influence d'une sincère admiration.

Je vous ai longuement parlé, dans un de nos précédents numéros, des étoffes pour robes en général, et surtout des magnificences que renferme en ce genre la maison *Gagelin*. Je n'en recommencerais donc pas minutieusement la nomenclature, et me bornerai à dire que les robes à rayures transversales en velours, sur fond de quelque couleur que ce soit, celles à volants de velours avec effilés tissés dans l'étoffe ou sans effilés à bandes plates, les dispositions riches, à volants chenillés ou brochés, les robes avec pentes de velours, ont une vogue extrême dans la haute aristocratie féminine. On ne saurait, en effet, rien voir de plus beau. Maintenant, je veux vous désigner quelques robes et confections qui se font dans la maison *Gagelin*, et dont je suis encore toute charmée. Je commence par les dernières.

Voici le manteau *Phœbus*, il a sur la poitrine des rayons en velours terminés par des perles de jais, qui scintillent d'une manière admirable.

Ce manteau est en édredon noir, vous en avez eu le modèle.

Le manteau *Cerny* est tout en velours et d'une coupe ravissante; il figure une immense pointe de châle.

Le manteau *Myrta* est un modèle ajusté derrière la taille, où il forme de gros plis ronds figurant tuyaux. Il est en velours et descend très bas sur la robe. Les manches tombent carrément.

Ses ornements se composent de magnifiques franges mélangées de jais.

Le manteau *princesse* est aussi sur notre gravure du deuxième numéro d'octobre, et vous pouvez avoir une idée plus précise de sa richesse. Il est tout en velours, orné d'un immense volant de guipure et d'une pèlerine semblable. L'effet de la guipure est encore rehaussé par l'addition d'une bordure en jais, large de quatre doigts, sur laquelle se jouent une multitude de petits grelots en perles de jais, dont les mille facettes brillent comme des diamants.

Deux autres modèles, dont chacun porte le nom de *manteau royal*, sont d'une somptuosité que l'on ne saurait décrire. Ils descendent jusqu'aux pieds comme une robe et enveloppent de même. Il s'y trouve aussi de splendides galons en jais, puis un très haut volant de guipure et une pèlerine, qui se pose à part pour servir à deux fins, à peu près semblable à celle que vous voyez au manteau *princesse*.

Au second modèle du même genre, en velours ainsi que le premier, la pèlerine se trouve remplacée par une magnifique écharpe en guipure, qui vient négligemment se nouer devant.

Il est impossible d'exprimer l'effet que produisent ces belles confections. Elles ont réellement un cachet royal et ne peuvent être portées que par les femmes les plus riches et les plus élégantes.

Du reste, la maison *Gagelin* n'a rien de vulgaire, tout ce qu'elle renferme est d'un bon goût exquis, d'une suprême distinction.

A côté de ces modèles il s'en trouve de beaucoup plus simples, car M. *Gagelin* sait que toutes les femmes ne peuvent pas faire les mêmes dépenses. Mais s'il existe une différence dans les formes et les prix, la grâce est semblable.

Je citerai encore un manteau en drap éredon, avec velours et jais, dont la façon est ravissante. Puis une petite casaque de velours non ajustée découpée en langues carrées tout autour des basques et brodée de jais. Elle a un cachet tout à fait espagnol.

Il ne faut pas que j'oublie une jolie pèlerine en velours ayant un petit jockey sur chaque épaule, et garni d'un haut volant de guipure surmonté d'une bande de broderie en jais. Cette pèlerine est longue, arrondie derrière, mais un peu ovale. Devant elle forme la pointe et se boutonne. On en aura une idée en regardant celle du manteau *princesse*: les jockeys seuls sont en moins.

On peut mettre cette fantaisie chez soi ou en soirée intime.

Parlons maintenant des robes.

L'une est en moire antique à double jupe. Au bas de chaque jupe, il y a une bande de velours avec un galon de jais à grelots. Sur toutes les coutures des lés de la double jupe, on a posé deux bandes de velours semblables séparées par le même galon.

Le corsage est montant, à basques, formant de gros plis tout autour. Les manches sont justes au bras, deux volants ou jockeys retombent du haut jusqu'à dix centimètres du coude. Ces volants sont bordés de velours et de jais.

La double jupe est surtout d'un effet ravissant.

Une autre robe est à disposition sur fond marron. Les volants sont en taffetas uni et posés au pied des dessins de la jupe qui forment bordures plates. Sur cette robe, on met une petite casaque ajustée courte, découpée à dents tout autour des basques et brodée d'acier. Cela est original et fort distingué.

Une robe verte, à gros pois noirs, est ornée d'une *pente* de velours avec jais sur chaque côté de la jupe. Au corsage, qui est plat, se trouve une espèce de berthe en velours noir, ronde derrière et découpée à larges dents à partir des épaules. Les manches sont justes et ont deux volants du haut.

Une dernière robe, admirable et que je ne puis vous décrire qu'imparfaitement tant l'explication complète serait difficile dans ses détails, est de deux étoffes, en moire antique noire et en même étoffe gros bleu. Toute la jupe est coupée par place et forme comme de larges rayons. Le corsage en est dépendant.

Les ornements en passementerie de fantaisie et ceux en jais, s'emploient aujourd'hui en profusion sur les confections et les robes. A cette occasion, je vous rappelle le magasin de la *Ville de Lyon*, qui est, sans contredit, le premier de la capitale dans ce genre d'articles. On trouve chez M. *Audoyer* tout ce que l'on peut créer de plus beau en effilés, guipure, rubans, franges, galons et ornements de toutes sortes.

C'est une maison dont les assortiments sont immenses, sans cesse renouvelés, et où l'on est certain d'avoir les plus fraîches innovations. Je vous la recommande particulièrement.

Les nouveaux chapeaux ronds que fait madame *Alexandrine*, sont de la plus délicieuse coquetterie. On en voit quelques-uns au théâtre, et si les *craintives*, en fait de modes excentriques, n'osent point encore les adopter pour toilette du jour, elles les portent du moins le soir. Cela est si séduisant que l'on s'en hardira.

Quant aux autres modèles, la plupart sont en velours plain ou en velours épinglé, souvent moucheté. Madame *Alexandrine* y jette des plumes qui se placent capricieusement et comme par enchantement, soit de côté, soit sur la passe en la traversant.

Quelques chapeaux du soir sont en crêpe et velours. J'ai vu de charmantes capotes de jeunes filles en gros de Naples coulissées, mais d'une façon toute particulière, car madame *Alexandrine* a son cachet que le vulgaire n'imité pas.

Puisque nous touchons à l'époque des bals, il faut vous dire que madame *Tilman* fait paraître en ce moment toutes ses coiffures nouvelles. J'ai vu chez elle des guirlandes charmantes, des grappes tombantes, des branches de fleurs mignonnes pour enlacer derrière dans les cheveux; des garnitures de robes, enfin tout un parler de suaves créations.

Madame *Tilman*, qui fournit depuis longtemps Sa Majesté l'Impératrice, a fait de nombreux envois à Compiègne pour les fêtes qui y ont eu lieu. C'est que toutes nos grandes dames savent qu'il est impossible de trouver des fleurs plus fines et mieux montées que dans son brillant magasin. Madame *Tilman* est véritablement artiste. Tout est grâce et fraîcheur dans ce qu'elle exécute, et la réputation qu'elle s'est acquise par son talent n'est certes point usurpée.

La foule admire toujours les charmants objets de lingerie qui s'étalent pompeusement dans le magasin de madame *Colas*. Voici quelques modèles que j'y ai particulièrement remarqués.

Des sous-manches en mousseline unie, justes au poignet, avec un bouillonné, d'où sort un ruban et une rosette. Le corps des manches est bouillonné en long de place en place. Un ruban rose traverse aussi les bouillons.

D'autres manches sont à gros bouffants semés de papillons en ruban. Celles-ci se font en tulle.

Un modèle de manches jardinières, en mousseline, était à poignet. Sur ce dernier, il y avait une garniture à deux têtes bordée d'une valenciennes. Puis, au-dessus, un gros bouffant que surmontait un volant haut de vingt centimètres, au bord duquel se trouvaient deux ruches simples aussi à deux têtes, et bordées de la même valenciennes qui était très basse.

Comme fantaisie, on fait des petits sautoirs-écharpes, en peluche de couleur claire que l'on borde de cygne.

Le froid fait songer à ces beaux et moelleux cachemires, qui enveloppent si bien la taille et qu'il faut avoir, non-seulement comme objet confortable, mais encore pour mettre quelque variété dans sa mise. Rien ne donne d'ailleurs un air plus élégant qu'un cachemire bien porté.

Le magasin du *Persan* nous offre, dans ce genre de châles, le choix le plus riche et le plus varié. On y trouve, en outre, un assortiment complet de dentelles, depuis la plus simple valenciennes jusqu'aux somptueux points d'Alençon. Ici, ce sont des volants magnifiques; là, des robes entières, dont les dessins splendides frappent tous les regards; puis de belles pointes de châles, de gracieux mantelets, des voilettes légères, des coiffures, des cols, enfin tout ce qui se fabrique de plus charmant.

Le *Persan* fait, sur demande, toutes les expéditions désirables en cachemires et dentelles. Ainsi, pour corbeille de mariage ou cadeaux de jour de l'an, on peut s'adresser avec une confiance entière à cette importante maison.

L'emploi de la bonne parfumerie est une chose si sérieuse pour la toilette et même la santé, qu'il est bon de connaître les meilleures maisons où se fabriquent ces objets. Je vous signale donc de nouveau le magasin de M. *Legrand*, fournisseur de Sa Majesté l'Empereur et de plusieurs cours étrangères.

Comme parfums pour mouchoirs, prenez les extraits triples de *Violettes des bois*, *Violettes de Parme*, *Volkaméria*, *Passiflore* de Chine. Je vous recommande, en outre, la *Muëlosine* au quinquina, qui favorise beaucoup le dévelop-

pement des cheveux et en arrête la chute. L'eau des Alpes, excellente dans la toilette pour remplacer l'eau de Cologne. Enfin, le *savon au suc de laitue*, dont la propriété est d'adoucir et de rafraîchir la peau, en lui donnant un éclat des plus séduisants.

Au revoir, mes belles lectrices, et à la fois prochaine pour les toilettes de bal.

Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 479.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau en velours pensée garni de dentelles noires, de plumes pensée et noir, et de rubans pensée à deux rayures veloutées noires.

La passe forme la pointe devant. Elle est composée de dentelles noires couchées sur une passe en tulle noir bordée d'un velours pensée. La tête et la calotte, qui est petite, sont tendues et très *fuyantes*. Le bavolet en tulle, recouvert d'une dentelle, est bordé de velours comme la passe. D'un côté est un nœud en ruban auquel vient se mêler la dentelle qui couvre la passe; de l'autre est une touffe de plumes qui viennent se *coquiller* sur le bord de la passe. Le dessous est en blonde blanche.

Châle, en velours noir, garni de passementerie en jais et en soie, avec une frange *frimatée* en soie mêlée de jais.

Ce châle est montant et très ajusté sur le haut du corps. Il forme devant et derrière la pointe, et est d'égale longueur. Les rangs de passementerie qui forment la garniture du haut et celle du bas, sont composés d'un galon de 2 centimètres soie et jais, avec la frange de 8 à 10 centimètres.

Le rang du milieu est beaucoup plus riche et la frange a 12 centimètres.

Robe en soie riche, fond uni, pensée, avec brochés riches, dont les dessins forment en long des colonnes noirs, et en travers des guirlandes pensée se détachant en force sur le fond uni.

DEUXIÈME FIGURE. — Chapeau en taffetas rose en velours noir, garni de blondes noires, de blondes blanches et de rubans de taffetas rose.

La passe est en taffetas rose coulissé, avec un bord en velours noir formant un peu la pointe devant. Le bandeau de calotte est en taffetas rose coulissé, et la calotte en velours noir. Un *apprêt uni* en velours noir, forme, comme une fanchon, la pointe devant. Cet *apprêt* est bordé d'une blonde noire de chaque côté. Une

blonde blanche retombe sur le bord de la calotte à partir du derrière du bandeau.

Sous la calotte est un groupe de coques de rubans roses (n° 12) avec deux bouts retombant. Le bavolet en velours noir est à demi recouvert par un plissé rose bordé d'une blonde blanche. Une blonde le borde.

Le dessous de la passe, qui est très *ouverte* des côtés, est garni d'un bandeau de blonde. D'un côté il y a un nœud en ruban rose (n° 9), de l'autre, et tout au bord de la passe, une touffe de pois de senteur roses.

Manteau basquine en drap *moquette* gris foncé, chiné de noir et orné d'un galon avec *pendilles* en soie et chenille noirs.

Ce vêtement, ajusté du haut et serré à la taille à partir des côtés et derrière, tombe *droit* devant comme un paletot non ajusté. Le devant et le dos sont en droit fil et *sans* couture à la ceinture; les côtés sont en plein biais.

La manche très ample et fort gracieuse n'est pas rapportée, elle fait partie des côtés qui ont considérablement d'ampleur puisque, pour faire ce vêtement, il faut 3 mètres 30 de draps très large.

La partie qui figure la manche est composée de gros plis très creux assemblés à l'épaulette.

Ce vêtement est très long de jupe puisqu'il ne découvre guère plus de 35 à 40 centimètres de la robe.

Deux rangs de galon garnissent l'épaule (en forme de jockey), le premier sur la couture, le second à 6 centimètres plus bas. On voit entre les deux la *naissance* des plis. Ces deux rangs viennent se réunir et se *perdre* sous le bras.

Un rang de pareille garniture borde la manche et le bas du manteau.

Le devant du manteau qui tombe droit devant, n'est pas cousu à la jupe dans le bas. L'ouverture est dissimulée sous l'ampleur du côté.

POÉSIE.

La Forêt abattue.

Les bûcherons avaient démoli la forêt
Sous leurs haches fatales,
Et tout le peuple vert des arbres se mourait
Sur les mousses natales.

Plus d'oiseau qui cherchât leurs abris désolés,
Ni leurs branches muettes;
Car tous s'étaient enfuis de leurs nids écroulés,
Tous ces charmants poètes.

Beuleaux, frênes, ormeaux, pèle-mêle gisaient,
Arbres de toute forme.

Le chêne étant tombé près d'eux, ils lui disaient :

« A quoi donc, chêne énorme,
A quoi donc te sert-il d'avoir rempli les cieux
De tes rameaux sans nombre
Et d'avoir obscurci, superbe et glorieux,
La forêt de ton ombre ?
A quoi donc te sert-il d'avoir été géant,
Glorieux et superbe ?

» Car nous voilà couchés dans le même néant
» Tous ensemble sur l'herbe.

» — Compagnons, il n'est rien de commun entre nous,
Leur répondit le chêne.
» L'âtre des paysans vous dévorera tous
» Dès l'automne prochaine.

» Car vous ne serez bons qu'à chauffer leur foyer
» Quand soufflera la bise;
» Et les enfants riront à vous voir flamboyer
» Parmi la cendre grise,

» Tandis que je serai trône dans un palais,
» Colonne dans un temple,
» Ou nef que l'Océan, peint de mille reflets,
» Dans son miroir contemple. »

Amis, ne prenons point exemple à ces jaloux
Qui n'ont qu'un but futile;
Mais tâchons de laisser, homme ou chêne, après nous
Quelque chose d'utile.

André VAN HASSELT.



FÊTES ET SAINTS PATRONYMIQUES DU MOIS

SAINT MARTIN (11 novembre).



Saint Martin partageant son manteau avec un pauvre.

Il n'y a pas de doute que, dès le premier siècle, la religion chrétienne n'ait eu des adeptes dans la Gaule. Le séjour constant des armées romaines dans cette contrée, d'où elles tenaient en échec l'Espagne et la Grande-Bretagne, et où elles contenaient les barbares de la Germanie derrière la limite du Rhin, a dû nécessairement y amener une foule de prosélytes, dépositaires de la nouvelle doctrine qui devait régénérer la société européenne. Cependant le christianisme n'y eut pendant longtemps qu'une existence en quelque sorte sporadique, c'est-à-dire qu'il fut simplement professé par des individus isolés, sans avoir réussi à se répandre dans les masses populaires. Même ce ne fut guère avant la seconde moitié du 11^e siècle, que la Gaule eut

à Lyon et à Vienne en Dauphiné sa première église chrétienne, qui fut fondée, vers la fin du règne d'Antonin ou au commencement de celui de Marc-Aurèle, par deux évêques asiatiques, nommés Photin et Irénée, et par quelques prêtres qu'ils avaient amenés avec eux. Dès l'an 477 cette petite communauté eut ses confesseurs et ses martyrs. Quarante-huit d'entre eux périrent dans d'horribles supplices en rendant témoignage de la parole du Sauveur, et leurs restes, livrés aux flammes et réduits en cendres, furent jetés dans le Rhône.

Cette sanglante épreuve, loin de diminuer le zèle et la ferveur de la naissante Église de la Gaule, ne fut pour elle qu'un stimulant nouveau. Grâce au zèle in-

fatigable d'Irénée, qui, chargé d'une mission à Rome avant l'explosion de la haine populaire contre ses frères, avait échappé par son absence à la persécution, mais qui était revenu prendre à Lyon la place de Photin, — et grâce aussi à l'indifférence que l'empereur Commode, élevé sur le trône en l'an 180, professait pour les choses religieuses, — la communauté lyonnaise se développa au point que, sous son nouveau chef, elle put fonder une école de docteurs et même établir de petites succursales à Autun, à Langres et à Dijon. Mais elle fut ensanglantée de rechef par l'empereur Septime-Sévère en 208, et saint Irénée périt pour le Christ avec un grand nombre de fidèles. Depuis cette époque, elle jouit de quelque repos, sans s'étendre davantage et sans dépasser les positions qu'Irénée avait conquises durant sa vie.

Cependant le pape Fabien avait conçu un système de missions destinées à répandre les semences de l'Évangile dans la Gaule méridionale. Sept évêques furent chargés de ce travail. Ils fondèrent successivement des églises chrétiennes à Arles, à Toulouse, à Limoges, à Périgueux, à Bourges et à Tours, malgré la persécution que l'empereur Décimus avait organisée dans le monde romain. L'un d'eux, le plus audacieux ou le plus énergique peut-être, pénétra, vers l'an 251, avec douze de ses compagnons, jusqu'au bord de la Seine, à l'endroit appelé alors Lutèce et connu aujourd'hui sous le nom de Paris : ce fut saint Denis. La petite armée civilisatrice que commandait cet ouvrier évangélique se grossit bientôt d'une troupe nouvelle, qui franchit les Alpes par l'ordre du pape Sixte II. Dès lors saint Denis put adopter un grand système de propagande religieuse dans le nord de la Gaule. Un de ses pieux collaborateurs alla faire connaître le nom du Christ à Sens; un autre s'établit à Chartres; deux autres catéchisèrent le Mans; il y en eut deux qui remontèrent l'Yonne et révélèrent l'Évangile à Auxerre, d'où ils purent tendre la main aux néophytes d'Autun, de Langres, de Dijon et de Besançon; quelques-uns se dirigèrent vers le Nord et prêchèrent à Soissons et à Saint-Quentin, tandis que plusieurs autres remontaient la Seine vers Troyes ou la descendaient vers Rouen, ou, plus hardis encore, allaient s'aventurer avec la croix au milieu des légions romaines cantonnées à Metz, à Toul, à Strasbourg et à Trèves.

Tous ces travaux ne furent pas couronnés de succès, et plus d'un de ces courageux missionnaires trouva la mort du martyr dans la périlleuse expédition qu'ils avaient entreprise. Saint Denis lui-même termina, vers l'an 272, sa carrière évangélique sur la hauteur de Montmartre, près de Paris, avec deux de ses compagnons. On sait qu'il y fut décapité après avoir été frappé de verges, et la colline où il expira doit, selon les uns, le nom qu'elle porte aux mots latins *mons martyrurum*, mont des martyrs, selon d'autres, au vocable *mons Martis*, mont de Mars, parce qu'elle était un lieu consacré à cette divinité païenne.

Rien ne féconde une doctrine comme le sang de ceux qui meurent pour elle. C'est ce qui arriva pour le christianisme dans la Gaule. Les disciples de saint Denis avaient formé des disciples à leur tour, et avancé avec une merveilleuse stratégie leur base d'opération des bords de la Seine aux bords de l'Escaut et du Rhin. Beauvais, Amiens, Thérouanne et même Tournai, cette cité dont les Mérovingiens devaient un peu plus

tard faire le centre du premier royaume franc, entendirent la parole du Christ, tandis que les légions, campées le long du fleuve germanique, fournissaient au christianisme une foule d'ardents prosélytes. Il est vrai, les supplices les décimèrent à plus d'une reprise; mais ils se recrutaient chaque fois de forces plus nombreuses et plus fermes dans leur croyance.

Durant la grande persécution qui affligea le monde chrétien en 303, sous les empereurs Dioclétien et Maximien Hercule, la Gaule ne ressentit point l'effet des édits atroces lancés contre les confesseurs de l'Évangile. Le sang coulait dans tout l'Orient; mais les Églises gauloises, placées sous la protection du César Constance Chlore, traversèrent sans le moindre trouble cette crise violente.

Mais le moment approchait où le christianisme, après avoir vécu et grandi jusqu'alors au milieu des persécutions et des épreuves, allait compter pour quelque chose dans l'ordre politique. En 313, après la victoire remportée sur Maxence par Constantin, à qui l'histoire a depuis décerné le surnom de Grand, cet empereur investit par un édit, rendu à Milan, la religion chrétienne des mêmes droits et des mêmes privilèges dont jouissait le culte païen de Rome. Il les augmenta même d'une foule de mesures favorables au développement du culte nouveau. Ses successeurs immédiats, Constantin le Jeune et Constant, continuèrent leur protection à l'Église chrétienne. Et si les affiliations religieuses de la Gaule, devenues, depuis ce dernier prince, le centre de l'orthodoxie, eurent à subir de nouvelles épreuves sous le règne de l'empereur Constance qui y souffla l'esprit du schisme; si Julien, élevé à son tour sur le trône de l'empire, essaya un moment de réaliser le rêve absurde de la restauration du paganisme, — ni le schisme ni la philosophie polythéiste ne purent altérer ni pervertir les Églises gauloises.

L'esquisse rapide que nous venons de tracer et la marche suivie par le développement du christianisme dans la Gaule suffisent pour montrer quels nombreux et puissants obstacles il eut à vaincre, non pas pour se populariser dans cette contrée, mais seulement pour y établir quelques avant-postes, quelques petites communautés isolées au milieu de la barbarie païenne. Ces communautés, établies dans les villes ou dans les bourgs, où leur culte avait été secret d'abord et où elles n'avaient été que tolérées par intervalles, mais où elles avaient pu se livrer ouvertement à leurs pratiques religieuses depuis l'édit rendu à Milan par Constantin le Grand, sauf l'opposition nouvelle qu'elles rencontrèrent sous les empereurs Constance et Julien, ne constituaient, à vrai dire, que des colonies presque imperceptibles encore au milieu des masses populaires. Celles-ci professaient soit le paganisme romain, soit les croyances du paganisme gaulois ou druidique. Ces croyances prévalaient, non-seulement parmi les gens des campagnes, dont le nom latin, *pagani*, présente pour ce motif la double signification de *paysans* et de *païens*, — mais même dans les villes, où les idoles, les temples et tous les attributs des divinités romaines ou locales restaient debout.

Cependant les temps étaient venus où les empereurs d'Occident eux-mêmes allaient frapper des coups énergiques sur le culte romain, où ne survivait plus un principe de vie, afin d'y substituer l'idée chrétienne, la

seule par laquelle la société pût être sauvée. Dès le milieu du IV^e siècle, commence cette série de mesures législatives par lesquelles Valentinien I^{er}, Théodose le Grand et Honorius, ruinèrent par degrés l'édifice déjà croulant du paganisme antique. Ces lois abolissent les sacrifices, renversent les temples, suppriment les collèges sacerdotaux qui les desservent, brisent les idoles qui les peuplent. Et dès ce moment les missionnaires, toujours plus nombreux, qui catéchisent la Gaule, peuvent entreprendre leur tâche : tâche immense, laborieuse, souvent pleine de périls et lente à s'accomplir; car elle exigea des siècles, attendu qu'il ne suffit pas de détruire des simulacres visibles pour substituer d'un seul coup dans toutes les convictions des idées vivantes et nouvelles à des idées vieilles et mortes.

Mais, avant que la législation eût commencé à sévir contre le paganisme dans tout l'empire, il était apparu dans la Gaule un missionnaire qui avait entrepris, à ses risques et périls, une guerre à outrance contre les établissements païens de quelque nature qu'ils fussent : ce missionnaire fut saint Martin.

Né vers le milieu du règne de Constantin le Grand, à Sabarie, aujourd'hui Stein-am-Anger, dans la Hongrie inférieure, il était fils d'un tribun militaire qui professait, ainsi que sa femme, les doctrines du paganisme. Lancé de bonne heure dans le monde, à dix ans nous le trouvons à Pavie, où il devait faire ses études, mais où il n'étudia guère, car il resta toute sa vie passablement étranger aux sciences. Par quelle influence il fut amené à rompre avec le paganisme et à adopter les idées chrétiennes, on l'ignore. Toujours est-il qu'il commença par se faire catéchumène. A douze ans, il ne rêvait que la vie des ascètes, et l'on prétend même qu'il se bâtit, on ne sait où, une cellule dans laquelle il passa deux ou trois années à la façon des pieux solitaires de la Thébaïde. A quinze ans, il fut saisi par la loi romaine qui obligeait les fils de vétérans à suivre la profession de leur père, et incorporé, comme cavalier, dans l'armée cantonnée en Gaule. Il était en garnison à Amiens et non encore baptisé, lorsque arriva cette aventure célèbre par laquelle les peintres et les sculpteurs ont coutume de le caractériser quand ils peignent ou taillent son image. Un jour d'hiver, comme il faisait très froid, Martin sortit de la ville accompagné du soldat qui le servait, et trouva au bord de la route un pauvre presque nu et auquel personne n'avait fait l'aumône. Ému de compassion à la vue de ce malheureux qui n'avait pas de quoi se couvrir, il tira son épée, coupa en deux son manteau, en donna la moitié au pauvre et remit l'autre moitié sur ses épaules : exemple de charité chrétienne qui devait d'autant plus frapper les esprits que le jeune officier n'avait pas encore reçu le baptême; car il ne fut baptisé qu'à l'âge de dix-huit ans. Le temps de son service étant fini, il resta sous les drapeaux deux années encore, cédant aux sollicitations du tribun sous lequel il était.

Sur ces entrefaites, les mouvements que les peuples germaniques opéraient sur les bords du Rhin avaient déterminé l'empereur Constance à placer le César Julien à la tête de l'armée destinée à défendre la Gaule septentrionale contre l'invasion des barbares. Le César arriva dans cette région de l'empire au commencement de l'année 356, après avoir fait un long détour pour atteindre la ville de Reims; car les Allemands et les

Francs s'étaient déjà rendus maîtres de la rive gauche du Rhin, et même une de leurs hordes expéditionnaires avait essayé de s'emparer d'Autun. Il trouva l'armée romaine démoralisée. Aussi voulut-il relever le courage des troupes en distribuant quelques largesses avant de les conduire contre l'ennemi. Mais Martin refuse obstinément cet argent, et il dit :

« Je suis soldat de Jésus-Christ; il ne m'est plus permis de faire la guerre. »

Irrité de cette réponse, Julien lui répliqua sans détour que c'est sans doute moins par piété que par crainte du péril qu'il veut quitter le service.

Sans s'émouvoir de ce soupçon injurieux, le jeune soldat répond au César :

« Si c'est à la lâcheté et non à un principe qu'on attribue ma résolution, on me verra demain, devant le front de l'armée, sans bouclier ni casque, protégé seulement du signe de la croix, pénétrer dans les bataillons ennemis sans éprouver nulle crainte. »

Le César, s'il faut s'en rapporter à la légende, ordonna qu'on le mit sous bonne garde afin de l'exposer le lendemain aux coups des ennemis; mais, dès le matin, on vit arriver de leur part des envoyés qui annoncèrent qu'ils se rendaient à discrétion. Sans entrer dans l'examen de l'authenticité de cette légende, nous devons dire cependant que cette prétendue soumission des Germains dès la première campagne de Julien dans la Gaule septentrionale pourrait fort bien n'être qu'une allusion erronée à la trêve conclue par le César, en 356, avec les Francs qui s'étaient emparés de Cologne. Quant à la réponse elle-même de saint Martin, elle a tous les caractères de l'authenticité; car elle porte entièrement ce cachet de fermeté qu'il imprima à tous ses actes et à toutes ses paroles.

Une fois délivré du service militaire, saint Martin alla se placer sous la discipline de saint Hilaire, évêque de Poitiers, « qui vit d'un coup d'œil, comme un historien de nos jours s'exprime, tout le parti que l'Église pourrait tirer d'un caractère tel que Martin, inflexible envers les idées, indulgent envers les hommes; à la fois humble et impérieux, tendre et hardi, et plein surtout de cette foi simple qui déborde autour du cœur et n'a besoin que de toucher pour vaincre. Il le sollicita d'entrer dans les ordres sacrés, et ne put jamais que lui faire accepter que le titre d'exorciste. Martin ne comprenait bien que les extrêmes : la vie de lutte et de fatigue, ou le repos absolu dans la contemplation solitaire. »

Les paisibles travaux de l'Église de Poitiers ne purent le retenir. Une vision, d'ailleurs, lui avait inspiré de retourner dans sa patrie et de convertir sa famille, qui était païenne encore. Le voilà donc qui se mit en route en prenant par les Alpes; mais, chemin faisant et comme il traversait les montagnes, il tomba au milieu d'une troupe de voleurs. L'un d'eux allait lui fendre la tête d'un coup de hache, lorsqu'un de ses camarades lui retint le bras. Celui-ci, étonné du sang-froid du voyageur qui n'avait pas sourcillé en voyant la hache levée sur sa tête, lui demanda s'il n'avait pas eu peur.

« Non, répondit saint Martin; car Dieu me protège et vous ne pouvez rien sur moi. »

Puis il se mit à parler de Jésus-Christ au brigand, qu'il réussit à convertir.

Rentré dans la maison natale, il n'eut pas le bon-



Julien David

479

LE MONITEUR DE LA MODE.

Paris, Rue Richelieu, n. 27.

Coiffures et Stoffes de la Maison Delisle. Chapeaux d'Alexandrine
 Fleurs de M^{me} de Laëre. Parfums, Gants, éventails de Vagner anc^{te} Laboullée
 Dentelles de G. Violard. Papementerie et Rubans d'Andoyer (à la Ville de Lyon). Mouchoirs de Chapron.
 Corsets de M^{me} Hyppolite fournisseur de L. M. l'Impératrice. Couvre de la M^{me} de Comte Lafalle & Co

Entered at Stationers' Hall.

LONDON at the Monitor Office, 15, Greek Street, Soho. NEW-YORK Pinneo & Co General Agents.
 MADRID, P. J. de la Peña.

... le jour de son père à
... il est resté de faire ce
...
... après sous le tronc à S
... sur la Soie, on à com
... le drape arde de cette
... pas à le chasser; et un
... l'Europe schismatique. A
... Loin il se réjouit en li
... on à vôt quelque tem
... que de racines et de
... l'apprend tout à
... de l'Europe, réigné
... l'empereur Constant, à
... de France, vint de del
... possession de s
... l'œil. Il court aussit
... maître. Mais l'é
... et les deux amis ne se r

... que saint Martin fonda
... à Liège, un monas
... et, pendant à p
... des et puis asile. L'ex
... Esprit dans la vie
... du monde, lorsque, l
... devint vacant en 37
... désignèrent pour leur
... pour le décider à:
... les se nomment deux di
... de l'Institut
... et la guerre en p
... manifestent les de
... l'existence et l'action.
... de la Loire est établie
... le nom de Marmout
... Puis, ayant aim
... s'il nous est perm
... énergie et
... des pères, qui e
... l'admiration de
... il parcourt son
... comme un capitaine
... tous les temps
... toutes les
... toutes les pierr
... la folle super
... Rien
... des populations, ni b
... que les polythéistes
... la seule vue de o
... du Christ. Aussi bien
... que l'exemple donné pa
... dont la législat
... de frapper le papisme, l
... énergie et d'audace.
... saint Martin, né
... de Tours; il pass
... et se penche en poche arri
... dans le vent jusqu'à Ch
... des destructeurs d'édifi
... et ce fut à qui l'uni
... de la bache ou du mortem
... de l'Etat. Sous le règne
... plus d'un démolit

heur d'ouvrir les yeux de son père à la lumière de la vérité ; mais il eut celui de faire connaître à sa mère l'Évangile.

Bientôt après nous le trouvons à Sirmium, aujourd'hui Mitrovitz sur la Save, où il commence une rude guerre contre le clergé arien de cette ville, mais d'où l'on ne tarde pas à le chasser ; et un peu plus tard à Milan, d'où l'évêque schismatique Auxentius le fait chasser aussi. Enfin il se réfugie en Gallinurie, îlot du golfe de Gènes, où il vit quelque temps obscurément, ne se nourrissant que de racines et de poissons. Mais, dans cette retraite, il apprend tout à coup que saint Hilaire, évêque de Poitiers, relégué depuis 356 en Phrygie par l'empereur Constance, à l'instigation des évêques ariens de France, vient de débarquer en Italie pour aller reprendre possession de son siège, après quatre années d'exil. Il court aussitôt à Rome pour rejoindre son ancien maître. Mais l'évêque gaulois est déjà parti, et les deux amis ne se rencontrent qu'à Poitiers.

C'est alors que saint Martin fonda, à deux lieues de cette ville, à Ligugé, un monastère, le premier qu'ait vu l'Occident ; et, pendant à peu près dix ans, il donna, dans ce pieux asile, l'exemple de la plus rigide austérité. Enseveli dans la vie cénobitique, il se croyait oublié du monde, lorsque, le siège épiscopal de Tours étant devenu vacant en 371, les fidèles de cette Église le désignèrent pour leur évêque. Il fallut lui faire violence pour le décider à accepter la mitre et la crosse. Dès ce moment deux choses le préoccupèrent : le développement de l'institution monastique dans son diocèse et la guerre au paganisme, double but dans lequel se manifestent les deux côtés extrêmes de son esprit, l'ascétisme et l'action. Il commença par fonder au bord de la Loire cet établissement, plus tard si célèbre sous le nom de Marmoutier, où il plaça quatre-vingts moines. Puis, ayant ainsi formé son corps d'armée spirituel, s'il nous est permis d'employer ce terme, il commença cet énergique système d'attaque contre les symboles des païens, qui excita si vivement et avec tant de raison l'admiration de l'Occident. Apôtre presque militaire, il parcourt son diocèse à la tête de ses moines, comme un capitaine à la tête de ses soldats, et va saccageant tous les temples qu'il rencontre sur sa route, brûlant toutes les idoles qu'il peut atteindre, renversant toutes les pierres et déracinant tous les arbres auxquels la folle superstition du peuple attribue des qualités divines. Rien ne peut l'arrêter, ni la résistance des populations, ni les dangers, ni la fatigue, si bien que les polythéistes eux-mêmes sont frappés de stupeur à la seule vue de ce prêtre ou plutôt de ce guerrier du Christ. Aussi bien, c'était une hardiesse inouïe que l'exemple donné par cet homme qui, devant les arrêts dont la législation ne tarda pas, il est vrai, de frapper le paganisme, l'attaqua avec tant de vigueur, d'énergie et d'audace. « Cette croisade contre l'idolâtrie, saint Martin ne la borna pas au territoire du siège de Tours ; il passa sur les diocèses voisins, et de proche en proche arriva dans l'est jusqu'à Autun, dans le nord jusqu'à Chartres et à Paris. L'exemple des destructeurs d'idoles fructifia dans toute la Gaule ; et ce fut à qui l'imiterait, à qui s'armerait de la hache ou du marteau contre l'ancienne religion de l'État. » Sous le règne de Valentinien, saint Martin eut plus d'un démêlé avec les magistrats

à cause du zèle que déployait cet abatteur de temples, comme on l'appelait ; mais sous l'empereur Gratien, qui le laissa faire, il poursuivit avec plus d'ardeur que jamais son œuvre de démolition. Vers la fin du règne de ce souverain, en 380, le schisme, celui des priscilliens, avait pénétré dans une partie des Églises espagnoles et s'était même répandu dans le midi de la Gaule. L'empereur Maxime, qui s'était emparé de la pourpre, sévit contre les hérésiarques avec une rigueur qui touchait à la cruauté. Aussitôt saint Martin intervint, avec la ferveur et la charité qu'il mettait à toutes choses, pour faire poser un terme aux supplices auxquels ces pauvres égarés étaient condamnés coup sur coup par la justice impériale. Il fit même un voyage à Trèves pour fléchir Maxime et pour essayer d'obtenir que les sectaires fussent au moins abandonnés à la justice plus charitable de l'Église. Mais il échoua dans cette tentative, et il crut dès lors que la grâce de Dieu se retirait de lui, parce qu'il ne réussissait plus à dompter les mauvais esprits. Aussi, depuis ce moment rompit-il avec les affaires du monde, et il n'eut plus de rapports avec les grands que pour leur arracher, quand il pouvait, la vie de quelques malheureux. On raconte, à ce sujet, qu'un commissaire impérial étant un jour arrivé à Tours avec un convoi de prisonniers, probablement politiques, qui devaient être exécutés le lendemain, saint Martin voulut le voir. Mais l'officier de Maxime ayant refusé de lui ouvrir sa porte, le vieil évêque passa toute la nuit à prier agenouillé sur le seuil, la tête nue et dans l'attitude d'un suppliant. Vaincu par cette charitable ténacité, le commissaire de l'empereur lui accorda la grâce des condamnés. Ce fait et d'autres de ce genre firent dire que les magistrats les plus cruels devenaient miséricordieux aussitôt qu'ils avaient touché les pavés de la ville de Tours.

Saint Martin mourut vers l'an 400, à Cande, lieu situé à l'extrémité du diocèse de Tours, du côté d'Angers. Il voulut expirer couché sur la cendre et revêtu d'un cilice. Quand il eut rendu le dernier soupir, les habitants de Poitiers et ceux de Tours se disputèrent son corps. Les premiers s'emparèrent de la maison où il était déposé. Mais la nuit ceux de Tours s'y introduisirent par une fenêtre, descendirent le cercueil au moyen de cordes, l'embarquèrent sur la Loire, et le conduisirent dans leur ville, où ils l'ensevelirent.

Le tombeau où le saint fut déposé resta un objet de vénération, et tous les rois de la première race se plurent à l'orner de largesses. Saint Brice, son disciple, lui éleva une basilique, que Clovis, Clotaire, et leurs successeurs enrichirent à l'envi. On prétend même que les princes mérovingiens se croyaient invulnérables à la guerre, lorsqu'ils étaient couverts du manteau historique de saint Martin. Aucun des apôtres de la Gaule ne fut aussi généralement vénéré ; le titre de destructeur des idoles resta attaché à son nom, et le nombre considérable des églises qui furent consacrées à sa mémoire, non-seulement en France, mais dans tous les pays de l'Occident, témoigne de l'action puissante qu'il exerça sur ses contemporains et sur l'avenir du christianisme dans cette partie de l'Europe.

Nous ne terminerons pas cette notice sans ajouter que, pendant tout le moyen âge, saint Martin fut honoré comme le patron des buveurs repentants. Il doit cette qualité à un rite païen qui existait à l'époque

où il vécut. On avait coutume d'organiser, à de certaines fêtes populaires, des repas où l'on faisait des libations aux divinités. Plus tard, le christianisme, ne pouvant réussir à extirper cet usage, s'appliqua à le transformer. De sorte que, dans ces repas, au lieu de boire aux personnages mythiques du paganisme, on but aux figures les plus illustres de la religion chrétienne. Saint Martin fut de ce nombre; et, lorsqu'on eut perdu le souvenir de la signification de ce rite ainsi transformé, on regarda l'ancien évêque de Tours comme le patron des buveurs qui venaient à se repentir.

Un mot encore sur la gravure qui accompagne cet article. Elle représente l'épisode si célèbre du manteau coupé en deux, d'après un des tableaux les plus parfaits du peintre Antoine Van Dyck. Selon la tradition, ce tableau fut peint par ce célèbre artiste, à la demande d'une jeune fille, pour l'église de Saventhem (1), où il s'était arrêté après avoir quitté Anvers pour entre-

prendre son voyage d'Italie. Ce chef-d'œuvre orne encore l'endroit pour lequel il fut fait, et les villageois le respectent comme un souvenir historique. La fabrique de l'église l'ayant vendu, en 1750, à un riche amateur de la Haye, tout le village courut aux armes pour empêcher l'enlèvement de la merveilleuse peinture. Plus tard, en 1806, un détachement français, ayant été chargé de l'enlever, n'y réussit pas mieux. Il fut forcé de se retirer devant la levée en masse de la commune de Saventhem, et d'aller chercher des renforts à Bruxelles. Cette fois ce tableau fut enlevé et transporté à Paris, où il orna, jusqu'en 1815, le musée du Louvre. Restitué à cette époque, il fut réintégré à la place qu'il occupe encore aujourd'hui, et où il est l'objet de l'admiration des connaisseurs.

A.-V. H.

(1) Saventhem est un petit village situé à deux lieues de Bruxelles, dans la direction de la ville de Louvain.

LA HAINE D'UNE FEMME.

Il y eut une année difficile dans l'existence du ménage Duquesnel.

Si, comme cela se disait encore il y a quelque trente ans, M. et madame Duquesnel avaient allumé le flambeau de l'hyménée, ce n'avait pas été précisément au feu de l'amour. Leur mariage s'était fait comme tant d'autres : Honorine, sortie de pension à seize ans, exposée jusqu'à dix-huit dans les salons de Paris, ainsi qu'on expose une dentelle ou un cachemire dans les magasins en vogue, s'entendit annoncer un jour par sa mère que vingt ouvrières allaient lui confectionner en trois semaines un trousseau de princesse, et par son père qu'on lui présenterait le même soir pour la première fois celui que, trois semaines plus tard, elle aurait le droit et le devoir d'appeler son mari. Le cœur d'Honorine n'avait encore parlé pour personne, et son esprit, heureusement formé par une sage institutrice, n'avait point cette fécondité d'objections à toutes choses, qui, sous le nom d'indépendance, forme un des principaux caractères de la jeunesse actuelle. Elle reconnut que, sous le rapport de l'âge et du physique, M. Duquesnel était un mari très avouable; quant aux qualités morales, elle avait pleine confiance dans le choix de ceux qui devaient vouloir son bonheur. Ce fut donc avec beaucoup de calme, et sans éprouver la moindre inquiétude pour l'avenir, qu'elle mit sa main dans la main de Duquesnel.

Les trois premières années tout entières furent une véritable lune de miel. Pouvait-il en être autrement? La conduite de Duquesnel était marquée en tout au coin du galant homme. Honorine, d'un caractère doux et facile, faisait preuve d'une soumission sans borne; elle se fit reproché comme un crime la plus légère infraction à cet article du code qui lui faisait de l'obéissance le premier des devoirs.

Cependant à cet heureux accord succéda tout à coup une mésintelligence, une lutte qui ne tarda pas à prendre les proportions d'une véritable guerre intestine.

Comment Duquesnel avait-il fait la connaissance de

Paul d'Espis? Comment cette connaissance s'était-elle transformée en une vive amitié? Duquesnel eût été lui-même fort en peine d'en donner une explication satisfaisante. Il avait, un jour, en descendant l'escalier de sa maison, rencontré Paul qui montait, et Paul s'était rangé de côté pour lui céder le passage. Une autre fois, au spectacle, Paul lui avait offert pour madame Duquesnel la place qu'il occupait sur la première banquette. Enfin une foule de circonstances insignifiantes avaient fait naître un échange de politesses, puis de sentiments affectueux; on était arrivé au point de regarder comme perdue une journée où l'on ne se serait pas serré la main au moins une fois, et de ne pouvoir se former une opinion en politique, en morale ou en commerce, sans s'être préalablement éclairé l'un auprès de l'autre. Paul était du reste un beau garçon à l'air rêveur, un peu moins âgé que Duquesnel, ayant au moins autant d'esprit, et s'habillant avec plus de goût.

Duquesnel prévint sa femme que son nouvel ami, d'Espis, sollicitait la faveur de lui être présenté.

Honorine leva tout à coup les yeux sur son mari; son regard devint sérieux, sa bouche cessa de sourire.

— Qu'as-tu donc? demanda Duquesnel; on dirait que tu es contrariée.

— Franchement toute autre nouvelle m'eût été plus agréable.

Duquesnel, à son tour, jeta sur Honorine un regard de surprise; c'était la première fois qu'elle se permettait une apparence d'opposition.

— Mais, chère amie, si je ne me trompe, tu ne connais guère ce pauvre Paul que par ce que je t'en ai dit.

— Et il est vrai que tu m'en as dit tout le bien possible; cependant je te saurais un gré infini de faire naître quelque obstacle à cette présentation de M. d'Espis.

— Tu me demandes une chose impossible; Paul a ma parole; je suis désolé de te refuser.

Honorine baissa la tête sans répliquer. Duquesnel se retira dans son cabinet pour y attendre son ami. Il l'avait invité à dîner.

— Sois aimable, très aimable, lui dit-il aussitôt qu'il fut arrivé; nous avons à surmonter des préventions dont la cause m'échappe, mais que tu dissiperas aisément, j'en suis sûr, si tu veux t'en donner la peine.

Paul d'Espis parut hésiter; Duquesnel le prit par la main et l'entraîna au salon, où il le présenta avec tout le cérémonial obligé.

Malgré les efforts de Paul pour se conformer aux avis de Duquesnel, et quoiqu'il donnât en effet des preuves multipliées d'amabilité et d'esprit, le dîner fut triste et languissant. Honorine, sans être impolie, montra une réserve, une froideur qui déconcertèrent plus d'une fois la gaieté de Paul et assombrirent la physionomie de Duquesnel. Celui-ci ne comprenait plus rien à la conduite de sa femme.

— Mais enfin, lui dit-il après le départ du jeune homme, on ne prend pas ainsi sans motifs les gens en a version; que reproches-tu à Paul?

— Rien.

— Manque-t-il d'esprit? A-t-il des manières communes? L'accuserais-tu d'être un convive maussade?

— Au contraire.

— Eh bien!

— Tu as donné à M. d'Espis l'entrée de notre maison; c'est un malheur sur lequel il n'y a point à revenir; mais je puis m'affranchir personnellement de ses visites, et je suppose que tu ne m'en refuseras pas la permission.

— Je te la refuse positivement. Quoi qu'il m'en coûte d'être en contradiction avec toi, je ne souffrirai point que, par un caprice sans excuse, tu fasses un affront à mon meilleur ami.

A la fermeté de cette réponse, Honorine comprit qu'il était inutile d'insister davantage.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés que Duquesnel faisait à Paul une nouvelle invitation; et comme Paul semblait chercher un prétexte pour ne pas accepter:

— Je vois ce que c'est; tu n'as pas été satisfait de l'accueil de ma femme. Rassure-toi; je te promets qu'Honorine aujourd'hui n'aura ni préoccupation ni migraine.

Honorine eut en effet ce jour-là des sourires et des prévenances pour l'invité de son mari; mais ces prévenances et ces sourires étaient assaisonnés d'une certaine affectation qui pouvait se traduire ainsi: Ne m'en sachez pas gré, je suis aimable par ordre.

Il est à croire que Paul ne s'y méprit point, car il supplia lui-même Duquesnel de lui épargner une troisième épreuve.

Mais Duquesnel ne voulut rien entendre.

— Mon amour-propre y est engagé de toutes les façons: que dirait le monde? que je sacrifie mes amis à l'inqualifiable bizarrerie d'humeur de ma femme, ou que ma femme refuse l'entrée de ma maison à mes amis parce qu'ils sont indignes de l'obtenir. Je ne permettrai ni l'une ni l'autre de ces interprétations. Tu viendras chez moi, souvent, tous les jours, à toute heure; je le veux, je l'exige; point d'objections; je regarderais ton refus comme une rupture.

Paul tenait à l'amitié de Duquesnel; il se résigna.

Ce fut, à partir de ce moment, une étrange maison

que la maison Duquesnel. La vie jusque-là y avait été si calme, si douce, si heureuse! Elle devint en peu de temps fantasque, orageuse, insupportable. Aussitôt que paraissait Paul, madame, après une cérémonieuse révérence, s'enfonçait dans un fauteuil et dans des méditations d'où elle ne bougeait plus, la tête baissée, le front soucieux et la bouche muette. L'importun avait-il disparu, elle redevenait sur-le-champ vive, alerte et riieuse. C'était tout le contraire du côté de monsieur: en présence de Paul, il se faisait remuant et bavard; il croyait communiquer, à l'aide de ce mouvement des lèvres et des jambes, un air de bonne humeur au logis; puis, retombé dans le tête-à-tête conjugal, il restait immobile et silencieux, le dos appuyé au marbre de la cheminée ou le front collé aux vitres de la fenêtre, allongeant une moue prodigieuse et trahissant dans la marche qu'il battait avec les doigts une impatience difficilement contenue. Quelquefois cette impatience éclatait; monsieur se plaignait amèrement des procédés de madame. Quel triste sort que celui d'un mari n'obtenant plus rien de l'affection, toujours obligé de mettre son droit en avant, et souvent réclamant l'obéissance en pure perte! Mais il saurait bien mettre ordre à ce déplorable état de choses, et il entendait qu'on témoignât à l'avenir un peu plus de respect pour son autorité. Madame répondait que le mot obéissance, dans le code, signifiait soumission dans les actes, non dans les sentiments, et que l'autorité la plus absolue ne pouvait aller jusqu'à disposer des mouvements de l'âme; elle priait donc monsieur de se borner à lui imposer la présence d'un homme qu'elle eût voulu ne jamais connaître, sans y ajouter la ridicule prétention de lui commander l'esprit et le rire de la même manière qu'un sergent commanderait à un conscrit: Tête droite! tête gauche! ou: En avant!

Et ces luttes se reproduisaient fréquemment; et loin de faiblir d'une part ou de l'autre, l'entêtement acquérait de nouvelles forces à chaque nouvel orage.

On faisait à l'Hôtel-de-Ville les préparatifs d'une grande fête; un bal somptueux devait réunir les notabilités de la cour et de la ville; Duquesnel reçut une invitation. Ce fut un heureux incident, et qui ramena pour quelques jours la bonne intelligence dans le ménage. Il n'y fut plus question que d'étoffes, de façons de robes et de bijoux. L'amour-propre de Duquesnel ne voulait pas seulement qu'Honorine fût une des plus jolies femmes du bal, mais aussi qu'elle fût une des mieux parées. Une femme, de son côté, quelle que soit d'ailleurs sa disposition d'esprit, ne résiste jamais à l'appât d'une victoire sur d'autres femme. L'occasion s'est à peine présentée que ses facultés, son énergie, son activité, se concentrent sur le choix et la disposition de la toilette qui doit venir en aide à sa beauté. Quelles affaires pourraient occuper son attention, qui fussent d'un aussi haut intérêt que la broderie d'un mouchoir, la coupe d'un corsage ou la mise en œuvre d'un diamant? Ne faut-il point qu'elle soit l'astre en présence duquel pâliront tous les autres astres?

Honorine se mit donc à parcourir avec son mari les magasins les plus renommés. Elles consulta son mari sur la coiffure, sur la robe, sur la chaussure. Aucune opinion de marchand, de couturière ou de modiste ne prévalut auprès d'elle que revêtue préliminairement de la sanction de son mari.

— Je te prévien, lui dit-il en riant, que mon ami Paul a des intentions formidables. Tu n'en seras pas quitte à moins de dix contredanses et d'autant de valse. Il compte l'accaparer.

— Ah! M. Paul vient à ce bal?... Toute réflexion faite, mon ami, je n'irai pas. Je n'avais cédé qu'à un mouvement de coquetterie en acceptant l'invitation. Je veux m'en punir moi-même. D'ailleurs, je ne me sens pas très bien. Décidément il est plus sage de rester.

— Quelle plaisanterie! tant de préparatifs suivis avec amour, une toilette si ravissante, un triomphe si certain, tout cela sacrifié parce que le nom de Paul a été prononcé!

La querelle fut d'autant plus vive qu'elle venait à la suite d'une trêve. Honorine tint bon, et il resta décidé qu'elle n'irait point au bal de l'Hôtel-de-Ville. Duquesnel, vaincu cette fois, se disait à lui-même :

— Ce n'est plus seulement de la prévention, c'est de la haine!

Les occasions ne manquèrent point à Duquesnel pour se confirmer dans cette opinion.

Un jour, Honorine lui parla avec enthousiasme d'un portrait de la Malibran qu'elle avait admiré le matin chez un marchand de tableaux.

Le lendemain, Honorine n'était pas encore levée que sa femme de chambre lui apportait sur son lit le portrait qui avait fait sur elle une si vive impression. Quelle surprise et quelle joie!

— Justine, qui a apporté ce tableau?

— Un commissionnaire, madame.

— De quelle part?

— Il ne l'a point voulu dire.

— Oh! je le devine, moi, Justine. Que je suis ingrate! Ne dois-je pas avant tout aller remercier l'auteur d'une si aimable surprise?

Honorine se lève; elle court au cabinet de son mari. Duquesnel vient de rentrer; il est de mauvaise humeur.

— C'est jouer de malheur! s'écrie-t-il sans même laisser à Honorine le temps de l'embrasser.

— Que t'est-il donc survenu, mon ami?

— Il m'est survenu... que je suis sorti ce matin pour acheter ce portrait dont tu avais envie, et que je suis arrivé trop tard... il venait d'être vendu.

— Qu'entends-je! Et moi qui accourais te remercier!

Honorine conduit son mari dans son appartement.

— Voici le portrait; mais qui donc a pu me l'envoyer!

Duquesnel ne chercha pas longtemps.

— Je ne connais qu'un homme capable d'une attention si délicate, et justement tu as parlé devant lui du plaisir que t'avait causé la vue de cette peinture.

— M. d'Espis!

— Me voici tout consolé, puisque enfin tu possèdes l'objet de ton désir, et que cela t'engagera peut-être à traiter plus favorablement le meilleur de nos amis. Je compte, Honorine, que tu trouveras, pour le remercier, quelques-unes de ces bonnes paroles dont tu te montres si facilement prodigue envers les indifférents.

Duquesnel est à peine sorti de l'appartement de sa femme, que celle-ci sonne sa femme de chambre.

— Justine, faites porter par un commissionnaire ce tableau chez M. d'Espis.

Instruit de cet acte d'hostilité ouverte, Duquesnel s'écria :

— Je m'y perds! Que diable a donc fait Paul pour que ma femme le hâisse si cordialement?

On était au mois de juin : la maison de Duquesnel comptait un nouvel hôte, une nièce d'Honorine, jeune créole d'une grande beauté, tout récemment arrivée de Cayenne. Angèle, orpheline, était venue chercher près de sa tante une amie et un mentor. Elle avait été accueillie avec tendresse, et il n'était sorte de plaisir qu'on n'imaginât à son intention. Entre autres distractions, Duquesnel proposa une promenade en bateau sur la Seine; selon sa coutume, il n'oublia point d'y inviter l'ami Paul.

La journée était superbe; l'air, imprégné de toutes les suaves émanations du printemps, était doux à respirer. Pendant que Paul tenait le gouvernail et que Duquesnel imprimait aux rames un mouvement cadencé, Angèle et Honorine, assises près de la poupe, se laissaient aller aux plus agréables rêveries; il y avait jusqu'à des sourires sur les lèvres d'Honorine : elle semblait ne plus songer à la présence de Paul.

Le bateau glissait avec légèreté le long de l'île Saint-Ouen; tout à coup il heurte contre le tronc d'un saule à fleur d'eau que n'a point aperçu Paul. Brusquement réveillée par la violence du choc, Honorine, se lève au moment où, la poupe continuant de marcher tandis que la proue s'arrête, le bateau commence à faire un demi-tour sur lui-même; elle chancelle, tend la main pour saisir le bras de son mari, perd l'équilibre, tombe dans la Seine et disparaît sous les eaux.

Duquesnel pousse un cri déchirant; il ne sait point nager.

Mais Paul est un excellent nageur; se précipiter dans le fleuve, plonger, reparaitre avec Honorine, qu'il soutient d'un bras, tandis que de l'autre il fend l'eau, gagner l'île et déposer son précieux fardeau sur la rive, tout cela lui prend moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter.

Duquesnel, redevenu maître du bateau, vient d'aborder; il saute à terre avec Angèle et court à Honorine encore évanouie. Elle rouvre enfin les yeux; elle se jette dans les bras de son mari. Surprise de ne le point sentir mouillé, elle se retourne vivement vers Paul, et s'aperçoit que l'eau ruisselle sur les vêtements du jeune homme. Alors elle fait un mouvement d'effroi :

— Ah! mon Dieu! s'écrie-t-elle.

Et elle se serre contre la poitrine de Duquesnel, comme elle le ferait pour lui demander protection et secours au moment de quelque grand péril.

Cependant le sang-froid lui revient; elle comprend qu'elle ne peut se dispenser de témoigner sa reconnaissance à son sauveur; mais l'embarras, la contrainte, une sorte de répugnance, percent, en dépit de ses efforts, dans les remerciements qu'elle lui adresse.

— Jamais, pensait Duquesnel, à qui n'échappait aucune de ces nuances, non, jamais je n'ai vu une femme pousser aussi loin la haine contre un homme.

Aussi, depuis ce jour, son imagination fut-elle continuellement à la recherche de quelque compensation pour son ami Paul.

— Je l'ai trouvée! fit-il un matin en s'habillant.

C'était une pensée venue comme un éclair; il se

rendit aussitôt à l'appartement de sa femme, et sans prendre la peine de chercher un exorde :

— As-tu, chère amie, des projets sur Angèle?

— Quels projets?

— Angèle a dix-sept ans, elle est jolie, elle est riche; tu aurais pu songer à la marier.

— J'avoue que l'idée ne m'en est pas encore venue.

— Eh bien! elle m'est venue, à moi; nous pourrions d'un même coup assurer le bonheur de ta nièce et nous acquitter d'une dette.

— Explique-toi.

— Voilà le difficile; tu vas encore jeter les hauts cris; et pourtant, plus j'y réfléchis, plus je suis convaincu que Paul est le meilleur mari que tu puisses désirer pour ta nièce.

Mais au lieu de jeter les hauts cris, Honorine se mit à regarder fixement son mari. L'idée qu'il venait d'émettre l'avait vivement frappée, et ce n'était point d'une manière désagréable, car elle répondit avec un son de voix plein de douceur :

— Mon ami, je verrais avec le plus grand plaisir l'exécution de ton projet; cependant je ne voudrais pas engager la main d'Angèle avant d'avoir consulté son cœur. Je désirerais aussi avoir sur ce sujet un entretien sérieux avec M. d'Espis. Je ne te demande que quelques heures; et sois tranquille, si je ne rencontre point d'obstacle, je ne mettrai pas moins d'ardeur à presser cette union que tu pourrais en apporter toi-même.

Duquesnel fut tenté de se croire endormi, tant cette réponse lui paraissait ressembler à un rêve.

— C'est bien, pensa-t-il; la haine enfin n'a pas été assez forte pour étouffer la voix de la reconnaissance.

Honorine, en demandant quelques heures seulement pour terminer toute cette affaire, n'avait point trop présumé de son habileté.

Elle commença par interroger sa nièce : Angèle convint sans peine que M. Paul était un jeune homme d'une tournure distinguée, d'un esprit agréable, d'une complaisance éprouvée, et qu'une femme pouvait, sans s'exposer à de trop grandes déceptions, lui confier le soin de son bonheur.

Vint ensuite le tour de Paul. Cette conférence fut plus longue que la précédente; elle fut aussi plus animée. Le bruit des voix arrivait par moments jusqu'au cabinet de Duquesnel.

Quand Paul sortit de l'appartement d'Honorine, il avait la tête basse et le regard triste.

— Eh mon Dieu! qu'as-tu donc? fit Duquesnel en allant à sa rencontre.

Paul lui serra la main.

— Reçois mes remerciements, mon ami, et prépare-toi à recevoir aussi bientôt mes adieux.

— Qu'est-ce à dire?

— Dans quinze jours le mariage, dans trois semaines le départ pour Cayenne.

— J'aime à croire que tu plaisantes.

— Madame Duquesnel m'a fait comprendre que je ne pouvais abandonner à des mains mercenaires la direction des propriétés de ma femme.

— Ah! c'est Honorine qui a exigé!

Et il se promenait à grands pas, et il se disait à lui-même :

— Voilà le secret de ce facile consentement; elle n'a vu dans ce mariage qu'une heureuse occasion de

se débarrasser de la présence de Paul et de l'envoyer à deux mille lieues. Mais une haine pareille, c'est de l'acharnement.

Puis revenant à Paul :

— Tranquillise-toi, mon ami, je ne veux pas que tu partes; tu ne partiras point.

— Je partirai, reprit Paul d'une voix ferme; les raisons que m'a données madame Duquesnel sont justes; elles m'ont convaincu. Je n'aurais rien promis que ce serait maintenant ma propre volonté qui déterminerait ce voyage, et dans le plus bref délai possible.

Une déclaration si formelle coupait court à toute velléité d'opposition; Duquesnel dut faire de nécessité vertu.

Honorine, jusqu'au jour du mariage, se montra d'une amabilité charmante avec tout le monde, même avec Paul.

Ce fut bien mieux encore après le départ d'Angèle et de son mari : elle avait recouvré sa soumission en toutes choses aux volontés de M. Duquesnel. Celui-ci, enchanté de voir reparaitre la paix et le bonheur bannis trop longtemps du logis, prit le parti de supporter très patiemment l'absence de son ami Paul.

Aujourd'hui madame Duquesnel a quarante-cinq ans; son mari en compte plus de cinquante. Dernièrement ils passaient la soirée en tête-à-tête au coin de leur feu.

— Encore quelques jours, disait Duquesnel, et la présence de ces chers amis égayera un peu notre solitude.

— Je me fais une joie de revoir Angèle.

— Et moi de serrer la main à Paul.

— M. d'Espis sera également le bien-venu pour moi.

— Je suis ravi d'entendre sortir de ta bouche cette parole de paix; s'il faut te l'avouer, je craignais une tout autre déclaration.

— Pourquoi donc? Oh! M. d'Espis peut à présent venir ici tant qu'il te plaira.

— De mieux en mieux! Allons, je vois que si l'absence est mortelle à l'amour, elle a le beau côté de ne l'être pas moins à la haine.

— La haine!... mon Dieu, que vous avez parfois, vous autres hommes, d'étranges manières de juger les choses! et qu'une pauvre femme qui fait son devoir a de mérite, quand elle a tout à combattre, jusqu'à son mari qui devrait l'y aider, et qui passe à l'ennemi!

— Enfin tu ne nieras pas que ta conduite envers Paul n'ait été d'une inconvenance outrée; toujours de la froideur, quelquefois de l'impolitesse; il te sauve la vie, tu le remercies du même air que s'il venait de ramasser ton mouchoir; enfin tu le maries, uniquement pour te donner la satisfaction de l'envoyer à tous les diables. Quel mot dois-je employer, si tu ne veux point que cela s'appelle de la haine?

Madame Duquesnel ne put réprimer un sourire. Après un moment d'hésitation, elle reprit :

— Pourquoi ne te ferais-je pas un aveu qui est aujourd'hui sans inconvénient? M. d'Espis avait conçu pour ta femme une affection plus vive que ne le comportait son amitié pour toi.

Duquesnel ouvrit de grands yeux à cette révélation.

— Et toi? demanda-t-il à Honorine d'une voix où perçait une certaine inquiétude.

— Moi!... Je ne l'aurais pas tant haï... si je l'avais moins aimé.

MOLIÈRE.

LES FOURRURES EN AMÉRIQUE.

La mode des fourrures prend tous les jours plus d'extension en Amérique ; mais c'est à New-York que l'accroissement de la consommation est le plus remarquable.

C'est surtout dans ce genre de commerce qu'on peut dire qu'il y a des marchandises à tous les prix, depuis l'humble parure en peau de lapin, plus répandue qu'on ne se le figure généralement, vu son bas prix de 4 dollar 50, jusqu'à celle de l'aristocratique martre zibeline, qu'on ne peut se procurer à moins de 4,500 dollars. Mais aussi quelles incroyables métamorphoses la fraude ne fait-elle pas subir à la dépouille de tous les quadrupèdes velus ! Au moyen de la sophistication, la peau du rat le plus indigne passera pour avoir appartenu au castor. Que de blanches épaules croient s'abriter sous l'hermine immaculée, qui sont simplement recouvertes de la peau du chat qui naguère encore salissait sa robe de neige dans le charbon de la cuisine !

En Russie, on appelle la vraie martre zibeline « martre de la couronne, » car, de même que l'hermine, elle ne peut être portée que par la famille impériale et la noblesse. Cependant, il nous en arrive tous les ans une certaine quantité achetée par des juifs aux exilés de Sibérie. L'été dernier, la compagnie russo-américaine établie à Silka a expédié beaucoup de fourrures de choix en Amérique, ne voulant pas courir le risque de les voir capturer en les envoyant en Europe.

La plupart des fourrures qui viennent à New-York sont à l'usage des dames. Un quart à peine est détourné de cet emploi. En ce moment, la plus grande activité règne chez les principaux négociants en fourrures, qui se préparent à commencer leurs ventes dans le mois d'octobre. Les maisons les plus importantes se trouvent dans Maiden-Lane ; l'une d'elles a atteint cette année un chiffre d'affaires de 500,000 dollars, dont 200,000 pour le dehors. Dans Water street, il se vend pour plus de 450,000 dollars de fourrures, et dans Broadway, pour 225,000 dollars. Dix établissements au moins font 50,000 dollars et au-dessus, et cinq varient entre 20,000 et 50,000 dollars.

Cette année, le genre des fourrures sera, à peu de chose près, le même que celui de l'année dernière, avec un peu plus d'extension donnée aux fourrures américaines, telles que le vison et l'opossum, ce qui a fait notablement augmenter le prix de ces peaux. La dépouille d'un vison valait autrefois de 30 à 50 cents ; aujourd'hui, on la paye de 3, 50 à 4 dollars ; celle de l'opossum coûtait 25 à 30 cents ; il faut y mettre maintenant 2 dollars 50.

Il est à remarquer que tandis que les dames s'ingénient à trouver le moyen de conserver leurs fourrures, les plus grands établissements n'emploient pas, contre les ravages des vers et autres insectes, d'autre expédient que d'exposer à l'air les marchandises et de les battre tous les vingt ou trente jours.

(*Courrier des États-Unis.*)

BIBLIOGRAPHIE.

LE BONHEUR IMPOSSIBLE, par MADAME CAROLINE BERTON (née Samson). — 1 vol. in-12. *Collection à 4 franc.* Paris, MICHEL LÉVY frères, libraires, RUE VIVIENNE, 2 BIS.

Nous ne saurions mieux commencer cette notice bibliographique, qu'en recommandant à nos lectrices l'œuvre d'une dame, œuvre charmante, et qui suffirait à elle seule pour placer son auteur au rang de nos meilleurs écrivains. On a beaucoup crié contre les *bas bleus*. Il y avait peut-être un peu de jalousie dans les critiques acerbes et exagérées dont on s'est montré si prodigue envers les femmes qui ont osé prendre en main la plume. Plusieurs, on le sait, l'ont tenue et la tiennent encore de manière à prouver qu'en fait d'esprit, d'imagination, de style et surtout de sentiment, les femmes-auteurs peuvent souvent en remonter à leurs confrères barbus. Madame Caroline Berton est de ce nombre. Sous ce titre attrayant, le *Bonheur impossible*, elle déroule à nos yeux un de ces drames vraiment émouvants dont nous avons un peu trop perdu l'habitude. Vous l'analyser, je m'en garderai bien : ce serait vous ôter une partie du plaisir que vous aurez à le lire, bien que là, comme dans toutes les œuvres de la bonne école, l'intérêt ne réside pas dans l'intrigue seule ; on n'a point hâte d'arriver à la fin, parce qu'on est constamment captivé par le charme du style et le fini des détails. On le lit pour en goûter les beautés, autant au moins que pour connaître le dénouement. Le volume finit par une surprise des plus agréables : Une délicieuse nouvelle, *Mort et Vivant*, que vous avez lu peut-être déjà dans le journal *l'Ami de la Maison*, qui en a eu l'étréne, mais que vous relirez encore, je n'en doute point.

LE FLÉAU DU VILLAGE, suivi de LE BONHEUR D'ÊTRE RICHE, par HENRI CONSCIENCE, traduction de LÉON WOCQUIER. 1 vol. *Collection à 4 franc* de MICHEL LÉVY frères, 2 bis, rue Vivienne.

A peine est-il besoin d'insister sur le mérite d'un livre dû à la plume d'un écrivain dont le nom est entouré, parmi nous comme parmi ses compatriotes, d'une célébrité si légitime. Moraliste pur, observateur ingénieux et bienveillant, esprit élevé, conteur spirituel, Henri Conscience ne peut, ce me semble, être mieux comparé qu'à notre illustre et regrettable Emile Souvestre. Ses romans sont aussi de ceux dont la lecture est bienfaisante autant qu'agréable, et ne laisse jamais après elle qu'une douce et consolante impression. Le *Fléau du village* est une histoire simple,

touchante et dramatique à la fois. Dans le *Bonheur d'être riche* (*Bonheur* est mis ici par antiphrase), l'auteur nous peint les aberrations et les souffrances auxquelles sont exposés ceux qu'un caprice de la fortune jette à l'improviste du travail dans l'oisiveté, d'une humble chaumière dans un hôtel splendide. Entre ces deux nouvelles je serais fort embarrassé d'exprimer une préférence. Ce sont deux bijoux d'égale valeur enchâssés dans le même cadre.

LES SAVANTS ILLUSTRES DE LA FRANCE, par M. ARTHUR MANGIN. 4 beau vol. grand in-8°, imprimé et relié avec luxe et orné de douze sujets lithographiés. Paris, P.-C. LEHUBY, éditeur, 55, rue de Seine-Saint-Germain.

C'est un difficile problème que celui du mélange harmonieux de l'agréable à l'utile. Horace le recommandait avec raison aux écrivains comme le but vers lequel devaient tendre leurs efforts, et le moyen assuré de conquérir tous les suffrages. Pourtant il en est peu qui aient su l'atteindre. Beaucoup cherchent à plaire, à émouvoir, et pour cela tous procédés leur sont bons, non-seulement la fiction, mais le faux, le maniéré, le hideux même. — D'autres se proposent d'instruire et de moraliser : ils deviennent pédants et ennuyeux. M. A. Mangin nous semble avoir résolu le problème en évitant l'un et l'autre écueil, et nous ne doutons pas que son livre ne soit universellement goûté. Ce livre est spécialement écrit pour la jeunesse ; mais ce n'est pas une lecture que les grandes personnes doivent dédaigner, tant s'en faut : et ce nous semble être là encore un mérite assez peu commun. Heureusement inspiré dans le choix du sujet, l'auteur a fait preuve, dans la conception et dans l'exécution, d'un véritable talent. Il n'a fait ni de la biographie aride à la façon des dictionnaires, ni de la fantaisie soi-disant historique comme quelques auteurs trop enclins à appeler leur imagination au secours de leur érudition en défaut. Scrupuleux observateur de la vérité, M. Mangin a su y trouver tous les éléments du plus vif intérêt. Un récit animé, pittoresque, un exposé clair, simple, facilement intelligible, des travaux et des découvertes de ses héros, — une appréciation sobre, nette et profonde de leurs idées et de l'influence qu'elles ont exercée ; du savoir, de l'esprit, de la verve, un style sobre et coloré tout à la fois, voilà ce qu'on ne rencontre pas partout et ce qu'on trouvera dans le livre de M. Mangin. Son œuvre, à la fois scientifique et littéraire, est du petit nombre de celles qu'on peut recommander avec assurance à tout le monde, avec la certitude de donner un conseil dont, après l'avoir suivi, personne ne saura mauvais gré au conseiller.

X. V.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Les plaisirs de l'hiver commencent par une fête de bienfaisance, c'est un bal au profit des pauvres qui aura lieu dans la salle de l'Opéra. Madame Céleste Ladraque a exécuté pour cela des toilettes ravissantes de fraîcheur et de bon goût, comme tout ce qui sort de ses ateliers. Je citerai une robe de moire antique blanche. Les côtés sont garnis de dentelle, deux rangs posés en long mais séparés de trente centimètres. Le pied de chaque rang est couvert d'une ruche de ruban: entre ces deux

ranes, une autre ruche serpente en zigzag et au milieu des festons qu'elle forme, il y a des nœuds de ruban moiré. Le corsage est plat, à pointe derrière et devant. Une riche berthe de dentelle avec plusieurs nœuds de ruban, trois devant, un derrière, et trois bouclettes sur chaque épaule lui sert d'ornement. Cette robe est excessivement ample et fait la traîne d'une manière assez prononcée.

Les manches sont à bouffants, d'où s'échappe une dentelle.

Une autre robe est en tarlatane bleu de ciel brodée en blanc. Il y a quatre volants à la jupe. Au corsage, trois rangs de garnitures semblables aux volants forment berthe.

Les manches se composent de trois garnitures.

Ici j'ouvre une parenthèse, pour vous dire qu'en général tous les corsages de robes de bal ou de soirée seront ornés, les uns de berthes, les autres de draperies. Maintenant, je continue mes descriptions.

Voici une robe en crêpe rose, à double jupe, charmante dans sa simplicité.

Le tour de ces jupes est simplement ourlé. Celle de dessus est parcourue du haut en bas par des ruches de crêpe étroites, deux doigts de large environ, qui figurent des dents de feston. Cet arrangement produit un grand effet.

Le corsage est de même entouré de ruches qui couvrent une berthe de crêpe.

Les manches bouillonnent légèrement, une ruche s'y trouve placée de même qu'à la jupe.

Une robe en tarlatane jonquille était aussi bien jolie. Le corsage est drapé devant et derrière. Tout du long, au milieu, il y a une bande de velours noir. La jupe est garnie de quatre volants bordés en velours, et des espèces de pattes semblables sont posées de place en place. Aux manches, il y a un gros bouffant et deux petits volants en harmonie avec les autres.

Cette robe a un cachet fort original.

Je ne dois point oublier une robe de tulle blanc, avec dessous de satin, toute garnie de fleurs et de ruban posés sur les côtés; c'est ce que l'on nomme robe à pentes. Il paraît que ce genre nouveau aura la vogue, pour toilette de bal comme à la ville.

Il y avait encore, chez madame Céleste Ladraque, un grand nombre de robes en étoffes de soie fort belles, mais dont la description me mènerait trop loin. Je tenais à donner ces premiers détails sur les toilettes de bal, parce que nous voici à l'époque où l'on s'en occupe sérieusement.

Les confections de la maison Delisle sont d'une élégance indescriptible, et les jolis modèles que je vous ai déjà signalés ont une vogue extrême. Le manteau-châle, en velours, a été adopté dès son apparition par toutes nos grandes dames. Quant aux manteaux en draps de fantaisie, ils font de délicieux négligés.

Pour grande toilette, les robes à volants de velours et effilés, sont ce que l'on peut choisir de plus magnifique. Viennent ensuite les robes à volants chenillés; celles mé-

daillons, à volants et bouquets; les étoffes à rayures transversales, aussi en velours, formant relief sans volants. Puis une foule d'autres dispositions, soit très riches, soit plus simples, mais toutes charmantes et dignes du somptueux sanctuaire qui les recèle. La maison *Delisle* ne s'endort pas sur ses nombreux succès. Elle veut rester à la hauteur de la brillante réputation qu'elle s'est faite, et pour cela elle nous offre sans cesse tout ce qui se crée de plus merveilleux en étoffes, cachemires et fantaisies élégantes.

A propos des toilettes de bal, je dois vous rappeler les fleurs de madame de *Laere*, ainsi que ses coiffures nouvelles, pour théâtre et soirée, qui sont si pleines de grâce et de coquetterie. Avec elles on est jolie quand même! Et comment cela ne serait-il pas? Madame de *Laere* met un tact exquis dans le choix de ce qui convient à chaque physionomie. L'une portera la résille grecque. L'autre un mélange de plumes et de blonde. Puis viendront les coiffures en fleurs, celles avec velours et perles enrichies de dentelle d'or, enfin rien ne sera oublié de ce qui peut embellir et charmer les regards. Visitez, mes gracieuses lectrices, le joli magasin de madame de *Laere*, et vous verrez que ces éloges sont bien mérités.

Les casaque longues ont décidément la vogue. Celles en drap se mettent pour négigé. Les autres, en velours ou en moire antique, conviennent pour toilette de ville plus élégante. Quelques-unes des dernières sont ornées de guipure ou de dentelle noire; celle de Cambrai est souvent choisie de préférence, parce que la modicité de son prix la met à la portée de toutes les bourses. M. *Ferguson* aîné, qui seul fabrique ce genre de dentelle, est parvenu à lui donner un tel degré de perfection, que nos plus grandes dames n'hésitent point à l'employer. Les dessins, copiés fidèlement sur ceux des dentelles de Chantilly, sont d'une magnificence extrême. Fabriquées avec les plus belles soies cuites, ces dentelles ne laissent non plus rien à désirer pour la souplesse et la régularité du travail, et comme elles coûtent de six à dix fois moins que les autres, en produisant le même effet, on s'empresse de les choisir. D'autant plus que les dentelles s'emploient aujourd'hui en profusion, les garnitures étant multiples et qu'alors, pour être à la mode, il faudrait se résigner à dépenser des sommes énormes. Ces raisons font que la dentelle de Cambrai a maintenant une vogue immense.

La de telle *Lama* qui se fabrique aussi chez M. *Ferguson* aîné, est charmante et d'une solidité à toute épreuve. Elle s'emploie avec un grand succès cet hiver pour garnitures de confections et mantelets de soirée. Les dessins en sont fort beaux, et le tissu est d'une souplesse si grande que rien ne peut le chiffonner. Cette dentelle prendra rang après celle de Cambrai, et établira une nouvelle nuance dans le prix que l'on veut mettre à cet ornement. C'est une création heureuse.

Tout ce qui concerne la lingerie est toujours d'une excessive recherche, et, pour s'en convaincre, il suffit de visiter le magasin de mademoiselle *Anna Loth*. Ici l'on voit des bonnets charmants, la des sous-manches d'une élégance exquise; des cols et des fichus de fantaisie à faire envie à toutes les femmes qui tiennent à ce qui porte le cachet de la véritable distinction, enfin des chefs-d'œuvre de grâce.

Je puis vous affirmer aujourd'hui que les canezous blancs en mousseline, et noirs en tulle, se porteront encore.

Les sous-manches ne perdent en rien de leur volume. On y fait d'énormes bouffants, qui parfois surmontent un poignet serré, ou bien deux hauts volants de dentelle.

Pour demi-toilette, il y en a de charmantes en mousseline brodée avec revers mousquetaire.

Pour négigé, le jaconas brodé au plumetis, quelquefois

en couleur, est assez généralement ce que l'on préfère.

Que dirons-nous des merveilles renfermées dans le brillant magasin de madame *Alphonsine*? Comment décrire ces chapeaux ravissants, sur lesquels se jouent avec tant de grâce les plumes, la blonde et les perles? car ce dernier ornement vient d'être ajouté à nos coiffures de ville par l'habile créatrice à laquelle nous devons déjà un si grand nombre de suaves innovations. Rien n'est plus joli, plus élégant que les nouveaux modèles qu'elle nous offre.

J'ai remarqué, parmi eux, beaucoup de chapeaux en velours moucheté. La plupart sont ornés de plumes ou de fleurs en velours. Les chapeaux de crêpe se font pour le soir; on y mêle aussi des ornements en velours. Quant au fameux chapeau rond Louis XV, madame *Alphonsine* lui donne une tournure si fièrement aristocratique, qu'il plaît à toutes les dames de haut rang. On l'adopte au théâtre et en voiture, mais il ne se montre point à pied comme un vilain. Je ne crois pas qu'il s'y hasarde, du moins cet hiver. Au printemps nous verrons.

Je vais maintenant vous parler d'une mode nouvelle, et d'un grand artiste qui l'a mise tout à fait en faveur. La mode, c'est de porter des bijoux en cheveux. L'artiste habile se nomme *Lemonnier*. Vous avez déjà bien entendu parler de lui, n'est-il pas vrai? L'exposition de l'industrie nous a montré ses chefs-d'œuvre, son beau magasin est connu de tout Paris.

Il faut être abandonné de tous pour ne pas porter des bijoux en cheveux, n'avoir ni ami ni famille, et partant point de souvenirs. Sinon, on est si heureux de conserver sans cesse, et de caresser du regard la boucle soyeuse détachée d'une tête chérie, et cela sous mille formes diverses, car M. *Lemonnier* ne connaît rien d'impossible. Il va même jusqu'à enclaver le diamant et les pierres fines dans les cheveux. Ce qui fait que ses bijoux ayant acquis la suprême élégance, sont admis aujourd'hui comme complément des plus grandes toilettes.

On verra chez lui des bracelets splendides, des peignes, de jolies garnitures de devant de corsage; puis enfin, pour éviter ici une trop longue nomenclature, tout ce qui s'exécute en bijoux ordinaires. Je dirai plus, c'est qu'à part les bijoux, j'ai vu chez *Lemonnier* un poignard, un chapelet, des flacons, un mouchoir même, entièrement en cheveux! Si je vous cite ces objets particuliers, c'est pour vous prouver jusqu'où M. *Lemonnier* pousse l'art dans son genre de travail. Aussi sa réputation s'étend partout, et il n'y a pas de jour qu'on ne lui adresse des cheveux à transformer, soit de la province, soit de l'étranger.

Je vous engage à prendre bonne note de cela et à faire comme tout le monde.

Nous insistons de nouveau sur les avantages que la maison de commission *Lussalle* offre aux personnes éloignées de Paris. On sait, par expérience, qu'elle se charge de faire exécuter les travaux les plus difficiles et qui demandent à être surveillés avec une certaine intelligence, et c'est souvent par ce motif que l'on craint de s'adresser à elle pour les objets tout à fait ordinaires. Aussi répétons-nous aux personnes qui auraient cette crainte, que la maison de commission *Lussalle* exécute les commandes les plus simples et de la plus minime valeur avec le même soin que celles qui sont plus importantes. Son titre de maison de commission prouve assez qu'elle se charge de l'acquisition de toute espèce d'objets.

On n'a à craindre en s'adressant à elle aucune augmentation de prix, puisqu'elle achète toujours à la source même, en se contentant pour bénéfice de la simple remise du producteur au commissionnaire.

Madame Juliette LORMEAU.



DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 480.

TOILETTE DE DINER. — Coiffure en cheveux à doubles bandeaux. Un cordon de turquoises passe sur les bandeaux plats.

Robe en popeline bleue garnie de turquoises, de ruban de taffetas bleu et de dentelles en point d'Alençon.

Corsage montant plat, sans basque devant, mais avec un petit *caraco* qui part de la couture de côté et s'arrondit derrière.

A chaque côté du corsage, il y a un double châle en ruban légèrement froncé et se diminuant à la taille, où il croise et retombe de chaque côté formant *barbes*. Sur ce ruban se trouve un rang de dentelle qui se continue sur les pans. Un rang de turquoises est au milieu de ces barbes et monte sur la couture du *châle*. Ce châle redescend derrière formant la pointe, et le rang du bas retombe sur la naissance du *caraco*, lequel *caraco* est lui-même recouvert d'une dentelle.

La manche est à cloche formant des plis dans l'épaulette. Elle est garnie, au bas, d'un volant en ruban recouvert d'une dentelle avec un rang de turquoises comme au châle. Une sous-manche en dentelle retombe sur le bras.

Le devant du corsage et de la jupe est garni de nœuds en ruban.

Une dentelle, après avoir formé le col, redescend en jabot flottant sur toute la longueur.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau Clarisse-Harlowe en velours marron, orné de dentelle noire, d'une plume marron avec fleurs bleu de Chine dessous et brides très longues en taffetas marron.

Ce chapeau se coupe comme une *capeline* ronde avec un fond de tête faisant à peine saillie, et séparé seulement de la passe par un rouleau de velours, auquel est cousu un volant de dentelle noire qui couvre la passe, et qui est relevé sur le fond du côté où est la plume. Ce volant est couché sur le velours et très légèrement *badiné*.

Le côté droit de la passe est relevé en retroussis, l'autre côté retombe naturellement. Vu de profil, ce chapeau forme tout à fait le bateau renversé.

Une longue plume est couchée entre la forme et le retroussis du côté, et elle vient s'enrouler sur le bord en arrière.

Une dentelle noire est cousue au bord et tout autour de la passe.

Deux longues brides retombent en arrière.

Une touffe de fleurs garnit les côtés dessous.

De longues épingle, ou bien une mentonnière en ruban étroit ou une ganse en caoutchouc, maintiennent cette coiffure.

Robe à tunique en moire antique noire garnie de bandes de martre zibeline et de boutons en passementerie avec jais.

Le devant du corsage et le devant de la tunique sont taillés d'un seul patron, c'est-à-dire sans couture à la taille.

Ce devant est composé d'un lé de moire antique qu'on replie dans le milieu sur toute la longueur, et sous lequel est l'ouverture du corsage. Ce patron, de devant à la couture, a 4 centimètres de l'épaule, il creuse sur les côtés sans pièces. A l'exception du devant, la jupe de la tunique forme sur les côtés et derrière de gros plis ronds. Mais les côtés et le dos du corsage sont taillés en basquine très petite (2 centimètres sur les hanches et 10 centimètres de pointe derrière), et cette petite basque cache la naissance des plis de la jupe.

La manche a 47 centimètres de long derrière, 29 de long en dedans du bras, et 63 centimètres de tour dans le bas. Elle est *montée* à l'épaulette en formant trois plis creux.

Une bande de martre, ayant 6 centimètres de large sur l'épaule, part du derrière du dessous de bras, descend sur la couture des côtés en se réduisant à 3 centimètres à la taille, et descend sur la couture du lé de devant, sur la tunique, ayant 8 centimètres dans le bas.

L'écart uni, devant à la taille, n'a en tout que 5 centimètres d'une bande à l'autre, de manière à dégager la taille.

La manche a une bande de martre de 7 centimètres.

Une bande de martre de 12 centimètres garnit la deuxième jupe au bas.

Un rang de boutons riches, gradués de grandeur, garnit le devant de la tunique.

Col en dentelle.

Sous-manches bouffantes en tulle, avec un gros nœud de couleur, garnies d'une dentelle sur le poignet.

LE BAL.

Cette fête est pour vous comme une aube étoilée !
VICTOR HUGO.

Ah ! qu'il est beau, le bal ! quand la valse enivrante
Tourbillonne, entraînant les femmes et les fleurs ;
Quand partout du plaisir la fièvre délirante
Fait rayonner les fronts et palpitier les cœurs !

La vie alors, pour nous, n'a point d'heures amères ;
Heureux, on s'abandonne à ses enchantements,
Et mollement bercé par de douces chimères,
L'esprit flotte égaré dans des rêves charmants.

On perd le souvenir des chagrins de la veille,
On n'a pas de souci de ceux du lendemain,

Car la joie étourdit et la douleur sommeille,
Dès qu'un peu de bonheur luit sur notre chemin.

Allez, jeunes beautés, à la valse légère
Déployant vos attraits, vives, élanchez-vous !
Le plaisir n'a qu'un temps, et la veillesse austère
Trop tôt vient nous ravir les moments les plus doux.

Voyez, voyez au loin dans la ronde bruyante,
Cette foule formant cent groupes enchanteurs ;
Ah ! qu'il est beau, le bal, quand la valse enivrante
Tourbillonne, entraînant les femmes et les fleurs !

Madame Juliette LORMEAU.



LE CHARPENTIER DE SAARDAM.

NOUVELLE HISTORIQUE (1697)



Puisse le vaisseau dont cet arbre va former la quille être le premier élément de la puissance maritime de la Russie!

CHAPITRE PREMIER.

L'ÉTRANGER.

— Comment ! vous voilà encore ? demanda d'un ton de mauvaise humeur maître Boerstok, l'un des meuniers les plus achalandés de Saardam, en apostrophant de sa grosse voix deux enfants qui ce jour-là montaient pour la troisième fois l'échelle de son moulin. Ma foi, vous faites comme s'il ne vous restait plus une bouchée de pain à la maison, bien que je sache parfaitement le contraire. Car votre père est un honnête et vaillant ouvrier, qui n'a pas l'habitude de dépenser en plaisirs ni de boire, dès le dimanche ou le lundi, le salaire de la semaine, mais qui l'économise sagement. Aussi dites-moi, je vous prie, pourquoi vous êtes si pressés d'avoir vos deux minots de farine ?

A cette question, la jeune fille, qui portait une hotte sur le dos, abaissa timidement les yeux sur son

tablier qu'elle froissait entre ses doigts en gardant le plus profond silence. Au contraire, son frère fixa ses grandes prunelles brunes sur le meunier majestueusement coiffé d'un bonnet de coton dont la mèche lui retombait sur l'épaule, et lui répondit en souriant :

— C'est que, voyez-vous, maître Boerstok, c'est nous qui avons glané et battu les épis. Voilà pourquoi nous sommes impatients de manger le pain fait du blé que nous avons cultivé nous-mêmes.

— C'est-à-dire que vous avez glané vous-mêmes, repartit le meunier. Du reste, ce pain-là, on le mange avec le plus d'appétit. Mais comment se fait-il que vous n'ayez laissé moudre votre blé qu'au moment où la nouvelle moisson est près d'être mûre ?

— Quant à cela, maître Boerstok, en voici la raison, répliqua l'enfant. Notre père a dit que, si nous attendions jusqu'à présent pour manger notre pain à nous, nous en garderions meilleur souvenir, et qu'à la moisson prochaine nous mettrions plus de zèle à glaner nos gerbes.

— Par tous les boutons de ma veste, votre père est un homme de grand sens, il faut en convenir, exclama le meunier. Eh bien, mes enfants, attendez une petite demi-heure seulement, et vous aurez votre farine.

Ayant dit ces mots, il s'avança rapidement jusqu'au pied de l'escalier qui conduisait à l'étage du coffre aux meules, et cria en haussant la voix :

— Holà! Peters! grand paresseux, tu n'entends donc pas la clochette? Remplis la trémie, et vite, sinon j'irai te graisser les épaules.

A cette apostrophe impérative, le garçon meunier retira vivement la tête de la petite fenêtre par laquelle il regardait dans la rue; et, soulevant un sac de blé dont il versa la moitié dans la trémie afin que les meules eussent leur pâture :

— Hé! maître, s'écria-t-il, faites-moi donc le plaisir de regarder un moment dans la rue. Voyez donc le singulier apôtre que voilà planté devant les ailes du moulin, et si près, ma foi, que, s'il n'y prend garde, elles vont lui administrer une fameuse chiquenaude. Ne dirait-on pas qu'il veut avaler toute notre mécanique? Et puis quel bizarre accoutrement! Des grègues fabuleuses qui lui descendent sur les mollets et qui sont toutes froncées à la ceinture; un justaucorps serrant et dépourvu de basques, mais garni d'une multitude de petits boutons luisants; enfin, pour couvre-chef, une sorte de pot à quatre faces, d'où pend de côté un sac de velours. Oh! c'est évidemment quelque Chinois ou quelque Japonais, que le capitaine Witser nous a amené des Indes avec son dernier chargement de porcelaine.

Le meunier, heureux de trouver dans cette apparition inattendue un motif qui fit diversion à la monotonie ordinaire de son existence, se hâta de mettre le nez à la fenêtre, et reconnut que Peters avait dit vrai.

Un tableau aussi étrange que pittoresque se déroulait aux regards dans l'immense horizon qu'on apercevait du haut de la butte au sommet de laquelle était juché le moulin de maître Boerstok. En effet, sur les légères éminences qui ondulent immédiatement au nord du bourg de Saardam, s'élevaient plusieurs centaines de moulins à vent, dont les ailes, mises en mouvement par la brise marine, tournaient sans relâche, et qui servaient les unes à moudre du blé et à scier du bois, du marbre et de la pierre, les autres à faire de l'huile, à fabriquer du tabac, de la céruse, du tan et du papier. Ce tableau, si singulièrement animé, avait pour arrière-plan au sud la vaste et calme nappe d'eau que le golfe de l'Y, appendice du Zuyderzée, prolonge de l'est à l'ouest, et laissait entrevoir, sur un plan plus rapproché, les chantiers si actifs et si nombreux qui se trouvaient établis au confluent de l'Y et de la petite rivière de Zaan, d'où le bourg de Zaandam ou Saardam tire son nom.

Cependant le meunier ne fit aucune attention à ce spectacle, vraiment unique pour ceux qui le verraient une première fois, mais auquel il était depuis longtemps habitué et dont il ne comprenait pas le caractère étrange et tout à fait original. Ce qui attirait exclusivement ses regards, c'était un jeune homme qui se tenait debout au pied du moulin, et qui, la bouche béante et les yeux ouverts tout larges, suivait le mouvement des ailes avec une attention dont rien ne semblait pouvoir le distraire. Son attitude était celle d'un fou, ou celle d'un homme qui cherche à se rendre

compte d'une mécanique dont les agents lui sont inconnus. Maître Boerstok ne sut s'il fallait le prendre pour l'un ou pour l'autre. Aussi ne put-il résister au désir de connaître à qui il avait affaire et d'entamer une conversation avec l'étranger.

— Hé! mon ami, lui cria-t-il, faites bien attention; car vous pourriez recevoir une croquignole qui compterait pour deux. Les ailes de mon moulin ne badinent pas lorsque le vent les met de mauvaise humeur, bien que d'ordinaire elles soient incapables de faire le moindre mal à un enfant.

A ce charitable avertissement l'inconnu leva brusquement les yeux vers la fenêtre où se trouvait le meunier. Il porta en même temps la main à son bonnet, le poussa, en guise de salut, sur l'oreille gauche, et répondit avec un accent qui trahissait un étranger :

— Dites donc, maître meunier, quel est le prix d'un moulin comme le vôtre?

— Ma foi, répartit Boerstok, on n'achète pas le chat dans le sac. Entrez donc, et examinez la chose d'abord.

Sans faire ni un ni deux, l'étranger monta l'échelle et se trouva dans le moulin. Une hache et une équerre qu'il portait sur l'épaule droite l'eussent fait prendre plutôt pour un charpentier que pour un meunier. Dès le moment qu'il eut mis le pied dans l'intérieur, il eut l'air de ne plus faire attention à maître Boerstok, ni à Peters, ni aux deux enfants, qui tous cependant le regardaient d'un air interrogateur et avec la plus vive curiosité. C'est qu'il était entièrement absorbé par l'examen de l'étrange mécanique en présence de laquelle il se trouvait. Rien n'échappa à ses yeux. Au premier étage, il examina tous les détails du blutoir, il mesura la pièce de bois sur laquelle tournait le moulin, et les proportions de la huche posée sous les meules et destinée à recevoir la farine. À l'étage suivant, il prit un dessin du coffre aux meules, de la trémie et de la lanterne. Enfin, au troisième étage, il étudia les fonctions si diverses, mais si parfaitement combinées, de l'arbre, des ailes, du rouet, du cercceau qui l'embrassait pour le lâcher ou l'arrêter, et enfin de l'engin qui servait à tirer le blé et qui empruntait au rouet son mouvement. Il avait parfaitement compris le jeu de l'étrange machine, et tracé sur son calepin un croquis de chacune des parties dont elle se composait. Alors seulement il parut se rappeler que le moulin avait un maître et qu'il se trouvait, lui, en présence du propriétaire.

— Eh bien, dit-il en répétant la question qu'il avait déjà adressée en plein vent à maître Boerstok, à quel prix tout cela peut-il revenir?

— Cela dépend de l'occasion, répondit le meunier qui comptait sur une bonne aubaine en vendant son moulin à l'étranger. Voyons, voulez-vous faire une excellente affaire?

— Certainement.

— Tenez, continua Boerstok avec un air de bonhomie simulée, je vous cède le tout pour quinze cents florins, c'est-à-dire la moitié de ce que cela vaut.

— Permettez, répliqua l'inconnu; mon intention n'est pas d'acheter votre moulin; je veux seulement savoir au juste ce qu'en peut coûter un semblable. Je ne suis pas meunier, moi. Je suis charpentier de ma profession, et je suis venu pour travailler dans quelque bon chantier de construction à Saardam.

Ces paroles tombèrent sur maître Boerstok comme un seau d'eau glacée. Elles dissipèrent en un instant l'espoir dont il s'était bercé jusqu'alors de vendre son moulin au double du prix qu'il valait. Aussi resta-t-il pendant quelques secondes comme foudroyé. Probablement n'eût-il plus regardé l'étranger que comme un mauvais plaisant et l'eût-il mis impoliment à la porte, s'il n'avait tenu à savoir à quel bizarre personnage il avait affaire. Déchu des illusions qu'il s'était faites sur un lucre déjà réalisé d'avance dans son esprit, il voulut au moins satisfaire sa curiosité. Il fit donc bonne mine à l'inconnu, et reprit, en étouffant un soupir que lui arracha le désenchantement dont il venait d'être victime :

— Ainsi vous êtes charpentier ?

— Oui, et je voudrais travailler ici. Pourriez-vous me dire quel est le meilleur constructeur de vaisseau qu'il y ait à Saardam ?

— Le meilleur ? mais c'est maître Blondwyk ; il n'y a qu'une voix là-dessus, répartit Boerstok. Du moins c'est lui qui a le plus d'ouvrage et les compagnons les plus habiles.

— Et où demeure-t-il ?

— Tenez, les enfants que voici doivent précisément passer devant sa porte. Ils vous montreront la maison de Blondwyk, dont leur père est le chef compagnon.

En disant ces mots, le meunier ferma un petit sac de farine que son aide venait de remplir, le posa sur la hotte de la jeune fille et tendit la main pour recevoir la mouture. Le jeune garçon y glissa quelques sous, et il se disposa, de même que sa sœur, à descendre l'échelle et à regagner la maison.

En ce moment, maître Boerstok s'aperçut qu'il avait fait une faute énorme ; car, les enfants s'en allant, l'inconnu devait lui échapper aussi, et sa curiosité restait, comme on dit, le bec dans l'eau. Aussi voulut-il réparer la bévue qu'il venait de commettre, et s'adressant aux enfants :

— Pas si vite, mes amis, pas si vite, s'écria-t-il, vous allez tomber par terre. D'ailleurs, vous pouvez bien attendre une minute. Car le brave compagnon que voilà a peut-être encore besoin de quelques renseignements.

— Non, je vous remercie, lui dit l'étranger. Je sais maintenant tout ce que je désirais savoir.

Le meunier était sur des charbons ardents. Après un premier désappointement, il ne voulut pas en avoir un second. Il brusqua donc l'aventure, et posa à brûle-pourpoint cette question à l'inconnu :

— Vous venez de bien loin, je parie.

— Oui.

— Vous êtes Suédois peut-être ?

— Non.

— Ou Polonais ?

— Non.

— Parbleu ! de quel pays êtes-vous donc ? vous portez un costume si singulier...

— Que voulez-vous ? c'est le costume que l'on porte dans mon pays. Sur ce, que le bon Dieu vous ait en sa sainte garde.

L'étranger n'ajouta pas une syllabe. Il porta de-rechef la main à son bonnet, et suivit les deux enfants qui venaient de descendre l'échelle et s'acheminaient vers le centre du bourg.

Maître Boerstok n'en pouvait plus. Il étouffait. Il

eût volontiers lancé quelque gros lardon à l'indiscrètement questionneur qui semblait être venu simplement se gausser un peu de lui. Mais il se borna à murmurer entre ses dents :

— Ma foi, voilà une merluche soignée, ou je ne m'y connais pas. Il vous étourdit de questions, et, sa curiosité satisfaite, il reste muet comme un poisson et s'en va. Qu'il s'avise de revenir, et je lui ferai son compte.

CHAPITRE II.

LA VISITE A MAITRE BLONDWYK.

Les enfants couraient avec leur charge de farine comme s'ils l'avaient volée. Déjà dans leur esprit ils la voyaient transformée en pâte, façonnée en pain, cuite à point, et frottée d'excellent beurre. Avec quelle joie ils voyaient couper en énormes tranches ce délicieux pain de froment ! Avec quelle joie plus grande encore ils mangeaient ces grosses et succulentes tartines ! Perrette avec son pot au lait ne faisait pas de rêves plus charmants que ceux de nos jeunes amis.

— A la moisson prochaine, disait le petit garçon à sa sœur, nous glanerons avec plus d'ardeur encore. Vois-tu, chère Anna, il faut que nous ayons assez de gerbes pour obtenir au moins un demi-boisseau de farine. Puis nous demanderons au père qu'il nous fasse à chacun un petit fléau, afin que nous puissions battre le blé, comme font de vrais laboureurs, au lieu de nous servir de baguettes qui sont difficiles à manier et qui laissent la moitié des graines dans les épis.

La jeune fille, intimidée par la présence de l'étranger qui venait précisément de les rejoindre, ne répondit point. Mais, en ce moment, elle se sentit un peu fatiguée par le fardeau qu'elle portait. Elle reposa donc sa hotte sur un tas de planches qui étaient rangées au bord de la route et auquel elle s'adossa avec une grande précaution. Elle voulait simplement s'arrêter pendant quelques minutes pour reprendre haleine. Mais son frère lui dit :

— Anna, passe-moi la hotte ; car c'est mon tour à la porter maintenant, puisque nous voici arrivés à mi-chemin.

— Un instant, mes enfants, interrompit le compagnon charpentier en passant la hache et l'équerre sur son épaule gauche et en saisissant de la main droite le sac de farine qu'il tira de la hotte comme si c'eût été une plume. Un service en vaut un autre. Vous allez me montrer la demeure de maître Brondwyk, et je porterai ce sac jusqu'à la vôtre. Comment s'appelle votre père ?

— Notre père ?... Son nom est Wydeman, répondit le garçon.

— Et toi, mon ami, comment t'appelles-tu ?

— Je m'appelle Willem, et ma sœur, Anna.

Le ton familier que l'inconnu venait de prendre enhardit la pauvre Anna, qui, lui montrant tout le côté droit de ses grègues de velours blanchi par le sac qu'il tenait à la main, lui dit :

— Mais regardez donc, vous allez avoir l'air d'un meunier.

— Cela n'est rien, répliqua l'étranger ; un coup de brosse et il n'y paraîtra plus.

Tous trois se remirent en route, et bientôt ils atteignirent la maison du constructeur.

— C'est ici que demeure maître Blondwyk, dit Willem en montrant une habitation d'une apparence assez modeste, mais entretenue avec une propreté qui faisait plaisir à voir, garnie de volets verts et peinte à l'huile en gris-perle depuis le seuil jusqu'au sommet du pignon.

— Merci, mes amis, répondit l'inconnu en remettant avec soin le sac dans la hotte, dont le jeune garçon s'était ajusté les bretelles. Adieu maintenant, ou plutôt au revoir; car nous nous reverrons.

Maître Blondwyk, l'honnête charpentier de marine, était précisément chez lui. C'était un homme petit de taille, mais d'une corpulence réellement exagérée. Il avait la tête ronde comme une boule, le visage fleuri comme une pomme d'api, et le menton disposé en trois étages. Pour surcroît de prospérité, il était orné d'un ventre qui faisait dire souvent à quelques autres maîtres constructeurs de Saardam qu'ils avaient pour confrère un tonneau porté sur deux jambes. Naturellement il n'y avait que les envieux qui parlassent de la sorte; car maître Blondwyk était, au fond, le meilleur homme du monde, la probité même et l'ordre incarné.

Il était assis à une vaste table sur laquelle on voyait des compas, des équerres, des crayons, des plans de constructions navales, des épures, des devis, des calculs, des papiers de toute nature. Seulement à sa droite un espace était réservé à une certaine quantité d'objets qui n'avaient rien de commun avec la science qu'il pratiquait ni avec l'industrie qu'il exerçait. Il y avait d'abord une espèce de petite étagère de bois sur laquelle étaient disposées une demi-douzaine de pipes de terre cuite, bourrées à pleine gueule et pourvues chacune d'un tuyau qui pouvait avoir au moins une demi-aune de longueur. Il y avait ensuite un bougeoir de cuivre rouge, qui était d'un poli assez irréprochable pour qu'une fée eût pu s'en servir en guise de miroir, et dans lequel brûlait un morceau de bougie. Tout à côté, vous eussiez aperçu un paquet de petites bandes de papier qui, roulées en spirale, devaient sans doute servir à allumer les pipes. Mais ce qui vous eût frappé surtout, c'était un cruchon de grès, ventru, trapu, coiffé d'un gros bouchon de liège et accompagné d'un énorme verre à bière, à demi rempli d'une liqueur aussi transparente que de l'eau, mais dont le parfum âcre trahissait un produit des distilleries de Schiedam.

Au moment où le compagnon charpentier dont nous avons fait la connaissance au moulin de maître Boerstok entra dans la chambre du constructeur, il trouva celui-ci enveloppé d'un épais nuage de fumée. Il se fut à peine engagé dans cette atmosphère, qu'il se sentit pris à la gorge et saisi d'un accès de toux qui lui ôta presque la voix. Cependant cette quinte ne l'empêcha point de répéter, en se présentant devant maître Blondwyk, la manœuvre qu'il avait fait faire à son bonnet en présence du meunier, c'est-à-dire qu'en manière de salut il le tira simplement sur l'oreille gauche.

Ce singulier témoignage de politesse ne surprit pas médiocrement le constructeur, qui ouvrit tout larges ses petits yeux gris et dont le visage revêtit l'expression d'un étonnement presque voisin de la colère. Mais le brave homme maîtrisa bientôt ce premier mouvement, écarta de ses lèvres à une distance de cinq ou six pouces le bout du tuyau de sa pipe, et, regardant fixe-

ment l'étranger, lui dit avec un flegme tout à fait hollandais :

— A bas le bonnet !

L'inconnu obéit, ôta son bonnet et laissa rouler sur ses épaules une abondante chevelure noire et lustrée.

— Que désires-tu ? lui demanda alors maître Blondwyk d'un ton sec et bref.

— Travailler dans votre chantier, répondit le compagnon avec le même laconisme.

— D'où viens-tu ?

— Je viens d'Amsterdam.

— Voyons ton passe-port.

— Le voici.

En disant ces mots l'étranger tira de sa poche un papier qu'il remit au constructeur.

— Ah ! bien, reprit maître Blondwyk après avoir parcouru des yeux l'écrit officiel : « Pierre Michaelow de Moscou, âgé de vingt-cinq ans. » Par conséquent, tu es Moscovite ?

— Un moment, s'il vous plaît, interrompit le jeune homme dont les yeux se mirent à lancer des éclairs. Le terme Moscovite est un sobriquet. Je suis Russe.

— Je comprends. Le hareng se fâche quand on l'appelle sauret, répliqua Blondwyk sans sortir de son calme accoutumé. Mais c'est égal. Donc, tu désires travailler dans mes chantiers ?

— Oui, maître.

— Cela peut s'arranger. Trouve-toi demain matin, à la pointe du jour, au chantier n° 3. Avant de fixer ton salaire, nous verrons si tu connais ton métier.

— Ma foi, je m'inquiète moins du salaire que de bien apprendre, répartit le compagnon avec une vivacité qui étonna au plus haut degré son interlocuteur.

— Jeune homme, voilà une bonne pensée d'ouvrier, lui répondit Blondwyk. Tu iras loin; car on va loin quand on a l'amour de son métier.

— Aussi, maître, je te prie de m'employer dans un endroit où je puisse voir poser la première pièce de la quille d'un vaisseau.

En entendant l'étranger parler de la sorte, le brave homme faillit laisser échapper la pipe de ses doigts.

— Comment ? s'écria-t-il en s'animant outre mesure. Mes oreilles ont-elles bien entendu ? Tu t'avisés de tutoyer ton maître ? En vérité, tu es charmant, et je t'admire. Mon grossier garçon, quand même nous aurions partagé dix boisseaux de sel, il ne conviendrait pas encore que tu me parlasses à la deuxième personne du singulier.

— Tel est pourtant l'usage en Russie, où le serf tutoie jusqu'à son souverain le czar, répondit le jeune homme d'un ton ferme et décidé.

— Cela prouve que ton pays a besoin d'écoles où l'on enseigne la politesse, répartit Blondwyk. Quant à moi, je te donnerai aussi peu qu'il me sera possible l'occasion de m'apostropher à la manière russe. Mes ouvriers, tes futurs compagnons, s'accommoderont de tes façons, s'ils le trouvent convenable : ce sera leur affaire. Pour toi, demain, à l'heure dite, tu verras poser au chantier n° 3 la quille d'une frégate de soixante canons.

— Grand merci, maître, de ta complaisance, s'écria Pierre avec un mouvement de satisfaction qu'il s'efforça vainement de réprimer. Mais un mot encore. A quel prix peuvent s'élever la construction et le gréement d'un vaisseau de cette force ?

— Ce prix-là, mon garçon, tu ne le trouveras jamais au fond de tes poches, répliqua Blondwyk d'un air de mauvaise humeur, comme s'il eût cru que le jeune homme voulait se moquer de lui. Aussi je te conseille de mettre un peu le frein à ta langue indiscreète.

Sur quoi le maître ralluma sa pipe et fit signe à Pierre que leur conférence était finie.

CHAPITRE III.

LA POSE DE LA QUILLE.

C'était le lendemain, à la pointe du jour. Un léger brouillard flottait, comme une gaze bleuâtre, sur la surface du golfe, dont les petits flots, frisés par les dernières brises de la nuit, venaient expirer doucement sur le rivage. Des barques de pêcheurs, déployant leurs voiles blanches ou grises, se croisaient en tout sens sur le miroir de l'eau, où le soleil faisait étinceler çà et là quelque gerbe de rayons par les trouées que le vent du matin commençait à faire dans la brume. A l'horizon, du côté de l'orient, cinglaient fièrement des trois-mâts, tout couverts de toiles énormes et légers comme des coquilles de noix.

Si tout était déjà en mouvement sur la mer, le plus grand silence régnait encore sur le rivage. Dans les chantiers les carcasses des navires à peine ébauchés semblaient des monstres de bois qui avaient l'air d'être endormis. Ici la charpente d'un vaisseau encore privé de ses murailles ressemblait à un squelette gigantesque. Là vous en eussiez vu un autre qui, déjà revêtu de ses parois, avait l'aspect d'une baleine échouée sur la côte. Plus loin on en apercevait dont le château avait déjà reçu son couronnement, et d'autres encore que la brosse des peintres avait striés de leurs vives couleurs.

Nous avons eu tort de dire que tout dormait encore à terre, car nous avons été injuste envers les moulins à vent, qui, eux, travaillaient déjà avec une ardeur sans égale. Ils bruissaient, ils craquaient, ils sifflaient, ils tournaient, ils allaient étoilant tout l'horizon des cercles que leurs ailes décrivaient dans l'air. On eût dit qu'ils voulaient rivaliser entre eux d'activité et de vitesse.

Au moment où l'horloge de l'église de Saardam sonna quatre heures et trois quarts, la porte d'une petite maisonnette s'ouvrit, et vous en eussiez vu sortir un charpentier qui se dirigea, en bâillant, vers le chantier n° 3 et se mit à agiter la corde d'une cloche suspendue entre deux grands poteaux plantés dans le sol. C'était la cloche du travail. Au bruit qu'elle fit, le chantier prit un aspect d'animation extraordinaire. De toutes parts affluèrent les compagnons conduits par leurs chefs de brigade. Le lieu de réunion qui leur avait été assigné était une sorte de place assez vaste, au milieu de laquelle était couché un énorme tronc d'arbre. Tous se trouvaient à leur poste lorsque cinq heures sonnèrent. Cependant le travail ne commença pas, et, chose inaccoutumée, les ouvriers étaient revêtus de leurs habits du dimanche. Ils avaient l'air de s'impatienter, comme si quelqu'un qui devait venir n'arrivait pas. Enfin, après un quart d'heure de laborieuse attente, ils virent s'avancer maître Blondwyk, et un frémissement de joie se manifesta dans toute la

foule. Il fallait voir le brave homme ! Il fallait voir de quel pas superbe il marchait, de quel air triomphal il portait sur l'épaule gauche une cognée richement ornée d'argent et sur son ventre arrondi un tablier de cuir qui, par sa propreté, indiquait suffisamment qu'on ne s'en servait que dans de rares occasions ! Il était endimanché comme les autres ouvriers. Aussitôt qu'il eut rejoint le groupe, ceux-ci se découvrirent et lui adressèrent un salut respectueux. Lui, de son côté, ne put trouver un mot à leur répondre, tant la marche l'avait essoufflé. Il se borna donc à faire un signe au chef de brigade général du chantier, qui se tenait auprès du tronc d'arbre, comme un soldat à un poste d'honneur. C'était un homme long, sec et maigre, ayant ce type de figure aiguillée en forme de hache, qui caractérise la race frisonne. Au signe que maître Blondwyk lui avait donné, il prit une pose plus magistrale, appuya les deux mains sur le bout du manche de sa cognée posée à terre entre ses deux pieds, et dit à ses compagnons d'une voix grave et pénétrante :

— Chers camarades, c'est avec raison que les hommes regardent comme un moment solennel celui où l'on commence la construction d'une maison, et que l'on accompagne de certaines cérémonies la pose de la première pierre de l'édifice. Car la maison est généralement le berceau et le tombeau de l'homme, le siège principal de ses affections, de ses joies et de ses douleurs, de son activité et de son repos. Mais chose bien autrement importante est la construction d'un navire destiné à transporter le hardi marin sur les incommensurables profondeurs de l'Océan, à travers les écueils et les bancs de sable. Tandis que l'habitant des villes, en sûreté dans sa demeure de pierre, assiste sans effroi au spectacle des orages et des tempêtes, le marin n'est séparé de l'abîme sans fond que par l'épaisseur d'une simple planche, seule défense qu'il puisse opposer aux éléments déchainés, frêle abri qu'il doit au travail de nos faibles mains. Aussi n'oublions pas de considérer combien est grande l'importance de notre œuvre. Elle doit être simple, forte, solide, ferme dans son ensemble, et pondérée dans tous ses détails. Avec quelle intelligence la construction d'un navire doit être conçue et calculée, afin qu'il ait toutes les proportions nécessaires pour la charge qu'il doit porter, pour les voiles qui doivent le conduire, pour le gouvernail qui doit le diriger ! Or, voici à mes pieds la première pièce d'un vaisseau. De la justesse de sa forme et de sa pose dépend toute cette énorme et gigantesque machine qui est destinée à porter soixante bouches à feu, des centaines d'hommes et des milliers de livres de charge. Ce tronc d'arbre est l'image de la côte de notre premier père. De même que le Seigneur fit de cette côte la deuxième créature, de même ce tronc va devenir un vaisseau, le second chef-d'œuvre de l'intelligence humaine. C'est pourquoi commençons notre travail, non pas avec une téméraire légèreté ou avec une assurance blâmable, mais avec la piété et l'esprit de Dieu, afin que sa grâce et ses bénédictions sanctifient ce que nous allons entreprendre. Donc, mes chers camarades, adressons notre prière et notre cœur à ce Dieu, notre père, de qui procède tout ce qui est bien.

En disant ces mots l'ouvrier orateur se découvrit, et, les assistants s'étant découverts à son exemple, le groupe tout entier prit l'attitude de la prière. Ce fut un

moment solennel, un tableau vraiment plein de grandeur que celui que formait cette réunion d'hommes qui élevaient ensemble leur esprit vers le Très-Haut dans une pensée commune, ayant pour luminaire le soleil levant et pour dôme la voûte azurée du ciel.

Quand la prière fut terminée, le chef de brigade général reprit en s'adressant tour à tour à chacun des trois principaux personnages de l'assemblée :

— Mynheer Blondwyk, qui êtes notre chef à tous ; toi, mon camarade Magelhans, qui partages avec moi la direction du chantier ; et toi aussi, digne Wydeman, qui es le doyen de nos travailleurs, approchez et venez sanctifier ce tronc d'arbre qui va devenir l'arête principale du navire que nous allons commencer à bâtir, en y portant chacun trois coups de hache au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Ce ne fut pas sans un effort considérable que maître Blondwyk réussit à abaisser trois fois, selon la tradition accoutumée, sa hache précieuse sur l'écorce du tronc d'arbre, sans même en écorcher visiblement l'épiderme. En revanche, Magelhans y fit trois vigoureuses entailles. Le tour de Wydeman était arrivé, et le doyen des compagnons se disposait à user de son privilège, quand soudain le nouveau venu, Pierre Michaelow, après s'être fait jour à travers la foule des charpentiers, essaya de s'interposer entre l'arbre et l'homme qui allait porter les trois coups solennels.

— Camarade, lui dit-il, laisse-moi, je t'en prie, l'honneur de porter ces trois coups-là. Si tu me le cèdes, je t'abandonne mon salaire pendant tout le temps que je travaillerai ici.

Wydeman, bien qu'il eût déjà passé la cinquantaine, était encore dans toute la vigueur de l'âge. Armé de sa hache, il avait pris une pose herculéenne et s'appretait à lever le terrible instrument. A l'offre de Pierre il répondit par un regard de mépris et par ces mots qui décelaient l'importance extrême qu'il mettait à faire usage du privilège dont il était investi :

— Pas pour tout l'or du monde.

— Mais laisse-le donc faire, dit en ce moment le corpulent Blondwyk en s'adressant au doyen du chantier. Laisse-le donc faire, Wydeman. Faisons pour cette fois une exception à la règle, en permettant au plus jeune de prendre la place du plus âgé.

Malgré la prière de son patron, le doyen ne put se résoudre à céder à un nouveau venu, et moins encore à lui vendre l'honneur de porter les trois coups de hache. Aussi ne bougeait-il pas de la place. Il fallut que Blondwyk montrât son air le plus impérieux et parlât d'autorité au doyen de ses subordonnés, pour le faire obéir.

— Wydeman, lui dit-il, je te l'ordonne, car telle est ma volonté à moi, maître du chantier où nous sommes.

A un ordre aussi catégoriquement formulé le vieux charpentier ne pouvait plus résister. Il s'éloigna de l'arbre et alla cacher dans le groupe de ses camarades l'espèce d'humiliation qu'il venait de subir. Mais il ne se retira pas sans avoir lancé un regard de haine et de colère au jeune homme à qui il avait été forcé de céder le terrain. Celui-ci n'y fit guère attention ; car il était trop absorbé par le grand acte qu'il allait accomplir. Il retroussa ses manches, découvrit deux bras musculeux et comme faits d'acier, jeta son bonnet par terre, et,

se plaçant debout sur le tronc de l'arbre, avec sa hache d'où semblaient jaillir des éclairs :

— Au nom de la sainte Trinité, s'écria-t-il, puissent les trois coups que je vais frapper faire sortir ma patrie de son sommeil ! Puisse le vaisseau dont cet arbre va former la quille être le premier élément de la puissance maritime de la Russie, ce vaisseau qui doit porter le nom de mon czar !

En disant ces mots, il frappa un coup si formidable sur un énorme moignon de branche qui était resté à l'extrémité du tronc, que l'arbre sembla pousser un rugissement comme un lion blessé par un chasseur expérimenté. Au deuxième coup, qui ne fut pas moins terrible, le moignon parut détaché à demi. Au troisième, il vola à une distance de dix pas.

Jamais on n'avait rien vu de semblable. Aussi la stupéfaction fut-elle générale parmi les assistants. Mais la scène ne tarda pas à prendre un tout autre caractère. Car l'étranger, fier et presque jubilant de l'effet qu'il venait de produire, fouilla des deux mains dans les poches de ses grègues et en tira deux grosses poignées de florins qu'il jeta au milieu de ses camarades, comme pour compléter la solennité de la pose de la quille. Aussitôt ce fut un mouvement, un tumulte incroyable dans le chantier, un pêle-mêle indescriptible de têtes, de bras et de jambes qui se jetaient, se roulaient et se tordaient sur les pièces d'argent, chacun faisant de son mieux pour attraper le plus de florins possible, excepté cependant les deux chefs de brigade généraux et Wydeman, qui, lui surtout, n'eût pas voulu toucher à l'argent du Moscovite pour les deux yeux de sa tête. Pendant que le doyen dévorait en silence sa rancune et fronçait les sourcils, maître Blondwyk ne cessait de regarder avec un plaisir indicible la scène qui se passait devant lui. Il en riait aux éclats, si bien que son riche abdomen en tremblait dans toute sa circonférence.

— Hé ! s'écriait-il, le singulier compère que ce Moscovite ! Prenez garde, mes amis, je soupçonne qu'il va vous jouer bien des tours de sa façon, et qu'il tient à vous initier aux coutumes russes. Car, ma foi, il ne m'a pas l'air d'un ladre, celui-là. C'est, à coup sûr, quelque enfant gâté de sa mère qui ne lui laisse pas la sacoche vide. Si vous n'êtes des ingrats, vous me remercirez à deux genoux de vous avoir donné un pareil camarade.

— Et puis, quel charpentier du diable ! ajouta Magelhans. Maître, avez-vous vu comment l'arbre tremblait sous les coups et quel saut énorme ce tronçon de branche a fait ? J'en suis sûr, le gaillard va expédier le moignon de bois à sa mère pour lui montrer sa première œuvre de maître.

A cette singulière remarque, Blondwyk fut pris d'un nouveau rire. Puis il se disposa à quitter le chantier, pour aller se livrer à une autre occupation, c'est-à-dire à déjeuner ; car le mouvement tout à fait extraordinaire qu'il s'était donné depuis le lever du jour l'avait mis en appétit.

Le maître s'étant retiré, le chantier reprit son aspect accoutumé, et tous les compagnons se mirent vaillamment à l'ouvrage, sous la direction des chefs de brigade.

(La suite prochainement.)

LES JUMEAUX DE L'HOTEL CORNEILLE (1).

I.

Lorsque j'étais candidat à l'école normale (c'était au mois d'octobre de l'an de grâce 1848), je me liai d'amitié avec deux de mes concurrents, les frères Debay. Ils étaient Bretons, nés à Auray, et élevés au collège de Vannes. Quoiqu'ils fussent du même âge, à quelques minutes près, ils ne se ressemblaient en rien, et je n'ai jamais vu deux jumeaux si mal assortis. Mathieu Debay était un petit homme de vingt-trois ans, passablement laid et rabougri. Il avait les bras trop longs, les épaules trop hautes et les jambes trop courtes : vous auriez dit un bossu qui a égaré sa bosse. Son frère Léonce était un type de beauté aristocratique : grand, bien pris, la taille fine, le profil grec, l'œil fier, la moustache superbe. Ses cheveux presque bleus frissonnaient sur sa tête comme la crinière d'un lion. Le pauvre Mathieu n'était pas roux, mais il l'avait échappé belle : sa barbe et ses cheveux offraient un échantillon de toutes les couleurs. Ce qui plaisait en lui, c'était une paire de petits yeux gris, pleins de finesse, de naïveté, de douceur, et de tout ce qu'il y a de meilleur au monde. La beauté, bannie de toute sa personne, s'était réfugiée dans ce coin-là. Lorsque les deux frères venaient aux examens, Léonce faisait siffler une petite canne à pomme d'argent qui excita bien des jalousies ; Mathieu traînait philosophiquement sous son bras un gros vieux parapluie rouge qui lui concilia la bienveillance des examinateurs. Cependant il fut refusé, comme son frère : le collège de Vannes ne leur avait point appris assez de grec. On regretta Mathieu à l'école, il avait la vocation, le désir de s'instruire, la rage d'enseigner ; il était né professeur. Quant à Léonce, nous pensions unanimement que ce serait grand dommage si un garçon si bien bâti se renfermait comme nous dans le cloître universitaire. Sa prise de robe nous aurait contristés comme une prise d'habit.

Les deux frères n'étaient pas sans ressources. Nous trouvions même qu'ils étaient riches, lorsque nous comparions leur fortune à la nôtre : ils avaient l'oncle Yvon. L'oncle Yvon, ancien capitaine au cabotage, puis armateur pour la pêche aux sardines, possédait plusieurs bateaux, une multitude de filets, quelques biens au soleil et une jolie maison sur le port d'Auray, devant le *Pavillon d'en bas*. Comme il n'avait jamais trouvé le temps de se marier, il était resté garçon. C'était un homme de grand cœur, excellent pour le pauvre monde et surtout pour sa famille, qui en avait bon besoin. Les gens d'Auray le tenaient en haute estime ; il était du conseil municipal, et les petits garçons lui disaient, en ôtant leur casquette : « Bonjour, capitaine Yvon ! » Ce digne homme avait recueilli dans sa maison M. et madame Debay, et il économisait deux cents francs par mois pour les enfants.

Grâce à cette munificence, Léonce et Mathieu pu-

(1) Nous empruntons ce récit plein d'humour et où l'esprit se mêle si intimement à la sensibilité, aux *MARIAGES DE PARIS*, 1 vol. publié à la librairie Hachette, qui fait partie de la *Bibliothèque des chemins de fer*.

rent se loger à l'hôtel Corneille, qui est l'hôtel des Princes du quartier latin. Leur chambre coûtait cinquante francs par mois ; c'était une belle chambre. On y voyait deux lits d'acajou avec des rideaux rouges, et deux fauteuils, et plusieurs chaises, et une armoire vitrée pour serrer les livres, et même (Dieu me pardonne !) un tapis. Ces messieurs mangeaient à l'hôtel ; la pension n'y est pas mauvaise à 75 francs par mois. Le vivre et le couvert absorbaient les deux cents francs de l'oncle Yvon ; Mathieu pourvut aux autres dépenses. Son âge ne lui permettait pas de se présenter une seconde fois à l'école normale. Il dit à son frère : « Je vais me préparer aux examens de la licence ès lettres. Une fois licencié, j'écrirai mes thèses pour le doctorat, et le docteur Debay obtiendra un jour ou l'autre une suppléance dans quelque faculté. Pour toi, tu feras ta médecine ou ton droit, tu es libre.

— Et de l'argent ? demanda Léonce.

— Je battraï monnaie. Je me suis présenté à Sainte-Barbe, et j'ai demandé des leçons. On m'a accepté pour répétiteur des élèves de troisième et de seconde : deux heures de travail tous les matins, et deux cents francs tous les mois. Il faudra me lever à cinq heures ; mais nous serons riches.

— Et puis, ajouta Léonce, tu appartiens à la famille des matineux, et c'est un plaisir pour toi que de réveiller le soleil. »

Léonce choisit le droit. Il parlait comme un oracle et personne ne doutait qu'il ne fit un excellent avocat. Il suivait les cours, prenait des notes et les rédigeait avec soin ; après quoi il faisait toilette, courait Paris, se montrait aux quatre points cardinaux, et passait la soirée au théâtre. Mathieu, vêtu d'un paletot noisette que je vois encore, écoutait tous les professeurs de la Sorbonne, et travaillait le soir à la bibliothèque Sainte-Genièvre. Tout le quartier Latin connaissait Léonce ; personne au monde ne soupçonnait l'existence de Mathieu.

J'allais les voir à presque toutes mes sorties, c'est-à-dire le jeudi et le dimanche. Ils me prêtaient des livres. Mathieu avait un culte pour madame Sand ; Léonce était fanatique de Balzac. Le jeune professeur se délassait dans la compagnie de François le Champi, du bonhomme Patience ou des bessonns de la Bessonière. Son âme simple et sérieuse cheminait en rêvant dans le sillon rougeâtre des charrues, dans les sentiers bordés de bruyères ou sous les grands châtaigniers qui ombragent la mare au Diable. L'esprit remuant de Léonce suivait des chemins tout différents. Curieux de sonder les mystères de la vie parisienne, avide de plaisir, de lumière et de bruit, il aspirait dans les romans de Balzac un air éniyant comme le parfum des serres chaudes. Il suivait d'un œil ébloui les fortunes étranges des Rubempré, des Rastignac, des Henri de Marsay. Il entraînait dans leurs habits, il se glissait dans leur monde, il assistait à leurs duels, à leurs amours, à leurs entreprises, à leurs victoires ; il triomphait avec eux. Puis il venait se regarder dans la glace. « Étaient-ils mieux que moi ? Est-ce que je ne les vaux pas ? Qu'est-ce qui m'empêcherait de

réussir comme eux ? J'ai leur beauté, leur esprit, une instruction qu'ils n'ont jamais eue, et, ce qui vaut mieux encore, le sentiment du devoir. J'ai appris dès le collège la distinction du bien et du mal. Je serai un de Marsay moins les vices, un Rubempré sans Vautrin, un Rastignac scrupuleux : quel avenir ! toutes les jouissances du plaisir et tout l'orgueil de la vertu ! » Quand les deux frères, l'œil fermé à demi, interrompaient leur lecture pour écouter quelques voix intérieures, on pouvait dire à coup sûr que Léonce entendait le tintement des millions de Nucingen ou de Gobsék, et Mathieu le bruit frétilant de ces clochettes rustiques qui annoncent le retour des troupeaux.

Nous sortions quelquefois ensemble. Léonce nous promenait sur le boulevard des Italiens et dans les beaux quartiers de Paris. Il choisissait des hôtels, il achetait des chevaux, il enrôlait des laquais. Lorsqu'il voyait une tête désagréable dans un joli coupé, il nous prenait à partie : « Tout marche de travers, disait-il, et l'univers est un sot pays. Est-ce que cette voiture ne nous irait pas cent fois mieux ? » Il disait nous par politesse. Sa passion pour les chevaux était si violente, que Mathieu lui prit un abonnement de vingt cachets au manège Leblanc. Mathieu, lorsque nous lui laissions le soin de nous conduire, s'acheminait vers les bois de Meudon et de Clamart. Il prétendait que la campagne est plus belle que la ville, même en hiver, et les corbeaux sur la neige flattaient plus agréablement sa vue que les bourgeois dans la crotte. Opinion paradoxale et contre laquelle j'ai toujours protesté. Léonce nous suivait en murmurant et en traînant le pied. Au plus profond des bois, il rêvait des associations mystérieuses comme celle des Treize, et il nous proposait de nous liquer ensemble pour la conquête de Paris.

De mon côté, je fis faire à mes amis quelques promenades curieuses. Il s'est fondé à l'école normale un petit bureau de bienfaisance. Une cotisation de quelques sous par semaine, le produit d'une loterie annuelle et les vieux habits de l'école, composent un modeste fonds où l'on prend tous les jours sans jamais l'épuiser. On distribue dans le quartier quelques cartons imprimés qui représentent du bois, du pain ou du bouillon, quelques vêtements, un peu de linge et beaucoup de bonnes paroles. La grande utilité de cette petite institution est de rappeler aux jeunes gens que la misère existe. Mathieu m'accompagnait plus souvent que Léonce dans les escaliers tortueux du douzième arrondissement. Léonce disait : « La misère est un problème dont je veux trouver la solution. Je prendrai mon courage à deux mains, je surmonterai tous mes dégoûts, je pénétrerai jusqu'au fond de ces maisons maudites où le soleil et le pain n'entrent pas tous les jours ; je toucherai du doigt cet ulcère qui ronge notre société, et qui l'a mise, tout dernièrement encore, à deux doigts du tombeau ; je saurai dans quelle proportion le vice et la fatalité travaillent à la dégradation de notre espèce. » Il disait d'excellentes choses, mais c'était Mathieu qui venait avec moi.

Il me suivit un jour, rue Traversine, chez un pauvre diable dont le nom ne me revient pas. Je me rappelle seulement qu'on l'avait surnommé le *Petit-Gris*, parce qu'il était petit et que ses cheveux étaient gris. Il avait une femme et point d'enfants, et il rempaillait des chaises. Nous lui fîmes notre première visite au

mois de juillet 1849. Mathieu se sentit glacé jusqu'au fond des os en entrant dans la rue Traversine.

C'est une rue dont je ne veux pas dire de mal, car elle sera démolie avant six mois. Mais en attendant, elle ressemble un peu trop aux rues de Constantinople. Elle est située dans un quartier de Paris que les Parisiens ne connaissent guère ; elle touche à la rue de Versailles, à la rue du Paon, à la rue de la Montagne-Sainte-Genève ; elle est parallèle à la rue Saint-Victor. Peut-être est-elle pavée ou macadamisée, mais je ne répons de rien : le sol est couvert de paille hachée, de débris de toute espèce, et de marmots bien vivants qui se roulent dans la boue. A droite et à gauche s'élèvent deux rangs de maisons hautes, nues, sales et percées de petites fenêtres sans rideaux. Des haillons assez pittoresques émaillent chaque façade, en attendant que le vent prenne la peine de les sécher. La rue de Rivoli est beaucoup mieux, mais le *Petit-Gris* n'avait pas trouvé à louer rue de Rivoli. Il nous raconta sa misère : il gagnait un franc par jour. Sa femme tressait des paillassons et gagnait de cinquante à soixante centimes. Leur logement était une chambre au quatrième ; leur parquet, une couche de terre battue ; leur fenêtre, une collection de papiers huilés. Je tirai de ma poche quelques bons de pain et de bouillon. Le *Petit-Gris* les reçut avec un sourire légèrement ironique.

« Monsieur, me dit-il, vous me pardonnerez si je me mêle de ce qui ne me regarde point, mais j'ai dans l'idée que ce n'est pas avec ces petits cartons-là qu'on guérira la misère. Autant mettre de la charpie sur une jambe de bois. Vous avez pris la peine de monter mes quatre étages avec monsieur votre ami, pour m'apporter six livres de pain et deux litres de bouillon. Nous en voilà pour deux jours. Mais reviendrez-vous après-demain ? C'est impossible : vous avez autre chose à faire. Dans deux jours je serai donc au même cran que si vous n'étiez pas venu. J'aurai même plus faim, car l'estomac est féroce le lendemain d'un bon dîner. Si j'étais riche comme vous autres, — ici Mathieu m'enfonça son coude dans le flanc, — je m'arrangerais de façon à tirer les gens d'affaire pour le reste de leurs jours.

— Et comment ? si la recette est bonne, nous en profiterons.

— Il y a deux manières : on leur achète un fonds de commerce, ou on leur procure une place du gouvernement.

— Tais-toi donc, lui dit sa femme, je t'ai toujours dit que tu te ferais du tort avec ton ambition.

— Où est le mal, si je suis capable ? J'avoue que j'ai toujours eu l'idée de demander une place. On m'offrirait dix francs pour m'établir marchand des quatre saisons ou pour acheter un fonds d'allumettes, je ne refuserais certainement pas, mais je regretterais toujours un peu la place que j'ai en vue.

— Et quelle place, s'il vous plaît ? demanda Mathieu.

— Balayeur de la ville de Paris. On gagne ses vingt sous par jour, et l'on est libre à dix heures du matin, au plus tard. Si vous pouviez m'obtenir cette place-là, mes bons messieurs, je doublerais mon gain, j'aurais de quoi vivre, vous seriez dispensés de monter ici avec des petits cartons dans vos poches, et c'est moi qui irais vous remercier chez vous. »

Nous ne connaissons personnes à la préfecture, mais Léonce était lié avec le fils d'un commissaire de police : il usa de son influence pour obtenir la nomination du Petit-Gris. Lorsque nous lui fîmes une visite pour le féliciter, le premier meuble qui frappa nos yeux fut un balai gigantesque dont le manche était enrichi d'un cercle de fer. Le titulaire de ce balai nous remercia chaudement.

« Grâce à vous, nous dit-il, je suis au-dessus du besoin ; mes chefs m'apprécient déjà, et je ne désespère pas de faire enrôler ma femme dans ma brigade ; ce serait la richesse. Mais il y a sur notre palier deux dames qui auraient bien besoin de votre assistance ; malheureusement, elles n'ont pas les mains faites pour balayer.

— Allons les voir, dit Mathieu.

— Laissez-moi d'abord vous parler. Ce ne sont pas des personnes comme ma femme et moi : elles ont eu des malheurs. La dame est veuve. Son mari était bijoutier en gros, rue d'Orléans, au Marais. Il est partie l'année dernière pour la Californie avec une machine qu'il avait inventée, une machine à trouver l'or ; mais le bateau a fait naufrage en chemin, avec

l'homme, la machine et le reste. Ces dames ont lu dans les journaux qu'on n'avait pas sauvé une allumette. Alors, elles ont vendu le peu qui leur restait, et elles sont allées demeurer rue d'Enfer ; et puis la dame a fait une maladie qui leur a mangé tout. Elles sont donc venues ici. Elles brodent du matin au soir jusqu'à la mort de leurs yeux, mais elles ne gagnent pas lourd. Ma femme les aide à faire leur ménage quand elle a le temps : on n'est pas riche, mais on fait l'aumône d'un coup de main à ceux qui sont trop malheureux. Je vous dis cela pour vous faire comprendre que ces dames ne demandent rien à personne, et qu'il faudra y mettre des formes pour leur faire accepter quelque chose. D'ailleurs, la demoiselle est jolie comme un cœur, et cela rend sauvage, comme vous comprenez. »

Mathieu devint tout rouge à l'idée qu'il aurait pu être indiscret.

« Nous chercherons un moyen, dit-il. Comment s'appelle cette dame ?

— Madame Bourgade.

— Merci. »

Edmond ABOUT.

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DE PARIS.

La foule reprend décidément le chemin du théâtre Italien. La mode veut, comme autrefois, que les gens comme il faut aient une loge aux Bouffes, et dès que la mode a parlé, il n'y a ni goût ni préférence qui tienne, il faut obéir sans murmurer sous peine de se faire mettre au ban de la *gentry* parisienne. Voilà donc la salle Ventadour peuplée, comme au bon temps, de diamants et de dentelles. C'est là que le dilettantisme de première catégorie se donne rendez-vous chaque soir pour s'enivrer des accents si purs de Mario, l'inégal mais unique héritier du divin Rubini, pour recueillir les perles qui s'échappent des lèvres de l'incomparable Alboni, pour applaudir enfin à l'admirable ensemble de la meilleure troupe que les Italiens nous aient offert depuis le grand règne de feu Severini.

Cependant cette troupe, déjà si riche, vient de s'enrichir encore d'un sujet inconnu la veille et devenu presque illustre le lendemain. Cette nouvelle étoile, qui n'a eu, comme le Cid Campéador, qu'à paraître pour triompher, s'appelle madame Stefanone. Hier elle quêtait en vain un engagement modeste, aujourd'hui la voilà célèbre et en position de dicter des lois. Ce que c'est que de la fortune et de la gloire !

Il y a quelques jours on donnait le *Trovatore*. Tout était prêt, la salle était comble, on attendait le lever du rideau. Tout à coup le bruit se répand que madame Frezzolini, indisposée, s'est sentie hors d'état de se rendre au théâtre. Que faire ? Que devenir ? A quel saint se vouer ? Pas une artiste de la troupe qui sache le rôle ou qui ait le courage de le chanter. Une débutante, une inconnue, se trouve là tout à point. Elle s'offre, on accepte, en désespoir de cause, le régisseur fait une annonce et sollicite l'indulgence. L'inconnue s'avance en tremblant, lance une phrase, hasarde une fioriture, un murmure de plaisir et d'approbation circule dans l'auditoire. La glace est rompue, la connaissance est faite. Les bravos éclatent de toutes parts, les fleurs pleuvent, l'enthousiasme s'en mêle, madame Stefanone est rappelée avec transport, et le rideau tombe sur un triomphe dont on n'a pas d'exemple depuis les exploits lyriques de Sontag et de Malibran !

Oh ! que l'Opéra aurait besoin d'une pareille bonne fortune ! Où est-il donc cet oiseau rare, ce soprano que

MM. Royer et Vaéz cherchent et font chercher sur la terre et sur l'onde, et que leur voix plaintive demande, mais en vain, aux échos de l'Allemagne et de l'Italie ? Il est douteux que madame Deligne-Lauters, quoique engagée par acclamation, remplisse le vide qui se fait depuis si longtemps sentir sur la scène de l'Académie impériale de musique. Madame Lauters a échoué, ou peu s'en faut, au théâtre Lyrique. Est-ce un titre pour réussir à l'Opéra ?

Je ne parle que pour mémoire de la *Rose de Florence*, du maestro Biletta. On peut, sans se montrer trop sévère, lui appliquer les vers de Malherbe :

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

On assure que l'œuvre de M. Biletta était primitivement en quatre actes, et que c'est sur la demande formelle de la direction que le compositeur a réduit son opéra de moitié. Franchement il est à regretter qu'on n'ait fait les choses qu'à demi.

Le Vaudeville tient un succès, un grand succès ! Les *Faux bonshommes*, de MM. Barrière et Capendu, ont réussi par la vérité de l'observation, la franchise et l'exactitude des caractères, non moins que par l'esprit et la finesse du dialogue. C'est la société prise sur le fait et dessinée de main de maître. Il y a dans ce tableau, trop fidèle, des mœurs contemporaines tel trait que Laroche-foucault ne désavouerait pas.

Au Palais-Royal, *Mesdames de Montenfriche*, œuvre puinée des auteurs du *Misanthrope* et de l'*auvergnat* et du *Chapeau de paille d'Italie*, nous ont montré, pour la première fois, Arnal sous la perruque grise et l'habit carré d'un père dindon. Arnal vient recueillir, sur la scène de M. Dormeuil, l'héritage du regrettable Sainville. La succession ne pouvait, à coup sûr, tomber en de meilleures mains.

Je ne parle que pour mémoire de la *Tour Saint-Jacques la Boucherie*, fragile construction de MM. Alexandre Dumas et de Montépin. En dépit de la beauté des décors, de la richesse des costumes, de la splendeur de la mise en scène, j'ai grand' peur, je l'avoue, que le Cirque n'en soit pour ses frais.

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Toutes les somptuosités de la mode sont en évidence aujourd'hui, et l'on se préoccupe à la fois des plaisirs qu'on attend et des toilettes qu'ils rendront indispensables.

La maison Lhopiteau, toujours une des premières dans l'exhibition des plus gracieuses nouveautés, offre en ce moment à sa brillante clientèle de ravissantes nouveautés en confections et robes; mademoiselle Pauline Conter, qui dirige les ateliers, est pour cela l'innovatrice par excellence.



Parmi les confections de la maison Lhopiteau, on admire beaucoup le mantelet *monarque*. Ce modèle est richement garni de guipure et de passementerie. Il s'y trouve deux hauts volants, chacun de ces volants est surmonté d'une frange. Une berthe magnifique couvre les épaules et vient se rattacher devant. Enfin, une autre dentelle descend sur les bras, ce qui fait que le velours du mantelet est presque totalement recouvert de guipure.

A côté de cela, j'ai vu des fichus d'une coquetterie charmante pour mettre sur les robes décolletées du soir, car le luxe de la lingerie est arrivé au plus haut degré.

Les uns se composent de dentelle et d'entre-deux. Les autres sont couverts de bouillonnés, de ruches et de flots de ruban. Il s'en trouve avec pans à la Louis XIII, comme ceux que l'on a fait déjà, mais ornés différemment. Ici ce sont des bouclettes de ruban posées en travers qui entourent les bords, là des ruches prennent place entre chaque rang de dentelle ou de bouillonné. Enfin, rien n'est plus capricieux que ces arrangements divers, qui échappent à une analyse exacte.

Ce qui se fait en ce moment, en coiffures de bal et garnitures de fleurs pour robes, est d'une beauté indescriptible. J'ai dit déjà quelle serait la forme des guirlandes cet hiver. On les portera rondes, étroites sur le front, volumineuses derrière, sur les côtés, et tombant sur la naissance des épaules. Quant à leur composition, comme fleurs en général, elles seront mélangées. Les coiffures de corail se feront encore. On portera aussi beaucoup de parures en feuillages très riches de tons, et auxquels seront mêlés des fruits de mûres sauvages, soit brunes, soit noires, soit de toutes couleurs. Madame Perrot, qui a autour d'elle un parterre ravissant dans lequel elle peut glaner à son gré, a su composer, pour les bals qui vont se succéder, des modèles qui réunissent toutes les séductions.

Lorsque, dans le premier numéro du mois d'octobre, nous parlions de la tentative heureuse des chapeaux ronds, et lorsque nous en avons publié un sur une de nos dernières gravures, nous avons donné acte des premiers essais de quelques élégantes, en vue d'une révolution prochaine dans la coiffure des dames, et nous avons depuis remarqué beaucoup de tentatives, qui auront certainement une grande influence, surtout sur les chapeaux de paille, pour la saison prochaine.

En attendant, les modes sont toujours composées d'éléments très variés. Le velours, la soie, la dentelle, la blonde et les fleurs, ou les plumes, s'allient presque sur tous les chapeaux; et ces diverses choses ont aussi de la dissemblance dans les couleurs. Ainsi, on voit beaucoup de chapeaux dont la passe et la calotte sont d'une couleur tranchant sur le bandeau, qui est d'une autre étoffe et d'une autre couleur.

Les bavolets se font bien arrondis derrière, formant des plis creux et descendant sur les épaules.

Les passes ont toutes une tendance à former la Marie-Stuart. Quelques-unes sont même fortement avancées du milieu. On emploie les fleurs et les plumes avec profusion.

L'aspect des modes actuelles est d'une richesse et d'une

élégance vraiment remarquables, et je vais, mes chères lectrices, vous décrire quelques ensembles de toilette, qui pourront vous servir de guide en diverses occasions.

Négligé du matin. — Robe de chambre en peluche unie avec revers en fourrure ou en velours, partant de la poitrine et descendant en s'élargissant graduellement tout le long de la jupe. La poitrine doit être entièrement couverte par la fourrure ou le velours.

Les robes de chambre plus simples se font en tartanelle ou en flanelle. Celles-ci seront ornées de velours en bande ou de peluche de couleur tranchante.

Sur quelques robes de chambre, on met de grandes pélerines carrées de pareille étoffe.

Pour coiffure : fanchon Louis XV avec neige de tulle et nœuds assortis.

Un grand nombre de bonnets de négligé forment la fanchon derrière.

Négligé d'intérieur. — Jupe de droguet à fond semé ; petite casaque demi ajustée en drap gris clair, ornée de gros boutons de nacre. On peut remplacer le drap par la mcire antique ouatée ou le velours. Cela dépendra du goût et de l'élégance habituelle de la personne.

Coiffure en cheveux avec petit chaperon de jais et chenille, ou bonnet de tulle orné de rubans.

Négligé de ville. — Robe en popeline barrée marron. Corsage montant, à basques très longues, orné de bandes en velours noir qui couvrent la poitrine.

Ces bandes seront placées en travers, presque d'une épaule à l'autre d'abord, puis diminuant par gradation. Au bout de chaque bande il y aura un grelot de soie et deux semblables au milieu.

Autour des basques, on mettra des pattes de velours avec grelots.

Manches justes jusqu'au coude avec jarretière en velours et deux volants bordés de même et très amples.

Manteau *talma* ample en drap de fantaisie.

Chapeau de velours noir, à forme fuyante, avançant un peu devant, renversé des joues et à bavolet très long. Pour ornement, une plume traversant le bord de la passe au milieu.

Toilette de ville. — Robe de gros d'Athènes à double jupe, ornée de velours sur chaque lèze de la seconde jupe.

Basques au corsage, avec ornements en velours et grelots.

Manteau-châle en velours noir, avec volants de guipure.

Chapeau de velours épinglé bleu de ciel moucheté. Bouquet de plumes panachées posées de côté. Au bord de la passe un rang de grosses perles bleues.

On voit, sur quelques chapeaux habillés, des voilettes rondes en tulle uni bordées d'une ruche de tulle illusion.

Toilette de ville, plus simple. — Robe de taffetas noir à volants ourlés ; basquine longue en velours ou en moire antique ornée de guipure ; chapeau de velours plain pensée avec fleurs en velours de même couleur ; col mousquetaire en guipure blanche.

Toilette du soir pour le théâtre. — Robe de gros de Naples rose à quatre volants. Corsage plat en pointe décolleté. Berthe semblable à la robe, couverte de deux rangs de ruches découpées, séparées de trois-doigts environ. Manches courtes formées d'un bouffant et d'une ruche bien ronde. Pour cela, on en met deux simples l'une dans l'autre.

Coiffure de fleurs ; gants blancs ; bracelets riches.

Au cou, une petite chaîne d'or soutenant un cœur en brillants. Cette parure est de grand genre aujourd'hui.

Pour toilette de bal. — Robe à double jupe ou en tulle bouillonné. On pourra aussi faire des *pentés* en fleurs, ou bien en ruches et dentelle.

Les mouchoirs de poche se garnissent avec un luxe qui va sans cesse en augmentant. Pour s'en faire une idée, il faut visiter le brillant magasin de la *Sublime Porte* ; nulle

part on ne voit une aussi grande magnificence de broderies et d'ornements. M. Chapron s'est fait, dans sa spécialité, une réputation européenne.

Les mouchoirs très élégants ont à peine un petit rond de batiste dans le milieu, le reste n'est que dentelle. Ceux pour toilette de ville sont richement brodés et entourés d'une valenciennes assez haute. Puis viennent les mouchoirs à armoiries pour les femmes titrées, et les modèles qui se portent en négligé, soit festonnés avec addition de quelques fleurettes, soit à vignettes de couleur.

Il ne faut point que j'oublie les mouchoirs de deuil, brodés en violet, en noir ou à vignettes imprimées, puis les mouchoirs brodés pour homme, car, il faut bien le dire, ces messieurs sont parfois aussi coquets que nous ; et depuis quelques temps, quelques-uns de ces messieurs se livrent à des excentricités assez drolatiques.

On voit, en effet, une société de jeunes gens qui vont en promenade à cheval, au bois de Boulogne, ayant, comme les amazones, des voiles verts ou bleus sur leurs chapeaux. Dans les rues, ils portent des manchons, et au théâtre des éventails.

Que dites-vous de cette nouveauté !

Sous Philippe-le-Bel, nous avons eu les *mugetteurs* ; sous Henri III, les *muquets* ; sous Louis XV, les *mignards* ; en 93, les *muscadins* ; dernièrement les *lions* ; aujourd'hui nous avons les *bébés* ; car tel est le nom qu'ont adopté ces fous d'un nouveau genre, qui certes ne me semblent pas les plus intéressants.

En parlant de Bébés, je songe aux jolis habillements d'enfants du magasin *Saint Augustin*. Il y a là, pour ces petits anges, les plus délicieux modèles qui puissent s'imaginer, en robes, confections et lingerie.

Les robes d'enfants se font, à volonté, décolletées ou montantes. On y pose beaucoup d'ornements en velours et en passementerie.

J'ai vu de ravissants corsages, au bas desquels il y avait, au lieu de basques en étoffe semblable à la robe, une haute résille en chenille. On en met aussi pour volants.

Les petites filles les plus élégantes portent des robes et des corsages en velours noir, avec le chapeau rond Louis XV, en velours blanc, orné de plumes. On ne peut rien voir de plus charmant.

Leurs toilettes, plus simples, se composent de robes de soie à volants, ou en étoffe de fantaisie, avec un chapeau de même forme que les nôtres.

Pour les petits garçons, on trouve aussi, à *Saint-Augustin*, un choix immense de vêtements fort élégants.

Quant à leur coiffure, la maison *Desprey*, si en vogue pour les chapeaux d'amazone, possède ce qui se fait de mieux et de plus gracieux dans ce genre.

Depuis la publication du bulletin de modes de la maison *Lassalle*, il a paru une étoffe nouvelle qu'elle recommande spécialement. C'est le gros d'Athènes, tissu de soie de couleur unie à grosses côtes rayées en travers. La maison *Lassalle* fait faire avec cette étoffe de très élégantes toilettes de ville à jupe unie, garnie en pentes sur les côtés d'ornements en velours, de grelots ou de broderie.

Le gros d'Athènes convient également pour robes à volants et robes à double jupe.

Voici la description d'une robe exécutée par les soins de la maison *Lassalle*.

Elle est en gros d'Athènes bleu à deux jupes. La seconde jupe a pour ornement de larges rubans de velours posés en long de distance en distance, et terminés par des glands en soie.

Le corsage est plat, montant, sans basques, et quadrillé derrière et devant d'ornements en velours, d'où s'échappent de longs bouts flottant tout autour de la taille.

Cette robe est délicieuse de bon goût et de nouveauté.

Cette maison fait faire en ce moment de charmantes sorties de bal, qui ont un cachet de distinction tout parti-

culier. Elles sont en reps fond blanc à larges rayures, roses, bleues ou cerise. La forme figure un grand burnous à capuchon. Leur garniture se compose d'une simple bordure de velours et de glands très riches.

La maison *Lassalle* se prépare déjà pour les acquisitions qu'on peut avoir à lui confier à l'occasion du jour de l'an. Elle donnera tous les renseignements propres à faciliter les choix à faire, et enverra à choisir, sans obligation d'achat, les objets d'une certaine valeur que leur volume ou leur nature permettra d'expédier facilement.

Toutes les riches confections en velours sont couvertes de dentelles, et c'est le cas de songer à celles de la maison *Violard*, car, pour la beauté des dessins, la solidité et la perfection du travail, M. *Violard* ne craint aucune rivalité. Les dentelles de Chantilly sont renommées partout à juste titre, et il ne se fait pas un brillant mariage sans que la jeune fiancée trouve dans sa corbeille quelques-unes des merveilles dont on a pu admirer les spécimens au Palais de l'Industrie.

Toutes les femmes de la haute aristocratie, qui ont le moyen de porter de vraies dentelles comme de vrais diamants, se fournissent dans la maison *Violard*.

Les corsets de la maison *Hippolyte*, font toujours révolution dans le monde élégant, et nulle femme ne se croit bien habillée si elle n'en possède un. A cette époque

de la saison, où l'on porte des robes légères et décolletées nous croyons devoir rappeler ces jolis corsets, dans l'intérêt des personnes qui tiennent à faire valoir les grâces de leur taille.

Parmi les bijoux de fantaisie, ceux en cheveux ont pris un tel développement de vogue, que toutes les femmes veulent en porter. Quoi de plus charmant, en effet, que ces souvenirs dont on s'entoure? Avec un bracelet, une broche, des boucles d'oreilles, composés de cheveux d'être que l'on aime et bien souvent qui ne sont plus! on se rattache à de doux souvenirs; il semble que toute communication avec eux n'est pas éteinte; on les sent palpiter près de soi, on étourdit ses regrets, on trouve enfin une espèce de consolation à l'amertume de sa douleur!

Parler des bijoux en cheveux, c'est nommer M. *Lemonnier*, l'habile artiste auquel nous devons ce qui se fait de plus ravissant dans ce genre de travail. Rien n'est impossible à son art. L'or, les diamants, les émaux, les pierres fines, tout cela se mêle aux boucles soyeuses, et l'on a des bijoux doublement précieux.

L'approche du jour de l'an occasionne, en ce moment, à M. *Lemonnier* un surcroît de travail, car un grand nombre de ses bijoux s'offrent pour cadeaux d'étrennes.

Madame Juliette LORMEAU.

PLANCHE DE LINGERIE.

N° 1. Chapeau en velours avec plumes de coq surmontée d'une agraffe de plumes, deux rangs de dentelle noire terminent le bavolet; dessous en blonde et fleurs en velours.

N° 2. Chapeau en *royal fantaisie* avec feuilles et grappes de raisin en velours, le fond est formé par deux rangs de blonde blanche qui retombent en fanchon.

N° 3. Coiffure *berret* en velours et en blonde blanche; sur le côté se trouve une branche de rose en velours.

N° 4. Coiffure composée d'un nœud de velours, barbes de dentelle noire et grappe de raisin en velours, avec un mélange d'effilé en soie.

N° 5. Petit bonnet de chez soi en guipure, avec rubans de velours écossais.

N° 6. Bonnet de coin du feu avec blonde blanche et petite dentelle, rubans lilas et violet: le fond est formé par un quadrillé de velours noir sur tulle blanc.

N° 7. Corsage nouveau avec crevés entourés de petits rubans régence, le corsage ainsi que les crevés sont en fond d'Alençon, et la garniture en application d'Angleterre.

N° 8. Col parisien en mousseline brodée avec garniture de valencienne.

N° 9. Manche duchesse, assortie au col n° 8.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 481.

TOILETTE DE BAL. — Coiffure en cheveux relevés à l'impératrice, ornée de roses et de bruyères, se mêlant aux cheveux derrière, et posées en touffes *cache-peigne* à partir des côtés et retombant sur les épaules.

Robe de dessous en taffetas blanc avec corsage et tunique en taffetas rose, ornée de tulle blanc, de tulle rose et de blonde.

Le haut du corsage, en taffetas blanc, est garni d'une draperie en tulle blanc formant des plis bien gracieusement arrêtés.

Le corsage rose est découpé pour laisser voir la draperie blanche; il ne monte pas sur l'épaule: c'est le corsage blanc qui forme une épaulette de 2 à 3 centimètres.

Une ruche, en tulle blanc, dessine le contour du corsage rose, et une blonde retombe en berthe en suivant aussi le contour du corsage.

Une manche rose, courte et bouffante, soutient la berthe.

Un bouquet de roses et de bruyères roses et vertes, forme l'éventail sur la poitrine et se continue jusqu'à la pointe en passant sous la berthe.

Le corsage rose est recouvert de tulle rose. Le dos est semblable au devant.

Une jupe à pointes forme tunique, elle est recouverte de tulle rose. Chacune des pointes est garnie d'une double ruche en tulle blanc gaufré et d'une blonde qui retombe un peu froncée.

La grande jupe, en taffetas blanc, est garnie d'une jupe en tulle presque entièrement couverte de volants en tulle blanc gaufré, posés trois par trois et un peu étagés. A chaque rang, chaque bande de tulle gaufré a 4 centimètres de hauteur. Il n'y a pas plus de 4 centimètres d'un pour l'intervalle des deux rangs

de garniture, ce qui fait que ce bas de jupe forme une neige de tulle d'un effet très doux et ravissant.

TOILETTE DE BAL POUR JEUNE FILLE DE SEIZE A DIX-HUIT ANS. — Coiffure en cheveux relevés à l'impératrice avec un double bandeau revenant en sens inverse. Un cordon de petites marguerites (dites mères de famille), forme guirlande sur la tête et vient entre les deux bandeaux en se grossissant pour former une belle touffe de marguerites derrière la tête.

Robe en taffetas blanc avec corsage recouvert de tulle et une draperie légère en tulle double plissé.

Les manches se composent de deux petits bouffants.

Les trois jupes sont en tulle blanc: la première et la troisième qui sont relevées, l'une à droite, l'autre à gauche, ont un ourlet de 8 centimètres. Mais la deuxième, qui n'est pas relevée, se compose d'un tulle double, c'est-à-dire qu'elle est repliée en dessous de manière à former l'effet contraire des deux jupes à ourlets. Elle forme comme un bouffant tout autour.

Les deux jupes du bas ont chacune 5 mètres de tour; celle du haut n'a que 3 mètres 50 centimètres.

Un bouquet de marguerites sépare les deux draperies et se termine en un cordon très léger de petites marguerites venant se perdre à la pointe.

Un semé de petites marguerites est piqué dans les plis de la draperie. De semblables fleurs sont piquées dans les bouffants des manches.

La jupe du haut est relevée, à gauche, par un cordon de marguerites; celle du bas, à droite, par un bouquet.

LA MARQUISE.

Un soir du mois d'août 1848, un homme d'environ quarante-six ans, vêtu d'une redingote déteinte et rapiécée, s'était arrêté devant la maison du restaurateur Henri, presque en face de la porte Saint-Martin. Les bras croisés, les yeux fixés sur les vitres du restaurant, il restait immobile; son regard avide plongeait jusqu'au fond de la salle. Ses traits réguliers et énergiques étaient fortement altérés; ils trahissaient à la fois la souffrance physique et la souffrance morale. A l'amertume qui soulevait sa lèvre tremblante, on sentait que la haine vivait dans cette âme ulcérée. Hélas! il avait faim, et beaucoup de gens mangeaient sous ses yeux avec sensualité. Sa femme et ses enfants attendaient à jeun son retour, tandis qu'il errait sur le boulevard, n'osant rentrer chez lui les mains vides, après avoir fait tout le jour d'inutiles recherches, afin de trouver le moyen de gagner, pour ces êtres si chers et pour lui-même, au moins un morceau de pain; et ce qu'il voyait dévorer par chaque consommateur de ce restaurant aurait pu suffire au repas de toute sa famille. Né pauvre, et maintenant sans travail, il n'y avait plus de couvert pour lui ni pour les siens au banquet de la vie. Le besoin, qui lui donnait le vertige, couvrait son front de sueur en étendant parfois un nuage sur sa vue, et de mauvaises passions fermentaient dans son cerveau.

Gardons-nous de le juger.

Parmi les passants, dont son attitude et l'expression si accentuée de sa physionomie attiraient l'attention, quelques-uns peut-être lui jetaient tout bas, avec un mélange de terreur et d'ironie, une de ces paroles d'injure et de défiance qui, trop souvent, saluent la misère: le plus honnête homme a si mauvaise mine quand il est défiguré par une longue abstinence et dégradé par des haillons. Ceux-là n'avaient pas eu faim! ils n'avaient jamais assisté, spectateurs affamés et dépourvus de toutes ressources, à un repas où nul ne les conviait, et dont ils n'eussent pu demander les miettes sans renoncer à leur dignité d'homme!

Une main se posa sur le bras du malheureux ouvrier, et une voix affectueuse murmura tout près de lui:

— Reviens-tu, mon ami?

L'ouvrier se retourna; ses yeux, tout à l'heure si farouches, fixèrent un long et touchant regard sur sa

femme, douce compagne de misère, puis, sans parler, il la suivit.

La pauvre femme ne lui demanda pas s'il rapportait quelque monnaie. Ne l'avait-elle pas regardé? N'avait-elle pas compris son retard, d'ailleurs?

— Il n'ose pas rentrer, s'était-elle dit.

Et elle s'était mise à le chercher, bien sûre de le trouver aux environs de sa demeure, errant et désolé.

Appuyés l'un sur l'autre, ils marchèrent silencieusement jusque vers le milieu de la rue Saint-Sébastien. Là ils

montèrent à un sixième étage et arrivèrent au milieu de trois belles jeunes filles inquiètes, impatientes, et d'un jeune homme à longue barbe, aussi calme que fier et beau dans son paletot râpé. C'était toute la famille. Les trois jeunes filles étaient couturières, le jeune homme était sculpteur, et le père était ciseleur. La mère avait assez de besogne à les soigner tous, à les servir, à les entretenir dans une parfaite propreté, à les raccommo-der, à les blanchir, à reporter au besoin leur ouvrage. Depuis six mois, tous ces bras étaient inoccupés, et le linge, les vêtements, tout s'en était allé pièce à pièce au Mont-de-Piété.

Quant aux meubles, ils appartenaient de droit au propriétaire de la maison; car, avant d'être tout à fait arrêté par la révolution, le travail avait été longtemps en souffrance, et bien des termes étaient dus. Aussi avait-on relégué depuis quelques semaines la malheureuse famille dans une espèce de grenier, afin de ne pas la mettre dans la rue en lui gardant ses meubles.

En voyant rentrer leur père, les trois jeunes filles poussèrent une exclamation de joie. Enfin, on allait se ranimer par quelque peu de nourriture, et puis après, le sommeil donnerait l'oubli de toutes les douleurs! Mais, sans parler, sans même regarder ses enfants, le pauvre père s'assit et s'accouda, pour soutenir sa tête, sur la table que rien ne devait garnir ce soir-là. Bientôt des larmes ruisselèrent sur ses mains amaigries, auxquelles un long chômage avait rendu leur blancheur primitive.

Le jeune homme s'approcha de lui.

— Allons, papa, soyons hommes, dit-il en lui serrant la main.

— Oui, mon fils, soyons hommes... mais je suis père aussi.



Eh bien! embrasse tes enfants, dit l'aînée...



481^{bis}

LE MONITEUR DE LA MODE.

Décembre 1856.

Paris, Rue Richelieu, 92.

Chapoux & Alphouine, Lingerie de la Maison Colas.

...ent, embrasse tes ent
...mais que la plus
...ment la tête chau
...ne se bouge pas.
...existence! Et elle.
...à une plainte qui en en

...après, le 29 octobre
...l'ovier ciseleur était
...en deux parties la ru
...sur à sur les deux e
...d'Amberg et de Vainy,
...une belle fémelle que
...sur. Quand ses regards
...se bailla, il fut obligé d
...La tête penchée, il lais
...sur les sens, d'abondant
...un lieu où qui étaient d'aj
...à plusieurs personnes qui
...étaient lui-même. Il se reto
...Shostak une dame hi
...en au, qui se dirigeait voi
...cacher son émotion, il th
...convenable et s'avang
...à lui.
...-moi, madame, dit-il
...à vous, mais...
...en être davantage, de

...-vous donc, monsieur
...ment impressionné. S
...de bonalle et courageux
...des années, son atell

...répondit le ciseleur
...à l'avait pu retrouver en

...sont devenus vu
...sont, dont j'ai tant admiré la
...propre quand ils étaient
...-moi, madame... tous...
...m d'œil... Et... comme
...n'était pas encore assez
...pouvez... C'est ce matin
...sur les le cinquième départ d
...mains partie... Oh! m
...n'est-ce qu'un éternel adieu
...tant que l'on connaît sur
...me ennuie jusqu'au sol qui jus
...de vous longtemps oubliées
...me empê dans notre exist
...à être aveugle et nous devien
...-moi, madame, que ma mémoire
...est tout le réveil cause tant d
...me devant mes yeux les jours
...d'émotions s'arrivait avec tant
...me pour enfais. Il me sembla
...me, en les flutant de la main
...pouvez vous : « Les beaux enfans
...sages! (Quels bons et honnêtes
...me pour ça!) » Oh! comme
...d'orgueil en regardant mes
...de l'obscure mère! Bien des
...après ce temps, et, en tressa
...sur une maison, nous avons cess

— Eh bien, embrasse tes enfants, dit l'aînée des jeunes filles, tandis que la plus jeune pressait dans ses mains caressantes la tête chauve de son père.

L'autre ne bougea pas.

— Quelle existence ! dit-elle.

Ce fut la seule plainte qu'on entendit dans la mansarde.

Deux mois après, le 26 octobre, vers sept heures du matin, l'ouvrier ciseleur était debout sur le pont qui sépare en deux parties la rue Saint-Sébastien. Il regardait tour à tour les deux côtés de la rue, les quais de Jemmapes et de Valmy, puis le canal Saint-Martin dans toute l'étendue que ses yeux pouvaient embrasser. Quand ses regards s'arrêtèrent sur la colonne de Juillet, il fut obligé de s'appuyer sur le garde-fou. La tête penchée, il laissa longtemps couler, sans même les sentir, d'abondantes larmes qui tombaient dans l'eau ou qui étaient dispersées par le vent. Les pas de plusieurs personnes qui traversaient le pont le rappelèrent à lui-même. Il se retourna et vit sortir de la rue Saint-Sébastien une dame bien mise, d'environ cinquante ans, qui se dirigeait vers le pont. S'efforçant de maîtriser son émotion, il tâcha de prendre une contenance convenable et s'avança vers elle, sa casquette à la main.

— Excusez-moi, madame, dit-il, si je me permets de m'adresser à vous, mais...

Il ne put en dire davantage, des sanglots le suffoquèrent.

— Qu'avez-vous donc, monsieur ? dit la dame surprise et vivement impressionnée. Si je ne me trompe, vous êtes cet honnête et courageux ciseleur qui avait, il y a bien des années, son atelier vis-à-vis de ma maison.

— Oui, répondit le ciseleur par un signe de tête, car il n'avait pu retrouver encore l'usage de la voix.

— Eh bien, que sont devenus votre digne femme, vos enfants, dont j'ai tant admiré la belle tenue et la ravissante propreté quand ils étaient petits ?

— Ils vivent, madame... tous... Mais... la misère aujourd'hui m'exile... Et... comme si cette douleur immense n'était pas encore assez amère, ils ne me suivront pas tous !... C'est ce matin à dix heures que doit avoir lieu le cinquième départ des colons de l'Algérie, nous en faisons partie... Oh ! madame ! quel jour, que celui où l'on dit un éternel adieu à son pays, à ses amis, à tout ce que l'on connaît sur la terre ! On baisserait avec amour jusqu'au sol qui jusqu'ici nous a porté. Que de choses longtemps oubliées peut-être, et qui ont à peine marqué dans notre existence, se retracent alors à notre souvenir et nous deviennent précieuses ! C'est ainsi, madame, que ma mémoire, cette mémoire du cœur dont le réveil cause tant d'émotion, a fait repasser devant mes yeux les jours heureux où votre regard affectueux s'arrêtait avec tant de bienveillance sur mes jeunes enfants. Il me semblait vous entendre encore dire, en les flattant de la main quand ils passaient près de vous : « Les beaux enfants ! sont-ils propres, soignés ! Quels bons et honnêtes parents ils ont ! Quelles braves gens ! » Oh ! comme alors mon cœur se gonflait d'orgueil en regardant mes enfants et leur bonne et laborieuse mère ! Bien des années se sont passées depuis ce temps, et, en cessant de demeurer près de votre maison, nous avons cessé de vous ren-

contrer. Au moment du départ, je me suis souvenu de vous, madame ; mon cœur reconnaissant a senti le besoin de voir encore une fois votre bienveillant regard que je ne reverrai jamais, d'entendre encore une fois la voix si douce qui semblait chaque jour bénir mes enfants par des paroles caressantes. Sachant que tous les matins à cette heure vous passez sur ce pont pour aller à l'église Saint-Ambroise, j'y suis venu attendre votre passage pour vous prier d'agréer mon adieu. Quand le matin vous passerez sur ce pont pour aller prier Dieu, madame, souvenez-vous quelquefois de la famille du ciseleur, des malheureux exilés.

Le visage du pauvre ouvrier était couvert de larmes. Les passants s'arrêtaient.

— Qu'a-t-il ? se demandait-on l'un à l'autre en le regardant.

— C'est Martel, le ciseleur, dit un homme en s'approchant.

— Ah ! le pauvre homme ! dit un autre. C'est un des colons qui vont partir pour l'Algérie !

Et il vint à Martel, les bras ouverts.

Bientôt le malheureux ouvrier fut entouré, embrassé par tous ces braves gens dont beaucoup ne le connaissaient pas, mais c'était un colon, un pauvre frère allant demander à la terre étrangère le pain qu'il ne pouvait plus gagner dans sa patrie. Hommes, femmes, enfants, tous pleuraient comme lui en l'embrassant ou en lui serrant la main.

Martel, tout éperdu, voulut prendre congé de la dame qu'il était venu attendre sur le pont.

— Un moment, lui dit-elle. Éloignons-nous un peu... Tous vos enfants ne vous suivent pas, m'avez-vous dit. Puis-je être utile à ceux qui restent ?

— Léontine seule refuse de me suivre, dit Martel, et je ne puis l'y contraindre. Mon cœur s'était accoutumé à compter quatre enfants, au point d'oublier que celle-là n'était pas à moi ; mais je n'ai pas de droits sur elle, car elle n'est pas ma fille.

— C'est donc une parente, une orpheline que vous avez recueillie ?

— C'est une enfant que j'ai trouvée perdue dans la foule un jour de réjouissance publique, et que j'ai élevée comme les miens propres sans mettre entre eux la moindre différence. Cette pauvre petite, qui n'avait guère plus de deux ans, a perdu au change, sans doute, car elle était vêtue avec une grande recherche. Elle avait été perdue par une domestique étourdie, peut-être. Ses petits habits que nous avons soigneusement conservés sont de belles étoffes ; son linge et la dentelle qui le garnissait, tout annonce qu'elle appartenait à une riche famille. Mais elle était dans la rue, il valait mieux qu'elle fût recueillie par un honnête ouvrier que d'y rester abandonnée ; je l'ai pensé du moins. Elle aurait pu tomber en de plus mauvaises mains ; cependant elle m'a reproché de n'avoir pas fait assez de démarches pour savoir à qui elle appartenait, et de l'avoir condamnée par cette négligence à une existence misérable, tandis que sans doute elle était née riche. Son reproche est juste, et pourtant il m'a fait bien du mal. Je n'ai pas fait tant de réflexions, moi ; j'avais trouvé une enfant perdue, j'ai cru qu'il suffisait d'en faire la déclaration à la mairie de mon arrondissement en disant que je la garderais jusqu'à ce qu'on vint la réclamer, mais, comme je n'avais songé ni aux journaux ni à la police, je n'ai vu venir personne, et j'ai

dit à ma femme : « Nous avions trois enfants, nous en aurons quatre. » Bientôt nous ne nous sommes plus souvenus que la quatrième n'était pas de notre sang, tant nous la confondions avec les nôtres dans notre affection. Dans son enfance, elle nous aimait bien aussi ; mais, quand elle a été assez âgée pour comprendre la différence des conditions, le sang patricien a parlé. Je n'oserais dire qu'elle nous a dédaignés, mais elle s'est trouvée malheureuse au milieu de nous ; et, en regrettant amèrement sa position perdue, elle n'a plus vécu que de l'espoir de retrouver un jour sa famille. C'est pour ne pas renoncer à cette espérance qu'elle ne veut pas quitter Paris. Après une sollicitude de vingt ans, j'ai la douleur de la laisser, en partant, abandonnée à elle-même, sans ressource et sans appui.

— Eh bien, dit la dame, riche propriétaire du quartier, je veux vous soulager au moins de ce chagrin. Vous lui avez fait apprendre à coudre, n'est-ce pas ?

— Elle est couturière, madame.

— Si elle veut entrer chez moi comme ouvrière à l'année, pour un prix convenable, elle fera mes robes et entretiendra le linge de ma maison. Elle aura sa chambre chez moi et pourra s'y faire servir ses repas ; car elle ne s'accommoderait peut-être pas de manger à la cuisine. Voyez si cette offre vous convient et à elle aussi ?

— Ah ! madame ! dit Martel, il m'est donc venu du ciel le désir de vous voir avant mon départ !

— Eh bien, c'est entendu, je compte sur elle aujourd'hui après votre départ.

— Mille fois merci, madame.

— Adieu, mon brave et digne homme. Dieu vous bénisse et vous protège. Acceptez de moi ce souvenir, dit-elle en tendant au ciseleur une magnifique bourse.

Au lieu de s'avancer, la main de l'ouvrier se retira.

— Vous refusez un souvenir de France, une bourse faite par ma fille, et qui vous est offerte par la main qui, tant de fois, s'est posée caressante sur la tête de vos jeunes enfants ?

— Pardon, madame, et merci, dit Martel en acceptant cette fois. Je refuse l'aumône, mais je reçois avec bonheur un souvenir de vous. Offert ainsi, un don est trop précieux pour humilier un noble cœur.

La dame s'éloigna promptement avant que l'ouvrier eût eu le temps de palper la bourse, car elle contenait trois pièces d'or qui avaient été destinées à autre chose. Mais l'homme propose et Dieu dispose. Elles n'auraient pu d'ailleurs être mieux employées.

Bientôt après, Martel arrivait avec sa famille sur le quai Saint-Bernard, où plus de huit cents personnes attendaient le signal de leur départ.

Malgré la température froide, les deux rives de la Seine, le quai Saint-Bernard, le port au vin, le boulevard Morlant, le tablier du quai d'Austerlitz, étaient littéralement couverts de curieux, et l'entrée du port où s'effectuait l'embarquement des colons était gardée par la troupe de ligne, qui empêchait la foule d'approcher de l'embarcadère.

Léontine avait accompagné jusque-là sa famille adoptive. Malgré sa résolution bien arrêtée, au moment de la séparation elle sentait faiblir son courage. Déjà

son bon père, sa bonne mère, ses sœurs, si affectueuses, si indulgentes pour son orgueil, étaient passés sur le port en s'arrachant douloureusement de ses bras qui se crispaient autour de leur cou, et Henri, son frère adoptif, allait y passer aussi.

Il semblait hésiter. Au moment de la quitter, un



Henri.

sentiment profond et caché le faisait défaillir à la pensée d'un éternel adieu ; mais à un dernier regard jeté sur sa famille, une autre voix du cœur parla plus haut encore en lui.

— Le devoir avant tout, dit-il. Léontine, adieu!...

Et dans la crainte de retourner sur ses pas, il s'élança en avant sans oser la regarder.

Léontine était restée atterrée. Tout était donc dit, et pour toujours, entre elle et toute cette bonne et généreuse famille.

Sans mouvement et sans voix, les mains croisées, elle resta immobile jusqu'au moment où le signal ayant été donné, le Neptune prit le large, remorquant les bateaux qui emportaient les colons vers la province de Constantine. Éveillée tout à coup de la longue stupeur qui l'avait rendue comme idiote pendant le



LE MONITEUR DE LA MODE .

Paris, Rue Richelieu, 92.

Coiffures de la Maison R. Chopiteau (Robes de Pauline Conter) Fleurs de M^{me} de Saëre.
 Dentelles de G. Violard, Corsets de M^{me} Hippolyte fournisseur de S. M^{te} l'Impératrice, Mouchoir de
 Chapron, Bijoux en cheveux de Lemonnier & C^{ie}, Parfums de Segrand fournisseur de S. M^{te} l'Impératrice et des cours
 Étrangères. Envoi de la Maison de Commission Laspalle et C^{ie}.

Entered at Stationers' Hall.

LONDON at the Monitor Office 55 Greek Street Johs NEW-YORK Vinces & C^{ie} General Agents.

MADRID D. J. de la Peña.

... du président de la co
... elle jeta des cris
... le cœur qui fuyait.
... c'en était fait! Les
... humain est un at
... monstrueuses. i



CLARA VERONICA

... collection, et il e
... qu'il a été le prix d
... perit au retour et qu
... même épouse.

Le soir de ce jour si
... (car bien des larm
... de verser sur le port,
... égarés dans de pénible
... égarés de l'ar
... l'antre, pour la prem
... marée toute seule à l'ho
... sur et son cœur cherch
... regardant, un bonsoir al
... que le vide qui désert
... pure. Sa petite chambre

discours du président de la commission et la remise du drapeau, elle jeta des cris perçants en tendant les bras vers le convoi qui fuyait.

Hélas ! c'en était fait ! Les regrets étaient inutiles. Le cœur humain est un abîme où se confondent souvent de monstrueuses ingraturités et des tré-



ELIER VERMOREL.

Madame Boucher.

sors d'affection, et il est inconséquent à ce point qu'il ne sent le prix du bonheur qu'après l'avoir perdu sans retour et quelquefois après l'avoir lui-même repoussé.

Le soir de ce jour si douloureux pour tant de familles (car bien des larmes à la même heure avaient été versées sur le port, bien des adieux s'étaient échangés dans de pénibles étreintes, bien des sanglots s'étaient échappés de larges et puissantes poitrines), Léontine, pour la première fois de sa vie, s'était trouvée toute seule à l'heure de se mettre au lit ; ses yeux et son cœur cherchaient en vain autour d'elle un regard ami, un bonsoir affectueux ; ils ne rencontraient que le vide qui désormais allait peser sur tous ses jours. Sa petite chambre était propre, sa couchette

assez bonne, et sa nouvelle protectrice l'avait accueillie avec bienveillance. Mais qu'il y a loin de la bienveillance à l'affection pour ceux sur lesquels une tendresse attentive a longtemps veillé ! Tout annonçait que, dans cette maison hospitalière, l'existence matérielle de Léontine serait confortable et ses occupations assez douces : pour beaucoup d'autres cet asile inattendu eût été regardé comme un bienfait de la Providence, comme une planche de salut au moment du naufrage ; à ses yeux, c'était la servitude. Le cœur gros de soupirs comprimés, elle regarda longtemps son petit lit blanc avec une amertume profonde ; mais, élevant jusqu'à Dieu son cœur attristé, elle s'agenouilla ; et après avoir, dans cette attitude, versé d'abondantes larmes, elle pria, calmée, sinon consolée, par la pensée que le père commun à tous les hommes veillait sur sa solitude. Cependant elle répétait encore :

— Seule !... toute seule !...

Puis bientôt elle ajoutait :

— Seule avec Dieu !...

Sa voix, en prononçant ces dernières paroles, perdait l'expression d'angoisse avec laquelle elle exhalait ses précédentes exclamations, et, dans son regard désolé, on voyait renaître l'espérance.

Peu à peu Léontine s'accoutuma à sa nouvelle situation, ou du moins elle s'habitua à la prendre en patience, soutenue par l'espérance de retrouver ses parents et d'éclipser un jour par sa fortune et par son rang la famille riche, mais bourgeoise, aux volontés de laquelle le malheur la forçait de se soumettre. Son orgueil avait encore grandi à mesure que des habitudes de bien-être et d'élégance, qui jusque-là lui avaient été inconnues, s'étaient développées sous ses yeux ; il s'était accru au point qu'elle en était venue à mépriser le luxe bourgeois et les petites ambitions qui s'agitaient autour d'elle. Elle levait les épaules de pitié derrière mademoiselle Boucher ; et comme l'ingratitude et l'orgueil vont toujours de compagnie, aussi insensible aux généreux procédés de la bonne madame Boucher qu'elle l'avait été à une hospitalité offerte au moment où elle allait se trouver sans asile, elle recevait ses égards comme chose due. Quant à M. Boucher, comme les occupations de Léontine ne lui donnaient avec lui aucune relation directe, elle ne se souvenait guère de son existence que pour se demander dédaigneusement :

— Ces bourgeois ! où vont-ils chercher leurs noms ?

C'était un point qu'elle pouvait attaquer sans craindre la représaille ; il eût été difficile de railler sur le sien.

— En trouvant ridicule et vulgaire toute cette digne et bienfaisante famille, qui cependant était fort bien, quelle idée se faisait-elle des gens de haute naissance dont jamais elle n'avait approché ?

Sans doute elle imaginait qu'ils parlaient un autre langage que le commun des mortels, et leur dignité, rêvée par elle dans le vague de l'inconnu, prenait à ses yeux des proportions gigantesques, à la hauteur desquelles elle tâchait de s'élever par un port de reine et par la gravité d'une princesse de tragédie. Fièvre, mais résignée avec les maîtres, froide et silencieuse avec les domestiques, qui se vengeaient de son orgueil en l'appelant la *Marquise* (nom qui peu à peu lui avait été donné dans tout le quartier), elle était du reste assez bonne fille, remplissant ses devoirs avec

exactitude et ne chagrinant pas ceux qu'elle regardait comme ses inférieurs, et dont elle dédaignait de s'occuper.

Quand, le soir, en quittant la chambre de *madame* où elle travaillait toute la journée, elle se retrouvait dans sa petite chambre, un changement subit s'opérait en elle. Dès que ses yeux n'étaient plus éblouis par de beaux meubles et de belles tentures qui lui en faisaient rêver d'inimaginables, elle rentrait dans son cœur comme dans un sanctuaire où elle retrouvait, avec les amis de son enfance, les bons instincts de la femme, affection constante, reconnaissance tardive en elle, mais bien sentie, pour les bons soins donnés à sa jeunesse, foi en Dieu et pitié sincère.

Dans la solitude de cette chambre aux murailles nues, s'évanouissait la brillante fantasmagorie qui, tout le jour, fascinait son imagination et sa pensée; son âme tout entière s'élançait vers l'Afrique. Là encore elle ne pouvait qu'imaginer les sites de cette terre d'exil qu'arrosaient les sueurs de ses amis. Mais que de fois elle sentit ses yeux se mouiller de larmes en se figurant le jeune sculpteur, si distingué par son talent, une bêche à la main et tournant avec découragement vers la France un regard désolé! Car les nouvelles venues d'Afrique chez les parents de beaucoup de colons étaient bien tristes. Que de fois aussi ses pleurs avaient coulé au souvenir des caresses et de la tendre amitié de celles que si longtemps elle avait appelées des doux noms de mère et de sœurs, et en se rappelant les bons et affectueux enseignements du père Martel qui, le soir, lorsque ses enfants étaient

petits, les réunissait tous les quatre autour de lui, et leur donnait, dans un amical entretien, plus de principes de justice et de vertu qu'ils n'auraient pu en trouver dans les livres! Du reste, il ne s'était pas borné à leur communiquer ses lumières nécessairement peu étendues; il les avait envoyés régulièrement à l'école jusqu'au moment où chacun d'eux était arrivé à l'âge d'apprendre un état dont il pût vivre plus tard, et tous avaient bien profité de ses sacrifices.

Un événement arriva dans la maison de M. Boucher. Une des deux domestiques qui avaient vieilli au service de madame Boucher fut congédiée, et vrai-

ment c'était comme un coup d'État dans cette famille. Mais mademoiselle Clarisse Boucher se plaignait tant et si amèrement d'être mal servie et mal habillée par une femme de chambre vieille et dépourvue de goût, à laquelle il fallait tout demander, tant elle était ignorante des exigences d'une propreté recherchée et des soins minutieux d'une tenue de bonne compagnie, que sa tendre mère avait eu la faiblesse de céder au désir de sa fille en remplaçant par une femme de chambre plus jeune sa vieille et fidèle Marguerite.

Clarisse, avant d'en venir à cette extrémité, avait bien essayé de réclamer de Léontine les petits services auxquels Marguerite était inhabile, afin de conserver cette pauvre bonne qui l'avait bercée; mais l'orgueilleuse ouvrière s'était refusée, le moins impoliment possible, mais très nettement, à remplir en aucune circonstance les fonctions d'une domestique.

La nouvelle femme de chambre ne put être accusée d'ignorer un service de bonne maison, car elle sortait de chez une duchesse. Le vent révolutionnaire ayant soufflé sur l'aristocratie, et les duchesses étant fort difficiles à retrouver dans Paris, Victorine s'était résignée, quoique en rechignant, à entrer en maison bourgeoise. Loin d'attendre les ordres de sa jeune maîtresse, elle avait la prétention de lui enseigner l'élégance, et ricanaient sans cérémonie de toutes ses habitudes comme de tous les objets de toilette qui lui tombaient sous la main. Elle avait sans cesse à la bouche le nom de madame la duchesse, et disait insolemment dans la cuisine, chaque fois qu'on l'avait remise à sa place :

— Ces bourgeois! sont-ils ridicules et malappris! C'est en se montrant exigeants et grossiers qu'ils s'imaginent nous persuader qu'ils sont quelque chose. Serai-je donc longtemps condamnée à servir *du monde comme ça*?

— Eh bien, disait la vieille cuisinière, brave fille dévouée à ses maîtres, en voilà une qui ne se gêne pas; elle dit tout haut ce qu'on lit dans les yeux de la *marquise*. On peut dire que voilà une maison *bien montée*! C'est bien justice, du reste; on n'avait qu'à ne pas renvoyer Marguerite. Mais les maîtres d'aujourd'hui!... Pour une épingle mal attachée, ils renvoient une pauvre fille dont les cheveux ont blanchi à leur



Léontine.

service; ils aiment mieux une adroite effrontée, qui, en mangeant leur pain, les méprise et les insulte. Ce n'est pas pour madame que je dis cela. Pauvre chère femme! elle a toujours été pour nous plutôt une mère qu'une maîtresse; mais la jeunesse n'est pas indulgente. Eh bien, la petite impatiente, la voilà bien servie, maintenant... Mais cette effrontée-là ne blanchira pas ici.

En effet, Victorine n'y resta pas longtemps. Elle trouva le moyen d'entrer chez la femme d'un ministre. Sa bouche insolente grimaçait un sourire ironique en annonçant cette nouvelle à Jeannette la cuisinière.

— Puisque les gens de haute naissance ont tous quitté Paris, ajouta-t-elle, c'est une bonne fortune pour moi que de remonter jusqu'à la femme d'un ministre, après être tombée jusque dans ce quartier.

— Va, langue de vipère, va, et que Dieu te conduise, grommela Jeannette; prends garde qu'il ne te fasse rouler un jour jusque dans la boue.

Une femme de quarante et quelques années remplaça Victorine. Charlotte, veuve Mouton, avait aussi servi dans de grandes maisons; mais c'était une bonne nature, une douce et honnête domestique, remplissant consciencieusement ses obligations sans se préoccuper de la qualité des maîtres qui payaient ses services. Une mélancolie habituelle donnait à sa physionomie intéressante quelque chose de touchant. On sentait en la regardant qu'une grande douleur avait pesé sur elle.

Quoique Léontine fût aussi réservée avec cette nouvelle femme de chambre qu'elle l'avait été avec les autres, cette femme lui inspirait un intérêt puissant, et elle-même ne pouvait se trouver en face de Charlotte sans voir son regard mélancolique se fixer sur elle avec l'expression d'une profonde sympathie. Cependant elles ne se parlaient guère. Léontine tenait à ne pas laisser franchir la ligne de démarcation qu'elle avait tracée entre elle et les domestiques, et Charlotte, habituée à entendre sans cesse Jeannette murmurer

contre l'orgueil de la *marquise*, qui était son cauchemar, ne s'avancait pas vers la jeune fille; car elle savait qu'elle ne répondait ordinairement aux domestiques que par un oui ou un non.

— C'est drôle, dit un jour Charlotte; toute fière qu'est la *marquise*, on l'aime tout de même.

— On l'aime! dit Jeannette. Si vous vous sentez prise d'amitié pour elle, donnez-vous-en à votre aise; mais c'est une maladie qui ne me gagnera pas.

— Je le vois bien, dit Charlotte. Pourquoi donc l'appelle-t-on la *marquise*? est-ce à cause de son air dédaigneux?

— D'abord, oui, répondit Jeannette, mais aussi un peu pour autre chose.

— Qu'est-ce donc?

Jeannette raconta à Charlotte l'histoire de Léontine. Dans son empressement à en rechercher tous les détails, en allant et venant autour de ses fourneaux, elle ne s'était pas aperçue que, pendant son récit, Charlotte avait changé deux ou trois fois de couleur, et que tous ses membres étaient agités par un tremblement nerveux. Tout à coup elle s'arrêta, saisie à l'aspect de la figure qu'elle avait devant les yeux, et ses dernières paroles à demi prononcées lui restèrent sur les lèvres.

— Charlotte!... qu'avez-vous? mon Dieu! s'écriait la cuisinière en secouant la pauvre femme, qui ne la voyait ni ne l'entendait plus.

En ce moment la *marquise* traversa le corridor. Oubliant ses vieilles rancunes, Jeannette d'une voix effrayée l'appela à son aide.

— Mademoiselle Léon-

tine! criait-elle avec l'accent de la prière.

La jeune fille accourut promptement. Les soins réunis de Léontine et de la cuisinière rendirent bientôt la connaissance à Charlotte. En revenant à elle, elle pressa dans ses mains celles de Léontine, et pleura beaucoup avant de pouvoir prononcer une parole. Enfin elle se remit et put parler. Dès les premiers mots qu'elle adressa à Léontine, elle recommença à trembler de tout son corps.

— Mademoiselle Léontine, lui dit-elle, n'avez-vous



Charlotte.

pas une large tache brune sous l'aisselle droite et une marque de brûlure au pied gauche ?

— Si, dit Léontine étonnée.

— N'avez-vous pas, en outre, une cicatrice en croix près de la cheville du pied où vous avez été brûlée ?

— Si, dit encore Léontine.

— Et votre linge, quand on vous a trouvée, était marqué de deux L brodées, surmontées d'une couronne de comte, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Léontine, devenue tremblante à son tour.

— Mon enfant ! mon enfant ! s'écria la pauvre femme en proie à une exaltation fébrile, en étouffant dans une étreinte convulsive la jeune fille défaillante. Ma Charlotte ! mon enfant !

Léontine était en effet sa fille. La pauvre *marquise*, dont l'oreille était choquée par le nom de Boucher, s'appelait Charlotte Mouton. Celle qui aurait craint de se méallier en épousant un sculpteur, fils de l'honnête ouvrier qui l'avait recueillie et élevée comme ses propres enfants, était née d'une femme de chambre et d'un cocher, bien honnêtes gens aussi, mais placés dans la hiérarchie sociale plus bas que celui dont elle aurait dédaigné le nom, s'il lui eût été offert, quoique son cœur fût tout à lui.

C'était la couronne qui surmontait les initiales dont son linge était marqué, qui avait fait imaginer à Léontine qu'elle était née titrée. Cette pensée complaisamment caressée était devenue dans son esprit une certitude, et bientôt, dans son orgueil aristocratique, ce n'avait plus été par coquetterie qu'elle s'était mirée ; ce qu'elle cherchait dans ses traits, c'était moins la beauté qui plaît que la distinction, indice peu sûr d'une haute origine.

La nature en cela l'avait servie selon son désir. Quand, après avoir examiné sa figure, elle regardait ses mains délicates et effilées, elle était plus que jamais convaincue de la noblesse de sa naissance.

— Oh ! oui, tout cela est de bonne race, disait-elle.

Mais la nature impartiale dispense ses dons les plus précieux dans les cabanes comme dans les palais, et Léontine, dans son enfance, n'était si richement vêtue, que parce qu'elle portait les débris de la jeune comtesse dont sa mère servait les parents.

Aux cris poussés par Charlotte, toute la famille Boucher était accourue dans la cuisine. Tous les cœurs étaient émus, tous les yeux étaient pleins de larmes. La mère et la fille furent comblées de soins. Lorsque Léontine reprit connaissance, son premier mouvement fut une mauvaise honte ; son regard inquiet cherchait sur toutes les lèvres un sourire ironique, tant son âme, desséchée par l'orgueil, se préoccupait du ridicule de tomber du haut de ses rêves ambitieux dans les bras d'une pauvre servante. Mais, en trouvant partout le touchant intérêt qu'inspire le sublime élan de la nature, elle eut des remords de la sécheresse de son cœur ; et, pénétrée tout à coup d'un profond sentiment de tendresse pour la pauvre femme inondée de larmes qui, pleurant et riant à la fois, la couvrait avec exaltation de baisers, elle s'écria à son tour, en l'étreignant avec ivresse :

— Ma mère ! ma mère !...

Toute ambition se tut dans cette âme où la nature

avait parlé ; il n'y eut plus de place que pour l'affection. Le cœur aimant de Charlotte avait communiqué sa chaleur à celui de sa fille. Léontine trouvait tant de bonheur dans ces caresses de mère si douces et si saintes à la fois, dans cette sollicitude de tous les instants, dans ce regard humide d'amour qui suivait tous ses mouvements, qu'elle ne se rappelait ses désirs passés que pour rendre grâce à Dieu de lui avoir donné bien plus qu'elle ne lui avait demandé.

— Merci, mon Dieu, mon père et ma Providence, disait-elle chaque soir à genoux dans sa petite chambre en regardant la bonne Charlotte préparer son lit, qui maintenant était toujours bien chaud et dans lequel elle s'endormait bercée par de douces paroles, et se trouvait le matin éveillée par un baiser. Merci ! oh ! mille fois merci ! Dans mon aveugle orgueil, je vous demandais une mère riche, vous me l'avez donnée tendre. Combien vous savez mieux que nous ce qui doit nous donner le bonheur, et que vous êtes indulgent pour nos fautes ; car, après avoir été ingrate envers mes parents adoptifs, si bons aussi pour moi, je ne méritais pas de trouver tant d'amour dans le cœur de ma mère !

Le souvenir de la famille Martel causait souvent à Léontine un pénible serrement de cœur.

— Hélas ! pensait-elle, je ne les reverrai jamais !...

Un jour, Léontine, ou plutôt Charlotte Mouton, avait quitté son ouvrage pour chercher dans le journal de M. Boucher des détails relatifs aux colons de l'Algérie, dont elle avait entendu parler le matin, lorsqu'elle fut interrompue par Jeannette.

— Un jeune homme vous demande, dit cette dernière.

— Un jeune homme me demande ? répondit Léontine étonnée. Qui peut-il être ?

En disant cela, elle s'avançait vers la cuisine ; bientôt elle se trouva en face du jeune Martel ; mais il était si changé, qu'une minute s'écoula avant que le nom de Henri s'échappât du cœur de Léontine. Après le premier élan de surprise et de joie, elle pensa à toute la famille.

— Et papa, maman, mes sœurs ? dit-elle.

Henri ne répondit pas tout de suite. Il semblait recueillir ses forces avant de parler.

— Mes sœurs sont mariées toutes deux à de braves gens, mes amis, dit-il, et leurs maris sont plus aptes que moi à leurs nouveaux travaux. Je les ai quittées avec une douleur bien vive ; mais je ne les ai pas laissées sans protection, et, vous le voyez, Léontine, il était temps que je revinsse pour ne pas laisser mes os dans la terre d'exil.

Le pauvre jeune homme, en effet, semblait n'avoir plus qu'un souffle.

— Mais papa, maman ? dit Léontine.

De grosses larmes roulaient dans les yeux de Henri immobile et silencieux.

Léontine le regardait avec anxiété ; son âme semblait suspendue aux lèvres pâles et tremblantes d'où nul son ne pouvait sortir.

— Morts ! morts !... s'écria enfin Henri. Morts !... On ne laboure pas longtemps le sol qu'on arrose de ses pleurs... Dans la terre étrangère, l'exilé ne creuse que sa tombe en se retournant sans cesse vers le pays natal, et en reportant ses yeux au ciel, sa céleste patrie.

Dans ces mouvements confus de chagrin et d'indignité bonheur, tous deux trahirent sans y songer un sentiment longtemps comprimé. Ils s'aimaient également dans le secret de leurs cœurs dont les élans avaient été contenus par l'orgueil.

Dans la pensée qu'elle pouvait appartenir à une des premières familles de France, et retrouver un jour ses parents, Léontine n'aurait pas voulu s'allier à une famille d'ouvriers; et c'était parce que Henri avait lu

dans son âme orgueilleuse, que le fier jeune homme s'était tenu de lui-même à distance, malgré l'affection profonde qu'il éprouvait pour elle.

L'air de France rendit la santé à Henri. Les travaux ayant repris à Paris, il trouva de l'occupation, et la *marquise*, dont les prétentions étaient devenues plus humbles, reçut avec autant de reconnaissance que de bonheur le modeste nom de Martel.

ADÈLE CLERET.

LES JUMEAUX DE L'HOTEL CORNEILLE.

(Suite.—Voir page 70.)

Deux jours après, Mathieu, qui n'avait jamais voulu de leçons particulières, entreprit de préparer un jeune homme au baccalauréat. Il s'y donna de si bon cœur, que son élève, qui avait été refusé quatre ou cinq fois, fut reçu le 18 août, au commencement des vacances. C'est alors seulement que les deux frères se mirent en route pour la Bretagne. Avant de partir, Mathieu me remit cinquante francs. « Je serai absent cinq semaines, me dit-il; il faut que je revienne en octobre, pour la rentrée des classes et pour les examens de la licence. Tu iras à la poste tous les lundis, et tu prendras un mandat de dix francs, au nom de madame Bourgade: tu connais l'adresse. Elle croit que c'est un débiteur de son mari qui s'acquitte en détail. Ne te montre pas dans la maison: il ne faut pas éveiller les soupçons de ces dames. Si l'une d'elles tombait malade, le Petit-Gris viendrait t'avertir, et tu m'écrirais. »

Je vous l'avais bien dit, qu'on ne lisait que de bons sentiments dans les petits yeux gris de Mathieu. Pourquoi n'ai-je pas conservé la lettre qu'il m'écrivit pendant les vacances? Elle vous ferait plaisir. Il me dépeignait avec un enthousiasme naïf la campagne dorée par les ajoncs, les pierres druidiques de Carnac, les dunes de Quiberon, la pêche aux sardines dans le golfe, et la flottille de voiles rouges qui récolte les huîtres dans la rivière d'Auray. Tout cela lui semblait nouveau, après une longue année d'absence. Son frère s'ennuyait un peu en songeant à Paris. Pour lui, il n'avait trouvé que des plaisirs. Ses parents se portaient si bien! L'oncle Yvon était si gros et si gras! La maison était si belle, les lits si moelleux, la table si plantureuse! — J'ai peut-être oublié de vous dire que Mathieu mangeait pour deux. — « Sais-tu la seule chose qui m'ait attristé? m'écrivait-il en *post-scriptum*. Je te l'avouerai, quand tu devrais te moquer de moi. Il y a dans la maison de mon oncle deux grandes paresseuses de chambres, bien parquetées, bien aérées, bien meublées, et qui ne servent à personne. Je suis sûr que mon oncle les louerait pour rien à une honnête famille qui voudrait les prendre. Et l'on paye cent francs par an pour habiter la rue Traversine! »

Mathieu revint au mois d'octobre, et enleva, haut la main, son diplôme de licencié ès lettres. Les notes des examinateurs lui furent si favorables qu'on lui offrit la chaire de quatrième au lycée de Chaumont. Mais il ne put se décider à quitter son frère et Paris. Il me donnait de temps en temps des nouvelles de la

rue Traversine: Madame Bourgade était souffrante. Vous ne vous rendez bien compte de l'intérêt qu'il portait à ses protégées invisibles que si je vous initie au grand secret de sa jeunesse: il n'avait encore aimé personne. Comme ses camarades ne lui avaient pas ménagé les plaisanteries sur sa laideur, il était modeste au point de se regarder comme un monstre. Si l'on avait essayé de lui dire qu'une femme pouvait l'aimer tel qu'il était, il aurait cru qu'on se moquait de lui. Il rêvait quelquefois qu'une fée le frappait de sa baguette, et qu'il devenait un autre homme. Cette transformation était la préface indispensable de tous ses romans d'amour. Dans la vie réelle, il passait auprès des femmes sans lever les yeux: il craignait que sa vue ne leur fût désagréable. Le jour où il devint le bienfaiteur inconnu d'une belle jeune fille, il sentit au fond du cœur un contentement humble et tendre. Il se comparait au héros de *la Belle et la Bête* qui cache son visage et ne laisse voir que son âme, ou à ce Paria de la *Chaumière Indienne* qui dit: « Vous pouvez manger de ces fruits, je n'y ai pas touché. »

C'est un accident imprévu qui le mit en présence de mademoiselle Bourgade. Il était chez le Petit-Gris à demander des nouvelles, lorsque Aimée entra en criant au secours: sa mère était évanouie. Il courut avec les autres. Il amena le lendemain un interne de la Pitié. Madame bourgade n'était malade que d'épuisement; on la guérit. La femme du Petit-Gris fut installée chez elle en qualité d'infirmière. Elle allait chercher les médicaments et les aliments, et elle savait si bien marchander qu'elle les avait pour rien. Madame Bourgade but un excellent vin de Médoc qui lui coûtait soixante centimes la bouteille; elle mangea du chocolat ferrugineux à deux francs le kilogramme. C'est Mathieu qui faisait ces miracles et qui ne s'en vantait pas. On ne voyait en lui qu'un voisin obligeant; on le croyait logé rue Saint-Victor. La malade s'accoutuma doucement à la présence de ce jeune professeur, qui montrait les attentions délicates d'une jeune fille. Sa prudence maternelle ne se mit jamais en garde contre lui; tout au plus si elle le regardait comme un homme. A la simplicité de sa mise, elle jugea qu'il était pauvre; elle s'intéressait à lui comme il s'intéressait à elle. Un certain lundi du mois de décembre, elle le vit venir en paletot noisette, sans son manteau, par un froid très vif. Elle lui dit, après de longues circonlocutions, qu'elle venait de toucher une somme de dix francs, et elle offrit de lui en prêter

la moitié. Mathieu ne sut s'il voulait rire ou pleurer : il avait engagé son manteau, le matin même, pour ces bienheureux dix francs. Voilà où ils en étaient au bout d'un mois de connaissance. Aimée s'abandonnait moins au douceurs de l'intimité. Pour elle, Mathieu était un homme. En le comparant au Petit-Gris et aux habitants de la rue Traversine, elle le trouvait distingué. D'ailleurs, à l'âge de seize ans, elle n'avait guère eu le temps d'observer le genre humain. Elle ignorait non-seulement la laideur de Mathieu, mais encore sa propre beauté : il n'y avait pas de miroir dans la maison.

Madame Bourgade raconta à Mathieu ce qu'il savait en partie, grâce aux indiscrétions du Petit-Gris. Son mari faisait médiocrement ses affaires et gagnait à peine de quoi vivre, lorsqu'il apprit la découverte des mines de la Californie. En homme de sens, il devina que les premiers explorateurs de cette terre fortunée poursuivraient les lingots d'or et les pépites enfouies dans le roc, sans prendre le temps d'exploiter les sables aurifères. Il se dit que la spéculation la plus sûre et la plus lucrative consisterait à laver la poussière des mines et le sable des ravins. Dans cette idée, il construisit une machine fort ingénieuse, qu'il appela, de son nom, le *séparateur Bourgade*. Pour en faire l'épreuve, il mélangea 30 grammes de poudre d'or avec 100 kilogrammes de terre et de sable. Le séparateur reproduisit tout l'or, à deux décigrammes près. Fort de cette expérience, M. Bourgade rassembla le peu qu'il possédait, laissa à sa famille de quoi vivre pendant six mois, et s'embarqua sur *la Belle-Antoinette*, de Bordeaux, à la grâce de Dieu. Deux mois plus tard, *la Belle-Antoinette* se perdait corps et biens, en sortant de la passe de Rio-de-Janeiro.

Mathieu s'avisait que, sans faire un voyage en Californie, on pourrait exploiter l'invention de feu Bourgade au profit de sa veuve et de sa fille. Il pria madame Bourgade de lui confier les plans qu'elle avait conservés, et je fus chargé de les montrer à un élève de l'école centrale. La consultation ne fut pas longue. Le jeune ingénieur me dit après un examen d'une seconde : « Connu ! c'est le séparateur Bourgade. Il est dans le domaine public, et les Brésiliens en fabriquent dix mille par an à Rio-de-Janeiro. Tu connais l'inventeur ? »

— Il est mort dans un naufrage.

— La machine aura surnagé ; cela se voit tous les jours. »

Je m'en revins piteusement à l'hôtel Corneille, pour rendre compte de mon ambassade. Je trouvai les deux frères en larmes. L'oncle Yvon était mort d'apoplexie en leur léguant tous ses biens.

II.

J'ai conservé une copie du testament de l'oncle Yvon. La voici :

« Le 15 août 1849, jour de l'Assomption, j'ai, Mathieu-Jean-Léonce Yvon, sain de corps et d'esprit et muni des sacrements de l'Église, rédigé le présent testament et acte de mes dernières volontés.

» Prévoyant les accidents auxquels la vie humaine est exposée, et désirant que, s'il m'arrive malheur, mes biens soient partagés sans contestation entre mes héritiers, j'ai divisé ma fortune en deux parts aussi égales que j'ai pu les faire, savoir :

» 1^o Une somme de cinquante mille francs rapportant cinq pour cent, et placée par les soins de M^e Aubryet, notaire à Paris ;

» 2^o Ma maison sise à Auray, mes landes, terres arables et immeubles de toute sorte ; mes bateaux, filets, engins de pêche, armes, meubles, harde, linge et autres objets mobiliers, le tout évalué, en conscience et justice, à cinquante mille francs.

» Je donne et lègue la totalité de ces biens à mes neveux et filleuls, Mathieu et Léonce Debay, enjoignant à chacun d'eux de choisir, soit à l'amiable, soit par la voie du sort, une des deux parts ci-dessus désignées, sans recourir, sous aucun prétexte, à l'intervention des hommes de loi.

» Dans le cas où je viendrais à mourir avant ma sœur Yvonne Yvon, femme Debay, et son mari mon excellent beau-frère, je confie à mes héritiers le soin de leur vieillesse, et je compte qu'ils ne les laisseront manquer de rien, suivant l'exemple que je leur ai toujours donné. »

Le partage ne fut pas long à faire, et l'on n'eut pas besoin de consulter le sort. Léonce choisit l'argent, et Mathieu prit le reste. Léonce disait : « Que voulez-vous que je fasse des bateaux du pauvre oncle ? J'aurais bonne grâce à draguer des huîtres ou à pêcher des sardines ! Il me faudrait vivre à Auray, et rien que d'y penser, je bâille. Vous apprendriez bientôt que j'ai été mort et que la nostalgie du boulevard m'a tué. Si, par bonheur ou par malheur, j'échappais à la destruction, toute cette petite fortune périrait bientôt entre mes mains. Est-ce que je sais louer une terre, affermer une pêcherie ou régler des comptes d'association avec une demi-douzaine de marins ? Je me laisserais voler jusqu'aux cendres de mon feu. Que Mathieu m'abandonne les cinquante mille francs, je les placerai sur une maison solide qui me rapportera vingt pour un. Voilà comme j'entends les affaires.

— A ton aise, répondit Mathieu. Je crois que tu n'aurais pas été forcé de vivre à Auray. Nos parents se portent bien, Dieu merci ! et ils suffisent peut-être à la besogne. Mais dis-moi donc quelle est la valeur miraculeuse sur laquelle tu comptes placer ton argent ?

— Je le placerai sur ma tête. Écoute-moi posément. De tous les chemins qui mènent un jeune homme à la fortune, le plus court n'est ni le commerce, ni l'industrie, ni l'art, ni la médecine, ni la plaidoirie, ni même la spéculation ; c'est... devine.

— Dame ! je ne vois plus que le vol sur les grands chemins, et il devient de jour en jour plus difficile ; car on n'arrête pas les locomotives.

Edmond ABOUT.

(La suite au prochain numéro.)

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Le premier bal donné à l'Opéra au profit des indigents, a été des plus splendides. La salle, brillamment décorée, offrait un coup d'œil magique. LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice, honoraient cette fête de leur présence. Ce qui ajoutait encore à son éclat.

La toilette de l'Impératrice se composait d'une robe blanche avec ornements bleu de ciel.

Elle avait, pour coiffure, un diadème en diamants et saphirs. Son collier était semblable.

Au moment où j'écris ces lignes une seconde fête du même genre a lieu, nous en parlerons la fois prochaine.

Voilà donc la série des plaisirs qui s'ouvre au nom de la charité; cela est bien, car pendant que les riches se procurent toutes les superfluités de la vie, tant de pauvres manquent du nécessaire, qu'il est juste de songer à eux.

Puisque les bals occupent le premier paragraphe de cette

revue je vais vous décrire quelques toilettes que j'ai particulièrement remarquées.

D'abord, une robe de moire antique blanche à double jupe, qui faisait un effet délicieux.

La première jupe est unie et n'a qu'un large ourlet de 20 centimètres. La seconde jupe est bordée d'un effilé haut de quatre doigts environ, moitié en soie blanche, moitié en soie ponceau. Cette dernière nuance forme des rayures tranchantes de place en place. Au-dessus de l'effilé et jusqu'à la moitié de la jupe, mais seulement derrière, il y a un large ruban de velours blanc et ponceau. Le ponceau figure aussi des rayures en travers. Devant la jupe, formant tablier et partant des deux côtés de la pointe du corsage, on a posé six rangées du même ruban en long, s'élargissant du bas en éventail. Puis un autre bout de ruban pareil passe sur le corsage en manière de bretelles, derrière et devant, mais ici en se croisant un peu au-dessus de la pointe du corsage, et enfin il retombe en longs bouts flottants qui vont rejoindre l'effilé de la seconde jupe.

Les manches de cette robe se composent d'un bouffant, au milieu duquel se joue un effilé blanc et ponceau plus étroit. Je dois dire aussi qu'un effilé semblable borde le ruban qui croise sur la poitrine, mais que cet effilé ne suit pas les bouts flottants. Il s'arrête juste, par conséquent, au milieu du corsage devant.

Une guirlande ronde ponceau, mêlée de grosailles d'or et sortant des brillants magasins de notre habile fleuriste madame *Tilman*, complétait cette toilette d'une simplicité charmante et que tout le monde admirait. Il faut ajouter que c'était une des plus jolies femmes de Paris qui la portait. J'ignore si je l'ai bien fait comprendre, cela étant fort difficile à expliquer, mais je l'espère.

Les doubles jupes restent décidément de mode. On les orne de plusieurs façons: en tablier tout autour, avec des pentes de fleurs, de rubans ou de dentelle. On les retrousses encore d'un côté, si on le préfère, en mettant une chataine de fleurs.

Les volants et les bouillonnés se partageront la vogue avec les doubles jupes: j'ai vu un grand nombre de robes de crêpe à volants. Quelques-uns de ces volants étaient bordés de très petites ruches en tulle uni; d'autres avaient jusqu'à cinq rouleaux de satin au bord. Tous étaient peu froncés.

Il y avait aussi beaucoup de Berthes, les unes semblables aux robes, d'autres en dentelle.

Les manches se font courtes et bouffantes.

Les corsages drapés sont charmants, ce qui fait qu'on ne les abandonne point.

Quelques garnitures de robes de bal se composent de

fleurs et de plumes ; cela est vaporeux et d'une coquetterie toute poétique.

Les marabouts, mélangés de roses ou de camélias, sont surtout d'un effet ravissant.

En fait d'étoffes diaphanes pour bal, la tarlatane, unie ou brodée, les gazes brochées, le tulle, le crêpe, sont ce que l'on choisit de préférence.

Tout le luxe de la toilette réside bien plus dans les ornements que dans l'étoffe elle-même.

Je citerai encore une toilette de fort bon goût. C'est une robe de satin rose, qui avait des bouillonnés de tulle jusqu'aux genoux. Dans ces bouillonnés, on avait semé des paquerettes blanches. Le corsage était couvert d'une berthe bouillonnée en harmonie avec la garniture. Une guirlande de paquerettes, d'où s'échappaient quelques brins de roseaux, était le complément de cette mise.

Les coiffures en corail plaisent toujours. Rien ne sied mieux aux personnes brunes. Madame *Tilman*, dont les fleurs charmantes sont montées avec tant de grâce, vient de donner à ces coiffures une nouvelle forme qui les rend encore plus jolies.

Les bijoux sont tout à fait redevenus en faveur. On porte surtout beaucoup de perles blanches assez grosses, et quelques autres de fantaisie en couleur.

Je me suis étendue fort longuement sur les toilettes de bal et je reviens à celles de ville.

Les belles robes à *pentés* en velours, de la maison *Gagelin*, ont la vogue dans la haute aristocratie ; rien n'est plus élégant. Il en est de même de celles à volants de velours avec effilés, ou à rayures en travers aussi en velours.

La moire antique est, après cela, l'étoffe privilégiée.

Les toilettes simples se composent de robes en taffetas noir à volants, de dispositions ordinaires en taffetas broché et de tissus soie et laine.

Les étoffes qui ne sont point unies ne demandent aucune garniture ; cependant, si cela plait, on peut placer sur les lés de côté des bandes de velours en long ou en zigzag.

On voit des jupes sur lesquelles il y a des bandes de velours sur toutes les coutures.

Les corsages continuent à se faire montants et à basques fort longues. Il serait même plus juste de dire que nous portons des basquines pareilles aux robes.

Pour les toilettes du soir, on fait les corsages décolletés et alors sans basques, mais très busqués et à pointe.

Les belles passementeries de M. *Audoyer* ont une vogue extrême. On en couvre les corsages et les confections. Ce qui s'emploie le plus pour confections, ce sont les effilés à boules et les guipures. Sur les robes, comme ornements de corsage, on met une multitude de grelots posés en travers ou en long suivant le caprice.

Le magasin de la *Ville de Lyon* est celui où l'on trouve tout ce qui se fait de plus joli en ce genre, aussi est-il en grande renommée pour sa passementerie élégante comme pour ses immenses assortiments de rubans.

Je puis ajouter que l'on y voit une foule de charmants objets de fantaisie, tels que coiffures en chenille, bracelets-manchettes, bourses mignonnes, etc., qui pourront très bien se donner en cadeaux d'étrennes.

A propos de cadeaux d'étrennes, n'est-ce pas le cas de rappeler le brillant magasin du *Persan* ? Quoi de plus beau à offrir qu'un de ces riches cachemires, au tissu souple, aux dessins splendides, qui s'étalent dans cette maison, et que la foule admire sans cesse avec une si ardente curiosité. A côté des cachemires, il y a de somptueuses dentelles ; ici des mantelets, là des pointes, plus loin de légères voilettes, des volants, des robes même. Certes l'on peut choisir, et la personne qui recevra un de ces charmants objets en sera mille fois heureuse. Il ne faut point habiter la capitale pour cela, le *Persan* expédie, sur demande, en province et à l'étranger. Ainsi, celles de nos abonnées qui voudraient des cachemires ou des dentelles, pourraient

facilement les recevoir en s'adressant directement à ce magasin, qui est un des plus renommés de Paris, dans ce genre d'articles.

Madame *Alexandrine* nous fait de délicieuses coiffures de soirée. Les unes se composent de blonde et de fleur. Les autres de plumes et de dentelle d'or. Il y a aussi des espèces de calottes en chenille, qui couvrent entièrement la tête. De côté se trouvent des touffes de fleurs. Quant aux chapeaux, voici quelques jolis modèles remarquables par leur grâce coquette et distinguée.

Un chapeau en velours rose. Cinq pattes bordées de blonde blanche, étaient posées au bord de la passe de distance en distance, en partant du dessous. Bavolet très haut recouvert d'une blonde ; forme fuyante. Pour ornement, à gauche de la passe, un bouquet de plumes roses frisées. Tour de tête en blonde avec des boutons de roses mous-sues. Sur la calotte du chapeau, il y avait un rond de blonde formant étoile.

Un autre modèle, en velours groseille, était orné de dentelle noire. Une assez haute se renversait sur la passe. Le bavolet en était couvert. Sous la passe, du côté gauche, une plume groseille se mêlait à la blonde du tour de tête.

Un troisième chapeau, en velours épinglé blanc, était bordé d'une large bande de velours grenat.

Bavolet très long, plissé à gros plis doubles, garni de velours et recouvert de blonde. Une plume blanche, partant de droite, traversait toute la passe presque au bord et allait retomber à gauche. Dans le tour de blonde, une touffe de glands en velours bleu de ciel.

A côté de ces modèles, il y en avait une foule d'autres, soit en velours plain, soit en velours épinglé moucheté, qu'il serait impossible de décrire, tant leurs ornements appartiennent à la fantaisie. Puis, d'ailleurs, cela nous mènerait trop loin.

Parlons un peu des charmants objets de lingerie de la maison *Colas*. J'y ai vu de petits fichus, délicieusement ornés de dentelles et de rubans, pour mettre sur les robes décolletées. Quelques-uns sont à longs pans, d'autres, au contraire, s'attachent sous les bras. Ils forment la *placéine* derrière et descendent jusqu'à la taille.

Les sous-manches, pour toilette habillée, sont en tulle avec bouillonnés et volants de dentelle. On y mêle toujours des nœuds ou des papillons en ruban.

Avec les toilettes de ville simples, rien n'est joli comme les manches en mousseline brodée à parements semblables, fendus sur la main et garnis de dentelle.

Quant aux bonnets du matin, ils restent petits. Madame *Colas* les enjolive de rubans et de bouillonnés. La plupart figurent une espèce de fanchon, mais avec bavolet. Tous sont empreints de cette grâce extrême, que madame *Colas* sait donner à ses créations les plus modestes.

Les cols continuent à se porter hauts.

On fait encore beaucoup de canezous en tulle noir et velours, pour mettre en soirée ordinaire.

A cette époque, plus que jamais, nous devons mentionner les excellents articles de parfumerie de la maison *Legrand*. Les froids vifs gercent la peau. Le feu des lumières fatigue le teint et lui fait perdre son éclat. Il faut de fins parfums pour imprégner les mouchoirs, puis une foule de choses indispensables dans la toilette. Je vous rappelle particulièrement la *pâte d'amandes au miel*, qui produit des effets merveilleux contre le hâle ; pour le visage et les mains, le *beurre de cacao*, précieux pour le teint ; l'*eau des Alpes*, dont on se sert à la place d'eau de Cologne ; les *savons à l'huile de pistache*, qui se recommandent par leurs propriétés adoucissantes. Enfin les *Extraits triples d'odeurs à la mode*, parmi lesquels S. M. l'Impératrice de Russie, choisit toujours ceux aux *Violettes des bois*, et aux *Violettes de Parme*.

On trouve aussi chez M. *Legrand*, un choix immense des plus magnifiques éventails, ainsi que des gants sortant des premières fabriques de Paris.

Ces objets sont du nombre de ceux que l'on peut offrir en étrennes.

En parlant de cadeaux d'étrennes, je songe aux charmants bijoux en cheveux de M. Lemonnier, et je vous les rappelle comme une des choses les plus agréables à recevoir. J'ai vu hier un ravissant bracelet, que M. Lemonnier vient de faire pour cette circonstance. C'est un vrai chef-d'œuvre dans l'art de travailler les cheveux.

Ce bracelet est formé d'un certain nombre de médaillons, entourés d'or ciselé et renfermant les cheveux de plusieurs enfants. Le médaillon du milieu est surmonté d'un chiffre entrelacé.

À côté de ce bijou, il y avait des broches avec mélange de pierres fines, des garnitures de devant de corsage, des peignes à galerie formée d'or et de cheveux, des bagues en cheveux et diamans, enfin tout ce que l'on porte en bijoux ordinaires, est exécuté par M. Lemonnier. Si quelques-unes de vous, mesdames, veulent donner pour le jour

de l'an des souvenirs doublement précieux, il faut choisir un de ces jolis bijoux, dont la mode est maintenant générale.

Pour chaîne de lorgnon ou de montre d'homme, on voit aussi, chez M. Lemonnier, les plus gracieux modèles.

Les artistes de divers théâtres de Paris voulant rendre un dernier hommage à la mémoire d'un de leurs camarades, M. Paul Cuzent, mort en Russie et dont la dépouille mortelle a été rapportée de Saint-Petersbourg par les soins de sa famille, se sont réunis mardi en l'église de Sainte-Elisabeth du Temple. Une messe solennelle a été exécutée et l'un de ses camarades, Léon Fleury, a chanté d'une manière ravissante, au grand orgue, un *pie Jésus* d'un admirable style. On remarquait dans cette foule recueillie des artistes de premier ordre parmi lesquels MM. Tamburini, Bignon, Lugnet, Ch. Péray et Montjauze.

Madame Juliette LORMEAU.

LA SAINTE BIBLE.

Ayant eu l'avantage d'être choisi pour agent général de la publication d'un des plus beaux ouvrages dont s'honore l'édition française, je prévient mes abonnés que, sur leur demande, je leur adresserai *franco* la magnifique édition de la SAINTE-BIBLE, dont l'annonce se trouve sur la deuxième page de notre couverture. La grande facilité que j'accorde aux acheteurs de cet ouvrage, les fait jouir du double avantage de recevoir immédiatement un livre com-

plet, et de ne le payer que comme s'il paraissait par livraisons.

Je compte sur la sympathie de mes lectrices, pour faire la propagande d'un ouvrage digne d'occuper la place d'honneur parmi les meilleurs et les plus beaux livres du monde.

Les demandes devront m'être faites par lettre, à mon nom personnel.

AD. GOUBAUD.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 482.

TOILETTE DE BAL. — Coiffure de bandeaux bouffants relevés, ornée d'une couronne de pensées : un cordon de petites pensées monte en diadème sur la tête, et vient rejoindre deux grosses touffes qui forment cache-peigne en arrière.

Robe à deux jupes en taffetas blanc, en tulle et en velours uni, ornée de pensées, de nœuds en ruban de satin et de blonde.

La robe de dessous est en taffetas blanc, recouverte en entier d'une robe en tulle de Lyon.

Le corsage est recouvert d'un bouillonné très léger en tulle-illusion sur lequel est piqué un semé de pensées, et le bas de la jupe est recouvert, sur une hauteur de 30 à 35 centimètres, d'un bouillonné de tulle, dans lequel sont semés de petits *nœuds-papillons* en ruban de satin vert clair n° 9 et 12.

La jupe-tunique, sur tulle de Lyon, se compose de bouillonnés en tulle-illusion, dans lesquels sont piquées des pensées graduées de grandeurs. Ces bouillonnés sont disposés en colonnes avec des intervalles de même grandeur, qui sont formés par des demi-lés de velours vert-clair dont le bas, plus long que la tunique, se replie en dessous.

Les manches en tulle sont bouffantes avec des pensées, et des bandes de velours semblent les retenir enfermées.

Une blonde retombe en berthe, et les manches ont des garnitures en blonde.

Une ceinture-écharpe, dite *Impératrice*, croise sur le corsage de gauche à droite, derrière comme devant, et vient se nouer avec des bouts flottants un peu sur le côté de la hanche droite.

TOILETTE DE DINER ET DE THÉÂTRE. — Coiffure sylphide : composée d'un petit fond en tulle formant une petite calotte. Sur

ce fond sont cinq rangs de ruches en tulle-illusion disposées en cinq côtes en long, et entre lesquelles sont posées de petites branches de feuillages très légers. Au bas de cette petite coiffure retombent, comme deux ailes, deux petites barbes en tulle-illusion entourées d'un petit volant en tulle, et de légères branches de feuillage retombent avec ces barbes. Cette coiffure se pose tout à fait en arrière en *cache-peigne*.

Robe à double jupe en taffetas rose, garnie de rubans n° 9, 12 et 16, employés en ruches et en nœuds.

Corsage en pointe devant, busqué derrière, décolleté carrément devant et derrière. Sur le bord du décolleté est posée une ruche en ruban n° 9.

Sur le devant se trouvent en haut trois beaux nœuds en ruban n° 16. Puis sous celui du milieu cinq à six nœuds descendant droit jusqu'à la pointe et en diminuant.

La manche se compose d'une cloche bordée d'une ruche en n° 9, qui s'étale sur un bouffant de taffetas rose, relevé de côté par un nœud en n° 12.

La jupe, en taffetas blanc, est garnie dans le bas, sur une hauteur de 45 centimètres, de rangs de ruches en ruban; les rangs du haut en n° 12, ceux du bas en n° 16.

La jupe tunique est ouverte de chaque côté tout au long, et bordée d'une ruche en n° 9. De gros nœuds posés sur l'ouverture la retiennent. De chaque côté, et posés en *contrariés*, il y a des nœuds : ceux du bas se terminent par des bouts flottants. Le bas de la tunique est bordé d'une ruche en n° 12.

Une dentelle blanche, droite, dépasse le corsage sur la poitrine et sur le dos. Une dentelle semblable retombe de la manche.



David, le Sauveur qui est le Christ, le Messie. Et voici à quel signe vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un petit enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Et aussitôt il y eut autour de l'ange une multitude de messagers célestes qui louèrent Dieu, disant : « Gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes qui sont de bonne volonté ! » Et, après que les anges les eurent quittés pour retourner au ciel, les bergers se dirent entre eux : « Allons à Bethléem, et voyons cette parole qui est accomplie et que Dieu nous a fait connaître. » Ils allèrent donc en grande hâte, et ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant qui était couché dans la crèche. Et voyant l'enfant, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été annoncé, et tous ceux qui les entendirent parler en furent dans l'étonnement... Puis les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient vu et entendu, selon ce que l'ange leur avait annoncé. »

Tel est le récit que l'histoire sainte nous donne de la naissance de ce Messie, le désiré des nations, dont les promesses de Dieu et les révélations des prophètes avaient annoncé depuis si longtemps la venue, avec toutes les circonstances qui l'accompagnèrent. En effet, Isaïe et Michée avaient dit qu'au moment où il apparaîtrait sur la terre, une paix profonde y régnerait. Jacob avait annoncé que, dans le même temps, le sceptre serait ôté à la tribu de Juda. Aggée et Malachie avaient prophétisé qu'il viendrait pendant que le second temple subsisterait. D'après Jérémie, il devait être le descendant de David, et, d'après Isaïe, il devait naître d'une Vierge. Daniel avait indiqué l'époque précise où le Christ viendrait parmi les hommes. Même plusieurs écrivains païens se sont rendus les organes des traditions prophétiques qui circulaient en Orient au sujet de l'avènement du Christ. Ainsi l'historien Tacite nous apprend : « Que plusieurs étaient persuadés qu'en ce temps-là, l'Orient reprendrait sa supériorité, et que des hommes sortis de la Judée feraient la conquête du monde. » Ainsi, encore le biographe Suétone nous rapporte qu'il s'était répandu dans l'Orient une opinion universelle et constante, qu'en ce temps-là, par un arrêt du destin, des conquérants sortis de la Judée seraient les maîtres de la terre. Tant était générale la conviction que le Christ devait venir et que sa doctrine ferait la conquête des nations.

Aussi bien, la naissance du Sauveur et les circonstances dont elle fut accompagnée concordaient de point en point avec tout ce qui avait été prédit à ce sujet. Le terme assigné à cet événement par Daniel était venu. Le sceptre n'était plus dans la maison de Juda, l'Iduméen Hérode ayant été placé sur le trône. L'édit de recensement promulgué par l'empereur Auguste, fit connaître que Jésus était de la tribu de Juda et de la race de David. Enfin, dans la ville de Rome, le temple de Janus, c'est-à-dire ce temple dont les portes restaient toujours ouvertes pendant la guerre, fut fermé par Auguste l'année même où vint le Christ, et la paix régnait dans tout le monde romain, qui était alors à peu près tout le monde connu.

La naissance du Sauveur est généralement fixée à l'an 4 avant notre ère. Mais pendant longtemps l'Église d'Orient a été en désaccord avec celle d'Occident, sur le mois où cet événement eut lieu. Ainsi en

Orient on célébrait la nativité, ici au mois de janvier, là au mois d'avril, ailleurs au mois de mai, tandis qu'en Occident on l'a toujours célébrée au 25 décembre, date qui est conforme à une décision que l'on attribue à une réunion de docteurs consultés à ce sujet vers le milieu du IV^e siècle, par le pape Jules I^{er}, à la sollicitation de saint Cyrille de Jérusalem. Quant à la célébration de la fête elle-même, il est des écrivains qui ne la font guère remonter au delà du deuxième siècle de notre ère ; car ils attribuent l'institution de cette solennité au pape Télesphore, mort l'an 138. Cependant, d'après le témoignage de saint Jean Chrysostôme, la nativité fut célébrée dès le commencement du christianisme ; et, à l'époque où il vivait, elle l'était dans tout l'Occident, ou, comme il s'exprime, depuis la Thrace jusqu'à Cadix. Quoi qu'il en soit, l'Orient finit par adopter la date admise par l'Église d'Occident, et c'est au 25 décembre que la naissance du Sauveur est solennisée aujourd'hui dans la chrétienté tout entière.

On n'est guère d'accord sur l'étymologie du mot *Noël*, sous lequel ce grand jour est connu ; car les uns en font une corruption du vocable latin *natale*, c'est-à-dire *jour natal*, tandis que les autres y voient une simple abréviation d'*Emmanuel*, nom sous lequel le prophète Isaïe avait prédit le Sauveur et qui, selon saint Mathieu, signifie *Dieu avec nous*.

Mais, quelles que puissent être l'origine et la signification du mot, Noël est une des fêtes les plus importantes que l'Église chrétienne ait inscrites dans son calendrier. Si bien que, pendant une grande partie du moyen âge et dans plusieurs pays de l'Europe, on data du jour où elle est célébrée le commencement de l'année, tandis qu'ailleurs on regardait comme le premier jour de l'année celui où tombe la fête de Pâques. Ajoutons ici, en passant, que c'est seulement en 1582 que le pape Grégoire XIII, après les négociations nécessaires avec les puissances chrétiennes, introduisit le nouveau calendrier qui porte encore aujourd'hui le nom de ce pontife, et qui fixa le commencement de l'année au 1^{er} janvier. Ce calendrier ainsi réformé ne fut admis que plus tard dans les pays protestants de l'Europe ; l'Allemagne, la Hollande, la Suisse et le Danemark l'adoptèrent en 1700, l'Angleterre y accéda en 1752, et la Suède en 1753 ; la Russie est le seul pays chrétien qui ne l'ait point accepté, car son calendrier est en retard de douze jours sur le nôtre, de sorte que le 1^{er} janvier, chez les Russes, correspond chez nous au 13 du même mois.

La célébration de la nativité a donné lieu, dans les différents pays chrétiens, à une quantité de pratiques qu'il serait assez curieux de recueillir et qui, depuis les premiers temps du christianisme, se sont maintenues en partie jusqu'à nos jours. Une des coutumes les plus générales est celle de chanter, pendant la nuit de Noël, des cantiques en l'honneur du Christ enfant. Elle remonte à l'époque primitive de l'Église ; car saint Jérôme nous apprend que, tous les ans, les chrétiens de la Thébaïde solennisaient de cette manière la naissance du Sauveur ; et saint Augustin nous dit que, de son temps, on chantait, depuis l'Avent jusqu'à l'Épiphanie et spécialement la nuit de la nativité, des cantiques composés par saint Ambroise pour célébrer l'avènement du Messie. Cet usage ne tarda pas à se propager dans tout l'Occident. Mais peu à peu les

hymnes liturgiques firent place à des chants populaires, et l'idiome vulgaire se substitua à l'idiome latin. Dès lors ces chants, généralement adaptés à des mélodies rustiques, purent d'autant mieux se graver dans la mémoire et se propager parmi le peuple. Ce souvenir des pasteurs de Bethléem, ces cantilènes religieuses, conservèrent longtemps leur caractère agreste en Italie, où, pour ce motif, on les désigna par le nom de *pastourelles*. Pendant le moyen âge, ces Noël étaient communément chantés dans les églises par les fidèles, ou dans les cercles de famille qui veillaient pieusement pendant la nuit commémorative. Un document historique du commencement du XI^e siècle, nous atteste même qu'en Angleterre on les entonnait en chœur en dansant des rondes dans les cimetières, usage auquel ils doivent le nom de *Christmas carols*, ou *rondes de Noël*. Dans beaucoup de villages de ce pays et dans plusieurs villes de Belgique, de France et de l'ouest de l'Allemagne, on voit encore, la veille de la nativité, des troupes d'enfants pauvres aller de porte en porte faire entendre quelqu'un de ces cantiques traditionnels, qui sont toujours pour les jeunes chanteurs l'occasion d'une charitable largesse. Le recueil de ces hymnes rustiques serait immense, car il n'y a pas de littérature en Europe qui ne puisse citer une quantité considérable de ces compositions naïves et dues à des poètes populaires, mais la plupart inconnus.

Le joyeux avènement du Christ fut pour le monde entier un fait si considérable, que le mot Noël devint chez plusieurs peuples une expression d'allégresse suprême. En effet, c'est par ce mot que la France autrefois saluait la naissance de ses princes, le sacre de ses rois ou leur entrée solennelle dans les villes. Il était synonyme de bienvenu.

Dans certaines régions il était d'usage, — et cet usage n'a pas encore entièrement disparu, — d'allumer, après l'avoir bénite, une énorme bûche qui brûlait toute la nuit dans le foyer et qui, appelée *bûche de Noël*, servit d'abord à prêter sa joyeuse chaleur à la famille pendant la pieuse veillée, et plus tard à donner un charme de plus à ces repas nocturnes que l'on désigne encore par le nom de *réveillons*. Ces repas sont aujourd'hui de véritables festins dans plusieurs contrées, notamment en Angleterre, où le plumpudding, comme on sait, en est un des mets obligés.

Si, dans la plupart des pays catholiques, l'habitude romaine de donner des étrennes le jour de l'an continue à se maintenir, — presque tous les pays protestants ont assigné le jour de Noël à ce genre de cadeaux, qu'on appelle en Angleterre *Christmas-box*, et en Allemagne *Weihnachtsgeschenk*.

Mais c'est surtout dans cette dernière contrée que la fête de la nativité présente un caractère de naïveté qu'on ne retrouve point ailleurs, parce qu'on en fait aussi la fête des enfants. Car, il faut bien le dire, il y a quelque chose de charmant et de touchant à la fois à associer les enfants à la crèche du divin nouveau-né, à leur proposer pour modèle celui qui tout jeune encore

croissait, selon l'Évangile, en esprit comme en sagesse et en qui était la grâce de Dieu, et à leur faire aimer celui qui devait dire plus tard avec une tendresse si affectueuse et si pleine de sollicitude : « Laissez venir à moi les petits enfants. »

Aussi avec quelle impatience ce jour est attendu chaque année! Longtemps d'avance on se prépare au plaisir qu'il doit amener, à l'allégresse qu'il doit faire naître, à la joie qu'il doit donner. La veille de Noël venue, la porte d'un salon ou d'une chambre s'ouvre tout à coup à l'impatience des enfants, et la troupe radieuse s'y précipite. En ce moment, quelle expression d'étonnement se manifeste sur tous ces naïfs visages! Quelle explosion subite de cris joyeux se fait entendre! C'est qu'aussi la chambre où le salon est tout resplendissant de lumière. Au milieu se dresse une table toute chargée de bonbons, de friandises, de joujoux de toute nature, et sur cette table s'élève l'arbre de Noël, c'est-à-dire un jeune sapin, garni de bougies allumées, de pommes dorées, de noix argentées, de petites étoiles et de petits cœurs de sucre : cœurs et étoiles symboliques, car ces cœurs sont les emblèmes de celui de l'enfant Jésus, et ces étoiles sont les images de celles dont s'illumina cette nuit mystérieuse où le Sauveur fut donné au monde. Sous l'arbre est disposée une petite crèche où repose l'enfant divin, et Marie est auprès, et les bergers entourent la couche rustique, s'émerveillant de le voir si petit ce Dieu si grand, qui a voulu, dès le moment de sa naissance, donner un éclatant exemple d'humilité, pour faire comprendre aux plus humbles qu'ils sont plus près du royaume du ciel. Il faut avoir assisté à une de ces fêtes de famille, qui sont la grande solennité du riche comme elles le sont du pauvre, pour sentir tout ce qu'elles présentent de charme religieux, d'intimité et d'enseignement moral.

De ce charme et de cette intimité, il se reflète quelque chose dans la composition du maître dont nous offrons aujourd'hui une œuvre à nos abonnés. Il n'y a pas d'école d'art en Europe où la scène de l'adoration des bergers n'ait été traitée par un nombre considérable de peintres. L'école italienne, l'école française, l'école espagnole, nous fournissent plusieurs chefs-d'œuvre où cette scène a été reproduite avec une grandeur de style conforme à la grandeur du sujet. Mais c'est spécialement dans l'école allemande et dans l'école flamande qu'on voit ce mémorable événement de Bethléem représenté à ce point de vue naïf qui caractérise si particulièrement l'art septentrional. Pour ne parler ici que des meilleurs maîtres flamands du XVII^e siècle, nous dirons que Rubens a traité ce sujet de dix manières différentes, et que l'on connaît deux compositions du même sujet par Van Dyck. Cependant la palme de la simplicité appartient à Jacques Jordaens, l'un des plus vigoureux coloristes qu'il y ait eu, mais en même temps le peintre le plus naïvement poétique dans les scènes religieuses où il s'agissait de faire parler le cœur pour toucher les cœurs.

A.-V. H.

LES JUMEAUX DE L'HOTEL CORNEILLE.

(Suite.— Voir page 88.)

— Tu oublies le mariage ! C'est le mariage qui a fait les meilleures maisons de l'Europe. Veux-tu que je te raconte l'histoire des comtes de Habsbourg ! Il y a sept cents ans, ils étaient un peu plus riches que moi, pas beaucoup. A force de se marier et d'épouser des héritières, ils ont fondé une des plus grandes monarchies du monde, l'empire d'Autriche. J'épouse une héritière.

— Laquelle ?

— Je n'en sais rien, mais je la trouverai.

— Avec tes cinquante mille francs ?

— Halte-là ! Tu comprends que si je me mettais en quête d'une femme avec mon petit portefeuille contenant cinquante billets de banque, tous les millions me riraient au nez ; tout au plus si je trouverais la fille d'un mercier ou l'héritière présomptive d'un fond de quincaillerie. Dans le monde où l'on tiendrait compte d'une si pauvre somme, on ne me saurait gré ni de ma tournure, ni de mon esprit ni de mon éducation. Car enfin nous ne sommes pas ici pour faire de la modestie.

— A la bonne heure !

— Dans le monde où je veux me marier, on m'épousera pour moi, sans s'informer de ce que j'ai. Quand un habit est bien fait et bien porté, mon cher, aucune fille de condition ne s'informe de ce qu'il y a dans les poches. »

Là-dessus, Léonce expliqua à son frère qu'il emploierait les écus de l'oncle Yvon à s'ouvrir les portes du grand monde. Une longue expérience, acquise dans les romans, lui avait appris qu'avec rien on ne fait rien, mais qu'avec de la toilette, un joli cheval et de belles manières on trouve toujours à faire un mariage d'amour.

« Voici mon plan, dit-il : Je vais manger mon capital. Pendant un an, j'aurai cinquante mille francs de rente en effigie, et le diable sera bien malin si je ne me fais pas aimer d'une fille qui les possède en réalité.

— Mais, malheureux, tu te ruines !

— Non, je place mon argent à cent pour cinq. »

Mathieu ne prit pas la peine de discuter contre son frère. Au demeurant, les fonds placés ne devaient être disponibles qu'au mois de juin ; il n'y avait pas péril en la demeure.

Les héritiers de l'oncle Yvon ne changèrent rien à leur genre de vie : ils n'étaient pas plus riches qu'autrefois. Les bateaux et les filets faisaient marcher la maison d'Auray. M^e Aubryet donnait deux cents francs par mois, ainsi que par le passé ; les répétitions de Sainte-Barbe et les visites à la rue Traversine allaient leur train. La vérité m'oblige à dire que Léonce était moins assidu aux cours de l'école de droit qu'aux leçons de Cellarius, et qu'on le voyait plus souvent chez Lozès que chez M. Ducauroy. Le Petit-Gris, toujours ambitieux, et, je le crains, un peu intrigant, obtint la nomination de sa femme, et intronisa un deuxième balai dans son appartement. Ce fut le seul événement de l'hiver.

Au mois de mai, madame Debay écrivit à ses fils qu'elle était fort en peine. Son mari avait beaucoup à faire et ne pouvait suffire à tout. Un homme de plus dans la maison n'eût pas été de trop. Mathieu craignit que son père ne se fatiguât outre mesure ; il le savait dur à la peine et courageux malgré son âge ; mais on n'est plus jeune à soixante ans, même en Bretagne.

« Si je m'écoutais, me dit-il un jour, j'irais passer six mois là-bas. Mon père se tue.

— Qu'est-ce qui te retient ?

— D'abord, mes répétitions.

— Passe-les à un de nos camarades. Je t'en indiquerai six qui en ont plus besoin que toi.

— Et Léonce qui fera des folies !

— Sois tranquille, s'il doit en faire, ce n'est pas ta présence qui le retiendra.

— Et puis...

— Et puis quoi ?

— Ces dames !

— Tu les as bien quittées aux vacances. Donne-moi encore à garder, j'aurai soin qu'elles ne manquent de rien.

— Mais elles me manqueront, à moi ! reprit-il en rougissant jusqu'aux yeux.

— Eh ! parle donc ! tu ne m'avais pas dit qu'il y avait de l'amour sous roche. »

Le pauvre garçon resta atterré. Il devina pour la première fois qu'il aimait mademoiselle Bourgade. Je l'aidai à faire son examen de conscience ; je lui arrachai un à un tous les petits secrets de son cœur, et il demeura atteint et convaincu d'amour passionné. De ma vie je n'ai vu un homme plus confus. On lui eût appris que son père avait fait banqueroute, je crois qu'il aurait montré moins de honte. Il fallut bien le rassurer un peu et le réconcilier avec lui-même. Mais quand je lui demandai s'il croyait être payé de retour, il eut un redoublement de confusion qui me fit peine. J'eus beau lui dire que l'amour était un mal contagieux, et que dix-neuf fois sur vingt les passions sincères étaient partagées, il croyait faire exception à toutes les règles. Il se plaçait modestement au dernier rang de l'échelle des êtres, et il voyait dans mademoiselle Bourgade des perfections au-dessus de l'humanité. Aucun chevalier du bon temps ne s'est fait plus humble et plus petit devant les beaux yeux de sa dame. J'essayai de le relever dans sa propre estime en lui révélant les trésors de bonté et de tendresse qui étaient en lui : à toutes mes raisons il répondait en me montrant sa figure, avec une petite grimace résignée qui m'attirait des larmes dans les yeux. En ce moment, si j'avais été femme, je l'aurais aimé.

« Voyons, lui dis-je, comment est-elle avec toi ?

— Elle n'est jamais avec moi. Je suis dans la chambre, elle aussi, et cependant nous ne sommes pas ensemble. Je lui parle, elle me répond, mais je ne puis pas dire que j'aie jamais causé... Elle ne m'évite pas, elle ne me cher...

dant qu'elle m'évite, ou du moins que je lui suis désagréable. Quand on est bâti comme cela ! »

Il s'emportait contre sa pauvre personne avec une naïveté charmante. La froideur de mademoiselle Bourgade pour un être si excellent n'était pas naturelle. Elle ne s'expliquait que par un commencement d'amour ou par un calcul de coquetterie.

« Mademoiselle Bourgade sait-elle que tu as hérité ?

— Non.

— Elle te croit pauvre comme elle ?

— Sans cela, il y longtemps qu'on m'aurait mis à la porte.

— Si cependant... Ne rougis pas. Si, par impossible, elle t'aimait comme tu l'aimes, que ferais-tu ?

— Je... je lui dirais...

— Allons, pas de fausse honte ! Elle n'est pas là : tu l'épouserai ?

— Oh ! si je pouvais ! Mais je n'oserai jamais me marier. »

Ceci se passait un dimanche. Le jeudi suivant, quoique j'eusse bien promis d'éviter la rue Traversine, je fis une visite au Petit-Gris. J'avais mis mon plus bel habit d'uniforme, avec des palmes toutes neuves à la boutonnière. Un ami à toute épreuve m'avait prêté une paire de gants. Le Petit-Gris alla prévenir madame Bourgade qu'un monsieur lui demandait la faveur de causer quelques instants avec elle seule. Elle vint comme elle était, et notre hôte sortit sous prétexte d'acheter du charbon.

Madame Bourgade était une grande et belle femme, maigre jusqu'aux os ; elle avait de longs yeux tristes, de beaux sourcils et des cheveux magnifiques, mais presque plus de dents, ce qui la vieillissait. Elle s'arrêta devant moi un peu interdite : la misère est timide.

« Madame, lui dis-je, je suis un ami de Mathieu Debay ; il aime mademoiselle votre fille, et il a l'honneur de vous demander sa main. »

Voilà comme nous étions diplomates à l'école Normale.

« Asseyez-vous, monsieur, » me dit-elle doucement. Elle n'était pas surprise de ma démarche, elle s'y attendait ; elle savait que Mathieu aimait sa fille, et elle m'avoua avec une sorte de pudeur maternelle que depuis longtemps sa fille aimait Mathieu. J'en étais bien sûr ! Elle avait mûrement réfléchi sur la possibilité de ce mariage. D'un côté, elle était heureuse de confier l'avenir de sa fille à un honnête homme, avant de mourir. Elle se croyait dangereusement malade, et attribuait à des causes organiques un affaiblissement produit par les privations. Ce qui l'effrayait, c'était l'idée que Mathieu lui-même n'était pas très robuste, qu'il pouvait un jour prendre le lit, perdre ses leçons et rester sans ressources avec sa femme, peut-être avec ses enfants, car il fallait tout prévoir. J'aurais pu la rassurer d'un seul mot, mais je n'eus garde. J'étais trop heureux de voir un mariage se conclure avec cette sublime imprudence des pauvres qui disent : « Aimons-nous d'abord ; chaque jour amène son pain ! » Madame Bourgade ne discuta contre moi que pour la forme. Elle portait Mathieu dans son cœur. Elle avait pour lui l'amour de la belle-mère pour son gendre, cet amour à deux degrés, qui est la dernière passion de la femme : madame de Sévigné n'a jamais aimé son mari comme M. de Grignan.

Madame Bourgade me conduisit chez elle et me présenta à sa fille. La belle Aimée était vêtue de cotonnade mauvais teint dont la couleur avait passé. Elle n'avait ni bonnet, ni col, ni manchettes : le blanchissage est si cher ! Je pus admirer une grosse natte de magnifiques cheveux blonds, un cou un peu maigre, mais d'une rare élégance, et des poignets qu'une grande dame eût payés cher. Sa figure était celle de sa mère, avec vingt années de moins. En les voyant l'une à côté de l'autre, je songeai involontairement à ces dessins d'architecture où l'on voit dans le même cadre un temple en ruine et sa restauration. La taille d'Aimée, avec une brassière au lieu de corset et un simple jupon sans crinoline, montrait une élégance de bon aloi. Le prix élevé des engins de la coquetterie fait que les pauvres sont moins souvent dupés que les riches. Ce qui m'étonna le plus dans la future madame Debay, c'est la blancheur limpide de son teint. On aurait dit du lait, mais du lait transparent : je ne puis mieux comparer son visage qu'à une perle fine.

Elle fut bien franchement heureuse, la petite perle de la rue Traversine, lorsqu'elle apprit les nouvelles que j'apportais. Au beau milieu de sa joie tomba Mathieu, qui ne s'attendait pas à me trouver là. Il ne voulut croire qu'il était aimé que lorsqu'on le lui eut répété trois fois. Nous parlions tous ensemble, et les quatuors de Beethoven sont une pauvre musique au prix de celle que nous chantions. Puis, comme la porte était restée entr'ouverte, je me dérobai sans rien dire. Mathieu me savait un peu moqueur, et il n'aurait pas osé pleurer devant moi.

Il se maria le premier jeudi de juin, et j'eus soin de ne pas me faire consigner à l'école, car je tenais à lui servir de témoin. Je partageai cet honneur avec un jeune écrivain de nos amis qui débutait alors dans une revue jeune et hospitalière, *l'Artiste*. Les témoins d'Aimée furent deux amis de Mathieu, un peintre et un professeur : Madame Bourgade avait perdu de vue ses anciennes connaissances. La mairie du onzième arrondissement est en face de l'église Saint-Sulpice : on n'eut que la place à traverser. Toute la noce, y compris Léonce, était contenue dans deux grands fiacres qui nous menèrent dîner auprès de Meudon, chez la garde de Fleury. Notre salle à manger était un chalet entouré de lilas, et nous découvrimes un petit oiseau qui avait fait son nid dans la mousse au-dessus de nos têtes. On but à la prospérité de cette famille ailée : nous sommes tous égaux devant le bonheur. Me croira qui voudra, mais Mathieu n'était plus laid. J'avais déjà remarqué que l'air des forêts avait le privilège de l'embellir. Il y a des figures qui ne plaisent que dans un salon ; vous en trouverez d'autres qui ne charment que dans les champs. Les poupées enfarinées qu'on admire à Paris seraient horribles à rencontrer au coin d'un bois : je frémis quand j'y pense. Mathieu était, au contraire, un sylvain très présentable. Il nous annonça, au dessert, qu'il allait partir pour Auray, avec sa femme et sa belle-mère. L'excellente maman Debay ouvrait déjà les bras pour recevoir sa bru. Mathieu écrivait ses thèses à loisir ; il serait docteur et professeur quand les sardines le permettraient.

« Sans parler des enfants, ajouta une voix qui n'était pas la mienne.

— Ma foi ! reprit le marié, s'il nous vient des

enfants, je leur apprendrai à lire au coin du feu, et puissé-je avoir dix élèves dans ma classe !

— Pour moi, dit Léonce, je vous ajourne tous à l'année prochaine. Vous assisterez au mariage de Léonce Debay avec mademoiselle X..., une des plus riches héritières de Paris.

— *Vive mademoiselle X...!* la glorieuse inconnue !

— En attendant que je la connaisse, reprit l'orateur, on vous contera que j'ai gaspillé ma fortune, éparpillé mes trésors et dispersé mon héritage à tous les vents de l'horizon. Souvenez-vous de ce que je vous promets : je jetterai l'or, mais comme un semeur jette la graine. Laissez dire, et attendez la récolte !

Pourquoi n'avouerais-je pas qu'on buvait du vin de Champagne? Mathieu dit à son frère : « Tu feras ce que tu voudras. Je ne doute plus de rien, je crois tout possible, depuis qu'elle a pu m'épouser par amour ! »

Mais le dimanche suivant, à la gare du chemin de fer, Mathieu semblait moins rassuré sur l'avenir de son frère. « Tu vas jouer gros jeu, lui dit-il en lui serrant la main. Si Boileau n'était point passé de mode, comme les coiffures de son temps, je te dirais.... »

— Bah ! il ne s'agit pas de Boileau, mais de Balzac. Cette mer où je cours est féconde en héritières. Compte sur moi, frère : s'il en reste une au monde, elle sera pour nous.

— Enfin ! souviens-toi, quoi qu'il arrive, que ton lit est fait dans la maison d'Auray.

— Fais-y ajouter un oreiller. Nous irons vous voir dans notre carrosse ! » Le Petit-Gris toisa Léonce d'un coup d'œil approbateur, qui voulait dire : « Jeune homme, votre ambition me plaît. » Mais Léonce n'abaissa point ses regards sur le Petit-Gris. Il me prit par le bras, après le départ du train, et il me mena dîner chez Janodet ; il était gai et plein de belle espérance.

« Le sort en est jeté, me dit-il ; je brûle mes vaisseaux. J'ai retenu hier un délicieux entre-sol, rue de Provence. Les peintres y sont ; dans huit jours, j'y mettrai les tapissiers. C'est là, mon pauvre bon, que tu viendras, le dimanche, manger la côtelette de l'amitié.

— Quelle idée as-tu de commencer la campagne au milieu de l'été ? Il n'y a pas un chat à Paris.

— Laisse-moi faire ! Dès que mon nid sera installé, je partirai pour les eaux de Vichy. Les connaissances se font vite aux eaux : on se lie, on s'invite pour l'hiver prochain. J'ai pensé à tout, et mon siège est fait. Dire que dans quinze jours j'en aurai fini avec cet affreux quartier Latin !

— Où nous avons passé de si bons moments !

— Nous croyions nous amuser, parce que nous ne nous y connaissions pas. Est-ce que tu trouves ce poulet mangeable, toi ?

— Excellent, mon cher.

— Atroce ! A propos, j'ai une cuisinière : un garçon à marier dîne en ville, mais il déjeune chez lui. Reste à trouver un domestique. Tu n'as personne à m'indiquer ?

— Parbleu ! je suis fâché d'être à l'école pour dix-huit mois. Je me serais proposé moi-même, tant je trouve que tu feras un maître magnifique.

— Mon cher, tu n'es ni assez petit ni assez grand :

il me faut un colosse ou un gnome. Reste où tu es. As-tu jamais réfléchi sur les livrées ? C'est une grave question.

— Dame ! j'ai lu Aristote, chapitre des chapeaux.

— Que penserais-tu d'une capote bleu de ciel avec des parements rouges ?

— Nous avons aussi l'uniforme des Suisse du pape, jaune, rouge et noir, avec une hallebarde. Qu'en dis-tu ?

— Tu m'ennuies. J'ai passé en revue toutes les couleurs ; le noir est comme il faut, avec une cocarde ; mais c'est trop sévère. Le marron n'est pas assez jeune, le gros bleu est discrédité par le commerce : tous les garçons de peine ont l'habit bleu et les boutons blancs. Je réfléchirai. Regarde-moi un peu mes nouvelles cartes de visite.

— Léonce de Baÿ et une couronne de marquis ! Je te passe le marquisat, cela ne fait de tort à personne. Mais je crois que tu aurais mieux fait de respecter le nom de ton vieux père. Je ne suis pas rigoriste, mais il me fâche toujours un peu de voir un galant homme se déguiser en marquis, en dehors du carnaval. C'est une façon délicate de renier sa famille. Pour que tu sois marquis, il faut que ton père soit duc, ou mort : choisis.

— Pourquoi prendre les choses au tragique ? Mon excellent homme de père rirait de tout son cœur à voir son nom ainsi fagoté. Ne trouves-tu pas que ce tréma sur l'y est une invention admirable ? Voilà qui donne aux noms une couleur aristocratique ! il ne me manque plus que des armoiries. Connais-tu le blason ?

— Mal.

— Tu en sais toujours assez pour me dessiner un écusson.

— François, du papier ! Tiens, voici les armes que je te donne. Tu portes écartelé d'or et de gueules. Ceci représente des lions de gueules sur champ d'or, et cela des merlettes d'or sur champ de gueules. Es-tu content ?

— Enchanté. Qu'est-ce qu'une merlette ?

— Un canard.

— De mieux en mieux. Maintenant, une devise un peu effrontée.

— Baÿ de rien ne s'ébaÿt.

— Magnifique ! Dès ce moment, je te dois hommage comme à mon suzerain.

— Hé bien ! féal marquis, allumons un cigare et ramène-moi à l'école. »

III.

Léonce passa l'été à Vichy et revint au mois d'octobre. Il ramena un grand domestique blond et un magnifique cheval noir. C'était l'héritage d'un Anglais mort du spleen entre deux verres d'eau. Il me fit annoncer son retour par le superbe Jack, dont la livrée gris de souris excita mon admiration. Jack portait sur ses boutons les armes des Baÿ, sans me payer de droits d'auteur.

Le plus beau de mes amis me reçut dans un appartement empreint d'une coquetterie mâle. On n'y voyait aucun de ces brimborions qui trahissent les attentions d'une femme : pas même une étiquette de toilette !

Le meuble de la salle à manger était en chêne. Le salon, de satin ponceau, avait un air décent, riche et confortable. Le cabinet de travail était plein de dignité : vous auriez dit le sanctuaire d'un auteur qui écrit l'histoire des Croisades. Dans la chambre à coucher, on voyait une énorme tapisserie représentant la clémence d'Alexandre, une table de toilette en marbre blanc, un magnifique nécessaire étalé dans l'ordre le plus parfait, quatre fauteuils de moquette, et un lit à colonnes, lit monastique, large de trois pieds tout au plus.

La décoration ne donnait aucun démenti aux assurances de l'ameublement. Dans le salon, des paysages, une esquisse de Corot, quelques études signées Français, Villevieuille, Varennes, Lambinet. Dans la salle à manger, un tableau de chasse par Mélin, quelques volailles par Couturier, une nature morte d'après Philippe Rousseau. Dans le cabinet, un trophée d'armes, de cannes et de cravaches, et quatre grands passepartout remplis de gravures à l'eau forte qui auraient pu figurer chez le farouche Hippolyte : des Paul Huet, des Bracquemond, des Méryon. Dans la chambre à coucher, cinq ou six portraits de famille achetés d'occasion chez les brocanteurs de la rue Jacob. Les meubles, les tableaux, les gravures et les livres de la bibliothèque, triés avec un soin scrupuleux, chantaient à l'unisson les louanges de Léonce. Les belles-mères pouvaient venir !

Mon premier soin en entrant fut de chercher les cigares, mais Léonce ne fumait plus. Il savait que le cigare, qui unit les hommes entre eux, n'a pas la vertu d'arranger les mariages, et que le tabac offense également les femmes et les abeilles, créatures ailées. Il me raconta sa campagne d'été, et me montra triomphalement vingt-cinq ou trente cartes de visite qui représentaient autant d'invitations pour l'hiver.

« Lis tous ces noms, me dit-il, et tu verras si j'ai jeté ma poudre aux moineaux ! »

Je m'étonnai de ne voir que des noms de la Chaussée-d'Antin. « Pourquoi cette préférence ? Les héros de Balzac allaient au faubourg Saint-Germain.

— Ils avaient leurs raisons, dit Léonce; moi j'ai les miennes pour n'y pas aller. A la Chaussée-d'Antin, mon nom et mon titre peuvent me servir; ils me nuiraient peut-être au faubourg Saint-Germain. Annonce un marquis dans un salon de la rue Laffitte, cinquante personnes regarderont la porte. Rue de l'Université, personne ne lèvera les yeux. Les valets eux-mêmes y sont blasés sur les marquis. Et puis, tous ces nobles de vieille date se connaissent et s'entendent : ils sauraient bientôt que je ne suis pas des leurs. On ne demanderait pas à voir mes parchemins, mais on se dirait à l'oreille qu'on ne les a jamais vus. Mon marquisat serait éventé, et l'on m'enverrait chercher fortune ailleurs. Du reste, les grandes fortunes sont rares dans ce noble faubourg. Je me suis informé : il y en a cent ou cent cinquante, si claires, si évidentes, si bien établies au soleil, que tout le monde en a envie : de là, vingt prétendants autour d'une héritière. J'aurais beau jeu à faire le vingt et unième ! On ne m'y prendra pas. Regarde la Chaussée-d'Antin : quelle différence ! Dans le salon du moindre banquier ou du plus modeste agent de change, tu vois danser dans le même quadrille une douzaine de fortunes colossales ignorées du

public, et qui ne se connaissent pas entre elles. Celle-ci date de vingt ans, celle-là d'hier. L'une sort d'une raffinerie d'Auteuil, l'autre d'une usine de Saint-Étienne, l'autre d'une manufacture de Mulhouse; l'une arrive directement de Manchester, l'autre débarque à peine de Chandernagor. Les étrangers sont tous à la Chaussée-d'Antin ! Dans cette cohue toute retentissante du bruit de l'or, toute scintillante de diamants, on se rencontre, on se connaît, on s'aime, on s'épouse, en moins de temps qu'il n'en faut à une duchesse pour ouvrir sa tabatière. C'est là qu'on sait le prix du temps; c'est là que les hommes sont vivants, remuants et pressés d'agir comme moi; c'est là que je jeterai mon filet dans l'eau bruyante et tumultueuse ! »

Il me récita un passage du *Lis dans la vallée*, qui contenait les règles de sa conduite; c'est la dernière lettre de madame de Mortsauf au jeune Vandenesse. Nous relûmes ensuite les conseils d'Henri de Marsay à Paul de Manerville; puis il demanda le déjeuner, puis il perdit deux heures à sa toilette, deux heures juste, à l'exemple de M. de Marsay.

Je le vis assez souvent, dans le cours de l'hiver, pour remarquer comme il pratiquait les leçons de son maître. S'il est vrai que le travail mérite récompense et que toute peine soit digne de loyer, il lui était dû d'épouser Modeste Mignon, Eugénie Grandet ou mademoiselle Taillefer. Il se montrait partout aux heures où l'on se montre. Il galopait au bois tous les soirs, aussi exactement que si sa course eût été payée. Il ne manqua aucune première représentation des théâtres de bonne compagnie; il fut assidu aux Italiens comme s'il eût aimé la musique. Il ne refusa pas une invitation, ne perdit pas un bal, et n'oublia jamais une visite de digestion. En quoi je l'admirais. Sa toilette était exquise, sa chaussure parfaite, son linge miraculeux. J'avais honte de sortir avec lui, même le dimanche, où nous portions des chemises empesées. Quant à lui, il sortait volontiers avec moi. Il avait loué pour six mois un coupé tout neuf où le carrossier avait peint provisoirement ses armoiries.

Dans le monde, il se recommanda dès l'abord par deux talents qui vont rarement ensemble : il était danseur et causeur. Il dansait le mieux du monde, au point de faire dire qu'il avait de l'esprit jusqu'au bout des pieds. Il avait des jarrets solides, ce qui ne gêne rien, et un bras à porter une valseuse de plomb. Toutes les filles qui dansaient avec lui étaient enchantées d'elles-mêmes, et de lui par conséquent. Les mères, de leur côté, veulent toujours du bien à l'homme qui fait briller leurs filles. Mais lorsque après une valse ou un quadrille il allait s'asseoir au milieu des femmes d'un certain âge, le penchant qu'on avait pour lui se changeait en enthousiasme. Il avait trop de bon goût pour lancer des compliments à la tête des gens, mais il faisait trouver des idées à ses voisines, et les plus sottes devenaient spirituelles au frottement de son esprit. Il se refusait sévèrement les douceurs de la médisance, ne remarquait aucun ridicule, ne relevait aucune sottise et plaisantait sur toutes choses sans jamais blesser personne; ce qui n'est pas chose facile. Il n'avait aucune opinion sur les matières politiques, ne sachant pas dans quelle famille l'amour pouvait le faire entrer. Il s'observait, se surveillait et s'épiait perpétuellement sans en avoir l'air. Il se disait à lui-même vingt fois par soirée : Ma fille, tenez-vous droite !

Autant il était gracieux devant les femmes, autant il était froid dans ses rapports avec les hommes. Sa roideur frisait l'impertinence. C'était encore un moyen de faire sa cour à celles dont il attendait tout; une façon détournée de leur dire : Je ne vis que pour vous seules. Le sexe faible est sensible aux hommages des forts, et c'est double plaisir de faire courber une tête orgueilleuse. Sa superbe était trop affectée pour passer inaperçue : elle lui attira des querelles. Il se battit trois fois et corrigea son adversaires galamment, du bout de l'épée : le plus malade des trois fut quinze jours au lit. Le monde sut gré à Léonce de sa modération comme de sa bravoure, et l'on reconnut en lui un beau joueur qui prodiguait sa vie en ménageant celle des autres.

C'était, au reste, le seul jeu qu'il se permit. Quand la lettre de madame de Mortsau ne l'aurait pas pré-muni contre les cartes, il s'en serait défendu de lui-même, dans l'intérêt de sa réputation et de ses finances. Il jetait l'argent à pleines mains, mais à bon escient. Il ne refusait ni un billet de concert, ni un billet de loterie; nul citoyen des salons de Paris ne payait plus largement ses contributions. Il savait, à l'occasion, vider son porte-monnaie dans la bourse d'une quêtuse ou s'inscrire pour vingt louis sur le carnet d'une dame de charité. Il dépensait beaucoup pour la montre et fort peu pour le plaisir, comptant pour inutile tout déboursé fait sans témoins. C'est en cela surtout qu'il se distinguait de ses modèles, les Rubempré et les de Marsay, hommes de joie et grands viveurs. Il ne faisait pas de dettes, il n'avait pas de maîtresses; il évitait tout ce qui pouvait l'arrêter dans sa course. Il voulait arriver sans retard et sans reproche : c'est la grâce que je vous souhaite.

Malgré de si louables efforts, il dépensa trois mois d'hiver et 35,000 francs d'argent, sans trouver ce qu'il cherchait. Peut-être manquait-il un peu de souplesse. Je l'aurais voulu plus moelleux. A l'étudier de près, on découvrirait un bout d'oreille bretonne qui pouvait effaroucher le mariage. Il était trop agité, trop nerveux, trop tendu. C'était une machine supérieurement montée, mais on entendait le bruit des roues. Une femme de trente ans aurait pu lui donner le supplément de manières qui lui manquait; et, si j'en crois la renommée, il avait des professeurs à choisir; mais son plan était tracé, et il n'accepta les leçons de personne.

Quand je lui fis ma visite de nouvel an, il passa en revue les trois mois qui venaient de s'écouler. Il n'avait encore trouvé que des partis inaccessibles : une veuve légère et légèrement ruinée; une princesse russe plus riche, mais suivie de trois enfants d'un premier lit; et la fille d'un spéculateur taré.

« Je n'y puis rien comprendre, me dit-il avec une certaine amertume. J'ai des amis et point d'ennemis; je connais tout Paris et je suis connu; je vais partout, je plais partout; je suis lancé, je suis même posé, et je n'arrive à rien! Je marche droit à mon but, sans m'arrêter en route : on dirait que le but recule devant moi. Si je cherchais l'impossible, on s'expliquerait cela; mais qu'est-ce que je demande? Une femme de mon milieu, qui m'aime pour moi. Ce n'est pas chose surnaturelle! Mathieu a trouvé dans son monde ce que je poursuis vainement dans le mien. Cependant je vaudrais bien Mathieu.

— Au physique, du moins. As-tu de belles?

— Pas souvent : les heureux son égoïsme licencié améliore ses terres; il met de la main sème du sarrasin, il plante des arbres : des maris! Sa femme va aussi bien que le comporte son état. On espère l'avènement de Mathieu II pour le mois d'avril : il n'y a pas de temps perdu.

— Je ne te demande pas si l'on s'aime toujours.

— Comme dans l'arche de Noé. Papa et maman sont à genoux devant leur belle-fille. Madame Bourgade a bien pris : il paraît que c'est décidément une femme distinguée : tout le monde s'occupe, s'amuse et s'adore : ils ont du bonheur!

— Tu n'as jamais eu la velléité d'aller les rejoindre avec le restant de tes écus?

— Ma foi, non! J'aime mieux mes ennuis que leurs plaisirs. Et puis, il n'est pas encore temps d'aller me cacher. »

En effet, huit jours après, il arriva tout radieux au parloir de l'école.

« Brr! fit-il, on n'a pas chaud ici.

— Quinze degrés, mon cher, c'est le règlement.

— Le règlement n'est pas si frileux que moi, et j'ai bien fait de me laisser refuser, d'autant plus que je touche à mon but.

— Tu es sur la voie?

— J'ai trouvé! »

Léonce avait remarqué la gentillesse et l'élégance d'une toute petite femme, si frêle et si mignonne, que ses perfections devaient être admirées au microscope. Il avait valsé avec elle, et il avait failli la perdre plusieurs fois tant elle était légère et tant on la sentait peu dans la main; il avait causé, et il était resté sous le charme : elle babillait d'une petite voix de fauvette assez mélodieuse pour faire croire à quelqu'une de ces métamorphoses qu'Ovide a racontées dans ses vers. Cet esprit féminin courait d'un sujet à l'autre avec une volubilité charmante. Ses idées semblaient onduler au caprice de l'air, comme les marabouts qui garnissent le devant de sa robe. Léonce demanda le nom de cette jeune dame qui ressemblait si bien à un oiseau-mouche : il apprit qu'elle n'était ni femme ni veuve, malgré les apparences, et qu'elle s'appelait mademoiselle de Stock. Le monde lui donnait vingt-cinq ans et une grande fortune. Sur ces renseignements, Léonce se mit à l'aimer.

Chez les peuples civilisés, les naturalistes reconnaissent deux variétés d'amour honnête : l'un est une plante sauvage qui se sème spontanément dans les cœurs, qui se développe sans culture, qui jette ses racines jusqu'au plus profond de notre être, qui résiste au vent et à la pluie, à la grêle et à la gelée, qui repousse si on l'arrache, et qui emprunte à la nature une vigueur et une ténacité invincibles; l'autre est une plante de jardin que nous cultivons nous-mêmes, soit pour ses fleurs, soit pour ses fruits : tantôt c'est une mère qui la sème dans l'âme de sa fille pour la préparer insensiblement à un brillant mariage; tantôt on voit deux familles désireuses de s'unir par un lien étroit, sarcler et arroser dans le cœur de leurs enfants une petite passion potagère; quelquefois un jeune ambitieux, comme Léonce, s'applique à développer en lui les germes d'un amour qui promet des fruits d'or. Cette variété, plus commune que la première, se cul-

plates-bandes dans les salons de Paris ; mais, ne toutes les plantes de jardin, elle est délicate, ne exige des soins, elle résiste rarement au froid et jamais à la misère.

Léonce se fit montrer le baron de Stock qui jouait à l'écarté et perdait des sommes avec l'indifférence d'un millionnaire. En ce moment, mademoiselle de Stock lui parut encore plus jolie. Le baron portait une assez belle brochette de décorations étrangères. Sa fille est adorable ! pensa Léonce. Il se fit présenter à la baronne, une noble poupée d'Allemagne, couverte de vieux diamants enfumés. Cette digne femme lui plut au premier coup d'œil. Peut-être l'eût-il trouvée un peu ridicule si elle n'avait pas eu une fille aussi spirituelle. Peut-être aussi aurait-il jugé que mademoiselle de Stock manquait un peu de distinction, s'il ne lui eût pas connu une mère aussi majestueuse.

Il dansa tout un soir avec la jolie Dorothée et murmura à son oreille des paroles de galanterie qui ressemblaient fort à des paroles d'amour. Elle répondit avec une coquetterie qui ne ressemblait pas à de la haine. La baronne, après s'être renseignée, invita Léonce à ses mercredis : il y fut assidu. M. de Stock

habitait, rue de la Rochefoucauld, un petit hôtel entre cour et jardin, dont il était propriétaire. Léonce se connaissait en mobilier, depuis qu'il avait acheté des meubles. Sans être expert, il avait le sentiment de l'élégance. Il pouvait se tromper, comme tout le monde, car il faut être commissaire-priseur pour distinguer un bronze artistique d'un surmoulage à bon marché, pour deviner si un meuble est bourré de crin ou nourri économiquement d'étoupes, et pour reconnaître à première vue si un rideau est en lampas ou en damas laine et soie. Cependant, il n'était pas du bois dont on fait les dupes, et l'intérieur du baron le ravit. Les domestiques, en livrée amaranthe, avaient de bonnes têtes carrées et un accent allemand qui écorchait délicieusement l'oreille. On reconnaissait en eux de vieux serviteurs de la famille, peut-être des vassaux nés à l'ombre du château de Stock. Le train de maison représentait une dépense de soixante mille francs par an. Le jour où Léonce fut accueilli par le baron, fêté par la baronne et regardé tendrement par leur fille, il put dire sans présomption : J'ai trouvé !

Edmond ABOUT.

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DE PARIS.

La musique a fait en grande partie les frais de la quinzaine théâtrale. La *Traviata*, si longtemps, si impatientement attendue, a fait enfin son apparition au théâtre Ventadour. La *Traviata* est une vieille connaissance. Nous l'avons vue et revue quelque cent fois au Vaudeville, sous les traits de madame Doche, Elle s'appelait alors la *Dame aux Camélias*. Aujourd'hui elle a changé de titre et de fleurs. Elle s'appelle la *Traviata* (en français la *femme égarée*) et elle adore la violette, à tel point qu'elle l'a prise pour patronne et qu'elle se nomme Violetta. Inutile de recommencer l'analyse d'une pièce qui a déjà fait deux ou trois fois le tour du monde. A ceux qui tiendraient tout de bon à faire connaissance avec le livret, nous conseillerons tout simplement d'acheter la brochure de M. Dumas fils.

Le principal attrait de la soirée n'était pas précisément la *Traviata*, c'était mademoiselle Piccolomini, une chanteuse phénomène, arrivée d'Italie et de Londres sur les ailes de la renommée et de la réclame, sa sœur. Mademoiselle Piccolomini a l'honneur de descendre du sang le plus illustre de la Toscane, et de compter un pape (rien que cela !) parmi ses ancêtres. C'est quelque chose assurément que d'être comtesse, mais cela ne suffit pas pour être artiste. Or, le public des italiens, tout en rendant justice aux grâces, à la jeunesse, aux charmes de mademoiselle Piccolomini, et même à ses hautes dispositions musicales, a trouvé généralement qu'elle avait moins de voix que de quartiers de noblesse et moins de talent que d'aïeux. Est-ce à dire que mademoiselle Piccolomini ait échoué ? Non, sans doute. On l'a chaudement applaudie, ou plutôt on l'a sympathiquement encouragée. C'est déjà quelque chose de mieux qu'une brillante écolière : ce n'est pas encore une cantatrice.

Quant à la musique de Verdi, on l'aurait sans doute appréciée davantage si elle ne venait après le *Trovatore*, son chef-d'œuvre.

A l'Opéra-Comique, le *Sylphe*, brusquement interrompu dès son premier début, par un malicieux rhume qui s'est emparé du larynx de ce pauvre Faure, est parvenu enfin à faire sa seconde apparition. On a fermé les yeux ou plutôt les oreilles sur le poème, mais on a écouté avec un vif plaisir la charmante musique de M. Clapissou, l'heureux père de *Fanchonnette*.

Presque en même temps nous avons vu s'avancer derrière le *Sylphe*, *Maitre Pathelin*, cet avocat du bon vieux temps, qui ne s'attendait guère à quitter le Théâtre-Français pour l'Opéra-Comique. Quelques couplets spirituellement écrits par M. Bazin ont accompli cette métamorphose. Ainsi travesti, *Maitre Pathelin* a été accueilli comme un vieil ami et à ce titre installé pour longtemps dans la maison. Berthelier, le transfuge des Bouffes-Parisiens, qui débutait dans cette gaudriole, a partagé avec Couderc les honneurs de la soirée.

Croiriez-vous qu'il n'est pas jusqu'aux Variétés qui n'aient voulu avoir leur opérette ? *L'Amour et Psyché*, tel est le titre d'un charmant trumeau que M. Paul Aubry s'est chargé d'habiller à la moderne, et que Nargeot, le Lulli de l'endroit, a réchauffé des sons de sa musique. Mademoiselle Schenckler, une autre émigrée des Bouffes-Parisiens, a interprété d'une façon très fine et très piquante cette pastorale dont l'auteur cache, dit-on, sous le faux nom de Paul Aubry, un des plus mordants et des plus spirituels pamphlétaires de ce temps-ci.

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

